
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876344 1


REV. LUKE RENAUD, C. S. B.
AMHERSTBURG, ONT.
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

LE MISSIONNAIRE
DE L'ORATOIRE.

SERMONS

POUR

L'AVENT, LE CARÊME ET LES FÊTES.

III.

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE



BAR-LE-DUC

LE MISSIONNAIRE
DE L'ORATOIRE.

SERMONS

POUR L'AVENT, LE CARÊME ET LES FÊTES;

DANS LESQUELS SONT EXPLIQUÉES
LES PRINCIPALES VÉRITÉS CHRÉTIENNES QUE L'ON ENSEIGNE AUX MISSIONS
TIRÉES DE L'ÉCRITURE SAINTE, DES CONCILES ET DES
SAINTS PÈRES,

PAR LE P. LE JEUNE,

DIT LE PÈRE AVEUGLE, PRÊTRE DE L'ORATOIRE DE JÉSUS.

TROISIÈME ÉDITION

REVUE AVEC SOIN PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME TROISIÈME.

PANÉGYRIQUES DE QUELQUES SAINTS. — SERMONS SUR LA FOI.
DE LA SOUVERAINETÉ DE DIEU, DE SA JUSTICE, ETC.

PARIS.

BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

69, RUE DE RENNES, 69.

—

1880.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime
Messire Nicolas COLBERT,
Évêque de Luçon, Conseiller du Roi en ses Conseils.

Monseigneur, *le fruit des missions m'étant connu, comme il est par l'expérience, je voudrais en pouvoir rendre l'usage aussi facile et aussi commun que je le crois utile et nécessaire. Par ce désir, je me suis engagé à donner au public un assez grand nombre de Sermons qui peuvent servir à cela pour le soulagement et la commodité de ceux qui y sont employés. Ce ne sont pas des pièces d'éloquence où la doctrine et la politesse règnent et où l'art apporte de l'ornement : ce sont des discours simples et familiers, propres à instruire le peuple et à lui donner les plus communes notions de la religion et de la morale chrétienne. Je ne laisse pas toutefois de chercher des noms illustres pour les faire passer dans le public sous leur faveur, sachant que le mien n'est pas assez connu pour leur donner la vogue et le crédit qu'il importe qu'ils aient. Dans cette pensée, je ne puis m'adresser à personne qui ait plus que vous,* Monseigneur, *les qualités que je demande, savoir : la bonté pour agréer le présent, la modestie pour ne pas mépriser le respect, la puissance pour protéger l'ouvrage et le zèle pour faire réussir le dessein. Car, comme vous êtes très-bien informé de tous les devoirs d'un évêque entre lesquels vous mettez sans doute les missions, j'ose espérer que vous prendrez plaisir à voir, dans les mains de ceux que vous y employez, un modèle et une méthode qui leur facilite le moyen de s'en bien acquitter. L'odeur de vos vertus,* Monseigneur, *n'est pas renfermée dans votre diocèse, elle se répand par toute l'Eglise, et ce qui s'en est dit dans les provinces éloignées, ne fait guère moins d'effet que ce qui s'en voit dans les lieux où vous les pratiquez. C'est ce parfum qui m'attire et qui, du fond du Limousin, me fait vous aller chercher jusques sur le bord de l'Océan, pour vous offrir ce quatrième tome, et vous supplier très-humblement de le recevoir comme une marque de ma vénération pour votre vertu et du très-humble respect avec lequel je suis,* Monseigneur, *votre très-humble et très-obéissant serviteur.*

JEAN LE JEUNE,

Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire de Jésus.

Permission du R. P. Jean-François Senault, *supérieur général de la Congrégation de l'Oratoire de Jésus.*

Nous, Jean-François Senault, prêtre, supérieur général de la Congrégation de l'Oratoi de Jésus-Christ Notre Seigneur, suivant le privilége à nous donné par lettres patente du Roi, en date du 9 septembre 1663, par lesquelles défenses sont faites à tous imprimeur libraires et tous autres, d'imprimer, faire imprimer, ni mettre au jour aucuns livres con posés par ceux de notre Congrégation, sans notre expresse licence par écrit, de laquelle outre les lettres de permission de Sa Majesté et l'approbation des Docteurs, mention so faite au commencement desdits livres; permettons au sieur Jean Boude, imprimeur du R et des Etats généraux de la province du Languedoc, de faire imprimer et exposer en vent un livre intitulé : *Le Missionnaire de l'Oratoire*, composé par le P. Jean le Jeune, prêt de notre Congrégation. Donné à Paris, le 30 mars 1666.

Jean-François Senault.

Attestation de M. Grandin, *docteur de Sorbonne, député par M. le chancelier pour examiner les livres avant que de donner le privilége du Roi.*

J'ai lu un livre intitulé : *Le Missionnaire de l'Oratoire*, troisième et quatrième partie par le R. P. Jean le Jeune, prêtre de l'Oratoire de Jésus. A Paris, ce 25 mars 1666.

M. Grandin.

Approbation de M. Manent, *docteur de Sorbonne.*

Je soussigné docteur en théologie de la Faculté de Paris et chanoine de l'Eglise cathédra de Limoges, certifie avoir lu un livre intitulé : *Le Missionnaire de l'Oratoire*, tr sième et quatrième parties, par le R. P. le Jeune, prêtre de l'Oratoire de Jesus, da lequel je n'ai rien trouvé qui ne soit conforme à la doctrine de l'Eglise catholique, apo tolique et romaine, et l'ai jugé fort utile à l'instruction des fidèles, et au bien général l'Eglise. Fait à Limoges, ce 29 décembre 1666.

J. Manent.

Approbation des Docteurs régents de l'Université de Toulouse.

Nous soussignés, Docteurs en sainte théologie et professeurs dans l'Université de To louse, certifions avoir lu avec exactitude un livre intitulé : *Le Missionnaire de l'Or toire*, troisième et quatrième parties, des Panégyriques du Très-Saint Sacrement de l'a tel, de la sainte Vierge et des Saints, composés par le R. P. le Jeune, prêtre de l'Oratoi de Jésus. Ouvrage si parfait, qu'il ne doit vieillir jamais que pour rajeunir les âmes au se vice de Dieu : et quoique son auteur soit aveugle de corps, son esprit est très-brillant lumière, puisqu'il est vrai qu'il contient la pureté de la science, pour l'école, pour morale et pour la controverse, capable d'imprimer les vrais sentiments de pieté aux pl obstinés, s'ils se donnent la patience de le lire ou de l'écouter. En foi de quoi nous avo signé à Toulouse, ce 30 du mois de décembre 1666.

Simplician, professeur royal, doyen de l'Université, F. Augustin.
Landon, professeur royal, Augustin.
Joseph Brunet, docteur régent des PP. Augustins.
F. P. Labat, docteur régent des FF. Prêcheurs.
F. Avertan Marrot, docteur régent des Carmes.
F. Pierre Peyroux, docteur et lecteur en l'Université, Augustin.

Permission de M. Gloton, *vicaire-général de Monseigneur l'Archevêque de Toulou*

Vu l'approbation des Docteurs, nous permettons l'impression d'un livre qui a pour titr *Le Missionnaire de l'Oratoire*, troisième et quatrième parties, par le R. P. le Jeu prêtre de l'Oratoire de Jésus. Fait à Toulouse, ce 2 janvier 1667.

J.-J. Gloton, *Vicaire-général.*

LE MISSIONNAIRE DE L'ORATOIRE.

SERMONS

POUR

L'AVENT, LE CARÊME ET LES FÊTES DE L'ANNÉE.

PANÉGYRIQUES DE QUELQUES SAINTS.

SERMON CXXI.

DE SAINT MICHEL ARCHANGE.

Secundùm nomen tuum, sic et laus tua : justitiâ plena est dextera tua.

Vous devez être loué selon l'excellence de votre nom : vous avez la justice en main. (PSALM. 47, 11).

Si David a pu dire avec vérité que l'homme a reçu de Dieu beaucoup d'honneur et de gloire quand on lui a donné la souveraineté sur les animaux, et sur les autres créatures inférieures, à plus forte raison les anges quand ils ont reçu l'empire sur les hommes, et encore plus l'archange saint Michel quand il a reçu l'empire sur les hommes et sur les anges, et cela en l'ordre de la providence naturelle seulement : car dans l'ordre de la providence surnaturelle, il a eu charge de la Synagogue, et il a la surintendance de l'Eglise que Jésus a acquise par son sang, de l'Eglise épouse du Fils de Dieu, qui est le corps mystique du Verbe incarné, et par conséquent il a exercé sa providence sur nous, ô sainte Vierge! car avant l'incarnation vous étiez fille de la Synagogue, et après l'incarnation vous étiez membre de l'Eglise; vous l'avez donc honoré et invoqué, vous vous êtes recommandée à lui, comme à l'ange gardien du corps dont vous étiez une partie, et, si je l'ose dire, il a contribué au bonheur de votre maternité, non-seulement en vous communiquant les lumières, les inspirations et les bons mouvements qui vous ont disposée à cette grâce, mais

encore en ce que le Verbe divin ne se fût pas incarné de votre temps si le peuple de Dieu n'eût été de retour en la Palestine, et saint Michel a procuré avec saint Gabriel ce retour des Israélites de Perse en la Judée, comme le prophète Daniel nous l'enseigne; faites-nous, s'il vous plaît, la grâce de célébrer dignement les louanges de ce grand archange, et agréez à cet effet les paroles de votre ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — 1º Deus est innominabilis ob excellentiam suæ naturæ; 2º Idem dicendum de angelis proportionaliter; 3º Ambiunt vocari angeli, id est ministri Dei.

I. Punctum. — Sanctus Michael ita vocatur ex eo quod se submiserit Deo. Pensandum ergo : 1º Quod primitias suî esse submiserit; 2º Quod perfectè, et ex totâ gratiâ; 3º Quod in se omnes alios; 4º Quod primus omnium; 5º Quod alios ad idem faciendum induxerit; 6º Quod actu Deo multum honorifico.

II. Punctum. — Iº Statera in manu ejus idem significat quod Michael : quis ut Deus? 2º Idem etiam significat ensis in dexterâ ejus.

Exorde. — *Secundùm nomen tuum, sic et laus tua; justitiâ plena est dextera tua* (Psal. 47, 11.) Ces paroles de mon texte m'obligent, comme vous voyez, à diviser ce discours en deux points. Premièrement, nous devons considérer les grands mystères qui sont cachés au sacré nom de saint Michel : *Secundùm nomen tuum.* En second lieu, nous devons considérer ce que signifie cette balance qu'il a en sa main : *Justitiâ plena est dextera tua.* La plus grande louange que la créature puisse donner au Créateur, c'est de reconnaître et d'avouer qu'il est au-dessus de toute sorte de louange : *Tibi silentium laus Deus in Sion*; que le plus honorable nom qu'on lui puisse attribuer, c'est de dire qu'il n'a point de nom; qu'il est, comme a dit Trismégiste : ἀνεκλαλήτος, ἄῤῥητος, σιωπῇ φωνούμενος, ineffable, inexplicable, digne d'être révéré par un chaste et respectueux silence.

Et de fait, quand Moïse étant envoyé de Dieu aux enfants d'Israël, lui dit : S'ils me demandent, quel est le nom de celui qui vous envoie? le Seigneur lui répondit : Je suis celui qui suis: tu leur diras : Celui qui est m'a envoyé; mais il ne lui dit pas : Je m'appelle celui qui est, parce qu'à proprement parler, le Créateur n'a point de nom; aussi le Saint-Esprit donne-t-il ce cartel de défi au plus éclairé, au plus lumineux et au plus subtil esprit du monde : *Quod nomen ejus, et quod nomen filii ejus si nostri?* Et saint Denys, au chapitre Ier des Noms divins : *Neque nomen ejus est, neque opinio.* Les noms, disent les platoniciens, sont les chariots de l'essence, ὀχήματα τῆς οὐσιας, parce qu'ils nous apportent la connaissance de la nature et de l'essence de chaque nom. Le nom, dit Aristote, est un précis de la définition, c'est une définition raccourcie et en abrégé. Les noms, dit saint Thomas, (1 p., q. 15, a. 1), sont des expressions et des significations de nos pensées, comme les pensées sont des images et des représentations des choses que nous concevons. Or, l'essence infinie de Dieu ne peut être connue, définie, ni représentée par qui que ce soit.

2º Il en faut dire de même des esprits angéliques, mais pourtant sans comparaison. Leur nature est si excellente, et leurs perfec-

tions si rares, singulières et éminentes, qu'il n'y a point de nom parmi nous qui puisse exprimer leur essence. Au livre des Juges, Manué, père de Samson demandant, à un ange qui lui apparaissait, comment il s'appelait, l'ange lui répondit : *Cur quæris nomen meum, quod est mirabile* (Jud. 13, 18). Pourquoi demandez-vous mon nom qui est admirable? voulant dire que notre esprit, empruntant toutes ses connaissances du rapport et de l'opération des sens : *Nihil in intellectu, quod non fuerit in sensu*, et les anges étant des intelligences séparées, et des substances invisibles et immatérielles, nous les pouvons bien admirer, mais non pas les connaître, ni les nommer : *Sciendum enim est, quod angelorum vocabulum nomen est officii, non naturæ*, dit saint Grégoire (Hom. 54 *in Evangelia*); et saint Chrysostome, en l'homélie 5, de l'incompréhensible nature de Dieu : *Nec si summè philosophemur, quid sit angelorum substantia comperire unquam poterimus;* quand nous serions aussi bons philosophes que Trismégiste, quand nous aurions mille fois plus d'esprit et de science que Platon et qu'Aristote, nous ne pourrions pas découvrir ce que c'est que la substance et que la nature des anges; et quand saint Thomas (1 p., q. 7, art. 2) demande s'il y a quelque autre être que celui de Dieu qui puisse être infini, il dit que l'être de l'ange est infini en quelque façon, parce que c'est une forme séparée, qui subsiste par elle-même : sans être déterminée ni bornée par aucune matière; ce qu'il répète en la question cinquantième, où il ajoute (1 p., q. 50, art. 2, ad 2) que c'est comme si la blancheur était détachée de toute sorte de matière et subsistance par elle-même, elle serait finie absolument parlant, parce qu'elle ne serait ni rougeur, ni douceur, ni chaleur, mais elle serait en quelque façon infinie, en tant qu'elle aurait tous les degrés et toutes les perfections de la blancheur.

3° Mais ils sont si affectionnés au service de Dieu, et ils tiennent à si grande faveur d'être employés à l'exécution de ses commandements, que comme ces anciens généraux prenaient leurs noms des plus rares exploits qu'ils avaient faits, qu'ils s'appelaient Africains ou Asiastiques, pour avoir dompté ou l'Afrique ou l'Asie : *Ejus qui domita nomen ab Africa lucratus rediit ;* ainsi, ces esprits bienheureux empruntent leur nom des plus humbles services, et de la plus respectueuse obéissance qu'ils rendent à la Majesté divine; ils ont de si belles qualités, des perfections et des prérogatives si avantageuses, que si quelqu'un de nous en avait la moindre, il serait très-ambitieux d'en prendre le nom et les armes; mais ils ne font pas grand état de toutes ces qualités, ils ne se soucient nullement d'être appelés les puissants, les savants, les subtils et les adroits, des intelligences séparées, des lumières du monde spirituel, ni des astres du ciel empyrée. Ce dont ils sont ambitieux, ce qu'ils tiennent à grande gloire et à grand honneur, c'est d'être appelés et d'être, en effet, les anges de Dieu ; c'est-à-dire, ses messagers, ses serviteurs et ses envoyés, dit saint Chrysostome (Hom. *in comp. Dei naturâ*) : *Ideo angeli dicuntur, quia Dei sententias hominibus nunciant.* Et le Psalmiste invitant toutes les créatures à louer et à bénir le Seigneur, quand il s'adresse aux es-

prits angéliques, il ne trouve point d'épithète plus honorable, ni de titre plus glorieux pour leur attribuer, que de les appeler serviteurs de Dieu qui font sa volonté divine : *Ministri ejus, qui facitis voluntatem ejus;* parce que, en effet, c'est trop d'honneur à la créature, pour noble, excellente et relevée qu'elle soit, d'être esclave du Créateur, ce lui est mille fois plus d'honneur qu'il ne lui en appartient. Saint Raphaël est si glorieux de rendre service au jeune Tobie dans les hôtelleries, parce que Dieu le lui a commandé, et de guérir son père de l'aveuglement qui l'affligeait, qu'il a mieux aimé prendre son nom de cet humble et pieux office, que de l'honneur qu'il a d'être un des premiers et plus illustres princes de la cour céleste : *Raphael medicina Dei, secundum nomen tuum, sic et laus tua.*

Premier point. — 1° Or, si la noblesse et l'excellence d'aucun ange surpasse la capacité de nos esprits et la portée de notre connaissance, c'est principalement celle de l'archange saint Michel. Souvenez-vous du principe que nous avons autrefois tiré des maximes de la philosophie, et souvenez-vous de la doctrine de saint Thomas qui est le docteur angélique. Aristote nous disait l'autre jour, et l'expérience nous le fait voir, que les essences sont comme les nombres; les nombres supérieurs contiennent tous les inférieurs et quelque chose de plus, le nombre de 7 contient celui de 2, de 3, de 4, de 5, de 6 et 1 par-dessus; l'essence de l'homme contient en éminence celle des éléments, des plantes, des animaux et un degré par-dessus. Le caractère de l'évêque contient celui des acolytes, des sous-diacres, des diacres, des prêtres et quelque chose par-dessus. Le prophète Daniel, qui avait vu la milice céleste et le nombre innombrable des courtisans de Dieu et des officiers de sa couronne, dit qu'il y en a des millions de millions : *Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei.* Et de tout ce grand nombre, selon la doctrine de saint Thomas, il n'y en a pas deux qui soient de même espèce, ils sont tous différents l'un de l'autre, non-seulement en perfections individuelles et numériques, mais aussi essentielles et spécifiques; parce que le principe d'individuation, c'est la matière dont les anges sont entièrement dégagés, ce qui fait qu'on les appelle des intelligences détachées.

Saint Michel est le chef de cette assemblée céleste; il est le premier, et, pour ainsi dire, le duc de cette république; il est le connétable de cette milice : *Michaël, et angeli ejus.* Voyez comme parle saint Jean : *Angeli ejus;* comme on dit la compagnie d'un tel, et les soldats d'un tel, parce qu'il les commande; que d'individus il y a en chaque hiérarchie et en chaque ordre de ces troupes angéliques? autant d'individus, autant d'espèces, dont l'une est plus parfaite que l'autre. Et saint Michel contient en éminence les perfections de toutes, il a en soi toutes les propriétés des Anges, des Archanges, des Vertus, des Dominations, des Puissances, des Principautés, des Trônes, des Chrérubins et des Séraphins, et de ce nombre innombrable d'espèces, qui remplissent les divers ordres et compagnies de ces célestes hiérarchies. Si donc le moindre des

anges est si élevé au-dessus de notre connaissance, que nous ne trouvons point de nom qui puisse exprimer sa nature, quel nom peut-on donner à ce grand prince, qui est plus au-dessus du commun des anges, que les anges ne sont au-dessus des hommes, ni les hommes au-dessus des brutes?

Il est vrai, il n'a point de nom qui exprime sa nature; mais il a un nom qu'il a acquis par la plus sainte, la plus vertueuse et la plus généreuse, par la plus héroïque et méritoire action, qui ait jamais été pratiquée dans le ciel. Dieu prend plaisir d'être servi le premier, comme de raison, il demande toujours avec grande exactitude les prémices de toutes choses; et si on le fait, il promet sa bénédiction à tout le reste. Saint Michel lui a donné le premier usage de son être, la première pensée de son esprit, le premier effort de sa volonté, la première affection de son cœur et la première effusion de son amour; au premier instant de sa création, il s'est tourné vers Dieu, il l'a adoré très-parfaitement, il a rendu hommage à ses perfections, il l'a remercié de ses bienfaits, avec une reconnaissance merveilleuse; il l'a aimé d'un amour très-ardent, il lui a offert son être et tout ce qui en dépendait, il s'est abîmé et anéanti avec une soumission très-profonde. Quand il aurait été auparavant un très-grand pécheur, il aurait apaisé Dieu et gagné ses bonnes grâces par une telle humiliation.

2° Au 3e livre des Rois, Achab ayant grièvement offensé Dieu par l'oppression du pauvre Naboth, et en étant repris par le prophète Elie, il dépose la pourpre, il marche la tête baissée, il se prosterne en terre, il se fait vil et abject devant Dieu; et Dieu dit au prophète : *Avez-vous vu comme Achab s'est humilié? parce qu'il a été si humble, je n'enverrai de son temps les afflictions dont je l'ai menacé* (3. Reg. 21, 29). Saint Michel, sans avoir jamais offensé Dieu, se dépouille de cœur et d'affection pour l'amour de lui, non-seulement de tous les ornements, mais aussi de tout ce qu'il a et de tout ce qu'il est, tant en l'ordre de la nature qu'en celui de grâce; il s'est abaissé et prosterné devant Dieu, non pas à terre et sur la cendre seulement, non jusqu'au centre du monde, mais en l'abîme du néant, et il a fait ces actes si parfaits, non étant grand pécheur comme Achab, mais en état de grâce et en l'état d'une grâce très-éminente : car s'il est vrai ce que dit saint Thomas, que les anges reçurent la grâce à proportion de la noblesse de leur nature; s'il est vrai que nous avons vu que saint Michel, en l'ordre de la nature, contienne en éminence toutes les perfections des anges inférieurs, quel trésor, quel océan et quel abîme de grâces a-t-il reçus! Il faut qu'il en ait reçu plus que tous les autres ensemble; et ainsi il s'est donné à Dieu, il l'a adoré, aimé et remercié, selon toute l'exigence de la grâce qui était en lui, selon toute l'étendue et la plénitude d'une grâce si abondante; il n'a rien laissé de vide dans la grâce, il y a parfaitement correspondu de toute la portée de son esprit, de toute l'activité de son cœur, de tous les efforts de sa volonté et de toute la force et vigueur de son âme; il s'est ainsi soumis à Dieu, étant le supérieur d'une infinité d'anges, il lui a rendu ses humbles respects.

3° Il est le premier qui a fait tous ces actes, il est le premier qui s'est donné à Dieu, il est la première créature du ciel et de la terre qui a combattu pour la querelle du Créateur; il s'est anéanti devant lui, et, en se soumettant ainsi, il lui a soumis tous les anges inférieurs et les autres plus basses créatures dont il possède l'être et les perfections en éminence.

4° Comme quand l'homme se soumet à Dieu, il lui soumet les animaux, les plantes et les éléments, dont il est le précis et l'abrégé. Quand le maire ou le consul d'une ville rend hommage au roi, c'est au nom de tous les bourgeois : quelle primauté et quel honneur, quel bonheur, quelle faveur et quelle admirable prérogative! Comme Dieu a coutume d'être très-rigoureux à punir ceux qui, les premiers, violent ses commandements, ainsi que nous avons vu en Saül, en Ananias et en ce jeune homme qui fut lapidé, pour avoir amassé un peu de bois un jour de fête, parce qu'ils donnent mauvais exemple aux autres; il est aussi très-libéral et magnifique à reconnaître et récompenser ceux qui l'honorent, qui le servent, qui lui obéissent et qui font quelques généreuses entreprises pour sa gloire : les premiers en une famille, en une communauté, en une religion ou compagnie, parce qu'ils sont les premiers mobiles qui donnent aux autres le branle, le mouvement et l'exemple de faire de même. Saint Michel est la première créature du ciel et de la terre qui a eu du zèle pour la gloire de Dieu, qui s'est piqué de jalousie pour ses intérêts, qui a pris sa cause en main, qui a combattu pour sa querelle, qui s'est opposé à ses ennemis, et en ce faisant, il a donné bon exemple aux autres anges et à toutes les créatures, et non-seulement il leur a donné bon exemple, mais il leur donna du cœur et il leur enfla le courage.

Ce saint archange n'était pas le premier dans l'ordre de la nature, ni par conséquent en l'ordre de la grâce, il n'avait pas reçu tant de grâces que Lucifer qui était plus haut que lui; mais il fut si fidèle à Dieu, qu'il s'opposa généreusement à la rébellion de Lucifer et de ses complices; il soutint courageusement leur effort; il résista à leurs impressions malignes, il persuada aux bons anges d'être fidèles à Dieu, il leur rehaussa le courage pour résister aux suggestions des rebelles. Phinées et Mathathias voyant deux Israélites qui transgressaient la loi divine, l'un par impureté et l'autre par idolâtrie, furent outrés de douleur et si transportés de zèle, qu'ils tuèrent ces misérables sur le fait : ils en furent récompensés de Dieu, et l'Ecriture les en loue, et personne n'avait résisté à leur sainte colère. Quelles louanges donc, quelles récompenses et quelles couronnes mérite saint Michel qui a suivi le parti de Dieu, qui a épousé sa querelle, vengé ses injures et animé les bons anges contre les attaques et les hostilités de tant de puissants et détestables adversaires.

5° C'est ce qui lui a donné le beau nom qu'il porte, car Michel signifie : *Quis ut Deus?* parce que Lucifer parlant de s'égaler à Dieu, il s'y opposa généreusement, et il alla crier par tout le ciel, parmi les troupes angéliques : *Quis ut Deus?* et qui êtes-vous Lucifer? Et qui suis-je, et qui sommes-nous tous, et que pouvons-nous jamais être, pour être comparés à Dieu?

6° En quoi il donna au Tout-Puissant la plus grande louange qu'on lui puisse donner, le plus illustre éloge d'honneur qu'on puisse attribuer au Créateur ; car dire : *Quis ut Deus?* c'est louer, en un mot, toutes ses perfections, et c'est les louer non tellement quellement, mais avec un rehaussement, un éclat et une éminence infinie : *Quis ut Deus?* Qui est grand comme Dieu? Qui est puissant comme Dieu, qui est sage, bon, juste, miséricordieux, saint, infini, incompréhensible, admirable, adorable, aimable, louable et redoutable comme Dieu? dire : *Quis ut Deus?* c'est dire qu'il est singulier, l'unique et l'incomparable en toutes ses perfections ; que lui seul en est doué, que lui seul a l'être, que lui seul est Eïe ou Jéhova, comme il se qualifie en l'Exode. Et les Septante ὁ ὤν. Lui seul peut dire : *Ego sum qui sum*, que les créatures ne doivent pas paraître en sa présence, non-seulement celles qui sont, mais aussi celles qui peuvent être, pour nobles et excellentes qu'on se les puisse imaginer ; car il ne dit pas : *Quis est ut Deus*, mais *Quis ut Deus?* pour comprendre tout, et comme pour dire : *Quis fuit? quis est? quis erit? et quis esse potest ut Deus?* Tout ce qui a été, qui est, tout ce qui sera jamais et tout ce qui peut être n'est rien, puisqu'il n'y a aucune créature et qu'il n'y en peut avoir aucune qui puisse être comparée au Créateur : *Quis ut Deus?* car si Dieu n'avait l'être lui seul, ou si quelque créature l'avait aussi, elle serait comparable en quelque façon, elle serait sous un même genre, on ne pourrait pas bien dire : *Quis ut Deus?* une fourmi, un brin d'herbe et un fétu est comparable à un prince en bonne philosophie parce qu'ils sont sous un même genre et en même catégorie. On peut dire, et on dit en logique, qu'entre les êtres, les uns sont des substances, comme un fétu ou un prince, les autres sont des accidents, comme la blancheur : qu'entre les substances les unes sont vivantes comme un brin d'herbe ou un prince, que les autres ne le sont pas comme une pierre ; qu'entre les substances vivantes, les unes sont sensitives comme une fourmi ou un prince, que les autres ne le sont pas, comme un arbre ou une herbe. Mais on ne peut pas dire en bonne philosophie, qu'entre les êtres l'un est incréé, et que les autres sont créés. Parce que l'être créé et incréé ne sont pas univoques ni sous un même genre : *Quis ut Deus?*

Second point. — 1° C'est ce qui est enseigné par cette balance qu'on peint en la main de ce saint archange. Oui, cette balance exprime la même chose que le nom de Michel ; elle nous représente ce qu'il a fait, pour mériter la gloire du paradis et la jouissance de Dieu. En la balance de son jugement, il a mis d'un côté la majesté de Dieu, et de l'autre côté soi-même et toutes les créatures. O grand saint ! que vous êtes sage, judicieux et divinement éclairé ! que vous êtes bon juge ! vous êtes un véritable appréciateur des choses, et que votre balance est juste et équitable ! *Justitiâ plena est dextera tua.* Combien pesez-vous en votre jugement? combien pèse votre être qui est si noble, si excellent et si relevé? combien pèsent ces millions de millions d'anges, si puissants, si savants, si subtils et agiles? combien pèsent à comparai-

son de Dieu, toutes les créatures qui sont et qui peuvent être? elles ne pèsent pas une plume, pas un fétu, pas un grain de poussière, pas un atome, rien du tout : *Quis ut Deus?*

Le prophète Isaïe (40, 15) est de même avis que saint Michel, car il avait étudié à même école, en l'école du Saint-Esprit, ayant dit que toutes les nations du monde ne sont devant Dieu que comme un petit grain de poussière : *Quàm pulvis exiguus omnes gentes quasi momentum stateræ!* Il se corrige aussitôt, il ajoute au verset 17, qu'elles ne sont rien du tout : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei.* Voyez votre simplicité, ou plutôt votre aveuglement, votre folie et votre stupidité; vous préférez une pièce d'argent, une fille, et un fripon à votre Dieu, et en la balance de saint Michel, en la balance d'Isaïe, en celle de la vérité, toutes les richesses des rois, toutes les filles du monde, ni toutes les créatures de cent mille mondes, ne valent pas la centième partie d'un atome; vous ne le croyez pas, parce que votre passion vous aveugle, vous le verrez au jugement de Dieu, mais il ne sera plus temps. Saint Michel vous le fera voir à l'heure de votre mort. Depuis qu'il a été si bon justicier, Dieu l'a fait intendant de sa justice, nous lui sommes présentés au sortir de cette vie : *Constitui te principem super omnes animas suscipiendas.* Depuis qu'il a su si bien apprécier les choses, il a la charge de peser les âmes, leurs mérites et leurs démérites en la balance de son jugement, qui est le même que celui de Dieu. Rien ne se pèse comme nous avons vu, rien n'est de prix ni de valeur, rien n'est estimé que Dieu; de sorte que s'il ne voit Dieu en une créature, il ne l'estime qu'un pur néant; nous voyons que le saint nom de Dieu est enfermé dans le nom des bons anges, qui ont l'honneur d'être en sa compagnie, Gabriel, Raphaël, Uriel : *Fortitudo Dei*, *medecina Deî*, *ignis Dei;* comme n'étant qu'une relation et rapport au service de Dieu, quand vous serez présenté à saint Michel, à l'heure de votre mort, si vous dites : J'ai fait une bonne maison, j'ai élevé six enfants, je leur ai acheté des offices, je les ai mariés à de bons partis; s'il n'y a que cela, vous voyez que le nom de Dieu, ni son saint amour n'y est pas, toutes les actions ne pèsent pas un fétu au jugement de Dieu. Mais si vous dites : J'ai souvent pensé à Dieu, j'ai adoré et aimé Dieu de tout mon cœur, j'ai beaucoup prié Dieu et dévotement, j'ai instruit mes enfants et mes domestiques en la crainte de Dieu, j'ai été bien respectueux et obéissant à mes père et mère, patient et débonnaire envers mes prochains pour l'amour de Dieu, j'ai visité et assisté les pauvres; Dieu est en toutes ces actions, elles sont de poids et de mise en la balance de saint Michel, et plus il y a de Dieu dans une action, et moins il y a de la créature, plus elle est méritoire et pesante en cette balance.

Et en effet, qu'est-ce qui ôte le poids à chaque chose? C'est le vide; car plus une chose est creuse et plus il y a de vide, par exemple, en notre visage, en une éponge, et dans une boule, plus elle est légère. La créature n'est qu'un vide, c'est un pur néant, comme nous avons dit : *Quasi nihilum, et inane reputatæ sunt ei;* plus elle est mêlée en une action, plus l'action est légère et pèse

moins au jugement de Dieu. Vous allez à confesse pour recevoir les sacrements, mais vous y allez aussi pour avoir la satisfaction de parler à votre confesseur; vous donnez l'aumône parce qu'elle est agréable à Dieu, mais c'est aussi afin qu'il vous en récompense par des biens temporels; ces bonnes œuvres ne sont pas si pesantes, ni si précieuses en la balance de saint Michel, que si elles étaient faites bien purement et uniquement pour l'amour de Dieu. Mais je remarque que cette balance est en la main gauche de saint Michel, et le prophète dit qu'il a la justice en sa main droite : *Justitiâ plena est dextera tua;* c'est que ce coutelas qu'il a en la main droite montre la justice vindicative qu'il a exercée contre Lucifer et ses anges apostats, et cette épée n'est encore autre chose que le nom de saint Michel : *Quis ut Deus?*

2° Aristote dit, et il est vrai, que pour détruire dix mille mensonges il ne faut que montrer une seule vérité qui leur est contraire. Si quelqu'un disait que votre mari est malade, un autre qu'il est mort, qu'il est à la débauche, à Paris, ou à Lyon : pour convaincre tous ces mensonges, il n'aurait qu'à se montrer ici en bonne santé. Lucifer et ceux de sa troupe avaient dit : Je serai semblable au Très-Haut; saint Michel montra si clairement que rien ne pouvait être semblable à Dieu, que rien ne lui pouvait être comparé, en disant : *Quis ut Deus?* qu'à l'éclat de cette lumière, ces ténèbres furent dissipées, ces téméraires furent chargés de honte à la vue de leur erreur et de leur tromperie; ce saint archange et ceux de sa suite s'abaissèrent si profondément devant la majesté de Dieu, que par cet anéantissement, ils défirent et anéantirent les escadrons ennemis; ces glorieux ne purent subsister auprès d'une si grande humilité. Et c'est encore maintenant la meilleure voie de les terrasser. Quand on exorcise un possédé, le meilleur moyen de dompter Satan et de le faire enrager, c'est d'adorer Dieu très-profondément, s'abaisser et s'anéantir devant lui, lui rendre le respect et l'hommage que cet ange révolté était obligé de lui rendre; et pour résister à ses tentations, les chrétiens n'ont point d'armes mieux acérées ni de meilleure trempe que de s'abîmer devant Dieu, d'avouer la souveraineté de son être et le néant de la créature : *Quis ut Deus?*

Les Hébreux disent que les Machabées furent heureux en guerre, comme nous l'apprenons de leur histoire, parce qu'ils avaient mis pour devise en leurs drapeaux militaires, ces paroles de l'Exode, qui ont la même signification que le nom de saint Michel : *Mi Camoha Dalim Jehova, quis similis tuî in diis, Domine?* et de là vient, disent-ils, qu'ils furent appelés Machabées; car prenant les premières lettres de ces quatre paroles, savoir : *Mem, caph, bet, iod,* vous faites en hébreu *Machabi.* Voulez-vous être invincible à toutes les tentations que Satan vous peut livrer, ou par soi-même, ou par le monde, ou par votre chair, pour vous faire tomber au péché ou vous empêcher de vous en relever? Tâchez d'être bien convaincu et persuadé de cette vérité, et comprenez vivement que rien n'est comparable à Dieu, et que rien n'en peut approcher : *Quis ut Deus?* Toutes les parties de mon corps, toutes les puissances de mon âme s'écrieront avec vérité : Seigneur! qui est-ce qui vous peut être comparé, dit le Psalmiste : *Omnia ossa mea di-*

cent : Domine, quis similis tibi (Psal. 34, 10)? Sur quoi saint Augustin glose admirablement : Peut-on rien dire de plus beau que ces paroles, elles n'ont pas besoin d'être expliquées, mais d'être souvent proférées : *Quis digne de his Verbis, verbis aliquid dicas? ego puto tantum pronuncianda esse, non exponenda.*

Si vous consentez à ce plaisir sensuel, à ce monopole, à cette injustice ou à quelque autre action noire, vous gagnerez les bonnes grâces de ce grand ou de ce puissant qui est en crédit; si vous le refusez, il a assez de pouvoir pour vous ruiner : *Quis ut Deus? Domine, quis similis tibi?* Qui est-ce qui est aussi grand, aussi puissant et redoutable que Dieu l'est? Si vous ne vous parjurez en justice, vous perdrez votre procès où il s'agit de tout votre bien : *Quis ut Deus?* Y a-t-il rien au monde tant soit peu comparable à votre Dieu et à son amitié que vous perdrez, si vous vous parjurez.

Donnons-nous donc à saint Michel, afin qu'il imprime en notre cœur les vérités contenues en son nom; mettons-le au nombre de nos saints tutélaires, ayons de la dévotion pour lui toute notre vie; invoquons-le en nos tentations, prions-le de ruiner en nous l'orgueil, la vanité, l'amour-propre et les autres œuvres du serpent infernal, prions-le de nous obtenir la grâce, non-seulement de préférer le Créateur à toutes les créatures, mais de n'en estimer ni aimer aucune qu'en Dieu et que pour Dieu, afin qu'ayant combattu sous ses enseignes sur la terre nous soyons couronnés avec lui dans le ciel. *Amen.*

SERMON CXXII.

DE L'ANGE GARDIEN.

Angeli eorum semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est.

Les anges des petits enfants voient toujours la face de mon Père, qui est ès cieux. (MATTH. 18, 10.)

Le premier degré d'ingratitude, c'est de ne pas rendre la pareille à notre bienfaiteur; le second, c'est de ne le remercier pas; et le troisième, c'est d'oublier le bienfait. Si Sénèque qui a dit ces paroles, était en ce temps-ci et savait ce que nous savons, il aurait sujet de dire que nous sommes des monstres d'ingratitude, puisque nous reconnaissons si peu les bienfaits inestimables, que nous recevons tous les jours de notre ange gardien; si bien que pour nous corriger d'un vice si dénaturé, j'ai aujourd'hui à vous traiter des grandes charités que les anges exercent envers nous et cela en trois points. Premièrement, nous verrons si les anges nous protégent et nous gardent. Secondement, pourquoi ils sont si affectionnés à notre sauvegarde. Troisièmement, les obligations que nous leur avons en suite de leur protection.

La théologie nous apprend que tous les hommes ont un ange gardien, excepté l'Homme-Dieu votre Fils, ô sainte et bienheureuse Vierge! Vous seule avez été son ange tutélaire; les anges nous portent en leurs mains : *In manibus portabunt te*, et vous

avez porté Jésus en vos bras virginaux; les anges nous défendent des embûches de nos ennemis, et vous avez délivré Jésus de la tyrannie d'Hérode; nous disons à notre ange : *Custodi, rege, et guberna;* vous l'avez gardé, régi et gouverné en son enfance, en sa jeunesse et en son adolescence; aussi vous étiez mille fois plus pure, plus sainte, plus parfaite et plus excellente que tous les anges : vous les surpassiez si fort en vertu, en mérite, en dignité, qu'un des plus hauts séraphins fléchit les genoux devant vous et vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Utrum angeli nos custodiant : I. Rationes dubitandi. — II. Probatur quod sic : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Responsiones ad objectiones.

II. Punctum. — Angeli nos custodiunt : I. Ex obedientiâ in Deum, quæ est : 1° Humilis 2° Cœca, 3° Perseverans. — II. Ex charitate in nos.

III. Punctum. — Debita nostra in angelum custodem : 1° Gratitudo, 2° Reverentia, 3° Obedientia.

Premier point. — I. *Posuerunt in cælum os suum et lingua eorum transivit in terrâ.* Les hérétiques de ce temps ne se contentent pas de persécuter les hommes de la terre, ils se bandent encore contre les anges du ciel; ils blâment la dévotion que nous leur portons; ils disent que c'est une dévotion vaine, frivole, inutile et contraire à l'Ecriture sainte.

Premièrement, disent-ils, le Prophète ne dit-il pas que c'est Dieu qui garde les hommes et qui les garde avec tant de diligence, qu'il ne s'endort jamais en cet office, avec tant de diligence que même il ne sommeille point, avec tant de fidélité qu'il se rend responsable de tous nos os : *Ecce non dormitabit, neque dormiet qui custodit Israël, custodit Dominus ossa eorum.* A quoi bon d'y ajouter une autre sauvegarde; n'est-ce pas dire que celle de Dieu n'est pas suffisante, ou que celle des anges est superflue?

Et puis, comment est-ce que les anges nous peuvent conduire et gouverner, s'ils ne savent où nous sommes? s'ils ne voient ce que nous faisons ou s'ils n'entendent ce que nous disons? et comment le peuvent-ils savoir, vu qu'ils sont spirituels et nos actions sont corporelles? Quel commerce, quelle communication et quelle société naturelle peut-il y avoir entre des créatures sensibles et des intelligences séparées? Ou les anges voient les choses singulières et corporelles par des espèces reçues et infuses de Dieu, ou par des espèces empruntées des objets. Si vous dites qu'ils nous voient par des espèces que Dieu leur a données au premier instant de leur création, il s'ensuit qu'ils connaissent nos actions avant qu'elles soient faites, les événements avant qu'ils arrivent, les choses futures contingentes, et celles qui dépendent du libre consentement de notre volonté; ce qui n'appartient qu'à Dieu seul privativement à tout autre, selon la doctrine des Pères; ils ne peuvent pas aussi connaître les choses singulières et corporelles par des espèces empruntées de l'objet; car, ou ce serait l'objet qui produirait cette espèce en eux, ou ce serait eux qui exprimeraient cette espèce de l'objet; ce ne peut être l'objet qui la produise en eux, parce que si elle est spirituelle, elle ne peut émaner de l'objet qui est corpo-

rel; et si elle est corporelle, elle ne peut être reçue en l'ange qui est spirituel : *Quiquid recipitur per modum recipientis recipitur;* ce ne peut être l'ange qui tire et exprime l'espèce de l'objet pour le voir: car, pour en tirer quelque espèce, il faut que, premièrement il le voie, et ainsi il verrait avant que de le voir, et il le connaîtrait avant que de le connaître.

Mais, supposons que les anges nous voient et qu'ils soient députés à notre garde : ou ils désirent notre salut, ou ils ne le désirent pas. S'ils ne le désirent pas, comment le peuvent-ils procurer? et s'ils le désirent, ils sont tristes et mécontents, quand nous ne faisons pas notre salut, puisque la tristesse arrive, quand on est privé de ce qu'on désire. Or, la tristesse et l'état de la gloire, duquel les anges bienheureux jouissent, sont des choses incompatibles.

De plus, ou ils font tout ce qu'ils peuvent pour notre salut, ou non. S'ils ne font pas tout ce qu'ils peuvent, ils ne s'acquittent pas de leur devoir, et ne sont pas fidèles à leur charge; on leur peut dire : *Væ pastoribus Israël!* s'ils font tout ce qu'ils peuvent, ils sont contraires l'un à l'autre; il y a des contentions, des querelles et divisions parmi eux; car supposons que deux hommes se battent en duel, l'un de Paris et l'autre de Rouen! que saint Gabriel soit gardien de l'un, et que saint Raphaël le soit de l'autre; saint Gabriel voyant que celui de Paris est en état de péché, craignant qu'il ne soit tué, fera tout ce qu'il pourra pour le défendre des coups de son adversaire, lui sauver la vie, espérant le convertir quelque jour. Saint Raphaël, d'autre côté en fera de même pour celui de Rouen; ainsi ces deux parrains et ces deux anges tutélaires seront en dispute l'un contre l'autre, chacun épousant la querelle et désirant la victoire de celui qu'il a en sa charge.

Bref, saint Paul avertit les Colossiens (2, 18) de ne se laisser pas séduire par ceux qui voulaient ramener la superstition des anges; donc, nous disent les hérétiques, l'Apôtre défend en ce lieu la religieuse observance et la dévotion des anges. Mais cette objection procède d'ignorance et faute de lire ou de citer tout le passage. Ce n'est rien d'alléguer deux ou trois paroles de l'Ecriture, il faut voir ce qui précède et ce qui suit, qui sait qui parle, quel est son dessein, son but et son intention. Quand saint Paul avertit les Colossiens de ne retourner pas à la religion des anges, il n'emploie pas ce mot d'ange objectivement, mais originellement; c'est-à-dire que, par la religion des anges, il n'entend pas le culte religieux que l'on rend aux anges, mais la religion reçue des anges, non pas la religion déférée aux anges, mais la religion apportée par les anges; c'est-à-dire la religion juive, qui avait été apportée par les anges : car si vous lisez tout le chapitre et l'Epître aux Galates, vous verrez, qu'en ce temps-là, quelques juifs qui s'étaient faits chrétiens et qui retenaient encore l'affection à leur vieille loi, tâchaient de porter les autres chrétiens à l'observance des cérémonies judaïques, disant que la loi de Jésus-Christ était bonne, mais que celle de Moïse n'était pas mauvaise, et que ces deux lois n'étaient pas incompatibles et qu'il les fallait garder toutes deux. Saint Paul leur ôte ce scrupule, les avertit, qu'ils ne sont plus

obligés à ces observances de sabbats, de nouvelles lunes, de distinctions des viandes ou de breuvages et autres cérémonies judaïques; et pour preuve de son dire, il rapporte deux raisons. La première, que toutes les observances étaient des ombres et figures qui devaient s'évanouir, puisque Jésus, qui était le corps de ces ombres et la vérité de ces figures, était venu. La seconde, que la religion juive devait céder à la chrétienne, comme son inférieure, puisque la chrétienne avait été apportée et fondée par Jésus-Christ et la mosaïque par les anges. Or, Jésus-Christ, dit-il, est le chef de toute principauté et de toute sorte de puissance, et en lui ont été créées toutes choses visibles et invisibles, les trônes, les dominations et les autres hiérarchies célestes; ainsi, par la religion des anges, il n'entend aucunement la dévotion envers les anges, mais la religion mosaïque apportée par les anges, de laquelle il avait dit auparavant que la loi avait été ordonnée par les anges.

II. 1° Et comment est-ce que le Saint-Esprit nous défendrait d'honorer les anges puisqu'il nous recommande tant d'honorer nos bienfaiteurs? et quels plus grands bienfaits que ceux que nous recevons des anges, qui nous assistent, qui nous gardent, qui nous protégent et qui nous inspirent continuellement, ainsi qu'il paraît au Psaume 33, 8, où nous avons : *Immittet angelus Domini in circuitu timentium eum.* Il y a en hébreu : *Cone malach adonai savit livreau;* c'est-à-dire : L'ange du Seigneur pose un camp autour de ceux qui craignent Dieu; et au Psaume 90, 11 : Il a commandé à ses anges de vous garder en toutes vos voies; ils vous porteront en leurs mains; et en saint Matthieu (18, 10), le Fils de Dieu dit *que les anges des enfants voient toujours la face de son Père céleste;* et saint Paul aux Hébreux (1, 14) : *Tous les anges sont des esprits destinés au service et au salut des prédestinés;* et aux Actes de Apôtres (12, 12), saint Pierre étant détenu par Hérode, vint en plein minuit frapper à la porte de la maison de saint Marc, où toute l'Eglise était assemblée. Une fille, nommée Rhodé, demande avant que d'ouvrir qui c'était; mais quand elle entendit la voix de saint Pierre, elle en fut si étonnée, qu'elle le laissa là et courut dire aux fidèles que c'était Pierre. Vous vous trompez, lui dit-on, Pierre est en prison et vous dites qu'il est à la porte. Je vous assure que c'est lui, car je le connais bien à sa voix. Il faut donc que ce soit son ange, repartit toute l'assemblée, car ce ne peut pas être lui.

2° D'où saint Jérôme (Comm. *in Matth.* 18) conclut : *Magna dignitas animarum ut unaquæque habeat ab ortu nativitatis suæ custodem angelum delegatum :* Les âmes raisonnables sont bien nobles, puisqu'elles ont chacune un ange député pour leur protection dès leur naissance; et saint Hilaire : *Præesse angelos absoluta auctoritas est.*

3° C'est que Dieu veut en cela exercer et montrer sa providence en la conduite et gouvernement du monde; cette divine providence est comme un précis et un amas de trois signalées perfections que nous adorons en Dieu : la puissance infinie, la sagesse incompréhensible et la bonté inestimable, et il les montre toutes et admirablement en employant les anges à notre conduite : *Deus qui ineffabili providentiâ sanctos angelos tuos ad nostram custo-*

diam mittere dignaris. Il montre sa puissance et sa grandeur : car c'est la grandeur d'un roi, quand non-seulement ceux qui lui font escorte et qui se servent de sa personne, mais encore ceux qui sont employés aux moindres offices de sa maison, sont de grands et d'illustres princes; cela montre la grandeur de Dieu, que non-seulement ceux qui lui font la cour dans le ciel, mais encore que ceux qui servent les fidèles en son Eglise, soient de nobles et d'excellents esprits angéliques. Il est de la grandeur de Jésus-Christ, qu'il ne daigne pas par soi-même et immédiatement rompre l'audace des démons et nous défendre de leurs hostilités, mais qu'il se contente de les vaincre par l'entremise de ses serviteurs.

Il montre sa sagesse qui a coutume de conserver, de conduire et de perfectionner les choses particulières par les universelles, les corporelles par les spirituelles, les inférieures par les supérieures et les moins parfaites par les plus parfaites; ainsi nous voyons que nos actions particulières et les conclusions de nos raisonnements sont dirigées par les principes généraux, que le corps et la sensualité sont sous la conduite de l'âme, que les éléments et les créatures sublunaires suivent les influences des astres, que le mari gouverne sa femme et toute la famille; or, les anges sont des créatures plus universelles, immatérielles et parfaites que les hommes; ils sont les aînés en ce monde qui est comme la maison de Dieu : ils devaient donc conduire leurs frères.

Ce que la reine de Saba (3. Reg. 10, 5) admira davantage en la cour du sage Salomon, ce fut la diversité des serviteurs et des officiers de sa maison, la belle économie, disposition et subordination dés uns aux autres; elle en fut tellement ravie, qu'elle pensa pâmer d'étonnement. Qui verrait, comme les anges voient, l'harmonie admirable, l'enchaînement, la liaison et la dépendance des créatures gouvernées les unes par les autres, il en serait ravi; qui verrait comme les séraphins purgent, éclairent et perfectionnent les chérubins, les chérubins les trônes et comme les anges conduisent les hommes; il admirerait la sage providence de Dieu qui sait ménager tout cela. Comme dans une horloge l'industrie et la dextérité du maître horloger se montre en la diversité des roues enchâssées l'une dans l'autre, dans la variété des ressorts, des contre-poids et des mouvements réglés les uns par les autres; on admire bien plus un tel ouvrage, que si l'ouvrier allait lui-même de temps en temps frapper la sonnerie. Ainsi, la sagesse divine paraît avec bien plus d'éclat quand elle conduit ses créatures et les achemine à leurs fins, les unes par les autres, que s'il faisait cela tout seul.

Il montre encore par là sa bonté, daignant communiquer à ses créatures un rayon de sa souveraineté et les appeler à la participation de sa couronne, les associer à la conduite des autres créatures et se servir de leur concours et ministère, pour exécuter ce qu'il pourrait faire lui seul : car on peut bien juger que rien ne le porte à cela qu'un excès de bonté et de libéralité : *Insita summi forma boni livore carens,* dit Boèce.

4° En quoi nous voyons que la protection de Dieu n'est pas suffisante ni celle des anges superflue : car, encore que Dieu nous

mette au monde, nous nourrisse et nous gouverne, et qu'il pourrait faire tout cela fort aisément lui seul; il se sert néanmoins pour cela du concours de nos pères et de nos mères, des laboureurs, des rois et des supérieurs, ce qui fait que si saint Jacques a dit : *Voluntariè genuit nos verbo veritatis*, toutefois saint Paul dit : *Per Evangelium ego vos genui;* et de là vient que les anges ne s'attristent pas quand nous nous perdons, ne se querellent pas et ne se disputent pas l'un contre l'autre pour notre salut; ils sont des organes, des instruments et des ministres de la providence de Dieu; ils se lient à ses desseins et se conforment à ses désirs; ils se soumettent à sa conduite et n'ont point d'autre intention que d'accomplir ses volontés : *Ministri ejus qui facitis voluntatem ejus;* ils vous veulent sauver, mais par des voies établies de la providence de Dieu, proportionnées à notre nature. Quand nous nous convertissons, ils se réjouissent, dit Jésus (Luc. 15, 7); mais quand nous nous perdons, ils ne s'attristent pas, non-seulement parce qu'ils sont en un état glorieux et incapables de tristesse, mais encore parce qu'ils obtiennent toujours leur principale intention : car, en tous les services qu'ils nous rendent, ils prétendent la gloire de Dieu et Dieu fait que tout réussit à sa gloire; sa providence trouve son compte partout : car, si vous vous sauvez, obéissant aux inspirations de votre ange, Dieu sera honoré en vous dans le ciel par sa miséricorde; et, si vous vous damnez, il sera honoré en vous dans les enfers par sa justice: sa justice est aussi adorable, aussi aimable et digne d'honneur que sa miséricorde. Notre ange ne nous aime pas plus que Jésus-Christ nous aime, et Jésus ne s'attriste pas quand nous nous perdons par notre faute. La joie qu'on reçoit d'une action louable ne procède pas seulement du bon succès qui en arrive, mais de l'action toute nue; ainsi qu'un artisan, dit saint Bonaventure, qui a fait un chef-d'œuvre dans son métier, un ouvrage excellent et parfait, se plaît en son ouvrage, encore que les lourdeaux ne le louent ni ne l'approuvent pas; ainsi quand notre ange a fait son devoir, si son travail ne réussit pas, il ne laisse pas de se réjouir de son action charitable et de ce que nous n'aurons point d'excuses au jugement de Dieu, et il n'y a point de division entre eux, parce que leurs actions sont contraires et non leurs affections, que chacun d'eux prétend le salut de son pupille, mais que tous deux tendent à une même fin qui est la gloire de Dieu et l'exécution de ses volontés. Et quand je me bats en duel, si la justice de Dieu demande que je sois tué, en punition de ce que je vous ai appelé ou de quelque autre péché que j'ai commis, mon ange n'en est ni mécontent ni fâché contre votre ange; comme quand deux avocats plaident l'un contre l'autre, s'ils sont hommes de bien et vrais ministres de justice, leurs plaidoyers sont bien contraires, mais non pas leur dernière fin; chacun d'eux désire bien que son client gagne son procès, mais tous deux désirent que la justice se fasse; et quand le juge condamne la partie qui a tort, son avocat ne s'en attriste pas, cela ne lui est pas imputé; on dit que son plaidoyer était bon, mais que sa cause était mauvaise.

Vous demandez peut-être comment un ange connaît les choses

corporelles et singulières. Saint Augustin répond que le bon ange les connaît de deux sortes de connaissance : naturelle et surnaturelle : *Cognitione vespertinâ et matutinâ.* Ils ont la première connaissance par des espèces qui leur représentent l'objet ; et les docteurs expliquent cela en diverses façons : quelques-uns disent que ce sont des espèces universelles que Dieu a répandues en leurs esprits au premier instant de leur création ; ainsi que nous avons naturellement des principes généraux, spéculatifs et pratiques, d'où nous tirons des conclusions particulières, tels que sont : *Omnes totum est majus suâ parte . quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris ;* et que ces espèces ne leur représentent les choses particulières qu'à la présence de l'objet et dans la sphère de leur activité, qui est plus petite aux uns, plus étendue aux autres, selon que Dieu la leur a limitée par les règles de sa providence. D'autres docteurs disent que c'est l'ange qui tire lui-même et qui exprime l'espèce de son objet, par l'éminence de sa nature et la vivacité de son esprit ; et, qu'à cet effet, il éclaire l'objet, qu'il l'épure et le spiritualise, ce qu'on peut expliquer par cette comparaison.

Il est assuré que votre intellect agent fait son opération , en se tournant vers les espèces qui sont en l'imagination : ces espèces sont corporelles et sensibles. L'intellect agent est une puissance purement spirituelle ; comment peut-il recevoir l'impression des images qui sont en la fantaisie? c'est qu'il les éclaire par des rayons de sa lumière , qu'il les dépouille de leur grossièreté et les rend plus déliées et plus pures, et enfin qu'il en exprime une espèce spirituelle. L'ange en fait de même de son objet, mais cette connaissance que les anges ont par les espèces infuses de la part de Dieu ou empruntées de l'objet s'appelle connaissance du soir ; parce qu'elle est obscure comme la lumière du soir, en comparaison de celle qu'ils ont surnaturellement par la vision béatifique : *Semper vident faciem Patris.* L'essence divine leur est un miroir qui leur représente nos actions, nos besoins, nos prières et tout ce qu'ils doivent savoir pour l'exercice de leur charge et pour l'accomplissement de leur béatitude.

Deuxième point. — I. 1° Cette parole de Jésus : *Semper vident faciem*, ne vous apprend pas seulement que les anges nous peuvent aider en sachant nos nécessités, mais qu'ils le veulent : premièrement par obéissance vers Dieu ; secondement par charité vers nous : *Semper vident ;* ils voient que c'est la volonté de Dieu qu'ils s'emploient à notre salut, et ils s'y soumettent par une obéissance humble, aveugle et persévérante.

Obéissance très-humble. Il semble que l'Ange aurait sujet de refuser cette charge ou de la faire avec répugnance, et qu'il pourrait dire : Pour moi qui suis un si grand prince, si beau, si savant, si parfait et si heureux, de garder un homme qui n'est qu'un sac de pourriture, que le jouet de la fortune, qu'une vapeur légère et qu'un néant, de n'en garder qu'un. Un curé a sous sa charge les âmes de toute une paroisse, et qu'est-il en comparaison de moi? un évêque, tout un diocèse? un pape, tout le monde, et on ne me donne qu'une âme! quelquefois même on n'en donne qu'une à

deux anges. Le pauvre Lazare est porté par les anges : *Portatur ab angelis.* Ne garder qu'un berger! pourquoi ne m'emploie-t-on à la garde d'un prince ou d'une personne illustre comme un tel ange? On admire la charité de saint Charles, de ce qu'étant d'une maison si noble et si grand cardinal, il s'arrêtait quelquefois au milieu des champs à catéchiser un berger et lui apprendre à faire le signe de la croix, lui demander combien il y a de dieux; mais cela n'était rien en comparaison de l'humilité des anges. Saint Charles était saint, mais non pas encore glorieux; il ne faisait cela que quelquefois, et le berger lui répondait. L'ange, un prince de la cour céleste, toute la vie d'un homme se tient auprès d'un paysan qui ne lui répond point, qui ne le remercie point, qui ne le connaît point et qui ne pense jamais à lui. Voilà un berger qui passe toute sa vie sur les montagnes ou dans les forêts, il ne pense aux anges, ni peut-être à Dieu même non plus que s'il n'y en avait point; ses plus hautes et ambitieuses pensées, c'est d'aspirer à conduire des chevaux, au lieu qu'il ne garde que des brebis, et un ange ne dédaigne pas de se tenir près de lui, de le garder, de le défendre ou de l'inspirer, et d'en avoir soin avec autant d'affection qu'une mère a de son enfant. Ceci nous doit apprendre à être plus zélés du salut des âmes et instruire nos domestiques, nos sujets et nos fermiers en la doctrine chrétienne, vu qu'un ange, qui est bien plus que nous, ne dédaigne pas de garder un berger par une obéissance très-humble.

2° Obéissance aveugle. On lui dit : *Esto ibi usque dùm dicam tibi;* il ne sait pas pour combien de temps il aura cette basse commission, peut-être pour quatre-vingts ans, peut-être pour vingt-quatre heures, pour quatre ou cinq moments; l'ange qui est envoyé pour garder un enfant qui ne vit qu'un quart d'heure, ne murmure point et ne dit pas : On me devait bien envoyer pour si peu. Si le roi disait à un prince : Allez-vous-en au bout du royaume, il y a là une personne qui est en affliction, demandez-lui ce qui l'afflige; n'aurait-il pas sujet de répugnance et de lui dire : Sire, si vous m'envoyiez à l'armée commander une compagnie, me mettre à la tête d'un escadron ! bon cela, j'aurais de la gloire à mourir en telle occasion; mais vous m'envoyez à une seule personne, à une personne particulière pour lui dire deux mots. Dieu envoie deux anges du ciel en terre à sainte Magdeleine auprès du sépulcre; toute leur commission c'est de dire deux paroles, et les dire à une femme, à une femme qui pleure comme un enfant : *Mulier quid ploras?* Mais comme en la maison du roi il n'y a point de petit office, en l'Eglise il n'y a point de commission qui vienne de la part de Dieu qui ne soit très-agréable, très-honorable, très-glorieuse et très-digne d'être reçue avec satisfaction et contentement. Dieu ne découvre pas même à notre ange gardien tous les ressorts de sa providence ni tous les desseins qu'il a sur les âmes; pourquoi on veut qu'il conduise celle-ci par la voie de sécheresse, une autre par des consolations, comme un général d'armée mande à un capitaine : Menez votre compagnie, trouvez-vous là un tel jour! sans lui dire pourquoi, et il ne sait pas à quoi tout cela aboutit : peut-être que son pupille est réprouvé, peut-être qu'il est prédestiné à une

plus grande gloire que lui; il en voit les apparences et il ne lui porte pas envie, mais il l'y dispose et achemine. Saint Gabriel voyait bien que la Vierge était plus éminente que lui en l'ordre de la grâce, voilà une obéissance aveugle, et voici une obéissance persévérante, nonobstant nos ingratitudes.

3º Sénèque nous disait tantôt que les trois degrés d'ingratitude sont de ne pas rendre le réciproque, de ne pas remercier et d'oublier le bénéfice. Il dit vrai, mais il ne dit pas tout : il y a un quatrième degré qui est de rendre le mal pour le bien, et plusieurs les commettent tous quatre envers leur ange : ils ne lui rendent aucun service, ils ne le remercient point, ne pensent point à lui et ne croient pas qu'ils en aient un ; ils l'offensent par leurs débauches et il ne se dégoûte pas ; il ne les abandonne pas, il ne perd pas courage, encore qu'il ait sujet de croire qu'il perde sa peine ; il ne gagne rien sur vous, vous demeurez endurci, vous vous allez perdre malgré lui ; et ce qui est digne de réflexion et qui montre son obéissance désintéressée, c'est qu'en tous ces bons offices, il n'y a point de mérite, parce qu'il n'est plus en la voie, mais au terme. Quand nous travaillons au salut de nos prochains et que nous ne les convertissons pas, nous nous consolons en ce que nous ne perdons pas pour cela le mérite de notre travail : *Reddet Deus mercedem laborum sanctorum suorum*, non pas *fructuum; labores manuum tuarum manducabis;* il ne dit pas, *fructus*, parce que Dieu nous récompense non pas selon le fruit que nous faisons, mais selon nos travaux. L'ange n'a pas cette consolation, il travaille et ne mérite rien ; et quand nous ne lui obéissons pas, il travaille sans profit et sans mérite, mais toutefois sans dégoût, parce que ce qu'il prétend en obéissant à Dieu c'est d'obéir : *Facientes Verbum illius* (Psal. 102, 20), et pourquoi ? *Ad audiendam vocem sermonum ejus.* Ils obéissent aux commandements de Dieu, afin qu'ils aient l'honneur de recevoir de nouveaux commandements. C'est trop de gloire à la créature que Dieu daigne l'honorer de ses commandements.

II. Ils le font aussi par charité envers nous : ils voient l'excellence de notre âme, que c'est l'image de Dieu et le chef-d'œuvre de ses mains ; que c'est l'abrégé de ses créatures, leur sœur bien-aimée et que nous sommes destinés pour être leurs associés dans la gloire, pour remplir les places que les anges apostats ont vidées, que la nature humaine est la carrière d'où l'on tire les pierres vives pour réparer les brèches du ciel : *Ut ædificentur muri Hierusalem, placuerunt servis tuis lapides ejus;* que nous sommes même les pierreries de Jésus-Christ, l'ornement de sa couronne, qu'il a donné tout son sang pour nous racheter et qu'il a bien daigné catéchiser une Samaritaine. Cela nous doit donner une grande estime de nos âmes et de celles de notre prochain, puisque Jésus les a tant estimées. Si un roi avait un troupeau de moutons et qu'il donnât à chacun d'eux un prince pour être son berger, ne serait-ce pas une preuve qu'il les aimerait extrêmement ? Et nous engageons notre âme à l'esprit malin pour une franche repue ; et nous scandalisons notre prochain pour un plaisir de bête brute : *Videte ne contemnatis;* il ne dit pas : *Ne offendatis;* s'il ne faut

pas mépriser le prochain, parce qu'il a un ange, combien plus faut-il craindre d'offenser l'ange?

Troisième point. — 1° *Semper vident faciem Patris.* Comme ces paroles nous enseignent la charité des anges envers nous, elles nous doivent aussi apprendre nos obligations envers eux, qui sont trois principales : reconnaissance, révérence et obéissance. Reconnaissance à leur charité; quelles actions de grâce devait rendre saint Pierre quand il fut délivré par un ange de la prison d'Hérode! notre ange nous rend les mêmes pieux offices : *Angelus Domini astitit;* il se tient auprès de nous, et si quelquefois il va au ciel, il voit en Dieu nos besoins aussi bien que sur la terre; sa présence met en fuite les démons : comme quand les anges vinrent servir le Fils de Dieu au désert, le diable se retira : *Accesserunt angeli et ministrabant ei et recessit ab eo diabolus.*

Lumen refulsit in habitaculo. Notre ange nous éclaire, nous instruit et nous donne des avis salutaires. Nous sommes comme Tobie qui fut aveuglé par des ordures d'hirondelle; nous sommes aveuglés par les biens de ce monde qui nous quittent à l'heure de la mort, comme les hirondelles en hiver; notre ange, comme saint Raphaël, nous ôte la taie et nous rend la vue par les lumières intérieures qu'il nous communique : *Percussoque latere Petri excitavit eum;* il nous éveille du sommeil léthargique du péché, en nous frappant par quelque affliction; comme quand votre ami est attentif à regarder quelque chose et ne voit pas une flèche qu'on va décocher contre lui, vous lui donnez un grand coup pour se détourner. L'ange voit la justice de Dieu qui va fondre sur vous, lorsque vous êtes attentif aux plaisirs du monde : *Nisi conversi fueritis, arcum suum tetendit;* l'ange vous frappe de maladie, ou de quelqu'autre affliction pour vous faire éviter les atteintes de cette flèche : *Ut fugias à facie arcûs.*

L'ange dit à saint Pierre : *Surge;* Levez-vous, et en même temps il fit tomber les chaînes de ses mains. Votre ange vous aide à vous relever, ôtant les difficultés qui vous en empêchent. Ce qui vous empêche de quitter votre mauvaise vie, c'est quelquefois une mauvaise habitude, une passion, ou l'affection déréglée à quelque créature : ce sont des chaînes qui vous attachent; votre ange les fera tomber si vous le voulez écouter. D'autres fois, c'est la honte que vous avez de découvrir votre péché; vous dites : Il est trop énorme, qu'en pensera mon confesseur? En quels termes le lui dirai-je? Votre ange vous ôtera cette pierre qui vous ferme la bouche, comme l'ange leva la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre : *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti?* il inspirera votre confesseur de vous interroger sur ce péché et vous encourager à le dire. Quelque autre fois une mer rouge est en votre chemin et vous dégoûte de votre dessein, comme la crainte des pénitences et des mortifications qu'il faut subir en la vie vertueuse. Un ange divisa la mer Rouge, et y fit un passage si aisé et si beau que le peuple ne marchait que sur des fleurs : *Campus germinans de profundo maris;* votre ange vous rendra faciles et même agréables avec le temps les mortifications de la vie dévote : *Sequere me;* il nous con-

duit, il nous montre le chemin, il nous fait suivre l'exemple des gens de bien et nous mène à quelque bon directeur, comme celui de Corneille à saint Pierre.

Bref, il nous fait passer heureusement la porte de fer, il nous aide à l'heure de la mort qui est une porte de fer, et la porte de l'enfer à plusieurs; et c'est alors que nous ouvrons les yeux, comme saint Pierre, et que nous disons : *Nunc scio verè, quia misit Dominus angelum suum* (Act. 10). Maintenant nous ne le croyons pas, et c'est pour cela que nous lui sommes si ingrats; mais si nous avons la foi, nous devons souvent ouvrir les yeux de l'esprit pour le considérer près de nous, le remercier et lui dire comme Tobie : *Quam mercedem dabimus ei, aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus, me duxit et reduxit.*

2° Honneur et révérence. Saint Bernard dit : *Non audeas coram illo, quod me præsente non auderes :* Ne soyez pas si hardi que de faire, en présence de votre ange, ce que vous ne voudriez pas faire en ma présence. Comme la puanteur chasse les colombes et la fumée les mouches à miel, ainsi le péché donne la fuite aux bons anges, dit saint Basile. Nous devons aussi honorer les anges gardiens de nos prochains. Quand nous traitons avec quelqu'un, ou que nous travaillons pour son salut, il faut nous recommander à son ange gardien et exorciser l'esprit malin au nom de Jésus-Christ, de de ne pas empêcher cette œuvre de Dieu et la sanctification de cette âme. Saint François Xavier avait grand soin de se recommander aux anges gardiens des villes et des villages où il allait, et le Sauveur disait à ses disciples : *Gardez-vous bien de mépriser le moindre de vos prochains, car les anges voient toujours la face du Père céleste.* Vous ne voudriez pas déshonorer cette fille, ni la diffamer en présence de son père, son ange l'aime bien plus que son père; cependant vous le désobligez et vous le mettez en colère contre vous : vous attirez sur vous son indignation et sa vengeance; il dira comme les enfants de Jacob, quand le prince de Sichem eut déshonoré leur sœur : *Numquid ut scorto debuerunt abuti Sorore nostrâ?* Cette âme que vous souillez par vos paroles ou par vos contenances déshonnêtes, est la sœur des anges : elle était destinée pour être l'épouse de Jésus-Christ, et vous l'avez débauchée et perdue.

3° Ecoutez la parole de Dieu : *Ecce ego mitto angelum meum, qui præcedat te, et custodiat in viâ, et introducat ad locum, quem præparavi, observa eum, et audi vocem ejus* (Exod. 23, 20). Nous n'avons pas assez de commerce, ni de communication avec notre ange, est-ce que nous ne le voyons pas? *Quid si tangeres, quid si olfaceres, videas quod non solum visu rerum præsentia comprobetur*, dit saint Bernard. Traitons plus souvent avec lui en nos besoins; demandons-lui conseil en nos perplexités, lumière en nos doutes, secours en nos tentations et consolation en nos adversités; écoutons sa voix intérieure, suivons sa conduite et obéissons à ses inspirations; enfin, fuyons les actions, les paroles, les pensées ou les conversations qui lui déplaisent, afin que, comme il nous tient compagnie en ce monde, nous ayons le bonheur de lui être associés en l'autre. *Amen.*

SERMON CXXIII.

DE SAINT JOSEPH, PATRIARCHE, ÉPOUX DE LA MÈRE DE DIEU.

Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ.
Jacob fut le père de Joseph, époux de Marie. (MATTH. I, 16.)

Il n'en est pas du Roi du ciel comme des princes de la terre ; la maxime d'état nous enseigne de ceux-ci qu'il ne s'en faut approcher que comme on s'approche du feu, c'est-à-dire, ni trop près ni trop loin : on ne s'en approche pas trop près de peur de se brûler, et on ne s'en tient pas trop loin, de peur de ne pas se chauffer. Il n'en est pas ainsi du Roi des rois ; plus on s'approche de lui, plus on en reçoit de grâces et de faveurs, de lumières et de bénédictions : *Accedite ad eum et illuminamini et facies vestræ non confundentur.* Voilà pourquoi le Saint-Esprit, voulant nous proposer un abrégé des grandeurs de saint Joseph, les a comprises en ces deux paroles : *Virum Mariæ, de quâ natus est Jesus*, pour nous apprendre qu'étant époux de la Vierge et père nourricier de Jésus, il a été le plus proche de ces deux sources de grâces, et qu'il en a puisé plus abondamment que les autres : la première qualité ayant été cause de la seconde, nous entretiendra aujourd'hui en ce discours que je diviserai en deux points, pour le rendre moral et fructueux. Au premier je vous ferai voir les devoirs d'une femme mariée envers son mari ; au second, je vous montrerai que la Vierge s'en est très-dignement acquittée ; ce qui nous fera voir les grandeurs et les excellences de saint Joseph.

J'apprends des jurisconsultes qu'une femme mariée est au regard de son mari, comme la lune au regard du soleil : la lune n'a de clarté, de splendeur ni de beauté que ce qu'elle emprunte du soleil ; et une femme mariée entre en communication de toutes les excellences et prérogatives de son mari : s'il est comte, elle est comtesse ; s'il est duc, elle est duchesse ; s'il est empereur, elle est impératrice : il n'en est pas de même de saint Joseph et de vous, ô sainte Vierge ! ses excellences sont émanées et empruntées de vous, il n'est tuteur et nourricier de Jésus-Christ que parce qu'il est votre époux : puisque ses grandeurs viennent de vous, la grâce d'en discourir dignement doit venir de vous : nous vous la demandons très-humblement, nous prosternant à vos pieds, et vous saluant avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. PUNCTUM. — I. Concordia viri et uxoris est Deo gratissima, et familiæ utilissima. — II. Ad hanc multum conferunt virtutes mulierum. — III Quæ propterea imitari debent Mariam in statu virginitatis. — IV. In statu conjugii. — V. In statu viduitatis.

II. PUNCTUM. — I. S. Joseph fuit verus maritus Mariæ, undè ejus excellentiæ considerantur ex statu Mariæ antè conjugium. — II. In conjugio. — III. Et post conjugium.

CONCLUSIO. — I. Exhortatio ad devotionem erga ipsum. — II. Et ad imitationem familiæ Jesus, Mariæ et Joseph.

Premier point. — I. Qui voudra considérer le mariage en son état propre et particulier, sans le comparer à l'état ecclésiastique ou religieux, avouera facilement qu'il n'y a rien de si agréable à Dieu, de si grande édification au prochain et de si utile à une famille chrétienne que la bonne intelligence d'un mari et d'une femme, qui s'accordent à bien servir Dieu et à conduire saintement et paisiblement leur famille : *In tribus placitum est spiritui meo, quæ sunt probata coram Deo et hominibus, concordia fratrum, et amor proximorum, et vir et mulier benè sibi consentientes* (Eccl. 25, 1, 2). Il y a trois choses qui me gagnent le cœur, et qui font l'objet de ma complaisance : la dilection fraternelle, la charité envers le prochain, mais surtout un mari et une femme qui s'entendent bien ensemble.

Les Hébreux qui expriment des mystères et qui donnent des instructions en tout ce qu'ils disent ou écrivent, pour dire l'homme et la femme, disent *ish ve isha* : ces deux paroles contiennent le nom de Dieu ; car la première lettre c'est *Iod*, et la dernière c'est *He*; *Iod*, avec *He* fait *Ja*, et *Ja* signifie Dieu. De là vient *alleluia; allelu*, *laudate*, *Ja*, *Deum*. Mais si vous ôtez le saint nom de Dieu, le *Jod* et le *He* des deux susdites paroles, vous ne lirez plus *ish ve is ha*, l'homme et la femme ; mais vous lirez *esh va esh*, le feu et le feu. Si Dieu est en votre maison (et il y sera si la paix y est : *Pacem habete*, *et Deus pacis erit vobiscum*), si Dieu, dis-je, est au milieu de vous, il y a un sacré mariage et une sainte société du mari et de la femme ; mais si Dieu n'y est pas, ce n'est plus une alliance de l'homme et de la femme, c'est une guerre de deux bêtes sauvages, de deux furies, de Pluton et de Proserpine ; ce n'est plus que feu, et feu, *esh va esh;* feu de passion et de colère, de dissension, d'inimitié et de jalousie ; c'est un purgatoire et un petit enfer, un lieu de crime, de supplice et de rage, de haine, de blasphême, de malédiction et d'exécration, la vraie image, le grand chemin et le commencement de l'enfer des damnés.

Aux Proverbes, chapitre 19e, où nous avons : *Domus*, *et divitiæ dantur à parentibus, à Domino autem propriè uxor prudens*, au grec il y a : Αρμόζειαι ἡ γυγὴ ἀνδρί [1]. Car, comme un concert de musique, où toutes les voies sont bien d'accord, donne grand plaisir à ceux qui l'entendent ; mais si les parties sont discordantes, elles vous blessent les oreilles, elles choquent l'imagination, elles vous rebutent et mécontentent ; de même, quand un mari et une femme sont en bonne intelligence, c'est une harmonie qui réjouit les parents, qui contente les voisins, et qui répand une bonne odeur par tout le voisinage ; mais quand ils sont toujours en différend, c'est une affliction pour tous ceux qui leur appartiennent et un scandale pour toute la ville.

Les Latins appellent le mariage : *Conjugium*, *commune jugum*. Quand deux animaux qui sont à la charrue sont bien joints et vont de concert, le joug ne leur est pas si fâcheux ni si difficile à tirer, et le champ en est mieux labouré ; mais quand ils regimbent,

[1] Quand Dieu fait un mariage, il ne peut manquer d'être bien fait. C'est une harmonie.

quand l'un avance et que l'autre recule, que l'un tire d'un côté et l'autre de l'autre, le joug leur est insupportable et ils ne font rien qui vaille. Quand deux personnes mariées sont de même humeur, sentiment et affection, ils portent aisément les charges du mariage; mais quand ils ne s'entendent pas, quand l'un veut chaud et l'autre froid; quand l'un veut doux et l'autre aigre; l'un conduire et agir d'une façon et l'autre de l'autre, le fardeau leur est très-pesant et toute la famille est en désordre.

II. Si nous consultions les trois lumières dont notre esprit est capable : la foi, l'expérience et la raison, nous avouerions que la paix et tout le bonheur d'une famille dépend absolument, et quasi entièrement de la prudence, de la vertu et de la sainteté de la femme. Les sermons sont très-efficaces et très-puissants pour retirer les hommes de leurs dissolutions et de leur mauvaise vie, principalement les sermons d'un homme de bien, d'un prédicateur qui est saint et qui est animé de l'esprit divin; mais le bon exemple d'une femme est encore plus efficace sur son mari : car quel prédicateur plus homme de bien, plus saint et plus zélé; plus rempli du Saint-Esprit, plus puissant en paroles et en œuvres, que saint Pierre, qui autorisait ses prédications par sa sainte vie et par de signalés miracles? qui par son ombre rendait la santé aux malades (Act. 2, 41), qui convertissait quelquefois à la fois trois mille de ses auditeurs en une seule de ses prédications (Act. 4, 4) et d'autres fois cinq mille; et toutefois il dit que les femmes ont encore plus de force pour convertir les âmes par leurs saintes conversations : *Mulieres subditæ sint viris; ut et si qui non credunt verbo, per mulierum conversationem sine verbo lucrifiant* (1. Pet. 3, 1).

L'histoire ecclésiastique est toute remplie d'exemples de saintes femmes qui ont converti leurs maris de l'infidélité ou d'une mauvaise vie, et en ont fait des saints par leur prudence et bon exemple. Comme sainte Monique convertit son mari Patrice; sainte Perpétue, son mari Africain; sainte Cécile, saint Valérien; et Indegonde, saint Herménigilde.

C'est que les femmes sont adroites et ingénieuses à tout ce qui se peut venir à bout de leurs prétentions; elles sont ardentes et zélées à ce qu'elles entreprennent; quand elles embrassent un dessein, elles s'y portent d'affection et avec passion : leurs charmes, leurs attraits et leurs adresses semblent avoir je ne sais quel empire naturel sur les cœurs. Ainsi il me semble que le meilleur moyen de bien régler les familles chrétiennes, c'est de former les femmes à la vertu. Or, le meilleur moyen de bien instruire les femmes, c'est de leur dire avec saint Ambroise : *Sit vobis tanquam in imagine descriptâ, virginitas, vitaque beatæ Mariæ, de quâ sumatis exempla videndi.* Leur mettre souvent devant les yeux la vie de la Mère de Dieu qui est l'honneur, la gloire, l'idée, le miroir, le modèle et le parfait exemplaire du sexe. Nous la pouvons considérer ou avant son alliance avec saint Joseph, ou durant, ou après son mariage. C'est-à-dire, en l'état de virginité, de mariage et de viduité; et tout ceci nous donnera lumière pour connaître les grandeurs et les excellences de saint Joseph, comme vous verrez dans la suite de ce discours.

III. Avant son mariage, depuis l'âge de trois ou quatre ans jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, elle vécut retirée dans le temple, c'est-à-dire dans une maison contiguë au temple d'où elle y pouvait entrer à toute heure pour y faire ses dévotions et y rendre ses hommages à Dieu. Je ne saurais vous exprimer combien je trouve louable la piété de ceux qui mettent en pension leurs filles dans un monastère, non pas pour les contraindre d'être religieuses sans vocation, mais pour les faire instruire en la crainte de Dieu et les mettre à couvert des embûches que le monde dresse si souvent et si dangereusement à la chasteté des filles : je voudrais être assez éloquent pour vous le persuader. Mais parce que plusieurs ne le peuvent, ou ne le veulent pas, au moins vous devez croire qu'il est très-important de les tenir bien retirées et recluses en votre maison. Quand vous donnez à votre fille tant de licence de courir par la ville, de faire des visites, d'aller aux maisons des voisins, au bal, aux danses ou à la comédie, aux compagnies, aux promenades et aux assemblées des garçons et des filles, sans parler des dangers où elle s'expose, vous êtes cause qu'elle apporte au mariage un cœur tout flétri et tout occupé ; ce qui émousse la vigueur de l'affection et la tendresse de l'amour qu'elle doit à son mari, car il est impossible qu'elle fasse tant de connaissance, qu'elle contracte tant d'amitiés, qu'elle ait tant de familiarités et d'amourettes sans en conserver les idées et la teinture longtemps après.

Quand une fois elle a pris l'habitude de se plaire à donner de l'amour, à être louée, courtisée, cajolée et muguetée, elle la retient dans son mariage ; et ces feux follets qui semblent être amortis au commencement du mariage, se rallument insensiblement, et causent quelquefois de grands incendies ou de folles amours dans le cœur de la femme, ou de jalousie dans le cœur du mari ou de tous les deux ensemble.

Quand elle est accoutumée à courir, à jouer, à visiter et à se divertir étant fille, elle ne s'en peut empêcher étant mariée ; ce qui fait qu'elle s'absente de la maison, qu'elle néglige son ménage, qu'elle abandonne ses affaires; et ainsi elle met son mari en colère, elle fâche son beau-père et sa belle-mère, elle n'a point soin d'instruire ses enfants ni de conduire sa famille, comme l'Ecriture lui recommande : *Honorare soceros, gubernare domum, regere familiam.*

Mais me direz-vous : Si ma fille ne hante le monde, si elle n'est brave et bien parée, frisée et ajustée pour paraître en compagnie, elle ne trouvera point de parti ? Certes, voilà un beau parti qu'elle gagnera par cette voie. Elle gagnera un homme sensuel, charnel et brutal ; un homme qui se laisse leurrer par un appât, comme une bête qui se laisse prendre et duper par des cheveux frisés, par un peu de peau bien tendue et bien blanche, ou par des patins, comme Holopherne : *Sandalia ejus rapuerunt oculos ejus.*

Un homme qui épouse une fille, comme on achète une vache, parce qu'elle a beaucoup de chair, il s'en dégoûtera bientôt, il la plantera là, il l'abandonnera après qu'il l'aura épousée, et que cette fleur de jeunesse et de beauté sera passée ; et étant accou-

tumé à n'aimer que la chair, parce qu'il en trouvera d'autres plus jeunes, plus belles, plus braves, plus affétées et plus agréables, il laissera là votre fille.

Et puis, n'est-ce pas à Dieu de trouver un parti à votre fille, et non pas à la chair et au sang? Et la raison pourquoi il y a tant de divorces en vos mariages, sinon de corps, au moins de cœur et d'esprit, c'est que Dieu ne les a pas faits, c'est Vénus ou bien Cupidon, c'est Mammon, Asmodée, ou Béelzébuth le Dieu des mouches : *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* Si Dieu avait été le ciment et l'agrafe de vos cœurs, l'union en serait de durée; mais vous vous épousez par amourettes, par avarice ou par ambition; le nœud et la colle de vos cœurs et de vos affections, c'est la chair; et cette colle n'étant pas forte, cette soudure n'étant pas bonne, vos cœurs se détachent en moins de rien. Pour faire votre fille heureuse et contente en son mariage, ce n'est pas assez qu'elle ait un mari riche, noble, bien allié et élevé dans les charges, il faut que ce soit un parti sortable, vertueux, pacifique et ajusté à son humeur et à ses inclinations; or, c'est Dieu seul qui le connaît, c'est à Dieu seul de lui en trouver, de lui en donner un tel; et pour lui en donner le sujet, il ne faut pas qu'elle le désoblige, étant mondaine, glorieuse ou volage, libre, libertine et baladine comme elle est; mais qu'elle gagne ses bonnes grâces, étant dévote, retirée, pudique et sage comme la sainte Vierge. Si elle entre ainsi au mariage, elle s'y comportera comme il faut, elle rendra à son mari les devoirs d'une sainte femme.

IV. Or, les devoirs auxquels le Saint-Esprit oblige une femme chrétienne, qui veut faire son salut et vivre heureusement en son mariage, sont trois principaux : elle lui doit de l'honneur, de l'amour et de l'obéissance. La sainte Vierge les a rendus très-parfaitement à saint Joseph; elle l'a honoré au dernier point, elle lui a donné la plus glorieuse épithète, le plus excellent éloge et le titre le plus honorable qu'on lui puisse jamais donner. Tous les panégyriques que les saints ont faits de lui, toutes les prédications qui s'en font tous les ans en l'Eglise, ne font point tant son honneur et sa gloire, comme fait la qualité que la Vierge lui a attribuée en l'appelant le père de Jésus : *Pater tuus, et ego.*

Elle l'a aimé, non pas par cérémonie ou en apparence, mais en effet et en vérité. L'édit d'Auguste commandait aux hommes et non aux femmes de se faire enregistrer en leur ville natale; la Vierge n'était pas obligée d'aller en Bethléem, mais seulement saint Joseph; mais elle avait tant d'affection et de tendresse pour lui, qu'elle ne le peut quitter. Elle le voulut accompagner, sans avoir égard que le voyage était long et difficile, qu'elle était au cœur de l'hiver, grosse de neuf mois, bien proche de ses couches.

Quand son mari lui commanda de se lever en plein minuit, de sortir promptement de sa maison, de la ville, de la province, d'aller en un pays étranger, barbare et idolâtre, où elle n'avait aucuns parents, ni amis, ni connaissances, parce qu'il avait songé qu'il le fallait faire, elle ne répliqua rien du tout, elle ne dit point : Ce n'est qu'un songe, il ne s'y faut pas arrêter; si c'était la volonté de Dieu, l'ange m'en aurait avertie aussi bien que de l'incarnation;

elle ne lui fit point de reparties; elle lui obéit sur-le-champ. Quelle soumission! quelle obéissance! voilà un vrai modèle de toutes les femmes chrétiennes; voilà la solide vertu et la vraie perfection d'une femme mariée : honorer son mari pour l'amour de Dieu, l'aimer d'un amour sincère, lui obéir et lui être soumise au gouvernement de la famille.

Vous lui devez respect comme à votre chef et supérieur, car il l'est. Et saint Pierre (1. Pet. 3, 6) vous propose l'exemple de Sara, la sainte épouse d'Abraham, qui, parlant de son mari, l'appelait son seigneur; et non-seulement vous devez honorer votre mari, mais pour l'amour de lui, votre beau-père et votre belle-mère. L'Écriture vous le commande : *Honorare soceros, diligere maritum* (Tob. 10, 13).

Vous devez vous entr'aimer d'un amour pur et désintéressé, sincère et cordial; s'entr'aimer, dis-je, par amitié et bienveillance. Les lois civiles ont défendu les donations réciproques du mari et de la femme, pour leur ôter le sujet de s'aimer par intérêt et par espérance de bien temporel : *Honestus enim amor solis animis conciliari debet,* dit Ulpian[1].

Si le commerce de votre amour n'est fondé que sur le plaisir sensuel, vous ne faites pas plus qu'un loup et une louve, qu'un tigre et qu'une tigresse : *Quid magnum est in homine, quod invenitur in tigride?* dit saint Augustin.

Vous devez vous entr'aimer d'un amour chrétien et spirituel, surnaturel et de charité, pour vous entr'aider à faire votre salut, à vous sanctifier et perfectionner; vous reprendre charitablement de vos imperfections, prendre de bonne part les avertissements et remontrances l'un de l'autre, vous communiquer les bonnes pensées que vous avez et les lumières que Dieu vous donne, les grâces qu'il vous fait et les dévotions que vous pratiquez. Vous devez prier Dieu de bon cœur l'un pour l'autre, faire des pénitences et des bonnes œuvres, pour la conversion, pour le salut et la sanctification l'un de l'autre.

Les femmes doivent obéissance et assujettissement à leur mari; saint Pierre (2. Pet. 3, 1) et saint Paul (Coloss. 3, 18; Ephes. 5, 22) le leur commandent si souvent : *Mulieres subditæ sint viris suis, sicut Domino.* Certainement plusieurs femmes chrétiennes, même des dévotes ou qui le pensent être, se trouveront en peine au jugement de Dieu, et verront qu'e les auront fait des confessions imparfaites et des communions indignes; parce qu'elles ne s'accusent pas et ne s'examinent sur ces manquements, sur les désobéissances à leur mari, sur leur arrogance à vouloir commander, sur leur opiniâtreté à contester contre lui et lui reprocher des fautes où il n'y a point de remède, et à lui donner sujet de se mettre en colère ou de jurer.

Mais aussi le mari doit considérer qu'il est père de famille, que la supériorité qu'il a sur sa femme doit être paternelle et non despotique, de conduite non pas d'empire, de direction et non pas de domination, civile non pas tyrannique : *Quasi infirmiori vas-*

[1] Lib. *Hœc ratio.* ff. *de don. int. vir. et uxor.*

culo honorem impertientes, tanquam et cohæredibus gratiæ vitæ, dit saint Pierre (1. Pet. 3, 7).

V. Enfin quand la mort rompt le mariage, il ne faut pas que son coup désunisse ou divise les cœurs; la personne qui demeure en vie doit montrer la fidélité et la constance de son amour. Tertullien (lib. *de Monogamiâ*, cap. 10), nous apprend ce qu'une veuve chrétienne faisait autrefois pour son mari défunt. Notez, calvinistes. Il vivait au second siècle : il y a quatorze cents ans, et il rapporte l'usage de son temps. Elle fait, dit-il, des offrandes et des prières; pour lui. Elle prie Dieu de le mettre en lieu de rafraîchissement, et que, comme ils ont vécu de compagnie, ils puissent ressusciter ensemble de la résurrection glorieuse : *Offert annuis diebus dormitionis ejus; refrigerium ei adpostulat, et in primâ resurrectione consortium.* A cet effet, il est nécessaire, que vous soyez vertueuse et dévote; car si vous êtes mondaine et voluptueuse, vous êtes plus morte que votre mari : *Vidua quæ in deliciis est, vivens, mortua est.* Il n'est mort que quant au corps et vous l'êtes quant à l'âme; vous n'aurez pas grand crédit pour le soulager par vos prières; et quand il ressuscitera pour être à la droite de Jésus-Christ, vous serez mise à sa gauche, parmi les âmes réprouvées : *Separabunt malos de medio justorum.*

Deuxième point. — I. Toutes ces considérations nous peuvent servir de conduite pour connaître les excellences et les grandeurs de saint Joseph. Il était vrai mari de Marie; encore que tous deux eussent fait vœu de virginité perpétuelle et qu'ils l'aient gardé inviolablement; vivant ensemble comme un frère et une sœur, leur mariage ne laissait pas d'être bon, parfait, légitime et indissoluble : *Matrimonium solo consensu contrahitur*, dit le droit canon (C. *Matrimon.*, 27, q. 2) : *Nuptias consensus, non concubitus facit*, dit le droit civil (L. *nuptias*, ff. *de reg juris.*). Et ainsi il a cet honneur d'être le premier homme que Marie ait affectionné, non d'un amour sensuel (car elle était plus pure que les astres, que la lumière du soleil, que les anges et les séraphins); mais d'un amour civil et humain, d'amitié et de familiarité. Elle a aimé saint Lazare, saint Jean l'Evangéliste et les autres Apôtres; mais elle a aimé premièrement et plus longtemps saint Joseph; il a eu les prémices de son cœur virginal, ses premières amours et ses affections les plus tendres : *Ille meos primus, qui me sibi junxit, amores abstulit......*

Car Marie ayant été nourrie et élevée dans le temple dès son enfance jusqu'à l'âge nubile, elle n'a hanté aucun homme avant son mariage; elle n'a pas même conversé avec son parent Zacharie: car tout le temps qu'elle fut chez lui, il était sourd et muet.

Le Saint-Esprit a destiné à Marie ce saint patriarche; il la lui a préparée, formée et dressée dans le temple l'espace de dix ans, Αρμόζεται ἡ γυνὴ ἀνδρί : *Præparatur, aptatur.* Si Dieu donnait alors aux jeunes hommes, pour récompense de leurs bonnes œuvres, un parti convenable, une femme prudente et vertueuse : *Mulier bona, pars bona, dabitur viro pro benefactis* (Eccl. 26, 3), quels mérites donc et quels trésors de grâce, quelle sainteté et quelles bonnes

œuvres devait avoir saint Joseph qui a eu, pour sa récompense, la plus excellente, la plus pure, la plus chaste, la plus sage, la plus prudente, humble, douce, patiente, obéissante, sainte, vertueuse, parfaite femme, qui ait jamais été et qui sera jamais.

II. Ou si vous voulez que je tourne la médaille et que je la regarde d'autre côté, je dirai que, pendant les dix ans que la Vierge a été dans le temple, elle a mérité par ses bonnes œuvres, ses dévotions et vertus héroïques, d'obtenir de Dieu un parti convenable. Pensez donc quelle beauté d'esprit, quelle humilité, pureté et chasteté, quelle charité, prudence et sagesse, devait avoir le mari qui a été donné aux prières et aux mérites incomparables de la plus sainte de toutes les saintes! Etant mariée elle l'a honoré comme son chef, son supérieur et son seigneur. Celle que les anges honoraient, que les séraphins révéraient, devant laquelle saint Gabriel avait fléchi les genoux, aux pieds de laquelle l'Eglise militante et triomphante se prosterne, qui était l'épouse bien-aimée du Père éternel, très-digne mère du Fils, l'auguste sanctuaire du Saint-Esprit; elle a honoré saint Joseph, elle s'est abaissée devant lui, elle lui a rendu de très-grands services, et ce, lors même qu'elle avait Jésus en son sein ou entre ses bras. Quand un prêtre porte le Saint-Sacrement, il ne doit saluer personne, ni même quand il dit la sainte messe, parce qu'il ne doit être appliqué qu'à ce saint exercice et à la majesté qu'il adore; et si on faisait une rubrique, qui permît de saluer quelqu'un, ce ne serait que quelque personne très-éminente et signalée. Marie portant le Saint-Sacrement, je veux dire le corps de Jésus-Christ, a salué saint Joseph cent et cent fois, elle lui a fait la révérence, elle l'a servi et honoré en toute humilité, tant il était grand, éminent et digne de respect.

Ils s'entr'aimaient et chérissaient d'un amour sincère et cordial, pur et désintéressé, très-chaste, mais très-ardent; car le lien de leur amour, c'était Jésus. Joseph aimait Marie, non-seulement parce qu'elle était très-sainte, mais parce qu'elle était mère de Jésus; et Marie aimait saint Joseph, parce qu'il était le nourricier de Jésus; Jésus aimait Marie, épouse de son nourricier; et Jésus aimait saint Joseph époux de sa sainte mère; Marie aimait Jésus nourrisson de son époux; et saint Joseph aimait Jésus enfant de son épouse.

Ils s'entr'aidaient à se sanctifier; ils se communiquaient leurs bonnes pensées, leurs dispositions intérieures, leurs dévotions et les grâces que Dieu leur faisait. Marie savait parfaitement tous les secrets de la vie spirituelle et la théologie mystique, la morale chrétienne et les mystères les plus réservés de la foi, elle en instruisait saint Joseph, parce qu'il l'en priait. Et ainsi, que de saintes communications, que d'admirables effusions, que de flux et reflux de lumières et de flammes divines, que de belles conférences, que de sacrés colloques se sont passés entre deux personnes si unies, en des conversations si fréquentes, si longues, si secrètes et si familières; mais si saintes et si sérieuses l'espace de trente ans! car il a révélé à ses favoris, qu'il mourut un peu devant que Jésus commençât à prêcher l'Evangile; que de belles choses il a apprises par la bouche et par l'exemple de Jésus et de Marie, en un si long

espace de temps, le matin, le soir, jour et nuit, en Egypte et en Nazareth, aux champs et à la ville, en voyage, pendant le repas et en toute autre rencontre! Quand il eût été le plus imparfait de tous les hommes, il se fût sanctifié en une si sainte compagnie, en une école si divine, par ses secours si extraordinaires.

Les Marie Egyptienne, les Théophile et tous les autres grands pécheurs qui avaient déjà un pied dans l'enfer, sont devenus saints par les prières de la Vierge; combien plus saint Joseph, sanctifié dès le ventre de sa mère, ainsi que Jérémie et que saint Jean-Baptiste! Elle priait Dieu pour lui tous les jours d'un grand cœur, et elle y était obligée, comme une femme pour son mari; elle avait de grands sentiments de reconnaissance pour les bons offices qu'elle recevait tous les jours de lui. Quand Hérode chercha le divin Enfant pour le faire mourir, et qu'il fallut le porter en Egypte pour lui sauver la vie, si Marie n'eût été assistée de saint Joseph, que fût-elle devenue, qu'eût-on dit de voir une jeune femme toute seule avec un enfant aller vagabonder par les champs, hors de son pays, dans une province étrangère? Et ainsi que de grâces, que de grandeurs et que de priviléges aura-t-elle obtenues pour lui par des prières si assidues, si ferventes, si méritoires et agréables à Dieu!

Ils avaient toujours au milieu d'eux l'objet de leurs dévotions, le Saint-Sacrement, le Fils de Dieu incarné. Saint Joseph le prenait souvent, il l'embrassait et il le caressait; et sur cela, vous pouvez bien juger que quand ce divin Enfant le baisait, il lui inspirait par ses saintes halénées l'esprit de grâce et de vie : *Inspirabat in faciem ejus spiraculum vitæ, nescama Caiim, spiraculum vitarum*; comme au premier homme, quand il le touchait, il lui influait un germe d'immortalité, une semence de vie incorruptible, comme il fait à nos corps par la sainte Eucharistie selon la doctrine des Pères.

Je vous dirai ingénûment que j'ai souvent eu dévotion de prier ce saint de me donner sa bénédiction avec la petite main de Jésus; car, quand il l'a sur soi, il en fait tout ce que bon lui semble. Thémistocle disait autrefois qu'un petit enfant qu'il avait gouvernait toute la Grèce; ce qu'il pouvait par cette gradation : Cet enfant gouverne sa mère, car elle ne lui refuse rien ; sa mère me gouverne, car je fais tout ce qu'elle veut; et je gouverne la ville d'Athènes; Athènes commande à toute la Grèce; donc cet enfant gouverne toute la Grèce. Nous n'avons pas besoin de faire une si longue gradation, mais de dire seulement : Saint Joseph commandait à Marie, et elle lui obéissait comme à son mari; la Vierge commandait à Jésus et lui obéissait comme à sa mère; Jésus conduit et gouverne le monde; concluez (la conclusion est aisée à tirer) et même sans tant de circuit : Jésus obéissait à saint Joseph immédiatement, et par lui-même; l'Evangile le dit ; *Erat subditus illis, non illi, mirare ergo utrumlibet, et elige quid amplius mireris? sive nutritius Deo principetur, sublimitas sine socio, et quod Deus homini obtemperet, humilitas sine exemplo*, dirait ici saint Bernard.

Aristote a reconnu que plus un globe est élevé, vaste et spa-

cieux, et plus aussi l'intelligence qui le conduit est noble, adroite et puissante pour le mouvoir. On dit en théologie que plus un homme a une dignité importante et relevée en l'Eglise, plus aussi a-t-il pour ange gardien un esprit d'un ordre éminent. On dit même que monsieur Gautier, avocat général à Paris, eut longtemps le dessein de se faire prêtre, et que Satan, lui parlant par un possédé lui dit : Tu as beau faire, tu ne seras jamais prêtre; car tu n'as pas pour ange gardien un de ces grands archanges qui les dirigent d'ordinaire. Jugez donc si saint Joseph ne devait pas être plus adroit, intelligent et spirituel que les anges mêmes; puisqu'il a été l'ange gardien de cette sainte famille; puisqu'il a eu la garde noble, la tutelle, la conduite et la direction de Jésus et de Marie. Marie n'a jamais commis de péché véniel, et Jésus n'en pouvait commettre : car il était essentiellement et totalement impeccable; et toutefois la volonté de saint Joseph était la règle et le niveau de leurs desseins, entreprises, actions et déportements. Oh ! que ce niveau devait être juste, que cette règle devait être droite et infaillible, et que cette conduite devait être, prudente et bien composée.

Il les a gardés pendant sa vie, et ils l'ont gardé à l'heure de son décès. Car quand il fut au lit de mort, il eut à ses deux côtés Jésus et Marie; ils recommandèrent à Dieu son âme; ils le consolèrent, le fortifièrent et lui firent exercer des actes héroïques de foi, d'adoration et d'espérance, d'amour, d'actions de grâces et de résignation : ils mirent son âme en dépôt entre les mains des archanges, pour être portée en lieu de repos, au limbe des pères, qu'il combla de joie par les assurances qu'il leur donna de la rédemption prochaine.

III. Après sa mort, sa sainte veuve lui rendit ses devoirs, elle se fit son avocate, elle pria Dieu avec grande instance pour lui. Or, que demanda-t-elle et qu'a-t-elle obtenu pour lui? Non pas : *Refrigerium* (car il ne fut jamais en purgatoire), mais : *Dominium*, un grand accroissement de gloire accidentelle, que ses grands mérites soient connus au monde, qu'il soit honoré sur la terre, que sa fête soit célébrée et solennisée en l'Eglise, qu'il ait beaucoup de serviteurs, de grandes influences sur les âmes choisies et qu'il leur obtienne plusieurs grâces.

Elle a obtenu pour lui la résurrection de son corps. Saint Thomas dit que les saints prophètes ne montèrent pas au ciel en corps et en âme avec Jésus le jour de son ascension; mais seulement en âme. L'expérience le fait croire : car nous avons ici leurs ossements, ceux de saint Jean-Baptiste à Rome, à Amiens, à Saint-Jean-d'Angély.

Mais on n'a pas les reliques de saint Joseph. Si son corps était en quelque lieu du monde, il est très-croyable que Dieu l'aurait relevé pour le faire honorer en l'Eglise, comme il l'a fait de plusieurs autres saints. C'est que Dieu l'a ressuscité par les prières de Marie qui est au ciel en corps et en âme : *Ut appareat conspectui Dei*; afin que, comme Marie, pour apaiser la colère de Jésus, lui montre ses mamelles qui l'ont allaité; ainsi saint Joseph lui montre ses mains qui lui ont gagné la vie, et qui l'ont si souvent porté,

servi et caressé. Jésus ne leur refuse rien : *Voluntatem timentium se faciet, quomodo voluntatem nutrientis se non faciet*, dit saint Bernard.

Conclusion. — Recourons donc à lui avec grande confiance. Saint Thomas (in 4. dist. 45, quest. 3, art. 20, ad 2) dit que Dieu a donné aux autres saints le pouvoir et la volonté de nous aider en certaines occasions, comme à saint Antoine contre le feu; à saint Nicolas sur la mer; à saint Roch et saint Sébastien contre la peste; mais saint Joseph a pouvoir de nous assister en toute rencontre, en tous nos besoins et nécessités; honorons donc ses grands mérites, ses excellentes vertus, ses éminentes qualités de père de Jésus, époux de Marie, les caresses qu'il a faites à Jésus et celles que Jésus lui a faites.

Remercions-le des grands services qu'il a rendus à Marie et des travaux qu'il a subis pour Jésus; sainte Marthe est honorée pour avoir reçu en sa maison et donné quelques repas à Jésus-Christ; ce n'a été que fort peu de temps, quand il paraissait dans le monde, quand il faisait des miracles et quand il était honoré. Mais saint Joseph l'a logé, nourri et servi trente ans en son enfance et en sa vie cachée, quand il ne paraissait que comme un homme du commun et quand il était inconnu et méprisé.

Invoquez-le en vos prières, mettez-le au nombre de vos saints tutélaires et des premiers; faites-lui tous les jours quelque dévotion, donnez-vous souvent à lui, offrez-lui votre cœur pour les présenter à Jésus et à Marie; priez-le qu'il soit le gardien de votre âme en l'honneur de ce qu'il a été le gardien de votre Sauveur; offrez-lui vos enfants pour les bénir avec la petite main de son nourrisson. Sainte Thérèse dit que toutes les fois qu'elle lui a demandé quelque grâce le jour de sa fête elle l'a obtenue, et que l'expérience a montré qu'une infinité de personnes ont obtenu beaucoup de faveurs et de bénédictions de Dieu par son entremise.

Mais pour être secouru puissamment et efficacement par le suffrage de ses prières, il faut imiter les exemples de ses excellentes vertus. Imitez sa patience, sa douceur et débonnaireté. Il voit que sa femme est grosse, il sait assurément qu'il ne l'a jamais touchée, il ne peut deviner que c'est par l'opération du Saint-Esprit. Qu'eussiez-vous dit? qu'eussiez-vous fait en telle conjoncture; mais que n'eussiez-vous pas dit? que n'eussiez-vous pas fait? Il ne la tue pas, il ne la bat pas, il ne la rudoie pas, il ne la maltraite, il ne la condamne pas de déloyauté, il en laisse le jugement à Dieu; et votre femme qui vous est fidèle, vous la traitez comme un Arabe, vous criez après elle quand elle revient de l'église comme si elle retournait d'un lieu infâme; vous lui mangez son bien, vous dépensez dans des académies et tous autres lieux de débauche, ou, par des procès mal fondés, ce qu'elle épargne avec grand'peine pour l'éducation de vos enfants et la subsistance de votre famille; vous la laissez toute seule avec trois ou quatre enfants, sans pain, sans argent et sans consolation, pendant que vous êtes plongé tout entier dans les divertissements.

Les femmes aussi doivent apprendre de la Vierge comme il faut

qu'elles se comportent envers leurs maris. Mesdames, permettez-moi que je vous parle à cœur ouvert : il y a des pères spirituels qui vous promettent, en suite de votre désir, de vous conduire dans la vie purgative, illuminative ou unitive, et, à cet effet, vous mettent en main des bibliothèques de livres spirituels; voulez-vous que je vous l'enseigne en un mot? je l'ai appris, non de Taulère, de Blosius ou de Rusbrouë, mais de l'Ecriture sainte; elle nous propose l'exemple d'une sainte demoiselle qui a été la figure de la sainte Vierge, qui l'a représentée avant sa naissance comme vous la devez imiter après sa mort; demoiselle si sainte et si parfaite que Dieu envoie tout exprès un ange du ciel pour lui trouver un mari et lui servir de paranymphe. Voici les enseignements spirituels et les conseils salutaires que ses saints parents lui donnèrent quand elle sortit de leur maison pour suivre son mari.

Irreprehensibilem se exhibere (Tob. 10, 13). Voilà une bonne vie purgative; vivre en sorte qu'on ne puisse mal parler de vous, qu'on ne puisse dire : C'est une opiniâtre, une causeuse ou une insupportable qui ne peut pas garder trois mois une servante! c'est une volage, une éventée, une engageante : *Gubernare domum, regere familiam!* Voilà une bonne vie illuminative : illuminer et éclairer votre famille, prendre garde qu'il n'y ait personne qui offense Dieu par blasphème, médisance ou impureté; enseigner à vos domestiques les mystères de la foi, faire lire le soir des fêtes la Vie des saints ou quelque autre bon livre; vous mettre à genoux avec eux le matin et le soir et faire l'examen pour les illuminer par votre exemple; procurer qu'ils communient souvent, *Honorare soceros,* au grec il y a Αυτόι γονεῖς σοῦ εἰσιν : *Ipsi enim sunt parentes tui, diligere maritum.* Voilà une bonne vie unitive : être bien unie avec votre mari pour l'amour de Dieu, étudier ses humeurs et ses inclinations, pourvu qu'elles ne soient pas vicieuses; être en bonne intelligence avec votre beau-père, votre belle-mère, votre beau-frère, condescendre à leur volonté et endurer patiemment leurs imperfections. Faites cela et vous verrez que Dieu vous apprendra plus de spiritualité en un quart d'heure d'oraison, que tous les pères spirituels en un an.

Les enfants aussi doivent apprendre leurs leçons en cette famille. Car Jésus était bien obligé en quelque façon d'obéir à la Vierge : c'était sa mère naturelle; mais saint Joseph n'était pas son père, et toutefois : *Erat subditus illis, non tantùm Mariæ, sed etiam Joseph propter Mariam,* dit saint Bernard. A son exemple, pour lui être agréable et à saint Joseph, vous devez aimer, chérir et respecter non-seulement votre père et votre mère, mais aussi votre beau-père et votre belle-mère.

Quant aux âmes qui ne sont pas dans le mariage, mais dans l'état de la virginité ou du célibat, elles doivent aussi apprendre à imiter saint Joseph pour l'avoir propice et favorable ; il était extrêmement chaste, et s'il ne l'eût été, il n'eût pas eu le bonheur d'être époux de Marie, ni tuteur de Jésus. Cet époux céleste ne se repaît et repose qu'entre les lys : ne pensez pas être son favori si vous continuez en vos paroles, chansons ou actions déshonnêtes. Il était fort passible; on lit bien que Marie a quelquefois parlé par

nécessité à l'ange, par humilité à sainte Elisabeth, par piété à Jésus-Christ au temple, par charité aux noces de Cana; mais on ne lit pas en tout l'Evangile que saint Joseph ait dit un seul mot, et vous penserez lui être agréable en persévérant en vos médisances, vos jurements et vos blasphèmes!

Il parlait peu, mais il faisait beaucoup. On lui commande de sortir de son pays en plein minuit, de prendre l'enfant et la mère, d'aller en un pays barbare et infidèle où il n'a aucune commodité, sans lui dire pour combien de temps : *Usque dùm dicam tibi.* Saint Chrysostome dit : Il semble qu'il avait grand sujet de répugnance et de dire : Vos effets sont contraires à vos paroles; vous m'aviez dit que cet enfant sauverait son peuple, il ne se sauve pas soi-même : qu'irai-je faire en Egypte? de quoi y vivrai-je? qui est-ce qui m'y recèvra et logera? Cependant il ne dit rien de tout cela; mais il s'abandonne à la providence de Dieu; il se donne à lui d'une obéissance prompte, aveugle, ponctuelle et parfaite. Faites comme lui et il vous aimera; ne parlez guère de la spiritualité, si vous ne voulez, mais faites beaucoup; travaillez tout de bon à la mortification de vos passions et à l'acquisition des solides vertus, à être obéissant à vos supérieurs, patient envers vos égaux, débonnaire et condescendant envers vos inférieurs : ainsi saint Joseph reconnaissant en vous l'image de ses vertus, intercédera de bon cœur envers Jésus et Marie, et il obtiendra pour vous la grâce de Dieu en ce monde et la gloire éternelle en l'autre. *Amen.*

SERMON CXXIV.

DE LA NAISSANCE, VIE ET MORT DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Quis, putas, puer iste erit?
A votre avis, quel sera cet enfant? (Luc. 1, 66.)

Si j'étais obligé de répondre à cette question et faire l'horoscope de ce saint enfant, que la miséricorde de Dieu nous envoie, je dirais qu'il est né sous une constellation si favorable, qu'elle nous fait espérer de le voir quelque jour briller en tous les ordres des saints, comme le soleil entre tous les astres; en l'ordre des anges : *Ecce ego mitto angelum meum*; en l'ordre des prophètes : *Tu, puer, propheta altissimi vocaberis*; dans l'ordre des apôtres : *Fuit homo missus à Deo*, *missus* signifie Apôtre; dans celui des martyrs : *Herodes jussit amputari caput ejus*; en l'ordre des anachorètes : *Antra deserti teneris sub annis*; et dans l'ordre des vierges : *Nesciens labem nivei pudoris.* C'est qu'il est né quand le soleil de justice était au signe de la vierge, c'est-à-dire en vos pures entrailles, ô sainte et bienheureuse Vierge! Nous ne sommes pas capables de faire le panégyrique de ce saint enfant votre parent; mais, puisqu'il a dénoué la langue muette de son père, il peut bien rendre éloquente une langue stérile et bégayante. Le com-

mencement de ses grandeurs a été la très-favorable et particulière alliance qu'il a eue avec vous : car, votre cousine sainte Elisabeth vous disait : *Ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit infans in utero meo;* sitôt que votre voix frappa l'oreille de la mère, le Saint-Esprit remplit le cœur de l'enfant et le remplit si abondamment qu'il le répandit de toutes parts : *Hinc parens nati meritis uterque abdita pandit.* Pour obtenir du même Saint-Esprit la grâce d'en parler dignement : *Fiat vox benedictionis tuæ in cordibus nostris.* A cet effet, agréez cette voix de la Salutation angélique : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — I. Verbum divinum est exemplar omnium creaturarum. Undè aliqua creatura est tantò perfectior in ordine naturæ quantò illi conformior ; et in ordine gratiæ tantò sanctior quantò Verbo incarnato similior. — II. At S. Joannes fuit illi simillimus, præcipuè in principio, in medio, et in fine vitæ.

I. Punctum. — I. Initio vitæ, sanctitatem illi infudit beata Virgo. — II. Et Christus.

II. Punctum. — In medio vitæ pœnitentia ejus fuit primo longa ; 2° Austera ; 3° Solitaria.

III. Punctum. — Mors ejus valde afflictiva : 1° Quia ante Christi mortem ; 2° Quia pro præmio saltatricis ; 3° Quia sine consolatione à Christo.

Conclusio. — I. Baptista lucet digito. — II. Verbo. — III. Exemplò.

Exorde. — I. Le docteur angélique, saint Thomas (1. p., q. 4, art. 3), et les autres théologiens traitant du mystère ineffable de la très-sainte Trinité, avancent une proposition qui nous doit être un puissant motif d'avoir grande dévotion et liaison particulière à la personne très-adorable de Jésus-Christ Notre Seigneur, vrai Dieu et vrai homme. Ils disent donc que le Fils de Dieu, par la singularité de son émanation et par la propriété de sa personne, en qualité de Verbe, a un rapport nécessaire, une relation particulière et éternelle aux créatures, tant existantes que possibles. *In nomine Verbi importatur relatio ad creaturas.* Pour l'intelligence de cela, il est à propos que vous vous souveniez de cette maxime de philosophie qui est si commune dans les écoles : *Omne agens agit ut producat sibi simile, ut assimilet sibi patiens :* Tout ce qui agit n'a point d'autre fin de son opération, que de produire son semblable et faire comme un autre soi-même. Le feu brûle le bois pour y produire un autre feu ; le soleil darde ses rayons pour rendre l'air lumineux ; l'animal digère la viande pour la transformer en soi-même et la changer en sa substance ; il faut donc que toute cause efficiente, avant que d'agir, ait dans soi en quelque manière la forme qu'elle donne à son effet. Dieu est la cause universelle de toutes les créatures, elles sont toutes émanées de lui, par sa puissance et par sa sagesse infinie ; elles étaient donc en lui avant que de les créer et y étaient de toute éternité : si elles étaient en lui, il les connaissait, autrement la connaissance qu'il aurait de soi serait imparfaite et défectueuse ; s'il les connaissait, son Fils les lui représentait : car son Fils n'est autre chose que son Verbe mental, le terme et le fruit de sa connaissance actuelle, l'image et l'espèce expresse de sa divine essence et de tout ce qu'elle contient. Le Verbe donc est un monde archétype, le patron et le modèle de ce monde visible, le trésor infini des idées divines,

l'original et le prototype de toutes les créatures existantes et possibles :

> .....*Tu cuncta superno*
> *Ducis ab exemplo ; pulchrum pulcherrimus ipse*
> *Mundum mente gerens, similique ab imagine formans,*

dit Boëce (l. 3 *de Consol.*).

Et nous voyons en la Genèse que l'homme n'est pas appelé l'image de Dieu ; mais l'Ecriture dit qu'il est fait à l'image de Dieu, c'est-à-dire, qu'il a été tiré et imité sur le modèle et l'original naturel que le Père en avait conçu de toute éternité, qui n'est point autre que son Verbe. Ainsi donc il y a regard de liaison particulière entre le Fils de Dieu et nous, même quant à la nature. Ainsi le Fils de Dieu, par la propriété de sa personne, a relation à nous; ainsi nous avons un rapport à lui que nous n'avons ni au Père ni au Saint-Esprit, relation de nous à Jésus, comme de l'ouvrage à l'idée de son ouvrier, comme de la copie à son original, comme de l'extrait à son prototype et forme exemplaire; et comme entre les choses artificielles, un ouvrage est d'autant plus parfait et accompli qu'il a plus de conformité à l'idée que le maître ouvrier en a conçue dans son esprit, selon les règles de son art; ainsi aux choses naturelles, une créature est d'autant plus noble et excellente en son essence qu'elle a plus de conformité et de ressemblance au Verbe divin.

Or, un ouvrage peut ressembler à l'idée de son ouvrier en deux manières, dit ailleurs le même docteur (3. p., q. 23, a. 3, *in corp.*), ou quant à l'être formel seulement, ou quant à l'être formel et intellectuel tout ensemble. Je m'explique : cette église ressemble, quant à l'être formel, à l'idée de l'architecte qui en a fait le dessein, car elle a la longueur, la largeur et les autres dimensions qu'il en a projetées; mais elle ne ressemble pas à la même idée, quant à l'être intellectuel, car l'idée en l'esprit de l'ouvrier, est une chose vivante, immatérielle et spirituelle; et cette église est inanimée, matérielle et grossière. Tout au contraire, la science que je vous déduis en prêchant ou faisant leçon, est semblable à la mienne qui en est l'idée, et quant à l'être formel et quant à l'être intellectuel; quant à l'être formel, car si vous me comprenez bien, vous connaissez la même vérité que moi par le même principe, avec la même lumière; quant à l'être intellectuel, car votre connaissance est intellectuelle, immatérielle, spirituelle comme la mienne. Ainsi entre les créatures qui sont émanées de Dieu, quelques-unes ont conformité avec l'idée divine qui est le Verbe, quant à l'être formel seulement, d'autres quant à l'être formel et intellectuel tout ensemble. Quant à l'être formel seulement, les cieux, les éléments et autres substances corporelles ont conformité avec Dieu, car il a préconçu en son idée que le feu serait chaud, sec et léger, il l'est; que la terre serait froide, sèche et pesante, elle l'est; que les corps auraient quatre dimensions : ils les ont; mais les anges, mais les hommes sont conformes à l'idée de Dieu, quant à l'être formel et intellectuel tout ensemble : ils sont doués d'entendement, de mémoire et de volonté, comme Dieu l'a projeté en son idée. Ils sont vivants,

intelligents, immatériels et spirituels à l'imitation du Verbe divin; et pour cela ils sont les plus nobles et les plus excellents ouvrages de Dieu; mais l'homme est beaucoup déchu de cet honneur : *Homo cùm in honore esset, non intellexit.*

Il a effacé ou au moins souillé, et altéré cette ressemblance; car il n'est pas croyable que Dieu ait projeté de faire l'homme tel que nous le voyons maintenant, qu'il ait conçu l'idée d'une créature si imparfaite; il avait fait dessein que l'âme serait maîtresse du corps, sujette à Dieu, toute spirituelle et dévouée à la gloire du Créateur; et nous la voyons toute sensuelle, plongée aux affections de la terre, assujettie aux aises du corps, toute tournée et réfléchie devers soi; il avait projeté que le corps serait immortel, obéissant à l'âme et exempt de maladie; et nous le voyons rebelle à l'esprit, corruptible, mortel, maladif; il a plu néanmoins à ce Dieu de regarder cet homme des yeux de sa miséricorde, le vouloir réformer, refaire cet ouvrage et redresser cette créature. Il ne le pouvait mieux faire que par la même idée, par laquelle il l'avait créé, et parce que : *Qui fecit te, sine te, non salvabit te sine te;* parce qu'il veut que l'homme coopère à se réformer, comme il a coopéré à se perdre. Il était nécessaire que cette idée fût visible et palpable, afin que nous puissions jeter les yeux sur elle; pour cela il a incarné son Fils, il nous l'a mis devant les yeux, il nous l'a proposé comme le modèle et le patron des âmes prédestinées : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui;* et comme, dans l'ordre de la nature, les créatures sont d'autant plus nobles qu'elles sont plus conformes en leur essence au Verbe incréé; ainsi, dans la réformation et dans l'ordre de la grâce, les âmes sont d'autant plus parfaites qu'elles ont plus de rapport et de ressemblance au Verbe incarné qui est leur miroir et leur modèle.

II. D'où il suit, par une bonne conséquence, que ce petit enfant dont on fait aujourd'hui la fête est un des plus nobles, rares, excellents et précieux ouvrages que la grâce ait jamais donnés au monde, puisqu'il a tant de ressemblance avec le Fils de Dieu incarné, qu'il faut avoir les yeux bien pénétrants pour les discerner l'un de l'autre. Pline dit que cette fleur qu'on appelle campanile, liseron, ou lis sauvage, est un essai de la nature, qui fait son apprentissage et s'accoutume à faire la fleur de lis : *Rudimenta naturæ lilia facere condiscentis.* Nous pouvons dire le même de saint Jean, que c'est le projet et l'apprentissage de la grâce au dessein qu'elle avait de produire l'Homme-Dieu; ils ont tant de conformité que saint Jean, pendant sa vie, fut pris pour le Messie : *Tu es qui venturus es?* et après sa mort, le Messie fut pris pour lui : *Joannes quem decollavit surrexit à mortuis;* et les mêmes prophètes ont prédit la mission de tous les deux : *Ecce ego mitto Angelum meum.*

Le même ange annonce la naissance de tous deux : *Elizabeth tibi pariet filium* (Luc. 1, 13) : *Ecce concipies et paries filium* (Luc. 1, 31), le ciel leur impose le nom à tous deux : *Vocabis nomen ejus Joannem* (Luc. 1, 13) : *Vocabis nomen ejus Jesum* (Luc. 1, 31), tous deux remplissent d'étonnement le voisinage en leur

naissance. De saint Jean il est dit : *Super omnia montana Judeæ divulgabantur verba hæc et mirati sunt universi* (Luc. 1, 65; 2, 13) : de Jésus il est dit que tous ceux qui entendirent parler de sa Nativité en furent ravis d'admiration. Tous deux sont conçus miraculeusement l'un d'une mère stérile, l'autre d'une mère vierge; tous deux en naissant font naître la joie dans le monde : *Multi in nativitate ejus gaudebunt : annuntio vobis gaudium magnum quod erit omni populo ;* tous deux sortent de leur pays pour éviter la persécution d'Hérode; les mêmes Evangélistes font l'histoire de tous deux, tous deux ne commencent à prêcher qu'à l'âge de trente ans, se retirent au désert avant que de prêcher, prennent le même texte de leurs prédications : *Pœnitentiam agite.*

Mais, pour ne nous pas égarer parmi tant de parallèles, j'en choisis seulement trois : un au commencement, l'autre au milieu et le troisième sur la fin de leur vie; en la sainteté de leur enfance, en l'austérité de leur vie, et en la rigueur de leur mort. Nous les pouvons comparer tous deux à cet oiseau merveilleux qu'on dit être en l'île de Majoma; au commencement de sa vie il est d'une couleur blanche, vous diriez que c'est un cygne ou de la neige vivante; après il devient cendré et d'un plumage qui ressent la pénitence; enfin, sur le déclin de sa vie, il prend la livrée des rois, sa couleur est comme de pourpre et d'écarlate. Dieu l'avait prédit par Isaïe : *Vocans ab oriente avem, et de terrâ longinquâ virum voluntatis meæ.* Saint Cyrille et saint Jérôme disent que par cet oiseau l'Homme-Dieu est entendu, et nous pouvons aussi entendre saint Jean-Baptiste; car, au lieu de ces paroles, une autre version dit : *Vocans ab oriente justum;* il a été appelé et sanctifié dès l'orient, c'est-à-dire dès le commencement de sa vie; il a été blanc par l'innocence dans les entrailles de sa mère, cendré par la pénitence dans le désert de la Judée, et rougi par son propre sang dans la prison d'Hérode.

Premier point. — I. Une âme catholique, qui ne serait pas bien instruite des secrets et des intentions de l'Eglise, pourrait s'étonner de voir qu'on célèbre la Visitation de la Vierge le second jour de juillet. Il est évident, en l'Evangile, que la Vierge visita sa cousine sur la fin de mars; car elle conçut le Fils de Dieu au vingt-cinquième de mars, et, deux ou trois jours après, elle entreprit le voyage : *Discessit ab eâ angelus, exurgens autem Maria in diebus illis abiit in montana.* D'où vient donc qu'on célèbre ce mystère au mois de juillet, et pourquoi plutôt le second qu'un autre jour de ce mois-là? C'est que, sur la fin de mars, l'Eglise est saintement occupée à solenniser le mystère de l'incarnation et de la mort de son Epoux; pour cela elle transfère à un autre temps la solennité de la Visitation, et elle la célèbre le second du mois de juillet, plutôt qu'un autre jour, parce que ce fut ce jour-là que la Vierge dit adieu à sa cousine, et sortit de sa maison pour retourner en Nazareth; car saint Luc dit : qu'elle demeura avec elle environ trois mois, d'où saint Ambroise (lib. 2 *in Luc.*) et les autres docteurs concluent qu'elle y a demeuré jusques aux couches de sainte Elisabeth et jusques à la circoncision de saint

Jean, qui se fit le huitième jour après sa naissance, c'est-à-dire le premier jour de juillet, et, le lendemain, elle prit congé de sa cousine : *Pulchrè autem tempus quo fuit in utero propheta describitur ne Mariæ præsentia taceatur.* Le sacré historien a marqué expressément qu'elle demeura trois mois en la maison de Zacharie, pour nous apprendre qu'elle y était au temps de l'accouchement de sa cousine et quelques jours après; d'où il s'ensuit qu'elle a pris souvent saint Jean entre ses bras, qu'elle l'a caressé en son sein virginal; elle l'a flatté et baisé tendrement, peut-être même l'a-t-elle remué, couché et bercé plusieurs fois, faisant en cela l'apprentissage des services qu'elle désirait et devait bientôt rendre à son Jésus; afin que saint Jean fût en tout et partout le précurseur, et si on peut dire le fourrier de Jésus, lui marquant le logis et lui préparant la place, non-seulement aux cœurs des hommes, mais encore aux bras et au sein immaculé de Marie sa sainte Mère.

Saint Ambroise dit que la Vierge avait tant de pureté et de sainteté, principalement depuis qu'elle eût conçu et enfanté le Fils de Dieu, qu'elle influait la pureté dans les cœurs de ceux qui la regardaient; il était impossible de jeter les yeux sur elle sans avoir des sentiments et des inclinations pour la chasteté : *Tanta inerat Virgini Mariæ gratia ut non solum Virginitatem servaret, sed si quos inviseret, puritatis insigne conferret.* Et saint Denys Aréopagite dit que, même après l'ascension de Jésus-Christ, elle avait tant de grâces, tant de charmes et tant d'attraits de sainteté; on voyait en elle tant de majesté, tant d'attraits et de rayons de la divinité, qu'il l'eût adorée comme un Dieu, si la foi ne lui eût enseigné qu'elle ne l'était pas. Si ceux qu'elle regardait tiraient d'elle des sentiments de pureté, quelle pureté aura-t-elle communiquée à saint Jean, le caressant, l'embrassant, le flattant, et répandant sur ses lèvres l'esprit et la grâce de son haleine virginale! Jésus et Marie n'étaient alors que comme une même personne : *Fructus pendentes sunt pars arboris.* Jésus ne respirait alors que par la bouche de Marie, le souffle et l'haleine de Marie était la respiration de Jésus. Si elle avait tant d'empire et d'ascendant sur les âmes depuis que le Fils de Dieu fut séparé d'elle par son ascension, quelle influence et activité aura-t-elle sur saint Jean, quand elle le tenait sur son sein qui était actuellement le trône et le sanctuaire de Jésus! Si une boîte de parfum répandait tant d'odeur et de suavité, quand le parfum n'y était plus, combien davantage quand il y était renfermé. Si cette bague plus pure que le fin or avait tant de brillant et d'éclat quand elle n'avait plus son diamant, combien plus quand il y était enchâssé! Si cette sacrée tige avait tant de lustre et de beauté depuis que son fleuron fut cueilli, combien plus avant qu'il fut enlevé! Si ce firmament avait tant d'influences depuis que son bel astre en fût séparé, combien plus quand son soleil le rendait fécond par sa présence.

II. Mais quelle merveille que la Vierge ait été ravie de contribuer au salut et à la perfection de saint Jean, puisque le Fils de Dieu lui-même y a travaillé avec tant de diligence et de zèle, que le premier voyage qu'il entreprend après l'incarnation, que la pre-

mière grâce qu'il répand, que le premier effet qu'il produit hors de sa mère, c'est la sanctification de ce grand prophète. Voici une belle réflexion de saint Laurent Justinien : Sitôt que sainte Elisabeth entendit la voix de sa chère cousine, et qu'elle connut par révélation divine qu'elle avait conçu le Fils de Dieu, elle fut si transportée de joie qu'elle s'écria par un sacré enthousiasme : Et d'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Seigneur daigne me visiter? Sur quoi saint Laurent dit à cette prophétesse : Ne soyez pas si transportée de joie, que vous en oubliiez votre devoir; si vous voulez être courtoise, ne le soyez pas à demi : il semble que vous ne savez pas bien les termes de la civilité; vous remerciez la mère, et vous ne dites rien au Fils; est-ce que vous ne savez pas qu'elle est grosse du Fils de Dieu? Non, car vous l'appelez la Mère de votre Seigneur : pourquoi donc vous étonnez-vous de voir que la mère daigne vous visiter, et que vous ne vous étonnez pas de voir que le Seigneur lui-même, qui est infiniment plus grand, daigne venir vers vous? Pourquoi ne l'en remerciez-vous pas? Pourquoi ne lui en dites-vous rien? C'est qu'elle sait bien qu'il ne vient pas particulièrement pour elle : la mère vient pour la mère, la mère vierge pour la mère stérile, et Marie pour Elisabeth : mais l'enfant vient pour l'enfant, le fruit de la vierge pour le fruit de la stérile, et Jésus pour Jean-Baptiste : *Superior venit ad inferiorem, Maria ad Elisabeth, Christus ad Joannem.* Pour cela sainte Elisabeth ne remercie pas le Seigneur; elle laisse à son fils ce compliment : elle sait qu'il ne manquera pas à ce devoir, qu'il remerciera son cousin de ce qu'il a daigné le visiter pour le sanctifier, l'affranchir du péché originel, lui avancer l'usage de raison, et le faire prophète avant sa naissance. Certes, c'est un signe évident que ce petit enfant est bien cher au Fils de Dieu, et que la souillure du péché est bien abominable devant lui.

Supposons qu'un excellent médecin vienne présentement de Paris d'où il a apporté des simples et des drogues fort précieuses. Sitôt qu'il est arrivé on lui dit : Monsieur, un tel qui a l'honneur d'être votre parent, est bien malade; quand votre loisir vous le permettra, vous l'obligerez de l'aller voir. Si ce fameux médecin, ayant appris les symptômes et les circonstances du mal, s'y faisait conduire sur-le-champ, avant que d'entrer en son logis, avant que de mettre pied à terre, qu'en diriez-vous, qu'en penseriez-vous? Vous en tireriez deux conséquences; premièrement, vous jugeriez, que ce malade est bien précieux à ce médecin, et, en second lieu, que sa maladie est bien dangereuse, puisque le médecin y va si promptement : le Fils de Dieu est venu du ciel : *A summo cœlo egressio ejus*; il a apporté son précieux sang, comme un baume, pour le remède de nos plaies; sitôt qu'il est arrivé au premier instant de sa conception, il apprend que son cousin est malade du péché originel; il est encore dans sa litière, dans le sein virginal de sa mère, et il se fait porter sans délai en la maison de saint Zacharie, pour voir ce malade et pour lui donner la santé; n'en devons-nous pas conclure, que Jean Baptiste était bien cher à Jésus-Christ et que le péché originel est une maladie bien dangereuse : or, il n'y a point de doute que le péché mortel actuel est

un mal incomparablement plus grand que n'est l'originel; cependant vous les commettez à douzaines, vous les avalez comme l'eau, et vous y persévérez les mois et les années entières; si vous saviez quel mal c'est d'être en la disgrâce de Dieu et l'objet de sa colère, vous n'y voudriez pas demeurer un seul moment; quand, par fragilité humaine, vous êtes tombé en péché, vous ne différeriez pas un mois, pas une semaine, pas un jour sans aller à confesse.

Deuxième point. — 1° Le petit saint Jean retint bien cette leçon; il apprit par là combien importante était la pureté de l'âme; et de peur de la perdre ou de la flétrir tant soit peu, il se retira au désert et il y demeura jusqu'à ce qu'il reçût commandement exprès du Saint-Esprit d'en sortir pour prêcher au peuple : *Antra deserti teneris sub annis, civium turmas fugiens petisti ne levi saltem maculare vitam posses famine.* En ce désert notre oiseau miraculeux devient tout cendré par la pénitence; pénitence assortie de trois circonstances qui la rendaient très-pénible et la rehaussaient par-dessus celle des autres anachorètes; elle est longue, austère et solitaire. Plusieurs docteurs disent qu'il fut au désert depuis l'âge de cinq ans, d'autres depuis l'âge de trois ans. J'ose bien dire que ce fut encore plus tôt; car j'apprends de saint Pierre, martyr, évêque d'Alexandrie (*in reg. Eccles.*), de Cédrenus, de Nicéphore et autres auteurs anciens, que sainte Elisabeth ayant appris l'horrible carnage que le cruel Hérode faisait faire des petits enfants en Bethléem et aux environs, elle craignit qu'il n'entendît parler des merveilles qui étaient arrivées en la naissance de saint Jean et qu'il ne soupçonnât que cet enfant fût le Messie, qu'il redoutait et qu'il cherchait; de sorte que pour éviter ce danger, elle s'enfuit et emporta son fils au désert, où elle mourut quelque temps après. La providence de Dieu, qui nourrit les petits corbeaux, quand ils sont délaissés de leur père et qui eut soin d'Ismaël, quand sa mère l'abandonna au désert, eut soin du petit saint Jean orphelin et envoya des anges qui le nourrirent et l'élevèrent, jusqu'à ce que, étant devenu un peu plus grand, il commença sa pénitence si rude, que ni saint Pierre qui avait renié son Maître, ni saint Matthieu qui avait été partisan, ni saint Paul qui avait persécuté l'Eglise, n'en firent jamais de semblable.

2° Ecoutez ce qu'en dit le Sauveur : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens.* Saint Jean vit au désert sans manger, sans boire et se vêtir; car, comme dit fort bien saint Bernard[1] sur ce passage, comme les sauterelles ne sont pas un manger pour les hommes, ainsi le poil de chameau n'est pas proprement un habit pour eux : *Sicut enim locusta non est cibus, sic nec pilus cameli humanum est vestimentum.*

[1] Considera hominem angelico promissum oraculo, conceptum miraculo, sanctificatum in utero, et novum in novo homine mirare fervorem : habentes victum, et vestitum, his contenti simus, ait Apostolus: Apostolica hæc perfectio est; sed Joannes hæc etiam contempsit. Audi Dominum in Evangelio; venit Joannes, neque manducans, neque bibens planè, neque vestiens; sicut enim locusta non est cibus, sic nec pilus cameli humanum est indumentum.

Hélas! ne vous fait-il point pitié, ne vous excite-t-il pas à dévotion, ne tire-t-il pas les larmes de vos yeux, ne vous porte-t-il point à la pénitence, quand vous vous l'imaginez au désert tel que l'Evangile nous le représente? Un ange incarné vêtu en ermite; un ermite, dis-je, habillé d'un gros cilice qui pèse plus que lui, ceint d'une ceinture qui meurtrit sa chair virginale; son lit c'est la terre nue, son chevet une grosse pierre, son toit le serein, son repos la contemplation, son repas l'abstinence; il a les yeux collés au ciel, le visage tout décharné, la bouche douce et attrayante, la main armée d'une grosse corde noueuse pour punir son corps innocent des crimes qu'il ne commit jamais? Hélas! que n'a-t-il quelqu'un pour modérer un peu sa ferveur et l'empêcher d'abréger sa vie! le Fils de Dieu l'eut fait fort aisément, s'il eût été en sa compagnie; mais non il faut que sa pénitence soit rude et solitaire.

III. C'est une conduite de Dieu, que je ne puis assez admirer et qui semble bien rigoureuse envers saint Jean. La persécution d'Hérode chasse ces deux saints enfants de leur pays, contraint la Vierge d'emporter le petit Jésus, et sainte Elisabeth d'emporter le petit saint Jean pour les dérober à la cruauté de ce tyran et leur sauver la vie; puisque ces deux enfants étaient si conformes en âge, en parenté, en grâce, en affection, il semble que la providence de Dieu les devait joindre et associer en même demeure. Dieu pouvait avertir sainte Elisabeth, par l'entremise d'un ange, d'emporter son enfant en Egypte pour être en la compagnie de sa cousine, au moins après la mort du tyran. Quand Jésus retourna d'Egypte en Nazareth, il semble qu'il y devait appeler son petit cousin, et le faire loger en la même maison, ou du moins en la même rue, ou en même ville que lui, jusqu'à l'âge de trente ans Quand tous deux commencèrent à prêcher l'Evangile, oh! que de belles conférences il eût ouïes, que d'instructions il eût reçues, que de rares exemples de vertu il eût vus, que de sublimes vérités il eût apprises en un si long espace de temps, en une telle compagnie, en la familiarité de Jésus, en la conversation de Marie! La providence de Dieu dispose de lui tout autrement: elle le veut mortifier, elle veut qu'il honore Dieu par privation d'une grâce si souhaitable, si raisonnable, si sainte et si divine; ayant le bonheur d'être au monde en même temps que Jésus, il n'a l'honneur de le voir que deux fois en sa vie: quand il se montre à ses disciples et quand il le baptise au Jourdain. Le reste de ses jours il est tout seul dans le désert; il n'a pour compagnie que les tigres et les léopards, et pour maîtres que des pieds d'arbres.

Troisième point. — 1° Cependant vous n'admirerez pas la rigueur de cette conduite de Dieu sur lui, si vous la comparez à sa mort; car elle est si mortifiante et si étrange, qu'elle obscurcit l'austérité de sa vie. Les Pères de l'Eglise estiment et louent beaucoup le martyre de saint Etienne, parce qu'il a été le premier après l'ascension du Fils de Dieu, qui a franchi le pas de la mort, et qui en a montré l'exemple aux autres. Pour cela, ils l'appellent *premier martyr*, le coryphée et le porte-enseigne des martyrs; mais sans doute, le saint précurseur a de grands avantages en ce sujet sur

saint Etienne, et par conséquent sur tous les autres martyrs. Car premièrement, saint Etienne et ceux de sa suite ont donné leur vie pour Jésus ; mais ce fut après que Jésus eût donné la sienne pour eux. Et ainsi, à proprement parler ils ne lui ont pas donné leur vie, mais ils la lui ont rendue en échange de la sienne : *Mortem enim quam pro nobis Salvator dignatus est pati, hanc ille primus reddidit Salvatori*, dit l'Eglise ; et saint Jean a donné sa vie pour le Sauveur, avant que le Sauveur eût donné la sienne pour lui. Secondement, saint Etienne et les autres martyrs allant aux tourments et à la mort, marchaient sur les pas de Jésus-Christ ; ils trouvaient le chemin tout frayé : *Christus passus est pro nobis, vobis reliquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus ;* et saint Jean, endurant la mort, allait par un chemin épineux où Jésus n'avait pas encore imprimé ses traces. En troisième lieu, saint Etienne et les autres, dans les plus âpres tourments, avaient toujours devant les yeux le modèle de la croix qui leur avait été montrée sur le Calvaire : *Aspice et fac secundùm exemplar, quod monstratum est tibi in monte ;* et saint Jean dans sa passion était privé de cette consolation. Bref, les autres martyrs ont enduré la mort après que ses pointes ont été émoussées par la mort du Fils de Dieu, après qu'elle a été adoucie et détruite : *Mortem nostram moriendo destruxit ;* et saint Jean a enduré la mort, quand elle était encore tout entière, mortelle, affreuse, terrible, quand elle ne servait pas de passage à la gloire.

2° Et comment l'a-t-il endurée ? Par la sottise d'une danseuse. N'est-ce pas une mortification bien sensible, un calice bien amer, un jugement bien rigoureux et difficile à subir, que de mourir pour le contentement d'une fille impudique, de voir que la tête du grand Baptiste, qui a été prédit par les prophètes, conçu par un miracle, rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère, qui a réjoui l'univers par sa naissance, qui a étonné la Judée par l'austérité de sa vie, qui a converti tant de peuples par la force de ses prédications, qui a baptisé le Messie par un privilége très-particulier, que la tête de ce grand prophète soit le loyer de la danse d'une baladine et immolé à la furie d'une femme adultère ?

3° Où était alors le Fils de Dieu ? En Galilée, voisine de la Judée. Que faisait-il ? Il prêchait l'Evangile. Ne savait-il rien de ce qui se passait en Jérusalem ? Il le savait de point en point. Ne le pouvait-il pas empêcher ? Très-aisément, et toutefois il ne l'a pas fait ; il n'a pas voulu empêcher une si grande injustice, une injure si cruelle, une méchanceté si noire contre son cousin, son précurseur, son Baptiste, son bien-aimé : non pas même le venir voir, non pas même l'envoyer visiter, non pas même le consoler par un mot de lettre. Quand on voit saint Jean décapité en la prison et le silence de Jésus, vous diriez que Jésus n'est rien à saint Jean, que saint Jean n'appartient en rien à Jésus et qu'ils ne se sont jamais connus.

Quand le bienheureux saint Etienne fut lapidé par les Juifs, Jésus eut tant de soin de l'encourager au martyre, qu'il ouvrit les cieux pour se montrer à lui par cette brèche. Saint Jean endure une mort bien plus amère que saint Etienne. Jésus, pour se montrer à lui et pour le venir assister, n'a pas besoin d'ouvrir les cieux,

il faut seulement faire un peu de chemin, venir de Galilée en Judée, et il ne le fait pas; s'il n'en veut pas prendre la peine, que ne lui envoie-t-il un messager? Quand l'apôtre saint Pierre était en prison en la même ville de Jérusalem, par le commandement d'un autre Hérode, Dieu lui envoya un ange du ciel, qui lui ôta ses chaînes; il le fit passer au travers de ses gardes, lui ouvrit la porte de fer, le rendit sain et sauf aux fidèles. Que ne fait-il la même faveur à son bien-aimé cousin? C'est qu'il veut que son précurseur ne soit pas seulement le plus innocent de tous les saints en sa naissance, le plus austère de tous les confesseurs en la rigueur de sa pénitence, le plus chaste de tous les vierges, mais encore le plus mortifié et affligé de tous les martyrs en la manière de sa passion et en l'occasion de sa mort. Et, que comme le Fils de Dieu en la croix a été le plus abandonné et méprisé de tous les hommes, jusqu'à être délaissé de son propre Père, ainsi son précurseur meurt sans aucune consolation, abandonné de tout le monde et délaissé même de son propre cousin. Oh! que les jugements de Dieu sont bien autres que ceux des hommes! que ses divines pensées sont bien plus éloignées des nôtres, que le ciel ne l'est de la terre! et que les desseins et les conseils qu'il a sur les âmes choisies sont profondes et admirables! Nous voyons bien en ceci, que plus il veut élever et agrandir une âme dans le ciel, plus il l'humilie et l'anéantit sur la terre : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei, quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus* : Cachons le voile, Messieurs, cachons le voile et n'entrons pas plus avant dans cet abîme qui n'a point de fond. Apprenons plutôt de tout ce discours, que pour honorer tous les ordres des saints, et que pour faire une chose bien agréable à Jésus et à la Vierge, il faut honorer saint Jean, et pour l'honorer comme il désire, qu'il faut pratiquer ce qu'il enseigne.

Conclusion. — *Ille erat lucerna ardens et lucens,* dit le Fils de Dieu. Sur quoi saint Bernard ajoute : *Lucens digito, verbo, exemplo.* Il nous éclaire et nous instruit par son doigt, par sa parole et par son exemple. Par son doigt, il nous montre la miséricorde de Dieu; par sa parole, il nous fait appréhender sa justice, et par son exemple, il nous enseigne comment nous pouvons obtenir la miséricorde et éviter la justice. Montrant à ses disciples le Sauveur qui passait, il leur dit : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi,* voilà l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde. Quelle miséricorde, quelle piété et quelle bonté de Dieu d'avoir voulu que son Fils fût l'hostie propitiatoire pour nos péchés, la victime qui expiât nos iniquités, l'Agneau immolé sur l'autel de la croix et exposé continuellement en l'Eucharistie, devant Dieu, pour apaiser sa colère et satisfaire à sa justice! Voilà l'unique motif de la miséricorde de Dieu envers les hommes. L'Agneau de Dieu qui a porté les péchés du monde, c'est un trésor de pharmacie où nous devons prendre le remède et l'antidote de tous nos crimes; l'expérience a montré que plusieurs qui étaient accoutumés de longue main à de mauvaises habitudes, s'en sont retirés par la grâce de Dieu, disant souvent et dévotement, et avec sentiment de leurs misères :

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis; n'avons-nous pas obligation à saint Jean de nous l'avoir fait connaître.

Si la maladie contagieuse était bien enflammée en une ville et qu'un excellent médecin enseignât un remède pour s'en garantir et pour guérir quand on en serait frappé, ne lui aurait-on pas grande obligation? Ce monde était infecté de la peste du péché qui perdait presque tous les hommes; l'unique remède à ce mal était cet Agneau innocent; mais on ne le connaissait pas: et qui eût cru que celui qui était mortel et passible, circoncis et baptisé comme les pécheurs, était le Sauveur des pécheurs : et saint Jean nous l'a fait savoir, ne lui en avons-nous pas très-grande obligation?

II. Il nous a été envoyé de Dieu pour nous apprendre la science du salut, dit son père Zacharie; et il nous l'enseigne par les paroles qui nous menacent de la justice de Dieu : *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur, et in ignem mittetur :* Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu; vous pensez être bien assuré de votre salut parce que vous ne jurez point, que vous ne dérobez point, vous ne tuez personne; s'il n'y a rien autre chose que cela, vous ne porterez pas de mauvais fruit; mais saint Jean ne dit pas : Tout arbre qui porte de mauvais fruit; mais il dit : Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu; et il ajoute : La cognée est déjà appliquée à la racine. Cette fluxion qui vous tombe sur les poumons, cette difficulté de respirer, sont des coups qui menacent l'arbre de la coupe; s'il ne fait de bon fruit, il sera un de ces jours renversé et jeté au feu.

III. *Quis demonstravit vobis fugere à aventura irâ?* Saint Jean nous le montre par son exemple. Qui est celui d'entre nous, dit saint Bernard, qui, considérant la pénitence de ce saint précurseur ose estimer la sienne? Quels blasphêmes, quels adultères et quels sacriléges avait-il commis pour se traiter si rigoureusement? Il était demeuré dans le désert dès son bas âge pour éviter le danger de dire quelque parole oisive.

Ne levi saltem maculare vitam
Famine posset.

C'est qu'il nous voulait enseigner, par son exemple, ce qu'il prêchait de parole : *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* Ce n'est pas assez d'avoir de beaux desseins, il faut faire, *facite*, non pas des fleurs de bons désirs seulement, non pas des feuilles de belles paroles; mais des fruits de bonnes œuvres, des fruits de pénitence et des fruits dignes de pénitence : *Fructus dignos pœnitentiæ;* c'est-à-dire, dit saint Grégoire, des prières, des aumônes et des austérités si héroïques et en si grand nombre, qu'elles correspondent à la grandeur, à la diversité et à la multitude de nos crimes. Pour vous y animer, considérez ce que saint Jean nous remet devant les yeux : *Appropinquavit regnum cœlorum.* On ne nous promet pas, comme on faisait autrefois au sortir de cette vie, le sein d'Abraham et le limbe des Pères; mais on nous promet le séjour des archanges, le sein du Fils de Dieu et le ciel empyrée, auquel nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

Nota. On peut aussi moraliser en ce sermon, invectivant contre les quatre bourreaux qui ont fait mourir saint Jean, dont le premier est le péché de la chair. Car le roi Hérode le mit en prison, parce que le saint le reprenait de l'adultère qu'il commettait, entretenant sa belle-sœur Hérodias.

Le 2e fut le festin qu'il fit à ses courtisans au jour anniversaire de sa naissance. Les festins, l'intempérance et les cabarets sont l'occasion de plusieurs querelles, médisances et jurements, de quantité de paroles fausses ou indiscrètes et de plusieurs autres péchés qu'on y fait ou qu'on y promet de faire.

Le 3e, c'est la danse : celle que vous ferez à présent est la sœur de celle qui a fait mourir saint Jean; elle a les mêmes mouvements, postures et dérèglements. En la danse, il se fait une assemblée de démons qui y accourent pour tenter les uns de vanité, les autres d'impureté, d'envie, de jalousies, etc.

Le 4e bourreau, enfin, fut le jurement. Si Hérode n'eût été accoutumé à ce vice, il n'eût pas juré et il n'eût pas donné la tête de ce grand saint pour accomplir son jurement. Il devint criminel en faisant ce serment, mais beaucoup plus en l'accomplissant, dit saint Ambroise : car le serment qui n'est pas à faire n'est pas à tenir.

SERMON CXXV.

DE L'APÔTRE SAINT PIERRE.

Simon Joannis, diligis me plus his? Etiam, Domine, tu scis quia amo te.

Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci? Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. (JOAN. 21, 15.)

Comme les deux parties de la justice chrétienne consistent à fuir le mal et à faire le bien, l'Ecriture sainte nous représente les imperfections des saints pour nous apprendre à les éviter, et l'exemple de leurs vertus pour les imiter, dit saint Grégoire. L'apôtre saint Pierre est tombé une fois en faute, par fragilité humaine; mais il s'en est relevé si heureusement et si avantageusement, qu'il a vérifié par avance cette parole de saint Paul et de saint Augustin, qui porte : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, etiam peccata.* Pour profiter de sa chute et de sa conversion il nous faut premièrement considérer à quelles intentions la providence de Dieu permet que les prédestinés tombent quelquefois en péché, et puis nous verrons que saint Pierre s'est parfaitement ajusté et conformé aux intentions de Dieu en ce sujet.

Nous pouvons bien tomber de nous-mêmes en l'abîme du péché; mais il nous est impossible de nous en relever sans la grâce de votre Fils, ô sainte Vierge! et nous en sommes très-indignes quand nous sommes en état de péché; mais, lui adressant cette prière avec le Prophète pénitent : *Redde mihi lætitiam salutaris tui*; nous nous souvenons que vous êtes tous les jours surnommée la

cause de notre joie : *Causa nostræ lætitiæ*, d'autant que, par vos intercessions, vous obtenez la joie et la grâce d'une parfaite réconciliation pour les pécheurs qui recourent à vous, comme nous faisons dévotement en vous saluant avec l'ange : *Ave*, *Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Mirum quod Deus permittat peccatum.

I. Punctum. — Permittit in prædestinatis : ut exerceat suam potentiam, sapientiam et bonitatem, cùm electi ex suo peccato fiunt humiles, mites, ferventiores in amore Dei, quod probatur : I. Scripturâ. — II. Patribus. — III. Rationibus. — IV. Comparationibus sumptis : 1° Ex malo perseo, 2° Ex picturâ, 3° Ex musicâ, 4° Ex militiâ, 5° Ex medecinâ.

II. Punctum. — I. Petrus, ex suo peccato, factus est humilis. — II. Mitis. — III. Fervens in amore Christi.

III. Punctum. — Effectus pœnitentiæ illius primus : venia peccati ; 2° Regimen Ecclesiæ ; 3° Potestas clavium ; 4° Donum miraculorum.

Conclusio. — I. Imitanda ejus humilitas. — II. Mansuetudo. — III. Amor in Christum.

Exorde. — Comment se peut-il faire que Dieu, qui abhorre tant le péché et qui aime tant les âmes choisies, permette quelquefois qu'elles le commettent? Est-ce qu'il ne le voit pas, ou qu'il ne peut ou ne le veut pas empêcher? S'il ne le voit pas, que sont devenus ses yeux pénétrants dont le Saint-Esprit a dit qu'ils sont plus lumineux que le soleil, qu'ils découvrent toutes les actions des hommes, et qu'ils percent à jour les plus secrètes pensées et les dispositions du cœur humain? Comment est-ce que David a pu dire avec vérité : J'ai fait le mal en votre présence, mes péchés ne vous sont point cachés, vos yeux ont vu mes imperfections; s'il ne le peut empêcher, où est sa puissance infinie, et pourquoi est-ce que le Prophète a dit que Dieu a fait tout ce qu'il a voulu au ciel, en la terre et aux abîmes? Comment est-ce que saint Gabriel a dit que rien n'est impossible à Dieu? comment est-ce que les Apôtres nous font dire : Je crois en Dieu le Père tout-puissant? Si, voyant le péché et le pouvant empêcher, il ne le veut pas faire, n'est-ce pas s'en rendre complice, n'est-ce pas y consentir et en être coupable? Saint Paul n'a-t-il pas dit que non-seulement ceux qui font le péché, mais encore ceux qui y consentent, sont répréhensibles, et saint Bernard dit : *Est enim consentire*, *silere, cum arguere possis;* et le poète tragique : *Qui non vetat peccare cum possit*, *jubet.*

Premier point. — I. La théologie répond que Dieu voit clairement le péché, et qu'il pourrait s'y opposer; mais qu'il le tolère et ne le veut pas empêcher, parce qu'il ne fait pas ni ne veut pas tout ce qu'il peut, mais tout ce qu'il doit : tout ce qu'il doit, dis-je, non à sa créature, à laquelle il ne peut rien devoir, mais à soi-même et à ses divines perfections; et il exerce et témoigne admirablement ses divines perfections en ce qu'il peut, qu'il sait et qu'il veut, comme dit son Ecriture, tirer la lumière des ténèbres, le miel d'une roche, l'huile d'une pierre très-dure, et quelques grands biens du plus grand de tous les maux; c'est-à-dire du péché. C'est ce qu'un de ses serviteurs reconnaissait, ne pouvant démentir la vérité : *Metis ubi non seminasti;* ce n'est pas Dieu qui

sème le péché : il n'y a point de part, il n'y contribue en aucune façon ; mais il est si puissant, si sage et si bon, qu'il en tire de très-grands biens.

II. *Melius judicavit, de malis benefacere, quàm mala nulla permittere*, dit saint Augustin [1], et derechef : *Non sineret bonus, fieri malè, nisi omnipotens, etiam de malo, facere posset benè.* Dieu qui est tout bon, ne laisserait point faire de mal si, étant tout-puissant, il n'en voulait tirer quelque bien.

III. C'est être à la vérité, complice d'un péché que de le commettre, ou de le tolérer quand on est obligé de l'empêcher ; mais tant s'en faut que Dieu soit obligé de l'empêcher ; qu'au contraire, il est obligé de ne le pas empêcher : obligé, dis-je, non pas à nous, mais à sa puissance, à sa sagesse et à sa bonté infinie : car la puissance et grandeur de sa majesté requièrent que tous ses vassaux ne soient pas des esclaves, mais des personnes libres et de condition : *Servire Deo, regnare est;* or, s'il nous contraignait de vive force à le servir, s'il nous empêchait avec violence de commettre ou vouloir le péché, il n'aurait pour sujets que des esclaves et des forçats : *Tales servos suos, meliores Deus judicavit, si ei servirent liberaliter, quod nullo modo fieri posset, si non voluntate, sed necessitate servirent,* dit saint Augustin (*de Ver. Rel.*, c. 24).

Sa sagesse demande qu'il dispose de tout suavement, qu'il condescende et s'accommode au génie de sa créature, qu'il conduise ses ouvrages et les achemine à leur fin selon la condition de leur être, qu'il fasse agir naturellement les causes naturelles, contingemment les contingentes, et librement les libres et volontaires. Sa bonté ne lui permet pas de défaire ce qu'il a fait, de changer ce qu'il a établi, ni d'ôter ce qu'il a donné : *Dona Dei sunt sine pœnitentiâ;* il a trouvé bon que la créature raisonnable soit maîtresse de sa volonté, il a doué l'homme de franc-arbitre et de liberté, afin que pouvant pécher, et ne péchant pas, sa vertu soit plus excellente, plus héroïque et plus louable, et qu'on dise de lui : *Potuit transgredi, et non est transgressus, facere mala, et non fecit.* Bref, Dieu montre sa puissance, sa sagesse et sa bonté infinie, en ce qu'il fait réussir à l'avantage des prédestinés et aux desseins qu'il a sur eux les fautes qu'ils ont commises par fragilité humaine : *Ejus consilio militant, etiam cùm repugnant,* dit saint Grégoire : ces faux-bonds servent à les rendre plus humbles et défiants d'eux-mêmes, plus bénins et miséricordieux envers le prochain, plus zélés et fervents en l'amour de Dieu : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum,* dit saint Paul; *etiam peccata,* dit saint Augustin.

IV. 1° Ainsi on peut comparer le péché à un certain fruit qu'on nomme *persea*, et assez à propos; car on dit de cette espèce de poire, qu'au royaume de Perse, qui est son sol natal et le lieu de son origine, elle était vénéneuse et mortelle ; mais que transplantée en Egypte, elle devenait douce, salutaire et profitable : c'est ainsi que le disent Dioscoride et Gallien. Le péché ne prend sa

[1] *Enchir. ad Laur.*, c. 10.

naissance autre part qu'en la volonté de l'homme, c'est le propre lieu de son origine : *Perditio tua Israël;* là il est venimeux, pestilent et mortel; là il est odieux, abominable et détestable; mais transporté et transplanté dans un fonds étranger, au terroir gras et fécond de la main toute-puissante de Dieu, en la conduite et providence adorable, il devient bon, utile, aimable et salutaire; car une pensée, une parole ou une action n'est mauvaise, vicieuse et déréglée, que parce qu'elle est contre la volonté de Dieu, qui est la règle de toute équité, et parce qu'elle ne tend pas à sa gloire qui est la fin et la perfection de toutes nos actions; or, une action ou affection n'est contre la volonté de Dieu et ne s'égare du chemin de sa gloire, qu'en tant qu'elle procède de sa créature, qu'en tant que la créature prend sa propre volonté et non la volonté de Dieu, pour niveau de son action, et qu'en tant qu'elle regarde pour sa fin sa propre satisfaction et non la gloire du créateur; mais Dieu se servant de cette même action, pour l'accomplissement de sa volonté et pour quelque dessein qui réussit à sa gloire, il redresse cette action et il l'ajuste à son niveau; il la remet dans son ordre, il l'achemine à sa droite fin, et il la rend bonne et utile, puisque ce qui sert à quelque bien ne peut manquer d'être bon.

2° Nous pouvons expliquer ceci par des comparaisons tirées des quatre plus communs et plus signalés arts libéraux qui soient en usage dans le monde : la peinture, la musique, la milice et la médecine; il n'est rien de plus contraire au jour que les ombres, et néanmoins le peintre se sert des ombres pour donner jour à sa peinture, il n'est rien de plus opposé aux couleurs vives, que les couleurs sombres et obscures, et toutefois le peintre se sert des couleurs sombres et obscures, pour donner du relief et de l'éclat aux couleurs vives; mais supposons qu'il y ait un peintre si ingénieux, et qu'il fasse les ouvrages avec tant d'art et d'industrie qu'en quelque lieu qu'on les place, l'ombre et l'obscurité du lieu serve à donner du lustre et de la grâce à ses tableaux; on l'admirerait avec raison; c'est ce que Dieu fait, et on ne l'admire pas : il ne fait pas le péché comme le peintre fait les ombres et les couleurs obscures, mais il fait que le péché donne du jour à ses ouvrages, il fait que les gens de bien sont si parfaits, si exemplaires, et d'un si beau prospect, qu'en quelque lieu qu'ils se trouvent, le vice des méchants leur donne du brillant et du lustre : *Tanquam lucernæ lucenti in caliginoso loco;* ainsi la probité de Job est plus remarquable et louée, parce qu'il vivait parmi des barbares : *Vir erat in terrâ Hus;* ainsi la piété de Tobie est plus signalée et méritoire, parce qu'il vivait saintement, pendant que ses compatriotes s'adonnaient lâchement à l'idolâtrie : *Cùm omnes irent ad vitulos aureos;* ainsi la foi de l'évêque de Pergame, et du saint martyr Antypas est exaltée en l'Apocalypse, et ce qui leur donnait du relief, c'était l'ombre du lieu où ils habitaient : *Scio ubi habitas, ubi sedes est Satanæ.*

3° Pareillement, il n'est rien de plus contraire au chant et à la musique que le silence; et toutefois le musicien se sert du silence et des pauses pour composer l'harmonie du chant, dit saint Augus-

tin ; le musicien commande les pauses, il les règle et les modifie comme bon lui semble; et partant, ce n'est pas merveille qu'il s'en serve pour la mélodie; mais supposons qu'il y eût un chantre, si excellent et si bon maître, qu'il composât un motet avec tant d'artifice, que toutes les fois que quelque partie se tairait, pour cracher ou par ignorance, ce silence servît au concert et donnât grâce à l'harmonie, on ne pourrait assez louer ce maître. Ne devrions-nous pas donc par conséquent louer infiniment ce grand Dieu : car quelle plus douce harmonie et quel concert plus agréable que la belle diversité de tant d'Ordres religieux qui sont en l'Eglise de Dieu, dont les uns font profession de solitude et les autres d'austérité, d'autres de pauvreté et d'autres d'abstinence! Les uns font l'office de Marthe, les autres de Marie; les uns se retirent dans les déserts, pour vaquer à la contemplation, d'autres se logent au milieu des villes, pour travailler au service du prochain. Cependant, à cette belle harmonie, ont beaucoup servi les pauses et les manquements de vertus des gens du monde et des religieux dépravés : car qui ne sait que les désordres des mondains ont été occasion de l'établissement des Ordres religieux; que les débauches et les dérèglements des religieux dissolus ont été cause des réformes qu'on voit maintenant en l'Eglise. Sainte Thérèse ne serait pas si illustre en la réforme de son Ordre, s'il n'eût été déréglé; ni saint François d'Assise en sa pauvreté, ni saint François de Paule en son abstinence, non plus que saint Bernard en sa piété, si le monde n'eût été de leur temps débordé et infâme, par son avarice, sa gourmandise et son indévotion.

4° La milice de même, peut servir pour vous faire entendre et admirer la providence de Dieu. Un ancien général d'armée est extrêmement loué dans l'histoire profane de ce que, voyant ses soldats prendre la fuite par quelque terreur panique, il se mit à la tête des fuyards, pour mettre à couvert leur honneur et pour excuser cette faute par un prétexte de vertu, afin qu'on pensât que ses gens fuyaient, non par la crainte de la mort, mais pour suivre leur capitaine. On pouvait bien dire qu'il allait avec ses soldats, mais non pas qu'il fuyait avec eux : car si la fuite était ignominieuse à l'armée, elle était glorieuse au général; mais s'il se fût servi de cette fuite pour aller reprendre la queue de l'armée ennemie et la défaire entièrement, on eût admiré ce stratagème, on eût loué la dextérité de sa conduite. C'est ce que Dieu fait en nos manquements, par exemple : voilà saint Marcellin, pape, qui, par la crainte des tourments et de la mort, prend la fuite avec lâcheté en la persécution de Dioclétien, et au lieu de confesser la foi en présence du tyran, il donne de l'encens aux idoles. Dieu coopéra à son action, mais non pas à sa lâcheté; au contraire, il s'en servit pour défaire l'ennemi plus glorieusement : car, outre que le même saint se repentant de sa faute, alla retrouver le tyran et professant généreusement la foi, effaça sa honte par l'effusion de son sang et par une très-honorable mort. Outre qu'on se servit de sa crainte pour montrer aux payens que les martyrs n'étaient pas insensibles aux tourments, par charme ou par magie, comme les infidèles leur reprochaient très-faussement : outre tout cela, dis-je, Dieu se servit

de cette fuite et de cette faute, pour charger la queue de l'ennemi; car ce grand pape, successeur de saint Pierre et son imitateur en sa pénitence aussi bien qu'en son péché, alla, à ce qu'on dit[1], trouver le concile de trois cents évêques assemblés à Sessa, se prosterna en terre, demanda à l'Eglise pardon de son péché, se soumit humblement à telle censure et pénitence qu'il plairait au synode. Le synode lui répondit : *Tuo te ore judica, prima sedes à nemine judicatur ;* C'est à vous de vous juger, vous condamner et vous punir vous-même comme vous le trouverez bon; vous êtes pape, et le pape qui juge tous les autres n'est jugé de personne que de Dieu. Les membres ne doivent pas faire le procès à leur chef, ni les ouailles à leur pasteur, non plus que les criminels et les sujets à leur juge et leur souverain. On se sert de cette réponse du concile, pour convaincre les hérétiques de ce temps qui sont en l'armée ennemie de l'Eglise, pour leur montrer qu'en ce temps-là, auquel ils disent que l'Eglise était en sa pureté, on tenait que le pape est le souverain et n'était juge de personne.

5° Enfin, la médecine, qui ordonne des remèdes à nos corps, nous peut encore donner quelque comparaison pour l'instruction de nos âmes, et pour éclaircir la vérité que je vous propose. Car il n'y a rien de si ennemi de l'homme et de si contraire à sa vie que la vipère; et toutefois les médecins se servent de la chair de vipère pour conserver la vie de l'homme : ils en composent la thériaque, qui sert d'antidote au poison et aux maladies contagieuses : mais ce serait une cure bien plus admirable, si le médecin se servait du venin même et de la piqûre du serpent pour contre-poison du venin et pour guérir son malade. Il n'y a point de médecin qui le puisse faire, quand ce serait Apollon ou Esculape même. Mais Dieu le fait en la médecine spirituelle des âmes : il se sert de la blessure et des effets de votre péché, pour vous guérir du péché : *Dat nobis auxilium de tribulatione;* il ne dit pas : *In tribulatione*, mais : *De tribulatione.* La pauvreté en laquelle vous êtes tombé par vos débauches, la maladie qui vous est arrivée par vos gourmandises et vos dissolutions, le déshonneur et l'infamie que vous encourez devant le monde par votre impureté qui a été découverte, sont les effets déplorables et les blessures de votre péché, et Dieu s'en sert comme d'antidote et de remède salutaire à votre péché. Car étant devenu pauvre, vous n'avez plus le moyen de vous adonner aux débauches; étant devenu malade, vous ne pouvez plus vous enivrer; étant découverte, vous n'osez plus hanter celui qui vous entretenait en vos lubricités; si vous avez l'âme assise en bon lieu, votre péché vous sert pour devenir plus humble, plus craintif, plus pénitent, plus mortifié et plus défiant de vous-même, plus débonnaire, miséricordieux et patient envers vos prochains, plus dévot, plus zélé et ardent en l'amour de Dieu.

Deuxième point. — Nous le voyons en ce grand saint dont on fait aujourd'hui la fête : avant sa chute il était un peu téméraire, il présumait de soi, il se préférait aux autres et il disait au Fils de

[1] Baronius, an. 303, in-sec., edit. Retr. *quæ dixerat in prima.*

Dieu : Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierais jamais; quand tous les autres vous abandonneraient, je ne le ferais pas. Il n'ajoute pas, comme il fallait dire : Moyennant votre grâce; mais après son péché il devient humble, il se défie de ses forces, il redoute le danger, il en évite l'occasion, il sort de la compagnie et de la maison où il a péché : *Egressus foras flevit amare;* il pleure amèrement sa faute, non-seulement sur-le-champ et quand la plaie en est toute fraîche, mais le reste de sa vie et en telle abondance, qu'on dit qu'il avait les joues toutes cavées à force de pleurer. Et quand notre Sauveur lui demanda : *Pierre, m'aimez-vous plus que vos confrères?* il ne répondit pas hardiment : Oui, je vous aime plus que tous les autres, il dit seulement : *Tu scis, Domine, quia amo te;* il me semble que je vous aime; mais je pourrais bien me tromper : c'est vous seul qui sondez les cœurs, vous seul connaissez mon intérieur; et comme le Sauveur lui fit la même demande pour une seconde et une troisième fois : *Pierre, m'aimez-vous?* il s'attrista par la défiance de sa disposition, pensant que peut-être il se trompait et qu'il n'aimait pas son Maître comme il lui semblait : *Contristatus est quasi ille qui viderat conscientiam negatoris, non videret fidem confidentis*, dit saint Augustin (Serm. 49, *de Verbis Domini*). Et non-seulement, il a une grande défiance et mauvaise opinion de soi-même, mais il est bien aise que les autres aient le même sentiment de lui; c'est ce que deux grands saints nous font considérer, par des réflexions qu'on peut faire sur le texte de l'Ecriture.

Saint Chrysostome (Hom. 59, *in Matth.*) a remarqué que saint Marc, en son évangile, diminue tant qu'il peut les vertus ou les prérogatives de saint Pierre et exagère ses fautes et imperfections; quand il raconte la profession de foi qu'il fit en l'honneur du Fils de Dieu, il dit seulement ces paroles : *Tu es Christus;* Vous êtes le Christ! au lieu que saint Matthieu écrit que saint Pierre avait dit : *Tu es Christus Filius Dei vivi!* Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant! Et que le Sauveur lui dit pour récompense : Vous êtes bienheureux, parce que mon Père vous l'a révélé; et je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre j'établirai mon Eglise. Au lieu que saint Jean (18, 10) le nomme par son nom , rapportant le zèle qu'il eut pour son Maître, et l'acte généreux qu'il fit pour sa défense au jardin, en coupant l'oreille à Malchus. Saint Marc (14, 47) dit seulement, sans le nommer, qu'un certain tira son épée et frappa ce serviteur : au lieu que saint Matthieu (26, 75) et saint Luc (22, 62), parlant de sa pénitence, disent qu'il pleura amèrement. Saint Marc dit seulement qu'il se mit à pleurer, *cœpit flere*, au lieu que saint Matthieu (14, 29), racontant la venue du Sauveur à ses disciples qui étaient au milieu de l'orage, rapporte la grande foi de saint Pierre, qui se jeta dans la mer et marcha sur les eaux pour aller vers son Maître. Saint Marc (6, 51) contant la même histoire, passe sous silence cette action louable de saint Pierre. Au contraire, quand on parle de sa chute, au lieu que saint Luc (22, 57) et saint Jean (18, 26), disent tout simplement qu'il désavoua son Maître, saint Marc dit qu'il se mit à détester et à jurer qu'il ne le connaissait point. Ce saint évangéliste avait-il quelque aversion

contre ce grand Apôtre? car quand on hait quelqu'un on exagère ses imperfections et on découvre tant que l'on peut ses manquements, et l'on étouffe si l'on peut ses bonnes qualités, comme il semble que fait saint Marc? Non, ce n'est point aversion; mais c'est que saint Marc était disciple de saint Pierre, il écrivit son évangile comme il l'avait ouï de sa bouche; on l'appelait autrefois: *Evangelium Petri*. Il savait que le saint Apôtre devait voir et approuver son histoire; il connaissait son inclination, qu'il aimait à être humilié, et qu'il avait horreur d'être loué : si bien que pour condescendre à son affection et lui faire plaisir, il ne parle qu'en passant et légèrement de ses vertus et bien au long de ses défauts.

La grande humilité de ce saint Apôtre s'est encore montrée en une autre rencontre que saint Grégoire (liv. 1, hom. 19, *in Ezech.*) nous fait remarquer. Il y eut dispute entre les chrétiens convertis du Judaïsme, et ceux qui s'étaient convertis du Paganisme. Les Juifs convertis disaient : La loi de Jésus est bonne, mais celle de Moïse n'est pas mauvaise, il les faut garder toutes deux ; les Gentils convertis disaient : La lumière efface les ombres et la vérité abolit les figures. Les observances légales, commandées par Moïse n'étaient que des ombres et que des figures de la loi de grâce ; elles sont à présent accomplies et devenues inutiles par le Christianisme. Saint Pierre, qui était le père de tous, et qui les aimait tendrement, ne voulait aigrir personne, et voyant que les Juifs s'étaient scandalisés de ce qu'il avait mangé avec les Gentils pour ne les pas rebuter et aliéner de la foi, il vivait avec les Juifs à la judaïque, à Antioche, par condescendance, et s'accommodant à leur faiblesse, en attendant qu'ils fussent mieux instruits et plus fermes en la foi. Saint Paul, qui était ardent et zélé au dernier point pour la loi de grâce, l'en reprit en présence des fidèles. Saint Pierre ne dit pas alors : J'ai reçu le Saint-Esprit aussi bien que vous, et devant vous ; je sais comme il se faut comporter en ces rencontres ; je suis le chef de l'Eglise et le vicaire de Jésus-Christ ; il m'a donné cette charge pour instruire les fidèles et pour décider les vérités catholiques ; vous me reprenez en présence de de tout le monde, vous serez cause qu'on n'aura plus tant de confiance en moi ni de croyance en mes instructions ; il ne dit point toutes ces choses, mais il fut si humble, qu'il souffrit cette réprimande avec une patience et soumission incroyable.

De plus, saint Paul écrivant aux Galates (2, 13), leur raconte qu'il avait ainsi repris saint Pierre, et il appelle sa condescendance une hypocrisie : τῇ ὑποκρίσει : *In faciem restiti ei, simulationi ejus consenserunt cæteri Judæi*. Et néanmoins, saint Pierre (2. Petr. 3, 15), ne s'en est point senti désobligé ; au contraire, ayant appris que quelques-uns n'approuvaient pas les Epîtres de saint Paul, il les loue, il les recommande et dit qu'il les a écrites par une sapience infuse; cependant ou il les a lues ou non ? s'il ne les a pas lues, comment les approuve-t-il ? s'il les a lues, n'y a-t-il pas vu qu'il y est repris, et que la postérité y apprendra qu'il était répréhensible? Il ferme les yeux à toutes ces considérations, il oublie ses intérêts et il fait litière de sa gloire pour rendre témoignage à la vérité.

II. Cette profonde humilité produisait en lui une grande douceur et mansuétude envers tout le monde; il pouvait dire comme son maître : Je suis doux et humble de cœur; il était bilieux et bouillant de son naturel : d'où vient que, quand le Fils de Dieu dit à ses disciples en la dernière cène, que l'un d'entre eux le trahirait, saint Pierre fit signe à saint Jean (13, 24), qu'il sût de lui qui était ce malheureux. Quelques docteurs disent que s'il l'eût su, il eût eu la tentation de l'étrangler; mais la providence de Dieu permit qu'il tombât, afin qu'il apprît à être plus débonnaire et miséricordieux envers les autres, et les mesurer à la même mesure dont il avait été mesuré, dit saint Bernard[1], et il le fit ainsi : car aux Actes des Apôtres, prêchant à ceux qui avaient actuellement mis à mort le Fils de Dieu : *Auctorem vitæ interfecistis*, il leur parle doucement : il les appelle ses frères, il les excuse tant qu'il peut, il leur dit qu'ils l'ont fait par ignorance, et il les invite à se convertir et à faire pénitence.

III. Mais la principale disposition que Dieu demanda de lui, pour réparer en son cœur les brèches que le péché y avait faites, ce fut un amour très-ardent; si bien que, comme il avait renié trois fois, son Maître lui demanda par trois fois : Pierre m'aimez-vous. *Ut non minus amori lingua serviat quàm timori*, dit saint Augustin. Et quand il répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime! il disait vrai, et il le montra bien dans les occasions; car il aimait si ardemment Notre Seigneur, et il avait tant de plaisir d'être auprès de lui, qu'étant en sa barque avec d'autres apôtres, et le Fils de Dieu se présentant à eux sur le bord de la mer, il ne put attendre que la barque fût abordée, mais sitôt que saint Jean lui eût dit : C'est notre Maître! il se jeta dans la mer pour arriver plus promptement à l'objet de son amour. Mais quelle merveille qu'il ait passé à travers la mer de Galilée, puisqu'il a passé à travers la mer rouge de son sang, qu'il a été ravi de souffrir pour son Maître une mort très-cruelle, d'être attaché à la croix la tête en bas, et d'y languir plusieurs heures!

Troisième point. — 1° Pour connaître donc combien son amour fut excellent, héroïque et méritoire, il faut seulement considérer que peu de temps après sa conversion, Jésus le traita avec autant de familiarité, de caresse et de faveur qu'auparavant (Marc. 16, 7). Le jour de Pâques, l'ange annonçant aux femmes dévotes la résurrection du Sauveur : *Dicite Discipulis ejus, et Petro :* Dites à ses disciples et à saint Pierre, que vous le verrez en Galilée; il dit particulièrement à Pierre, comme voulant dire qu'il ne craignît point que sa faute le privât de ce bonheur, Jésus-Christ l'a mise en oubli, elle est effacée par sa pénitence et par l'amour très-ardent qu'il a pour son Maître; et de fait, le Fils de Dieu ne se contenta pas de se montrer à lui en la compagnie des autres Apôtres, il lui apparut premièrement et en particulier, comme saint Paul nous l'enseigne[2], et lui dit amoureusement : *Pierre m'aimez-vous?* Il

[1] Serm. 1. *in festo SS. Petri et Pauli.* — [2] Resurrexit tertiâ die, et visus est Cephæ, et post hoc undecim (1. Cor. 15, 4, 5).

lui donna la charge de son Eglise, charge très-honorable et très-avantageuse.

2° Quand on célèbre les louanges de saint Jean l'Evangéliste, on exagère le bonheur qu'il eut au pied de la croix, en ce que le Fils de Dieu lui laissa par testament la Vierge sa très-sainte Mère; sans doute ce fut un grand témoignage de son amour envers ce saint Apôtre, puisqu'il n'avait rien de plus cher ni de plus précieux que cette Vierge incomparable; néanmoins, si on regarde la chose de bien près, on verra que saint Pierre a reçu un plus grand privilége. Jésus a donné la Vierge à saint Jean, mais il a donné à saint Pierre et saint Jean la sainte Vierge; il a donné à saint Jean la Vierge en qualité de mère; il l'a donnée à saint Pierre en qualité de fille; il l'a donnée à saint Jean pour la servir et lui obéir; mais il l'a donnée à saint Pierre pour la gouverner et régir; elle l'appelait son père, elle était une de ses ouailles, et il était son pasteur; car elle était du troupeau de son Fils, et il a fait saint Pierre pasteur de sa bergerie, et il lui a commis toutes ses ouailles. Jésus-Christ a deux relations au regard de sa sainte Mère : il est son père et son fils : sa divinité lui donne la première, son humanité la seconde. Il n'a communiqué à saint Jean que la relation de fils, il a communiqué à saint Pierre la relation de père. Il lui a donné l'Eglise qu'il aime plus que la Vierge, car on aime plus le tout que la partie, et la sainte Vierge n'est qu'une partie de l'Eglise. Si bien même qu'en un besoin, il eût accompli cette parole qu'on a dit de lui : *Relinquet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ, Sacramentum hoc magnum est in Christo, et in Ecclesiâ.* Cette épouse qu'il a tant estimée, cette épouse qui lui coûte si cher, épouse dont il a dit : *Quod dedit mihi Pater, majus omnibus est;* cette Epouse dont il est si jaloux, il l'a confiée à saint Pierre, il lui en a donné la charge, la souveraineté et la conduite; charge non-seulement honorable, mais très-utile et avantageuse. Jésus l'a fait son grand trésorier, l'intendant de ses finances, l'économe de son épargne et le dispensateur de ses mystères, il lui a donné le pouvoir de distribuer les trésors de ses mérites et les fruits de sa sainte mort et passion.

3° Au 1er livre des Rois, le roi Saül commet une désobéissance qui semble assez légère : il donne quartier à Agag, général d'armée des Amalécites, et réserve quelques troupeaux pour les offrir en sacrifice, au lieu de passer tout par le fil de l'épée et par le feu, comme Dieu l'avait commandé. Samuël, ce grand prophète, s'afflige pour lui devant Dieu, il prie et crie toute la nuit pour obtenir pardon, et il n'y gagne rien; il a pour réponse : *Usquequo tu luges Saül, cùm ego projecerim eum* (1. Reg. 16, 1); et néanmoins Saül avait reconnu et confessé sa faute en disant : *Peccavi.* Que saint Pierre ou son successeur ait devant soi le plus grand pécheur qui ait jamais été, quand ce serait un Caïn, un Judas ou un antechrist, s'il se repent de son péché et le confesse, saint Pierre n'a pas besoin de s'affliger, de pleurer ni de crier, il n'a qu'à s'asseoir et lui dire : Je t'absous; et Dieu lui pardonnera infailliblement ses péchés.

4° Au 3e livre des Rois (3. Reg. 18, 42), Elie désirant faire tom-

ber du ciel, ou pour mieux dire des nuées, un peu de pluie matérielle, monte sur la cîme du mont Carmel, il se prosterne devant Dieu, il commande à son serviteur de regarder sept fois quel temps il ferait pendant qu'il prierait Dieu; enfin, le serviteur voit une petite nuée qui sort de la mer, et qui s'élevant, et qui grossissant peu à peu se résout en pluie. Voici bien un plus grand pouvoir, saint Pierre (Act. 8, 17) ne fait qu'imposer les mains sur les fidèles, et il fait descendre du ciel le Saint-Esprit avec une pluie très-abondante de ses dons et grâces gratuites.

Au 4e livre des Rois (4. Reg. 4, 32), le prophète Elisée voulant ressusciter l'enfant d'une femme dévote, y envoie son serviteur Giézi, lui donne son bâton pour l'appliquer sur le défunt, mais en vain; il vient lui-même, il s'enferme en la chambre, il se met en prière, il se couche sur ce petit corps et se raccourcit en quelque façon, appliquant sa bouche sur la bouche du mort, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains; enfin il le réchauffe et lui rend la vie. Mais saint Pierre (Act. 9, 40), pour ressusciter une femme charitable nommée Tabitha, ne fait autre chose, après avoir prié Dieu, que lui dire doucement : Tabitha, levez-vous! et, depuis, ayant donné son bâton à son disciple saint Martial, comme Elisée à Giézi, saint Martial ne dit pas comme Giézi : *Non surrexit puer*, mais avec le bâton de son maître, il ressuscite fort aisément le fils du comte Arcade, nommé Hilbert, et fait d'autres grands miracles à Bordeaux, à Limoges et ailleurs.

Conclusion. — I. Voilà ce que l'humilité, la douceur et l'amour ardent de ce grand Apôtre ont mérité devant Dieu, et ce qui fait que je dis à tous, tant que nous sommes, sans m'excepter moi-même, ces paroles de saint Ambroise : *Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem :* Nous l'avons imité en sa chute, imitons-le dans ses vertus. Saint Ambroise nous fait remarquer, qu'étant tombé la première fois, il ne se reconnut pas; non plus que la seconde, mais seulement la troisième fois, quand le Fils de Dieu daigna le regarder; parce qu'il est impossible de nous relever du péché sans la grâce de Dieu. Et saint Pierre nous déclare qu'il ne la donne qu'aux humbles et qu'il résiste aux superbes; elle est comme la rosée du ciel qui laisse les montagnes sourcilleuses et descend dans les vallées : *Denatat de tumore collis ad humilitatem vallis*, dit saint Augustin, *sola virtus humilitatis*, *est lesæ reparatio castitatis*, dit saint Bernard; il faut encore dire : *Reparatio charitatis, sobrietatis.* Et les brèches que le péché a faites à la chasteté, à la charité et à la sobriété, ne se réparent que par l'humilité. Humiliez-vous beaucoup devant Dieu : si vous l'avez irrité par la fragilité de votre chair, apaisez-le par l'humilité de votre esprit, marchez toujours en sa présence dans un esprit de confusion et de componction, comme un criminel de lèse-majesté divine, comme un pauvre criminel tiré autant de fois du gibet qu'il vous a pardonné de crimes; ainsi recevez de bonne part toutes les afflictions qu'il vous enverra comme des amendes très-justes, et des pénitences très-salutaires qu'il vous impose; dites comme ce saint pénitent : *Digna factis recipimus;* comme les enfants de Ja-

cob : *Meritò hæc patimur*; comme les trois jeunes hommes de la fournaise : *Omnia quæ fecisti nobis, Domine, in vero judicio fecisti, quia peccavimus tibi,* comme David : *Priusquam humiliarer ego deliqui*; enfin, défiez-vous de vos forces, puisqu'elles vous ont manqué, et par cette défiance, évitez les occasions et les dangers de la rechute.

II. Soyez doux envers tout le monde, excusez les fautes de tous vos prochains, pensez que peut-être quelque circonstance des vôtres les rend plus noires et plus punissables que les leurs; pardonnez aux créatures, puisque le Créateur vous a pardonné. Vous avez offensé Dieu, n'est-ce pas la raison de souffrir qu'on vous offense? vous avez fait contre sa volonté très-adorable et très-aimable, n'est-il pas juste que vous enduriez quelque chose contre votre volonté? L'offense que vous avez faite à Dieu par un seul péché mortel, et la peine que vous en méritez, comparée à toutes les injures qu'on vous peut faire, est comme une dette de dix mille écus comparée à la dette de cent deniers.

III. Imitez aussi le saint Apôtre en la ferveur de son amour, et aux preuves qu'il en a données, passez au travers de la mer pour arriver à votre Sauveur; vous avez inspiration de sortir du monde pour vous enfermer dans un monastère, vous voyez que c'est le plus sûr pour faire votre salut, eu égard à votre fragilité; vous avez l'âge, les forces et les talents nécessaires pour être religieuse; consultez un bon confesseur, et si après l'avoir recommandé à Dieu, il vous dit comme saint Jean : *Dominus est,* cette inspiration vient de Dieu; si, dis-je, après cela, il se présente à votre esprit des oppositions, des mers et des torrents de difficultés : mon père n'en sera pas content, ma mère en aura du déplaisir, je serai privée de mes divertissements, je ne pourrai plus hanter ce jeune homme; si vous aimez Jésus-Christ, passez à travers cette mer pour aller à lui; vous avez la pensée de vendre cet office, de résigner ce bénéfice, de sortir de cette maison où vous ne faites pas votre salut, de restituer cet héritage qui n'est pas à vous, de quitter ce procès injuste, le prédicateur vous dit : *Dominus est :* c'est Dieu qui vous a donné cette pensée. Il se présente un océan de raisons contraires à ce bon dessein : Où irai-je, que deviendrai-je? je ruinerai ma fortune; un tel m'adore à présent qui se moquera de moi; passez à travers cette mer, vous ne sauriez mieux glorifier le Fils de Dieu et lui témoigner votre amour qu'en souffrant des croix et des persécutions pour vous être rangé à son service.

Il disait à saint Pierre (Joan. 21, 10) : Quand vous étiez jeune vous preniez vous-même votre ceinture, et vous alliez où bon vous semblait; mais quand vous serez vieux, un autre vous ceindra et vous conduira où vous ne voulez pas; et l'Evangéliste ajoute que par ces paroles il lui donnait à entendre par quel genre de mort il devait glorifier Dieu, c'est-à-dire par le supplice de la croix. Pareillement, quand vous étiez néophyte en la vertu, nouvellement converti au service de Dieu, vous faisiez des mortifications par votre zèle et par dévotion particulière, vous portiez la ceinture, vous endossiez la haire, vous jeûniez, cela était bon et cela glorifiait Dieu; mais il y a une autre mort, une autre mortification qui

le glorifie encore davantage, qu'il envoie à ceux qui sont les plus élevés en la vertu, plus avancés à la perfection, quand il permet que les autres vous crucifient, qu'un plaidereau vous ruine par procès, qu'un méchant homme vous retienne votre bien, qu'une âme diabolique noircisse votre réputation, qu'un enfant dénaturé vous fasse mourir de regret; quand vous recevez ces croix avec pénitence et résignation sans user de vengeance, faisant du bien à ceux qui vous font du mal, vous glorifiez Dieu plus excellemment que par des actions éclatantes et glorieuses; et encore que vous sentiez quelque répugnance et contradiction de la part de la nature, vous n'en perdez pas le mérite, comme saint Pierre ne laissa pas de glorifier Dieu par le supplice de la croix, encore qu'il en eût aversion, quant à la sensualité et partie inférieure de son âme.

Prions donc le Fils de Dieu de retirer ces lumières des ténèbres de nos péchés, prions-le de montrer l'infinité de sa puissance, l'industrie de sa sagesse et l'excès de sa bonté à tirer du bien de nos maux; offrons-lui nos dérèglements passés, nos manquements et nos imperfections, comme un sujet sur lequel il peut exercer son admirable providence, qu'il moissonne où il n'a pas semé; qu'il nous fasse recueillir quelque bon fruit de la zizanie de nos fautes, qu'il ne soit pas dit de nous ce qui est dit des réprouvés : *Destrues eos, et non ædificabis eos, malos male perdet, errare facit eos, in invio, et non in viâ;* que si nous sommes ruinés par le péché, il nous réédifie par sa miséricorde; si nous nous sommes perdus par cette faute, que cette perte ne soit pas sans ressource, mais qu'elle réussisse à quelque bien; si nous nous sommes égarés du grand chemin de la vertu, que ce détour ne soit pas éloigné ni contraire à la bonne voie, mais un sentier raccourci qui nous redresse par la pénitence et nous conduise heureusement à notre patrie céleste. *Amen.*

SERMON CXXVI.

POUR LA FÊTE DE SAINT LUC ÉVANGÉLISTE.

De l'honneur qui a été rendu au saint Évangéliste et du pouvoir qu'il a eu sur l'esprit des hommes.

Misimus etiam fratrem, cujus est laus in Evangelio, per omnes Ecclesias.
Nous avons envoyé notre frère qui est loué par toutes les églises à cause de l'Evangile. (2. Cor. 8, 18.)

Pour faire le panégyrique du saint dont on célèbre aujourd'hui l'entrée dans le ciel, je pourrais vous montrer qu'il faut nécessairement qu'il ait eu une très-grande familiarité avec la Vierge, puisqu'il nous a enseigné plusieurs grands mystères qu'il ne peut avoir appris que de sa bouche, comme l'annonciation et le colloque de l'ange avec elle, la visitation à sa cousine Elisabeth, la naissance, la circoncision et la présentation de Jésus-Christ au temple; vous ajouter qu'il a eu si vivement empreinte en son âme

l'idée même de la modestie, de la gravité, de la beauté et de la sainteté extérieure de cette incomparable Vierge, qu'il en a laissé en l'Eglise deux naïfs portraits; je pourrais vous représenter qu'il a été le compagnon de saint Paul en ses voyages et travaux, et par conséquent participant de ses couronnes; qu'il a porté de plus continuellement, comme le dit l'Eglise, la mortification de Jésus en son corps; mais parce que saint Paul dit que sa louange est l'Evangile, pour me conformer au sentiment de ce grand Apôtre et pour louer l'ouvrier par son ouvrage, la cause par son effet et l'historiographe par son histoire, il me semble à propos de vous faire aujourd'hui considérer et admirer deux merveilles du saint Evangile. La première est le grand honneur qu'on lui a rendu au monde contre toute apparence humaine. La seconde est le grand ascendant qu'il a eu sur l'esprit et le cœur des hommes; c'est ce qui vous a acquis sur nous deux grandes obligations, ô sainte et bienheureuse Vierge! d'avoir conservé en votre cœur les paroles salutaires du Verbe qui sont couchées en l'Evangile : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo;* et d'avoir conçu en votre corps la parole éternelle du Père, comme son ange vous prédit par cette salutation : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — I. Videtur quod liber Evangeliorum, primo aspectu debuit reprobari ab omnibus, nempè : 1° Judæis; 2° Gentibus pontificibus. — II. Imperatoribus. — III. Magistratibus. — IV. Philosophicis et Oratoribus. — V. Viris probis. — VI. Vitiosis.

II. Punctum. — Quantus honor sit exhibitus libro Evangeliorum : I° A Doctis, 2° à Concil. 3° à Nobil., 4° Ab omnibus Christ.

III. Punctum. — I. Quàm mira fecerint viri illustres ad obediendum Evangelicis præceptis. — II. Et conciliis.

Conclusio. — In eos qui iis non obediunt.

Premier point. — I. 1° Il n'y a personne qui ne soit bien aise d'apprendre : *Omnes homines naturaliter scire desiderant*, dit Aristote; il y a fort peu de gens qui ne soient bien aises d'apprendre des nouvelles, il n'y a personne qui ne soit plus aise d'apprendre de bonnes nouvelles : il n'y a personne qui ne soit très-aise d'apprendre de bonnes nouvelles bien assurées; c'est l'entretien ordinaire des compagnies, c'est le sel et l'assaisonnement des festins, c'est le plus agréable déduit des voyageurs, c'est la plus délicieuse occupation de ceux mêmes qui ont mis en sequestre toute autre occupation; voici un livre qui se promet de nous en dire, et de nous en dire de bonnes, et de nous en dire de bien assurées; il se le promet si hardiment qu'il s'intitule la bonne et bien assurée nouvelle, c'est le saint Evangile; les doctes savent qu'Evangile veut dire en grec *bonne nouvelle*, et *saint* signifie, ce qui est bien affermi et assuré : *Sanctum quasi sancitum.* Si jamais livre fût rebuté, ce devait être celui-ci; si jamais livre a été reçu avec accueil, loué, approuvé et adoré de tout l'univers, ç'a été un livre sur tous les autres. Merveille que peu de gens admirent, merveille néanmoins qui mérite d'être admirée, mais pour l'admirer dignement, reportez s'il vous plaît votre esprit et votre imagination au temps auquel ce livre fut mis en lumière, c'est-à-dire il y a environ

seize cents ans. Supposez que vous y soyez : considérez quelles sont les mœurs, les humeurs, les inclinations et les affections des hommes. Toute la terre habitable était alors divisée en deux peuples, il y avait le peuple Juif et élu de Dieu, il y avait le peuple gentil et idolâtre, tous veulent savoir ce qui est dans ce livre, parce que tous sont curieux d'apprendre des nouvelles, et tous ont intérêt d'en apprendre de bonnes; mais d'abord selon l'apparence humaine, tous sont frustrés de leurs intentions et trompés en leurs espérances : ils ne trouvent rien moins en ce livre que ce qu'ils prétendaient y rencontrer. La meilleure nouvelle qu'on pouvait dire en ce temps-là à un juif, c'était lui annoncer la venue du Messie; le temps de son arrivée était échu, on l'attendait en grande dévotion, les semaines de Daniel étaient accomplies; le sceptre de Juda était en une main étrangère, il n'y avait pas même jusques à une simple femme comme était la Samaritaine qui ne dît : *Scio quia Messias venit.*

Un Juif donc prend en main ce livre, et trouvant au frontispice le saint Evangile, c'est-à-dire, la sainte et bonne nouvelle, il se figure que cet écrit lui dira des nouvelles de ce Messie qu'il attend avec tant d'impatience; mais au progrès de la lecture, il se trouve bien loin de ses conceptions : car il attend un Messie qui soit riche, opulent et accompagné d'un grand train, adoré de tous les rois et suivi de tous les peuples du monde; ses prophètes le prédisent tel, selon le sens qu'il leur donne : *Adorabunt eum omnes Reges terræ, omnes gentes servient ei.* Cependant ce livre ne lui annonce qu'un Messie né dans une étable et nourrisson d'un pauvre charpentier, un Messie humble, pauvre et mendiant, suivi de douze pêcheurs.

Il attend un Messie belliqueux qui doit être un foudre de guerre, victorieux en tous ses combats, qui doit faire un marchepied des têtes de ses ennemis, qui doit joindre à son domaine et conquérir par ses armes toutes les provinces de la terre; ses Ecritures le lui promettent tel : *Ponam inimicos scabellum pedum tuorum, dominabitur à mari usque ad mare;* et ce livre ne lui annonce qu'un Messie qui n'a jamais tenu une épée, qui s'enfuit par la crainte d'un roitelet, qui est suivi de douze disciples aussi lâches que des Thersites; qui s'est laissé prendre comme un enfant, qui a été conduit à la mort comme un mouton à la boucherie.

Il attend un Messie qui doit délivrer le peuple d'Israël de l'esclavage des Romains; qui le doit rendre riche et heureux, qui doit rendre glorieuse la ville de Jérusalem; qui doit remettre le temple de Salomon en son premier lustre et en son ancienne splendeur. La parole de Dieu le lui prédit tel : *Erit gloria domus istius novissimæ, major quàm prioris* (Aggæi. 2, 10). Et ce livre ne lui annonce qu'un Messie qui prédit la ruine de Jérusalem, la destruction du temple et l'anéantissement du peuple d'Israël : *Inimici circumdabunt te vallo, ad terram prosternent te, et non relinquent in te lapidem super lapidem.* Un Messie qui réduit tous les holocaustes anciens à un sacrifice d'un peu de pain et de vin en apparence; qui, au lieu de victime propitiatoire et d'hostie pour les péchés, se contente qu'un de ses disciples dise deux paroles : *Ego te absolvo,* pour l'abolition de tous les crimes.

Enfin, il attend un Messie qui doit approuver, autoriser et mettre en vogue la loi de Moïse, ce grand législateur qui parlait à Dieu face à face; et ce livre contient une doctrine qui paraît contraire au Vieux Testament; car le Psalmiste disait : *Beati omnes qui jurant in eo!* Et ce livre dit : *Nolite omninò jurare.* La loi condamne à mort un pauvre garçon pour avoir ramassé au jour de sabbat quelque bois pour faire du feu; et ce Messie commande à un homme de porter son lit, sans nécessité, le jour du sabbat. Moïse permet au mari de faire divorce avec sa femme par le libelle de répudiation; et ce Messie dit : Qui le donnera, sera vraiment adultère. Sans doute qu'il n'y doit pas avoir un juif en toute la Palestine, si peu zélé à sa nation et à sa religion, qui ne se scandalise de ce livre, qui ne procure qu'il soit condamné à être brûlé par la main du bourreau, avec défense très-expresse de le vendre, de le lire ou de l'avoir en sa maison sous peine de la vie : *Evangelium Judæis scandalum, gentibus autem stultitiam.*

2° Parmi le peuple gentil, il y a trois ordres, trois sortes de gens, trois états. Premièrement, l'état ecclésiastique, ou, pour mieux dire, l'ordre des prêtres et des pontifes; secondement la noblesse; troisièmement, le tiers-état. Un pontife ouvrant ce livre, et trouvant qu'il annonce un Dieu vivant sur terre, pense qu'il parlera hautement de Dieu, qu'il déclarera ses perfections divines et éternelles, qu'il aura de hautes et sublimes conceptions de l'essence de Dieu et de ses attributs, comme ont fait Platon, Aristote ou Trismégiste; il le dit donc et ne trouve rien de tout cela ou fort peu; car, excepté un seul chapitre ou même une partie du premier chapitre de l'Evangile de saint Jean, tout le reste ne traite que d'un Dieu-enfant, emmailloté, fatigué du chemin, mort entre deux larrons : *Invenietis infantem pannis involutum, fatigatus ex itinere Jesus, ivit bajulans sibi crucem.*

II. Les empereurs et les gens d'épée s'imaginent que ce livre leur représentera les exploits de quelque valeureux capitaine, qui s'est fait jour dans les escadrons hérissés de piques et de dards, qui les a percés comme un éclair, qui les a terrassés comme un foudre; ou que ce livre apprendra quelque nouvelle invention de faire sauter une tour, d'escalader une muraille, de faire brèche à un rempart, de surprendre une ville ennemie, et qu'ainsi ils le tiendront cher et précieux, ils le porteront toujours sur eux, ils le mettront au chevet de leur lit, comme Alexandre faisait de l'Iliade d'Homère; cependant ils n'y trouvent que la lâcheté des Apôtres, qui ont abandonné leur maître honteusement. Je vous laisse à penser si un homme courageux devait entendre favorablement saint Pierre prêchant son Dieu crucifié, ayant lu dans ce livre qu'il lui mettait en main, que lui-même l'avait lâchement renié au plus fort de la mêlée; ils lisent en ce livre : *Si on vous donne un soufflet sur la joue droite.....* qu'attend un cavalier lisant cela, sinon qu'on ajoutera en ce cas : Montrez que vous êtes honnête homme; et que ce n'est pas en vain que vous portez une épée au côté; et on ajoute : *Présentez la joue gauche pour recevoir un autre soufflet.*

III. Au tiers-état il y a des gens de bien et des gens vicieux.

Entre les gens de bien ou les honnêtes gens, quelques-uns s'adonnent et s'affectionnent au bon gouvernement de l'état, d'autres à l'étude et aux sciences, d'autres à la pratique de la vertu ; ceux qui gouvernent la république, ouvrant ce livre, pensent y trouver de bonnes maximes d'état pour bien établir et appuyer une monarchie ou une aristocratie, et ils y trouvent des maximes toutes contraires à leurs principes ; la maxime d'état dit : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare*, et ce livre dit : *Estote simplices sicut columbæ.* La politique dit, avec Cicéron (lib. 2, *de Leg.*), que toute nouvelle religion est dangereuse à un état ; ce livre prétend introduire une religion nouvelle, une religion étrangère, qui a ses commencements parmi le peuple juif, peuple méprisé et abhorré, de mains suspectes, une religion suspecte, qui ne veut s'établir que sur les ruines des autres ; de plus, la fin d'un bon gouvernement c'est de faire germer la paix, le repos en la république ; et ce livre proteste qu'il veut jeter la pomme de discorde et mettre la dissension dans les familles : *Non veni pacem mittere, sed gladium, veni enim separare nurum à socrû suâ.*

IV. Un orateur ou un philosophe, à l'ouverture de ce livre, se figure qu'il y trouvera quelque doctrine curieuse, quelque secret de nature, des harangues bien tissues, avec un langage fleuri, nerveux et éloquent, qu'il y trouvera quelque façon de mettre un syllogisme en bonne forme. Cependant, le philosophe n'y trouve qu'une doctrine basse, commune et triviale, des comparaisons populaires : *Que le royaume des cieux est semblable à un filet jeté en la mer, à un peu de levain, à un grain de sénevé.* L'orateur y trouve de grosses fautes contre la grammaire, des impropriétés de paroles, un langage rude, grossier et quasi rustique : *Exiit qui seminat seminare semen suum, virtutes operantur in illo, neque nubent, neque nubentur.* Témoin saint Augustin, qui confesse qu'avant sa conversion il avait peine à lire l'Ecriture, après les douceurs des orateurs profanes ; témoin saint Jérôme qui, tout converti et ermite qu'il était, se dégoûtait du bas style de l'Ecriture sainte, et s'adonnait à la lecture de Cicéron, dont il fut rigoureusement châtié de Dieu.

V. Le vertueux et l'homme de bien lisant que celui qui est annoncé en ce livre délivrera son peuple de ses péchés, se réjouit et se persuade qu'on lui enseignera la vertu, qu'il trouvera ici de beaux traités contre l'envie, la colère et le trop parler, comme dans Sénèque, dans Plutarque et dans Epictète ; qu'on y déduira en beaux termes la définition, la division et l'étymologie, les causes, les effets, les circonstances et les branches ou parties de chaque vertu ; qu'on y fera voir la laideur, les inconvénients et les remèdes des vices contraires. Cependant il y trouve : Si vous voulez être absous de tous vos péchés, faites-vous répandre trois ou quatre gouttes d'eau sur la tête : *Salvos nos fecit per lavacrum regenerationis.*

VI. Entre les vicieux, il y a des ambitieux qui ne pensent qu'à s'agrandir et qu'à avancer leur fortune : des avaritieux qui ne s'appliquent qu'à faire leurs maisons, et qu'à acquérir des richesses ; des voluptueux qui se vautrent dans les plaisirs et délices sensuelles ;

tous s'imaginent qu'en ce livre on leur apprendra quelque recette pour venir à bout de leurs desseins et obtenir ce qu'ils prétendent; mais ils y trouvent des commandements qui sont diamétralement opposés à leurs desseins et à leurs inclinations : *Recumbe in novissimo loco; vade, vende omnia quæ habes et da pauperibus; abneget semetipsum, tollat crucem suam.*

Comment donc ce livre a-t-il pu être reçu d'un seul homme de jugement? comment n'a-t-il pas été supprimé aussitôt que mis en lumière? comment n'a-t-il pas été rebuté du monde, comme le plus inutile, inepte et impertinent de tous les livres? Les doctes savent que le temps auquel Jésus vint au monde et auquel l'Evangile fut publié a été le siècle le plus poli en l'étude des bonnes lettres, le plus fécond en beaux esprits, le plus heureux en bonnes académies et universités, et le plus riche en toute sorte de livres doctes qui ait jamais été au monde; car alors on vit paraître les œuvres de Cicéron, d'Hortense, de Sénèque, de Plutarque, d'Ovide, de Virgile, de Catulle, de Martial, des deux Pline, de Suétone, de Tite-Live et de Tacite. Comment est-ce donc qu'un homme d'esprit, prenant en main ce livre de l'Evangile, et n'y trouvant rien d'extraordinaire, rien de conforme à son sentiment, ne le déchirait pas aussitôt ou ne l'envoyait au marché servir d'enveloppe?

Deuxième point. — 1° Cependant quel accueil ne lui a-t-on pas fait, quel honneur ne lui a-t-on pas rendu, quels effets n'a-t-il pas produit au monde? Les plus beaux esprits de l'univers, ayant lu et examiné ce livre, en ont été tellement charmés, qu'ils l'ont transcrit de leurs propres mains, l'ont traduit en toute sorte de langues, y ont fait des commentaires, l'ont appris par cœur mot à mot, ont trouvé une admirable propriété de paroles où paraissaient des barbarismes, une grande élégance où semblaient être des solécismes, un accord et une harmonie merveilleuse aux passages qui semblaient être contraires; il n'y a page, ligne, parole, ni syllabe où ils n'aient remarqué quelques mystères; et voilà ce qu'ont fait, non pas les docteurs d'une seule province, ou pour quelque intérêt particulier, mais de tous les cantons du monde, comme saint Ambroise et saint Grégoire en Italie; saint Augustin et saint Cyprien en Afrique; saint Basile et saint Grégoire de Nice en Cappadoce; saint Cyrille Alexandrin en Egypte; saint Cyrille de Jérusalem et saint Jérôme en la Palestine; saint Hilaire et saint Irénée en France; les doctes qui lisent leurs œuvres savent qu'ils ont été les esprits les plus déliés, savants et pénétrants qui aient été en leur siècle.

2° Et on l'a reçu avec tant d'honneur, qu'aux conciles généraux, qui étaient l'assemblée et la fleur des plus beaux esprits de la terre, et où se trouvaient les empereurs, comme en celui de Nicée où se trouva le grand Constantin; en celui de Chalcédoine où se trouva l'empereur Marcien; en celui de Constantinople où se trouva l'empereur Constantin IVe; on met ce livre au milieu de l'assemblée, sur un trône élevé, comme l'oracle duquel on devait apprendre tout ce qu'on voulait faire croire à l'univers.

3° On l'a reçu avec tant d'estime que l'empereur Henri I[er], entre plusieurs riches présents d'or, d'argent, de chevaux et de pierreries que le roi de France Robert lui envoya, ne choisit que ce livre. On l'a reçu avec tant de foi, qu'en signe d'honneur et de révérence, les premiers chrétiens, au rapport de saint Chrysostome, écrivaient en un papier un chapitre de ce livre et le portaient à leur cou, comme une arme de très-bonne trempe, contre toute sorte de maléfice. Et on l'a reçu avec tant d'accueil que, quand on en lit un chapitre, chacun se lève pour protester qu'il n'y a rien qu'on ne soit prêt d'entreprendre, rien qu'on ne soit prêt d'endurer pour la vérité de ces paroles.

4° Mais qui n'admirera le grand ascendant et le puissant empire qu'ont eu les moindres paroles de ce livre sur les plus forts et les meilleurs du monde. Je ne veux pas ici parler de ce qu'ont fait en suite de l'Evangile, les anciens anachorètes, qui vivaient en la Thébaïde; on dirait peut-être que c'étaient des gens du menu peuple pliables à tous vents et aisés à persuader; je veux seulement considérer les effets qu'a produits l'Evangile sur les esprits des comtes, des marquis, des princes, des rois, des empereurs et autres potentats de la terre.

Je trouve qu'en l'Evangile il y a des commandements; je trouve aussi qu'il a des conseils! les conseils sont renfermés en abrégé dans ce sermon que Jésus-Christ fit à ses Apôtres sur la montagne, qu'on nomme le *sermon des huit béatitudes* : les commandements sont exprimés avec des menaces de peine, par cette parole (*nisi*), et il y en a quatre principaux; je parle des commandements qui sont propres à l'Evangile et non pas de ceux qui lui sont communs avec la loi de nature et de Moïse : *Nisi quis renatus : nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum cœlorum : nisi pœnitentiam egeritis omnes peribitis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis.*

Troisième point. — I. Si vous voulez entrer au royaume des cieux, il vous faut faire baptiser, dit l'Evangile, c'est-à-dire, il vous faut faire répandre quelque peu d'eau sur la tête; comment est-ce que le monde ne s'est pas moqué de ce commandement avec bien plus d'apparence que Naaman ne se moqua d'Elisée quand il lui commanda de se plonger dans le Jourdain pour guérir de sa lèpre? Comment est-ce que les hommes n'ont pas dit : Vraiment voilà un beau moyen de gagner le ciel empyrée et de régner parmi les anges, comme si nous ne nous étions pas si souvent lavés, sans en avoir reçu d'autre bénéfice que d'effacer quelque ordure du corps et néanmoins des personnes très-illustres dans le monde, comme saint Ambroise qui avait été gouverneur à Milan; saint Augustin qui avait enseigné la rhétorique à Rome; saint Cyprien qui avait été homme consulaire; Victorin qui était consommé en toute sorte de sciences et qui avait eu pour écoliers la plupart des sénateurs, se soumettent volontairement à recevoir de la main d'un homme deux ou quatre gouttes d'eau, et protester que par cette cérémonie ils reçoivent le pardon de tous leurs péchés : *Non erubuit puer esse Christi tui* (S. Aug., *de Victorino*); et pour se rendre dignes de ce

bénéfice, et se disposer à cela, ils se mettent au nombre des enfants et des catéchumènes : ils se font instruire, comme de petits écoliers en la doctrine d'un homme crucifié, et ils permettent qu'en l'exorcisme du baptême, on leur mette du sel en la bouche, de l'huile sur la tête et de la salive aux oreilles.

Ceci ne nous semble pas admirable maintenant, parce qu'il ne se pratique que sur les enfants et que nous sommes accoutumés à le voir et que chacun le considère avec honneur et révérence ; mais c'était une grande merveille en ce temps-là, et il fallait un puissant charme pour persuader à un homme fait, et à une personne illustre, qui avait éclaté dans le monde, de se soumettre à cette humiliation parmi les payens qui se moquaient de ces cérémonies, comme d'actions niaises et ridicules ; et non-seulement les doctes s'y sont assujettis, mais les nobles, les rois et les empereurs, comme Constantin qui, après la défaite de Maxence et de son armée, composée de plus de deux cent mille soldats, pour triompher d'une si glorieuse victoire, au lieu d'aller sacrifier au Capitole, dépose la pourpre, se couvre de cendre, se revêt du sac de pénitence, baisse la tête sous la main d'un de ses vassaux nommé Silvestre ou bien Eusèbe pour recevoir un peu d'eau et effacer, par ce moyen, tous les crimes de sa vie passée ; autant en fit le roi Clovis, après l'insigne victoire remportée sur les Allemands. Et saint Louis faisait tant d'état de cette faveur qu'il avait reçue au baptême, que parce qu'il avait été baptisé à Poissy, il signait Louis de Poissy, faisant plus d'état de cette petite ville, pour y avoir reçu un peu d'eau, que de tout le reste de la France. Quelle efficace de ces paroles : *Nisi quis renatus !*

Ce livre dit : *Nisi efficiamini sicut parvuli ;* et en vertu de ce *nisi* plusieurs braves cavaliers font des choses inouïes et ridicules selon la raison humaine, comme Tesselin, père de saint Bernard, et seigneur de Fontaines en Bourgogne, qui, après avoir donné des preuves de sa valeur en de belles occasions dans les armées, se réduisit à la puérilité, se fit comme un petit enfant, et enfant de son propre fils, se rendit religieux sous la conduite du même saint Bernard, en l'abbaye de Clairvaux. Ne faisait-il pas beau voir un gentilhomme, qui avait blanchi à l'ombre des palmes et des lauriers, obéir à un jeune homme, son propre fils, lui demander congé pour sortir de la maison et recevoir sa bénédiction ; lui dire sa coulpe, lui rendre compte de sa conscience et s'abandonner à sa direction, comme un enfant de huit ans à celle de son pédagogue ? Autant en fit le père de saint Romuald à son propre fils ; l'oncle de saint Malachie à son neveu ; Jacques Martotille à saint François de Paule son fils, et plusieurs autres dont les historiens écclésiastiques sont remplis.

Nisi pœnitentiam egeritis, omnes peribitis. Ce nisi a fait des choses si prodigieuses au monde, que si des histoires bien authentiques et irréprochables n'en faisaient foi, on les tiendrait pour des fables. Foulque, comte d'Anjou, qui vivait il y a environ six cents ans, c'est-à-dire l'an 1038, pour avoir faussé le serment, qu'il avait fait à Héribert, comte du Mans, se soumit volontairement à cette pénitence : il fit un pèlerinage à Jérusalem ; étant là, il se mit une

corde au cou, un de ses serviteurs le traîna par cette corde, depuis le temple jusques au saint sépulcre, pendant qu'un autre le frappait à coups d'escourgées, lesquels il recevait patiemment les épaules nues, à la vue de tout le monde, et disant. Mon Dieu, ayez pitié et compassion de ce misérable parjure!

Un comte de Poitou, duc de Guienne, nommé Guillaume, beau-père du roi de France, Louis le Jeune, ayant lu en ce livre : *Nisi pœnitentiam egeritis,* va trouver à Reims le vicaire de Jésus-Christ, pour recevoir de lui la pénitence de ses péchés. Il l'envoie au patriarche de Jérusalem, et, par son ordre, il s'emprisonne dans une grotte, où il jeûne au pain et à l'eau l'espace de dix ans. Vous trouverez cela dans du Haillant, Guillaume de Bonneval et autres historiens de ce temps-là. Pareillement, Godefroi, duc de Lorraine, fâché de ce que l'empereur lui avait ôté le duché, fit, par dépit, brûler la ville de Verdun, et parce que l'église de Notre-Dame y fut aussi brûlée, il se soumit volontairement à la pénitence de la flagellation publique, et à porter lui-même, comme un manœuvre, les matériaux pour rebâtir l'église[1]. Henri II, roi d'Angleterre, après avoir persécuté saint Thomas de Cantorbéry, et été cause en partie de sa mort; ayant lu en ce livre : *Nisi pœnitentiam egeritis,* alla nu-pieds, couvert d'un sac, les yeux baignés de larmes, depuis l'église Saint-Dunstan jusques à la cathédrale, où était le corps de saint Thomas; et là, découvrant ses épaules, reçut volontairement plus de deux cents coups de fouet en la présence de tout son peuple : cela semble incroyable, mais Herbert et Roger, fidèles historiens qui y étaient présents, le content comme témoins oculaires, et il est si incontestable, que les Anglais mêmes de maintenant ne le désavouent pas.

Quel prince fut jamais plus heureux et glorieux que le grand Théodose, il défit heureusement les Polonais, n'étant qu'à l'âge de vingt ans; il défit généreusement le tyran Maxime et ses trois armées; il défit si heureusement et si valeureusement le tyran Eugène, qui, s'étant mis à pied à la tête de son armée, il eut l'air, le ciel, les vents et les tempêtes à sa solde, ainsi qu'à dit le poète : *Cui militat æther, et conjurati veniunt ad classica venti;* cependant ce prince si heureux, si vaillant et victorieux, est vaincu par une seule parole de ce livre; il était excommunié, et par conséquent privé de l'Eucharistie, pour un jugement trop rigoureux et trop précipité qu'il avait donné contre les Thessaloniciens; et cette parole de l'Evangile : *Nisi manducaveritis,* eut tant de force sur lui, que pour se rendre digne d'être reçu à manger ce corps précieux, il fit huit mois de pénitence; lesquels il passa en tristesse, en larmes, en sanglots et en amertumes de cœur tout à fait incroyables; et comme un jour un de ses favoris nommé Rufin lui dit que Sa Majesté ne devait pas se mettre tant en peine : Ah! lui dit-il, tu ne sais pas où le mal me blesse? n'ai-je pas sujet de pleurer mon malheur avec des larmes bien amères, voyant que l'Eucharistie, qui est accordée aux esclaves et aux mendiants, m'est refusée pour mon indignité.

[1] *Ita Hermanus Sigib.*; Baron. an. 1047.

II. Les promesses contenues en ce livre n'ont pas produit de moindres effets au monde que les menaces. Elles sont contenues dans les béatitudes que saint Luc réduit à quatre : *Beati pauperes spiritu*, c'est-à-dire bienheureux sont ceux qui sont pauvres volontairement, non pas par contrainte et à contre-cœur. En vertu de ces paroles un grand nombre de princes, de rois et d'empereurs se sont volontairement dépouillés de leurs royaumes, ont quitté leurs sceptres et leurs couronnes, ont changé leur pourpre en un habit de bure, leurs palais en cellules, leurs festins délicieux en légumes et en viandes grossières : comme en France Carloman frère de Pépin, et Henri, frère de Louis le Jeune; Vemba, et Alphonse IV, rois d'Espagne; Sigibert et Sébi, rois d'Angleterre; Baudouin, roi de Jérusalem; Casimir, roi de Pologne; Elesban, roi d'Ethiopie; Etienne, roi de Hongrie; Hugues, roi d'Italie; Ina, roi des Saxons; Anselme et Rachif, rois de Lombardie; Bardanes et Michel Curopalates, empereurs. Je ne nomme que ceux qui sont entrés dans les cloîtres de leur bon gré; je ne parle pas de ceux qui y ont été jetés par force.

Voyez un peu quels travaux n'embrassent point les grands du monde, quels dangers ils n'encourent point, quelles finances ils n'épuisent point? quels sujets ils n'exposent point à la boucherie? quel droit divin et humain ils ne transgressent point, je ne dirai pas pour acquérir ou conserver une couronne, mais pour y ajouter trois ou quatre pouces de terre; et quand deux potentats sont en litige de quelque domaine, quel est l'homme qui oserait entreprendre de persuader à l'un deux de quitter sa prétention et de laisser la proie qu'il ne tient pas encore; et si quelqu'un ouvrait seulement la bouche pour parler de cette renonciation, ne serait-il pas estimé impertinent et téméraire? Et voilà cependant qu'une petite parole de ce livre a tant d'empire sur les grands du monde, qu'elle leur fait quitter très-volontiers, non pas une partie de leur domaine, non une prétention litigieuse, mais des couronnes qui leur étaient acquises et bien affermies sur leur tête.

Beati qui lugent, *beati qui esuriunt*. En suite de ces paroles, plusieurs nobles et illustres courtisans qui avaient été les favoris de leurs princes, chéris et adorés des peuples, comme saint Arsène, gouverneur de l'empereur Arcade; saint Gallican, saint Paulin et saint Nilus, qui avait été préfet; plusieurs faibles et délicates demoiselles qui avaient été nourries dans les délices de la cour, comme sainte Paule, comme sainte Eustochium, Mélanie la vieille et la jeune, Tarsille et Emilienne, ont quitté les grandeurs et les délices du monde, pour s'emprisonner dans des grottes, pour jeûner au pain et à l'eau, pour pleurer très-amèrement et mener une vie composée de toutes sortes de rigueurs et d'austérités.

Les payens faisaient tant d'état de la continence et mortification de la chair, qu'ils rendaient des honneurs presque divins à leurs vierges qu'ils appelaient *vestales* : elles étaient nourries aux dépens du public, on leur entretenait des carrosses et un train comme à des princesses; elles avaient pouvoir de faire testament dès l'âge de six ans, elles portaient la mitre en tête et l'écarlate sur les épaules; quand elles rencontraient en la rue un criminel

qu'on menait à la mort, elles lui pouvaient donner sa grâce. Les tribuns, les consuls et les empereurs même, quoique triomphants, leur cédaient le haut bout; et toutefois, on attirait si peu de filles à la virginité, par tant d'honneurs et de prérogatives, qu'au rapport de saint Ambroise, elles n'étaient ordinairement que sept en nombre, et si ce n'était que pour un temps qu'elles étaient obligées à la continence, lequel étant passé, elles pouvaient se marier, tant la vertu de virginité est difficile à être persuadée à la nature humaine. Mais un petit grain de cette semence céleste a fait germer tant de fleurs de lis par tout le monde, une parole de ce livre : *Beati mundo corde*, a été si persuasive, que des millions de garçons et de filles ont embrassé cette vertu sans y être attirés ni par l'honneur, ni par les richesses, ni par aucun privilége, ni par aucun autre motif que pour obéir au conseil qu'en donne l'Evangile.

Je ne veux pas ici même conter qu'en la seule ville de Rome, du temps de saint Grégoire (lib. 6, regist., ep. 23), il y avait trois mille vierges religieuses, sans comprendre celles qui gardaient le célibat dans des maisons séculières; du temps de Palladius, il y en avait vingt mille en une seule ville d'Egypte, qu'on nommait Oxirinque. Je ne veux pas produire le nombre innombrable de monastères qui sont en tout l'univers, où une infinité de demoiselles mènent une vie angélique dans une chair fragile et mortelle, non pour un certain temps, ainsi que les vestales, mais jusques au dernier soupir de leur vie. J'admire plus que cette semence ait produit des fleurs de lis dans les épines du mariage.

J'admire que cette parole : *Beati mundo corde*, ait fait que plusieurs gentilshommes, plusieurs rois, princes et empereurs en tous les royaumes du monde, en la fleur de leur jeunesse, en l'ardeur de la concupiscence, dans les délices de la cour, dans la licence du mariage, dans l'occasion pressante et journalière, ayant gardé virginité perpétuelle avec leurs épouses, comme ont fait en Angleterre, saint Edouard avec Edith; en Antioche, saint Julien avec sainte Basilisse; en Espagne, le roi Alphonse surnommé le chaste; en France, saint Elzéar avec sainte Delphine; Marcian avec Pulchérie; saint Luc depuis évêque de Troyes, avec Piméniole sœur de saint Hilaire évêque d'Arles; à Constantinople, Nébridius, préfet, avec Olympias; à Rome, saint Valérien avec sainte Cécile, saint Chrysante avec sainte Darie; en Suède, le prince Edgard avec Catherine, fille de sainte Brigitte; en Allemagne, l'empereur Henri second, qui, étant au lit de la mort, dit aux parents de son épouse Cunégonde : *Recipite quam mihi tradidistis virginem vestram :* Reprenez votre vierge, ainsi que vous me l'aviez donnée.

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam. Cette parole a encouragé un grand nombre de très-nobles gentilshommes, comme saint Sébastien; de capitaines ou généraux d'armée, comme saint Maurice, saint Mercure, saint Eustache et saint Porphire; de très-illustres demoiselles, comme sainte Flavie Domitille et sainte Agnès à souffrir d'être dépouillés de leurs biens et de leurs états, et condamnés à une mort très-cruelle, pour la défense des vérités contenues en ce livre.

CONCLUSION. — Il faut donc que je dise avec le docte prince de la Mirandole : *Magna insania Evangelio non credere, cujus veritatem sanguis Martyrum clamat, Apostolicæ resonant voces, miracula probat, ratio confirmat, elementa loquuntur, populi confitentur; sed longè major insania, si de veritate Evangelii non dubites, ita tamen vivere quasi de ejus falsitate minime dubitares* : C'est une agréable folie de ne pas croire à l'Evangile, qui a été publié avec tant de merveilles, scellé par le sang de tant de martyrs, approuvé par tant de docteurs, et prouvé par tant de miracles, qui a été confirmé par tant de nations; mais c'est une plus grande folie de ne douter aucunement de la vérité de l'Evangile, et de vivre néanmoins avec autant de vices, que si vous croyiez que l'Evangile ne fût qu'une pure fable. C'est une grande incrédulité de ne pas croire à des vérités attestées par des témoignages si évidents, si irréprochables et si éclatants, que, comme a dit Richard de Saint-Victor, si nous sommes trompés en croyant l'Evangile, il faut nécessairement que Dieu nous trompe. Mais c'est une grande stupidité que de n'être aucunement ému par des vérités si importantes que nous tenons pour toutes assurées. Qu'est-ce à dire que ceci, mon cher auditeur, et d'où vient que l'Evangile a tant de pouvoir sur un si grand nombre de personnes sages et qu'il n'en a point sur vous? Sur vous, dis-je, qui vous estimez et qui voulez être estimé si sage? Quel effet extraordinaire a jamais produit en vous une doctrine si extraordinaire? Qu'avez-vous jamais fait d'héroïque, qu'avez-vous jamais enduré de difficile pour la vérité de l'Evangile? A quel commandement de l'Evangile avez-vous jamais obéi, ou quel conseil de l'Evangile avez-vous jamais pratiqué? Voilà quatre commandements propres à l'Evangile, quatre *nisi*, quatre menaces en cas qu'on n'y obéisse pas; vous en avez déjà accompli deux; oui, mais ce sont ceux qui ne vous coûtent rien; vous avez été baptisé, mais sans votre consentement actuel, et à votre insu; vous recevez quelquefois le corps précieux de Jésus-Christ; oui, mais c'est qu'il n'y a point peine à cela, qu'il n'y a qu'à ouvrir la bouche et avaler ce qu'on vous donne; mais les deux autres commandements, qui sont un peu difficiles, avez-vous jamais pensé à les mettre en exécution? *Nisi efficiamini sicut parvuli.*

Quand vous êtes-vous jamais bien humilié, quand avez-vous soumis votre jugement à votre père, à votre mari, à votre maître ou à votre supérieur? *Nisi pœnitentiam egeritis* : Quelle pénitence avez-vous faite pour des péchés si grands, si divers et en si grand nombre, que vous en avez commis? L'Evangile dit : *Beati pauperes, beati qui lugent, beati qui esuriunt, beati mundo corde; væ vobis qui saturati estis.* Si vous ne croyez pas cela, vous êtes incrédules, vous êtes infidèles, et vous êtes damnés sans autre forme de procès : *Qui non credit jàm judicatus est;* et si vous le croyez, d'où vient que cela n'a point d'effet sur vous? d'où vient que vous vous exposez si librement à ses anathèmes, que tous vos nerfs ne sont tendus qu'à éviter la pauvreté et qu'à acquérir des richesses? D'où vient que vous n'allez qu'aux compagnies où vous savez qu'il y aura à rire? que vous ne cherchez que les exercices où il y a du passe-temps et

de la récréation? D'où vient que vous voulez toujours être soûl comme le plus immonde de tous les animaux? et d'où vient enfin que vous croupissez toujours dans la boue de vos impuretés?

Quand je considère notre vie, je ne puis assez m'étonner de votre insensibilité; je ne puis trouver la raison pourquoi nous sommes souvent si sensibles à des vérités moins assurées et de moindre conséquence, et si stupides aux vérités de l'Evangile qui sont si certaines et de si grande conséquence; quelques-uns disent que c'est que nous ne sommes touchés que des choses présentes et qui sont devant nos yeux, que les futures ou que les éloignées ne nous excitent pas; mais on voit par expérience souvent, que nous sommes vivement touchés des choses éloignées et futures; car, comme dit saint Augustin, si on a publié un édit de la part du prince, qui commande quelque chose, sous de très-grandes peines, encore que l'exécution en soit difficile, encore que vous n'ayez jamais vu le roi, ni n'en ayez lu l'ordonnance, encore que vous n'ayez pas entendu le héraut quand il la publiait, seulement parce que vous voyez deux ou trois de vos voisins, qu'ils vous disent qu'il a été publié et qui commencent à y obéir, vous vous mettez à votre devoir et vous obéissez. Vous avez entre vos mains l'Evangile, qui est le livre des ordonnances de Dieu, vous le lisez ou vous le pouvez lire, vous entendez les pasteurs de l'Eglise et les prédicateurs qui le publient; vous avez vu tant de grands personnages qui se sont mis en état d'y obéir, qui ont tant fait, tant quitté ou tant enduré pour s'y soumettre, et vous ne vous en remuez pas?

N'est-ce point que les promesses et les menaces qui y sont contenues sont pour l'avenir; mais on voit tous les jours que vous faites, que vous donnez et que vous quittez mille choses par l'espérance de l'avenir, dit fort bien saint Salvien. Quand vous ensemencez vos terres, quand vous labourez vos héritages, ou quand vous travaillez à l'étude, n'est-ce pas pour l'avenir, en avez-vous pour le présent le profit que vous y prétendez? ne donnez-vous pas tous les jours de l'argent à rente par l'espérance des arrérages? Si un homme inconnu vous demande deux ou trois cents écus à intérêt, vous les lui donnez très-volontiers, pourvu qu'un riche bourgeois le cautionne, et vous vous tenez bien assuré de votre argent, par un petit papier de constitution qu'un notaire vous a mis entre les mains; et si le Fils de Dieu vous prie de donner à un de ces pauvres une aumône pour votre salut, de vous abstenir de ce gain injuste ou de ce contrat usuraire, vous n'en ferez rien, encore que lui-même cautionne le pauvre, encore qu'il vous promette de vous rendre le centuple, encore qu'il vous mette en main l'acte public de ses protonotaires, qui est le saint Evangile.

Sachez que ce n'est pas en vain que l'Evangile s'appelle Nouveau Testament, *Testamentum* ou *Berith* en hébreu; que ce n'est pas seulement à dire une dernière volonté, mais un pacte, une alliance et un contrat; parce que c'est en effet un contrat entre Dieu et les hommes, et une transaction qui a des conditions de part et d'autre. Si une partie manque à ce qui est convenu, l'autre est quitte de sa promesse : par cette transaction, Dieu nous promet de nous faire ses héritiers, mais à condition que nous serons ses enfants et des

enfants obéissants; il nous promet son paradis, mais à condition que nous garderons ses commandements. Testament Nouveau, c'est-à-dire bien différent de l'Ancien. Le Vieux Testament était une loi imparfaite qui ne demandait pas beaucoup de perfection aux Juifs : aussi il ne fut confirmé que par le sang d'un animal, et il ne promettait que des biens de la terre, des richesses temporelles; mais le Nouveau est une loi de grâce, il demande de nous une grande perfection, de ne point jurer du tout, de vouloir du bien à ses ennemis, d'avoir une grande pureté de cœur; aussi est-il confirmé, non par le sang d'un animal, mais par le sang d'un Homme-Dieu, et il nous promet des récompenses éternelles, ineffables, incompréhensibles et infinies. *Amen.*

SERMON CXXVII.

DE SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR.

(Prêché à Toulouse.)

Stephanus autem plenus gratiâ et fortitudine.
Or, Etienne était plein de grâce et de force. (Act. 6, 8.)

Hier nous célébrions la naissance de Jésus sur la terre, aujourd'hui nous célébrons la naissance de saint Etienne dans le ciel; hier nous considérions Jésus couvert des livrées de notre mortalité, et aujourd'hui nous considérons saint Etienne revêtu des ornements de l'immortalité. Hier nous adorions Jésus gisant entre deux animaux, et nous honorons aujourd'hui saint Etienne régnant parmi les anges; il y a rapport, convenance, liaison et causalité entre ces deux mystères, car Jésus a daigné venir ici-bas, afin que saint Etienne méritât de monter au ciel. Et comme vous avez beaucoup de part à la fête d'hier, ô sainte Vierge! vous en avez aussi beaucoup à la solennité d'aujourd'hui. Saint Etienne est entré au ciel plutôt que vous; mais il n'y est pas allé sans vous, car vous avez contribué à sa conversion par vos prières, vous l'avez instruit en la foi et édifié par vos bons exemples; car il était votre concitoyen, et vous l'avez encouragé au martyre, vous l'avez assisté à sa mort, vous avez recommandé son âme à votre Fils; et, si je l'ose dire, vous y étiez obligée; car il avait soin des veuves et vous étiez du nombre; il leur distribuait les aumônes nécessaires à leur entretien et il vous avantageait par-dessus les autres, comme la plus signalée et la souveraine de toutes. Maintenant qu'il est auprès de vous, il a augmenté les inclinations respectueuses qu'il avait pour vous; si bien que pour satisfaire à son désir, nous vous honorons, nous vous bénissons et saluons : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — I. Charitas, propria sancti Stephani virtus, omnium virtutum maxima. — II. Magis necessaria. — III. Æterna. — IV. Habet duos actus, nempè zelum gloriæ Dei, et amorem inimicorum.

I. Punctum. — Zelus gloriæ Dei commendatur : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Comparatione, 4° Ratione, 5° Exemplis, 6° Responsionibus ad objectionem.

II. Punctum. — Amor inimicorum : 1° Quàm heroicus in Stephano; 2° Quàm fructuosus ipsi.

Conclusio — 1° Invocandus Stephanus; 2° Imitandus; 3° Paraphrasis illorum verborum, ecce video cœlos.

Exorde. — I. On peut appliquer à chaque saint, mais avec analogie et proportion, ce que le Psalmiste a dit du Saint des saints : *Magnus Dominus, et magna virtus ejus.* Une âme choisie est d'autant plus grande et plus éminente dans le ciel que sa vertu a été plus grande et plus excellente sur la terre, et pour bien connaître et célébrer les louanges d'un saint, il faut soigneusement regarder quelle a été sa propre grâce, son talent, le don particulier et la vertu dont il a été le plus avantagé et qui fait qu'on puisse dire de lui : *Non est inventus similis illi;* car il en est des grandeurs et des richesses spirituelles comme des temporelles. Si Dieu vous a donné des biens de la terre en abondance, s'il vous a fait grand, riche ou puissant dans le monde, ce n'est pas pour vous seul, ne vous y trompez pas ; car, qu'avez-vous mérité de lui plus que les autres? c'est afin que vous vous serviez de votre pouvoir et de vos richesses pour secourir les pauvres, pour protéger les faibles et les oppressés, c'est pour aider les veuves et les orphelins : *Hospitales invicem, unusquisque prout accepit gratiam, in alterutrum illam administrantes, sicut boni dispensatores multiformis gratiæ Dei.* Ainsi il donne à chaque saint quelque vertu particulière, rare, excellente et héroïque, afin qu'il en fasse part aux autres, afin qu'il la communique à toute l'Eglise, par ses exemples, par ses influences et par ses intercessions. Il nous faut donc rechercher quelle est la plus noble de toutes les vertus, et quelle est la propre vertu de saint Etienne; car si la grandeur des saints consiste en leur vertu, et si la plus noble de toutes les vertus est la propre vertu de ce saint, nous conclurons par bonne conséquence qu'il est très-grand, très-éminent, très-illustre et très-glorieux parmi les citoyens du ciel.

L'angélique saint Thomas (2. 2. q. 23, art. 6), prenant la balance à la main et pesant au poids du sanctuaire le mérite des vertus, donne le plus haut prix à la charité, comme à la plus excellente, la plus méritoire, la plus nécessaire et la plus permanente de toutes. Or, elles se réduisent toutes à deux genres, qui sont les cardinales et les théologales : les cardinales peuvent être purement morales, humaines et naturelles; quelques payens en ont eu de très-héroïques en apparence, mais jointes à des vices très-notables et très-abominables : car, si Sénèque était si prudent en apparence qu'on l'a surnommé le *sage*, il était en effet orgueilleux et plein de vanité. Caton semblait être juste, mais il a été si lâche, que par crainte de l'ignominie, il s'est tué soi-même. Alexandre le Grand était courageux et magnanime, mais sujet au vin et intempérant. Catilina avait la tempérance en grande recommandation, mais il était si injuste, qu'il conspirait contre sa patrie. Et qui ne sait cette maxime de la morale prononcée par saint Ambroise, que les vertus se tiennent par la main, qu'elles sont si

inséparables et si attachées l'une à l'autre, que qui ne les a toutes en habitude n'en a pas une véritable : *Connexæ sibi sunt et concatenatæ virtutes.* De même les autres vertus qui sont comme des rejetons et des branches de ces quatre, et qui semblent approcher de plus près de la perfection chrétienne, comme la chasteté, la pauvreté et l'obéissance, se trouvent quelquefois parmi les payens ou les âmes mondaines sans aucun mérite : car, les vestales gardaient la virginité pour quelque temps; Cratès et d'autres philosophes idolâtres se sont volontairement dépouillés de leurs biens; plusieurs courtisans, par ambition, se rendent longtemps obéissants à leur prince pour obtenir quelque gouvernement où ils puissent commander durant le peu de temps de la vie qui leur reste : *Diù serviunt, ut brevi tempore dominentur.*

Vous me direz que ces vertus cardinales peuvent être surnaturelles, chrétiennes et divines, et qu'elles sont dans les âmes choisies; il est vrai, mais saint Augustin vous répond[1] qu'alors ces vertus ne sont autre chose que la charité partagée en quatre branches. Je ne crains point, dit-il, de définir ainsi ces quatre vertus dont je souhaite que la vérité se trouve aussi bien dans le cœur des hommes, qu'ils en ont les noms dans la bouche, et de dire que la tempérance est un amour qui se conserve entier et pur à celui qui est aimé; que la force est un amour qui supporte aisément toutes choses pour l'objet aimé ; que la justice est un amour qui sert seulement à celui qu'on aime, et qui de là apprend à bien commander aux autres, et que la prudence est un amour qui sait séparer sagement les choses qui l'aident à posséder l'objet aimé d'avec celles qui lui en peuvent ôter la jouissance.

Quant aux vertus théologales, qui sont toujours surnaturelles et divines de leur chef, saint Paul a dit expressément que la charité en est la plus grande : *Nunc autem manent fides, spes, charitas. Tria hæc, major autem est charitas;* car les deux autres sans celle-ci ne sont des vertus qu'à demi, qui ne peuvent atteindre à Dieu parfaitement : car, par la foi nous ne le connaissons qu'en partie et au travers d'un voile : *Ex parte cognoscimus tanquam per speculum, et in ænigmate* : l'espérance ne regarde Dieu qu'en tant qu'il est bon, libéral, magnifique et puissant; elle n'a point pour objet l'éternité de Dieu, ni son immensité, son indépendance, ni sa justice vindicative.

II. Mais la charité regarde Dieu en tout ce qu'il a et en tout ce qu'il est; elle aime tous ses attributs, elle embrasse par affection et par amour de complaisance toutes ses divines perfections : sans elle les autres vertus les plus saintes et les plus héroïques n'obtiennent point de récompense; car, quand j'aurais une foi si grande que je vinsse à transporter les montagnes, dit saint Paul, quand je donnerais tous mes biens aux pauvres, quand j'endurerais le martyre, si je n'ai la charité rien ne me profite; et il l'a jugée si absolument nécessaire, qu'il ne dit pas seulement, que sans elle rien ne lui profite, mais qu'il n'est rien : *Nihil sum.* Et ailleurs il publie que celui qui n'a pas cette vertu est anathème, excommunié

[1] Ep. 52, *ad Macedonium* et lib. *de moribus Ecclesiæ et alibi.*

et maudit : *Qui non amàt Dominum Jesum Christum, sit anathema.*

III. De plus, la foi nous conduit seulement au ciel, elle n'y entre pas avec nous, nous ayant mené jusqu'à la porte, elle nous dit : Entrez! à la bonne heure, mais pour moi je n'y entrerai pas; les aveugles ne sont point reçus en ce jour de lumière et je suis aveugle de nature. L'espérance en fait de même, elle se contente de nous mettre en chemin, nous persuader d'y prétendre, et de nous encourager à y aspirer et marcher à grands pas; mais la charité ouvre le ciel, elle en a la clé, elle y entre et nous y fait entrer. Je suis ici maîtresse, nous dit-elle; j'y fais ce que bon me semble, et j'y reçois ceux qui m'ont courtisée. Quand vous y êtes entré, vous trouvez les anges, et elle vous dit : Ce n'est pas ici où il se faut arrêter : passez outre, vous trouverez les archanges; passez outre, vous trouverez les principautés, les dominations : allez plus haut. Elle ne vous quitte point qu'elle ne vous ait introduit et logé au sein de Dieu et en son cœur adorable : car Dieu est charité, la charité est Dieu; Dieu n'est pas la foi, ni l'espérance, même il n'a point de foi ni d'espérance, mais il a de la charité et il est la charité : *Deus charitas est;* c'est donc en cette vertu que consiste la vraie grandeur, la sainteté et la perfection des chrétiens.

IV. Or, la charité exerce deux actes : l'amour de Dieu et l'amour du prochain; ce sont comme deux enfants d'une même mère, deux ruisseaux d'une même source et deux branches d'une même tige. La perfection de l'amour de Dieu, c'est le zèle : car le zèle n'est autre chose qu'un amour ardent et enflammé; la perfection de l'amour du prochain, c'est la patience des injures et le pardon des offenses; et c'est en ces deux points que saint Etienne s'est rendu signalé, c'est de quoi les saints Pères le louent, l'estiment, l'admirent et nous le proposent à imiter : *Charitatem pro armis habebat, charitate ubique vincebat; per charitatem Dei sævientibus Judæis non cessit, per charitatem proximi pro lapidantibus intercessit*, dit saint Fulgence (Serm. *de S. Steph.*). Contre les ennemis de Dieu c'était un lion, envers ses propres ennemis c'était un agneau; aux affaires de Dieu il était tout de feu, en ses propres affaires il était tout de glace; pour la querelle de Dieu il était tout ardent comme Elie, pour sa propre querelle il était patient comme Job; aux injures qu'on faisait à Dieu il était zélé comme Phinées, aux injures qu'on lui faisait il était doux comme Moïse : *Vir mitissimus super omnes homines* (Num. 12, 3); dans les persécutions qu'on faisait à l'Eglise, il pouvait dire : *Zelo zelatus sum pro domo Dei;* mais dans les siennes propres il ne disait que : *Factus sum sicut homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones.* Pour les intérêts de Dieu il avait un front d'airain et de diamant : *Ut adamantem, et silicem dedi faciem tuam* (Ezech. 3, 9); en ses propres intérêts il avait un visage d'ange : *Videbant faciem ejus tanquam faciem angeli; Stephanus plenus fortitudine :* voilà sa générosité; *Plenus gratiâ :* voilà sa débonnaireté; *Durâ cervice et incircumcisis cordibus :* voilà son zèle; *Ne statuas illis hoc peccatum :* voilà sa patience et le pardon des injures; et nous faisons tout le contraire.

Car aux injures qu'on nous fait, nous sommes sensibles comme des enfants; aux injures qu'on fait à Dieu, nous sommes insensibles comme des pierres; pour nos propres intérêts, courageux comme des Hercules; pour les intérêts de Dieu, lâches comme des Thersites. Vous négligez ce qui est de son honneur et de sa gloire, vous n'avez point de soin de ses affaires, d'empêcher qu'il ne soit offensé, de procurer qu'il soit bien servi en la communauté, où vous avez du pouvoir. Il a tant de zèle pour vous, que si quelqu'un vous offense en votre personne, en votre honneur ou en vos biens, il le damne éternellement, quand il aurait été son plus grand favori : et si on foule aux pieds son honneur, si on blasphème son saint nom, si on transgresse ses commandements, si on opprime l'Eglise son épouse, si on calomnie ses serviteurs, vous n'en avez point de ressentiment?

Premier point. — 1° Il faut que je vous confesse qu'il y a une parole en l'Ecriture, qui me met en appréhension et en peine pour mon salut; car je les pèse toutes, parce que le Fils de Dieu a dit que le ciel et la terre manqueront plutôt qu'une seule syllabe de l'Ecriture manque d'être effectuée. Or, en l'Apocalypse (21, 8), le saint Evangéliste dit [1] aux incrédules, aux exécrables, aux homicides, aux impudiques, aux empoisonneurs, aux idolâtres et à tous les menteurs, que leur département sera un étang ardent de feu et de soufre. Entendez-vous bien cela, mes frères, le croyez-vous? Or bien, croyez-le ou ne le croyez pas, il ne laissera pas d'être vrai. Si vous êtes incrédule aux paroles de Dieu qu'on vous prêche, si vous êtes blasphémateur, si vous êtes homicide ou de fait ou de volonté par des inimitiés enragées, si vous êtes impudique ou menteur, ou sujet à un autre semblable vice, votre logis éternel, votre demeure à perpétuité sera un étang de feu et de soufre ardent.

Mais avant tous les autres, il a dit un mot qui s'adresse à moi et qui me touche : *Timidis autem,* un étang de feu est préparé aux personnes timides, aux prédicateurs qui, par timidité, ne prêchent pas les vérités importantes, ou qui ne reprennent pas les vices; aux confesseurs qui, par lâcheté ne refusent pas l'absolution à ceux qui en sont indignes, aux juges qui ne punissent pas les injustices des chicaneurs. Ne vous y trompez pas, Messieurs; ce n'est pas une chose indifférente que d'être stupide ou pusillanime aux offenses de votre Dieu; il y va de votre salut. En la chambre de l'édit, si vous ne vous opposez courageusement aux ennemis de la foi, à ces gens qui se disent : *De synagogâ libertinorum;* aux autres chambres du parlement, si recevant trop légèrement les appels comme d'abus, vous êtes cause que les mauvais prêtres sont maintenus en l'exercice de leurs charges dont ils sont très-indignes et incapables, s'ils administrent mal les sacrements et mènent une vie scandaleuse, vous avez devant Dieu les mains sanglantes d'une infinité de sacriléges et d'autres crimes qui se commettent, d'une

[1] Timidis autem, et incredulis, et execratis, et homicidis, et fornicatoribus, et veneficis, et idolatris, et omnibus mendacibus, pars illorum in stagno ardenti igne, et sulphure.

infinité d'âmes qui se perdent. Si étant magistrat vous permettez qu'on charrie les jours de fête, si vous ne punissez pas les marchands qui tiennent les boutiques ouvertes, si vous recevez les charlatans qui vendant des onguents pour les brûlures du corps, brûlent les cœurs des assistants du feu infernal de lubricité par leurs paroles ou gestes impudiques, votre demeure éternelle sera un étang de feu.

2° *Propterea infernus dilatavit os suum absque termino*, ajoute le prophète au lieu sus-allégné, et saint Chrysostome [1] prêchant au peuple d'Antioche, lui dit : Le nombre des prédestinés est très-petit; je ne pense pas qu'en cette grande ville il y ait cent personnes qui se sauvent; l'enfer se peuple démesurément, le nombre des damnés se grossit à milliers : *Quia nemo zelum habet*, parce que personne n'a du zèle pour le salut des âmes : on les néglige comme si elles ne coûtaient rien au Fils de Dieu. Quel aveuglement! dit saint Bernard : *Cadit asina, et est qui sublevet; perit anima, et non est qui reputet;* Si un âne tombe, il se trouve des gens qui l'aident à se relever; si une âme se perd, personne ne s'en soucie.

Quand vous serez au lit de la mort, le prêtre qui fera la recommandation de votre âme, demandant pardon à Dieu pour vous, lui remontrera que vous avez eu du zèle : *Licet enim peccaverit, tamen Patrem, et Filium, et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit, zelum Dei in se habuit*; les anges diront, cela est faux, cela est très-faux, il n'a point eu de zèle pour Dieu ni pour le salut des âmes; a-t-il jamais rapporté à ses domestiques ce qu'on avait dit au sermon? a-t-il jamais eu le soin d'enseigner les mystères de la foi à ses fermiers ou aux ouvriers qui travaillaient pour lui? a-t-il jamais repris ceux qui blasphêmaient ou qui disaient des paroles sales?

3° Voyez ce que vous dites, et ce que vous pensez : quand quelqu'un de vos parents ou amis est insensible aux injures qu'on vous fait, quand on vous rapporte qu'on a détracté de vous en compagnie, vous demandez : Et un tel de mes parents qui y était, que disait-il? Pas un mot. Oh! le lâche! oh! le perfide! Si on vous attaque, si on vous fait un affront et que votre serviteur ne s'en remue pas, qu'en dites-vous? oh! le maraud! oh! le coquin!

4° L'expérience fait voir qu'il ne faut qu'une personne bien zélée en une compagnie ou dans une communauté pour faire que chacun se tienne à son devoir et pour empêcher que Dieu ne soit offensé; car enfin on porte je ne sais quel respect naturel à la vertu, et les plus vicieux et dissolus redoutent ceux qu'ils savent être bien avec Dieu, et s'intéresser pour sa gloire; et le zèle nous donne de l'esprit et des inventions pour les desseins qui peuvent avancer la gloire de Dieu : il donne du courage pour les entreprendre et des forces pour les exécuter; il donne de la constance pour franchir les difficultés qui se présentent et des armes pour combattre et surmonter les ennemis qui s'y opposent : *Accipiet armaturam zelus illius.* Quand saint Bernardin de Sienne était encore jeune écolier, ses compagnons redoutaient si fort ses corrections, que s'ils te-

[1] Hom. 40 *ad populum*, et hom. 24 *in Actu.*

naient quelques propos dissolus, sitôt qu'ils le voyaient de loin : Taisons-nous, disaient-ils, car voici Bernardin.

5° Et en nos jours, il y a un peu plus de vingt ans, le sieur de la Marre surnommé *le bon soldat*, avait acquis tant de crédit en l'armée par sa piété et son zèle, qu'encore qu'il ne fût que simple soldat, non-seulement personne n'osait jurer en sa présence, mais même en son absence. Si un capitaine, ou quelque autre jurait ou proférait des paroles déshonnêtes, pour l'arrêter et lui fermer la bouche, on le menaçait de le dire au seigneur de la Marre.

Nous avons vu, ces années passées, en Gascogne, un grand serviteur de Dieu qui, par son zèle et sa vigilance, avait banni toutes les débauches de la ville dont il était gouverneur et maintenait les habitants en l'observance au moins extérieure des commandements de Dieu et de l'Eglise; entre autres inventions de son zèle, il allait de temps en temps écouter aux fenêtres des cabarets; si on y jurait, il entrait et demandait qui a juré? Monsieur, ce n'est pas moi, ni moi, ni moi. Eh! bien, vous irez tous en prison jusqu'à ce qu'on sache qui c'est. Ils étaient bien contraints de le dire, car on les faisait jeûner au pain et à l'eau quatre ou cinq jours au fond d'une basse-fosse.

Et, sans sortir de notre sujet, quels adversaires plus opiniâtres, plus invincibles et plus endurcis au mal que ceux de saint Etienne? Quels partis plus inégaux que lui et eux? il était seul, eux en grand nombre, choisis de diverses académies pour disputer contre lui; il y en avait qui étaient plus avancés que lui en la science de la loi, quand ce n'eût été que saint Paul, qui dit : *Proficiebam in judaïsmo super omnes coætaneos meos* (Gal. 1, 14). Ils avaient le cœur si obstiné, qu'ils résistaient même au Saint-Esprit : *Vos semper Spiritui Sancto resistitis;* et toutefois le zèle de saint Etienne était si victorieux, qu'il faussait leurs défenses, qu'ils ne pouvaient lui résister : *Non poterant resistere*. Nous n'entreprenons rien de grand pour le service de Dieu et de l'Eglise, nous ne réussissons pas aux entreprises que nous faisons, nous nous retirons aux moindres oppositions, parce que nous n'avons point de cœur, point de feu, point d'ardeur, point de passion ni de zèle que pour nos propres affaires.

6° Oui, mais le monde est si endurci qu'il ne servira de rien de travailler à sa conversion, j'y perdrai mon temps et ma peine, je n'y gagnerai que des coups, des injures et des moqueries; mais ils ne sont pas plus endurcis que les ennemis de saint Etienne; il connaissait leur obstination, il les voyait grincer des dents contre lui, ils étaient altérés de son sang, il savait la cruauté qu'ils avaient exercée contre Jésus-Christ depuis neuf mois, il savait que leur rage était encore toute bouillante, il n'en attendait même qu'une mort très-certaine; et toutefois il ne laisse pas de les instruire, les exhorter, les reprendre et les importuner, parce qu'encore qu'on ne les gagne pas toujours sur-le-champ, tôt ou tard on fructifie quand on persévère avec patience : *Fructum afferunt in patientiâ*. La semence qui est jetée en terre ne germe pas, ni ne pousse pas tout à l'heure. Saint Bernard discourut longtemps de la mort et du jugement de Dieu avec Guillaume, comte de

Poitou, et il ne gagna rien sur lui en ce moment; mais à quelque temps de là, il rumina les paroles du saint, il les appréhenda, il en fut touché, il fit pénitence et devint saint lui-même. Saint Etienne ne convertit personne tant qu'il prêcha aux juifs; mais quelque temps après, saint Paul fut sa conquête et le trophée de sa victoire; et quand même vous ne convertiriez personne, vous ne perdriez pas votre récompense : *Curam illius habe,* vous dit l'Evangile; sur quoi saint Bernard dit : *Curam exegeris, non curationem.* Encore qu'un médecin n'ait pas guéri le malade, on ne laisse pas de lui payer son honoraire.

Non est in medico, semper relevetur ut æger ;
Interdum medicâ plus valet arte malum,

Studium à te Dominus requirit non proventum, dit saint Ambroise : *Reddet Deus mercedem,* non pas *fructuum*, mais *laborum sanctorum suorum.* Dieu rendra à ses saints la récompense, non pas du fruit qu'ils auront fait, mais du travail qu'ils auront pris; et quand vous n'auriez point d'autre mérite que la patience que vous exercez à cultiver une terre stérile, et à travailler pour des gens qui ne vous paient que d'ingratitude, votre récompense sera très-grande. C'est la seconde disposition que nous devons imiter en saint Etienne : *Ut imitari non pigeat*, *quod celebrare delectat.*

Second point. — 1° N'est-ce pas une chose bien sensible et une grande mortification à saint Etienne, de se voir traité comme on fait; il est en la fleur de son âge, lorsqu'on commence seulement à goûter les douceurs de la vie; il est à la fin de son cours de théologie : lorsqu'il est sur le point de recueillir les fruits de ses études, il voit que ses parents, comme saint Paul et tous ses autres condisciples, qu'il n'a jamais désobligés, et qui ont étudié avec lui sous Gamaliel; ses compatriotes, pour qui il a des tendresses toutes particulières; ses compagnons à qui il veut communiquer la vraie foi, et la science de salut, frémissent de rage contre lui, subornent de faux témoins pour le perdre, le chassent de l'université avec des huées, l'assassinent et l'assomment à coups de pierres; il n'y a que sept ou huit mois qu'il est converti à la foi, il n'a pas encore fait le profit et l'avancement en la perfection chrétienne que son zèle lui fait désirer; il était pour vivre longtemps, il a bien étudié, il est doué d'un bel esprit, d'un cœur généreux et magnanime, d'un entregent et bonne grâce charmante et de plusieurs autres belles qualités : *Stephanus plenus gratiâ et fortitudine.* Que d'infidèles il convertirait, que d'âmes il gagnerait à Dieu, que de mérites il acquerrait s'il vivait longtemps, comme il pourrait faire selon le cours de nature ! et on lui ravit toutes ses palmes, en le faisant mourir si jeune : et néanmoins il n'a point de haine contre eux, point d'animosité, point de désir de vengeance, il ne la demande pas à Dieu, il ne dit pas comme vous : Mon Dieu ! je ne m'en veux pas venger, je vous en laisse la vengeance; faites-leur comme ils méritent; au contraire, il se souvient de ses ennemis, et prie pour eux en un temps auquel un autre à peine se souviendrait de ses plus intimes, lorsqu'il est sur le point de rendre l'âme,

dit saint Maxime; il aime ses ennemis et prie pour eux, non après que l'injure est reçue et adoucie par le temps, et à demi oubliée, mais lorsqu'il est actuellement persécuté, injurié et assassiné. Quand il prie pour soi, il est tout droit; quand il prie pour ses ennemis il fléchit les genoux pour fléchir la justice de Dieu par l'humilité de cette posture ; quand il recommande son esprit à Dieu, il prie à voix basse ou médiocre : quand il lui recommande ses ennemis, il crie à haute voix et tant qu'il peut, pour témoigner l'ardeur de son désir : *Positis autem genibus clamavit voce magnâ, ne statuas illis hoc peccatum.*

2° Faisant ainsi et mourant ainsi, tant s'en faut qu'il perde les couronnes qu'il aurait acquises en la suite de plusieurs années, s'il eût vécu jusqu'à la vieillesse; au contraire, il gagne bien plus, il peut dire comme saint Paul : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum;* il a plus mérité par cette action héroïque qu'il n'eût fait par la pratique de plusieurs autres vertus de moindre prix ; il a consommé l'œuvre de Dieu, il a achevé sa carrière, il a comblé la mesure des mérites que Dieu demandait de lui pour l'élever à un très-haut degré de gloire, pour le recevoir en son sein et lui donner la triple couronne de martyr, de docteur et de vierge : *Et cùm hoc dixisset, obdormivit in Domino;* et même ce qui est de plus admirable, il a converti plus de monde, il a gagné plus d'âmes à Dieu que s'il eût prêché l'Evangile un long espace de temps en plusieurs villes et provinces. Car, premièrement, il a gagné saint Paul: la conversion de ce grand persécuteur de l'Eglise est un effet de la prière de saint Etienne; la vocation de ce grand Apôtre, les services inestimables qu'il a rendus à l'Eglise par ses voyages, par ses travaux, par ses prédications, par ses soins, par ses écrits sont les conquêtes de saint Etienne; il lui peut dire avec vérité : *Per orationem ego te genui :* Je vous ai engendré en Notre Seigneur par ma prière ; il peut dire à une infinité d'âmes que ce grand Apôtre a converties : Vous êtes ma joie, ma gloire et ma couronne, car : *Quod est causa causæ, est causa causati : si Stephanus pro inimicis non orasset, Paulum Ecclésia non haberet.*

En second lieu, comme a remarqué saint Augustin et les autres Pères de son temps, la première ferveur des chrétiens s'étant ralentie et l'enfer ayant vomi un grand nombre d'hérésies pour persécuter l'Eglise, Dieu réchauffa la piété des fidèles et réfuta les erreurs des infidèles par une infinité de miracles très-éclatants et très-signalés qu'il opéra en divers lieux par les reliques de saint Etienne, tant en Orient lorsqu'elles furent révélées au dévot prêtre Lucien, l'an 415, sous l'empire d'Honoré, qu'en Occident quand elles furent apportées de Jérusalem en Afrique par Orose, ami de saint Augustin (lib. 12, *de Civ.*, c. 8), et qu'elles furent dispersées en diverses contrées de deçà. Saint Augustin rapporte plusieurs de ces miracles dont il a été témoin oculaire et qui ont été faits irréprochablement, en plein jour, à la vue d'une ville, et notez qu'il les rapporte au livre de la *Cité de Dieu* qu'il a écrit comme une apologie du Christianisme contre les Gentils, et qu'il allègue ces miracles pour preuve de la vérité de notre foi ; s'ils n'eussent été bien évidents et sans reproche, il n'eût pas été si malavisé que de

les produire contre les payens, et il eût eu autant de démentis qu'il y avait de personnes en toutes ces contrées; et il dit que si on voulait mettre par écrit ceux qui se sont faits seulement en deux villes, sans parler des autres, il faudrait faire plusieurs volumes.

Et parce que, dit David, Dieu fait la volonté de ceux qui l'aiment, il a fait, par le corps de saint Etienne, ce que son cœur amoureux avait désiré, à savoir : la conversion d'une infinité d'âmes : car vous lirez dans Evodius, au livre qu'il a fait sur ce sujet (l. 1, c. 2, *de Mirac. S. Steph.*), qu'en l'île de Minorque, cinq cent quarante Juifs furent convertis à la foi en moins de neuf jours à la vue des miracles que ces saintes reliques faisaient; et si vous lisez le même Evodius, saint Augustin, Grégoire de Tours et autres auteurs ecclésiastiques, vous avouerez que Dieu n'a point fait un si grand nombre de miracles en diverses provinces par aucun autre saint comme par saint Etienne : aussi il n'y a point de saint après la Vierge qui ait tant d'Eglises dédiées à Dieu en son nom comme saint Etienne : car sans parler des paroissiales, des collégiales et des abbatiales, il a les cathédrales d'Agen, d'Auxerre, de Besançon, de Saint-Brieuc, de Bourges, de Cahors, de Châlons en Champagne, de Limoges, de Metz, de Meaux, de Périgueux, de Sens, de Toul, de Toulon, de Toulouse, et on dit que la première église qui ait été dédiée à quelque saint dans les Gaules, c'est la chapelle de Saint-Etienne auprès de Saint-Surin à Bordeaux.

Conclusion. — 1° Il a fait même un si grand nombre de miracles en tant d'autres lieux, d'où vient qu'il en fait si peu en ce lieu-ci? les autres villes qui ne l'avaient point connu auparavant ont reçu tant de faveurs de Dieu par l'entremise de ses reliques; et en la ville de Toulouse, qui lui est toute dédiée, qui le reconnaît pour son ange tutélaire, à laquelle il a été destiné pour protecteur et patron par les disciples des apôtres, nous ressentons si peu les effets de ses prières! est-ce que nous n'avons point de ses reliques? Non; car il y a en cette église de ses restes sacrés, il y a de ses saintes reliques bien assurées et avérées. Une ville d'Italie a reçu tant de grâces de Dieu par l'entremise d'un caillou, dont ce saint avait été frappé, qu'elle en a emprunté son nom. La ville d'Ancône s'appelle ainsi du mot grec ἀγκὼν, qui signifie le coude, parce qu'elle garde précieusement une pierre, qui frappa le coude de saint Etienne quand il fut lapidé, et l'église de céans est aussi dépositaire d'une pierre dont il fut martyrisé et qui est teinte de son précieux sang; il faut donc que ce soit notre faute, s'il ne fait pas ici des miracles comme il fait ailleurs; si nous ne recevons pas des grâces de Dieu par ses intercessions, c'est notre négligence, c'est notre peu de dévotion qui en est cause; assurément les mérites de saint Etienne ne sont pas encore bien connus dans Toulouse, il n'y est pas assez honoré, il n'y est pas assez invoqué. Eprouvez-le, Messieurs, expérimentez-le et vous avouerez que je vous dis la vérité : adressez-vous à Dieu par son entremise en vos besoins et en vos dangers, en vos tentations, en vos peines d'esprit et en vos maladies, ou en celles de vos enfants; recourez à lui, venez ici

l'invoquer, faites des vœux et des neuvaines en son honneur, vous en sentirez les effets ; et, afin d'obtenir par son moyen des grâces et des bienfaits de Dieu, ayez soin d'imiter ses exemples, imitez le zèle de sa charité.

2° Vous ne croyez pas comme une âme se met bien avant dans les bonnes grâces de Dieu quand elle a un désir ardent qu'il soit bien aimé et servi, en la famille, en la paroisse ou en la communauté où elle a du pouvoir ; quand elle se pique de zèle et de passion pour les intérêts de Dieu et pour empêcher son offense : il est dit au livre des Nombres (25, 8), que la vengeance de Dieu ravageant le peuple Juif, et en ayant déjà fait mourir jusqu'à vingt-quatre mille, parce qu'ils avaient péché avec les Moabites et adoré leurs idoles ; Phinées voyant un Israëlite qui péchait avec une fille madianite, se mit en grande colère (ô la sainte et louable colère !) et les punit tous deux sur le fait. Cette saillie d'amour de Dieu arrêta la vengeance du ciel et mérita que toute sa postérité en fût bénie et récompensée de Dieu : *Multiplicata est in eis ruina, et stetit Phinees, et placavit et cessavit quassatio, et reputatum est ei in justitiam à generatione in generationem.* Il ne faut quelquefois qu'une âme ardente de zèle et d'affection envers Dieu, pour détourner de toute une famille, et même d'un état, les fléaux de la justice de Dieu et attirer sur elle un déluge de grâces et de bénédictions célestes. Je ne dois pas vous conseiller de tuer comme Phinées ceux qui commettent le péché, mais de les instruire et de les reprendre comme faisait saint Etienne.

Nous voyons aux Actes (7, 5) qu'il leur remontre de point en point toutes les grâces que Dieu leur avait faites depuis l'établissement de ce peuple, depuis le temps d'Abraham, jusqu'alors. Et voyant que ce narré ne les avait point touchés, il les réprimande aigrement : *Durâ cervice et incircumcisis cordibus.* Ainsi vous devez souvent remontrer à vos gens les biens que Dieu nous a faits, leur remémorer le bénéfice de la création, de la conservation, de la providence, de la rédemption et les mystères de la foi ; et s'ils ne profitent point de vos remontrances, les reprendre et les châtier pour les contraindre de se sauver : *Compelle intrare*, *argue*, *obsecra*, *increpa*, mais, *in omni patientiâ ;* c'est par cette vertu que ce saint a vaincu ceux qui le persécutaient; il peut dire comme David : *Circumdederunt me sicut apes, et in nomine Domini ultus sum in eos ;* dans le grec il y a : Εχυκλώσαν μὲ ὡσεὶ μέλισσαι κήριων, *sicut apes favum.* Que font les abeilles en leur gâteau avec leur aiguillon? elles y composent le miel. Si vos ennemis, par les aiguillons de leurs persécutions, produisent en votre cœur le miel d'une charité et patience chrétienne, vous les gagnerez à Dieu et à vous, et ce sera une très-sainte, très-louable et glorieuse vengeance; vous direz en triomphant d'eux : *Circumdederunt me sicut apes, et in nomine Domini ultus sum in eos.*

3° Saint Etienne nous y excite, non-seulement par son exemple, mais encore par ses paroles, quand il dit avant que d'expirer : *Ecce video cœlos apertos ; et Jesum stantem à dextris virtutis Dei. Ecce video cœlos.* Vous les voyez, car ils sont très-visibles par les flambeaux qui y brillent. Dieu vous a caché l'enfer et il a exposé le

ciel à vos yeux, parce qu'il aime mieux vous gagner par l'espérance que par la crainte. Confrontez sans passion ce qui est là-haut à ce qui est ici-bas, et vous direz avec un grand saint : Oh ! que la terre me pue quand je contemple le ciel ! *Cœlum à celando, et quod tegit omnia cœlum !* Ce que vous voyez du ciel n'en est que la moindre partie, ce n'en est que le dehors, la façade et le plancher d'en bas : *Parte suî meliore latent.* Si vous pouviez voir ce qui est dedans, au delà du firmament, dans le ciel empyrée, dans la salle des noces, et s'il est permis de le dire, au cabinet de Dieu, vous diriez comme saint Satyre et ses compagnons : Quand il serait question de monter tous les jours par une échelle d'épées et de rasoirs pour arriver à ce séjour heureux, si on en connaissait l'excellence, on le ferait très-volontiers : *Video cœlos, oculi sunt in amore duces;* les pouvez-vous voir sans admirer leur beauté, sans en devenir amoureux, les aimer sans les désirer, les désirer sans vouloir prendre quelque peine pour les conquérir ? la brèche est toute faite.

Apertos. Ils sont ouverts à tous ceux qui y veulent entrer avec le passeport des bonnes œuvres ; mais à ceux qui laissent passer le temps et les occasions de faire pénitence, ils seront fermés. Hélas ! ils seront fermés à jamais ! on leur dira : *Clausa est janua. Video cœlos, et Jesum, quanta est gloriæ dignitas, quanta felicitas, præside Deo, congredi, et Christo judice coronari !* dit saint Cyprien (lib. 4, ep. 6). Quelle dignité, quel honneur, quel bonheur, quelle gloire d'avoir Dieu pour témoin de nos actions, pour spectateur de nos combats et pour récompense de nos victoires ! Jésus nous regarde attentivement, il a toujours les yeux collés sur nous, sans les en retirer jamais : il n'y a personne au ciel ni sur la terre qui le fasse si fixement et si continuellement; il regarde si vous faites bien cette action, si vous endurez cette injure avec grande patience ou si vous obéissez à votre mère avec humilité et avec respect.

Stantem à dextris virtutis Dei. Il peut et il veut vous assister ; il le peut puisqu'il est à la droite de la toute-puissance de Dieu ; il le veut, car il se lève pour cela : *Stantem.* Il se lève pour contempler avec plus d'attention votre combat et votre courage, pour jouir plus à son aise de la vue de ce spectacle : *Oculos suos pandit, ut certaminis nostri spectaculo perfruatur,* dit ce même saint (*Ibid.*) ; comme en une tragédie, quand un acteur qui joue bien son personnage vient sur le théâtre, les assistants se lèvent pour le voir avec plus de plaisir : *Stantem.* Il se lève pour tendre la main, quand vous serez en danger de tomber : *Stantem ;* il se lève enfin, pour être plus près de vous couronner si vous remportez la victoire. *Amen.*

SERMON CXXVIII.

DE SAINT AUGUSTIN.

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.
Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. (I. Cor. I, 16.)

L'histoire profane nous apprend que l'ingénieux Archimède fit autrefois un miroir ardent avec tant d'artifice et d'industrie, que les rayons du soleil étant reçus et réunis en la concavité de cette glace, et se réfléchissant sur un vaisseau bien éloigné, y mettaient le feu et le faisaient brûler au milieu d'un élément qui a coutume de l'éteindre. Saint Augustin, parlant de soi en ses *Confessions*, avoue qu'avant sa conversion il était comme un vaisseau flottant, agité des vents de ses passions en la mer orageuse des voluptés sensuelles ; mais le grand apôtre saint Paul ayant reçu, réuni et ramassé au centre de son humilité les rayons du Soleil de justice, les a réfléchis si heureusement au cœur de ce dévoyé, qu'il en a fait un grand brasier d'amour céleste et divin. Ceci me donnera sujet de vous faire voir un beau parallèle, entre ce grand apôtre et ce saint docteur : premièrement, en leur conversion ; secondement, en leur doctrine, en troisième lieu, en leurs vertus admirables.

On peint quelquefois saint Augustin au milieu de votre Fils et de vous, ô sainte et bienheureuse Vierge ! avec cette belle devise : *Hinc pascor à vulnere, hinc lactor ab ubere ;* parce qu'il avait mis toute sa confiance aux sacrées plaies de votre Fils et aux faveurs maternelles de votre sein virginal. Votre Fils l'a converti par les mérites de ses plaies et par un coup extraordinaire de sa grâce victorieuse ; et vous avez versé dans son cœur comme du lait doux et souhaitable, un reflux de la grâce divine dont vous étiez pleine et surabondante, ainsi que l'ange vous le témoignait quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — I. Conversio peccatoris est maximum opus, nam habet nobilissimas causas. Efficientem, Deum Patrem ; meritoriam, Christum. Formalem, Spiritum sanctum ; finalem, fruitionem Trinitatis. — II. Sed præcipuè conversio Pauli et Augustini.

I Punctum. — In conversione illorum pensatur : 1° A quo convertantur, 2° Quando, 3° Quomodo, 4° Cur.

II. Punctum. — Doctrina utriusque : 1° Est pura ; 2° Universalis ; 3° Fecunda.

III. Punctum. — I. Illorum virtutes : 1° Humilitatis Spiritus ; 2° Cordis ; 3° Operis. — II Amor Dei, ardens, gratuitus et diligens.

Conclusio. — Imitandi sunt à nobis : 1° In conversione, 2° In humilitate, 3° In amore Dei

Exorde. — I. S'il est vrai ce qu'on dit en philosophie, que la plus certaine science qu'on puisse avoir de quelque chose, c'est de la connaître par ses causes : *Scire, est rem per causam cognoscere*, nous devons avouer qu'après le mystère ineffable de l'incarnation, entre toutes les œuvres de Dieu, la plus grande, la plus excellente

et la plus signalée, c'est la rémission des péchés et la sanctification des âmes; puisqu'elle a des causes si excellentes et si nobles que sont sa cause efficiente, sa cause méritoire, sa formelle et sa finale. Sa cause efficiente, c'est Dieu même qui y emploie sa toute-puissance, sa sagesse et sa bonté infinie, et qui s'y applique avec tant de soin, avec un zèle si ardent et avec une affection si particulière qu'il s'en glorifie en son Ecriture comme d'un chef-d'œuvre de son bras tout-puissant et de ses perfections adorables : *Ego sum, ego sum ipse qui deleo iniquitates tuas propter me* (Isaï. 43, 25). Je ne trouve point qu'il use de semblables termes pour se louer des autres œuvres qu'il a faites; je ne lis point dans le texte sacré qu'il dise : C'est moi, c'est moi qui ai créé les anges; c'est moi, c'est moi-même qui gouverne le ciel et la terre; mais il dit : C'est moi, c'est moi-même qui efface vos péchés.

Sa cause méritoire, c'est Jésus-Christ Notre Seigneur qui nous a acquis cette faveur par l'excès de ses souffrances, par sa sainte mort et passion, par sa résurrection et ses autres mystères : *Oportuit Christum pati, et resurgere à mortuis, et prædicari in nomine ejus pœnitentiam, et remissionem peccatorum.* Savez-vous bien ce qui se passe en votre confession? vous n'y faites pas réflexion, mais l'affaire le mérite bien. Quand on vous donne l'absolution après un péché mortel, si vous êtes bien disposé, le Père éternel dit à l'Homme-Dieu : Mon Fils, cette âme m'a désobligé au dernier point, puisqu'elle a fait plus d'état de son plaisir et de sa passion que de ma volonté; et elle vous est bien obligée, car sans vous je l'aurais damnée; elle le mérite très-justement, mais je lui pardonne pour l'amour de vous; je vous la donne, parce que vous me l'avez demandée, elle sera dorénavant votre affranchie, votre rachetée, votre esclave; et si elle ne vous aime de tout son cœur, si elle n'a de grandes tendresses pour vous, si elle ne vous sert bien fidèlement, elle sera un monstre d'ingratitude et une victime de ma justice.

La cause formelle de la conversion, c'est la grâce de Dieu : *Justificati gratiâ ipsius;* c'est la grâce habituelle, dis-je, qui orne, qui embellit, qui consacre et qui sanctifie votre âme; grâce qui est un rayon, un écoulement, une émanation et une participation de la nature divine : *Ut efficiamini divinæ consortes naturæ* (2. Petr. 1, 4). *Consortes,* voilà un grand mot, une admirable parole, non-seulement *participes*, mais *consortes:* car, il y a au grec : κοινωνοὶ, non pas, μέτοχοι; si vous êtes en la grâce de Dieu, vous êtes son associé, non en ses desseins seulement, comme vous êtes associé à votre voisin en son trafic, en un procès ou en la conduite d'une ferme, mais en sa nature : *Divinæ consortes naturæ;* c'est-à-dire, que vous avez une participation, et, si je l'ose dire, une communion et une communication de sa sagesse, de sa bonté, de sa pureté, de sa patience, de sa sainteté et autres perfections qui lui sont naturelles, Θείας κοινωνοὶ φύσεως, et il ne vous communique pas seulement un rayon et une participation de ses divins attributs, il vous communique son esprit, il est en vous réellement, véritablement et personnellement; il est en votre âme comme en son domicile, en son temple et en son sanctuaire; il la possède, il

l'anime, il la vivifie et il la sanctifie par lui-même, il l'éclaire, il la conduit et la gouverne : car il est à votre âme ce que votre âme est à votre corps : *Ipse est remissio omnium peccatorum*, dit l'Eglise; *charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.*

Et tout cela ne tend à autre fin, que pour nous faire pratiquer les bonnes œuvres et nous rendre dignes d'être présentés á Dieu et reçus avec agrément comme ses enfants qui lui ressemblent et qui méritent d'être ses héritiers : *Ut mundaret sibi populum acceptabilem sectatorem bonorum operum* : Ζηλωτὴν των ἀγαθῶν ἔργων (Tit. 2, 14). En la justification, le Fils de Dieu nous nettoie de nos péchés pour nous acquérir à lui : *Ut mundaret sibi*, afin que nous soyons un peuple qui pratique les bonnes œuvres, non tellement quellement, mais avec zèle et ferveur, et qu'il nous puisse offrir avec honneur à Dieu son Père, pour être reçus en la compagnie des saints au royaume des cieux. Concluez donc et conjecturez si vous pouvez, combien grand et remarquable doit être un effet qui a pour sa cause efficiente le Père éternel, pour cause méritoire le Fils unique de Dieu, pour cause formelle le Saint-Esprit et ses grâces, et pour cause finale l'acquisition et la jouissance de ces trois Personnes adorables.

II. Que si la sanctification des autres âmes est un ouvrage si excellent et si digne de la main de Dieu, la conversion de saint Paul en est un chef-d'œuvre et un miracle, où il a pris plaisir de faire voir à tous les siècles la puissance de sa grâce, l'industrie de sa sagesse, les richesses de sa bonté et les trésors de sa miséricorde, le proposant comme un exemple de parfaite conversion, de vraie pénitence et de sainteté achevée. C'est lui-même qui le dit : *Misericordiam consecutus sum, ut in me primo ostenderet Jesus Christus omnem patientiam, ad informationem eorum qui credituri sunt* (Timot. 1, 16). Le Fils de Dieu m'a fait miséricorde, pour faire paraître en moi la grandeur de sa bonté, afin que je sois l'idée, le modèle, le miroir, ὑποτύπωσις, l'exemplaire de tous les fidèles qui sont à présent et qui seront en l'Eglise jusques à la consommation des siècles.

Car c'est le style ordinaire de la providence de Dieu, que donnant à son Eglise un chef-d'œuvre de sa main, un prodige de vertu et un homme éminent en sainteté pour servir d'exemple à tous les fidèles, afin qu'on ne puisse pas dire qu'il n'a point d'égal, que c'est un phénix en l'ordre de la grâce, qu'il est unique et singulier en son espèce, et que sa vie est plus admirable qu'imitable; Dieu a fait qu'il n'y a point de saint qui ait mené une vie si vertueuse si parfaite et si miraculeuse, qu'il n'ait eu quelque imitateur qui l'ait suivi de bien près. Sainte Magdeleine a fait une pénitence austère et rigoureuse au dernier point, vivant l'espace de trente ans séparée de toute compagnie humaine, en la Sainte-Baume de Marseille; une autre Marie en a fait de même en la solitude du désert, sainte Marie d'Egypte lui a été si semblable, que si on faisait son portrait on y pourrait mettre cette devise :

Me nisi Niliaco videat cognomine dici
Magdalis, in vultu se putet esse meo.

Je suis Marie Egyptienne,
Si on ne me surnomme ainsi,
La sainte amante Magdeleine
Croit que son image est ici.

Saint Siméon Stylite mena une vie extraordinaire et prodigieuse, passant plusieurs années sur une colonne, exposé aux ardeurs du soleil en été, aux rigueurs de l'hiver et aux autres injures du temps. Un autre saint Siméon, surnommé Stylite le jeune, en fit tout autant quelque temps après. Saint Alexis, fils unique d'un grand seigneur de Rome, se déguisa en pauvre et demeura inconnu une grande partie de sa vie sous un escalier de la maison de son père : *Nova mundum arte deludens;* il eut pour imitateur un dévot jeune homme de Rome, qui demeura ainsi déguisé en un petit recoin de sa maison paternelle, dont il a été surnommé saint Jean Calybite. Et pour ne nous pas égarer de notre sujet, saint Paul ayant été choisi d'une élection toute particulière, converti miraculeusement et élevé à une sainteté très-éminente et extraordinaire : saint Augustin lui a été si semblable, qu'à peine peut-on remarquer d'autre différence entre eux, sinon que l'un est l'original et l'autre est l'extrait et la copie.

Premier point. — 1° L'Eglise ne célèbre la conversion que de ces deux saints, celle de saint Paul le vingt-cinquième de janvier, et celle de saint Augustin le cinquième de mai ; ce n'est pas qu'ils aient été les deux plus grands pécheurs, car saint Cyprien de Nicomède avait été magicien; Moïse l'anachorète, dont on fait aujourd'hui la fête, avait été larron et meurtrier, et Thaïs, une courtisane si prostituée, qu'elle provoquait les passants à commettre le péché. Mais on célèbre la conversion de saint Paul et de saint Augustin, parce qu'elles ont eu des circonstances toutes particulières, qui les ont rendues signalées et remarquables toutes deux en nos éphémérides. Le Fils de Dieu se servit de la vierge sainte Justine, pour convertir saint Cyprien ; d'un religieux, pour retirer Moïse de ses brigandages ; de saint Paphnuce, pour faire sortir la courtisane Thaïs de ses impudicités; de sainte Catherine, pour convaincre cinquante docteurs ; il dompta Holopherne par Judith, Goliath par David, Pharaon et son royaume par Moïse, les Philistins par Samson, Lucifer et sa brigade par saint Michel ; mais il a tant d'amour pour saint Paul et pour saint Augustin, que pour les convertir il ne se contente pas d'y employer saint Etienne, Gamaliel, sainte Monique et saint Ambroise, mais il le veut faire lui-même immédiatement. Alexandre le Grand ne voulait pas lutter ni entrer en la lice s'il n'avait des rois pour concurrents et pour antagonistes; mais le Roi des rois fait tant d'état de ces deux saints, qu'il ne dédaigne pas de descendre du ciel et de venir en terre tout exprès pour combattre avec eux, pour les abattre, leur faire poser les armes, les convertir et les engager à soi, l'un en lui disant : *Quare me persequeris?* l'autre en lui criant : *Tolle lege! tolle, lege!* (S. Aug., lib. 8, *Conf.,* c. ultimo).

2° Quelques-uns se convertissent et se donnent à Dieu, quand le monde leur a fait banqueroute, quand une grande maladie, une

disgrâce, une perte de biens ou quelque autre revers de fortune les a mis dans l'impossibilité de continuer leurs dérèglements; ils ne quittent pas le péché, mais c'est le péché qui les quitte, comme notre saint leur reproche : *Peccata te dimiserunt, non tu illa;* mais saint Paul pose les armes, il s'humilie et se laisse vaincre, quand sa passion est plus ardente, au plus fort de sa crise et plus forte pour se produire : *Adhùc spirans cædis et minarum;* et saint Augustin se convertit quand la volupté lui présentait des charmes les plus engageants, quand il pouvait espérer de plus grands avantages dans le siècle, quand la fortune lui montrait le visage le plus riant, quand il était sur le point d'être grand, riche, heureux, élevé et honoré dans le monde.

3° Il ne fait pas comme nous : car nous nous convertissons je ne sais comment, ce n'est qu'à demi, il y a toujours quelque mais, quelque restriction; je veux bien pardonner à mon ennemi, ce dit-on, mais je ne lui veux point parler : je le laisse pour tel qu'il est; je veux mieux dire mon bréviaire que je n'ai fait jusqu'à présent, mais je ne veux pas quitter ce bénéfice dont je suis incapable; je me veux confesser plus souvent, mais je ne veux pas quitter les bals, le jeu, le cabaret, ni les usures. Saint Augustin se convertit parfaitement, entièrement et sans réserve, sans exception et sans modification; il dit en se convertissant : *Dirupisti vincula mea* (S. Aug., 9, *Confess.*, cap. 1). Mon Dieu vous avez brisé mes fers, vous avez rompu mes liens, je n'ai plus d'attache à quoi que ce soit; je renonce pour jamais aux grandeurs du monde, aux délices sensuelles, aux divertissements passagers et à tout ce qui n'est pas selon vous. Il dit comme saint Paul : *Quid me vis facere?* Que désirez-vous de moi? Me voilà disposé à faire tout ce que je connaîtrai être de votre bon plaisir, me voilà prêt d'obéir à tous vos commandements, à vos conseils et à vos inspirations : *Da quod jubes et jube quod vis.*

4° *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* Voilà un grand changement, une admirable métamorphose. Si vous lui demandez : Qu'est-ce que Dieu a regardé en vous pour vous convertir de la sorte? Rien du tout, dit-il, rien du tout : *Creati in Christo : Cor mundum crea in me Deus;* La création se fait de rien, et la conversion sans aucun mérite précédent; Dieu l'a fait par sa pure miséricorde et par sa charité gratuite, par le bon plaisir de sa volonté : *Propter nimiam charitatem suam;* et c'est ce qui fait sa conversion et son élection plus signalée : car plus le motif d'une action est noble et relevé, et plus aussi l'effet qui en est produit est excellent et remarquable. Si pour sanctifier saint Augustin, Dieu eût considéré son bel esprit ou son naturel, sa grande capacité ou la provision de ses mérites, ce motif serait trop bas et ravalé, puisqu'il se trouverait fondé sur la créature, lui qui ne peut agir que pour soi-même et pour faire sa volonté. Il nous a choisis, dit saint Paul, selon le bon plaisir de sa volonté : *Secundùm propositum voluntatis suæ*, Κατὰ τὴν εὐδοκίαν τοῦ θελήματος οὐτοῦ (Ephes. 1, 5). La mesure dont il se sert pour nous donner ses grâces, c'est la donation et le bon plaisir de son Fils : *Unicuique nostrûm data est gratia secundùm mensuram donationis Christi,* dit le même Apôtre (Eph. 4, 7); et

écrivant aux Romains : *Habentes donationes secundùm gratiam quæ data est nobis differentes* (Rom. 12, 16). Sur quoi saint Thomas dit (Lect. 3, *in* c. 4 *ad Eph.*) : *Hæc differentia non est ex facto, nec à casu, nec ex merito, sed ex donatione Christi, id est secundum quod Christus nobis commensuravit;* et un peu plus bas : *Quia sicut in potestate Christi est, dare, vel non dare, ità dare tantum, vel minus.* Saint Paul en rend la raison : *In laudem gloriæ gratiæ ipsius*, afin qu'on loue la puissance et la gloire de sa grâce. Louons-le donc et le glorifions de cette grâce si grande, si puissante et si abondante qu'il a faite à notre saint docteur.

Deuxième point. — Le Saint-Esprit nous convie de bénir et louer Dieu d'avoir fait l'iris ou l'arc-en-ciel qui n'est qu'une réflexion des rayons du soleil : *Vide arcum et benedic eum qui fecit illum* (Eccli. 43, 12); à plus forte raison il le faut louer d'avoir fait le soleil même, et encore plus d'avoir donné à son Eglise ce soleil des docteurs qui éclaire le monde depuis douze cents ans, et qui l'éclairera de plus en plus jusqu'à la consommation des siècles. Des autres docteurs il est dit en l'Evangile : *Accendunt lucernam, nec ponunt eam sub medio, sed super candelabrum;* de saint Augustin on dit comme de saint Paul : *Cujus doctrinâ fulget Ecclesia, ut sole lunâ;* c'est ainsi que les saints le nomment. Saint Antonin, archevêque de Florence (2. p. hist., c. 8, tit. 10), saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence (serm. 1, *de S. August.*) le dévot Remy, évêque d'Auxerre (*in 2 ad Corint.*), et les autres docteurs sont des lampes allumées; mais saint Augustin est un soleil éclatant. La lumière de la lampe est souvent jointe à un peu de fumée, celle du soleil en est exempte; la lampe n'éclaire qu'en la maison : *Lucet omnibus qui in domo sunt;* le soleil éclaire tout l'univers; la lumière de la lampe ne produit rien, celle du soleil est très-féconde : *Sol et homo generant hominem.* Voilà les trois différences de la doctrine de saint Augustin et de celle des autres docteurs.

1° Quelques-uns ont la fumée de quelque opinion erronée ou suspecte d'hérésie, comme Tertullien, Origène, Théodoret et Eusèbe de Césarée. Saint Augustin peut dire comme saint Paul (2. Cor. 13, 3): *Loquitur in me Christus.* Les saints, les papes et les conciles ont proposé sa doctrine aux fidèles, non-seulement comme très-orthodoxe, mais comme une règle infaillible et assurée qu'ils peuvent suivre sans crainte de s'égarer tant soit peu du chemin de la vérité; ils le comparent à la licorne : *Dilectus quemadmodum filius unicornium.* Quand la licorne a trempé son bois en l'eau d'une fontaine, les autres animaux y peuvent boire hardiment, parce qu'elle en ôte tout le venin qui y pouvait être ; et quand saint Augustin écrit sur un point de foi, les autres docteurs le peuvent suivre sans rien craindre : c'est ce qui fait que saint Jérôme (ep. 80, *ad Alipium A.*) dit qu'il était loué par tout le monde, que les catholiques l'honoraient et l'admiraient comme le restaurateur de la foi ancienne et que tous les hérétiques l'avaient en horreur.

Saint Prosper (*ep. ad Ruff.*) dit que si on veut avoir une très-pure et très-salutaire intelligence de la doctrine évangélique et

orthodoxe en ce qui est de la grâce, il faut avoir soin de lire les œuvres de saint Augustin; mais saint Fulgence (lib. 2 *de Ver. Prædest. et gratia Dei*, cap. 18) dit une chose digne d'admiration, qui est que celui qui désire faire son salut, doit lire saint Augustin et demander à Dieu avec grande humilité d'avoir le même esprit en le lisant que le saint a eu en écrivant.

Saint Vincent Ferrier (Serm. *de S. Aug.*) dit qu'il est ce chandelier d'or, qui fut montré au prophète Zacharie (4, 9), et que les autres docteurs sont des lampes posées sur ce chandelier, parce que la doctrine est appuyée sur celle de saint Augustin, qui est sainte, pure, catholique et semblable à l'or fin, et qu'il n'y a point de docteur qui ne pense avoir prouvé suffisamment ce qu'il avance, quand il peut alléguer pour l'autoriser un passage de saint Augustin.

Les Conciles de Tolède, de Valence et de Florence [1] louent, autorisent et recommandent sa doctrine, et au lieu que les autres docteurs empruntent les paroles des conciles; pour autoriser leur doctrine, les conciles provinciaux et généraux empruntent les paroles de saint Augustin pour composer leurs canons et décisions, comme il paraît dans ceux d'Orange et de Trente.

Le cardinal Baronius [2] proteste que le Saint-Siége a approuvé la doctrine de ce saint pour ce qui est de la grâce et du franc-arbitre, en sorte qu'on ne la peut contredire sans mépriser l'autorité de plus de vingt papes; il me serait aisé de les citer, mais de peur de vous ennuyer, je me contenterai d'un seul, qui est grand saint, grand pape, et grand docteur.

Saint Grégoire-le-Grand [3], répondant à un gouverneur d'Afrique, qui lui avait demandé ses livres des *Morales* sur Job : Si vous désirez être nourri d'un aliment délicieux, lisez les œuvres de saint Augustin votre compatriote, lui dit-il; elles ont la fleur de farine, et les miennes n'ont que le son.

Et nous lisons au tome second des œuvres de ce grand pape[4] cette histoire mémorable. En un concile de Tolède tenu sous le roi d'Espagne Cyndesindus, on se plaignit que le livre des *Morales* de saint Grégoire ne se trouvant point en toute l'Espagne, encore que ce saint pape l'eût écrit à la prière de saint Léandre, évêque de Séville, le roi envoya à Rome le saint évêque de Sarragosse, nommé Tagio, avec des présents au pape, afin d'obtenir de lui ledit livre, qu'on croyait être dans les archives. Ce bon évêque, passant la nuit en prières dans l'église de Saint-Pierre, demandait à Dieu, avec grande ferveur, la grâce de recouvrer ce livre pour lequel il avait entrepris un si grand voyage : sur le minuit, il vit toute l'église éclatante d'une grande lumière, et plusieurs prélats vêtus de robes blanches qui y entrèrent deux à deux, comme en procession, et qui allèrent vers l'autel de saint Pierre : mais deux d'entre eux se détachèrent de la compagnie, et s'adressèrent à ce bon évêque, lui

[1] Conc. Tol. 8 ; Conc. Val. a. 1 conc. Flor. sess. 7. ed. post. Gal.
[2] Bar. *in annot.* ad tom. 10, p. 9, c. 9.
[3] Greg, l. 8. regist. ep. 37. *ad Innoc. Africæ, Præf.*
[4] In Præf. *Mora. quæ est ante*, *argum. composit lib.*

demandant ce qu'il faisait là et pourquoi il était venu : C'est, dit-il, pour prier Dieu de me découvrir où sont les *Morales* de saint Grégoire ; l'un deux étendant le doigt, lui dit : Elles sont en ce coffre-là. Le bon évêque prit la confiance de demander qui étaient ces prélats : Ces deux premiers que vous avez vu entrer sont les apôtres saint Pierre et saint Paul, lui répondit-on, et les autres suivants sont les saints pontifes qui ont tenu le Saint-Siége, et je suis celui dont vous avez tant souhaité le livre. Saint-Père, dit Tagio, permettez-moi encore de vous demander où est saint Augustin ; car j'estime grandement ses livres. Saint Grégoire lui répond : Le bienheureux Augustin, homme très-excellent, est en un lieu plus haut que nous : *Beatum Augustinum, virum excellentissimum, de quo quæris, altior à nobis continet locus.*

2° Plusieurs autres docteurs ne brillent qu'en la maison de Dieu, et n'instruisent que les catholiques ; et saint Augustin, comme un vrai soleil, a éclairé tout l'univers : il a instruit les fidèles et les infidèles, les chrétiens et les payens, les catholiques et les hérétiques. Il a fait des homélies ou des sermons, des épîtres et des livres entiers, pour toute sorte de fidèles, de quelque condition qu'ils soient : *Omnibus qui in domo sunt;* il a instruit les catéchumènes au livre du Symbole, les nouveaux baptisés au livre du Baptême, les pénitents en la cinquantième homélie.

Les mariés, au livre des Noces et de la Concupiscence ;

Les veuves en l'épître 121e à Proba, et sur le psaume 131e, et 145e ;

Les vierges, au livre de la sainte Virginité ;

Les religieuses en l'épître 109e ;

Les solitaires, dans ce qu'il a écrit aux frères du désert ;

Les contemplatifs, en ses Soliloques, en ses Méditations et en ses Confessions ;

Les religieux, en sa règle, qui est une vive source, d'où les ordres religieux en l'Eglise latine ont puisé tout ce qui est de plus beau et de plus saint en leurs Constitutions.

Il a instruit les prédicateurs aux livres de la Doctrine chrétienne ;

Les prêtres et les évêques dans ses Epîtres à Valère et à Honoré ;

Tous les fidèles aux livres de la Vraie Religion et des Coutumes de l'Eglise ;

Et en tout ce qui est aux tomes 8, 9 et 10 de ses œuvres.

Ce soleil a brillé hors de la maison de Dieu, car il a fait l'apologie du Christianisme aux livres de la Cité de Dieu, pour convaincre et pour convertir les payens. Il a défait toutes les hérésies de son temps, et a fourni des armes aux catholiques pour combattre celles des autres siècles ; et nous voyons en l'histoire, qu'au siècle de ce saint docteur, qui est le quatrième, l'enfer a vomi les plus dangereuses hérésies et en plus grand nombre qu'en aucun autre siècle et même qu'en plusieurs siècles ensemble. Saint Augustin les a toutes attaquées, terrassées et désarmées ; il a converti ou convaincu, en disputes ou en conférences, par sa plume ou par sa langue, les ariens, les apollinaristes, les circoncellions, les donatistes, les helvidiens, les jovinianistes, les lucifériens, les manichéens, les méletiens, les pélagiens, les demi-pélagiens, les

priscillianistes, les rogatiens, les sabatiens, les sabelliens et pareils autres monstres: sans parler de ceux des siècles précédents, comme des ébionites, des valentiniens et des novatiens, auxquels cet hercule chrétien donnait toujours quelque coup de massue en passant.

3° Vous pourriez prêcher des articles, des questions, des traités et des volumes entiers de certains docteurs que vous n'y convertiriez pas une seule âme; mais la céleste doctrine de saint Augustin et la sainteté de sa règle a été si féconde, qu'elle a produit trois sacrés ordres: des chanoines réguliers, des ermites et des religieux, sans parler des autres religions, qui sont comme des provins et des branches de cette tige; tige qui a donné à l'Eglise un nombre innombrable de prélats, de docteurs, de confesseurs, de prédicateurs et de martyrs considérables. Chacun sait qu'une grande partie des églises cathédrales, et que plusieurs collégiales qui sont au monde étaient autrefois des religieux ou chanoines réguliers de saint Augustin. Saint Prosper (Carm. *de Ingratis*) dit que sa doctrine à été si féconde, qu'elle a produit des bibliothèques entières, des fleuves de livres; mais que pour les bien entendre, il faut être humble et sans passion : *Illius ora flumina librorum totum fluxere per orbem, quæ mites, humilesque bibunt.* Le Bréviaire romain dit qu'il est le guide et le maître des théologiens scholastiques et même de l'angélique Docteur : car le pape Urbain cinquième, écrivant à l'archevêque et à l'Université de Toulouse, leur commande de suivre la doctrine de saint Thomas, qui a marché sur les pas et vestiges de saint Augustin; et notre saint père Alexandre VII écrivit le même, ces années dernières, à l'Université de Louvain.

Troisième point. — I. S'il est vrai ce que dit saint Paul, que c'est le propre de la science de nous enfler, n'est-ce pas une merveille de voir en saint Augustin une science si haute et si sublime, avec une si profonde humilité? Ce grand Apôtre la lui avait enseignée par son exemple et par ses paroles; car il avait un si bas sentiment de soi-même, qu'il ne trouvait point de termes assez significatifs pour exprimer sa bassesse, pour dire qu'il est le plus petit, et même au-dessous du plus petit de tous les chrétiens; il fait un effort au langage grec, il compare le superlatif : *Mihi autem omnium Sanctorum minimo* ἐλαχιστοτέρῳ (Eph. 3, 8), c'est-à-dire *minori minimo* : Je suis moindre que le plus petit de tous les chrétiens; et au chapitre suivant de la même épître il dit que c'est la vocation des chrétiens de vivre en toute humilité : *Dignè ambuletis, vocatione quâ vocati estis, cum omni humilitate* (Ephes. 4, 1, 2); il dit en toute humilité, parce que l'Ecriture en marque de trois sortes, humilité d'esprit : *Humiles spiritu salvabit;* humilité de cœur : *Mitis sum, et humilis corde;* humilité d'œuvre : *Recumbe in novissimo loco, quia omnis qui se humiliat exaltabitur.* Notre saint les a pratiquées toutes trois admirablement.

1° L'humilité d'esprit : il se défiait de ses sentiments, de ses dispositions, de ses actions; il avait un esprit de feu, un entendement vif et pénétrant, un jugement puissant, beaucoup de science

infuse et acquise, naturelle et surnaturelle. Ceux qui lisent sa vie et ses œuvres sans passion avouent qu'après les Apôtres, il n'y a jamais eu un si bel esprit au monde, et toutefois il confessait son ignorance en plusieurs points; il consultait ceux qu'il pensait être plus éclairés, il ne décidait jamais rien qu'il n'en fût bien assuré; en cette question qu'on traite en théologie : Pourquoi la procession du Saint-Esprit n'est pas une génération, vu qu'il est produit du Père comme d'un principe vivant, non-seulement avec ressemblance, mais avec identité de nature? les théologiens de deux jours ont la hardiesse d'en rendre la raison, et saint Augustin disait : Je n'ai pas assez de science ni de puissance, ni de suffisance pour le faire : *Distinguere autem inter illam generationem, et istam processionem nescio, non valeo, non sufficio;* autant en fait-il trouvant quelque difficulté à bien expliquer ce que dit saint Jacques : que celui qui pèche en un point, est coupable de tout le reste; et dans la question de l'origine de l'âme, savoir si elle est tirée du néant et créée de Dieu immédiatement, ou si elle est produite par propagation de l'âme du père en son enfant, comme une chandelle en allume une autre; encore que l'opinion de la propagation fût plus propre à expliquer la doctrine catholique du péché originel, et à répondre aux arguments des pélagiens, il fut néanmoins si humble, qu'il ne la voulut pas décider, parce que l'Eglise n'en avait pas encore dit ses sentiments.

Il était le plus humble et le plus éclairé de tous les docteurs, et toutefois il se défiait de ses dispositions : il craignait qu'il n'y eût au fond de son cœur beaucoup d'orgueil secret, qui le rendît désagréable à la Majesté divine : *Multum itaque vereor occulta mea, quæ norunt oculi tui, mei autem non : tu nosti de hâc re ad te gemitus cordis mei et flumina oculorum meorum;* Je crains fort le fond de mon âme que vous connaissez, ô mon Dieu, et que je ne connais pas; vous savez les gémissements de mon cœur et les ruisseaux de larmes que je répands sur ce sujet en votre présence.

2° Il n'avait point commis de péché mortel depuis le baptême, et fort peu de véniels et bien légers; il avait pratiqué les vertus les plus parfaites, et après tout il disait : *Væ etiam laudabili vitæ, si eam absque misericordià discusseris; una spes, una fiducia, una firma promissio misericordia tua;* Malheur à la vie la plus louable si vous l'examinez sans miséricorde; mon unique confiance et l'unique ressource de mon salut, c'est votre miséricorde. Nous avons tant de répugnance à souffrir un peu de confusion, nous avons tant de peine à confesser nos péchés à un seul homme en secret, à l'oreille d'un prêtre, qui n'en oserait dire mot; nous craignons tant d'être ruinés de réputation dans son esprit; saint Augustin a été si humble de cœur, que pour se rendre vil et méprisable, il a fait sa confession générale publiquement, en plein théâtre, à tous les peuples qui étaient de son temps, et qui seront jusqu'à la fin des siècles. Il a découvert et déclaré au livre de ses *Confessions* les dérèglements de sa jeunesse, sans les pallier, sans les déguiser et sans les excuser, mais en les exagérant avec grande confusion et componction de cœur.

3° Mais écoutez un trait admirable d'humilité très-héroïque, et

une preuve bien évidente qu'il était exempt de toute ambition : supposons que le ministre de Charenton ait inspiration de se convertir, et qu'il ne veuille se faire catholique qu'à condition d'être archevêque de Paris. Si l'archevêque de Paris se dépouillait de son archevêché et le résignait à ce ministre pour le gagner à Dieu et à l'Eglise, ne serait-ce pas une admirable humilité? C'est ce que saint Augustin[1] a voulu faire, et il n'a pas tenu à lui qu'il ne l'ait fait; car il fut si saintement éloquent, qu'il persuada à trois cents évêques d'en faire autant. Il a été obligé pour le bien de l'Eglise de rapporter fidèlement comme tout se passa. Voici ce qu'il en dit : En un concile de trois cents évêques catholiques assemblés à Carthage, qui étaient en conférence avec les évêques donatistes, il était question de savoir si les donatistes retournant à l'Eglise, chaque diocèse aurait deux évêques ou un seul; et en cas qu'il n'en fallût qu'un, qui l'aurait, le catholique ou bien le donatiste? ils proposèrent, premièrement aux donatistes, que les évêques gouverneraient chacun à leur tour : *Quia ubi præceptio charitatis dilataverit corda, possessio pacis non fit angusta*, ou que tous deux quitteraient le siége, et que l'Eglise en choisirait un tel que bon lui semblerait; mais les trois cents évêques catholiques conférant par après ensemble, de ce qu'ils feraient en cas que les donatistes ne voulussent se convertir qu'à condition d'être seuls évêques, tous les trois cents furent contents en ce cas de quitter leurs évêchés aux donatistes convertis, et s'y obligèrent par écrit en une lettre qu'ils envoyèrent au commissaire de l'empereur. Quelle admirable humilité!

Non magnum est esse humilem in abjectione, magna prorsus, et rara virtus, humilitas honorata, dit saint Bernard (Hom. 4 *super Missus*): Quand vous êtes de basse naissance, quand vous avez peu d'esprit, peu de science, peu d'industrie, peu de pouvoir et peu de biens temporels, si vous êtes humble, ce n'est pas grande merveille, vous en avez sujet, votre bassesse vous tient dans votre état propre et naturel : *Humiliatio tua in medio tuî*; que saint Augustin, qui était consulté comme un oracle des plus savants de toute la chrétienté et même par le très-docte pape Boniface; saint Augustin, qui est appelé par les Pères, la langue de l'Eglise, l'homme céleste, l'image de la Divinité, le père des Pères, le docteur des Docteurs, l'abîme de sapience, le héros de la vérité[2], est digne d'une admiration qui est au delà de toute parole; qu'il ait eu une si profonde humilité, c'est ce qui est au delà de toute admiration.

II. Etant ainsi disposé il a attiré en son cœur la grâce de Dieu, qui ne se donne qu'aux humbles; et cette grâce n'est autre chose qu'une infusion de la charité et de l'amour de Dieu en nos âmes.

[1] Aug. 10, 7. lib. *de gest. cum Emerito Donat. Episc.*

[2] Sanctæ memoriæ Papa Bonif. cum esset doctissimus tamen adversus, lib. Pelag. (S. Aug.). Responsa poscebat (S. Pros. contra Collat., c. 41). Ecclesiæ lingua (Bern., Serm. de S. Step.). Homo cœlestis, imago Divinitatis, Pater Patrum, Doctor Doctorum, Abyssus sapientiæ, Præco veritatis. (Possidius, *ep. ad Macedonium*. S. Prosp., *ep. ad August.*).

Saint Paul l'avait si ardente envers le Fils de Dieu, qu'il ne pouvait s'empêcher de le nommer. Il écrivit en ses Epîtres le saint nom de Jésus à tout propos et même sans propos; ce saint nom lui était : *Mel in ore, in aure melos, in corde jubilus.* Et saint Augustin (lib. 3, *Conf.*, c. 24) dit de soi, que même avant son baptême, quand il était dans les écoles lisant les livres profanes, il n'y prenait pas grand plaisir, parce qu'il n'y trouvait point le sacré nom de Jésus, qu'il avait sucé dès son enfance avec le lait de sa mère. On le peint ordinairement tenant en sa main un cœur enflammé, parce que son cœur n'était autre chose qu'une vive flamme d'amour formée et façonnée en cœur; et on le peint en sa main, parce qu'en toutes ses œuvres, même extérieures et corporelles, il était embrasé de ce feu; il faisait toutes ses actions par un motif d'amour actuel et très-enflammé. Son cœur était un autel sur lequel ce feu divin brûlait continuellement, selon cette loi du Lévitique (6, 12) : *Ignis in altare meo semper ardebit.* Ecoutez-le parler, il s'exprimera mieux que moi.

Cùm sursum est ad illum, ejus est altare cor nostrum; illi suavissimum adolemus incensum, cùm in conspectu ejus sancto pioque amore flagramus. O amor! qui semper ardes, et nunquam extingueris, ô charitas! Deus meus! accende me. Quid mihi es? Quid tibi sum ego, ut amari te jubeas à me, et nisi faciam, mineris ingentes miserias, parvane est ipsa miseria, si non amem te? Minus te amat qui tecum aliquid amat, quod non propter te amat[1] : Quand notre cœur est élevé à Dieu, c'est un autel spirituel, où se brûle un parfum de bonne odeur, quand nous sommes pénétrés d'un saint amour envers Dieu. O amour! qui brûlez toujours et qui ne vous éteignez jamais! O charité! ô mon Dieu! allumez-moi, embrasez-moi et consumez-moi! Que suis-je devant vous, ô mon Dieu! que vous me commandiez de vous aimer, et que si je ne le fais, vous me menaciez de grandes misères! Est-ce donc une petite misère? ou n'est-ce pas la misère des misères et la plus grande de toutes, que de ne vous pas aimer? Ah! celui-là vous aime moins qu'il ne doit, qui aime quelque autre chose avec vous, s'il ne l'aime pour l'amour de vous!

Or, il mettait en pratique ce qu'il disait, car l'amour qu'il avait pour Dieu était très-pur, gratuit et désintéressé; il était si détaché de l'affection aux biens de la terre, que les prêtres de son Eglise en murmuraient contre lui et disaient : Pourquoi ne laisse-t-on plus rien à l'Eglise d'Hippone? pourquoi ne la fait-on plus héritière? c'est que l'évêque donne tout, et n'accepte rien. Il faisait remarquer dans saint Paul, que la charité ne cherchait pas ses intérêts, et il invectivait si souvent contre les chrétiens qui s'abstiennent du péché et ne pratiquent la vertu que par des motifs de la loi mosaïque, par un esprit mercenaire, par crainte servile de la peine, qu'il a parsemé ses écrits de ces deux belles maximes : *Hæc est vera pietas, gratis amare Deum, et dilectio vacare non potest* : La vraie dévotion consiste à aimer Dieu d'un amour pur et désintéressé, et la charité n'est jamais oisive.

[1] S. Aug., *Conf.*, c. 29, l. 1; *Ibid.*, c. 5; 10, *Ibid.*, c. 29.

Celle de ce grand saint était agissante, effective et féconde en bonnes œuvres, qui ne cessait jamais de travailler pour le service du Fils de Dieu et pour le bien de son épouse : témoin son zèle ardent contre les ennemis de l'Eglise, qui l'a mis cent et cent fois en danger d'être assassiné par les donatistes et autres hérétiques; témoin le soin assidu et pressant qu'il avait de pourvoir aux nécessités des religieux, à la conservation de la pureté des vierges, à la protection des veuves et des orphelins, à la défense des opprimés, à la visite des malades, à l'instruction des ignorants, au soulagement des affligés, à l'accommodement des différends et à la nourriture des pauvres, ayant donné tout ce qu'il avait, jusques aux meubles de sa maison, il faisait rompre et fondre les calices et les autres vases sacrés pour en faire des aumônes.

Conclusion. — Il a donc sujet de nous dire ce que saint Paul disait aux fidèles : *Imitatores meî estote.* Imitons-le en sa conversion et en son amour envers Dieu : il s'est donné à Dieu tout de bon par une vraie, sincère, cordiale et parfaite conversion; la nôtre est si défectueuse que Dieu s'en plaint par son prophète : *Non est reversa ad me prævaricatrix, in toto corde suo, sed in mendacio.* N'est-il pas vrai qu'un payen qui aurait entendu ce que nous avons dit au commencement des quatre causes de la justification, et qui, d'autre côté, verrait la vie des chrétiens après Pâques, aurait sujet de s'écrier, en se moquant de nous : *Parturiunt montes, nascitur ridiculus mus?* Et où sont les effets de ces grandes causes? Vous dites que votre Dieu s'applique avec grande affection à effacer vos péchés et à vous donner sa grâce, que son Fils, vrai Dieu comme lui, vous a acquis cette grâce par ses mérites infinis, que cette grâce est une participation de son être et de ses perfections, que son esprit habite en vous, vous éclaire, vous conduit, et que tout cela tend à vous faire pratiquer les vertus et les bonnes œuvres ; et où sont ces vertus, ces bonnes œuvres que vous faites? Je ne vois point que vous pratiquiez autre chose que ce que nous faisons; vous gagnez votre vie, vous nourrissez vos enfants, vous amassez des biens, vous prenez vos divertissements, et nous aussi; vous faites beaucoup de choses que plusieurs d'entre nous n'oseraient faire, car vous reniez votre Dieu, et nous n'avons jamais renié notre Jupiter; vous vous remplissez de vin et de viande, vous courez après les filles et les femmes, vous vous querellez, vous vous ruinez les uns les autres par procès, et vous vous déchirez comme des chiens : notre Socrate, notre Platon et notre Epictète n'ont eu garde de le faire.

Et de vrai, quelle apparence que vous soyez convertis? La conversion est un changement, et quel changement a fait en vous votre confession qui mérite que Dieu s'en glorifie et dise comme il dit en l'Ecriture : *C'est moi, c'est moi qui ai fait cette œuvre?* Quel changement y a-t-il en vous qui mérite d'être estimé la récompense des travaux et des souffrances de Jésus? Si vous avez reçu la grâce de Dieu, vous êtes associé à son être divin : *Divinæ consortes naturæ,* vous avez une participation de ses perfections infinies. Or, quelle bonté, quelle charité, quelle débonnaireté,

quelle patience, quelle pureté avez-vous qui ressente tant soit peu cette participation? mais plutôt quelle impureté, quelle impatience, quelle injustice et quelle malice n'avez-vous pas contraires aux perfections divines? Si votre confession a été bonne, vous avez reçu le Saint-Esprit qui fait sa demeure en vous : et où sont les effets, les dons et les fruits qu'il communique infailliblement à tous ceux qui le reçoivent? Ces fruits, dit saint Paul, sont la charité, la paix, la douceur, la patience, la chasteté et la continence; en voit-on en vous le moindre vestige? Si en votre hôpital les apothicaires avaient donné des potions à tous les malades par ordonnance du médecin, et qu'on les vît en même état qu'ils étaient auparavant, pourrait-on dire que les drogues ont bien opéré, et que les remèdes ont été salutaires?

2° Pensons-y, Messieurs, ce n'est pas un jeu d'enfant, ni une affaire de petite conséquence, il y va de notre salut. Si nous ne sommes véritablement convertis, nous sommes perdus sans ressource; et vous voyez que, très-probablement, nous ne le sommes point du tout : car la vraie conversion est toujours accompagnée d'humilité : *Cor contritum et humiliatum Deus non despicies*; et l'humilité est incompatible avec cet esprit de vanité, ces desseins d'ambition, ces pointilles d'honneur, qui sont cause de tant d'inimitiés et de divisions dans les communautés et familles chrétiennes. Pour nous corriger et les éviter, prenons les motifs que saint Augustin remontrait aux évêques catholiques, quand il leur persuada de quitter leur évêché pour convertir les donatistes. Premièrement, il leur disait : *Quid enim dubitemus Redemptori nostro sacrificium istius humilitatis offerre? an verò ille de cœlis in humana membra descendit, ut membra ejus essemus, et nonne ipsa ejus membra crudeli divisione lanientur, de cathedris descendere formidamus*[1]; Le Fils de Dieu est descendu du ciel et il s'est fort abaissé; il a pris un corps humain, lui qui était un esprit si pur, afin de nous faire ses membres : refuserons-nous de nous humilier et de nous dégrader, pour empêcher que ses membres ne soient désunis et divisés?

En second lieu il dit : Je dois soigneusement distinguer ce que je suis pour moi-même et ce que je suis pour autrui; ce que je suis pour moi, je le dois toujours être quoi qu'il arrive; ce que je suis pour les autres, je ne le dois être qu'en cas que je leur profite. Ce que je dois être pour moi, c'est d'être bon chrétien, chaste, sobre, humble, dévot et amoureux de Dieu; je le dois toujours être. Ce que je suis pour vous, c'est d'être prédicateur, confesseur, prieur, curé ou juge; je dois accepter ces qualités si je vous suis utile, mais je les dois refuser si je vous y suis inutile, si un autre s'en acquitterait mieux que moi; et enfin il leur dit : *Quâ fronte in futuro sæculo promissum à Christo sperabimus honorem, si christianam in hoc sæculo noster honor impedit unitatem?* Oserons-nous bien demander à Jésus-Christ, en l'autre monde, l'honneur et la gloire qu'il a préparés aux personnes humbles, si notre orgueil empêche en cette vie la charité et l'unité chrétienne, si

[1] S. Aug., tom. 7, l. *De gest. cum Emer.*

nous nous piquons si fort de zèle pour les intérêts de notre honneur, et si peu, ou point du tout, pour l'honneur et l'amour de Dieu.

3o *Rape ad Deum animas quas potes, et dic ad : eas amemus eum*, dit le même saint ; Gagnez à Dieu tant d'âmes que vous pourrez, et dites-leur : Çà aimons Dieu, aimons-le de tout notre cœur, aimons-le d'un amour fervent, d'un amour qui s'occupe de lui, qui se remplisse de lui, qui s'élève souvent à lui. Si vous aimez une fille, un jeune homme ou bien quelque autre créature, vous y pensez cinquante fois par jour, et vous passez les deux et les trois heures ou même les journées entières, sans penser à Dieu. Aimons-le d'un amour gratuit ; non-seulement quand il nous fait du bien, quand il nous comble d'honneur et de prospérité, mais quand il nous afflige de maladie, de peine d'esprit, de pauvreté ou de toute autre disgrâce. Aimons-le d'un amour agissant, qui se témoigne par les œuvres : *Charitas magna operatur ubi est si non operatur, nec est.* Nous ne lui pouvons faire aucun bien, car il n'a besoin de personne; mais il met notre prochain en sa place et il veut que nous exercions envers lui les offices de charité que nous voudrions exercer envers sa majesté divine : *Si diligis me, pasce oves meas.* Si vous aimez Dieu sincèrement, faites du bien à tous vos prochains, qui sont ses enfants et ses membres, comme cette bonne dame de notre temps qui avait été instruite par les Pères Augustins de Domme.

C'était la femme du juge d'une paroisse des champs, et qui mourut deux fois plus riche qu'elle n'était quand elle fut mariée, cette bonne femme ne renvoyait jamais un seul pauvre sans lui faire l'aumône, elle ne pouvait souffrir qu'on le fît attendre tant soit peu à la porte : quand elle allait à la ville les pauvres la suivaient comme une princesse, parce qu'elle était chargée d'aumônes : elle avait pris un pauvre orphelin au nombre de ses enfants selon le conseil de saint Augustin ; le plus haut bout de la table au repas c'était pour le pauvre; la meilleure place auprès du feu en hiver c'était pour le pauvre ; s'il y avait un friand morceau sur la table, c'était pour le pauvre. Ses enfants lui portaient envie et l'appelaient le mignon de leur mère. C'est le mignon de notre mère, disaient-ils : voilà un beau mot, voilà un bel éloge, une épithète bien glorieuse pour elle : le mignon de notre mère. Le Sauveur lui dira au jugement : *Venez la bénie de mon Père; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai été étranger et vous m'avez logé, j'ai été votre bien-aimé et vous serez ma bien-aimée ; venez donc ma chère et bien-aimée, possédez le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde.* Mon cher auditeur le voulez-vous posséder avec elle : *Vade, et tu fac similiter. Amen.*

SERMON CXXIX.

DE SAINT BENOÎT, ABBÉ.

Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te; quid ergo erit nobis?
Seigneur, nous avons tout quitté et vous avons suivi; quel avantage en retirerons-nous? (Matth. 19, 27.)

Egredere *de terrâ tuâ, et de cognatione tuâ, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstravero tibi, faciamque te in gentem magnam, et benedicam tibi, et magnificabo nomen tuum, erisque benedictus* (Gen. 12, 1). Ces paroles s'adressaient premièrement au saint patriarche Abraham, le père des croyants; mais elles s'entendent très-bien au sens allégorique du grand saint dont nous célébrons aujourd'hui l'heureuse apothéose; et même, si je l'ose dire, il semble qu'elles s'entendent de lui au sens littéral, puisqu'elles le marquent très-expressément par son propre nom : *Erisque benedictus.* Ce texte sacré et celui de l'Evangile de ce jour nous donnent sujet de considérer deux choses; premièrement ce qu'il a fait pour Dieu : *Egredere de terrâ tuâ, ecce nos reliquimus omnia, etc.* En second lieu, ce que Dieu a fait pour lui : *Faciam te in gentem magnam, centuplum accipiet.* Jamais personne n'a reçu le centuple si avantageusement que vous, ô sainte et bienheureuse Vierge! comme personne n'a jamais tout quitté si héroïquement que vous; car vous sortîtes de la maison de votre père, et Dieu vous logea en sa sainte maison; vous renonçâtes par vœu de pauvreté à la succession de vos parents, et Dieu vous a faite reine du ciel; vous vous privâtes par le vœu de virginité de l'espérance d'avoir des enfants, et Dieu s'est fait votre fils et vous a comblée de si grandes bénédictions, que toutes celles qui ont été données à saint Benoît et aux autres saints, sont dérivées de votre Fils et de vous; car avant qu'on lui dît : *Erisque benedictus*, sainte Elisabeth vous dit : *Benedictus fructus ventris tui;* et l'ange vous avait dit : *Benedicta tu in mulieribus*, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — I. Christus habet excellenter dignitatem capitis. — II. Eam communicat patriarchis, sed præcipuè S. Benedicto.

I. Punctum. — I. Relinquenda omnia ab eo qui vult sequi Christum, et magna pro eo aggredi : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Comparationibus, 5° Exemplis, 6° Inductione mortificandi affectus ad patriam — II. Ad cognationem. — III. Ad divitias. — IV. Ad proprium corpus — V. Benedictus hæc fecit.

II. Punctum. — I. Centuplum accepit. — II. Factus est in gentem magnam, magnam in sanctitate. — III. In operibus bonis et scientiis. — IV. In duodecim tribus.

Conclusio. — I. Ejus exemplo relinquendus affectus inordinatus ad patriam. — II. Ad cognationem. — III. Ad divitias. — IV. Ad proprium corpus.

Exorde. — I. L'apôtre saint Paul instruisant les fidèles des principes de leur religion, en l'Epître aux Colossiens, dit que l'Eglise catholique est un corps qui a pour chef invisible Jésus-Christ Notre Seigneur, vrai Dieu et vrai homme : *Ipse est caput corporis*

Ecclesiæ; Qu'est-ce qu'un corps, me direz-vous, et qu'entend-on par ce mot de chef? Un corps, dit saint Thomas (3. p, q. 8, a. 4); c'est l'assemblage et l'union de plusieurs parties qui ont diverses fonctions, mais qui tendent toutes à une même fin. En vous, par exemple, il y a un corps, parce qu'il y a plusieurs membres qui font des actions différentes: les yeux voient, la langue parle, les mains travaillent, les pieds marchent, l'estomac digère la viande, et tout cela tend à une même fin, qui est la conservation et l'entretien de votre vie; une ville ou une cité est un corps : *Civitas civium unitas*, parce que c'est le ramas de plusieurs bourgeois, qui ont diverses vocations : l'un est juge, l'autre avocat, celui-ci est marchand, celui-là est artisan; mais tous tendent à une même fin, qui est le bien de l'état et de la république; dites de même d'un chapitre, d'un couvent, d'une confrérie, ou d'une famille : l'Eglise donc est un corps, parce que c'est l'assemblée des fidèles, qui exercent des fonctions différentes : car l'un prêche, l'autre entend les confessions; celui-ci prie Dieu, cet autre fait des aumônes, et toutes ces choses tendent à une même fin, qui est la gloire de Dieu et le salut des âmes choisies.

Or, en chaque corps il y a une partie qu'on appelle le chef, qui doit avoir trois avantages et prérogatives sur les autres : *Debet aliis excellere ordine, perfectione, virtute*, dit le même docteur angélique (art. 1). Premièrement, le chef doit être la première, la plus haute et la plus éminente partie; vous voyez que la tête est la plus haute partie du corps humain. Le maire ou le gouverneur d'une ville, le doyen d'un chapitre et le supérieur d'une religion sont les premiers de leur corps. Secondement, le chef doit être plus parfait; car vous voyez que la tête a beaucoup plus de sens tant intérieurs qu'extérieurs, que n'en a tout le reste du corps, qui n'a proprement que le sens de l'attouchement; mais à la tête les cinq sens y résident et sont vigoureux: la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et l'attouchement, et de plus les sens intérieurs y font leur demeure et leurs opérations. En troisième lieu, le chef doit avoir un empire, un ascendant et une influence particulière sur les autres membres, il les doit régir et gouverner; et en effet, nous sentons bien que la tête de l'homme a influence sur les autres parties, qu'elle leur donne la vie, le mouvement et le sentiment; ainsi le doyen d'un chapitre, le gardien d'un couvent, le maire ou le gouverneur d'une ville sont les premiers de leurs corps, sont, ou doivent être les plus sages, les plus adroits, les plus intelligents et les plus vertueux, qui conduisent et gouvernent la communauté. Jésus donc, vrai Dieu et vrai homme, conclut saint Thomas, est le très-digne et très-aimable chef de l'Eglise, puisqu'il a en soi très-parfaitement ces trois conditions.

Premièrement, il est le plus haut, le plus élevé et le premier des prédestinés, assis à la dextre du Père, au-dessus de toutes les puissances, principautés et dominations tant célestes que terrestres : *Ut sit in omnibus primatum tenens* [1]. En second lieu, il a la plé-

[1] Constituit Deus Pater ad dexteram suam Jesum Christum in cœlestibus super omnem principatum potestatem, etc.

nitude et l'abondance de toutes les vertus infuses, habitudes surnaturelles, dons du Saint-Esprit, grâces sanctifiantes et gratuites, et il les a permanemment, persévéramment et pour toujours. Belle remarque de saint Grégoire (2. *Mor.*, c. 4 et 42); on disait à saint Jean-Baptiste : *Celui sur lequel vous verrez que le Saint-Esprit descendra et demeurera, c'est le Messie.* Le Saint-Esprit descend bien dans le cœur des autres saints, mais il n'y demeure pas toujours continuellement; quant aux grâces gratuites, il communique à plusieurs saints le don de prophétie, le don de faire des miracles, le don de connaître les pensées des cœurs; mais ce n'est pas pour toujours ni en tout temps, ce n'est qu'en certaines rencontres et nécessités : mais en la sainte humanité, le Saint-Esprit a toujours demeuré quant à la grâce sanctifiante et quant aux grâces gratuites : *Ejus humanitatem numquam deseruit à cujus divinitate procedit*, dit saint Grégoire; l'Homme-Dieu avait continuellement le pouvoir de faire toute sorte de miracles, la connaissance de tous les cœurs, la prescience des choses futures, et tous les autres dons du Saint-Esprit il les avait, il les a pour soi et pour tous ceux à qui il lui plaît de les communiquer; il a la grâce de chef, car il influe en tous les membres de l'Eglise la vie, le mouvement et le sentiment spirituel qu'ils ont; il est la source et l'origine de toutes les grâces, de toutes les vertus, de toutes les perfections, de toute la sainteté, de tous les priviléges et de toutes les prérogatives qui sont en l'Eglise : *De plenitudine ejus omnes accepimus.*

II. Que si le Fils de Dieu a communiqué cette qualité de chef à quelques saints patriarches, s'il a dit effectivement à quelque chef d'ordre : *Faciam te in gentem magnam*, ç'a été principalement à ce grand saint dont nous faisons aujourd'hui l'éloge : si bien que pour faire son panégyrique en peu de paroles et comprendre en abrégé ses louanges, il faudrait seulement remontrer que Dieu l'a estimé très-digne d'être le chef de ce grand corps, de cet ordre si célèbre, si saint, si illustre, si utile et si glorieux à l'Eglise; il faudrait seulement dire qu'il a eu en éminence toutes les vertus, les perfections, les mérites, les couronnes et les auréoles de ce nombre innombrable de saints patriarches, prophètes, hommes apostoliques, martyrs, pontifes, confesseurs et vierges qui ont été dans son ordre et qui y seront jusques à la consommation des siècles : qu'il leur a influé et influe continuellement la sainteté qu'ils ont eue sur la terre avec la gloire et la félicité qu'ils possèdent dans le ciel. Ce qui l'a disposé à ce grand honneur est qu'il a obéi très-exactement à cette parole de Dieu : *Egredere de terrâ tuâ;* il a pratiqué très-parfaitement ce que saint Pierre disait de soi et des autres apôtres : *Reliquimus omnia;* j'ai donc à vous faire voir au premier point de ce discours, que pour être bon religieux et suivre parfaitement Jésus-Christ, pour se rendre capable des grâces particulières de Dieu et d'être instrument du Saint-Esprit en de grands desseins, il faut avoir tout quitté, et que saint Benoît l'a fait très-parfaitement; et puis au second point nous verrons que le Fils de Dieu a effectué en lui cette promesse : *Faciam te in gentem magnam, centuplum accipiet.*

Premier point. — I. 1° Le Fils de Dieu nous enseigne le premier point en peu de paroles, mais bien claires et intelligibles (Matth. 16, 24) : *Si le grain de froment qui est jeté en terre ne meurt, il demeure seul et stérile ; mais s'il vient à mourir, il rapporte beaucoup de fruits. Et ailleurs il dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même et me suive.* Notez qu'il estime cette vérité si importante, que selon saint Marc (8, 34), pour la prêcher, il ne voulut pas seulement avoir ses disciples pour auditeurs, mais, contre sa coutume, il appela tout le peuple; et afin que nous ne pensions pas qu'il ne parlait qu'à ses apôtres et au peuple qui était là présent, saint Luc (9, 23) dit expressément qu'il le disait à tous : *Dicebat autem ad omnes.* Et comme notre cœur est si mercenaire et rempli d'amour-propre, que nous ne faisons rien de difficile que par motif de récompense, Dieu a tant d'affection de nous porter à cette abnégation parfaite, qu'il lui promet le centuple, non en espèce, mais en valeur et en prix, c'est-à-dire des grâces, des consolations, des délices spirituelles, qui valent cent fois plus que tout ce que nous quittons.

2° Sur quoi saint Bernard s'écrie : *Quid cunctantur homines simpla relinquere pro centuplis? Cui id Judæo negares, ô homo! qui in vanum accepisti nomen Domini Jesu Christi? Cui sacrilego dares quidquid habes pro centuplo cunctareris? sed execrabilis est tibi manus Domini, ut nullam ab eo commutationem recipere non ci in ratione dati vel accepti communicare penitus acquiescas*; D'où vient que les hommes sont rétifs à faire une usure si avantageuse pour eux, où l'on reçoit cent pour un? Quel est le juif ou le barbare à qui vous voudriez refuser de donner cinq écus, si vous étiez assuré qu'il vous en rendrait cinq cents? et cependant vous ne voulez pas faire cet échange avec votre Sauveur : il semble que sa main vous est odieuse et exécrable, et que vous ne vouliez avoir aucun commerce avec lui.

Vous me direz peut-être que vous avez quitté le monde pour vous mettre à la suite de Jésus-Christ en la religion, et que vous ne ressentez point ces douceurs et ces délices spirituelles, qui sont le centuple promis; mais saint Bernard vous répondra : C'est assurément que vous n'avez pas tout quitté : il y a encore en votre cœur des attaches et des affections à quelque créature ; et si on ne quitte tout, on n'a point de droit à ce centuple. Ces caresses du Saint-Esprit, et ces tendresses de dévotion sont comme l'huile miraculeuse que le prophète multiplia en faveur de la bonne veuve ; il demanda à cet effet des vaisseaux vides : *Præoccupatum sæcularibus desideriis animum delectatio sancta declinat, nec misceri poterunt vera vanis, æterna caducis, spiritualia temporalibus, ima summis,* dit le même saint Bernard.

Et le Fils de Dieu chez le dévot à Kempis (l. 3 *de Imit.*, c. 37) : Mon fils, quittez-vous vous-même, et vous me trouverez ; soyez sans élection et sans propriété d'aucune chose, et vous aurez toujours du gain : car, tout aussitôt que vous vous serez résigné et que vous ne reprendrez point ce que vous avez donné, vous recevrez une plus ample grâce. Seigneur, combien de fois me résignerai-je? en quoi est-ce que je me quitterai? Toujours et à toute

heure, autant aux petites choses comme aux grandes. Je n'excepte rien, et je veux vous trouver dépouillé et dégagé de toutes choses. Autrement, comment pourriez-vous être à moi et moi à vous, si vous n'étiez en l'intérieur et en l'extérieur entièrement dépouillé de votre propre volonté ?

3° *Reliquimus omnia, et secuti sumus te.* Ces deux paroles me font considérer que le dessein de la perfection chrétienne et religieuse est un mouvement de l'âme qui marche sur les pas de notre Sauveur par le chemin de la vertu, et qui tend à Dieu pour se joindre à lui comme à sa dernière fin et à sa souveraine beatitude. Or, vous pouvez remarquer qu'en tout mouvement il n'y a qu'un terme d'abord et d'approche, mais dix mille de départ et d'éloignement : par exemple, un homme qui étant à Paris, voudrait venir embrasser ce crucifix et se joindre à lui, il faudrait qu'il sortît de Paris, qu'il s'éloignât de tous les lieux qui sont au delà, de toutes les villes, de tous les villages, de toutes les fermes et maisons qui sont d'ici à Paris. Pour s'acheminer à Dieu, lui être joint et lui adhérer, il faut que l'âme se sépare et s'éloigne de toute autre chose; qu'elle détache son cœur de tout ce qui n'est pas Dieu. La grâce est comme la nature, elle remplit nécessairement tout ce qu'elle trouve de vide; si on anéantissait tout l'air et le feu qui est entre le ciel et la terre, la terre monterait au ciel ou le ciel descendrait sur la terre. Quand une âme épuise son cœur et se vide de toute créature, le Créateur y entre infailliblement, s'unit à elle et la remplit d'une abondance de grâce qui est au delà de toute estime.

4° On dit en philosophie que de toutes les créatures, il n'en est point de plus proche du néant que la matière première; et néanmoins, elle a en son sein toutes les formes corporelles des êtres matériels, puisqu'elles sont extraites et tirées de sa puissance passive. Ce que les maîtres montrent par rapport et par ressemblance à la matière seconde. Donnez-moi un morceau de chêne, de noyer ou bien une pièce de marbre ; vous ne le croiriez pas, mais il est vrai qu'en ce bois et en ce marbre il y a une très-belle image du Crucifix, de la Vierge, de saint Jean-Baptiste. Voulez-vous que je vous le fasse avouer. Si je vous disais que sans rien ajouter à ce qui est là présent en ma main, je vous y ferai voir, d'ici à quinze jours, un écu, une pistole ou telle autre pièce d'or ou d'argent que vous voudriez, ne diriez-vous pas qu'elles y sont dès à présent? Dites quelle image vous voulez avoir en ce bois ou en ce marbre; l'image d'un Crucifix ou de la Vierge, ou de saint Jean? Un sculpteur, sans y rien ajouter, vous la fera voir. Et comment? En retranchant ici un morceau et là un autre; il en est de même en l'œuvre de la perfection et de la vertu. Etes-vous de l'ordre de Saint-François, pour former en vous son esprit de pauvreté, il faut retrancher toute affection aux biens de la terre? Etes-vous Carmélite, pour avoir en vous la pureté de sainte Thérèse, il faut retrancher toute affection aux plaisirs sensuels? Etes-vous de l'ordre de Saint-Benoît, pour former en vous une parfaite image de votre patriarche, il faut retrancher toute affection à votre patrie, à vos parents, à vos biens temporels et à vous-même? car ce grand saint n'y avait

point d'attache. Les mêmes philosophes disent que la privation est un principe du corps naturel, mais elle l'est encore plus de l'être spirituel.

5° Et en effet, quel homme a jamais été ou quel homme peut jamais être plus vertueux, plus saint, plus parfait et plus uni à Dieu que l'Homme-Dieu? Or, il n'est uni si étroitement et si intimement à Dieu que parce qu'il est privé de sa substance humaine et même de sa propre existence, selon saint Thomas; ce qui fait que saint Paul nous déclare que pour être revêtus de Jésus-Christ, il nous faut dépouiller de nous-mêmes : *Expoliantes veterem hominem, induite novum.* Et saint Ignace martyr, sur la fin de sa vie écrivait aux Romains : Je commence à présent d'être disciple du Fils de Dieu, ne désirant rien de ce qui est visible et corporel pour me joindre à Jésus mon Sauveur.

6° C'est ce que Dieu demande de nous, pour nous rendre parfaits religieux; c'est ce qui est exprimé par ces paroles : *Egredere de terrâ tuâ : et de cognatione tuâ, et de domo patris tui.* Sortez de votre terre, c'est-à-dire du lieu de votre naissance. J'admire la sagesse d'un jeune homme de Saint-Malo qui, voulant entrer en religion, distribua tous ses biens aux pauvres, et craignant que cette libéralité ne le fît honorer en son pays, alla se faire capucin en Espagne.

Nous ne lisons point en la Genèse (28, 12) que le patriarche Jacob ait fait ni vu de grandes merveilles tant qu'il fût en son pays; mais depuis qu'il en fût sorti, il eut des visions admirables : il vit l'échelle mystérieuse (Gen. 32, 1) qui aboutissait de la terre au ciel; il vit des troupes d'esprits bienheureux (Gen. 32, 24), il lutta avec un ange (Osée. 12, 4) qui représentait la personne de Dieu et l'obligea par sa ferveur à lui donner sa bénédiction; il vit le Seigneur face à face et il reçut de lui des promesses très-avantageuses. Et le Fils de Dieu même, qui faisait ailleurs tant de miracles, n'en pouvait faire plusieurs en sa patrie de Nazareth, au rapport de saint Marc : *Non poterat ibi multas virtutes facere.* Ce mot *virtutes* se prend ici pour des miracles; mais le prenant pour des vertus, on le pourra dire de vous. Si vous demeurez en votre pays, très-probablement vous ne pratiquerez pas de grandes vertus ni en grand nombre : car, comme dit saint Grégoire de Nazianze, si vous conversez longtemps avec des pestiférés, ils vous communiqueront plutôt leur mal que vous ne leur donnerez la santé : *Egredere de terrâ tuâ.*

II. *De cognatione tuâ.* Quittez l'affection désordonnée pour vos parents; elle est si commune dans le monde et si dangereuse pour le salut que, comme quand on veut dresser un arbre qui penche trop d'un côté, on le fait un peu pencher de l'autre; ainsi, pour nous donner un peu d'aversion de nos parents, qui nous détournent de la perfection, l'Ecriture en parle par exagération : *Qui dicit patri suo, et matri suæ, nescio vos? et fratribus suis ignoro vos, et nescierunt filios suos. Id custodierunt eloquium tuum, et pactum tuum servaverunt* (Deut. 33, 9) : Ceux-là ont gardé vos paroles et maintenu votre alliance, qui ont dit à leur père et à leur mère : Je ne vous connais point; et à leurs frères : Je ne sais qui

vous êtes ; disait Moïse à la fin de sa vie ; et, le Fils de Dieu en l'Evangile : *Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère et ses autres parents, il ne peut être mon disciple.* S'il dit ces paroles à tous les chrétiens, à plus forte raison aux religieux et aux ecclésiastiques qui sont prêtres selon l'ordre de Melchisédech, qui semble n'avoir eu ni père, ni mère, ni généalogie : car l'Ecriture n'en parle point, pour corriger cette inclination déréglée et damnable que la plupart des prêtres ont d'enrichir et d'agrandir leurs parents ou au moins de les avoir avec eux. Ce qui fait qu'ils s'intéressent et se piquent de zèle pour leur avancement, qu'ils s'embarrassent dans des affaires temporelles, qui les distraient contre cette parole de saint Paul (2. Tim. 2, 4) : *Nemo militans Deo implicat se sæcularibus negotiis :* Celui qui combat pour Dieu, ne se charge point d'affaires séculières ; et la cohabitation même de vos père et mère avec vous, peut être très-dangereuse à votre salut : car il faut qu'ils soient visités ou du moins qu'ils aient des servantes ; et vous savez qu'une servante fit tomber lâchement le prince des Apôtres, qui avait été si généreux parmi les soldats au jardin, partant : *Egredere de cognatione tuâ.*

III. *De domo patris tui.* Renoncez courageusement aux biens et aux possessions que vous pourriez hériter de votre père ; c'est le premier conseil de perfection que Jésus-Christ donna à un jeune gentilhomme (Matth. 19, 21) : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et me suivez.* C'est la première promesse que nous avons faite entrant en l'état ecclésiastique. Nous avons protesté que Dieu serait notre partage, notre succession et notre apanage. Nous avons dit en prenant la tonsure : *Dominus pars hæreditatis meæ ,* conformément à ce que Dieu disait des lévites et des prêtres anciens : *Non habebunt sacerdotes et levitæ partem et hæreditatem in reliquo Israel ; Dominus enim ipse est pars et hæreditas et possessio eorum* (Num. 18, 20 ; Deut. 10, 9 ; et c. 18, 1) : Les prêtres et les lévites n'auront point de part ni d'hérédité parmi le reste du peuple, car le Seigneur est leur hérédité et leur possession. Sur quoi saint Jérôme (*ad Nepot. sub initium*) et saint Bernard (*declamatione in* Ecce nos reliquimus) tous deux presque en mêmes termes : *Propterea vocantur clerici, vel quia sunt de sorte Domini, vel quia Dominus sors, id est pars clericorum est : qui autem sors Domini est, vel Dominum partem habet, talem se exhibere debet, ut et ipse possideat Dominum et possideatur à Domino ; qui autem Dominum possidet, et cum propheta dicit pars mea Dominus, nihil extra Dominum habere potest, quod si quidpiam aliud habuerit præter Dominum, pars ejus non erit Dominus : verbi gratia, si aurum, si argentum, si possessiones, si variam supellectilem, cum istis partibus Dominus pars ejus fieri non dignabitur :* Les ecclésiastiques s'appellent clercs, c'est-à-dire sort et partage, parce qu'ils sont le sort du Seigneur, ou que le Seigneur est leur sort. Donc, celui qui est le partage de Dieu, et qui a Dieu pour son partage, doit vivre pour la façon qu'il possède le Seigneur et qu'il soit la possession de Dieu. Or, celui qui possède Dieu, et qui dit avec le prophète : Le Seigneur est mon héritage, ne doit rien avoir hors

de Dieu; et s'il a quelqu'autre chose, le Seigneur ne sera pas son héritage; par exemple, s'il a de l'or, de l'argent ou des meubles superflus, le Seigneur ne daignera pas faire une partie de son trésor avec des choses si basses qui en font l'autre partie. Trop est avare à qui Dieu ne suffit, disait sœur Marie de l'Incarnation, puisque Dieu est votre trésor, renoncez de cœur et d'affection à toute autre possession : *Egredere de domo patris tui.*

IV. Le docte saint Ambroise, faisant un beau commentaire sur ces paroles : *Egredere de terrâ tuâ*, dit que par cette terre on n'entend pas seulement la patrie dont le père Abraham était déjà sorti auparavant, mais qu'il faut encore entendre notre corps terrestre dont il faut quitter l'attache et le soin superflu[1] et obéir à ces avertissements du Saint-Esprit : *Mortifiez vos membres qui sont sur la terre. Si vous vivez selon la chair, vous mourrez* : *Portons toujours en tout notre corps la mortification de Jésus-Christ.*

V. Saint Benoît a fait tout ceci très-excellemment et en perfection. Si je traitais de quelque autre saint, il me faudrait étendre bien au long et parcourir toute sa vie pour vous marquer en chaque période ce qu'il aurait quitté en particulier, et de temps en temps pour l'amour de Dieu; mais notre saint fit dès le commencement une abnégation si universelle et si parfaite de toutes choses, qu'il semble avoir commencé par où les autres finissent; il renonça tout d'un coup dès son bas âge à sa patrie, à ses parents, à ses biens et à soi-même, à tout ce qu'il pouvait posséder et prétendre dans le monde; et ayant été envoyé à Rome en son adolescence pour y faire ses études, aussitôt qu'il eût un peu étudié, il se déroba du monde et se retira en la solitude sans retourner en son pays, sans prendre congé de ses parents, sans dire adieu à ses père et mère, sans faire provision de quoi que ce soit.

Le saint patriarche Abraham, sortant de son pays pour aller où Dieu l'appelait, emporta tout ce qu'il avait en son pays : *Tulit universam substantiam quam possederat* (Gen. 12, 5). Moïse allant au désert avec le peuple qu'il conduisait pour sacrifier à Dieu, y fit emmener tous les troupeaux sans en oublier un seul : *Non remanebit ex eis ungula* (Exod. 10, 26). Le prophète Elie allant sur la montagne d'Oreb, pour y recevoir la commission de sacrer un roi et un prophète, reçut auparavant du pain et de l'eau de la main d'un ange pour se fortifier. Mais notre saint jeune homme sort d'un pays où il n'était pas persécuté comme était Abraham, Moïse et Elie, mais honoré, chéri et caressé; il va se cacher en une grotte éloignée de toute communication humaine, sans être accompagné de personne, sans rien emporter de son logis, sans faire aucune provision, sans dire de quoi vivrai-je? qui me fournira des meubles? qui me donnera des vêtements? qui m'assistera si je deviens malade? ni qui m'ensevelira si je meurs?

[1] Sed quia antea terra ei fuerat alia, hoc est regio Chaldæorum, de quâ exivit Thare Pater Abrahæ, et in Charan demigravit. Consideramus ne fortè hoc sit exire de terrâ suâ, de hujus terræ, hoc est, de corporis nostri quâdam commoratione egredi (S. Ambros., l. 1 *de Abrah.*, c. 2).

Deuxième point. — I. Certes, Dieu était obligé de lui tenir parole et d'accomplir ces magnifiques promesses : *Centuplum accipiet, faciam te in gentem magnam;* aussi l'a-t-il fait très-libéralement et au delà de toute espérance. Il lui a donné le centuple, non en espèce, mais en valeur, dit saint Grégoire (hom. 12 *in Ezech.*), il lui a donné des vertus, des grâces et des consolations du Saint-Esprit qui valent cent fois plus que ce qu'il a quitté pour Dieu. N'était-ce pas être bien abîmé en Dieu et dans l'océan des consolations divines, quand il oubliait de prendre la nourriture qui lui était absolument nécessaire pour se conserver en vie? quelles ardeurs de dévotion, quelles affections et sentiments de reconnaissance n'eût-il pas envers la Providence divine, quand Dieu commanda à un bon prêtre de lui porter, en la grotte où il se trouvait, le dîner qu'il avait préparé pour soi, et lui dire que ce jour-là était la fête de Pâques (S. Greg., l. 5, *Dial.*). Ne fallait-il pas qu'il fût bien abstrait et enivré de délices spirituelles, comme saint Pierre sur le Thabor, de ne savoir pas en quel jour il vivait et quelle solennité on célébrait en l'Eglise de Dieu? Et notez qu'il n'était alors qu'un jeune homme, sorti tout fraîchement des études : pensez quels trésors de grâces, de mérites et de gloire il aura acquis par la pratique de tant de vertus que le ciel lui communiqua depuis comme le centuple et la récompense de ce qu'il avait tout quitté pour Dieu!

Lisant l'histoire de sa vie, écrite par le grand saint Grégoire, je vois qu'il était doué de toutes les vertus religieuses en un degré si éminent, que chacune arrête mon esprit et me fait douter laquelle je dois plus admirer. J'y vois que, par esprit de piété et de dévotion, il passait une grande partie de la nuit à chanter les louanges de Dieu ou à contempler ses adorables perfections; que, par une excellente charité, il aimait cordialement et faisait du bien à ses ennemis, même à ceux qui tâchèrent de l'empoisonner. J'y vois que, pour conserver l'éclat de sa pureté angélique et pour éteindre en sa chair les ardeurs de la sensualité que l'esprit malin y allumait, il se mettait tout en sang, se roulant tout nu dans des épines, et qu'il était si discret à éviter les moindres dangers, qu'il craignait où il n'y avait rien à craindre, ne voulant pas converser seul à seule même avec sa propre sœur; que, par esprit de pénitence et austérité de vie, il n'usait toute l'année que de viandes de carême, en si petite quantité, que c'était plutôt pour s'empêcher de mourir que pour nourrir son corps, qu'il estimait son plus grand ennemi. J'y vois que, par une prudence toute céleste et divine, il a donné à ses religieux une règle si admirable et si remplie de l'esprit de Dieu, que même les infidèles en tirent des instructions pour bien policer leurs Etats. Toutes ces héroïques vertus et autres semblables, que je passe sous silence de peur de vous ennuyer, lui ont mérité cet éloge que l'Eglise lui donne en l'office de la messe : *Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est;* et pour montrer que les promesses de Dieu s'entendent toujours le plus amplement et s'effectuent le plus favorablement qu'il est possible, il ne lui a pas seulement donné le centuple en dons et grâces spirituelles, mais encore en biens temporels : *De rore cœli et de*

pinguedine terræ. Son ordre possédait autrefois presque le tiers des richesses temporelles de la chrétienté.

II. Il a aussi accompli en lui cette promesse : *Faciam te in gentem magnam ;* il l'a fait le chef d'un ordre très-grand, très-illustre et très-remarquable en tout ce qui peut rendre célèbre une congrégation religieuse. Célèbre, premièrement, en sainteté : car cet ordre a donné à tous les royaumes des saints prélats ou abbés, qui les ont peuplés de monastères où Dieu est loué nuit et jour, comme saint Grégoire en Italie, saint Maur en France, saint Alphonse en Espagne, saint Anselme en Angleterre et saint Colomban en Ecosse. Cet ordre, enfin, a peuplé le ciel de sujets et la terre de bonnes œuvres; car il faisait autrefois lui seul ce que tous les autres religieux font à présent.

III. Il rachetait les captifs, il instruisait la jeunesse. Saint Thomas y prit les premières teintures de la science et de la piété qui, depuis, l'ont fait si grand saint. Cet ordre envoyait des missionnaires aux infidèles, il fournissait des prédicateurs aux fidèles, des curés aux paroisses, des chantres aux cathédrales, des docteurs régents aux universités, des évêques et des officiaux aux diocèses; et, avec tous ces travaux, ces religieux jeûnaient les deux tiers de l'année comme ils font à présent, ne mangeaient point de viande, ne portaient point de linge, se levaient à deux heures; et nous avons vu en nos jours, grâces à Dieu, qu'ils ont repris leur première ferveur par les saintes réformes qui se sont faites et qui se font de jour en jour, en France, en Flandre, en Lorraine et en plusieurs autres provinces.

Et afin qu'en toutes les hiérarchies de l'Eglise militante il y eût des saints de l'ordre de Saint-Benoît, le Fils de Dieu lui a donné plusieurs généreux martyrs qui ont répandu leur sang pour sa querelle; grand nombre de papes, d'archevêques, d'évêques, qui ont gouverné l'Eglise avec une sainteté et une prudence toute céleste; grand nombre de célèbres docteurs qui ont enrichi les bibliothèques de livres très-excellents en toutes sortes de sciences, comme le vénérable Bède, l'abbé Rupert, Raban More, Denys le Petit.

IV. Mais ce qui est encore plus admirable, c'est que, comme le patriarche Abraham a été la première souche des douze tribus d'Israël, saint Benoît a été le chef de douze ordres religieux, qui sanctifient et défendent l'Eglise militante, peuplent et embellissent la triomphante; savoir : l'ordre du Mont-Cassin, qu'il a institué immédiatement; — celui de Cluny, établi par saint Odon, ou plutôt par Bernon; — celui de Cîteaux, par saint Robert; — celui de Camaldule, par saint Romuald; — celui de Vallombreuse, par saint Jean Gualbert; — celui de Grammont, par saint Etienne de Muret; — celui des Sylvestrins, par saint Sylvestre; — celui des Célestins, par saint Pierre; — celui du Mont-d'Olivet, par saint Bernardin de Sienne; — celui de sainte Justine de Padoue, par Louis Barbe; — celui de Burisfelt, par l'abbé Jean, en Allemagne; — celui de Valladolid, par le Père Gratias de Cinéros.

Et ç'a été une faveur de Dieu bien particulière et avantageuse pour lui, d'avoir été privilégié d'un excellent don de prophétie, comme l'Eglise dit en son office, afin qu'il eût le bonheur de pré-

voir et de participer aux mérites de ce nombre incroyable de saints religieux, qui ont été et qui seront jusques à la fin du monde en ces douze communautés. Considérez que de gloire ils ont rendue au Fils de Dieu, que de sacrifices ils lui ont offerts, que d'âmes ils lui ont gagnées, que d'infidèles ils ont convertis, que de fidèles ils ont sanctifiés, que de peuples ils ont instruits, que de paroisses ils ont gouvernées, que de sacrements ils ont administrés, que d'offices divins ils ont chantés, que de services ils ont rendus à l'Eglise, que de prières vocales, que d'oraisons mentales, que de jeûnes, que de veilles, que d'aumônes, que de pénitences, que d'œuvres de charité ils ont faites, que d'actions vertueuses ils ont pratiquées! Saint Benoît est l'auteur de toutes ces choses après Dieu, il les a demandées en ses oraisons, il les a obtenues par ses prières, il les a méritées par ses bonnes œuvres et prévues par son esprit prophétique; il en a donc la joie, la récompense et la gloire accidentelle, comme des fruits de ses travaux, des moissons de ses semences et des effets de ses influences. Les saints Pères disent que la peine d'Arius, de Calvin et autres hérétiques s'augmente de jour en jour dans les enfers, à mesure que les âmes se damnent, étant perverties par leur erreur : *Nescitur pœna Arii, quia nescitur quot sint ejus errore damnandi.* A plus forte raison la gloire et la joie de saint Benoît s'augmentent de jour en jour dans le ciel par tant d'âmes qui se sanctifient et qui se sauvent en son ordre. Heureux mille fois ceux qui ont l'âge, les forces et la vocation d'être du nombre : *Benedicti vos à Domino;* s'il vous est impossible d'y aspirer, soyez au moins du nombre de ceux dont Dieu disait à ce saint patriarche : *In semine tuo benedicentur.*

Conclusion. — I. Tâchez d'obtenir la bénédiction de Dieu par les prières de ses enfants et par imitation des vertus dont il a semé les exemples; imitez sa dévotion, sa charité, sa pureté, sa mortification; mais principalement la généreuse abnégation qu'il a faite de toutes choses pour l'amour de Dieu : quittez toutes les affections déréglées à votre pays, à vos parents, aux biens de la terre et à votre corps.

Ne faites pas comme le moine Malcus dont saint Jérôme a écrit la vie; il vivait très-saintement et heureusement dans un monastère au désert; il eut tentation d'aller en son pays, sous prétexte de profiter à ses compatriotes : son supérieur fit tout ce qu'il put pour l'en détourner : étant en chemin, il fut pris par des voleurs, qui le firent esclave, qui l'obligèrent de demeurer tout seul avec une femme pour garder les moutons, et le mirent en danger de perdre la chasteté, si Dieu ne l'en avait préservé par une grâce toute particulière.

II. Ne faites pas comme saint Ulric, évêque d'Ausbourg (Surius, t. 4, 4. Julii), il se laissa tromper par des hypocrisies de son neveu Albert, et pensant qu'il fût homme de bien, il lui résigna son évêché; mais étant proche de sa mort il s'écria en soupirant : Plut à Dieu que je n'eusse jamais connu mon neveu : car les saints ne me veulent pas recevoir en leur compagnie sans punition, parce que je me suis laissé aller à son désir! En effet, qu'est-il besoin de faire

étudier votre neveu et lui résigner votre cure? A-t-il la vocation, l'esprit et le jugement? a-t-il la piété, la vertu et la continence nécessaires à un état de si grande importance? Vous rendrez compte de toutes les âmes qu'il aura perdues par son ignorance, sa négligence ou son mauvais exemple; il maudira éternellement, dans les enfers, le jour auquel vous lui avez procuré ce bénéfice, au lieu de lui faire apprendre un métier où il aurait fait son salut. Qu'est-il besoin que vous mariiez vos nièces plus richement que leur naissance ne porte? Où est l'obéissance que vous devez à ce décret de l'Église, qui défend expressément dans le concile de Trente (sess. 25, *de Reform.*, c. 1) à tous bénéficiers, et même aux cardinaux, d'enrichir leurs parents ou amis, et de les faire plus grands qu'ils ne sont par les revenus de leurs bénéfices.

III. Ne faites pas comme Giési; il prit les présents de Naaman, que le prophète Élisée (4. Reg. 5, 27) avait refusés quand il l'eut guéri de la lèpre, et en punition de cette avarice, Giési fut infecté de la lèpre. Élisée signifie : *Deus Salvator.* Le Sauveur veut délivrer de la lèpre du péché ceux qui vont à confesse à vous; si, par attache aux biens de la terre, et pour avoir des présents, vous flattez leurs passions, leur donnant l'absolution quand ils en sont indignes, la lèpre du péché ne les quittera pas, mais elle s'attachera à vous.

Ce n'est pas une petite perfection que d'être exempt de cette avarice, puisque saint Paul se justifie et se loue d'en avoir été affranchi : *Argentum et aurum, aut vestem nullius concupivi, sicut ipsi scitis* (Act. 20, 33) : Vous savez que je n'ai convoité l'argent ni l'or, ni les vêtements de personne; il ne dit pas : Je ne les ai pas convoités injustement; mais il dit absolument : Je ne les ai pas convoités. Et la loi de Dieu disait : Les biens d'autrui tu ne désireras, sans ajouter ce que nos vieux Gaulois ont ajouté pour faire le vers : Pour les avoir injustement; car le détachement des biens de la terre que les prédestinés doivent avoir, les empêche de convoiter les biens d'autrui en quelle façon que ce soit, et de faire plutôt ce que saint Paul faisait, comme il dit au même lieu : Le travail de mes mains m'a fourni ce qui m'était nécessaire et à ceux qui étaient avec moi.

IV. Ne faites pas comme cet abbé de l'ordre de Cîteaux qui, sous prétexte de faiblesse corporelle feinte ou imaginaire, voulut des viandes délicates et différentes de la nourriture commune de tous ceux de son ordre, auquel le bienheureux Fastrède, abbé de Cambron, et depuis troisième abbé de Clairvaux, écrit ces paroles remarquables (Ep. 384 *apud Ber.*, edi. Horst) : Vous êtes bien trompé, si vous croyez qu'un religieux puisse suivre le régime de santé que les médecins prescrivent à des séculiers; car nous sommes venus en religion pour faire souffrir des incommodités à notre corps, et non pas pour lui procurer de la satisfaction et du plaisir. Croyez-moi, mon Père, j'ai vu souvent saint Bernard prendre avec scrupule d'une composition de farine, d'huile et de miel qu'on lui ordonnait afin d'échauffer son estomac; et lorsque je l'accusais d'être trop austère, il me répondit : Mon fils, si vous saviez quelle est l'obligation d'un religieux, vous arroseriez de larmes tout le pain et toute la nourriture que vous mangez, car

nous entrons en religion pour pleurer nos péchés et ceux du peuple.

Dites comme saint Benoît : *Propter te mortificamur totâ die;* Nous mortifions notre chair tout le jour, afin que l'esprit soit plus élevé et agréable à Dieu. Dites comme David : *A te quid volui super terram?* Quel trésor y a-t-il sur la terre que je ne doive mépriser pour l'amour de vous.

Dites comme saint Cypien : *Patriam nostram paradisum computamus, parentes patriarchas jam habere cœpimus :* Nous pensons que le ciel est notre vraie patrie, nos parents sont les saints qui y sont allés avant nous; c'est là où nous aspirons, c'est là où nous nous acheminons, c'est là où tendent tous nos désirs, tous nos desseins, toutes nos actions et toutes nos mortifications.

Nous ne pouvons avoir de nous-mêmes ces saintes dispositions; demandons-les au glorieux saint Benoît, honorons les grands services qu'il a rendus à l'Eglise; prions Dieu qu'il amplifie et sanctifie de plus en plus son ordre; remercions Dieu des grâces qu'il lui a faites sur la terre, et de la gloire qu'il lui a donnée dans le ciel; bénissons-le si nous voulons être bénis de Dieu; car c'est à lui autant qu'au patriarche Abraham qu'il disait : *Benedicam benedicentibus tibi, erisque benedictus* (Gen. 12, 3). *Amen.*

SERMON CXXX.

DE SAINT BERNARD, ABBÉ.

(Prêché, en 1637, en l'église des Feuillants, à Châtillon-sur-Seine.)

Obviavit illi quasi mater honorificata.
Elle s'est présentée à lui comme sa mère très-honorée. (Eccli, 15. 2.)

ENTRANT l'autre jour en cette église, le premier objet qui se présenta à mes yeux fut cette belle image qui d'abord surprit mon esprit et remplit mon âme d'étonnement; car je me figurais que si on avait à peindre saint Bernard, on le peindrait en chaire, se servant de sa langue comme d'une pierre d'aimant pour attirer au service de Dieu les âmes les plus endurcies, ou qu'on le peindrait la mître en tête et la crosse à la main, gouvernant avec une singulière prudence les cent soixante monastères de son ordre qu'il a fondés de son temps, en un seul desquels il y avait plus de sept cents religieux; ou qu'on le peindrait rendant la vue aux aveugles, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques et la santé aux malades. Et au lieu de tout cela, je vois qu'on le dépeint ici comme si en sa jeunesse il était retourné en son enfance, recevant sa nourriture de la mamelle d'une fille; mais ayant tout considéré de bien près, je trouve que c'est avec juste raison qu'on le peint en cette manière. C'est comme si on voulait dire : Voulez-vous savoir en quel lieu ont commencé les grandeurs de saint Bernard? C'est en la ville de Châtillon; c'est ici où il est devenu l'enfant de la Vierge, le nourrisson de la Sainte des saints, pour

le disposer à être le père et le maître de tant de saints religieux qui ont fleuri dans son ordre; c'est ici où il a été prévenu des bénédictions de douceur, où il a sucé cette excellente dévotion qui lui a donné le seul nom de *dévot* : car le propre lait des enfants de la Vierge, la vraie douceur et l'ambroisie des âmes prédestinées, c'est la dévotion.

J'ai donc quatre choses à vous traiter en ce discours; premièrement, ce que c'est que dévotion; en second lieu, qu'il y en a de deux sortes; en troisième lieu, les choses qui la produisent; en quatrième lieu, que saint Bernard en a été doué en très-éminent degré par cette faveur de la Vierge. Ayant à parler de vos mamelles, ô sainte et bienheureuse Mère! je me souviens de ce qu'en a dit votre Epoux, et après lui votre nourrisson : *Meliora sunt ubera tua vino, quia una semel expressa non habet jam quod denuo fundat : verum ubera non sic, hæc enim cùm exhausta fuerint rursum de fonte materni pectoris sumunt quod propinent sugentibus* : Quand on a pressuré une grappe de raisin, elle demeure sèche pour toujours. Il n'en est pas ainsi de vos mamelles sacrées; ce sont des sources vives et inépuisables, le Sauveur les a sucées plusieurs mois; saint Bernard en a reçu du lait et des faveurs très-particulières, et elles sont encore pleines, fécondes et abondantes pour tous ceux qui s'adressent à vous de bon cœur, comme nous faisons dévotement en vous saluant avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — I. Diversi diversa sentiunt de devotione, sed hæc propriè est prompta voluntas faciendi quod gratum est Deo. — II. Interius, et exterius exercetur.

II. Punctum. — I. Devotio est duplex nempè, sensibilis et substantialis. — II. Et in hoc duo errores vitandi.

III. Punctum. — I. Devotionem sensibilem producunt blanditiæ Dei. — II. Substantialem meditatio et mortificatio.

IV. Punctum. — Sanctus Bernardus utrumque habuit. Sensibilem beata Virgo infudit lactando ipsum, et hic favor fusè tractatur. — II. Substantialem acquisivit per meditationem. — III. Per mortificationem.

Conclusio. — Devotio est petenda, quærenda, expectanda, etc. Ex Thomâ à Kempis.

Premier point. — I. Si nous pouvions découvrir les pensées et pénétrer les sentiments d'une grande partie de ceux qui font profession de la dévotion, nous verrions qu'il est arrivé à cette vertu ce que l'histoire grecque nous conte de cet heureux et valeureux combattant, mais infortuné et malheureux triomphant, si célèbre en l'antiquité, nommé Télécias; d'autres l'appellent Philoxène. Ce brave jeune homme ayant gagné le prix et remporté la victoire du combat aux jeux pythiques; quand il fut question de le mener en triomphe, il s'émut une telle dispute entre les diverses nations qui y assistaient, sur l'instance que chacun faisait de l'avoir pour son compatriote, que les uns le tirant d'un côté et les autres de l'autre, au lieu de recevoir la couronne qui lui était préparée, il fut déchiré et démembré par ceux mêmes qui se battaient à qui l'honorerait davantage. S'il y a quelque vertu chrétienne qui acquière la couronne du ciel et qui mérite d'être honorée des hommes et récompensée de Dieu, c'est principalement la dévotion; mais il arrive

très-souvent parmi ceux mêmes qui en font profession, que chacun pensant l'avoir de son côté, chacun se l'appropriant et l'accommodant à son humeur et à son inclination, elle n'est possédée ni des uns ni des autres; mais elle est très-déplorablement et très-pitoyablement démembrée. Quelques-uns pensent que c'est être bien dévot que d'être du Rosaire, du Scapulaire, du Cordon de saint François et de toutes les confréries de la ville; d'autres, de dire tous les jours son chapelet, l'office de Notre-Dame, l'office des Morts, les sept psaumes et les litanies; d'autres, de s'abstenir de viande le mercredi, jeûner les vendredis ou de faire d'autres semblables austérités, qui sont très-bonnes et louables.

Mais c'est trop restreindre et limiter une perfection très-ample, c'est prendre une partie pour le tout, un membre pour le corps et un simple échantillon pour toute la pièce. La dévotion ne consiste en aucune de ces actions particulières; mais elle est une disposition, une pente et une inclination à toutes les bonnes œuvres.

La dévotion, dit saint Thomas (2. 2. q. 32, art. 1, *in corpore*), est une vertu qui nous porte à vouloir et à faire promptement tout ce que nous connaissons être utile au service de Dieu et à l'avancement de sa gloire. Ce mot se dit par une métaphore empruntée de la piété de Codrus, de Décius et d'autres anciens, dont Tite-Live (Decad. 1, liv. 2) fait mention, pour dire que, comme ces payens se livraient courageusement à la mort pour l'honneur de leurs idoles et le service de leur patrie, de même, l'âme dévote est toujours prête de sacrifier sa vie, de mépriser son honneur, d'intéresser sa santé et d'employer ses moyens et son travail pour le service de Dieu quand il en sera besoin.

On trouve fort peu souvent en l'Ecriture ce mot de *dévot* et de *dévotion*, et toutes les fois qu'il y est employé, c'est pour exprimer une promptitude, et une allégresse de l'âme à offrir des dons, des présents, des sacrifices, et des témoignages de son affection à la Majesté divine : *Filii Israël obtulerunt mente promptissimâ atque devotâ, primitias Domino ad faciendum opus tabernaculi viri ac mulieres* (Exord. 35, 21 et 29). Ils offrirent leur or et leur argent, leurs bracelets, leurs perles et leurs pierreries aussi bien que leurs toiles fines et leurs draps d'écarlate, et tout ce qu'ils avaient de plus précieux : *Obtulit universa multitudo hostias et laudes, et holocausta mente devotâ.* Ainsi encore que cette vertu soit une branche et un rejeton, ou une partie subjective de la vertu de religion, elle est néanmoins toujours accompagnée de la charité; et si on la considère bien, à proprement parler, la vraie dévotion est une affection envers Dieu, non telle quelle, mais une affection vive, active, ardente, généreuse et enflammée. Si l'amour de Dieu est le cœur de la victime que Dieu demande sur toute chose en nos sacrifices, la dévotion en est l'esprit vital et le mouvement. Si l'amour de Dieu est cette pierre précieuse pour laquelle l'homme doit en un besoin donner volontiers tous ses biens, la dévotion en est le brillant et l'éclat; si l'amour de Dieu est ce feu qui doit continuellement brûler sur l'autel de notre cœur : *Ignis in altari meo semper ardebit,* la dévotion en est l'ardeur et la flamme; elle est donc un résultat, un assemblage, un précis et une quintessence de

toutes les vertus; car saint Augustin dit : *Nihil omnino esse virtutem affirmaverim quàm summum amorem Dei;* et quand on la partage en quatre ruisseaux, qu'on appelle Prudence, Justice, Force et Tempérance, c'est pour exprimer les diverses affections, fonctions et offices de Dieu.

D'où il suit, par bonne conséquence, que l'âme qui est en état de péché mortel ne doit pas être estimée, ni encore moins appelée dévote; car le péché est opposé et incompatible avec l'amour de Dieu, et où il n'y a point d'amour de Dieu il n'y peut avoir de dévotion ni de vertu solide.

II. Mais il est à propos de remarquer que, comme en chaque composé il y a deux moitiés, la forme et la matière; comme en l'homme il y a l'âme et le corps; ainsi en la dévotion il y a deux parties: l'intérieure et l'extérieure; la ferveur en l'amour de Dieu et la pratique des bonnes œuvres. Quand l'âme a fait divorce avec le corps, il se corrompt, il se réduit en poussière; et quand l'amour de Dieu a fait banqueroute à une âme, l'assemblage des vertus et la pratique des bonnes œuvres se perd, se dissipe et s'anéantit; on ne fait plus d'oraison, on ne fait plus que peu ou point d'aumônes, on ne garde plus le silence, on n'est pas exact aux règlements, et comme le corps pourri devient la curée des vers : *Cadaver, quia cadit vermibus*, ainsi quand une âme dévote, perdant la dévotion, se corrompt par le péché et se dérègle en ses actions, elle devient le sujet des murmures, des médisances et des railleries du monde; il n'y a si petit ver de terre, servante si chétive, ni cuisinier si abject, qui n'y mette la dent et qui ne se mêle d'en parler.

Néanmoins, comme encore que l'âme soit séparée du corps, le corps ne se dissout pas sur-le-champ, mais qu'il demeure entier quelques jours et même qu'on trouve l'invention de le préserver de pourriture et de le conserver des siècles entiers par le baume, la myrrhe et les parfums; de même il arrive quelquefois qu'encore qu'une âme soit privée de l'amour de Dieu et de la grâce sanctifiante, elle ne se dérègle pourtant pas aussitôt quant à l'extérieur, mais qu'elle continue quelque temps dans les exercices de piété qu'elle avait coutume de faire; et si elle est prédestinée devant Dieu, il l'embaume et la préserve de corruption totale par les parfums de sa miséricorde, c'est-à-dire, il ne la laisse pas tout à fait, mais il lui donne des inspirations et des grâces actuelles pour continuer au moins la pratique des vertus extérieures, ce qui est utile à deux fins.

Premièrement, comme le corps mort qui n'est point corrompu, mais embaumé, n'est ni puant ni insupportable au monde, ainsi l'âme privée de la grâce, qui ne se débauche pas au dehors, mais qui garde les commandements de Dieu et les réglements de la religion, au moins elle ne donne pas mauvais exemple, elle est en bonne odeur à ses sœurs, à ses voisins et à sa communauté; et quand on fait de bonnes œuvres extérieures à cette intention pour édifier le prochain, quoiqu'on soit en mauvais état, ce n'est pas hypocrisie, mais prudence et charité morale. De plus, comme un corps qui serait entièrement dissout et réduit en cendres, ne serait

pas si aisé à ressusciter; car il faudrait ramasser ses cendres, assembler ses os, les remboîter, les enchâsser et les remettre chacun en leur place et puis y faire rentrer l'âme, au lieu que pour ressusciter un corps qui est tout entier, il n'y faut que répandre l'âme et l'esprit de vie; de même l'âme qui, étant en état de péché, a interrompu ses bons exercices, et s'est entièrement dissipée et prostituée au vice, aura plus de peine à se remettre et rentrer au chemin de la vertu, parce qu'il ne faudra pas seulement qu'elle se convertisse à Dieu, mais qu'elle acquière de nouveau les bonnes coutumes qu'elle a perdues; au lieu que l'âme qui, étant en état de péché persévère en ses bonnes actions, quand elle doit être ressuscitée et reprendre sa première forme, elle n'a besoin que de renoncer au péché, de faire une bonne confession et de recevoir la grâce de Dieu.

Deuxième point. — I. Or, il y a deux sortes de dévotion : une solide et substantielle, qui est la maîtresse; l'autre sensible et accidentelle, qui est la servante. La première consiste en un certain amour de Dieu noble et généreux qui nous pique du zèle de sa gloire, qui nous échauffe et nous rend assidus à la pratique des bonnes œuvres, que nous savons lui être agréables. La seconde consiste en cette douceur, en ces tendresses et en ces larmes, que nous ressentons quelquefois en l'oraison, en la confession, en la communion et autres exercices de piété. La seconde sert de fort peu, et quelquefois elle peut beaucoup nuire si nous n'avons la première.

II. Pour n'y être pas trompés et n'y prendre le change, il faut soigneusement éviter deux erreurs : la première, est celle des novices ou des néophytes, c'est-à-dire de ceux qui sont entrés depuis peu au service de Dieu, qui, ressentant ces douceurs et suavités spirituelles s'en font accroire, et s'imaginent être déjà bien avancés dans les voies de Dieu et de la perfection; il leur semble que rien ne leur est impossible, qu'ils dévoreront toutes les austérités et ne seront jamais ébranlés : *Ego dixi in abundantiâ meâ non movebor in æternum.* Vous pensez être un grand saint parce que vous ne trouvez point de difficulté, mais du plaisir et du contentement aux actions les plus laborieuses et héroïques. Vous vous trompez, c'est plutôt une marque d'imperfection. Dieu voit que vous êtes si imparfait, si infirme et si sensuel que la vertu vous dégoûterait si elle n'était confite dans ce sucre. On ne vous pourrait jamais retirer du vice, si on ne vous attirait pas ces charmes : *Adolescentulæ dilexerunt te nimis;* ce sont ordinairement les petites âmes, les esprits faibles et les commençants qui jouissent de ces douceurs et qui ont cette ferveur sensible : c'est comme le vin qui est encore nouveau et impur, la nature lui donne plus de chaleur, afin qu'il bouille et se décharge de ses ordures; c'est comme les petits enfants qu'on veut sevrer de la mamelle : on leur donne des grains de dragée.

Ne mesurez donc jamais votre avancement spirituel et l'état de perfection à l'aune de cette dévotion, si elle n'est accompagnée de solides vertus, c'est un avorton de dévotion et non une vraie dévo-

tion ; c'est comme ces pluies passagères d'un été chaud et ardent qui, tombant sur la terre à grosses gouttes ne la pénètrent pas et ne servent qu'à produire des champignons; ainsi vous trouvez des personnes qui, considérant la bonté de Dieu, ou la passion du Sauveur, sentent de grands attendrissements de cœur, qui leur font jeter des soupirs et des larmes, qui leur font faire des prières et des actions de grâces fort sensibles. Mais ces pleurs tombant sur un cœur vicieux et obstiné au péché, ne lui servent de rien; l'événement fait voir que pour toutes ces tendresses ils ne rendent pas un seul sou du bien mal acquis qu'ils possèdent; qu'ils ne quittent pas un seul ruban de leurs vanités, qu'ils ne voudraient pas souffrir un petit mépris, ni la moindre incommodité pour le service de Dieu. Ces élans donc et ces bons mouvements stériles ne sont que comme des champignons spirituels, qui ne nous sanctifient nullement devant Dieu et qui ne sont que des effets d'un naturel molasse ou des ruses de Satan qui, nous amusant à ces menues consolations, nous fait demeurer contents et satisfaits de cet accessoire, afin que nous ne cherchions pas le principal : la dévotion solide et substantielle, qui consiste en une volonté prompte, active, constante et résolue d'exécuter ce que nous savons être agréable à Dieu.

D'où il s'ensuit, en second lieu, que vous êtes plus digne de louange si, étant privé de ces tendresses et sentiments intérieurs, vous ne laissez pas de travailler au service de Dieu; quand ces aridités et sécheresses spirituelles désolent votre pauvre cœur, gardez-vous bien de penser que vous êtes perdu ou disgracié de Dieu et qu'il vous abandonne ou vous délaisse, gardez-vous de vous refroidir en vos bonnes œuvres accoutumées; ne vous dispensez jamais d'une seule et encore moins ne les quittez pas tout à fait; si les puissances de votre âme et les membres de votre corps ne se portent à bien faire qu'à la cadence de la dévotion sensible, vous serez volage comme une girouette, vous ne pratiquerez jamais la vertu trois ou quatre jours de suite ; car cette dévotion sensible ne dure guère si longtemps et nous ne devons pas juger de notre état par le flux et reflux qu'elle a en notre cœur : *Beatus qui non judicat semetipsum , in eo quod probat* (Rom. 14, 22). Dieu vous a donné le pouvoir d'estimer et d'apprécier les métaux, les plantes et les animaux, mais il s'est réservé le droit de nous juger et de nous apprécier.

Salomon (3. Reg. 8, 10) ayant bâti un temple magnifique, la première fois qu'il y entra avec les prêtres pour y mettre l'arche d'alliance, toute la nef du temple se trouva pleine de brouillards : *Et non poterant sacerdotes stare et ministrare propter nebulam ;* ce lieu ne laissait pas d'être le temple de Dieu, aussi saint, aussi vénérable et glorieux à sa Majesté qu'auparavant : *Impleverat enim gloria Domini domum Domini.* L'arche ne laissait pas d'y être, et le propitiatoire et les chérubins, mais on ne les y voyait point; ainsi vous ne laissez pas d'être le temple de Dieu, il ne laisse pas d'habiter en vous; les anges ne laissent pas d'être auprès de vous et vous garder. Si vous aimez bien Dieu, encore que votre cœur soit plein de brouillards, d'obscurité et de désolation, quoique

vous ne sentiez pas la dévotion, ce n'est pas à dire que vous n'en ayez point. La vraie dévotion n'est pas sensible, mais elle se fait connaître par les effets; elle n'est pas sensible, parce qu'elle est spirituelle, et ce qui est spirituel ne tombe pas sous les sens; elle se fait connaître par ses effets, parce qu'elle est la ferveur et la flamme de l'amour de Dieu, et que l'amour de Dieu n'est jamais oisif. Il n'y a rien de si réel que le caractère de la prêtrise, que la puissance que j'ai de consacrer et d'absoudre; et cependant il n'y a rien qui se sente moins que cela ; ne vous conduisez donc jamais par le sentiment en la vie chrétienne, qui est toute spirituelle et divine. Ne me dites pas : Je n'ai point de goût aux œuvres de piété, je suis aussi dur qu'une pierre et aussi sec qu'une allumette. Dieu n'a que faire de votre goût, il demande des bonnes œuvres ; n'êtes-vous pas maître de vos mains, de vos pieds et de votre langue? ne pouvez-vous pas, avec la grâce de Dieu, ouvrir votre bourse pour donner l'aumône? remuer vos pieds pour aller à l'hôpital et votre langue pour instruire vos gens? Si vous le faites, vous le voulez faire, et si vous ne le pouvez pas vous en avez la volonté; c'est tout ce que Dieu vous demande : la bonne volonté est l'effet, quand il n'est pas en notre pouvoir.

Tant s'en faut que vous n'ayez point de mérite à faire ces bonnes œuvres sans goût, qu'au contraire elles sont plus méritoires, louables et héroïques parce que l'amour de Dieu y est plus pur, désintéressé et dégagé d'amour-propre; car il n'y a point de valet qui ne serve volontiers un maître, qui le caresse et le nourrit délicatement, mais c'est une grande fidélité de bien servir un maître qui vous rudoie : *Non est grave, humanum contemnere solatium, cùm adest divinum : magnum est, et valdè magnum tàm humano quàm divino posse carere solatio, et pro honore Dei libenter exilium cordis velle sustinere, et in nullo se ipsum quærere, nec ad proprium meritum respicere; satis suaviter equitat, quem gratia Dei portat* (A Kempis, liv. 2, c. 2). Il n'est pas difficile de mépriser la consolation humaine quand nous avons la divine; mais c'est une grande chose et très-grande que de pouvoir être privé de toute consolation, tant humaine que divine et de vouloir porter volontiers, pour l'amour de Dieu l'exil du cœur, sans se chercher en aucune chose et sans regarder son propre mérite. Celui que la grâce de Dieu porte est mené bien doucement.

Ne vous découragez donc pas en cet état d'obscurité et de délaissement intérieur. Honorez les aridités, la désolation et l'abandonnement de Jésus en sa passion : *Aruit tanquam testa virtus mea.* Soyez bien aise de lui tenir compagnie, donnez-vous à lui pour y être si longtemps qu'il lui plaira ; faites comme lui : *Factus in agoniâ prolixius orabat;* et un peu auparavant : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, surgite, eamus;* il ne dit pas : *Ut cognoscat Pater;* car, encore que nous ne fassions rien, il voit bien notre cœur, il perce à jour le fond de notre âme, il sait bien si nous l'aimons, mais nous n'en savons rien; si bien que, pour le connaître par quelque conjecture, pour en avoir des preuves, pour l'animer et le vivifier, il faut dire souvent : Çà, levons-nous, allons en tel lieu pour l'amour de Dieu, voyons ce malade, faisons telle

bonne œuvre, parlons avec humilité et cordialité à celui qui nous a désobligé.

Madame de Chantal, première plante de l'ordre de la Visitation, fut plus de vingt ans dans de grandes peines d'esprit, des obscurités non pareilles et des insensibilités; elle n'avait aucun goût, ni lumière, ni sentiment de Dieu. Il lui semblait qu'elle n'avait point de foi, point d'espérance en Dieu et point d'amour pour lui. Le bienheureux François de Sales lui manda : Vous en avez et vous êtes en très-bon état; mais Dieu ne veut pas que vous en ayez le maniement, ni que vous en jouissiez, qu'autant qu'il faut pour vivre et pour vous en servir aux occasions de pure nécessité. On lui avait commandé de ne s'accuser pas de ses tentations, de ne s'en examiner et de ne les pas seulement regarder; tout ce qu'elle faisait, c'est qu'elle avait écrit en un papier sa déclaration, par laquelle elle protestait vouloir croire en Dieu, avoir confiance en lui, l'aimer de tout son cœur, plutôt mourir que de l'offenser et être entièrement abandonnée à lui; elle portait toujours cet écrit sur soi, et en la tentation elle ne faisait autre chose que toucher quelquefois ce papier, pour signe qu'elle confirmait et renouvelait sa protestation.

Mais quand ces deux sortes de dévotions sont associées, quand la sensible est jointe à la solide, quand une âme chrétienne est pleine de bonne volonté pour Dieu et qu'elle a cette onction divine, que ne fait-elle pas? quels services ne rend-elle pas à Dieu et au prochain? Elle ne marche pas, mais elle court, elle vole en la voie des commandements et des conseils du Fils de Dieu : *Viam mandatorum tuorum cucurri cùm dilatasti cor meum.*

Troisième point. — I. La dévotion sensible se produit par les caresses et les faveurs particulières que Dieu fait à certaines âmes qu'il prévient de bénédictions de douceur, dans lesquelles il accomplit cette prophétie : *On vous attachera à la mamelle et on vous caressera sur les genoux* (Isa. 66, 12); et celle-ci : *Je vous consolerai comme une mère qui flatte son enfant.*

II. La dévotion substantielle s'engendre en nos cœurs par la méditation et par la mortification. Notre volonté est une puissance aveugle, qui ne se porte d'affection à aucun objet, si l'entendement ne lui montre qu'il est bon et digne d'être aimé : *Ignoti nulla cupido.* Si vous faisiez ce que saint Bernard conseille au pape Eugène; si vous considériez attentivement la grandeur infinie de la majesté de Dieu, l'excellence de ses perfections, l'amour ardent qu'il nous a porté et les obligations que nous lui avons, vous diriez comme le Psalmiste : *In meditatione meâ exardescit ignis.* Le feu de l'amour de Dieu s'embrase; et comme pour introduire la forme du feu dans du bois, il faut que le bois soit disposé et bien sec, ainsi, notre cœur, pour concevoir la flamme de la dévotion, doit être exempt et affranchi de tout ce qui est opposé ou étranger à l'amour de Dieu; il ne doit pas seulement monter sur la colline de l'encens par la contemplation, mais sur la montagne de la myrrhe par la mortification.

Quatrième point. — I. Le saint patriarche dont nous faisons aujourd'hui la fête a été avantagé de cette double dévotion en un très-éminent degré, et il les a acquises par les susdites voies; ne sont-ce pas des faveurs bien grandes et bien particulières du Fils de Dieu envers lui de l'avoir fait son frère de lait, le nourrisson, le favori, le Benjamin de sa sainte Mère, et lui dire comme à saint Jean : *Ecce Mater tua?*

Il est vrai que tous les fidèles et principalement les saints sont les serviteurs et les favoris de la Vierge; mais, à proprement parler, il n'y a que saint Jean l'Evangéliste et saint Bernard qui soient ses enfants d'une adoption particulière; et si nous voulons comparer ensemble et mettre en parallèle ces deux filiations et ces deux enfants de Marie, nous trouverons, selon mon petit jugement, que saint Bernard a plusieurs avantages et prérogatives sur le saint Evangéliste : je dis en qualité d'enfant de la Vierge, je ne parle point ici des autres éloges et priviléges de ce grand apôtre; car saint Jean n'est donné pour fils à la Vierge que quand Jésus n'est plus présent, pour suppléer à son absence et pour consoler la viduité de Marie; mais saint Bernard lui est donné pendant que Jésus est auprès d'elle, depuis que Marie est en la compagnie de Jésus, depuis qu'elle est couronnée Reine des anges.

Saint Jean est donné à la Vierge en cette vie mortelle, et saint Bernard lui est donné lorsqu'elle est en la vie immortelle et glorieuse. Ce ne fut pas la Vierge qui choisit saint Jean pour son fils, il lui fut donné à son grand regret, à cause de l'échange désavantageux et inégal qu'elle faisait, en recevant le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, le disciple pour le Maître, le serviteur pour le Seigneur et la créature pour le Créateur. Mais saint Bernard n'est pas donné à Marie, elle le choisit elle-même, elle le vient trouver pour cet effet, elle lui apparaît environnée de gloire : *Obviavit illi quasi Mater honorificata.* Saint Thomas (Com. in c. 1, Ep. ad Gal., lect. 1) demande pourquoi ès bulles de Rome on a coutume de mettre saint Paul à la main droite et saint Pierre à la gauche, vu que saint Pierre a été apôtre plutôt que saint Paul, et chef de l'Eglise, vicaire de Jésus-Christ; et il répond que c'est parce que saint Pierre a été appelé à l'apostolat pendant que Jésus était encore en cette vie mortelle et laborieuse, signifiée par la gauche; mais que saint Paul a été fait apôtre de Jésus depuis que Jésus fut glorieux, ressuscité et assis à la droite du Père. Disons de même des deux enfants de Marie, de saint Jean et de saint Bernard. Qui voudrait peindre la Vierge au milieu de ses deux enfants, il faudrait mettre saint Jean à la gauche et saint Bernard à la droite; saint Jean à la gauche parce qu'il a été enfant de Marie mortelle, infirme, passible et sujette aux bassesses de notre mortalité; et saint Bernard à la droite, parce qu'il a été enfant de la Vierge ressuscitée, glorieuse, immortelle, impassible, triomphante et assise à la dextre de son Fils.

C'est une vérité qui est tout assurée en théologie, que le patriarche Joseph était la figure expresse de Jésus-Christ Notre Seigneur; or, ce saint patriarche, comme nous dit l'Ecriture, avait onze frères, mais il ne les aimait pas ni ne les favorisait pas tous

également; il aimait plus tendrement le petit Benjamin, il le caressait particulièrement et l'avantageait par-dessus tous les autres. La raison de cela était, parce que tous ses autres frères ne lui étaient frères qu'à demi, frères de père et non pas de mère, enfants du même Jacob, mais non pas de Rachel, mère de Joseph; au lieu que Benjamin était frère germain, frère de père et de mère, enfant du même Jacob et de la même Rachel. Il est vrai, de même que tous les fidèles, et principalement les saints, sont aimés et chéris de Jésus comme ses frères adoptifs; mais il n'y en a que deux qui sont comme Benjamin, chéris, affectionnés, avantagés, privilégiés et favorisés particulièrement: saint Jean et saint Bernard; les autres saints ne sont frères de Jésus qu'à demi, enfants adoptifs du Père éternel dont il est le fils par nature. Saint Jean et saint Bernard sont frères entiers, enfants du même père et de la même mère. Aussi, si vous le remarquez, saint Jean ne s'appelle en l'Evangile disciple bien-aimé de Jésus : *Discipulus quem diligit Jesus*, que depuis qu'il fût devenu son frère de mère, enfant de la Vierge, depuis qu'on lui eût dit : *Ecce Mater tua;* et par même prérogative nous pouvons appeler saint Bernard disciple bien-aimé de Jésus, puisqu'il est son frère entier, frère de lait, frère de père et de mère.

Notez de plus, que Benjamin eut deux noms, comme représentant deux personnes et étant la figure de ces deux saints, qu'il s'appela *Benoni, filius doloris*, enfant de douleur; parce que sa mère l'enfanta avec des douleurs insupportables, qu'il coûta la vie à sa mère qui la perdit en accouchant de lui; mais que son père Jacob le nomma Benjamin : *filius dextræ,* enfant de la dextre. Belle figure de nos deux saints : saint Jean est le Bénoni, l'enfant de la douleur, parce qu'il a été fait enfant de Marie au milieu des tranchées de la passion, lorsque le glaive de douleur prophétisé, par Siméon, pénétra le cœur de Marie; mais saint Bernard est le Benjamin, l'enfant de la droite, parce qu'il a été fait enfant de Marie assise à la dextre du Fils, au milieu des joies et de la gloire du paradis.

Le livre de la Genèse (44, 1), nous apprend que Joseph, pour témoigner l'amour qu'il portait à Benjamin, fit mettre en la bouche de son sac la coupe ou le calice d'argent dont il se servait pour boire. L'Ecriture et l'Eglise nous enseignent que l'Homme-Dieu a eu deux calices et deux breuvages bien différents qu'il a communiqués à son cher Benjamin et à son Bénoni, la mamelle de la sainte Vierge et le calice de sa passion. Il a goûté le premier au sein de sa très-sainte Mère, il a goûté le second sur le tronc d'un arbre funeste par l'ordonnance de son Père : *Calicem quem dedit mihi Pater;* l'un au commencement de son âge et l'autre sur la fin de sa vie; l'un pendant vingt mois ou deux ans, l'autre trois heures seulement; l'un de lait et de douceur, l'autre de fiel et d'amertume. Il a pris le premier avec un singulier contentement, il a pris le second avec une grande répugnance de la nature; le premier était tout rempli par une fécondité et bénédiction céleste : *Ubere de cælo pleno;* le second était détrempé par une envie et une cruauté infernale : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* Le calice

d'amertume qui a été détrempé par les Juifs et que Jésus appréhendait, a été communiqué à saint Jean.

Les docteurs disent que c'est de ce même calice qu'il lui parlait, quand il disait : *Calicem quidem meum bibetis;* parce qu'il se trouva présent à sa mort, endurant le même martyre que Jésus, par une très-grande compassion à sa passion et par sympathie d'affection. Mais ce même calice n'a pas été uniquement communiqué à saint Jean, il a été communiqué à sainte Marie-Magdeleine et aux autres âmes dévotes qui assistèrent à cette passion douloureuse de Jésus. Pour cela même Notre Seigneur ne dit pas : *Calicem quidem bibes*, mais *bibetis*, au lieu que le calice de lait et de douceur qu'il a bu avec tant de suavité, c'est-à-dire la mamelle de sa Mère, il l'a communiquée à saint Bernard et il la lui a uniquement communiquée, privativement à tous autres. Il semble que ces sacrées mamelles ne devaient être communiquées à aucune créature, en tant que mamelles d'une vierge, qu'elles étaient naturellement vides, sèches ou taries; cependant, elles furent divinement remplies de lait par une grâce céleste et par un privilége particulier pour la nourriture de Jésus, pour lequel il faut rompre toutes les lois de la nature, puisqu'il est l'auteur de la nature. Mais dès qu'il en a été nourri et qu'il n'en a plus eu de besoin, ne fallait-il pas qu'elles demeurassent en leur première nature, sèches et vides comme celles des autres vierges? Non, car saint Bernard est si favorisé et privilégié du ciel, que mille ans après l'assomption de la Vierge, il trouve encore du lait dans ses mamelles immaculées pour en prendre à souhait.

Des faveurs si particulières ne peuvent pas manquer de produire en son cœur de grandes tendresses de dévotion envers le Fils de Dieu et sa très-sainte Mère : ce lait virginal qu'elle lui versa en la bouche était comme un sacrement, c'est-à-dire, un signe sacré de cette douceur de dévotion qu'elle lui communiqua toute sa vie. Il l'a reçue en si grande abondance, qu'il en a fait part aux religieux de son ordre; si bien, que nous le pouvons comparer à cette plante, qui est appelée par les herboristes *Filius ante patrem;* on dit qu'étant infusée dans du lait, elle cause la fécondité, et elle sert à réjouir et à conforter le cœur : *Filius ante patrem.* Saint Bernard est devant son père spirituel et devant son père charnel : son père spirituel a été saint Robert, fondateur de l'ordre de Cîteaux, qui fut si favorisé de la Vierge, qu'elle apparut et donna un anneau à sa mère quand elle était grosse de lui, disant : *O Emegardis! volo filium quem gestas in utero hoc annulo mihi desponsari;* O Emegarde! je veux avec cet anneau fiancer l'enfant que vous portez en vos entrailles. Et néanmoins, saint Bernard l'a précédé et l'a obscurci en quelque façon; car on n'appelle pas cette sainte religion l'ordre de Saint-Robert, mais l'ordre de Saint-Bernard. Son père charnel fut Tesselin, un noble gentilhomme de Bourgogne, qui se fit enfant spirituel de son propre fils : car saint Bernard l'ayant gagné à Dieu, le reçut novice en son monastère de Clairvaux : *Filius ante patrem.* Voulez-vous voir l'admirable fécondité que cette plante céleste a reçue du lait virginal : voyez le grand nombre de papes, de cardinaux, de patriarches, d'archevêques, d'évêques,

de martyrs, de docteurs et d'écrivains ecclésiastiques qui ont été en son ordre ; voyez le grand nombre de comtes, de marquis, de ducs, de princes et de rois qui ont quitté leurs Etats, leurs richesses et leurs couronnes, pour vivre pauvres, inconnus, humiliés et mortifiés dans ces monastères. On peut dire de chaque couvent de cet ordre ce que notre saint disait de l'abbaye de Clairvaux : *Optimum certe castrum Christo tuleris, si abstuleris Claramvallem.*

II. Quant à la dévotion substantielle, il ne pouvait manquer d'en être parfaitement doué, puisqu'il en avait les deux sources en très-éminent degré, la méditation et la mortification. Les beaux sermons qu'il a faits sur le Cantique des cantiques, ses homélies sur l'Avent et le livre de ses Méditations, sont des rayons et des rejaillissements des éclatantes lumières qu'il recevait de Dieu en l'oraison. Ceux qui lisent ses œuvres ne disent pas : *Quomodo hic scit litteras cùm non didicerit*, mais *cùm non studuerit;* il n'étudia jamais en scholastique, et toutefois traitant de la très-sainte Trinité contre Abailard, il en parle aussi correctement et aussi profondément que saint Hilaire. De la grâce de Dieu et de l'accord qu'elle a avec le franc-arbitre, il en traite aussi solidement que saint Augustin; du mystère de l'Incarnation aux sermons sur le *Missus est*, aussi savamment que saint Cyrille d'Alexandrie. De qui avait-il appris cette science? Du Saint-Esprit en la méditation; c'était pour vaquer à ce saint exercice, qu'il cherchait et qu'il chérissait les déserts et la solitude comme ses plus grandes délices; c'était pour se rendre plus propre à la contemplation, qu'il pratiqua toute sa vie la mortification; il pouvait dire comme le prophète : *Propter te mortificamur totâ die;* comme saint Paul : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* (2. Cor. 4, 10).

Il était si détaché de toute affection à qui que ce soit, qu'il ne semblait pas seulement mortifié, mais mort tout à fait, détaché de l'affection aux honneurs; car quelles dignités ne pouvait-il pas obtenir ayant eu le pape Eugène pour son disciple? Il les a toutes refusées; voyez comme il est détaché de l'affection aux biens de la terre et des plaisirs de la chair, vivant comme il fait si pauvrement avec ses religieux, que le pape, passant par Clairvaux, ne trouva qu'un pauvre poisson pour sa table :

..... Rara est concordia formæ,
Atque pudicitiæ,......

dit le poète; et notre saint ajoute : *Castitas in juventute, martyrium sine sanguine, illo nimirum quo membra cæduntur horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius.* La chasteté en la fleur de la jeunesse, dans un corps bien fait, est un martyre non sanglant, qui n'est pas si douloureux que le sanglant, mais qui est bien plus ennuyeux par sa longueur. Notre saint était avantagé d'une excellente beauté, il fut sollicité plus d'une fois par des femmes avant que d'être religieux, et il a toujours résisté avec tant de courage et de fidélité, qu'il a porté dans le tombeau sa virginité immaculée.

III. Aussi il avait ses sens si mortifiés, que marchant un jour tout entier le long du lac de Genève, il ne s'aperçut point qu'il fût auprès de l'eau; et il affligea tant son corps par les jeûnes, les veilles, les cilices et les autres austérités, que si les saints qui sont conduits par le Saint-Esprit pouvaient faire des excès, nous dirions qu'il a été excessif en ce sujet au dernier point.

Conclusion. — Pour nous aider à acquérir et conserver à son exemple l'esprit de dévotion, écoutez un grand maître de la vie spirituelle et qui en dit plus en un mot que je ne ferais en beaucoup. C'est l'auteur de ce beau livre que tous les gens de bien ont toujours en la poche et souvent en la main : *Fili, oportet gratiam devotionis ardenter petere, instanter quærere, patienter expectare humiliter recipere, sollicitè conservare, studiosè colere* (A Kempis, *de Imit. Chr.*, l. 4, c. 15). La grâce de la dévotion est une des plus grandes faveurs que Dieu puisse faire à une âme chrétienne; donc il la lui faut demander non tellement quellement, mais ardemment, avec grand désir de l'obtenir de toute l'étendue de votre cœur, de tous les efforts de votre âme, lui adresser souvent ces soupirs : *O amor qui semper ardes, et nunquam extingueris, ô charitas! Deus meus, accende me.* Il la faut souhaiter avec passion; le désir ardent et assidu est une continuelle oraison, que Dieu exauce infailliblement : *Desiderium animæ ejus tribuisti ei.* Vous demandez à Dieu en vos prières les désirs de la chair, et non pas ceux de l'âme, la santé du corps, le gain d'un procès ou les biens temporels; et il lui faut demander les biens de l'âme, la ferveur en son amour, la victoire de vos passions, la grâce de la dévotion : *Gratiam devotionis ardenter petere.*

Instanter quærere. Le Fils de Dieu ne dit pas seulement : *Demandez et vous recevrez;* il ajoute : *Cherchez et vous trouverez;* et le Prophète dit : J'ai cherché mon Dieu avec mes mains : *Manibus meis Deum exquisivi* (Psalm. 36, 3), c'est-à-dire, dit saint Augustin (*Ad Proba*), qu'il faut chercher Dieu et ses bénédictions par la pratique des bonnes œuvres.

Patienter expectare. S'il diffère de nous donner la grâce de la dévotion, c'est pour de bonnes raisons; il la faut attendre avec patience. Voyez le laboureur, dit saint Jacques, il défriche sa terre, il la laboure, il l'engraisse, il l'ensemence, il n'en voit pas sitôt le fruit; car étant quelquefois à la veille de le moissonner, la grêle le ravage; cependant il recommence les mêmes ouvrages l'année suivante et il en attend le fruit avec patience. Surtout, ne faites pas comme les mouches qui, pour se refaire, s'attachent à une ordure, et qui la sucent. Quand vous êtes dépouillé de la dévotion sensible, ne vous répandez pas sur les créatures et les divertissements mondains, sous prétexte d'évaporer cette mélancolie qui vous accable, faites plutôt comme les abeilles qui, étant malades, s'exposent au soleil. Présentez-vous au Soleil de justice, remontrez-lui votre pauvreté, redoublez vos prières plutôt que de les diminuer; comme le Fils de Dieu, étant en l'agonie au jardin pria son père plus longtemps : *Factus in agoniâ prolixius orabat.* Saint Jérôme, dans ses tentations et ses aridités intérieures, passait les semaines entières

en jeûnes, en veilles, en prières et en frappements de poitrine : *Donec rediret, domino imperante, tranquillitas.*

Humiliter recipere. Quand il plaît à Dieu de vous favoriser de la dévotion sensible, reconnaissez que vous en êtes indigne, que c'est une pure grâce du ciel et non pas un effet de votre travail. Ne vous en élevez pas en votre cœur, n'entrez pas en estime de vous-mêmes, ne méprisez pas les autres qui ne l'ont pas : celui qui a du mal en la bouche, ne peut pas dire avec vérité : Oh! que je suis doux! mais, oh! que le miel est doux! *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus :* Goûtez, et voyez comme Notre Seigneur est doux! il ne dit pas : Voyez que vous êtes doux ; il avait appris, par sa propre expérience, à ne présumer pas de soi dans les délices spirituelles : *Ego dixi in abundantiâ meâ : non movebor in æternum; avertisti manum tuam et factus sum conturbatus.*

Sollicitè conservare. La dévotion est la quintessence de toutes les vertus, le baume et le parfum de l'âme chrétienne. Il n'est rien qui s'évente et s'évapore si aisément que les essences et que les parfums, s'ils ne sont bien enfermés. Il n'est rien qui se perde si facilement que l'union actuelle avec Dieu : vous aurez quelquefois travaillé une matinée ou une journée tout entière, pour acquérir un peu de dévotion, et il ne faut qu'un quart d'heure de conversation avec le monde, pour la ruiner et pour l'anéantir. La solitude, la retraite et l'éloignement des compagnies servent beaucoup à la conserver. Voyez avec quelle circonspection vous marchez quand vous portez un vaisseau plein de lait ou de quelque autre excellente liqueur!

Studiosè colere. Elle vous est donnée pour vous rendre les vertus héroïques plus faciles et plus savoureuses, comme on met du miel sur du pain, pour le faire manger aux enfants. Ne faites pas comme ces friands qui prennent le miel et laissent le pain. C'est un grand secret en la vie spirituelle, quand vous vous sentez dans la ferveur de la dévotion, de mettre la main à l'œuvre, et de vous engager à quelque dessein qui vous oblige à plusieurs actions vertueuses, de demander d'être reçu en religion, de déchirer les cédules des pauvres gens qui vous doivent, de jeter au feu les papiers de ce procès que vous poursuivez opiniâtrement pour peu de chose. Comme cet honnête homme de notre temps à Lyon, qui étant à la ferveur de sa méditation, sur la flagellation de Jésus, résolut d'employer cinq mille francs en œuvres pieuses, en l'honneur des cinq mille coups de fouets que notre Sauveur avait endurés, et qui s'y obligea sur-le-champ.

Si vous demandez, si vous cherchez, si vous attendez, si vous recevez, si vous conservez, si vous cultivez ainsi l'esprit de dévotion, qui est un amour de Dieu fervent et parfait, vous recevrez quelque jour la couronne de vie, que Dieu a préparée à ceux qu'il aime. *Amen.*

SERMON CXXXI.

DE SAINT DOMINIQUE, INSTITUTEUR DE L'ORDRE DES RR. PP. JACOBINS.

Dominus dabit verbum evangelizantibus, virtute multâ.

Le Seigneur mettra les paroles en la bouche de ceux qui prêchent l'Evangile avec beaucoup de vertu. (PSAL. 67, 12.)

TOUT le monde sait que les prédicateurs sont comparés aux trompettes de l'Ecriture sacrée, quand elle dit : *Clama, ne cesses; quasi tuba exalta vocem tuam;* mais saint Augustin a très-bien remarqué, que selon la pensée du Prophète royal, ou pour mieux dire, selon la pensée du Saint-Esprit, comme il n'est point de trompettes qui aient le son plus haut et plus éclatant que celles qui, étant jetées en fonte, ont été fabriquées à coups de marteau : *Laudate Deum in tubis ductilibus*, qu'ainsi il n'est point de prédicateurs qui prêchent plus utilement que ceux que le Saint-Esprit a mis au fourneau de son amour et formés par le marteau de la mortification : *Ductiles tubæ æreæ sunt, tundendo producuntur, si tundendo, ergo vapulando; eritis tubæ ductiles ad laudem Dei productæ, si cùm tribulamini proficiatis, tribulatio tunsio, profectus productio est*, dit saint Augustin (in Ps. 97). Ceci me donnera sujet de vous faire voir aujourd'hui que le grand saint Dominique, très-digne patriarche des saints religieux, que l'Eglise appelle prédicateurs par excellence, a très-sagement joint en sa personne et en son ordre sacré deux choses qui semblaient incompatibles, et qui à peine se trouvent ailleurs : le travail de la prédication et l'austérité de la vie; car ils ne portent point de linge, ils se lèvent à minuit, ils ne mangent point de viande, ils jeûnent sept mois continuels, ils chantent au chœur, ils maltraitent leur corps à coups de discipline, et avec tout cela ils font profession d'annoncer la parole de Dieu, non pas par rencontre, par occasion et en passant, mais par office, par vocation et par obligation de leur règle.

Vous avez donné le commencement, le progrès et le succès à toutes les entreprises de ce grand saint, ô sainte Vierge! c'est par votre secours qu'il a défait les Albigeois et plusieurs autres hérétiques; c'est par vos prières qu'il a obtenu à la France le grand saint Louis, la reine sa mère étant auparavant stérile; c'est par votre grâce qu'il a converti des millions de pécheurs les plus obstinés et endurcis; c'est par dévotion envers vous qu'il a donné à l'Eglise deux saints ordres qui peuplent la terre de bons religieux et le ciel d'âmes prédestinées : l'ordre sacré des Pères-Prêcheurs qui est tout référé, tout dédié et tout employé à votre service, et la confrérie du Rosaire en laquelle vous êtes continuellement honorée; vous êtes jour et nuit invoquée, louée, bénie et saluée par ces paroles angéliques : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Quàm gloriosum sit esse prædicatorem, multo magis esse patriarcham prædicatorum.

I. Punctum. — I. Tria prædicatori sunt necessaria ad quæ austeritas vitæ multum confert, nempe oratio. — II. Mortificatio passionum. — III. Bona ædificatio.

II. Punctum. — II. Sanctus Dominicus hæc tria acquisivit per austeritatem, nempe orationem. — II. Mortificationem passionum. — III. Bonam ædificationem.

III. Punctum. — I. Præcipua ejus opera. Ruina hæreseos Albigensium. — II. Confraternitatem Rosarii. — III. Ordinem prædicatorum.

Conclusio. — Exhortatio ad audiendas conciones Dominicanorum.

Exorde. — Quelques interprètes de l'Ecriture se sont fort étonnés, avec beaucoup de raison, que Moïse, en son histoire sacrée, ait couché par écrit avec tant de soin la création des éléments, des plantes, des poissons, des oiseaux, des animaux de la terre, de l'homme, de la femme, et ait passé sous silence la production des anges, des chérubins et séraphins, qui sont incomparablement plus nobles et plus dignes d'être considérés que toutes les autres créatures. S'il eût décrit en la Genèse l'excellence de leur nature, la beauté de leur esprit, la vivacité de leur entendement, la promptitude de leur mouvement, leur science, leur industrie, leur force et les autres talents naturels et surnaturels dont ils sont avantagés, cette description eût été bien remarquable à la tête de son histoire, et eût donné au lecteur la curiosité de parcourir le reste de son livre.

Cependant il ne l'a pas fait sans raison; entre plusieurs que les docteurs en rapportent, celle de saint Augustin me paraît bonne et spécifique; si on eût fait mention des anges, les Juifs, qui étaient grossiers, eussent pensé que le Créateur aurait eu besion du service et du ministère de ces esprits pour créer le ciel et la terre, ce qui n'est pas; car Dieu n'a besoin de personne pour l'exécution de ses desseins : il peut faire tout ce que bon lui semble, sans aide, sans assistance et sans concours d'aucune créature : il est, comme disaient Pindare et les autres, Αὐτοτελής αὐτάργης; il est, comme dit l'Ecriture, Sadai : *Sibi sufficiens*, suffisant à soi-même, heureux, content, parfait et accompli de lui-même; il ne relève de personne, il n'a besoin de personne, il est indépendant de son être; donc, il l'est aussi en ses opérations, puisque l'opération est un accessoire et un apanage de l'être, qui est de même condition que lui.

Et puis, quelle est la créature qui osât se vanter d'avoir servi d'organe et d'instrument au Créateur pour donner l'être aux créatures? Prenons que ce soit la première et la plus noble de toutes, que ce soit, par exemple, le plus haut des séraphins du ciel, je pourrais dire à cet ange : Ou Dieu s'est servi de vous comme d'un instrument pour vous créer, ou il ne s'en est pas servi. S'il s'est servi de vous, vous étiez avant que vous fussiez, puisqu'il faut être avant que d'opérer, l'opération n'étant qu'une suite et une propriété de l'être; que s'il vous a créé sans vous, puisqu'il n'a pas eu besoin d'instrument pour vous tirer du néant, vous qui êtes la plus noble et la plus excellente de toutes ses créatures, comment aura-t-il eu besoin de secours pour produire ou former les autres qui vous sont inférieures? Dieu peut dire à quelque créature que.

ce soit, ce qu'il disait au saint homme Job, pour le tenir bas : *Ubi eras quandò ponebam fundamenta terræ* (Job. 38, 4)? Où étiez-vous quand j'ai fait éclore du rien tant de beaux ouvrages que vous admirez? Avez-vous servi d'instrument à ma main toute-puissante? *Cùm me laudarent simul astra matutina*, *et jubilarent omnes Filii Dei*; il dit *jubilarent*, non pas *juvarent*; il dit que les anges le louaient, mais il ne dit pas qu'ils l'aidaient quand il jeta les fondements du monde.

Mais voici une merveille digne de grande admiration. Dieu qui n'a point voulu d'instrument pour faire ses œuvres en l'ordre de nature, en veut avoir pour faire ses ouvrages en l'ordre de grâce. Dieu qui n'a point voulu de coadjuteur quand il a produit les astres qui ornent le firmament, en veut avoir pour produire les saints qui décorent le ciel empyrée. Dieu qui ne s'est pas servi du ministère des anges pour créer le monde visible et corporel, veut bien se servir du concours et du ministère des hommes, pour créer le monde invisible et spirituel. L'ordre de la grâce est un nouveau monde, un monde divin et surnaturel, plus noble, plus relevé et plus excellent mille fois que le monde naturel et la production de ce monde, la conversion d'un pécheur, l'infusion de la grâce est une vraie création : *Cor mundum crea in me Deus; creati in Christo, ut simus initium aliquod creaturæ ejus*; et Dieu daigne se servir des hommes, il emploie les prédicateurs à cette création ; ce qui montre la noblesse et l'importance de cet office, dit saint Jean Chrysostome.

Si Dieu s'était servi de vous pour orner le ciel de lumière et parer la terre de fleurs et de verdure, ce vous serait un très-grand honneur. A votre avis, qui est plus noble, ou la lumière du soleil qui est l'objet de la vue des moucherons, ou la lumière de la foi qui est l'objet de la vue des anges? qui est plus excellent, les fleurs et l'émail d'un parterre, ou les habitudes des vertus? N'aimeriez-vous pas mieux que votre enfant perdît la vue plutôt que la foi, qu'il devînt aveugle plutôt qu'hérétique? N'aimeriez-vous pas mieux que toutes les fleurs de votre jardin fussent flétries et arrachées, plutôt que votre mari perdît la piété, la douceur, la chasteté et les autres vertus qui sont en lui? Nous tiendrions à grand honneur d'avoir été employés à la production de ce monde corporel, ne tiendrons-nous pas très-grande faveur d'être employés à la conversion des âmes, à la création du monde surcéleste et surnaturel? L'emploi le plus relevé, le plus honorable, le plus glorieux et le plus divin que les hommes puissent avoir, dit saint Paul, c'est d'être les coadjuteurs du Fils de Dieu dans ses plus hautes entreprises, dans ses opérations les plus divines : *Dei adjutores sumus* (1. Cor. 3, 9).

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum? Or, celui qui enseigne aux autres la vertu, non tellement quellement, mais qui l'enseigne et la pratique tout ensemble, sera estimé grand au royaume des cieux, dit notre Sauveur, et le Saint-Esprit, par le prophète Daniel : *Qui ad justitiam erudient multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates* (Dan. 12, 3). Ceux qui instruisent plusieurs personnes en l'amour de Dieu et en sa

crainte, brilleront dans le ciel comme des astres dans toute l'étendue des siècles; il dit : *æternitates*, parce qu'ils auront une éternité de récompense essentielle, éternité de gloire accidentelle, éternité de joie particulière, éternité de remercîment et d'actions de grâces que les âmes converties leur rendront éternellement, et, s'il y a tant de gloire, tant de mérite à être digne prédicateur, combien plus à être le chef des plus grands, des plus doctes, des plus apostoliques, des plus saints prédicateurs qui soient en l'Eglise : être le père d'un ordre, que l'oracle de la vérité, le Saint-Siége de Rome appelle toujours en ses bulles; *l'ordre des prédicateurs par excellence,* parce qu'ils en font profession, qu'ils en exercent les fonctions par office et vocation particulière; qu'ils ont en éminence toutes les vertus qui sont nécessaires à une si noble, si divine et si importante fonction.

Premier point. — I. Trois choses sont absolument nécessaires à un prédicateur apostolique qui se veut acquitter dignement et utilement de cet emploi : l'oraison, la mortification et l'édification; l'oraison au regard de Dieu, la mortification au regard de soi-même et l'édification au regard du prochain.

Il est assuré par les principes de la foi, que notre Sauveur étant consubstantiel et coéternel à son Père, et par conséquent vrai Dieu, n'avait pas besoin de prier; il est assuré que son âme sainte, dès le premier instant de sa création, était continuellement élevée à un très-haut degré de contemplation; et néanmoins avant que de commencer à prêcher l'Evangile, il se retira dans le désert où il passa quarante jours et quarante nuits en prières, pour nous montrer, par son exemple, que cet exercice est très-nécessaire aux prédicateurs : ce que les saints apôtres avaient bien retenu lorsqu'ils disaient aux fidèles : *Nos vero orationi, et prædicationi verbi instantes erimus :* Nous nous appliquerons instamment à l'oraison et à la prédication de la parole de Dieu. Nous avons besoin de lumière pour bien entendre l'Ecriture sainte, pour connaître et pour pénétrer les vérités que nous prêchons; pour servir de flambeau aux fidèles qui s'abandonnent à notre conduite, nous avons besoin de toutes les vertus chrétiennes que nous devons enseigner aux autres; car quelle apparence de persuader à nos auditeurs les vérités solides et importantes, si nous n'en sommes convaincus? Quelle apparence d'imprimer au cœur de ceux qui nous entendent la haine du péché, l'amour de Dieu, la crainte de ses jugements et autres saintes dispositions, si nous ne les avons nous-mêmes.

.... *Si vis me flere, dolendum est.*

Ut possimus consolari eos, qui in omni pressurâ sunt, per exhortationem, quâ et ipsi exhortamur à Deo. Devant que d'exhorter les autres, dit saint Paul, il faut que, premièrement, Dieu nous y ait exhortés, et où pouvons-nous recevoir ces lumières, ces grâces, ces vertus, ces saintes dispositions, qu'en l'oraison, qui est le conduit et le canal de toutes les grâces de Dieu. De plus, nous ne devons pas seulement prier Dieu pour nous, mais pour nos audi-

teurs ; nous devons demander à la bonté divine leur conversion et leur sanctification. Samuel, grand prédicateur, disait aux Israélites : A Dieu ne plaise que je commette ce péché, que de ne pas prier Dieu incessamment pour vous : *Absit à me hoc peccatum in Domino, ut cessem orare pro vobis; et docebo vos viam rectam* (1. Reg. 12, 23). C'est donc une faute plus grande qu'on ne pense, quand un prédicateur, un confesseur ou un père spirituel ne prie pas bien Dieu pour ses auditeurs, pour ses pénitents ou pour les âmes qu'il conduit et encore plus s'il n'est bien mortifié.

II. Le Fils de Dieu dit en l'Evangile que si le grain de froment, qui est jeté en terre ne vient à mourir, il y demeure stérile et infécond. Si un prédicateur n'est mort au monde, à la chair, à ses intérêts, à ses passions et à son amour-propre; s'il aime l'honneur et la gloire du monde, ou les biens de la terre, ou les aises et les contentements du corps, il ne briguera que les grandes chaires et le beau monde, il dédaignera celles des villages, comme trop basses et indignes de lui ; il ne s'étudiera qu'à contenter les doctes et à chatouiller les oreilles curieuses, il ne prêchera les vérités solides qu'à demi, il ne reprendra les vices qu'en passant et superficiellement, il redoutera les grands, il craindra de déplaire au tiers et au quart, et ainsi on n'aura pas bonne opinion de lui ; et toutefois, pour fructifier, il a besoin d'avoir bonne odeur dans le monde et de donner bonne édification par une vie exemplaire et vertueuse.

III. Soyez le modèle et le miroir de toutes vertus, disait saint Paul à son disciple Timothée et à Tite son autre disciple (1. Tim. 4, 12; Tit. 2, 7) : *Soyez l'idée et l'exemplaire de toute sorte de bonnes œuvres :* car, si le prédicateur est de mauvaise vie, quand il reprend les vices, les auditeurs disent en eux-mêmes : Parlez-vous à vous-mêmes : *Cura teipsum. Cujus vita despicitur, restat ut oratio contemnatur :* Quand on méprise les actions d'un orateur, on ne tient pas grand compte de ses paroles, dit saint Grégoire. Et saint Jérôme a remarqué que le Père éternel donna témoignage de son Fils par deux fois, au fleuve Jourdain et sur le mont de Thabor; il dit par deux fois aussi : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, auquel je prends toute ma complaisance;* mais il ne dit qu'une seule fois : *Ecoutez-le,* et ce fut sur le Thabor et non pas au fleuve Jourdain. En voulez-vous savoir la raison, dit saint Jérôme; c'est qu'au fleuve Jourdain le Sauveur avait l'apparence de pécheur, il recevait le baptême qui est une profession et une marque de pécheur ; mais sur le Thabor, il avait les livrées d'un saint, l'éclat et la splendeur d'un homme céleste, et on n'entend pas volontiers les pécheurs; oui bien ceux qu'on estime saints.

Deuxième point. — Le saint dont nous faisons aujourd'hui la fête a possédé en souverain degré ces trois vertus nécessaires aux prédicateurs, et l'austérité de sa vie y a beaucoup contribué. J'en vois une figure bien naïve en l'Ancien Testament. Jonas étant jeté en la mer et englouti par une baleine, il fallait qu'elle fût extraordinairement et prodigieusement grande, car ceux qui en ont vu prendre auprès de Bayonne, assurent qu'il n'y en a point en

ces quartiers-là qui aient le gosier assez large pour engloutir un homme tout entier; cette baleine, dis-je, l'ayant gardé trois jours dans son ventre, le revomit tout vivant sur le rivage le plus proche de Ninive, ensuite il entre dans la ville, il prêche la pénitence, il convertit tous les habitants, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, depuis le roi jusqu'au moindre de ses sujets. Je dis, ce prophète a été la figure de saint Dominique, non-seulement parce que Jonas, en hébreu, veut dire une colombe, et que l'âme de notre saint était douce, innocente et simple comme une colombe; mais d'autant que la rigueur et l'austérité de la vie a produit en ce saint patriarche les mêmes effets que la baleine fit autrefois à ce prophète.

Ce poisson monstrueux représente assez bien l'austérité de vie, car si c'est une chose très-extraordinaire qu'un homme vive trois jours dans le fond de la mer, ne semble-t-il pas que c'est une chose bien monstreuse et bien contre nature, que l'âme afflige et maltraite le corps, dont elle est une si bonne, si fidèle et si ancienne amie; mais comme l'entrée et le séjour de Jonas en la baleine lui servit de beaucoup à exécuter fidèlement la commission que Dieu lui avait donnée de prêcher à Ninive, ainsi la pénitence rigoureuse que saint Dominique a faite, et celle que ses religieux font tous les jours, à son exemple, est une très-bonne disposition à l'office de prédicateur, dont ils portent le nom. Premièrement, au lieu que Jonas, avant que d'être jeté en la baleine, était paresseux et dormait d'un profond sommeil, même au milieu de l'orage et en danger de naufrage, étant au fond de la baleine il fit une très-longue, très-dévote et très-fervente prière. En second lieu, il était si mortifié dans le ventre de la baleine, qu'il fut la figure bien expresse du Fils de Dieu mort et enseveli dans le sépulcre. En troisième lieu, l'étonnement de le voir sortir vivant et vigoureux d'un cachot si extraordinaire lui donna si grande réputation à Ninive, que, sans autre miracle, par cinq ou six paroles, il convertit toute la ville.

Nous lisons bien que plusieurs saints ont mené une vie très-austère dans le repos de la solitude et de la contemplation; nous lisons bien que quelques-uns, ayant commis des péchés mortels, ont fait de grandes pénitences, et on ne s'en étonne pas; mais c'est une chose prodigieuse que saint Dominique, qui a conservé la grâce baptismale jusqu'au dernier soupir de sa vie et qui était sans relâche dans les travaux de la prédication, ait affligé son corps innocent par de si rudes, si longues et continuelles austérités, car il jeûnait tous les jours au pain et à l'eau; il veillait la plus grande partie de la nuit; le peu de repos qu'il prenait était sur la terre; il portait continuellement le cilice et une ceinture de fer sur les reins; étant aux champs, il marchait nu-pieds par les pierres, par les orties, par les épines (*Ita B. Alanus*, p. 2, c. 3). Il prenait toutes les nuits trois fois la discipline avec une chaîne de fer qui se garde au couvent de Béziers; une pour la conversion des pécheurs, l'autre pour les âmes du purgatoire, la troisième pour ses propres péchés, et chacune était de cent cinquante coups, autant qu'il y a d'*Ave Maria* dans un rosaire; c'était, en un an,

plus de cent septante mille coups. Comptez combien il en reçut trente ans durant qu'il continua cet exercice; car il ne se contenta pas, comme font quelques-uns, de faire ces rudes pénitences pendant les premières ferveurs du noviciat, mais il y persévéra jusqu'à l'âge de cinquante et un ans, qui fut le dernier de sa vie.

Cette grande austérité lui a beaucoup servi et sert tous les jours à ses religieux pour la pratique de l'oraison, pour la mortification des passions et pour l'édification du prochain : *Ascendam ad montem myrrhæ, et ad collem thuris*, disait l'épouse avant que de monter à la colline de l'encens, ou à l'exercice de l'oraison; elle montait premièrement à la montagne de la myrrhe, à la pratique de la pénitence : la pénitence fait qu'on a plus de loisir, plus d'esprit et plus de crédit en l'oraison; quand vous jeûnez, vous gagnez le temps que vous emploieriez à souper et celui que vous emploieriez à la conversation pour faire la digestion; vous êtes plus propres pour vous lever promptement à minuit, et aller à matines; vous avez l'esprit plus épuré, plus vigilant et vigoureux pour la méditation, et pour s'élever en la contemplation des mystères de la foi; vous avez plus de crédit envers Dieu, pour être exaucé en vos prières, puisque vous vous êtes affligé pour l'amour de lui : *Ex die primo quo posuisti cor tuum, ut te affligeres in conspectu Dei tui, exaudita sunt verba tua*, disait un ange au prophète Daniel (10, 12).

Notre saint patriarche, à l'imitation du Fils de Dieu, employait une grande partie du jour au salut des âmes, à prêcher l'Evangile, à instruire les ignorants, à faire le catéchisme aux enfants, à visiter les malades, à consoler les affligés et à d'autres œuvres de charité et de miséricorde; cependant, après ce travail, au lieu de se reposer, il passait les nuits à louer Dieu, à le courtiser, à le bénir, à le prier pour soi et pour ses prochains : *In die mandavit Dominus misericordiam, et nocte canticum ejus.* L'oraison était son élément, son aliment, son repas, son repos, son soutien, son entretien, ses délices et son divertissement. Quand il allait par les champs, il suivait ses compagnons et s'en éloignait quelque peu, afin d'avoir la commodité de s'entretenir avec Dieu. A Toulouse, à Carcassonne et aux autres lieux où il a demeuré, on ne montre point sa chambre ni sa cellule, comme on fait de plusieurs autres saints, parce qu'il n'en avait point : sa chambre, son cabinet, son étude et sa bibliothèque, c'était le marchepied de l'autel ou le chœur de l'église.

C'est en ce pieux exercice qu'il a mérité et reçu de Dieu tant de rares et excellentes vertus qui ont embelli son âme. Il les avait toutes en très-haut degré; mais de peur de vous ennuyer, j'en remarque seulement trois : un grand amour envers Dieu, une charité très-libérale envers le prochain et une humilité très-profonde pour soi-même. Son amour était si ardent et son zèle pour la gloire de Dieu si enflammé, qu'il ne se pouvait renfermer dans son cœur; il lui arrivait souvent que la nuit étant à l'Eglise, et considérant tant d'offenses de Dieu qui se font dans le monde, il lui échappait des rugissements et des soupirs si éclatants, que le bruit en éveil-

lait les religieux du couvent[1]. C'est cet amour de Dieu qui lui faisait désirer d'être coupé tous les jours en petits morceaux pour le Sauveur, et qui lui fit prendre le chemin de Venise pour aller prêcher l'Evangile aux Tartares, et endurer le martyre pour la foi; ce qui serait arrivé s'il n'en eût été empêché par la providence de Dieu, qui le destinait à de plus grands desseins.

C'est la charité envers le prochain qui fit que même avant que d'être père de son ordre, il vendit par deux fois tous ses meubles et tous ses livres, pour faire des aumônes en un temps de grande cherté; c'est sa charité qui lui a fait embrasser tant de travaux, tant de voyages, tant de périls et tant de pénitences pour la conquête des âmes, et s'offrir à une veuve, pour être la rançon de son fils, qui était esclave en Barbarie.

Saint Bernard dit avec vérité que d'être humble quand on est honoré, c'est une vertu très-rare et très-excellente : *Magna prorsus et rara virtus humilitas honorata.* Voyez si saint Dominique ne devait pas être bien honoré, puisque, étant au berceau, un essaim de mouches à miel se posa sur ses lèvres; étant petit garçon et assistant au très-redoutable sacrifice, en l'abbaye de Saint-Dominique de Silos, le prêtre qui disait la messe, se tournant vers le peuple pour dire : *Dominus vobiscum*, au lieu de dire ces paroles, dit, sans y penser : *Ecce reformator Ecclesiæ*, et s'étant aperçu de cette faute lorsqu'il voulut commencer la Collecte, il retourna au milieu de l'autel pour dire : *Dominus vobiscum;* mais il oublia ce mot et dit derechef : *Ecce reformator Ecclesiæ :* Voilà le réformateur de l'Eglise; ce qui lui arriva encore une troisième fois : et l'évêque du lieu étant consulté là-dessus, répondit que c'était un oracle qui prédisait que ce petit enfant réformerait quelque jour la vie corrompue des enfants de l'Eglise[2]. Ne devait-il pas être bien honoré en Italie, ayant ressuscité trois morts, et, entre autres, un jeune homme nommé Napoléon, neveu du cardinal de Fosseneuve, qui, s'étant cassé la tête et brisé tout le corps, fut ressuscité par la parole du saint, en plein jour, dans la ville de Rome, à la vue des cardinaux et de tout le peuple? Ne devait-il pas être bien honoré en France, en Languedoc, où un livre qu'il avait écrit contre l'hérésie des Albigeois, étant jeté au feu trois fois, en sortit toujours sain et entier, au lieu que le livre d'un hérétique y fut réduit en cendres en moins de rien; mais l'honneur qu'on lui faisait le touchait aussi peu que s'il eût été une statue. Il abhorrait comme la mort, toute sorte de vanité et de gloire mondaine, si bien qu'allant par les champs nu-pieds, quand il entrait en quelque ville il prenait ses souliers. Il allait très-volontiers à Carcassonne et le moins qu'il pouvait à Toulouse, parce qu'il était bafoué en cette ville-là et honoré en celle-ci; il se prosternait souvent aux pieds de ceux dont il était le chef et se rendait le serviteur de ceux qui l'avaient pour supérieur. Entrant en quelque paroisse, il s'humiliait devant Dieu, craignant que ses péchés n'en détournassent sa bé-

[1] Ità P. Joannes à S. Maria, lib. 1 Vitæ ejus, cap. 13.
[2] *Idem, Ibidem* ex multis aliis historiographis.

nédiction et n'empêchassent le fruit de sa divine parole, tant il avait mauvaise opinion de soi-même.

Le Fils de Dieu, promettant à ses disciples l'octroi de leurs prières, leur disait : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.* Saint Augustin a remarqué qu'il ne dit pas simplement *dabit*, mais *dabit vobis*, parce qu'il ne s'oblige pas à nous octroyer tout ce que nous lui demandons pour les autres; mais notre saint avait tant de crédit et de faveur envers Dieu, qu'il obtenait tout ce qu'il demandait, comme il dit un jour à un de ses religieux pour l'inviter à louer Dieu et l'en remercier; et le religieux l'ayant prié de demander pour son ordre un grand et célèbre docteur nommé Conrad, le saint promit de le faire; et le lendemain comme on chantait au chœur ces paroles de Prime : *Jam lucis orto sidere*, ce docteur entra dans l'église pour demander au saint l'habit de son ordre.

II. L'austérité de sa vie ne lui servit pas seulement pour la pratique de l'oraison, mais encore pour la mortification de ses passions; il les avait tellement domptées et assujetties à la raison, qu'il semblait plutôt mort que mortifié : les passions qui peuvent flétrir la réputation d'un prédicateur et empêcher le fruit de la parole de Dieu, sont principalement ces quatre : le désir d'être élevé aux charges et dignités ecclésiastiques; l'attachement aux biens de la terre et le désir d'en faire donner à son ordre, la colère ou l'impatience, l'amusement et la perte de temps en conversant avec les femmes. Or, notre saint était si exempt de toute sorte d'ambition, qu'il a refusé cinq évêchés qu'on le pressait d'accepter. Il pensa mourir de tristesse quand il apprit que le pape avait commandé de publier partout les miracles qu'il avait faits à Rome; il était si détaché des biens temporels et avait tant d'affection à la pauvreté, qu'il fit arrêter à Bologne le bâtiment d'un couvent, parce qu'il n'était pas à son gré selon la pauvreté religieuse, ne voulant pas que les cellules fussent plus larges que de six pieds; il était si doux envers tous, et endurait si patiemment les persécutions des hérétiques et des autres suppôts du diable, qu'il semblait n'avoir point de fiel; on disait de lui comme de Moïse : *Mitissimus.* Il avait en horreur la hantise des femmes, et recommandait à tous ses gens de ne leur point parler que par pure nécessité. Aussi il conserva la virginité jusqu'au tombeau.

Si le patriarche Abraham eût trouvé deux hommes justes en la ville de Sodome, elle eût été préservée de l'embrasement qui lui arriva. Pour apaiser la colère de Dieu et détourner non pas d'une ville, mais de toutes les provinces et royaumes de la chrétienté, les trois fléaux que Dieu leur voulait envoyer, la Vierge ne lui présenta que saint Dominique et saint François. Ne devons-nous pas conclure que les mortifications et les pénitences de ces deux saints avaient de grands mérites devant Dieu!

III. Mais elles leur donnaient aussi un grand pouvoir sur l'esprit des hommes; car il n'est rien qui soit si édificatif et qui excite plus le peuple à recevoir et à mettre en pratique les sermons d'un prédicateur que l'austérité de sa vie. Nous le voyons en saint Jean-Baptiste. Les prophètes avaient prédit que le Messie serait de la

tribu de Juda, qu'il naîtrait en Bethléem, et qu'il opérerait de grands miracles. Saint Jean-Baptiste ne fait rien de tout cela, et néanmoins, à cause de la grande austérité de sa vie, les Scribes et les Pharisiens qui lisaient les Ecritures soupçonnaient que ce fût le Messie; les soldats, les partisans et autres plus grands pécheurs se convertirent par ses prédications. Ainsi la bonne édification que saint Dominique donna au monde par la sainteté de sa vie fit si grande impression sur le cœur et sur l'esprit des hommes, qu'au lieu que Jonas ne convertit qu'une ville, il a converti des provinces, des royaumes et des nations entières; il a heureusement réussi en trois œuvres très-importantes, très-difficiles et très-glorieuses, qu'il a entreprises pour le service de Dieu, pour l'honneur de la Vierge et pour le bien de l'Eglise.

Troisième point. — I. La première, c'est la ruine et l'anéantissement de l'hérésie des Albigeois. On l'appelait avec raison l'égoût et la sentine où s'étaient écoulées presque toutes les hérésies des siècles précédents, hérésie si contagieuse qu'elle infecta en fort peu de temps la Provence, le Languedoc et la Gascogne, outre les royaumes d'Aragon et de Navarre et autres contrées où cette vermine fourmilla tellement, qu'elle fit paraître auprès de Muret une armée de plus de cent mille hommes; hérésie si pernicieuse et si pleine d'impiété, que saint Bernard en fait ses lamentations; hérésie si opiniâtre et si invincible en son obstination, que ni le zèle de saint Bernard, qui alla tout exprès à Toulouse; ni le soin des papes Eugène IV, Alexandre III et Innocent III, qui y envoyèrent leurs légats, ni les conciles de Tours, d'Alby et de Montpellier ne la purent éteindre, ni même l'empêcher de s'étendre; saint Dominique, avec une petite poignée de ses saints compagnons, l'a défaite si entièrement et si glorieusement, qu'à peine la mémoire en resterait, si les histoires n'en faisaient mention.

II. Et qui n'admirera en second lieu la bénédiction que Dieu donne à la piété de notre saint et le merveilleux ascendant qu'elle a eu sur toute l'Eglise. Après l'usage des saints sacrements, je ne sais s'il y a eu aucune action de piété pratiquée si universellement en toute la chrétienté comme la dévotion du Rosaire. Chaque ordre religieux a ses pratiques propres et particulières; et si on leur en voulait ajouter, ils diraient : Ce n'est pas notre institut; il y en a qui ne disent pas le grand office du Bréviaire, comme les Frères de la Charité, les Chevaliers de Malte, ni les Filles de la Visitation; il y en a qui ne prêchent point, comme ceux de Grandmont; d'autres qui n'entendent point les confessions, comme les Chartreux; d'autres qui ne s'emploient point à la visite des malades, comme les Camaldules; mais tous disent le chapelet : les ecclésiastiques et les séculiers, les religieux et les religieuses, les conventuels et les solitaires, ceux qui mènent une vie active et ceux qui mènent une vie contemplative, les simples prêtres, les curés et les chanoines, les évêques, les archevêques et les papes disent le chapelet, et pas un de ces ordres sacrés ne dit : Il n'est pas de notre institut. Que les Dominicains le disent s'ils veulent,

c'est la dévotion des femmelettes. Au contraire, les réguliers et les prélats, les patriarches et les cardinaux, ne dédaignent pas d'être de la même confrérie qu'une personne du commun, de dire le chapelet comme elle, de gagner les indulgences qu'elle gagne, de vouloir être participants de ses prières.

Qui n'admirera encore l'ingénieuse invention, je ne dirai pas de saint Dominique, mais de la Vierge? Grand saint, vous ne serez pas jaloux, mais très-content, si je parle ainsi, car vous l'aimez plus que vous-même, et vous lui attribuez la gloire de toutes vos saintes entreprises, parce qu'elle en a été la cause et le premier mobile. Je demanderais volontiers qu'est-ce que la plus grande partie des chrétiens feraient en l'église pendant la grand'messe, vêpres, s'il n'y avait point de Rosaire? quand les serviteurs et servantes, les artisans, les villageois et tous les autres qui ne savent pas lire auraient dit le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le *Confiteor*, ils ne sauraient plus que dire, ils s'amuseraient à regarder de côté et d'autre ou à penser aux affaires temporelles; au lieu que disant leur chapelet, ils sont saintement occupés à louer Dieu, à bénir la Vierge, à bénir le fruit de son ventre, à lui demander secours pour l'heure de leur mort. Saint Paul dit que *celui qui sème des bénédictions, moissonne des bénédictions;* quand il n'y aurait donc que mille personnes dans Paris qui diraient tous les jours leur chapelet (je crois qu'il y en a bien dix mille pour le moins), mais quand il n'y en aurait que mille, ce sont cinquante mille bénédictions qu'on donne tous les jours à la Vierge, cinquante mille bénédictions qu'on donne au bénit fruit de son ventre; pensez que de millions se donnent en toute la France, en Italie, en E pagne et en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique : c'est saint Dominique qui les a semées, il en recueillera donc autant. Oui, grand saint, nous vous en bénirons, et il y aura assez de temps pour ce faire en toute l'étendue des siècles; nous vous bénirons, nous vous louerons, nous vous remercierons cent millions de fois de nous avoir mis si souvent en la bouche une si sainte, si dévote et si facile prière.

Aussi la Vierge l'a toujours traité et pendant sa vie et après sa mort comme son favori et son fils bien-aimé : pendant sa vie, elle le visitait souvent, conversait avec lui, l'instruisait et l'encourageait aux grands desseins qu'il a entrepris pour la gloire de Dieu ; après sa mort, elle lui a fait ce que nous ne lisons point d'un autre saint, elle a fait peindre son image dans le ciel et l'a portée elle-même, accompagnée de sainte Magdeleine et de sainte Catherine, et l'a donnée de sa propre main au sacristain du couvent de Soriano en Calabre, image qui a fait et fait encore à présent tous les jours des miracles très-irréprochables à milliers.

III. Mais le chef-d'œuvre de ce saint patriarche, c'est l'établissement de son ordre, un des plus saints, des plus illustres et des plus utiles à l'Eglise qui aient été depuis les Apôtres. C'est cet ordre qui donne à l'Eglise des inquisiteurs de la foi contre les hérésies. Cet ordre est un puissant rempart en la théologie contre les opinions erronées, cet ordre répand par toute la chrétienté la dévotion envers la Vierge ; cet ordre est une pépinière de prédicateurs aposto-

liques, qui annoncent la parole de Dieu et qui convertissent les âmes par l'odeur de leur sainte vie.

Cet ordre a sanctifié une infinité de belles âmes qui peuplent l'Eglise triomphante et qui ont brillé comme des astres en l'Eglise militante, et ce en toutes les hiérarchies : comme, en l'ordre des saints martyrs, saint Pierre de Vérone, et plus de deux cents autres qui ont souffert la mort pour la foi catholique en diverses provinces. Entre les saints papes, Pie V, Benoît XI et Innocent V. Entre les cardinaux, le cardinal Hugues, qui a si bien écrit sur toute l'Ecriture ; Latin de Frangipanis, Jean Sudre, Galatin, Turre, Cremata, Cajétan.

Entre les saints archevêques et évêques : saint Antonin, saint Ambroise de Sienne, Henri de Tabor, archevêque de Goa et martyr, Albert le Grand, Barthélemy des martyrs, Melchior Canus, évêque des Canaries.

Entre les prédicateurs apostoliques : saint Hyacinthe, saint Vincent Ferrier, saint Raymond de Rochefort, le bienheureux Louis Bertrand.

Entre les docteurs : le bienheureux Jourdain, Humbert, nommé patriarche de Jérusalem, Silvestre, Dominique Soto, Bannes, et celui qui en vaut cent autres, l'angélique saint Thomas, qui brille entre les scholastiques, et les interprètes de l'Ecriture comme le soleil entre les astres.

Entre les pères spirituels et maîtres de la vie dévote : saint Telme, saint Jacques Salemon, Thomas Carnicier, Henri Suso, Taulère et Grenade.

Entre les saintes vierges : sainte Catherine de Sienne, sainte Agnès de Montpulcien, la bienheureuse Marie d'Ognis, la bienheureuse Agathe et cent autres avec elles.

Conclusion. — C'est donc à vous, autant qu'aux Juifs, que s'adressent ces paroles du Fils de Dieu : *Viri Ninivitæ surgent in judicio contra generationem istam.* Il n'y eut que fort peu de gens de Ninive qui virent sortir Jonas de la baleine, tous les autres n'en surent rien que par ouï-dire, et néanmoins ils se convertirent à la voix de ce prophète, sans autres miracles, aussitôt qu'il leur eût dit cinq ou six paroles, les menaçant de la ruine temporelle de leur ville. Tous se convertirent et firent pénitence, tous jeûnèrent très-austèrement, depuis le plus grand jusques au plus petit, depuis le roi jusques au moindre de ses sujets : et nous qui avons appris de grands miracles de saint Dominique, nous avons devant les yeux l'exemple de sa vie austère et de ses saints religieux, qui entendons si souvent leurs prédications apostoliques, qui sommes menacés de la damnation éternelle, nous ne nous convertissons pas ! On en peut apporter diverses raisons : c'est premièrement que plusieurs, même de ceux qui en ont plus de besoin, ne daignent pas même y assister ; on fait ici de si beaux sermons, les premiers dimanches du mois, les fêtes de Notre-Dame et autres jours, qui est-ce qui y vient? Les religieux, les ecclésiastiques, les femmes dévotes et les autres personnes pieuses qui sont déjà toutes gagnées à Dieu ; mais les procureurs, les marchands, les artisans et

tous les autres qui en ont besoin n'y viennent qu'à Noël et à Pâques.

Je vous dirai mon petit sentiment, vous en jugerez comme bon vous semblera; mais je pense avoir sujet de croire que les prédications des religieux de saint Dominique sont plus utiles et salutaires, et qu'il y a plus de bénédictions à les entendre que les autres; en voici la raison : Dieu donne ordinairement à chacun des talents conformes à la profession à laquelle il l'a choisi et appelé, et des grâces pour en obtenir sa fin. Ayant choisi Beseleel pour travailler au tabernacle (Exod. 31, 2), il lui donna l'esprit de Dieu, la sagesse, l'intelligence et la science pour s'en bien acquitter : *Implevi eum spiritu Dei, sapientiâ, et intelligentiâ, et scientiâ.* Ayant choisi les apôtres pour convertir le monde, il leur donna le don des langues, le zèle de la doctrine et les autres talents nécessaires à une si haute entreprise : *Idoneos nos fecit ministros* (2. Cor. 3, 6). Les Chartreux sont appelés à la solitude, les Capucins à la pauvreté, les Minimes à l'abstinence; mais Dieu a choisi et appelé à l'office de prédicateur les Dominicains, c'est leur propre vocation, c'est leur profession, c'est leur obligation; le Saint-Siége, l'oracle de vérité, nomme toujours en ses bulles cette religion, *l'ordre des Prédicateurs;* ils reçoivent donc de Dieu des talents, dès grâces et des bénédictions particulières, pour en exercer dignement et utilement la fonction, à la gloire de Dieu et pour le salut des hommes; si vous n'y daignez assister, le Fils de Dieu vous dira : *Qui ex Deo est, verba Dei audit, propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis :* Vous n'entendez pas volontiers la parole de Dieu, parce que vous n'êtes pas de ses enfants; quand vous l'entendez vous n'en profitez pas, parce que vous n'y venez pas à cette intention; vous y venez pour voir des filles ou bien pour être vue des hommes, pour faire comme les autres et n'être pas estimée mauvaise catholique. Ainsi la parole de Dieu, tombant en un cœur rempli de ces intentions, n'y fructifie non plus que la semence jetée en une terre couverte d'orties et de ronces. Et encore que vous n'y veniez pas à ces intentions vicieuses, vous n'en profitez pas si vous n'y êtes attentif.

Dieu nous dit par son Prophète : *Loquimini ad cor :* Jérusalem, parlez au cœur de l'âme chrétienne; et comment peut-on parler à votre cœur, quand il est à cent lieues d'ici, quand vous avez l'esprit égaré et appliqué aux procès, au ménage, au trafic et aux affaires du monde. Si on vous parle des choses temporelles ou si vous en traitez avec quelqu'un, tout votre esprit y est appliqué; et quand vous êtes à la prédication, il est tout distrait et dissipé, parce que vous considérez la parole de Dieu comme une chose indifférente et de petite conséquence, ou vous donnez sujet au prédicateur de faire cette plainte : *Totâ die expandi manus meas ad populum non credentem, et contradicentem.* Vous avez un esprit d'incrédulité et de contradiction, qui ferme la porte aux vérités qu'on vous prêche. Vous êtes prévenu des maximes du monde et de la chair qui s'opposent à celles de l'Evangile; ce que Dieu disait par Ezéchiel se vérifie en vous : *Nolunt audire te, quia domus exasperans est.* Vous êtes incrédules aux paroles des prédicateurs,

parce que vous êtes rebelles à la voix intérieure du Saint-Esprit qui vous veut retirer de vos vices.

Examinez-vous et vous verrez que la vraie raison, pourquoi vous n'approuvez pas quelquefois ce qu'on dit au sermon, c'est que vous êtes coupables de quelque vice ou attachés à quelque créature. Par exemple, vous êtes une femme chaste, mais avaricieuse; si on prêche contre les filles débauchées, vous dites : Oh! le brave homme! il a fait aujourd'hui des merveilles; si on prêche contre l'avarice, vous dites : Le prédicateur s'est emporté; vous avez une femme arrogante et vous allez souvent au cabaret; si on prêche des devoirs des femmes envers leurs maris, vous croyez qu'on n'en dit pas assez; si on prêche contre l'ivrognerie, vous dites que ce sont des exagérations. Le Fils de Dieu dit en l'Évangile qu'on rendra compte au jugement d'une parole oisive; combien plus rendrez-vous compte de tant de saintes prédications, si elles vous sont inutiles par votre faute.

Assistez donc avec assiduité, avec docilité et avec résolution d'en profiter. Ne me dites pas : J'y perds le temps, encore que je tâche d'y être attentif, je ne retiens rien de ce qu'on y dit; j'ai la mémoire si courte que je n'en saurais redire un seul mot. N'importe! ne laissez pas d'y venir, vous n'y êtes pas inutile, il vous en demeure toujours quelque impression ou quelque bonne disposition : comme quand on met de l'eau dans un crible, encore qu'elle s'écoule par les trous, le crible en demeure mouillé. Assistez-y avec docilité d'esprit, ne fermez pas les yeux à la lumière, laissez-vous convaincre aux vérités qu'on vous annonce; ces bons Pères prêchent la parole de Dieu selon la doctrine de saint Thomas, et le Saint-Siége, les chefs d'ordre, le Fils de Dieu même l'ont approuvé et autorisé. Le pape Jean XXII qui l'a canonisé, disait qu'il n'avait pas eu besoin de faire information de ses miracles, vu qu'autant d'articles qui sont dans sa *Somme* sont autant de miracles.

Innocent VI a dit que tous ceux qui ont suivi sa doctrine ne se sont jamais égarés du chemin de la vérité, et que ceux qui l'ont combattue ont toujours été soupçonnés.

Urbain V, écrivant à l'archevêque et à l'Université de Toulouse, manda : « Nous voulons et vous commandons de suivre et d'embrasser de tout votre pouvoir la doctrine de saint Thomas, comme véritable et catholique, parce qu'il marche sur les pas de saint Augustin. »

Pie V dit que la providence de Dieu a envoyé ce docteur angélique, pour orner l'Eglise catholique et réfuter une infinité d'erreurs par la force de son esprit et par la vertu de sa doctrine.

Clément VI, en un bref envoyé à ceux de Naples, dit qu'il est digne d'un grand honneur, pour sa doctrine admirable jointe à ses vertus héroïques et aux livres innombrables qu'il a écrits en toute sorte de sciences, avec une méthode particulière, une merveilleuse clarté et sans aucune erreur. Saint Ignace a commandé aux docteurs de sa compagnie de suivre la doctrine de ce saint; sainte Thérèse a recommandé aux Pères Carmes de l'enseigner; le Fils de Dieu lui a dit : *Benè scripsisti de me*, *Thoma*, *quam mercedem accipies?* Ce que vous avez écrit de moi est véritable, quelle ré-

compense en voulez-vous? L'Eglise demande à Dieu la lumière, pour entendre ce qu'il a enseigné et la grâce d'imiter ses vertus comme il a imité celles de saint Dominique : *Da nobis et quæ docuit intellectu conspicere, et quæ egit imitatione complere.* Nous le devons faire avec grand soin, autrement cette menace de saint Paul se vérifiera en nous : La terre qui reçoit souvent la rosée du ciel et qui ne produit pas les fruits qu'elle doit est sur le point d'être maudite et réprouvée. Mais si nous faisons fructifier abondamment la céleste semence que ces saints prédicateurs jettent en nos cœurs, ceux qui les verront moissonner à pleines mains les féliciteront de ce bonheur : *Dicent qui præteribunt : benedictio Domini super vos, benedicimus vobis in nomine Domini. Amen.*

SERMON CXXXII.

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, TRIPLEMENT MARTYR.

(Prêché aux Capucins de Bourges.)

Adimpleo ea quœ desunt passionum Christi, in carne meâ.
J'accomplis en ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ.
(Coloss. 1, 24.)

Ne suis-je pas bien trompé, Messieurs; je pensais qu'on fît aujourd'hui la solennité d'un martyr, et ne voilà que la couleur d'un saint confesseur à l'autel; on devait parer les églises avec des ornements d'écarlate, et on y a tendu des parements blancs. L'âme de saint François est toute teinte de son sang; son corps tout déchiré de plaies comme un martyr très-généreux, et on ne donne à son autel que les livrées d'un simple confesseur. Il est martyr, mes Révérends Pères, votre saint patriarche est doublement martyr, il l'est même triplement; pourquoi ne chantez-vous pas en son office : *Martyr Dei, qui unicum Patris sequendo Filium?* Non, Messieurs, ces bons Pères ne se trompent pas, le sacristain qui a paré l'autel savait très-bien ce qu'il faisait; ce n'est pas aujourd'hui le martyre de saint François, mais c'est la fête de son apothéose; ce n'est pas aujourd'hui le jour de son combat, mais celui de son triomphe et de sa gloire. Il finit aujourd'hui ses souffrances pour commencer ses joies et ses délices; ce n'est pas à Assise proprement, ou le 4 d'octobre, qu'il a enduré le martyre, c'est sur la cîme du mont Alverne, le 14 de septembre; ce n'est pas un Domitien, un Néron, ni un Dioclétien qui l'a martyrisé, c'est Jésus-Christ Notre Seigneur, qui, par soi-même, immédiatement, lui a imprimé ses plaies et communiqué ses souffrances.

La marque du sceau de sa sainte passion et ce martyre, fut une imitation du vôtre, ô sainte Vierge! Quand vous étiez sur le calvaire, vous reçûtes par réflexion les supplices de Jésus votre Fils; les plaies qui étaient dispersées en tous les membres de son corps furent toutes réunies et ramassées en votre cœur. Si les rayons du soleil sont plus ardents quand ils sont réfléchis, si les forces réu-

nies sont plus actives et vigoureuses, les plaies de votre Bien-Aimé devaient être plus douloureuses en votre cœur maternel qu'en son corps sacré et adorable : *Sancta Mater istud agas, Crucifixi fige plagas, cordi meo validè :* C'est ce que saint François vous disait souvent, c'est ce que nous disons après lui ; et pour obtenir cette grâce, nous vous saluons comme pleine de grâce, en vous disant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — I. Christus cupiens servire Deo Patri, et pati pro eo usque ad consummationem sæculi, hoc facit per sua membra, qui sunt Christiani. — II. Undè actiones et passiones nostræ debent esse sanctæ, et perfectæ

Punctum unicum. — S. Franciscus vice Christi passus est triplex martyrium : 1º Voluntate, non effectu ; 2º Effectu, non voluntate, nam privari martyrio, fuit illi longum, et durum martyrium ; 3º Voluntate et effectu, per impressionem stigmatum, quæ fuit Deo gratissimum, et perfectum sacrificium ; 4º Deo undequaque gratissimum. Nempè ex parte immolantis, qui fuit Christus : ex parte Victimæ, quæ erat sancta, id est separata à divitiis terrenis ; 5º Ab honoribus mundanis ; 6º Carnalibus deliciis ; 7º Ex parte modi ; 8º Quia fuit sacrificium perfectum, nempè holocaustum ; 9º Propitiatorium ; 10º Impetratorium.

Conclusio. — Exhortatio ad liberalitatem in Franciscanos.

Exorde. — Entre les divines apparitions, qui ont été faites aux saints prophètes, et qui leur ont donné le nom de voyants aux saintes Ecritures, il y en a une que le texte sacré appelle grande vision par excellence, comme étant la plus signalée, la plus authentique et mystérieuse de toutes, c'est celle qui fut faite à Moïse sur la montagne d'Horeb quand il reçut l'envoi et la commission de parler de la part de Dieu au peuple d'Israël et au roi d'Egypte, en l'Exode (chap. 3), et que le Seigneur lui apparut dans un buisson ardent : *Apparuit illi Dominus in flammâ ignis de medio rubi;* au texte hébreu, au lieu de *Dominus*, il y a : *Malac adonai;* un texte dit que c'était le Seigneur qui lui apparut et qui lui dit, au verset 14e : *Je suis le Dieu d'Abraham.* Une autre lettre dit que c'était l'ange du Seigneur ; parce, disent Théodoret, saint Justin et les autres Pères, que c'était particulièrement la seconde personne de la sainte Trinité, le Verbe incréé, qui est appelé dans les prophètes l'*Ange du Testament* et l'ange du grand conseil qui lui apparaissait ; il lui dit qu'il avait dessein de délivrer son peuple de la misère où il était : ce qu'il n'entendait pas seulement de la captivité d'Egypte ; mais portant ses pensées plus loin, il l'entendait de la servitude du péché dont il voulait affranchir les hommes ; pour annoncer une si grande œuvre, il apparaît dans les épines, afin de faire savoir qu'il ne nous délivrerait de cette captivité que par la piqûre des épines, et des souffrances rigoureuses qu'on lui ferait endurer ; le feu est en ces épines, ce buisson est tout enflammé, pour apprendre qu'il endurerait les pointes des épines, les clous et les autres supplices par un amour très-ardent et parfait envers Dieu son Père.

La théologie nous enseigne, et elle l'a appris des Pères de l'Eglise, que l'humanité sainte de Jésus-Christ n'est pas seulement sanctifiée par une sainteté créée et finie ; mais qu'elle est principalement sainte, d'une sainteté personnelle, d'une grâce incréée et d'une action infinie par la subsistance du Verbe qui, étant la

grâce essentielle et la source de toute grâce, orne, embellit, vivifie, sanctifie et déifie cette humanité; si bien que cet Homme-Dieu n'est pas agréable au Père, et l'objet de son amour et de sa complaisance principalement, parce qu'il est doué de la grâce habituelle, mais parce qu'il est établi admirablement en l'ordre de la filiation propre et naturelle, qui est la grâce subsistante et infinie. Aussi voyons-nous que le Père éternel, sur le Thabor, avant que de dire que Jésus est son bien-aimé et l'objet de sa complaisance, dit qu'il est son Fils : *Hic est Filius meus*, et qu'ensuite il est : *Dilectus ;* or, vous savez que la grâce et la charité se correspondent, que ces deux perfections vont toujours de compagnie, que l'une ne se produit ni ne s'augmente qu'à proportion de l'autre, qu'il y a si grand rapport entre ces deux qualités, que plusieurs bons théologiens tiennent qu'elles sont essentiellement une même chose. La grâce qui était en l'âme sainte de Jésus était une grâce infinie, incréée et personnelle; qui doute donc que sa charité et son amour envers Dieu son Père n'ait été immense, ineffable et incompréhensible.

Il a témoigné ce grand amour en ses actions et en sa passion par des œuvres très-vertueuses, héroïques et parfaites qu'il a pratiquées pour le service de son Père, par des souffrances très-sensibles, très-honteuses et rigoureuses qu'il a endurées pour sa gloire; mais comme la cause est toujours plus grande que son effet, l'amour qu'il a porté à Dieu son Père, et la bonne volonté qu'il a eue de travailler et d'endurer pour lui, est allée au delà, mais je dis beaucoup au delà de tout ce qu'il a fait et souffert. Par cet amour ardent et excessif qu'il portait à son Père, il désirait demeurer sur la terre, y travailler à son service et y endurer pour sa gloire jusqu'à la consommation des siècles; il souhaitait pratiquer toutes les bonnes œuvres qui se peuvent pratiquer, et endurer tous les martyres qui se peuvent endurer, tant son amour était ardent et passionné ; le Père éternel ne l'a pas voulu laisser à l'abandon de cet amour excessif; mais après trente-trois ans de service, après la mort ignominieuse de la croix, il a jugé à propos de le ressusciter, de le récompenser et de l'élever à sa droite pour les raisons qu'on déduit le jour de son ascension. Que fait là-dessus le cœur amoureux de Jésus, qui étant la sapience éternelle, veut atteindre infailliblement à sa fin? Il fait et endure par ses membres ce qu'il ne peut plus faire ni endurer par soi-même.

Toutes les bonnes œuvres que les chrétiens font en ce monde, tout ce qu'ils endurent pour Dieu, est une suite, une continuation, un accessoire et comme une dépendance de ce que Jésus-Christ a fait et souffert; c'est un supplément et un accomplissement de ce qu'il voudrait faire : *Semen meum serviet ipsi* (Ps. 21, 31). *Adimpleo ea quæ desunt Passionum Christi* (Col. 1, 24) : Manque t-il quelque chose aux souffrances de Jésus? non, mais plusieurs souffrances manquent au cœur amoureux de Jésus; d'où vient que l'Apôtre ne dit pas : *Quæ desunt passionibus*, mais *passionum ;* il ne dit pas ce qui manque aux souffrances, mais ce qui manque des souffrances, ou, selon le grec, ὑστερήματα, le peu de souffrances, le

trop petit nombre de douleurs et le reste des souffrances de Jésus; car Jésus a beaucoup souffert, mais il n'a pas souffert la centième, ni la millième partie de ce qu'il voudrait souffrir: tout ce qu'il a souffert n'est rien à comparaison de son désir, et ce qu'il n'a point fait ni souffert par soi-même il le fait et le souffre par ses fidèles : *adimpleo*, au grec il n'y a pas simplement ἀναπλήρῶ, mais ἀνταναπλήρῶ. Vous savez la signification de ἀντί, *pro Christo*, *vice Christi*, au lieu de Jésus; comme le roi ayant mis le siége devant une ville et étant obligé de retourner à Paris, pour affaire d'importance, y laisse ses lieutenants qui font pour lui et en son nom ce que lui-même eût voulu faire.

II. De là vient que nos bonnes œuvres et les peines que nous souffrons comme il faut pour l'amour de lui, encore qu'étant considérées en elles-mêmes, soient peu de chose et de peu de valeur : *Non sunt condignæ passiones ad futuram gloriam*, elles sont néanmoins d'un prix infini et elles méritent *de condigno*, la vie éternelle, en tant qu'elles sont faites au nom de Jésus et par sa grâce, puisque tout ce qui procède de Jésus, tout ce qui vient de sa part, est extrêmement agréable au Père et infiniment méritoire; et encore que Jésus ne soit plus en état de mériter, parce qu'il n'est plus en la voie, mais au terme et en la patrie, et toutefois il mérite infiniment par nos bonnes œuvres et nos souffrances, parce qu'il les a offertes à Dieu son Père quand il était encore sur terre en état de mérite.

Les Pères anciens disent tous unanimement que les sacrements de l'Eglise, qui sont les sources de la grâce et les trésors des mérites de Jésus-Christ, sont sortis de son côté ouvert en la croix par le coup de lance. On demande là-dessus : Comment est-ce que Jésus a mérité par cette plaie, vu qu'il l'a reçue n'étant plus voyageur, après sa mort, et lorsqu'on ne peut plus mériter? Les théologiens répondent qu'il a mérité par cette plaie en tant qu'il l'a acceptée, agréée et offerte à Dieu son Père, pendant qu'il était en état de mériter; j'en dis de même en mon sujet : il mérite par nos bonnes œuvres et nos souffrances, parce que quand il était encore voyageur, il les a prévues, prédestinées et présentées à Dieu son Père, comme la continuation des siennes et l'accomplissement de ce qu'il désirait faire et endurer pour son amour. Quand il prêchait l'Evangile, il désirait le prêcher à tous les hommes, en tous les siècles et par tout l'univers; il l'a fait depuis ce temps-là, non par soi-même immédiatement, car il n'était pas à propos, mais par ses apôtres et hommes apostoliques. Quand il se prosterna en terre pour adorer Dieu son Père au jardin des Olives, il eût voulu demeurer en cette posture d'humiliation jusqu'à la fin du monde, et il le fait encore aujourd'hui par ses membres, par les religieux et les autres bonnes âmes qui se prosternent en l'oraison. Quand il visita le serviteur du Centenier et les autres malades, il désira exercer la même charité envers tous les malades; et nous voyons qu'il l'exécute en ce qu'il les visite par le Saint-Sacrement; et que, s'il était convenable, il voudrait les visiter, les assister et servir visiblement par soi-même, comme il le fait faire par des personnes charitables.

Et cela nous doit servir de motif très-puissant pour tâcher de faire nos bonnes œuvres le plus parfaitement qu'il nous sera possible; les actes que nous faisons envers Dieu avec grande dévotion, respect et révérence, humilité intérieure et extérieure; les œuvres de charité envers le prochain avec grande douceur, bonté, tendresse et affection cordiale, les autres actions avec les dispositions intérieures et toutes les circonstances requises à la perfection d'une action. Puisque notre action est une suite et une continuation de celles de Jésus, ce serait chose difforme et monstrueuse de joindre à celle de Jésus, qui est si parfaite, une action toute vermoulue et imparfaite.

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere formas.

Puisque notre action est un présent de Jésus à Dieu son Père, il ne faut pas faire que ce présent soit indigne de celui qui l'offre, ni indigne de celui à qui il est offert : puisque nous devons faire nos actions au nom de Jésus, et comme ses membres, nous les devons faire comme si Jésus même les faisait.

Or, encore que Jésus ait exercé et témoigné son amour envers son Père par ses actions et ses souffrances, il l'a néanmoins montré beaucoup plus efficacement par ses souffrances que par ses actions; car il dit, allant à la mort : *Ut cognoscat mundus, quia diligo Patrem, surgite, eamus :* Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, ça, levez-vous et nous en allons; ce qu'il ne dit pas de ses actions. Ainsi encore qu'il choisisse des personnes pour faire ce qu'il eût fait et pour endurer ce qu'il eût voulu endurer s'il fût demeuré sur terre, néanmoins les âmes qu'il a choisies pour endurer sont sans comparaison plus chéries et favorisées, plus saintes et plus élevées dans le ciel que celles par lesquelles il agit : tels sont ceux qui endurent la persécution pour la justice, tels sont les saints martyrs qui ont souffert la mort pour la querelle de Jésus-Christ, tel est le saint dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, qui a enduré un triple martyre, et qui peut dire avec vérité : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi*; car Jésus a continué au cœur de ce saint les douleurs qu'il a souffertes en croix pour notre rédemption.

Point unique. — 1° Je l'appelle triplement martyr, car je remarque avec l'Eglise qu'on peut endurer la mort en trois façons : de volonté et non d'effet, d'effet et non de volonté, de volonté et d'effet tout ensemble. De volonté, comme saint Jean l'Evangéliste; d'effet, comme les saints Innocents; de volonté et d'effet, comme saint Etienne et les autres. Or, saint François a enduré en ces trois manières : premièrement, de volonté, et non volonté faible, languissante et imparfaite qu'on appelle velléité, quand on se contente de dire : Je voudrais bien, et qu'on ne fait rien; mais volonté vraie, cordiale, efficace et qui a mis la main à l'œuvre. Il sortit de son pays à cet effet, il entreprit de grands voyages, il passa la mer pour cela, il alla aux provinces des infidèles, il se présenta aux tyrans; il s'embarqua premièrement pour aller en Syrie, il

fut rejeté par l'orage sur les côtes d'Esclavonie ; depuis, il prit le chemin de Maroc pour prêcher le Miramolin, et il allait si vite par un désir ardent du martyre, que son compagnon ne le pouvait suivre. Il tomba malade; enfin, ne pouvant étancher la soif ardente qu'il avait de mourir, il retourne en Syrie au travers de mille dangers, où il fut flagellé, bâtonné et mis à la chaîne par les Maures, présenté au sultan où il s'offrit d'entrer dans le feu pour preuve de la vérité de notre religion. Sa volonté ne manqua pas au martyre, mais le martyre manqua à sa volonté.

2° Non, je me trompe, le martyre ne lui manqua pas : il en souffrit un très-sensible. Un martyre d'effet, et non de volonté; un martyre qu'il voudrait bien ne pas souffrir, c'est le déplaisir qu'il a d'être rebuté du martyre.

A une âme qui aime bien Dieu et qui a grand désir de souffrir pour lui, c'est le martyre des martyres, et le plus cuisant de tous, d'être privée du martyre. Quelle douleur, quel regret et quel crève-cœur à ce saint d'être allé si loin pour chercher une chose en une contrée où elle se donne si facilement et à si bon marché, et ne l'avoir pas su rencontrer! d'avoir fait un si long voyage avec tant de sueur et d'incommodité pour obtenir le bonheur du martyre, et voir que Dieu le prive de cet honneur qu'il a octroyé à tant de saints qui ne s'y présentaient pas, qui ne le désiraient pas et qui s'enfuyaient pour l'éviter! Oui, saint François voyait clairement que c'était Dieu qui le privait de l'honneur du martyre. Plusieurs autres saints ont ainsi entrepris des voyages pour aller chercher le martyre, comme saint Romuald, saint Dominique et saint Antoine de Padoue, mais ils ne sont pas parvenus jusqu'aux tyrans : ils en étaient empêchés ou par quelque orage de la mer qui les repoussait bien loin de là, ou par une forte maladie qui les contraignait de rebrousser chemin; ils étaient privés du martyre, mais il n'était pas évident que ce fût Dieu qui les en voulut priver expressément. On pouvait attribuer cela à la fortune, aux causes secondes, à l'indisposition de leurs corps, au naturel de la mer qui est orageuse et inconstante. Mais saint François fait heureusement son voyage, il arrive au pays infidèle, il entre en la cour du sultan : ce tyran, qui martyrisait tous les autres chrétiens, ne martyrise point saint François; mais contre sa coutume, contre son inclination et contre l'espérance de tout le monde, il lui fait beaucoup d'honneur; il le veut charger de richesses, il admire le mépris du monde qu'il voit en lui et il le renvoie avec sauvegarde. Qui ne voit qu'il y a de l'extraordinaire en cela et de la providence toute particulière de Dieu? Cependant quel regret a saint François de penser que Dieu ne le juge point digne du martyre!

Jésus disait autrefois : *Baptismo habeo baptisari, quomodo coarctor donec perficiatur*. Le retardement de la croix lui était un supplice insupportable et il mourait de ne pas mourir, à cause de l'amour qu'il portait à son Père. Saint François, qui aimait extrêmement Jésus, et désirait endurer pour lui, se voyant non-seulement retardé mais privé tout à fait du martyre, n'avait-il pas sujet de dire : *Baptismo habeo baptisari, quomodo coarctor, quia non perficiatur?* Je désire être baigné dans mon sang et le répandre

pour Jésus-Christ, j'ai le cœur serré et oppressé de ne pouvoir accomplir ce souhait. Et s'il lui eût été permis, il eût assurément dit comme saint Ignace : Ce grand saint allant d'Antioche à Rome, pour être exposé aux lions, en suite de la sentence prononcée contre lui, tout transporté de joie et de zèle, écrivait aux Romains : Si les bêtes farouches m'épargnent comme les autres martyrs, je les agacerai, je les piquerai, je les échaufferai, je les animerai et les obligerai à me déchirer. Et sainte Euphémie, vierge à Chalcédoine, étant exposée aux lions et voyant qu'ils lui léchaient les pieds comme des petits chiens, pria son cher époux qu'il permît que l'un d'eux lui donnât le coup de la mort, et sa requête lui fut accordée.

Saint François eût fait de même envers le sultan. S'il lui eût été permis, il l'eût provoqué, agacé, excité à exercer sa cruauté contre lui ; il eût prié Dieu de procurer que ce tyran l'eût maltraité, mais il ne le pouvait pas; c'eût été demander à Dieu le péché de cet infidèle, c'eût été inciter ce barbare à une action qu'il ne pouvait pas sans péché; mais il disait comme depuis saint Bonaventure. Ce fils aîné de saint François ayant appris de son père à aimer les plaies pour l'amour de Jésus, en demandait à Jésus-Christ comme des faveurs particulières, et disait : *Nolo vivere sine vulnere, cùm te videam vulneratum ;* Puisque je vous vois tout en plaies, je ne veux plus vivre sans plaies; donnez-moi, s'il vous plaît, des plaies, car quoi que vous fassiez, vous ne m'en sauriez priver; si vous m'en donnez, j'en aurai; si vous ne m'en donnez pas, ce me sera une très-grande plaie de me voir privé de plaies. Ainsi saint François pouvait dire au sultan : Quoi que vous me fassiez, je serai martyr, vous ne m'en sauriez empêcher; car si vous ne me faites pas mourir, je serai martyrisé, et si vous me faites mourir, ce me sera un très-grand martyre, très-long et très-cruel d'être privé du martyre. Après cela, quelle humiliation, quel déplaisir pour ce grand saint de se voir privé d'une faveur qu'il désirait avec tant de passion !

Quand il lisait en l'Ecriture ces paroles que saint Paul disait aux Philippiens : Vous avez reçu la faveur, non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais de souffrir pour son nom : *Vobis donatum est non solum ut in eum credatis, sed etiam ut pro illo patiamini;* il pensait : Hélas ! ce n'est pas à moi que s'adressent ces paroles, on ne m'a pas fait tant de faveur que cela ; quand il entendait en l'office divin chanter cette glorieuse acclamation : *Ibant apostoli gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati;* il pensait : Hélas! je n'ai point de part à cette gloire, il faut dire de moi tout le contraire : *Ibat Franciscus dolens à conspectu consilii, quoniam dignus non est habitus :* François est sorti tout triste de la cour du tyran, parce que Jésus ne l'a pas trouvé digne d'être martyrisé pour lui.

3° Vous vous trompez, saint patriarche, vous vous trompez, votre humilité vous séduit; si vous êtes privé de ce martyre que vous désirez tant, ce n'est pas que vous ne l'ayez mérité, ce n'est pas que vous soyez indigne de cet honneur, mais c'est que vous êtes réservé à un plus long, plus sensible, plus noble et plus glo-

rieux martyre : *Te enim quasi sanctiorem gloriosior manet pro Christo triomphus :* On vous prépare une palme plus excellente et plus illustre; Jésus-Christ ne veut pas que le sultan vous martyrise, il veut lui-même vous martyriser, il veut être le grand-prêtre qui vous immole en odeur de suavité, il veut vous offrir à Dieu son Père en sacrifice très-méritoire et agréable de toutes parts.

En tous les sacrifices qui ont été offerts et qui s'offrent à la divine Majesté, quelques-uns lui sont agréables et méritoires de sa grâce, de la part du sacrifiant et non de la victime; comme quand saint Zacharie, Abel et Abraham lui offraient des ouailles ou des génisses, la victime ne méritait rien, mais le sacrificateur méritait beaucoup; d'autres, de la part de la victime et non de celui qui l'immolait : comme quand saint Laurent et les autres martyrs ont été sacrifiés, le saint qui servait d'hostie méritait beaucoup, non pas le bourreau ni le juge : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus,* non pas, *occisio : actio displicuit, passio grata fuit;* d'autres sont agréables à Dieu de la part du sacrificateur et de la victime, et non de la manière avec laquelle on offre; comme quand on dit la messe en mauvais état, à mauvaise intention, avec distraction, irrévérence et indévotion. Le principal sacrificateur, qui est Jésus-Christ, est très-agréable à Dieu, la victime aussi, qui est son précieux corps : mais la manière, l'irrévérence et l'irréligion lui déplaisent. Quand saint François reçoit les stigmates et flétrissures de Jésus-Christ aux mains, aux pieds et au côté, il est immolé à Dieu par un sacrifice qui n'a rien d'impur, de défectueux et d'imparfait, qui est très-digne, très-saint, acceptable et méritoire de quel côté que vous le considériez. Premièrement, de la part du sacrificateur : c'est Jésus même qui l'immole, qui le blesse à mort, qui lui imprime les plaies. Tout ce que Jésus fait est toujours extrêmement agréable au Père éternel : *Quæ placita sunt ei facio semper.* Ce sacrifice donc lui agrée extrêmement et est infiniment méritoire : car, encore que Jésus ne soit plus en état de mériter, il a projeté ce sacrifice, il l'a prédéterminé, promis et présenté à Dieu son Père. Lorsqu'il était sur la terre, quand il était en croix, il faisait l'action la plus méritoire qu'il eût faite en sa vie, action par laquelle il nous a rachetés, il a apaisé Dieu, pacifié le monde : *Pacificans per sanguinem crucis.* Il offrait les douleurs que saint François devait endurer en ces cinq plaies, comme une continuation des souffrances qu'il endurait en la croix.

4° En second lieu, le sacrifice est agréable à Dieu de la part de la victime qui est immolée. Saint Paul dit qu'une hostie, pour être agréable à Dieu, doit être sainte : *Exhibeatis corpora vestra, hostiam sanctam, Deo placentem* (Rom. 12, 1); la sainteté est une séparation, un divorce et un éloignement de tout ce qui n'est point Dieu : Etre saint, c'est être détaché et dégagé de toute créature pour être référé à Dieu. Il y a principalement trois choses à quoi nous pouvons être attachés en cette vie : les biens de la terre, l'honneur du monde et les plaisirs du corps; saint François en était tellement séparé, qu'il semblait être un homme de l'autre monde. Premièrement, des richesses temporelles : il semblait l'oiseau du paradis, qui ne tient à la terre que par un petit filet; la pauvreté

est sa propre vertu, c'est la première qualité que l'Eglise lui donne en la messe : *Franciscus pauper, et humilis;* c'est par où il commença l'œuvre de la perfection, par l'amour des pauvres et de la pauvreté. Etant encore jeune et séculier, il fit vœu de ne refuser jamais l'aumône à aucun pauvre, qui la lui demanderait pour l'amour de Dieu ; il renonça solennellement, en présence de l'évêque d'Assise à tout ce qu'il pouvait prétendre de la succession de son père et se dépouilla jusqu'à la chemise, tant il était dépouillé de l'affection des biens de la terre. Depuis qu'il fut religieux, il était si pauvre qu'il n'y a rien au monde et n'y peut avoir rien de plus pauvre que lui. Non, les pauvres qui sont à cette porte, les mendiants qui rampent par les rues ne sont point si pauvres que saint François ni qu'un religieux de saint François ; les vieux haillons dont ce pauvre est couvert sont à lui, une pièce d'argent qu'on lui donne est à lui ; et un Capucin ne peut dire de quoi que ce soit : Ceci est à moi ; la pauvre robe dont il est revêtu n'est point à lui, la corde dont il est ceint et les sandales qu'il porte, un brin d'herbe du jardin de la maison n'est pas à lui en quelque façon que ce soit, ni en particulier, ni en commun. Les religieux des autres communautés, qui possèdent des biens en commun, peuvent dire en quelque façon : Ceci est à moi ; parce qu'encore qu'ils ne le possèdent point en particulier, le corps, dont ils sont membres, le possède. Comme votre langue dit. Je vois ce tableau, parce qu'elle est membre d'un corps qui le voit; comme ma langue dit : Je touche cette chaire, parce qu'elle est partie d'un tout qui la touche; ainsi ils peuvent dire : Ceci est à moi, ou au moins : Ceci est à nous; il n'y a aucun Capucin au monde, qui puisse dire : Notre robe, notre Bréviaire ; qui puisse dire d'une feuille de papier, d'une feuille d'arbre, d'une goutte d'eau : Ceci est à nous ; et quand vous leur laissez ou léguez quelque chose, c'est parler improprement de dire que vous l'avez donné aux Capucins : vous ne donnez jamais rien aux Capucins, il vous est impossible de leur rien donner; car, dans la donation, le domaine et la propriété de la chose sont transférés, et ils sont incapables de domaine et de propriété ; vous le donnez à Jésus-Christ pour l'usage des Capucins ; et si leur père spirituel agit contre les héritiers de quelqu'un qui leur aura légué quelque chose, il ne le fait pas au nom des Capucins, ni ne le peut faire en bonne conscience ; il le fait au nom du vicaire de Jésus-Christ, parce qu'à Jésus-Christ seul appartient en propre tout ce qu'on donne à saint François et à ses religieux.

5° Je n'admire pas tant le mépris qu'il faisait du monde et de l'honneur mondain depuis qu'il fut religieux et patriarche de son ordre, parce qu'en cet état vous avez de l'honneur bon gré mal gré que vous en ayez ; plus vous le méprisez et plus il vous est déféré ; mais j'admire comme il fut courageux dès le commencement de sa conversion à se dépouiller de cette affection à la gloire du monde et aux respects humains de laquelle les plus parfaits à peine se dépouillent sur la fin de leur vie ; j'admire qu'étant encore dans le monde, fils d'un riche marchand, rencontrant des pauvres, il changeait d'habits avec eux, qu'il se revêtait de leurs haillons, qu'on le montrait au doigt, qu'on l'appelait le fou, qu'on lui

jetait de la boue et que les enfants couraient après lui sans qu'il s'en mît en peine. Ne fallait-il pas être bien saint et détaché du monde pour faire cela : *Hostiam sanctam*, *Deo placentem*, être sacrifié comme une victime.

6° Quant aux délices sensuelles et aux commodités du corps, il en était si éloigné, qu'il ne semblait pas mortifié, mais mort tout à fait. Son habit n'était pas proprement une robe, mais une double croix. N'avez-vous jamais fait cette réflexion? la robe d'un Capucin, ce sont deux croix cousues ensemble, croix devant et croix derrière; elle n'est pas faite pour orner le corps, mais pour l'affliger, le mortifier et le miner; elle ne le défend pas des injures du temps, mais elle les augmente : en été elle les échauffe horriblement; en hiver, elle les refroidit, parce qu'elle ne joint pas; de sorte que quand un pauvre Capucin ou Récollet est tout en sueur en prêchant, en travaillant ou en faisant voyage, il ne change pas de chemise, car il n'en a point : la sueur demeure en sa robe et l'enrhume; cependant saint François ne se contentait pas de cette incommodité.

Il se roulait quelquefois tout nu dans la neige, en bonne santé il ne mangeait rien de cuit que fort rarement, et avant que d'en manger, il y jetait de la cendre ou de l'eau pour en ôter le goût; il ne faisait pas profession de jeûner toute l'année pour éviter l'ostentation, mais il faisait tant de carêmes, que toute l'année en était presque occupée. Sans l'Avent et le Carême commun à tous les chrétiens, il en faisait quatre : un de la Vierge, depuis la fin de juin jusqu'à l'Assomption; celui des anges, depuis l'Assomption jusqu'à la saint Michel; celui de tous les Saints, et celui des Rois, sans les vendredis, les veilles d'apôtres et autres semblables; il ne buvait pas même de l'eau selon toute l'étendue de sa soif, quelque chaleur et altération qu'il eût; enfin, il traita son corps si rudement, qu'il lui en demanda pardon avant que de mourir : c'était avec raison; car il le traitait plus rigoureusement qu'on ne faisait un pauvre chien; on ne bat pas un chien sant sujet et s'il n'a fait quelque faute, et il chargeait de coups son corps innocent. Un chien échauffé et altéré boit de l'eau tout son soûl s'il en trouve, et non pas le corps de saint François. Quelle mortification, quel détachement et quelle sainteté! *Hostiam sanctam*, *Deo placentem*.

7° Si ce sacrifice a été agréable à Dieu à cause de la sainteté de l'hostie, il l'a été encore plus à cause de la manière dont il a été offert. Jésus-Christ l'a offert à son Père pour l'amour excessif qu'il lui porte et par le désir très-ardent qu'il a d'endurer pour lui; et pour montrer cela, quand il blesse saint François, il lui apparaît en forme de crucifix dans un séraphin; le propre des séraphins est de brûler d'amour de Dieu, ils en portent le nom : *Seraph*, *ardent in Deo*, de là vient que cette action a été un martyre très-sensible et un sacrifice très-parfait. Les effets des grandes causes ne peuvent être que très-grands, puisque l'amour que Jésus porte à son Père est immense et incompréhensible, et que c'est l'amour qui produit ces souffrances en saint François, elles ne peuvent manquer d'être très-grandes et très-vives. Quand un chirurgien

applique le fer ou le feu au corps de son patient, il le fait le plus doucement et avec plus de retenue qu'il est possible; la principale raison qui le porte à cette douceur est qu'il dit : Si j'étais en sa place, je voudrais qu'on me traitât ainsi. Et c'est ici tout au contraire. Jésus blesse saint François avec autant de douleur qu'une créature en est capable, parce qu'il dit en soi-même : O François! si j'étais en votre place je voudrais beaucoup endurer pour mon père, je voudrais qu'on me blessât le plus douloureusement qu'il est possible. Ce martyre est un sacrifice parfait, non-seulement très-agréable à Dieu de tout point, mais qui comprend tous les genres et différences des sacrifices, comme celui de la croix.

8° Premièrement, celui de la croix fut un holocauste, parce que la vie de Jésus fût consumée en l'honneur de Dieu par le feu de son amour; en celui-ci la vie de saint François est consumée par le même feu; il fut blessé à mort quand il reçut ces flétrissures; ces plaies lui causèrent une si vive douleur, non-seulement à l'instant qu'il les reçut, mais tout le reste de sa vie; et il répandit tant de sang par la plaie du côté, qu'il en devint tout pâle, sec et défait; il n'avait plus que la peau et les os, il semblait un squelette; il mourut en la fleur de son âge, à quarante-cinq ans.

9° Secondement, ce fut un sacrifice de Propitiation. Comme Jésus endura la mort, pour apaiser la colère de son Père, lorsque le monde était tout plongé dans les ténèbres d'ignorance et d'infidélité; ainsi saint François souffrit ce martyre pour apaiser la justice de Dieu lorsque le monde était enseveli dans un abîme de débauches et de méchancetés. Vous savez que la sainte Vierge, pour arrêter la vengeance du ciel, présenta à Dieu ce saint patriarche comme une victime de propitiation qui devait satisfaire pour les péchés du monde.

10° En troisième lieu, ce fut une hostie pacifique. Comme Jésus-Christ, par sa croix, obtint de son Père une postérité heureuse et florissante, grand nombre d'enfants spirituels qui ont publié son Eglise, en suite de cette promesse : *Si posuerit pro peccato animam suam, saturabitur Filiis, videbit semen longævum, generationem ejus quis enarabit?* ainsi saint François, par ce sacrifice, a obtenu une si grande fécondité, que l'Eglise attribue à ses mérites tout ce que son ordre a de grand et de signalé au monde : *Ecclesiam tuam beati Francisci meritis, fœtu novæ prolis amplificas.* Et si cet ordre sacré a donné à l'Eglise six papes, cinquante-sept cardinaux, quinze patriarches, des évêques et des archevêques sans nombre, c'est *Beati Francisci meritis;* si cet ordre a été le refuge et le hâvre où se sont retirés deux empereurs, vingt rois, quatre impératrices, vingt reines, cinquante-cinq enfants de rois, sept princes, sept princesses, vingt ducs, quarante-six duchesses, septante-quatre marquis, vingt-six marquises, soixante-six comtes, trente-deux comtesses, etc., pour y faire pénitence, c'est *Beati Francisci meritis.* Si saint Bonaventure, le subtil Scot, Alexandre d'Hales maître de saint Thomas, Nicolas de Lira, Tirelman, Galatin et autres écrivains, jusqu'au nombre de cent quatre-vingts, et une infinité d'autres docteurs, ont enrichi l'Eglise de leurs livres doctes et dévots; si saint Antoine de Padoue, saint Bernardin de

Sienne, le bienheureux Jean Capistran et le bienheureux Jacques de la Marque, ont converti par leurs prédications les infidèles et les grands pécheurs à milliers, en sorte qu'il fallait traîner après eux des charretées de chaînes, de cilices et de disciplines pour l'usage de ceux qui se convertissaient, l'ont illustrée par leurs prédications et miracles; si les Capucins, les Récollets et les Observantins prêchent la foi de Jésus-Christ en Perse, en Canada, en l'île de Saint-Christophe, aux Indes et aux autres provinces auxquelles Jésus Christ était ou inconnu ou blasphémé; si des millions de dévots, religieux et religieuses de cet ordre édifient l'Eglise par l'exemple de leur vie apostolique et séraphique; si cet ordre a peuplé le ciel de neuf cent trente martyrs, sans compter ceux qui ont été martyrisés de notre temps, quatre-vingt-sept confesseurs canonisés, six cent six béatifiés, mille six cent dix religieux qui ont éclaté en miracles et en sainteté de vie, cent six religieuses déclarées saintes par l'Eglise, c'est par les mérites de saint François, ce sont les fruits de ses sueurs, la moisson de ses travaux, la récompense de ses bonnes œuvres. Si donc le dire d'Aristote est vrai, que la cause contient toujours en éminence toutes les perfections de ses effets; si le dire du Saint-Esprit est vrai, qu'on connaît un père par ses enfants; si le dire de Jésus-Christ est vrai, que la bonté d'un arbre se connaît par la bonté et l'excellence des fruits qu'il porte, combien éminent et parfait doit être saint François, qui a produit des effets si merveilleux! combien saint doit être ce patriarche, qui a des enfants si saints et si parfaits! combien excellent cet arbre qui a porté des fruits si excellents et si salutaires!

Conclusion. — Le même Saint-Esprit assure qu'un père est honoré en ses enfants. Vous honorez saint François quand vous honorez les religieux de son ordre, vous faites du bien à saint François quand vous en faites à ses enfants. Que dis-je? à saint François. C'est au Fils de Dieu que vous en faites et vous l'obligez par les aumônes que vous faites à ces bons Pères. Il ne dira pas simplement : Ce que vous avez fait au moindre des miens, vous me l'avez fait; mais, au rapport de saint Matthieu, il dira au dernier jugement : Ce que vous avez fait au moindre de mes frères, vous me l'avez fait; ces fainéants qui contrefont les pauvres, qui maudissent et qui blasphêment, qui dépensent le soir en ivrognerie ce qu'ils ont mendié pendant le jour, ne sont pas les frères de Jésus-Christ. Les bons Pères Capucins sont les vrais frères de Jésus-Christ, frères de père et de mère, enfants de même père par la grâce d'adoption, enfants de même mère: car la Vierge communiqua à saint François, en l'église de Notre-Dame-des-Anges, l'esprit de piété, de pauvreté, d'humilité et de pénitence, qu'il a donné à son ordre. Vous faites donc à Jésus ce que vous faites au moindre de ses frères; quand vous leur faites du bien, vous servez au dessein de Dieu et à ses divines perfections, vous servez à sa providence; il a dit : Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et les choses nécessaires vous seront données. Ces saints religieux ne travaillent qu'à faire régner Jésus-Christ sur la terre et à procurer que les hommes conquêtent le royaume du ciel. Si donc la provi-

dence de Dieu ne peut manquer, il faut qu'il fasse tous les jours des miracles, ce qu'il n'a pas coutume de faire, ou il faut qu'il se serve de vous, pour leur donner les choses nécessaires; en ce faisant, vous servez à la fidélité et à la vérité de ses paroles.

Il a dit que quiconque quitterait pour l'amour de lui et de l'Evangile, son père, sa mère et ses biens, aurait le centuple en ce monde. Ils ont tout quitté chrétiennement, vous devez donc leur servir de pères, Messieurs; vous leur devez servir de mères, Mesdames; vous leur devez communiquer libéralement de vos biens, pour coopérer à l'accomplissement de la promesse du Fils de Dieu et pour apaiser sa justice; ces bons Pères calment son esprit pendant que vous l'irritez, pendant que vous jouez et folâtrez; pendant que vous dormez et que vous prenez vos plaisirs, ils sont en prières, ils font pénitence, ils sont prosternés devant Dieu, le matin, le soir, à minuit, et presque à toute heure; plus d'aumônes vous leur faites, plus de religieux ils peuvent recevoir, par là plus d'âmes sont retirées du monde et du danger de la damnation, plus d'âmes prient Dieu pour vous et apaisent sa colère; il vous veut faire du bien, mais suavement et par des voies convenables; il veut donner les biens éternels aux riches, comme il donne les temporels aux pauvres; il ne donne pas aux pauvres les biens temporels par lui-même immédiatement, mais par l'entremise des riches; ainsi il veut donner les biens éternels aux riches par l'entremise de ceux à qui ils appartiennent : et à qui appartiennent les biens éternels? Ne l'apprenez pas de moi, mais du Fils de Dieu. Bien-heureux, dit-il, sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient; ce sont les Capucins qui sont pauvres d'effet, d'esprit, de volonté, d'affection, de choix et d'élection : *Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis.* Ils se souviendront de vos charités, ils n'en seront pas ingrats dans le ciel, ils les reconnaîtront, ils prieront Dieu pour vous, ils vous feront part de leurs mérites, ils vous retireront du purgatoire, ils vous recevront aux tabernacles éternels. *Amen.*

SERMON CXXXIII.

DE LA PAUVRETÉ DE SAINT FRANÇOIS, ET DES PAUVRES RELIGIEUSES DE SAINTE CLAIRE.

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.
Heureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux est à eux. (MATTH. 5, 3.)

LE péché originel n'a pas tellement dépravé et corrompu la nature des hommes, qu'il ait effacé en eux la pente et l'inclination naturelle qu'ils ont à la béatitude; mais il les a tellement aveuglés, qu'ils n'ont point d'yeux ni de lumière pour connaître en quoi elle consiste; il les a tellement affaiblis, qu'ils ne sauraient s'y acheminer, et encore moins y parvenir par eux-mêmes. Les gens du monde pensent qu'elle consiste dans les ri-

chesses temporelles : *Beatum dixerunt populum , cui hæc sunt ,* et ils se le persuadent si indubitablement, qu'ils les appellent des biens sans restriction, comme par excellence. Quand un homme a de grands trésors, on dit dans le monde qu'il est heureux et qu'il a beaucoup de biens, comme si l'or et l'argent étaient l'unique, le plus grand, le plus excellent et le plus souhaitable de tous les biens. Quel horrible aveuglement! quelle effroyable tromperie! Pour dessiller les yeux des âmes mondaines et les détromper d'une erreur si dangereuse, ayant autrefois parlé à ces dévotes religieuses des autres vertus de leur père séraphique saint François, je choisis aujourd'hui pour sujet de cet entretien la pauvreté de ce grand homme que sainte Claire a imitée et laissée à son ordre comme un riche patrimoine. Ce sera en vous faisant voir l'aveuglement et la misère de ceux qui aiment les biens temporels que vous reconnaîtrez la sagesse et la félicité de ceux qui embrassent la pauvreté évangélique.

Mais comme ce n'est pas assez de connaître en quoi consiste la béatitude, et que nous avons encore besoin de force pour nous y acheminer, nous la devons obtenir par vos mérites et vos intercessions, ô sainte Vierge! Vous fîtes profession publique et solennelle de pauvreté le jour de la Purification, offrant au temple, pour votre Fils, deux pigeonneaux ou bien deux tourterelles qui étaient l'offrande des pauvres; c'est qu'en effet vous étiez très-pauvre, et que vous l'avez toujours été d'effet et d'affection. Vous vous souveniez de ce que vous aviez dit en votre cantique de louanges, que ceux qui aiment les richesses sont abandonnés de Dieu, sont vides de grâce et de mérite : *Divites dimisit inanes.* Ne permettez pas, s'il vous plaît, que par affection aux biens temporels nous soyons privés des spirituels; répandez en notre vide une participation de la plénitude de grâce que l'ange honorait en vous, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Fit paraphrasis capitis tertii Danielis : 1° Divitiæ comparantur statuæ Nabuchodonosoris, quam adorant avari; 2° Tres pueri conjecti in fornacem significant electos, qui in caminum paupertatis incidunt. — II. Sed ibi tribus bonis fruuntur. 3° Exhortatio ad amandam paupertatem exemplo Christi; 4° Exhortatio ad amandos pauperes Evangelicos.

I. 1° Le prophète Daniel ne se contente pas de nous prédire, pour l'instruction de notre foi, les mystères à venir, mais nous racontant les histoires passées pour la conduite de notre vie, nous fait le récit d'un événement mémorable au troisième chapitre de sa prophétie. Nabuchodonosor, roi de Babylone, dit-il, fit dresser au milieu d'une plaine, une statue d'or, large de six coudées et haute de soixante. Là, tout son peuple étant assemblé, il fit publier cet édit par un héraut : Aussitôt que vous entendrez le son des violons, des flûtes et autres instruments de musique, que tous se prosternent en terre et adorent cette statue. Tout le peuple de la ville qui était idolâtre obéit sur-le-champ à ce commandement. Il n'y eut que trois jeunes Israëlites, Ananias, Azarias et Misaël qui refusèrent de commettre un si grand crime. Pour cela, ils furent jetés

pieds et mains liés dans une fournaise ardente; le feu se lance sur les Babyloniens qui l'attisaient, il respecte trois jeunes hommes, il ne brûle pas un cheveu de leur tête ni un poil de leur robe, mais seulement les liens qui les garrottaient; ils se promènent dans cette fournaise comme dans une salle; un ange y fait souffler un doux zéphir et tomber une fraîche rosée. Le roi étant venu voir cette merveille, aperçoit dans la fournaise au milieu de ces trois jeunes hommes, un quatrième qui ressemblait au Fils de Dieu, et ils invitaient dans ces flammes toutes les créatures à bénir et à louer la toute-puissance et la bonté infinie de Dieu. Pour traiter à fond et avec méthode le sujet que je me suis proposé, et pour vous faire voir la misère des riches avaricieux et le bonheur de ceux qui font profession de la pauvreté évangélique, il me semble que je n'ai qu'à faire simplement une paraphrase allégorique, ou plutôt une traduction morale de cette histoire. C'est saint Chrysostome qui m'a ouvert l'esprit et qui m'a donné sujet de faire ces réflexions qui, à mon avis, sont très-belles, naïves, lumineuses et profitables.

Nabuchodonosor roi de Babylone, c'est-à-dire, de confusion, représente le monde qui n'a que désordre et que confusion; ou bien, c'est le démon, que Jésus appelle le prince du monde. Cette statue qui est dressée au milieu de la terre comme dans une plaine, c'est Mammon, l'idole des richesses : *Simulacra gentium argentum et aurum :* L'idole des mondains, c'est l'or et l'argent; et saint Paul appelle l'avarice une idolâtrie, et les avaricieux, des idolâtres : *Avaritia quæ est simulacrorum servitus :* Cette statue est large de six coudées et haute de soixante; le nombre de six est le symbole du travail, comme celui de sept exprime et signifie le repos : *Sex diebus operaberis, et septimo requiesces;* il n'y a que travail d'esprit et de corps en l'acquisition et en la possession des richesses. Le même Apôtre dit qu'une idole n'est rien : *Idolum nihil est*, parce que c'est quelque chose de faux et de trompeur : elle n'est pas ce qu'elle représente, l'idole d'un Dieu n'est pas un vrai dieu mais un faux Dieu; la statue d'un homme n'est pas un vrai homme, mais un faux homme : comme les biens de la terre ne sont pas de vraies richesses, mais fausses, apparentes et trompeuses; c'est ainsi que Jésus les appelle : *Fallaces divitias.*

Ces biens ne rendent pas meilleurs ceux qui les possèdent, mais souvent pires et plus vicieux; ils ne donnent pas ce qu'ils promettent, ils remplissent les coffres et non pas les cœurs; ils n'assouvissent pas la convoitise, mais ils l'allument. Diriez-vous que l'eau de la mer, qui augmente la soif au lieu de l'étancher, soit une vraie boisson? Diriez-vous qu'une lumière qui n'éclaire pas, qu'une blancheur qui ne blanchit pas, qu'une chaleur qui n'échauffe pas, soit une vraie lumière, une vraie blancheur, ou chaleur? Nenni; donc les biens temporels ne sont pas de vraies richesses, puisqu'ils n'enrichissent pas; je n'en veux point d'autre témoin que l'expérience. Il y a plusieurs personnes en cette ville, ou si vous voulez, à Paris, qui ont beaucoup de biens; sondez le fond de leur cœur, interrogez-les l'un après l'autre, pas un ne dira qu'il est riche.

Voyez les princes et les rois, qui sont les plus grands terriens du monde, il n'y en a point, ou fort peu, qui ne fussent bien aises d'envahir ou d'acquérir les terres de leurs voisins; ils ne sont donc pas contents et ils ne s'estiment pas riches; donc les trésors qu'ils possèdent ne sont pas de vraies richesses; mais des idoles et vaines apparences de richesses.

Le prophète continuant le narré de son histoire, dit qu'aussitôt qu'on entendit le son des hautbois, tous tombèrent en terre et adorèrent l'idole : *Statim ut audierunt omnes populi sonitum tubæ, fistulæ, citharæ, et omnis generis musicorum, cadentes adoraverunt statuam auream* : Notez *Adoraverunt*, notez *Cadentes*, notez *Ut audierunt.* Les gens du monde adorent l'idole des richesses; ils ne lui offrent pas de l'encens ou des parfums d'Arabie, mais leurs pensées, leurs cœurs et leurs affections; ils ne lui égorgent pas des boucs ou des moutons; mais ils lui sacrifient leur âme, leurs veilles, leurs travaux et leurs services; ils lui immolent les âmes de leurs enfants, de leurs serviteurs et domestiques, négligeant leur salut et ne leur parlant que d'amasser.

Adoraverunt. N'est-ce pas adorer votre argent, dit saint Chrysostome, que de n'y oser toucher, non plus que si c'était une relique; être triste et affligé quand vous en avez déboursé, comme si vous aviez fait un sacrilége : *Auri sacra fames.* N'est-ce pas l'adorer, dit saint Augustin (*De civ.*, c. 25), et en faire votre Dieu, que d'y mettre votre dernière fin, votre bien souverain et votre principale béatitude? Or, c'est ce que vous faites, car c'est le premier objet de vos pensées, le matin; c'est pour lui que vous travaillez tout le jour, c'est à quoi vous référez toutes vos actions, vos desseins, vos entreprises et vos intentions; vous ne vous servez pas des choses temporelles pour Dieu, mais vous vous servez de Dieu pour les choses temporelles; vous le servez, vous l'honorez et l'invoquez, afin qu'il vous les donne et qu'il vous les conserve : *Volunt frui nummo, uti Deo, non enim nummum propter Deum impendunt, sed Deum propter nummum colunt.*

Cadentes adoraverunt. On ne peut adorer cette idole sans tomber. Satan disait à Notre Seigneur en le tentant : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Il n'est point ou fort peu de genre de vie qui soit cause que vous tombiez en tant de péchés, comme la passion d'avarice; toutes les fois que vous voyez le pauvre dont vous possédez le bien, ce marchand, cet artisan ou ce serviteur dont vous retenez le salaire, toutes les fois que la pensée vous vient de restituer, et que vous ne le faites pas, vous commettez un péché.

Or, qu'est-ce qui les porte à ces dérèglements? C'est le son des hautbois et des violons : *Ut audierunt sonum fistulæ et citharæ.* On loue les richesses et les riches, on les estime bienheureux, on les courtise, on les flatte et béatifie : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt;* ces louanges chatouillent le cœur de ceux qui les entendent, elles les piquent d'avarice et d'ambition et leur font naître l'envie d'acquérir ce qu'ils voient qu'on estime tant.

Gardez-vous bien de faire ce tort à vos enfants et à vos domestiques, gardez-vous bien de faire tant d'état des riches et des ri-

chesses en leur présence, de peur d'imprimer en leur âme une haute idée de ces biens périssables; parlez toujours devant eux, avec grand mépris, des biens terrestres et temporels, avec grand éloge des biens célestes et éternels, grande estime de la pauvreté chrétienne, de la crainte et d'amour de Dieu, de la confiance en sa providence; remontrez-leur souvent ce que saint Paul a dit: *Magnus quæstus est pietas*; et ce que saint Bernard a dit : *Amatæ inquinant, possessæ onerant, amissæ cruciant;* elles nous souillent quand nous les aimons, elles nous chargent quand nous les possédons et elles nous affligent quand nous les perdons.

Et ce qui est à craindre dans les familles séculières est aussi à redouter dans les maisons religieuses; il faut craindre que l'harmonie de ces violons et les louanges des richesses n'y retentissent quelquefois et ne soient cause, non pas qu'on tombe, mais qu'on se courbe et qu'on s'incline un peu devant la statue; on loue une telle mère de ce qu'elle a été bonne ménagère; on dit qu'à son avénement à la supériorité, la maison était engagée, et que non-seulement elle a essuyé toutes les dettes, mais qu'elle a encore augmenté le revenu de la maison. Les jeunes entendent ces propos et les retiennent.

2o Il n'y a que les gens de bien, que les bons religieux et les autres prédestinés, représentés par les trois jeunes hommes, Ananias, Azarias et Misaël, qui refusent d'adorer l'idole, qui méprisent et qui rejettent les richesses, et pour cela ils sont jetés en la fournaise de la pauvreté; ils aiment mieux être pauvres que d'offenser Dieu, en acquérant, en conservant ou en aimant désordonnément les richesses. Ce n'est pas moi qui compare la pauvreté à une fournaise, c'est le Saint-Esprit : *Elegi te in camino paupertatis* (Isai. 48, 10). En cette fournaise de pauvreté, Dieu fait les mêmes merveilles en faveur des religieux et des autres bons pauvres qu'il fit en la fournaise de Babylone, en faveur des trois jeunes hommes, dont j'en remarque trois principales.

II. La première est que le feu ne les offensa pas, ne les attrista pas, ni qu'il ne leur fit aucun mal; il brûla seulement les cordes dont ils étaient liés, et il les mit en si grande liberté, qu'ils se promenaient dans la fournaise, chantant les louanges de Dieu et invitant toutes les créatures à bénir et glorifier son saint nom : *Benedicite omnia opera Domini Domino*, et au contraire, la flamme sortant de la fournaise dévora plusieurs Chaldéens qui allaient adorer l'idole. Ainsi il arrive très-souvent que le feu de la pauvreté incommode plus les riches, parce qu'ils refusent eux-mêmes ce qu'ils ont arraché aux autres : *Divites eguerunt et esurierunt.*

C'est ce qui a mis en la bouche des anciens ces proverbes si rebattus, que le pauvre a faute de plusieurs choses, et l'avaricieux de tout; que l'avaricieux n'est bon à personne, mais qu'il est très-mauvais à soi-même ; que ce qu'il a ne lui manque pas moins que ce qu'il n'a pas : *Desunt inopiæ multa, avaritiæ omnia. In nullum avarus bonus est, in se autem pessimus; tam deest avaro quod habet, quam quod non habet.*

Quid mihi divitiæ, si non conceditur uti !

Au lieu que les pauvres volontaires ne sentent pas les incommodités de la pauvreté, parce qu'ils la chérissent et l'affectionnent, et où il y a de l'amour il n'y a point de peine, ou que s'il y a de la peine, elle est douce, légère, agréable et charmante : *Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur.* Tout ce que la pauvreté fait en eux, c'est qu'elle les met en liberté et les affranchit des liens qui enchaînent les riches mondains; elle les délivre des peines d'esprit, des travaux du corps, du souci, de la crainte et des autres passions qui gênent les pauvres avaricieux, pour acquérir, conserver et cultiver le peu de bien dont ils ne jouissent pas.

Et de là vient la seconde merveille, qui est que, comme en la fournaise, l'ange de Dieu fit souffler un vent doux, un agréable zéphir, et fit tomber une douce rosée qui rafraîchit et réjouit les trois jeunes hommes : *Facit medium fornacis quasi ventum roris flantem ;* ainsi les pauvres volontaires reçoivent les consolations et les caresses du Saint-Esprit, qui charment toutes les incommodités que la disette leur peut apporter. Les gens du monde se plaignent quelquefois qu'ils ne ressentent pas ces contentements, ces visites de Dieu, ces douceurs et ces délices spirituelles que l'Ecriture promet aux âmes chrétiennes; je crois bien : vous ne vous disposez jamais à les recevoir, vous n'en prenez jamais le loisir ni l'esprit. En quel lieu, en quel temps et en quelle rencontre Dieu communique-t-il ses consolations? En la solitude, en la communion, dans la méditation. Il dit : *Ducam eam ad solitudinem, et loquar ad cor ejus. Deliciæ meæ esse cum filiis hominum; si quis mihi apparuerit, cœnabo cum illo, et ille mecum; vacate, et videte quoniam suavis est Dominus.* Méditez en repos, et vous verrez par expérience combien le Seigneur est doux.

Mais vous ne vous recueillez jamais au cabinet de votre cœur, ni en celui de votre chambre; vous êtes toujours dans le tracas, en compagnie, en visite, au trafic et dans la poursuite des procès. Vous communiez rarement, et quand vous communiez vous ne prenez pas le loisir de converser avec Jésus ni de méditer ses mystères; ou si vous en prenez le loisir, vous avez l'esprit si rempli et si occupé de diverses affaires où l'avarice vous a engagé, que vous n'avez plus de vigueur pour penser à Dieu tout de bon. Demandez à un Capucin, d'où vient qu'il est si joyeux, d'où vient qu'il a tant de loisir, tant de plaisir et tant d'application d'esprit en l'oraison, la méditation et la psalmodie? C'est qu'il n'a point d'embarras, point de terre à cultiver, point de métairie à louer, point de rentes à recevoir, point de procès à solliciter, point de trésors en danger d'être dérobés.

Cantabit vacuus coram latrone viator.

Il chante comme les trois jeunes hommes, parce qu'il n'a point de chaînes ni d'entraves qui l'empêchent.

Mais la troisième faveur est encore plus signalée et précieuse que les deux autres, c'est que Jésus se trouve au milieu des pauvres; car il est dit en notre texte de Daniel, que Nabuchodonosor étant allé voir la merveille de ces trois jeunes hommes, qui se promenaient dans la fournaise, il y en aperçut un quatrième

qui lui semblait être le Fils de Dieu ; c'est pour vérifier les promesses qu'il a faites : *Cum ipso sum in tribulatione; juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde* (Psal. 33, 19). Jésus se trouve parmi les pauvres, parce que nous nous plaisons toujours en la compagnie de nos semblables, et que les pauvres volontaires ont très-grande ressemblance avec Jésus, qui a été pauvre toute sa vie, et d'effet et d'affection ; car quelle plus grande pauvreté en sa naissance que de naître dans une étable ! en sa vie que de n'avoir pas un trou pour se retirer ni une pierre pour reposer sa tête, ne vivre ordinairement que de pain d'orge, et en sa mort que de n'avoir pas une goutte d'eau pour étancher sa soif, ni une vieille chemise pour couvrir sa nudité! De riche qu'il était, il s'est fait pauvre, dit saint Paul, pour l'amour de nous, pour nous apprendre qu'il n'était pas pauvre par nécessité ou par contrainte, mais par choix et par volonté, et qu'il avait la pauvreté de cœur sans laquelle la pauvreté d'effet a très-peu ou point de mérite.

Jésus-Christ ne dit pas simplement : Bienheureux sont les pauvres mais les pauvres d'esprit, qui agréent, qui aiment et qui chérissent la pauvreté. Saint Augustin a remarqué que saint Paul ne dit pas : *Qui sunt divites*, mais *qui volunt divites fieri ;* et ailleurs il ne dit pas que la racine de tous les maux soit la possession de l'argent, mais l'amour de l'argent : *Radix omnium malorum cupiditas*. Pour avoir la récompense et les béatitudes des pauvres d'esprit, ce n'est pas assez d'être pauvre en effet, il le faut être d'affection ; il faut imiter le plus que nous pouvons, selon notre condition, la pauvreté du Fils de Dieu. Il avait les quatre degrés dont la pauvreté doit être accompagnée pour être héroïque et parfaite ; il était désapproprié, mendiant, indigent et désintéressé : il était désapproprié, il disait à Pilate : Mon royaume n'est pas de ce monde.

Et c'est en ce point proprement que consiste l'obligation de la pauvreté religieuse ; c'est à quoi vous vous engagez par le vœu, à n'avoir rien de propre, à ne pouvoir disposer de quoi que ce soit par votre propre volonté, qui que vous soyez, prieur ou prieure, abbé ou abbesse, mitré ou crossé, provincial ou général, vous ne pouvez donner ni recevoir quoi que ce soit sans la permission expresse ou tacite des supérieurs, ou de la communauté si vous êtes supérieur. Jésus était encore bien plus désapproprié, il était privé de ce qui nous est plus propre qu'aucune chose du monde ; car il n'y a rien de si propre à l'homme que son être personnel, et l'humanité de Jésus en était dépouillée ; elle n'avait point de moi humain, point de personnalité créée, et nous pouvons dire sans danger de mentir, pour la louange de la pauvreté, qu'elle est l'unique disposition que Dieu a présupposée en la sainte humanité, pour la déifier et pour opérer en elle le mystère de l'Incarnation. Quelle vertu est-ce que le Verbe divin a mise en la sainte humanité, pour la disposer et la rendre capable d'être élevée à l'union hypostatique et à la filiation naturelle? Ce n'est pas l'humilité, ce n'est pas la patience, la charité ni la débonnaireté, toutes ces vertus sont des effets de l'Incarnation et postérieures à ce grand mystère ; mais la pauvreté de désappropriation et le dénûment de la subsistance humaine a précédé l'Incarnation, elle a été une disposition nécessaire à ce grand œuvre,

précédé, dis-je, non de priorité de temps, mais de nature; car la sainte humanité a dû être dépouillée de sa personnalité propre et naturelle devant que d'être revêtue de la subsistance surnaturelle du Verbe divin et incréé.

Et cela posé, voyez que Jésus avait grand sujet de dire : *Ego autem mendicus sum et pauper;* il ne dit pas seulement *pauper*, mais *mendicus.* L'Evangile nous apprend que pendant que Jésus prêchait l'Evangile ès trois dernières années de sa vie, il ne vivait que des aumômes que les bonnes gens lui faisaient; mais puisqu'il s'appelle mendiant, il faut qu'il ait quelquefois mendié de porte en porte, au moins pendant les trois jours qu'il fut séparé de sa mère à l'âge de douze ans, comme a remarqué saint Bonaventure, et même souvent il a été dans la nécessité; lui et ses Apôtres ont eu besoin de plusieurs choses, comme d'un peu d'eau à la chaleur du jour auprès de Samarie; d'un peu de pain, quand ses Apôtres arrachaient des épis de blé en une extrême faim; ce qui fait qu'il n'est pas seulement appelé pauvre et mendiant, mais aussi indigent et nécessiteux : *Ego autem egenus sum, et pauper;* et encore qu'il ait aimé très-ardemment ses Apôtres et son Eglise, il ne leur a pas laissé un seul pouce de terre.

Voyez, de grâce, l'admirable désintéressement de Jésus : le jour de sa résurrection il prit possession de sa souveraineté et de l'empire qu'il a sur le ciel et la terre : *Data est mihi omnis potestas in cœlo, et in terrâ;* il pouvait aisément créer de l'or et de l'argent tant qu'il eût voulu; et s'il n'en voulait pas créer de nouveau, il en pouvait prendre dans les trésors des rois, dans la mer ou en d'autres lieux où il est inutile. Son Eglise était composée de personnes pauvres et nécessiteuses; il leur pouvait donner de grands trésors pour gagner leur affection, pour charmer le cœur des infidèles et les attirer à la foi, ou du moins leur laisser un petit fonds pour subvenir à leurs nécessités, un peu d'argent pour se nourrir quand la persécution les dépouillerait de leurs héritages; mais non, pas un douzain, pas une obole : *Argentum et aurum non est mihi*, disait le prince des Apôtres; et saint Paul dit que Jésus étant fort riche, s'est rendu pauvre pour enrichir les fidèles, non de ses biens, mais de sa pauvreté : *Ut illius inopiâ divites essemus.* Voilà le fonds, la succession et le trésor qu'il leur a laissé: la pauvreté; et tant qu'ils l'ont gardée et chérie précieusement, ils ont été très-vertueux et très-saints : *Tandiu caruere vitiis*, *quandiu caruere divitiis.*

3° Nous pouvons encore dire, par une allégorie bien juste, que les trois jeunes hommes de la fournaise représentent les trois ordres mendiants qui font profession particulière de pauvreté : *In camino paupertatis*; et que le quatrième, qui ressemble au Fils de Dieu, c'est saint François qui a été très-conforme à notre Sauveur, en sa naissance, en sa vie et en sa mort. Il est né dans une étable, comme le Fils de Dieu; il a eu en son corps des plaies très-sensibles et douloureuses comme lui; il a été dans une extrême pauvreté et nudité en sa mort comme lui. A leur exemple et à leur imitation, un bon religieux, qui a le vrai esprit et la perfection de la pauvreté, ne se contente pas de n'avoir rien de propre, mais il

ne veut rien avoir de superflu, rien de précieux, rien de neuf ni de beau ou de joli dans sa chambre, en ses meubles, en ses habits ou en son vivre; il veut avoir une chambre où il n'y ait que les murailles toutes nues, un crucifix, un bréviaire et un livre spirituel; tout ce qu'on lui donne au réfectoire, à l'infirmerie ou ailleurs, il le reçoit avec humilité, comme lui étant donné en aumône; il est content qu'on lui donne ce qu'il y a de plus pauvre, vil et abject au monastère, comme les mendiants se persuadent bien qu'on ne leur donnera pas ce qu'il y a de plus beau et de meilleur en la maison, mais les reliefs et les restes.

En une communauté bien sainte et bien parfaite, il n'y a point de dispute que par esprit d'humilité et de pauvreté : toutes les contentions sont à qui aura ce qui est de plus chétif, personne ne veut avoir ce qui est neuf, bon, précieux : tous veulent avoir les restes des autres, les robes à demi usées, le pain rassis, les viandes réchauffées, les chambres les plus obscures et humides; chacun est ravi quand quelque chose lui manque, même ce qui est nécessaire pour le vêtir, la nourriture et les remèdes, en quelque façon que cela arrive ou par pauvreté de la maison, ou par la négligence ou peu d'affection de ceux qui en ont charge ou par autre voie que ce soit; ce n'est pas vouloir être pauvre que de vouloir avoir toutes ses petites commodités, et ne pouvoir souffrir que rien nous manque. Bref, un bon religieux n'a pas même trop d'attachement au bien temporel de la maison; il craint que s'il désire avec trop de passion ses accommodements et son avancement, ce ne soit par amour-propre et retour à soi-même, parce qu'il est membre de ce corps, partie de ce tout et religieux de ce monastère.

Si vous avez ces saintes dispositions, consolez-vous et remerciez Dieu ; invitez toutes les créatures à le bénir comme les trois jeunes hommes en la fournaise, soit que vous soyez pauvre par votre propre choix et par le vœu de pauvreté, soit que vous le soyez de naissance ou par quelque revers de fortune. Si vous aimez la pauvreté, vous êtes en un état que Jésus a sanctifié et consacré en sa divine personne : *Sacram in suo corpore dedicavit paupertatem*[1], et en un état si digne et si saint, que même votre nom est honorable devant Dieu : *Honorabile nomen eorum coram illo* (Psal. 71, 14). *Laudatur Job, qui sua patienter amisit, et non laudabitur Episcopus, qui et libenter dimisit, qui post aurum non abiit, laudabimus eum, quanto magis, eum qui illud abjecit*[2] : On loue Job d'avoir souffert patiemment la perte de ses biens, combien plus doit-on louer ceux qui s'en dépouillent volontairement? Le sage appelle bienheureux et louable celui qui n'est pas avide d'or et d'argent, combien plus celui qui les rejette et les méprise.

Saint Ambroise dit avec grand reproche que : *Multis non est satis Deum habere, paupertatem putant Domino servire. Et qui supra omnes est, illis exiguus et angustus est. Illis non est satis Dei Filius in quo sunt omnia. Ille dives contristatus est, quasi pluris esset quod relinquere juberetur, quam quod eligeret. Ille*

[1] S. Bern., Serm. 4 *in Nat. Domini.*
[2] S. Bern. *ad Arton. Episc. Trecent., epist.* 23.

ergo dicit tuus sum. Qui potest dicere ecce relinquimus omnia et secuti sumus te[1] : Plusieurs ne se contentent pas d'avoir Dieu, ils pensent que de le servir n'est qu'une espèce de mendicité et de gueuserie. En un mot, celui qui est plus que tout leur semble petit et chétif; et saint Augustin dit : Vous êtes pauvre de biens temporels, mais vous avez des biens spirituels en abondance : *Non habes nummum in arcâ, habes Deum in conscientiâ* (Serm. in Dedic.). Vous n'avez ni or ni argent en vos coffres, mais vous avez Dieu en votre cœur; vous avez des habits déchirés sur le corps, mais les ornements des vertus sont en votre âme. Vous usez de viandes grossières, mais vous avez des délices intérieures à souhait. Vous êtes privé des biens de la terre, mais le royaume des cieux est à vous. Oui, Messieurs, le royaume des cieux ne sera pas seulement à eux au temps à venir, mais il est à eux dès à présent; car, comme a remarqué saint Augustin, Jésus parlant des autres béatitudes ne fait des promesses que pour l'avenir : *Saturabuntur, misericordiam consequentur;* mais parlant des pauvres d'esprit, il en parle au présent : *Ipsorum est regnum cœlorum.*

4° Ce qui fait que saint Bernard (Epist. 208) écrivant à Roger, roi de Sicile, et lui recommandant des religieux qu'il lui envoyait, lui dit : *Suscipe illos tanquam advenas et peregrinos, verumtamen cives sanctorum, et domesticos Dei; parum dixit cives, Reges sunt, ipsorum est enim regnum cœlorum jure et merito paupertatis;* et derechef : *Regiæ munificentiæ manum extendite, non tam cupidis, quam egenis;* à ces religieux (*Ep. ad eundem* 207) qui sont plus dans l'indigence que dans le désir de recevoir : *Et vere beatus qui intelligit non super cupidum, sed super egenum, et pauperem, illum inquam pauperem, qui invitus petit, et verecundè accipit, et accipiens glorificat Patrem suum qui in cœlis est.* Et un gentilhomme, frère d'un religieux de Clairvaux : *Si sapis, non contemnes eorum amicitiam, quos veritas beatos clamat et Reges pronunciat cœlorum, quam quidem beatitudinem non invidemus tibi, et volo te esse amicum pauperum, magis autem imitatorem, ille gradus proficientiun est, hic perfectorum;* l'un est l'état de ceux qui tendent à la perfection, l'autre de ceux qui y sont arrivés : *Amicitia pauperum regum amicos constituit amor, paupertatis reges.* Je vous dis de même, Messieurs, si vous êtes encore en état de pouvoir vous rendre pauvres en un cloître, faites-le; considérez quel honneur c'est : *Magna dignitas, sancta paupertas est, ut non modo patrocinium ipsa sibi non quærat, sed et ferat indigentibus, quale est hoc absque interventu cujuspiam Angelorum, vel hominum, sola divinæ gratiæ confidentia, accedere per temetipsum, ad vultum gloriæ, capessere summam rerum, attingere totius magnificentiæ culmen* (S. Bern., ep. 103). Considérez qui est-ce qui vous empêche un si grand bonheur? Ce n'est que l'attachement à un peu de terre, à des biens qui vous peuvent embarrasser et non pas contenter, à des biens qu'un accident vous peut ôter et que la mort vous ôtera infailliblement. Vous n'avez rien apporté en ce monde, vous n'emporterez rien; vous

[1] S. Ambr., Serm. 122 *in Ps.* 118 : *In illud, servus tuus sum ego.*

vous endormirez du sommeil de la mort et vous ne trouverez plus rien entre vos mains : *Si sapis, si habes cor tuum, si tecum est lumen oculorum tuorum, desine jam ea sequi, quæ et assequi miserum est.*

Que si vous n'êtes plus en état de tout quitter, parce que vous êtes engagé dans le monde, ne pouvant gagner le paradis par pauvreté, gagnez-le par l'entremise des pauvres, le royaume des cieux est à eux, ils le peuvent donner à leurs amis ; faites-les vos amis par la communication de vos richesses, afin qu'ils vous reçoivent aux tabernacles éternels. *Amen.*

SERMON CXXXIV.

DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE, FONDATEUR DU SAINT ORDRE DES MINIMES.

Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.

Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner un royaume. (Luc. 12, 32.)

Vous m'avouerez sans contredit, Messieurs, qu'il est difficile, pour ne pas vous dire impossible, de bien faire le panégyrique de saint François de Paule, si vous considérez que la vertu d'humilité a fait son propre caractère, et comme sa différence spécifique ; car l'humilité est si ingénieuse à chercher et à trouver l'obscurité, qu'elle ne cache pas seulement les autres vertus, mais qu'elle se cache encore elle-même. Or, quelle apparence de parler dignement de ce qu'on ne connaît pas? et quelle apparence de connaître ce qui est si soigneusement caché? mais comme la juste providence de Dieu découvre souvent les dissimulations et les fourbes des orgueilleux à leur déshonneur et à leur confusion, ainsi elle découvre tôt ou tard les mérites des personnes humbles pour leur honneur et pour sa gloire, et il nous commande de les publier lorsque nous les pouvons apprendre.

L'admirable humilité que nous honorons en ce saint, a été une copie, un extrait, une émanation et une imitation de la vôtre, ô sainte et bienheureuse Vierge! vous l'avez toujours conduit et favorisé en tous ses desseins, parce que son humilité vous l'a rendu très-agréable, comme la vôtre vous a faite l'objet de la complaisance et des bonnes grâces du Très-Haut ; car vous nous dites par la bouche de l'Eglise : *Congratulamini mihi quia cùm essem parvula placui altissimo.* Pour vous féliciter de ce bonheur nous nous prosternons humblement à vos pieds, et nous vous disons avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — I. Adam poterat servare innocentiam benè utendo gratiâ Dei, et libero arbitrio. — II. Eam perdidit superbiâ, pusillanimitate et intemperantiâ. — III. Eam servavit Franciscus tribus virtutibus oppositis.

I. Punctum. — 1° Humilitate, 2° Generositate, 3° Abstinentiâ.

II. Punctum. — Franciscus sic obtinuit tria bona contraria malis quæ Adam incurrit : 1° Dominium in concupiscentiam ; 2° Dominium in animalia, et elementa ; 2° Sanctam progeniem in suo ordine.

Conclusio. — Per paraphrasim illorum verborum : *Nolite timere*, *pusillus grex*, hortamur ad imitandam Francisci : 1° Humilitatem, 2° Generositatem, 3° Abstinentiam.

Exorde. — I. Si pour nous accommoder à la grossièreté de notre esprit et à notre façon d'entendre, il était permis de reconnaître quelque ordre ou quelque distinction entre les perfections de Dieu, nous dirions que la première qui lui convient plus proprement et qui est comme la source et le principe de toutes les autres, c'est son adorable indépendance, c'est-à-dire qu'il a l'être essentiellement et de soi-même, qu'il n'emprunte rien de personne, que son essence et que son existence sont une même chose : *Ens à se*, *ejus essentia est suum esse*, dit saint Thomas. Ce qui est si véritable, que, encore que nous adorions en la sainte Trinité deux personnes produites et procédantes, les personnes du Fils et du Saint-Esprit, elles reçoivent l'être sans emprunt, sans indigence et sans dépendance; qu'elles sont produites en unité d'essence, en égalité de subsistance ou de personnes et en coéternité de durée. Il n'en est pas ainsi de la créature, elle est naturellement, essentiellement et nécessairement dépendante; elle n'a rien que par emprunt et participation, par la bonne volonté et par la libéralité du Créateur. Mais comme si Dieu ne voulait aucune perfection dont il ne puisse dire : *Sine invidiâ illam communico;* sa divine indépendance étant une de ses perfections, et toutes ses perfections étant infiniment bonnes, et tout ce qui est bon étant libéral de soi et communicatif, il a trouvé l'invention de communiquer en quelque façon une certaine indépendance au premier homme : c'est la considération du docte comte de la Mirande. Voici le beau raisonnement de ce prodige d'esprit, au livre qu'il a fait de la *Dignité de l'homme.*

Le Créateur ayant fait ce monde, par sa toute-puissance infinie, comme un temple de la divinité, l'ayant orné et enrichi de cette belle variété de créatures que nous y voyons, il en voulut mettre une, entre autres, qui n'eût pour son occupation qu'à contempler ce bel ouvrage, qu'à en admirer l'excellence, qu'à louer et bénir les perfections du grand Ouvrier qui l'a fait : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Mais quelle condition lui donnera-t-on? en quel étage le pourra-t-on placer? les anges ont une nature purement spirituelle, les animaux ont une forme corporelle tout engagée dans la matière. Les anges sont incorruptibles et immortels, l'éternité est leur apanage; les animaux sont corruptibles et mortels, le temps mesure leur durée. Le séjour des anges est le ciel; la terre est le département et la demeure des animaux : quelle nature, quelle propriété et quel logement donnera-t-on à l'homme, puisque les partages sont déjà faits et que toutes les places sont prises? Voyez la libéralité et la magnificence du Créateur envers le premier homme : il ne lui a donné aucune condition particulière, afin que celles de toutes les créatures lui puissent être appropriées selon qu'il lui semblera bon. Il est logé entre le ciel et la terre, afin qu'il puisse devenir terrestre ou céleste et divin, par la disposition et le choix de son franc arbitre; il ne

reçoit pas dès le commencement toute la perfection qu'il doit avoir dans la suite de ses années, afin qu'au moins dans sa fin il soit en quelque façon *ens à se*, que son consentement à la grâce et par conséquent que l'accomplissement de son être dépende de lui, et qu'il se rende heureux ou malheureux par le bon ou le mauvais usage qu'il fera de son franc arbitre : *O summam Dei Patris liberalitatem! summam et admirandam hominis felicitatem, cui datum id habere quod optat, id esse quod velit!* dit Pic de la Mirande.

II. Mais la créature est si fragile, si fautive et si penchante vers le néant d'où elle a été tirée, que ce premier homme ayant en son pouvoir la grâce de Dieu et son franc arbitre, pour en user comme bon lui semblerait, n'a pas bien employé la grâce de Dieu; et faisant très-mauvais usage de son franc arbitre, a perdu tous les priviléges que Dieu lui avait donnés et s'est perdu soi-même par le péché; mais Dieu qui ne permet pas que sa bonté infinie soit jamais surmontée par la malice de ses créatures, ni que sa divine providence soit privée de ses prétentions, a voulu réparer cette faute par la grâce du Sauveur; et pour montrer les grands avantages que l'œuvre de la réparation a sur l'œuvre de la création, il a donné au monde un homme admirable, qui, en l'état de nature corrompue, a conservé l'innocence que le premier homme avait perdue en l'état de nature saine et entière.

Cet homme, c'est le grand saint François de Paule, qui a conservé la grâce de Dieu et la sainteté baptismale jusqu'au dernier point de sa vie et l'a conservée par des vertus toutes contraires aux vices du premier homme. Adam perdit la grâce de Dieu par son orgueil, par sa lâcheté, par son intempérance; il fut ambitieux, croyant avec trop de légèreté aux fausses promesses du serpent : *Eritis sicut dii;* il affecta comme Lucifer d'être semblable à son Dieu et aller de pair en quelque façon avec le Très-Haut : *Initium omnis peccati superbia;* il viola le commandement de Dieu, crainte de déplaire à sa femme, condescendant lâchement à la semonce qu'elle lui en fit : *Sociali necessitudine*, dit saint Augustin; il commit un excès de bouche, mangeant criminellement du fruit qui lui était défendu.

III. Notre saint, dis-je, a conservé l'innocence par des vertus opposées à ces trois vices : par son humilité, par sa générosité et par son abstinence. Ces trois vertus nous protégent et nous conservent en la grâce de Dieu contre nos ennemis : l'humilité contre les embûches du diable, la générosité contre les terreurs du monde et l'abstinence contre les tentations de la chair.

Premier point. — 1° L'humilité nous rend terribles au démon et agréables à Dieu. Résistez au diable et il prendra la fuite, dit l'Apôtre; le meilleur moyen de lui résister et de le chasser bien loin, c'est de nous humilier. D'où vient qu'il disait à un ancien anachorète : Tu as beau jeûner, veiller ou faire des pèlerinages, je ne t'admire pas pourtant et je ne prends pas la fuite pour cela; car je jeûne plus que toi, puisque je ne mange rien; je veille plus que toi, car je ne dors jamais; je fais plus de voyages que toi, car je

rôde partout : *Circuivi terram ;* mais ce qui fait que je t'admire et que je prends la fuite, c'est quand tu es bien humble, parce que je ne l'ai jamais été et que je ne le serai jamais.

Quand Dieu donne en abondance sa grâce actuelle et auxiliaire à une âme chrétienne, c'est parce qu'elle est humble : *Humilibus dat gratiam*, dit saint Pierre (1. Pet. 5, 5) ; et s'il la retire quelquefois, c'est pour produire en son cœur, ou pour y conserver l'humilité. Richard de Saint-Victor (*in Psal.* 131) le dit en fort beaux termes : *Ad hoc electis gratia divina quandoque subtrahitur, ut unusquisque intelligat quid sit de seipso : ad hoc autem datur, vel reparatur, ut intelligat, quid ex munere divino. In uno eruditur ad contemptum suî, in altero autem ad amorem Dei.* Dieu retire quelquefois la grâce auxiliaire des âmes choisies, afin qu'elles connaissent qu'elles ne sont rien d'elles-mêmes ; et d'autres fois il la leur donne, afin qu'elles connaissent ce qu'elles sont par la libéralité divine. Quand il la retire, c'est afin qu'elles s'humilient et se méprisent ; quand il la leur donne, c'est afin qu'elles se fortifient dans son amour. Saint Bernard en dit tout autant au sermon cinquante-quatrième sur les Cantiques. L'Eglise disant en la fête de saint François : *Deus humilium celsitudo,* nous donne sujet de dire que l'humilité est le propre don et le vrai apanage de ce saint.

Jésus-Christ disait à ses disciples : Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur. Sur quoi saint Augustin (L. *de S. Virginit.*, c. 35) : *Itane magnum est esse parvum ut nisi à te, qui tàm magnus es, fieret, disci omninò non posset, ità planè?* Est-ce donc quelque chose de si grand, que de vouloir être petit, que nous ne l'ayons pu apprendre que par les documents et par les abaissements du Grand des grands ? Oui, c'est une chose si grande, si héroïque et si difficile, que les disciples ont eu bien de la peine à l'apprendre. Les Apôtres, après avoir été trois ans entiers à la suite du Fils de Dieu, vraie école de toute vertu, après avoir vu les admirables exemples d'humilité que Jésus et sa sainte Mère leur avaient montrés, après l'avoir vu au milieu d'eux leur rendre service comme un valet : *In medio vestrûm sum sicut qui ministrat* (Luc. 22, 27) ; après avoir ouï de sa bouche cette effroyable menace : Si vous ne changez d'humeur, et ne vous rendez semblables aux petits enfants, vous n'entrerez jamais au royaume des cieux ; les Apôtres, dis-je, en la dernière cène, en laquelle il se prosterne à leurs pieds, les lave et les essuie, en leur disant : Je vous ai donné exemple, afin que vous faisiez comme moi ; en la dernière cène, en laquelle il ne leur parle que des souffrances et des humiliations de sa passion ; en la dernière cène, en laquelle il institue l'Eucharistie où il sera humilié jusques à la consommation des siècles, les Apôtres, dis-je, encore une fois, après tant d'instruction, tant d'exemples, tant de motifs d'humilité, ont beaucoup de peine à la pratiquer, et disputent lequel d'entre eux semblerait être le plus grand : *Facta est contentio inter eos quis eorum videretur esse major ;* ce qui fait que Jésus leur dit : *Qui major est in vobis fiat sicut minor.*

Saint François de Paule passe plus avant et s'humilie encore davantage; il ne s'appelle pas seulement *mineur*, mais *minime*, c'est-

à-dire le très-petit, et il n'en prend pas seulement le nom, mais l'effet et la pratique, et on pouvait dire de lui et de ses religieux : *Facta est contentio inter eos quis eorum videretur esse minor :* Qu'il y avait dispute entre eux à qui serait le plus petit, et que leur saint patriarche, l'emportant en cette dispute, se rendait le moindre de tous, le plus petit des plus petits, un minime en un mot, à l'exemple de saint Paul, qui, pour exprimer sa petitesse, compare le superlatif, et dit : Je suis le moindre des minimes, plus petit que le très-petit : Εμοί τῷ ἐλαχιστοτέρῳ πάντων αγιῶν· C'est comme qui dirait de mot à mot : *Mihi minimiori omnium Sanctorum.* Et à l'exemple du Sauveur, puisque, étant le premier chef de son ordre, il s'abaissait et s'humiliait, se mettait au-dessous de tous et se faisait leur serviteur, qu'il s'appliquait aux offices les plus bas et les plus abjects, comme à balayer la maison, à laver la vaisselle, à nettoyer les habits, et à tout le reste que je laisse à votre méditation ; et afin d'y être obligé par état, afin, dis-je, d'être comme le frère servant de tous, il ne voulut pas être prêtre, se rendant par ce moyen inhabile et incapable des prélatures et de toutes les autres dignités ecclésiastiques auxquelles on l'eût élevé par estime de sainteté.

Mais ce que j'admire le plus en la pratique de son humilité, c'est le voyage qu'il fit d'Italie en France. Le roi Louis XI était malade, et désirait avec passion d'être guéri et de vivre longtemps; entendant parler des grands et signalés miracles que notre saint faisait en tous lieux où il allait, pria le pape de lui commander d'y venir, pensant qu'il lui rendrait la santé. Le saint y vint pour obéir au Saint-Père, étant arrivé à Tours, où était le roi, il lui déclara que ce n'était pas la volonté de Dieu qu'il guérît. N'était-ce pas une grande humiliation ? ayant le don de prophétie, il savait bien que le roi en mourrait ; il pouvait prier le pape de le dispenser de ce voyage, lui remontrant qu'il serait inutile ; il prévoyait que l'arrêt de mort qu'il prononcerait au roi de la part de Dieu lui serait très-désagréable, que les courtisans se moqueraient de lui et diraient : Voilà un beau saint, et un beau faiseur de miracles ! il devait bien venir de si loin pour déclarer au roi qu'il mourra de sa maladie ! Il fut bien aise de s'exposer à ces risées pour avoir sujet de pratiquer l'humilité.

Le dévot saint Arsène étant très-sage gouverneur des empereurs Arcade et Honoré, pria longtemps Dieu et ardemment de lui montrer la voie par laquelle il pourrait le mieux assurer son salut et se rendre agréable à sa divine Majesté ; et il entendit une voix du ciel qui lui dit : *Fuge, late, tace :* Fuyez la cour, qui est ordinairement le règne des trois ennemis de l'honneur ; cachez-vous, taisez-vous ! Il quitta la cour, se retira au fond du désert, et garda un silence si profond, qu'il semblait en être sauvage. Saint François de Paule, au contraire, s'étant retranché au cachot de sa petite cellule, le Fils de Dieu lui commanda, par l'entremise de son vicaire, de sortir de cette retraite, d'aller à la cour se manifester au monde, tant il connaissait que l'humilité, et que la grâce de Dieu qui l'accompagne toujours était bien établie et inébranlable dans son cœur.

2° Cette première vertu n'est pas opposée à la seconde, ni l'humilité à l'ardeur du courage; au contraire, elle la produit, elle la conserve, elle la perfectionne et l'augmente. Saint Thomas en rend la raison : Le vrai humble connaît et avoue la faiblesse de la créature; et d'autant plus qu'il se défie de soi-même, il met d'autant plus sa confiance en Dieu; et étant assuré d'un renfort si puissant, il se rend si invincible dans tous les accidents et si inaccessible à tous les maux, qu'on lui dit avec vérité : *Altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum.* Le frère qui est aidé de son frère est comme une ville bien fortifiée, dit le Sage : *Frater qui adjuvatur à fratre quasi civitas firma* (Prov. 18, 19), à plus forte raison celui qui n'est pas seulement secouru, mais conduit, animé, possédé de l'Esprit de Dieu et fortifié de son bras tout-puissant. Notre saint était doué d'une défiance de soi-même et d'une confiance admirable en Dieu; parce qu'il se défiait de soi, il était humble, débonnaire, affable et soumis à tout le monde, même jusques aux plus petits; mais parce qu'il se confiait en Dieu, il était zélé, hardi et courageux envers les pécheurs, quoique grands et puissants.

Où il n'y allait que de ses intérêts, il avait une simplicité de colombe, une douceur d'agneau et une patience de Job; mais où il y allait des intérêts de Dieu, il avait, comme un Ezéchiel, un front d'airain ou de diamant et un cœur de lion. Il semble que c'était de lui que Dieu disait par Isaïe (60, 22) : *Germen plantationis meæ, opus manus meæ ad glorificandum. Minimus ibit in mille, et parvulus in gentem fortissimam.* Il était très-petit à ses yeux et à son jugement, mais très-fort en la main de Dieu; il disait avec le Prophète (Isai. 40, 31) : *Ceux qui aspirent en Dieu, auront des forces extraordinaires;* et avec le Psalmiste : *Mon Dieu, vous êtes ma force; je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi;* avec l'Apôtre : *Je me glorifierai volontiers en ma faiblesse, afin que la force de Jésus-Christ habite en moi; je puis toute chose, en celui qui me fortifie : car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous.*

De là procédait cette grande liberté qu'il avait de parler aux rois sans flatterie, les avertir de leur devoir et les reprendre de leurs vices, leur remontrer les oppressions qu'ils faisaient à leurs sujets, les menacer de la justice de Dieu et refuser les présents d'or et d'argent qu'ils lui offraient. Cette générosité à parler de Dieu et de ses jugements aux princes et aux potentats de la terre d'un cœur généreux et intrépide est une vertu si héroïque, que David, tout roi qu'il était, s'en glorifiait : *Je parlais*, dit-il, *de vos commandements, ô mon Dieu! en présence des rois sans confusion* (Psal. 118, 46); et Dieu voulant envoyer Moïse au roi Pharaon ce prophète s'excusa tant qu'il put de cette commission; et le prophète Nathan n'osa pas reprendre d'abord le roi David d'un adultère et d'un exécrable homicide qu'il avait commis, mais il l'obligea adroitement au préalable, par une ingénieuse parole, à se condamner soi-même.

3° Mais s'il a ainsi méprisé le monde, il a encore mieux dompté et mortifié la chair. Adam ayant la permission de jouir de tant de

délices, pour contenter son appétit et satisfaire à ses sens, refuse de s'abstenir d'un seul fruit pour obéir au commandement de Dieu; et saint François, sans y être obligé, par une pure et gratuite libéralité envers Dieu, s'abstient, pour l'amour de lui, de mille sortes de viandes, de bœuf et de mouton, de volailles et de venaison, d'œufs, de beurre, de fromage, et il est si puissant à persuader le même par son exemple, qu'il attire à son ordre une infinité de jeunes gens qui, ayant été nourris délicatement dans le monde, s'obligent volontairement à cette abstinence pour toute leur vie. Qui n'admirera l'austérité de cette règle! Il semble qu'on pouvait dire à ce saint : Si vous voulez que vos gens s'abstiennent de manger de la viande, permettez-leur au moins l'usage des œufs, on en trouve partout et ils sont bientôt apprêtés, ou tout au moins du beurre, quand on ne trouvera point d'huile; permettez-leur au moins le jour de Noël ou de Pâques, quand tous les chrétiens se réjouissent, permettez-leur de se dispenser de cette rigueur en voyage, autrement ils incommoderont leurs hôtes; permettez-le au moins, aux généraux de l'ordre, aux visiteurs, quand ils font leurs visites, aux prédicateurs qui, ayant veillé et sué, sont souvent dégoûtés. Point de dispense, ni au général, ni aux visiteurs, ni aux prédicateurs, ni aux voyageurs! on ne leur permet la viande et les œufs que lorsqu'ils en ont perdu le goût, lorsque, par maladie, ils en ont et l'aversion et l'horreur. Ne vous semble-t-il pas que c'est une grande mortification? Vous verrez quelquefois des Minimes qui, après avoir travaillé, prêché ou entendu les confessions toute la matinée, sont chez un gentilhomme à une table couverte de viandes exquises; tous les autres font bonne chère, les pauvres Minimes sont au bas de la table, et pour toute viande on leur donne une salade, des légumes et des fruits.

Les hommes sensuels ne peuvent approuver cette grande abstinence, ils disent que c'est contre la loi de nature, que c'est être homicide de soi-même, que nous ne sommes pas maîtres de notre vie; que ces grandes austérités affaiblissent trop le corps, intéressent la santé, engendrent des maladies, abrégent la vie. Mais l'Ecriture sainte, les Pères et la raison recommandent, approuvent et enseignent ce que ces gens censurent et condamment. Le Fils de Dieu dit que *celui qui aime véritablement sa vie, la perd pour l'amour de lui.* Saint Paul (Galat. 5, 24) dit que *ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair* : peut-on crucifier quelqu'un sans intéresser sa santé? Le même Apôtre (Rom. 8, 6 et 7) dit que *la prudence de la chair est une mort, qu'elle est ennemie de Dieu,* que *si nous vivons selon la chair, nous mourrons*, que *nous ne devons rien à la chair*, et que *si nous la mortifions, nous vivrons.*

Saint Augustin dit : *Abstinentia corpus macerat, sed cor impinguat, carnem debilitat, sed animam confortat;* que l'abstinence amaigrit le corps, mais qu'elle engraisse le cœur, qu'elle affaiblit la chair, mais qu'elle fortifie l'esprit. Nous ne devons pas écouter les vains raisonnements, ou, pour mieux dire, les erreurs de ceux qui ne sont pas sages. Conformément à ce principe, le saint homme Job dit que la vraie sagesse, qui consiste en la

crainte de Dieu, ne se trouve point en la terre de ceux qui vivent délicieusement; et l'expérience a montré dans les anciens monastères, que tant qu'on a été exact et rigoureux en l'austérité de la vie, la sainteté y a fleuri et la régularité n'en est pas déchue; et on a vu que saint Bernard (Serm. 30 *in Cantica ante finem*) parlant à ces religieux sensuels qui, de crainte d'intéresser leur santé, se dispensaient aisément de la vie austère et des viandes grossières de la communauté, a pris sujet de faire contre eux ces invectives :

Que dites-vous ici, vous qui observez les diverses qualités des viandes et qui négligez la pureté des mœurs? Hippocrate et ses sectateurs enseignent à sauver la vie en ce monde et Jésus-Christ et ses disciples à la perdre; duquel des deux voulez-vous plutôt suivre les ordres et les règles? Celui-là déclare assez lequel il veut suivre, qui discourt sur les conditions naturelles des choses qu'on mange et qui dit : Celle-là nuit aux yeux, celle-là à la tête, celle-là à la poitrine et à l'estomac. Avez-vous lu ces différences dans l'Evangile et dans les Prophètes ou dans les écrits des Apôtres? C'est indubitablement la chair et le sang qui vous a révélé cette sagesse, et non pas l'esprit du Père; car c'est la sagesse de la chair qui, selon les médecins du christianisme, est pernicieuse, mortelle et ennemie de Dieu; car, dois-je vous proposer les sentiments d'Hippocrate et de Galien, ou ceux de l'école d'Epicure, moi qui suis disciple de Jésus-Christ, et qui parle à des disciples de Jésus-Christ? Ne serais-je pas coupable si je vous enseignais d'autres maximes que les siennes? Epicure travaille pour la volupté, Hippocrate pour la santé et Jésus-Christ mon maître m'ordonne de mépriser l'une et l'autre. Hippocrate emploie tout son soin pour conserver la vie de l'âme dans le corps; Epicure recherche tout ce qui la peut entretenir dans les plaisirs et dans les délices; et le Sauveur nous avertit de la perdre, lorsqu'il dit que *celui qui aime son âme la perdra*, savoir : en l'abandonnant comme martyr, ou en l'affligeant comme pénitent, quoique ce soit d'ailleurs une espèce de martyre de mortifier par l'esprit les passions de la chair.

Que sert-il de retrancher les délices et les voluptés, si on emploie son soin tous les jours à remarquer la diversité des complexions et à examiner les différences des viandes : les légumes, dit-on, causent des vents, le fromage charge l'estomac et le lait fait mal à la tête; la poitrine ne peut souffrir l'eau toute pure, les racines de quelques herbes nourrissent la mélancolie, les poireaux allument la bile, les poissons d'un étang ou d'une eau bourbeuse ne s'accommodent pas à mon tempérament. Quoi donc! faut-il que dans les eaux, les champs et les jardins on ait de la peine à trouver quelque chose que vous puissiez manger? Considérez, je vous prie, que vous êtes religieux et non pas médecin, et que vous ne serez pas jugé sur votre complexion, mais sur votre profession et votre état; que si l'on dit que l'apôtre saint Paul ordonne à Timothée d'user d'un peu de vin à cause de son estomac et de ses fréquentes maladies, on doit prendre garde premièrement, que, l'Apôtre ne s'ordonne pas cela à soi-même, et que le disciple ne le demande pas pour soi? Et en second lieu que ce n'est pas à un religieux qu'on donne cet ordre, mais à un évêque; sa vie était

très-nécessaire à l'Eglise qui ne faisait que de naître : c'était un Timothée ; or, donnez-moi un autre Timothée et je le nourrirai d'or potable et d'ambre gris, si vous voulez ; mais c'est vous-même qui vous ordonnez ceci et qui vous accordez cette dispense. J'avoue qu'elle m'est suspecte et que j'appréhende que la prudence de la chair ne se couvre du nom de discrétion. Il semble que depuis que nous devenons religieux, nous commencions tous à avoir l'estomac faible.

Notre saint était de même sentiment que saint Bernard, parce qu'il était animé de même esprit ; il savait que l'abstinence nous donne de très-saintes dispositions envers Dieu, envers le prochain et pour nous-mêmes : *Quæ ista quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris.* Quand la partie terrestre de l'encens est réduite en cendre par le feu, la partie plus subtile et déliée s'élève en parfum ; quand la chair est abattue par le jeûne et autres pénitences, l'esprit est plus vigoureux pour s'élever et s'unir à Dieu ; quand on se contente de pain et de viandes viles et grossières, il n'y a point de dispute à qui aura les plus délicates.

Un ancien, dans Plutarque, étant prié de ses compatriotes de leur faire une harangue sur les avantages de la paix, pour le remettre en bonne intelligence, mêla un peu de farine dans un verre d'eau et l'avala sans dire autre chose. Etant importuné de s'expliquer : C'est, leur dit-il, pour vous faire savoir que si vous voulez avoir la paix parmi vous, il vous faut contenter de pain et d'eau : *Quid potest efficacius esse jejunio, cujus observantiâ appropinquamus Deo, et resistentes diabolo, vitia blanda superamus, semper enim virtuti cibus jejunium fuit; de abstinentiâ, denique prodeunt castæ cogitationes, rationabiles voluntates, salubriora consilia, et per voluntarias afflictiones caro concupiscentiis moritur, virtutibus spiritus innovatur*, dit saint Léon (Serm. 2, *de Jejun. decimi mensis*) : Qu'y a-t-il de plus efficace que le jeûne, par lequel nous nous approchons de Dieu ; et résistant au diable, nous surmontons les amorces des vices ? Le jeûne a toujours été la nourriture de la vertu ; enfin les pensées chastes, les volontés raisonnables ; et les desseins salutaires naissent de l'abstinence et par les austérités volontaires, la chair meurt à ses concupiscences, et l'esprit se renouvelle pour la pratique des vertus.

Second Point. — 1° Saint François ayant été doué des vertus contraires aux vices du premier homme, a reçu de Dieu, pour récompense, trois grands avantages et priviléges contraires au malheur que le prévaricateur a encouru par sa désobéissance ; aussitôt que son esprit se fut révolté contre Dieu, la chair se révolta contre son esprit, les animaux perdirent la soumission et le respect qu'ils avaient pour lui ; et si Dieu, par un excès de miséricorde, n'eût adouci ceux qui sont privés et domestiques, tous lui seraient nuisibles et farouches comme les tigres ; et étant devenu pécheur, il a rendu toute sa postérité criminelle. L'esprit de saint François, au contraire, ayant toujours été très-soumis, non-seulement au commandement de Dieu, mais à ses conseils et à tous ses desseins, la chair a toujours été si assujettie à son esprit, qu'il semblait n'a-

voir point de corps, il semblait être un ange et non pas un homme; il ne faisait point cette plainte : *Datus est mihi stimulus carnis qui me colaphizet;* ses regards, ses paroles et ses démarches ne respiraient que pureté, il influait des sentiments de chasteté au cœur de tous ceux qui conversaient avec lui.

2° *Ostensum est in Noë*, dit saint Augustin (Serm. 46 *de Temp.*, c. 3); nous pouvons dire : *In Francisco quid Adam præceptum contemnendo perdideris, et demonstratum est, posse homines bestiis etiam dominari, si subdant se obedientiâ Creatori* : L'exemple de saint François a montré ce que le premier homme a perdu par sa désobéissance, et qu'encore aujourd'hui nous commanderions absolument à tous les animaux, si nous étions parfaitement soumis à notre Créateur.

Il avait reçu de Dieu un don si merveilleux de faire des miracles, qu'il semblait lui être naturel, tant il les faisait facilement et en grand nombre; vous eussiez dit qu'il avait l'intendance et la souveraineté absolue sur les éléments, sur les animaux et sur toutes les créatures de ce monde; car il tint longtemps en ses mains nues des charbons ardents sans se brûler, il passa le phare de Messine, c'est-à-dire la mer de Calabre en Sicile, assis avec son compagnon sur son manteau qu'il avait étendu sur les eaux; il calmait les orages par son commandement; les bêtes sauvages s'apprivoisaient en sa présence, et il fit revivre un petit agneau que des malicieux avaient jeté en un four chaud; il faudrait parcourir tous les ordres de la nature, et faire un discours de plusieurs jours, pour décrire tous les prodiges qu'il a opérés pendant sa vie.

3° Mais comme le plus illustre c'est l'établissement du saint ordre des Minimes, la très-parfaite humilité de leur saint patriarche qu'ils imitent m'a rendu muet en un champ si ample et si fertile, me défendant de faire leur éloge en leur présence; si bien que de peur d'offenser leur modestie, je me contenterai de remarquer que saint Augustin (Serm. 35, *de Verb. Domini*) a parlé d'eux par esprit de prophétie, quand il dit : *Hi sunt minimi. Quare minimi? quia humiles, quia non elati, quia non superbi, appende minimos istos et grave pondus invenies.* Si vous pesez les mérites de ces minimes, vous verrez qu'ils sont au delà de tout prix et de toute estime; et le Fils de Dieu dit en l'Evangile : Ce que vous avez fait à un seul de mes minimes, vous me l'avez fait.

Conclusion. — 1° Finissons ce panégyrique comme nous l'avons commencé par ce sage avertissement que le Fils de Dieu nous a donné en l'Evangile de ce jour : *Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum* : Ne craignez pas, petit troupeau, car votre Père a trouvé bon de vous donner le royaume : *Pusillus, grex.* Les âmes choisies sont appelées petit troupeau, parce qu'elles sont en petit nombre : *Pusillum gregem electorum ob comparationem majoris numeri reproborum, nominat*; si vous êtes prédestinés, vous devez faire comme peu de gens font : peu de gens vivent dans un esprit de pauvreté, de frugalité, de pénitence et de mortification : faites-le! Peu de gens ont du zèle pour la gloire de Dieu, pour empêcher qu'il ne soit offensé, pour lui gagner des âmes :

faites-le! Peu de gens ménagent bien leur temps, se lèvent matin, évitent les visites et occupations superflues pour avoir le loisir de beaucoup prier Dieu : faites-le! Peu de gens pardonnent bien volontiers les offenses qu'on leur fait, et retranchent toute superfluité pour faire des aumônes : faites-le! Peu de gens visitent les malades, consolent les affligés, instruisent les ignorants et pratiquent les œuvres de miséricorde : faites-le!

Pusillus grex. Les âmes choisies sont appelées petit troupeau, dit encore le vénérable Bède, à cause de l'humilité qui leur doit être en grande recommandation : *Ob humilitatis devotionem quia Ecclesiam suam quantumlibet numerositer dilatatam, usque ad finem mundi humilitatem vult crescere, et ad promissum regnum humilitate pervenire :* Si vous êtes prédestiné, vous devez être bien humble, comme tous les saints ont été ; saint Paul disait : Je suis le moindre des apôtres qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre ; saint Ignace martyr, disait aux Magnésiens : Encore que je sois prisonnier pour Jésus, je ne suis pas comparable à aucun de vous; et aux Ephésiens : Je sais qui je suis, je me connais bien, je suis le plus petit de tous.

2° *Nolite timere.* Si vous êtes prêtre, confesseur ou prédicateur, ne craignez pas de reprendre hardiment les vices des grands, comme faisaient Isaïe, Jérémie, saint Jean-Baptiste, saint François de Paule. Ne craignez pas de refuser l'absolution et la communion à ceux qui en sont indignes, quand ce serait un général d'armée, un prince ou un monarque : Vous avez en cela plus de pouvoir que lui, dit saint Chrysostome; et si vous êtes séculier : *Nolite timere*, ne craignez pas les médisances du monde, pour ne pas vivre selon ses maximes; vous avez deux oreilles, et ces moqueurs n'ont qu'une bouche : quand ils auront bien parlé, ils seront contraints de se taire. Un cavalier qui va en cour ne s'arrête pas à chasser tous les chiens qui aboient contre lui; il les laisse crier et passe son chemin; après qu'ils ont bien jappé, ils vont ronger un os et boire de l'eau s'ils en trouvent, et il va faire bonne chère au Louvre ou à l'hôtellerie.

3° *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Regnum Dei non est esca et potus* (Rom. 14, 17). Il n'est rien qui nous aide tant à la pratique des solides vertus et à gagner le royaume des cieux que l'abstinence et que le jeûne; quand vous jeûnez, vous épargnez du bien pour donner aux pauvres et acheter le ciel par des aumônes : *Est refectio pauperis abstinentia jejunantis;* quand vous jeûnez, vous gagnez du temps que vous pouvez employer à la prière, à la lecture spirituelle et aux autres saints exercices ; quand vous vous contentez de viande grossière comme font les Minimes, vous n'avez pas besoin de courtiser les grands ni de condescendre à leurs passions déréglées, afin qu'ils vous fassent des présents; vous pouvez dire comme cet ancien philosophe. Un courtisan le voyant apprêter son pauvre dîner d'herbes et de légumes, lui dit : Si tu avais l'esprit de courtiser Alexandre, tu ne vivrais pas d'herbes et de légumes; le philosophe lui répliqua subtilement : Et toi, si tu avais la vertu de te contenter d'herbes et de légumes, tu ne serais pas obligé d'être le flatteur d'Alexandre. Quand vous jeûnez ou

que vous usez de viandes grossières, la chair mortifiée par cette abstinence a plus de disposition à la pureté qui s'appelle chasteté, parce qu'elle se produit et se conserve mieux en un corps châtié : *Castitas à castigando. Qui diligit cordis munditiam habebit amicum Regem* (Prov. 22, 11). Ayant acquis la pureté de cœur et de corps, vous vous mettrez aux bonnes grâces de Dieu, il vous recevra en son amitié, et il prendra plaisir de vous donner son royaume. *Amen.*

SERMON CXXXV.

DE SAINT IGNACE DE LOYOLA, FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Ignis à facie ejus exarsit, carbones succensi sunt ab eo.

Le feu est sorti de sa bouche, et l'incendie s'est allumé soudain. (Psal. 17, 9.)

Comme au rapport de l'Ecriture, le premier Adam donna le nom à tous les animaux, pour montrer le domaine qu'il en avait reçu du Créateur; ainsi, au rapport de l'Evangile, le Fils de Dieu, qui est le second Adam, impose le nom aux âmes prédestinées, pour montrer qu'elles sont à lui d'une appartenance toute particulière : *Vocat eas nominatim, omnibus eis nomina vocat;* il donne à chaque saint un nom convenable et conforme à la charge qu'il lui impose, et à la fonction ou vocation à laquelle il le destine. Ce grand saint, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête, fut appelé Ignace au baptême par une spéciale providence de Dieu, pour prédire qu'il serait un jour tout de feu et tout de flamme, tout zèle et tout ardeur pour la gloire de Dieu et pour la ruine du péché : *Ignatius quasi ignitus;* et si on peut avoir quelque conjecture des prérogatives d'un saint par l'anagramme de son nom, nous dirons que c'est particulièrement de ce grand saint qu'on peut entendre ces paroles du Sauveur : *Ignem veni mittere in terram*, car *Ignatius de Loyola* fait par anagramme : *Ignis à Deo illatus.* Ce fut en votre cœur virginal que le Fils de Dieu alluma le feu divin du Saint-Esprit, ô sainte et bienheureuse Vierge! et ce fut en votre sein immaculé que le Saint-Esprit fit naître le Fils de Dieu; car, comme vous disiez aux anges en votre cantique : *Nuntiate dilecto meo, quia amore langueo ;* ainsi un ange vous dit en l'Evangile : *Spiritus Sanctus supervenit in te*, après vous avoir saluée par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — I. Amoris Dei excellentia. — II. Cujus perfectio est zelus salutis animarum, et destructionis peccati. — III. Quem S. Ignatius habuit in summo gradu.

II. Punctum. — Destruxit peccatum : 1° In se per pœnitentiæ rigorem; 2° In fidelibus (a) per juventutis instructionem : (b) per frequentem communionem, (c) per assiduam meditationem; 3° In infidelibus per missionem virorum apostolicorum, unde comparatur sancto Gregorio, Mathatiæ, Eliæ, Phinees.

III. Punctum. — Exhortatio ad zelum salutis animarum : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Comparationibus, 5 Historiâ, 6° Gratitudinis promissione.

Premier point. — I. Si nous considérons attentivement et sans préoccupation les vérités catholiques que l'Ecriture et la théologie nous enseignent, nous avouerons sans contredit que la plus noble de toutes les actions qu'on peut pratiquer, que la plus précieuse de toutes les grâces que Dieu nous puisse faire, et que la plus excellente de toutes les vertus qui puissent embellir une âme chrétienne, c'est l'amour de Dieu : *Deus charitas est, quid nobilius? et qui manet in charitate in Deo manet, quid securius? et Deus in eo, quid jucundius?* Dieu est charité, qu'y a-t-il de plus noble? Celui qui est en charité demeure en Dieu, qu'y a-t-il de plus assuré? et Dieu demeure en lui, qu'y a-t-il de plus délicieux? dit saint Bernard. C'est l'amour de Dieu, qui donne le prix et la valeur, le lustre et la perfection à tout ce que nous faisons. Pour l'intelligence de quoi il est à propos d'entendre un beau raisonnement de saint Thomas.

Primum in unoquoque genere est causa reliquorum, dit ce docteur : Ce qui est le premier en chaque ordre, est la cause de tout le reste; et c'est à lui qu'on attribue le bon succès de tout le dessein. Le roi assiége et prend une ville, plusieurs personnes sont employées à cette entreprise; les armuriers forgent des armes, les vivandiers fournissent des vivres, les pionniers font les tranchées, les capitaines dressent les files, les soldats combattent; mais parce que c'est le roi qui donne le mouvement et le branle à tout cela, c'est à lui qu'on attribue l'honneur et la gloire de la victoire. On entreprend de rendre la santé à un malade, le chirurgien lui ouvre la veine, le jardinier fournit les herbes, l'apothicaire compose les drogues ou les médicaments, mais c'est le médecin qui donne le branle et le mouvement à tous ces ouvriers, et c'est à lui que le malade attribue sa convalescence. Ainsi en l'ordre de la grâce, les dons du Saint-Esprit, les vertus infuses et les habitudes surnaturelles coopèrent à notre salut; mais l'amour de Dieu est le premier mobile qui les applique à leurs actions; ainsi c'est lui qui en a le mérite, et c'est à lui seul que Dieu a préparé la récompense essentielle de toutes nos bonnes œuvres.

Faites donc, si vous le voulez, qu'en une balance on mette au côté gauche tous les rares ouvrages de Zeuxis, d'Apelles, de Praxitèle, de Phidias et des autres excellents maîtres en peinture, en sculpture, en architecture et orfèvrerie; qu'on y mette toutes les batailles, les victoires et les grands exploits des Hercule, des Alexandre, des Scipion, des Pompée, des César et de tous les autres conquérants; qu'on y mette tous les livres de Platon, d'Aristote, de Sénèque et des philosophes; toutes les harangues des Cicéron, des Démosthène, des Quintilien et de cent autres orateurs imaginables; et qu'on mette au côté droit un seul acte d'amour de Dieu, en l'estime et au jugement de son esprit divin, le côté gauche ne pèserait pas une plume, pas un seul grain de sable en comparaison du côté droit. Si Dieu regarde d'un côté les mouvements et les influences des cieux, la splendeur du soleil, l'éclat de la lune et des étoiles : si le commerce des éléments, la fécondité de la mer et la fertilité de la terre; si la production des plantes, la multiplication des animaux et toutes les actions naturelles des

hommes et des anges, il n'en a point tant de satisfaction ni de complaisance qu'il en a pour une âme qui fait un seul acte d'amour de Dieu.

L'amour de Dieu est préférable à toutes les sciences, visions et révélations, à toutes les prophéties, les miracles et les autres grâces gratuites pour admirables et précieuses qu'elles soient; car saint Paul les ayant toutes représentées aux Corinthiens, il ajoute : Je vous veux montrer un autre don plus excellent que tout ce que je viens de vous dire, et c'est la charité dont il parle incontinent.

Donnez-moi un homme qui enseigne la théologie aussi doctement que saint Thomas et que saint Bonaventure, qui prêche aussi éloquemment que saint Chrysostome et saint Augustin, qui interprète l'Ecriture aussi savamment que saint Basile et que saint Grégoire , qui ait le don des langues pour se faire entendre à tous les peuples comme les disciples le jour de la Pentecôte, qui ait des révélations aussi mystérieuses que le prophète Ezéchiel et que saint Jean l'Evangéliste, qui prédise les choses à venir aussi infailliblement que Jérémie ou qu'Isaïe , qui guérisse toute sorte de malades par son ombre comme saint Pierre, qui ressuscite les morts comme saint Martin et saint Dominique, qui convertisse à la fois les provinces et les nations entières comme les Apôtres, et qui fasse même toutes ces choses sans commettre de péché mortel, mais sans amour de Dieu; une petite villageoise qui fait un acte d'amour, est en plus grande considération devant Dieu et plus estimée de lui que cet homme-là.

Entre les belles habitudes qui peuvent orner et perfectionner une âme, les plus nobles sont les vertus, non les morales et naturelles, mais les chrétiennes et surnaturelles. Entre les vertus chrétiennes les plus excellentes sont les théologales; entre les théologales, la plus grande et la plus éminente, c'est l'amour de Dieu. L'Apôtre le déclare en paroles expresses : *Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc; major autem horum est charitas.*

Voilà un chrétien qui a une foi aussi vive que saint Grégoire Thaumaturge et qui transporte les montagnes, qui donne tous ses biens aux pauvres avec autant de libéralité que saint Jean l'Aumônier, qui endure plusieurs maladies, durant vingt-huit ans, avec autant de patience que sainte Liduvine, qui fait pénitence sur une colonne comme saint Siméon Stylite, qui souffre d'être écorché tout vif, coupé en petits morceaux, ou bien brûlé à petit feu avec autant de constance que les saints martyrs, mais sans amour de Dieu; un petit artisan qui fait un acte d'amour mérite plus que lui.

L'amour de Dieu n'est pas seulement la plus excellente de toutes les vertus, il en est le précis, l'abrégé et comme la quintessence. Il porte des noms différents selon ses divers emplois, il change de qualités sans changer de nature, et demeurant toujours lui-même, il se présente à nos yeux sous des formes et des figures différentes : car la prudence est un amour éclairé qui, faisant un heureux discernement entre les moyens qui la peuvent attacher à Dieu, et ceux qui l'en peuvent éloigner, choisit les uns et rejette les autres. La justice est un amour incorruptible qui apprend l'art de régner

en obéissant, et qui, se soumettant à Dieu comme à son souverain, commande aux créatures comme à ses esclaves. La force est un amour généreux qui surmonte avec plaisir tous les travaux qu'il faut endurer pour son bien-aimé. La tempérance est un amour fidèle qui se donne tout entier à ce qu'il aime, sans permettre que les voluptés le divisent. Ou, pour exprimer la même vérité par d'autres termes, l'amour s'appelle *prudence* quand il s'empêche de s'égarer et qu'il va droit à ce qu'il aime; il s'appelle *justice*, quand, pour consacrer à Dieu sa liberté, il dédaigne de servir aux créatures; *force*, quand il combat les douleurs qui le veulent étonner, et *tempérance*, quand il méprise les plaisirs qui le veulent corrompre. C'est saint Augustin (L. *de morib. Eccles.*) qui m'a appris cette vérité; en voici les paroles :

Nihil omninò esse virtutem affirmaverim, nisi summum amorem Dei : itaque illas quatuor virtutes quarum utinam ita sit in mentibus vis uti nomina in ore sunt omnium, sic definire non dubitem, ut prudentiam dicamus esse, amorem Dei benè discernentem ea quibus adjuvetur in Deum ab iis quibus impediri potest : justitiam amorem Deo tantum servientem, et ob hoc benè imperantem cœteris quæ hominis subjecta sunt. Fortitudinem, amorem omnia propter Deum facilè perferentem. Temperantiam amorem Deo sese integrum, incorruptumque servantem. Disons donc que l'amour de Dieu est le caractère des prédestinés, la livrée des enfants de Dieu, la vraie piété des chrétiens sur la terre, la perfection des saints dans le ciel, l'occupation de la Vierge, la béatitude de l'humanité sainte aussi bien que la félicité, l'essence et l'être actuel de Dieu même : *Deus charitas est,* dit saint Paul; et saint Bernard : *Amat et Deus, nec aliunde hoc habet, sed ipse est unde amat, unde non tam amorem habet quam ipse amor est.*

II. Or, la perfection de l'amour c'est le zèle; car si l'amour est un feu, le zèle en est l'ardeur et la flamme; si l'amour de Dieu est de l'or éclatant, le zèle est un or purifié : *Aurum ignitum,* comme dit l'Apocalypse; si l'amour de Dieu est l'âme de notre âme, le zèle est l'esprit vital et l'intelligence qui donne le branle à cette âme; et ce zèle se montre et s'exerce à convertir les pécheurs et à procurer le salut des âmes, non pas tellement quellement, mais par haine du péché, parce qu'il offense Dieu, et par estime des âmes que le Fils de Dieu a rachetées : car, si vous ne désirez le salut de vos enfants, de vos parents et autres prochains que par tendresse d'affection, par crainte qu'ils ne soient brûlés et malheureux à jamais, ce n'est pas proprement zèle, c'est compassion et pitié. Le zèle, c'est un désir ardent de détruire le péché, parce que c'est l'offense de Dieu, et de convertir les âmes, parce qu'elles coûtent si cher à notre Sauveur.

III. Tel a été le zèle de saint Ignace; il disait comme le Prophète : *Tabescere me fecit zelus meus vidi prævaricationes et tabescebam :* Quand je voyais quelqu'un qui commettait le péché et quand j'apprenais qu'on l'avait commis, j'étais tout abattu, tout pâle et défait de tristesse, je séchais de fâcherie; et pourquoi? non pas seulement et principalement parce qu'ils en seraient dam-

nés, mais parce qu'ils ont mis sous le pied vos divines lois, parce qu'ils ont méprisé vos commandements : *Quia obliti sunt verba tua inimici mei, quia eloquia tua non custodierunt ;* c'est ce qui l'a porté à prendre pour devise : *Ad majorem Dei gloriam*, et nommer son sacré ordre la Compagnie de Jésus. La plus grande gloire qu'on puisse donner à Dieu, c'est d'avoir sa crainte et éviter le péché : *Timete Dominum, et glorificate eum*, dit l'ange de l'Apocalypse : le premier et plus grand bien que nous puissions faire, c'est de ne point faire de mal et d'empêcher qu'on n'en fasse, dit saint Chrysostome, parce qu'un seul péché mortel rend plus de déshonneur à Dieu, plus de déplaisir et de desservice que toutes les bonnes œuvres de cent mille mondes ne pourraient lui rendre de gloire, de plaisir et de service.

Les prophètes anciens prévoyant le siècle d'or de la vie de Jésus-Christ sur terre, prévirent que le peuple ferait envers lui comme les payens faisaient envers les conquérants. Les noms qu'ils leur donnaient étaient empruntés des grands exploits qu'ils avaient faits : ils disaient Scipion l'Africain et Scipion l'Asiatique, parce qu'ils avaient conquis l'Afrique et l'Asie :

Ejus qui domita nomen ab Africâ
Lucratus rediit.

Les prophètes voyant que le Messie rendrait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades et la vie au morts, prédirent que le peuple le nommerait Admirable, Dieu puissant, l'Ange du grand conseil ; mais la Vierge sa mère, saint Joseph et même son Père éternel connaissant son génie, lui ont donné un nom conforme à son humeur et à l'inclination de son amour, un nom qui exprime la fin à laquelle il a référé tous ses mystères, la fin pour laquelle il est venu au monde, il a voyagé ou travaillé sur terre, et qu'il est mort en une croix : *Vocabis nomen ejus* Jesum, *ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.* Le Messie s'appelle Jésus, c'est-à-dire Sauveur, parce qu'il affranchit son peuple de l'esclavage du péché. Ainsi les enfants de saint Ignace se disent de la *Compagnie de Jésus*, parce que leur vocation est de coopérer à cette grande œuvre, de délivrer le peuple de Dieu de la servitude du péché. Tout le fruit que Jésus prétend de son incarnation, de sa vie, mort et passion c'est de bannir le péché du monde : *Hic est omnis fructus ut auferatur peccatum* (Isai. 27, 9). Et c'est aussi la fin et le but de tous les desseins, travaux et entreprises de saint Ignace ; il a entrepris de ruiner le péché en soi, dans le cœur des fidèles et dans les âmes des infidèles.

Deuxième point. — 1° Premièrement en soi ; il avait lu dans le texte sacré que Dieu envoyant ses prophètes pour inviter le peuple à la pénitence, l'Ecriture dit : *Factum est verbum Domini in manu Aggæi :* La parole de Dieu a été faite, non premièrement en la bouche, mais en la main du prophète, c'est-à-dire, qu'il l'a pratiquée avant que de la prêcher. Il avait lu dans saint Bernard que le Fils de Dieu a trois avénements : *Ad nos, in nos, contrà nos :* à nous, en nous et contre nous ; à nous en l'incarnation, en

nous par la communion, contre nous au dernier jugement. Et comme saint Jean-Baptiste, avant que de disposer le peuple au premier avénement, fit une très-rude pénitence, comme le prophète Elie qui doit préparer le monde au troisième avénement, a aussi mené une vie très-austère; ainsi le prédicateur ou le confesseur apostolique, qui veut disposer les âmes au second avénement, leur doit enseigner par son exemple la pratique de la pénitence.

Il avait lu que saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, que tous les autres saints docteurs et même que le Fils de Dieu avant que de commencer à prêcher l'Evangile, s'étaient retirés au désert, s'y exerçant en de très-rudes et rigoureuses pénitences : notre saint voulant se rendre utile à l'Eglise, s'y disposa par les mêmes exercices. En effet, si vous l'eussiez vu au commencement de sa conversion de la vie séculière à la vie parfaite, vous eussiez vu en lui une exacte observance de ces règles de la vraie pénitence : *Orare oportet intensius et rogare, diem luctu transigere, noctes vigiliis et fletibus ducere : omne tempus lacrymosis lamentationibus occupare, strato solo adhærere cineri, in cilicio et sordibus volutari, justis operibus incumbere*, *quibus peccata purgantur* (S. Cypr., *de Lapsis*).

L'Époux louant les yeux de son épouse, ses lèvres, ses mains et toutes les autres parties extérieures de son corps, sans en excepter ses œillades, ses paroles et ses actions, ajoute toujours : *Absque eo quod intrinsecùs latet*, parce que les dispositions intérieures sont mille fois plus précieuses, plus agréables et méritoires que les actions extérieures. Je pourrais vous représenter notre saint à Mont-Sarrat passant les nuits en prières dans l'église de Notre-Dame, faisant retentir ce saint lieu de ses soupirs et rugissements sacrés : *Rugiebat à gemitu cordis sui ;* baignant le pavé de ses larmes et arrosant les murailles de son sang par de rudes disciplines ; je pourrais vous le faire admirer à Manrèse, à Barcelone et aux autres villes d'Espagne et d'Italie, logeant dans les hôpitaux, couchant sur la dure, jeûnant tous les jours au pain et à l'eau, servant les malades les plus abandonnés et les plus insupportables ; je vous le pourrais représenter changeant son habit de cavalier avec les haillons d'un pauvre mendiant et se plaçant à l'église au milieu des petits enfants pour apprendre avec eux le catéchisme.

Mais il m'est impossible de vous représenter les excellentes dispositions intérieures dont il accompagnait ses pénitences extérieures, les rehaussant par ce moyen jusques à un très-éminent degré de perfection, de valeur et de mérite. C'est Dieu seul qui voyait son intérieur, Dieu seul voyait son esprit abîmé jusques au centre de son néant devant le trône de sa majesté divine ; son cœur confit en amertume dans la souvenance de ses fautes, tout brisé et pulvérisé de contrition, tout enflammé d'amour et de zèle pour la justice divine ; son cœur qui désirait détruire son corps, s'il lui eût été permis et qui disait de grande affection à chaque coup de discipline, à chaque frappement de poitrine : *Destruatur corpus peccati ! destruatur corpus peccati !* et après avoir ainsi défait et détruit le péché en soi-même, il entreprit de le persécuter et le ruiner dans le cœur des fidèles ; il pouvait dire comme le prophète :

Misit ignem in ossibus meis, et erudivit me; et le zèle que Dieu avait mis en son cœur lui enseigna trois admirables inventions pour venir à bout d'une si glorieuse entreprise.

2° (A) La première est l'instruction de la jeunesse. Si nous consultons les trois lumières dont notre esprit est capable, la foi, l'expérience et la raison, nous verrons que le meilleur moyen de bien policer une république chrétienne, c'est de nourrir et d'élever les enfants dans la piété et la crainte de Dieu. Le Père éternel, parlant de son Fils, disait qu'il serait curieux d'instruire les enfants au sortir de la mamelle : *Quem docebit scientiam et quem intelligere faciet auditum ablactatos à lacte, avulsos ab uberibus* (Is. 28, 9). Le Fils disait en l'Evangile : Laissez venir à moi les petits enfants : *Sinite parvulos venire ad me* (Matth. 19, 14). Le Saint-Esprit allègue et approuve ce proverbe : L'homme tiendra en sa vieillesse le chemin qu'il aura pris en sa jeunesse : *Adolescens juxta viam etiam cùm senuerit non recedet ab ea* (Prov. 22, 6).

Le jeune Tobie était si vertueux, que Dieu envoya un ange du ciel tout exprès pour lui trouver un parti et le marier richement (Tob. 1, 10). Le texte sacré en rend la raison, parce, dit-il, que son père lui avait appris dès son enfance à craindre Dieu et à s'abstenir du péché. Sainte Suzanne résista courageusement aux poursuites des mauvais juges qui la sollicitaient de son déshonneur et aima mieux se mettre en danger de mourir par la main d'un bourreau que de consentir au péché. Le prophète (Dan. 13, 3) en apporte la cause, que ses père et mère l'avaient instruite en la loi de Dieu dès sa jeunesse. Saint Louis conserva jusques au tombeau la robe blanche qui lui fut donnée au baptême, c'est-à-dire, son innocence pure et immaculée; l'histoire de sa vie en attribue l'honneur à la reine Blanche sa mère, qui lui disait souvent quand il était petit : Mon fils, plutôt la mort que le péché.

Le cœur des enfants est une table d'attente, une toile qui n'est point imprimée et qui reçoit telle couleur que vous voulez. Ils croient tout ce que le maître leur dit, ils reçoivent comme oracle tout ce que le régent leur enseigne, et il est évident que de bons religieux qui disent la messe tous les jours, qui font oraison mentale tous les matins, et qui vont en classe avec un esprit désintéressé purement pour l'amour de Dieu, et par désir d'avancer sa gloire, sont bien plus capables de donner de bonnes et saintes impressions à la jeunesse que des régents séculiers qui n'auront rien de tout cela.

C'est une chose étonnante de savoir l'effroyable ignorance qui était parmi les chrétiens et même parmi les gens d'Eglise avant l'établissement de cette sainte compagnie. Au diocèse de Milan les prêtres étaient si ignorants, qu'ils croyaient n'être pas obligés à se confesser, parce qu'ils entendaient les confessions des autres. En Bourgogne et autres provinces de France, voici comme on se confessait. Le prêtre disait : Si vous avez juré, vous en criez merci à Dieu ! Le pénitent répondait : Oui, sire. Si vous avez perdu la messe les jours de fêtes, vous en criez merci à Dieu ! Oui, sire; et ainsi le plus criminel n'en disait pas davantage que le plus innocent. Pensez quelle vie devait mener ceux qui se confessaient

ainsi, et une seule fois ou deux l'année; et si la parole du prophète Ozée ne se devait pas vérifier : *Non est scientia Dei in terrâ, maledictum, et mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt.* Oui, on était si débordé en toute sorte de vices, que la plus grande partie des villes chrétiennes et catholiques ressemblaient à des Babylones et à des Sodomes. J'en pourrais nommer quelques-unes où, lorsque les servantes se louaient à des maîtresses, elles mettaient cette condition en leur marché, qu'elles ne seraient point obligées de servir les fêtes et les dimanches, parce qu'elles voulaient danser tout le jour. Mais depuis que les colléges de cette sainte compagnie ont été ouverts, l'ignorance a été bannie, la jeunesse a été instruite, les vices corrigés et les hérésies réfutées; le clergé s'est perfectionné, plusieurs ordres religieux se sont réformés; les saintes congrégations ont été instituées; les séculiers ont commencé de recevoir plusieurs fois les sacrements; et c'est le second moyen dont saint Ignace s'est servi pour détruire le péché.

(B) L'Ecriture et les saints Pères nous enseignent que l'âme chrétienne qui communie dignement reçoit en l'Eucharistie un puissant renfort contre les trois ennemis de l'homme : le diable, le monde et la chair : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me :* Mon Dieu, vous avez dressé pour moi une table divine, qui me fournit des armes contre ceux qui me font la guerre, dit le Prophète; et saint Chrysostome (homil. 62, *ad populum*) ose bien dire qu'au sortir de cette sainte table, si nous avons communié dignement, nous sommes effroyables au démon comme des lions qui jettent le feu par la bouche : *Tanquam leones, ignem spirantes facti sumus diabolo formidolosi;* et saint Cyrille d'Alexandrie (lib. 4, *in Joan.*, c. 7) dit que ce sacrement réprime les révoltes de notre chair : *Sedat in nobis sævientem membrorum nostrorum legem.*

L'expérience nous fait voir que le monde et que ses suppôts ne prennent pas la hardiesse de tenter ceux qui savent être bien avec Dieu. Un fripon sachant qu'une fille est dévote et qu'elle communie souvent avec graude dévotion, n'ose pas la tenter de son déshonneur; un chicaneur qui sait qu'un conseiller a la crainte de Dieu, qu'il se confesse et communie souvent, s'empêche bien de le prier d'une injustice ou de quelque autre action contre son devoir. Avant la venue de notre saint, la plus grande partie du peuple chrétien ne communiait qu'au temps de Pâques; à présent, plusieurs communient tous les mois ou tous les dimanches, quelques-uns deux fois la semaine, les plus indévots deux ou trois fois l'année; la vraie chaleur qui agit sur ce pain céleste et qui nous fait profiter de la réfection spirituelle, c'est l'amour et la dévotion ardente pour allumer ce feu dans le cœur des fidèles.

(C) Le saint, en troisième lieu, a mis en vogue dans l'Eglise la pratique de l'oraison mentale; il est cause que tous les bons prêtres, tous les dévots ecclésiastiques, tous les saints religieux s'adonnent à la méditation; ce qui est très-important au bien de l'Eglise, d'autant que par ce moyen ils enseignent et conduisent les séculiers avec plus de lumière, de sagesse, de charité et de zèle. Ce grand saint savait que nous ne pouvons bien porter les autres à la dévo-

tion et à l'amour de Dieu si nous-mêmes n'y sommes ardents, et que le Psalmiste avait dit : *In meditatione meâ exardescet ignis.* Le feu de l'amour de Dieu s'embrasera en mon cœur par la méditation. Il savait que le même prophète, parlant de celui qui est assidu en l'exercice de la méditation est semblable à un arbre planté sur le courant des eaux qui porte beaucoup de fruits : *In lege ejus meditabitur die ac nocte, et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo;* il savait que le Saint-Esprit a dit que celui qui converse avec les sages devient sage ; et que pour devenir vraiment sage, saint et parfait, il faut souvent converser avec celui qui est la sagesse, la sainteté et la perfection essentielle.

Il avait lu ces belles paroles dans saint Bernard : *Quod tuum est spargis et perdis, si priusquam infundaris tu totus, semiplenus festines effundere; quamobrem si sapis, concham te exhibebis non canalem; hic siquidem pene simul et recipit et refundit, illa verò donec impleatur expectat et sic quod superabundat sine suo damno communicat.* Et un peu plus bas : *De plenitudine ejus omnes accepimus, disce, et tu non nisi de pleno effundere nec Deo largior esse velis. Non pudeat concham non esse suo fonte profusiorem :* Vous perdrez le peu de dévotion que vous avez si vous la répandez avant que de l'avoir reçue pleinement; pour cela, si vous êtes sage, vous ferez comme le bassin et non pas comme le canal ; celui-ci donne de l'eau à mesure qu'il la reçoit, mais le bassin attend qu'il en soit plein avant que de la répandre. L'Evangile dit que nous avons reçu des grâces de Jésus-Christ, mais que c'est de sa plénitude ; apprenez de lui à vous bien remplir avant que de vous répandre, ne désirez pas être plus libéral que Dieu; le bassin ne doit pas avoir honte de n'être pas plus abondant et communicatif que sa source. Et où est-ce que l'âme chrétienne s'enrichit et se remplit de lumière, de sagesse, de grâce et de vertu, sinon en la méditation : *Meditatio mentis ditatio.* La méditation fait toutes les richesses d'une âme.

Unus amatori Christi non sufficit orbis.

3° *Accendetur velut ignis zelus meus :* Le zèle de notre saint amant était comme le feu, qui ne dit jamais : C'est assez[1]. Notre hémisphère ne lui suffit pas, il cherche un nouveau monde, il s'étend jusques aux antipodes : il ne se contente pas de sanctifier les fidèles, il veut convertir les infidèles. Saint Jaques dit que celui qui convertit un seul pécheur, fait le salut de son âme; combien plus celui qui en convertit des milliers : *Qui converti fecerit peccatorem, salvabit animam;* notez qu'il ne dit pas seulement : *Qui converterit*, celui qui aura converti, mais celui qui aura fait convertir : *Qui converti fecerit.* Saint Ignace en a converti des milliers en France, en Espagne, en Italie et en d'autres provinces où il a été; mais il en a fait convertir des millions en Afrique, en Asie et en Amérique par les hommes apostoliques qu'il y a envoyés.

L'Eglise dit en l'office divin que le vénérable Bède a bien sujet

[1] Ignis nunquam dicit : sufficit (Prov. 30, 16).

d'appeler saint Grégoire l'Apôtre des Anglais, parce qu'il envoya en Angleterre des hommes apostoliques, non pas planter la foi, car elle y avait été dès le second siècle sous le pape saint Eleuthère et le roi Lucius, mais pour la ressusciter; à plus forte raison nous devons appeler saint Ignace l'Apôtre des Indes, du Japon, de la Chine, du Canada et de tant d'autres provinces où il a envoyé des ouvriers pour y annoncer la foi qui n'y avait jamais été. L'Ecriture (1. Machab. 2, 24) loue la sainte colère du dévot Mathatias qui, voyant un malheureux juif sacrifier aux idoles, le poignarda sur-le-champ; il fit mourir l'idolâtre, mais il ne ruina pas l'idole ni l'idolâtrie; saint Ignace, au contraire, mille fois plus heureux que lui, a renversé les idoles et ruiné l'idolâtrie en une infinité de villes sans ôter la vie corporelle aux idolâtres, et en leur donnant la spirituelle.

Le zèle du prophète Elie est fort célèbre dans le texte sacré; il fit tomber le feu du ciel qui dévora cinquante soldats avec le capitaine qui le venait prendre de la part du roi pour le faire prisonnier. Saint Ignace, au contraire, étant faussement accusé et persécuté comme un impie, impétra de Dieu, par ses prières, le feu céleste du Saint-Esprit pour ceux qui l'avaient ainsi calomnié : *Ignis à facie ejus exarsit, carbones succensi sunt ab eo.*

Phinées voyant un israélite qui commettait le péché de la chair avec une femme madianite, outré de douleur pour l'offense de Dieu, les tua tous deux sur le fait; et par ce moyen apaisa la colère de Dieu : *Cessavit quassatio, et reputatum est ei in justitiam.* Mais saint Ignace sachant qu'un homme impudique allait aux champs pour un même sujet, fit mourir le péché, et conserva le pécheur par une admirable invention de sa charité ingénieuse : il alla se jeter dans un étang glacé sur le chemin par où ce misérable devait passer, et par là il le toucha si vivement et si heureusement, qu'il lui fit rebrousser chemin et changer sa vie déréglée.

Je lis dans la vie des saints que le séraphique saint François, pour éteindre les ardeurs de sa chair, se roulait tout nu dans la neige, que saint Benoît en fit autant dans les épines, ainsi que saint Bernard dans un étang glacé; mais je ne lis point qu'un autre que saint Ignace ait fait cela pour amortir les flammes de la concupiscence en son prochain; et pour connaître que ce zèle procédait d'un amour de Dieu très-pur et désintéressé sans aucun retour à soi-même, il ne faut considérer que ce que je m'en vais vous dire. Il avait procuré qu'on établît à Rome une maison de refuge pour y loger et entretenir les pauvres filles qu'on retirait du péché, et lui-même prenait la peine de les aller chercher et les y mener. Un de ses amis lui dit un jour qu'il perdait son temps et sa peine, parce que ces malheureuses retournaient toujours à leur vomissement. N'importe, dit-il; quand je n'en empêcherais qu'une de commettre un péché mortel, je tiendrais mon temps et ma peine très-utilement employés.

Troisième point. — 1° Cette vertu a été d'autant plus précieuse et admirable en ce saint, qu'elle est plus rare parmi les chrétiens, même parmi ceux qui font profession de la dévotion, dont la plu-

part semblent dire : *Numquid custos fratris mei sum ego?* Qu'ai-je affaire de me mettre en peine du salut des autres, de retirer cette fille qui se va perdre, d'avertir ma voisine qu'un fripon hante sa fille quand elle est hors de sa maison, ou d'enseigner les mystères de la foi à mes fermiers? Je ne suis ni évêque, ni curé, je n'ai point charge d'âmes, grâce à Dieu. Vous n'avez point charge d'âmes! qui vous l'a dit? Le Saint-Esprit dit tout le contraire : *Unicuique Deus mandavit de proximo suo* (Eccli. 17, 12) : Dieu a recommandé à chacun de nous le salut de son prochain; et saint Jacques dit : *Scienti bonum, et non facienti, peccatum est illi* (Jac. 4, 17) : celui qui sait le bien et qui ne le fait pas commet un péché.

2° Je ne me suis jamais persuadé que celui-là puisse être sauvé, qui n'a point travaillé pour le salut de son prochain, dit saint Chrysostome (L. 9 *de Sacerdotio*) : *Nunquam mihi persuasi salvum fieri quemquam qui pro salute proximi nihil laboris impenderit.* La loi ancienne disait : *Si occurreris bovi inimici tui erranti, reduc ad eum; si videris asinum odientis te jacere sub onere non pertransibis, sed sublevabis cum eo;* Si vous rencontrez le bœuf de votre ennemi égaré ramenez-le à son maître; si vous voyez son âne tombé sous le faix ne passez pas outre, mais aidez-le à se lever; et si vous savez que l'ouaille de votre Sauveur soit égarée, ne tâcherez-vous pas de la ramener? Si vous voyez que l'enfant de votre Dieu, c'est-à-dire du plus grand ami que vous ayez au monde, est tombé sous le joug du péché, n'êtes-vous pas obligé de l'aider à se relever? Voilà une chose étrange, dit saint Bernard (ad *Eugenium*). Si un âne tombe, il se trouve des gens qui l'aident à se relever; et si une âme se perd, personne ne s'en soucie : *Cadit asina, et est qui sublevet, perit anima, et non est qui reputet.*

3° Si vous aimez votre âme comme vous la devez aimer par le motif d'une vraie charité et pour l'amour de Dieu, vous l'aimez parce qu'elle est l'image de la sainte Trinité, rachetée par le précieux sang de Jésus-Christ, et capable de le connaître et de le posséder. Or, toutes les âmes de vos prochains ont ces mêmes avantages. D'autre part, si vous haïssez le péché d'une haine que David appelle parfaite, vous le haïssez, parce qu'il déplaît à Dieu, le désoblige, le déshonore et le méprise; or, le péché des autres lui déplaît, le désoblige et le déshonore aussi bien que le vôtre; donc si vous ne haïssez le péché qu'en vous et non aux autres, vous ne le haïssez pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour de vous : vous ne le haïssez pas, parce qu'il offense Dieu, mais parce qu'il vous engage à la damnation. Si vous ne procurez que votre salut et non pas celui de votre prochain, l'amour que vous avez pour votre âme est un amour naturel, humain, d'intérêt, de concupiscence et non pas un amour de charité, surtout naturel et divin.

L'aumône spirituelle est incomparablement plus importante et plus nécessaire que la corporelle; cependant le Fils de Dieu dira au jour du jugement : *Allez, maudits, au feu éternel, parce que j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger!* Ce commandement oblige pour le moins, je dis pour le moins, en l'extrême nécessité, et il y a tant d'ouvriers, tant de fermiers, tant de vos

serviteurs et servantes, et en un mot, tant de pauvres gens qui travaillent pour vous, qui sont en extrême nécessité de nourriture spirituelle, qui ignorent les mystères de la foi, qui ne connaissent point le Sauveur, qui ne savent rien du mystère de l'Incarnation, de l'Eucharistie et des autres articles de foi nécessaires à salut, et vous négligez de les leur enseigner, vous ne daignez pas leur en dire un seul mot : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* Ne pensez-vous pas que Dieu aura sujet de vous dire : *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.*

4° Saint Chrysostome dit très-bien : Si votre cocher voyait une de vos cuillères d'argent dans le fumier de l'écurie, et qu'il la laissât perdre, en seriez-vous content? Recevriez-vous son excuse quand il dirait : Je ne suis pas sommelier, je n'ai pas charge de l'argenterie, vous ne m'avez pris à votre service que pour avoir soin des chevaux et conduire le carrosse! Si votre cuisinière voyait tomber dans le feu la robe de l'un de vos enfants, et qu'elle ne l'en retirât pas, l'excuseriez-vous quand elle dirait : Vous ne m'avez prise que pour vous apprêter à manger, je ne suis pas gouvernante des enfants, je n'ai pas charge de leurs habits. Une âme raisonnable est-elle moins précieuse qu'une cuillère d'argent ou qu'une robe de soie? Comment donc pouvez-vous souffrir, n'étant ni curé ni évêque, comment, dis-je, pouvez-vous souffrir en conscience, que cette âme chrétienne tombe dans le péché et se perde éternellement sans vous en soucier? N'ayez pas moins de vertu que les Scribes et les Pharisiens; ils eussent fait le tour de la terre pour gagner un payen et le faire juif : *Circuitis mare et aridam ut faciatis unum proselytum*; et ainsi quels travaux ne devez-vous pas embrasser pour gagner un mauvais chrétien et en faire un bon catholique?

5° Au *Pré spirituel* il est rapporté qu'un berger, nommé Pemnes, voyant des bêtes sauvages qui attaquaient un pauvre passant, fut paresseux de le secourir, ou par timidité ou bien par négligence; que quelque temps après il se rendit religieux, qu'il en fit une rigoureuse pénitence et qu'il fut fait abbé d'un monastère; mais que Dieu lui révéla qu'en punition de son peu de charité il serait aussi dévoré des bêtes sauvages : ce qui arriva quelques années après. Si par votre négligence, si faute de reprendre, d'avertir ou d'instruire votre prochain, si faute de retirer cette pauvre fille qui ne sait où aller, ils tombent en la puissance des bêtes sauvages, des suppôts de l'enfer, il y a danger que le même malheur ne vous arrive quelque jour par la permission de Dieu,

6° Au contraire, comme aux Actes des Apôtres la bonne veuve Tabita étant morte, les pauvres qu'elle avait assistés montraient à saint Pierre les habits dont elle les avait revêtus, ce qui émut l'Apôtre à la ressusciter. Ainsi, si vous êtes zélé pour le salut des âmes, quand vous viendrez à mourir, celles que vous aurez sauvées montreront au Fils de Dieu l'étoile de gloire que vous leur avez procurée; quelle consolation, quelle joie et quelle gloire a un enfant de saint Ignace, lorsqu'à l'entrée du ciel il verra des centaines d'âmes bienheureuses venir au devant de lui le recevoir avec honheur, le remercier des charités qu'il leur a faites. Cet écolier lui

dira : Hé! mon père! quelles obligations vous ai-je, car sans vous je serais perdu ; vous souvenez-vous du catéchisme que vous nous fîtes un tel samedi? vous nous fîtes voir le grand danger de damnation qu'il y a de s'ingérer en l'état ecclésiastique sans y être appelé de Dieu; vous fûtes cause que je refusai la cure que mon oncle me voulait résigner, où je me serais damné. Un homme de justice lui dira : Quand j'allai à confesse à vous un tel jour, si vous ne m'eussiez obligé de vendre mon office, dont j'étais incapable, j'eusse persévéré dans les injustices et dans toutes les autres fautes que j'y commettais. Un artisan lui dira : Si vous ne m'eussiez refusé l'absolution quand je retombais sans cesse en mes débauches ou en mes blasphèmes, je ne m'en serais jamais corrigé; tous ceux qu'il a gagnés au service de Dieu viendront au devant de lui avec des acclamations.

Vous avez été notre père, notre libérateur, notre directeur et notre ange gardien, vous nous avez été un vrai Raphaël : *Medicina Dei;* vous nous avez guéris des maladies de nos péchés par la médecine des sacrements; vous nous avez rendu la vue spirituelle par vos belles prédications; vous nous avez préservés, non de la gueule d'un poisson monstrueux, mais du lion rugissant qui cherchait à nous dévorer; vous nous avez conduits heureusement au voyage de la vie éternelle. Ainsi, quand nous nous mettrions en pièces pour votre service, nous ne pourrions pas vous reconnaître dignement; Dieu seul pour qui vous l'avez fait, vous en peut récompenser suffisamment; tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous témoigner par nos actions de grâces le sentiment de gratitude que nous en aurons à jamais; avouer que notre salut est la moisson de vos travaux, la conquête de vos victoires et le trophée de vos triomphes, pâmer d'amour pour vous, nous réjouir des grands mérites que vos charités nous ont acquis, vous en remercier, bénir, louer et glorifier en toute l'étendue de l'éternité bienheureuse que vous nous avez procurée. *Amen.*

SERMON CXXXVI.

DU MARIAGE DE JÉSUS-CHRIST AVEC LES AMES RELIGIEUSES.

(Pour la Fête de sainte Thérèse.)

Simile est regnum cœlorum decem virginibus quæ exierunt obviam sponso,

Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui allèrent au devant de l'Epoux. (MATTH. 25, 1.)

OUTRE la gloire essentielle que Jésus promet dans le ciel aux filles qui lui consacreront leur virginité, il leur promet encore par le prophète Isaïe (56, 5) un honneur particulier en l'Eglise et une gloire en la mémoire des hommes. C'est pour accomplir une partie de cette promesse que nous sommes ici assemblés pour célébrer la mémoire et pour honorer la glorieuse apothéose de la bienheureuse sainte Thérèse, qui s'est dédiée à Dieu

avec tant de pureté et de bonheur, qu'elle a attiré par son exemple, par ses instructions et par ses influences, une infinité de filles à l'amour de la pureté et aux noces de l'Epoux céleste. C'est en elle que se vérifie cette parole du Prophète : *Adducentur Regi virgines post eam :* c'est donc aussi en elle que s'accomplit ce qu'il dit au même lieu : La reine votre Epouse est assise à votre droite; pour cela je dois diviser mon discours en deux points. Premièrement, je vous ferai voir que sainte Thérèse, et que les religieuses qui suivent son exemple sont les vraies épouses de Jésus-Christ. En second lieu, nous verrons les propriétés de ce mariage. Le commencement de ses grandeurs, ç'a été votre faveur particulière, ô sainte Vierge ! car ayant perdu sa mère à l'âge de douze ans, elle se jeta à vos pieds devant l'une de vos images, vous priant à chaudes larmes que, puisqu'elle n'avait plus de mère sur la terre, il vous plût l'accepter pour votre fille ! et elle le dit si fervemment et de si bonne grâce, que depuis ce temps-là vous lui avez servi de mère, vous l'avez tenue en votre protection, vous l'avez conduite et gouvernée. Comme toutes les grâces qui sont en elle viennent de Dieu par votre entremise, ainsi la grâce d'en discourir utilement nous doit être communiquée par votre moyen; nous vous la demandons très-humblement, vous saluant par ces paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Judæi referebantur ad Deum ut Dominum, nos, ut ad Patrem, et ad sponsum.

I. Punctum. — Verum matrimonium contrahi inter Christum et virgines religiosas, probatur : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rescriptis pontificum, 4° Praxi antiquæ Ecclesiæ, ratione à posteriori, 6° Historiis, 7° Moralitate.

II. Punctum. — Proprietates hujus matrimonii imitantur Incarnationem : 1° Indissolubilitas. Cujus nodus est amor Christi in sponsam (a), sponsæ in Christum (b); 2° Societas ; 3° Fecunditas.

Conclusio. — Excitantur virgines ad ingressum in religionem.

Exorde. — Tout ce qui est émané de Dieu en la divinité ne subsiste que par rapport à son principe et à son origine; car, comme la subsistance du Verbe divin est une relation éternelle et personnelle au regard du Père; et comme la subsistance du Saint-Esprit n'est qu'une relation qu'il a au Père et au Fils, ainsi tout ce qui est émané de Dieu hors de la Divinité ne subsiste que par relation et par adhérence à la même Divinité; tout le bonheur, toute la félicité et la perfection des créatures consiste à être référées et destinées à leur Créateur.

Avant la venue de Jésus-Christ au monde, la plus grande faveur que Dieu faisait aux hommes, c'était de les recevoir pour ses vassaux : *Ero illis in Deum, et ipsi populus meus erunt :* Je serai leur Seigneur, leur Roi et leur Dieu, et ils seront mes serviteurs, mes sujets et mon peuple ; encore pour avoir part à cette faveur, il fallait se soumettre au sacrement douloureux de la circoncision, s'assujettir à l'observance de la loi de Moïse qui était si rigoureuse, que l'Ecriture (Act. 15, 10) l'appelle une charge insupportable; et toutefois, il n'y avait que le peuple Juif qui eût cet honneur : *Non*

fecit taliter omni nationi ; et la plus grande menace qu'on pouvait faire à quelqu'un, c'était d'être rejeté du nombre des vassaux de Dieu : *Peribit anima illa de populo suo.* Après la venue de Jésus au monde, Dieu nous a élevés à une plus grande dignité, il a daigné nous communiquer la qualité d'enfants de Dieu, nous faire participants de sa filiation, nous donner le nom et l'effet de fils adoptifs de Dieu même : *Videte qualem charitatem dedit nobis, ut filii Dei nominemur et simus* (1. Joan. 3, 7), non-seulement, *nominemur*, mais *simus.*

Premier point. — 1° Sa bonté néanmoins ne s'arrête pas là, mais s'avançant de plus en plus en l'excès de son amour, en la profusion de ses libéralités, il daigne entrer en alliance plus particulière avec les hommes; il veut avoir des âmes qui soient ses épouses bien-aimées, ce sont les vierges chrétiennes. Oui, l'Ecriture sainte, les Pères et les pontifes, les pratiques de l'Eglise naissante et les miracles authentiques nous enseignent qu'il y a un vrai, réel, actuel et légitime mariage entre le Fils de Dieu et une vierge religieuse. Vous avez peut-être quatre filles? Vous en avez donné trois en mariage à des avocats ou à des conseillers, la quatrième s'est faite Carmélite. Si on vous demande combien vous avez de filles? Vous répondez : J'en ai trois mariées ; c'est mal parler, il faut dire : J'en ai quatre mariées : cette quatrième est plus mariée que les trois autres.

Notez que je ne dis pas seulement mieux mariée, c'est-à-dire plus noblement, richement et heureusement ; mais je dis plus mariée, c'est-à-dire plus véritablement ; car son mariage avec Jésus est si vrai et si réel, que le mariage de l'homme et de la femme n'en est que le sacrement ou le symbole, le hiéroglyphe et la figure, dit saint Paul aux Ephésiens, c'est-à-dire, qu'autant qu'il y a de différence entre l'ombre et le corps, entre la copie et l'original, la figure et la réalité, le symbole et la vérité, il y a autant de différence entre le mariage de l'homme avec la femme et le mariage de Jésus avec une vierge sacrée ; comme le corps est incomparablement plus que son ombre, l'original que la copie, la réalité que la figure, la vérité que le symbole, ainsi le mariage du Fils de Dieu avec une âme religieuse est plus vrai, plus réel, plus exprès, plus étroit et plus indissoluble que celui d'un homme avec une femme chrétienne.

L'épithalame de cet hyménée, c'est le psaume 44 qui est un cantique nuptial, qui ne traite que des qualités de l'époux et de l'épouse, et qui a pour titre ces paroles : *Pro iis qui commutabuntur*, c'est-à-dire, que ce psaume est écrit pour ceux qui changeront d'état et de condition par le mariage ; et pour montrer qu'il ne parle pas du mariage corporel, mais du spirituel et virginal, une autre version dit que c'est pour les fleurs de lis : *Pro liliis ;* il y a même un livre tout entier en l'Ecriture sainte qui ne traite que de ce mariage ; le Cantique des cantiques n'est autre chose qu'un entretien familier, qu'un saint et amoureux dialogue entre le Fils de Dieu et une vierge son épouse.

2° Tertullien (*de Velandis Virginibus*, c. 16), qui avait appris sa

doctrine des disciples des apôtres mêmes, puisqu'il était au second siècle, exhortant une vierge chrétienne à être toujours voilée : *Nupsisti Christo, illi tradidisti carnem tuam, illi sponsasti maturitatem tuam, incede secundùm sponsi tui voluntatem, Christus est qui et alienas sponsas, et maritatas velari jubet, utique multo magis suas :* Vous êtes mariée à Jésus-Christ, vous lui avez consacré votre corps, vous vous êtes livrée à lui, vous devez vivre selon les inclinations de votre Epoux; si bien que s'il veut que les femmes qui sont fiancées ou mariées à des hommes se voilent, à plus forte raison demande-t-il cela de ses épouses.

Saint Ambroise (l. 1 *de Virginibus*), instruisant les vierges et leur apprenant qu'elles doivent vivre tout autrement que les gens du siècle, qu'elles doivent mener une vie toute céleste : *Non immeritò vivendi sibi usum quæsivit è cœlo quæ sponsum sibi invenit in cœlo.* Comme une fille d'Espagne venant en France en épouser le roi, apprend à parler français, s'habille à la française et fait ses compliments à la française; ainsi les vierges chrétiennes doivent parler à la mode du ciel, agir à la mode du ciel, vivre à la mode du ciel, puisque leur Epoux est du ciel et au ciel. Saint Augustin (libr. 1 *de Sancta Virginitate*) enchérit là-dessus, disant qu'elles doivent mener une vie toute divine, puisqu'elles ont l'honneur d'avoir un Dieu pour leur époux, qui les a rachetées, dotées, ornées et embellies : *Nubis regi Dei, ab ipso redempta, ab ipso decorata ;* et ailleurs il s'encourage lui-même à écrire en faveur des vierges, parce qu'il espère être secouru par celui qui a daigné être le Fils d'une vierge et l'Epoux des vierges : *Adjuvet nos Christus Virginis filius, Virginum sponsus, virginali utero corporaliter natus, virginali connubio spiritualiter copulatus.* D'où saint Chrysostome (lib. 3 *de Sacerdotio*) prend sujet d'exhorter les prédicateurs et les maîtresses des novices qui instruisent les âmes religieuses à s'en acquitter dignement. Quand on habille la reine, dit-il, et quand on l'ajuste pour le jour de ses noces, il n'y a point de gentilhomme à la cour qui ne tienne à honneur de lui rendre quelque service, il n'y a pas jusqu'aux princes du sang qui ne soient bien aises de lui présenter une épingle pour attacher son linge; ainsi nous devrions tenir à gloire, et elle ne serait point vaine, d'instruire les vierges; nous devrions être ambitieux d'avoir l'honneur d'aider à porter et orner l'épouse de Jésus-Christ.

C'est ce que faisait saint Jérôme : car écrivant de Bethléem à Rome, à une noble dame nommée Laëta, et l'invitant à lui envoyer sa petite Paule, fille de Toxotius et petite-fille de la grande sainte Paule, il lui disait : *Si Paulum miseris, et magistrum me, et nutritium spondeo, gestabo humeris, balbutientia senex verba formabo, multo gloriosior mundi philosopho, qui non regem Macedonum Babylonio periturum veneno, sed sponsam Christi erudiam regnis cœlestibus offerendam.* Oui, ce grand saint Jérôme qui était occupé à répondre aux difficultés que saint Paulin, saint Augustin, le pape Damase et d'autres personnes très-illustres lui proposaient sur l'Ecriture sainte; ce grand docteur qui avait charge de traduire la Bible, qui conduisait presque toute l'Eglise par ses avis et par ses écrits, prie qu'on lui envoie une petite fille pour la consacrer

et la préparer à être digne épouse de Jésus. Madame, dit-il, si vous m'envoyez votre petite Paule, je lui servirai de gouverneur, de nourricier et de précepteur, tout vieux que je suis je retournerai en enfance, je bégaierai avec elle pour lui apprendre à parler le langage du ciel et pour la dresser en la pratique des vertus qui sont les civilités du paradis, et en ce faisant, je m'estimerai plus glorieux que le maître de la philosophie, Aristote : il instruisait Alexandre, roi de Macédoine, qui devait mourir empoisonné auprès de Babylone, et j'aurai l'honneur d'instruire l'épouse de Jésus-Christ qui doit être présentée au ciel pour y vivre et régner éternellement.

Le même saint Jérôme (ep. 27) prend encore sur ceci l'occasion de dire que la mère d'une fille religieuse a l'honneur d'être la belle-mère de Jésus-Christ. Quand vous voulez marier une de vos filles, vous êtes ravi de lui trouver un parti qui soit en faveur et de grande autorité, afin qu'il appuie votre famille; et si le Fils de Dieu recherche en mariage une autre de vos filles, comme s'il n'avait point de pouvoir ni de crédit, vous vous refusez de lui donner une dot que vous donneriez pour un homme mortel et chétif; gardez-vous bien de lui faire ce tort; et si vous avez une fille religieuse, considérez l'honneur que Jésus vous a fait de se rendre votre gendre, et de vous faire son beau-père ou sa belle-mère; gardez-vous de faire des actions infâmes, honteuses, criminelles et indignes d'une si noble alliance.

3° Les souverains pontifes ont les mêmes sentiments que les Pères anciens : car le grand saint Grégoire (l. 3 *Registri*, ep. 9), écrivant à l'évêque Janvier, et lui commandant de priver tout à fait de la communion celui qui avait déshonoré une religieuse, appelle le crime de cette vierge un adultère; ce qui suppose qu'elle est mariée avec le Fils de Dieu; car : *Adulterium ita dicitur, quia conjugata accedit ad alterum, vel uxoratus ad alteram.* Et de notre temps, la fille du duc d'Epernon s'étant faite carmélite au grand couvent de Notre-Dame-des-Champs à Paris, ses parents sollicitèrent le pape Innocent X de lui défendre de faire profession. Ce saint-père, au contraire, lui écrivit un bref daté du vingt-cinquième d'octobre mil six cent quarante-neuf, pour l'encourager à son bon dessein; et dans ce bref il lui dit ces paroles qui montrent la vérité que j'ai proposée. « Nous avons mandé à notre nonce apostolique de vous visiter de notre part, sitôt qu'il aura reçu nos lettres, et de vous donner en notre nom, avec toutes les marques possibles de notre affection, la bénédiction apostolique, laquelle, outre que nous souhaitons avec toutes les tendresses que peut avoir un cœur de père, qu'elle vous serve à l'accroissement de toutes les vertus qui sont en vous; nous désirons aussi qu'elle vous porte en ce temps de vos saintes noces à recommander à votre céleste Epoux les nécessités de l'Eglise et les soins continuels que nous prenons pour elle. »

4° Il a raison de dire *vos saintes noces,* puisque dans l'Eglise ancienne, quand on consacrait une vierge, c'était avec des cérémonies toutes semblables à celles qui se pratiquent aux noces corporelles et au sacrement de mariage, et cela avant même que la

France fût toute convertie ; car le pape Gélase tenait le Saint-Siége avant Anastase second, auquel succéda Symmaque et puis Hormisda, sous lequel Clovis fut converti. Et vous lirez dans l'épître que Gélase écrit aux évêques de Lucanie, et en celle que saint Damase plus ancien que lui, écrit aux évêques de Numidie, et dans saint Ambroise (*ad Virginem lapsam*, cap. 5), son contemporain, que, comme le mariage se doit faire en face de l'Eglise, qu'on s'y sert de voile, d'anneau et de bénédiction, ainsi la profession d'une religieuse se faisait non pas entre les mains du curé, mais de l'évêque, ou de quelqu'un particulièrement député de lui, qu'on lui donnait l'anneau, le voile et la couronne : *Annulo suo subarrhavit me, et tanquam sponsam decoravit me coronâ.*

5° Et de là vient que les saints Pères enseignent que si une religieuse était si malheureuse que de commettre un péché de la chair, ce ne serait pas une simple fornication, mais un sacrilége et une espèce particulière d'adultère.

6° Saint Augustin dit que notre Sauveur se voulut trouver une fois visiblement à des noces corporelles en Cana de Galilée, pour nous faire savoir qu'il s'y trouve toujours invisiblement quand on les célèbre saintement et avec la modestie, la piété et le respect qu'on doit à un si grand sacrement; ainsi nous pouvons dire qu'il a épousé visiblement quelques vierges sacrées, pour nous apprendre qu'il les épouse toutes invisiblement quand elles s'en rendent dignes; il épousa visiblement sainte Catherine martyre, lui apparaissant avec sa très-sainte Mère; il fit la même faveur à sainte Catherine de Sienne; et sans aller si loin, il est dit, en la vie de sainte Thérèse, que Jésus-Christ se présenta à elle visiblement, la prit pour son épouse, lui mit l'anneau au doigt et la couronne sur la tête[1], et que deux ans avant que sa chère compagne, sœur Anne de Saint-Barthélemy vint en France, pour y établir l'ordre des Carmélites, Jésus lui apparut avec beaucoup d'éclat, paré comme un époux le jour de ses noces, et tel que David le dépeint sous le nom du Soleil (Psal. 15, 6); elle lui demanda où il allait ainsi couronné de lumière et de majesté? Il lui répondit : Je m'en vais en France pour y voir mes épouses; et alors elle aperçut un grand nombre de religieuses vêtues de blanc; c'étaient les vierges qui se devaient faire carmélites en France; comme à saint Romuald fut montrée en vision la troupe des religieux qui devaient entrer dans son ordre.

7° Si vous étiez éclairé de la même lumière que les saints, vous profiteriez des vérités que saint Ambroise (lib. 1 *de Virginibus*) vous enseigne sur ce sujet. Messieurs, il dit que ce vous est un grand bonheur, une faveur et une grâce de Dieu que d'avoir en votre maison une fille vertueuse, parce que vous lui en pouvez faire un présent très-agréable, et attirer par ce moyen, sur vous et sur votre famille, mille bénédictions, si vous consentez qu'elle s'offre à Dieu dans un monastère bien réglé; parce qu'il exauce les prières de ses épouses, qu'il accomplit leurs souhaits, qu'il se rend très-indulgent à leurs saintes inclinations, et cela très-volontiers et de bon cœur : *Illarum studiis Deus noster placido indul-*

[1] Ceci est rapporté au chap. 2e de la vie de la Mère Magdeleine.

get assensu[1]; et ailleurs, il dit qu'une fille religieuse peut obtenir pardon pour les péchés de ses parents. Si vous lui en demandez la raison, c'est qu'elle est reine, qu'elle est épouse de Jésus, et qu'une épouse a tout crédit sur son époux qui la chérit et l'affectionne, et que quand une reine demande grâce pour un criminel qui mérite la mort, on la lui octroie.

Quand la dévote Esther (4, 14) fut élevée au trône royal par son mariage avec le roi de Perse Assuérus, son oncle Mardochée lui disait : *Quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* Que sais-je, Madame, si la providence de Dieu ne vous a point mis le sceptre à la main et la couronne sur la tête, afin que vous intercédiez puissamment pour la délivrance de son peuple? Je vous dis de même, mes Sœurs : Qui sait si la providence de Dieu ne vous a pas procuré ce bonheur de vous faire épouser le Verbe incarné, afin que vous ayez plus de pouvoir, de loisir et d'affection d'intercéder pour les fidèles? Priez donc souvent et ardemment pour le salut de votre père, de votre mère, de vos parents, et du plus grand de tous les pécheurs, qui a dicté ces lignes que vous lisez.

Second point. — Le mystère ineffable de l'incarnation du Fils de Dieu et l'adorable alliance qu'il a daigné contracter avec la sainte humanité, est le modèle, l'idée et l'original de ce saint hyménée; ce mariage des religieuses est une expression, une copie ou une représentation de ce grand mystère. Or, la théologie nous apprend que l'union hypostatique du Verbe divin avec l'humanité sainte, a trois effets admirables, trois excellentes propriétés : l'indissolubilité, la société et la fécondité. L'indissolubilité, c'est-à-dire, que cette union hypostatique est si étroite, ce nœud si ferme et serré, cette alliance si ferme et si inviolable, que rien ne l'a jamais pu dissoudre; la mort a bien pu détacher en la croix l'âme sainte de Jésus-Christ d'avec son corps adorable, mais elle n'a pas eu la force de diviser la divinité des parties de l'humanité; si bien, qu'après la mort de Jésus, son âme sainte était dans les limbes et son corps précieux était dans le tombeau; mais ni l'âme, ni le corps n'étaient point séparés du Verbe divin et adorable, car : *Quod semel assumpsit nunquam dimisit.*

Société, c'est-à-dire que par un admirable commerce, par une heureuse communion et communauté de biens, que les théologiens appellent communion d'idiomes, tout ce qui est propre à la divinité est attribué à l'Homme-Dieu; et tout ce qui est propre à l'humanité est attribué au Verbe incarné. On dit, et il est vrai que cet homme qui s'appelle Jésus est infiniment puissant, sage, bon et parfait. On dit, et il est vrai, que Dieu a été visible, mortel, passible, couché dans une crèche, attaché à une croix et sujet aux autres misères de la vie humaine : *Venit in hunc mundum dives, et misericors negotiator cœli, communicatione mirabili iniit commercium salutare nostra suspiciens et sua tribuens*, dit saint Léon (Serm. 1 *de Passione Domini*).

[1] Saint Ambr., lib. 2 *de Virginibus initio. — Ad Virginem lapsam*, c. 4.

Fécondité, c'est-à-dire, que ce mystère a été le principe et l'origine d'un nombre innombrable d'enfants spirituels que Jésus a donnés à son Eglise; c'est de cette génération que Denys le Chartreux, Lyranus et autres docteurs entendent ces paroles d'Isaïe : *Generationem ejus quis enarrabit* (Isai. 53, 8)? l'alliance d'une religieuse avec le Verbe incarné étant un vrai mariage, une suite et une imitation de l'incarnation, ces trois propriétés s'y rencontrent très-parfaitement. Il y a indissolubilité ; le vœu solennel qu'elle a fait, l'a liée et consacrée si irrévocablement à Jésus, qu'elle ne s'en peut pas dédire.

1° En la primitive Eglise quand on donnait le voile à une vierge on lui mettait un anneau au doigt, pour lui apprendre que dès lors elle était irrévocablement dédiée, engagée et liée à Jésus : *Anno suo subarrhavit me Dominus meus, ut nullum præter eum amatorem admittam.* Cet anneau représente l'amour éternel que Jésus lui a promis, l'amour perpétuel qu'elle a voué à Jésus; amour qui est le lien, l'attache, le nœud indissoluble et le contrat de mariage qui les oblige, les engage et les unit inséparablement l'un à l'autre; c'est saint Bernard (Serm. 38 *in Cant.*) qui le dit : *Verè spiritualis sanctique connubii contractus est amor, parum dixi contractus, complexus est sponsus, et sponsa sunt, ne quæras aliam inter sponsos necessitudinem vel connexionem, præter amari, et amare.* Le contrat du mariage spirituel, c'est l'amour, et il n'en est pas seulement le contrat, il en est le nœud, la liaison et la conjoncture; cet anneau était d'or ou d'argent, les plus purs de tous les métaux, ce qui montre que cet amour est très-pur; il était enrichi d'un diamant ou de quelque autre pierrerie, ce qui apprend que ce mot amour est appréciatif; il était de figure ronde, ce qui signifie que cet amour est constant et d'éternelle durée. Oui, mes Sœurs, l'affection que Jésus a pour vous est un amour très-pur, gratuit et désintéressé, amour d'amitié et de bienveillance, qui ne demande pas vos biens, mais vous-mêmes, votre cœur, votre amour : *Amare et amari;* il ne vous aime pas pour vos richesses, ni pour la dot que vous avez apportée; car il aime autant une sœur converse qui n'a rien apporté, qu'une demoiselle qui aurait apporté dix mille écus, si elles l'aiment également. Il ne vous aime pas pour votre belle voix, il aime autant celle qui fait la lessive que celle qui chante au chœur; il ne vous aime pas pour vos services, car il aime autant celle qui est malade et inutile à l'infirmerie que celle qui instruit les novices.

Cet amour est appréciatif, il vous chérit, il vous prise, il vous estime comme des trésors : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus :* vous lui êtes précieuse comme des perles orientales. Saint Ignace, martyr, écrivant à son disciple : *Virgines serva, tanquam prætiosa Christi monilia* (Ignat. *ad Heronem*) : Je vous recommande les vierges, car ce sont les joyaux et les pierreries de Jésus. Et saint Jérôme (Ep. 17 *ad Litan.*) écrivant à une dame, de la crainte qu'on doit avoir de ternir tant soit peu la pureté des vierges, dit que Jésus en est jaloux comme de ses perles, de ses pierreries et de ses plus riches ornements : *Gemmas suas, et pretiosissima ornamenta defendit.* Si vous aviez, mes Sœurs, tout l'or des Indes,

les trésors des richesses du monde et toutes les finances des rois; et si vous les donniez en aumônes aux pauvres, cette offrande ne serait pas si agréable à Jésus-Christ, ce sacrifice ne lui semblerait pas de si bonne odeur que le présent que vous lui avez fait quand vous vous êtes consacrées à lui.

Il vous aime d'une affection si constante, si ferme, si solide et si inviolable, que rien n'en peut rompre les nœuds, non pas même la mort qui ruine toutes choses, si vous n'étiez si malheureuses que de commencer vous-mêmes le divorce. Au mariage corporel, quand une des parties vient à mourir, le mariage est dissous, il n'y a plus d'alliance, ils ne sont plus mari et femme. Si le Lazare, ou le fils de la veuve eussent été mariés avant leur première mort, étant ressuscités par le Fils de Dieu, ils eussent pu épouser d'autres femmes et leurs femmes d'autres maris. Mais tant s'en faut que la mort mette un divorce en votre mariage, qu'au contraire elle le consomme, elle l'achève, elle l'accomplit et le perfectionne; car quand vous viendrez à mourir, vous serez unies à votre divin Époux, plus étroitement, plus heureusement et plus parfaitement que jamais. Il vous dit par Osée : *Sponsabo te mihi in fide, in sempiternum*, tant son amour est fidèle, ardent, désintéressé et persévérant; et comme sa sainte Mère tâche toujours de se conformer à ses inclinations, voyant ce grand amour qu'il vous porte, elle a aussi des affections et des tendresses incroyables pour vous, comme pour ses belles-filles alliées en qualité d'épouses de son fils. Et saint Ambroise vous assure qu'elle vient au devant de vous à l'heure de votre mort, qu'elle vous reçoit en sa compagnie, qu'elle vous embrasse, vous fait entrer en la salle des noces et vous présente à son Fils au royaume des cieux : *O quantis illa virginibus occurret! quantas complexa ad Dominum trahet!*

Plutarque dit, et l'expérience ne le montre que trop, qu'il y a presque toujours je ne sais quelle antipathie ou aversion naturelle de la belle-mère envers sa bru; il en apporte deux raisons. Premièrement, parce qu'il semble à la belle-mère que l'amour de son fils n'est plus si grand envers elle, et qu'il le partage entre sa mère et sa femme. Secondement, elle s'imagine que l'empire et la domination qu'elle avait en la famille n'est plus si absolu, mais diminué, parce que sa bru y commande aussi. C'est tout le contraire en ce mariage-ci. Marie, qui est la belle-mère, aime uniquement sa belle-fille pour des raisons toutes contraires. Premièrement, tant s'en faut que l'amour de Jésus envers Marie se diminue quand il épouse sainte Thérèse, qu'au contraire il s'augmente beaucoup, parce que Marie est cause que Jésus a une si chère épouse : *Adducentur Regi virgines post eam;* c'est Marie qui a influé en sainte Thérèse le désir, l'amour et la persévérance en la virginité. En second lieu, le domaine de Marie s'augmente par ce mariage, sa couronne devient plus illustre, sa gloire et récompense accidentelle s'accroît; elle reçoit une joie, un contentement et un honneur particulier de voir à sa suite sainte Thérèse et tant d'autres religieuses qui imitent l'exemple de sa pureté; elles sont les filles d'honneur, les demoiselles qui suivent Marie et qui l'honorent par état. Quand vous faites la révérence à un

prince, vous l'honorez par action passagère ; mais un serviteur qui est à sa suite l'honore par son état. Si vous disiez tous les jours trois fois le chapelet bien dévotement, vous honoreriez beaucoup la Vierge, mais ce ne serait que par action, ou pour mieux dire, par parole pendant cette vie. Sainte Thérèse, ayant gardé la virginité, l'a honorée et l'honore par état en toute l'étendue des siècles : car Marie recevra à jamais une gloire accidentelle d'avoir influé la pureté au cœur de cette sainte fille.

(A) L'amour ne se paie que par amour, si bien qu'étant ainsi aimée du Fils de Dieu et de sa sainte Mère, vous devez user de revanche en son endroit et lui rendre le réciproque dans l'amour même, et ainsi vous le devez aimer d'un amour pur et gratuit, non mercenaire ou intéressé ; vous le devez aimer, non pas pour ses biens, pour ses faveurs et pour ses bénédictions, mais pour lui-même, l'aimer dans les aridités, les sécheresses, les désolations et les tentations, autant et plus que dans les consolations, les douceurs, les tendresses et les prospérités : *Sufficis ipsa Deo, sufficiat tibi Deus*, dit un grand saint ; Dieu ne demande que vous et votre amour, vous ne devez souhaiter que lui et son amour.

Vous le devez aimer d'un amour appréciatif qui soit l'unique trésor, la seule joie et les délices, qu'il soit lui seul le contentement, l'occupation et la béatitude de votre cœur ; vous devez l'aimer d'un amour si constant, si solide et si persévérant, que vous puissiez dire avec saint Paul : *Qui est-ce qui nous séparera de la charité de Dieu?* je suis assuré que ce ne sera ni l'épée, ni la faim, ni l'affliction, ni la mort.

Hé ! qu'est-ce qui pourrait détacher ces saintes filles de l'amour de leur Epoux, maintenant qu'elles le possèdent, puisqu'avant que d'être ses épouses rien n'a pu les empêcher d'en faire la recherche et les poursuites ? Elles n'ont point considéré les tendresses de leur père, les larmes de leur mère, les affections de leurs parents, la familiarité de leurs compagnes, les honneurs du monde, les délices de la chair, les aises de la vie, ni les partis avantageux et honorables qu'elles pouvaient espérer dans le siècle ; elles ont fait litière de tout cela, elles n'ont point appréhendé la clôture, la solitude, la pauvreté, les rigueurs, l'austérité, les humiliations, ni les mortifications de la religion, pour se donner à Jésus-Christ, tant l'amour qu'elles lui ont porté a été constant et généreux ; et pour ne s'en pouvoir dédire, pour mettre une parfaite indissolubilité en leur amour et en leur mariage, elles l'ont noué par un vœu solennel et irrévocable.

2° Le second effet du mariage, c'est la société. Les lois civiles ordonnent sagement qu'une femme mariée soit associée à son mari dans les biens temporels et spirituels, dans les choses humaines et divines : *Socia rei divinæ ac humanæ*, dit la loi *Adversus*[1]. Cette propriété se trouve très-parfaitement en l'alliance de Jésus avec les religieuses : *Dilectus meus mihi, et ego illi :* Il est tout à elles et elles sont toutes à lui ; il leur donne son corps, son Saint-Esprit, son cœur, ses affections, ses mérites, tout ce qu'il a et tout ce qu'il

[1] Codice *de Crimine expilatæ hæreditatis.*

est : *Jàm corpus ejus corpori meo sociatum est, et sanguis ejus ornavit genas meas,* disait sainte Agnès.

Mulieres coruscant radiis maritorum, dit la maxime de la jurisprudence : Une épouse partage avec son époux tous les titres d'honneur et toutes les prérogatives qui la rendent illustre et recommandable ; s'il est comte, elle est comtesse ; s'il est marquis elle est marquise ; s'il est duc, elle est duchesse ; s'il est prince, elle est princesse ; donc, par une conséquence infaillible, les religieuses sont toutes reines quand elles ne seraient que roturières et villageoises de race, puisqu'elles sont épousées d'un roi et du Roi des rois ; et de là vient que toutes les âmes bien éclairées de Dieu ont toujours eu de grands sentiments d'honneur et de respect pour elles. Mes Sœurs, saint Augustin (ep. 109) vous déclare que vous devez vous estimer plus honorées et vous glorifier davantage de l'alliance que vous avez avec la moindre de vos sœurs religieuses, que de la plus noble alliance que vous ayez jamais eue dans le monde : *Magis studeat de pauperum sororum societate, quàm de parentum divitum dignitate gloriari.* Si vous lui en demandez la raison, c'est que votre sœur, ou quelque autre parente que vous avez dans le monde, n'est que comtesse ou duchesse, au lieu que la plus pauvre de vos sœurs religieuses, oui la plus pauvre, la jardinière, la boulangère et la cuisinière, est une reine, l'épouse d'un roi et l'épouse du Roi des rois. On ne le croit pas dans le monde, mais il est vrai néanmoins, et plus assuré qu'il n'est vrai que vous me voyez et que vous m'entendez ; car vos yeux et vos oreilles vous ont souvent trompés et l'Eglise ne peut tromper, et c'est elle qui nous assure de cette vérité : *Septus choreis virginum, Sponsus decorus gloria, sponsisque reddens præmia.*

L'impératrice sainte Hélène entrait souvent dans les monastères, pour y vivre en religieuse (*In vita S. Helenæ*, 18 aug.) ; ne le pouvant pas être de profession, elle y servait les sœurs à deux genoux en grand respect et avec une profonde humiliation d'esprit et de corps. Si vous lui en eussiez demandé la raison, elle eût dit : C'est que je ne suis qu'une femme de l'empereur de la terre, d'un prince mortel et corruptible ; mais ces vierges-ci sont épouses de l'Empereur du ciel, immortel et impassible.

3° Oui ; mais, me dira quelqu'un, le mariage corporel a cet avantage qu'il est ordinairement fécond, au lieu que les vierges sont stériles et ne produisent rien. Qui vous l'a dit qu'elles sont stériles ? Le Prophète royal ne le dit pas : *Uxor tua sicut vitis abundans?* Il parle au Fils de Dieu, et il lui dit que son épouse est féconde comme un cep de vigne fertile et abondant. Le mariage corporel peuple la terre et bien souvent l'enfer ; mais le spirituel peuple le ciel et remplit le siége des anges. Le Fils de Dieu ne peut mentir, car il est la vérité même, il garde infailliblement sa parole, et il a promis en saint Marc, que quiconqne se priverait de quelque plaisir, profit, honneur, ou de quoi que ce soit, pour l'amour de Dieu et pour obéir à l'Evangile, il recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. Ces vierges se sont privées de l'espérance d'avoir des enfants pour l'amour de Dieu et pour obéir à l'Evangile qui conseille la virginité, Dieu donc est

obligé de leur tenir la promesse, leur donner le centuple et les rendre fécondes, non pas en lignée corporelle, qui n'apporte souvent que des soucis et des fâcheries, mais en productions spirituelles, en fruits de bonnes œuvres et en plusieurs âmes qu'elles enfantent dans le ciel par leurs prières, qui leur donneront beaucoup de joie, d'honneur et de gloire accidentelle en l'éternité bienheureuse. On verra dans le ciel toute autre chose que ce qu'on pense sur la terre : on pense souvent que nous faisons de grands fruits par nos prédications, que nous gagnons beaucoup d'âmes à Dieu, que nous avons converti un tel et un tel qui étaient de grands pécheurs, et on verra dans le ciel que ça été une telle religieuse qui priait Dieu avec ferveur, qui gémissait et qui pleurait au pied du crucifix, qui faisait pénitence pour la conversion des âmes.

Quand sainte Thérèse s'enferma dans un monastère à dessein d'y être recluse, cachée et inconnue au monde toute sa vie, qui eût pensé qu'elle serait féconde comme elle l'a été ? Comme la dévote Rebecca, étant stérile au commencement, devint si féconde par les prières du saint patriarche Isaac, son époux, qu'elle conçut deux enfants jumeaux, qui furent les sources et les principes de deux peuples : *Duo populi sunt in utero tuo;* ainsi sainte Thérèse s'étant soumise à la stérilité corporelle par le vœu de virginité, a reçu tant de bénédictions en son mariage spirituel, qu'elle a produit et donné à l'Eglise deux ordres sacrés : celui des Carmes-Déchaussés et celui des Carmélites.

Conclusion. — Finissons par les paroles que le prophète Isaïe adresse à une fille chrétienne qui est dans le monde, et qui vit selon le monde : *Consurge, consurge, excutere de pulvere, solve vincula colli tui captiva filia Sion* (Isai. 52, 2). Vierge mondaine, qui avez l'honneur d'être fille de Sion, ou fille de l'Eglise, qui avez le bonheur d'être chrétienne et catholique, élevez-vous : *Consurge,* rehaussez vos pensées, vos désirs et vos affections ; où est cette grandeur de courage dont vous vous glorifiez si souvent ? Soyez piquée d'ambition et de jalousie, mais d'une sainte ambition, d'une louable jalousie envers ces saintes filles-ci, qui emportent le ciel pendant que vous vous amusez à la terre, qui ont épousé un monarque, pendant que vous recherchez l'alliance d'un homme Voyez quelle différence entre les femmes séculières et les religieuses. Celles-là pensent avoir bien rencontré quand elles ont un mari qui est avantagé de noblesse, de richesse, de beauté d'esprit ou de corps; et celles-ci ont un époux dont tous les rois sont les vassaux, à qui le ciel et la terre appartiennent, qui est la sagesse éternelle, la splendeur du Père et l'éclat de sa substance; celles-là ont un mari qu'on ne peut jamais contenter, et celles-ci ont un époux qui agrée, qui admire et qui loue les moindres services qu'on lui rend, les plus petites actions et perfections de ses épouses : *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui ;* celles-là ont un mari qui leur parle impérieusement et quelquefois avec injure et malédiction, et celles-ci ont un époux qui leur parle en les flattant et avec éloge d'honneur : Ma belle, ma colombe, ma bien-aimée : *Amica mea, columba mea, speciosa mea ;* celles-là

ont souvent un mari qui mange ou qui dissipe leur bien, et celles-ci ont un époux qui ménage tout ce qui leur appartient, qui les fait mériter par les moindres bonnes œuvres, qui rend illustres par des miracles leurs cendres, leurs vêtements et leurs suaires; celles-là ont souvent une belle-mère qui les regarde de travers, qui les conduit, qui les afflige, qui leur est une marâtre; et celles-ci en ont une qui les console, qui les chérit et les protége, qui les caresse, qui les conduit et les gouverne très-sagement; élevez donc votre esprit à considérer ces grandes différences : *Consurge.*

Excutere de pulvere, secouez la poussière des vices et des imperfections qui sont cause que Jésus-Christ ne vous recherche pas en mariage. Sainte Catherine, martyre, étant encore payenne, la Vierge lui apparut et la présenta à son divin Enfant qu'elle portait entre ses bras, la lui offrant pour son épouse, et il la repoussa dédaigneusement, en disant : Elle n'est pas belle! elle n'est pas belle! parce qu'elle n'était pas encore baptisée; ainsi elle se fit baptiser, et un peu après il lui apparut et l'épousa. Peut-être que la Vierge que vous invoquez quelquefois vous présente à son Fils, le priant de vous appeler à la religion et de vous prendre pour son épouse : mais il vous rebute, en disant : Elle n'est pas belle! c'est une coquette, une glorieuse, une cajoleuse, une danseuse, une envieuse, une indévote, une imparfaite, une désobéissante ou une sensuelle; recevez le baptême de la pénitence, faites une bonne confession, tout autre que vous n'avez fait jusqu'à présent.

Solve vincula, rompez ces liens qui vous attachent au monde, ces respects humains, ces tendresses trop grandes pour votre père et votre mère, l'affection à ce jeune homme, à vos atours et à vos bijoux. Faut-il que si peu de chose vous retienne et vous empêche un si grand bien?

Captiva filia Sion. Quelle pitié que vous soyez captive du monde et du démon, étant fille de l'Eglise! Dites comme sainte Félicité : elle était en prison, condamnée à mourir pour la foi avec quelques autres chrétiens; mais parce qu'elle était grosse, il y avait apparence que le juge, selon la loi, ferait différer son supplice jusques après ses couches. Elle, qui désirait mourir avec les autres, pria Dieu qu'elle accouchât bientôt : ce qu'elle fit; et comme ce fut avant le temps, elle endurait de grandes douleurs et s'en plaignait; le geôlier se moquait d'elle : Pauvre femme, à quoi penses-tu! si tu ne peux endurer à présent une petite tranchée, comment endureras-tu l'un de ces jours les roues, les tenailles et les chevalets qui te sont préparés pour ton opiniâtreté? C'est moi, dit-elle, qui souffre maintenant, et pour cela les douleurs me sont rudes et insupportables; mais quand je souffrirai pour la foi, les supplices me sembleront légers, parce que ce sera Jésus qui endurera en moi.

Peut-être que, depuis quelque temps, vous avez inspiration d'entrer dans un monastère pour éviter le danger de vous perdre et les piéges qui sont dans le monde; mais le démon qui est votre geôlier et qui vous tient captive : *Captiva filia Sion*, le démon, dis-je, vous retient en vous disant : Pauvre fille, à quoi penses-tu? tu as peine de jeûner trois jours de Quatre-Temps, comment jeûneras-tu trois carêmes, ou bien les deux tiers de l'année? Tu as peine de

porter une chemise de toile si elle n'est bien fine, et comment pourras-tu porter une robe de grosse bure sans linge? Tu as peine de passer une après-dînée sans compagnie, sans visite active ou passive, et comment pourras-tu passer les mois et les années entières toute seule en une cellule? Répondez comme cette sainte : J'ai répugnance à présent de souffrir quoi que ce soit qui combatte mes sens, parce que c'est moi qui endure, mais si j'embrasse la croix pour l'amour du Sauveur, il endurera en moi, il armera ma faiblesse, il m'animera de son esprit divin, il me tiendra compagnie dans la solitude, il me consolera dans les aridités, il me tiendra par la main dans les tentations, il me donnera des forces pour porter les austérités, il les adoucira en ce monde par sa grâce et les couronnera en l'autre par sa gloire. *Amen.*

SERMON CXXXVII.

POUR LA FÊTE DE SAINTE URSULE.

Simile est regnum cœlorum decem virginibus, quæ acceperunt lampades suas.
Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui ont allumé leurs lampes.
(Matth. 25, 1.)

En la solennité de ce jour, nous voyons par expérience combien est vénérable ce que disent les Pères anciens, que la virginité qui était auparavant stérile, depuis l'incarnation et depuis l'enfantement d'une vierge, est devenue extrêmement féconde, et qu'au lieu que le mariage ne peuple que la terre et souvent les enfers, la virginité peuple le ciel et grossit le nombre des anges. Quelle femme mariée a jamais donné au monde plus de vingt ou vingt-cinq enfants? et vous voyez que sainte Ursule, par son exemple et son conseil, enfanta au ciel en un même jour onze mille âmes angéliques. Quand je serais doué d'une éloquence aussi heureuse et énergique que la sienne, je ne pourrais dignement célébrer ses louanges, ni celles de ses saintes compagnes. L'Église dit : *Quas dignâ mente non possumus celebrare.* Que nous ne pouvons dignement honorer, pas même par pensée : *Quomodo ergo vis in linguam ascendat, quod in mentem non potest ascendere?* Ce que toute l'Eglise ne peut dignement révérer par pensée, comment est-ce que le moindre de l'Eglise le pourra dignement célébrer par parole? Ce qui me console en ce sujet, c'est la qualité plus ordinaire que vous portez en l'Eglise, ô sainte Mère! vous êtes tous les jours appelée la *Vierge des vierges*, non-seulement, parce que vous êtes la première, la principale et plus noble de toutes, mais encore parce que c'est vous qui avez arboré l'étendard de la sainte virginité; c'est vous qui avez semé en la terre cette belle fleur de lis; c'est vous qui avez influé la pureté ès cœurs de ces saintes vierges, c'est vous qui communiquez la grâce d'en discourir fructueusement. Je vous la demande en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Christus regnum cœlorum bene comparat virginibus.

I. Punctum. — Virgines sacræ comparantur angelis ob puritatem : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Experientiâ, 4° Ratione.

II. Punctum. — Virgines ursulinæ comparantur angelis, ob charitatem, et hoc in tribus : 1° In charitatis principio, 2° In exercitio, 3° In præmio.

Conclusio. — Exhortatio ad virginitatem.

Exorde. — Notre Seigneur Jésus-Christ après avoir recommandé la virginité aux fidèles par son exemple, en ce qu'il a voulu naître d'une Vierge, en ce qu'il a voulu être vierge toute sa vie, en ce qu'il a voulu que son père nourricier fût vierge, en ce qu'il a légué sa sainte Mère à un apôtre vierge ; Notre Seigneur, dis-je, pour la persuader vivement par ses paroles en l'Evangile de ce jour, n'use point d'autre rhétorique que de comparer les anges aux vierges et les vierges aux anges : je dis aux anges, car, il est certain que lorsqu'il dit *que le royaume des cieux est semblable à dix vierges*, par le royaume des cieux il entend l'assemblée des anges, puisque en ce temps-là auquel il apportait cette comparaison, il n'y avait personne dans le ciel avec Dieu que les anges. Grand honneur à la vérité, et grand sujet de consolation pour les congrégations des vierges, que d'être comparées aux hiérarchies célestes par l'oracle de la vérité, la sapience éternelle. Jésus-Christ n'a rien trouvé au ciel à quoi il pût dignement comparer les anges, il a cherché cette comparaison sur la terre et il a comparé les anges aux vierges; Jésus n'a rien trouvé sur la terre à quoi il pût dignement comparer les vierges, il a cherché cette comparaison dans le ciel et il a égalé les vierges aux anges. Je ne trouve point en toute l'Ecriture que Jésus ait comparé le royaume des cieux à dix hommes, à dix patriarches, à dix apôtres, ni à dix martyrs, mais seulement à dix vierges, c'est-à-dire à une assemblée ou couvent de religieuses; mais afin qu'en déduisant cette comparaison, mon esprit et ma langue ne s'égarent pas à parcourir les divers monastères qui sont en l'Eglise de Dieu, je veux demeurer dans le lieu où je suis, et vous faire voir qu'entre toutes les religieuses il n'y a rien de plus semblable à un ange qu'une vierge de sainte Ursule, rien de plus semblable à une fille de sainte Ursule qu'un ange.

Je me doute, Messieurs, que quelqu'un d'entre vous s'imagine prévenir ma pensée et croit que je veuille dire que, comme les filles qui sont de l'Ordre de Saint-Benoît, ou de Saint-Bernard, s'appellent Bénédictines ou Bernardines, qu'ainsi on pourrait nommer Angélines ou Angéliques les religieuses Ursulines, puisqu'elles suivent l'institut de la bienheureuse Angèle. Non, je ne veux établir une si belle vérité sur une simple paronomasie, mais sur des textes exprès de l'Ecriture, sur la doctrines des Pères et sur des raisons puissantes et évidentes; et vous montrer dans les deux points de mon discours, que les vierges de sainte Ursule, entre toutes les religieuses, jouissent, non-seulement du nom, mais encore des vraies qualités et des propriétés des anges.

Je remarque donc que l'Ecriture sainte a coutume de donner deux noms à ces bienheureux courtisans de Dieu, qu'elle les ap-

pelle des esprits et des anges : *Qui facit Angelos spiritus;* l'un convient à leur nature et l'autre à leur office; ils sont appelés esprits, parce que ce sont des intelligences séparées, qui n'ont aucun rapport à la matière, ni aux choses matérielles; ils sont anges, c'est-à-dire envoyés parce que leur office est d'être envoyés et employés de la part de Dieu à la conduite des hommes et des autres créatures : *Omnes sunt administratorii spiritus* (Hebr. 1, 14). En suite de ces deux noms, ils sont doués de deux qualités, de deux prérogatives et propriétés signalées, d'une admirable pureté et d'une charité très-ardente. La pureté est une excellence de leur nature, la charité un apanage de leur office. Ils sont purs, parce qu'ils sont esprits, et ils sont charitables, parce qu'ils sont anges bienheureux; parce qu'ils sont purs, ils voient la face du Père céleste, et parce qu'ils sont charitables, ils veillent à la défense et à la protection des hommes.

Ne sont-ce pas les vraies propriétés et les vertus des religieuses de ce monastère : la chasteté, et la charité? La chasteté en tant qu'elles sont vierges, la charité en tant que vierges de sainte Ursule? La chasteté les rend agréables à Dieu, la charité les rend profitables aux hommes; par la chasteté, elles sont des fleurs de lis, et par la charité elles sont des roses au parterre de l'Eglise; par la chasteté, elles sont des perles que le riche marchand de l'Evangile achète au prix de tous ses biens, et par la charité elles sont des abeilles qui composent, comme sainte Cécile, le miel de la dévotion au cœur des âmes qu'elles instruisent : *Cœcilia famula tua quasi apis tibi argumentosa deservit.* La chasteté les rend propres à la contemplation, et la charité les applique à l'action; la chasteté les fait capables de l'office de Marie, et la charité les abaisse aux exercices de Marthe; la chasteté les fait comme de belles glaces qui reçoivent avec plénitude les rayons du Soleil de justice, et la charité les fait être des miroirs ardents, qui lancent aux cœurs de ces petites filles les flammes de l'amour de Dieu. Ce sont deux prérogatives qui les rendent semblables aux anges; suivez-moi, s'il vous plaît, avec attention, et je vous le montrerai dans la suite de mon discours.

Premier point. — 1° En saint Matthieu, chapitre 22e, les Sadducéens proposant à Jésus une question d'une femme qui avait été mariée sept fois, et lui demandant à qui de ces sept maris elle appartiendrait après la résurrection, il leur répond : Vous êtes bien simples, et vous ne savez guère les mystères de la Jérusalem céleste : les bienheureux dans le ciel seront semblables aux anges; et en quoi : *Neque nubent, neque nubentur;* ils ne seront point mariés. Donc, ceux qui, par grâce et par amour de la pureté ne se marient point, ont par avance et par anticipation, dès cette vie, ce que les autres saints n'auront qu'après la mort, ils sont déjà semblables aux anges.

2° Les Pères anciens, qui étaient animés de l'esprit de Jésus, tiennent le même langage que lui. En l'Eglise orientale, saint Grégoire de Nazianze au commencement de ce poème qu'il a fait en l'honneur de la virginité, dit :

Salve virginitas divino tradita dono,
Christi pars, et spiritibus sociata supernis.

C'est un don de Dieu, c'est le partage de Jésus, c'est une ressemblance et une espèce d'association aux esprits angéliques. En l'Eglise occidentale, saint Augustin : *Virginalis integritas, Angelica portio est.* L'intégrité virginale est le lot et le patrimoine des anges. Saint Ambroise (lib. 1 *de Virginibus*) : *Nemo miretur, si Angelis comparentur, quæ angelorum Domino copulantur.* Il ne se faut pas étonner si on compare les vierges aux anges, puisqu'elles sont mariées au Roi des anges.

3° Les anges les respectent comme les épouses de leur Maître; qu'ainsi ne soit, sans sortir du sujet de la fête de ce jour, l'histoire ecclésiastique nous apprend que sainte Ursule et ses saintes compagnes, ayant été cruellement égorgées sur la mer à l'embouchure du Rhin, les anges amenèrent leurs corps au rivage de Cologne, où ils furent inhumés avec tant de privilége, que la terre du cimetière où ils sont ne peut souffrir aucun corps d'hommes, comme parle la tradition; toutes les fois qu'on y enterre un homme, la terre le rejette, on le trouve déterré le lendemain. N'est-ce pas une grande merveille et une faveur bien extraordinaire que le Roi des rois, et le Dieu tout-puissant, en la présence duquel les étoiles ne sont pas pures, daigne envoyer du ciel tout exprès ses enfants d'honneur, pour avoir soin de ces corps privés de vie, insensibles, et dont la première origine n'est que de terre.

Je sais bien que Dieu n'est pas comme les hommes qui oublient leurs amis après leur décès; je sais bien que l'amour que Dieu porte aux âmes choisies est si grand et si ardent, qu'il s'étend même jusques aux corps, qui ont été les demeures ou les sanctuaires de ces âmes, et qu'il a toujours eu soin de faire inhumer et révérer après la mort les cendres de ceux qui l'ont honoré pendant leur vie; mais qu'il ait député des anges à cet office pour d'autres que pour des vierges, je n'en trouve que point ou peu d'exemples. J'ai bien lu dans saint Grégoire de Tours (*de Gloria martyrum*, c. 71, 75), que saint Sigismond, roi de Bourgogne, ayant été jeté dans un puits avec sa femme en la ville nommée Saint-Maurice par le commandement du roi Clodomir, une lumière parut sur ce puits et saint Avite fut averti d'ensevelir ces saints corps. J'ai lu dans Baronius que saint Gordien, noble romain, ayant été martyrisé sous l'empire de Julien l'Apostat, et que son corps étant jeté à la voirie pour être dévoré des chiens, un chien se rendit gardien de son corps l'espace de cinq jours, aboyant et se jetant sur les autres chiens qui en voulaient approcher. J'ai lu en la vie de sainte Marie Egyptienne que Dieu envoya un lion au désert pour faire la fosse où devait être enterrée cette pénitente par le dévot abbé Zozime. Comme en la vie de sainte Pélagie, aussi pénitente, je trouve que Dieu inspira un saint diacre nommé Jacob de faire inhumer son saint corps, qui était mort en une cellule du mont des Olives, de peur qu'il ne fût la curée des corbeaux ou des bêtes sauvages.

Mais pour garder les corps des vierges, pour les ensevelir et les

enterrer, Dieu n'envoie pas des lions, ni des chiens, ni des religieux, ni des abbés, mais des anges. Les anges enterrèrent en la montagne de Sinaï le corps de sainte Catherine, vierge et martyre; les anges inhumèrent le corps de sainte Ermelanée; les anges firent un sépulcre pour y mettre le corps de sainte Dipne ou Digne, qui avait enduré le martyre pour la défense de sa virginité. Les anges firent un mausolée dans le fleuve du Tage où on avait jeté le corps de sainte Irène, martyrisée pour la chasteté; et pendant la vie même, chacun sait que sainte Agnès, étant traînée au lieu infâme pour être déshonorée, un ange la défendit et mit à mort le fils du préfet de Rome qui la voulait prendre par force, et que sainte Cécile disait à son époux Valérien : J'ai un ange qui défendra ma pureté avec grand zèle. Pour découvrir la raison de cette différence, il faut que je me serve de la pensée de saint Jérôme (Serm. *de Assumptione*).

Il nous fait remarquer que c'est le style ordinaire de la providence de Dieu d'instruire les hommes par les hommes, et qu'anciennement il avait coutume d'envoyer des prophètes aux rois et aux peuples pour leur faire savoir ses volontés. Ainsi il envoya Samuel à Saül, Nathan à David, Isaïe à Ezéchias : *Ecce ego mitto ad vos prophetas;* d'où vient donc que voulant envoyer un ambassadeur à la Vierge, il choisit un ange et non pas un prophète, répond saint Jérôme : *Bene mittitur angelus ad virginem*, *quia semper est angelis cognata virginitas :* C'est fort à propos qu'un ange est envoyé à une vierge, parce que les vierges sont parentes des anges. Le Verbe divin ne voulait pas s'incarner au sein de la Vierge sans son consentement, et consentement libre et volontaire; si bien que pour conduire cette affaire, obtenir d'elle ce consentement, il lui fallait envoyer une personne qui eut beaucoup de rapport et de correspondance avec elle. Il lui envoie non un prophète, non un patriarche, non pas un souverain pontife, mais un ange, et cet ange lui dit : *Ave.*

Saint Jean l'Evangéliste nous enseignant l'antipathie et l'horreur que nous devons avoir de l'hérésie, dit : Si quelqu'un s'adresse à vous et vous apporte une doctrine contraire à ce qu'on vous a enseigné, ne le recevez pas et même ne lui dites pas *Ave :* car si vous lui disiez *Ave*, vous témoigneriez qu'il y a commerce, communication et convenance entre vous et lui, que vous êtes de même avis, de même sentiment et religion : *Qui enim dicit ei ave*, *communicat operibus ejus.* Vous ne trouvez point en toute l'Ecriture que les anges aient jamais dit à aucun homme, ni femme mariée : *Ave*, et saint Gabriel le dit à la Vierge, parce que *communicat operibus ejus* (2. Joan., v. 11). Il y a rapport, alliance, sympathie, ressemblance, entre un ange et une vierge; une vierge est de même humeur, génie, affection, inclination et complexion qu'un ange. Samuel est bien propre pour être envoyé à Saül, Nathan à David, Isaïe et Ezéchias s'accordent bien, car les hommes entendent bien les hommes. Mais pour être envoyé à une vierge, il ne faut pas moins qu'un ange, parce qu'il n'y a point de créatures qui fraternisent, qui symbolisent, ni qui se ressemblent mieux qu'un ange

et une vierge : *Bene angelus ad virginem mittitur, quia semper est Angelis cognata virginitas.*

J'en dis de même en mon sujet. En la mort des autres saints, les bons anges sont curieux et passionnés d'emporter l'âme et de la présenter à Dieu, parce que notre âme est leur sœur spirituelle, invisible et immortelle comme eux; quant au corps ils en laissent le soin aux hommes qui sont corporels. Mais le corps d'une vierge, le corps de sainte Ursule, de sainte Catherine, de sainte Dipne et de sainte Irène, les anges l'enterrent, ils lui dressent un tombeau, le révèrent, l'honorent et en font des reliques, parce qu'ils sont surpris d'étonnement de voir des créatures corporelles, douées de pureté comme des substances spirituelles et des intelligences. Oui, les anges sont surpris d'étonnement, car nous pouvons dire avec les Pères, et il est aisé de le montrer, que la pureté des vierges est plus admirable, méritoire, relevée et digne d'honneur que celle des anges.

4° Voici ce qu'en dit saint Bernard (Ep. 113 *ad Sophiam*) : *Cui gloriæ merito non præfertur virginalis integritas? Angelicæ? Angelus virginitatem habet, sed non carnem, sanè felicior, quàm fortior in hàc parte :* A qui pourrons-nous comparer la dignité et l'excellence des vierges? A celle des anges? Non, les parallèles seraient trop inégaux et les patrons trop dissemblables. Les anges ont la virginité, mais ils n'ont point de corps. Leur pureté est à la vérité heureuse, mais non si généreuse. Ce leur est un grand bonheur, mais ils n'y ont pas tant d'honneur; elle leur est nécessaire, et non pas méritoire comme celle des vierges, qui est libre et volontaire; elle leur convient par nature et aux vierges par grâce. Or, ce que la grâce nous donne n'est-il pas plus excellent, précieux, digne et divin que ce que la nature communique. Si l'ange est pur et continent, ce n'est pas vertu en lui, il n'en mérite aucune récompense, parce qu'il n'a point de chair, point de tentation ni de sensualité qui le travaille. Mais qu'une créature fragile, composée de chair et de sang, vive en un corps sensuel l'espace de plusieurs années parmi les charmes de la chair et les tentations du démon, dans les ardeurs de la concupiscence, et que si longtemps elle conserve la vivacité de cette belle fleur parmi tant d'épines; oh c'est ce qui est héroïque, admirable, méritoire et digne d'une couronne éternelle!

On ne s'étonne point de voir en l'air une colombe naturelle, mais quand on voit cette colombe de bois que l'ingénieux Architas de Tarente fit voler par artifice, tout le monde cria : O miracle! Si l'on voit un beau raisin sur la fin du mois de septembre au milieu des vignes, ou une fleur de lis bien fraîche sur la fin du mois de mai au milieu d'un parterre, on ne s'en étonne pas; qui verrait sur les Pyrénées, au cœur de l'hiver et au milieu des frimats, un raisin ou une belle fleur, on l'estimerait un prodige, et avec beaucoup de raison ; ainsi de voir la pureté parmi les anges, il n'y a point de miracle, elle leur est naturelle; cette fleur peut bien croître et s'épanouir dans le ciel, c'est son propre fonds; mais de la voir croître, se provigner et répandre ses parfums en ce monde, parmi les rigueurs et les âpretés des tentations, c'est ce qui rehausse son prix

et sa valeur, c'est ce qui est rare, excellent, admirable, et c'est ce qui fait que Jésus dit qu'un seul monastère de vierges, quand il n'y aurait que dix filles, pas davantage, peut être comparé à ce nombre incroyable d'esprits angéliques qui sont au royaume des cieux : *Simile est regnum cœlorum decem virginibus.*

Second point. — 1° Or, sainte Ursule et les vierges de son ordre ne sont pas seulement douées de chasteté, elles ont encore la charité comme leur propre apanage et leur défense essentielle, la marque et le caractère qui les distingue des autres ordres ; elles ne sont seulement pas vierges, elles ont aussi en main des lampes ardentes pour être reçues aux noces de l'Agneau ; leur charité est semblable à celle des anges, principalement en trois points : en son origine, en sa pratique et en son issue.

Qu'est-ce qui rend les anges gardiens si affectionnés au salut des hommes, qui leur donne tant de zèle pour la défense et la protection des âmes qui leur sont commises? Jésus le dit : *Semper vident faciem Patris;* c'est qu'ils voient la face du Père céleste, qu'ils connaissent les inclinations et ce qu'il a le plus à cœur. Qu'est-ce qui fait que ces vierges ou que ces anges incarnés prennent tant de peine à l'instruction des petites filles? C'est qu'elles savent que la charité est une vertu plus agréable à Dieu que toutes les autres. Le Sauveur disait à saint Pierre : *Petre amas me? pasce oves meas, pasce agnos meos*, si vous avez de l'amour pour moi, montrez-le par effet. Saint Chrysostome nous avertit qu'il ne dit pas : Si vous m'aimez, jeûnez toute l'année, veillez les nuits entières, ni couchez sur la dure; mais : Paissez mes ouailles et paissez mes agneaux, parce que la plus authentique preuve qu'il veut avoir de notre amour, c'est la charité envers le prochain, et il dit deux fois : *Pasce agnos meos ;* il recommande deux fois les agneaux, c'est-à-dire, les enfants, les petites âmes, les jeunes filles, parce qu'elles sont susceptibles de bonnes impressions, qu'elles sont molles comme de la cire et que leur instruction est de plus grande importance.

Le même saint Chrysostome dit : Si au jour du jugement, Jésus dit à ceux qui seront à sa droite : *Possidete regnum*, *esurivi enim* : Possédez le royaume des cieux, parce que j'ai eu faim et que vous m'avez donné à manger; quel royaume, quelle récompense et quelle gloire donnera-t-il à ceux qui auront exercé spirituellement ces œuvres de miséricorde? Il se peut faire qu'une fille qui a de grands biens au monde et qui a inspiration de se faire religieuse, et qui résiste à la vocation de Dieu, pour se flatter en cette résistance, dise en soi-même : Ne vaut-il pas mieux que je demeure au monde pour distribuer les biens que Dieu m'a donnés? je visiterai les malades, je ferai de grandes aumônes, je serai le refuge des pauvres; je ne vous veux pas répondre que la bonne volonté que vous en avez maintenant se pourra changer par mille accidents; qu'il vous pourra prendre envie de vous marier un de ces jours et que l'autorité de votre mari empêchera ses bons effets; je ne veux pas vous répondre, que demeurant au monde sous prétexte d'assister le prochain en ses nécessités corporelles, vous pourrez tomber aisément en de grandes nécessités spirituelles et courir risque

de votre salut par tant de piéges qui sont dressés de toutes parts à votre sexe ; j'aime mieux vous dire avec saint Chrysostome, ce qui fait plus à mon propos : que comme l'âme est incomparablement plus que le corps, le ciel plus que la terre et le Créateur que sa créature, ainsi une action de miséricorde spirituelle est beaucoup plus noble, plus excellente et plus agréable à Dieu qu'une œuvre de miséricorde corporelle.

A votre avis, qui est-ce qui fait une action plus importante ou une demoiselle qui donne du pain à un pauvre, pain qui nous est commun avec les chiens, ou une fille de sainte Ursule, qui donne le pain des anges à une pauvre servante? je dis qu'elle lui donne le pain des anges ; car c'est le lui donner que de lui apprendre qu'elle le reçoit quand elle communie. Celui qui pense ne recevoir qu'un morceau de pain, quand il reçoit le pain des anges, il n'en profite pas plus que s'il recevait un morceau de pain. Qui est-ce qui fait une plus belle action, ou celui qui couvre le corps d'un pauvre d'un habit de laine ou de toile, ou celui qui procure à une âme chrétienne la robe précieuse de la grâce de Dieu? ou celui qui loge un pèlerin en sa maison, ou celui qui, par ses remontrances, est cause qu'une âme égarée entre au chemin de la vertu et se rend digne d'être logée au ciel? Quelle est la plus grande charité, ou visiter un prisonnier en la conciergerie, ou empêcher qu'une âme ne soit quelque jour confinée dans la prison effroyable d'enfer?

Quand vous faites l'aumône corporelle, vous ne profitez ordinairement qu'à une personne ; quand vous faites la spirituelle, vous profitez à plusieurs. Donnant de l'argent, du blé et des vêtements à un pauvre, vous le soulagez en sa misère et rien plus. Quand ces vierges enseignent une fille comme il faut prier Dieu le matin, faire l'examen au soir, se confesser et se communier elles seront cause que cette fille, étant quelque jour mariée, l'enseignera à ses enfants et à ses servantes, ses enfants à leurs enfants, les enfants à leurs descendants ; et ainsi de main en main jusques à la troisième, quatrième et cinquième génération. L'effet de l'aumône corporelle n'est que pour un temps passager, l'effet de la spirituelle est pour toute éternité. Le pain que vous donnez au pauvre se consume, les habits s'usent et l'argent se dépense ; mais la vertu et la grâce de Dieu que vous procurez à une âme par vos bons enseignements ne s'usent pas par le temps, ne se flétrissent pas, ne se consument pas; c'est une source d'eau vive, qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

Ne vous semble-t-il pas que saint Dunstan jugeait ces œuvres de charité bien nécessaires et de grande importance, puisqu'il les préférait à la vision de Dieu? Ce grand archevêque de Cantorbéry avait mérité le ciel, le paradis lui était tout ouvert, un ange même l'invitait d'y venir au jour de l'ascension, et il lui répondit : Vous m'excuserez, s'il vous plaît, c'est aujourd'hui une trop bonne fête, je suis obligé de prêcher à mon peuple, je dois distribuer le pain de la parole de Dieu à mon troupeau, demain je serai ce qu'il vous plaira : *Hodie dies solemnissimus est, incumbit mihi pane verbi Dei plebem reficere, et ideo hodie non possum venire.*

Il se souvenait que Jésus, au jardin des Olives, interrompit par trois fois sa prière, prière si sainte, si digne et si divine, pour

exercer la charité envers les Apôtres et les avertir de veiller et prier, de peur d'être surpris de la tentation. Il se souvenait que Moïse étant en conversation très-familière avec Dieu sur la montagne, conversation à laquelle il s'était disposé par le jeûne de quarante jours, quitta une action si sérieuse et délicieuse pour remédier au péché du peuple, et cela par le commandement de Dieu, qui lui dit : *Descende quia peccavit populus tuus* ; ce mot *descende* me fait considérer le second rapport qui est entre la charité des anges et celle de ces vierges dans la pratique.

2° Saint Bernard (Serm. 5 *in Dedic.*) a subtilement remarqué qu'il est dit de Lucifer qu'il tomba du ciel : *Quomodo cecidisti de cœlo?* dit Isaïe (14, 12), et en l'Evangile : *Videbam satanam de cœlo cadentem;* et qu'il est dit des bons anges, non qu'ils tombent, mais qu'ils descendent : *Vidit Jacob angelos descendentes* (Gen. 28, 12) : *Vidi angelum fortem descendentem de cœlo* (Apoc. 10, 1). Il est vrai qu'un fou et qu'un sage vont quelquefois tous deux en bas, mais avec grande différence, le fou tombe, se précipite, se casse la tête et ne remonte plus ; le sage descend par une échelle ou un escalier, il va de degré en degré et d'échelon en échelon. Plusieurs dans le monde quittent l'oraison et la conversation avec Dieu, comme Lucifer sortit du ciel en tombant ; ils s'appliquent à l'action par dégoût de la méditation, par inquiétude, par légèreté d'esprit ou par l'inclination qu'ils ont au tracas et au divertissement; ils se blessent, ils se brisent, ils divisent leur cœur par mille passions de colère, d'envie, d'impatience et ne remontent jamais ou que fort rarement à la contemplation. Ces vierges-ci font comme les bons anges, elles s'adonnent aux œuvres de charité, non pas en tombant, mais en descendant par les échelons de diverses vertus ; elles font le matin une heure d'oraison mentale : en l'oraison elles font des actes d'amour, des souhaits ardents de plaire à Dieu ; elles voient que la charité envers le prochain lui est très-agréable; elles se résolvent de l'exercer pour l'amour de lui, envers ces petites âmes ; elles craignent que l'amour-propre ne se couvre du masque de zèle et ainsi elles soumettent leur résolution à l'obéissance, et par les degrés de ces vertus, elles quittent Dieu pour Dieu, elles descendent de la contemplation à l'action, et puis elles remontent alternativement de l'action à la contemplation : *Videbitis angelos ascendentes, et descendentes super filium hominis.* Saint Augustin (Serm. 79 *de Tempore*), dit que quand on s'élève par la contemplation, on monte vers Jésus qui est au ciel, et que quand on s'abaisse aux actions de charité, on descend vers Jésus qui est sur la terre en ses membres, et qui dira : J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger : *Esurivi, et dedistis mihi manducare;* mais voyons-en l'issue.

3° Les anges se réjouissent à la conversion d'un pécheur, parce qu'ils ont travaillé pour la procurer : ils moissonnent alors les fruits de leurs soins, de leurs sollicitudes, de leurs inspirations et de leur diligence. Et sainte Ursule reçoit une joie et une récompense particulière du martyre de ses compagnes, elle a l'auréole, non-seulement des vierges et des martyres, mais encore des docteurs; car en l'année qui précéda immédiatement son martyre, c'est-à-dire en

l'année 372, Helvidius, Jovinian et quelques autres monstres d'enfer, s'élevèrent, qui se moquaient du célibat, condamnaient le vœu de continence, disaient que le mariage de Sara, de Rebecca et de Rachel, était aussi saint et parfait que l'état de virginité qui est en l'Eglise; Dieu leur opposa sainte Ursule et ses compagnes, dont la pureté et la mort précieuse étouffa en fort peu de temps cette hérésie; et en ces derniers siècles, la secte de Luther et de Calvin, ayant réveillé cette ancienne erreur, sainte Ursule s'y est derechef opposée : car en même temps que ces impies débauchaient les religieuses et les tiraient des monastères pour les faire marier, à même temps sainte Ursule a suscité une infinité de dévotes vierges qui, méprisant le monde et la chair, se sont retranchées dans les cloîtres.

Comme la providence de Dieu a opposé saint Athanase aux Ariens, saint Augustin aux Pélagiens, saint Cyrille d'Alexandrie aux Nestoriens, saint Dominique aux Albigeois, elle a opposé sainte Ursule aux Helvidiens et aux autres ennemis de la pureté : si bien qu'elle peut dire à ses compagnes et à toutes les religieuses de son ordre qu'elle a animées à la virginité par son exemple, par ses paroles et par sa vie : *Vos estis corona mea et gaudium meum.* Pareillement ses saintes filles, les religieuses Ursulines, qui instruisent ces petites âmes en la pratique de toutes les vertus, leur diront dans le ciel : Vous êtes les causes véritables d'une partie de notre joie, de notre gloire, de notre récompense et de notre félicité.

Conclusion. — Que je vous dise avec les Prophètes : *Consurge, consurge, filia Hierusalem, lauda, et exulta, accinge te et induere fortitudinem;* Vierge mondaine, qui avez l'honneur d'être chrétienne, d'être fille de Jérusalem et fille de l'Eglise, élevez vos pensées, vos désirs, vos affections et vos prétentions; soyez piquée de jalousie : *Æmulamini charismata meliora;* soyez ambitieuse, mais d'une ambition digne des talents que vous avez et des biens que vous pouvez prétendre; vous êtes envieuse et ambitieuse, mais d'une ambition basse, ravalée et indigne de votre état : *Consurge, consurge;* rehaussez votre ambition, portez vos souhaits et vos entreprises plus haut; vous portez envie à votre compagne de ce qu'elle a une garniture et des rubans de plus haute couleur que vous, et vous ne portez pas envie à ces vierges religieuses qui auront éternellement deux couronnes éclatantes, celle des vierges et celle des docteurs; vous portez envie à vos compagnes qui ont sur leurs robes de plus belle gaze que vous, enviez celles qui seront revêtues d'une étoffe céleste semée de fleurs de lis; vous portez envie à celles qui portent des anneaux plus précieux ou des colliers plus riches, et non à celles qui porteront en main des palmes glorieuses, des lauriers toujours verts, pour marque de leur victoire; vous portez envie à celles qui ont plus belle voix que vous et non à celles-ci qui entonneront un cantique que personne qu'elles ne pourra chanter.

Cela est vrai, l'Ecriture l'enseigne, ce n'est pas une pensée en l'air, les vierges chanteront un cantique que saint Pierre, ce grand apôtre, saint Boniface, ce grand martyr, saint Augustin, ce grand

docteur, et que saint Hilaire, ce grand prélat, ne pourront entonner. David, avec sa harpe et son psalterion, n'aura point de part en ce concert, il faudra qu'il se taise. Vous portez envie à vos compagnes de ce qu'elles sont plus courtisées par un fripon ou un folâtre, et non à celles-ci qui suivront l'agneau partout où il ira, cela est vrai; les vierges iront après Jésus en des prairies, dans des jardins délicieux : *Paradisi animæ virentia*, où aucun autre saint ne pourra aller : *Consurge*, poussez votre ambition jusques à ces espérances si hautes, et ne la bornez pas à des perfections si basses et si chétives que vous faites : *Lauda et exulta filia Hierusalem.*

Réjouissez-vous et louez Dieu de ce que vous avez encore cette fleur qui, étant une fois flétrie, ne reverdit jamais; cette perle qui, ayant perdu son éclat, ne se recouvre plus; ce trésor qui étant ravi ne se rachète plus; hé! qu'il y a des saints au ciel et de bonnes âmes sur terre qui envient votre bonheur, qui voudraient avoir ce trésor pour en faire un présent à Dieu : *Induere fortitudinem :* Armez-vous d'une forte résolution contre les hostilités des ennemis qui s'opposent à votre dessein. Votre père, votre mère et vos parents n'y voudront pas consentir, et vous donner ce qui est nécessaire; ils diront que c'est une entreprise au delà de vos forces; Satan vous livrera des assauts et vous épouvantera par la crainte de sortir, de ne pouvoir persévérer et de déplaire à un ami ou une amie; la chair vous tentera par ses illusions et par ses charmes, il est vrai; mais les auréoles des vierges et des docteurs sont des couronnes : quelle apparence d'être couronné sans avoir remporté la victoire, de vaincre sans combattre, ou de combattre sans ennemis? Saint Michel a combattu Lucifer, pour maintenir les anges inférieurs en leur fidélité envers Dieu; sainte Ursule a surmonté la persécution du monde, et ses vierges résistent aux aiguillons de la chair. Il faut ainsi combattre, surmonter et triompher pour être un jour associé en la compagnie des vierges et des anges. *Amen.*

SERMON CXXXVIII.

DE SAINTE MARIE-MAGDELEINE, PÉNITENTE ET AMANTE.

Mulier quæ erat in civitate peccatrix, dilexit multùm.
Une femme pécheresse de la ville aima Dieu d'un grand amour. (Luc. 7, 37.)

Dans l'Evangile de ce jour, tiré du chapitre 7e de saint Luc, nous voyons combien est véritable ce qu'a dit le Saint-Esprit par la bouche du Sage, qu'il est aisé à Dieu d'enrichir un pauvre en peu de temps; et par le Psalmiste, que Dieu relève souvent le pauvre de la poussière et de l'ordure pour le placer entre les princes; et par l'Apôtre, que la grâce surabonde quelquefois où le péché était plus abondant. Une femme était pécheresse, voilà la pauvreté qui était en Marie-Magdeleine; elle a beaucoup aimé, et voilà comme Dieu l'a enrichie; elle était pécheresse, et voilà l'état déplorable et ravalé où elle était; elle a beaucoup aimé voilà le lieu honorable où Dieu l'a élevée : *Erat peccatrix*, voilà

l'abondance du péché : *Dilexit multum*, voilà comme la grâce a surabondé en elle : *Erat peccatrix*, voilà ce qu'elle était par la corruption de sa nature : *Dilexit multum*, et voilà ce qu'elle est par la miséricorde de Dieu. C'a été un bon augure pour elle qu'elle portait votre nom, ô sainte et bien-heureuse Vierge! il lui a servi qu'elle s'appelait Marie; car toutes choses contribuent au bien des âmes prédestinées : Dieu qui met sa bénédiction en tout ce qui concerne ses élus, a eu égard à ce sacré nom pour la convertir et la sanctifier. Quand elle était auprès du sépulcre le jour de la résurrection, il se servit de ce nom pour lui désiller les yeux; sitôt qu'il eût dit Marie, elle reçut grâce et lumière pour connaître son Sauveur. Ainsi, pour obtenir lumière et conduite en ce discours, nous prendrons la confiance de prononcer le même nom, et vous saluer par ces paroles : *Ave, Maria, gratiâ plena.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — I. Cum multa peccata committantur, quomodo Deus dicat, omnis voluntas mea fiet. — II. Christus venit facturus in terrâ novos angelos, imo novos seraphim.

I. Punctum. — I. Magdalena habet primam proprietatem seraphinorum, nempè ardentem amorem, qui laudatur à Christo. — II. Est magnus ab initio. — III. Est amor benevolentiæ, complacentiæ, et perseverentiæ.

II. Punctum. — Habet secundam proprietatem, quæ est quod semper assistant Deo.

III. Punctum. — Habet tertiam, nempè quod contineant eminenter omnes proprietates inferiorum ordinum, ipsa verò habet privilegia : 1° Præcursoris, 2° Prophetarum, 3° Apostolorum, 4° Martyrum, 5° Eremitarum, 5° Virginum.

Conclusio. — Imitanda est à nobis in eo quod Christo se obtulit promptè, generosè humiliter, effectivè, et cum amore.

Exorde. — I. Les perfections de Dieu sont plus grandes sans comparaison que les imperfections des hommes; la bonté du Créateur ne peut être intéressée, et encore moins épuisée par la malice des créatures; la sagesse du Tout-Puissant dispose de tout suavement, mais elle arrive toujours infailliblement à son but. L'homme peut bien violer les ordonnances de Dieu, mais il ne peut se dérober aux ordres de sa providence. Cette providence divine ne peut être trompée en ses desseins, ni ses desseins ne peuvent être frustrés de leurs intentions et ses intentions arrivent toujours à leur fin. Il ne permet jamais qu'on puisse dire de lui : *Cœpit ædificare, et non potuit consummare*; il a commencé à bâtir et il n'a pas pu achever; c'est ce qui fait que l'Eglise dit : *Deus, cujus providentiâ in suî dispositione non fallitur,* et le Psalmiste (Psal. 134, 6) : *Omnia quæcumque voluit fecit*, et l'Apôtre, *Voluntati ejus quis resistet* (Rom. 9, 19); et Dieu même en Isaïe : *Consilium meum stabit et omnis voluntas mea fiet* (Isa. 46, 10) : Tous mes desseins subsisteront et toutes mes volontés seront accomplies.

Une seule difficulté nous pourrait ici arrêter et faire penser à notre esprit, c'est qu'il semble que l'Ecriture et que l'expérience journalière nous montre que plusieurs choses se font contre la volonté de Dieu; d'où l'on pourrait conclure, par une bonne conséquence, qu'il ne vient pas toujours à bout de ses desseins, que ses entreprises ne réussissent pas infailliblement, et que la malice des créatures peut empêcher les effets et les prétentions de sa bonté divine. Il disait en Ezéchiel à une âme pécheresse : Je vous ai voulu

nettoyer et vous n'avez pas été nettoyée : *Volui mundare te et non es mundata* (Ezech. 14, 73); et en saint Matthieu (23, 37,) à la ville de Jérusalem : Combien de fois ai-je voulu assembler tes enfants, et tu ne l'as pas voulu ? Et nous voyons tous les jours que les hommes commettent plusieurs crimes; et qui ne sait que Dieu ne veut pas le péché, mais qu'il le punit, l'abhorre et le déteste infiniment? Pour être bien éclairci de cette difficulté, il faut supposer un principe de théologie, tiré de la doctrine de saint Thomas et de saint Denys Aréopagite.

Comme l'entendement de Dieu ne peut avouer que ce qui est vrai, parce que la vérité est son objet, ainsi sa volonté ne peut aimer que ce qui est bon, parce que la bonté est son unique objet; or, une chose peut être bonne en deux manières, ou absolument et par elle-même, ou relativement et par rapport à une autre, c'est-à-dire, ou comme fin ou comme moyen; la fin est bonne et désirable par elle-même; les moyens ne sont ni bons ni désirables, ou s'ils le sont, ce n'est que pour obtenir la fin à laquelle ils tendent; la fin d'un malade c'est la santé, il la veut et il la désire pour elle-même; il n'aime pas la médecine, ou s'il la veut, il ne la veut et ne l'aime que parce qu'elle est un moyen pour obtenir la santé; ainsi un écolier en tant qu'écolier désire la science comme sa fin, et il n'aime l'étude que parce qu'elle lui sert de moyen pour acquérir la science. Pour ce sujet, si quelqu'un obtient la fin qu'il prétend, encore que les moyens n'y aient pas contribué, on peut dire avec vérité qu'il a tout ce qu'il veut et que sa volonté est accomplie; et en effet, la volonté d'un malade est entièrement accomplie, s'il est remis en parfaite santé, soit que cela se soit fait par une crise favorable, soit par une médecine salutaire ou bien par un miracle.

Or, la seule fin à laquelle Dieu doit acheminer toutes les créatures, les actions des hommes et tout ce qui arrive en ce monde, c'est son honneur et sa gloire; il en est le premier principe, il en doit être la dernière fin : *Secundum ordinem agentium est, et ordo finium.* Or il tire sa gloire de tout, il fait tout réussir à son honneur; il a donc toujours ses prétentions et sa volonté est toujours accomplie. Il pourrait user envers nous de sa puissance absolue, nous contraindre de vive force à lui obéir, le servir et nous empêcher avec violence de commettre le péché; mais il ne le trouve pas à propos : son honneur ne le permet pas; c'est son honneur d'être servi par des personnes libres, de n'avoir pas des esclaves pour sujets, ni des forçats pour serviteurs; d'être aimé autant que redouté; il tient à honneur de conduire ses créatures à leur dernière fin par des moyens proportionnés et convenables à leur nature; et, comme nous sommes doués du franc arbitre, il nous veut conduire au ciel par des actions libres et volontaires; si l'homme abuse de sa liberté pour commettre le péché; il manque à son devoir et ce lui est un mal; mais Dieu ne manque pas à sa bonté et en tire du bien, il se sert du péché qu'il n'aime pas pour procurer sa gloire qu'il doit aimer : *Gloria est clara cum laude notitia,* dit saint Ambroise : La gloire de Dieu consiste en la manifestation de ses perfections, et le péché y sert beaucoup non pas

par le mauvais dessein de l'homme, mais par le bon usage que Dieu en fait.

Par exemple, il fait un commandement à l'homme et lui défend de manger du fruit d'un certain arbre ; que prétend-il par ce précepte, et quel intérêt y a-t-il? C'est, dit saint Chrysostome, pour preuve de sa souveraineté : si l'homme eût obéi, on eût connu que Dieu était le maître et que l'homme était serviteur, puisque l'un avait droit de commander et l'autre devait obéir. Il viole le commandement; la souveraineté de Dieu, qui est une de ses perfections, n'est pas honorée par cette voie; mais la justice de Dieu, qui est une autre de ses perfections, est honorée et reconnue par le châtiment du criminel; sa miséricorde est reconnue quand il lui pardonne après une petite punition; et sa bonté, quand il envoie son Fils pour la rédemption de ce pécheur; et même sa souveraineté y paraît avec plus d'éclat qu'elle n'eût fait par l'autre voie; car, si c'est un acte de souveraineté de pouvoir commander, c'est un acte de plus grande souveraineté de pouvoir condamner et punir le transgresseur du commandement : *Miro sanè modo fit, ut quod contra voluntatem Dei agitur, ejus voluntati contrarium non sit : quia dùm malefacta in bonum usum vertuntur, ejus concilio militant etiam qui repugnant,* dit saint Grégoire (6. *Mor.*, c. 11).

Saint Clément Alexandrin et quelques autres auteurs disent que les Grecs, étant un jour assemblés dans une grande campagne pour célébrer les jeux pythiques et pour solenniser la fête d'Apollon, ils avaient pris à gage un excellent musicien nommé Eunomus pour jouer de son instrument, et que comme il pinçait les cordes de sa lyre, la chanterelle qui est la plus haute de toutes, vint à se rompre et interrompit l'harmonie ; mais que de bonne fortune une cigale qui était en ce champ sauta sur le corps de son luth, et mêla si adroitement son chant au son des autres cordes, qu'elle suppléa au manquement de la chanterelle et qu'elle remplit sa partie. Le désir de ce musicien était que toutes les cordes fussent bien tendues et fissent un bon accord; cela n'arriva pas, et néanmoins sa volonté fut accomplie ; car, à proprement parler, il ne désirait le bon accord des cordes que pour faire un concert, pour contenter les assistants et se rendre célèbre par toute la Grèce. Or, l'harmonie en fut meilleure, les assistants plus contents, et sa renommée plus en vogue par le supplément de la cigale, qu'elle n'eût été par le bon accord de la chanterelle. Mais supposons que toutes les cordes se fussent rompues et que la cigale eût suppléé au manquement de toutes, qu'elle seule eût fait un accord aussi diversifié, aussi bien concerté et aussi harmonieux que toutes les cordes ensemble; cela eût été admirable, cela eût ravi toute l'assemblée, eût réjoui le musicien et fait voler sa réputation, non-seulement par toute la Grèce mais par toutes les provinces voisines.

Or, c'est ce qui est arrivé au monde par la providence de Dieu. Il avait fait un accord admirable, un enchaînement et une liaison des créatures unies entre elles et référées l'une à l'autre et toutes au Créateur. Les éléments et les autres créatures inférieures étaient pour la nourriture et l'entretien du corps humain. Le corps était

assujetti à l'âme, l'âme conduite et inspirée par les anges, les anges soumis et unis à Dieu et destinés à son amour et à son service. Lucifer, comme la chanterelle et la plus haute corde, se ruine par le péché, il rompt l'harmonie de toutes les cordes, et dissipe tout cet accord ; cet ange n'est plus soumis à son Dieu, l'âme n'est plus inspirée, mais débauchée et gâtée par cet ange; le corps humain n'est plus asservi à son âme, mais il se révolte contre elle. Les éléments ne doivent plus servir à ce corps, mais lui lancer des foudres et lui produire des épines. Toutes les cordes de cette musique se désaccordent, tout est en désordre et en confusion. Une cigale divine, qui est descendue du ciel, a suppléé à tous ces manquements; Jésus Notre Seigneur, en l'incarnation, est venu réparer ces fautes, redresser toutes ses créatures, et, comme parle l'Evangile, détruire les œuvres du diable : *Venit Filius hominis ut dissolvat opera diaboli.*

Mais comme le premier et principal dommage que Lucifer avait fait était au ciel empyrée, où il avait fait révolter un grand nombre d'anges, et ruinant en eux la grâce de Dieu, il avait dépeuplé les hiérarchies célestes et fait une très-grande brèche aux murs de la Jérusalem céleste; Jésus est venu pour restaurer ces brèches, pour repeupler ces hiérarchies et pour remplir ces siéges vides, et parce qu'il est homme, et non pas ange, il ne les veut pas remplir avec des anges, mais avec des hommes. Le dévot saint Bernard, expliquant ces paroles d'Isaïe : *Seraphim stabant super illud,* dit : *In istis duobus seraphim duplicem intelligi existimo creaturam, angelicam videlicet et humanam : nec mireris hominem seraphim factum, memento quod creator et Dominus seraphim factus est homo, ad contumeliam tuam*, ô superbe Lucifer ! *qui creatus inter angelos stare non meruisti, ecce Rex noster novos in terrâ angelos fabricaturus advenit, atque ut tabescas amplius, et livore proprio torquearis, non qualescumque angelos, sed seraphim; ignem inquit venit mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur, vult ergo seraphim fabricari, ut ibi stent undè corruisti :* Par ces deux séraphins, que le Prophète vit devant le trône de Dieu, j'entends la nature angélique et la nature humaine; ne vous étonnez pas que l'homme puisse devenir un séraphin, souvenez-vous que le Créateur et le Seigneur des séraphins s'est fait homme lui-même; c'est pour ta confusion, orgueilleux Lucifer, que notre Roi est venu faire de nouveaux anges en terre; et pour te faire sécher d'envie, il ne fait pas seulement des anges, mais des séraphins; afin qu'ils occupent la place que tu as perdue. Ce malicieux se réjouissait et se glorifiait d'avoir ruiné et anéanti le plus signalé ouvrage de Dieu, qui est l'amour séraphique ; et pour rabattre son orgueil, Jésus a fait de nouveaux séraphins en ce monde. Sainte Magdeleine est du nombre et des plus illustres : elle a, avec excellence, les propriétés et les prérogatives que l'Ecriture et les saints Pères attribuent aux séraphins.

Premier point. — I. Car, premièrement, ils sont ardents ou enflammés d'amour, et tous brûlants de charité qui est Dieu : *Ardent igne Deo*, comme leur nom le fait connaître : séraphin vient de

seraph, qui signifie brûler. Les saints qui auront eu plus de pureté en ce monde seront parmi les anges, les prélats qui auront conduit et gouverné leur peuple avec plus de sainteté seront parmi les principautés et les dominations; mais ceux qui auront eu plus d'amour de Dieu occuperont les places vides des séraphins. C'est la propre vertu de sainte Magdeleine. Le Fils de Dieu a loué la foi du centenier et de la chananée, l'innocence de Nathanaël, la foi des mystères en saint Pierre; mais il ne loue l'amour de Dieu en personne qu'en Magdeleine : *Qui gloriatur in Domino glorietur.* Ceux qui sont loués des hommes n'en sont pas plus louables pour cela, les hommes se trompent souvent ou sont trompés : *Decipiunt ipsi de vanitate in idipsum.* Saint Bernard, répondant à un ami qui lui avait écrit en lui donnant beaucoup de louanges, lui dit : *Gratulor de charitate quæ omnia credit, sed confundor de veritate quæ omnia novit :* Je suis bien édifié de votre charité, qui vous fait croire aisément le bien de vos prochains, mais j'ai confusion de la vérité qui sait le contraire de ce qu'on vous a dit de moi. Magdeleine ne peut dire de même, mais plutôt : *Glorior de veritate quæ omnia novit;* c'est la vérité qui la loue, et comme la vérité ne peut être trompée, la vérité ne peut mentir.

II. La vérité la loue du comble de perfection, dès le commencement de sa conversion; que sera-ce après trois ans de conversation avec Jésus et la Vierge? après trente ans de pénitence, de retraite, de contemplation, de vie très-austère et très-sainte? Les autres saints ont beaucoup fait, si on peut dire d'eux avec vérité à la fin de leur vie qu'ils ont beaucoup aimé; ce serait le bonheur des bonheurs et le plus souhaitable de tous si on le pouvait dire de nous au dernier moment de notre vie, et on le dit de Magdeleine au premier jour de sa vocation. On dit des autres : *Cum consummaverit homo, tunc incipit;* on dit de Magdeleine : *Cum incœperit homo tunc consummat, dilexit multùm, omnes gentes quasi non sint sic sint ante te :* Toutes les créatures ne sont rien en la présence de Dieu, tant il est grand; mais l'amour de Magdeleine est si grand, qu'il est estimé quelque chose devant Dieu, qu'il est prisé, loué et admiré; Jésus ne loue que deux amours, l'amour de Dieu envers le monde, et l'amour de Magdeleine envers Dieu; il admire le premier, il estime beaucoup le second; il dit du premier : *Sic Deus dilexit mundum ;* il dit du second : *Dilexit multùm;* puisque l'amour qu'elle a en ce commencement égale l'amour de plusieurs années, il ne dit pas : Elle aime beaucoup, mais elle a beaucoup aimé; elle commence seulement, c'est le premier jour de sa vocation, et comme s'il y avait cinquante ans qu'elle servît avec ferveur, il dit qu'elle a beaucoup aimé; c'est que son amour est équivalent à plusieurs années d'amour des autres saints : *Dilexit multùm*, d'un amour de bienveillance, de complaisance, de persévérance.

III. Amour de bienveillance, car elle ne s'adresse pas à notre Sauveur comme cette populace des juifs qui le suivaient pour avoir du pain, comme le roitelet et le centenier qui allaient à lui pour obtenir la guérison de leurs domestiques malades, mais pour se donner à lui, pour lui rendre hommage et lui offrir tout ce qu'elle

a de plus précieux; elle liquéfie son cœur, son âme et ses affections, et les distille par ses yeux; elle fait de sa tête un escabeau qu'elle met sous ses pieds divins: *Caput pro suppedaneo ponit;* ses cheveux lui étaient si chers, et elle en fait une serviette pour essuyer ses sacrés pieds; elle répand avec profusion ses parfums les plus précieux, ses liqueurs les plus odoriférantes. Oh! si notre cœur se pouvait changer en liqueur, s'il pouvait devenir une huile de senteur; oh! s'il eût été dans cette sacrée boîte, entre les mains de cette sainte amante! prions-la de le prendre, de le mettre en son vase, de le changer en parfum et de le poser aux pieds de Jésus-Christ.

Elle avait pour lui un amour de complaisance, car étant auprès du sépulcre et y cherchant son corps adorable qu'elle pensait encore mort, deux anges se présentent à elle, ils lui parlent favorablement, ils la veulent entretenir et consoler; mais leur beauté ne la surprend point; sitôt qu'elle s'est plainte à eux qu'on l'a enlevé, elle ne s'arrête point à leur parler, elle ne daigne pas les regarder et se tourner de l'autre côté: c'est que son esprit, tout occupé de son bien-aimé, n'a point de pensée, point d'affection, point d'entretien que de lui; elle ne peut avoir de plaisir, de contentement ni de consolation que de son cher et bien-aimé Jésus.

Amour de persévérance; elle ne suit pas seulement Jésus quand il est honoré des peuples ni quand il éclate de miracles, lorsqu'il multiplie les pains ou qu'il ressuscite les morts, mais quand il est abandonné de ses disciples, délaissé de tout le monde et condamné au supplice comme un malfaiteur, à la mort et jusqu'au tombeau, même quand elle ne le trouve plus au sépulcre; quand le bien-aimé et saint Pierre s'en vont, elle persévère à le chercher: que si elle quitte le calvaire le soir du vendredi, ce n'est pas pour l'abandonner, ce n'est que pour obéir à la loi du sabbat et à la loi de son amour, qui la fait aller acheter des parfums, car les siens sont tous épuisés. Le samedi, la loi du jour de repos l'empêchait d'embaumer ce corps et de lui rendre aucun service; mais sitôt que la loi le lui permet, sitôt que le sabbat est passé, le dimanche, à la pointe du jour, elle retourne à son bien-aimé.

Deuxième point. — La charité, qui est l'apanage des séraphins, étant la plus excellente de toutes les vertus, leur donne une féconde prérogative, c'est qu'ils sont les plus proches de Dieu, qu'ils sont toujours en sa divine présence, qu'ils ne sont point destinés à la garde et à la conduite des hommes; ils ne sont ordinairement pas envoyés en ambassade, ni employés en de semblables ministères, ils sont comme les enfants d'honneur, les gentilshommes de la chambre, les courtisans, qui assistent à la Majesté divine et qui n'ont pour office que de lui faire escorte, lui tenir compagnie et de l'entretenir. Sainte Marthe, comme un ange de la basse hiérarchie en la famille de Jésus, est occupée au ministère et au ménage de la maison; il est dit des anges que: *Sunt administratorii spiritus;* de sainte Marthe que: *Satagebat circa frequens ministerium;* mais Magdeleine a pour partage l'office des séraphins, elle fait escorte à Jésus, se tient toujours auprès de lui pour lui tenir

compagnie, elle se trouve au coucher du roi, quand il meurt sur la croix; à son lever, quand il ressuscite; à ses repas, quand il mange chez le pharisien; à son repos quand il est au sépulcre. Après son ascension, les Juifs la mirent avec sa sœur, son frère, le Lazare, saint Maximin et quelques autres fidèles dans un vaisseau sans voile, sans aviron et sans gouvernail; mais non pas certes sans gouverneur; car la providence de Dieu leur servit de pilote, qui les fit arriver heureusement au port de Marseille; Sainte Marthe, comme un ange gardien, fut employée à la conduite de plusieurs filles dévotes, qui vivent très-religieusement dans un monastère. Sainte Magdeleine pour faire l'office de séraphin, ne vaquer qu'à la contemplation, être toujours en la présence de Dieu et ne converser qu'avec Jésus, se retira en une grotte éloignée, où elle passa en solitude le reste de ses jours, qui furent encore de trente ans.

Troisième point. — 1° De cette seconde propriété des séraphins procède la troisième, c'est que comme les plus hauts, les plus nobles, ou excellents esprits du ciel, et les plus proches de Dieu, ils contiennent en éminence les perfections de tous les autres; quand je lis la vie de Magdeleine comme elle est rapportée en l'Evangile, je vois que cette sainte contient en éminence toutes les prérogatives et les priviléges des autres ordres.

Saint Jean-Baptiste fait un chœur à part; la prérogative qui le distingue des autres, c'est qu'il est le précurseur de Jésus-Christ, et son Baptiste : *Regem Præcursoris Dominum venite adoremus.* Magdeleine entre avec lui en partage de cet honneur et, si j'ose dire, avec éminence : car il n'est précurseur que de Jésus en sa vie mortelle, de Jésus chargé de nos crimes, et Magdeleine est l'avant-courrière de Jésus victorieux du péché, de Jésus en sa vie glorieuse, en la gloire de son Père et dans la plénitude de sa puissance. Quand Jésus entre en sa vie mortelle, le premier effet qu'il produit, c'est en saint Jean son cousin, le faisant son précurseur par la parole de Marie : *Ut facta est vox salutationis tuæ, exultavit infans*; et quand il entre en sa vie glorieuse, le premier effet qu'il produit, c'est en sainte Magdeleine, la faisant son avant-courrière par le doux nom de Marie. Saint Jean, pour se rendre digne d'exercer l'office de précurseur, se retire dans un désert, et se dispose à cette grâce par une pénitence de vingt ans ; et sainte Magdeleine est trouvée digne d'exercer la charge d'avant-courrière un peu après sa conversion, et avant sa pénitence de trente ans. Saint Jean ne baptise Jésus qu'avec de l'eau du fleuve du Jourdain, et Magdeleine le baptise avec l'eau de ses larmes mille fois plus précieuses et plus agréables à Jésus que toutes les eaux du monde.

2° Elle a l'office de prophétesse; les autres prophètes ne sont que comme des coqs qui prédisent, par leur chant, que le soleil se lèvera : mais Magdeleine est comme l'étoile du jour, elle annonce qu'il se lève; les autres préviennent la connaissance des hommes, mais Magdeleine prévient la diligence de Jésus. Voyez la subtilité de son esprit prophétique et les artifices de son amour séraphique : elle désirait rendre à Jésus les derniers devoirs de sa sé-

pulture, embaumant son corps précieux; cela ne lui fut pas permis quand il fut mis au tombeau, parce que la coutume des Juifs ne permettait pas aux femmes d'ensevelir les hommes : *Erant mulieres respicientes à longè;* elle désira donc lui rendre ce dernier devoir après qu'il fût dans le sépulcre, et ne le pouvant faire dès le soir du vendredi, parce que le sabbat commençait alors, elle le voulut faire aussitôt qu'il lui fût permis dès le grand matin du dimanche; mais Jésus fut plus diligent qu'elle : il sortit du sépulcre avant qu'elle y fût arrivée, il prévint ce jour-là, mais elle l'avait prévenu : son esprit prophétique avait eu un pressentiment et une prénotion de cette diligence de Jésus; et pour n'être pas prévenue en l'effet de son amour, elle le prévint de bonne heure; et quelques jours devant la mort, elle répandit sur sa tête, et sur ses pieds sacrés une livre de nard précieux : *Prævenit ungere corpus meum in sepulturam.*

3° Elle a l'office des Apôtres, car ils s'appellent *apôtres,* c'est-à-dire envoyés, parce que leur office c'est d'être envoyés pour annoncer la résurrection de Jésus-Christ : *Testimonium reddebant apostoli resurrectionis Jesu Christi;* et Magdeleine est envoyée pour cela, et elle est envoyée devant les apôtres : les apôtres ne sont envoyés qu'aux peuples, Magdeleine est envoyée aux apôtres mêmes; eux, pour être dignes de l'apostolat sont confirmés en grâce, mais ce n'est qu'en la Pentecôte, après trois ans de conversation avec Jésus; mais Magdeleine est confirmée en grâce sitôt qu'elle est appelée à la suite de Jésus. Il dit au paralytique et à la femme adultère : *Vade, et noli amplius peccare;* Allez, et ne péchez plus; il ne dit pas ainsi à Magdeleine, mais : *Vade in pace!* allez en paix, ne craignez pas la récidive, vous êtes confirmée en grâce, vous ne retomberez plus au péché mortel. Que dis-je? au péché mortel? non pas même aux véniels, ou fort légers, et très-rarement.

Si les saints tombent quelquefois par surprise en quelque imperfection, c'est principalement dans des sentiments et des petits consentements à la vanité; Magdeleine n'y était point sujette, autrement Jésus ne l'eût pas louée en sa présence. Saint Chrysostome (Lib. 5 *de Sacerd.*) dit : *Suis laudibus audiendis nihil indè delectari nescio, an cuiquam mortalium id unquam contigerit;* c'est une chose si difficile que de n'entrer point en complaisance et n'être point touché de vanité quand on est loué, que je ne sais si cela est jamais arrivé à personne; et ailleurs, il explique cela par cette comparaison : Comme ceux qui sont amoureux sensuels, quand l'objet de leur affection est absent, sentent diminuer leur flamme et qu'ils en détournent aisément leur pensée; mais quand l'objet leur est présent, il ravit et emporte l'âme avec tant de violence, qu'il leur est bien difficile de s'empêcher d'aimer; ainsi quand nous sommes reclus, quand on ne nous loue pas, il est aisé de n'avoir point d'enflure, point d'estime de nous; mais quand on nous prise ou qu'on nous loue, il est malaisé de n'être point chatouillé de quelque vanité.

Pour cela, les saints, et même le Saint-Esprit nous recommande de louer le prochain en son absence, mais de ne le pas faire en sa

présence : *Ante mortem ne laudes hominem quemquam*, parce qu'en le louant vous le mettez en danger d'entrer en quelque secrète vanité; d'où saint Thomas (2. 3. q. 15., a. 1 ad 1.) conclut que c'est un péché véniel de louer quelqu'un en sa présence, quand vous le mettez en péril de cette vaine complaisance. Et toutefois, Jésus loue Magdeleine en sa présence, il lui donne la plus grande louange qu'on saurait donner à une pure créature, il la loue de la plus grande perfection que les saints puissent désirer en ce monde, qui est un grand amour de Dieu ; et une autre fois sa sœur Marthe se plaignant de ce qu'elle se tenait toujours aux pieds du Fils de Dieu au lieu de travailler au ménage, il la loua et dit qu'elle avait choisi le meilleur parti; et quand le traître Judas murmura contre elle de ce qu'elle avait versé sur la tête adorable de Jésus une boîte de parfums, le Sauveur assura que tant que l'Eglise durerait, cette action serait louée partout le monde et qu'elle en recevrait de la gloire; si bien [que comme il connaissait son intérieur, il pénétrait le fond de son âme, il découvrait tous les plis de son cœur, il eut fait un péché véniel de la louer en sa présence, s'il eût su qu'elle en dût être tentée de quelque vanité volontaire.

4° Elle est parée de la couronne des martyrs; elle a enduré un martyre très-noble, très-douloureux et de longue durée; ce n'est pas un Néron, un Domitien ou un Dioclétien qui la martyrise, c'est Jésus-Christ crucifié. Remarquez qu'aucun des saints qui étaient au pied de la croix, tels qu'étaient la Vierge, saint Jean l'Evangéliste, Marie, femme de Cléophas, et saint Joseph d'Arimathie, n'a souffert de mort violente, pourquoi cela? c'est qu'ils avaient enduré là le martyre : ils burent sur le Calvaire le même calice que Jésus, ils souffrirent en leur cœur ce que Jésus souffrait en son corps. Magdeleine était de ce nombre et des plus affligées; elle fut vivement blessée, et à mort : elle en serait morte à l'heure même s'il n'eût été qu'on la réservait pour honorer les trente ans de la vie cachée de Jésus, par les trente ans de sa vie solitaire qu'elle mena à la grotte, comme elle avait honoré les trois ans de sa vie publique en le suivant et le servant : *Amore langueo*, τέτρωμένη ἀγάπῆς ἐγώ, τέτρωμένη ἀγάπῆς ἐγώ, *amore vulnerata sum.* N'était-ce pas un martyre bien cuisant, une mort bien sensible et une langueur bien fâcheuse que d'être séparée si longtemps de celui qu'elle aimait plus que sa vie et en qui, en effet, était toute sa vie?

5° Elle a la prérogative des saints confesseurs et des anachorètes, puisqu'elle a demeuré et vécu dans le désert, en la solitude de Marseille, menant une vie très-austère en toute sorte de pénitence, de rigueur et de mortification, tant intérieure qu'extérieure.

6° Mais avait-elle encore les excellences des vierges? C'est un abus de croire que ce fût une courtisane ou qu'elle eût immolé à l'impudicité publique la noblesse de sa race, la prud'homie de son frère Lazare et l'honneur de Marthe sa sœur, avec qui elle demeurait. L'accès et la familiarité qu'elle a eus avec Jésus, après sa conversion, et plusieurs autres raisons, montrent efficacement qu'elle n'était pas au nombre de ces malheureuses. Il est vrai qu'elle était pécheresse, qu'elle avait commis plusieurs péchés,

mais on ne sait pas quels péchés, on ne sait pas assurément si elle avait perdu sa virginité ou non, et il ne faut rien dire de sa chute que ce que l'Evangile en dit : il ne dit pas qu'elle eût perdu sa virginité, il dit seulement qu'elle était pécheresse, et que plusieurs péchés lui furent pardonnés; si bien qu'il y a lieu de croire qu'elle a le privilége des vierges, puisqu'elle suit l'Agneau partout où il va : *Sequuntur Agnum quocumque ierit.* Elle le suit partout, dis-je encore une fois, avec plus de fidélité, de constance et de persévérance que les apôtres mêmes : *Discipulis recedentibus non recedebat.* Comme un habit étant déchiré en quelque endroit, on peut le recoudre avec tant de dextérité, le couvrir d'un si beau passement, l'orner de tant de pierreries, qu'il sera plus riche et éclatant que s'il était entier; ainsi une âme ayant perdu la gloire de la virginité par fragilité humaine, Dieu lui peut communiquer par un excès de bonté d'autres grâces et perfections si relevées, si excellentes et admirables, qu'elles contiendront en éminence les prérogatives de la virginité; autrement il ne dirait pas à une âme pécheresse : *Frons meretricis facta est tibi*, *saltem amodo voca me vir meus, dux virginitatis meæ.*

Conclusion. — Je vous dirai donc comme Jésus au Pharisien : *Vides hanc mulierem :* Voyez-vous cette femme qui était autrefois riche en bonnes œuvres, dépourvue de mérites et dans les misères du péché, qui est maintenant riche en mérites et sainte comme un séraphin. Est-ce d'elle-même qu'elle s'est relevée, est-ce par ses forces qu'elle est parvenue à un si haut degré de perfection? N'est-ce pas par la grâce de Dieu, et cette grâce est-elle devenue impuissante? La puissance de Dieu est-elle diminuée, sa main est-elle affaiblie, son bras est-il raccourci, ses trésors sont-ils épuisés, la source de la miséricorde est-elle tarie? Il est vrai qu'il n'appelle pas tout le monde à une sainteté si éminente. Mais pourquoi ne pourrez-vous pas, avec la grâce de Dieu, faire une petite partie de ce qu'elle a fait? Vous êtes grand pécheur, vos crimes sont énormes et en grand nombre, c'est un grand mal, mais Dieu en peut tirer sa gloire : *Da gloriam Deo et confitere*, il fera voir la puissance de sa grâce, la sagesse de sa providence et l'excès de sa bonté, tirant un bien d'un si grand mal et faisant d'un pécheur un modèle de vertu. Donnez-vous à sa grâce pour cela, exposez-vous au trône de sa miséricorde, donnez-vous à l'opération de son amour et de sa puissance, mais donnez-vous-y tout de bon comme Magdeleine, donnez-vous promptement comme elle : *Ut cognovit;* courageusement : *Attulit alabastrum;* humblement : *Astans retro;* efficacement : *Cœpit rigare pedes ejus;* amoureusement : *Dilexit multùm.*

Promptement, sans tant de langueur, de délais et de remises : *Spiritus ubi vult spirat*, dit notre Sauveur; et saint Bernard ajoute : *Non tantum ubi vult, sed quando vult spirat.* Le Saint-Esprit donne ses grâces, non-seulement à qui bon lui semble mais quand bon lui semble. Si vous marchandez avec lui quand il vous les présente, il vous laissera là et les donnera à un autre. L'époux frappant à la porte de son épouse, elle fit la renchérie, et le fit attendre un peu de temps; quelque temps après elle se leva pour lui ouvrir la porte, et

il s'était déjà retiré : *Et ecce declinaverat*, *nescit tarda molimina Spiritus Sancti gratia.* Courageusement : *Attulit alabastrum.* La tentation lui disait : Que dira-t-on par la ville, si une demoiselle comme toi va ainsi déchevelée par les rues avec une boîte de parfums comme une parfumeuse, en la maison d'un pharisien, censeur, au milieu d'un festin parmi des conviés moqueurs, pleurer comme un enfant, baiser les pieds d'un homme mortel? On se moquera de toi, on te montrera au doigt, les enfants courront après toi, on t'appellera la folle. Elle franchit courageusement toutes ces difficultés. Fermez les yeux à toutes ces considérations qui se présentent à vous, contre le dessein de votre conversion ou de votre vocation; faites litière généreusement de tous ces respects humains : Que dira-t-on de moi, qu'en pensera-t-on, si je pratique la dévotion, si je fréquente les sacrements, si j'endure cet affront? Que fera mon père, ma mère ou mes parents, si j'entre en religion?

Humblement; elle n'ose pas paraître en la présence de Jésus, elle se met derrière lui pleine de confusion; elle ne s'excuse pas, elle ne se justifie pas, elle ne dit pas un seul mot pour sa défense, quand sa sœur l'accuse d'oisiveté, quand Judas murmure contre elle, comme contre une prodigue : elle se retranche toujours dans la souvenance de ses fautes passées. Ainsi, si vous êtes bien convertie, quand on vous reprendra, vous calomniera ou qu'on vous désobéira, vous endurerez patiemment, vous vous tiendrez au centre de l'humilité par la mémoire de vos péchés; vous vous souviendrez qu'ayant si souvent désobéi à Dieu, ce n'est pas merveille si on vous désobéit et si on contrevient à votre volonté, ayant fait tant de choses contre celle de Dieu.

Efficacement. *Ordinavit in me charitatem.* Une autre traduction porte : *Vexillum ejus super me charitas.* Quand un prince a emporté une ville d'assaut et qu'il a arboré ses drapeaux sur les murailles, les canons et autres instruments de guerre qui servaient à lui résister et à le combattre servent à le défendre et à combattre pour lui. *Sicut exhibuistis membra vestra servire iniquitati*, *ita et exhibeatis servire justitiæ.* Elle se sert de ses yeux pour pleurer, parce qu'elle s'en était servie pour des œillades immodestes; de sa bouche pour baiser les pieds du Fils de Dieu, parce qu'elle s'en était servie pour des baisers sensuels; elle s'était servie de ses cheveux et de ses parfums pour plaire aux hommes, et elle s'en sert pour se rendre agréable à Dieu. Il semble qu'on avait sujet de lui dire :

Magdali crine potes, solitæ non immemor artis,
Illaqueare homines, illaqueare Deum.

Ainsi, puisque vous vous servez de vos membres pour offenser Dieu et le prochain, vous devez les employer à leur service et le faire bien volontiers comme Magdeleine, cordialement, amoureusement et de bonne grâce puisque, comme disent les saints, Dieu regarde plus le cœur que la main, l'affection que l'action, et la bonne volonté que l'effet : *Deus pensat corda*, *non opera.*

Priez sainte Magdeleine de vous obtenir cette grâce, prenez-la pour votre avocate, mettez-la au nombre de vos patrons, portez-

lui une dévotion toute particulière toute votre vie, car elle a beaucoup de pouvoir d'obtenir pour ses favoris l'amour de Jésus et de Marie, donnez-lui votre cœur afin qu'elle l'offre à Jésus, qu'il le purifie par sa miséricorde, qu'il le remplisse de sa grâce, qu'il l'enflamme de son amour, qu'il le consacre tout à soi et vous donne part aux biens ineffables, incompréhensibles, infinis et éternels, qu'il a promis aux vrais pénitents. *Amen.*

Si dans les deux sermons suivants j'appelle *saints* et *bienheureux* ceux dont je fais le panégyrique, ce n'est pas pour dire qu'ils sont canonisés, mais c'est au sens que saint Paul a dit : *Salutate omnem sanctum, salutant vos omnes sancti* (Philip. 4, 21). Au sens que le Sage a dit : *Bienheureux celui qui n'est point allé après l'or ;* et au sens que saint Jacques a dit : *Bienheureux ceux qui souffrent la tentation.*

SERMON CXXXIX.

DE MON TRÈS-HONORÉ PÈRE, L'ÉMINENTISSIME CARDINAL DE BÉRULLE, FONDATEUR DE L'ORATOIRE DE JÉSUS.

Ipse Pater amat vos, quia vos me amastis.
Mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé. (Joan. 16, 17.)

Si saint Ambroise dit avec vérité que toutes les vertus solides et chrétiennes se tiennent par la main et sont enchaînées l'une dans l'autre : *Connexæ sibi sunt et concatenatæ virtutes*, il n'y a point de saint qui ne soit doué de toutes les vertus en disposition très-parfaite et en degré très-éminent; il faut néanmoins avouer ce que saint Paul a dit aux Corinthiens, que comme les étoiles sont différentes l'une de l'autre, ainsi chaque saint a quelque vertu particulière qui le rend illustre et signalé au firmament de l'Eglise, et qui fait qu'on peut dire de lui : *Non est inventus similis ei.* La propre grâce du saint cardinal dont je dois célébrer les louanges, si je ne veux être un monstre d'ingratitude, a été l'amour envers l'Homme-Dieu : c'est cette vertu qu'il a voulu pour être le caractère et comme la distinction spécifique de sa Congrégation; et pour nous en faire souvenir, il nous a mis tous les jours à la bouche cette prière qu'il a composée en l'honneur de Jésus : *Quæsumus da nobis petentibus tui amoris affectum, ut te in omnibus super omnia diligentes promissiones tuas quæ omne desiderium superant consequamur ;* et derechef : *Humanitatis tuæ ipsa divinitate unctæ timore pariter et amorem fac nos habere perpetuum.* Si bien que pour me rendre complaisant aux inclinations de son amour et aux désirs de son cœur, je parlerai fort peu de lui, pour m'étendre plus au long sur l'amour du Fils de Dieu, qu'il aime à présent dans le ciel et qu'il a toujours aimé sur la terre infiniment plus que soi-même. Ce sera en trois points. Premièrement, je vous ferai voir la cause exemplaire de cet amour, qui est l'amour du Père éternel pour son Fils; secondement, les qualités de cet amour; et en troisième lieu, les effets et la récompense de cet amour. C'est vous qui

le lui avez inspiré, ô sainte et bienheureuse Vierge! Vous lui avez souvent apparu, l'assurant de votre protection, et lui donnant votre bénédiction avec la main de votre Fils que vous portiez entre vos bras; aussi, quand il nous donnait la sienne, il ne se servait que de ces termes : *Nos cum prole pia benedicat Virgo Maria.* Pour en obtenir l'accomplissement, puisque saint Paul a dit que celui qui sème des bénédictions moissonne des bénédictions, nous vous bénissons après lui et après votre ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Sermo continet causam exemplarem, qualitates et effectus amoris Berulii in Christum.

Exordium. — Passiones quas scriptura attribuit Deo, conveniunt illi effectu, non affectu. Sed amor utroque modo.

I. Punctum. — I. Pater Æternus amat Christum : 1. Amore complacentiæ, in ejus divinitate. — II. In Incarnatione. — III. Amat eum amore benevolentiæ, nam omnia dedit ei.

II. Punctum. — I. Berulius amavit Christum amore complacentiæ. — II. Amore benevolentiæ.

III. Punctum. — I. Berulium amavit Dominus et ornavit omnibus virtutibus, sed præcipue fide.— II. Pietate — III. Charitate.—IV. Mansuetudine.—V. Humilitate.—IV. Castitate.

Conclusio. — Christus à nobis amandus, qui tam ardenter nos amavit.

Exorde. — La théologie, qui pèse au poids du sanctuaire les vérités orthodoxes, reconnaît fort judicieusement une très-grande et signalée différence entre l'amour très-adorable et les passions humaines que l'Ecriture sainte attribue quelquefois à Dieu pour s'accommoder à la faiblesse et aux infirmités des hommes. Vous lirez souvent en la Bible que Dieu se met en colère, qu'il est transporté de fureur, piqué de jalousie, attendri de compassion ou touché de douleur et de repentance : *Deus tuus fortis, zelotes, conturbata sunt viscera mea super eum, miserans miserebor ejus; tactus dolore cordis intrinsecus pœnitet me fecisse hominem.* Les docteurs disent sur cela que toutes ces passions, étant toujours mélangées de quelque imperfection, ne sont pas formellement en Dieu ; il n'en a les dispositions, ni l'essence, ni les imperfections, il en produit seulement les effets ; il se comporte envers ses créatures selon leur mérite ou démérite, comme celui qui est transporté de ses passions, et il n'en a pas en soi la moindre atteinte; il punit rigoureusement comme celui qui est en colère, mais sans impatience; il venge les infidélités des âmes qui le doivent aimer, comme un mari jaloux, mais c'est sans émotion; il relève de misère les malheureux comme ceux qui sont miséricordieux, mais sans douleur de compassion; il défait ce qu'il a fait comme un homme qui se repent, mais sans regret de l'avoir fait; mais il n'en est pas ainsi de l'amour.

C'est une perfection de celles que les théologiens surnomment purement et absolument simples : *Simpliciter simplices*; c'est-à-dire, qui ne contiennent et n'enveloppent en elles aucune imperfection. Dieu n'en produit pas seulement les effets et les opérations hors de soi, mais il en a les dispositions, la forme, l'essence et l'affection. Aussi, comme a remarqué saint Bernard, l'Ecriture dit bien quelquefois que Dieu est irrité, vengeur des péchés et jaloux; mais elle ne dit jamais qu'il est la colère, la vengeance ou la jalousie; au contraire, elle dit souvent qu'il est amour, charité,

dilection : *Deus charitas est;* parce qu'il n'a pas seulement l'opération et l'exercice de la charité, mais l'essence et la forme de l'amour; si bien que, comme il n'y a rien en Dieu qui ne soit Dieu, il faut par conséquent que notre Dieu même soit amour.

Premier point. — I. Or, vous savez qu'il y a principalement deux sortes d'amour, amour de complaisance et amour de bienveillance : amour de complaisance, par lequel on se plaît et se conjouit en quelqu'un ; amour de bienveillance, par lequel on lui souhaite et procure du bien. A proprement parler de Dieu, le seul objet de son amour de complaisance, c'est son Fils unique et bien-aimé Notre Seigneur; soit que nous le considérions en sa divinité, soit que nous le considérions en son humanité, nous entendons toujours le Père qui nous crie : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui.* Le Père éternel dit ces paroles en la transfiguration, lorsque Jésus est revêtu de gloire, par des livrées et des ornements de sa divinité, et il les dit au fleuve du Jourdain, lorsque Jésus, étant baptisé par saint Jean, paraît en forme d'homme, et même d'homme pécheur, pour montrer qu'en sa divinité et qu'en son humanité il est toujours le bien-aimé de son Père, l'objet agréable de sa complaisance. En sa divinité; et pourquoi non? puisqu'il est le Verbe éternel, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance; puisqu'il est l'image vive et parfaite de sa personne, la production de son entendement divin et le fruit admirable de sa fécondité infinie?

S'il est permis de faire conjecturer des choses si grandes et si divines par les faibles et les humaines, je vous dirai : N'est-il pas vrai que quand vous lisez ou que vous entendez quelque beau trait d'esprit, vous vous y plaisez? un beau plaidoyer, une poésie bien tissue, une belle pointe d'épigramme, une subtile repartie vous plaît extrêmement encore qu'un autre en soit l'auteur; mais si cela vient de vous, si cette harangue, ce poème, cette épigramme ou cette repartie est un fruit et une production de votre esprit, il ne se peut dire combien il vous agrée, comme il vous satisfait, et avec quel contentement vous le considérez. En effet, vous le contemplez, vous le passez et repassez mille fois en votre mémoire, vous en admirez la beauté et la pointe; et toutefois ce n'est pas une grande chose, c'est un ouvrage d'un entendement fini et limité, où d'autres esprits plus judicieux et plus éclairés remarqueraient plusieurs fautes. Pensez donc quelle complaisance, quel plaisir, quelle solide joie et contentement le Père éternel doit avoir en son Verbe divin, qui est le trésor, l'océan, le principe et l'idée de toutes les belles conceptions que les hommes et les anges ont jamais eues et que toutes les créatures possibles peuvent avoir! En son Verbe divin qui, par l'excellence de son acte et de sa perfection, égale et épuise entièrement l'infinité de la puissance intellective d'où il procède : *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.* Que si nous considérons ce même Verbe divin en son incarnation et avec les livrées de notre humanité, nous entendons encore le Père éternel qui crie au fleuve du Jourdain : *Hic est Filius meus, in quo mihi bene complacui.*

II. L'abbé Rupert (lib. 2 in Gen., c. 18) a remarqué fort judicieusement qu'il ne dit pas *complaceo*, mais *complacui*, parce qu'il ne commence pas seulement d'être agréable au Père et l'objet de sa complaisance, lorsqu'il se dispose par cette humiliation du baptême à lui gagner des âmes et à racheter les hommes, mais qu'il lui a été toujours très-agréable dès le commencement, dès le premier moment de l'incarnation et l'accomplissement de ce très-auguste mystère ; et le même Rupert (lib. 1 *in Joan. tribus foliis post initium*) a remarqué derechef qu'il ne dit pas : *Qui mihi placet*, qui me plaît, mais *In quo mihi bene complacui*, auquel je me plais grandement. Quand vous voyez l'ouvrage de quelqu'un ou le vôtre qui est assez bien fait, il vous plaît, vous le trouvez beau, vous l'approuvez et le louez; mais quand vous avez fait un chef-d'œuvre, une pièce rare par votre industrie, un ouvrage parfait au dernier point, il ne vous plaît pas seulement, mais vous vous plaisez en lui; ce n'est pas seulement l'ouvrage qui est l'objet de votre complaisance, mais c'est vous-même et votre industrie; vous vous plaisez, vous vous réjouissez et vous vous glorifiez en vous-même d'être l'auteur et le principe d'un si excellent ouvrage.

L'Ecriture parlant des autres saints, dit qu'ils ont été agréables à Dieu; et au commencement de la Genèse, sitôt que Dieu avait produit une créature, elle lui plaisait, il l'approuvait, il la trouvait bonne et il la louait : *Vidit Deus quod esset bonum*, mais il ne dit jamais d'aucune pure créature : *In hâc mihi bene complacui* : Je me plais en moi-même à la vue de cet ouvrage, parce que tout ce qu'il a fait est fort peu de chose et quasi rien en comparaison de ce qu'il peut faire. Il n'y a rien au ciel ni en terre parmi les hommes et les anges qui corresponde au pouvoir de Dieu, qui égale ou qui approche tant soit peu de la puissance et de la perfection du Créateur. Mais le chef-d'œuvre de l'Incarnation, cet ouvrage qui est appelé l'*ouvrage de Dieu par excellence*, c'est un ouvrage digne de Dieu, un ouvrage qui correspond à la puissance de l'ouvrier, qui égale et qui épuise l'industrie et le pouvoir de son auteur; car Dieu ne peut rien faire de plus grand ni de plus excellent; il ne peut produire une créature plus noble ni plus digne; il ne peut faire un homme plus saint, plus parfait ou plus accompli, plus aimable, plus admirable et plus adorable que l'Homme-Dieu, qui est logé dans son sein, assis en son trône et associé à sa gloire : *Illius gloriæ sociatur in throno, cujus naturæ copulatur in Filio*[1]. Pour cela le Père ne dit pas seulement que cet Homme-Dieu lui plaît, mais qu'il se plaît, se réjouit et se glorifie soi-même en cet Homme-Dieu : *Gratulatur et applaudit sibimet in hoc facto omnipotens bonitas, quod ope sua compar sibi facta sit humana creatura*, dit Rupert au même lieu (lib. 3 *in Matth.*) et ailleurs : *Talis hic Filius sola et unica Dei Patris gloria est, et verè in isto Filio gloriatur cunctorum mirabilium mirabilis operator Deus, quia tale nihil facit qualis est iste Filius.*

Saint Augustin (lib. 4 *de Gen. ad lit.*, c. 15) remarque que, après que Dieu eût créé le ciel et la terre et toutes les créatures

[1] S. Leo. Serm. de Ascens.

qui sont comprises en leur enceinte : *Requievit ab omni opere quod patrârat*, non pas, *in omne opere;* au lieu qu'en Isaïe, il dit : *Requiescet super eum Spiritus Domini.* A proprement parler, l'esprit de Dieu ne se repose en aucune créature, parce que, pour grandes et excellentes qu'elles soient, elles n'ont aucun rapport ni proportion à la toute-puissance de Dieu, celle-ci étant infinie et les créatures limitées, et que *finiti ad infinitum nulla proportio;* mais le Père éternel repose son esprit en l'Homme-Dieu, il se contente, se satisfait, s'applaudit et se glorifie; il y prend son plaisir et ses délices, parce que c'est un ouvrage qui correspond à la toute-puissance, à la sagesse et à la bonté immense de celui qui l'a fait : *Omnipotens bonitas;* ce n'est pas seulement le chef-d'œuvre de sa toute-puissance et de sa sagesse, mais de sa bonté.

Considérez quelle joie, quel contentement et quelle satisfaction vous ressentez en vous-même quand vous avez fait une bonne œuvre, donné grosse aumône, relevé un homme de misère, quand vous voyez quelqu'un qui vit, qui subsiste et qui est heureux par votre moyen, retiré de prison ou délivré de maladie ! Quelle joie donc au Père d'avoir fait un acte de si grande bonté, charité, libéralité et magnificence, d'avoir fait une telle effusion et profusion de soi-même, d'avoir donné son Verbe et tous les trésors de sa gloire et divines perfections par un excès d'amour à une nature étrangère : *Exultate Deo :* Vous en soyez béni et loué à jamais. Et pour conjecturer l'amour qu'il lui porte, il ne faut que considérer les pensées qu'il a de lui, et les discours qu'il en fait à tout propos et quasi hors de propos, si on pouvait ainsi parler.

Il est si joyeux et si aise d'avoir ce Fils, qu'il pense à lui en tout ce qu'il fait. S'il parle aux hommes par soi-même ou par ses ambassadeurs, il ne parle que de ce Fils; quand on s'adresse à lui pour lui rendre hommage ou pour obtenir quelque grâce, on n'est pas bien venu en sa présence, si on ne lui parle de ce Fils. Il crée Adam au paradis terrestre, mais en créant le premier homme, il contemple l'Homme-Dieu formant de la terre ce corps humain, il va comme désignant le corps précieux qu'il donnera à son bien-aimé en la plénitude des temps, il dit : Voilà comme mon Fils sera fait : *Quidquid limus exprimebatur*, *Christus cogitabatur homo futurus*, dit Tertullien. S'il marie le premier homme à la première femme, il ne fait cette alliance que pour exprimer le mariage de son Fils avec son Eglise : *Sacramentum hoc magnum est in Christo*, *dico et in Ecclesia* (Ephes. 5, 32). Si ce premier homme tombe en faute étant vaincu de l'esprit malin, il ne le conserve en vie et ne lui promet pardon que par provision de la victoire que son Fils remportera sur ce vainqueur orgueilleux : *Inimicitias ponam inter te et mulierem*, *inter semen tuum et semen illius.* S'il envoie des prophètes comme ses ambassadeurs aux rois ou aux peuples, tous les discours qu'il leur met à la bouche sont des louanges de ce Fils; ils ne parlent que de sa naissance, de ce qu'il mangera en son enfance, de ses voyages, de ses actions, de ses miracles, de ses souffrances et de ses mystères : *Ecce virgo concipiet*, *butyrum et mel comedet*, *ingredietur Ægyptum.* Si on lui offre des sacrifices, ils ne lui sont agréables que parce qu'on y fait

mention de ce Fils; s'il fait naître des patriarches, s'il donne des écritures, s'il ordonne des cérémonies, s'il institue des sacrements, ce n'est que pour exprimer, promettre, annoncer, figurer et représenter ce Messie. Bref, il veut que l'espace de 4000 ans, toute la vraie religion des hommes, le culte ou le service qu'ils lui rendent et les pratiques de dévotion consistent à croire, à espérer, à attendre ou à demander ce Messie.

Or, s'il a voulu que l'Homme-Dieu, avant qu'il vint au monde, fût l'objet de la piété des hommes, combien plus depuis sa venue! Il estime cet ouvrage si digne d'approbation, d'admiration et de louanges, que quiconque ne l'admire pas, ne le loue pas ou ne le regarde pas avec complaisance, il le réprouve comme un orgueilleux, un ingrat ou un envieux et indigne de son royaume. Rupert (lib. 2 in Joan.) : *Hoc opus suum adeò collaudat, et in hoc sibi complacet in tantum, ut cuicumque non complacuerit, quicumque cum laude, et gratiarum actione non aspexerit, ipsum velut ingratum, et vere superbum, et invidum, à salute sua, et ab ejusdem Christi filii sui regno repellat.* Nous vous bénissons donc, ô mon Dieu! nous vous louons et vous glorifions d'un si excellent ouvrage, admirons le chef-d'œuvre de votre main, ce mystère digne de votre toute-puissance; nous vous remercions de l'excès de votre bonté qui a daigné élever l'Homme-Dieu au trône de votre gloire, à la droite de votre puissance, à l'égalité de votre personne; et parce que nous ne sommes pas capables de vous en louer dignement, nous sommes bien aises que vous vous en glorifiiez vous-même. Oui, mon Dieu, louez-vous vous-même, car aucun autre ne le peut faire autant que vous le méritez; réjouissez-vous, glorifiez-vous, applaudissez-vous à vous-même pour un tel ouvrage; bénédiction infinie, honneur, gloire, joie, louanges vous en soient rendus de vous-même en tous les siècles des siècles.

III. Si l'amour de complaisance que le Père éternel a pour son Fils est si grand, son amour de bienveillance n'est pas moindre. Le saint précurseur l'exprime en deux paroles : *Pater diligit Filium, et omnia dedit ei in manus* : Le Père aime tant son Fils, qu'il lui a tout donné; quand il dit tout, il n'excepte rien. S'il a créé le ciel et la terre, c'est pour lui donner un royaume; s'il a produit des hommes et des anges, c'est pour les faire ses sujets.

Le docte Rupert (lib. 3 *de Trin.*, cap. 20) dit : *Religiose dicendum et reverenter audiendum quod propter hunc hominem gloria, et honore coronandum Deus omnia fecit.* C'est une pensée religieuse et digne d'un chrétien, c'est une vérité qu'il faut recevoir avec toute sorte de respect et d'approbation que Dieu a fait toutes choses pour cet Homme-Dieu, qu'il a couronné d'honneur et de gloire. Il le prouve très-puissamment, ce me semble, par ces paroles de saint Paul : *Decebat enim eum propter quem omnia, et per quem omnia, auctorem salutis per passionnem consummari* (Heb. 2, 10), où vous voyez qu'il parle de Jésus, non-seulement en tant que Dieu, mais aussi en tant qu'homme consommé en sa passion, dont il dit que toutes choses sont par lui et pour l'amour de lui.

Les cabalistes enseignent quelquefois de belles vérités parmi les

fables de leur cabale. Ils remarquent que du mot hébreu *berith*, qui signifie pacte ou alliance, on peut faire les noms de Jésus et de Marie, par anagramme d'arithmétique, qu'ils appellent *gematric*; car le *beth* des Hébreux vaut deux, le *iod* vaut dix, le *resch* vaut deux cents, le *tau* vaut quatre cents; si vous mettez tout cela ensemble, vous trouverez que le mot de *berith* fait le nombre de six cent douze; et comptant la valeur des lettres de ces deux sacrés noms, *Jesou* et *Miriam*, Jésus et Marie, ils ont trouvé le même nombre, d'où ils prennent sujet d'expliquer ce passage de Jérémie : *Nisi pactum meum, diem ac noctem, leges cœlo et terræ non posuissem* (Jerem. 33, 25) : Si je n'eusse pas créé le ciel et la terre, je n'eusse pas établi la vicissitude du jour et de la nuit, et des saisons de l'année; je n'eusse pas conservé et gouverné ce monde, si je n'eusse eu dessein d'envoyer mon Fils sur la terre et le faire naître de Marie; ce premier dessein de l'incarnation de mon Fils a été le motif qui m'a porté à produire cet univers et le peupler de créatures.

Deuxième point. — I. Le Fils de Dieu nous ayant dit en l'Evangile : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*, le grand cardinal de Bérulle ne pouvait se proposer un plus excellent modèle de ses affections que cet amour du Père éternel envers son Fils; il l'a aimé d'un amour très-ardent, j'entends parler d'un amour de complaisance et d'un amour de bienveillance.

Quand nous avions le bonheur de le voir, de converser avec lui, ou d'entendre ses conférences, je voyais clairement qu'il pouvait dire avec vérité comme saint Paul : *Nihil arbitratus sum me scire, nisi solum Jesum*; et comme saint Bernard : *Aridus est mihi omnis animæ cibus, nisi videro ibi Jesum mel in ore, in aure melos, in corde jubilus.* Je ne veux rien savoir que Jésus : toute sorte de lecture, de méditation, d'écriture et de doctrine m'est insipide et me dégoûte, si je n'y vois Jésus. Jésus est du miel en ma bouche quand je le prononce, une agréable musique à mes oreilles quand je l'entends prononcer, et une grande joie dans mon cœur quand j'y pense.

Ceux qui liront ses Epîtres avoueront sans difficulté que l'unique objet de ses pensées, que l'entretien de son esprit, que les délices de son cœur, le sujet ordinaire de ses discours étaient Jésus : quelque digression que l'on fît en compagnie sur d'autres sujets, il faisait toujours retomber le discours et référer tout à Jésus; il aimait tant ce sacré nom, qu'il l'avait fait mettre sur le linge, sur l'étain, sur son cachet et partout où il le pouvait. La piété du lecteur me pardonnera, s'il lui plaît, la naïveté avec laquelle je lui dis que quand j'avais l'honneur de le servir à l'autel ou ailleurs, et que je lui présentais quelque linge, ou toute autre chose, je lui disais en moi-même : Laissez-moi faire, je sais bien ce que vous aimez; et à ce moment même je lui mettais devant les yeux le saint Nom de Jésus, sachant que partout où il le voyait, s'il pensait n'être point aperçu, il le touchait de la main avec grand respect, et puis se baisait la main en levant les yeux vers le ciel.

Il prenait tant de plaisir à penser au Fils de Dieu, que pour ho-

norer ses mystères et tous les états de sa vie, en détail et en particulier, il en faisait comme l'anatomie. Voici ce qu'il nous en a enseigné, et ce qu'il en a pratiqué toute sa vie: Honorer les premiers actes de Jésus, la première élévation de son esprit à Dieu son Père, la première effusion de son cœur envers les hommes, ses premiers regards sur la Vierge, ses premiers cris enfantins, la première goutte de son sang répandu dans la circoncision, sa première prédication, le premier moment de sa vie glorieuse, etc. Honorer ses dernières actions, le dernier pas qu'il a fait sur la terre, la dernière parole qu'il a dite sur la croix, le dernier moment de sa vie voyagère, ou le dernier instant de son séjour au monde, etc.

Honorer tous ses âges, tous les états et les périodes de sa vie, sa divine enfance, son adolescence, sa jeunesse et son âge plus avancé, ses pensées, ses paroles et ses actions, tous les battements de son cœur, tous les mouvements de son corps et toutes les affections de son âme.

L'honorer en tous les lieux où il a été, au sein de la Vierge, en la maison de sainte Elisabeth, en Bethléem, en Egypte, en Nazareth, en Béthanie, et ainsi du reste.

II. Quant à l'amour de bienveillance, il en avait pour le Fils de Dieu, non-seulement autant qu'il pouvait, mais même au delà de son pouvoir ; il eût pu dire comme saint Bernard : *Etsi quantùm debeo amare, non possum, tamen ultra quàm possum; potero verò plus, cùm plus donare dignaberis, nunquam prout dignus haberis.* Son cœur lui semblant trop étroit pour aimer Jésus autant qu'il désirait, il a voulu emprunter les cœurs de tant de personnes qu'il a pu pour l'aider à l'aimer, comme disant avec saint Augustin : *Nolo amare solus, nolo laudare solus, magnificate Dominum mecum.* Pour cet effet, il a institué la Congrégation de l'Oratoire de Jésus, dont l'esprit, la vocation, le caractère, et comme la différence spécifique est l'obligation d'aimer et d'adorer l'Homme-Dieu, de servir à ses desseins, d'honorer et faire honorer ses divines paroles et ses actions, ses mystères et tous les états de sa vie, et mettre en pratique ce que notre Père nous fait demander à Dieu en la messe de Jésus, qu'il a dressée, et que le Saint-Siége a approuvée : *Fac nos quæsumus hanc ineffabilem, et divinissimam vitam Verbi in humanitate, et humanitatis in Verbo jugiter celebrare.* Car les prédications, les missions, les colléges, l'administration des sacrements, et toutes les autres fonctions ne sont que des accessoires que la congrégation embrasse, pour avoir sujet de répandre partout la dévotion envers Jésus. Et parce que Dieu a honoré les deux sexes au mystère de l'incarnation, l'un par l'union hypostatique, l'autre par la maternité de la Vierge, pour les consacrer et les appliquer tous deux à Jésus-Christ, notre Père alla chercher avec beaucoup de peine, au fond de l'Espagne, les Carmélites : il les amena en France et leur inspira cet esprit de dévotion envers Jésus qui charme et adoucit la rigueur de leur austérité, et qui les occupe très-saintement et très-délicieusement dans leur solitude.

Ces deux effets de son amour sont publics et éclatants, mais il en produisait une infinité d'autres, que son humilité cachait aux

yeux du monde. On verra au jour du jugement qu'il faisait du bien à l'Eglise, comme les astres en font à la terre, sans bruit et par des influences secrètes; on verra les grands services qu'il rendit à la France aux Etats généraux de l'an 1615, dans ce différend dangereux qui fut entre le clergé et le tiers-état et qui mit la France à la veille d'un schisme, si le nonce du Saint-Père et le cardinal Du Perron ne s'y fussent opposés puissamment, se servant de Monsieur de Bérulle comme d'une intelligence et d'un ange de grand conseil.

Combien de fois l'ai-je vu retourner le soir à jeûn ayant été tout le jour occupé à faire ses dévotions et a travailler pour le bien de l'Eglise en des conférences très-importantes. Et ce qui relève la valeur et le mérite de son amour, c'est qu'il était entièrement gratuit et désintéressé. Ayant été envoyé par le roi vers le Saint-Père et terminé heureusement les affaires qui lui furent commises, ayant été reçu et traité avec tant d'estime que le Pape dit en son absence que c'était un ange, il sortit de Rome sans avoir demandé quoi que ce soit, ni pour soi, ni pour sa congrégation, et il inspirait si fort cet esprit de désintéressement au cœur de ses enfants, que le Père Gâteau ayant eu plusieurs années l'économat de l'abbaye de Fécamp, qui a le droit de conférer plusieurs grands bénéfices, l'Oratoire n'en a jamais profité de quoi que ce soit.

Troisième point. — I. C'est donc à lui que le Fils de Dieu peut dire : *Ipse Pater amat vos, quia vos me amastis;* Mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé; c'est de lui que nous pouvons dire : *Amavit eum Dominus, et ornavit eum;* que le Seigneur l'a aimé et l'a avantagé de toutes les vertus qui peuvent orner et enrichir une âme choisie. Pour ne pas ennuyer le lecteur, je n'en marquerai que six en peu de mots : deux au regard de Dieu : la foi et la piété; deux au regard du prochain : la charité et la débonnaireté; et deux au regard de soi-même : l'humilité et la chasteté. Sa foi était si éclairée et si lumineuse, qu'elle semblait une émanation et une participation de la lumière de gloire.

En voulez-vous des preuves? Lisez les excellentes œuvres qu'il a données à l'Eglise, lisez le livre des *Grandeurs de Jésus*, vous serez de même sentiment que le dévot abbé de Liessies; la première fois qu'il lut ce livre, il dit qu'il y avait beaucoup de redites, mais l'ayant relu avec réflexion, il en admira la beauté, et dit qu'il n'y avait pas un seul mot qui n'y fût mis tout exprès et pour cause. Par exemple, parlant du Sauveur en quelque endroit, il dit que sa Mère est une Vierge, et qu'une Vierge est sa Mère; cela n'est pas une tautologie, mais c'est pour dire que la maternité est ornée par la virginité, et la virginité parée et rendue féconde par la maternité divine. Lisez la Vie de Jésus, et vous verrez que le R. P. Datichy, de la Compagnie de Jésus, faisant sa harangue funèbre, a eu raison de dire que la mort avait ôté deux fois la vie à Jésus-Christ, une fois sur le Calvaire et l'autre fois dans Paris, empêchant ce saint cardinal de continuer la vie de Jésus; et le R. P. de la Croix, de la même Compagnie, m'a dit autrefois à Caen, que lorsqu'il était au noviciat, leur maître des novices commandait à

ceux qui étaient prêtres, quand ils n'avaient d'autre obligation, de dire la messe en action de grâce des grands biens que Dieu avait faits à son Eglise par l'entremise de Monsieur de Bérulle. Lisez enfin le Traité des Energumènes, le Discours de sainte Magdeleine et ses œuvres de piété, et vous serez contraint de dire que cette doctrine n'est pas humaine ni acquise, mais que *desursum est descendens à Patre luminum.*

Ce fut encore par les rayons de cette lumière qu'il éclaira les ténèbres de tant d'hérétiques qu'il convertit; ce qui faisait dire au cardinal Du Perron, quand on lui parlait d'un hérétique : Si c'est pour le convaincre, amenez-le moi; si c'est pour le convertir, menez-le à Monsieur de Genève; si c'est pour le convaincre et le convertir tout ensemble, menez-le à Monsieur de Bérulle.

II. Or, il les convainquait par les rayons de sa foi et de sa doctrine céleste, et il les convertissait par le grand crédit que sa piété lui donnait envers le Fils de Dieu et la Vierge; car, outre qu'il passait une grande partie de la nuit en oraison, outre que durant le jour, dans les occupations extérieures, son cœur était toujours élevé à Dieu : *Sicut virgula fumi, ex aromatibus myrrhæ et thuris,* il ne commençait rien d'important sans consulter l'Oracle, comme Moïse, sans des prières extraordinaires qu'il faisait faire.

Car, incontinent après l'établissement de l'Oratoire, il envoya à Lorette le Père Paul Métezeau et le Père Jean-Baptiste Quinot, pour mettre la congrégation aux pieds de la Vierge, et ils eurent le bonheur de dire la messe neuf jours de suite en la sainte chapelle, ce que le sacristain de l'église assura n'être point encore arrivé de son temps. Non content de cela, il envoya un an durant, tous les jours, un des Pères, chacun à son tour, dire la messe dans une chapelle de la Vierge de l'église de Saint-Victor de Paris, pour y recommander cette petite société qu'il avait assemblée par son commandement; je dis par son commandement, car il n'entreprenait rien de grand sans ses ordres, et il était si assuré de son assistance virginale en ses saintes entreprises que, nonobstant toutes les traverses, il en espérait bonne issue : témoin la prise de La Rochelle; car ce fut lui qui conseilla au roi de l'assiéger, l'assurant de la part de Dieu qu'il y réussirait; et, en effet, chacun sait à la cour qu'un jour, pendant ce siége, comme on craignait de n'en pas venir à bout, il échappa au cardinal de Richelieu de s'écrier : Monsieur de Bérulle n'avait guère à faire de nous engager à ce siége avec ses révélations.

La dévotion qu'il avait envers le Fils de Dieu et la Vierge le portait à être dévot envers tous les saints qui ont eu l'honneur de converser avec eux, ou d'avoir quelque appartenance et relation vers eux; quand il passait par quelque lieu où il y avait quelque image des saints, s'il pensait n'être vu de personne, il touchait dévotement de la main leurs pieds, et puis la baisait avec grand respect.

Mais le plus délicieux objet de sa piété, c'était le très-saint sacrifice et le sacrement de l'autel; pour se préparer à en offrir les prémices, il fit une retraite de quarante jours pendant lesquels il jeûna au pain et à l'eau, et fit d'autres austérités très-rigoureuses;

il était si affectionné à présenter au Père éternel son Fils bien-aimé, qu'il ne voulut jamais s'en dispenser, même le jour qu'il mourut ; il demeura quatre heures à l'autel à combattre avec l'agonie de la mort, et comme il fut à ces paroles du canon : *Hanc igitur oblationem servitutis nostræ*, les Pères qui le servait, voyant qu'il allait expirer, et craignant qu'il ne pût achever le sacrifice, le retirèrent de l'autel et le mirent sur un lit où, ayant communié dévotement, il rendit sa belle âme à Jésus-Christ ; ce qui donna sujet à un bel esprit de lui faire cette épitaphe :

Immorietur mediis faciens Berrullius aris,
Ne foret incepto victima nulla sacro.

III. Cette grande piété qu'il avait envers Dieu, produisait en lui une ardente charité et une débonnaireté admirable envers le prochain ; il n'épargnait ni frais, ni travaux, ni humiliations pour les secourir au spirituel et au temporel : travaillant à la conversion d'une personne hérétique, qui le faisait quelquefois attendre à la porte des heures entières, il ne se rebutait point, mais se tenait là avec une patience incroyable, adorant ces paroles de Jésus-Christ : *Ecce sto ad ostium et pulso.* Il prenait quelquefois la poste et faisait cinquante lieues pour aller secourir une âme qui avait besoin de sa charité.

Chacun sait que l'an 1615, lorsqu'il était plus occupé aux affaires de l'Etat et de l'Eglise, nous l'avons vu dans Paris visiter tous les jours un confrère malade et même lui faire son lit, encore qu'il ne permît à personne d'entrer en sa chambre, qu'au médecin et à un frère qui le servait, parce qu'il avait une fièvre pourprée fort contagieuse ; et je sais en particulier qu'en trois ans que j'ai eu le bonheur d'être auprès de lui à Paris, et fort assidu, je n'ai jamais aperçu en lui un seul petit mouvement d'impatience ou d'inquiétude, mais toujours un visage calme, égal, serein et qui montrait à vue d'œil un esprit rempli de Dieu et de son amour actuel.

IV. Quand il nous reprenait de quelque faute, c'était en nous embrassant et nous faisant le signe de la croix sur le front avec une douceur admirable qui charmait nos cœurs et qui, en les élevant à Dieu, les abaissait jusques au centre de la terre devant lui, à la vue de nos misères, si bien qu'il nous disait plus par son exemple qu'autrement : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Quand on traite à Rome de la canonisation d'un saint, la première enquête qu'on fait, c'est pour savoir s'il a été bien humble, et s'il ne l'a pas été, on ne passe pas outre; mais quand on fera cette information sur la vie de notre Père, on reconnaîtra qu'il a parfaitement accompli cette parole du Fils de Dieu : *Reges gentium dominantur eorum, vos autem non sicut minor et qui præcessor est, sicut ministrator* (Lev. 22, 25 ; 26).

V. J'ai des sentiments d'humilité et de confusion, quand je me souviens de l'avoir vu si souvent balayer l'église, nous servir à table au réfectoire, y faire humiliation, y dire ses fautes, se prosterner à nos pieds, et laver la vaisselle à la cuisine, même depuis qu'il fût cardinal. Et quand on rapporta à sa mère qui était carmé-

lite, qu'on l'avait fait cardinal, elle répondit tout froidement sans s'émouvoir tant soit peu : Il n'aurait guère profité jusques à présent, s'il n'avait appris à mépriser les grandeurs temporelles. Oui, il l'avait bien appris ; car, il fut besoin que le Saint-Père lui commandât d'accepter le cardinalat, et le dispensât du vœu qu'il avait fait de n'accepter aucune dignité ecclésiastique; et s'il garda pendant quelques mois deux abbayes, ce fut pour connaître laquelle il devait retenir à la plus grande gloire de Dieu et pour y mettre la réforme. Mais au reste, ni ses parents, ni l'Oratoire n'en ont profité temporellement d'une obole. Pour n'avoir pas l'honneur d'être appelé le fondateur d'un ordre, il a donné à sa congrégation le nom emprunté d'une autre société, afin qu'on pensât qu'il était le fils de saint Philippe de Néri, non le père de l'Oratoire de France. Il pouvait instituer un ordre de religieuses et leur donner son nom, ou les appeler les *filles de l'Oratoire* ; il avait alors assez de crédit à Rome et dans la cour de France pour le faire; mais pour n'avoir pas cette gloire, il alla chercher les Carmélites en Espagne, se contentant de leur donner l'esprit de piété et de dévotion envers l'Homme-Dieu, qui était l'unique but de toutes ses entreprises. Son humilité le rendait si ingénieux à cacher ses austérités et autres bonnes œuvres, qu'il n'y a que Dieu seul qui les puisse bien révéler; il le fera à sa grande gloire quand il accomplira cette parole de l'Ecclésiastique : *Cuncta quæ fiunt sub sole, adducet Deus in judicio, sive bonum, sive malum.* J'en pourrais dire des choses admirables si le sceau du secret ne m'obligeait à les tenir cachées sous le silence.

V. Etant si humble de cœur, il obtint de Dieu une grâce particulière, d'être très-chaste de corps; car il a conservé jusqu'au dernier moment de sa vie sa virginité immaculée et une pureté angélique, qu'on a connue par expérience être une participation de la pureté de la Vierge, parce qu'il influait des inclinations et des sentiments de chasteté au cœur de ceux qui avaient le bonheur de converser avec lui. Ces excellentes vertus et autres que nous avons admirées en lui, étaient des effets de l'amour que le Père éternel avait pour lui, des couronnes et récompenses du grand amour qu'il avait pour Jésus : *Amavit eum Dominus, et ornavit eum, ipse Pater amat vos, quia vos me amastis.*

VI. Oh ! si je lui pouvais dire avec vérité :

Urimur igne pari, sed sum tibi viribus impar !

Oh ! si je pouvais avoir une petite bluette de ce grand feu qui brûlait en son cœur ! Pour le bien allumer il n'avait pas seulement devant les yeux l'amour ineffable et incompréhensible du Père éternel envers l'Homme-Dieu, comme nous avons vu, il considérait encore l'amour de Jésus envers nous ; nous devons au moins prendre ce second motif et dire avec saint Bernard : *Vide quomodo, imo quàm sine modo Deus à nobis amari meruerit, qui prior dilexit nos tantus et tantum et tantillos et tales*[1]. Qui n'avouera que Dieu mérite d'être aimé de nous sans mesure, puisqu'il nous a aimés le

[1] S. Bern., *de diligendo Deo ante medium.* S. Bonaven., *in amatorio.*

premier et d'un amour si excessif, lui qui est si grand, nous qui sommes si abjects, si chétifs et si indignes de son amour.

Il nous a aimés non de parole et par compliment, mais en effet et en vérité ; car, premièrement, il n'a pas voulu envoyer un ange, un archange, un séraphin ou d'autres créatures pour notre salut : lui-même s'y est appliqué et s'y applique tous les jours. Comme un pieux médecin, qui aime avec passion son enfant malade, ne se contente pas de lui ordonner la médecine, lui-même la veut composer, cueillir les herbes, infuser les drogues et donner la potion au malade et le flatte pour la lui faire prendre; ainsi Jésus n'a pas voulu commettre l'affaire de notre salut à d'autres, il s'y est employé en personne, lui-même nous a rachetés, lui-même nous a mérité ses grâces, lui-même nous les applique par les sacrements; car c'est lui qui nous baptise, c'est lui qui nous marie, c'est lui qui nous absout, le prêtre n'est que son ministre. Et de là vient que le sacrement est bon et valide en quelque mauvais état que soit le prêtre qui l'administre : *Petrus baptizet, hic est qui baptizat. Paulus baptizet, hic est qui baptizat*, *Judas baptizet, hic est qui baptizat.*

En second lieu, il s'est employé tout pour nous sans réserve, sans exception : *Dilectus meus mihi*, dit l'épouse; *Totus in nostros usus expensus*, dit saint Bernard. Dès le premier instant de sa conception jusqu'au dernier moment de sa vie tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert, il l'a référé à nous, il pensait à nous continuellement, sans cesse et sans interruption ; il n'y a pas eu une seule goutte de son sang, de ses sueurs et de ses larmes, pas un cheveu de sa tête, un battement de son cœur, un mouvement de son corps, ni aucun de ses pas, qui n'ait été pour nous et pour notre salut ; il n'a point racheté les mauvais anges, ni n'a mérité aux bons anges le moindre surcroît de gloire essentielle. L'ange ne dit pas aux pasteurs : Un Sauveur nous est né ; mais un Sauveur vous est né. Une goutte de son sang pouvait mériter pour cent mille mondes, pouvait acquérir cent mille grâces pour ces esprits bienheureux; mais non, il ne le veut pas, il veut que tout soit pour nous seuls : *Nobis datus, nobis natus.* Il me semble voir une mère qui tient sur son sein son enfant, pour qui elle a des tendresses et des affections particulières; elle lui présente un bouquet, les autres enfants lui disent : Donnez-nous-en quelque fleur, il y en aura assez de reste pour votre fils. Non, elles sont toutes pour mon mignon, dit-elle ; et pour montrer que son amour est gratuit, il n'a rien gagné pour soi-même, il n'a acquis pour soi-même par ses mérites aucun degré de grâce ni de gloire, il a bien mérité la gloire de son corps et l'exaltation de son nom ; mais elles lui étaient dues par l'union hypostatique, depuis le commencement de sa vie.

Et non-seulement il a voulu être tout à nous, mais il a voulu nous être toute chose : *Omnia in omnibus :* il a voulu être notre père, notre époux, notre pasteur, notre avocat, notre médecin, notre docteur, notre directeur, notre victime et notre viande, notre trésor, notre rançon et notre béatitude. Et comme si son cœur ne suffisait pas à son amour, comme s'il n'était pas infini, mais trop

petit et trop étroit pour satisfaire à la grandeur de son désir, il appelle du secours, il emprunte l'amour des fidèles, il nous veut aimer par le cœur de nos prochains, il le leur commande, il le leur recommande, il leur influe cet amour, il leur donne pour cet effet le Saint-Esprit qui est son amour : *Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem, sicut dilexi vos;* et c'est comme s'il disait à chacun de nos prochains : J'aime un tel de tout mon cœur, je l'aime d'un amour infini, mais je désire l'aimer au delà de l'infini, aidez-moi à l'aimer; et parce que nous sommes indignes d'être ainsi aimés, afin que nos prochains nous aiment bien ardemment, et qu'ils exercent envers nous des œuvres de charité bien héroïques, il nous met à sa place, et se met en la nôtre, disant : Tout ce que vous ferez au moindre des miens, vous me le ferez à moi-même; il ne dit pas : Je le tiendrai pour fait, mais je le tiendrai comme fait à moi-même. Saint Bernard a donc sujet de nous dire : *Si amare pigebat, radamare non pigeat :* si nous étions incapables de le prévenir de notre amour, au moins ne soyons pas rétifs à lui rendre le réciproque.

Aimons-le puisqu'il nous a aimé si ardemment, aimons-le puisque son Père l'aime tant, aimons-le puisque la Vierge a tant de tendresses et d'affections pour lui, aimons-le puisqu'il est si digne d'être aimé; aimons-le pour avoir la grâce de Dieu en ce monde : car saint Paul a dit : *Gratia cum omnibus qui diligunt Dominum Jesum ;* aimons-le pour avoir la gloire en l'autre vie : car le même Apôtre a dit qu'il n'y a point d'œil qui ait vu, point d'oreille qui ait entendu ni point de cœur humain qui puisse comprendre les grands biens que Dieu a promis et préparés à ceux qui l'aiment. *Amen.*

SERMON CXL.

DU R. P. CÉSAR DE BUS, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PÈRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

Quia acceptus eras Deo, necesse erat ut tentatio probaret te.

Parce que vous étiez agréable à Dieu, il était necessaire que la tentation vous éprouvât. (Tob. 12, 13.)

C'est ce que l'ange Raphaël disait au bon vieillard Tobie, lui ayant rendu la vue, dont il avait été privé quelque temps, par une particulière et très-sage disposition de la providence de Dieu. Nous en pouvons dire de même au bienheureux César de Bus, qui est à présent éclairé de la lumière de gloire, d'autant plus avantageusement qu'il a enduré plus longtemps, et avec plus de patience, la privation ennuyeuse de la lumière de ce monde : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.* Mais pour traiter à fond et utilement les paroles de mon texte, je diviserai ce discours en deux parties. Au premier point sur ces paroles : *Quia acceptus eras Deo,* je vous montrerai que pour être agréable à Dieu, nous devons avoir en nos actions une grande pureté d'amour ou d'intention,

et que ce bon Père l'a eue en très-éminent degré. Au second, sur ces paroles : *Necesse erat ut tentatio probaret te*, je vous ferai voir les tentations qu'il a eues, et comment sa vertu a été éprouvée. Il a emprunté et appris de vous, cette pureté d'intention, ô sainte et bienheureuse Vierge ! car vous disiez à votre bien-aimé : *Omnia poma servavi tibi nova et vetera :* Vous lui avez consacré tous les fruits de votre vie, toutes vos pensées, vos paroles et vos actions dans l'ordre de la nature : *Vetera ;* en l'ordre de la grâce : *Nova ;* et non-seulement les fruits, mais l'arbre, le fonds et l'héritage; vous vous êtes donnée toute à lui, vous vous êtes référée toute à lui : *Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus ;* c'est-à-dire, que réciproquement et en échange il s'est référé à vous, il est descendu du ciel pour se donner à vous et se faire votre Fils au mystère de l'incarnation, comme votre ange vous prédit quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Deus est principium et finis.

I. Punctum. — Ut simus accepti Deo in notris actionibus, debent fieri puro Dei amore et rectâ intentione. Quod probatur : 1° Scripturâ; 2° Patribus; 3° Rationibus ex parte Dei: (a) Ex parte nostrî ; (b) Ex parte actionum; 4° Comparationibus; 5° Historiis; 6° Exemplo patris Cæsaris de Bussi.

II. Punctum. — Illum sic Deo acceptum tentatio probavit, tentatio inquam : 1° Ex parte Dei, in corpore et in animâ ; 2° Ex parte Dæmonis ; 3° Carnis; 4° Mundi.

III. Punctum moralem. — Quatuor monita de rectâ intentione.

Exorde. — Encore que les perfections de Dieu soient toutes infiniment bonnes, et par conséquent infiniment communicables : *Bonum suî diffusivum*, si est-ce que nous adorons en lui deux qualités rares et admirables, qu'il n'a jamais communiquées hors de soi, parce qu'elles lui conviennent proprement, singulièrement et privativement à tout autre : ce sont les qualités de premier principe et de dernière fin, qu'il s'attribue en l'Apocalypse, disant au bien-aimé disciple : *Ego sum alpha et omega, principium et finis.* La première est exprimée par le nom ineffable qu'il se donne en l'Ecriture, nom qu'il n'était pas permis en tout temps, ni à toutes sortes de personnes de prononcer : *Jehova fons essendi :* la source, l'origine et le principe de tout être. Le prophète Moïse décrivant en la Genèse la naissance du monde, n'a fait aucune mention de la production des anges : et cela, dit saint Augustin, pour ne pas donner sujet aux hommes de penser que ces esprits angéliques avaient aidé le Créateur, et contribué de leur force ou de leur industrie à la création de l'univers. La distance de l'être au néant est si grande, qu'elle ne peut être surmontée que par une puissance infinie; et c'est encore pour cela que Dieu fit naître les plantes, les fleurs et les fruits avant la création du soleil; car celles-là furent produites au troisième jour, et celui-ci au quatrième, afin de nous faire savoir que si le soleil en est le conservateur, il n'en a pas été le créateur.

La seconde perfection, de laquelle Dieu est jaloux, et qu'il n'a jamais partagée avec aucune créature, c'est la qualité de dernière fin : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus ;* et saint

Paul dit aux Corinthiens : *Omnia vestra sunt*, *vos autem Christi, Christus autem Dei.*

Les payens ont méconnu en Dieu la première qualité. Ils ont eu si peu d'esprit, dit le Sage, qu'ils n'ont pas reconnu la cause par ses ouvrages, le Créateur par la beauté, la diversité et le bel ordre des créatures : *De his quæ videntur bona non potuerunt intelligere eum qui est*, *neque operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex;* et la plupart des chrétiens méconnaissent en Dieu la seconde qualité; ils ont si peu d'esprit ou si peu de vertu, qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas reconnaître que Dieu doit être l'unique but, le centre et la dernière fin de toutes leurs actions. Les payens attribuant aux créatures la première perfection, et la qualité de premier principe, au lieu de l'attribuer à Dieu, sont tombés en l'idolâtrie : et les chrétiens s'attribuant à eux-mêmes la seconde perfection, la qualité de dernière fin, au lieu de la reconnaître en Dieu, et de lui référer leurs actions, tombent en une espèce d'idolâtrie; car saint Paul appelle idolâtres les avaricieux, les intempérants et autres semblables personnes : *Avaritia*, *quæ est idolorum servitus. Quorum Deus venter est.*

Les payens ne reconnaissant pas Dieu comme premier principe, ont fait que leurs actions qu'ils estimaient les plus religieuses, comme les sacrifices et les autres, étaient criminelles et abominables. Les chrétiens ne reconnaissant pas Dieu comme dernière fin, sont cause que leurs actions qu'ils estiment les plus héroïques, sont vicieuses et blâmables. C'est ce que j'ai à vous montrer au premier point de ce discours.

Premier point. — 1° Dieu rejetait anciennement de ses autels et de son temple les vautours, les milans et les éperviers; il les tenait pour immondes, parce qu'ils volent fort haut et regardent continuellement en bas; ils prennent à la vérité leur essor vers le ciel, mais ils ont toujours la vue sur la terre. Les âmes qui semblent toutes célestes, qui ont des spéculations hautes et sublimes, qui font des actions excellentes, qui prêchent, qui entendent les confessions ou qui disent la messe par des prétentions basses et rampantes, pour des intérêts temporels, sont répudiées et censées immondes devant Dieu; au contraire, il avait pour agréable et recommandait souvent qu'on lui offrît en sacrifice des colombes.

Les naturalistes ont remarqué que la colombe regarde fort souvent le ciel, et principalement quand elle mange; et notez qu'au livre des Cantiques, quand l'Epoux loue son Epouse, décrivant toutes les parties de son corps; et quand l'Epouse dépeint son Epoux, ils ne se trouvent semblables que par les yeux, les cheveux, les joues, les lèvres, et toutes les autres parties sont différentes : *Oculi tui columbarum*, *oculi ejus sicut columbæ* (Cant. 4, 1). Pour vous rendre agréables à Jésus, il n'est pas absolument nécessaire de lui ressembler en tout et partout; il a jeûné quarante jours sans boire ni manger, il a passé les nuits en prières, il n'a rien possédé en ce monde, il a ressuscité les morts; vous n'êtes pas obligé de faire de même, mais il faut avoir les mêmes yeux,

yeux simples, yeux de colombe. Les yeux sont le symbole de l'intention, et il a regardé et cherché en toutes ses actions la gloire de son Père : il faut faire de même.

2° *Non valde attendas quid homo faciat, sed quid cum facit aspiciat*, dit saint Augustin (*Præf. in Ps.* 31); et pourquoi? *Bonum opus intentio facit, intentionem fides dirigit;* et saint Cyprien (Lib. *de Opere, et eleemosynâ*), *Non de patrimonio, sed de animo opus examinat;* et saint Chrysostome (Hom. 7 *de Pœnitentiâ*), *non opus magnitudine metitur, sed proposito;* et saint Grégoire très-souvent : *Deus pensat corda, non opera.*

3° Dieu montre en ceci son indépendance, la plénitude de son être, cette perfection que les Grecs appellent *autarchie*, qu'il n'a besoin de personne, qu'il est suffisant à soi-même, que s'il accepte nos biens, s'il reçoit et agrée nos services, s'il daigne nous associer à l'exécution de ses desseins, c'est par un excès de bonté et non par besoin de secours. Quand le roi entre triomphant en sa ville capitale, après une glorieuse victoire, si, au lieu d'avoir à ses côtés son général d'armée et les capitaines qui l'ont servi en la bataille, il voulait avoir un homme de néant, ou quelque autre petit artisan qui n'est pas sorti de Paris; et s'il disait qu'il ne sait point de gré à ses capitaines et à ses soldats, parce que s'ils ont combattu vaillamment, c'est par amour-propre, par ambition et par désir de vaine gloire, pour être mis dans la gazette, mais ce petit homme-ci a désiré ma victoire et s'en est réjoui pour l'amour qu'il me porte; on s'en étonnerait. Non, les rois de la terre ne parlent pas ainsi et ne se comportent pas ainsi, parce qu'ils ont besoin de leurs soldats, capitaines et généraux d'armée; et pourvu qu'ils en tirent du service pour l'accomplissement de leurs desseins, ils ne se soucient pas beaucoup à quelle intention les soldats leur rendent service. Mais le Roi du ciel, qui n'a pas besoin de ses créatures, qui ne reçoit leur service que par un excès de bonté, pour avoir occasion de les en récompenser, ne demande que le cœur; il ne fait point d'état de nos bonnes œuvres si elles ne se font pour l'amour de lui et par des intentions dignes de la récompense que sa bonté nous a préparée.

Pour cela saint Chrysostome (Hom. 24 *ad pop.*), parlant à ceux qui font leurs actions pour être vus et loués des hommes, dit fort bien : Pourquoi me regardez-vous quand vous faites l'aumône ou quelque autre bonne œuvre? pourquoi en attendez-vous une si pauvre récompense? Je ne vous ai jamais dit : Faites l'aumône et je vous la paierai; c'est Dieu qui vous l'a dit, c'est lui qui s'est rendu caution du pauvre, qui a reçu en sa personne l'aumône que vous avez donnée; pourquoi donc vous adressez-vous à un autre pour en être payé? Jésus n'est-il pas suffisant pour ce faire; il semble que vous l'estimez insolvable, qu'il n'a pas le pouvoir ou le vouloir de vous satisfaire, puisque vous aimez mieux recevoir maintenant des hommes un peu d'honneur et de vaine gloire, qu'attendre de Jésus l'honneur solide et une gloire éternelle.

(A) Vous faites comme l'empereur Néron, il pêchait à la ligne avec un hameçon d'or; et comme il prenait peu de chose et qu'il perdait souvent ses hameçons, on se moquait de lui et on disait :

C'est grand dommage, il ne prend qu'un méchant poisson et il perd souvent l'hameçon qui en vaut plus de cinquante. Cette bonne œuvre que vous pratiquez vaut son pesant d'or, elle vous pourrait acquérir des richesses inestimables et inconcevables dans le ciel, et vous en perdez le mérite parce que vous vous en servez pour pêcher un peu de vanité ou un petit intérêt temporel.

(B) Je dis que vous en perdez le mérite, car en la morale chrétienne et même en celle d'Aristote, l'intention de la fin est au regard des actions humaines ce que le premier mobile est au regard des globes inférieurs, ce que le premier principe est à une science, ce que la racine est à un arbre, et ce que la source est à une fontaine; c'est elle qui donne le branle et le mouvement à tout le reste, c'est la fin qui spécifie l'action et qui la met sous un certain genre et dans une telle espèce de vertu ou de vice, qui la rend bonne ou mauvaise, méritoire ou déméritoire, digne de louange ou de blâme. Aristote dit que celui qui dérobe pour avoir de quoi corrompre une femme mariée est plus adultère que larron, parce que l'impureté est la fin dont le larcin n'est que le moyen.

4° Quand vous vous mettez aux champs pour aller à Paris par Orléans, si on demande à un homme qui vous voit en chemin: Où va-t-il? il répondra que vous allez à Orléans; mais si on demande à un de vos amis qui sait votre intention, il dira que vous allez à Paris, parce que vous n'allez à Orléans que pour arriver à Paris. Voilà un prêtre qui dit la messe, qui prêche, qui assiste à l'office; mais il ne fait tout cela que pour le temporel, pour gagner la rétribution et avoir de quoi vivre; son serviteur ou bien son frère est en la maison qui fait la cuisine et lui apprête à dîner, mais il le fait pour l'amour de Dieu; il dit en soi-même : Mon Dieu, je ne suis pas digne ni capable de vous servir, de dire la messe, de prêcher ni de chanter vos louanges, mais je suis ravi et ce m'est trop d'honneur de servir votre serviteur : je veux apprêter le repas à mon maître ou à ce bon père, afin qu'il vous puisse servir. Si vous demandez aux hommes : Que fait ce prêtre? ils répondront : Il dit la messe, il prêche, il chante l'office. Que fait ce valet ou ce frère servant? Il fait la cuisine; si vous le demandez aux anges, ils répondront : Ce prêtre en disant la messe ne fait que la cuisine, mais ce serviteur dit la messe, il prêche et il chante l'office, parce que les hommes ne voient que l'extérieur et que les anges voient l'intérieur, que les hommes voient l'action et que les anges voient l'intention, et que l'intention du prêtre c'est la cuisine, celle du valet c'est la messe et l'office.

Pour faire un cercle parfait avec un compas, il faut nécessairement qu'un des pieds du compas soit fixé et arrêté au centre : s'il en sort tant soit peu et commence à s'émouvoir, vous ne ferez jamais un cercle, mais des figures rompues et imparfaites. L'intention de la fin et l'exécution de l'œuvre sont comme les deux pieds du compas, dont l'un doit être immobile, l'autre se meut en la circonférence. Quand l'intention est arrêtée en Dieu, qui est notre centre et notre dernière fin, nos actions sont parfaites comme le cercle est la plus parfaite de toutes les figures, nous formons la couronne de la vertu en ce monde et de la gloire pour l'autre vie :

Sperantem autem in Domino, (hebraicè) nitentem in Domino misericordia circumdabit. Mais quand notre cœur n'a point de constance, quand il n'est pas arrêté en Dieu par une sainte intention, nous ne faisons rien qui vaille, rien qui soit solide et permanent; rien qui soit agréable à Dieu, ni même qui nous contente et qui nous soit même agréable. Car saint Augustin a dit et avec vérité : *Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sibi sit omnis inordinatus affectus :* Toute affection désordonnée fait peine à celui qui l'a. Or, être désordonné c'est n'être pas dans l'ordre, dans le train et dans la voie qui conduit à la fin. Toute action, toute affection qui ne tend pas à Dieu est désordonnée, elle fait de la peine; et elle ne mérite rien, comme un homme qui est égaré est toujours en souci, et il n'avance point. De là vient, dit saint Augustin, qu'il vaut mieux marcher à pas de tortue dans la voie, qu'à pas de géant hors du chemin.

Quand vous êtes dans le chemin, vous ne sauriez si peu marcher que vous n'avanciez toujours; quand vous êtes hors de la voie, plus vous courez plus vous vous égarez. Une âme qui est bien à Dieu, qui fait tout pour l'amour de lui, qui ne voudrait pas dire une parole ni faire un pas ou remuer le doigt, si elle savait que cela ne servît de rien à la gloire de Dieu, pour peu qu'elle fasse, elle mérite beaucoup, elle fait un grand progrès; mais si vous n'êtes ainsi disposé, si votre cœur n'est en cette posture, si vous ne regardez et ne prétendez sincèrement la gloire de Dieu en vos actions, pour belles, éclatantes et héroïques qu'elles soient, elles ne méritent rien. Vous courez, mais vous n'avancez pas, parce que vous êtes hors du chemin.

Et non-seulement vous n'avancez pas, mais vous reculez. Car toute action volontaire qui ne tend pas à la gloire de Dieu, ou médiatement ou immédiatement, est pour le moins un péché véniel; et si vous référez une action sainte, spirituelle et divine à une fin basse, temporelle et terrestre, la messe à un gain sordide, ou la communion à la vaine gloire, vous êtes bien plus criminel : *Multi mihi dicent in illâ die, Domine, nonne in nomine tuo prophetavimus, et virtutes multas fecimus? discedite à me operarii iniquitatis* (Matth. 7, 22). Saint Basile dit là-dessus : Ils n'ont point fait d'autre mal, ils n'ont point juré, blasphémé ni dérobé, et il les condamne, il les bannit de sa présence, il les appelle les ouvriers d'iniquité, parce qu'ils ont fait des actions très-hautes et très-nobles pour des intentions très-basses et très-indignes. Jésus ajoute immédiatement après que le fou a fondé son bâtiment sur le sable mouvant, et que le premier orage qui arrive le renverse; que le sage fonde sa maison sur le roc et qu'elle demeure ferme nonobstant le vent et la pluie. La pierre vive, c'est Jésus-Christ : si vous faites vos actions, si vous pratiquez les vertus pour l'amour de lui, elles seront de durée; mais si vous n'avez de la dévotion, si vous ne faites des bonnes œuvres que par compagnie, par coutume, par vaine gloire ou pour faire comme les autres, Dieu rejettera ce sacrifice et la première tentation dissipera cet édifice.

5° Nous l'avons vu par expérience : quand Julien l'Apostat était jeune, avant que d'être empereur, il était chrétien et catholique,

et même il prit la cléricature; il avait pour second un jeune homme fort dévot, nommé Gallus. Tous deux bâtissaient des temples à saint Mammès et à d'autres martyrs; et parce que Gallus les faisait sincèrement et par dévotion, son œuvre s'avançait heureusement, Dieu l'ayant pour agréable; mais parce que Julien ne le faisait que par hypocrisie et à mauvaise intention, la terre repoussait les fondements du temple qu'il voulait bâtir, comme refusant un don qui était désagréable à sa Majesté divine (S. Greg. Naz., *or. in Jul.* Bar. an. 345).

Saint Fortunat, grand serviteur de Dieu, évêque de Tuderte, avait un don singulier de délivrer les possédés par la force de ses prières et pénitences. Un jour [1], Satan enrageant de dépit d'avoir été chassé par le saint d'un corps qu'il possédait, prit la forme d'un pauvre pèlerin, et le soir, à l'entrée de la nuit, allait criant par la rue : O le beau saint que l'évêque Fortunat, qu'il est bien charitable! il a chassé de son logis un pauvre voyageur, et je ne sais où aller pour me mettre à couvert. Un bourgeois entendant ce bruit, lui ouvrit la porte. Qu'y a-t-il? C'est l'évêque qui m'a chassé, et je ne sais où me réfugier; il le fait entrer en sa maison, le met auprès du feu, où étaient sa femme et son enfant; et comme ils discouraient ensemble, voilà le pèlerin qui prend le fils de son hôte, le jette dans le feu, le tue et disparaît. On demande à saint Grégoire comment est-ce que Dieu permit cette injure contre ce pauvre bourgeois qui avait exercé la charité et l'hospitalité envers ce pèlerin inconnu. Le saint docteur répond : Tout ce qui reluit n'est pas or, tout ce qui semble vertueux aux hommes ne l'est pas toujours devant Dieu; ce bourgeois avait exercé la charité, non par esprit de charité, mais par motif de vanité, pour paraître plus charitable et plus miséricordieux que le saint évêque : *Si oculus tuus nequam fuerit, totum corpus tenebrosum erit.* Si votre intention est mauvaise, tout ce qui en procède ne vaut rien, dit le Fils de Dieu, et au contraire il ajoute : *Si oculus tuus simplex fuerit, totum corpus tuum lucidum erit, et sicut lucerna fulgoris illuminabit te :* Si vous avez une sainte intention en vos bonnes œuvres, elles seront parfaites et vous rendront illustre et agréable à Dieu.

6° Le Père César de Bus nous en a donné un rare et admirable exemple. Il a été longtemps qu'il ne voyait rien des yeux du corps, mais il a été encore plus longtemps qu'il ne regardait rien que de l'œil de l'âme, et c'est à lui proprement que le Fils de Dieu disait : *Vulnerasti cor meum*, (*græcè* : ἐκκαρδιώσας με), *in uno oculorum tuorum ;* vous avez dérobé mon cœur, vous avez gagné mon amitié, parce que vous ne regardez que d'un œil. Nous avons ordinairement deux regards en nos desseins et actions, nous regardons le ciel et la terre, nous cherchons la gloire de Dieu, mais nous prétendons aussi nos propres intérêts. Le Père César de Bus ne regardait que d'un œil, ne cherchait que la gloire de Dieu, il n'avait point d'égard à ses intérêts particuliers. Si vous lisez l'histoire de sa vie, vous verrez qu'il a été doué de toutes les vertus chrétiennes

[1] S. Greg., 1. *Dial.*, c. 10. *post medium.*

en très-éminent degré, mais celle qui l'a rendu plus illustre, ç'a été une grande pureté d'amour et d'intention.

Les saints Pères vous donnent trois marques pour connaître si vous cherchez Dieu bien purement, et si vous avez une droite intention en vos actions ou entreprises. En premier lieu, si vous êtes aussi content de ne les pas faire que de les faire, c'est signe que vous ne cherchez pas votre satisfaction et que vous ne le faites pas par attachement et par inclination. En second lieu, si vous êtes aussi content de les faire en secret qu'en public, de donner en aumône une somme d'argent dans une boîte ou dans un tronc, aussi bien que dans la main d'une dame qui fait la quête, c'est signe que vous ne cherchez pas la vaine gloire ni l'estime des hommes. En troisième lieu, si vous êtes aussi content qu'un autre les fasse que vous, qu'un autre prêche ou conduise cette âme, c'est signe que vous ne cherchez pas vos intérêts.

Notre bienheureux avait si peu d'attache à ce qu'il faisait, quoique très-bon et très-parfait, et il était si soumis à la Providence divine, que tout lui était indifférent, excepté l'amour de Dieu et l'accomplissement de sa sainte volonté. Quand il allait pour prêcher à quelque paroisse, si le curé lui refusait la chaire ou s'il y trouvait quelque autre empêchement, il s'en retournait aussi joyeux que s'il eût fait la plus éloquente et ravissante prédication du monde, et disait en souriant : Acte de voyage, Dieu ne m'en paiera pas moins que si j'avais bien prêché. Il aimait de faire des actions en secret, et il cachait au monde ses bonnes œuvres autant qu'il lui était possible.

Il désirait ardemment la retraite, et eût vécu en solitude si ses directeurs ne l'en eussent empêché; mais étant obligé par leur commandement de se produire au dehors, pour travailler au salut des âmes, il choisit le plus bas emploi qui soit en la vigne du Seigneur, et le donna à sa sainte congrégation, qui est d'enseigner aux petits enfants la doctrine chrétienne, encore aimait-il autant qu'un autre le fît que lui. On le peut voir en ce qu'il laissait aux autres les emplois les plus honorables, et prenait pour soi les plus laborieux et les plus humiliants; car pouvant prêcher et se faire admirer aux grandes villes, par les charmes de son éloquence, par sa bonne grâce, par la clarté et facilité qu'il avait à s'exprimer, il choisissait les chaires des bourgs et des petites villes, et se plaisait à faire le catéchisme aux enfants, et entendre à confesse les villageois et les pauvres; s'étant ainsi rendu agréable à Dieu par cette pureté d'intention en tous ses desseins et en toutes ses actions, il a été à propos que sa vertu fût éprouvée par diverses tentations : *Quia acceptus erat Deo, necesse fuit ut tentatio probaret eum.* Dieu l'a tenté et éprouvé, comme il fait ordinairement aux plus grands saints dont il est dit : *Deus tentavit eos, tentavit Deus Abraham, proba me Domine et tenta me;* il l'a éprouvé par de très-grandes croix qu'il lui a fait porter au corps et en l'âme.

Deuxième point. — 1° L'Ecriture dit en l'ancienne loi : Dieu proposa aux hommes deux exemples de patience, le vieux Tobie et le saint homme Job, l'un par aveuglement, l'autre par de très-

grandes et douloureuses maladies : *Hanc tentationem ideo permisit Dominus evenire Tobiæ, ut posteris daretur exemplum patientiæ ejus sicut et sancti Job.* Notre bienheureux les a eus tous deux, et il y a donné des exemples d'une admirable patience; car il a été privé de la vue l'espace de quatorze ans. Tobie disait en cet état : *Quale gaudium mihi erit qui in tenebris sedeo, et lumen cœli non video!* Mais ce bon Père faisait si peu d'état de cette joie, qu'il ne l'eût pas voulu acheter par un fer d'aiguillette; si bien qu'un excellent médecin arabe, passant par la Provence, lui promettait avec grande assurance de lui rendre infailliblement la vue; il l'en remercia, disant que la perte de la vue, qui nous est commune avec les moucherons, aide beaucoup à subtiliser celle qui nous est commune avec les anges.

Tobie fut affligé d'aveuglement, mais non pas d'autre maladie; Job fut affligé de maladie, mais non pas d'aveuglement; César de Bus fut aveugle et malade tout ensemble : les cinq dernières années de sa vie, il eut de très-grandes douleurs aux yeux, à la tête, aux reins et à l'estomac; il eut la goutte et l'hydropisie qui lui causait une soif si ardente, qu'elle ne se pouvait alléger par aucun remède, mais rendait sa langue et son palais aussi noirs que des charbons; et ce qui était plus sensible, il ne pouvait pas dire comme David : *Secundùm multitudinem dolorum meorum consolationes tuæ lætificaverunt animam meam;* mais il disait comme Jésus-Christ en sa passion : *Aruit tanquam testa virtus mea, Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?* il était dans des sécheresses et aridités intérieures qui ne se peuvent exprimer, privé des consolations et dévotions sensibles, qui ont accoutumé d'adoucir toutes les maladies du corps et les amertumes du cœur. Tobie et Job bénissaient Dieu en leur affliction, notre bienheureux l'a fait admirablement les quatorze dernières années de sa vie qu'il fut aveugle; il disait son chapelet trois fois chaque jour; jugez par là seulement combien de fois il bénissait Jésus-Christ chaque année sans ce qui nous est inconnu.

2° L'esprit malin, envieux de sa vertu, lui livrait de [furieux assauts contre la foi; tentations d'autant plus rudes et fâcheuses, qu'elles sapent le fondement de la dévotion sensible en la partie inférieure de l'âme, qu'elles la remplissent d'obscurité, de désolation et de crainte de réprobation. Mais il était comme ces hautes montagnes qui, étant couvertes de brouillards au pied et au milieu, ont un beau serein, et le soleil éclatant à la cîme; en la partie supérieure de l'âme, et en la pointe de l'esprit, il était éclairé de splendeurs et d'illustrations admirables et divines. Il était comme ce petit poisson que les mariniers appellent *lampe de mer;* quand la mer est agitée d'orages et couverte de ténèbres, il élève hors de l'eau sa petite langue qui paraît comme une chandelle et qui éclaire les lieux voisins; plus il avait de tentations contre la foi, plus il prêchait avec zèle et ardeur les mystères de la foi : il pouvait dire comme le Psalmiste : *Veni in latitudinem maris, et tempestas demersit me, laboravi clamans.*

3° Il pouvait dire comme saint Paul : *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis qui me colaphizet;*

de peur qu'il n'eût le cœur enflé par les grandes révélations qu'il avait, et par les œuvres merveilleuses que Dieu opérait en lui; et par lui il était importuné et déplorablement affligé des tentations de la chair, et c'est fort proprement qu'elles sont appelées *soufflets* et *aiguillons*. Un soufflet nous fait de la honte, et c'était une confusion et une humiliation bien sensible à ce grand saint, qui persuadait la chasteté à tant d'âmes et la virginité à tant de filles chrétiennes, de se voir lui-même tous les jours en danger de la perdre, si la grâce de Dieu ne l'eût tenu par la main et ne lui eût dit : *Sufficit tibi gratia mea.* Mais comme l'aiguillon pique et fait avancer l'animal qui est à la charrue, tant s'en faut que cette tentation ait souillé tant soit peu l'esprit de ce bon Père, qu'elle lui a beaucoup servi à faire progrès en la perfection, par les ferventes prières, les jeûnes, les mortifications et les autres œuvres ou vertus qu'il pratiquait pour se raidir contre ces assauts, et il les a surmontés si glorieusement, qu'il a gardé inviolablement jusqu'au dernier soupir de sa vie sa virginité immaculée; et en effet, pour trophée de cette victoire, son corps est demeuré entier jusqu'à présent, quoique mort; il est, dis-je, demeuré flexible et exempt de corruption, encore qu'il n'ait point été embaumé et qu'il soit mort d'une hydropisie aqueuse, et enterré dans un lieu fort humide.

4° *Mors abesse non debuit, sed obesse non potuit.* Il n'a pas triomphé moins vertueusement du monde que du diable et de la chair; il faisait comme saint Etienne : *Charitatem pro armis habebat ubique vincebat.* Il faisait comme le bienheureux François de Sales : la meilleure disposition pour obtenir quelque faveur de lui, c'était de l'avoir désobligé; quand quelques-uns le persécutaient lui ou bien sa congrégation, il disait : Ils ont gagné cela sur moi, qu'au lieu que je ne priais Dieu pour eux qu'en général, je le prierai dorénavant pour eux en particulier.

Ne vous étonnez donc pas si je l'ai appelé *bienheureux*, c'est après l'apôtre saint Jacques, qui dit en son Epître canonique : Bienheureux celui qui souffre la tentation; car, après qu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a préparée à ceux qui l'aiment. Notre bienheureux a souffert les tentations, et elles l'ont éprouvé; celles qui lui sont venues de la part de Dieu ont éprouvé sa foi, celles de la chair sa chasteté, celles du monde sa charité : il a reçu la couronne de vie, puisqu'il a aimé Dieu de tout son cœur, lui référant son être et toutes ses actions, par des intentions très-pures, très-saintes et très-parfaites. Pour le savoir imiter, et pour être bien instruit en ce qui est de la droite intention, vous devez retenir quatre avertissements que j'ai à vous donner sur ce sujet.

Troisième point. Morale. — Le premier est que cette parole de saint Augustin, qui est si souvent en votre bouche : *Ama et fac quod vis* : Aimez, et faites tout ce qu'il vous plaira; et ce proverbe commun :

Quidquid agant homines, intentio judicat omnes,

ne s'entend pas des mauvaises œuvres. Il y a des gens qui sont si

simples et si idiots, qu'ils pensent être bien exaucés quand ils disent : Ce n'est pas à mauvaise intention que je consens à ce péché ou à cette impureté-là, non plus qu'à ce faux témoignage, à cette antidate et à ce monopole ; ce n'est pas à intention d'offenser Dieu, ce n'est que pour obéir à mon maître ou à mon seigneur, pour complaire à monsieur, pour conserver les biens de ces pauvres orphelins ou pour secourir cette veuve ; c'est une erreur grossière, c'est une piperie du diable. Il ne faut pas vous imaginer qu'une mauvaise action devienne bonne ou excusable par une bonne intention, et ce n'est pas une bonne conséquence. Une action louable et vertueuse devient damnable et vicieuse par une mauvaise intention ; donc, une action vicieuse ou damnable devient louable et vertueuse par une bonne intention ; cette conséquence est très-mauvaise, je n'en veux point d'autre témoin que vous. Si quelqu'un coupait votre bourse ou vous dérobait pour en faire des aumônes, le trouveriez-vous bon ? l'excuseriez-vous ? et n'est-ce pas une bonne intention de faire l'aumône, secourir cette veuve et ces orphelins avec cet argent ? Oui, me diriez-vous ; il ne faut pas faire le mal afin qu'il en arrive du bien. La raison de ceci est que pour faire une bonne œuvre, il faut que toutes les circonstances nécessaires s'y rencontrent, et que pour rendre une action vicieuse, il ne faut que le manquement d'une seule circonstance : *Bonum ex integrâ causâ, malum ex quolibet defectu.* Comme pour la beauté d'un visage, il faut l'assemblage de toutes les parties : il faut que le front, les yeux, les joues, la bouche soient bien faites ; pour le rendre difforme et horrible, il ne faut que le manquement d'une de ces parties, comme si le nez ou une des lèvres était coupée ; donc, si vous dites des mensonges, si vous vous parjurez, si vous faites quelque fausseté ou impureté, quand ce serait pour sauver tout le monde, cette bonne intention n'excuse pas, ne rectifie pas, ni ne redresse pas la mauvaise action, ni même toutes sortes d'actions indifférentes : car si vous vouliez danser, lire des romans, conter des fables, vous promener tout le jour et dire souvent : Je veux faire ceci pour l'amour de Dieu, mon Dieu je vous offre cette action, ce serait se moquer ; donc, afin de pouvoir dresser votre intention, il faut que l'action tende à la gloire de Dieu, ou immédiatement et par elle-même, ou par l'entremise de quelque autre ; la gloire de Dieu, c'est qu'il soit connu, aimé, loué, servi ; si bien que si l'action que vous faites sert à cela et y est référée, elle est bonne et vertueuse ; mais si elle est inutile à cette fin, elle est mauvaise et vicieuse. Et ainsi quelque bonne intention que vous ayez ou pensiez avoir, entendre la messe par exemple et prier Dieu, dire votre chapelet ou faire l'aumône, et endurer patiemment une injure, sont des actions qui tendent par elles-mêmes à la gloire de Dieu, parce que la dévotion, la charité, l'obéissance et la patience lui sont agréables ; si vous les faites à cette intention, voilà qui est bien ; ouïr un sermon, lire un livre spirituel, instruire vos gens, corriger doucement vos domestiques, ce sont des actions qui servent à la gloire de Dieu, parce qu'elles servent à le faire connaître et aimer ; si vous les faites à cette intention, voilà qui est bien.

Mais manger et vous promener quelquefois pour conserver votre santé, vous récréer quelque temps après le repas, ou visiter quelquefois vos parents et vos amis, ce sont des actions indifférentes qui ne tendent pas immédiatement et par elles-mêmes à la gloire de Dieu, mais elles y peuvent servir par l'entremise d'autres actions ou de votre intention; car, si effectivement vous désirez être en bonne santé pour servir Dieu, vous vous récréez et promenez pour débander votre esprit, afin qu'il soit plus propre à des actions sérieuses pour sa gloire; vous faites des visites pour entretenir la paix et l'union avec vos parents et amis, parce que l'Ecriture l'a recommandé; voilà de bonnes intentions qui rendent les actions bonnes : *Bonum opus intentio facit, intentionem fides dirigit*, dit saint Augustin (*Præf. in Ps.* 31), mais de deviser tout le jour, perdre votre temps à des visites superflues, lire des livres inutiles, apprendre des nouvelles du monde par pure curiosité et croire que ces actions soient rendues bonnes et méritoires, parce que vous le faites pour l'amour de Dieu, à ce que vous dites, c'est un abus et une moquerie.

En second lieu, c'est une erreur de croire que parce que vous avez dit le matin : Mon Dieu je vous offre toutes mes actions, je veux tout faire pour l'amour de vous; que tout ce que vous faites pendant le jour en votre ménage et pour vos intérêts soit excellent et méritoire. Ecoutez-moi bien, je vous prie, et ne prenez pas le change. Offrir à Dieu vos actions tous les matins, lui protester que vous ne voulez rien faire que pour l'amour de lui, cela est louable et méritoire, pourvu que cette intention soit véritable, sincère et cordiale; mais si elle n'est qu'en la bouche, au bout des lèvres, en la surface de l'imagination ou de l'esprit, c'est fort peu de chose. Dieu demande le cœur et non pas la bouche, les dispositions et non pas les paroles, les affections et non les compliments. Un marchand avaricieux ne dit jamais, ou c'est bien rarement : Je veux faire ceci pour m'enrichir, je veux aller en tel lieu pour l'amour du bien; et il ne fait rien que pour cela : toutes ses pensées, ses desseins, ses voyages et ses actions depuis le matin jusqu'au soir ne tendent à aucune autre fin; vous ne dites jamais à votre enfant : Je veux faire ceci et cela pour l'amour de toi; et néanmoins vous ne faites rien que pour l'amour de lui : il est effectivement l'objet de toutes vos affections, le but et le sujet de toutes vos actions; Dieu veut que vous soyez ainsi disposé envers lui, que votre cœur soit en cette posture pour lui, il ne demande pas que vous lui disiez si souvent : Mon Dieu, je fais ceci pour l'amour de vous; mais qu'en effet et en vérité vous le fassiez pour lui, et c'est ce que vous ne faites pas.

Vous le verrez clairement par cette comparaison : Vous êtes marié en secondes noces, vous avez deux enfants de la première femme qui se nomment François et Françoise; et autant de la seconde, Jean et Jeanne; on voit que ceux du second lit sont bien nourris et en bon état, bien couverts, peignés, ajustés et instruits; ceux du premier lit au contraire mal nourris, maigres, défaits, mal habillés, négligés, déchirés, incivils et décontenancés; si votre femme vous allait dire tous les matins : Monsieur, je vous

aime et honore de tout mon cœur, je vous chéris et j'honore pour l'amour de vous tout ce qui vous appartient, j'ai grand soin de Jean et de Jeanne parce que ce sont vos enfants, qu'en penseriez-vous? que lui diriez-vous? Allez, lui diriez-vous, allez menteuse que vous êtes; pensez-vous que je sois bête? n'est-ce pas vous moquer de dire que vous avez tant de soin de Jean et de Jeanne parce que ce sont mes enfants; et si cela était, négligeriez-vous ainsi François et Françoise qui sont aussi mes enfants?

Vous dites tous les matins et quelquefois pendant le jour : Mon Dieu, je vous offre mes actions, je veux tout faire pour votre gloire, le service que je rends à mes enfants, le travail que je prends pour les nourrir et les élever, c'est pour l'amour de vous, c'est parce que ce sont vos enfants. Fourbe! fourbe! beaux compliments et voilà tout; si vous aviez tant de soin de vos enfants parce qu'ils sont au Fils de Dieu, en auriez-vous si peu de ces pauvres orphelins qui sont aussi à lui et à ses membres? Vos enfants sont nourris délicatement, vêtus pompeusement, mariés richement, et les autres enfants de Dieu qui sont les pauvres rampant dessus la terre, meurent de faim, de froid, de vermine ou de pauvreté; et vous donnez en mariage mille ou deux mille écus à votre fille, et s'il faut donner vingt sous pour retirer cette pauvre fille du danger de se perdre, vous ne donneriez pas vingt deniers? vos enfants ont du linge blanc bien fin et bien entier tous les dimanches, et vous laissez pourrir dans l'ordure et dans la vermine cette pauvre femme les années entières faute d'une vieille chemise? N'est-ce pas vous moquer de dire que tout ce que vous faites à vos enfants soit pour l'amour de Dieu, parce qu'ils sont à lui, comme si les pauvres n'étaient pas ses enfants autant pour le moins que les vôtres : *Dilexerunt eum in ore suo, et linguâ suâ mentiti sunt ei ;* il n'est rien de si salutaire qu'une sainte et droite intention, mais il faut qu'elle soit sincère.

Et même, comme on ente quelquefois diverses greffes sur un même tronc, ainsi à une même action on peut appliquer diverses intentions. L'âme chrétienne, épouse de Jésus-Christ, est cette grande reine dont il est fait mention au psaume 44, qui est l'épithalame du divin Epoux et de son épouse : *Astitit regina à dextris tuis ;* cette princesse a un vêtement récamé d'or et rehaussé de broderie : *In vestitu deaurato circumdata varietate.* La broderie n'est pas si précieuse que l'or, elle a néanmoins son prix et ses agréments particuliers. L'or est le symbole de la charité, la broderie représente la diversité des vertus chrétiennes qui ont chacune leur prix, leur beauté, leur éclat et leur mérite accidentel; le premier et principal motif que nous devons prendre en toutes nos actions, c'est l'amour de Dieu, il les faut faire parce que Dieu le veut, parce qu'elles lui sont agréables; mais on peut ajouter plusieurs autres motifs, des vertus particulières qui donneront beaucoup de surcroît à la bonté et bonne grâce de l'action.

Saint Thomas (2. 2. q. 18, art. 1, ad. 2) dit qu'une même action peut avoir diverses espèces de péché, selon la malice des diverses circonstances dont elle est souillée, comme si par esprit de vengeance vous dérobez un calice à un prêtre pour le vendre, et avoir

de quoi corrompre une femme; en une même action, vous commettez un larcin, un sacrilége, une vengeance et un adultère : à plus forte raison une même action peut avoir diverses espèces de bonté et de vertu selon la diversité des fins et des intentions pour lesquelles vous les faites. Voilà un maréchal qui frappe du marteau sur son enclume, l'ouvrage qu'il y forge est aussi dur que le fer, mais l'action qu'il fait est molle comme de la cire, elle peut recevoir l'impression et les formes de diverses vertus qu'il peut pratiquer en ce travail; s'il le fait, parce que Dieu l'a commandé, disant : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, c'est un acte de la vertu d'obéissance; s'il prend ce travail pour peine du péché originel, c'est une action de justice vindicative; s'il le fait parce qu'il est obligé de nourrir ses enfants, c'est un acte de la vertu de piété; si parce qu'il doit servir la république dont il est un membre et une partie, c'est une justice légale; si parce qu'il doit travailler fidèlement puisqu'on le paie suffisamment, c'est une action de justice commutative; s'il le fait pour mater son corps afin qu'il ne lui donne des tentations d'impureté, c'est un acte de la vertu de chasteté.

Or, si la bonne intention nous est jamais en recommandation, ce doit être principalement au commencement de l'action, et particulièrement aux entreprises qui entraînent après elles une grande suite de plusieurs actions; car, selon la doctrine de saint Bonaventure et des autres meilleurs docteurs, afin qu'une action soit vertueuse et méritoire, ce n'est pas assez que la bonne intention l'ait précédée tellement quellement, mais il faut que la bonne œuvre soit une production, une suite, un fruit et un effet de la bonne intention. La théologie dit qu'il y a trois sortes d'intentions : l'actuelle, la virtuelle et l'habituelle.

L'actuelle, c'est lorsque faisant l'action ou immédiatement devant, vous pensez à Dieu et vous voulez expressément et actuellement la faire pour l'amour de lui. La virtuelle est quand l'actuelle précède et est passée, mais qu'elle demeure en sa vertu dans l'impression et le branle qu'elle a donné, en sorte qu'elle influe à l'action, qu'elle en est la cause et le principe. Vous sortez de votre maison pour l'amour de Dieu, à intention d'aller voir et consoler un malade qui est à demi-lieue d'ici; depuis que vous vous êtes mis en chemin, allant et venant, vous ne pensez à Dieu non plus que s'il n'y en avait point : tous les pas que vous faites, les paroles que vous dites au malade, les services que vous lui rendez sont méritoires et agréables à Dieu, parce que ce sont des effets de la bonne intention que vous avez eue au sortir de votre maison; cette intention influe sur tous vos pas, elle en est la cause et le principe, elle leur a donné le branle et le mouvement. L'intention habituelle, c'est lorsque l'actuelle a précédé, mais qu'elle ne demeure ni en elle-même ni en la vertu, ni en aucun effet qu'elle produise; elle n'est point la cause de l'action, parce qu'elle n'y contribue ni par elle-même immédiatement, ni par aucune vertu ou influence qui tienne sa place, comme si vous avez offert à Dieu le matin toutes vos actions avec intention de les faire toutes pour l'amour de lui, vous méritez beaucoup en ce faisant; mais si à midi vous vous mettez à

table parce que vous avez appétit, et sans penser à Dieu, cette action n'est pas un effet de l'intention du matin, puisque l'intention du matin n'est pas cause que vous vous mettez à table, et n'influe aucunement sur le repas que vous prenez : or, saint Bonaventure (in 2, d. 41, art. 1, q. 3) et avec lui tous les meilleurs théologiens, concluent que l'intention actuelle est très-bonne, très-louable pour faire une action méritoire, mais qu'elle n'est pas nécessaire ; que l'habituelle ne suffit pas, mais que la virtuelle suffit et qu'elle est absolument nécessaire : ainsi, quand vous prenez un dessein qui aura une grande suite ou chaîne d'actions, comme quand vous commencez un procès, quand vous vous faites religieux, quand vous embrassez un état et genre de vie pour longtemps, il importe beaucoup de prendre une bonne intention dès le commencement : parce qu'influant par après en toutes les actions, et leur ayant donné le branle et le mouvement, elle leur donne aussi par conséquent le prix, la valeur et le mérite ; comme celui qui se fait religieux pour l'amour de Dieu, parce que cet état lui est agréable; s'il ne rétracte jamais sa bonne intention, tout ce qu'il fait par après en tant que religieux, est très-louable et méritoire, parce que c'est un effet et une production de sa première intention.

Saint Grégoire (lib. 13, *Moral.*, cap. 19) nous avertit sagement que Satan attaque par trois endroits nos bonnes œuvres, pour les rendre mauvaises et vicieuses s'il lui est possible : *Sciendum est quod bona nostra tribus modis antiquus hostis insequitur, ut hoc quod rectum coram hominibus agitur in interni judicis conspectu vitietur.* En premier lieu, au commencement de l'action, il tâche de la souiller par quelque mauvaise intention, ou du moins par la vue et la prétention de nos intérêts, de la gloire mondaine, de quelque profit temporel de satisfaire à notre humeur et inclination naturelle, ou par coutume et pour faire comme les autres, ou pour n'être pas estimé indévot et mauvais catholique, pour exceller et paraître parmi les autres. Et c'est ce que Satan désire et procure avec plus de soin, parce que la source étant empoisonnée, tous les ruisseaux s'en sentent; la racine étant gâtée, l'arbre ne porte plus de bon fruit, ni même de belles feuilles ; l'intention étant viciée, les actions qui en procèdent sont vicieuses ou de nul mérite : ce qui faisait dire à Notre Seigneur : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus ut videamini ab illis*, *alioquin mercedem non habebitis apud Patrem. Superbia subtile malum*, *secretum virus*, *venenum latens*, *virtutum fucus*, *tinea sanctitatis* (Matth. 6, 1; Chrysolog., Serm. 7).

En second lieu, Satan voyant d'autres fois qu'il n'a pu corrompre notre bonne intention au commencement de l'œuvre, il tâche de la souiller au progrès et en la continuation : comme ces voleurs qui n'osent pas vous attaquer au sortir du logis ni à l'entrée du bois, mais vous épient et vous attendent au milieu de la forêt, vous y dressant des embûches, vous y surprenant, vous dépouillent et vous volent, dont ils s'appellent *Latrones à latere vel à latendo.* Vous avez commencé un bon déssein, un procès par zèle de justice, l'établissement d'une confrérie, le bâtiment d'une église ou d'un hôpital, à bonne fin, pour la gloire de Dieu,

par esprit de piété et de charité; vous y rencontrez des oppositions, il s'y présente des difficultés, vous les combattez courageusement : ce n'est plus pour l'amour de Dieu, c'est pour n'être pas supplanté, pour avoir l'honneur du succès, pour n'avoir pas la honte et l'affront de ne pouvoir pas réussir ou afin qu'on ne dise pas : *Hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare;* nous nous mettons à table, pour réparer les forces du corps et subvenir au besoin de la nature; mais un peu après la sensualité se jette à la traverse et sous prétexte de la nécessité nous fait servir à la volupté : *Sub velamine necessitatis cado in laqueum voluptatis.*

En troisième lieu, d'autres fois vous avez bien commencé, poursuivi et achevé une sainte entreprise, mais à la fin vous en corrompez le mérite, vous en ôtez toute la bonne grâce, parce que vous vous en attribuez la gloire, que vous vous complaisez en vous et en votre industrie, que vous vous en vantez et voulez en être loué; c'est être comme ces vaisseaux de Dieppe, ou de la Rochelle qui, retournant du Sénégal ou des Indes chargés d'or et de riches denrées, sont pris par les Dunkerquois ou autres écumeurs de mer; ce qui fait que le grand saint Basile appelle la vanité : *Dulcem spiritualium opum expoliatricem, expilatricem.* C'est faire comme ces anciens qui prenaient les marbres et autres ornements qu'ils avaient en leur maison de la ville, pour les transporter au village ou en leurs maisons de plaisance, contre lesquels on fit cette loi : *Si quis post hanc legem civitate spoliata ornatum, hoc est, marmora vel columnas ad rura transtulerit, privetur eâ possessione quam ita ornaverit, lege si quis post hanc* (*Cod. de ædificiis privatis*). *Misericordia ædificatur in cœlis*, les œuvres de charité et autres saintes actions nous édifient une demeure en la cité royale du paradis; mais si vous les faites par vanité, ou si vous voulez en être loué, vous transférez ces ornements célestes au village de ce monde, et on vous condamne à les perdre.

Suivons donc le conseil que saint Jean (2. Epist. 1, 8), nous donne : *Videte vosmetipsos;* vous examinez quelquefois vos paroles et vos œuvres, examinez aussi vous-même votre cœur, vos dispositions, vos intentions; l'amour-propre est ingénieux et subtil tout ce qui se peut à se rechercher soi-même et à se cacher sous de belles apparences; le zèle indiscret contente sa passion sous prétexte de la gloire de Dieu : *Ne perdatis quæ operati estis, sed ut mercedem plenam accipiatis.* Si vous n'avez grand soin de purifier vos intentions, vous vous trouverez à la mort les mains vides et sans mérite, vous direz : *Per totam vitam laborantes nihil cepimus.* Vos œuvres seront comme l'herbe qui croît sur les toits, qui est sèche et inutile avant qu'elle soit coupée : mais si vous faites beaucoup de bonnes œuvres par des tentations saintes et divines, vous aurez au jugement de Dieu une très-riche et très-ample moisson : *De quâ implebit manum suam qui metet, et sinum suum qui manipulos colligit ;* les anges diront en vous louant : *Benedictio Domini super vos, benedicimus vobis in nomine Domini :* La bénédiction de Dieu vous soit donnée, nous vous bénissons au nom du Seigneur, du Père, du Fils, et du Saint-Esprit *Amen.*

SERMONS DE LA FOI

SUR LE CHAPITRE ONZIÈME DE L'ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX HÉBREUX

DE CE QUE LA FOI NOUS ENSEIGNE DES PERFECTIONS DE DIEU,

Prêchés en l'église cathédrale de Toulouse, pendant les Avents des années 1641, 1642 et 1662.

SERMON I.

DE L'EXCELLENCE ET DE LA NÉCESSITÉ DE LA FOI.

Sine fide impossibile est placere Deo.
Il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi. (HEBR. 11, 6.)

ENTRE les belles actions que le saint pénitent David promettait à Dieu et mettait en pratique, pour pénitence de ses péchés et pour satisfaire à la justice divine, celle-ci est une des plus remarquables : *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur :* Mon Dieu, j'enseignerai aux pécheurs vos voies et les impies se convertiront à vous. Je dois faire le même à son imitation : *Qui secutus sum errantem, sequi debeo pœnitentem.* Je dois avoir en l'esprit ces paroles toutes les fois que je monterai en chaire, puisqu'elles m'enseignent comme je dois prêcher, à qui je dois prêcher, ce que je dois prêcher, pourquoi je dois prêcher. *Docebo*, voilà comme je dois prêcher; *iniquos*, voilà à qui je dois prêcher; *vias tuas*, voilà ce que je dois prêcher; *et impii ad te convertentur*, voilà pourquoi je dois prêcher. Je ne flatterai pas, je ne chatouillerai pas les oreilles, je ne prêcherai pas à la mode, mais j'enseignerai, *docebo*. A qui prêcherai-je? aux pauvres aussi bien qu'aux riches, aux petits et ignorants aussi bien qu'aux grands et savants, à moi-même aussi bien qu'aux autres : car nous sommes tous pécheurs et je dois enseigner les pécheurs. Et qu'est-ce que je leur enseignerai? non les hautes et sublimes conceptions de Platon, non les profonds et doctes discours d'Aristote, mais vos voies, ô mon Dieu, *vias tuas*, les voies par lesquelles vous vous acheminez à nous, les voies par lesquelles nous nous devons acheminer à vous. Et pourquoi dois-je prêcher? non pour en recevoir quelque louange populaire, non pour être estimé docte et disert prédicateur, mais afin que les pécheurs se convertissent à vous, ô mon Dieu! La voie par laquelle Dieu s'achemine à nous, c'est la foi et les mystères qu'elle nous enseigne, et ce sera le sujet des sermons de cet Avent. La voie par laquelle nous nous acheminons à Dieu, c'est la charité et les vertus qu'elle pratique, et ce sera le sujet des prédications du Carême. La première considération que nous avons à faire sur la foi, c'est de voir combien cette vertu est précieuse devant Dieu, combien elle est nécessaire au salut des hommes. Il

faut que la vôtre ait été bien excellente, ô sainte et bienheureuse Vierge ! puisqu'elle a réparé la faute de la première femme : *Credidit Eva serpenti, credidit Maria Gabrieli : quod illa credendo deliquit, hoc ista credendo delivit*, dit Tertullien. Eve nous a perdus croyant trop légèrement aux fausses propositions du mauvais ange. Vous nous avez donné le salut ajoutant foi très-sagement aux véritables promesses du bon ange, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Excellentia fidei quæ offert Deo gratissimum sacrificium.

II. Punctum. — Fidei necessitas. Probatur : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Exemplis.

III. Punctum. — Peccata contra fidem. Primum, infidelitas negativa, id est ignorantia mysteriorum. Contra hanc agimus : 1° Scripturâ, 2° Sensu omnium theologorum, 3° Sensu Ecclesiæ, 4° Admonitionibus ad curatos et patres familias, 5° Secundum peccatum contra fidem. Infidelitas positiva per quam multi imitantur incredulitatem reguli, 6° Patris lunatici, 7° Discipulorum in Emmaüs.

Premier point. — Celui qui examinera avec la pierre de touche de l'Ecriture sacrée le poids et la valeur de chaque chose, avouera sans difficulté qu'entre les vertus chrétiennes une des plus honorables à Dieu, des plus importantes à notre salut, c'est la foi, première vertu théologale. Le sacrifice est une action religieuse qui rend à notre Créateur un hommage souverain, un culte de latrie, un honneur qui ne se peut rendre qu'à lui seul privativement à tout autre. Saint Paul écrivant aux Romains, dit que si nous employons nos corps au service de notre Sauveur, par la mortification et pratique des bonnes œuvres, nous offrons un sacrifice à Dieu qui lui est très-agréable : *Exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem* (Rom. 12, 1). A plus forte raison quand vous lui offrez votre esprit, qui est incomparablement plus noble, plus excellent, plus digne de lui que le corps.

Il n'est rien qui vous soit si propre, rien qui vous soit si cher et précieux, rien qui soit si libre et indépendant que le jugement et l'esprit. Rien de si propre : on trouve souvent plusieurs personnes qui sont de même humeur, naturel, affection, inclination de volonté ; mais à peine trouverez-vous au monde deux personnes qui s'accordent toujours quant au jugement, qui soient de même avis, opinion et sentiment en tout et partout. Rien qui vous soit si précieux : vous permettez bien qu'on dise que quelqu'un a la mémoire plus heureuse, l'imagination plus vive, la concupiscence plus mortifiée, l'irascible plus modéré que vous; mais si on dit que vous n'avez pas tant d'esprit ni de jugement qu'un autre, vous ne le pouvez souffrir, vous vous piquez d'honneur et de jalousie : *Qui volet ingenio cedere rarus erit.* Rien de si libre et indépendant : les rois nous peuvent bien contraindre par la terreur des supplices à vouloir leur payer des tailles, leur rendre service, combattre pour leur défense; mais ils ne sauraient nous contraindre à trouver bon et approuver ce qu'ils ordonnent; nous en jugeons comme bon nous semble, ils ne sont pas maîtres de notre esprit. N'est-ce donc pas une action bien religieuse, et un grand honneur à notre Dieu, quand nous lui sacrifions par la foi notre en-

tendement, une puissance qui nous est si propre, si précieuse, si libre et indépendante? Je dis, quand nous sacrifions, car il y a cette différence entre la foi et la charité, que la charité ne captive et ne sacrifie pas la puissance où elle réside. Quand notre volonté aime Dieu, elle n'est point captivée, mais affranchie et mise en liberté : *Quâ libertate Christus nos liberavit.* Elle n'est point mortifiée, elle ne souffre point d'effort ni de violence, elle ne fait rien contre son inclination. Son inclination est d'aimer ce qui est bon, ce qui est beau, ce qui est parfait; et Dieu est une bonté, une beauté, une perfection infinie. Mais l'inclination et le génie de l'entendement étant de ne rien recevoir, approuver, embrasser que ce qu'il voit, ce qui est clair et évident, quand il reçoit et approuve les articles de foi qui lui sont obscurs et incompréhensibles, il se fait violence, il combat son inclination, il se captive, asservit, mortifie et sacrifie par un sacrifice qui ne peut manquer d'être très-agréable et très-honorable à Dieu : *Captivantes intellectum in obsequium Fidei. Hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.*

Deuxième Point. — 1° Comme au contraire le même saint Paul a dit : *Sine fide impossibile est placere Deo* (Hebr. 11, 6) : Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, de recevoir aucune grâce surnatnrelle et parfaite, de pratiquer aucune œuvre méritoire, d'avoir aucune vertu solide et chrétienne.

2° Saint Chrysostome (Homil. 34 *in Matth.*) expliquant ces paroles : *Estote prudentes sicut serpentes*, dit que, comme le serpent expose volontiers tout son corps pour mettre à couvert et conserver sa tête, ainsi nous devons exposer et laisser perdre nos biens, notre honneur, notre santé, notre vie et tout ce que nous avons reçu de la main libérale de Dieu, plutôt que de perdre la foi.

3° La foi est le fondement de l'édifice spirituel. Quand le fondement est ruiné, il n'y peut avoir de toit, ni de voûte, ni de murailles, ni d'autres parties du bâtiment; pour ce les ennemis de notre salut désirent avec passion ruiner en nous ce fondement; pour détruire tout l'édifice, ils crient à leurs compagnons : *Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in ea* (Ps. 136, 7)! La foi est le bouclier et le pavois en la milice chrétienne : *In omnibus sumentes scutum fidei.*

Il dit très-bien *in omnibus;* car comme le bouclier a cela de propre entre les autres armes, que les autres ne défendent qu'une partie du corps : le casque défend la tête, la cuirasse couvre la poitrine, le bouclier les couvre et protége toutes; ainsi les autres vertus pour l'ordinaire ne défendent qu'une puissance et faculté de l'âme contre les attaques des vices; l'entendement est protégé par la prudence, la volonté est défendue par la vertu de justice, l'appétit irascible par la force, le concupiscible par la tempérance, le bouclier de la foi les défend toutes. Etes-vous tenté d'imprudence en l'entendement de remettre de jour à autre votre conversion, opposez ce bouclier, vivifiez votre foi sur ces paroles du Sauveur : *Quâ horâ non putatis Filius hominis veniet;* La mort et le jugement de Dieu vous surprendront lorsque vous y penserez le moins.

Etes-vous tenté d'injustice, en la volonté de faire tort à votre

prochain, de prendre ou retenir le bien d'autrui? opposez ce bouclier, vivifiez votre foi sur ces paroles de Jésus : *Ne faites jamais aux autres ce que vous ne voulez être fait à vous-même; on vous mesurera à la même mesure dont vous aurez mesuré les autres* (Matth. 7, 2).

Etes-vous tenté de colère en l'appétit irascible d'appeler votre serviteur maraud, coquin, pendard? opposez le bouclier, vivifiez votre foi sur ces paroles de Jésus : *Celui qui se fâche contre son frère, celui qui l'appelle sot, sera coupable du feu* (Matth. 5, 2). Etes-vous tenté d'impureté en l'appétit concupiscible? opposez ce bouclier, vivifiez votre foi sur ces paroles de saint Paul aux Ephésiens (5, 5) : *Hoc autem scitote intelligentes quod omnis fornicator aut immundus non habet partem in regno Christi et Dei* : Sachez que tout fornicateur, toute personne impudique n'a point de part au royaume de Jésus-Christ et de Dieu.

Anciennement, quand on se servait de bouclier, la dernière lâcheté et l'extrême malheur d'un soldat, c'était de perdre son bouclier en la bataille[1]. Une femme de Sparte envoyant son fils à la guerre et lui donnant son bouclier, lui dit : *Aut hunc, aut super hunc*; Rapporte-le, ou qu'on te rapporte mort dessus, plutôt mourir que de le perdre. La foi, c'est le premier principe en la science de salut, en la science des saints. Aristote dit et il est vrai, qu'une erreur du premier principe, pour petite et légère qu'elle semble, est de très-grande conséquence; parce que toutes les conclusions qu'on en tire sont erronées et fautives. Si on vous donne cinq ou six coups d'épée à la main, au bras, à la jambe, vous ne mourrez pas pourtant; si on vous pique tant soit peu au cœur, quand ce ne serait qu'avec une épingle, vous mourrez infailliblement, parce que le cœur est le principe et la source de la vie corporelle.

4° Aussi nous voyons en l'Evangile que Jésus-Christ n'a jamais traité avec tant de rigueur ses disciples et ceux qui s'adressaient à lui : il ne les a jamais repris avec tant d'aigreur d'aucun vice comme du manquement de foi. En saint Jean (4, 8) un bon roitelet s'adressant à lui pour obtenir la guérison de son fils, il lui répond rudement et lui dit : *Si vous ne voyez toujours des miracles et des prodiges, vous ne croyez point.* Et en saint Marc (9, 18), un pauvre homme lui apportant son fils qui était lunatique et possédé du diable, il s'écria : *Orace incrédule! jusques à quand vous souffrirai-je? jusques à quand serai-je avec vous?* Ce n'est pas qu'il ait eu le moindre mouvement d'impatience, mais il parle ainsi pour nous apprendre que l'incrédulité des hommes produirait en lui ces mouvements s'il en était susceptible. En saint Luc (24, 25), aux disciples qui allaient en Emmaüs : *O insensés et rétifs que vous êtes à croire les Ecritures!*

Si un monarque envoyant son ambassadeur en un royaume étranger pour y négocier des affaires importantes à son état, lui reprochait aigrement quelque faute qu'il aurait faite, il montrerait qu'elle lui déplaît et désoblige bien fort. C'est ce que Jésus (Marc. 16, 15) fait à ses Apôtres. Il les envoie, après sa résurrection, par tout le

[1] Lib. *Desertorem*, § *miles*, ff. *de re militari*.

monde pour négocier le salut des hommes, qui est le fruit de ses souffrances, de ses travaux et de sa mort; et en même temps il les tance rudement de ce qu'ils n'avaient pas cru sa résurrection quand elle leur fut annoncée par sainte Magdeleine et les autres femmes : *Allez*, leur dit-il, *vous êtes des incrédules et des cœurs endurcis.* Comme au contraire il dit en saint Jean (3, 18), *que celui qui a la vraie foi ne sera pas jugé*; en saint Marc (9, 22) *que rien ne lui est imposible et qu'il sera sauvé.*

Donnez-vous donc à Jésus, mes chers Auditeurs, donnez-vous à lui pour exercer présentement un acte d'une vertu si excellente : Mon Sauveur, vous êtes la vérité souveraine, vérité infaillible, éternelle, essentielle, primitive source et origine de toute vérité; je me donne à vous pour croire fermement tout ce qu'il vous a plu nous révéler par votre Ecriture et par votre Eglise; je me résous à mourir plutôt mille fois que de refuser ma créance à un seul article de la religion divine qu'il vous a plu apporter au monde.

Troisième point. — Contre une vertu si agréable à Dieu et importante à notre salut, on peut pécher en diverses manières; mais principalement en deux ordinaires et plus pernicieuses, par l'infidélité négative, par l'infidélité positive : l'infidélité négative, c'est l'ignorance des vérités chrétiennes; l'infidélité positive, c'est l'incrédulité.

1° Le prophète Osée se plaignait que de son temps la science de salut était très-rare dans le monde, que les hommes n'avaient point de connaissance de Dieu : *Non est scientia Dei in terrâ* (Osee. 4, 1). On le peut dire en ce temps avec beaucoup plus de raison. Je vous supplie, Messieurs, de demander quelquefois à vos serviteurs, servantes, métayers, ouvriers qui travaillent pour vous: Dieu le Père a-t-il un corps? le Fils de Dieu a-t-il toujours été homme? qui est plus ancien, ou lui, ou sa mère? qu'était-il avant que d'être homme? Vous verrez que de douze personnes il y en a dix qui n'en savent rien. Comment peuvent-ils être sauvés sans connaître le Sauveur et celui qui l'a envoyé : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum verum Deum, et quem misisti Jesum Christum* (Joan. 17, 3). S'ils ne savent le mystère de l'Incarnation, comme peuvent-ils être reconnaissants à Jésus d'un si grand bénéfice? comme savent-ils ce mystère s'ils pensent que le Fils de Dieu a toujours été homme? que Dieu le Père a un corps, que la Vierge est plus ancienne que Dieu parce qu'elle est mère de Dieu, et mille autres semblables erreurs? S'ils peuvent ainsi être sauvés que deviendra cette parole de Jésus : *Celle-ci est la vie éternelle.* Que l'on vous connaisse, ô mon Dieu! et Jésus-Christ que vous avez envoyé!

2° Mais quelqu'un peut-être me demandera : La connaissance des mystères est-elle si absolument nécessaire au salut, qu'on ne puisse être sauvé sans les savoir distinctement et explicitement? N'est-ce pas assez de les croire en gros et confusément? Je crois tout ce que l'Eglise croit, ce qu'on appelle la foi du charbonnier? Je réponds avec la théologie qu'une chose peut être nécessaire au salut en deux manières : ou de nécessité de moyen, ou de

nécessité de précepte. Une chose est nécessaire à salut de nécessité de moyen quand elle est si absolument, si essentiellement et si indispensablement nécessaire, que si vous en êtes privé, encore que ce ne soit pas votre faute ni la faute de personne, vous ne pouvez être sauvé, comme le baptême aux petits enfants; car un enfant qui meurt sans baptême, s'il n'est martyrisé, ne sera jamais sauvé, encore que ce ne soit pas sa faute, ni de sa mère, ni de la sage-femme, ni d'aucun autre; parce que le baptême est l'unique moyen et la seule voie par laquelle il peut obtenir la grâce de Dieu. Une chose est nécessaire à salut, de nécessité de précepte, seulement quand elle n'est requise et nécessaire que parce que Dieu ou l'Eglise l'ont commandée; et comme Dieu ni l'Eglise ne nous obligent jamais à l'impossible, si nous en sommes privés sans notre faute, nous ne laisserons pas d'être sauvés, parce qu'il y a d'autres voies pour obtenir la grâce de Dieu : par exemple, recevoir le viatique, c'est-à-dire la sainte communion en l'article de la mort, c'est une chose nécessaire à salut de nécessité de précepte, parce que Dieu et l'Eglise le commandent; mais si étant surpris de la mort ou par autre empêchement, vous ne pouvez pas communier, vous ne serez pas damné pour cela, car vous pouvez obtenir la grâce de Dieu par la confession ou par une très-parfaite et très-vive contrition. Cela étant supposé, je dis premièrement que la plus grande partie des docteurs, et les plus célèbres et authentiques tiennent pour tout assuré qu'il est nécessaire à salut, de nécessité de moyen à tous les adultes de savoir explicitement et distinctement les mystères de la Trinité, Incarnation, etc., et qu'un villageois qui a toujours demeuré en une métairie bien écartée, et qui n'a jamais entendu parler de ces mystères, ne sera jamais sauvé s'il vient à mourir sans les apprendre. Vous trouverez assurément cela étrange; mais ces grands docteurs que je citerai tantôt avaient pour le moins autant d'esprit, de science et de lumière que vous, pour connaître la miséricorde du bon Dieu et les vérités catholiques, et ils ne l'ont point trouvé étrange, mais l'ont cru indubitablement, soutenu, enseigné, persuadé par des preuves et démonstrations évidentes; mais parce que je ne veux pas suivre les opinions les plus étroites, je ne m'y veux arrêter, je laisse à votre liberté d'en tenir ce que bon vous semble. Mais je dis en second lieu que tous les docteurs les plus considérables, je ne dis pas plusieurs docteurs; mais tous, tous, au moins ceux que j'ai lus; je ne sais pas si quelqu'un des docteurs nouveaux tient le contraire pour flatter le monde; mais tous les bons docteurs tiennent uniquement que tous les chrétiens qui ont l'usage de raison sont obligés, par un commandement de Dieu et de l'Eglise, de savoir distinctement et explicitement les mystères de la foi, et que la foi du charbonnier ne suffit pas. C'est la conclusion expresse de tous ceux qui ne craignent point d'enseigner la vérité, quoique déplaisante aux hommes, et cela en tous les ordres plus célèbres.

En l'ordre de Saint-Augustin, saint Augustin même[1], et après lui Puteanus; — en l'ordre de Saint-Dominique, saint Thomas (2.

[1] S. Aug., tom. 7, lib. 2 *de gratia Christi et peccato originali*, cap. 24.

2, q. 2, art. 7 et 8), Dominique Bannès, Sylvestre Durand; en l'ordre de Saint-François, saint Bonaventure (*in* 3, *dictinc.* 25); — en l'ordre des Pères Jésuites, en l'Italie Filiucius, en France Reginaldus, en Espagne Grégoire de Valence, en Allemagne Azor Bécam; — en l'ordre des Cardinaux : Cajétan, Bellarmin, Tollet, Du Perron[1]; — en l'ordre des Prêtres séculiers, Bonacina, Estius, Silvius, Isambert.

Je ne cite pas les lieux de ces auteurs, parce qu'on les peut aisément trouver; en ceux qui ont écrit sur la Somme de saint Thomas, c'est en la 22. q. 2; en ceux qui ont écrit sur le maître des Sentences, c'est au livre 3, distinction 25; en ceux qui gardent une autre méthode, il ne faut que chercher : *Fides explicita;* et même presque tous ces docteurs que je viens de citer tiennent que la foi explicite des principaux mystères est nécessaire à salut de nécessité de moyen, d'où je tire trois conclusions : la première est que tous les chrétiens qui ont l'usage de raison sont obligés de savoir ces mystères sous peine de damnation. Voici ce qu'en dit Tollet[2] qui a écrit aux pieds du pape, et qui est reçu et approuvé de tous les casuistes.

Omnes ergo etiam rustici tenentur scire Deum unum in essentia, trinum in Personis, Patrem, Filium, et Spiritum Sanctum, Creatorem, Salvatorem, Glorificatorem, Christi Incarnationem, Nativitatem, Mortem, Resurrectionem, Ascensionem, adventum judicii; et est mortale peccatum ista ignorare secundum communem sententiam, nec ignorantiâ excusantur : non enim christianè vivere possunt absque illorum cognitione, undè advertant maximè curati suam negligentiam, et confessarii examinent pœnitentes. Tous sont obligés, même les paysans, de savoir explicitement, un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit; Créateur, Sauveur, Glorificateur; et l'incarnation de Jésus-Christ, sa nativité, sa mort, sa résurrection, son ascension, son avénement pour juger les hommes; et c'est un péché mortel selon la commune opinion des docteurs d'ignorer ces choses, et l'ignorance ne les excuse point car ils ne peuvent vivre chrétiennement : s'ils ne connaissent ces choses, et partant que les curés voient ici leur négligence et que les confesseurs en interrogent leurs pénitents.

3° Et ce qui est bien plus authentique, l'Eglise, après saint Athanase, chante par tout le monde presque tous les dimanches : *Quicumque vult salvus esse, ante omnia opus est ut teneat catholicam fidem* : Quiconque veut être sauvé, avant toutes choses, il est besoin qu'il sache la foi catholique. Celui qui veut être bon chrétien doit apprendre à faire le signe de la croix, il doit savoir l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, comme il se faut confesser et comme il faut communier. Mais avant toutes choses et avant toute autre, *ante omnia,* il faut qu'il sache la foi catholique, et la foi catholique consiste à croire de cœur et confesser de bouche l'unité d'essence et la trinité des personnes en Dieu, l'Incarnation de Jésus-Christ et les autres mystères qui suivent.

[1] *In resp. ad Regem Angliæ sub initium.*
[2] Libr. 4 *instruct. Sacerd.*, c. 2, n. 8.

La raison en est évidente. Si vous n'entendiez pas la messe par votre faute un jour de Pâques ou de Noël, seriez-vous bon chrétien? Ne pécheriez-vous pas mortellement? Vous êtes plus obligé de savoir ces mystères que d'entendre la messe un jour de Pâques; car ouïr la messe ce n'est que commandement de l'Eglise; de savoir ces mystères, c'est un commandement de Dieu. Mais j'ai la mémoire si dure que je ne les saurais apprendre; dites plutôt que vous avez la volonté endurcie et négligente de votre salut. Vous savez bien qui est le mari de votre tante, le père de votre cousin, quelle femme il avait en premières noces et mille autres choses de votre parenté; pourquoi ne pourrez-vous apprendre qui est le Père de votre Sauveur? qu'est-ce qu'il était avant que d'être homme? Quand on a décrié ou réglé de nouveau les monnaies, vous avez appris en moins de rien combien valent les pistoles, les quarts d'écus, les louis blancs. Allez trouver quelque fête après dîner, votre curé ou votre confesseur : Monsieur, faites-moi la charité de m'enseigner les mystères de la foi, puisque je ne puis être sauvé sans les savoir; envoyez vos femmes, vos filles, vos servantes aux Ursulines pour les apprendre et pour les enseigner après aux autres de la maison.

4° Je conclus, en second lieu, que tous les curés, pères de famille et autres qui ont charge d'âmes, sont incapables d'absolution et en état de damnation, si, par leur faute, quelqu'un de leurs gens ignore ces mystères. La même raison le montre évidemment : si quelqu'un de vos gens, par votre faute et sans nécessité, mangeait de la chair un jour de vendredi-saint, ou travaillait un jour de Noël, n'en seriez-vous pas coupable? Or, c'est un plus grand péché d'ignorer ces mystères que de manger de la chair un jour de vendredi-saint, et travailler un jour de Noël; car le premier est contre un commandement de Dieu, l'autre est seulement contre un commandement de l'Eglise : *Væ pastoribus*, *væ prælatis*, dit là-dessus Emmanuel Sa. Il faut encore ajouter: *Va pastorum confessariis.* Je conseillerais à tous les curés de les dire tous les dimanches au prône durant trois ou quatre mois tous les ans, et puis quand quelqu'un se présente pour faire publier des bancs, ou pour être parrain ou marraine au baptême, les en interroger et les refuser s'ils ne les savent. Ou nos écoles de théologie sont écoles de vérité et de doctrine importante, ou non : si elles ne le sont, que ne brûlons-nous nos livres? Pourquoi gage-t-on des régents? pourquoi est-ce qu'on grade des docteurs? pourquoi leur donne-t-on des chanoinies théologales et autres priviléges? Si elles sont écoles de vérité, puisque tous les docteurs scholastiques, casuistes, séculiers, réguliers, anciens, modernes, tous unanimement tiennent que c'est un commandement de Dieu, comment laissons-nous en si grande ignorance nos paroissiens, nos pénitents, nos domestiques?

Je dis en troisième lieu que ceux qui ont tant soit peu de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, doivent avoir grand soin d'enseigner ces mystères à leurs valets, à leurs servantes, métayers, ouvriers, qui travaillent pour eux et à tous ceux qu'ils hantent et qui ne les savent pas. Si telles gens ne savent pas qu'il faut ouïr la messe un jour de Pâques, ne manqueriez-vous pas

de charité si vous ne le leur appreniez? Quand vous doutez que votre père, mère ou un autre plus grand que vous ne les sait pas, il les faut enseigner en leur présence à quelque petit enfant ou à la servante. Messieurs les confesseurs, permettez-moi de vous donner ce mot d'avis avec le cardinal Tollet : Quand vous entendez en confession ces artisans, valets de boutique, serviteurs et servantes, demandez-leur ces mystères, vous verrez que de cent il y en a pour le moins quatre-vingts qui ne les savent pas : comment leur peut-on donner l'absolution? S'ils n'étaient pas baptisés, on ne leur donnerait pas le baptême.

5° L'infidélité positive est encore plus pernicieuse, et si on l'examine bien, aussi commune que la négative; et saint Paul a sujet de nous dire ce qu'il disait aux Corinthiens : *Probate si estis in fide* (2. Cor. 13, 5), voyez si vous avez la foi, si vous l'osez assurer. *Probate*, vous dit saint Paul; et saint Jacques : *Ostendi mihi ex operibus fidem tuam* (Jac. 2, 18) : Montrez-moi votre foi par vos œuvres.

Voyez si vous avez la foi. Saint Augustin vous dit : *Difficile est ut male vivat qui bene credit.* Il est malaisé que celui qui a la vraie foi mène une mauvaise vie. Il n'en faut point d'autre preuve que l'étymologie de ce nom : *Fides*, *quia fit quod dicitur*, quand on dit une chose et on fait tout le contraire, on n'a point de foi.

Probate si estis in fide : Voyez si vous avez la foi; non certes, car Jésus vous peut dire comme au roitelet : *Non creditis;* il croyait une vérité de foi mais non pas toutes; et qui ne croit tout, ne croit rien. C'est en matière de foi que se vérifie ce mot : *Qui peccat in uno*, *factus est omnium reus.* Il croyait que Jésus pouvait guérir son fils, puisqu'il s'adressait à lui pour cet effet, mais il ne croyait pas qu'il le pût guérir étant absent et éloigné. Vous faites comme lui, vous croyez ce que bon vous semble, les articles qui ne vous coûtent rien de croire, les vérités spéculatives, le mystère de la Trinité, de l'Incarnation, de la Résurrection et Ascension du Sauveur; mais les vérités de pratique, les articles qui choquent l'amour-propre et la sensualité, vous n'en croyez rien.

Vous faites comme les calvinistes; quand on leur cite l'Ecriture et les Pères anciens pour les convaincre d'erreur, ils cherchent des subterfuges, des interprétations frivoles, des raisonnements humains. Quand on leur dit : Jésus a dit : Ceci est mon corps, ma chair est vraiment viande; ils répondent : Il le faut entendre mystiquement, c'est la figure de son corps; comment est-ce qu'un si grand corps pourrait être contenu en une si petite hostie? Quand on leur dit : Saint Chrysostome (Hom. 24, *in Joan. ad Cor.*) dit : Ce sacrement fait que la terre devient un ciel, car ce qui est de plus excellent dans le ciel, à savoir le corps de Jésus, je vous le montre sur la terre, vous le touchez, vous le mangez, et l'ayant reçu vous allez en votre maison. Quand ce corps était en une crèche, les mages l'ont adoré : imitons au moins ces barbares. Il n'est plus en une crèche mais sur l'autel. Les hérétiques répondent : Ce sont des amplifications, des fleurs de rhétorique; saint Chrysostome s'est emporté et a donné carrière à son éloquence ordinaire. Ainsi quand on vous allègue ces paroles du Fils de Dieu (Luc. 6, 25) : *Malheur à*

vous, riches, qui avez ici votre consolation; Il est aussi difficile qu'un homme riche entre dans le ciel, comme de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille (Matth. 19, 24). Et en la première à Timothée : Ceux qui veulent s'enrichir tombent ès piéges du diable et en des désirs nuisibles qui plongent les hommes à la damnation. Vous dites : Il ne le faut pas prendre au pied de la lettre, il le faut interpréter bénignement. Quand on vous montre que saint Augustin dit : *Meliùs est arare quàm saltare, pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati et amor Dei*[1] : Il vaudrait mieux labourer la terre un jour de dimanche que de danser; vous n'êtes point assuré d'avoir une vraie pénitence, s'il n'y a en votre cœur de la haine du péché et de l'amour de Dieu. Saint Basile (Hom. *de Divite avaro*) a dit : Celui-là est avaricieux qui ne se contente pas de ce qui lui suffit; ce que vous avez de superflu est aux pauvres; pourquoi faites-vous tort à tant de personnes que vous pourriez soulager?

Vous dites : Ce sont des exagérations, il ne faut pas croire tout tout ce qu'ils disent. Sachez que vous êtes obligé d'entendre au pied de la lettre toutes les paroles de l'Ecriture, quand elles ne semblent contraires à d'autres passages de la Bible, ni à la raison et aux bonnes mœurs; sachez que vous serez repris et inexcusable au jugement de Dieu si vous quittez le sentiment des saints pour adhérer aux flatteries des complaisants et intéressés, qui s'ajustent à votre amour-propre pour se maintenir en vos bonnes grâces : *Non creditis.*

6° Vous êtes comme le père du lunatique, il croyait en quelque façon mais en chancelant et douteusement; il disait : Si vous pouvez, assistez-nous; et Jésus l'appelle *race incrédule.* Ainsi vous avez quelque créance des vérités de l'Evangile, mais elle n'est pas bien ferme, elle chancelle et branle en votre cœur; ce n'est pas foi, mais opinion. Il y a grande différence entre la foi et l'opinion. En suite de l'opinion vous ne faites rien ou fort peu de chose, parce que vous ne croyez qu'à demi, avec crainte, défiance, soupçon du contraire. La foi divine vous rend plus assuré de ce que vous croyez que de ce que vous voyez devant vos yeux et touchez au doigt, et elle vous fait agir, elle vous rend diligent et assidu.

7° D'autres sont comme les disciples qui allaient en Emmaüs; ils parlaient de ce que Jésus leur avait prédit (Luc. 24, 15) comme si c'eût été des fables : *Fabulabantur.* Si ce que la foi nous enseigne du paradis, de l'enfer, du jugement, de l'éternité, n'était que des fables, vivriez-vous autrement que vous faites?

O stulti et tardi corde ad credendum! N'est-ce pas être bien obstiné et rétif, de ne pas ajouter foi aux vérités de l'Evangile approuvées par tant de docteurs, prouvées par tant de raisons, confirmées par tant de miracles, reçues par tant de gens sages, attestées par tant de témoins qui les ont scellées et signées de leur sang? N'est-ce pas être bien insensé de n'être touché par tant de motifs, de n'être convaincu par tant de lumières? Ne respecter une majesté infiniment grande, ne redouter une justice infiniment sé-

[1] S. Aug., *in Psal.* 61, *suâ initium.* Serm. 7, *de tempore.*

vère, ne craindre des tourments infiniment effroyables, n'appréhender une éternité infiniment longue et malheureuse? Si Jésus reprit ses Apôtres quand il mendiait leur service pour l'exécution de ses desseins, et s'il les tança si aigrement de n'avoir pas ajouté foi aux paroles de deux ou trois femmes qui leur annonçaient sa résurrection, pensez comme il vous reprendra et punira en son jugement, de ne pas croire à tant de bons religieux, à tant de prédicateurs, à tant de saints évêques, à tant d'illustres martyrs, à tant de glorieux apôtres et évangélistes, qui vous assurent que le chemin large, que la vie lâche et négligente, la vie mondaine et sensuelle c'est la voie de perdition : *Væ tibi Corozaïm, etc.* Malheur à vous, ville de Toulouse, royaume de France et d'Espagne! si les Chinois, Japonais, Iroquois avaient vu, entendu ce que vous avez vu et entendu, s'ils avaient reçu les grâces que vous avez reçues, ils vivraient saintement : vous êtes chrétiens de religion, payens de vie et d'action.

Croyez-moi, dites comme ce pauvre homme de l'Evangile : *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam :* Mon Dieu, je désire croire, mais je ne le puis sans votre grâce; aidez-moi à vaincre mon incrédulité. Dites comme les Apôtres : *Domine, adauge nobis fidem :* Mon Dieu, fortifiez en moi la foi, elle est toute flétrie, morfondue, languissante. Dites comme David : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam :* Ce n'est pas assez de nous proposer vos vérités, nous avons besoin de votre lumière pour les connaître, de votre grâce pour les comprendre, de votre conduite pour en profiter; si ce fondement est bien affermi et arrêté en votre cœur, vous y bâtirez l'édifice des solides vertus; si ce bouclier est de bonne trempe, il vous défendra contre tous les traits et javelots de vos ennemis; si ce premier principe est bien établi et persuadé à votre esprit, vous en tirerez des conséquences infaillibles pour la conduite de vos actions, une heureuse et salutaire conclusion de votre vie, qui vous sera le commencement d'une vie glorieuse et immortelle. *Amen.*

SERMON II.

L'ÉTABLISSEMENT DE LA FOI PAR LES APÔTRES, EST UN DES PLUS GRANDS MIRACLES DU FILS DE DIEU.

Sancti per fidem vicerunt regna.
Les saints ont vaincu les royaumes par la foi. (HEBR. 11, 33.)

La foi étant une vertu si agréable à Dieu et si nécessaire au salut des hommes, le Fils de Dieu n'a rien épargné pour la produire, provigner, conserver et cultiver en son Eglise; et afin que ce dessein réussît mieux à sa gloire, et témoignât sa toute-puissance, il n'a pas voulu persuader aux hommes les vérités chrétiennes par des orateurs, ni par des philosophes ou autres personnes éloquentes, mais par l'entremise de douze pauvres roturiers. Si nous considérons attentivement toutes les circonstances de cette

merveille, nous avouerons que c'est le plus grand miracle que le Fils de Dieu ait opéré en ce monde; plus grand que d'avoir rendu la vue à l'aveugle-né, plus grand que d'avoir donné le mouvement au paralytique de trente-huit ans, plus grand que d'avoir ressuscité les morts. J'excepte ceux qu'il a faits en vous, ô sainte et bienheureuse Vierge! car je sais que saint Jean Damascène vous appelle : *Miraculorum officinam :* la boutique des miracles de Dieu. Je sais que le Tout-Puissant a fait en vous des œuvres très-grandes et dignes de sa toute-puissance, comme vous disiez en votre cantique; je sais que le Saint-Esprit a fait en vous le chef-d'œuvre de ses miracles, à savoir : le mystère de l'Incarnation. C'est en l'honneur de ce miracle opéré en vous et par vous que le ciel et la terre, les hommes et les anges se prosternent à vos pieds et vous saluent par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Ex Divo Bernardo tres sunt mixturæ mirabiles, Dei et hominis, virginitatis et maternitatis, fidei et humani cordis.

Hoc sermone pensamus quid per fidei promulgationem Christus suadere aggrediatur? quibus, per quos, quibusmodis, quo exitu suaserit?

I. Punctum. — I. Christus vult suadere res difficillimas intellectui. — II. Voluntati.

II. Punctum. — Vult eas suadere : 1° Regibus, 2° Philosophis, 3° Sapientibus hujus mundi, 4° Carnalibus, 5° Omnibus provinciis.

III. Punctum. — Vult eas suadere per apostolos : 1° Pauperes; 2° Pusillanimes; 3° Paucos, ignaros.

IV. Punctum. — Vult persuadere per humilitatem, patientiam, vitam austeram, mortem ignominiosam suorum.

V. Punctum. — I. Tam efficaciter persuasit ut infiniti martyres mortem subierint pro hâc fide. — II. Doctores eam propugnaverint. — III. Imperatores et reginæ honoraverint Christi patibulum, sepulcra et catenas discipulorum ejus. — IV. Ecclesia persecutionibus sit aucta.

Conclusio. — Moralis in eos qui vitam suam fidei non conformant.

Exorde. — Le dévot entre les docteurs, et le docteur entre les dévots, saint Bernard, en la troisième homélie qu'il a faite sur la vigile de Noël, a judicieusement remarqué que le Fils de Dieu venant en ce monde, a fait trois alliances admirables, trois mélanges et mariages de choses extrêmement différentes et éloignées : le mariage du Verbe divin avec le corps du Sauveur, qui n'est que de boue comme les nôtres; le mariage de la maternité avec la virginité de Marie; le mariage de la foi avec le cœur humain. *Quid vilius limo? quid sublimius Deo? et tamen tantâ dignitate limus ascendit ad Deum, tantâ dignatione Deus descendit ad limum, ut quidquid Deus fecit, limus fecisse dicatur, quidquid limus pertulit, Deus pertulisse credatur.* Il n'est rien de si vil, abject, grossier, matériel et méprisable que la boue ou limon de la terre; il n'est rien de si noble, sublime, excellent, spirituel, digne d'honneur que Dieu, et toutefois, au mystère de l'Incarnation, Dieu s'est tellement insinué, mélangé, incorporé en la boue, c'est-à-dire au corps précieux de Jésus, qui est de terre comme les nôtres; cette boue est unie si étroitement, si intimement, si parfaitement à Dieu, que tout ce que Dieu a fait, on dit, et il est vrai, que cette boue l'a fait; tout ce que ce limon a souffert, on croit et il est vrai, que Dieu l'a souffert. Car on dit avec vérité que l'Homme-Dieu

gouverne les hommes et les anges, conduit le ciel et la terre. On croit, et c'est la vérité, qu'un Dieu a été flagellé, couronné d'épines et crucifié. Le second mariage et alliance que Dieu a fait en ce mystère, c'est le mariage de la maternité avec la virginité; car quand on voit une fille qui est enceinte et qui est vierge, qui est accouchée et entière, qui est nourrice et immaculée, on s'écrie avec étonnement : *A sæculo non est auditum tale. Nec primam similem visa est, nec habere sequentem gaudia matris habens cum virginitatis honore.* Ce mariage était estimé tant impossible parmi les anciens Romains, qu'ayant consulté l'oracle pour savoir combien durerait un temple qu'ils avaient consacré à la Paix, et l'oracle ayant répondu qu'il subsisterait jusqu'à ce qu'une vierge aurait enfanté; ils conclurent qu'il serait d'éternelle durée, mettant au rang des choses impossibles l'accord de la virginité avec la fécondité en une fille. Le troisième mariage n'est pas si auguste ni si sacré que les deux premiers, mais il n'est pas moins miraculeux et digne d'étonnement, dit saint Bernard : et c'est l'accord de la foi avec le cœur humain. Pour en admirer la merveille, il faut porter votre esprit au temps auquel le Fils de Dieu était en ce monde, et supposer que nous y soyons, et puis peser attentivement les circonstances de ce miracle, qui sont cinq principales. Il faut considérer qu'est-ce qu'on entreprend de persuader quand on publie l'Evangile? à qui on le veut persuader? qui est-ce qui le veut persuader? par quels moyens on le veut persuader? avec quel succès on l'a persuadé?

Premier point. — I. Qu'est-ce qu'on veut persuader à l'entendement? des choses très-difficiles à croire; à la volonté? des choses très-difficiles à embrasser. A l'entendement, on veut faire croire qu'une femme mariée, qui a demeuré plus de vingt ans avec son mari, et qui a fait un enfant est vierge. On veut faire croire qu'un homme qui a été pendu honteusement par autorité de justice, et à la poursuite des prêtres de son pays, sans que personne s'y soit opposé, était vrai Dieu, et qu'étant à la potence il gouvernait le ciel et la terre, les hommes et les anges. Ceci ne nous semble pas à présent difficile à croire, parce que nous sommes nourris et accoutumés dès notre enfance au respect et honneur de la croix, et nous la considérons comme une chose sainte et digne de toute vénération; mais alors on la considérait comme le gibet le plus infâme et ignominieux, comme le supplice le plus cruel et douloureux qui fût en usage. Et au lieu qu'à présent nous suçons avec le lait de notre nourrice le respect et la dévotion envers Jésus crucifié, on faisait lors sucer aux enfants l'horreur et abomination envers lui; on faisait chanter dans les écoles des vers et chansons composés au mépris et moquerie du Fils de Dieu.

On veut faire croire que cet homme qui a été pendu est si puissant, qu'il s'est ressuscité soi-même et qu'il ressuscitera quelque jour tous les hommes. En l'homme il y a pour le moins trois cents os, dit Vesalius; d'autres disent qu'il y en a quatre cents tant grands que petits; et à ce compte, quand on n'aurait enterré en votre cimetière que six enfants, il y aurait eu dix-huit cents os.

Pensez que d'ossements il y a en tous les hommes, femmes, enfants qui sont, qui seront et qui ont été en toutes les provinces et royaumes du monde. Tous ces os qui sont si semblables, qui sont mêlés ensemble, qui auront été brisés, brûlés, réduits en cendre, jetés au vent; on veut faire croire que cet homme, qui a été pendu, les saura démêler et discerner l'un de l'autre, reconnaître à qui appartient chaque petit osselet, les ranger en bon ordre, les remboîter et enchâsser chacun en son lieu, les revêtir de chair et de peau, les vivifier et remettre sur pied, et cela en un moment, en un clin d'œil, sitôt qu'une trompette sonnera : *In momento, in ictu oculi, in novissima tuba.*

On veut faire croire que cet homme qui a été pendu et qui s'est ressuscité plein de vie, de santé, de beauté, de splendeur, de puissance est réellement contenu sous l'apparence d'un morceau de pain, qui n'a point de couleur, de saveur, de forme extérieure que le pain ordinaire, et qu'il est dans chaque miette, aussi grand, aussi puissant, aussi éclatant qu'il est dans le ciel.

II. A la volonté, on propose des choses ou très-ridicules en apparence ou très-difficiles à embrasser. On disait à un homme qui demandait d'être chrétien : Si vous voulez être de notre religion il faut vous déshabiller. Me déshabiller? qui, moi! un honnête homme, un prince, un empereur, un Constantin, me dépouiller? Vous moquez-vous de moi de me dire cela? Oui, il vous faut mettre en chemise en présence d'un de vos vassaux et le prier de vous plonger en l'eau, non jusques au col seulement, mais jusques au-dessus de la tête. On baptisait ainsi en la primitive Eglise, et cela paraît par ce que dit saint Cyprien en l'épître 76 : *Ad magnum*, où, étant interrogé si le baptême fait par arrosement est suffisant, il ne répond pas par décision mais par opinion. Il appert en saint Chrysostome, en la première épître qu'il écrit au pape saint Innocent I[er], où il se plaint que ses ennemis avaient fait entrer des soldats en l'église avec grand bruit la veille de Pâques, lorsqu'on était sur le point de baptiser les catéchumènes qui avaient pris la fuite, tout dépouillés qu'ils étaient par la grande crainte qu'ils eurent : καὶ γυναῖκες τῶν εὐκτηείων ὂικῶν πρὸς τὸ βάπτισμα ἀποδυσάμηναι κατ' ἀύτὸν τὸν καιρὸν γυμναι ἔρυγον, ἀπὸ τοῦ φόβου τῆς χαλεπῆς ταύτης ἐφόδου.

Il appert encore dans saint Thomas (2 p., q. 66, art. 7), qui dit que de son temps on bâtissait ainsi en plusieurs églises : *Et hoc dicit esse in usu.*

A un homme qui demandait le baptême on disait : Quand vous serez de notre religion, si quelqu'un vous fait du mal, quand ce serait le plus grand tort et la plus grande offense qu'on puisse faire, au lieu de lui rendre la pareille, il le faudra aimer, lui souhaiter du bien, prier Dieu pour lui, le saluer, lui rendre service au besoin.

Toutes les pensées de volupté charnelle qui vous viendront hors du légitime mariage, il les faudra promptement chasser loin de votre esprit, et quand elles retourneraient cent fois par jour il les faudra chasser cent fois, et quand votre chair serait aussi enflammée qu'une fournaise de Babylone, il faudra plutôt mourir que de jouir volontairement d'un seul plaisir par le péché de luxure; et

si vous ne pouvez résister autrement qu'en macérant votre corps, il le faudra mater et affaiblir par jeûnes, veilles et autres austérités. Quand vous seriez auprès des plus grands trésors et finances du roi ; et que vous auriez la commodité d'en prendre une bonne partie sans que personne le sût, plutôt mourir que d'y toucher, parce que cet homme qui a été pendu le défend.

Encore que vous soyez prince, roi, empereur, quand vous serez de notre religion, si vous commettez quelque péché sale, honteux, infâme, que personne ne saurait que vous, il faudra vous aller mettre à genoux aux pieds d'un vendeur de poissons, parce qu'il est serviteur de cet homme crucifié. Il lui faudra déclarer votre péché, le nombre, la gravité, les circonstances de ce que vous avez fait, en recevoir de sa bouche la réprimande, la correction et amende, et l'exécuter de point en point.

Si pour croire tous ces articles et mettre en pratique toutes ces choses, il est besoin de quitter votre père, mère, femme, enfants, parents, amis, états, offices, possessions, maison, patrie, il les faudra quitter ou il ne faut pas être de cette religion.

Deuxième point. — 1° A qui veut-on persuader ces choses? C'est peut-être à des simples paysans, à des villageois grossiers et ignorants, à des gens de petite étoffe et de basse condition qui croient tout ce qu'on leur dit, comme le lierre s'attache à la première muraille qu'il rencontre, ou à des petites femmelettes qui ont l'esprit faible, changeant, ami de nouveauté, aisé à être séduit : *Fallere credentem non est operosa puellam gloria.*

Non, mais on le veut faire croire aux grands du monde, aux rois, monarques, empereurs, qui ont bien d'autres desseins en la tête, qui ne pensent qu'à s'agrandir, à subjuguer les provinces, mettre les peuples sous leurs pieds, dompter tout ce qui leur résiste, chercher de nouveaux mondes pour les conquérir, se faire reconnaître pour dieux. On leur veut persuader d'ôter cette ambition, quitter ces hautes entreprises, s'humilier et abaisser aux pieds d'un charpentier, adorer comme Dieu un homme qui a été condamné à mort par leurs officiers de justice.

2° On le veut persuader aux doctes, aux philosophes et aux orateurs qui pensent tout savoir, qui sont enflés de la bonne opinion d'eux-mêmes et de l'estime de leur science, qui ne font état que de vives raisons, subtils arguments, syllogismes mis en bonne forme, recherches curieuses, de belles pointes d'esprit, de politesses de discours, et qui, par conséquent, sont bien éloignés de vouloir apprendre leur leçon de la bouche stérile et indiserte de ces vendeurs de poissons.

3° On le veut persuader aux politiques et sages du monde, qui ne font rien que par maxime d'état, que par raison de police, qui sont des lynx et des argus en affaires, qui percent à jour les desseins des autres, qui veulent voir tous les tenants et aboutissants, le fond, les circonstances et le succès d'une entreprise avant que d'y mettre la main. On leur veut persuader de fermer les yeux à toutes ces considérations humaines, d'embrasser une religion nouvelle qui conseille de s'humilier, s'appauvrir et s'abaisser ; une reli-

gion qui n'enseigne que des mystères inouis, extraordinaires, incompréhensibles, qu'il faut croire et recevoir sans en demander la raison; une religion qui ne promet que des récompenses à l'avenir, en l'autre vie, on ne sait quand.

4° On le veut persuader aux voluptueux, qui ont une âme toute de chair et de boue, qui ne pensent qu'à faire bonne chère, contenter leurs appétits, prendre leurs divertissements, assouvir leurs concupiscences et qui le font avec si peu de scrupule et tant de hardiesse, qu'ils croient fermement que Jupiter, Mars, Vénus et les autres dieux qu'ils adorent ont fait le même : *Quod divos decuit cur mihi turpe putem?* disait un de ces épicuriens. On leur veut persuader de renoncer à tous ces plaisirs, faire divorce avec leur passe-temps, réfréner leurs concupiscences, mortifier leur chair, se laisser plutôt démembrer pièce par pièce que de jouir d'un seul plaisir illicite et faire toutes ces choses pour l'amour de ce crucifié.

5° On le veut faire croire non à une poignée de gens, mais à toutes les provinces, royaumes et nations du monde et principalement à la ville de Rome, qui est la capitale du monde, le rendez-vous de toutes les nations, l'égoût de toutes les superstitions et fausses divinités de la terre.

Supposons donc que vous ayez été au temps auquel le Fils de Dieu était sur la terre par sa présence corporelle et visible, et que ne le connaissant pas, mais pensant que ce fût un simple artisan en la boutique de saint Joseph, vous lui ayez porté du bois pour vous faire une table ou autre meuble et que pendant qu'il travaillait pour vous, il vous eut entretenu de ses desseins et vous eut dit : Vous voyez que j'ai de la peine à faire cette table, c'est moi qui ai fait le soleil, la lune, les étoiles, le ciel et la terre, et je les ai faits sans peine. Voyez-vous cette fille qui file sa quenouille, c'est ma mère et elle est vierge; c'est elle qui m'a enfanté et néanmoins elle est aussi pure et entière que lorsqu'elle vint au monde. Hé! lui eussiez-vous dit, il faudrait être bien simple pour vous croire. Il faudrait être bien simple pour me croire? je le ferai croire à des gens qui ne sont pas si simples que vous, je le ferai croire aux empereurs, aux princes, aux politiques, aux philosophes, aux orateurs, non en une contrée seulement, mais en l'Europe, en l'Asie, en l'Afrique, en toutes les parties du monde, et je me ferai adorer comme Dieu par toute la terre habitable. Voilà de beaux desseins, lui eussiez-vous dit : voilà une entreprise hardie et généreuse tout ce qui se peut; mais par quelle voie en venir à bout? C'est le propre d'un homme sage et d'un esprit bien fait de ne pas seulement regarder et prétendre la fin, mais de chercher et pourvoir aux moyens par lesquels on y peut arriver. Avez-vous les gens, les instruments, les munitions de guerre, les provisions de bouche qui sont nécessaires à une conquête de si longue haleine?

Troisième point. — 1° N'est-ce point que vous avez trouvé la pierre philosophale, et qu'avec la poudre d'injection changeant les métaux, le cuivre en or, l'étain en argent, vous amasserez des trésors infinis, pour contre-pointer l'empire romain qui a pour le moins cent cinquante millions de revenu (c'était beaucoup en ce

temps-là), ou pour corrompre tous les hommes par argent et les obliger à faire joug sous vos commandements : *Pecuniæ obediunt omnia?* Non, vous eut-il dit, mais je le veux faire par l'entremise de mes disciples, qui seront si pauvres, que l'un des principaux, nommé Paul, tout apôtre et prédicateur de ma loi qu'il sera, gagnera sa vie et celle de ses compagnons à la sueur de son visage[1], et sera obligé de loger chez des artisans de même métier que lui, afin de gagner sa vie avec eux et prêcher l'Evangile en travaillant. Le texte en est tout formel aux Actes des Apôtres (18, 2), où il est dit que saint Paul entrant à Corinthe, se logea chez un artisan nommé Aquila, et sa femme s'appelait Priscille, afin de travailler avec eux, et ils étaient faiseurs de pavillons ou tapisseries : *Erant autem scenofactoriæ artis.* Et les autres Apôtres étaient si pauvres, même avant que de tout quitter et faire profession de la pauvreté évangélique, qu'ils n'avaient que des pauvres filets et l'espérance de quelques poissons qu'ils pensaient prendre, et encore leurs filets étaient tous rompus : *reficientes retia sua.*

2° Peut-être donc qu'ils seront vaillants, hardis, courageux, aguerris comme des Hercule et des Alexandre pour affronter les hasards, embrasser les travaux, grimper les remparts des villes, mépriser la mort, passer à tête baissée et se faire jour à travers les escadrons hérissés de piques et de hallebardes, briser les rochers et aplanir les montagnes; non, mais ils seront lâches, timides, couards comme des Thersite. Témoin ce qu'ils firent quand leur Maître fut pris par les soldats : saisis d'une si grande frayeur, que l'un d'eux n'ayant rien sur soi qu'un pauvre linge, il le laissa entre les mains de ses ennemis et prit la fuite tout nu ignominieusement. Et saint Pierre, qui était le plus hardi, le plus favori de son Maître, le plus zélé pour sa défense, trembla à la voix d'une simple servante, et jura qu'il ne le connaissait pas, tant ils étaient pusillanimes de leur naturel.

3° Peut-être donc qu'ils seront en grand nombre, peut-être que plusieurs monarques, qui veulent faire une ligue, vous avoir pour général d'armée, vous ont promis cinq ou six cent mille hommes soudoyés pour dix ans, afin de suppléer, par leur multitude, à leur manquement de courage. Non, vous eut-il dit, mais je n'en veux que douze ou treize, pas davantage.

4° Peut-être que ce seront des Platon et des Aristote, des Cicéron et des Démosthène ou autres gens de même trempe, qui auront un esprit brillant et qui, par les charmes de leur éloquence et par la douce tyrannie de leur rhétorique, gagneront toutes les volontés et les soumettront à la vôtre. Non, mais ce seront douze pêcheurs grossiers, aussi muets que les poissons du lac où ils seront trouvés. Bref, je veux que ces douze apôtres, sans noblesse et sans puissance, sans richesses et sans finances, sans autorité et sans science, sans force et sans éloquence, sans armée et sans violence, sans cabale et sans prudence mondaine, assujettissent tout l'univers à mon empire et cela en fort peu de temps. Oui; mais, lui eussiez-

[1] Quæ mihi opus erant et iis qui mecum sunt ministraverunt manus istæ (Act. 20, 34).

vous dit, c'est donc que vous voulez donner par vos lois grande liberté, permettre toute sorte de libertinage, élargir les consciences, enseigner aux hommes que tout ce qui leur plaît leur est permis : *Quod libet, licet,* qu'ils peuvent prendre tous leurs plaisirs sans aucun scrupule, avoir tant de femmes qu'ils voudront, lâcher la bride à leur concupiscence, établir leur dernière fin dans les voluptés et bon traitement du corps; et ainsi vous voulez attirer les hommes par les amorces de cette douce liberté. Non, mais tous les appas et allèchements que je leur veux proposer, c'est de contre-pointer tous les désirs de leur sensualité, mortifier leurs appétits et macérer leur chair; et je leur veux déclarer que quiconque vient à moi et ne renonce pas à son père, mère, frère, sœur, richesses, commodités et même à sa propre vie, ne peut être mon disciple : *Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. Qui venit ad me, et non odit patrem suum* (Luc. 14, 33, 26).

Quatrième point. — Mais dites-moi, de grâce, téméraire que vous êtes, pardonnez-moi, si je vous parle ainsi, par quel moyen espérez-vous parvenir à vos prétentions et avec quelles armes voulez-vous que ces douze apôtres, prétendus conquérants de tout le monde, vous assujétissent tous les hommes, puisque vous ne voulez ni or, ni argent, ni pouvoir, ni savoir, ni armes, ni forces, ni doctrine, ni éloquence, ni allèchements, ni promesses? Je veux qu'ils le fassent en s'humiliant devant tout le monde, endurant toute sorte d'affronts et d'injures, souffrant des gênes et tortures très-cruelles, vivant très-pauvrement et très-austèrement, mourant très-douloureusement et ignominieusement. Pauvre homme! lui eussiez-vous dit, où est votre jugement? Comment pensez-vous parvenir à une fin par des moyens tout contraires : aux honneurs par l'ignominie, aux richesses par la pauvreté, aux grandeurs par les humiliations, à l'immortalité par une mort infâme? Comment pensez-vous dompter la puissance par la faiblesse, la sagesse par la folie, la science par l'ignorance, les victoires par les misères, les triomphes par les abaissements, et surmonter par une chose qui n'est point ce qui est et qui paraît le plus grand, le plus puissant, le plus relevé, le plus indomptable dans le monde? Qui a jamais fait, qui a jamais dit, qui a jamais entendu, qui a jamais pensé rien de semblable? N'est-il pas vrai que ne le connaissant pas, et entendant tous ces propos, vous lui eussiez dit : Mon ami, vous avez besoin de faire un voyage aux Anticires, et boire du suc d'ellébore, c'est-à-dire vous avez la tête mal timbrée; et étant de retour en votre maison, vous eussiez dit à vos gens : Je viens de voir un homme qui a les plus belles chimères en la tête et les plus étranges grotesques qui se puissent imaginer; il m'a dit telle et telle chose; n'a-il pas l'esprit démonté? et néanmoins le voilà fait, le voilà projeté, le voilà exécuté.

Cinquième point. — I. Et cette victoire a été si glorieuse, qu'une infinité de martyrs, grands, petits, hommes, femmes, pauvres, riches, nobles, roturiers, doctes, idiots, de tout âge,

de tout sexe, de toute condition, ont scellé avec leur sang cette religion ; ont mieux aimé être écorchés tout vifs, tirés à quatre chevaux, démembrés pièce par pièce, brûlés à petit feu, que de se départir tant soit peu d'un seul article de cette religion ; comme saint Biblis à Lyon, qui aima mieux mourir, et saint Polycarpe à Smyrne, qui aima mieux être brûlé tout vif que de jurer par la fortune de l'empereur, parce que cela est défendu par les lois du christianisme. Et entre ces saints martyrs, il y en avait grand nombre de haute condition, sages et savants, qui procédaient mûrement et judicieusement en toute sorte d'affaires ; qui pouvaient passer leur vie en honneur, délices, contentement, prospérités, et qui ont quitté les accommodements de leur fortune, leurs états, charges, dignités, possessions et familles, pour donner en proie leur chère vie à des supplices très-rigoureux et à une mort très-cruelle.

II. Et cela s'est fait si efficacement, qu'un grand nombre de doctes personnages qui avaient l'esprit clairvoyant, vif, subtil, éclatant, rempli de toute sorte de science, qui n'avaient pas été nourris en cette religion, et qui, avant que de la connaître, l'avaient persécutée à cor et à cri, ou l'avaient méprisée, comme saint Justin, saint Cyprien, saint Grégoire Thaumaturge, saint Augustin, Arnobe, Marius, Victorin, après avoir examiné sérieusement et judicieusement tout l'état de cette religion, l'ont embrassée, professée, défendue par leur plume ou de vive voix, ou par leur sueur, ou par leur sang, ou par tous les quatre ensemble, sans y être portés, ni par promesse, ni par menace, ni par plaisir, ni par profit, ni par autre voie que par la claire connaissance de la vérité.

III. Et cette conquête s'est faite si admirablement, que les rois et les empereurs ont enchâssé dans l'or parmi les pierreries, des petites pièces de gibet du crucifié, et ils portent par honneur au-dessus de leur diadème l'image de sa potence : *A locis suppliciorum transiit ad capita imperatorum*, dit saint Augustin. Les têtes des monarques, tout étincelantes de rubis et de diamants, se sont baissées sous les cendres de ses pauvres villageois, qui ont été les disciples de cet homme pendu. Voici ce qu'en dit saint Chrysostome[1], qui faisait trembler les impératrices en ses prédications: Celui qui porte la pourpre sur le dos, et la couronne en tête, fait un pèlerinage au tombeau de ce pêcheur et de ce faiseur de pavillons, et étant là, il dépose son faste et sa pompe royale pour embrasser leurs sépulcres : ἀπέῳρεται σῆματα, et les prie d'être ses protecteurs envers Dieu.

Et cette victoire a été si glorieuse, que les empereurs de Rome, comme Constantin, au rapport d'Eusèbe, historien de sa vie, se sont volontairement soumis à porter la hotte comme des manœuvres pour bâtir un temple en l'honneur de ce vendeur de poissons, disciple du Sauveur. Une impératrice a tenu à grande faveur d'avoir un peu de la poudre qui était tombée en limant la chaîne de fer dont saint Paul, ce faiseur de pavillons, avait été garrotté. C'est l'impératrice Constance qui reçut en grande dévotion cette limure, que saint Grégoire (lib. 3. *Registri*, epist. 30) lui envoya, comme

[1] Homil. 26 *in 2 ad Corint. in Doctrina morali.*

lui-même le rapporte. Un autre empereur, à savoir Constant, fils du grand Constantin, pensa beaucoup honorer la mémoire de son père de mettre ses cendres en dépôt, non pas dans l'église, car il n'osait prendre cette hardiesse, mais sous le parvis ou portail du temple de ce pauvre pêcheur à Constantinople : *Et quod in palatiis janitores sunt Regibus, hoc in Ecclesiis Reges sunt piscatoribus,* dit saint Chrysostome (Hom. 26 in 2. Cor. ib.). Et on en est venu à bout si heureusement, qu'au lieu que toutes les entreprises humaines se fondent et anéantissent en la persécution, cette divine religion s'y est augmentée et amplifiée.

IV. Cette divine religion, dit saint Justin, martyr, est comme une vigne très-féconde; plus elle a été taillée par le glaive du tyran, plus de grappes elle a produites; autant de membres que l'on coupe aux chrétiens, autant de provins et de greffes qui provignent le christianisme. Cette divine religion, dit saint Chrysostome, est comme un jardin délicieux, le sang des martyrs lui a servi de pluie pour l'arroser et rendre fertile. Cette divine religion, dit saint Ambroise, est comme l'arche de Noé; les tempêtes et orages des tribulations ne l'ont pas fait couler à fond, mais l'ont fait arriver à bon port. Cette divine religion, dit saint Léon, pape, est comme un champ fécond et abondant : autant de martyrs qui tombent par la persécution, sont autant de nouvelles semences qui produisent d'autres moissons : *Non minuitur persecutionibus Ecclesia, sed augetur et semper dominicus ager segete ditiore vestitur dùm grana quæ singula cadunt, multiplicata nascuntur.* Or, je demande maintenant, et j'argumente avec saint Augustin : Ou tout cela s'est fait sans aucun miracle, ou il s'est fait des miracles? S'il s'est fait des miracles, donc la religion de ce crucifié et la doctrine de ces douze pêcheurs ne peut être que très-véritable, puisqu'il est impossible de toute impossibilité qu'un seul petit miracle se fasse pour confirmation d'un mensonge? Que si cela s'est fait sans miracle, c'est le miracle des miracles, et le plus grand de tous les miracles d'avoir fait tout cela sans miracles. Ou ces douze vendeurs de poissons si pauvres, si idiots, si indiscrets, si couards et si faibles ont eu quelque chose extraordinaire, quelque secours et assistance d'en-haut pour venir à bout de ces entreprises, ou non; s'ils en ont eu, donc leur doctrine est toute céleste et divine; s'ils n'en ont point eu, comment est-ce qu'ils ont pu faire des choses si extraordinaires sans aucun secours extraordinaire?

Conclusion. — Il faut donc nécessairement de deux choses l'une, ou que vous soyez extrêmement incrédule, mon cher auditeur, ou que vous soyez étrangement insensible. Ou vous croyez les vérités de notre religion, ou non. Si vous ne les croyez pas, n'êtes-vous pas bien incrédule de ne pas croire après tant de rois, tant d'empereurs, tant de docteurs, tant d'orateurs, tant de philosophes, tant de politiques, tant de peuples, tant d'esprits sages, pieux, savants, désintéressés, qui ont quitté leurs biens, leurs états, leurs parents, leur patrie, les accommodements de leur fortune, les douceurs de cette vie, pour embrasser, défendre et provigner la religion qui enseigne ces vérités.

Si vous croyez la foi catholique, les motifs qu'elle nous propose pour éviter le péché étant si grands, si puissants, si pressants et si importants, n'êtes-vous pas bien insensible de n'en être pas touché? Consultez votre foi, regardez votre vie, et vous verrez que votre foi condamne votre vie, que votre vie dément et déshonore votre foi; vous verrez combien est véritable la parole d'un barbare, tout barbare qu'il était. Quand saint Louis était au pays du Levant pour la conquête de la Terre-Sainte, un barbare lui dit à notre confusion, mais avec vérité : Il faut que les chrétiens soient les plus grands menteurs ou les plus grands fous du monde; car ou ils croient ce qu'ils disent ou ils ne le croient pas : s'ils ne le croient pas, ils sont bien menteurs de dire contre leurs croyances; s'ils le croient, ils sont de grands fous de vivre comme ils vivent en croyant ce qu'ils croient. Votre foi vous enseigne que le Dieu que vous adorez est une majesté si haute, si grande, si auguste, si infinie, que tous les plus grands rois du monde ne sont que de petits moucherons en comparaison de lui. Si vous parlez à un roi de ce monde, c'est les genoux en terre, le chapeau au poing, avec circonspection et très-grande crainte de faire la moindre incivilité qui lui déplaise. Si vous voulez parler à votre Dieu, le soir ou le matin, pour vous recommander à lui, c'est dans le lit, à demi endormi, en vous vêtant ou déshabillant, avec si peu d'honneur et de révérence, que vous ne parleriez point autrement au moindre laquais du monde. Votre foi vous enseigne que vous avez une âme qui n'est pas comme celle d'un cheval, qui ne meurt pas avec le corps, mais qui doit régner éternellement avec Dieu et ses anges dans le ciel, ou qui doit être tourmentée une éternité dans les enfers; et vous en avez aussi peu de soin que si c'était l'âme d'une bête. Votre foi vous enseigne que le Fils de Dieu, le Roi du ciel et de la terre, qui vous doit juger quelque jour, est réellement et d'effet au saint sacrement de l'autel, plus véritablement que je ne suis ici, plus véritablement que vous n'êtes là; et vous vous comportez en sa présence dans les églises avec des immodesties et insolences insupportables. Notre vie donc dément notre foi, notre foi condamne notre vie. Si ce que la foi catholique enseigne n'est pas vrai, pourquoi le croyons-nous? si ce qu'elle enseigne est vrai, comme assurément il n'est rien de plus vrai, ainsi que je vous ai fait voir, comment n'ouvrons-nous pas les yeux pour voir que, selon les arrêts de cette foi il n'y a point de salut pour nous, en vivant comme nous vivons? Ecoutez ce qu'en dit l'Apôtre (1. Cor. 6, 9), le principal héraut, qui, par sa prédication, a publié l'Evangile au monde : *Fratres nolite errare, etc.* Je le dirai en français, afin que tout le monde l'entende; mais je n'y ajouterai pas un seul mot : Mes Frères, dit l'Apôtre, ne vous trompez pas; je vous fais savoir de la part de Dieu que *fornicarii*, tous ceux qui font le péché de la chair avec une personne qui n'est pas mariée; *adulteri*, tous ceux qui le font avec une personne mariée; *molles; masculorum concubitores*, tous ceux qui le font en quelque façon que ce soit; tous ceux qui prennent quelque plaisir charnel en quelle manière que ce soit hors du légitime mariage; *fures*, tous les larrons : *avari*, non-seulement ceux qui dérobent le bien d'autrui, mais qui sont trop attachés

à leur propre bien, qui ont tant d'affection aux biens de la terre qu'ils en mettent en arrière le service de Dieu et les bonnes œuvres; *ebriosi*, tous ceux qui ont coutume de s'enivrer; *maledici,* tous ceux qui parlent mal ou de Dieu par blasphêmes ou par faux jurements, ou de leur prochain par médisance et détraction; *regnum Dei non possidebunt,* tous ceux-là ne posséderont jamais le royaume de Dieu. Si donc vous êtes adonné à un seul de ces péchés, au blasphême, au jurement, etc., dites en vous-même et ne vous flattez pas : Assurément, très-assurément, il n'y a point de paradis pour moi. Pour cela l'Apôtre vous dit : *Nolite errare*, ne vous trompez pas. C'est comme si vous aviez quelque affaire à Paris, et pensant y aller vous alliez du côté de Narbonne, quelqu'un de vos amis vous rencontrant, vous dirait : Où allez-vous, Monsieur? Je vais, diriez-vous, à Paris, pour un procès que j'y ai. A Paris, vous dirait-il; hé! vous vous trompez, vous prenez un chemin tout contraire, vous allez du côté de Narbonne. Il en est de même en notre sujet; si on vous demande : Où pensez-vous aller après cette vie? J'espère, direz-vous, aller en paradis. En paradis, dit saint Paul, vous vous trompez, la vie que vous menez n'est pas le chemin du ciel, mais de la damnation éternelle; car je vous dis et déclare de la part de Dieu, qu'il n'a pas fait son paradis pour les blasphêmateurs, pour les adultères, etc.; mais seulement pour ceux qui obéiront à ses commandements.

Donc, comme vous vous en retourneriez quand votre ami vous dirait que ce ne serait pas le chemin de Paris, aussi l'Apôtre vous disant que la vie que vous menez n'est pas le chemin du paradis, retournez-vous-en si vous êtes sages, convertissez-vous à Dieu, corrigez-vous de tous les péchés, mordez-vous la langue quand il vous échappera de jurer, rompez avec cet ami, avec cette compagnie qui vous est occasion de péché; et s'il vous semble qu'on vous demande trop, venez à la prédication de demain, vous y admirerez une aussi grande merveille que celle d'aujourd'hui : vous y verrez ce que les saints ont fait et souffert pour conserver cette foi qui leur était annoncée; vous avouerez que ce qu'on vous demande n'est rien en comparaison de ce qu'ils ont enduré, n'est rien en comparaison de ce qu'on vous promet : ce qu'ils ont enduré, ce sont de très-âpres tourments : ce qu'on vous demande, ce n'est que l'observance des commandements de Dieu très-faciles; ce qu'on vous promet, ce sont des honneurs, ce sont des voluptés, ce sont des félicités éternelles. *Amen.*

SERMON III.

DE LA VICTOIRE QUE LA FOI DES SAINTS MARTYRS A REMPORTÉE SUR L'INFIDÉLITÉ.

Sancti per fidem vicerunt regna.
Les saints ont surmonté les royaumes par la foi. (HEBR. 11, 33.)

HIER je vous montrais avec combien de merveille les saints Apôtres ont planté la foi au monde. Aujourd'hui, j'ai à vous montrer avec quelle ardeur et dévotion le monde a reçu cette foi, avec quelle constance on a combattu pour la défendre. Ce sera par le récit de la plus signalée et de la plus glorieuse victoire qui ait jamais été remportée, la victoire des saints martyrs sur les tyrans, de l'Eglise de Jésus sur l'infidélité, du christianisme sur le paganisme. Saint Jean l'Evangéliste, qui n'était pas seulement apôtre, mais encore prophète, aux chapitres 13 et 14 de son Apocalypse, dit que le ciel lui fit voir ce combat et toutes les particularités de cette victoire longtemps avant qu'elle arrivât; il vit une bête horrible et monstrueuse s'il en fût jamais : ce monstre avait sept têtes et dix cornes; sur ces dix cornes dix couronnes, et cette bête était une vraie chimère, car elle était semblable à un léopard, et elle avait les pieds d'un ours et la gueule d'un lion. Il vit en même temps un pauvre petit agneau tout droit sur une montagne et enfin il entendit une voix qui criait : Elle est tombée! elle est tombée cette grande Babylone! Pour admirer dignement la merveille de ce combat, l'excellence de cette victoire, la gloire de ce triomphe, il en faut peser toutes les circonstances qui sont quatre, toutes comprises en cette vision de saint Jean. Qui est-ce qui combat? en quelle manière il combat? contre qui il combat? quelle est l'issue du combat? Qui est-ce qui combat? c'est un agresseur terrible et épouvantable. Comment est-ce qu'il combat? en toutes les manières possibles. Contre qui? contre un défenseur faible, craintif, désarmé. Avec quel succès le faible, le craintif et désarmé surmonte le fort et le valeureux qui était armé de toutes pièces! J'ai vu un monstre qui avait sept têtes, dix cornes, dix couronnes : voilà celui qui combat. Ce monstre avait la figure d'un lion, d'un ours, d'un léopard : voilà comme il combat. J'ai vu un agneau sur une montagne : voilà contre qui il combat. J'ai entendu une voix qui criait : Enfin elle est tombée cette grande Babylone! voilà l'issue du combat. Mais avant que de commencer, il faut que je dise aux saints martyrs ce qu'Homère disait aux esprits célestes avant que de raconter les faits héroïques des capitaines de la Grèce :

Ἔσπετε νῦν μοι πάντες ὀλύμπια δῶματ' ἔχοντες,
Ὑμεῖς μαρτυρές εστὲ πάρεστέτε τε ἴστετε παντα.

Saints et bienheureux bourgeois du ciel, racontez-nous, s'il vous plaît, les particularités de cette victoire admirable que la foi a remportée sur l'infidélité; vous en savez des nouvelles, vous y

étiez présents, vous y teniez votre parti. Vous principalement, bienheureuse Mère, sacrée agonothète de ce combat, qui, au dire de votre Epoux, êtes toute seule aussi forte, aussi puissante et terrible qu'une armée entière de bataillons bien rangés; apprenez-nous à combattre, apprenez-nous à surmonter, apprenez-nous à triompher. Nous vous saluons à cette intention : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Gloriosa est victoria quæ refertur de exercitu forti, divite, magno, pugnæ cupidissimo. Hic sermo explicat : 1° Quis pugnet ad extirpandam fidem; 2° Quomodo? 3° Contra quem ? 4° Quo exitu ?

I. Punctum. — Quis pugnat? agressor : 1° Fortis, 2° Dives, 3° Numerosus, 4° Pugnæ cupidissimus.

II. Punctum. — Quomodo pugnet. I. Crudeliter, per tormenta : 1° In singulis membris; 2° In toto corpore. — II. Blandè, per motiva : 1° Dignitatis, 2° Voluptatis, 3° Pietatis. — III. Dolosè, per detractiones, mendacia, opprobria.

III. Punctum. — Contra quem pugnet ? contra defensorem infirmum et inermen, nempè puellas, pueros, senes.

IV. Punctum. — Quo exitu defensor infirmus et inermis vincit aggressorem fortem et armatum.

Conclusio. — 1° Contra hæreticos; 2° Pro catholicis.

Exorde. — Il y a quatre circonstances qui rendent terrible et épouvantable un parti, et qui font que la victoire qu'on remporte sur lui est très-glorieuse et remarquable. Premièrement, quand il est puissant et aguerri : *Pudet congredi cum homine vinci parato, ignominiam judicat gladiator cum inferiore componi, et sine gloriâ vincit qui sine certamine vincit.* Secondement, quand il est riche, les finances sont des nerfs de la guerre : un soldat qui n'est pas bien soudoyé, c'est un corps sans sang, sans courage, sans âme. Troisièmement, quand une armée est nombreuse, peuplée, grossie d'une grande multitude de soldats; quand on est dix ou douze contre un : *Ne hercules quidem contra duos.* Quatrièmement, quand on est affectionné, ardent, échauffé, passionné, cela fait qu'on méprise la mort, on affronte les hasards, on embrasse les travaux, on ne sent point les fatigues : *Ubi amatur non laboratur, aut si laboratur et labor amatur*, dit saint Augustin. Quand un ennemi a une seule de ces qualités, la victoire qu'on remporte sur lui ne peut manquer d'être extrêmement illustre et glorieuse; combien davantage quand il les a toutes quatre. L'ennemi qui attaque l'Eglise en sa naissance a ces quatre qualités ensemble et en un souverain degré.

Premier point. — I. Premièrement, il est fort et puissant : *Vidi bestiam habentem cornua decem.* Les doctes savent que la corne, en l'Ecriture sainte, est le symbole de la force. Celui qui entreprend d'anéantir l'Eglise en son berceau, c'est le peuple romain, peuple si fort et si puissant que la force même lui a donné son nom; peuple si fort, que le prophète Daniel, expliquant le songe de la statue de Nabuchodonosor, compare les Romains au fer qui dompte tous les autres métaux. Depuis plusieurs années, il avait été dans le carnage des guerres civiles entre Sylla et Marius, entre Pompée et Jules-César, entre Auguste et Marc-Antoine; cela avait aguerri ce peuple,

l'avait affriandé du sang humain, l'avait exercé et endurci au fait des armes; et il ne faut pas penser que ce fût seulement le tiers-état et la lie de la République qui fût bandée contre l'Eglise : c'était encore le sénat, la noblesse et les empereurs : *Super cornua ejus diademata.* Les dix cornes couronnées, ce sont les dix principaux empereurs qui ont levé les cornes et publiés des édits sanglants contre l'Eglise; car vous lirez dans l'Histoire ecclésiastique que sans compter les persécutions qui se sont élevées dès que l'Eglise a été bien établie et saintement affermie sous le florissant empire du grand Constantin, comme celle de Julien l'Apostat, de Valens, hérétique arien, de Genséric et Hunnéric son fils, rois des Vandales, de Léon Isaurien, de Constantin Copronyme, sans compter les persécutions qui ont été faites par quelques rois ou tyrans particuliers en leurs provinces et royaumes : comme celle d'Hérode en Judée, de Sapor et Chosroès en Perse, d'Abenner des Indes; sans compter les persécutions qui n'ont été que les appendices et accessoires des autres, comme celle d'Adrien après Trajan, celle de Marc-Aurèle après Antonin Pie, celle de Galère après Dioclétien; il y a eu dix plus notables, sanglantes et universelles persécutions sous le règne de dix empereurs de Rome : la première sous Néron, la seconde sous Domitien, la troisième sous Trajan, la quatrième sous Antonin Pie, la cinquième sous Alexandre Sévère, la sixième sous Maximin, la septième sous Dèce, la huitième sous Valérien, la neuvième sous Aurélien, la dixième sous Dioclétien et Maximien.

2° Pour donc faire connaître combien riches sont les ennemis qui font la guerre à l'Eglise, c'est assez de dire que ce sont des empereurs et des empereurs de la ville de Rome, en laquelle presque toutes les richesses du monde étaient fondues et incorporées, en laquelle un seul particulier nommé Plantien, créature et favori de Sévère, donna à sa fille une dot qui eût été suffisante pour marier cinquante reines. C'est Dion qui le rapporte en la Vie de Sévère.

3° Semblablement, pour savoir combien nombreux étaient ces ennemis, c'est assez de savoir que du temps d'Auguste, sous le règne duquel Jésus vint au monde, on ferma les portes du temple de Janus, pour dire que l'empire romain n'avait plus d'ennemis et qu'il avait subjugué toutes les provinces; que tout l'univers fut nombré et enregistré par le commandement de César, se publiant par ce moyen, monarque de tout le monde; que du temps de l'empereur Tibère, sous le règne duquel Jésus endura, la République avait pour le moins quinze millions, c'est-à-dire quinze fois dix cent mille bourgeois, sans y comprendre les esclaves, les alliés et sujets des provinces : *Super cornua ejus decem diademata.* Chaque empereur de Rome avait pour le moins dix couronnes sur la tête.

Si maintenant le roi de France et le roi d'Espagne entraient en bonne intelligence, joignaient leurs forces et se liguaient ensemble pour faire, d'un commun dessein, la guerre à un ennemi, quel est le prince ou potentat au monde qui leur pourrait résister? L'empereur de Rome avait alors sur sa tête les couronnes des Gaules, d'Espagne, d'Allemagne, d'Albanie, d'Afrique, de Bretagne, d'Egypte, de Grèce, de Hongrie, d'Italie, de Judée, et ce

fut une providence particulière de Dieu de permettre qu'en ce temps-là les plus florissantes monarchies du monde fussent réduites à une seule, sujette à l'empire romain, afin que la victoire que l'Eglise a remportée sur cet empire fût plus signalée et glorieuse. L'historiographe romain Florus nous apprend que le valeureux soldat nommé Horace ayant à combattre lui seul trois courageux ennemis, à savoir, les trois Curiaces, n'osa les attaquer tous trois ensemble, mais feignant de craindre, et prenant la fuite, il les défit aisément quand il les prit en détail et qu'il les eût séparés : *Addito ad virtutem dolo, ut distraheret hostem, simulat fugam, singulosque prout poterat aggressus exsuperat.* Jésus n'en fait pas de même, il veut triompher de toutes les monarchies du monde; et afin que la victoire soit plus remarquable, il ne veut pas les diviser et vaincre l'un après l'autre, mais il veut qu'elles soient toutes ruinées, ramassées et incorporées en une seule; parce que *virtus unita est fortior.* L'ennemi donc qui attaque l'Eglise a bien le pouvoir de lui faire la guerre, mais en a-t-il le vouloir? Oui, et avec passion.

4° *Vidi bestiam habentem capita septem.* Les sept têtes de ce monstre, ce sont les sept principaux chefs : raisons et motifs qui aiguillonnaient les tyrans à persécuter l'Eglise, et les rendaient extrêmement zélés et affectionnés à cette guerre. 1° la religion. Que ne fait-on pas pour la défense d'une religion qu'on a reçue de ses ancêtres, qu'on a sucée avec le lait de sa nourrice, et qu'on croit assurément être vraie? Jésus avait prédit que les tyrans qui tourmenteraient les martyrs croiraient, en le faisant, rendre bon service à Dieu et mériter beaucoup devant lui : *Obsequium se præstare Deo*, parce que, par ces tourments, ils prétendaient anéantir le christianisme, qu'ils croyaient être une impiété et sacrilége, puisque les chrétiens ne parlaient que de démolir les temples, raser les autels, abolir le culte des dieux. Le second chef était l'intérêt de la couronne. Satan faisait croire aux empereurs que le christianisme ne pouvait se fonder que sur les ruines de leur empire; que s'ils laissaient vivre cette vermine de chrétiens, les dieux, justement irrités, quitteraient la protection de leur couronne et les feraient la litière et la proie de leurs ennemis. Les plus hommes de bien parmi les politiques mondains ont cette parole pour maxime d'Etat : *Si jus violandum est, regnandi causâ violandum esse, in cæteris pietatem colas :* S'il est jamais permis de démentir son devoir et faire brèche à sa conscience, il le faut faire pour avoir une couronne à laquelle on aspire. La royauté est un si friand morceau, qu'il mérite bien que les plus abstinents rompent leur jeûne pour l'avoir. Si donc il n'y a dessein qu'on n'entreprenne, s'il n'y a peine et fatigue qu'on n'embrasse, s'il n'y a droit divin et humain qu'on ne transgresse pour parvenir à une couronne à laquelle on a quelque prétention, que devaient faire les empereurs pour conserver une couronne qu'ils avaient déjà toute acquise, et la défendre contre une sorte de gens qu'ils estimaient les plus scélérats du monde? et c'est le troisième motif qui enflammait la colère et la furie même des plus modérés, motif de la vertu contre les chrétiens, qu'ils estimaient être des sorciers, magiciens,

anthropophages, adonnés à toute sorte de méchancetés, et partant, qu'il fallait exterminer comme les plus exécrables que la terre eût jamais portés. Ajoutez à cela, en quatrième lieu, que ces chrétiens voulaient abolir les coutumes immémoriales, qui étaient en possession depuis plusieurs centaines d'années, qui avaient fondé droit de prescription, et pour lesquelles on prétendait une très-juste défense. Et puis, en cinquième lieu, les gouverneurs des provinces, les lieutenants des empereurs avaient un autre motif, à savoir, la gloire qu'ils voulaient avoir de dompter ces rebelles de l'empire et de gagner par ce moyen les bonnes grâces de leur maître. Les Romains voulaient commander partout; ils étaient superbes et glorieux de leur naturel : *Romanos rerum dominos, gentemque superbam.* Les juges tenaient à déshonneur de ne pouvoir vaincre l'opiniâtreté de ces criminels, de ne pouvoir fléchir par menaces, ni rompre par tortures la constance des martyrs, d'être contraints à la fin de dire ce que dit Dèce : Nous sommes vaincus. Bref, l'intérêt temporel, la considération de leurs richesses et de leurs voluptés sensuelles, étaient les sixième et septième chefs de ce monstre, les sixième et septième motifs qui les rendaient ardents et passionnés à cette persécution; parce que les chrétiens ne parlaient que de s'appauvrir, vendre leurs biens et en distribuer l'argent aux pauvres, se mortifier, affliger leur chair, renoncer à toutes les délices et passe-temps de cette vie : *Quantæ molis erat Romanam vincere gentem.* Quel est l'homme si courageux qui puisse résister à un tel ennemi, à un peuple romain, à un peuple si fort, si riche, si nombreux et si passionné?

Deuxième point. — I. 1° Mais la résistance est bien plus difficile quand on considère en quelle manière il combat : en lion, en ours, en léopard, c'est-à-dire par tourments, par allèchements, par stratagèmes. Il combat comme un lion : *Os ejus sicut os leonis*, par les plus horribles tourments que la cruauté ingénieuse des hommes et la rage des furies infernales a jamais su inventer. En voici une petite partie.

On leur mettait sur la tête un casque ardent, comme on fit à saint Clément, évêque d'Ancyre, à saint Sabinien à Troyes en Champagne et à saint Christophe.

On leur arrachait des dents, ou on les leur cassait en la bouche à coups de pierres, comme on fit à sainte Apollonie, saint Janvier, saint Fauste, saint Martial, saint Tertullian.

On leur versait du plomb fondu en la bouche : à saint Faustin, à saint Jovite, à saint Prime.

On pinçait les mamelles aux tendres demoiselles avec des tenailles de fer : à sainte Agathe, à sainte Helconide à Corinthe.

On leur fichait des alènes ou des poinçons, ou aiguilles entre les doigts et les ongles : à saint Bénigne à Dijon, saint Boniface en Tharse, saints Crépin et Crépinien à Soissons.

On leur appliquait des torches ardentes ou des lames de fer embrasées sous les aisselles, parties extrêmement sensibles : à sainte Reine, à saint Dioscore, à saint Triphon, à saint Respice, à sainte Nimphe.

On leur ouvrait le ventre, on en arrachait les entrailles, sans toucher les parties nobles; on y mettait de l'avoine et on y faisait manger les chevaux, comme firent ceux de Gaze, d'Ascalon et d'Héliopole, à saint Cyrille, diacre, et aux autres martyrs sous Julien l'Apostat.

On leur brisait les jambes ou les bras avec une barre de fer, comme à ceux qu'on rompt sur la roue : à saint Adrien et à ses compagnons, à saint Conon et à son fils âgé de douze ans, à saint Melchior et à ceux de sa compagnie.

2° On les frottait de miel ou de graisse, et on les exposait en été à la piqûre des guêpes et mouches à miel, comme on fit à saint Marc, évêque d'Aréthuse, et à ces saints dont parle saint Jérôme au commencement de la vie de saint Paul, ermite.

On les attachait à la queue des chevaux indomptés pour être traînés et défaits par les ronces et épines : à saint Hippolyte, à saint Onésiphore, à saint Porphyre.

On éventrait un cheval ou un bœuf, et on enfermait dans ce corps mort le saint martyr jusques au cou, et on le nourrissait d'un peu de pain et d'eau en cette langueur les mois entiers, afin qu'il fût rongé tout vif par la vermine qui s'engendrait de cette charogne : saint Chrysante souffrit un tel supplice.

On les faisait déchirer par les tigres et lions : à saint Ignace, à saints Abdon et Sennen.

On les attachait par les pieds à deux arbres que l'on pliait et abaissait par force, puis on laissait les branches retourner à leur premier état, pour démembrer inhumainement leurs pauvres corps : à sainte Couronne en Syrie, à saint Straton.

On leur faisait passer une meule de moulin, ou autre grosse pierre sur le corps, pour les moudre et réduire en cendre en mourant : à saint Victor à Marseille, à sainte Christète, à sainte Sabine.

On les pendait en haut par les bras, et on leur pendait aux doigts du pied une pierre de deux ou trois cents livres pour leur déboîter tous les os : aux saints Jumeaux à Langres, à sainte Euphémie, à saint Séverin.

On les enfermait dans un sac de cuir ou de toile cirée avec un singe et un serpent, et on les jetait dans la rivière comme des parricides : à saint Ulpien.

On les faisait passer une nuit tout entière dans un étang glacé en hiver, et pour leur livrer une plus forte tentation, on mettait auprès de là un bain d'eau tiède, afin que s'ils se ravisaient et étaient vaincus par la rigueur du froid, ils eussent ce remède tout prêt en cas qu'ils voulussent renier la foi. Ainsi furent martyrisés quarante soldats en Sébaste, ville d'Arménie.

On les flagellait avec diverses sortes de fouets, quelquefois c'était avec des cordes au bout desquelles il y avait de petites balles de plomb, comme aux quatre saints couronnés : Sévère, Séverin, Carpophore et Victorin. Autres fois c'était avec des scorpions, c'est-à-dire avec des rosettes de fer en forme d'éperon : à saint Claude, à saint Nicostrate, à saint Symphorien et leurs compagnons; et après qu'on leur avait ainsi déchiré la chair et découvert les os, on versait sur les plaies du sel et du vinaigre et du plomb fondu, ou

de l'huile bouillante, comme on fit à sainte Martine, à saint Procope, à saint Victor, soldat à Milan; ou bien après une si horrible boucherie, on les couchait en la prison qui était parsemée de petites pièces de tuile et pots cassés, comme à saint Marcellin.

On les écorchait tout vifs, ou on leur déchirait la peau et la chair avec des ongles ou des peignes de fer, comme on fit à saint Barthélemy, à saint Nabor, à saint Félix, à saint Mammès, à saint Zénon.

On les attachait à un bois avec plusieurs petits clous, comme on fit à saint Agricole à Milan, à saint Fauste, à Cizique.

On leur perçait tous les membres avec des alènes pointues, comme on fit à saint Alexandre, à saint Cassien.

On les sciait par le milieu du corps, comme on fit à sainte Tarbua sœur de saint Siméon évêque en Perse et à sa servante.

On les coupait en petits morceaux, membre après membre, comme on fit à saint Nicéphore, à saint Jacques l'Intercis, à saint Justin, fils de sainte Symphorose.

On les brûlait à petit feu que l'on faisait avec du sarment, tourment si usité et ordinaire, que les gentils appelaient les chrétiens par risée : *Sarmentitios viros:* les hommes de sarment.

On les jetait dans un grand four enflammé : saint Æmilien, saint Evence, saint Théodule.

On les cuisait dans l'huile bouillante : sainte Rufine, sainte Seconde.

On les rôtissait à petit feu sur un gril : saint Laurent à Rome, saint Vincent à Valence, saint Pierre en Nicomédie.

On les renfermait dans un taureau d'airain et puis on l'embrasait à petit feu : saint Antipas, saint Eustache, sa femme et ses deux enfants, sainte Pélagie vierge en Tharse.

Ils trempaient une robe dans la poix-résine et en revêtaient le saint martyr, ou ils mouillaient tout son corps dans du soufre fondu, et puis y mettaient le feu, et les faisaient ainsi servir de chandelle pour éclairer la nuit : *In usum nocturni luminis*, disaient-ils; c'est ce que les poètes appelaient : *Tunica punire molesta;* tourment qu'on fit endurer, le 24 juin, à ces saint martyrs qui furent faussement accusés de l'incendie de la ville de Rome sous l'empire de Néron.

Et, notez que ce n'était pas seulement une seule sorte de supplice qu'on exerçait sur chaque martyr; quelquefois, à un seul pauvre corps, on faisait endurer jusqu'à cinq, six, sept, même neuf et dix, des plus sensibles tourments que je vous ai racontés. Par exemple, à la vierge sainte Anastasie l'ancienne, on lui donna des soufflets, on lui tira les dents, on lui tronçonna la langue, on lui appliqua au côté des torches ardentes, on lui tenailla les mamelles, on lui coupa les pieds et les mains, on la fouetta cruellement, et enfin, on la décapita.

II. 1° Et quand les tourments étaient inutiles, on se servait d'allèchements; quand la cruauté du lion ne réussissait pas, on employait les attraits de l'ours. Les naturalistes disent que l'ours a la langue fort belle, douce, attrayante, et qu'il s'en sert comme d'un hameçon pour prendre les petites fourmis dont il est extrêmement friand. Quand le tyran voyait que ses menaces n'épouvan-

taient point les saints martyrs, il leur donnait du plat de la langue, les louait, les flattait pour les attirer.

Il leur promettait les plus riches partis, les mariages plus avantageux, les charges plus honorables, les dignités plus éclatantes de la République, s'ils voulaient renoncer à leur foi. Ainsi, on promettait à sainte Reine et à sainte Marguerite, le mariage d'Olibrius; c'est comme si maintenant on promettait à une villageoise qu'elle aurait en mariage le gouverneur de la Bourgogne, en cas qu'elle voulût quitter sa religion.

A sainte Agnès, on promettait en mariage le fils du préfet de Rome, qui était la seconde ou troisième dignité du monde. Et sainte Susanne refusa les offres de l'empereur Maximien qui la désirait avoir pour épouse. Et, parce que les femmes sont moins suspectes aux filles et plus éloquentes pour les décevoir, on se servait de leur entremise pour séduire et cajoler les pauvres filles chrétiennes. Ainsi, on mit sainte Agathe en la maison d'Aphrodisie, boute-feu de concupiscence. Cette effrontée et affronteuse prenait la sainte sur ces genoux, la caressait, la mignardait, lui donnait mille témoignages d'une vraie affection. Venez ça, Agathe, mon amie, ne voulez-vous pas bien que je vous serve de mère, que je vous aime comme ma fille? Si vous me voulez croire, vous serez la plus heureuse, je ne dirai pas qui soit en toute la Sicile, mais qui soit en toute la terre; le ciel vous a avantagée d'une beauté si exquise, d'une bonne grâce si attrayante qu'elle charme les cœurs les plus rebelles, et les contraint de vous aimer; pourquoi perdrez-vous ce don de nature pour une folle superstition que ces malheureux chrétiens vous ont mise en la fantaisie? Y a-t-il tant à faire à prononcer trois petites paroles, et dire que vous renoncez à ce pendu de Jérusalem (que vous prétendez être Dieu). Si vous le voulez faire et accepter les offres de monsieur le gouverneur, qui vous fait l'honneur de vous aimer, vous serez son épouse, nous vous donnerons des habits somptueux, de belles chaînes d'or, de riches brillants, des parfums odoriférants, des meubles précieux; vous serez parée à l'avantage, vous irez en carrosse, vous aurez l'ascendant sur vos compagnes, celles qui vous dédaignent maintenant se tiendront bien honorées d'être vos filles de chambre; la noblesse vous respectera, les gens de justice vous craindront, le peuple relèvera de vous, l'empereur vous favorisera. Voulez-vous faire litière de tous ces bonheurs, que la fortune vous présente pour donner en proie à de très-âpres tourments, votre corps qui est un vrai parangon de beauté? La sainte ne s'émeut pas de ce babil non plus que si elle eût été un rocher. Autant en fit sainte Bibienne à l'impudente Rufine, qui la cajolait pour la perdre par le commandement du tyran.

2° Et non moindre fut la constance de ce valeureux martyr dont parle saint Jérôme, en la susdite vie de saint Paul ermite; il est dommage que nous ignorions son nom, mais il n'est pas ignoré de Dieu, il est écrit au livre de vie; quelques-uns disent qu'il s'appelait Nicétas, fils du roi de Nicodémie. Il était en la fleur de son âge; on pensa que puisqu'il était invincible aux tourments, peut-être la volupté le fléchirait, et que s'il perdait la chasteté, il per-

drait plus aisément la foi. On le coucha sur un lit mollet, dans un verger agréable, à l'ombre des arbres verdoyants; on fit entrer là-dedans une courtisane, la plus belle qu'on put trouver, qui le provoquait à l'impudicité. Le saint ne pouvant se défendre, parce qu'il était attaché avec des bandes de soie, et craignant que la volupté si présente et si pressante ne domptât son cœur généreux, que fit-il? Ecoutez un acte héroïque, qui mérite d'être gravé avec un burin de fin or dans le temple de l'éternité; pour vaincre par quelque douleur la douceur de ce plaisir, il se coupa la langue avec ses propres dents et la cracha au visage de cette impudente, qui, effrayée d'un fait si étrange, le quitte et s'en va toute honteuse. Et vous! et vous! vous succombez à la moindre secousse d'une petite pensée, et vous espérez avoir le même paradis que ce saint? Cette langue coupée, toute coupée qu'elle est, parle contre vous; elle vous accuse, elle vous juge, elle vous condamne de lâcheté : *Lingua silet, clamatque silens.*

3° Mais la plus rude tentation, la plus forte batterie qui fut livrée aux saints martyrs, est celle qui venait de la part de leurs parents et amis; comme par exemple à S. Marc et à S. Marcellin. Ils étaient nobles et d'illustre extraction, avaient femmes et enfants, étaient en prison pour la foi, condamnés à perdre la vie et les biens, si dans quelques jours ils ne se résolvaient d'adorer les dieux. On leur envoie premièrement plusieurs braves cavaliers, leurs amis et camarades, qui, par mille puissantes raisons, tâchent de leur persuader à quitter cette sottise que ces rêveurs de chrétiens leur ont mise en la tête. Leur mère arrive là-dessus toute déchevelée; leur père, un vénérable vieillard, porté, à cause de sa faiblesse, entre les bras de ses serviteurs; leurs femmes, portant en leur sein leurs petits enfants, et traînant comme elles pouvaient les autres un peu plus grandelets. Mes enfants (disait le père d'une voix tremblante et entrecoupée de sanglots), je suis venu ici pour vous dire adieu, et vous offrir pour votre sépulture tout ce que j'avais préparé pour la mienne, puisque je suis si infortuné que je n'ai pas tant de crédit envers mes propres enfants, que des étrangers et inconnus qui les ont ensorcelés. Mais prenez garde que ce que vous appelez piété et religion ne soit une barbarie; puisque courant ainsi à la mort, vous tuez d'un même coup votre pauvre père, votre mère désolée, vos femmes et vos enfants. La mère leur montre ses mamelles et se jette à leurs pieds, leurs femmes leur sautent au cou, les petits enfants crient et sanglotent, toute la conciergerie retentit de clameurs. Quoi! dit la mère, n'aurez-vous point d'égard à ce sein qui vous a porté avec tant d'incommodité? à cette mère qui vous a enfanté avec tant de douleur? à cette poitrine qui vous a allaité avec tant d'affection? Quoi! disent leurs femmes, voulez-vous donc dégrader, mettre à la besace et faire mourir de faim vos pauvres enfants, ces innocentes créatures? Réveillez cet amour paternel, cette loyauté conjugale qui est endormie en vous. Ouvrez les yeux que vous avez cillés par cette opiniâtreté. Ne savez-vous pas à quelle infamie, à quelle pauvreté, à quels supplices les chrétiens sont sujets par les lois? que vos biens sont déjà confisqués, qu'il faudra que ces pauvres gentilshommes aillent mendier leur pain

de porte en porte? est-ce la foi que vous nous avez jurée? sont-ce les promesses que vous nous faisiez quand vous nous demandiez en mariage? Pourquoi donc avez-vous mis au monde ces petites créatures, les voulant faire mourir? Appelez-vous cela religion, être cause de la mort de vos père et mère, qui vous ont donné la vie, et de vos enfants qui l'ont reçue de vous? Le petit saint Celse reçut une même tentation de son père Marcien, et fut martyrisé par son commandement. Sainte Barbe aussi, sainte Christine, sainte Dorothée, sainte Euphémie furent ainsi sollicitées et martyrisées de leurs propres pères; sainte Euthalie de son frère; sainte Thècle, saint Erasme de leur oncle. On dit que le diamant, qui résiste au fer et au feu, s'amollit par un peu de sang. Mais le cœur généreux des saints martyrs, plus précieux que toutes les pierreries, plus indomptable que tous les diamants, ayant résisté aux tourments du fer et du feu, résiste encore aux attraits de la chair et du sang.

III. Que fera de plus le persécuteur? Il se sert de l'adresse de Lisimachus : où la peau de lion est trop courte, il attache un bout de celle du renard ou du léopard; quand la cruauté du lion, les attraits et appas de l'ours sont inutiles, il se sert des tavelures du léopard : *Bestia quam vidi, erat similis pardo.* Les diverses mouchetures de ce léopard nous représentent la diversité des finesses et artifices que le persécuteur invente contre le christianisme. Il voit que l'Eglise se peuple, parce que les lois de l'Evangile sont toutes saintes, pures, raisonnables; il fait croire au monde que les chrétiens sont des sorciers, enchanteurs, sodomites, mangeurs d'enfants, peste du monde, cause de tous les malheurs qui arrivent : *Si Tiberis ascendit, si Nilus non ascendit in arva, si cœlum stetit, si terra movit, si fames, si lues accidit, statim ad leones christianos conclamant* (Tertul., *Apol.*, cap. 40) : Si le Tibre se déborde et ravage la campagne, si le fleuve du Nil n'a pas son flux ordinaire, s'il arrive quelque intempérie de l'air, si la terre tremble, si l'année est chère, si la peste vient, on crie que les chrétiens en sont cause, qu'il les faut exterminer, que tant que cette lie du monde durera, la république sera malheureuse.

Le persécuteur voit que quand les saints martyrs sont ensemble, ils s'animent à la patience et se relèvent le courage : il les sépare, comme il sépara saint Prime d'avec saint Félicien son frère, puis il dit à Félicien que Prime était rentré en son bon sens, et qu'il avait adoré les dieux. Je sais que mon frère est plus sage que cela, dit Félicien, et qu'il est ferme en son saint propos : mais quand bien il aurait renié la foi, sachez que je ne le ferai jamais.

L'ennemi voit que les vierges chrétiennes méprisent les prospérités temporelles et font grand état de l'honnêteté; il leur propose de quitter leur religion ou de perdre leur honneur; ainsi quelquefois il les condamnait à être conduites aux lieux infâmes et prostituées à tous venants, comme furent sainte Agnès, sainte Colombe, sainte Luce, sainte Susanne, sainte Théodore. Quelquefois Dieu les en préservait miraculeusement; autres fois non; ou le tyran les faisait exposer toutes nues un jour entier en la place publique, et être immolées à la risée de tous les passants, comme fut sainte Marciane; supplice bien plus horrible et redoutable aux vierges

chrétiennes que les plus horribles tortures et que la mort même : *Virgines nostræ lenones timent non leones*, dit Tertullien. Témoin sainte Euphrasie : en la surprise de la ville un soldat la voulant forcer et lui ravir ce trésor que l'on ne peut perdre deux fois, elle aima mieux perdre la vie; et parce que le soldat ne lui voulait pas donner la mort, elle s'avisa de cette souplesse, par un particulier mouvement du Saint-Esprit. Soldat, mon ami, lui dit-elle, si vous me voulez faire une courtoisie, vous m'obligerez de vous en faire une autre qui la vaudra bien. Ne seriez-vous pas bien aise d'apprendre un secret pour être à l'épreuve de tous les coups d'épée et autres armes offensives? Il ouvre les oreilles à cette proposition. Si vous me voulez laisser sans me toucher, je vous donnerai un onguent merveilleux et je veux que vous en fassiez l'épreuve sur moi-même. J'en suis content. Elle entre en son cabinet, y prend, je ne sais quelle huile qu'elle avait, s'en frotte le cou en présence du soldat : Essayez si vous me pourrez entamer. Il ramène un grand coup, et lui abat la tête; c'est ce qu'elle désirait plutôt que de ternir tant soit peu l'éclat de sa pureté.

Enfin, le tyran voyant que les chrétiens méprisent les tourments, parce qu'ils croient acheter par un moment de supplice des plaisirs d'éternelle durée qu'ils espèrent en l'autre monde, il ne leur ôte pas la vie, mais il les fait languir d'une mort toute vive; tantôt les faisant pourrir dans une obscure prison, les trois, quatre, cinq, sept années tout entières, comme saint Agathange, saint Célidoine, saint Eméthère; tantôt les faisant enterrer tout vifs jusques au cou ou à la ceinture, et les nourrissant de pain et d'eau, comme saint Marcel à Châlon-sur-Saône; tantôt les faisant languir étant pendus en haut plusieurs jours la tête en bas et attachés seulement par un doigt du pied, comme saint Victorin.

Troisième point. — Et contre qui tant d'empereurs si puissants, si riches, si passionnés, contre qui tant de tourments, tant de persécutions, tant de ruses, tant d'inventions? Contre un pauvre petit agneau : *Vidi supra montem Sion agnum stantem.* Les autres animaux ont des cornes, ou des serres, ou des broches, ou des ongles, ou autres armes pour se défendre, ou au moins des ruses pour échapper et gagner au pied; le seul agneau n'a point d'armes ni offensives ni défensives. Agneau, symbole de l'Eglise d'alors, qui était encore comme en son berceau. Qu'y a-t-il de plus faible et de plus timide qu'une jeune fille, qui tremble quand elle voit une épée nue? Qui est-ce qui redoute plus la mort que les jeunes gens, qui commencent seulement à goûter les douceurs de cette vie? que les vieillards qui craignent de perdre cette vie laquelle ils gardent il y a si longtemps, et qui sont d'autant plus désireux de la conserver que moins il leur en reste : *Plus timent mortem, qui plus deliciarum experti sunt in vitâ.* Et néanmoins, je trouve dans l'histoire que ce sont principalement les femmes, les jeunes gens, les vénérables vieillards qui ont enduré plus de tourments, et qui ont été plus constants. Je trouve que saint Valérien, saint Evence, saint Eusèbe, évêque de Verceil, ont enduré à quatre-vingts ans; à quatre-vingt-six ans, saint Polycarpe; à

quatre-vingt-dix, saint Ignace, évêque d'Antioche, et saint Photin, évêque de Lyon ; à quatre-vingt-seize, saint Jacques le Mineur ; à cent ans, saint Parmenas, qui était l'un des sept premiers diacres, et qui endura sous Trajan ; à cent cinq ans saint Dorothée, prêtre de Tyr ; à cent dix ans, saint Denys Aréopagite et saint Eusinius en Antioche, à six vingts ans, ainsi que saint Simon, cousin du Fils de Dieu, qui fut crucifié comme lui. Mais j'admire plus le courage des petits enfants et des jeunes gens, comme de saint Apphian, jeune gentilhomme, qui endura à l'âge de dix-neuf ans.

A dix-huit ans, sainte Catherine, saint Julien, sainte Julienne, sainte Théodosie ; à quinze ans, saint Agapite, saint Néophite, saint Pontique, fils de sainte Blandine, qui endura à Lyon ; saint Venance, sainte Pélagie ; à quatorze ans, saint Pancrace, sainte Eulalie de Barcelonne ; à treize ans, sainte Agnès, sainte Eulalie de Mérida, sainte Prisque ; à douze ans, sainte Christine, sainte Phélicule, saint Mammès, sainte Seconde, sainte Aquiline, sainte Eutropie, saint Symphorien à Autun ; à dix ans, saint Méon, fils de saint Adrien, sous Valérien ; à neuf ans, sainte Basilisse, saint Pasteur, sainte Sabine ; à sept ans, saint Juste, frère de saint Pasteur. Hélas ! y avait-il bien place en de si petits membres pour y faire quelque plaie ? On ne trouve point de membres assez grands en un si petit corps pour y donner quelque coup ; mais on trouve bien du courage en ce petit et très-grand cœur de sept ans pour vaincre et mépriser les coups. Il ne se connaît pas encore, et il fait déjà connaître son Sauveur ; il n'a pas encore bien reçu la vie, et il la prodigue déjà pour son Dieu. En pourrait-on trouver de plus jeune ? Oui ; à l'âge de cinq ans, tel qu'était ce petit martyr, enfant de cette sainte femme qui fut martyrisée sous Dioclétien. A l'âge de quatre ans le petit enfant d'Elesbaan ; à l'âge de trois ans, saint Cyr ou Quiric, fils de sainte Julite, qui fut cruellement écrasé contre le tribunal du juge. Il était si jeune, qu'il bégayait en faisant profession de la foi ; et au lieu de dire : mon Rédempteur Jésus-Christ, il disait : mon Sedenteur Jésu-ki. Hélas ! le pauvre petit, il n'a pas encore la langue assez forte pour prononcer le nom du Sauveur, mais il a le cœur assez courageux pour mourir par amour du Sauveur. Saint Majorique, fils de sainte Denise, n'était guère plus âgé ; il était si petit, qu'il s'effraya quand il vit les peignes de fer et autres instruments de justice qui étaient plus grands que lui. Et qui ne s'en fût effrayé ? On garde encore à présent à Rome un de ces peignes de fer, et les cheveux dressent en tête de le voir seulement ; pensez ce que c'était d'en être déchiré. Le pauvre petit s'effraya ; mais sa sainte mère, vraie amazone chrétienne, ne pouvant approcher de lui pour l'encourager, lui fit tant de signes, des yeux, de la main, de la tête, qu'elle le rassura et lui fit endurer le martyre.

Quatrième point. — N'est-il donc pas vaincu cet adversaire si puissant, si riche, si passionné ? N'est-elle pas écornée cette hydre monstrueuse à sept têtes et dix cornes ? Ne dit-on pas avec vérité : *Cecidit Babylon illa magna :* Elle est tombée cette Babylone, cette

religion qui était de confusion et ramas de fausses divinités? Il est vaincu cet ennemi qui pensait étouffer le christianisme : sa religion sacrilége est éteinte, les temples sont ruinés, les autels sont démolis, les statues sont réduites en poudre, les sacrifices abolis, le culte des faux dieux anéanti. Il est vaincu, car tous les moyens qu'il avait choisis pour éteindre la religion chrétienne ont servi à l'étendre et à la provigner. Il pensait bannir le christianisme de l'empire romain en bannissant les chrétiens; et les chrétiens bannis portaient et plantaient la foi aux provinces de leur bannissement. Ainsi nous savons que les Espagnols, les Maures, les Sarrasins furent convertis par des servantes et esclaves catholiques qui étaient exilés pour la foi. Il est vaincu : car de tous les dix empereux qui ont persécuté l'Eglise, il y en a fort peu qui ne soient morts misérablement d'une mort violente et enragée; au lieu que Constantin, Théodose, Héracle et les autres qui ont favorisé l'Eglise, ont régné heureusement et ont fini leur vie par une belle et naturelle mort. C'est que les paroles du Fils de Dieu sont toujours véritables; car il est la vérité même : *Quæ procedunt de labiis meis non faciam irrita, veritas Domini manet in æternum.* Il avait promis à l'Eglise qu'elle serait ferme, assurée, inébranlable jusqu'à la fin du monde : *Deus fundavit eam in æternum*, que les portes de l'enfer, qui sont l'idolâtrie et l'hérésie, n'auraient point de puissance contre elle.

Conclusion. — 1° Il l'a dit et il l'a fait, il l'a promis et il l'a accompli. Et où sont donc nos prétendus réformateurs qui disent que l'Eglise a erré et failli, qu'elle est tombée et a été corrompue, qu'ils sont venus pour la relever et redresser, pour la corriger et réformer? Vraiment, vous êtes de belles gens! l'Eglise, étant encore en son enfance et comme dans le berceau, a dompté les empereurs, et étant maintenant en sa force et virilité, elle ne maîtrisera pas les ministres, qui ne sont que roturiers, ou moines défroqués? La première porte d'enfer, qui était l'idolâtrie, n'a su prévaloir contre elle; l'autre porte d'enfer, qui est l'hérésie, y aura prévalu? Elle a vaincu le paganisme, qui était étendu par tout l'univers; elle ne vaincra pas le calvinisme, qui est seulement en un petit coin du monde? Quand elle n'était que comme un agneau, elle a résisté aux lions, aux ours, aux léopards; maintenant qu'elle est comme une brebis, elle ne résistera pas aux petits renardeaux des luthériens et calvinistes? Quand elle n'était que comme un petit grain de sénevé, sa foi a transporté les montagnes, a changé les cœurs superbes des philosophes, et elle ne le pourra faire quand elle est devenue un grand arbre?

2° Apprenons, Messieurs, apprenons que les desseins de Dieu peuvent bien être traversés, mais ne peuvent être renversés; peuvent-être combattus, non abattus; pressés, non oppressés. Quand il a entrepris quelque chose, il en veut venir à bout à quel prix que ce soit; il ne veut pas qu'on lui puisse reprocher : *Cœpit ædificare, et non potuit consummare.* Ses édifices sont à chaux et à sable, ses bâtiments sont fondés sur le roc, ses entreprises sont comme lui de ferme et éternelle durée. Apprenons, apprenons à ne nous

pas tant passionner, à ne nous pas tuer corps et âme, à ne nous pas servir de voies obliques pour combattre quelque dessein que nous voulons renverser. Le dessein contre lequel nous nous échauffons, ou il est de Dieu, ou il n'est pas de Dieu, comme disait saint Gamaliel ès Actes des Apôtres. Si ce n'est pas un dessein de Dieu, il se ruinera de lui-même, il se fondra comme la neige au soleil. Si c'est un dessein de Dieu, nous avons beau nous inquiéter, Dieu aura toujours le dessus. Quel dessein plus combattu que la publication de l'Evangile, quel dessein plus victorieux? quel dessein plus faible au commencement, quel dessein plus puissant et glorieux à la fin? Apprenons, apprenons qu'il faut que nos desseins soient selon Dieu si nous voulons qu'ils réussissent. Si vous voulez faire une bonne maison, bâtir une fortune qui soit de durée, laisser à votre postérité des états et des richesses, gagnez Dieu, mettez-vous en ses bonnes grâces, ayez sa gloire devant les yeux. Faites mes affaires et je ferai les vôtres, disait un grand roi[1] à un sien favori. Je vous en dis de même : Faites les affaires de Dieu, et il fera les vôtres; s'il se met à les faire, n'ayez pas peur qu'elles ne soient bien faites. Ayez soin de son service et son honneur en recommandation; gardez ses saints commandements et ne craignez pas le monde, Dieu saura bien le vaincre et dissiper ses conseils : *Ipsi præparantur cogitationes, omnia serviunt tibi.* Dieu a tant de ressorts, de secrets, de contremines; tant de sagesse, de serviteurs et d'intelligence, que vos ennemis mêmes, sans y penser, seront à sa solde pour votre service; tout ce qu'on machinera pour vous abattre, Dieu le fera jouer pour vous élever : il ménagera si bien, comme bon pilote, les vents qui vous sont contraires, qu'ils serviront pour vous conduire au port. Nous pourrions ainsi tirer plusieurs autres belles conclusions de la victoire des saints martyrs; mais craignant de vous ennuyer, je les remets au sermon de demain, auquel nous poursuivrons le même sujet Dieu aidant; et cependant allez en paix, Dieu vous bénisse! *Amen.*

SERMON IV.

DU TÉMOIGNAGE QUE LES SAINTS MARTYRS ONT RENDU A LA FOI.

Sancti per fidem vicerunt regna.
Les saints ont vaincu les royaumes par la foi. (HEBR. 11, 33.).

SUR ce que nous disons après le Fils de Dieu, que *bienheureux sont ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru;* et après saint Paul, *que notre foi a pour objet des choses qui ne sont pas apparentes;* l'empereur Julien l'Apostat prenait sujet de dire que la religion des chrétiens est la secte des niais, la religion des esprits faibles qui reçoivent et approuvent légèrement et à la volée tout ce qu'on leur propose à croire. Cette conséquence n'était pas bonne, elle apostasiait de son antécédent, comme celui qui la faisait avait

[1] Philippe II à Ruygomes.

apostasié de sa religion. Nos articles de foi ne sont pas évidents, mais ils sont évidemment croyables. Nous ne voyons pas ce que nous croyons, mais nous voyons qu'il le faut croire; nous le voyons et connaissons par des preuves si puissantes, si pressantes, si évidentes, que c'est une grande imprudence, pour ne pas dire impudence, de les révoquer en doute. La plus authentique de ces preuves, c'est le témoignage illustre que les saints martyrs ont rendu à la foi par leur mort et passion. Je diviserai donc ce discours en deux points. Au premier je vous ferai voir que les saints martyrs sont en toutes les conditions et qualités qu'on peut désirer en des témoins pour rendre leur déposition très-recevable et sans reproche. Au second point, je répondrai aux objections que les infidèles ont coutume d'alléguer pour réfuter ce témoignage. Sainte et bienheureuse Mère, vous êtes tous les jours surnommée en l'Eglise la *Reine des martyrs*, non-seulement parce que vous êtes la Mère du Roi des martyrs, mais encore parce que vous avez souffert le plus cuisant, le plus sensible et douloureux martyre qui ait jamais été enduré après celui de votre Fils. Les autres martyrs enduraient seulement en leur corps et avaient en même temps de grandes consolations en leur cœur; vous avez enduré au plus sensible de votre âme : *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransivit.* Voilà pourquoi la dignité de Mère de Dieu étant chargée de l'obligation à endurer ce douloureux martyre, votre Fils ne voulut pas vous la donner sans votre consentement, qu'il vous demandait par son ambassadeur, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Qualitates in testibus requisitæ.

I. Punctum. — Qualitates martyrum qui fidem testantur : 1° Nobilitas, 2° Ætas, 3° Probitas, 4° Numerus, 5° Scientia, 6° Constantia, 7° Perseverantia.

II. Punctum. — Refutantur objectiones infidelium contra hoc testimonium martyrum : 1° Quod martyres erant phrenetici, 2° Quod per magiam erant insensibiles, 3° Quod ambiebant honorari post mortem, 4° Quod constellatio hoc operabatur.

Conclusio. — Moralis : 1° Contra infideles, 2° Contra peccatores.

Actas, conditio, sexus, discretio, fama,
Et fortuna, fides in testibus, ista requires.

Exorde. — Cet avertissement des jurisconsultes nous donne sujet de dire qu'un juge qui reçoit les dépositions de quelques témoins, doit soigneusement considérer en eux six principales circonstances : leur âge, la qualité de leur personne, leur nombre, la façon avec laquelle ils déposent, l'accord et convenance de leur témoignage, leur fermeté et constance en leurs dépositions. Si toutes ces conditions se trouvent en quelques témoins, ils sont tout à fait exempts de reproche et leurs dépositions sont reçues en toute justice pour très-assurées et indubitables. Premièrement, on considère leur âge et c'est la première condition que le juge demande au témoin et qu'il fait insérer au procès-verbal : un tel, âgé de tant d'années; s'il passe soixante-dix-neuf ans, on présume qu'étant sur le bord de la fosse, il ne voudrait blesser sa conscience pour les intérêts de ce monde, d'où il doit bientôt déloger : *Omni gratiæ et poten-*

tatui, *fidem*, *religioni judiciariæ debitam præposuit*, comme parlent les empereurs en la loi : *Eos testes* (Cod. *de Testibus*). Si c'est un petit garçon, on présume que son innocence et naïveté le met à couvert de tout blâme d'imposture : *Nihil puero teste certius; nam et ad eos annos pervenit ut intelligat*, *et nondùm ad eos, quibus fingat*, dit l'orateur Sénèque (lib. 7, *Controv.* 5). La qualité d'une personne donne beaucoup de poids et d'autorité à la parole qui sort de sa bouche; on croit bien plutôt à un homme qu'à une femme, à un homme libre qu'à un esclave, à un homme de bien qu'à un méchant homme, dit Isidore (*Forum* § *Testes*, *de verborum significatione*). Il faut ajouter plus de foi à une personne noble et illustre qu'à une personne de petite étoffe, dit l'empereur Constantin. En la loi *jurisjurandi* (Cod. *de Testibus*), le nombre aussi est fort considéré; un seul témoin est cru en certains cas rapportés par la glose en ladite loi : *Jurisjurandi*, *verbo ut unius*. S'il y en a deux ou trois, ils font une preuve entière, dit le Fils de Dieu en l'Evangile (Matth. 18, 16); et en une affaire de très-grande conséquence on n'en peut demander davantage de quarante, dit le texte du droit canon (Cap. *Cum causam de Testibus*); mais en quelque grand nombre qu'ils soient, leur déposition est suspecte s'ils sont discordants en quelques circonstances, comme les témoins de Caïphe, desquels il est dit : *Non erant convenientia illorum testimonia.* Si l'un dit : J'ai vu Suzanne sous un pommier; l'autre sous un prunier; ou bien, dit Innocent III (*C. Ecclesia*, *de causâ possessionis, et proprietatis*), s'ils ne déposent qu'en chancelant, douteusement et sans bien assurer ce qu'ils témoignent; au lieu que s'ils s'accordent en tout et partout, si étant interrogés séparément, et étant confrontés ensemble, ils disent le même, si étant recolés deux ou trois fois ils persistent en leur dire; si le matin et le soir, dans la question et hors de la question, devant le bailli et devant son lieutenant, ils tiennent ferme et ne varient point, c'est signe qu'ils disent vrai, puisque la vérité est toujours la même, et le mensonge change comme un protée.

Premier point. — De cette doctrine il s'ensuit qu'il n'y a rien de plus véritable et de plus assuré que la foi et religion chrétienne, puisqu'elle est arrêtée par des témoins assortis de toutes ces circonstances, puisqu'un nombre sans nombre de diverses personnes de tout âge, sexe, qualité et condition la témoignent avec tant d'assurance, qu'ils signent leur déposition, non avec de l'encre, mais avec leur sang. Considérons premièrement leur qualité.

1° Ceux qui ont tant soit peu d'intelligence en l'histoire profane, savent combien illustres et opulents étaient anciennement les sénateurs : c'est comme qui dirait les conseillers du parlement de Rome. La dignité des consuls était encore plus relevée que celle des sénateurs : car, les empereurs mêmes, sitôt qu'ils avaient pris la pourpre, se faisaient créer consuls, pensant que la majesté impériale était ordonnée par le consulat, dit le poète Claudien (lib. 2 *in Stiliconem*). Plus haut que les consuls était l'ordre des patrices depuis l'empereur Constantin, puisqu'un fils de famille, étant fait

consul, n'était pas pour cela émancipé, oui bien, un patrice[1], parce qu'on regardait les patrices comme les pères de l'empereur : *Quis enim ferat patrem per emancipationem nexum patriæ potestatis posse solvere, imperatoriam vero celsitudinem eum quem sibi patrem elegit, ab alienâ potestate eximere non valere*, dit l'empereur Justinien. Il fallait donc une foi bien vive, une charité bien ardente pour faire litière de ces dignités si éclatantes. Et néanmoins nous trouvons grand nombre de saints martyrs qui ont mieux aimé être dépouillés de tous ces états et honneurs, et donner en proie leur chère vie à de très-âpres tourments, que de manquer à témoigner leur foi : car de l'ordre des patrices étaient saint Rufus à Capoue, saint Gallican, gendre de Constantin, saint Eutychius, martyrisé en Mésopotamie ; de l'ordre des consuls ont enduré : saint Acile, saint Claude et Prépedigne sa femme, saint Démétrius, saint Gabin, neveu de Dioclétien, saint Flavius-Clément, saint Maxime; de l'ordre des sénateurs : saint Apollonius, saint Jules, saint Palmace, saint Quentin, saint Simplice, saint Elpidius, saint Eleuthère, saint Dorymédon ; et comme les soldats et la noblesse guerrière font profession de valeur, aussi se sont trouvés en cet ordre, plus que parmi les gens de longue robe, des martyrs invincibles, qui ont fait preuve de leur foi et de leur grandeur de courage, comme saint Ustazadès, grand chambellan du roi de Perse; saint Gorgone et saint Dorothée, aussi premiers gentilhommes de la chambre de Dioclétien; saint Romule, premier gentilhomme de la chambre de Trajan; saint Maurice, colonel de la légion Thébaine; saint Erice, roi de Suède ; saint Olaüs, roi de Norwége. Auxquels n'ont rien cédé en valeur ces généreuses demoiselles qui n'avaient rien de féminin que le sexe : sainte Eugénie, fille du gouverneur d'Egypte; sainte Flavie Domitille, nièce du consul saint Clément; sainte Ozite, fille du roi d'Angleterre; sainte Tryphonie, femme de l'empereur Dèce; sainte Serène, femme de l'empereur Dioclétien et une infinité d'autres.

2° Si les vieillards, à cause de leur maturité et sagesse, et ceux qui sont en bas âge à cause de leur naïveté et candeur, sont crus en leur déposition, outre ceux que je citais hier, j'alléguerai pour témoins de notre foi saint Alexandre, saint Félicien, saint Prime, saint Sixte II, saint Saturnin, saint Fauste qui ont été martyrs en l'extrême vieillesse; et en l'enfance ou puérilité : saint Ammonius, saint Antonin, saint Barula, saint Celse, saint Crescentius, saint Dioscore, saint Flavel, saint Juste, saint Laurentin, saint Maxime, saint Modeste, saint Paulille, saint Pélage, saint Pergentius, saint Rufin, saint Silvain, saint Vitalic et ces deux petits poupons de la ville d'Antioche, qui bégayaient encore, auxquels Maximien Galère fit arracher la peau de la tête et y appliquer une emplâtre de moutarde et de vinaigre, parce qu'il ne fut possible de les induire ni par promesses, ni par menaces, de manger de la chair immolée aux idoles.

3° Si la probité et intégrité de mœurs rend un témoin irrépro-

[1] *Filius familias, instit. quibus modis jus partiæ potestatis solvitur.*

chable, le témoignage de ces saints martyrs ne peut être rejeté; ils menaient une vie si juste, si sainte, si innocente, si exempte de tout reproche, que les plus médisants n'y trouvaient rien à reprendre. Témoin Tertullien (*in Apolog.*) : *De vestris semper æstuat carcer, de vestris semper metalla suspirant, de vestris semper bestiæ saginantur, nullus ibi christianus nisi planè tantum christianus, quod si et aliud? jam non christianus* : S'il y a des prisonniers dans les geôles, s'il y a des criminels condamnés aux mines ou aux bêtes, ce ne sont que des payens : il n'y a point de chrétiens, sinon parce qu'ils sont chrétiens : tout leur crime est le christianisme.

4° Par dévotion envers les saints martyrs, que je chéris et honore de tout mon cœur, j'ai autrefois entrepris de compter le nombre de ceux dont il est fait mention dans les histoires ecclésiastiques ; mais après avoir compté des millions, j'ai été contraint de dire, avec le saint Prophète : *Dinumerabo eos, et super arenam multiplicabuntur.* Pour avoir quelque conjecture de ce grand nombre, il faut seulement savoir qu'on en fit mourir tout en une fois onze cents à Mélitine avec saint Eudoxe, quatorze cents en Samarie, quinze cents en Ombrie, quatre mille neuf cent soixante, en Afrique sous Hunnéric, roi arien, six mille six cent soixante-six avec saint Maurice; neuf mille en Perse avec sainte Ja en la persécution de Sapor, dix mille en Nicomédie, dix mille à Rome avec saint Zénon, dix mille en la montagne nommée Ararath, onze mille vierges qu'on égorgea comme des brebis à l'embouchure du Rhin; qu'en la seule ville de Lyon, on fit une telle boucherie de chrétiens, que la rivière ne coulait pas tant d'eau que de sang : ce qui la fit changer de nom ; car, au lieu qu'elle s'appelait Arar, on l'a nommée depuis la rivière de Saône, *à sanguine*, comme qui dirait la rivière de sang. Je vous disais hier que le paganisme a élevé dix principales persécutions contre l'Eglise, sans compter les particulières qui sont encore en plus grand nombre. Celle de Dioclétien, qui fut la dernière des dix générales, ne dura pas moins de dix ans; et néanmoins, en un seul mois de cette persécution, lorsqu'elle n'était pas encore bien allumée comme elle fut depuis, on en fit mourir dix-sept mille ; pensez combien il y en eut en dix ans, s'il en mourait dix-sept mille en un mois; et si, en la seule Egypte, qui n'est pas grand'chose à comparaison de tout l'empire romain, cette seule persécution en emporta cent quarante-quatre mille, combien y en a-t-il eu en plus de vingt persécutions et par toutes les provinces du monde habitable? La malice de Dioclétien, qui commanda par édit de brûler tous les livres sacrés, nous a dérobé le bonheur de savoir exactement le nombre de ces valeureux athlètes, tant il y a de ceux qu'on a pu savoir, on en compte jusqu'à onze millions, c'est-à-dire onze fois dix cent mille.

5° Et notez que parmi eux il y avait grande quantité de personnes très-savantes confites en l'étude des bonnes lettres, consommées en toutes sortes de sciences, qui n'eussent pas voulu mourir pour cette religion s'ils n'eussent bien su assurément qu'elle est très-véritable; par exemple en la rhétorique, étaient très-fameux saint Aristide, saint Cyprien, saint Justin, saint Méthodius, évêque de

Tyr; en la philosophie : saint Alexandre, évêque de Comane, saint Athénodore, saint Hippolyte, saint Lucien, saint Sixte second, pape, saint Victorin, saint Zénon; en la médecine : saint Alexandre, qui endura le martyre à Lyon; saint Milan ou Æmilien en Afrique, saint Antiochus en Sébaste, saint Cosme et son frère saint Damien en Egée, saint Diomède à Nicée, saint Pantaléon en Nicomédie, saint Ursicin à Ravenne; en la jurisprudence : saint Denys, saint Elpénius, saint Gabin, saint Philéas.

6° Et ce qui me fait admirer la vérité de notre religion, c'est de voir l'accord et convenance admirable de ces saints docteurs et martyrs; de voir que saint Clément en Italie, saint Denys et saint Irénée en France, saint Cyprien en Afrique, saint Justin en Samarie, parlant de la théologie et des points plus relevés et plus obscurs de notre foi, en parlent si unanimement et en des termes si conformes, qu'il est aisé à voir, à qui prend la peine de les feuilleter, que c'était un même esprit qui parlait par divers organes, à savoir, l'Esprit de Dieu et de vérité; aussi étaient-ils extrêmement exacts, pointilleux, consciencieux à ne se départir d'un seul point de notre foi pour petit qu'il fût en apparence; et c'est la dernière circonstance qui est considérable en ces saints témoins.

7° L'assurance, la fermeté, l'ardeur et constance avec laquelle ils enduraient toute sorte de tourments et la mort même plutôt que se dédire d'un seul article de notre foi, ou contrevenir à un seul petit point de ce que commande notre religion. Offrir de l'encens à quelqu'un, c'était lors un acte extérieur d'adoration; pour cela il était défendu d'en offrir à une idole. Le tyran ne pouvant induire saint Barlaan, un pauvre villageois d'auprès de Césarée en Cappadoce, à brûler de l'encens devant l'idole, il lui en fit mettre par force dans la main, et lui fit brûler la main sur un réchaud de feu, afin que, le saint ouvrant et remuant la main par la force de la douleur, il laissât tomber quelque grain d'encens sur les charbons et qu'ainsi on pensât qu'il aurait idolâtré. Mais le saint fut si courageux, qu'il aima mieux se laisser brûler la main à petit feu que de l'ouvrir tant soit peu, de peur qu'on ne crut que, secouant l'encens dans le feu, il avait obéi au tyran. Autant en fit en même occasion sainte Cyrille, vierge de Cyrène en Lybie. Non moins de courage eut une femme d'Edesse du temps des hérétiques ariens. Entre les catholiques et les hérétiques, il n'était question, ce semble, que d'une lettre, d'un iota : les catholiques disaient que Jésus est ὁμούσιος, consubstantiel à son Père; les hérétiques disaient qu'il est seulement ὁμοιούσιος, de semblable substance.

Il n'y a presque différence que d'un iota; mais cet iota en matière de religion, en laquelle il n'y a rien de léger, était de très-grande conséquence. L'empereur Valens, hérétique arien, étant arrivé à Edesse et ayant appris que les catholiques ne pouvant s'assembler dans les églises pour le service divin, à cause de la persécution, s'assemblaient au milieu des champs; il commanda au gouverneur de la ville de s'en aller le lendemain avec une compagnie de soldats au lieu où se faisait l'assemblée des catholiques et de les tailler tous en pièces. Le gouverneur, qui n'était pas inhumain, fit savoir secrètement par toute la ville ce commandement de l'empe-

reur, afin que les catholiques s'abstinssent d'aller ce jour-là à la messe, pour éviter le danger de la mort; mais il se trompait bien. Jamais il n'y eut tant de personnes à la messe que ce jour-là; et, entre autres, comme il allait par la ville accompagné de soldats pour exécuter le commandement de l'empereur, faisant un grand bruit par ses armes, afin que chacun se retirât et craignît; il vit une femme chrétienne, qui toute déchevelée, portant un enfant entre ses bras, sortait si hâtivement de la maison et courait si vite par les rues, qu'elle ne se donna pas le loisir de fermer la porte de son logis, ni même de s'habiller tout à fait; il la fait appeler et lui dit : Où allez-vous bonne femme? Je m'en vais au service divin, où s'assemblent les catholiques. Et ne savez-vous pas bien que l'empereur a commandé au gouverneur de passer par le fil de l'épée tous ceux qui s'y trouveront? Oui; et c'est pour cela que j'y vais si promptement, de peur de manquer à une si bonne occasion. Mais pourquoi donc y portez-vous ce joli petit enfant, cette innocente créature? C'est afin qu'il ait le bonheur d'être participant comme moi de la couronne du martyre. Lors, le gouverneur rebrousse chemin, va trouver l'empereur, lui raconte ce trait prodigieux, le prie de le dispenser de la commission qu'il lui a donnée, et de le faire plutôt mourir que de le contraindre à l'exécuter.

Deuxième point. — Que pourra dire à tout ceci l'homme le plus incrédule et opiniâtre du monde? Que c'était une fièvre d'esprit, une manie et frénésie qui s'était emparée de leur cerveau et les faisait ainsi apostasier de la nature et mépriser leur propre vie? Mais ils disaient des paroles si bien digérées et si bien assises, qu'elles ne pourraient loger qu'en la bouche de personnes bien sensées. Saint Cyprien étant prêt d'être décapité, commanda qu'on donnât vingt-cinq pièces d'or au bourreau, parce que le Fils de Dieu a dit qu'il faut faire du bien à ceux qui nous font du mal; et voyant plusieurs vierges chrétiennes qui étaient accourues pour lui demander sa bénédiction, il eut craint que leur pudicité ne courût risque parmi tant de soldats payens, et avertit les chrétiens de prendre garde à elles. Le petit saint Celse, compagnon de saint Julien, étant martyrisé par son propre père, disait : La rose, pour être issue de l'épine, ne laisse pas d'être rose; l'épine, pour avoir produit la rose, ne laisse pas d'être épine. Vous êtes l'épine, ô mon père! faites l'office de l'épine, poignez, piquez, tirez du sang; je suis une rose, par la grâce de Dieu, nouvellement épanouie au parterre de l'Église, je ferai l'office de la rose, je donnerai bonne odeur à toutes les âmes fidèles. Sont-ce là des paroles d'un frénétique? Et la petite sainte Agnès, qui n'avait que treize ans, que ne dit-elle pas? Elle était condamnée au feu; mais le tyran voyant que le feu l'épargnait, commanda au bourreau de l'égorger. Les assistants étaient bien aises qu'on retardât sa mort pour jouir un peu plus longtemps de la vue de ce corps virginal, vrai parangon de beauté. On la voyait au milieu des flammes comme dans un nouvel empire, ses yeux collés au ciel, sa bouche souriante, remplie de belles paroles, sa contenance modeste et doucement grave, son cou de neige chargé d'un gros carcan de fer, ses petits bras inno-

cents dans des menottes qui lui étaient trop larges ; elle vit que le bourreau tremblait. Et qui n'eut eu horreur d'entamer ce corps angélique ? Que faites-vous, bon homme, lui dit-elle ; qu'attendez-vous de faire votre office? il faut que je meure, il faut que ce corps périsse, puisqu'il peut être vu et aimé par des yeux que je ne veux pas : *Pereat corpus quod amari potest oculis quibus nolo.* Mon sexe me fait désirer la mort. Je serai bien aise de n'avoir plus de corps puisqu'il peut agréer à d'autres qu'à mon Epoux. Sont-ce là des paroles d'une frénétique?

2° Que dira-t-on de plus? Ne dira-t-on point ce que quelques payens disaient autrefois, que les chrétiens avaient un caractère, un charme diabolique qui les rendait insensibles? Mais les saints martyrs sentaient bien vivement les douleurs et s'en plaignaient quelquefois et les évitaient souvent autant que leur religion le permettait. Témoin saint Clément, évêque d'Ancyre, qui, ayant un casque de fer ardent sur la tête, et ne pouvant presque plus souffrir, lança un soupir amoureux au Fils de Dieu, et lui demanda un peu de rafraîchissement. Témoin saint Marc et saint Marcellien à Rome, saint Urcisin à Ravenne, sainte Foi à Agen, qui tremblaient à la vue des supplices, et peut-être eussent perdu courage s'ils n'eussent été fortifiés par les paroles et exemples de saint Sébastien, de saint Vidal, de saint Caprase. Témoin saint Autilius en Afrique, qui prit la fuite plusieurs fois pour éviter le martyre et donna même de l'argent pour se racheter de la mort : néanmoins il endura enfin généreusement d'être brûlé tout vif pour la foi ; saint Autonomus, saint Domninus fuyant bien loin pour s'échapper de la persécution, endurèrent néanmoins la mort d'un grand courage, l'un en Bithynie, l'autre au territoire de Parme; saint Chaste et saint Æmilius, au rapport de saint Cyprien, ayant été vaincus au commencement, retournèrent au combat et endurèrent courageusement d'être brûlés pour Jésus-Christ.

Saint Apollonius étant ajourné pour comparaître en jugement, et se voir condamné à mourir, ou à sacrifier aux idoles, et ne désirant faire ni l'un ni l'autre, s'avisa de cette invention (il n'était pas bon casuiste, mais il était très-bon chrétien), il fit marché avec un payen son ami, nommé Philémon, et lui donna quatre écus afin qu'il prît son nom. Il comparut pour lui en jugement, et sacrifia en sa place. Philémon étant devant le juge fut soudainement touché de Dieu ; et au lieu d'idolâtrer, il confessa haut et clair qu'il voulait mourir pour Jésus-Christ; ce que voyant Apollonius, fut outré de douleur du lâche trait qu'il avait commis, se présenta devant le juge, et ils furent tous deux condamnés. Saint Ustazades, saint Marcellin, saint Jacques l'Intercis, sainte Aurée, après avoir fléchi lâchement sous la menace des supplices, reprirent courage, affrontèrent derechef le tyran, et par une mort généreuse, effacèrent leur première faute. Ils n'avaient donc pas un caractère qui les rendît insensibles, puisqu'ils étaient si sensibles à la seule menace des tourments; et puis, qui a jamais ouï qu'un caractère soit si puissant que de charmer et éteindre l'amour naturel qu'une femme porte à son mari ; et une mère à ses propres enfants ? Or, il s'est trouvé plusieurs femmes qui ont fait litière de l'amour conjugal et mater-

nel pour l'amour du christianisme. Sainte Nathalie s'est signalée en ce sujet : c'était une noble demoiselle, mariée depuis treize mois à un jeune gentilhomme nommé Adrien, qu'elle chérissait d'un amour incroyable. Son mari fut emprisonné pour la foi; et quand il sut que le temps s'approchait auquel il devait recevoir la sentence de mort, il fit tant à force d'argent, que le geôlier lui permit de sortir pour aller dire adieu à son épouse bien-aimée. On vient dire à Nathalie qui était sur la porte de sa maison : Mademoiselle, voici monsieur votre mari qui est hors de prison, et qui sera bientôt ici. Elle, pensant qu'il ne pouvait être relâché sans avoir renié la foi, jette l'ouvrage qu'elle tenait en ses mains, entre promptement au logis, et lui ferme la porte au nez, et dit en se lamentant : Allez, allez, lâche que vous êtes, hobereau de noblesse, Thersite à cœur de lièvre, âme sans nerfs et sans sentiments d'honneur; ne me venez point voir, je ne vous veux point parler, je ne veux point entendre la langue qui a faussé sa promesse; N'êtes-vous pas bien couard de vous retirer en arrière avant que d'entrer au combat, mettre bas les armes avant que de voir l'ennemi, et perdre ignominieusement la couronne qui pendait déjà sur votre tête? Hé! misérable et infortunée que je suis, n'ai-je pas été bien malavisée de me lier en mariage à un inconstant comme vous? Je pensais avoir l'honneur d'être l'épouse d'un martyr, j'aurai la honte et le regret d'être la femme d'un apostat : vous avez beau faire, il faut que nous soyons séparés, je ne veux pas que cette couronne soit perdue pour notre famille; je m'irai présenter au martyre, et on s'étonnera qu'une demoiselle ait trouvé en sa poitrine féminine le courage mâle et viril qu'un gentilhomme a perdu en la sienne! Le saint était à la porte qui la laissait tout dire, parce qu'il prenait plaisir de voir le cœur généreux de sa femme, et d'ouïr ses paroles pieuses. Mais quand elle sut qu'il n'était pas sorti de prison pour éviter le martyre, mais plutôt pour s'y préparer, et l'inviter à s'y trouver ainsi qu'elle l'avait promis; elle lui ouvrit la porte, changea ses plaintes en larmes de joie, ses reproches en congratulations; elle se prosterna à ses pieds, se jeta à son cou, l'embrassa tendrement, lui demanda pardon, l'accompagna jusques à la mort, et même lui tenait les jambes pendant que le bourreau les lui brisait avec une barre de fer : *O mulier non mulier!*

L'amour que les pères et mères portent à leurs enfants est encore plus naturel, ancien, ardent, difficile à surmonter. Et on en a vu plusieurs qui avaient grand contentement à contempler leurs enfants à souffrir et mourir pour la foi; d'autres qui les encourageaient au martyre, d'autres qui les conduisaient ou portaient au supplice, et d'autres enfin qui baisaient avec grande joie les plaies qu'ils avaient reçues pour la foi. Ainsi, saint Jacques l'Intercis en Perse, saint Milithon à Sébaste, saint Symphorien à Autun, furent encouragés de leurs mères; sainte Marcelle encouragea au martyre sa fille sainte Potamienne, saint Némèse sa fille Lucille.

Saint Adrias et Pauline sa femme encouragèrent leurs deux enfants Néon et Marie; sainte Léonille ses trois petits enfants, les saints Jumeaux à Langres; et saint Paul et sa femme Tatta leurs quatre enfants.

Saint Eléazar fortifia et incita aux souffrances ses sept enfants; sainte Symphorose et sainte Félicité en firent tout autant.

Que diront ici les juifs et les payens ennemis jurés de la religion chrétienne? Les juifs, qui admirent tant la foi d'Abraham, parce qu'il voulut sacrifier son fils pour l'amour de Dieu; les payens qui louent si haut la vertu de Manlius Torquatus, parce qu'il fit trancher la tête à son fils par zèle du bon ordre militaire. Que peuvent-ils dire quand ils voient tant de pères et de mères chrétiennes qui livrent, non-seulement à la mort, mais à de très-âpres tourments, deux, trois, quatre, sept de leurs propres enfants?

3° Les incrédules de ce temps m'ont quelquefois allégué deux autres réponses, par lesquelles ils pensent évader la puissante et authentique preuve que notre religion reçoit de ce témoignage des saints martyrs. Ils disent que les saints faisaient tout cela par désir d'être honorés des chrétiens après leur mort. Les autres voyant bien que cette réponse est une échappatoire, disent que c'était quelque constellation qui dominait en ce temps-là, et qui obligeait les hommes à mépriser ainsi leur vie. Mais c'est se fermer les yeux pour ne pas voir le soleil. Premièrement, plusieurs saints martyrs étaient d'une condition de gens qui ne se mettent pas en peine de l'honneur après la mort, ne savent ce que c'est, aiment mieux une once de plaisir qu'une livre d'honneur, comme les villageois, les enfants de sept à neuf ans, les jeunes filles de douze à treize ans. Secondement, plusieurs d'entre eux enduraient de grands affronts, opprobres, confusions et déshonneurs, d'être estimés sorciers, meurtriers d'enfants, pestes de la république, d'être flagellés, mourir parmi les criminels entre les mains d'un bourreau. Je vous fais juges si de nobles demoiselles qui étaient auparavant adorées du monde, eussent voulu quitter les honneurs et dignités qu'elles possédaient, être dépouillées toutes nues, fouettées en plein marché par espérance d'un peu d'honneur incertain et prétendu après la mort.

En troisième lieu, plusieurs ont enduré au premier et au second siècle, lorsque les saints martyrs n'étaient pas solennellement honorés, parce qu'on ne pouvait pas dédier à Dieu des temples à leur honneur, mettre leurs reliques en des châsses d'argent, ni leur rendre d'autres hommages publics à cause des persécutions et oppressions de l'Eglise.

En quatrième lieu, plusieurs payens étaient convertis soudainement et enduraient le martyre sur-le-champ, avant qu'ils sussent que les chrétiens honoraient les cendres des martyrs, comme saint Romain, saint Genest, saint Porphyre, saint Arténius, saint Marcien et son fils à Rome, qui ne furent chrétiens que l'espace d'une heure.

4° D'attribuer cette générosité des martyrs à quelque constellation, c'est s'éloigner de la vérité autant que les étoiles le sont de la terre; car, premièrement, la constellation ne domine qu'à certain endroit de la terre, selon certain aspect qu'elle a à quelque endroit du monde; la constance des martyrs s'est fait admirer en tous les endroits de la terre, en toutes les provinces, royaumes, nations et contrées du monde.

Deuxièmement, la constellation n'a d'influence que pour un certain temps et fort court, parce que la conjonction des astres se change en fort peu de temps par la vitesse de leur mouvement; la constance des martyrs a duré pour le moins trois cents ans jusques au règne du grand Constantin, et depuis sous Julien l'Apostat et sous dix empereurs hérétiques.

En troisième lieu, ou la constellation a du pouvoir et de l'ascendant sur toutes sortes de personnes qui sont en une contrée, ou elle n'en a que sur certaines personnes en particulier, de quelque condition et genre de vie : Si elle en a sur tous, comment inspirait-elle le mépris de la mort aux martyrs, non aux bourreaux qui les martyrisaient? aux jeunes filles, non aux juges qui les condamnaient, vu que tous étaient sous une même constellation, en même province, en même ville, en même rue? si la planète n'a pouvoir que sur certain genre de personnes, d'où vient qu'il s'est trouvé des martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de toute humeur et complexion; même ceux qui avaient accusé ou condamné les martyrs se faisaient souvent leurs compagnons et demandaient d'être à la torture avec eux, comme saint Maxime, saint Basilide et saint Evilasius.

En quatrième lieu, la constellation ou l'imagination lésée ne porte les hommes qu'au mépris de certaines choses en particulier; les uns méprisent la vie, mais redoutent fort la honte et le déshonneur, comme les filles milésiennes; autres ne pensent point à l'honneur, mais sont fort sensibles aux douleurs, comme les fous qui courent les rues; autres supportent les douleurs et la mort; non la perte de leurs richesses, comme ces avaricieux qui se perdent pour avoir du bien; autres méprisent les biens et la vie, mais sont fort attachés à leurs enfants, comme ce conseiller de Toulouse, qui, ayant nié son crime à la torture, le confessa quand les juges le menacèrent d'appliquer son fils à la question. Les saints ont méprisé pour l'amour de Dieu leurs enfants, leurs parents, leur patrie, leur honneur, leur plaisir, leurs richesses, leur propre vie. Certes, on ne peut rien dire sur cela sinon que leur constance étant par-dessus les forces de la nature, ils étaient prévenus d'une grâce surnaturelle, et, combattant pour la querelle de Dieu, ils étaient assistés et favorisés de Dieu.

Conclusion. — 1° Tirons donc à présent les conséquences et instructions morales qu'on peut déduire du Sermon d'hier et de celui d'aujourd'hui. Quand cinq ou six personnes de marque et de probité vous assurent une chose, vous la croyez, et ce serait une grande imprudence, pour ne pas dire impudence, de les démentir et leur dire que vous n'en croyez rien. Ce n'est donc pas imprudence ni faiblesse d'esprit, comme disait l'Apostat, mais c'est une très-haute sagesse de dire aux articles de foi : *Credo*, Je crois, après cent et cent mille personnes qui en déposent, et ce avec tant de certitude, qu'ils signent de leur sang leur déposition. Vous n'avez jamais vu Paris, et peut-être que vous ne le verrez jamais, et toutefois vous tenez pour tout assuré, sans en douter tant soit peu, qu'il y a une ville de Paris, et que Paris est plus grand que

Pamiers, parce que plusieurs le disent. Comment ne croiriez-vous pas qu'il y a un paradis, et qu'il est plus grand et plus délicieux que ce monde, vu que beaucoup de personnes vous le témoignent, et vous le témoignent avec beaucoup plus d'assurance; car, pour vous faire croire qu'il y a une ville de Paris, personne ne mourut jamais.

2° Mais pour vous faire croire qu'il y a un paradis, onze fois dix cent mille personnes sont mortes. Pensez-vous, mes frères, dit saint Augustin, que les saints apôtres et martyrs aient parlé, en se jouant, quand ils nous ont annoncé l'Evangile? il y aurait quelque peu d'apparence s'ils n'avaient rien fait que parler; mais ils ont souffert, ils sont morts pour témoigner la vérité de ce qu'ils disaient. On n'endure pas une mort cruelle et honteuse en se moquant, et pour un jeu d'enfant. Croyez-vous que les saints étaient sages et bien avisés quand ils ont fait et enduré toutes ces choses, ou qu'ils étaient privés de leur bon sens et interdits de jugement? S'ils étaient perclus de jugement, d'où vient qu'on les loue, on les invoque, on les révère, on célèbre leur fête avec joie et solennité par toute la chrétienté depuis douze cents ans pour le moins? D'où vient que Dieu les fait honorer, faisant tant de grâces aux hommes par leur entremise? D'où vient qu'ils font des miracles et sont honorés même parmi les infidèles, comme saint Georges à Constantinople, saint Thomas de Cantorbéry en Angleterre, les saints Cordeliers martyrs en Hollande? S'ils étaient sages et bien avisés, où est votre foi, votre jugement, votre sens commun de commettre si aisément le péché mortel qu'ils ont évité par tant de tourments? où est votre esprit, de perdre pour si peu de chose la grâce de Dieu qu'ils ont conservée par la perte de tous leurs biens et de leur propre vie? Commettre le péché mortel? hé! pauvres insensés, que vous ne craignez guère ce que tant de grands personnages ont extrêmement redouté! perdre la grâce de Dieu? hé! pauvres étourdis, que vous perdez bien prodigalement un riche trésor que tant de sages gens ont tenu bien cher et précieux! Tout ce qu'ils ont fait, quitté, enduré, ce n'a été que pour s'exempter de commettre un seul péché mortel : ils pouvaient se racheter de tous les tourments, conserver leur vie et leurs biens, brûlant un grain d'encens devant l'idole, disant qu'ils n'étaient pas chrétiens, ce qui n'eût été qu'un péché mortel bien excusable, vu la crainte des supplices; ils eussent pu s'en confesser, espérer d'être sauvés comme vous espérez, et ils ne l'ont pas fait : le péché mortel est donc un mal de très-grande importance.

Si vous aviez la lumière que les saints avaient, si vous saviez ce que c'est que Dieu, ce que c'est que péché, ce que c'est d'offenser une majesté et bonté infinie; quand l'occasion s'en présente, vous aimeriez mieux, et mieux vaudrait pour vous vous rompre une jambe, vous disloquer une épaule, être brûlé tout vif, que d'en commettre un des moindres; vous jurez pour un mensonge de peur que votre père ne vous tance. Saint Polycarpe, vénérable vieillard, a mieux aimé être brûlé tout vif que de faire un moindre péché, qui était de jurer par la fortune de l'empereur, c'est un moindre péché de jurer par la fortune de l'empereur pour la vé-

rité, que de jurer le vrai Dieu pour un mensonge, dit saint Augustin. Vous permettez des folâtreries impures, de peur de déplaire à un fripon qui vous trompe : saint Nicétas se coupa la langue pour s'en exempter; saint Pélage aima mieux être haché en petits morceaux que d'en permettre une seule. Vous désirez avec tant d'ambition d'être regardée, et vous vous ajustez à cet effet : sainte Anisie aima mieux qu'un soldat lui passât son épée à travers le corps que de lui lever le voile dont elle était modestement couverte, pour la regarder seulement au visage. Vous vous parjurez en justice, ou commettez autre péché pour une pièce d'argent : sainte Susanne a mieux aimé s'abstenir d'un péché mortel que d'être impératrice et d'avoir sur sa tête la couronne de tout l'univers.

Adorons cette constance des saints en sa source, qui est celle de Jésus-Christ, Roi des martyrs. Il fut condamné à la très-cruelle mort de la croix, parce qu'il rendit témoignage devant Pilate de la plus importante vérité qui soit en toute la religion chrétienne, c'est-à-dire de sa divinité [1]. Remercions-le de cette grande haine contre le péché qu'il leur a communiquée ; prions-le de nous en faire part, de nous faire la grâce de les imiter selon notre petit pouvoir, afin qu'étant associés à leurs mérites sur la terre, nous soyons quelque jour participants de leur couronne dans le ciel. *Amen.*

SERMON V.

DE LA NATURE ET DES PROPRIÉTÉS DE LA FOI, COMPARÉE AU FONDEMENT D'UN ÉDIFICE.

Est autem fides substantia rerum sperandarum, argumentum non apparentium.
La foi est le fondement des choses qu'on doit espérer, la persuasion de celles qu'on ne voit pas. (Hebr. 11, 1).

Puisque d'un côté le Fils de Dieu dit en l'Evangile, que *celui qui aura la foi sera sauvé ;* et d'autre part l'apôtre saint Jacques dit que *quelques-uns ont une foi qui ne les sauvera pas,* nous devons conclure qu'il y a foi et foi : foi utile et salutaire, foi inutile et infructueuse. Saint Paul, aux paroles de mon thème, nous marque trois propriétés de la foi utile et salutaire. Premièrement, elle n'est point curieuse, mais elle se soumet à la révélation des vérités qu'elle ne voit pas : *Non apparentium.* En second lieu, elle n'est point chancelante, elle est tellement convaincue et persuadée de tous les articles, qu'elle n'en doute aucunement : *Argumentum* ἔλεγχος, *convictio.* En troisième lieu, elle est jointe aux bonnes œuvres qui lui donnent grande espérance : *Rerum sperandarum.* Le premier acte de foi qui est loué en l'Evangile, c'est le vôtre, ô sainte et bienheureuse Vierge ! Votre cousine sainte Elisabeth vous disait : *Beata es quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi.* Si vous avez été faite épouse du Père éternel, mère de

[1] Matth. 27, 10; Joan. 18, 37; 1. Tim. 6, 13. — Qui testimonium reddidit sub Pontio Pilato bonam confessionem.

son Fils, coopératrice du Saint-Esprit en l'Incarnation, ce qui vous a disposée à ces grandeurs, c'est la foi que vous avez ajoutée aux prédictions de l'ange quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Fides est non apparentium : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Consideratione, 4° Instructione.

II. Punctum. — Fides debet esse firma, non hæsitans : 1° Quoad omnes articulos, 2° Quoad certitudinem.

III. Punctum. — Fides debet conservari bonis operibus : 1° Scripturâ, 2° Comparationibus, 3° Exemplis.

Conclusio. — Exhortatio ad vitandum peccatum, ne fides pereat.

De toutes les similitudes que le Saint-Esprit nous propose en l'Ecriture sacrée, pour nous exprimer le dessein de la perfection chrétienne et l'économie de notre salut, celle dont il se sert plus souvent comme la plus naïve et la plus familière, c'est la comparaison d'un édifice : *Quis ex vobis volens turrim ædificare* (Luc. 14, 28)? *Similabo eum viro sapienti qui ædificavit domum suam* (Matth. 7, 24) : *Dei ædificatio estis* (1. Cor. 3, 9). Et de là viennent ces façons de parler : J'ai donné bonne édification ou mauvaise édification à mon prochain. Les Pères de l'Eglise, qui ont interprété ces passages de l'Ecriture, disent tous unanimement qu'en cet édifice spirituel, le fondement, c'est la foi ; les parois sont des vertus, l'espérance, humilité, charité, etc ; le toit qui couvre, conjoint, conserve, consomme et achève tout l'œuvre, c'est la charité chrétienne; laissant à part les autres parties, je trouve que la foi est parfaitement bien comparée au fondement d'une maison pour trois principales propriétés qu'elle doit avoir.

En premier lieu, le fondement n'est jamais exposé à la lumière, il est toujours enseveli dans la terre, caché dans l'obscurité; et la foi a pour objet des vérités qui ne sont pas évidentes, mais obscures et incompréhensibles. En second lieu, le fondement doit être ferme et bien arrêté, et la foi doit croire certainement, sans chanceler tant soit peu : *In fide nihil hæsitans.* En troisième lieu, le fondement doit être chargé du reste de l'édifice, autrement il ne sert de rien; et sur la foi il faut édifier le bâtiment des autres vertus et la pratique des bonnes œuvres : *Ostende mihi ex operibus fidem tuam.* Ce sont les trois points de mon discours.

Premier point. — 1° La première propriété que saint Paul attribue à la foi, c'est qu'elle reçoit, approuve, enseigne, persuade les vérités qu'elle ne croit pas : *Argumentum non apparentium.* Le patriarche Abraham est appelé *Père des croyants*, sa foi doit être le niveau, la règle et le miroir de celle de ses enfants : il est particulièrement loué de ce qu'il crut contre toute apparence humaine, qu'en sa vieillesse et en la stérilité de sa femme il aurait lignée, que d'Isaac sacrifié et réduit en cendres naîtrait une heureuse postérité : *Beati qui non viderunt et crediderunt.*

2° Saint Hilaire (libr. 1 *de Trinit. sub initium*) nous apprend qu'au commencement de sa conversion, la Bible lui étant tombée

entre les mains, une des premières lumières qu'elle lui donna fut de connaître que la nature ne lui avait rien donné en quoi il pût rendre meilleur service et plus grand honneur au Créateur, que de savoir et confesser qu'il est si grand qu'on ne peut comprendre sa grandeur, mais qu'on la peut bien croire : *Non sibi relictum quidquam à naturâ suâ, in quo majus officium conditori suo præstare munusve posset, quàm ut tantum eum esse intelligeret, quantus et intelligi non potest, et potest credi.* Voilà un grand mot et un grand éloge pour la foi; elle a plus de capacité et d'étendue, plus grande sphère de son activité que la vision de Dieu même. La vision ne peut comprendre les perfections de Dieu selon toute leur étendue, et la foi les croit; elle croit qu'il est au delà de toute compréhension : *Quantus et intelligi non potest et potest credi.* On peut dire, et on dit avec vérité que Dieu et ses perfections sont ineffables, incompréhensibles, inconcevables; mais on ne peut pas dire qu'elles sont incroyables : *Beati qui non viderunt et crediderunt.*

3° C'est une merveille que peu de gens admirent, et qui est tout à fait admirable, de voir ce qui s'est passé au monde en suite de cette parole, et combien cette première qualité de la foi a coûté cher aux saints et à Jésus le Saint des saints, ce qu'ils ont quitté, ce qu'ils ont enduré, ce qu'ils ont fait plutôt que de priver la foi de cette première propriété.

Si vous demandez à saint Paul pourquoi il a voyagé si longtemps, et est allé en Arabie, en Esclavonie, en Macédoine et en tant d'autres provinces, il répondra : C'est pour fonder la foi : *Ut sapiens architectus fundamentum posui* (1. Cor. 3, 10). Si vous demandez à saint Thomas pourquoi il est allé aux Indes, à saint Matthieu en Ethiopie, à saint Xavier au Japon, à tous les autres pourquoi ils ont été par toute la terre : *In omnem terram exivit sonus eorum?* C'est pour planter la foi : *Eritis mihi testes usque ad extremum terræ.*

Si vous demandez à saint Clément pourquoi il a enduré trente-huit ans de martyre; à sainte Euphémie pourquoi elle a souffert après une longue prison d'être battue de verges, rouée, sciée, brûlée, exposée aux bêtes sauvages; si vous demandez aux autres saints martyrs pourquoi ils ont enduré les plus sensibles tourments que la rage des démons et la cruauté des hommes barbares a su inventer? C'est pour confirmer la foi : *Habentes talem nubem testium.*

Si vous demandez à saint Athanase pourquoi il souffre d'être banni d'Orient en Occident, fugitif presque par tout le monde, calomnié de rapt et d'homicide, caché quatre mois dans le sépulcre de son père, et cinq ans dans une citerne sèche ; si vous demandez à saint Augustin pourquoi il veille pour écrire contre les donatistes, les circoncellions, les manichéens, les pélagiens, il vous répondra : C'est pour défendre la foi. Si vous demandez à l'Eglise pourquoi elle donne la peine à trois cent dix-huit évêques au concile de Nicée, à six cents évêques au concile de Chalcédoine, à mille évêques au concile de Latran sous Innocent II, à douze cents évêques au concile de Latran sous Innocent III, et à tant d'autres conciles généraux et nationaux, de venir de si loin, et s'assembler

fort longtemps? C'est pour conserver la foi pure, entière, immaculée, sans aucun mélange d'erreur. Mais si vous demandez à Jésus : Pourquoi voulez-vous que vos apôtres voyagent, vos martyrs endurent, vos docteurs veillent, étudient, écrivent, les conciles s'assemblent; vous pourriez faire plus que tout cela en un moment par une parole, ou par une révélation, apparaissant aux hommes, leur parlant et les instruisant de votre propre bouche? Oui, mais ils n'auraient pas la foi ; on ne pourrait pas dire d'eux : *Beati qui non viderunt et crediderunt.* Il y a bien plus : ce n'est pas seulement l'Eglise qui a beaucoup souffert pour l'établissement de la foi, mais aussi l'Epoux de l'Eglise. Que d'irrévérences, insolences, impudences endure-t-il des catholiques libertins ! que de sacriléges de ceux qui communient indignement ! que de blasphêmes, injures, hostilités des hérétiques, parce qu'il est couvert, inconnu et déguisé au Saint-Sacrement !

Quand sainte Magdeleine dit à saint Thomas que Jésus était ressuscité, qu'il lui était apparu au sépulcre ; et quand les autres femmes lui dirent qu'elles l'avaient vu en chemin, et qu'elles avaient embrassé ses pieds; et ceux d'Emmaüs, qu'ils avaient mangé avec lui; et quand les Apôtres lui dirent qu'ils l'avaient touché, il n'en croyait rien, il s'opiniâtrait, il faisait le rétif. Jésus fit plus en un moment, se présentant à lui, que ne fit sainte Magdeleine, les autres femmes, Cléophas et les Apôtres par leur déposition, affirmation, protestation. Sitôt qu'il le vit devant ses yeux, et qu'il l'ouït parler, il se rendit, se jeta à ses pieds et l'adora, en lui disant : *Dominus meus et Deus meus.*

Quand les libertins, les mauvais catholiques et les hérétiques commettent des insolences et sacriléges, si Jésus apparaissait avec l'éclat de sa face rayonnante, comment auraient-ils horreur de leur témérité, comment l'adoreraient-ils? Que ne le fait-il ? Il veut qu'on ait la foi, foi aveugle, qu'on croie ce qu'on ne voit pas, qu'on ait part à cette bénédiction : *Beati qui non viderunt.* Il ne voulut pas même se montrer, après sa résurrection, aux Juifs qui l'avaient fait mourir, et qui disaient : *Descendat de cruce, et credimus ei*, voulant qu'ils crussent sa résurrection, non au rapport de leur vue, mais à la prédication de ses disciples, dit saint Augustin (ep. 120 *ad Honoratum*).

4° Pour ce, en la prédication, le moins de réflexion et de raisonnement humain qu'on peut apporter, c'est le meilleur ; quand on y étale des raisons, des comparaisons, des apophthegmes, des discours de philosophie, on diminue le mérite de la foi, qui doit recevoir la parole de Dieu, non parce qu'elle est conforme au sens commun, au sentiment des sages, à la raison naturelle, mais parce qu'elle est émanée de l'oracle de vérité. Et si l'esprit de tous les auditeurs était bien disposé, il ne faudrait prêcher que la seule parole de Dieu toute pure, de mot à mot, comme elle est en l'Écriture sainte, sans mélange de quoi que ce soit. Si on y mêle quelques raisons, comparaisons, ornements de rhétorique, c'est par condescendance à l'infirmité des hommes qui, comme des malades dégoûtés, rejetteraient une nourriture tant nécessaire, si elle n'était apprêtée avec ces assaisonnements qui nuisent plus

qu'ils ne profitent à une viande si solide. Et celui-là ferait très-sagement et en vrai chrétien qui, assistant à une prédication, oublierait volontairement tout le reste de ce qu'on y dit, pour s'attacher uniquement aux passages de l'Ecriture qu'on y allègue, les adorant, considérant, ruminant, les croyant fermement, se les appropriant comme si le Saint-Esprit ne les avait dits que pour lui. Je dis croyant fermement, car assurément la source ordinaire de toutes nos imperfections c'est le manquement de foi, c'est qu'il y a toujours quelque grain d'hérésie au cœur de plusieurs chrétiens, encore qu'ils ne s'en aperçoivent pas; notre foi n'est pas bien affermie, elle chancelle et branle toujours de quelque part; nous ne croyons pas tous les articles de la foi, ou nous ne les croyons pas bien fermement et indubitablement, et c'est néanmoins ce qui est nécessaire pour avoir la vraie foi.

Deuxième point. — 1° Saint Athanase, en son symbole, parlant de la foi catholique, dit que celui qui ne la garde tout entièrement et inviolablement périra à jamais sans aucun doute. Quand vous recevez quelques articles, non les autres, c'est opinion humaine, non foi divine. La foi embrasse les articles de la religion, parce qu'ils sont révélés de Dieu qui est la vérité infaillible; or, s'il pouvait errer ou mentir en un seul point, il le pourrait en dix mille. Nous ne croyons de l'Evangile que ce qui nous plaît, où il n'y va de notre intérêt; mais ce qui choque notre sensualité, ce qui contrecarre notre profit au plaisir, nous ne le croyons pas véritablement; c'est avoir un grain d'hérésie, non formelle et explicite, mais secrète et implicite : ce mot d'hérésie vient du verbe grec αἱρέομαι, qui signifie choisir, parce que l'hérétique choisit certains articles qu'il veut croire, et il en rejette d'autres qui ne lui plaisent pas. Il croit l'enfer, non le purgatoire; le mystère de la sainte Trinité, non celui de l'Eucharistie; le sacrement de Baptême, non celui de la Confirmation. Nous faisons comme lui, non en théorie, mais en pratique. Le même Fils de Dieu qui a dit : *Si quelqu'un n'est régénéré d'eau, il n'entrera au royaume des cieux* (Joan. 3, 5). Le même a dit : *Si vous ne vous rendez semblables aux petits enfants, vous n'entrerez pas au royaume des cieux* (Matth. 18, 3); celui qui a dit : *Ceci est mon corps* (Matth. 26, 26), a dit au même Evangile : *Ce que vous avez fait au moindre des miens, vous me l'avez fait* (Matth. 25, 40). Celui qui a dit : *Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous* (Joan. 6, 54); le même a dit : *Si vous ne faites pénitence vous périrez* (Luc. 13, 3). Si quelqu'un passait toute sa vie sans se faire baptiser, ou ne portait respect à l'Eucharistie non plus qu'à un morceau de pain, ou ne la recevait jamais, diriez-vous qu'il ajoute foi aux premières paroles du Fils de Dieu? Vous ne vous rendez jamais humble, docile, innocent comme des enfants; vous n'avez point de tendresse ni de charité pour les pauvres, vous ne faites point de pénitence; sans doute vous n'ajoutez pas foi aux autres paroles du même Fils de Dieu. Il disait aux scribes et pharisiens : *Les publicains et les courtisanes vous précéderont au royaume des cieux* (Matth. 21, 31); *parce que Jean-Baptiste est venu à vous pour en-*

seigner la voie de justice, et vous ne l'avez cru ; les publicains et courtisanes lui ajoutent foi (Matth. 3, 7). Comment est-ce que cette parole se vérifie, vu qu'il est dit en saint Matthieu (21, 31), que *plusieurs pharisiens, à la prédication de saint Jean-Baptiste, recevaient son baptême.* Le Sauveur s'explique quand il ajoute : *Vous ne lui avez pas cru quand il vous prêchait de faire pénitence.* Ils croyaient à saint Jean quand il les exhortait à se faire baptiser, parce qu'il n'y avait point de peine, ils en étaient quittes pour être mouillés ; mais quand il leur disait : *Faites des fruits dignes de pénitence*, ils ne le croient pas. Et qui ne croit un article de foi n'en croit point du tout, ni semblablement celui qui ne les croit que douteusement et en chancelant.

2° Si votre foi vient de Dieu, c'est un fondement bien assis, ferme, immobile, inébranlable : *Firmum fundamentum Dei stat* (2. Tim. 2, 19). Vous devez être plus assuré de ce que Dieu et l'Eglise vous enseignent, que des choses que vous voyez devant vos yeux et vous touchez au doigt : car vos sens vous ont souvent trompé, et il est impossible de toute impossibilité que Dieu ou l'Eglise vous trompe.

Par faute de cette fermeté en la foi, on ne bâtit rien sur elle. Jésus dit en l'Evangile, qu'un homme sage ne bâtit jamais sur le sable mouvant; vous ne bâtissez pas sur votre foi l'édifice des solides vertus et des bonnes œuvres chrétiennes, parce qu'elle est un sable mouvant; elle n'est pas bien fixe et arrêtée, et toutefois il importe beaucoup que le reste de l'édifice soit ajouté au fondement.

Troisième point. — 1° Autrement, non-seulement le fondement est inutile mais il expose l'architecte à la risée des passants : *Incipiunt illudere ei dicentes, hic cœpit ædificare et non potuit consummare* (Luc. 14, 29). Ainsi la foi qui n'est accompagnée ni ornée de bonnes œuvres, non-seulement ne sert de rien ou de fort peu, mais elle nous fait être l'objet de la moquerie des démons, du mépris des hommes et de la justice de Dieu : *Servus sciens voluntatem Domini et non faciens plagis vapulabit multis.* De quoi sert la foi à plusieurs personnes? sinon de les rendre plus criminels, en ce que connaissant la grandeur de la Majesté qui est offensée par le péché, l'excellence des biens qu'il nous fait perdre, l'éternité des peines qu'il nous fait encourir, ils ne laissent de les commettre : et même comme le fondement n'étant couvert et conservé par le reste de l'édifice, le ruine et dissipe petit à petit; ainsi il arrive souvent que la foi étant dépourvue et dégarnie des bonnes œuvres, se morfond petit à petit, et enfin se meurt et se perd tout à fait : *Hymeneus, et Alexander bonam conscientiam repellentes circa fidem naufragaverunt :* Hyménée et Alexandre ayant blessé leur conscience, ont fait naufrage de la foi, dit saint Paul.

2° Un vaisseau qui vogue sur mer peut faire naufrage par trois accidents, par la violence des vents, qui le font couler à fond, par la rencontre d'un écueil qui le brise et le met en pièces, par l'absence du pilote qui, étant offensé, se retire; lors ce pauvre vaisseau devient le ballon des vents, le jouet des vagues, la victime des écueils, la proie des écumeurs de mer ; ainsi on peut faire

naufrage de la foi en trois manières : *Circa fidem naufragaverunt* (Tim. 1, 19). Premièrement, par les tentations d'infidélité ou de doutes de la foi qui, comme des vents impétueux, battent quelquefois notre cœur ; il s'y faut comporter comme les mariniers en temps d'orages et de vents, il faut caler les voiles et réclamer le ciel. Quand Satan vous tente contre la foi, gardez-vous bien de disputer contre lui, d'écouter ses propositions, de chercher des raisons pour vous convaincre, pas même d'examiner : Ai-je consenti ? n'ai-je pas consenti ? ai-je la foi ? n'ai-je pas la foi ? Recourez promptement à Jésus : Je me donne à vous pour croire cet article et tout ce que vous voulez que je croie. Vous êtes la lumière du monde, éclairez mes ténèbres. Entendements de Jésus, je vous donne mon entendement pour recevoir, approuver, embrasser toutes les vérités qui vous sont découvertes et qui me sont cachées. Ne vous amusez pas à disputer avec les hérétiques des points de controverse, si vous ne les savez à fond. Les articles de la foi ne se prouvent pas par raisons, par comparaisons, ni par arguments de l'esprit humain, mais par les passages de l'Ecriture ; et vous ne les savez ni entendez pas ; dites-leur : Adressez-vous à nos pasteurs, docteurs, prédicateurs, ils vous satisferont si pertinemment, que vous n'aurez point de repartie.

Gardez-vous aussi de vous accoutumer aux curiosités et recherches téméraires des mystères de la religion ou des articles de la foi. Pourquoi fait-on cette cérémonie ? pourquoi défend-on telle chose ? comment est-ce qu'un si grand corps peut être contenu en une si petite hostie ? Ces deux paroles, pourquoi, et comment : *Quare et quomodo*, ont été cause de l'apostasie des premières personnes qui se sont éloignées de Dieu. La première créature qui a fait banqueroute à Dieu sur terre, c'est Eve ; parce qu'elle s'amusa à écouter : *Quare præcepit vobis Deus?* Pourquoi est-ce que Dieu vous commande de ne point manger de ce fruit ? Les premiers disciples du Fils de Dieu qui l'abandonnèrent, furent ceux qui disaient *Quomodo potest?* Comment nous peut-il donner sa chair à manger ? *Scrutator majestatis opprimetur à gloriâ* (Prov. 25, 27). L'esprit de Dieu serait bien plus capable de vous rendre évidentes les vérités de la foi que mon esprit ou le vôtre ; il ne l'a pas voulu faire, il les a laissées dans l'obscurité, afin que vous méritiez par la foi, croyant à ce que vous ne voyez pas. Pourquoi voulez-vous que je vous les rende évidentes ? pourquoi voulez-vous vous-même, par votre petit esprit, vous les rendre évidentes, en juger et refuser de les embrasser, si vous n'en voyez la raison, et s'ils ne sont conformes à votre petit sentiment ? Le Saint-Esprit n'a pas voulu apporter le *pourquoi* ni le *comment* de nos mystères en son Ecriture, et vous le cherchez en votre faible entendement. Cette témérité à sonder curieusement les points de la foi est fort dommageable et dangereuse ; elle vous prive des grâces et lumières que Dieu vous communiquerait : *Cum simplicibus sermocinatio ejus;* il ne se familiarise qu'avec les simples : *Superbis resistit, humilibus dat gratiam. Abscondisti hæc à sapientibus, et revelasti ea parvulis.* Dieu résiste aux superbes et donne la grâce aux humbles ; il cache ses secrets aux sages orgueilleux, et les découvre aux petits qui

sont humbles. Plusieurs femmelettes ont plus de lumière pour connaître les articles de la foi, pénètrent nos mystères avec plus de clarté, intelligence, sentiment de piété, que les grands personnages qui ont tant d'esprit, tant de discernement, tant de prudence humaine.

Et puis, quand vous êtes en bonne santé, vous avez commodité, loisir, vigueur d'esprit pour vous éclairer et consulter les doctes. A votre mort, Satan vous mettra en l'esprit quelque doute et raison apparente contre la foi, vous vous accoutumez à les écouter, lors, vous n'aurez point de lumière, de loisir, ni de force d'esprit pour vous éclaircir; vous vous arrêterez à quelque doute, vous ferez naufrage et périrez; calez voile, calez voile si vous êtes sage, quand les vents de curiosité commencent à battre votre esprit.

Conclusion. — Evitez aussi les écueils, ce sont les péchés mortels d'habitude et d'attachement, quoiqu'ils ne soient directement opposés à la foi : *Radix omnium malorum est cupiditas, quam quidam appetentes erraverunt à fide, et inseruerunt se doloribus multis* (1. Tim. 6, 10) : Celui qui s'égare du vrai chemin ne le perd pas de vue dès le commencement, ne le quitte pas en intention de s'en beaucoup éloigner, mais seulement pour entrer en un autre qui lui semble plus beau et plus facile; mais ensuite il s'en détourne si fort peu à peu, qu'enfin il se trouve tout à fait égaré. Ceux qui quittent l'Eglise, et se font apostats de la foi, ne tombent pas d'abord au précipice de l'erreur; ils se séparent premièrement du sentier de la vertu que la foi montre pour arriver au ciel; il leur semble trop rude et épineux, ils entrent au large chemin des voluptés et vanités mondaines; puis, pour n'être tourmentés par les gehennes de la syndérèse, remords de la conscience, crainte des jugements de Dieu, ils se persuadent que Dieu n'a pas une justice si rigoureuse qu'on dit, puisqu'il n'en a point du tout, puisqu'il n'a point de providence, enfin qu'il n'y a point de Dieu : *Nemo facile credit quo audito dolendum sit, nempe quod miseri volunt, hoc facile credunt*[1]. Autres, s'affectionnent désordonnément à quelque fille, à leur maître, à un procès, et font débris de leur foi à cet écueil. Ils se font hérétiques pour avoir cette fille en mariage, pour complaire à leur maître ou camarade, pour gagner ce procès.

Ou, en troisième lieu, ce naufrage arrive par l'absence du pilote. Dieu abandonne l'âme qui l'a abandonné la première par des péchés énormes et en grand nombre. Il lui ôte le talent de la foi dont elle a fait si mauvais usage : *Revelatur ira Dei super impietatem et injustitiam eorum, qui veritatem Dei in injustitiâ detinent. Obscuratum est insipiens cor eorum* (Rom. 1, 18, 21).

Vous tenez votre foi toute garrottée, vous ne lui permettez pas d'agir ni de produire des fruits dignes de son extraction, vous la laissez oisive et stérile en votre cœur. Ce talent qui vous est inutile par votre négligence, vous est ôté et donné à un autre qui en fera bon emploi. Et ce qu'il fait aux particuliers, il le fait aux communau-

[1] Senec., lib. 5 *Declam.* Senec. *in Hercule.*

tés, aux villes, aux provinces et aux royaumes. Quand on y a commis grand nombre de péchés énormes, il permet que la foi catholique et la vraie Eglise en soient bannies, comme il est arrivé à Genève, à la Grèce, Suède, Hollande, Angleterre : *Movebo candelabrum tuum de loco suo.* Remercions Dieu de ce que cela ne nous est pas encore arrivé, prions-le qu'il n'arrive jamais.

Je vous remercie de ce qu'il vous a plu nous élever à la connaissance des mystères qui sont au-dessus de notre nature; ce qui est autant que si on élevait une fourmi à connaître les affaires de la cour : *Confiteor tibi Pater, revelasti ea parvulis.*

Je vous donne mon entendement, éclairez-le de votre lumière. Vous êtes la première vérité, je crois tout ce que vous avez révélé : *Adauge nobis fidem. Credo, Domine, adjuva credulitatem meam.* Je veux vivre et mourir en cette disposition. Si jamais Satan, ou pendant ma vie, ou à l'heure de ma mort, me livre quelque tentation contre cela, j'y renonce dès à présent pour toujours. Si par fragilité humaine, quelque doute se glissait en mon esprit, je proteste que ce sera un consentement extorqué. Faites-moi la grâce de faire des œuvres conformes à cette foi, afin que je puisse passer quelque jour de l'obscurité à la clarté de la vision, de la créance à la jouissance, et que je puisse dire quelque jour dans le ciel : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Dei nostri. Amen.*

SERMON VI.

QUE L'ÉVANGILE EXPLIQUÉ PAR L'ÉGLISE EST LA RÈGLE DE NOTRE FOI ET DE NOS ACTIONS.

Sine fide impossibile est placere Deo.
Il est impossible de plaire à Dieu sans la foi. (HEBR. 11, 6.)

Au livre premier de l'histoire ecclésiastique recueillie par Théodore, lecteur, il est dit qu'un grand incendie s'étant pris au port d'Antioche, le sacristain de l'église de Saint-Anastase, nommé Marlianus, prit en main le livre des Evangiles, et montant sur le toit de l'église, s'opposa au feu avec ce divin bouclier, délivra ainsi la maison de Dieu de l'embrasement qui ravageait toute la ville : *Totus mundus in maligno, in malo igne positus est.* Il n'y a que feu de tous côtés dans le monde, feu de colère, de dissension, de concupiscence, de passions enflammées. Le meilleur moyen de garantir la maison de Dieu, qui est l'Eglise, de cet embrasement funeste, est de présenter aux fidèles le saint Evangile, et vivifier en eux la foi, le respect et la soumission qu'ils doivent à ses maximes. A cet effet, je diviserai ce discours en deux points. Au premier, je vous ferai voir l'excellence de ce divin et admirable livre; au second, je vous montrerai qu'il doit être la règle de notre foi et de notre vie comme il l'a été de la vôtre, ô sainte et bienheureuse Vierge! vous avez été, si je l'ose dire, la minute et l'original du saint Evangile. Les saints Évangélistes ont appris de

votre bouche une bonne partie de ce qu'ils ont écrit en leur histoire; vous aviez grand soin de remarquer et de recueillir, de conserver et conférer en votre cœur virginal les paroles, les actions, les mystères de votre Fils : la grâce aussi d'en discourir utilement doit venir de vous, nous vous la demandons en toute humilité. *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Evangelii excellentia probatur : 1° Comparatione illius cum verbo Incarnato; 2° Nominibus illi impositis nempè, (a) Testamenti, (b) Novi fœderis, (c) Boni nuntii; 3° Exemplis sanctorum.

II. Punctum. — Evangelium debet esse regula nostræ fidei : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Ratione, 4° Inductione.

III. Punctum. — I. Debet esse regula nostrarum actionum erga Deum. — Erga proximos superiores. — III. Æquales. — IV. Inferiores. — V. Erga nos.

Conclusio. — Exhortatio ad legendum Evangelium et obediendum ei.

Premier point. — 1° Quand je m'applique à la considération des mystères de la foi et des principes de notre religion, je trouve qu'il y a de très-grands rapports, des convenances très-particulières et très-remarquables entre le saint Evangile et Jésus Notre Seigneur, vrai Dieu et vrai homme. Jésus est le Verbe divin, la parole de Dieu incarnée; l'Evangile n'est autre chose que la parole de Dieu annoncée : l'un la parole éternelle, l'autre la parole temporelle.

Jésus dit : *Ego sum veritas*, parce qu'il est la vérité divine revêtue d'une chair visible; de l'Évangile il est dit : *Veritas Evangelii permaneat apud nos* (Galat. 2, 5), parce qu'il est la vérité divine revêtue d'une voix sensible.

C'est par l'opération du Saint-Esprit que le Verbe divin s'est incarné : *Spiritus Sanctus superveniet in te;* c'est par l'inspiration du Saint-Esprit que l'Evangile est annoncé : *Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.*

Une dévote femme estima bienheureuse la mère qui avait conçu et porté en son sein le Fils de Dieu incarné. L'Homme-Dieu estime bienheureuse l'âme qui reçoit et consacre en son cœur l'Evangile quand il est prêché : *Beatus venter qui te portavit*, *beati qui audiunt Verbum Dei et custodiunt illud.*

Les chrétiens sont obligés de quitter, s'il est besoin, leur père, mère, parents, maisons, possessions, pour l'amour du Fils de Dieu; les fidèles sont obligés de faire le même pour l'Evangile : *Qui reliquerit patrem et matrem et agros propter me, et propter Evangelium* (Marc. 10, 29). Les chrétiens ont toujours redouté comme un grand inconvénient de laisser tomber en terre la moindre partie de la sainte hostie, sachant que le corps de Jésus y est contenu. Saint Augustin (Hom. 29, *ex quinquaginta*) et Origène (13, *in Exordium*) avertissent les fidèles de craindre aussi qu'ils ne perdent une seule parole de l'Evangile qu'on leur prêche.

2° (a) Les sacrés historiens et les saints Apôtres ont attribué divers noms à ce livre admirable qu'ils ont consigné à la postérité, pour être la règle de notre foi et de notre vie. Premièrement, ils l'ont appelé Nouveau Testament : *Testamentum testatio mentis;* le

Sauveur admirait la bonté et l'amour du Père éternel qui a donné son Fils au monde, son Fils, dis-je, qui était son Verbe enclos et caché de toute éternité en son sein adorable : *Sic Deus dilexit mundum;* et nous avons sujet d'admirer la bonté et l'amour du Fils de Dieu qui a daigné nous ouvrir son cœur, nous découvrir ses pensées, nous déchiffrer ses secrets, nous faire connaître ses sentiments dans l'Evangile, nous faire savoir ce qui était caché en son esprit, ce que personne ne nous pouvait déclarer que lui. Quand les anciens faisaient l'emblème de l'Amitié, ils lui peignaient une fenêtre ouverte sur le cœur, pour apprendre que c'est une marque d'amitié cordiale envers quelqu'un quand vous lui découvrez votre cœur : *Amico cernere soli cor licet arcanum, quoniam nil protinus ardens celat amicitia.* Jésus nous a donné un témoignage évident de son amour, quand il nous a découvert son cœur : *Ne proferam vobis spiritum meum;* Je ne vous appellerai pas serviteurs, disait-il, je vous nommerai mes amis, parce que je vous ai fait connaître ce que j'ai reçu de mon Père.

L'empereur Constantin ayant écrit des lettres à saint Antoine, qui était au désert, pour se recommander à ses prières, le saint voyant que ses religieux tenaient cela en grande faveur, leur dit : Il ne faut tenir à grand honneur que l'empereur de la terre nous ait écrit, mais, bien plus, que l'Empereur du ciel ait daigné nous parler par son Ecriture. C'est ce que l'Evangéliste pèse avec raison : car après avoir rapporté les paraboles du levain et du grain de moutarde que Jésus avait prêchées au peuple, afin que nous estimions beaucoup toutes les instructions qu'il nous a données, quoique basses et populaires en apparence; il ajoute que c'est lui qui disait par son Prophète : *Eructabo abscondita à constitutione mundi* (Matth. 13, 35), comme s'il disait des paroles de l'Evangile qui contiennent de grands mystères : Le Fils de Dieu les avait préconçus et prémédités avant tous les siècles, et il a daigné les étaler en la plénitude des temps dans le Nouveau Testament.

Testatio mentis. Testament, c'est-à-dire dernière volonté. Quel bonheur! quelle prérogative, quel avantage nous avons par-dessus les infidèles, même par-dessus les juifs, de savoir assurément quelle est la volonté de Dieu, quelle est sa dernière volonté, c'est-à-dire, comme saint Paul (Rom. 12, 2) l'appelle, volonté sainte, agréable et parfaite : *Bona et beneplacens, et perfecta. Non fecit taliter omni nationi!* Si Dieu nous avait laissés sans Evangile et sans Ecriture sainte, nous serions toujours en peine : ceci est-il toujours agréable à Dieu? est-ce le plus parfait? cette action est-elle selon sa volonté? Qui aurait jamais pensé, si l'Evangile ne le disait, que la pauvreté, bassesse, humiliation, sont agréables à Dieu; ceux qui pleurent, qui ont faim, qui sont nécessiteux, qui souffrent persécution sont bienheureux. Les juifs étaient bien éloignés de le croire, puisqu'ils attendaient et obtenaient, pour récompense de leurs vertus, les prospérités et richesses temporelles : *Bona terræ comedetis.* Qui aurait pensé que tout ce qu'on fait à ces pauvres qui rampent par les rues comme des vers de terre, le Roi du ciel le tient fait à soi-même. A parler proprement, c'est par l'Evangile que s'est accomplie cette promesse : *Erant omnes docibiles Dei.* C'est quasi

l'unique voie ou du moins la plus assurée, par laquelle nous pouvons connaître quel est le bon plaisir de Dieu en la conduite de notre vie : car, ce qui nous semble inspiration peut venir de notre esprit ou de l'esprit malin qui se transfigure souvent en ange de lumière : *Est via quæ videtur recta, novissima autem ejus ducunt ad mortem* (Prov. 14, 12). Les instructions que les hommes nous donnent, s'ils ne les tirent de l'Evangile, sont peut-être paroles d'homme sujettes à caution : *Omnis homo mendax*. Dieu nous parle par l'Eglise, mais c'est aux conciles et dans les livres des Pères qui sont en grand nombre, que peu de gens peuvent lire, qui n'enseignent rien que ce qu'ils apprennent de l'Evangile. Les traditions apostoliques sont des articles de foi, mais elles ne traitent pour l'ordinaire que de l'usage des sacrements ou des vérités spéculatives. L'Evangile prescrit à chacun en détail et en particulier comme il doit vivre en son métier, en son état et condition; comme il se doit comporter envers Dieu, envers son prochain, envers soi-même; comme il se doit conduire en ses pensées, paroles et actions.

(B) Ce mot de testament, en hébreu, *berit*, signifie encore alliance, contrat, pacte, transaction et convention; et l'Evangile est appelé Nouveau Testament, parce que au lieu qu'anciennement Dieu contracta, par l'entremise de Moïse, un pacte avec le peuple juif par lequel il était dit que ce peuple garderait les commandements de Dieu, et Dieu lui donnerait des biens temporels; pacte qui fut confirmé par le sang d'une victime dont le peuple fut arrosé; en la loi de la grâce, Dieu a contracté avec les hommes, par l'entremise de Jésus, une nouvelle alliance, par laquelle on a transigé que les hommes vivraient chrétiennement et parfaitement, et Dieu leur donnerait des récompenses célestes; alliance qui a été confirmée non pas par le sang d'un animal, mais par le sang adorable de Jésus; et la minute de ce contrat, le protocole de cette alliance, c'est le saint Evangile. Et comme si une des parties manque en un seul point de ce qui est porté par le contrat, l'autre partie n'est pas obligée à ce qu'elle a promis par la transaction : ainsi si nous manquons à un seul point essentiel de ce qui est porté en l'Evangile, nous n'avons aucun droit de prétendre aux biens infaillibles et incompréhensibles que Dieu a préparés aux bons chrétiens : *Qui peccat in uno factus est omnium reus*.

(C) Le troisième nom que l'Ecriture donne au Nouveau Testament c'est qu'elle l'appelle l'*Evangile*, c'est-à-dire en grec *bonne nouvelle*. Nous sommes si curieux d'apprendre des nouvelles, si joyeux d'en apprendre de bonnes, y en eût-il jamais de meilleures ni de plus assurées que l'Evangile? Ne vous semble-t-il pas que c'est une étrange nouvelle qu'un Dieu se soit fait homme, qu'il ait été fouetté, couronné d'épines, pendu en un gibet? Si nous n'en avions jamais entendu parler, comment en serions-nous surpris et ravis hors de nous-mêmes! Quand on nous raconta, ces années passées, que les Anglais avaient fait mourir leur roi publiquement sur un échafaud, par la main d'un bourreau, comment en fûmes-nous étonnés? et qu'était-ce, en comparaison, de dire qu'un Dieu créateur et sauveur du monde, ait été attaché par les hommes à une potence, à la vue de plus d'un million de personnes. Si un faiseur d'horos-

cope vous prédisait que vous serez quelque jour chancelier ou connétable de France, ne serait-ce pas une bonne nouvelle? Jeune homme, et vous petite fille, si on vous assurait que vous serez quelque jour reine de France, que le dauphin, passant par cette ville, vous prendra pour femme, ne vous serait-ce pas une bonne nouvelle; et s'il était besoin de faire, de donner, d'endurer quelque chose pour voir l'accomplissement de cette prédiction, que ne voudriez-vous faire, donner, endurer, pour la voir accomplir? Et on vous prédit très-certainement que si vous gardez les commandements de Dieu, si vous vivez chrétiennement et vertueusement, nonobstant votre pauvreté, vous serez quelque jour, et plus tôt qu'on ne pense, roi au royaume des cieux, bonhomme! vous serez épouse du Roi des rois, petite fille! N'est-ce pas une bonne nouvelle?

3° De là vient que les moindres paroles de l'Evangile, reçues au cœur d'une âme bien née, comme une semence féconde en bonne terre produisent des fruits et des effets merveilleux. Saint Antoine et saint François entendant lire en la messe ces paroles de l'Evangile : *Si tu veux être parfait, va vendre ce que tu as et donne-le aux pauvres*, les reçurent comme étant dites pour eux en particulier. Saint Théodose entendant ces paroles : *Bienheureux ceux qui pleurent*, quitta le troupeau dont il était berger et se retira au fond du désert pour pleurer et faire pénitence. Saint Siméon Stylite, entendant les mêmes paroles, se condamna volontairement à mener une vie très-austère le reste de ses jours sur une colonne. Saint Sérapion, rencontrant un pauvre qui lui demandait l'aumône, lui donna son manteau, un peu après il donna sa tunique à un autre; étant interrogé par ses gens : Qui est-ce qui vous a ainsi dépouillé? il répondit, montrant le livre des Evangiles : C'est celui-ci. Saint Jean Calybite, très-noble gentilhomme romain, va faire pénitence au désert : étant importuné de tentations d'amour et de tendresse envers ses parents, pour se vaincre soi-même, à l'exemple de saint Alexis, il retourne à Rome et demeure trois ans, pauvre et inconnu en la maison de ses père et mère; si vous lui demandez qui l'a ainsi appauvri : c'est l'Evangile qu'il portait toujours avec soi et qu'il laissa à ses parents à l'heure de sa mort, disant qu'il leur servirait de boulevard en ce monde et de viatique en l'autre. Saint Hilarion ayant donné tout son bien aux pauvres en l'âge de quinze ans, demeure en la solitude jusqu'à septante ans, portant continuellement le cilice, ne mangeant qu'une fois par jour, à l'entrée de la nuit, quelques figues et le suc de quelques herbes, priant et travaillant sans cesse ; si vous lui demandez qui l'a obligé à une si grande austérité, il répondra : C'est le saint Evangile : car il n'avait point d'autre meuble, et il le laissa pour succession à son disciple Esichius.

Sainte Cécile, très-riche et très-illustre demoiselle, méprise les vanités du monde, les délices de la chair; elle porte la haire, elle jeûne même le jour de ses noces; elle persuade à son mari Valérien de garder la virginité avec elle, elle meurt pour la foi de Jésus. Qui l'a rendue si sainte et si pure? c'est le saint Evangile qu'elle portait toujours sur son cœur : *Virgo Christi Evangelium semper gerebat in pectore.*

Saint Clément, évêque d'Ancyre, souffre les plus effroyables tourments que la rage des démons et la cruauté ingénieuse des hommes ont su inventer et exercer sur lui l'espace de 28 ans. Si vous lui demandez qui l'a ainsi endurci et rendu invincible aux tourments, c'est le saint Evangile qu'il avait toujours entre les mains, qu'il portait même quand il sortait de prison pour aller à la mort.

Sainte Consortie, fille de saint Euchère le jeune, étant importunée d'épouser un riche et illustre gentilhomme nommé Aurèle, lui dit : Dieu est maître de ma volonté ; pour savoir la sienne, allons à l'église, entendons la messe, et après avoir prié Dieu, mettons le saint Evangile sur l'autel, et au premier endroit qui se trouvera à l'ouverture, nous verrons ce que Dieu demande de nous. Aurèle s'y accorde, et la sainte ouvrant l'Evangile, elle tomba sur ces paroles du Fils de Dieu : *Celui qui aime plus son père et sa mère que moi, n'est pas digne de moi* (Matth. 10, 37). Et les ayant lues, elle dit à Aurèle toute remplie de joie : Vous pouvez chercher une épouse où il vous plaira, pour moi je n'aurai jamais autre époux que Jésus-Christ qui m'a prise en sa protection.

Saint Augustin (Hom. 25, ex 50) disait à ses auditeurs : J'aurais grande inclination à demeurer en ma chambre à lire l'Ecriture sainte et contempler à loisir et à mon aise les mystères qui y sont enclos sans être interrompu de personne, il n'y a rien de si délicieux : *Nihil est melius, nihil est dulcius, quàm divinum scrutari, nullo strepente, thesaurum ;* il y aurait bien plus de contentement qu'à faire cette fonction que je fais : invectiver contre les vices, reprendre les pécheurs, se rendre importun à quantité de monde, prêcher à des gens qui ne vous croient qu'à demi, qui vous estiment scrupuleux, sévère envers eux, vous mettre en peine de leur salut : *Magnum onus, magnum pondus, manus labor! quis non refugiat istum laborem?* Si vous lui demandez : Pourquoi le faites-vous donc? il répond : *Terret Evangelium :* L'Evangile m'épouvante; il dit que *le serviteur inutile fut jeté pieds et poings liés au fond d'une basse-fosse, où il y a des pleurs et des grincements de dents.*

Deuxième point. — 1° Ces exemples, ces raisons, ces textes de l'Ecriture, vous montrent évidemment, ce me semble, que si vous ne voulez tomber en des erreurs très-grossières et très-dangereuses, si vous ne voulez vous égarer du chemin de votre salut, à chaque pas l'Evangile doit être la règle de votre foi, l'Evangile doit être la règle de votre vie. Il doit être la règle de votre foi, c'est-à-dire que pour savoir ce que vous devez croire de Dieu, de ses inclinations, de ses desseins, de ses jugements, de sa conduite, de ce que vous deviendrez après votre mort, vous ne devez pas vous en rapporter à vos petites pensées, mais à l'Evangile ; vous devez vous garantir soigneusement d'une faute très-pernicieuse que plusieurs commettent même parmi le menu peuple et simples femmelettes : ils jugent de Dieu, de ses divines perfections, de sa justice, miséricorde, providence, de ses desseins et conduite, selon leur sentiment et petit raisonnement, et agissent en suite de cela et se le persuadent si fermement, que tous les docteurs du

monde et toutes les Ecritures saintes ne les en détacheraient pas, et ils ne croient rien de ce qu'on leur dit en la confession ou prédication, s'il n'est conforme à leur petite pensée. Pour moi, disent-ils, je crois qu'un homme qui ferait telle action à telle intention ne serait jamais repris de Dieu; je ne crois pas que Dieu voulût damner un homme pour telle chose; je ne crois pas que le nombre des damnés soit si grand qu'on le dit; que Dieu demande de nous une si grande perfection qu'on nous prêche.

Si vous êtes vrai chrétien, vous devez croire fermement que votre esprit, mon esprit, l'esprit de tous les hommes n'est que ténèbres, ignorance, stupidité, bêtise, en ce qui est des choses divines et que nous ne savons rien du tout de Dieu, que ce qu'il lui a plu vous en révéler par son Ecriture et par son Eglise, et que tout ce que nous en pensons, imaginons et disons, toutes nos petites raisons, comparaisons, discours qui ne sont fondés en l'expresse parole de Dieu, sont une erreur grossière, pure et fine folie, extravagance ridicule qui nous rend téméraires et criminels devant Dieu.

Saint Paul dit que personne ne connaît ce qui est en l'homme, que l'esprit de l'homme qui est en lui : *Nemo sit quid scit in homine, nisi spiritus hominis qui in ipso est* (1. Cor. 2, 11), à plus forte raison personne ne connaît ce qui est en Dieu, que l'esprit de Dieu qui est lui et ceux à qui il daigne se découvrir. Et aux Romains il dit : Qui est-ce qui peut connaître les sentiments de Dieu? Qui est jamais entré en son conseil pour savoir ce qu'il a projeté? ses jugements sont des abîmes sans fond.

2° Saint Grégoire (lib. 5, *Moral.*, c. 6) nous fait remarquer que, comme dit le patient Job, l'homme sage et bien avisé, se reconnaît environné de ténèbres pendant cette vie, et n'est pas si hardi que de vouloir pénétrer les secrets de Dieu; mais considérant que selon l'avertissement du Sage (Sap. 17), il ignore la raison de mille choses qu'il a à ses pieds et devant ses yeux, il avoue que ce lui serait une grande témérité de vouloir juger des choses divines qui sont tant au-dessus de lui et au delà de sa portée.

3° La raison en est bien claire. Un cheval peut-il atteindre à la connaissance des affaires du roi, peut-il concevoir en son imagination qu'on le fait aller en tel lieu parce qu'on veut assiéger telle ville? C'est chose évidente que ce raisonnement lui est du tout impossible. Pourquoi? Parce que le raisonnement est au-dessus de sa nature. Or, les jugements de Dieu, les desseins de salut ou de réprobation qu'il a sur les hommes sont bien plus au delà de notre portée; car les choses divines ne sont pas seulement surnaturelles, c'est-à-dire au-dessus de notre nature, mais aussi elles sont suressentielles, dit saint Denys, c'est-à-dire au-dessus de tout être, de toute essence, de toute conception créée; entre l'imagination d'un cheval ou d'une fourmi et les conceptions des plus grands esprits du monde, il y a quelque rapport; mais entre les conceptions des plus grands esprits et les desseins de Dieu, il n'y a point de rapport, point d'analogie, ni de proportion : *Dominus scit cogitationes hominum quoniam vanæ sunt* (Ps. 93, 11) : Dieu connaît que les pensées des hommes sont vaines et frivoles, dit le Psal-

miste; il l'entend de celles qu'ils ont d'eux-mêmes et en tant qu'hommes, non de celles que Dieu leur donne par l'entremise de son Ecriture; car il ajoute : *Beatus homo quem tu erudieris Domine, et de lege tuâ docueris eum!* Heureux celui que vous instruisez, ô mon Dieu! et que vous enseignez par votre loi. Vous devez donc vous persuader vivement que toutes les pensées de Dieu que vous avez, qui ne sont pas conformes à l'Evangile, sont pensées vaines et frivoles, ce sont des grotesques et pures chimères; par exemple :

4° Vous dites : Dieu ne m'a pas fait pour me perdre; il ne me damnera pas, quoique je commette le péché. Voilà un beau raisonnement! Dieu avait-il fait le mauvais riche, Judas, Satan, pour les perdre? Donc, selon votre compte, ils ne sont pas damnés. L'Evangile est contraire à votre pensée; il dit que le mauvais riche est damné (Luc. 16, 22) : il n'était point voleur de veuves comme vous, mais il dépensait son bien en luxe d'habits et de bonne chère. Il dit que Judas est damné, que les anges rebelles et les Sodomites sont damnés (Act. 1, 25; Psal. 68, 26; Gen. 13, 13), les avait-il faits pour les damner? Il dit que Dieu vous perdra si vous êtes mauvais : *Malos malè perdet;* il vous brûlera dans un feu qui ne s'éteint point, si vous vous laissez emporter à tous vents comme des pailles : *Paleas comburet igne inextinguibili* (Matth. 3, 12; Luc. 3, 17).

Vous dites : J'ai des biens en abondance, j'ai gagné tous mes procès, je suis en bonne santé, tous mes enfants se portent bien, c'est signe que Dieu m'affectionne, il n'est donc pas si sévère à ceux qui pèchent comme on crie. Pensée vaine! l'Evangile vous est contraire; il dit en l'Apocalypse : *Je reprends et châtie ceux que j'aime* (Apoc. 3, 19), et saint Paul (Hebr. 12, 6) : *Dieu châtie tous ceux qu'il reçoit pour ses enfants, il corrige tous ceux qu'il aime;* donc si vous êtes exempts de correction, on vous traite comme des bâtards, non comme de légitimes enfants.

Vous dites : Quand j'aurai pris mes plaisirs toute ma vie et que j'aurai commis des péchés à milliers, qui m'empêchera de me convertir à Dieu et de dire le bon *Peccavi;* ne suis-je pas maître de ma volonté; de qui dépend ma conversion que de moi. Pensée vaine, saint Paul vous dit : *Non est volentis, neque currentis, sed miserentis Dei* (Rom. 9, 16); que le bon *peccavi* et que la véritable conversion n'est pas seulement l'effet de la volonté de l'homme, mais de la miséricorde de Dieu. Il est vrai, direz-vous, mais cette miséricorde n'est refusée à personne. Le même Apôtre vous remet en mémoire que Dieu a dit à Moïse : *Miserebor cujus misereor et misericordiam præstabo cujus miserebor* (Rom. 9, 15) : J'aurai pitié de qui je voudrai avoir pitié, je ferai miséricorde à qui il me plaira faire miséricorde.

Troisième point. — I. Quant à nos actions et à la conduite de notre vie, l'Evangile n'est pas seulement la règle d'un ordre particulier, comme celle de saint Basile, de saint Benoît, mais aussi c'est la règle de tous les chrétiens, apportée du ciel, non par un ange comme celle de saint Pacôme, mais par le Fils unique de

Dieu. Nous pouvons dire avec saint Paul : *Quicumque secuti fuerint hanc regulam, pax super illos.* Cette règle nous prescrit comme nous nous devons comporter envers Dieu, envers le prochain et nous-mêmes; envers Dieu, l'Evangile nous prescrit comme il faut honorer, prier et aimer; en saint Jean, Jésus disait à la Samaritaine : *Dieu est un esprit, et il veut être honoré principalement en esprit* (Joan. 4, 24), c'est-à-dire que les génuflexions, les frappements de poitrine, les mouvements de lèvres, les autres actions extérieures servent de peu pour honorer Dieu si elles ne procèdent de l'intérieur, et que le principal honneur qu'il demande de nous est que nous concevions une très-haute idée, très-grande estime de sa grandeur, de sa puissance, sagesse, bonté et autres perfections infinies; que nous nous abaissions et abîmions profondément en sa présence, que nous nous soumettions de bon cœur aux ordres de sa providence; que nous recevions avec agrément et très-humble respect tout ce qu'il nous envoie, même les disgrâces, les maladies, les renversements de fortune et autres adversités quelles qu'elles soient, confessant qu'il est en cela très-juste, très-saint, équitable, aimable et adorable.

L'Evangile nous enseigne comme il faut prier Dieu, nous proposant l'exemple d'un homme qui, entrant en l'église était un grand pécheur, un publicain, un gabeleur, et quand il en sortit, il était saint, ayant été sanctifié par une bonne prière qu'il y fit. Il ne s'approcha pas de l'autel, comme font en ce temps plusieurs dames dévoilées, mondainement ajustées, qui servent d'objet de mauvaise pensée; il se tenait au bas du temple, s'estimant indigne de s'approcher du sanctuaire, et même de regarder le ciel, et d'un cœur contrit et humilié, frappait sa poitrine, disant : Mon Dieu, soyez propice à ce pauvre pécheur.

L'Evangile nous apprend qu'il faut aimer Dieu, et comme il le faut aimer. Saint Paul dit : *Si quelqu'un n'aime Jésus-Christ Notre Seigneur, qu'il soit excommunié.* Saint Jean dit : *Celui qui n'aime pas demeure en la mort;* donc, si vous n'aimez que vous-même; si vous ne vous retirez du péché que par amour-propre et par crainte naturelle des peines; s'il n'y a en votre cœur de l'amour envers Dieu, vous êtes maudit, vous demeurez en la mort. Et le Fils de Dieu nous dit : *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur. de toute ton âme, de toutes tes pensées, de toutes tes forces;* c'est-à-dire que pour le bien aimer, il faut que son amour surnage et prédomine en notre cœur à tout autre amour, que toutes nos affections, paroles, œuvres, lui soient référées, que nous n'ayons point volontairement de pensées, point de desseins, point de paroles ni d'actions qui ne tendent à la gloire de Dieu, ou médiatement ou immédiatement. La gloire de Dieu, c'est qu'il soit connu, honoré, aimé, servi, obéi. Ces jeux de cartes, cette lecture de romans, cette perte de temps, visite, conversation inutile, peut-elle servir à ce que Dieu soit connu, honoré, aimé et obéi de nous ou de quelque autre ?

II. L'Evangile nous apprend en second lieu comme nous devons nous comporter envers nos prochains, envers ceux qui nous sont supérieurs, égaux et inférieurs. Saint Paul dit aux Hébreux (13,

17) : *Obéissez à vos prélats et leur soyez soumis;* et aux Romains (13, 1) : *Que chacun soit soumis aux puissances supérieures, car il n'y a aucune puissance qui ne soit établie de Dieu, et partant, celui qui leur résiste, résiste à l'ordre de Dieu et s'acquiert la damnation. — Serviteurs, obéissez aux maîtres temporels avec beaucoup de crainte et de respect, rendez-leur les offices que vous leur devez, en simplicité de cœur, sans fard, sans répugnance, comme si c'était à Jésus-Christ même qu'ils vous représentent; ne les servez pas seulement pour vous mettre en leurs bonnes grâces, ou lorsque vous en serez vus. Dieu a voulu que vous fussiez dans la servitude, il faut que vous vous soumettiez à sa sainte volonté, et que, suivant sa disposition, vous obéissiez à vos maîtres comme à lui-même* (Ephes. 6, 5 ; Colos. 3, 22 ; Tit. 2, 9 ; 1. Petr. 2, 18).

III. Envers les égaux. Saint Pierre dit : *Deponentes omnem malitiam, et omnem dolum et simulationem, et invidias, et detractiones, sicut modo geniti infantes* (1. Petr. 2, 1). Et au chapitre suivant : *Unanimes, compatientes, fraternitatis amatores, non reddentes malum pro malo nec maledictum pro maledicto sed è contrario benedicentes, quia in hoc vocati estis* (1. Petr. 3, 8); Soyez comme des enfants nouveau-nés et exempts de toute malice, de fraude, de dissimulation, de médisance. Et au chapitre suivant, il dit : Soyez en bonne intelligence les uns avec les autres, aimez-vous d'un amour fraternel, supportez réciproquement vos infirmités, ne rendant point le mal pour le mal, ni malédiction pour malédiction, mais au contraire bénissant ceux qui vous maudissent, afin de répondre à votre vocation.

Saint Paul dit : *Induite vos sicut electi Dei sancti, et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam; suportantes invicem, et donantes vobismetipsis, si quis adversus aliquem habet querelam sicut Dominus donavit vobis, ita et vos* (Coloss. 3, 12). Jésus-Christ est tout à tous les chrétiens et à chacun d'eux ; prenez résolution de faire les œuvres que l'on doit attendre de ceux qui ont le bonheur d'être les élus, les saints et les bien-aimés de Dieu. Ayez pour les autres des entrailles de miséricorde, comme il en a eu pour vous. Soyez bénins, humbles, modestes, doux et patients. Supportez réciproquement vos défauts ; oubliez les injures qui vous sont faites, et quand vous aurez quelque sujet de vous plaindre, remettez vos intérêts, pardonnez-vous franchement, pour imiter l'exemple de celui qui vous a pardonné des offenses si énormes, et des ingratitudes si dénaturées. Et ailleurs : *Unusquisque vestrûm proximo suo placeat in bonum ad ædificationem. Etenim Christus non sibi placuit* (Rom. 15, 2) ; Que chacun tâche de plaire à son prochain, pour le bien de son salut, et en l'édifiant par bon exemple, comme Jésus-Christ étant sur terre n'a pas cherché ce qui lui était agréable, mais ce qui était conforme à la volonté de son Père. Et le même Sauveur dit : *Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis* (Matth. 7, 12) : Faites aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent : *Ce que vous avez fait au moindre des miens, vous me l'avez fait* (Matth. 25, 40).

IV. Et au regard des inférieurs, il dit : *Reges gentium dominan-*

tur eorum, vos autem non sic, sed qui major est in vobis, fiat sicut minor, et qui præcessor est, sicut ministrator (Luc. 22, 25) : Les rois des nations les maîtrisent, mais qu'il ne soit pas ainsi de vous, mais que le plus grand entre vous soit comme le moindre, et celui qui va devant, comme celui qui sert. Et son Apôtre : *Nihil per contentionem, neque per inanem gloriam, sed in humilitate superiores sibi invicem arbitrantes, non quæ sua sunt, singuli considerantes, sed ea quæ aliorum* (Philip. 2, 3): Ne faites rien par jalousie, ou par vaine gloire; au lieu de juger sinistrement des qualités de votre prochain, que chacun estime son frère meilleur que lui, et élevé à un plus haut degré de vertu. Ne vous regardez pas vous-même, prenez plutôt soin des intérêts des autres.

V. Enfin l'Evangile règle notre vie et notre conduite au regard de nous. Il règle nos pensées : *Mundemus nos ab omni inquinamento carnis et spiritus :* Nettoyons-nous de toute souillure de chair et d'esprit : *Perficientes sanctificationem in timore Dei :* Tâchons d'arriver à une parfaite sainteté, par une religieuse crainte de Dieu : *Quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ; si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate* (Philip. 4, 8) : Que tout ce qui est vrai, que tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui vous peut rendre aimables, tout ce qui est de bonne odeur parmi les hommes, tout ce qui est vertueux, tout ce qui mérite justement l'approbation et la louange des hommes, soit l'objet de vos pensées.

Il règle nos affections : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt; si quis diligit mundum non est charitas patris in eo* (1. Joan. 2, 15) ; N'aimez pas le monde ni aucune des choses qui sont au monde, cet amour ne peut s'accorder avec l'amour que l'on doit au Père éternel. Et *quiconque a l'un n'a pas l'autre dans le cœur; ceux qui veulent être riches, tombent en tentation et dans les piéges du diable et en des désirs nuisibles, qui plongent les hommes à perdition* (1. Tim. 6, 9).

Il règle nos paroles : *Quant à moi, je vous dis que vous ne juriez en aucune façon. Celui qui dira à son frère : Vous êtes un sot, sera coupable de la gehenne du feu* (Matth. 5, 22). *Qu'on n'entende point parmi vous de paroles sales ou de bouffonneries, parce qu'elles ne sont pas convenables en la bouche des chrétiens qui doivent être saints* (Ephes. 5, 4).

L'Evangile règle nos actions : *Travaillez de vos mains comme nous vous l'avons commandé* (1. Thess. 4, 11). *Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas* (2. Thess. 3, 10). *Ne vous trompez pas; l'homme ne moissonnera que ce qu'il aura semé* (Galat. 6, 8). *Dieu rendra à chacun selon ses œuvres* (Rom. 2, 6). *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu* (Matth. 3, 10).

Il règle les habits des femmes : *Qu'elles soient habillées avec modestie,* dit saint Paul (1. Tim. 2, 9) ; *qu'il n'y ait rien qui puisse offenser les yeux chastes dans leurs vêtements; que l'étoffe n'en soit ni trop riche, ni la façon trop curieuse; qu'elles ne paraissent*

point avec des cheveux frisés, annelés et éclatants de pierreries. Saint Pierre en dit autant en sa première Epître (3, 3).

Conclusion. — Voilà le testament de notre Père, voilà les clauses du contrat que Dieu a passé avec nous, les conditions sous lesquelles il nous promet son paradis et point autrement; voilà la règle de notre vie : *Quicumque secuti fuerint hanc regulam, pax super illos.* Comment la garderiez-vous, vu que vous ne la lisez jamais? Quelle honte de voir des chrétiens, des avocats, des gens de lettres, des ecclésiastiques, qui n'ont jamais lu l'Evangile, qui ne l'ont jamais tenu ni eu en leur maison? Un religieux qui ne lirait jamais sa règle la pourrait-il mettre en pratique? serait-ce un bon religieux? Si un de vos amis avait composé un livre plein de pointes d'esprits et de profonde doctrine, ne serait-ce pas le désobliger de ne le jamais lire : *Scrutamini scripturas.* Croyez-moi, lisez tous les jours ou de temps en temps un chapitre de l'Evangile, à genoux, avec respect, adorant Jésus comme vérité essentielle, vous donnant à lui, et lui demandant grâce et lumière pour en profiter; et quand vous y lirez quelque vérité et que vous l'entendrez en la prédication, il la faut considérer, ruminer, vous l'appliquer comme si elle était dite tout exprès pour vous, comme en effet, Dieu l'a dit expressément et en particulier pour vous. Croyez assurément qu'elle sera effectuée sans aucun doute.

Comme quand vous lisez ou entendez : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (Matth. 18, 3). *Nisi pœnitentiam egeritis, peribitis* (Luc. 13, 3); dites en vous-même : Assurément, très-assurément, si je ne suis simple, naïf, candide, innocent comme un enfant; si je ne fais pénitence, je n'entrerai pas au royaume des cieux.

Quand vous serez présent au tribunal effroyable, ceux qui vous flattent maintenant ne plaideront pas alors pour vous; ceux qui vous disent par complaisance : Il n'y a point de mal de donner le bal, d'aller en mascarade, de découvrir le sein ou les bras; ceux qui vous tiennent ce propos ne vous excuseront pas. Quand Dieu vous condamnera, vous y serez jugé, non selon vos pensées, sentiments, raisonnements, ni selon les maximes du monde; mais selon ce qui est écrit en ce livre de vie. Vous dites : Si je n'accepte ce duel, je serai ruiné de réputation; il vaut mieux danser que faire autre plus grand mal. Si je ne fais tort à personne, je ne serai donc pas puni, quoique je perde mon temps et mon bien à jouer, à m'ajuster, à cajoler, à railler en un cabaret. Ce sont raisonnements humains; ce sont vos pensées et vos sentiments : une seule parole de l'Evangile leur doit être préférée, il les fera voir si déraisonnables, impertinentes, que vous n'oserez ouvrir la bouche pour en alléguer une seule. Voulez-vous savoir combien vous vous trouverez loin de votre compte? combien vos pensées sont éloignées de la vérité et de la justice? elles le sont autant que la terre est éloignée du ciel. Les pensées de Dieu sont très-véritables, elles sont la vérité même; les voies de Dieu sont très-justes, elles sont la justice même : *Omnes viæ tuæ veritas, omnes viæ ejus judicia* (Ps. 118, 151; Deut. 32, 4). Or, ses pensées et ses voies sont plus

éloignées des vôtres que le ciel ne l'est de la terre; c'est lui qui le dit : *Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, neque viæ vestræ, viæ meæ, quia sicut exaltantur cœli à terra, sic exaltatæ sunt viæ meæ à viis vestris, et cogitationes meæ à cogitationibus vestris* (Is. 55, 8). Vous ne serez pas jugé selon vos pensées, ni selon vos maximes, mais selon les pensées et les maximes de Dieu, et ce avec tant d'exactitude, qu'il n'y a une parole, une syllabe, un trait de plume qui ne soit infailliblement accompli : *Iota unum aut unus apex non præteribit à lege* (Matth. 5, 18); et ce si assurément, que le ciel et la terre manqueront plutôt qu'il n'arrive qu'une seule parole de l'Evangile manque d'être effectuée : *Facilius est autem cœlum et terram præterire quàm unum apicem de lege cadere* (Luc. 16, 17).

Par exemple, vous n'êtes ni blasphémateur, ni adultère, ni larron, ni médisant, mais vous employez votre bien en jeux, festins, danses, luxe en habits et autres superfluités; au lieu d'en soulager les pauvres qui languissent de faim et de misère. Jésus vous dira : *Quod uni ex minimis meis non fecistis, mihi non fecistis;* puis il ajoute : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* S'il disait : *Ibunt mali*, ou *injusti in supplicium æternum*, comme il dit : *Justi autem in vitam*, vous pourriez dire : Je n'ai été ni méchant ni injuste; mais il dit : *Ibunt hi*, c'est-à-dire ceux à qui il aura dit : J'ai eu faim et vous ne m'avez donné à manger : Voilà *Iota unum aut unus apex*, un I et un H qui vous feront votre procès; et afin que ceux qui font de grandes aumônes et sont vicieux ne se flattent, disant : J'ai donné à manger et à boire; il ne dit pas : *Ibunt hi in supplicium, illi autem in vitam*, mais *justi autem*, pour vous apprendre que cela n'est pas assez de faire de grandes aumônes, mais il faut encore être juste et vertueux pour être sauvé. Et c'est le même en la justice des hommes, il ne faut qu'une lettre ou un accent en un contrat pour perdre un héritage; car si un père de famille a deux filles, dont l'aînée qui s'appelle Françoise, est mariée, et la cadette qui se nomme Marie, est encore fille, et qu'il dise en son testament : Je lègue un tel domaine à ma fille mariée; si, après sa mort, la cadette demandait en justice ce domaine, parce qu'elle s'appelle Marie, on lui dirait : Il n'y a pas : Je lègue à ma fille Marie, mais à ma fille mariée; on la rejetterait de sa prétention; entre Marie et mariée, il n'y a différence que d'une lettre et accent et si en la justice des hommes, qui n'est qu'une ombre de celle de Dieu, on considère, on examine, on effectue jusques à une lettre et un accent de la parole des hommes, ne pensez-vous pas qu'en la justice du ciel, on aura égard et on pèsera, on accomplira jusqu'à une lettre et un trait de plume de la parole de Dieu, et une syllabe, une lettre, un accent est capable de nous faire condamner, combien plus tant de paroles, tant de périodes, tant de passages si clairs, si fervents, si exprès que je vous ai cités et tant d'autres que je pourrais alléguer qui condamnent notre vie? Enfin, sans tant de discours, voilà un arrêt irrévocable de la vérité éternelle, que nulle excuse, nul prétexte, nul raisonnement ne saurait ébranler : *Qui non obediunt Evangelio, pœnas dabunt in interitu æternas à facie Domini* (2. Thess. 1, 8):

Ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile, auront des peines éternelles. Comme, au contraire, Jésus dit en saint Marc (10, 29) que si vous vous privez de quelque plaisir ou profit ou honneur pour l'amour de l'Evangile, il vous en donnera cent fois autant en cette vie, non en espèce, mais en prix et en valeur; c'est-à-dire, qu'il vous donnera des grâces, des consolations, des délices spirituelles qui vaudront cent fois autant que ce que vous aurez quitté, et outre cela, il vous promet de vous donner en l'autre monde la vie éternelle. *Amen.*

SERMON VII.

DES MARQUES DE LA VRAIE ÉGLISE, DE LAQUELLE NOUS DEVONS APPRENDRE LES VÉRITÉS DE LA FOI.

Sine fide impossibile est placere Deo.
Sans la foi, il est impossible d'être agréable à Dieu. (HEBR. 11, 6.)

Il est plus que très-assuré que la parole de Dieu, ou écrite ou reçue par tradition, doit être la règle de notre foi : mais parce c'est de l'Eglise que nous devons apprendre quelle est la parole de Dieu et en quel sens il la faut entendre, il importe beaucoup à notre salut de savoir quelle est la vraie Eglise et en quoi elle est différente des fausses. Je désire donc vous faire voir en cette prédication que la seule romaine est la vraie Eglise, parce qu'elle seule a les quatre marques que les saints nous en ont données en leurs symboles. La vraie Eglise est un corps mystiqne, Jésus Notre Seigneur en est le chef, le Saint-Esprit en est le cœur et vous en êtes le cou, ô sainte et bienheureuse Vierge! Comme toutes les humeurs et influences qui découlent du chef aux autres membres du corps passent par le cou, ainsi toutes les grâces et bénédictions qui viennent de votre Fils, l'Eglise les reçoit par votre entremise; ce qui fait qu'elle se prosterne à vos pieds cent et cent fois par jour, et vous salue par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Vera Ecclesia est visibilis, et quatuor proprietatibus cognoscitur, nam est una, sancta, catholica, apostolica.

I. PUNCTUM. — Sola Ecclesia romana est vera, quia una.

II. PUNCTUM. — Sola est sancta.

III. PUNCTUM. — Sola est catholica, quod probatur : 1° Consensu etiam hæreticorum, 2° Rationibus, (A) Quia per totum mundum dispersa, (B) quia toti corpori, non sectis, adhæret.

IV. PUNCTUM. — Sola est apostolica.

CONCLUSIO. — Instructiones morales ex quatuor punctis : Ex 1° Timere excommunicationem; Ex 2° studere nostræ sanctificationi; Ex 3° et conversioni infidelium; Ex 4° obedire prælatis apostolorum successoribus.

EXORDE. — Comme en la tête d'un dragon on trouve quelquefois une pierrerie, à ce que disent les naturalistes, ainsi de la bouche d'un menteur s'échappe quelquefois une vérité. Les hérétiques de

ce temps disent vrai quand ils enseignent à leurs partisans que l'Eglise est invisible, pourvu qu'ils ne l'entendent que de la leur : car ce qui n'est point est invisible, et ce qui n'est que prétendu n'est point, et leur église n'est que prétendue. Mais la vraie Eglise doit être visible, puisque le Fils de Dieu nous adresse à elle : *Dic Ecclesiæ*, puisqu'il nous commande de l'écouter : *Qui Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus* (Matth. 18, 17). Puisque saint Paul dit que les prélats la doivent régir et gouverner, elle ne peut être cachée non plus qu'une ville assise sur une montagne ; elle est aussi visible qu'une lampe allumée posée sur un chandelier, elle est aussi aisée à choisir et remarquer que le soleil entre les astres, dit le texte sacré. Les Apôtres du Fils de Dieu et les Pères du premier concile de Nicée, que les calvinistes reçoivent en leur confession de foi, nous ont donné quatre marques pour la reconnaître. La vraie Eglise, disent-ils, est une, sainte, catholique, apostolique. Suivez-moi avec attention et docilité, et je vous montrerai que ces quatre marques ne conviennent qu'à l'Eglise romaine, c'est-à-dire à l'Eglise de ceux qui reconnaissent l'évêque de Rome pour souverain Pontife.

Premier point. — La première propriété que les philosophes reconnaissent en l'être créé, c'est l'unité : *Ens unum, verum, bonum.* La première perfection que la foi catholique adore en l'être increé, c'est l'unité : *Credo in unum Deum ;* unité d'essence, unité d'opération, unité de repos et d'amour : *Unum est indivisum in se, et divisum à quolibet alio*, dit la philosophie. Cette définition ne convient bien proprement qu'à Dieu seul. Saint Denys Aréopagite l'exprime en peu de paroles, quand il dit que toutes choses sont en Dieu sans division, sans limitation, sans adhérence : *Omnia præhabet unicè, incircumscriptè, separatè*, Θνομενως, ἄσχετως, ἐξήρημενως. En toute créature quelle qu'elle soit, il y a toujours distinction et par conséquent division au moins virtuelle, ou de parties intégrantes, ou de matière et de forme, ou de substance et d'accidents, ou d'acte et de puissance, ou de nature et de subsistance, ou d'essence et d'existence, et chaque partie du composé peut être séparée de l'autre, peut être conservée sans l'autre, ou naturellement ou par l'auteur de la nature. Une partie intégrante peut être sans l'autre, la matière sans la forme, la substance sans les accidents, la puissance sans l'acte, la nature sans la subsistance, l'essence sans l'existence. L'essence de Dieu, au contraire, est si simple, qu'encore qu'elle contienne en soi très-noblement toutes les créatures qui sont et qui peuvent être, il n'y a entre elles ni entre les perfections divines aucune distinction réelle ni formelle, ni virtuelle; tout y est sans mélange, tout y est très-pur, très-simple, très-un, très-incomposé, et même (ce qui est admirable) la fécondité de Dieu ne partage nullement et n'intéresse pas son unité; la pluralité des personnes ne met aucune division en l'unité de l'essence; au contraire, c'est l'unité de l'essence qui est cause de la fécondité, si on peut ainsi parler selon notre petite façon d'entendre; car si le Père éternel ne communiquait à son Fils sa propre essence unique et singulière, il ne produirait pas un Dieu, le Verbe ne serait pas Dieu puisqu'il n'aurait

pas la nature divine : *Indivisum in se, et divisum à quolibet alio. Habet omnia separatè.* Il est infiniment saint et séparé de tout être créé, non par privation, mais par éminence. Il n'y a rien de commun, rien d'univoque entre lui et les créatures : la création, l'incarnation et les autres actions *ad extra*, ne mettent en lui aucune relation réelle au regard de ce qui est hors de lui.

Secondement, si nous le considérons en ses opérations, nous verrons qu'il est un, non-seulement en tant que Dieu, mais en tant que Père; il est principe unique de son Fils bien-aimé, et le Père et le Fils produisant ensemble le Saint-Esprit, ils le produisent, non en diversité, non en pluralité, mais en unité d'origine, concourant comme un seul principe à cette admirable et adorable opération ; et si finalement nous considérons cette Majesté divine, non en son existence ni en ses opérations, mais en son repos, nous la trouverons encore et adorerons en une parfaite unité. Car la doctrine de la foi et les prières publiques de l'Eglise nous enseignent que Dieu a son repos, son règne, son centre en l'unité d'amour, en l'unité du Saint-Esprit : *Vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti.* Dieu donc vivant en unité d'essence, opérant en unité de principe, régnant en unité d'amour, de plusieurs mondes qu'il pouvait créer, n'en a voulu produire qu'un seul, afin de marquer son unité en son ouvrage unique et singulier.

Notre Seigneur disait en l'Evangile : *Quæcumque Pater fecerit, hæc et Filius similiter facit* (Joan. 5, 19), c'est-à-dire, dit saint Bernard, que l'Homme-Dieu imite en l'ordre de grâce ce que son Père a fait en l'ordre de nature; et comme le Père n'a fait qu'un monde, le Fils aussi n'a fait qu'une Eglise qui est son royaume, sa bergerie, son corps mystique. Vous ne trouverez jamais en l'Evangile que le Fils de Dieu ait plusieurs royaumes, plusieurs bergeries, plusieurs corps mystiques, mais toujours un royaume, une seule bergerie, un corps mystique : *Prædicans Evangelium regni* (Matth. 4, 23); *Colligent de regno ejus omnia scandala* (Matth. 13, 41); *Fiet unum ovile et unus pastor* (Joan. 10, 16); *Multi unum corpus sumus in Christo* (Rom. 12, 5). Je demande aux calvinistes : L'Eglise de Genève est-ce la vraie Eglise ? Si elle ne l'est pas, pourquoi la suivez-vous? si elle l'est, celle d'Amsterdam ne l'est pas, celle de Strasbourg ne l'est pas : il n'y a qu'une vraie Eglise, et celles-là sont plusieurs, elles n'ont rien qui les unisse, elles ne dépendent pas l'une de l'autre, elles n'ont pas un même supérieur. Pourquoi est-ce que la ville de Toulouse, de Béziers, de Pézénas sont une même province? parce qu'elles ont un même gouverneur. Pourquoi est-ce que le Languedoc, la Guyenne, l'Auvergne sont un même royaume? parce qu'elles ont un même roi. Pourquoi est-ce que la république de Venise et celle de Gênes sont deux républiques? parce qu'elles ont deux gouverneurs qui ne dépendent point l'un de l'autre. Ainsi l'Eglise prétendue de Genève, de La Rochelle, de Charenton, sont trois diverses Eglises.

Mais parmi les catholiques, plusieurs paroisses sont une même Eglise, parce qu'elles sont sous un même évêque; plusieurs diocèses sont une même Eglise, parce qu'ils sont sous un même archevêque; plusieurs archevêchés sont une même Eglise, parce qu'ils

sont sous un même pape. Les œuvres de Dieu sont bien ordonnées, dit saint Paul. L'Eglise romaine est donc une œuvre de Dieu, puisqu'elle est bien ordonnée ; le Fils de Dieu son époux la compare à une armée bien rangée : *Castrorum acies ordinata;* comme en une armée les soldats sont sous les sergents de bande, les sergents sous les capitaines, les capitaines sous le général, et sans cet ordre, l'armée serait la victime des ennemis ; ainsi en la vraie Eglise, les paroissiens sont sous les curés, les curés sous les archiprêtres ou doyens ruraux, les archiprêtres sous les évêques, les évêques sous les archevêques, les archevêques sous le pape. Parmi les hérétiques il n'y a point de dépendance, rien qui les unisse ; toute l'union qu'ils ont entre eux n'est que pour se liguer contre les catholiques; union, comme celle des renards de Samson, pour mettre le feu à la maison de l'Eglise. Vous me direz : Ce qui nous lie ensemble c'est la foi ; nous sommes unis en même foi. C'est ici où je vous attendais ; il ne faut que lire le livre intitulé : *l'Entremangerie des ministres*, pour voir leurs dissensions ; il ne faut que lire Florimond de Remond, il ne faut qu'interroger ceux qui ont les œuvres de Luther, de Calvin, de Zuingle, pour savoir la guerre qu'ils se font, et ce en des points de très-grande conséquence. Il n'est rien de si important à la foi que de savoir quels sont les livres canoniques, desquels on doit apprendre les vérités chrétiennes, et ils n'en sont pas d'accord entre eux. Calvin dit que l'épître de saint Jacques est une Ecriture sainte et canonique ; Luther s'en moque et dit que c'est une belle épître de paille. Ces années passées on reprocha aux hérétiques de France qu'il n'est pas permis de communiquer au fait de la religon avec une église qui est en erreur, et qu'ils reçoivent néanmoins à Charenton les luthériens, qui, selon eux, sont en erreur, puisqu'ils tiennent que le corps de Jésus-Christ est en l'Eucharistie, et les calvinistes maintiennent qu'il n'y a que la figure. Les ministres de Charenton répondant à cette objection, dirent qu'il est permis de communiquer avec une église qui est en erreur sur des points de petite conséquence, comme celui de l'Eucharistie : comme si c'était un article de peu d'importance de savoir s'il faut adorer ce qui est en la cène ou non, s'il faut être idolâtre en l'adorant, ou impie en refusant de l'adorer ; quel aveuglement ! Cette autre batterie des hérétiques est l'accomplissement de ce que Dieu disait par Isaïe : *Concurrere faciam Ægyptios adversus Ægyptios* (Isaï. 19, 2) : Je permettrai que les Egyptiens combattront contre les Egyptiens ; au lieu que si vous allez à Paris, à Madrid, à Cracovie, à Rome, vous verrez qu'on y enseigne la même doctrine chrétienne, on y fait le même catéchisme. Et n'y a-t-il pas, me dira-on, en l'Eglise catholique les Thomistes, les Scotistes et autres semblables partis qui se disputent continuellement ? Oui, mais ce n'est qu'en des points de philosophie, en des questions de raisonnement humain ; ès articles qui ont été décidés par l'Eglise, tous sont d'un commun accord, pas un ne contredit, pas un ne les met en controverse.

Deuxième point. La seconde marque de la vraie Eglise. C'est la *sainteté;* ce n'est pas à dire que tous ceux qui y sont soient saints,

car elle est le champ du père de famille, où l'ivraie est mêlée avec le bon grain (Matth. 13, 26) ; elle est sa grange, où la paille est avec le bon grain (Matth. 5, 12); elle est sa maison, où il y a des vaisseaux d'ignominie avec des vaisseaux d'honneur (Rom. 9, 21) elle est le filet qui pêche de bons poissons et de mauvais (Matth. 13, 47); elle est l'arche du vrai Noé, où il y a des animaux purs et immondes (Genes. 7, 2). Mais, c'est qu'en la vraie Eglise, il y a des moyens de se sanctifier, des voies par lesquelles on peut acquérir la sainteté ; on la demande, et on l'obtient de Dieu par les sacrifices ; elle se donne par les sacrements ; elle se conserve par l'observation des commandements de Dieu ; elle s'augmente par la pratique des bonnes œuvres, et les huguenots ont interdit toutes ces voies ; ils ont aboli parmi eux le sacrifice de la messe, en quoi ils montrent qu'ils sont les précurseurs de l'antechrist qui bannira, s'il est possible, le sacrifice continuel : *Juge sacrificium*, comme dit le prophète Daniel (8, 11).

Ils ont mutilé les sacrements; de sept que le Fils de Dieu a institués, ils n'en ont retenu que deux : le baptême et l'Eucharistie qu'ils ont rendus presque inutiles; car ils disent que le baptême n'est pas nécessaire aux enfants; et ils les privent souvent de ce remède si important sur le caprice d'un ministre qui, ne voulant prendre la peine d'aller exprès en leur temple, dit que l'enfant sera sauvé par la seule foi de ses parents, contre la parole claire et formelle du Fils de Dieu qui, craignant qu'on ne l'entendît pas bien, l'a dit deux fois en un même lieu : *Si quelqu'un n'est régénéré d'eau et du Saint-Esprit, il n'entrera pas au royaume des cieux* (Joan. 3, 5). Ils ont encore plus maltraité l'Eucharistie que le baptême. Au lieu de la présence réelle et royale de Jésus Notre Seigneur, source de toute sainteté, qui sanctifie nos corps et nos âmes en ce sacrement, ils n'ont en leur cène qu'un morceau de pain, sacrement vide et inefficace qui ne contient pas ce qu'il signifie.

Quant aux commandements de Dieu, outre qu'ils ne chantent en leur prêche que ceux que Moïse a donnés, non ceux que Jésus a ajoutés pour sanctifier son Eglise, comme je vous ai montré autrefois [1]. Ils disent qu'ils sont impossibles, même avec la grâce de Dieu : ce sont leurs propres termes dans le catéchisme qu'ils enseignent à Genève et à Charenton. Et quel est l'homme de bon sens qui veuille entreprendre d'exécuter ce qu'il juge lui être impossible ? Quel est l'homme parmi eux qui se veuille mettre en peine de pratiquer les bonnes œuvres, quand il croit selon leurs maximes qu'elles n'ont point de mérite, qu'elles ne servent de rien pour obtenir des récompenses, qu'elles sont devant Dieu comme un linge sale, que la seule foi vous met en voie de salut, qu'il n'y a point de différence, ni d'inégalité de gloire parmi les saints ? Que si vous croyez en Jésus-Christ, et embrassez sa rédemption, vous êtes aussi assuré d'être sauvé que la Vierge, et d'être aussi haut en paradis que saint Jean-Baptiste; contre ce qui est écrit : *Dieu rendra à chacun selon ses œuvres* (Matth. 16, 27) ; *Consacrez à Dieu vos corps, une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu* (Rom. 12, 1);

[1] En la 2e partie du Ier Cours de Mission, sermon 7e.

Ses commandements ne sont pas trop pesants (1. Joan. 5, 3) ; *Mon joug est suave, et ma charge légère* (Matth. 11, 30). *Si quelqu'un a la foi et ne fait pas les œuvres, sa foi le pourra-t-elle sauver* (Jac. 2, 14)? Quand j'aurais une si grande foi que je vinsse à transporter les montagnes, si je n'ai la charité, je ne suis rien. Comme une étoile a un éclat différent de l'autre, ce sera de même en la résurrection.

Quelle sainteté donc peuvent avoir ceux qui n'ont point de sacrifices pour l'obtenir de Dieu, point de sacrements efficaces pour la recevoir, point de possibilité à obéir aux commandements de Dieu pour la conserver, point de bonnes œuvres pour la cultiver et augmenter? Aussi ils n'ont jamais eu la hardiesse de dire : Saint Calvin, saint Luther, saint Bèze, comme ils disent saint Grégoire, saint Bernard, saint Charles, qu'ils avouent avoir été de l'Eglise romaine; et l'expérience montre qu'il n'est rien de si saint, rien de si vertueux et parfait, rien de si dévot envers Dieu, de si charitable envers le prochain, de si sobre, chaste et modeste, qu'une âme qui vit entièrement selon les maximes et les instructions de l'Eglise catholique.

Troisième point. — 1° Ce nom de *catholique* est la troisième marque qui convient si indubitablement et irréprochablement à l'Eglise romaine, que ses adversaires mêmes ne la lui peuvent disputer. Si à Bergerac ou à La Rochelle on veut savoir combien il y a de bourgeois catholiques; si à Castres, en la chambre de l'édit, on veut savoir combien il y a de conseillers catholiques, on ne compte point les calvinistes, mais les papistes. Si étant à la porte de Genève ou de Londres on vous demande qui vous êtes, et si vous répondez que vous êtes catholique, ils entendent aussitôt que vous n'êtes pas de leur religion. C'est l'argument que saint Cyrille de Jérusalem (*Catechesi.* 18) et saint Augustin : *Contra Epistolam fundamenti*, cap. 4) faisaient déjà de leur temps. Allez, disaient-ils, en toutes les villes où il y a des hérétiques, demandez où est l'église des catholiques, pas un hérétique ne vous montrera son temple, tous vous montreront l'église où s'assemblent ceux de la religion romaine. Saint Pacien a fort bien dit : *Nomen mihi Christianus, cognomen catholicus, illud appellat, hoc distinguit;* la seule Eglise romaine a le surnom de *catholique*, elle seule en a l'effet, elle seule, dit Vincent de Lérins, est reçue et embrassée toujours de tous et en tous lieux : *Semper ab omnibus, ubique.*

2° (A) Mais souvenez-vous que ces quatre marques dont je traite ici nous distinguent des sectes hérétiques, non des juifs, ni des payens ou autres infidèles; ce qui nous distingue d'eux, c'est le baptême et le culte d'un seul Dieu et de Jésus-Christ; mais les Apôtres ayant prévu qu'il y aurait parmi les chrétiens plusieurs sectes hérétiques, pour les faire reconnaître et les distinguer des orthodoxes, ils n'ont pas dit comme les calvinistes; ceux-ci disent : La vraie Eglise est celle qui enseigne la bonne doctrine, la pure parole de Dieu; vous dites vrai, mais de donner cela comme une marque pour la reconnaître, c'est se moquer, c'est *petitio principii;* c'est comme si un étranger venant à Toulouse pour avoir quelque

dispense, vous demandait où se tient monsieur l'archevêque? et si vous lui répondiez : Il se tient en l'archevêché; Et où est l'archevêché? C'est où se tient monsieur l'archevêque; ce serait se moquer de lui. J'ai besoin de savoir la bonne doctrine, je vous demande : Où est-ce qu'elle s'enseigne? vous me répondez : C'est en la vraie Eglise. Et quelle est la vraie Eglise? C'est celle qui enseigne la bonne doctrine. Allez, vous êtes des moqueurs. Les Apôtres n'ont pas dit comme vous; ils ont dit : Suivez l'Eglise catholique, qui est reçue depuis plus longtemps, de plus de personnes, en plus de lieux : *Semper, ab omnibus, ubique.* Dounez-vous la patience de lire les Annales de Baronius, ou les Œuvres de Bellarmin, ou la Chronologie de Gaultier, vous verrez que depuis les Apôtres, de siècle en siècle, on a tenu en l'Eglise les mêmes articles de foi que le pape enseigne à présent. Calvin avoue que, pendant les quatre premiers siècles, l'Eglise romaine était la vraie Eglise : si celle de maintenant était nouvelle, il faudrait montrer quel a été le premier auteur de cette nouveauté, quel dogme il a enseigné de nouveau, en quel temps, en quel lieu, quel a été le petit nombre auquel les autres se sont associés, qui est-ce qui s'y est opposé? Cela se peut aisément remarquer en tout notable changement de religion, et on ne le saurait montrer en la foi de l'Eglise romaine.

Tous ceux qui se sont convertis à la foi se mettant au giron de l'Eglise, ont toujours choisi la romaine. Les hérétiques ne convertissent point d'infidèles, et n'ont jamais étendu l'empire de Jésus au moindre canton de la terre; tout ce qu'ils savent faire, c'est de traverser la publication de l'Evangile au Nouveau-Monde et pervertir s'ils peuvent, en celui-ci, ceux qui sont déjà convertis. Florimond de Remond rapporte que quelques ministres de France firent un jour une conspiration d'aller prêcher l'Evangile aux infidèles; quand ils furent sur le point de démarrer, tous se dédirent et débandèrent : l'embarras des femmes, des enfants et du ménage empêcha ce dessein, tout s'en alla en fumée.

Il faudrait se pocher les yeux et jeter au feu toutes les histoires tant ecclésiastiques que séculières, pour ne pas avouer que la seule Eglise romaine a été étendue en tous les lieux où Jésus est adoré, et qu'aucune secte d'hérétiques n'a jamais eu l'exercice public de sa religion par tout le monde. L'hérésie est comme un torrent qui vient à grosses ondées et fait beaucoup de bruit au commencement, mais se tarit en moins de rien. L'Eglise romaine est comme une vive source qni n'est au commencement que comme un ruisseau, mais devient ensuite un gros fleuve qui ne s'arrête point jusques à ce qu'il se soit rendu au sein de la mer qui est son centre. Comme le sarment qui est sec et retranché du cep de la vigne, demeure où il tombe sans jamais se provigner; ainsi toute hérésie qui fait bande à part et se divise de l'union des fidèles, ne s'étend jamais par tout le monde; mais l'Eglise catholique, comme un cep vivant et animé, se provigne et dilate ses branches aux quatre coins de la terre : *Extendit palmites suos usque ad mare, et usque ad flumen propagines ejus* (Psal. 79, 12). Les sectes de Nestorius, d'Eutychès, des Monothélites étant nées en l'Orient, ne se sont point étendues en l'Occident; celles de Calvin,

de Luther, d'Œcolampade ayant commencé en l'Occident, n'ont jamais vu l'Orient. De quatre parties qui sont au monde, la seule Europe connaît les calvinistes; l'Asie, l'Afrique, l'Amérique n'en ont point que quelques Hollandais et Anglais qui y vont pour trafiquer; et en Europe on abhorre Calvin, en Espagne, en Italie, en Savoie et en Lorraine; au lieu que vous lirez en saint Irénée (lib. 1, cap. 3), dans Tertullien (*contra Judæos*, cap. 3), en saint Cyprien (*de Unitate Eccles.*), en saint Athanase (epist. 78 et 80) que déjà de leur temps l'Eglise catholique était en toute la terre connue, et ce en suite de ce que David en avait souvent prédit, disant que le règne et l'empire de Jésus, c'est-à-dire la vraie Eglise, s'étendrait par toute la terre : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (Psal. 2, 8). *Dominabitur à mari usque ad mare, et à flumine usque ad terminos orbis terrarum* (Psal. 71, 8). *Confitebor tibi in Ecclesiâ magnâ* (Psal. 34, 18).

Sur quoi il est bon que les prêtres soient avertis de ne se pas méprendre en un passage de saint Jérôme, qui est dans le Bréviaire au second nocturne de la fête de saint Damase, le onzième de décembre, où nous lisons que le monde s'étonna de se voir arien : *Ingemiscens orbis terrarum se Arianùm esse miratus est;* ce n'est pas qu'il y eût alors, ni qu'il n'y ait jamais eu en l'Eglise plus d'évêques hérétiqnes que de catholiques, vu qu'en ce même siècle furent assemblés les deux conciles d'Arles composés d'un très-grand nombre d'évêques catholiques. Voici donc comme se doivent entendre les susdites paroles, comme nous l'apprenons de Sévère (lib. 2 *histor.*) et de saint Athanase (epist. *ad Africanos*).

L'an 359, en la ville d'Armini, se tint un concile de plus de quatre cents évêques occidentaux, la plus grande partie catholiques, à la sollicitation de l'empereur Constance, arien, qui les pensait induire par son autorité à trahir la foi du grand concile de Nicée; mais tant s'en faut qu'ils le fissent, qu'au contraire ils proclamèrent de nouveau la doctrine de Nicée, condamnèrent comme hérétiques Ursace et Valens, qui voulaient qu'on ôtât le mot de *consubstantiel;* envoyèrent des légats à l'empereur, qui était alors à Smyrne, pour lui notifier les arrêts du concile et le prier, de la part de tous les évêques, leur permettre de retourner en leur diocèse, vu que le concile était conclu. Ursace et Valens prirent la poste, arrivèrent à l'empereur plus tôt que les légats, lui remontrèrent que le concile l'avait méprisé, n'ayant voulu signer la confession de foi de Sa Majesté, le mirent en si grande colère contre le concile, qu'il ne voulut voir, ni écouter ses légats; mais les ayant fait attendre fort longtemps, s'excusa sur un voyage qu'il avait à faire contre les barbares, et ne permit pas aux évêques de retourner en leur diocèse, les voulant mater par l'ennui de cette longue absence. Là-dessus il envoie au concile un ministre d'Etat, nommé Taurus, qui, par prières, menaces, importunité, leur persuade de condescendre en quelque chose à la volonté de l'empereur pour le bien de la paix, de rejeter le mot de *consubstantiel*, qui était la pomme de discorde, et de signer une confession de foi qu'on disait avoir faussement été approuvée par les évêques orientaux assem-

blés en même temps en Séleusie. Cet écrit était captieux, et fait artificieusement, contenant cette proposition : *Le Verbe divin n'est pas une créature comme les autres.* Les évêques, ennuyés par la longueur du temps (car ils avaient demeuré là plus de sept mois, et en temps d'hiver), ne s'apercevant de la fraude qui était en la proposition, se laissèrent aller à la soussigner. Sitôt qu'elle fut soussignée, les ariens en firent trophée, dirent qu'ils avaient gain de cause, que le concile avait rejeté les noms de *substance* et de *consubstantiel*, dont il n'y avait aucune mention dans ce papier, et avait avoué que le Verbe est créature, non comme les autres, mais première et principale. Mais cela ne fait rien contre la foi; car, premièrement, le concile était déjà rompu, il l'avait déclaré par ses légats envoyés à l'empereur; plusieurs évêques s'étaient retirés : Vincentius, évêque de Capoue, qui y avait présidé de la part du pape Libère, n'y était plus. En second lieu, les évêques ne soussignèrent pas cette proposition au sens que l'entendaient les ariens, mais au sens qu'elle peut être entendue sainement, comme ils déclarèrent en un concile assemblé à Rome incontinent après cette surprise. Ainsi, quand saint Jérôme dit que l'*univers s'étonna de se voir arien*, c'est-à-dire que les évêques du concile s'étant aperçus de l'équivoque de la proposition, connurent qu'ils avaient signé un papier par lequel on les pourrait convaincre d'être ariens contre leur gré.

Les calvinistes font deux objections qui me semblent si impertinentes, que je ferais conscience de m'y arrêter s'ils ne les avaient souvent en bouche. Que savez-vous, disent-ils, peut-être qu'il y a grand nombre de personnes en Italie, en Espagne et ailleurs qui sont de notre religion en leur cœur; mais ils ne l'osent pas témoigner, craignant l'Inquisition? Pauvre homme! comment seraient-ils de votre religion, vu qu'ils n'en ont jamais été instruits, et ne savent ce que c'est? et à ce compte on pourrait dire que la secte des ariens et autres semblables sont universelles, puisque nous ne savons pas si plusieurs personnes les croient en leur intérieur; et quand même grand nombre de personnes seraient de votre religion en leur cœur, elle ne serait pas pourtant universelle : les Apôtres mettant en leur Symbole ce mot de *catholique* ou *universelle*, nous ont voulu donner une marque visible, palpable, sensible. Suivez l'Eglise universelle, c'est-à-dire celle dont on fera exercice public plus universellement.

Si allant à Paris pour un procès, je vous disais : J'ai besoin d'un avocat, enseignez-moi où j'en pourrai trouver, et comment je les pourrai connaître? Et si vous me répondiez : Allez au palais, ceux qui sont les plus savants sont les avocats; vous vous moqueriez de moi : Je ne suis pas dans leur tête pour connaître quels sont les plus savants, il me faut donner une marque sensible. Eh bien! ce sont ceux qui portent un tel bonnet, une telle robe. J'ai besoin de connaître l'Eglise, pour apprendre d'elle ce qui est de mon salut. Si les Apôtres m'avaient dit : La vraie Eglise est celle qui a plus de gens qui croient en elle, ils se seraient moqués de moi; je ne suis pas en leur cœur pour savoir s'ils croient ou non, il faut qu'ils m'aient donné une marque évidente et extérieure que chacun

puisse aisément reconnaître : c'est celle dont on fait l'exercice public en plus de lieux de la chrétienté.

Mais le Fils de Dieu a dit à son Eglise : Ne craignez point, petit troupeau ; c'est l'amusement dont les ministres consolent leurs frères en Jésus-Christ sur le déchet de leur synagogue qui se diminue tous les jours. Pauvres gens! ne voyez-vous pas que Jésus parlait à l'Eglise d'alors qui, étant en son commencement et comme en son enfance, était petite, mais qui est devenue grande et s'est avancée comme l'aurore, ainsi qu'il est dit au Cantique; c'est comme si vous disiez à un homme de soixante ans : Venez çà petit garçon ; et quand il s'en formaliserait : Je vous appelle ainsi, parce que je me souviens qu'il y a cinquante ans que votre père vous parlait de la sorte. Ils font comme les Donatistes, dont saint Augustin disait : *De paucitate gloriantur, et multitudinem affectant :* Ils se vantent d'être le petit troupeau, et, sortant de leur prêche, ils vont en troupe par les rues pour faire croire qu'ils sont en grand nombre.

(B) Ce mot de *catholique* a encore une autre étymologie qui montre que la seule Eglise romaine possède à bon droit ce titre, χαθὰ ὅλον, *circa totum.* Les Apôtres prévoyant que plusieurs se sépareraient de l'Eglise, nous ont dit : Ne suivez pas ceux qui font bande à part, tenez-vous au tout et au gros : comme les soldats fidèles ne suivent pas ceux qui se débandent, mais se tiennent au gros de l'armée, c'est-à-dire à la compagnie de ceux qui suivent le connétable ou le général.

Quatrième point. — La quatrième et dernière marque de la vraie Eglise, c'est qu'elle doit être *apostolique*, c'est-à-dire descendue des Apôtres, envoyée comme les Apôtres; car apôtre veut dire envoyé; personne ne peut parler de la part de Dieu s'il n'est envoyé de lui : *Quomodò prædicabunt nisi mittantur?* Le Fils de Dieu même n'est venu au monde que par mission et envoi de son Père : *Misit Deùs Filium suum.* Il y a deux sortes de mission : une ordinaire, l'autre extraordinaire; l'ordinaire, c'est lorsque vous êtes envoyé de ceux que Dieu a envoyés, ou que vous êtes descendu de succession en succession de ceux que Dieu a établis; ainsi Jésus disait au peuple : *Faites ce que les Scribes et Pharisiens vous diront, parce qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse* (Matth. 23, 2), c'est-à-dire qu'ils lui ont succédé. La mission extraordinaire est quand Dieu suscite quelqu'un et l'envoie immédiatement, et lors il faut qu'il montre son mandement, ses bulles et patentes qui sont les miracles, ou bien on ne le doit pas croire; autrement il faudrait recevoir Mahomet ou quelque autre hypocrite qui dirait que Dieu l'a envoyé. Jésus disait des juifs : *Si je n'eusse fait les œuvres que j'ai faites parmi eux, ils ne commettraient point de péché en me répudiant, mais ils n'ont point d'excuse.*

Si un courrier allait en une ville frontière dire, de la part du roi, qu'on tienne jusques à minuit les portes ouvertes, parce que Sa Majesté y doit arriver à cette heure-là, on lui dirait : Montrez les lettres du roi, à faute de quoi on fermerait les portes; et quand bien le roi demeurerait dehors, il ne le trouverait pas mauvais, il

y aurait belle excuse. Calvin, Luther, Bèze, ne sont pas envoyés de Dieu extraordinairement : où sont leurs patentes? où sont leurs miracles? Ils avouent qu'ils n'en peuvent faire, et qu'il ne s'en fait plus, non pas en leur église prétendue, mais très-souvent en la romaine. Qui est-ce qui peut reprocher ceux qui se font si souvent à Riom en Auvergne, à Troyes en Champagne et en tant d'églises où la Vierge se fait honorer? Calvin et Luther n'ont pas aussi la mission ordinaire : à qui ont-ils succédé? quel est l'évêque ou le prélat qui les a envoyés? au lieu qu'on vous fera voir en toutes les histoires et chronologies que saint Lin succéda à saint Pierre en la chaire de Rome; à saint Lin, saint Clet, saint Clément, saint Anaclet, saint Evariste, et ainsi consécutivement jusques à Urbain VIII, et de même des autres chaires patriarcales et épiscopales.

Conclusion. — 1° Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent ayant été contre les hérétiques, je ne vous dois pas congédier sans vous proposer quelques instructions morales pour les catholiques, tirées des quatre propriétés de la vraie Eglise. En premier lieu, elle est une, non-seulement par unité de foi, de chef, de sentiments, mais par union de charité, par alliance et considération spirituelle, par communication de bonnes œuvres et de prières : *Sanctorum communionem*. Comme les membres d'un même corps ont sympathie et correspondance mutuelle, comme en une famille où tous les enfants sont en communauté de biens, celui qui est au berceau participe aux fruits du travail de son frère qui va trafiquant çà et là; ainsi nous sommes participants des mérites et prières les uns des autres : *Particeps ego sum omnium timentium te* (Psalm. 118, 63). Nous sommes donc ennemis de nous-mêmes, si nous sommes envieux du bien spirituel de notre prochain, et marris de ce qu'il est dévot, vertueux, assidu aux bonnes œuvres : car si nous en étions bien aises, nous en aurions du profit sans travail : d'où vous apprendrez aussi en passant que l'excommunication est un plus grand mal que vous ne pensez, puisqu'elle vous prive d'un si grand bien. Sant Antonin, archevêque de Florence, était fort réservé à donner des lettres monitoires, quelqu'un s'en plaignant à lui, il se fit apporter un pain blanc et prononça sur lui les paroles de l'excommunication, le pain devint noir comme un charbon; ayant prononcé les paroles de l'absolution, il devint blanc comme auparavant. Les créatures, même irraisonnables, la redoutent, encore que ce ne soit pas proprement excommunication, mais malédiction qu'on jette sur elles. Saint Ambroise, invectivant contre ceux qui font du bruit en l'église, dit qu'un saint prêtre étant importuné pendant l'office divin du croassement des grenouilles qui étaient en un marais là auprès, leur commanda de se taire, ce qu'elles firent sur-le-champ, et depuis ce temps-là ne furent plus entendues. Les grenouilles obéissent au prêtre et les chrétiens ne lui obéissent pas, dit ce grand docteur. Je me veux servir d'un semblable argument.

En certains diocèses, comme en celui de Besançon, quand il y a grande quantité de chenilles, hannetons, souris ou autres bes-

tioles qui ravagent les fruits de la terre, on présente requête au grand-vicaire; il envoie des lettres au curé, lui mandant d'aller en procession au lieu où il y a plus grand nombre de ces bestioles, et leur commander, de la part de l'Église, de mourir ou de se retirer en un lieu désert qu'on leur assigne : plusieurs paysans m'ont dit, avec beaucoup de sincérité : Retournant de la procession, quelquefois nous ne marchions que sur des chenilles mortes; autres fois nous voyions les souris passer l'eau pour aller au lieu qui leur était marqué; et à présent les enfants de l'Eglise ne craignent point ses malédictions, laissent publier deux et trois fois des monitoires sans obéir à ce qu'on leur commande, se moquent de l'excommunication, disant, quand on la fulmine, qu'il ne faut que baisser la tête et qu'elle passe par-dessus. Savez-vous bien ce que c'est que d'être excommunié? C'est être livré au diable, c'est être maudit de l'Eglise, c'est comme si tous les évêques et prélats du monde vous donnaient leur malédiction; malédiction si sévère, que, comme a remarqué saint Bernard en l'office du saint vendredi, l'Eglise prie pour les juifs, pour les payens et pour les autres plus grands pécheurs, mais elle ne prie point pour les excommuniés : *Maledictio matris eradicat fundamenta domus* (Eccli. 3, 11). La malédiction qu'une mère donne à ses enfants ruine les fondements d'une famille; à plus forte raison la malédiction de la mère spirituelle, d'une mère si sage et si sainte que l'Eglise.

2° Elle est sainte en son chef, qui est le Saint des saints; sainte ès instructions qu'elle donne, sainte ès commandements qu'elle fait, sainte ès sacrements qu'elle administre; ses enfants doivent être saints : c'est ainsi que les chrétiens sont appelés dans les épîtres des Apôtres pour le moins vingt-deux fois, parce que c'est leur état, leur vocation, leur profession, ils l'ont promis au baptême : c'est un grand bonheur d'être en la vraie Eglise; il est nécessaire pour être sauvé, mais il ne suffit pas. Le Fils de Dieu dit en l'Evangile : *Ne pensez pas que tous ceux qui me disent : Maître! Maître! entrent au royaume des cieux, celui-là seul y entrera qui aura fait la volonté de mon Père.* Quelle est sa volonté? son Apôtre le dit : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra* (1. Thessal. 4, 3). La volonté de Dieu est que vous vous rendiez saints, que vous viviez saintement, vous abstenant d'impureté et de tout autre crime, de peur de mettre une difformité au corps mystique de l'Eglise, et vous rendre indignes d'être enfants de cette mère, qui est sainte : *Sanctam Ecclesiam catholicam.*

3° Ce qui sert beaucoup à la rendre entièrement universelle, reçue de tous et en tous lieux, c'est le service de ses enfants et la piété des hommes apostoliques qui portent l'Evangile au Nouveau-Monde, le zèle des âmes dévotes qui travaillent en cet hémisphère à la conversion des hérétiques. Si les catholiques étaient aussi zélés en la vraie religion que les huguenots en la fausse, il n'y aurait point tant d'hérétiques. Quand un père de famille, un homme d'autorité, un seigneur de village, est affectionné à la foi et au gain des âmes, il s'y adonne, il en convertit plus que les prédicateurs; car les hérétiques n'assistent point, ou rarement, à nos prédications; et les ministres leur ont donné si grande aver-

sion des prêtres, les leur ont dépeint si vicieux et si noirs, qu'ils ne croient rien de ce que nous disons, au lieu que, quand vous leur parlez en particulier, familièrement, avec affection, ils vous tiennent moins suspects, vous avez plus d'ascendant sur leur esprit, et quand vous en convertissez un, peut-être que vous gagnez à Dieu plus de cinq cents âmes; car, si celui que vous convertissez demeurait en son hérésie, ses enfants seraient hérétiques, et les enfants de ses enfants, et ses arrière-neveux jusques à la trentième génération; et si vous gagnez les âmes des autres, à plus forte raison la vôtre; Dieu ne permettra pas qu'ayant été son coadjuteur à sauver les âmes, vous perdiez la vôtre.

Enfin, l'Eglise romaine étant *apostolique*, est descendue des Apôtres. Souvenons-nous que Jésus disait aux Juifs : *Les Scribes et Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, faites tout ce qu'ils vous diront;* à plus forte raison nous devons obéir à nos prélats, qui sont assis en la chaire de saint Pierre et des autres apôtres, c'est à eux qu'il a dit : *Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise me méprise* (Luc. 10, 16) : c'est à eux que le Docteur des gentils a dit : *Dieu vous a faits évêques en son troupeau, pour régir et gouverner son Eglise* (Heb. 13, 17); c'est d'eux que le même Apôtre nous dit : *Obéissez à vos prélats, et leur soyez soumis. Celui qui résiste à la puissance supérieure s'acquiert la damnation* (Rom. 13, 2). Vous vous engagez donc à la damnation si vous ne gardez les fêtes, les jours de jeûne et les autres observances que l'Eglise commande. C'est de cette Eglise que notre Sauveur a dit : *Celui qui ne l'écoute doit être tenu comme un payen et comme un publicain.* C'est cette Eglise que saint Paul appelle *la colonne et l'appui de la vérité* (1. Tim. 3, 15); c'est cette Eglise, dont saint Cyprien nous avertit que nous la devons avoir pour mère, si nous désirons que Dieu soit notre Père, qu'il nous caresse comme ses enfants et nous fasse héritiers de son royaume céleste. *Amen.*

SERMON VIII.

DES EFFETS DE LA FOI AVANT L'INCARNATION, EN L'OBÉISSANCE D'ABRAHAM.

Fide Abraham obtulit Isaac.
Par la foi, Abraham offrit son fils Isaac. (HEBR. 11, 17.)

Si quelqu'un disait à l'Eglise catholique ce que l'apôtre saint Jacques dit à chacun de nous : *Montrez-moi votre foi par les œuvres*, elle pourrait faire voir que la foi a produit au monde des effets admirables et prodigieux qui ont été de grande édification aux hommes et de grande admiration aux anges. Nous les pouvons considérer en la loi ancienne et en la loi nouvelle : en la loi ancienne, le plus signalé et merveilleux exemple est celui d'Abraham, qui est appelé le *Père des croyants*, que nous contemplerons aujourd'hui; en la loi nouvelle, le plus remarquable, c'est la

vie des premiers chrétiens, que nous admirerons demain, Dieu aidant. La foi du saint patriarche Abraham a été excellente, mais elle n'a pas été si grande, ni si méritoire que la vôtre, ô sainte et bienheureuse Vierge! Il a mérité par sa grande foi de recevoir les promesses du Messie : vous avez mérité de recevoir le Messie, et même de le concevoir; il a mérité que son sein soit la retraite des âmes choisies quand elles sortent de cette vie : vous avez mérité que votre sein immaculé ait servi de retraite au Saint des saints quand il entra en ce monde. Nous le bénissons en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Cùm Deus neminem tentet, quomodo tentavit Abraham?

I. Punctum. — Circumstantiæ, ob quas præceptum Dei ad Abraham erat difficile : 1° Quid præceperit? 2° Cui? 3° Quis id præceperit?

II. Punctum. — Abrahæ obedientia : 1° Cœca, 2° Vera et efficax, 3° Perseverans, 4° Perfecta.

III. Punctum. — I. Præmia hujus obedientiæ : 1° Isaac ei redditur sanctior quàm antea, 2° Prosperitas temporalis, 3° Abraham fit Pater Christi et credentium. — II. 1° Exhortatio ad imitandum Abraham, 2° Ad amplectenda ardua pro Christo.

Exorde. — Bienheureux *celui qui souffre la tentation!* dit l'apôtre saint Jacques au chapitre 1er de son épître catholique et universelle. Si jamais homme a souffert une grande tentation en sa vie, ç'a été le patriarche Abraham; car c'est Dieu même qui a fait cette tentation, et tout ce que Dieu fait est toujours très-grand : *Magna opera Domini, tentavit Deus Abraham.* Il est vrai que le même Apôtre dit au même lieu que Dieu ne tente personne; mais saint Thomas (*in Comment. hujus loci*) après saint Augustin (ep. 146 *ad Consentium, sub finem*), accorde ces deux passages, qui semblent contraires, nous avertissant qu'il y a deux sortes de tentations, une intérieure et diabolique, qui tend à nous décevoir; l'autre intérieure et divine, qui tend à nous éprouver. Le diable nous tente pour nous faire commettre le péché; Dieu nous tente pour nous faire pratiquer la vertu : le démon nous tente en nous suggérant de mauvaises pensées, pour dérégler nos passions; Dieu nous tente en nous fournissant le sujet d'exercer quelques belles actions. C'est de la première tentation que saint Jacques dit : *Intentator malorum est, Deus autem neminem tentat :* Dieu ne tente personne; c'est de la seconde tentation qu'il est dit en la Genèse que Dieu tenta Abraham.

Vous m'objecterez peut-être en passant, ou ce saint personnage connaissait évidemment que c'était une révélation divine, ou il ne le connaissait pas évidemment. S'il ne le connaissait pas évidemment, comment ne s'en défia-t-il pas? comment est-ce qu'il ne se douta que c'était illusion? comment ne craignit-il pas d'être trompé en une affaire de telle importance? S'il connut évidemment que c'était révélation divine, il n'en pouvait avoir la foi. L'évidence et la foi sont incompatibles, à ce que dit la théologie. Ce n'est pas foi, mais science, où il y a manifeste évidence : *Fides est credere quod non vides. Argumentum non apparentium.* Je réponds à cela qu'il connut évidemment, certainement et sans en pouvoir aucu-

nement douter que c'était une révélation divine, et néanmoins il eut véritablement la foi, parce que la révélation est bien nécessaire à la foi, mais elle n'est pas l'objet de la foi à l'entendement du fidèle : *Conditio sine quâ non;* ainsi que l'application du bois au feu est une condition nécessaire à ce que le feu agisse sur le bois et le brûle. Ou si vous êtes de l'opinion de ceux qui tiennent que la révélation entre en l'essence de l'objet, je vous dirai qu'encore qu'elle soit évidente, c'est assez pour faire la foi, que la chose révélée soit obscure, et qu'Abraham eût la foi, parce qu'encore qu'il connût évidemment que Dieu lui faisait tel commandement, la chose commandée ne lui était pas évidente, mais plutôt directement contraire à toute apparence humaine. Ainsi qu'on dit en théologie que le premier ange, le premier homme, les prophètes, les Apôtres eurent la vraie foi; parce qu'encore qu'ils connussent évidemment que Dieu leur révélait quelque vérité, ils ne connaissaient pas évidemment la vérité qui leur était révélée. En cette révélation faite à Abraham, nous avons trois choses à considérer. En premier lieu, les circonstances qui rendaient le commandement de Dieu très-difficile. En second lieu, les circonstances qui ont rendu la foi et la fidélité d'Abraham très-héroïque. En troisième lieu, les récompenses qu'il a méritées par une action si vertueuse. Souvenez-vous que j'ai emprunté tout mon discours de saint Ambroise (lib. 1 *de Abraham*, cap. 8), de saint Chrysostome (Hom. 47 *in Genes.*), de saint Augustin (Serm. 72 *de Tempore*), d'Origène, Rupert et autres Pères qui ont écrit sur la Genèse.

Mais, de peur que quelque esprit faible ne fasse mauvais usage de ce que je dirai, il est bon d'être averti que depuis l'incarnation et ascension de Jésus, Dieu ne fait plus de commandements aux hommes que par l'entremise de son Eglise, ou s'il en fait quelquefois à quelqu'un, il veut que nous le découvrions et le soumettions au jugement de nos confesseurs, comme faisait sainte Thérèse, craignant que nous ne prenions des illusions diaboliques ou des imaginations de notre tête pour des révélations de Dieu.

Premier point. — 1° Dieu donc, pour éprouver la fidélité de son serviteur, lui crie : Abraham! Abraham! L'appelant par son nom, il montre l'affection qu'il lui porte : *Novi te ex nomine*, comme il montre l'aversion qu'il a du mauvais riche et des autres pécheurs, ne daignant pas les nommer : *Nec memor ero nominum eorum per labia mea.* Il le nomme deux fois, dit saint Chrysostome, pour rendre son esprit plus appliqué et attentif à ce qu'il lui veut dire, comme à une chose de grande conséquence pour son bien. Le saint s'entendant appeler par son nom, et appeler deux fois consécutivement, a sujet de croire que c'est quelque faveur particulière, quelque grâce extraordinaire que Dieu lui veut faire; mais il se trouve bien loin de son compte; on lui commande une entreprise la plus dangereuse, difficile et fâcheuse qui se puisse imaginer : *Tolle filium tuum unigenitum quem diligis, Isaac.* Les textes autographes sont beaucoup plus emphatiques, il y a en l'hébreu *Hakna, et binca, et jekidica aker, ahauta et Isaac*, c'est-à-dire de mot à mot, *Cape nunc filium tuum, unicum*

tuum, quem dilexisti, Isaac. Au grec des Septante il y a : Λαϐὲ τὸν υἱόν σοῦ, τὸν ἀγαπητὸν ὃν ἠγαπήσας, τὸν Ἰσαάκ. *Accipe illum filium tuum, charisimum quem dilexisti, illum Isaac.*

Autant de paroles, autant de pointes qui le percent vivement au plus sensible de son cœur. Il use de ces termes pour ramasser, éveiller et appliquer toutes les inclinations et tendresses qu'il avait pour ce fils : *Non otiosum sinit esse affectum patris, eum stimulat, ac pungit pietatis aculeis*, dit saint Ambroise; et après lui l'abbé Rupert (lib. 9, *in Genes.* (c. 28) : *Hæc omnia expressit, ne parum præsentes adessent patris affectus, in ipso articulo tantæ tentationis.* Saint Thomas (libr. 5 *de Eruditione principis*, cap. 36) et les autres Pères disent qu'il y a pour le moins douze raisons qui rendaient ce commandement étrange : Mon serviteur, je désire que vous pratiquiez un acte de mortification, que vous vous priviez de quelque chose pour l'amour de moi. N'est-ce point qu'il veut qu'Abraham se prive de quelque fruit de son verger, comme il commanda au premier homme dans le paradis terrestre? Il est si bien disposé qu'il ne mangera jamais d'aucun fruit si Dieu lui en témoigne le moindre désir.

Dieu lui demande bien autre chose : il lui demande son propre fils, il lui demande ce qu'il a de plus précieux : *Tolle filium tuum.* Oter à un père son fils, c'est lui déchirer les entrailles, lui arracher le cœur, éteindre la lumière de ses yeux.

Tuum. Ce fils qui est à vous, non-seulement par nature, mais par acquisition. Il l'avait mérité et obtenu de Dieu par ses aumônes et autres bonnes œuvres; en récompense de ce qu'il logeait, recevait et caressait les pèlerins, trois anges lui avaient promis la naissance de ce fils.

Unigenitum. Votre fils unique, l'unique espérance de votre maison la ressource de votre postérité, le seul héritier de vos grands biens : *Erat Abraham dives valdè.* Quand vous avez quantité d'enfants, il ne vous est pas si fâcheux d'en donner un au service de Dieu, comme la dîme ou les prémices des autres, cela augmente leur portion et décharge votre famille : mais quand vous n'en avez qu'un seul, la seule crainte de le perdre vous est un tourment insupportable; c'est votre bâton de vieillesse, l'appui de vos espérances, le sujet de vos menus plaisirs.

Quem diligis, ἀγαπητον, *charissimum* : Votre fils bien-aimé, qui est l'objet de vos plus tendres amours, l'astre mouvant de vos affections plus délicates, que vous chérissez comme la prunelle de vos yeux. Il aimait ce fils, non-seulement de cet amour naturel que les pères portent ordinairement à leurs enfants, mais d'un amour particulier et extraordinaire, parce qu'il l'avait eu sur le retour de son âge, en la vieillesse de sa femme. Il était âgé de cent ans, et sa femme de cent deux ans quand ils l'engendrèrent : *Serò natos impotentius parentes adamant, vel quia diù desideratos, vel quia nullam postea prolem expectant naturâ jam effætâ, et ad ultimum perductâ terminum.* Il l'aime, non-seulement avec passion, mais avec raison; il mérite d'être aimé de son père si jamais enfant l'a mérité : c'est un jeune homme très-beau, très-sage, adroit, paisible, dévot, obéissant à son père, respectueux à sa

mère, courtois à ses voisins, dont la modestie et les douces mœurs le font aimer et admirer de tous. Il l'aime d'un amour surnaturel et de charité, il l'a reçu du ciel comme un fruit d'oraison, un enfant de bénédiction, un ouvrage de grâce; sa femme étant stérile, Dieu le leur a donné par un grand miracle, comme un don précieux, comme un témoignage de sa bienveillance divine envers eux.

Quem dilexisti, ὃν ἠγαπήσας; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il l'aime, il y a plusieurs années qu'il le chérit. Quelques Hébreux pensent qu'il avait lors trente-sept ans; Josèphe et après lui tous nos docteurs, tiennent unanimement qu'il était âgé de vingt-cinq ans, et il faut nécessairement qu'il fût en la force de son âge, puisqu'il pouvait porter du pied d'une grande montagne en haut, tout le bois nécessaire à le brûler, dont on avait chargé une bête de somme. Quand vous perdez votre enfant qui est à la mamelle, cette perte n'est pas si sensible, il n'a guère coûté à élever, on ne sait encore de quelle complexion il sera. Ici, comme a remarqué saint Chrysostome, l'Ecriture dit : *Quæ postquam gesta sunt*, c'est-à-dire, après que Isaac a été prédit par des anges, conçu par miracle, né au grand contentement de ses parents, sevré en fort grande solennité : *Fecit convivium cùm ablactavit Isaac* (Genes. 21, 8), élevé avec beaucoup de soin, parvenu à la fleur de son âge, connu être de bonne complexion, après tout cela, on lui commande de s'en priver : *Quem dilexisti;* il y a vingt-cinq ans qu'il l'aime; une affection entée depuis si longtemps en son cœur n'en peut pas être déracinée en si peu d'heures. Saint Ambroise dit : *Ut non recenti quodam impulsu amoris, sed inclito diu et probato amore signaret dilectum, quod enim ad tempus augetur, ad tempus resolvitur, quod autem diu, aut semper placuit, citò aboleri non potest.*

Filium Isaac, votre fils Isaac. Qu'est-il besoin de le nommer? ne sait-il pas que son fils unique s'appelle Isaac? C'est pour émouvoir toutes ses entrailles, remuer toutes les affections de son cœur : *Ut adversùs animi fidem tota carnis militia repugnaret* (Orig., *citatus*), afin que toutes les inclinations et tendresses qu'il avait pour ce fils vinssent à la foule faire la guerre à sa vertu. Quand on nomme ceux que nous aimons, on réveille nos passions et s'ils sont atteints de quelque mal, on envenime notre plaie. Isaac signifie *joie;* celui qui est toute votre joie, votre petit cœur, votre passe-temps, votre doux entretien, qui est toute la joie, la consolation, la récréation, la confiance, le trésor, la gloire, les délices de votre chère épouse. Cet Isaac par lequel la signification de votre nom devait être effectuée : *Abraham*, *pater multitudinis,* par lequel votre race devait être provignée selon la promesse de Dieu, votre postérité multipliée comme le sable de la mer, comme les étoiles du ciel; Dieu vous demande cet Isaac : Eh bien! dit ce saint, je le lui donne de bon cœur; il est plus à lui qu'à moi. Qu'il le transporte s'il lui plaît et le cache comme Enoch au paradis terrestre, qu'il en dispose à sa volonté, qu'il l'envoie aux derniers confins du monde pour y annoncer la foi.

Rien de tout cela : mais Dieu commande que votre fils meure. C'est une triste nouvelle à un père de lui parler de la mort de son

fils unique. Les hommes désirent naturellement que leurs enfants leur survivent. Quand votre fille se veut faire religieuse, vous y avez tant de répugnance, vous y apportez tant d'empêchement, parce que vous ne l'aurez pas toujours devant vous, et ce n'est qu'une fille, vous la pourrez souvent visiter, la voir, lui parler. Ici Dieu veut qu'un fils unique meure, et qu'il meure non de sa mort naturelle, non de maladie, non d'une douce mort, mais d'une mort cruelle et violente, et qu'il meure à la vue de son père, en sa présence, devant ses yeux. Euripide, décrivant le sacrifice d'Iphigénie, représente son père Agamemnon couvrant ses yeux d'un voile funeste, pour ne pas voir immoler sa pauvre fille innocente : *Ora velis obtegens.*. Et si on décolle un criminel, encore que ce soit un étranger que nous n'ayons jamais vu, nous détournons la tête pour ne pas voir donner le coup. Quel martyre donc à un père de voir mourir son fils devant ses yeux? que dis-je, le voir mourir? mais de le faire mourir, l'immoler par soi-même, l'égorger de sa propre main!

Oui, l'égorger : car il ne le voulait pas décapiter par derrière, comme on le peint quelquefois; il le voulait égorger, démembrer, couper en pièces à la façon des victimes. Le pauvre enfant était étendu et attaché sur le bûcher, il voyait son père tirer le couteau pour lui couper la gorge, il en attendait le coup avec une patience incroyable. En la Genèse (22, 10), où nous avons qu'Abraham prit le couteau pour immoler son fils, il y a en l'hébreu *lischkot*, pour l'égorger : *Ad jugulandum.* Quelle peine! quelle gêne! quelle horreur! quelle mort à un père d'être obligé d'enfoncer de sa propre main le couteau meurtrier dans la gorge de son propre fils qu'il chérit plus que soi-même et de l'offrir en holocauste : *Offer in holocaustum*, c'est-à-dire, le brûler tout à fait, le réduire en cendres, le consumer en sorte qu'il n'en reste une seule partie, pas le moindre osselet, pas un petit cheveu qu'il puisse baiser de temps en temps et garder comme une précieuse relique.

Et on lui dit : Faites cela présentement : *Cape nunc.* Si votre fils est mort en l'armée ou ailleurs, éloigné de vous, on ne vous dit pas tout d'un coup cette triste nouvelle, on vous dispose petit à petit, on vous dit premièrement qu'il est un peu malade, puis qu'il est en danger, enfin, qu'il est mort, afin que votre esprit s'accoutume et s'apprivoise à la douleur. Ici on dit à Abraham, lorsqu'il y pense le moins, sans disposer son esprit, sans user de préface : Prenez votre fils tout présentement, allez le sacrifier sur une montagne. Cette montagne s'appelle : *Mons visionis*, parce qu'elle est si haute qu'on la voit de toutes parts et de fort loin. Abraham peut bien juger qu'après avoir fait ce coup funeste, toutes les fois qu'il verra cette montagne, le reste de ses jours il se souviendra de son fils Isaac, et cette pensée rouvrira la plaie.

2° Si ce commandement était fait à un Egyptien, à un Barbare, à un Sauvage, il ne semblerait pas si étrange : c'est à Abraham, qui abhorre naturellement toute cruauté, qui est si enclin à la miséricorde, qu'il reçoit et caresse les pauvres en son logis bon gré mal gré qu'ils en aient; Abraham, qui est en si grande réputation par tout le pays, qu'on l'appelle le Prince divin : *Princeps Dei*, et

que voulant acheter un héritage, on fait difficulté de le lui vendre, on le lui veut donner pour rien; chose qui n'a point d'exemple d'un cas semblable, ni au temps présent, ni en tous les siècles passés.

3° Que peut-il dire que peut-il, penser recevant un tel commandement, et le recevant de la part de Dieu! C'est contre nature qu'un père égorge son enfant, et Dieu me le commande, lui qui est auteur de la nature. C'est contre la raison et la vertu de faire mourir un innocent, et Dieu me le commande : lui qui nous a donné la raison et nous recommande tant la vertu ; c'est contre sa parole de faire mourir ce jeune homme, d'où il a promis que naîtrait une grande lignée, et Dieu me le commande, lui qui ne manque jamais de parole; quelle prétention peut-il avoir en cela? quel exemple, quel profit, quelle utilité peut réussir d'une telle action?

Deuxième point. — I. 1° Abraham ne dit rien de toutes ces choses, il ne forme pas la moindre plainte, il ne reçoit aucune pensée de murmure contre Dieu, il croit fermement que cela est très-sagement, justement, saintement ordonné : *Securus illo se non posse displicere facinore quod Deo gerebatur auctore*, dit saint Zénon, évêque de Vérone ; et saint Augustin : *Devotus pater eo voto suscepit parricidium, quo susceperat filium.* Il reçoit de même affection le commandement de sacrifier son fils, qu'il a reçu les promesses de sa naissance miraculeuse. Il sait que ce que Dieu veut ne se peut jamais faire contre nature, parce la nature de chaque chose est la volonté de Dieu : *Tanti utique conditoris voluntas, rei cujusque natura est*[1]. Que tout ce que Dieu commande en quelque façon que ce soit, ne peut jamais être contre raison, ni contre les bonnes mœurs, parce que la règle de toute raison, le niveau des bonnes mœurs, est la volonté de Dieu. Dieu ne commande pas quelque chose parce qu'elle est bonne et raisonnable : mais elle est bonne et raisonnable, parce que Dieu l'a commandée. *Judicia Domini vera justificata in semetipsa* (Ps. 18, 10). *Sicut Deus nihil operatur contra naturam quia hæc est natura uniuscujusque rei, quod in eâ Deus operatur tamen aliquid contra solitum cursum naturæ. Ita Deus nihil potest præcipere contra virtutem ; quia in hoc præcipuè consistit virtus et rectitudo voluntatis humanæ, ut ea Dei voluntati conformetur, quamvis sit contra consuetum virtutis modum*, dit saint Thomas (2. 2. q. 104, 2, 4). Il y a assez de ressorts en la providence de Dieu pour accorder ces paroles qui nous semblent évidemment contraires. Des pierres il peut produire des enfants d'Abraham ; il peut donc, des cendres d'Isaac, faire naître une heureuse postérité. Quand il ferait mourir mille personnes innocentes, réduirait en cendres et anéantirait tous les hommes et les anges, sans autre utilité que pour exercer sa souveraineté et montrer le domaine absolu qu'il a sur toutes ses créatures, cela serait très-utile, juste, aimable, adorable. C'est en cela que consistent l'essence et la fin de l'holocauste. Abraham, vivifiant sa foi sur toutes ces vérités, s'applique sur-le-champ à faire ce qu'on lui commande,

[1] Aug., lib. 21 *de Civitate*, c. 8. *et alibi.*

sans alléguer la moindre difficulté, sans proposer aucune raison, sans attendre le lendemain, sans retarder tant soit peu : le reste de la nuit eut été trop long à celui qui avait hâte d'obéir à Dieu : *De nocte consurgens.*

2° Et il ne faut pas penser qu'il s'imagine ou se doute que Dieu se contentera de sa bonne volonté, et quand ce viendra au faire et au prendre, le coup sera arrêté. Il n'en a aucun soupçon; il croit assurément qu'il va immoler son fils : il en a la volonté vraie, délibérée, résolue, affective. Dieu, qui connaît son cœur et qui ne peut mentir, assure qu'il l'a fait : *Quia fecisti hanc rem.* Il fait tout ce qu'il peut pour le mettre en exécution, sans en être empêché de qui que ce soit. Il ne communique son dessein à âme vivante, ni à sa femme, ni à sa famille, ni à aucun confident, de peur qu'on ne s'y oppose. Il ne le dit pas même à son fils, sinon à l'instant de l'exécution, de peur que l'enfant, vaincu de la tentation par les chemins, ne refuse de subir cet arrêt, tant il a peur de manquer à son coup. Il lui donne bien à porter le bois, mais non pas l'épée, il la porte lui-même, afin de lui en percer le cœur, en cas qu'il veuille résister ou gagner au pied; et il le fait avec tant d'ardeur et d'activité, que, comme a remarqué saint Ambroise, quand l'ange le veut arrêter, il faut qu'il l'appelle par deux fois : Abraham! Abraham! parce que s'il ne l'eût appelé qu'une fois, possible que cela n'eût retenu le coup, mais que le patriarche eût passé outre : *Repetivit vocem tanquam veritus ne præveniretur studio devotionis, et una vox impetum ferientis revocare non posset.* Il était si affectionné à rendre ce service à Dieu, qu'il mérita beaucoup de s'en abstenir à la voix de l'ange. Pour cela, Dieu ne voulut suspendre son concours ou lui arrêter le bras, pour l'empêcher de décharger le coup; mais il lui défendit, par la voix de l'ange, afin que, comme il avait mérité, voulant sacrifier son fils par obéissance, il méritât derechef, s'abstenant de ce sacrifice par obéissance.

3° Cette promptitude et allégresse qu'il avait à faire cette action, ne procédait pas d'insensibilité, mais de sa ferveur en l'amour de Dieu : elle était en la volonté et partie supérieure de l'esprit; mais en la nature et partie inférieure de l'âme, il avait si grande répugnance et des combats si furieux, qu'il en était comme en l'agonie de la mort, ainsi que dit Théodoret, et cela l'espace de trois jours : car Dieu ne lui commanda pas de faire ce sacrifice en quelque lieu prochain, mais en une montagne éloignée, afin que, pendant un si long espace de temps, ses entrailles fussent déchirées, et qu'à chaque pas qu'il faisait, il attendît la montagne et la mort. *Quovis passu expectabat montem et mortem*, dit Origène. Que de pensées, que de tentations, que de contradictions se présentent à son esprit pendant ce voyage? Que dirai-je à ma femme, que me dira-t-elle? Quel reproche ne me fera-t-elle pas le reste de mes jours, quand elle saura que j'ai mis à mort et brûlé volontairement son unique, son mignon, son ris, sa joie, son Isaac? Elle ne dira plus : *Risum mihi fecit Dominus*, mais : *Luctum mihi fecit vir meus.* Ce sera son deuil, son martyre, sa mort, toute sa vie. Elle m'honorait tant qu'elle m'appelait son Seigneur : *Post quam dominus meus vetu-*

lus est ; elle m'appellera son tyran, son bourreau, le couteau de sa douleur. Qu'en diront mes parents, qu'en jugeront mes voisins, qu'en pensera-t-on par toute la province où je suis en si grande réputation? Que dira-t-on quand on saura qu'Abraham, qui était estimé si sage et homme de bien, est devenu si fou et si cruel que d'assassiner son fils unique? Si je dis que je l'ai fait par commandement de Dieu, on ne me croira pas. Dieu n'a pas coutume de faire de tels commandements; il abhorre le sang humain, défend et punit l'homicide : on me montrera au doigt, on m'appellera le vieux fou, je serai la fable et la risée de tout le monde. Et quand il voyait son fils, quand il admirait la beauté, la bonne grâce, la douceur de ce jeune homme, quand il mangeait avec lui, le faisait reposer et le caressait en son sein pendant tout ce voyage; quand Isaac lui disait : Mon père ! et que celui-ci répondait : Que voulez-vous, mon fils? Voilà le couteau et le feu, où est la victime qui doit être immolée? Quand il le chargea du bois qui le devait brûler, quand il lui fallut dire la triste nouvelle, quand cet innocent s'offrit de bon cœur à être immolé pour obéir à Dieu et à son père, quand il s'étendit sur le bûcher et se laissa lier comme un petit agneau, quel déplaisir, quelle convulsion, quelle agonie au cœur de ce pauvre père? autant de moments qu'il y a eu en ces trois jours, autant de victoires sa foi a remportées sur la nature. A chaque tentation qui lui était livrée intérieurement, il renouvelait son bon propos et offrait continuellement son fils. Saint Paul ne dit pas seulement : *Fide Abraham obtulit filium,* mais il ajoute : *Cum tentaretur offerebat* (Hebr. 11, 17).

4° Et pour rendre son oblation bien parfaite, il laisse ses serviteurs au pied de la montagne, afin de n'être point interrompu par leurs pleurs et gémissements, dit saint Ambroise, afin d'offrir son sacrifice avec plus d'allégresse et de dévotion. A ce même effet, il attache cet innocent sur le bûcher, et lui dit : Mon fils, je sais bien que vous ne voulez pas résister, mais si vous n'êtes pas lié pieds et mains pendant que je vous égorgerai, par la violence de la douleur, vous pourriez faire quelques gestes indécents, quelques mouvements incomposés, cela ne serait pas bien dévot; il faut que tout ce qu'on offre à Dieu ait bonne grâce et soit bien séant : *Vincitur innocens hostia, ne offerentis devotio putet se aliquid minus exhibere, si impatientiâ doloris victima calcitraret* (S. Aug., Serm. 72 *de Temp.*).

Troisième point. — I. 1° Quelle récompense à une action si héroïque? Dieu se contente de sa bonne volonté, il l'accepte, il l'agrée avec autant de complaisance que si l'effet s'en était suivi ; il en a le mérite et non pas la perte; il a la gloire de l'oblation, non la douleur de la privation; Isaac n'est pas égorgé, mais un bélier qu'il trouve en un buisson : son fils lui est rendu incomparablement plus digne, plus saint, plus précieux qu'il n'était auparavant. Saint Ambroise dit que le dévot Isaac portant le bois nécessaire à l'holocauste, était sanctifié par cette action, parce que le sacrifice est une œuvre si méritoire, noble, excellente, divine, que tout ce que nous faisons pour y coopérer, nous bénit et sanctifie.

Quand vous ne feriez que servir à la messe, préparer les ornements, accommoder l'autel, porter l'eau et le vin pour le sacrifice, cela vous apporte beaucoup de bénédiction : *Consecratur sacris hostia ministeriis, commendatur futura quæ pietatis hostia, pii ante ministerii vectura est* (Ambros., c. 8).

Et si Isaac était sanctifié portant le bois nécessaire à l'holocauste, combien plus étant lui-même l'hostie mise sur l'autel, offerte à Dieu, immolée par la disposition et bonne volonté de son père! Son père le reçoit et le regardera dorénavant non comme une personne commune et séculière, mais comme une personne sacrée, une sainte victime, un don nouveau et précieux que Dieu lui a fait, comme si un roi faisait présent à un sien favori de quelque chose rare et excellente qu'on aurait offerte à sa majesté.

2° De plus, Dieu lui promet de répandre sur lui et sur sa famille ses plus amples bénédictions, de féconder ses troupeaux, féconder ses desseins, multiplier ses moyens, le combler de prospérités, le tenir en sa sauvegarde.

3° Et ce qui est plus à estimer, il lui promet que de cet Isaac naîtra le Messie, que Jésus sortira de sa lignée, le Fils de Dieu sera appelé *Fils d'Abraham*, toutes les nations seront bénies en sa race, et parce qu'il a donné à la postérité un si rare exemple de sa foi, Dieu l'établit le *Père des fidèles :* personne n'est sauvé qui ne soit au nombre de ses enfants; les âmes prédestinées au sortir de ce monde sont reçues et logées en son sein, comme des enfants au sein de leur père : *Martinus, Franciscus, Abrahæ sinu lætus excipitur.*

II. 1° Cela est vrai, Jésus l'assure, que pour être sauvé il faut nécessairement être enfant d'Abraham : *Huic domui salus Deo facta est, eo quod*, notez : *Eo quod, ipse sit filius Abrahæ* (Luc. 19, 9). Vous n'êtes pas enfant d'Abraham selon la chair; donc, pour être sauvé, vous le devez être selon l'esprit et par imitation. *Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite* (Joan. 8, 39). Abraham n'ayant qu'un seul fils, a été content de s'en priver pour l'amour de Dieu, pensant qu'il ne converserait plus avec lui, ne le verrait jamais plus, n'aurait pas même son tombeau ni aucun reste de son corps. Vous avez plusieurs enfants, l'un se veut consacrer à Dieu en un monastère, où vous le pourrez voir lui parler, converser avec lui : et vous n'y voulez contribuer, vous l'empêchez tant que vous pouvez, vous lui refusez ce que vous lui donneriez s'il allait mourir en guerre ou s'il se mariait à je ne sais qui. Abraham se résout d'égorger son fils, le brûler, réduire en cendres un fils très-innocent, obéissant, vertueux, doué de mille perfections, plutôt que de désobéir à Dieu. Il ne craint point les crieries de sa femme, les reproches des parents, les risées des voisins, le regret de voir sa famille éteinte : *Hoc se meliorem patrem putabat, hoc sibi in perenne mansurum judicabat filium, si eum Domino immolaret;* et vous désobéissez à Dieu, vous oubliez son service, vous l'offensez grièvement, vous sucez le sang des pauvres, pour enrichir un enfant vicieux, débauché, désobéissant, un avorton de nature. Abraham n'était qu'en la loi de nature, vous en la loi de grâce; il n'avait pas devant les yeux l'exemple du Père éternel livrant pour

les hommes son bien-aimé à la mort, vous l'avez; il n'avait pas le motif de la passion de Jésus, vous l'avez. Il n'avait pas l'idée d'un autre Abraham qui eût fait le semblable devant lui, vous avez son exemple.

2° Il a plus mérité par ce sacrifice que nous ne méritons en toute notre vie. Le dessein de sa prédestination et de tout son bonheur dépendait de son consentement à ce précepte de Dieu; ainsi, notre salut dépend quelquefois d'une résolution généreuse que Dieu demande de nous en certaines occasions, du consentement que nous donnons ou refusons à Dieu en certain temps, quand il nous inspire de faire, pour l'amour de lui, quelque entreprise hardie, difficile, à laquelle nous avons grande répugnance. Une action héroïque, pratiquée en certaine conjoncture, nous est plus méritoire, avantageuse, salutaire, précieuse devant Dieu, que mille autres communes et ordinaires; elle affaiblit le diable, elle gagne la bienveillance de Dieu, elle attire sur nous sa bénédiction, elle nous fortifie en grâce. Pardonner courageusement une grande injure, un tort, un affront notable qu'on nous a fait, saluer le premier, rechercher d'amitié et obliger par quelque signalée courtoisie une personne qui nous désoblige, qui nous est inférieure, qui nous veut mal de mort : c'est ce qui sanctifia saint Jean Gualbert; s'abstenir d'un péché d'impureté quand on est pressé d'une forte tentation, dans une occasion présente, qu'on a la commodité de jouir de la volupté : c'est ce qui sanctifia saint Bernard, saint Thomas, saint Charles Borromée; donner une grande aumône qui nous incommodera, c'est ce qui gagna les bonnes grâces de Dieu au bienheureux saint Martin; mépriser généreusement le monde et la vanité de ses promesses, pour obéir à une inspiration de Dieu, comme fit cette sainte demoiselle de notre temps à Dijon. Fille d'un président de la cour, elle avait envie d'être carmélite : ses parents ne le voulaient pas, parce qu'elle était parfaitement belle, recherchée en mariage par des plus nobles et avantageux partis du pays; elle se mouillait le visage, puis s'exposait au soleil tout exprès pour se faire noire et hâlée : on ne veut pas que je quitte le monde, je ferai tant que le monde me quittera.

Mais c'est principalement au regard de vos enfants, qu'il connaît si vous l'aimez et si vous avez une vraie foi et fidélité envers lui. Cette réflexion mérite d'être bien faite, que la première épreuve de la foi et amour envers Dieu a été d'avoir mortifié l'amour naturel envers son enfant : c'est ce qui est très-rare dans le monde. La plus grande partie des pères et mères sont idolâtres de leurs enfants, et ils ne s'en aperçoivent pas. Messieurs, Mesdames, vous ne pouvez vous assurer que vous aimez Dieu, que vous êtes en voie de salut, si vous ne préférez son amour à l'amour de vos enfants; ce n'est pas préférer son amour de les vouloir avancer, agrandir, élever aux charges séculières ou ecclésiastiques, quoique vous sachiez qu'ils sont ignorants, vicieux, volages, qu'ils n'ont pas bon jugement; vous ne voudriez pas leur confier les affaires de votre famille, et vous leur confiez les publiques, les biens, les honneurs et la vie des hommes : *Violenti rapiunt illud.* Pour conquérir le ciel il se faut faire effort et violence, se surmonter soi-même, faire

quelque chose qui contrecarre bien fort notre inclination, qui soit par-dessus la nature, par-dessus la raison, par-dessus le commun et ordinaire.

Un saint personnage disait que pour être sauvé il faut faire quelque folie, au moins une fois en sa vie : *Nos stulti propter Christum;* folie selon le monde, sagesse devant Dieu. Si vous sortez de cette maison où vous avez occasion prochaine d'offenser Dieu, on s'en étonnera : elle y était si bien, on l'y aimait tant, elle y était demi-maîtresse, elle y avait déjà demeuré dix ans, on l'eût mariée avantageusement, elle perdra ses gages, l'appui de monsieur, l'espérance de sa fortune : folie selon le monde, grande sagesse devant Dieu. Si vous quittez ce procès que vous connaissez être injuste et qui vous obligerait à restitution, votre avocat et procureur vous blâmeront; il y a si longtemps qu'il plaidait, son procès était déjà sur le bureau, prêt à être vidé, il eût eu gain de cause, il a tout quitté quand il fallait poursuivre sa pointe : *Hic homo cœpit ædificare;* folie selon le monde, grande sagesse selon Dieu. Si vous vous faites chartreux, si vous vous jetez au fond d'un désert, en un monastère séparé du siècle, parce que la conversation du monde vous est dommageable ou dangereuse, on dira : c'est grand dommage, il avait si bien étudié, il était doué d'un si bel entregent, il avait un boute-hors si heureux, si grande facilité de parler, il eût pu avocasser, prêcher, servir le public, gagner les âmes, il va enfouir tous ses talents : folie selon le monde. Faites ces folies si vous êtes sages, comme Abraham voulut faire, ce qui eût été grande folie selon le monde; faites ces sages folies et ne craignez point, vous n'y aurez pas tant de peine que vous appréhendez.

Quand Dieu demande quelque chose de nous, il permet que plusieurs difficultés se présentent à notre esprit afin que, les surmontant pour l'amour de lui, nous ayons plus de mérite; comme il proposait à Abraham : Donnez-moi votre unique, votre bien-aimé; mais au fond ce n'est que feintise : *Fingit laborem in præcepto.* Quand ce vient au faire et au prendre, il n'y a pas tant de peine qu'on pensait; il ne veut pas qu'Isaac soit immolé, mais le bélier. Vous vous imaginez que si vous sortez de l'état du péché, si vous entrez au service de Dieu ou en religion, vous serez privé de votre Isaac, vous n'aurez plus de joie en cette vie, vous serez toujours triste et mélancolique. Vous vous trompez, dit saint Bernard, Dieu ne veut pas que votre Isaac meure, mais qu'il soit élevé sur le bûcher; ce sera le bélier qui sera immolé, votre passion, votre concupiscence, votre arrogance : votre joie ne sera pas éteinte, mais élevée sur le bois de la croix. Quand vous êtes en état de péché, votre Isaac est une joie basse, ravalée, terrestre; votre contentement est un plaisir de bête brute : si vous obéissez à Dieu et allez à la montagne de perfection, votre joie sera plus relevée, posée sur le bois de la croix. Voyez ces bonnes âmes qui servent bien Dieu, il n'y a rien de plus jovial. Demandez aux religieux et religieuses que vous hantez, ils vous diront qu'ils ont plus de joie et de consolation en un jour parmi les jeûnes, austérités, mortifications, qu'ils n'en avaient en un mois dans les ébats et

passe-temps du monde. Ce contentement est le centuple que Jésus a promis à ceux qui quitteront quelque chose pour l'amour de lui, et, outre cela, il leur promet la possession de son royaume en la vie éternelle. *Amen.*

SERMON IX.

DES EFFETS DE LA FOI EN LA LOI DE GRACE, QUI SONT LES VERTUS ADMIRABLES DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Sancti per fidem operati sunt justitiam.
Les saints ont pratiqué la vertu par la foi. (Hebr. 11, 33.)

C'est par une comparaison bien propre et par un parallèle bien avenant que Jésus compare la foi et la prédication de l'Evangile à un grain de sénevé, car, comme le petit grain n'a quasi point de corpulence ni de quantité matérielle, et produit néanmoins un grand arbre : *Minimum mole, maximum virtute;* ainsi la foi et la prédication de l'Evangile, ayant fort peu d'apparence extérieure et étant ridicule, au sentiment des infidèles, a produit au monde des effets extrêmement prodigieux et admirables. Je désire vous en faire voir quelques-uns, vous montrant un échantillon de la vie des premiers chrétiens et des vertus héroïques que les fidèles pratiquaient en la primitive Eglise. Une ancienne dame de la ville de Rome, étant priée par une de ses amies de lui montrer ses joyaux et brillants plus précieux, elle lui montra ses enfants, sages, modestes, retenus, bien civilisés : elle avait raison, car, comme dit le Saint-Esprit par la bouche du Sage : *Un enfant qui est vertueux et bien appris, c'est la gloire et l'ornement de sa mère.* La vie donc et les vertus de ces premiers chrétiens vous étaient extrêmement glorieuses, ô sainte et bienheureuse Vierge, puisque vous étiez leur mère; vous leur disiez, par votre bon exemple : *Imitatores meî estote, sicut et ego Christi.* Faites-nous, s'il vous plaît, la grâce de suivre si parfaitement vos vertus à leur imitation, que vous teniez à honneur de nous avoir pour vos enfants; nous vous saluons à cette intention : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Mulier amicta sole (Apoc. 12) est Ecclesia, duodecim stellæ coronæ ipsius, sunt duodecim virtutes primorum christianorum.

Punctum unicum. — Continet sex primas illorum virtutes quæ sunt : 1° Fides, 2° Spes, 3° Charitas, 4° Devotio, 5° Dilectio fraterna, 6° Justitia.

Conclusio. — Exprobratio vitiorum nostrorum.

Exorde. — *Un grand prodige a été vu au ciel*, dit le bien-aimé disciple (Apoc. 12), *c'était une femme revêtue du soleil : elle avait la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles en la tête; elle était en travail d'enfant*, *et il y avait là auprès un dragon qui attendait qu'elle fût accouchée*, *afin de dévorer le fruit qu'elle produirait.* Ce grand signe, c'est l'Eglise chrétienne

qui est représentée en forme de femme, parce qu'elle est l'Epouse de Jésus ; c'est un grand signe et un prodige merveilleux : car, à la vérité, c'est un miracle bien signalé et digne de la toute-puissance de Dieu d'avoir fondé un si grand état par l'entremise de douze pêcheurs ; un signe céleste : *Apparuit in cœlo.* Son origine est du ciel, son fondateur est venu du ciel et réside au ciel, ses lois et coutumes sont toutes célestes, sa vie et conversion est au ciel, ses espérances et prétentions ne tendent qu'au ciel. Elle est revêtue du soleil, ou, selon le grec : περιβεβλημένη τὸν ἥλιον, entourée du soleil de tous côtés. Jésus, le Soleil de justice, l'éclaire, l'embellit, la défend, la protége de toute part ; elle est toute plongée dans la lumière et dans la vérité sans qu'elle puisse recevoir aucunes ténèbres d'erreur : *Profundam divinæ sapientiæ penetravit abyssum,* dit saint Bernard. Elle a la lune sous ses pieds, c'est-à-dire qu'elle méprise, dédaigne et foule aux pieds l'inconstance des choses passagères et mondaines : *Temporalium mutabilitatem despicit*, dit saint Grégoire (lib. 34, *Moral.*, c. 12). Cette couronne de douze étoiles, c'est l'assemblage de toutes les vertus qui l'embellissent et rendent illustre. Cette couronne est au chef : *In capite ejus*, c'est-à-dire au commencement; car, à la vérité, si nous feuilletons les histoires ecclésiastiques, et même les livres profanes, nous verrons que les chrétiens de la primitive Eglise étaient si soigneux de pratiquer les plus solides et parfaites vertus, qu'ils brillaient au milieu de la gentilité, avec plus d'éclat que les étoiles dans une nuit obscure et ténébreuse : *Tanquam lucernæ lucentes in caliginoso loco.* Nous les pouvons réduire à douze, qui sont les sources de toutes les autres : quatre envers Dieu, quatre envers le prochain, et quatre envers eux-mêmes. Voici ce que j'en ai recueilli des livres anciens, et principalement de sept auteurs : trois étrangers et profanes, un hébreu, un grec, un latin, quatre sacrés et domestiques, deux de l'église grecque et orientale, deux de la latine et occidentale. Les profanes sont : Philon, lequel, encore qu'il ait écrit en grec, était hébreu de nation, de grande autorité parmi les juifs, qui a écrit fort avantageusement de la vie admirable des chrétiens de son temps sous le nom des Esséens ; le grec, c'est Lucien, grand ennemi des chrétiens, et qui, en punition de ce qu'il avait déchiré leur vie d'une dent canine, fut lui-même déchiré des chiens. Le latin, est Pline le jeune (lib. 10, epist. 97), qui, étant gouverneur de Bithynie, écrivit quelques lettres à l'empereur Trajan, où il faisait mention de la vie et coutume des chrétiens.

J'allègue ces auteurs profanes tout exprès, parce qu'étant ennemis des chrétiens, le témoignage qu'ils rendent de leur vie ne peut être soupçonné de flatterie ; le blâme de l'ami et la louange de l'ennemi sont hors du reproche de mensonge.

Les auteurs sacrés que je veux citer sont en l'Eglise grecque : saint Justin, martyr, qui vivait au second siècle, et qui présenta deux apologies, l'une au sénat de Rome, l'autre à l'empereur Antonin Pie; et Athénagoras, philosophe chrétien, natif d'Athènes, l'année 172, qui présenta aussi une apologie en faveur des chrétiens, aux empereurs Marc-Aurèle, Antonin et Lucius Commode.

Les deux autres de l'Eglise latine sont : Tertullien, qui a adressé aux gentils un beau et riche discours apologétique pour la défense du christianisme, et Minutius Félix, avocat romain, qui vivait sous Sévère, au commencement du troisième siècle, et qui a aussi écrit une belle harangue apologétique pour notre religion, qu'il intitule *Octavius*. J'ai choisi particulièrement ces quatre auteurs plutôt que les autres, parce que leur témoignage est plus irréprochable : car comme ils parlaient à des payens ennemis de notre religion, ils n'eussent osé avancer le moindre mensonge, de peur d'en être promptement relevés par leurs adverses parties : *In capite ejus corona duodecim stellarum.* Les quatre principales vertus que les premiers chrétiens exerçaient envers Dieu sont : la Foi, l'Espérance, la Charité et la Religion.

Point unique. — 1° Premièrement, la foi, mais quelle foi? une foi bien éloignée du procédé des esprits de ce temps, qui ne veulent qu'on avance aucune vérité qui n'ait preuve en queue; ils avaient une foi si souple, obéissante, asservie, captive, que, comme leur reprochait Julien l'Apostat qui avait été nourri parmi eux, toute leur philosophie, toute leur science, tout leur raisonnement consistait en une seule parole; pour toute raison de leur créance, ils se contentaient de dire, comme saint Spiridion au concile de Nicée : Je le crois. Une foi si bien établie et étançonnée, que tout ce qui a coutume d'ébranler l'esprit humain en ses opinions, les affermissait en leur créance. Si vous eussiez dit à Tertullien (*de Carne Christi*, c. 5) et aux chrétiens de son temps au nom desquels il parlait : C'est une chose bien honteuse d'avouer que votre Dieu ait eu le fouet, ils répondaient : Parce que c'est chose honteuse, c'est pour cela que je n'en ai pas honte. C'est chose bien absurde et impertinente de dire que le Verbe divin, la parole éternelle, ait bégayé comme un enfant, que celui qui gouverne les cieux ait été emmailloté dans un berceau; ils répondaient : Parce que c'est chose absurde et impertinente, c'est pour cela que je le crois fermement! Mais c'est chose impossible qu'un grand corps comme celui d'un homme de trente ans, soit contenu en une si petite hostie? Parce qu'il est impossible, c'est pour cela que je le tiens tout assuré : *Ideo non pudet quia pudendum est, ideò credibile est, quia ineptum est, ideo certum est, quia impossibile est.* Allez proposer des arguments à des gens faits comme cela, vous vous serez bien adressé; étant ainsi captifs de la foi, ils se rendaient maîtres des plus grands esprits, ils assujettissaient les philosophes superbes à l'humilité du christianisme, comme fit saint Spiridion dans le concile, saint Antoine dans le désert, sainte Catherine en la cour de Maximin, et même, selon la promesse de Jésus, ils domptaient les esprits malins : *Signa autem eos qui crediderint hæc sequentur.* Maintenant les plus parfaits parmi nous suent à grosses gouttes pour exorciser un énergumène, et souvent, après plusieurs exorcismes, le diable se moque d'eux, parce que nous n'avons qu'une foi morfondue, languissante et qui semble être aux abois. Alors la foi était si vive, que les moindres chrétiens, même séculiers, se faisaient obéir par les démons. Tertullien disait

aux payens : Emmenez devant les juges un possédé ou autre agité du démon, que le moindre chrétien lui commande de dire qui il est, le démon n'oserait mentir; si cela n'est, qu'on punisse les chrétiens.

On voyait alors l'accomplissement de cette parole de David : *Super aspidem et basiliscum ambulabis*, et de ce que le prophète ajoute : *Quoniam in me speravit liberabo eum.*

2° Leur espérance était si vive, et ils pensaient avoir tant de prétentions aux biens du ciel, qu'ils n'aspiraient qu'à cela et méprisaient tout le reste. Tertullien les appelle fort proprement *æternitatis candidatos*, les brigueurs de l'éternité. Voilà un beau surnom, une digne épithète! Ils ambitionnaient et briguaient, non les charges relevées, non les dignités éclatantes, non les offices honorables, non les richesses ou les partis avantageux, mais les biens éternels; ils avaient une espérance si certaine du paradis, à cause de leur sainte vie et des promesses de Jésus, que vous ne vous tenez pas plus assuré d'aller en votre jardin. Sainte Dorothée étant devant le juge, ne parlait que de beaux jardins, de vergers agréables et délicieux, où son Epoux la recevrait quand elle aurait enduré pour lui. Comme on la conduisait au supplice, un jeune avocat nommé Théophile, qui la vit passer, lui dit en se moquant : Ecoute Dorothée, je te supplie, quand tu seras en ce beau jardin de ton Epoux prétendu, envoie-moi des fleurs et des fruits que tu dis y être en toute saison. La sainte, sans s'émouvoir, répondit : Oui, je vous assure, je vous en enverrai et je n'y manquerai pas. Elle enfonce là-dessus une œillade amoureuse dans le ciel, et lance une prière à son Epoux, le sommant de sa promesse (c'était en hiver, le sixième de février) : comme elle tendait le cou à l'épée du bourreau, voilà un ange du ciel qui paraît en forme d'un beau jeune homme, portant en sa main un panier, où il y avait trois roses et trois pommes; mais des roses si fraîches et si suaves, des pommes si vermeilles et si belles, qu'on voyait bien qu'elles ne venaient pas du crû de ce monde. Eh bien! dit la sainte, portez-le donc à Théophile, et dites-lui que me voilà quitte de ma promesse.

Nous nous acclimatons à ce monde, nous nous attachons à la terre, nous nous échauffons à la poursuite des biens caducs, parce que nous nous doutons bien que ceux du ciel ne sont pas pour nous, notre conscience nous dit que nous ne les méritons pas; eux disaient, par la bouche d'Athénagoras : Ελπίδα οῦν ζωῆς αἰώνίου ἔχοντες, τῶν ἐν τοὺτῷ τῷ βίῳ καταφρονοῦμεν μέχρι καὶ τῶν τῆς ψυχῆς ἡδέῶν. Parce que nous avons espérance en la vie éternelle, nous méprisons les biens de la vie présente, même les plaisirs de l'âme, comme les vanités, curiosités, divertissements, vaines complaisances. Et chez Minutius Félix, un payen nommé Cécilius, se plaignant de la vie des chrétiens qui semblait toute sauvage, leur disait : Vous semblez des gens de l'autre monde, qui n'ont point de part à celui-ci; vous êtes comme tout hors de vous et en souci; vous vous privez des contentements, même licites et honnêtes; vous n'allez point à la comédie, on ne vous voit point au bal, vous fuyez les collations et les autres divertissements publics; vous ne portez point de bouquets; vous n'usez point de parfums : *Vos verò suspensi, ac solli-*

citi, honestis voluptatibus abstinetis, non spectacula visitis, non pompis interestis, convivia publica sine vobis, non floribus caput nectitis, non corpus odoribus honestatis. Et saint Tiburce, noble et valeureux martyr, étant interrogé par le tyran s'il ne connaissait point un chrétien qui s'appelait Torquat, le saint répondit : Il y a bien quelque temps que Torquat vint à l'église, mais nous ne le tenons pas pour chrétien, parce que c'est un damoiseau qui se plaît à friser ses cheveux et à cajoler parmi les femmes. Quand les soldats d'Alexandre allaient faire la guerre à une province étrangère, ils avaient coutume de brûler leur propre maison, pour montrer qu'ils étaient si assurés de la conquérir, qu'ils ne prétendaient plus retourner en leur pays; ces chrétiens avaient une si ferme espérance de conquérir les richesses et les voluptés éternelles, qu'ils faisaient litière des temporelles : Μέχρὶ καὶ τῶν τῆς ψνχῆς ἡδέων, même les plaisirs de l'âme, les vanités, les curiosités, les sciences inutiles; ils ne les faisaient pas seulement par espérance de récompense, mais par amour envers Jésus, par un motif de charité, qui était si ardente en eux, qu'ils ne disaient pas seulement par la bouche de saint Paul : *Quis nos separabit à charitate Christi? tribulatio, an angustia, an fames, an persecutio?* Qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ, sera-ce la tribulation ou l'angoisse, ou la faim, ou la nudité, ou la persécution?

3° Mais ils désiraient toutes ces choses pour l'amour de Jésus avec plus de passion et d'ardeur que le cerf poursuivi des chasseurs ne désire les fontaines d'eau; ils étaient plus échauffés à se présenter aux tourments, que les tyrans à les leur faire endurer. Ils volaient au martyre comme les abeilles à la ruche de miel, dit saint Chrysostome. Arius, Antonin, proconsul en Asie [1], Tybérien, gouverneur de Palestine, mandèrent à l'empereur qu'ils ne trouvaient assez de bourreaux ni de gibets pour faire mourir tant de chrétiens qui se présentaient au supplice. Sainte Potamine était servante d'un idolâtre, son maître se rendit amoureux d'elle et lui parla de son déshonneur, car elle était jeune et parfaitement belle. Je n'en ferai rien, dit la sainte, notre religion nous défend toute impureté. Je t'accuserai donc devant le juge et te ferai mourir comme chrétienne. Vous ferez ce qu'il vous plaira, dit-elle; mais je n'offenserai pas mon Dieu. Il la livre au juge, qui était de ses amis et le prie secrètement de l'induire, non à renier sa foi, car il ne s'en souciait pas, mais à trahir son honneur. Le juge dit à la sainte : Si vous voulez obéir à votre maître, nous vous laisserons libre en votre religion; mais, si vous ne le faites, je vous ferai plonger toute vive dans cette chaudière d'huile bouillante; elle pouvait se garantir de ce tourment, consentant à un seul péché de fragilité, qui eut, ce semble, beaucoup d'excuse, vu le plaisir qui l'amorçait d'un côté, et le tourment qui la menaçait d'autre part : Monsieur, dit-elle, je vous conjure autant qu'il m'est possible, de ne m'y pas faire plonger tout pour un coup, mais petit à petit, afin que je languisse plus longtemps et que vous connaissiez le grand

[1] De Ario refert Tertull. ad scapulam, c. 5.

amour que nous autres chrétiens portons à notre béni Sauveur. En effet, elle y fut plongée petit à petit, et languit d'une mort vive l'espace d'une heure tout entière.

4° Ils se disposaient à cette grâce avant la persécution par grande fidélité à leur vocation, par une admirable piété et assiduité au service de Dieu. Pline le jeune (lib. 10, epist. 97), écrivant à l'empereur Trajan, lui dit : Ayant fait des informations sur la vie des chrétiens, on m'a assuré qu'ils n'ont point d'autre crime, ni erreur, sinon qu'à certains jours ils s'assemblent le grand matin et chantent ensemble des cantiques en l'honneur de Jésus-Christ, comme à leur Dieu : *Affirmabant autem hanc esse summam vel culpæ, vel erroris, quod essent soliti stato die ante lucem convenire, carmenque Christo, quasi Deo dicere secum invicem.* Ammianus (lib. 28) et Tertullien (lib. 2 *ad Uxor.*) les appellent *assemblées nocturnes*, et on les estimait si saintement instituées, que saint Chrysostome prêche âprement, et fait de grandes invectives contre ceux qui s'en absentaient, quand même ce n'étaient que des artisans. Si vous êtes maréchal ou serrurier, dit-il, vous vous levez bien tant matin pour battre et façonner une pièce de fer : pourquoi ne vous lèverez-vous pas aussi matin pour amollir et polir votre âme [1]?

Et si vous voulez savoir avec quelle révérence, modestie extérieure, humilité et pureté intérieure ils assistaient au service divin, il faut lire Lucien au dialogue intitulé *Philopatris*, vous verrez là dedans qu'un payen nommé Christias raconte qu'il avait été au lieu où les chrétiens faisaient leurs assemblées et prières, et que c'était une chambre qui avait le plancher doré, où il vit des gens qui se courbaient, et qui étaient tout pâles et tremblants en la présence de Dieu : *Ascendimus domum, aurato fastigio insignem, vidi autem viros in faciem inclinatos, et pallescentes.* Ils appelaient la messe, Φρικτὰ μυστήρια, les effroyables mystères, et l'Eucharistie, Φρικωδεστάτην θυσίαν, la très-redoutable victime. Et saint Ambroise (libr. 3 *de Virgin.*) exagère comme une grande irrévérence et manquement de respect le bruit que quelques-uns faisaient en crachant ou toussant pendant l'office. Pensez comme il eût crié et tonné en chaire s'il eût vu qu'on y eût cajolé, ri ou badiné comme on fait en ce temps déplorable ! Et saint Chrysostome (Hom. 61 *ad pop.*, *post medium*) invective ardemment contre ceux qui assistent à la messe en état de péché mortel, sans l'avoir effacé par un acte de contrition ; et il remarque très-bien que ce roi de la parabole, qui représentait le Fils de Dieu, reprenant celui qui n'avait pas la robe nuptiale, ne lui dit pas : Comment vous êtes-vous mis en table? mais : Comment êtes-vous entré ici? *Quomodo huc intrasti?* non pas : *Quomodo recubuisti?* Quel reproche donc ferait-il, quels tonnerres d'invectives retentiraient dans sa bouche, s'il était en ce temps, et s'il savait ce que nous savons, qu'on commet des péchés mortels pendant la messe, qu'on y vient tout exprès pour cela, pour voir les filles, pour être vu, pour prendre le mot, pour donner assignation ?

[1] S. Chrysost., homil. 26 *in acta*, et homil. 32 *ad populum*.

Théodoret[1], évêque de Cyr en Mésopotamie, l'an quatre cent trente-neuf, nous apprend comme on célébrait les fêtes des saints martyrs de son temps : *Pro illâ veteri pompâ, pro turpi obscænitate, fiunt modestæ, castæ, ac temperantiæ plenæ festivitates, non illa quidem mero delibutæ, non conversationibus leves, non cachinnis solutæ, sed divinis canticis personantes, sacrisque sermonibus audiendis intentæ, in quibus ad Deum preces non sine sanctis lacrymis, ac suspiriis summittuntur.* Que cela était beau ! Qu'il faisait bon alors dans l'église, où l'on n'entendait autre bruit que des sanglots, des soupirs et gémissements de dévotion ! car il dit aux payens : Au lieu de ces pompes et lascivetés impudentes qui se faisaient aux fêtes de vos dieux, nous faisons des solennités qui sont remarquables par la modestie, chasteté et tempérance des fidèles, exemptes de toute ivrognerie, de toutes folâtreries et dissolutions, des solennités qui sont employées à chanter les louanges de Dieu, à entendre les sermons et à faire des prières avec larmes et sanglots.

5° S'ils étaient si bien disposés envers Dieu, ils ne l'étaient pas moins au regard du prochain, ils exerçaient envers lui quatre excellentes vertus qui brillaient en l'Eglise avec plus de lustre et d'éclat que les astres dans le firmament, la justice, la dilection fraternelle, la libéralité, la patience. Les prophètes avaient prédit que l'avénement du Fils de Dieu apporterait la justice au monde : *Orietur in diebus ejus justitia, aperiatur terra, et germinet salvatorem, et justitia oriatur simul* (Psal. 71, 9; Isai. 45, 8). Ils accomplissaient si parfaitement ces prophéties, que leurs ennemis mêmes les qualifiaient du nom de justes. Vous lirez dans l'édit que Constantin publia en faveur de l'Eglise, rapporté par Eusèbe (lib. 2 *vitæ Constant.*, cap. 49, 50), que du temps de Dioclétien, l'oracle d'Apollon répondit que les justes lui fermaient la bouche et l'empêchaient de parler; et comme Dioclétien demanda qui étaient ces justes, les prêtres des idoles répondirent que c'étaient les chrétiens qui menaient une vie innocente et irréprochable; et Pline le jeune, d'au lieu sus-allégué, écrit à Trajan qu'ils s'obligeaient par serment à ne jamais commettre de brigandages, d'adultères, de larcins, de ne tromper personne, de rendre fidèlement tout ce qu'on leur aurait mis en dépôt; et un peu plus bas il ajoute qu'il n'avait point trouvé de crime en eux, sinon une trop grande superstition. Et Tertullien donne aux payens ce cartel de défi : S'il y a des prisonniers dans les geôles, ce ne sont que des payens; s'il y a des criminels condamnés aux minières, à servir de proie aux bêtes sauvages et de passe-temps au peuple, ce ne sont que des payens : on n'y voit point de chrétiens, ou s'il y a quelques chrétiens, ce n'est que parce qu'ils sont chrétiens, ils n'ont point d'autre crime prétendu que la religion[2] : *Nil aliud inventi quàm superstitio-*

[1] G. *Tractatu de curatione Græcarum affectionum, lib. 8 : Qui est de maritibus, sub finem.*

[2] De vestris semper æstuat carcer, de vestris bestiæ saginantur, de vestris semper metalla suspirant, nullus ibi Christianus, nisi plane tantum Christianus, aut si quid aliud, jam non Christianus (Tertul., *Apolog.*, c. 44).

nem. Si Pline eût su la vérité, il eût dit : *Quam devotionem.* Et Athénagoras, au commencement de son apologie : *Nullus Christianus malus est, nisi hanc religionem simularit;* et le même Tertullien : *Desinunt apud nos vocari Christiani qui mali sunt :* Il n'y a point de chrétiens vicieux, ou ce sont des chrétiens fourrés et contrefaits. Nous n'appelons plus chrétiens ceux que nous connaissons être sujets à quelque crime.

6° Et quelle merveille qu'ils ne fissent tort à personne, vu que la charité ne fait point de mal, et ils l'avaient en si grande recommandation, qu'ils s'appelaient l'un l'autre et se traitaient comme frères. Voyez comme les chrétiens s'entr'aiment, comme ils sont prêts à mourir l'un pour l'autre, disaient les gentils chez Tertullien[1], et Minutius Félix leur dit : On ne nous distingue pas des autres par la marque corporelle de la circoncision comme vous pensez, mais par une modestie et innocence remarquables, quand on croit que nous nous entr'aimons d'un amour sincère et cordial, et vous vous piquez de jalousie quand nous nous appelons l'un l'autre frères, parce que nous sommes enfants d'un même Dieu, consorts de même foi, chrétiens de même espérance[2]. N'était-ce pas grand plasir d'être au monde en ce temps-là? Cela n'était-il pas beau et de bonne édification, quand un cavalier, un comte, un marquis, un duc, disait à son valet : Mon frère, vous plaît-il faire telle chose? Une grande dame disait à sa servante : Ma sœur, voudriez-vous aller en tel lieu? Quel danger y aurait-il de faire le même? on obéirait mieux à une parole ainsi douce et gracieuse qu'à cinquante paroles que vous dites avec rudesse et colère. Saint Paul écrivant à un gentilhomme de Colosse nommé Philémon, et lui renvoyant son esclave, lui mande : Puisqu'il est à présent baptisé, vous le devez traiter dorénavant, non comme votre valet, mais comme votre frère très-cher; et ce n'était pas par compliment ou cérémonie qu'ils s'appelaient frères, ils s'entr'aimaient d'un amour fraternel, sincère et cordial : témoin cette belle histoire que saint Ambroise rapporte au second livre des Vierges, où il déploie admirablement les voiles de son éloquence: autant de lignes, autant de pointes d'esprit du temps.

Sainte Théodore, vierge, de la ville d'Antioche, fut condamnée par le tyran à sacrifier aux idoles ou à être elle-même sacrifiée à l'impudicité publique. Fermez vos oreilles, vierges chrétiennes; hélas! la sainte fille est entraînée au lieu infâme. Non, ne les fermez pas ; une vierge épouse du Fils de Dieu peut bien être prostituée, mais ne peut pas être souillée contre sa volonté; en quelque part où elle met le pied, elle bénit et sanctifie le lieu qui est honoré de sa présence. Toute la folle jeunesse y accourt à la foule et s'écrase à la porte de ce lieu exécrable. On enferme là dedans cette

[1] Vide inquiunt nempe gentiles ut invicem se diligant, ut pro alterutro mori sint parati (Tertull., *Apocal.*, c.39).

[2] Non notaculo corporis ut putatis, sed innocentiæ, et modestiæ signo facile dignoscimur sic mutuo quod doletis, amore diligimus quoniam odisse non novimus sic nos quod invidetis fratres vocamus, ut unius Dei parentis, homines ut spei coheræedes (Minutius Felix *in Octavio*).

pauvre tourterelle et mille vautours y volent à l'envi, n'attendant que la proie; sitôt qu'elle est entrée en cette voirie où se ternit la pureté comme si elle était dans le sanctuaire, elle fléchit les genoux en terre, élève les yeux, les mains et le cœur au ciel, et pleurant tendrement, elle forme cette amoureuse requête : « Sauveur Jésus, doux époux de mon âme, hélas! ne m'abandonnez pas en cette extrémité; vous changeâtes autrefois la cruauté des lions en faveur de Daniel vierge, vous pouvez bien à présent dompter l'ardeur effrénée de ces âmes abruties. Les flammes versèrent une molle rosée et un vent frais et délicat pour réjouir vos serviteurs en la fournaise de Babylone. Suzanne, sous la grêle des cailloux, soupira à vous et trouva miséricorde; la main sécha qui voulait violer les victimes de votre temple : ce sont des miracles de votre paternelle bonté. Préservez mon corps qui est votre temple, ne permettez pas qu'il soit violé; c'est un coup qui vous appartient privativement à tout autre, de faire qu'étant ici traînée pour y être déflorée, j'en sorte avec une virginité et pureté angélique. » A peine avait-elle achevé ce dernier mot, qu'un jeune soldat nommé Didyme écarte la presse, enfile de raideur la porte et entre le premier dans la chambre. Figurez-vous la frayeur qui saisit le cœur de cette innocente quand elle vit ce jeune homme si violent, que toute la foule de ces perdus l'avait redouté lui quittant l'entrée : « Mon Dieu, dit-elle, qui sait si sous cette peau de loup-garou vous n'auriez point caché un agneau débonnaire? puisque vous êtes le Dieu des armées, et que vous avez des légions, ainsi que vous disiez à saint Pierre, il est croyable que vous avez des soldats et peut-être que celui-ci en est du nombre. Ne craignons point mon pauvre cœur, ce jeune homme est habillé comme ceux qui font des martyrs, il pourrait bien d'un heureux revers, me faire martyre et vierge tout ensemble. » O grandeur ineffable de la bonté de Dieu! ce soldat défarouchant son maintien, d'un visage doux et modeste, s'approche de la vierge, lui fait une profonde révérence, et lui dit : Ne vous effrayez pas, ma chère sœur; vous voyez ici un soldat qui vous servira de bon frère; je me suis combattu pour entrer ici le premier, c'est afin de sauver votre honneur et mon âme, non point certes pour mal faire : je suis entré céans en qualité d'adultère en apparence, mais il est en votre pouvoir de m'en faire sortir martyr. En effet, changeons d'habits, nous sommes de même taille quant au corps, et de même religion quant à l'âme; mes habits vous conviendront bien, les vôtres me siéront encore mieux, mes habits vous conserveront vierge, et les vôtres me feront martyr; vous serez heureusement revêtue, et moi plus heureusement dépouillé : votre cotte me servira de cotte d'armes, votre corset de corselet, prenez cette casaque, afin d'armer votre virginité. La chasteté a ses combats, ceux qui sont à sa solde doivent être bien armés : prenez ce grand chapeau pour couvrir vos cheveux et votre face; aussi ceux qui sortent de ce lieu sont extrêmement honteux et se cachent; ne craignez point pourtant que le sacrifice manque, j'y servirai de victime. Tenant ces propos, il dépouille sa cotte, cela était encore suspect, un adultère ou un bourreau en eût bien fait de même : pour ce, la sainte tendait le cou attendant le coup de la mort, le

soldat tendait les mains et sa casaque; ils furent quelque temps en cette douce contestation ; enfin, l'échange se fait mutuellement : vous prendriez la fille pour un jeune soldat, et le soldat pour une jeune fille. Alors la vierge enfonce son chapeau, jette le pan de son manteau sur sa face, et comme si elle avait des ailes, elle s'envole, sans qu'homme du monde y prît garde ; en même instant, un méchant garnement, gagne le devant avec violence, et entre brusquement en la chambre ; mais aussitôt que de près il eut jeté les yeux sur la place : Hé! dit-il, qu'est ceci? une fille est ici entrée, et voilà ce me semble un garçon? On m'avait bien autrefois conté que le Dieu des chrétiens avait changé l'eau en vin ; mais je vois de mes deux yeux qu'il transforme encore les personnes : est-ce point possible quelque charme, qui me peut avoir changé moi-même? Sortons d'ici promptement, car si j'y demeure plus longtemps, je suis en danger d'y être transformé. Le tout est rapporté au tyran, et en fin de cause, arrêt de mort fut donné, par lequel fut condamné au lieu de la vierge celui qui s'était substitué en sa place. On conduit le patient au gibet, le bruit en court par toute la ville : la vierge en a le vent, cela la pique vivement au cœur ; elle vole à la place, et dit en se plaignant : Ah ! mon cher ami, pensez-vous bien me faire un si grand tort? C'est moi, Messieurs, c'est moi, qui suis la criminelle : ce jeune homme n'a rien fait digne de mort, tournez la pointe de vos armes et les rigueurs de vos supplices contre moi !

Tout le monde est étonné d'un nouveau spectacle, d'une si étrange ambition et de ce stratagème d'amour de Dieu ; elle est incontinent saisie, on les met auprès l'un de l'autre pour entendre leur dispute. Le saint soldat lui dit : Qui vous amène ici, ma sœur? c'est moi qui ai été condamné ; allez, Théodore, allez, on vous a délivrée. Cette pauvre fille tout éplorée : Comment, dit-elle, voudriez-vous bien me faire cette injure? Je ne vous ai pas pris pour plaige de ma mort; mais pour garant de mon honneur : s'il est question de la chasteté, oui, je vous prends pour ma caution, notre accord est en son entier, non je ne le romprai jamais ; mais si on parle de sang et de mort, ce n'a point été mon intention de donner caution pour cela ; j'y veux répondre en personne, j'ai assez de sang en mes veines pour m'acquitter de cette dette.

Si le juge s'est trompé en nos habits, je ne prétends pas me tromper en l'espérance du martyre ; on a parlé à vous en prononçant l'arrêt de mort ; mais cette sentence s'adressait à moi ; j'ai changé de vêtements, mais non pas de religion : voulez-vous que je sois cause de votre mort, vous qui m'avez sauvé l'honneur, qui m'est plus cher que la vie? Vous voulez donc mourir pour moi et je ne mourrai pas pour vous, pour moi et pour notre Dieu? Si je suis venue tout à point pour subir la mort portée par l'arrêt qui me peut priver de mes droits? Si j'ai trop tardé de venir, j'en suis d'autant plus coupable ; voudriez-vous bien vous repentir du bien que j'ai reçu de vous? Si vous m'empêchez de subir l'arrêt de la mort, vous me soumettez à l'autre et me replongez en l'abîme d'où vous m'avez retirée. Faisons mieux, souffrons tous deux le supplice ; mais il faut pour assurer les deux palmes, que je marche la première,

ne me disputez pas la préséance, car, quant à vous, on ne vous saurait faire pis que de vous faire mourir : une pauvre fille court fortune de voir mourir son honneur, avant que sa vie trépasse. Je crois bien, Messieurs, que vous attendez l'issue avec impatience ; de vrai, elle est admirable. Oh! l'heureux duel, s'il en fut jamais! tous deux ont combattu, tous deux ont gagné, tous deux ont perdu, tous deux en mourant ont été couronnés : *Cum soror, et frater certamina sancta moverent, victor uterque fuit, victus uterque fuit.*

Je n'admire pas moins la charité de cette vierge, dont il est parlé au *Pré spirituel* (c. 60). Il y avait en Alexandrie une sainte demoiselle vierge, qui vivait en solitude et grande retraite adonnée aux jeûnes, veilles, aumônes et autres exercices de piété. Satan, envieux de sa vertu, lui suscita une furieuse bourrasque ; il embrasa le cœur d'un jeune homme de la ville en l'amour de cette vierge. Elle ne sortait de sa maison que pour aller à l'église, il épiait ce temps, et toutes les fois qu'elle sortait il s'approchait d'elle, lui disait des paroles déshonnêtes ou faisait des gestes impudiques ; elle ne lui répondait rien, elle ne daignait pas seulement le regarder. Se voyant tant importunée, pour se délivrer de ses assauts, elle ne sortit plus de la maison, non pas même pour aller à l'église; elle n'était pas obligée à cela, mais elle le pouvait faire. Au bout de quelque temps ennuyée d'être privée du service de Dieu, elle lui envoya sa servante : Ma maîtresse vous voudrait bien dire un mot ; il y vole promptement tout joyeux, pensant que son cœur était fléchi et qu'elle voulait consentir à son mauvais dessein ; il la trouva assise en son lit, parce qu'elle était incommodée ; elle lui dit : Pourquoi m'importunez-vous ainsi ? je ne vous ai jamais désobligé, vous êtes cause que je ne vais pas à l'église ; ne pensez-vous pas en répondre devant Dieu ? Je n'y saurais que faire, j'ai une trop forte passion d'amour vers vous; toutes les fois que je vous vois, je suis tout hors de moi. Qui a-t-il en moi qui vous fait tant de peine ? qu'avez-vous trouvé en moi qui serve d'amorce à votre flamme. Ce sont vos yeux qui me charment, ce sont deux soleils qui m'éblouissent. Eh bien! s'il ne tient qu'à cela, vous les aurez. Elle dit à sa servante : Ma sœur, apportez-moi un petit plat. Elle s'arrache les deux yeux avec son fuseau, les met dans ce plat, lui disant : Tenez, voilà ce que vous aimez tant ; eh bien! serez-vous content maintenant? Κρατοῦσα τό κερκίδιον? Lui, tout effrayé d'uneaction si généreuse, fut touché de componction, se retira dans un monastère, où il vécut saintement. C'est avoir de la charité cela, c'est avoir le salut des âmes et la pureté en recommandation.

Saint Ambroise, parlant de saint Jean-Baptiste tué par l'impudicité d'Hérodiade et proposant à Hérode la tête coupée de ce grand prophète : *Clauduntur lumina, non tam mortis necessitate, quam horrore luxuriæ.* J'en dis de même en ce sujet : si cette sainte était au monde, elle ne se repentirait pas de s'être arraché les yeux; elle en serait bien aise, non-seulement pour avoir gagné cette âme, mais pour n'être pas obligée de voir ces seins découverts, ces visages fardés, ces étendards de luxure, ces nids de lubricité, qu'elle abhorre infiniment. Vous êtes bien éloignée de sa vertu, et

vous espérez être en paradis avec elle; elle n'allait pas à l'église de peur d'être vue, et vous y allez exprès pour être vue; elle se crève les yeux pour n'être pas l'objet de tentation, vous découvrez votre sein, vous frisez vos cheveux, vous mignardez vos œillades pour être l'amorce et l'allumette de tentation.

Conclusion. — Il me prend envie de faire comme ces vieillards qui étaient au temps du prophète Esdras (1. Esd. 3, 12). Le temple de Salomon étant réédifié, les jeunes gens l'admiraient et se réjouissaient; les vieux, qui avaient vu le premier, et qui voyaient la grande différence entre ce qu'il avait été et ce qu'il était, ne l'admiraient pas, mais pleuraient et sanglotaient, se lamentaient. Quelle différence! quel déchet et quelle diminution! Quand vous voyez les dévotions, la fréquentation des sacrements, la pratique des vertus qui se font quelquefois, vous les estimez, vous les louez et admirez; ceux qui ont vu dans l'histoire ecclésiastique les vertus solides, héroïques et parfaites qui se pratiquaient en l'Eglise ont envie de pleurer. Hé! quelle différence! il me prend envie de dire, avec le grand archevêque de Constantinople, que l'Eglise est comme une dame qu'on a volée : quand sa maison a été pillée et saccagée, les mêmes coffres, les buffets, comptoirs qui y étaient sont demeurés; mais les pistoles, les joyaux, les pierreries en sont enlevés. Nous avons la même foi, les cérémonies, les mystères qu'on avait en la primitive Eglise; mais les trésors en sont dérobés, les dispositions intérieures, la dévotion substantielle, les solides vertus en sont éclipsées.

1° On disait la messe : nous avons encore les Rituels, liturgies de saint Basile, de saint Chrysostome, de saint Ambroise; nous la disons maintenant; mais, quelle différence! Les prêtres la disaient avec tant de piété, tendresse, qu'ils fondaient en larmes voyant Jésus sur l'autel; devant eux, le manipule, c'était un mouchoir qui leur était toujours nécessaire pour essuyer leurs larmes, tant elles étaient abondantes : *Merear portare manipulum fletus et doloris*; maintenant on la dit avec tant d'indévotion, irrévérence, distraction, comme une action profane.

2° On disait en la messe : *Pax Domini sit semper vobiscum*, dit saint Chrysostome, on le dit maintenant; mais quelle différence! Ceux qui avaient eu quelque dissension s'embrassaient, se réconciliaient et rentraient en parfaite union; maintenant deux personnes parentes, voisines, seront en même messe, sainte table, confessionnal, les mois et années entières sans se saluer, sans se dire mot, sans se réconcilier. On allait en voyage et ès autres lieux sacrés pour visiter les reliques des saints, dit Théodoret (*Ubi supra*), on y va à présent; mais quelle différence! Saint Jérôme dit[1] que s'il s'était mis en colère ou s'il avait eu quelque illusion nocturne en dormant, il n'osait entrer aux chapelles des saints. A présent les garçons et les filles y vont en folâtrant et commettant mille insolences impures.

[1] Si iratus fuero aut me noctura phantasmata deluserit Basilicas martyrum intrare non audeo (S. Hier.).

Hebræi sunt, et ego ; Israëlitæ sunt, et ego ; semen Abrahæ sunt, et ego, disait saint Paul. Ainsi nous pouvons dire : Ces anciens chrétiens avaient la foi, et nous aussi; ils étaient baptisés et nous aussi; ils étaient en la vraie Eglise et nous aussi ; mais il faut ajouter : Ils étaient bons serviteurs de Dieu, nous ne le sommes pas ; ils étaient vrais chrétiens, nous ne le sommes que de nom : nous sommes chrétiens fourrés et contrefaits, et on nous dira comme à saint Jérôme. Ce saint docteur raconte qu'étant jeune, il prenait grand plaisir à lire les œuvres de l'orateur romain. Les doctes savent qu'il n'y a rien de déshonnête, rien de mauvais en cet auteur, et toutefois, parce qu'il s'adonnait plus à la lecture de ces livres profanes qu'à celle de l'Ecriture sainte, il en fut rigoureusement châtié ; car un jour étant malade il fut porté devant le tribunal du Fils de Dieu; il vit ce grand Juge assis sur un trône environné de ses anges, qui lui demanda : Qui êtes-vous? Je suis chrétien, répondit-il? Vous êtes chrétien? repartit le Juge ; vous mentez, vous êtes cicéronien. N'est-il pas vrai que vous prenez plus de plaisir à la lecture de Cicéron qu'à la lecture des livres qui contiennent le devoir d'un chrétien ? Et sur-le-champ il commanda à ses anges de se saisir de sa personne et le flageller selon ses démérites. Ce grand saint raconte cela de soi-même, en une lettre qu'il a écrite à une de ses filles spirituelles nommée Eustochium; et enfin qu'on ne pense que ce fût un songe, il appelle à témoin le juge qui le condamna à cette peine, et les marques des coups de fouets qui lui demeurèrent longtemps sur le dos. Et n'est-il pas vrai, chrétiens, que tous, tant que nous sommes, si nous étions présentés au jugement de Dieu, nous serions bien plus répréhensibles et dignes de châtiment que n'était alors saint Jérôme? Oui, sans doute, et quand nous vivrions encore soixante ans, si nous ne nous convertissons, ô âme pécheresse ! si nous ne nous avançons autrement en la perfection, ô âme dévote ! nous recevrons de la part de Dieu, à l'heure de la mort, ce démenti et ce reproche que nous n'avons pas été chrétiens, mais mondains, mais épicuriens, mais payens, mais antechrists, voluptueux. Si Dieu vous demandait maintenant si vous êtes chrétien, que répondriez-vous? Oui, il vous le demandera assurément l'un de ces jours, à l'heure de votre mort, que répondrez-vous? Oserez-vous bien dire que vous l'êtes? Vous mentez, vous dira-t-on; vous n'avez pas été chrétien, mais épicurien ; vous avez suivi les préceptes d'Epicure et non pas ceux de Jésus-Christ ; vous avez fait votre Dieu de votre ventre, vous avez logé toute votre félicité aux voluptés charnelles, vous n'avez eu autre souci que d'assouvir vos brutales concupiscences. Vindicatif, si on vous demande qui êtes-vous? Oserez-vous dire que vous êtes chrétien? Vous mentez, dira Dieu ; mais cicéronien ; vous n'êtes pas disciple de Jésus, mais de Cicéron ou de Démosthènes, repousser l'injure par l'injure, maudire ceux qui nous maudissent, prendre vengeance d'une parole de travers qu'on nous dit, sont des maximes de Cicéron, c'est la doctrine de Démosthènes et des autres payens ; mais Jésus-Christ enseigne tout le contraire, il veut qu'on oublie les injures, qu'on prie pour ceux qui nous persécutent, qu'on rende le bien pour le mal. Que répondra cette demoiselle, quand Dieu lui demandera qui elle est à

l'heure de sa mort, qui arrivera plus tôt qu'elle ne pense? Aura-t-elle bien la hardiesse de répondre qu'elle est chrétienne? Non; car elle sait bien en son âme qu'elle est toute mondaine, qu'elle vit selon les lois du monde, qu'elle a son cœur tout plongé dans la mondanité, qu'elle a plus de crainte de déplaire à la moindre personne du monde que de déplaire à Jésus-Christ, qu'elle ne plaint pas les deux et trois heures qu'elle emploie à accommoder un rabat, à se parer devant un miroir pour se rendre agréable à je ne sais qui, elle ne veut pas employer le jour de la communion une petite heure à se préparer, pour se rendre plus agréable à Dieu.

Enfin, il y a danger qu'au jugement de Dieu on ne fasse voir à plusieurs personnes qui sont dans la ville de N. qu'ils n'ont pas été vrais chrétiens, mais antechrists, c'est-à-dire contre Jésus-Christ, ennemis de Jésus-Christ et de sa loi; n'est-ce pas persécuter la loi de Jésus-Christ, de vous fâcher de votre fille quand elle retourne de l'église comme si elle retournait d'un lieu infâme? de vous moquer de votre sœur quand elle se met à genoux le matin et le soir pour honorer Jésus-Christ? faire des risées d'une âme dévote et l'appeler bigote, parce qu'elle fréquente les sacrements, et qu'elle ne veut pas être libertine et offenser Dieu dans les compagnies? Que ferait davantage un payen, un juif, un mahométan, que de se moquer de ceux qui servent et honorent Jésus-Christ.

Que cela n'arrive pas, faisons plutôt comme sainte Blandine, servante à Lyon. Elle encourageait tous les autres au martyre; elle fut appliquée à la torture un jour entier, les bourreaux se lassèrent plus tôt qu'elle; on lui demanda comme elle avait pu tant souffrir : A chaque tourment qu'on me donnait, je disais : Je suis chrétienne, cela me donnait force, relevait mon courage. Quand on nous fera un affront, disons : Je suis chrétien, disciple de celui qui a souffert tant de calomnies; quand on nous ôtera nos biens, disons : Je suis disciple de celui qu'on a dépouillé tout nu, le disciple n'est pas plus que le maître. Si nous vivons comme lui, si nous endurons avec lui, si nous combattons pour lui, nous régnerons éternellement avec lui. *Amen.*

SERMON X.

SUITE DU MÊME SUJET. — LES AUTRES SIX VERTUS DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Sancti per fidem operati sunt justitiam.
Les saints ont pratiqué la vertu par la foi. (HEBR. 11, 33.)

Quand la sybille de Cumes, rendant ses oracles à la gentilité, prophétisa l'Incarnation du Fils de Dieu, elle dit, pour marque de son arrivée et pour effet de la foi de ceux qui suivraient son parti, qu'on verrait naître en son temps un siècle d'or par toute la terre : par cet âge d'or, elle n'entendait pas un siècle semblable à celui de Salomon auquel, comme dit l'Ecriture, on ne faisait point d'état de l'argent pour la grande abondance d'or

qui y était, mais elle entendait les grâces de Dieu et les finances spirituelles dont l'Eglise serait enrichie. Pour voir l'accomplissement de cette prophétie et les effets merveilleux que la foi produit en une âme qu'elle possède, hier nous considérions la sainteté et la vie des chrétiens de la primitive Eglise, et les douze vertus plus héroïques qu'ils avaient coutume de pratiquer. Le temps ne nous permit de contempler que les six premières; aujourd'hui nous avons à considérer les six autres. Vous y avez beaucoup contribué, ô sainte et bienheureuse Vierge! c'étaient des fruits de vos semences, des moissons de vos travaux, des productions de vos influences : votre Fils vous laissa quelque temps sur la terre après son ascension pour cultiver ce qu'il avait planté, pour instruire l'Eglise primitive, pour enraciner la vertu ès cœurs des âmes choisies : *In electis meis mitte radices;* et quand vous sortîtes de ce monde vous nous pouviez dire comme votre Fils : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, non par présence corporelle, mais par l'assistance spirituelle que nous implorons en vous saluant avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Christi adventus adduxit sæculum aureum, mutans malos mores hominum.

Punctum unicum. — Sex aliæ virtutes primorum christianorum : 7° Liberalitas, 8° Patientia, 9° Humilitas, 10° Castitas, 11° Sobrietas, 12° Assiduus labor.

Conclusio. — Paraphrasis verborum (Hebr. 12, 1) : *Habentes talem nubem testium curramus.*

Exorde. — Entre les œuvres signalées que Jésus venant en ce monde au mystère de l'Incarnation, devait opérer sur la terre, celle que les oracles divins ont prophétisée plus souvent et avec plus de majesté de paroles, comme en effet la plus admirable, c'est la réforme du monde, le changement de la mauvaise vie, des mœurs et des humeurs vicieuses des hommes. L'esprit du Seigneur reposera sur lui, dit Isaïe, et alors le loup habitera avec l'agneau, le léopard couchera avec le chevreau, le veau et le lionceau seront ensemble, et un petit enfant les conduira. C'est-à-dire, que ceux qui étaient d'une humeur farouche, cruels, orgueilleux, changeraient leur naturel; deviendraient humbles, débonnaires, charitables. Et par le même prophète Dieu disait : Je mettrai des étangs au désert et des courants d'eau ès terres sèches; je ferai croître en la solitude, des cèdres, des oliviers, des ormeaux et autres arbres, afin que les hommes voient et qu'ils sachent, qu'ils considèrent et qu'ils entendent que la main du Seigneur a fait ces choses, et que le Saint d'Israël les a créées. Il est évident que ces paroles ne s'entendent pas au pied de la lettre, des plantes et des eaux matérielles; car les grands princes font tout cela aisément : ils font défricher et cultiver les terres les plus stériles; ils en font des Tuileries, des Fontainebleau, des paradis terrestres; et il dit que ces choses seront des effets de sa main toute-puissante et toute sainte : *Ut videant et scient, et recogitent, et intelligant, quia manus Domini fecit hæc et sanctus Israel creavit illud.* Il parle donc de l'abondance des grâces qu'il répandrait dans l'Eglise, et des vertus surnaturelles qu'il y communiquerait. Vous verrez clairement l'accom-

plissement de ces prophéties, si, d'une part, vous remémorez quelle était la vie des hommes avant la venue de Jésus au monde ; et si, d'autre côté, vous considérez quelles étaient la vie et les mœurs des premiers chrétiens de l'Eglise. Pour savoir en quel abîme d'horreur et d'ordures le monde était plongé avant l'incarnation, il ne faut que lire le commencement de l'épître aux Romains, où saint Paul dit que les payens étaient adonnés aux mêmes abominations que ceux de Sodôme et de Gomorrhe, quand ils furent consumés par le feu du ciel ; et notez que c'était à ceux mêmes qui commettaient ces péchés, c'est-à-dire aux Romains, que l'Apôtre fait ces reproches : il n'eût pas été si hardi que de le faire, s'ils n'eussent été atteints de ces crimes. Il ne faut que lire le commentaire de saint Jérôme sur le second chapitre d'Isaïe, où il montre que les philosophes, même les plus modérés, se vautraient en des saletés si honteuses, que ce serait une impudence de les nommer seulement. Pour avoir quelque conjecture de l'état où était le monde, c'est assez de savoir que le sénat de Rome apothéosa une courtisane et lui décréta des honneurs divins, parce qu'elle fit héritier le sénat de ce qu'elle avait gagné par cet infâme métier. C'est assez de savoir que les Romains adoraient Jupiter, Mars, Mercure, dont ils publiaient en plein théâtre les adultères, les cruautés, les larcins et les autres vices ; qu'ils adoraient Vénus, la déesse d'impureté, et que, pour se la rendre propice, plusieurs mères prostituaient leurs filles. Jugez quelle vie devaient mener ceux qui adoraient de tels dieux.

Quel est le laboureur si soigneux qui puisse défricher un fond si plein de chardons, hérissé de tant d'épines ? quel est le jardinier si vigilant, qui puisse féconder une terre si stérile ? quel est le fort armé si puissant qui eût pu délivrer le monde d'une servitude si infâme ? Tous les hommes pouvaient dire : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus? gratia Dei.* Hé ! mon Dieu, qu'elle obligation ? Quelles grandes obligations nous vous avons pour un tel bénéfice ? Qui est-ce qui pourra jamais vous en remercier dignement ? que notre cœur fonde en votre amour, que notre âme s'écoule d'affection envers vous, que notre bouche retentisse de vos louanges, que tous les moments de notre vie soient référés à votre gloire en action de grâce d'un si grand bien ! Pour nous faire voir ce changement, saint Jean, en l'Apocalypse, nous représentait l'Eglise comme une femme revêtue du soleil, ayant en sa tête une couronne de douze étoiles et qui est en travail d'enfant ; elle a auprès un dragon qui attend qu'elle soit accouchée, afin de dévorer le fruit qu'elle doit produire. Nous disons que les douze étoiles sont les douze vertus héroïques que les chrétiens de la primitive Eglise pratiquaient : quatre envers Dieu, quatre envers le prochain, quatre envers eux-mêmes ; à savoir : la Foi, l'Espérance, la Charité, la Dévotion, la Dilection fraternelle, la Justice, la Libéralité, la Patience, l'Humilité, la Chasteté, la Sobriété, la Diligence ou Assiduité au travail.

Point unique. — 7° Hier nous étions parvenus à la sixième vertu, qui est l'amour fraternel : cet amour n'était point de grimace, ni de compliment, mais sincère, cordial, plein de bonne

volonté et d'effet. Tertullien disait aux payens : Quand il y va de l'intérêt et du partage des biens temporels entre des parents parmi vous, ils ne sont plus parents, ils ne se connaissent plus; les chrétiens, au contraire, montrent, par les effets et par leur libéralité, qu'ils s'estiment et se traitent l'un l'autre comme frères; n'étant qu'un même cœur et une même âme ensemble, nous ne craignons point de communiquer nos biens, tout est commun parmi nous, excepté nos femmes[1]. Témoin ce maître fripon, dont Lucien raconte l'histoire en un livre qu'il a fait exprès, intitulé : *De morte peregrini;* il se faisait appeler Protée, et ce, avec raison, car il changeait comme Protée : après avoir dissipé tout son patrimoine en débauches, il en voulut recouvrer un autre beaucoup plus riche; il n'en sut point de meilleur moyen que d'abuser de la libéralité des chrétiens; il sort de son pays, il contrefait le chrétien : partout où il va les chrétiens le comblent de richesses : il se fait mettre en prison pour la foi, il est visité, caressé, accablé de bienfaits par les chrétiens de plusieurs villes d'Asie. Ayant ramassé par ce moyen grande quantité d'or et d'argent, il lève le masque, il fait banqueroute aux chrétiens, il s'en retourne en son pays. Les chrétiens ne faisaient pas seulement du bien à ceux qui étaient présents, mais encore à ceux qui étaient bien éloignés.

Es Actes des Apôtres (11, 28) il est dit que le prophète Agabus prophétisa de la part de Dieu une grande famine qui devait bientôt arriver par tout le monde. Si un prophète disait le même en ce temps, vous seriez beaucoup réservé à faire des aumônes, vous diriez : Charité bien ordonnée commence par soi-même : je ne sais combien de temps durera cette famine; si j'ai faute de pain, qui m'en donnera puisque la disette sera par tout l'empire? Il n'est pas défendu d'avoir un peu de prévoyance et de se pourvoir pour l'avenir. Les fidèles d'Antioche ne firent pas ainsi, au contraire; ne se contentant pas de faire du bien à tous les pauvres de la ville et du pays, ils envoyèrent de grandes aumônes aux chrétiens de Jérusalem; et saint Paul prit la peine d'aller d'Antioche en Jérusalem pour les y porter, et il écrivait aux Thessaloniciens qu'il n'avait pas besoin de leur commander la charité, parce qu'ils l'exerçaient très-volontiers, non-seulement à leurs compatriotes, mais en toute la Macédoine; et les Corinthiens la faisaient avec tant de profusion, que saint Paul leur mande : *Je ne vous oblige point à donner plus que vos commodités ne vous permettent, je n'entends pas que vous soyez nécessiteux pendant que ceux qui auront reçu vos aumônes seront à leur aise, mais seulement qu'il y ait quelque égalité* (2. Cor. 8, 13). Ce n'était pas seulement envers les domestiques de la foi, qu'ils étaient si libéraux, ils l'étaient encore envers les étrangers et infidèles. Saint Pacôme en peut répondre. C'était un jeune soldat payen qui était en garnison en la ville de Thèbes sous l'empereur Constance, et il se convertit à la foi, voyant que les chré-

[1] Ex substantia familiari fratres sumus quæ penes vos ferè dirimit fraternitatem, ita qui animo animâque miscemur vel de rei communicatione dubitamus, omnia indiscreta sunt apud nos præter uxores, Tertul. *Apolog.*, cap. 39.

tiens des villes circonvoisines envoyaient des provisions aux soldats avec une libéralité et profusion admirable.

Le diacre Pontius, en la vie de saint Cyprien, rapporte qu'en Afrique, pendant la peste qui dura fort longtemps, grand nombre de chrétiens servirent aux pestiférés, même payens, et ensevelirent les corps qui étaient morts de la peste et que tout le monde laissait au milieu de la rue. Ceux d'Alexandrie en firent le même sous la conduite du saint évêque Denys, comme Eusèbe (lib. 7, c. 17) le rapporte : ce fut en l'année 263, au temps de l'empereur Galien.

8° Ces bonnes gens savaient faire le bien et encore mieux endurer le mal. On les traitait comme les balayures du monde, comme les plus scélérats, impies et abominables de la terre, comme ceux qu'on disait être cause de tous les malheurs qui arrivaient à la république. Si le Tibre se déborde, si le fleuve du Nil n'a son flux ordinaire, si la terre tremble, si la peste désole la ville, si les saisons se dérèglent, on crie que les chrétiens en sont cause, qu'il faut exterminer cette vermine, que tant que ces impies seront au monde, la république sera malheureuse, dit Tertullien[1]. On leur défendait souvent de vendre et acheter; on leur commandait, comme à des esclaves, de faire mille corvées sans aucun salaire; on permettait à tout le monde de les tuer en quelque lieu qu'on les trouverait, sans autre forme de procès : ce qui ne fut jamais décrété, pas même contre les parricides; ils eussent pu se défendre aisément, ou faisant un parti dans l'Etat, ou se mettant au service des tyrans qui se révoltaient contre les empereurs; ils ne manquaient pas de gens; ils étaient quelquefois une légion entière de soldats chrétiens : six mille six cents comme sous Maximien, ou dix mille comme sous Adrien. Le même Tertullien (Apol., c. 37) disait aux payens : *Si enim et hostes exertos, non tantum vindices occultos agere vellemus, an deesset nobis vis numerorum et copiarum? Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum, sola vobis relinquimus templa* : Si nous voulions combattre contre vous, non à la sourdine, mais à guerre ouverte, manquerions-nous de gens? Vous nous tenez étrangers et nous peuplons toutes vos compagnies, les villes, les îles, les châteaux, les cités libres, les conciliabules, les armées, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le barreau; il y a partout des chrétiens, sinon ès temples des faux dieux. Ils ne manquaient pas de chefs pour entreprendre contre l'Etat; ils avaient souvent de leur parti des capitaines ou généraux d'armée, comme saint Maurice, saint Eustache, saint Mercure, saint Porphire et saint Gallican. Ils ne manquaient pas de courage, puisqu'ils méprisaient la mort si généreusement; mais ils ne se défendaient pas, parce que notre religion ne nous permet pas de vouloir du mal, de faire du mal, de dire du mal, de penser du mal de qui que ce soit. Nous faisons du bien à tout le monde sans exception de personne, dit Tertullien (Apol., c. 36) : *Cui bello non idonei, non prompti es-*

[1] Si Tiberis ascendit, si Nilus non ascendit in arva, si cœlum stetit, si terra movit, si fames..... (c. 40).

semus? etiam impares copiis qui tam libenter trucidamur, si non apud istam disciplinam magis occidi liceret, quam occidere, sed absit ut aut igni humano vindicetur divina secta, aut doleat pati, in quo probatur. Male enim velle, male facere, male dicere, male cogitare de quoquam ex æquo vetamur, nullum bonum sub exceptione personarum administramus.

Ils le montrent bien en cette belle occasion que saint Justin raconte [1]. Il rapporte la lettre de Marc-Aurèle au sénat, en laquelle cet empereur confesse qu'étant un jour, lui et son armée, au milieu des Allemagnes, assiégé d'un nombre infini d'ennemis, en si grande disette d'eau, que depuis cinq jours ils n'en avaient vu : après avoir imploré ses faux dieux vainement et sans effet, il commanda aux soldats chrétiens de réclamer le leur : *Quem in conscientia gestant.* Ces braves soldats n'eurent égard aux demandes de ceux qui persécutaient l'Eglise ; mais rendant le bien pour le mal, ils se prosternèrent en terre, et voilà que tout aussitôt l'air se couvre de nuages et distille une pluie si miraculeuse, que c'était de l'eau fraîche pour l'armée où étaient les chrétiens, et une pluie de feu contre les barbares leurs ennemis; et partant, dit l'empereur, nous leur permettrons d'être chrétiens, de peur qu'ils n'obtiennent de leur Dieu de semblables armes contre nous.

Pour rendre leur patience inébranlable, ils l'appuyaient sur une belle maxime, qui est le vrai lénitif et le sucre de toutes les amertumes de ce monde. Ils tenaient pour assuré, comme il est très-véritable, que tout ce qui arrive en ce monde, de quelque part qu'il arrive, vient de la providence de Dieu ; tout, tout, excepté le péché : mais les croix, les afflictions, les privations, la pauvreté, les maladies, qui sont les peines du péché, viennent de la main de Dieu. Ils appelaient les empereurs très-saints. Saint Denys d'Alexandrie, envoyé en exil pour la foi, étant sur son départ, disait que les chrétiens priaient pour les très-saints empereurs Valérien et Galien. Comme est-ce que cela s'entend? Ces empereurs étaient vicieux, payens, idolâtres, persécuteurs de l'Eglise. Nos hérétiques trouvent mauvais que nous appelons le Pape *Notre Saint Père;* et ce grand évêque nomme ces empereurs très-saints, parce qu'il sait que c'est Dieu qui les donne : *Dabo vobis regem in furore meo, qui regnare facit hypocritam.* Ils savaient que tout ce qui vient d'une si bonne main ne peut être que très-bon, très-saint, très-aimable et très-digne d'être bien reçu. Si nous avions la lumière et la connaissance que ces saints avaient, quand nous perdons nos biens, quand nous avons des procès, quand nous tombons malades, nous dirions : O sainte pauvreté, sainte maladie, sainte affliction! Cette patience était fille de l'humilité et du mépris du monde, qui étaient très-héroïques en eux.

9° Tatianus (*Or. contra Græcos*), assyrien, Πᾶν τὸ ἐν δόξῃ κείμενον ἀνθρωπίνῃ παραιτούμεθα· Nous avons en horreur tout ce qui ressent la gloire et la vanité du monde. Je vous laisse à penser s'il eût été si hardi de dire cela parlant à des ennemis de notre religion ; si les dames chrétiennes de ce temps-là eussent été vêtues pompeuse-

[1] Justin., *Apologia ad Antonium;* Tertul., *Apolog.*, c. 5, *sub finem.*

ment et chargées de mondanité comme elles sont à présent; elles étaient ordinairement vêtues de noir, ou de couleur obscure, comme on peut voir chez Métaphraste (*in Actis SS. Martyrum*), Sozomène et autres anciens auteurs.

Je ne veux pas alléguer ici l'humilité des gens de petite étoffe et de basse extraction; on dirait qu'ils étaient humbles, non par amour de la vertu, mais par la condition de leur état. Je dois alléguer l'humilité des grands. Qu'y a-t-il de plus admirable que l'humilité du grand Théodose, dit saint Augustin? Quel prince fut jamais plus heureux, plus valeureux, plus victorieux que cet empereur? Il défit valeureusement les Polonais, n'étant âgé que de vingt ans; il défit heureusement le tyran Maxime et ses trois armées.

Il défit si heureusement et valeureusement le tyran Eugène, que s'étant mis à pied à la tête de son armée, il eut les vents à sa solde, les cieux et les éléments partisans de ses desseins : *O nimium dilecte Deo, cui militat æther, et conjurati veniunt ad classica venti!* Ce prince si heureux, si valeureux, si victorieux, qui commandait paisiblement à tout l'univers, se laisse vaincre à l'humilité chrétienne, et se rend son esclave. Etant un jour entré en l'église, il s'était mis au chœur près des ecclésiastiques. Son évêque lui dit : Sire, ce n'est pas là votre place. Le chœur de l'église n'est que pour les prêtres : la pourpre fait bien les empereurs, mais elle ne fait point les prêtres. Il ne résiste point, ne murmure point, ne se plaint point, qu'on lui fait un affront; ne dit pas que les prêtres et les évêques sont ses sujets; mais il sort promptement et se met à la nef, fait ses prières au milieu du peuple; il n'entre jamais plus au chœur pour y prendre place. Et quelque temps après, étant tombé en faute par fragilité humaine, par une sentence précipitée qu'il prononça contre les Thessaloniciens, comme il venait à l'église, son évêque lui alla au devant. Sire, auriez-vous bien la hardiesse d'entrer à l'église sans faire pénitence, après avoir offensé Dieu? Si vous y venez, je vous fermerai la porte. — Je me garderai bien d'y entrer, puisque vous me le défendez. Ayez pitié de moi, imposez-moi telle pénitence qu'il vous plaira, je l'accomplirai de bon cœur, afin que je sois reçu à la communion des fidèles et à la participation des redoutables mystères. — Il lui impose huit mois de pénitence. Pendant cette pénitence, on jeûnait plusieurs jours en la semaine, on portait le cilice, on faisait grandes aumônes, on pleurait, on sanglotait, on faisait plusieurs prières. Au bout des huit mois, il lui donne l'absolution le jour de Noël, le reçoit à l'église; étant dans l'église, il ne se tient tout droit, ne se met pas seulement à genoux, mais il se couche par terre, se tire les cheveux, se frappe le front contre la terre, baigne le pavé de ses larmes, crie en soupirant : *Adhæsit pavimento anima mea, etc.* Il ne pense pas : Je ferai tort à ma dignité, je démentirai la grandeur de mon courage, on se moquera de moi, mes sujets me mépriseront; qu'en dira-t-on? Saint Ambroise (*In ejus funere*) qui y était, le rapporte, et après lui saint Augustin (l. 5 *de Civit.*, 26), Sozomène et Théodoret.

Son petit-fils, Théodose le jeune, hérita de lui le nom, le sang, le sceptre et l'humilité chrétienne. Ecoutez comme il parle de soi :

c'est en ce bel édit qu'il publia pour les immunités de l'Eglise, dont Justinien rapporte un échantillon; mais il est tout entier ès Actes du concile d'Ephèse[1]. Il défend à toutes sortes de personnes d'entrer à l'église avec des armes; et pour montrer que c'est justement et avec raison, il ajoute : Moi-même je le pratique, tout empereur que je suis. Car encore que la majesté impériale ait besoin d'être gardée en quelque lieu qu'elle soit, je commande à mes gardes de laisser leurs armes à la porte. Je ne prends pas hardiesse d'entrer jamais au chœur, ni de m'approcher de l'autel, sinon pour y présenter mes offrandes; et après je sors du chœur et me retire à la nef avec le commun du peuple; et avant que d'entrer à l'église, je laisse à la porte ma couronne impériale, parce qu'en la présence d'une si haute et si redoutable Majesté, en la maison de Dieu, rien ne doit éclater que Dieu même. Et maintenant une petite coquette s'ajuste mondainement, prend ses ornements pompeux tout exprès pour être regardée et admirée en l'église.

Ces pieux empereurs avaient appris cette leçon d'humilité du premier chrétien qui ait fleuri en l'Eglise. Quel prince fut jamais plus belliqueux, généreux, glorieux que Constantin le Grand? La grandeur de son courage, la vivacité de son esprit, la beauté de son corps, la majesté de son maintien le faisaient admirer et respecter de tout le monde. Il avait défait en diverses batailles les tyrans Herculius, Maxence, Licinius, et dompté par ses armes les Gaulois, Allemands, Sarmates. Les peuples les plus barbares et éloignés lui avaient envoyé des ambassadeurs pour lui demander la paix. Pour la donner à l'Eglise et éteindre l'hérésie des anciens, il avait prié le pape saint Sylvestre de faire assembler le concile de Nicée. Etant entré au concile, couvert d'une pourpre si éclatante, qu'elle semblait un grand feu, dit Eusèbe, chargé de rubis, escarboucles et diamants si étincelants, qu'il semblait être un petit soleil. Les évêques étant tous assis, il se tenait tout droit en leur présence : il n'osa jamais prendre la hardiesse de s'asseoir, jusques à ce que les évêques l'en eussent prié; et il s'assit, non en un trône élevé, mais sur un petit siége; et comme on lui eut donné quelques billets contenant les plaintes contre les évêques, il les jeta au feu et se fâcha contre celui qui les lui avait donnés, disant : C'est aux évêques de juger les empereurs, non aux empereurs de juger les évêques.

10° Etant si humbles de cœur, ils attiraient la grâce de Dieu pour être aussi chastes de corps. Grâces immortelles vous soient rendues encore une fois et un million de millions de fois, ô Jésus mon Sauveur! d'un si admirable changement. Le monde était auparavant une étable d'Augias, un cloaque d'impureté et d'ordure; mais depuis que vous vous êtes logé au sein d'une vierge, depuis que votre Mère a arboré l'étendard de la virginité, depuis que vous avez mené une vie divinement pure en ce monde, vous l'avez changé en un parterre de fleurs de lis, qui, par la bonne odeur de leur pureté, ont embaumé le ciel et la terre. Palladius, contemporain de saint Jérôme, dit que de son temps, en une seule ville d'E-

[1] *Pateant*, Cod. *de his qui ad Ecclesias confugiunt. Concil. Ephes.*, cap. 21.

gypte, il y avait dix mille religieux et vingt mille vierges religieuses qui menaient une vie angélique en des corps mortels et sensibles; les autres chrétiens qui demeuraient dans le monde avaient la pureté en si grande recommandation, qu'ils redoutaient plus que la mort la moindre souillure, même de pensée.

Voici comme Athénagoras, sur la fin de son Apologie, parle des baisers que les parents se donnaient quelquefois par salutation et témoignage d'amitié quand ils venaient de dehors : Il faut faire cela, dit-il, avec grande précaution : *Summa cautione communicandum est osculum* ἀκρινόσασθαι : car s'il est souillé par la moindre pensée, il nous bannit de la vie éternelle.

Il n'eût pas été si téméraire de dire cela aux empereurs payens, si on eût vu dans les compagnies, les chrétiens commettre des sottises et folâtreries impudentes que l'on y voit maintenant. Ils savaient bien qu'entre les péchés qui nous empêchent d'entrer au ciel, saint Paul (Galat. 5, 16), qui ne met pas seulement l'adultère et fornication, mais encore les folâtreries lascives et toutes sortes d'impuretés : ἀσελγεία ἀκαθαρσέα. Si on vous disait en compagnie qu'il ne faut que ce baiser lascif que vous donnez pour vous faire perdre le paradis, vous diriez que c'est être trop rigoureux, que c'est vouloir faire tout le monde religieux; et c'est néanmoins ce que dit ce grand personnage au second siècle de l'Eglise, parlant à des empereurs et empereurs payens. Et, un peu plus bas, parlant de la modestie des gens mariés, il dit : *Sicut agricola ubi semina terræ mandavit, non aliud superinjicit, sed messis tempus expectat; sic nobis concupiscientiæ modus, liberorum procreatione definitur*. Ils étaient donc bien éloignés de se vautrer dans les brutalités que plusieurs commettent maintenant, sous prétexte que tout leur est permis dans le mariage.

Mais pour connaître la grande affection que les chrétiens, et principalement les fidèles de ce temps-là portaient à la pureté, il n'en faut d'autre argument que celui dont se sert Tertullien : *Probatio est innocentiæ nostræ iniquitas vestra; ideò nos hæc pati Deus patitur : nam proximè ad lenonem damnando Christianam potiùs quàm ad Leonem, confessi estis labem pudicitiæ apud nos atrociorem omni pœna, et omni morte reputari* (Tertul., cap. ult. *Apolog.*). Je ne m'étonne pas s'ils étaient si chastes, puisqu'ils étaient ennemis jurés des meurtriers de la continence, la gourmandise et l'oisiveté, ils avaient en un degré très-éminent les deux vertus contraires à ces vices : l'abstinence et la diligence ou assiduité au travail.

11° Je ne vous veux pas dire ce que Philon (lib. *de Vitâ contemplativâ*) dit, parlant de plusieurs chrétiens qui étaient par tout le monde et principalement autour d'Alexandrie, qu'ils jeûnaient tous les jours au pain et à l'eau; que quelques-uns n'en mangeaient que de trois en trois jours, d'autres de six en six jours; les plus sensuels ajoutaient au pain et à l'eau un peu d'hysope pour assaisonnement : *Contenti placare dominas mortalibus à natura additas*.

Je ne vous veux dire que ce que dit saint Chrysostome (Hom. 13 *ad Ephes.*), que de son temps plusieurs jeunes demoiselles, en l'âge

de vingt ans, qui avaient été nourries très-délicatement dans la soie et entre les parfums (ce sont ses propres mots), embrassaient si ardemment, pour l'amour de Jésus, les rigueurs des austérités et mortifications, qu'elles portaient continuellement le cilice, marchaient à pieds déchaux; elles veillaient la plus grande partie de la nuit, elles ne mangeaient qu'une fois le jour au soir, non pas du pain, mais des herbes : *Fabas, cicer, oleas et sicus.*

Je ne vous veux pas seulement dire qu'ils jeûnaient tous les mercredis et vendredis de l'année, excepté au temps de Pâques, parce que ce fut un mercredi que les Juifs tinrent leur conciliabule et prirent résolution de faire mourir notre Sauveur; que jeûnant, ils usaient ordinairement de xerophagie, c'est-à-dire qu'ils ne vivaient que de pain, d'eau et de sel[1]. Tertullien (lib. *contra Psiticos*, c. 1) dit : *Xerophagias servamus, siccantes cibum ab omni carne, et vividioribus quoque pomis, nequid vinositatis edamus, aut potemus* : Nous observons la xérophagie, nous abstenant de la chair, du bouillon, de pommes et autres fruits frais, afin de ne boire ni manger quoi que ce soit qui sente le vin; et ils étaient si consciencieux à garder les jeûnes du Carême, qu'au rapport de saint Basile, les soldats, les voyageurs, les nautoniers et les marchands se réjouissaient quand on publiait le jeûne de Carême[2].

12° Saint Paul dit : *Celui qui ne veut travailler, qu'il ne mange point.* Ces pauvres chrétiens ne mangeaient presque point, travaillaient incessamment; car, excepté le temps qu'ils employaient à prier Dieu dans les églises, ils passaient toute la journée et partie de la nuit à travailler pour gagner leur vie, ou pour faire des aumônes; ils avaient de quoi vivre d'ailleurs : *Virgines nostræ omnes pudicæ sunt, lanificio intentæ sermones divinos ediscerunt.* Saint Chrysostome[3] en dit autant des demoiselles de son temps. Tertullien ajoute qu'avec cela elles s'occupaient à visiter les pauvres, à secourir les malades, à faire d'autres œuvres de miséricorde.

Conclusion. — *Habentes igitur nobis impositam talem nubem testium, deponentes omne pondus, et circumstans nos peccatum per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum* (Hebr. 12, 1). Ayant donc tant de saints qui nous témoignent les vérités chrétiennes, courons avec ardeur et patience au combat qui nous est proposé, dit saint Paul. Ils montrent que Jésus est vrai Dieu, puisqu'il a fait au monde un si grand changement en si peu de temps. Le cœur de l'homme n'est qu'en la main de Dieu, c'est lui seul qui en a la clé, il en manie les ressorts, il l'incline où bon lui semble. Jésus a incliné et tourné les cœurs, non de deux ou de trois hommes, mais des millions; il les a portés à des affections toutes con-

[1] Ita Ignatius, *epist. ad Philip.*; Clem. Alexand., *Strom.*, l. 7; S. August., *ep.* 86, *ad Casulanum sud fidem ;* S. Cyrill., *in Levit.* 10 ; S. Epiphan., *in compendio. Eccl.*

[2] Quin et exercitus nautæ, viatores, negotiatores jejunii edictum cum gaudio excipiunt (Basil., *Orat.* 2 *de Jejunio.*

[3] Homil. 13 *in ad Ephes.*, lib. *uxorem*, cap. 4.

traires à celles qu'ils avaient aux affections des choses extrêmement dures, laborieuses, difficiles à embrasser. Qui ne voit qu'il est vrai Dieu?

Testium. Ils montrent comme nous sommes obligés de vivre pour être sauvés. Supposons que votre grand-père, ou autre de vos ancêtres, ait fondé en cette église une grand'messe, un service annuel le jour de son obit, ait laissé pour cela un bon héritage, et que le papier de la fondation soit perdu : comment pourriez-vous montrer aux chanoines de maintenant qu'ils sont obligés de chanter la messe et faire le service? Vous ne le sauriez mieux prouver qu'en faisant voir que les chanoines qui ont joui les premiers de cet héritage, ont chanté cette messe. Jésus, sortant du monde, vous a légué par testament l'héritage du ciel : *Dispono vobis ut edatis.* Ce legs pieux est chargé d'une condition : de vivre selon la perfection chrétienne. Quand il n'y aurait point d'Evangile, nous connaissons que nous sommes obligés à cela, voyant que ces anciens qui ont joui du ciel les premiers ont vécu ainsi parfaitement. Puisque les Apôtres et leurs disciples les ont ainsi enseignés, c'est signe que notre Sauveur l'a ainsi institué et exigé cela de nous pour nous donner son paradis.

Testium. Ils montrent que rien n'est impossible à la grâce de Dieu, qu'elle peut changer les plus mauvais naturels, dompter les cœurs les plus rebelles; qu'elle peut désauvager les bêtes les plus farouches, féconder les terres les plus stériles. Qu'était ce monde, peu avant la venue de Jésus, sinon, comme disent les prophètes, une forêt d'arbres stériles, une terre déserte et ingrate, une tanière de loups et de léopards? Qu'était-ce peu après sa venue, sinon une terre coulante de miel et lait, un paradis de délices spirituelles, une retraite d'agneaux et de colombes? Cette grâce est aussi puissante que jamais; le bras de Jésus n'est point raccourci, ses trésors ne sont point épuisés; sa miséricorde n'est pas tarie, il a converti et changé le cœur de tant de personnes; il peut bien changer le vôtre. Humiliez-vous beaucoup devant lui, reconnaissez que c'est à lui seul de vous changer, donnez-vous souvent à la puissance et opération de sa grâce. Verbe incréé vous m'avez fait et formé; Verbe incarné, refaites et reformez-moi!

Nubem. Nuée qui fait ombre à nos vertus. Un ancien anachorète nommé saint Macaire, ayant visité les cellules des autres religieux qui vivaient en grande perfection, retournait tout confus, s'humiliait et disait : *Vidi monachos, non sum ego monachus.* Quand je considère la vie de ces bons chrétiens nos devanciers : *Vidi Christianos, non sum ego Christianus.* Je ne suis chrétien que de nom, de baptême, d'apparence, non d'effet ni de mœurs, ni de vie, ni de vertu; quelle apparence d'estimer tant soit peu les petites vertus que nous pratiquons, si on les compare à celles de ces anciens? Ils allaient à matines quasi tous les jours, à peine y va-t-on cinq ou six fois l'an. Ils envoyaient des aumônes aux étrangers, à ceux qui demeuraient loin; à peine en faisons-nous à nos concitoyens que nous voyons mourir à notre porte devant nos yeux. Hé bien! dit saint Chrysostome, si nous ne pouvons atteindre à une si haute perfection que ces anciens, au moins faisons ce que nous pouvons

pour les imiter et suivre de loin. Vous ne pouvez mettre vos biens en commun ; mais vous en pouvez communiquer quelque peu aux pauvres; vous ne pouvez jeûner ès mercredis et samedis; mais vous le pouvez ès Quatre-Temps et jours commandés.

Nubem, nuée. Si nous tâchons ainsi de les imiter selon notre petit pouvoir, si nous réclamons leur secours, ce seront des nuées qui distilleront sur nous des influences bénies, des rosées du ciel, des grâces de Dieu.

Nubem, nuée. Autrement ce seront des nuées qui auront du jugement, lanceront contre nous des carreaux de vengeance, qui nous accuseront, jugeront, confondront, condamneront par l'opposition de leur vertu. N'étaient-ils pas fragiles comme nous, composés de même étoffe que nous? pétris de chair et de sang comme nous? sensibles et délicats comme nous? N'avons-nous pas le même Dieu? n'adorons-nous pas le même Jésus crucifié? Nous jouissons des mêmes sacrements, nous sommes en même église, on nous prêche le même Evangile, et nous voulons avoir pour rien le paradis qui leur coûte si cher! Y aurait-il de la raison? y aurait-il de la gloire pour nous, de posséder sans victoire un royaume que ces anciens ont conquis par tant de combats?

Cette femme qui est ès douleurs d'enfantement, c'est l'Eglise primitive, qui a beaucoup souffert pour nous enfanter à la foi. Que de voyages ont faits les Apôtres! que de martyrs ont enduré la mort! que de conciles ont été assemblés! que de docteurs ont veillé et sué, disputé pour nous conserver la foi entière et immaculée! Après tout cela la laisserons-nous infructueuse? sera-t-il dit que l'Église ayant tant travaillé à nous enfanter à Notre Seigneur, le dragon infernal nous engloutisse et dévore? Il faut craindre que cette femme ne prenne des ailes, s'envole au désert, que la foi et l'Eglise ne se perdent en Europe, n'aillent aux Indes. Que cela n'arrive pas ; mais : *Curramus ad propositum certamen* : Courons généreusement au combat qui nous est proposé. Il ne dit pas : Courons à la couronne, parce qu'encore qu'il n'y aurait point de couronne à remporter, point de salaire à gagner, point de ciel à conquérir, ce nous est trop d'honneur de combattre pour la querelle de Dieu. Combien y a-t-il de gentilshommes qui se sentent glorieux d'être employés dans les occasions de prodiguer leur sang et leur vie sans autre prétention que d'avoir l'honneur de servir leur prince.

A cet effet, jetons les yeux sur Jésus : *Aspicientes in auctorem fidei nostræ*. Il est auteur de notre foi, il en doit être l'idée et le parangon. Jetons les yeux sur lui, non-seulement pour l'imiter, mais pour réclamer son secours : *Quid dat esse, dat consequentia ad esse*. Il est auteur de notre foi, cela l'oblige à nous donner sa grâce ; si nous la demandons comme il faut, pour faire profiter ce talent, pour cultiver cette plante, pour vivre conformément à notre profession; afin que, comme il est auteur de notre foi, il en soit le consommateur; comme il en est le premier principe, il en soit la dernière fin; comme il en est le donateur pour sa grâce, il en soit la récompense et la couronne en la gloire éternelle. *Amen*.

SERMON XI.

DE L'INCRÉDULITÉ, PUNIE PAR LE DÉLUGE UNIVERSEL.

Fide Noe aptavit arcam in salutem domus suæ, per quam damnavit mundum.
Noé bâtit l'arche par la foi, pour sauver sa famille, et condamna le monde.
(HEBR. 11, 7).

COMME les effets que la foi a produits au monde avant la venue du Fils de Dieu, et après l'incarnation sont excellents et admirables, ainsi les punitions que l'incrédulité a méritées et attirées sur les hommes sont terribles et effroyables. Entre plusieurs exemples que le texte sacré nous en propose, j'en choisis un que saint Paul nous marque aux paroles de mon thème et que saint Pierre enseigne en son épître : c'est la ruine de l'univers par les eaux du déluge universel.

De ce déluge temporel huit personnes furent garanties, le juste Noé et sa petite famille. Mais du déluge spirituel, qui enveloppe tous les hommes et les fait être l'objet de la colère de Dieu, vous seule avez été exempte, ô sainte Vierge! De tous les enfants d'Adam qui sont conçus par voie ordinaire, vous seule avez eu ce privilége d'être préservée et garantie du péché originel. Aussi saint Jacques, en sa liturgie, et les autres saints vous surnomment toujours très-pure, toujours très-sainte, très-heureuse, très-immaculée.

Si nous eussions été au siècle d'or de votre séjour sur la terre, nous eussions été obligés, dès le premier instant de votre conception, de vous saluer pleine de grâce : c'est bien tard, mais c'est de bon cœur que nous vous rendons ce devoir : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Deus est immutabilis, et tamen merito delet hominem quem creavit.

I. PUNCTUM. — Diluvii circumstantiæ pensantur : 1° Quis deleatur? mundus numerosus, et florens ; 2° A quo ? à Deo clementissimo ; 3° Quomodo ? terribiliter.

II. PUNCTUM. — Fructus ex dictis : 1° Timor Dei, 2° Docilitas, 3° Pœnitentia.

EXORDE. — Une des plus signalées différences qu'on peut reconnaître entre Dieu et l'homme, c'est que la volonté de l'homme est ambulatoire, tributaire à l'instabilité; c'est un caméléon à toute couleur, un Protée à toute forme, un polype à toute figure, une girouette à tout vent, et comme Aristote a dit, la vraie image d'inconstance. Dieu au contraire ne se change point; sa volonté est toujours la même, immuable, inflexible, invariable : *Ego Deus, et non mutor* (Malach 3, 6). *Multæ cogitationes in corde viri : voluntas autem Domini permanebit* (Prov. 19, 21). *Non est Deus quasi homo ut mutetur* (Num. 23, 19). *Rerum Deus tenax vigor immotus in te permanens.* Oui : mais, dira quelqu'un, si Dieu ne se change point, d'où vient qu'il a aboli les sacrifices et les sacrements qu'il avait institués et recommandés avec tant d'instance en la loi ancienne? N'est-ce pas être bien changeant de dire par

Moïse : *L'enfant qui ne sera pas circoncis périra*, et puis dire par saint Paul aux Galates : *Si vous vous circoncisez, Jésus-Christ ne vous profitera pas.* Si Dieu ne se change point, d'où vient que quelquefois il nous favorise, autrefois il nous disgracie? hier il nous comblait de prospérité, aujourd'hui il nous afflige? Saint Augustin (epist. 5, *ad Marcellinum*) répond à cela qu'il y a grande différence entre *changer* et être *changé*, entre *faire* le changement et *avoir* le changement. Un esprit ferme, constant et arrêté opère mille changements et n'est pas changé pourtant : il fait plusieurs actions diverses et est néanmoins toujours le même.

Le sage, disait un ancien, ne va pas toujours par le même chemin, mais il marche toujours de même pas; ce n'est pas lui qui se change, ce sont les affaires et les événements qui ont leur flux et reflux, leurs périodes et révolutions, leurs mouvements et vicissitudes. Ainsi un roi fait aujourd'hui condamner à mort son sujet rebelle, lequel il récompensait quand il était bon serviteur; ce n'est pas le roi qui se change, ni sa justice, ni son gouvernement, mais c'est le vassal qui est changé. Ainsi un bon prédicateur prêche aujourd'hui fort doctement à la ville, demain au village fort populairement; il n'est pas autre, au village, qu'il était à la ville, mais il a d'autres auditeurs. Ainsi un sage médecin ordonne aujourd'hui à son malade une potion bien amère, demain un remède doux et anodin; ce n'est pas lui qui est changé, mais la disposition du malade. Ainsi un pilote bien adroit arbore maintenant les voiles, et puis les cale incontinent après; ce n'est pas lui qui est inconstant, ce sont les vents et les marées. Ainsi, dit saint Chrysostome, une mère douce et amiable invite son enfant à la mamelle, et d'ici à trente mois elle lui en dira mille maux, et y mettra du chicotin pour l'en sevrer : c'est l'enfant qui est changé, non la mère. Ainsi le même soleil, en même temps, par la même lumière, chaleur et influence produit ici une ronce, là une rose, liquéfie ici de la cire, endurcit là de la boue. En même manière, le Créateur, sans changer de volonté, de sagesse, de connaissance, change quelquefois de conduite, et s'accommodant au naturel des créatures qui sont muables, inconstantes, opère en elles divers effets, selon la diversité de leurs dispositions; ce qui a fait dire au poète français :

Que Dieu sans s'ébranler fait mouvoir toutes choses,
Qu'il fait sans se changer mille métamorphoses.

Ce qui fait dire au poète latin :

.... *Tempus ab ævo*
Ire jubet stabilisque manens dat cuncta moveri.

Ce qui fait dire au poète divin :

Mutabis eos et mutabuntur, tu autem idem ipse es.

Les mathématiciens disent, et il est vrai, que quand une sphère se meut orbiculairement et en rond, les lignes se meuvent en la circonférence; mais en tant qu'elles sont au centre, elles demeurent immobiles, parce que en tant qu'elles sont en la circonférence,

elles sont plusieurs et opposées l'une à l'autre; l'une est en haut, l'autre en bas; l'une tend en l'Orient, l'autre en l'Occident; mais en tant qu'elles sont au centre, elles sont unies et une même chose entre elles et une même chose avec le centre. Imaginez-vous que les opérations de Dieu *ad extra*, sont comme des lignes qui émanent du centre. Ces lignes, ces opérations en tant qu'elles aboutissent aux créatures sont contraires l'une à l'autre, et pourtant se meuvent et se changent. Etre béni et être maudit, récompensé et châtié, favorisé et disgracié, sont choses bien différentes et opposées en tant qu'elles sont ès créatures qui sont comme en la périphérie, et pour cela elles tournent et se changent; tantôt nous sommes punis, tantôt récompensés : mais toutes ces opérations, en tant qu'elles sont en Dieu, qui est le centre d'où elles procèdent, ne changent point, parce qu'elles sont une même chose; elles sont identifiées à l'essence de Dieu, très-une, très-pure, très-simple, incomposée, immuable et invariable.

Tout ce discours, Messieurs, ne tend à autre fin qu'à prévenir la pensée de quelqu'un qui pourrait soupçonner quelque légèreté d'esprit en Dieu, ou inconstance en sa volonté divine, voyant que Dieu a formé l'homme avec tant de sagesse, tant d'industrie, tant d'artifice, tant d'amour et d'affection : ce qui a fait dire à Tertullien : *Cogita Deum totum illi applicatum, manu, sensu, opere, concilio, sapientiâ, providentiâ, ipsâ imprimis affectione quæ lineamenta ductabat*, et qu'après il a défait ce même ouvrage avec tant d'aversion, d'horreur et d'abomination. C'est le saint prophète Moïse qui en rapporte l'histoire aux chapitres 6 et 7 de la Genèse. Vous la savez, vous l'avez souvent lue ou entendue : mais pour en tirer profit, il en faut peser toutes les circonstances, et premièrement en quel état était le monde? Je l'oserai dire, puisqu'il est aisé de le prouver, qu'il était alors aussi peuplé qu'il est à présent, et encore plus.

Premier point. — 1° Au chapitre 4e de la Genèse il est dit que Caïn édifia une ville. Quelques libertins du temps de saint Augustin se moquaient de ce passage, et disaient : Avec qui bâtit-il cette cité, et pour qui? L'Ecriture dit qu'Adam eut Caïn, Abel, Seth et quelques filles. Abel était mort par la main de son frère; il restait donc Caïn, Seth et quelques filles. Est-il croyable que trois ou quatre personnes aient édifié une ville? Etaient-ils architectes, maçons, charpentiers, maréchaux, boulangers, tailleurs, cordonniers, et de tous métiers tout ensemble? Saint Augustin (lib. 15, c. 8 *de Civitate*) répond à cette objection, et dit : Vous êtes bien empêchés en beau lieu; en bonne foi, combien pensez-vous que Seth, frère de Caïn, a pu voir de personnes sorties de son corps ou de sa lignée? Si je vous disais cent mille, ne serait-ce pas assez pour faire une ville? Je vous dis une chose merveilleuse, et ne la croyez pas si je ne vous la montre, que Seth, avant que de mourir, a vu plus de dix-huit cent mille personnes de sa postérité, c'est-à-dire de ses enfants ou des enfants de ses enfants, ou de ses arrière-neveux. Ne croyez-vous pas l'Ecriture sainte? Saint Paul (Galat. 3, 17) dit que depuis Abraham jusqu'à la sortie des enfants d'Israël

d'Egypte, il n'y eut qu'environ quatre cents ans, et néanmoins l'Exode dit que quand le peuple d'Israël sortit d'Egypte, ils étaient six cent mille hommes portant les armes, six cent mille combattants, sans compter les enfants, les vieillards et les femmes qui étaient pour le moins trois fois autant. Prenez au moins deux fois autant, c'étaient pour le moins dix-huit cent mille personnes, et tous des enfants, ou arrière-neveux d'Abraham par la lignée d'Isaac et de Jacob. Pensez un peu en quel nombre devait être la postérité par la lignée d'Ismaël, duquel Dieu dit : *Filium ancillæ faciam in gentem magnam* (Genèse, 21, 13); et par la lignée des enfants qu'Abraham eut de Céthura, qui furent six en nombre, et par celle d'Esaü : de sorte qu'à ce compte, il est clair comme le jour, en l'Ecriture sainte, que si Abraham eut vécu cinq cents ans, il eut vu plus de six millions, c'est-à-dire six fois dix cent mille personnes de ses enfants, ou neveux, ou arrière-neveux. Or, est-il que Seth, frère de Caïn, vécut neuf cent douze ans. Pensez quelle lignée il devait avoir avant que de mourir, et s'il n'y avait pas bien sujet de fonder non une ville, mais une province, mais un royaume? Voilà ce que dit saint Augustin. Disons-en de même en notre sujet, pour connaître combien le monde était peuplé du temps du déluge.

Si, en l'espace de quatre cents ans, lorsque les hommes ne vivaient pas deux cents ans, sortirent d'un seul Abraham et de ses enfants plus de six millions de personnes, lorsqu'ils étaient matés et macérés par la servitude d'Egypte, combien de millions, et de milliasses de millions doivent être engendrés de tous les enfants d'Adam en l'espace de plus de mille six cent cinquante ans, qui s'écoulèrent entre la création et le déluge, lorsque les hommes étaient vigoureux, bien à leur aise et qu'ils vivaient pour le moins sept cents ans? Si, après le déluge, les hommes se multiplièrent en si grand nombre et en si peu de temps, qu'au rapport de Diodore le Sicilien (lib. 3, cap. 2), Ninus, qui commença à régner l'an deux cent cinquante après le déluge, mit en campagne contre les Bactriens dix-sept cent mille piétons et deux cent mille cavaliers; je vous laisse à penser combien le monde s'était peuplé en quinze cents ans, avant que les plantes, les fruits et les autres aliments fussent gâtés par le déluge.

En second lieu, les hommes étaient grands, robustes, de haute taille. L'Ecriture dit que plusieurs d'entre eux étaient des géants. Saint Augustin dit que les os qu'on découvrait de son temps dans les vieux sépulcres montraient que les hommes du premier âge étaient d'une grandeur démesurée, et que lui-même avait vu de ses deux yeux, au port d'Utique, une dent mâchelière de l'un de ces géants, qui, étant brisée en parcelles, en eut bien fait cent des nôtres; et, sans aller si loin, on en garde une en la sainte chapelle de Bourges, qui est presque aussi grande.

En troisième lieu, les créatures, principalement les femmes, étaient lors avantagées d'une parfaite beauté. L'Ecriture le dit expressément : *Videntes filii Dei filias hominum quòd essent pulchræ :* leur beauté était si charmante, que les plus chastes, qui sont appelés *enfants de Dieu,* en furent gagnés et se pervertirent.

En quatrième lieu, ils étaient privilégiés d'une très-bonne santé et longue vie; car, comme ils avaient encore la mémoire fraîche de la nature des plantes et autres créatures, Adam en ayant reçu de Dieu la connaissance, et l'ayant donnée à sa postérité, ils se guérissaient fort aisément de tous les petits inconvénients qui leur pouvaient arriver; joint que la nature étant lors plus près de sa source, avait plus de vigueur et de force. Aussi, Lamech, père de Noé, qui eut la plus courte vie de tous ceux qui furent avant le déluge, ne laissa pas de vivre 777 ans.

Voilà de beaux priviléges, des parties avantageuses; mais le Sage a dit fort sagement : *Si quis fuerit consummatus inter filios Adam, et ab eo abfuerit sapientia, nempè timor Domini in nihilum reputabitur* (Sap. 9, 6). Quelque beauté, santé, bonne grâce, bel esprit, dextérité, science, grands talents qu'aient les hommes, s'ils n'ont la crainte de Dieu et son amour, tout cela et rien c'est tout un. Dieu fait aussi peu d'état de tous ces talents sans sa grâce, que de la boue que nous foulons aux pieds. Ecoutons ce qu'il fit, et nous tremblerons; mais, considérons auparavant quel il est, pour mieux connaître la malignité du péché qui l'offense.

2° C'est un roi si débonnaire, qu'il en emprunte son nom : *Deus misericors, Deus propitius, Deus clemens.* Il est si bénin, patient, miséricordieux, qu'il ne se porte à la punition qu'à regret, à contre-cœur, le plus tard qui lui est possible. Aussi l'Ecriture nous le dépeint comme un homme irrésolu, qui veut faire une action contre son gré, qui est touché au plus sensible de son cœur; il en parle souvent avant que de le faire, il menace longtemps avant que de frapper, il en avertit cent ans auparavant, puis, à la fin de cent années, puis sept jours avant le coup : *Finis universæ carnis venit. Disperdam eos cum terrâ. Non permanebit spiritus meus in homine.*

Il y pense et repense plusieurs fois en la Genèse, où nous avons : *Pœnituit eum quod hominem fecisset.* Les Septante tournent, Ενέθυμήθη ὁ Θεὸς και διενόηθη, c'est-à-dire : *Congitavit Deus et recogitavit.* Il marchande avec soi, il ne sait quasi à quoi se résoudre : *Delebo hominem quem creavi?* Faut-il que je détruise cet homme que j'ai façonné avec tant d'industrie, qui est le chef-d'œuvre de mes mains, l'abrégé de mes ouvrages, l'image de ma divinité, la fin et l'accomplissement de toutes mes créatures? Faut-il que je le défasse maintenant? Ce n'est qu'aux apprentis et aux mauvais ouvriers de défaire ce qu'ils ont fait. J'aimerais mieux ne l'avoir jamais fait, je me repens de l'avoir créé : *Pœnitet me fecisse hominem, non permanebit Spiritus meus.*

En hébreu : *Lo jadom : Non litigabit Spiritus meus.* La miséricorde et la justice avaient jusqu'alors plaidé l'une contre l'autre en l'esprit de Dieu; l'une demandant vengeance contre les hommes, à cause de l'énormité de leurs crimes; l'autre demandant pardon par un excès de la bonté divine; mais enfin la justice gagna le dessus, et termina le procès : *Non amplius litigabit spiritus meus. Tactus dolore cordis intrinsecus.* La douleur saisit son cœur divin, non tellement quellement, et en l'effleurant, mais elle le perce et pénètre jusqu'au plus profond. En hébreu : *Vaijtgatseu, allibbo :*

Seipsum dolore affecit erga cor suum ; car le Verbe *itgatseu* est en la septième conjugaison que les Hébreux appellent *hitpael*, n'étant susceptible de douleur, il s'efforce d'en avoir, tant le sujet le mérite. Il s'excite à compassion envers l'homme qui était son cœur, qu'il aimait comme ses propres entrailles. Ce n'est pas que Dieu ait toutes ces passions, irrésolution, douleur, repentance ; mais l'Ecriture les lui attribue, pour s'accommoder à notre façon de parler et d'entendre, et pour montrer que ce n'était pas son dessein de nous perdre, que nos péchés l'y ont contraint, et qu'il faut que la malignité du péché soit bien grande, dit saint Ambroise (lib. *de Noé et Arca*, c. 4), d'ainsi changer, si on peut parler de la sorte, un naturel si doux et débonnaire.

3° Car nonobstant cela, il passe outre et procède à la vengeance, et cela si effroyablement que nous en devons transir de frayeur : lui-même fait cette exécution, sans s'en fier à personne. *Ego pluam*, dit-il, pour montrer que la cause de cette pluie extraordinaire n'est pas quelque constellation, intempérie de l'air, dérèglement de saison ou autre cause naturelle, ni même le ministère des anges ; mais Dieu même a formé immédiatement cette pluie, lui-même a fermé la porte de l'arche par dehors : *Inclusit eum de foris Dominus;* afin que Noé ou ses gens n'eussent la liberté de l'ouvrir ni recevoir quelqu'un de leurs parents ou amis qui s'y voudraient réfugier à la nage; et il voulut que les eaux fussent élevées de quinze coudées par-dessus la croupe des plus hautes montagnes, de peur que quelque géant ou éléphant ne s'y sauvât, tant il craignait de manquer à son dessein, et que quelqu'un n'échappât à la main de sa justice.

Combien de petits innocents, combien de pauvres enfants, qui, comme parle l'Ecriture, ne savaient encore discerner entre leur main droite et la gauche, combien de filles délicates, de vénérables vieillards, tous emportés par le déluge ! Combien d'enfants dans les entrailles de leur mère, qui, ne pouvant avoir remède du péché originel, seront perdus pour l'éternité? tous sont punis pour les péchés de leurs pères.

Le déluge commença le dix-septième jour du second mois des Hébreux, qui correspond justement à notre mois de mai, parce qu'en cette saison le sang bouillonne davantage Ils avaient coutume de folâtrer et offenser Dieu par des actions lascives. Cette pluie dure quarante jours et quarante nuits. Si un roi, pour se venger de son ennemi, ne se contentait pas de lui donner un coup d'épée dans le cœur, mais s'il lui en donnait cinq ou six, de peur d'y manquer, et s'il lui laissait l'épée dans le corps durant cinq ou six jours, ne dirait-on pas que sa haine est extrêmement mortelle et sa colère bien enflammée? C'est ce que Dieu fait aux hommes : l'épée qu'il prend pour leur ôter la vie : c'est le déluge. C'était assez de faire pleuvoir quinze ou vingt jours avec le débordement de la mer, pour couvrir et noyer toute la terre. Quand bien les hommes se fussent réfugiés sur quelque montagne, ils fussent morts de faim en dix ou douze jours. Dieu ne se contente pas de cela : il donne plusieurs coups, il pleut quarante jours et quarante nuits, et il veut que l'épée leur demeure longtemps dans le sein, que les

eaux couvrent et inondent la terre l'espace de onze mois ou d'un an, et il ne permet pas que personne donne sépulture à ces criminels, mais leurs corps demeurent sur la terre et sont la curée des oiseaux de proie, témoin le corbeau que Noé lâcha et qui ne retourna point en l'arche, s'étant arrêté à la voirie.

Il ne se contente pas de défaire les hommes qui étaient coupables, il fait mourir les animaux qui leur rendaient service. Comme un homme qui est en grande colère s'en prend à tout ce qu'il rencontre, frappe sa femme, ses enfants, serviteurs, servantes. Un homme le fait par passion, Dieu le fait par une justice très-juste et très-adorable; la terre même s'en ressent, elle perd sa grande fertilité. Les Hébreux tiennent qu'elle fut ruinée en la superficie, et que l'eau en consomma un pied et demi en profondeur; et l'Ecriture donne sujet de le croire, car en la Genèse (6, 23) où nous avons : *Disperdam eos cum terrâ*, il y a au grec : Καθαφθείρῶ άυτοῦς καὶ τήν γήν.

Quel horrible spectacle! quelle déplorable tragédie, de voir la terre toute couverte d'eau et tous les hommes ensevelis là-dedans! Les uns voyant que l'eau commençait à gagner l'étage d'en bas, montaient au faîte de leur maison; mais ils n'y gagnaient que l'attente, l'eau montait aussi bien qu'eux et les enveloppait comme les autres. D'autres plus habiles, quittent leur maison et leur ville promptement, pour gagner la cîme de quelque montagne. Vous voyez un homme qui avait femme et enfants s'enfuir en une montagne et grimper au-dessus d'un arbre; son père, cassé de vieillesse, ne pouvant courir assez vîte criait : Mon fils, venez-moi quérir! sa femme enceinte, ne le pouvant suivre: Mon ami, attendez-moi! ses petits enfants, sentant que l'eau les gagnait : Papa, papa! Il n'y a papa qui tienne, vous serez engloutis par l'eau en punition des péchés de votre père. Cet homme étant niché sur un arbre, voyait devant ses yeux son père, sa mère, sa femme, ses enfants ensevelis dans les eaux sans leur pouvoir donner le moindre secours, il n'en attendait pas moins; il voyait que l'eau gagnait petit à petit le milieu de la montagne, la cîme, le pied de l'arbre, les branches. Il voyait à cent pas de là l'arche qui flottait sur les ondes, il appelait au secours : O Noé! Noé! abordez ici; je me mettrai à la nage pour entrer en votre navire. Oh! que je serais heureux si j'y pouvais avoir un petit coin! Que de saintes résolutions, que de bons propos, que de belles promesses, que de vœux de dévotion il faisait! Mon Dieu, si vous avez pitié de moi, si vous me délivrez de ce danger, je jeûnerai au pain et à l'eau le reste de mes jours; je donnerai en aumône la moitié de mon travail, je vous offrirai des sacrifices plusieurs fois chaque semaine! Il n'y a vœu qui fasse : Dieu n'a que faire de vos sacrifices, de vos jeûnes; il les fallait faire quand il était temps et ne le pas offenser : vous passerez le pas sans aucune rémission.

Deuxième point. — 1° Eh bien! ne faut-il pas dire que la haine que Dieu porte au péché est bien extrême? Où est donc votre foi, votre jugement et votre sens commun, de les avaler comme l'eau, les commettre à dizaines et à centaines? Pensez-vous demeurer im-

puni, tout l'univers étant enveloppé dans la peine, et vous, étant enveloppé dans le péché de l'univers? Pensez-vous que Dieu ait acception de personne? a-t-il changé de naturel? n'est-ce pas toujours le même Dieu? n'est-il pas aussi ennemi du péché qu'il fût jamais? le péché n'est-il pas toujours péché, infiniment odieux? Pourquoi Dieu vous pardonnera-t-il plutôt qu'aux autres? Est-ce parce que vous êtes belle? les demoiselles de ce temps-là l'étaient beaucoup plus que vous; elles ont été abîmées? Est-ce parce que vous êtes fort et robuste? plusieurs d'entre eux étaient des géants: *Robusti et potentes à sæculo*, et ils ont été noyés? Est-ce parce que vous avez un bel esprit? ils en avaient plus en un jour que vous n'en avez en un mois, et ils ont été noyés: vos péchés sont plus grands que les leurs. Ils n'avaient point l'Evangile, et vous l'avez; point d'Ecritures, vous en avez; point de sacrements de confirmation, de pénitence, de mariage, pour remède du péché, vous en avez; ils n'avaient qu'un seul prédicateur, à savoir, Noé, vous en avez tant; ils ne péchaient pas après l'incarnation, après avoir été rachetés, après la mort de Jésus; vous abusez de tous ces bénéfices; ils ne péchaient pas en un corps sanctifié par l'Eucharistie; vous souillez votre corps, qui est le temple de Dieu, qui a été consacré par l'attouchement de la chair virginale de Jésus Notre Seigneur. Ils n'avaient point devant les yeux un tel exemple de la justice divine, vous avez l'exemple du déluge, de Sodome, de Jésus en sa passion.

Oh! que le juste Noé fût sage de se faire encore plus sage par le châtiment d'autrui? Il appréhenda tant la justice de Dieu, l'ayant vue devant ses yeux, il craignit tant de tomber en quelque péché d'impureté même véniel, que depuis le déluge il demeura en perpétuel célibat, il ne toucha plus sa femme, et il vécut encore trois cent cinquante ans. Les docteurs prouvent cette sienne continence en ce que l'Ecriture dit qu'avant le déluge il avait trois enfants, Sem, Cham et Japhet, et depuis le déluge elle ne fait point mention qu'il en ait eu d'autres, au contraire, elle dit que le genre humain ne sut multiplié que par ces trois enfants; ce n'est pas qu'il ne sut bien que l'usage du mariage est permis, mais c'est qu'il appréhendait tellement la vengeance de Dieu, que craignant de tomber dans le mariage en quelque petit excès, en quelque dérèglement véniel, il aima mieux s'en abstenir tout à fait.

2° Faisons comme cet homme juste, apprenons notre leçon en l'école de ces malheureux. Saint Pierre a dit qu'ils furent ainsi punis exemplairement pour servir d'exemple à tous ceux qui offensent Dieu: *Exemplum eorum qui impiè agunt* (2. Petr. 2, 6). Et le même Apôtre (1. Petr. 3, 20) nous enseigne que la première cause de leur obstination fut leur manquement de foi, leur incrédulité: *Increduli fuerant in diebus Noe, cùm fabricaretur arca*: ils n'ajoutaient pas foi aux menaces que Noé leur faisait de la part de Dieu, ils se riaient de ses prophéties. L'arche est appelée: *Contemptibile lignum* (Sap. 10, 4), parce qu'on la méprisait, on se moquait du travail que Noé et ses gens prenaient à la fabriquer. Quand ses enfants se trouvaient en compagnie, quand leurs femmes étaient parmi leurs parents, on les raillait, on tournait tout en risée et moquerie; on leur donnait des brocards. Votre père radote-t-il toujours? A-t-il encore des

révélations ? Cette belle arche sera-t-elle bientôt faite? Quand est-ce que vous y entrerez ? Quand verra-t-on ce déluge? Quand ils en virent l'accomplissement, ils ne s'en moquèrent plus; ils connurent leur stupidité, ils avouèrent leur folie, ils crièrent en se lamentant: O Noé ! O Noé ! que tu as été un vrai prophète ! Que tes prédictions étaient véritables ! Oh ! si nous eussions ajouté foi à tes paroles salutaires ! Le même vous arrivera, mais il ne sera plus temps.

Quand le prédicateur vous prédit, de la part de Dieu, qu'un déluge de feu dévorera quelque jour les injures, les adultères et autres pécheurs, ce sont rêveries; c'est pour éprouver le monde. Quand votre mère ou votre femme vous reprend de vos débauches, vous menace de la justice de Dieu, vous raconte ce qu'on a dit au sermon : vous êtes une pécheresse, une importune, mêlez-vous de vous-même, chacun sait ce qu'il a à faire, vous m'étourdissez de vos crieries! Quand un homme de bien travaille fidèlement à son métier, quand il ne trompe personne en ayant l'occasion, assiste à tous les offices ès jours de fêtes; quand il ne détracte du prochain, ne dit de paroles sales en compagnie : Hé ! c'est un bon niais, c'est un bon simplard, il ne sait comme il faut vivre dans le monde : *Deridetur justi simplicitas.* Quand les âmes dévotes bâtissent l'arche de la pénitence, qui, seule, nous peut sauver du déluge de feu qui arrivera infailliblement quelque jour; quand elles prient Dieu soir et matin, jeûnent, font des aumônes, visitent les malades, suivent le Saint-Sacrement, ce sont des bigotes, ce sont des hypocrites, des mangeuses de crucifix. Eh bien ! quand vous verrez l'événement de tout ce qu'on vous prédit, vous condamnerez votre incrédulité, vous reconnaîtrez votre sottise, mais ce sera hors de saison : O prédicateur ! tu as bien prêché la pure vérité ! ma pauvre femme, ma bonne mère, que vous avez été sage ! hé ! que j'ai été malavisé ! Oh ! si j'eusse fait comme vous; si j'eusse pratiqué les œuvres de pénitence, ce me serait maintenant une arche où je pourrais me réfugier. Il est vrai, quand nous avons péché après le baptême, la seule arche qui nous peut sauver du déluge de feu, c'est la pénitence.

3° Les descendants de Noé furent mal conseillés aussi bien que ses contemporains. Dieu avait promis à Noé qu'il ne perdrait plus le monde par un déluge d'eau; mais ils savaient par tradition qu'il devait envoyer quelque jour un déluge de feu. Le prophète Hénoch avait prédit le jugement, comme dit saint Jude en son Epître. Pour se garantir de ce feu, ils voulurent bâtir une tour de brique; c'était une folle entreprise : la brique peut bien résister au feu élémentaire; mais elle ne peut résister au feu du ciel; il brise, il foudroie, il réduit en poussière la brique, le marbre, les métaux et tout ce qu'il y a de plus dur. Voulez-vous savoir de quoi il fallait faire cette tour? ce qui résiste au feu du ciel et au feu de la terre, c'est la cendre; il n'y a rien qui puisse garantir les pécheurs de la vengeance du ciel que la cendre de la pénitence.

Sicut in diebus Noe edebant, et bibebant, nubebant et nuptui dabant, usque in diem quâ ingressus est in Arcam Noe, sic erit adventus Filii hominis (Matth. 24, 37, 38, 39). Quel mal y avait-il en tout cela, est-il défendu de boire, manger, se marier? C'est

qu'au lieu de s'amuser à ces choses, il fallait faire pénitence de leurs péchés passés. Ils avaient autrefois offensé Dieu : *Omnis caro corruperat,* non pas : *Corrumpebat viam suam.* Noé les avertissait de faire justice contre eux-mêmes, ou que Dieu la ferait et les punirait; il est appelé par saint Pierre le héraut de justice : *Præco justitiæ* (2. Pet. 2, 5); ils méprisèrent ses menaces et furent paresseux de faire pénitence; ils en virent l'accomplissement quand ils furent surpris de la vengeance, et pour montrer que ce mal arriva faute de faire pénitence, et que Dieu ne demandait pas autre chose d'eux, avant de les punir, il fait ce qu'ils devaient faire : *Tactus dolore cordis.*

Voilà les dispositions d'un vrai pénitent; voilà tout ce que doit faire une âme qui se veut mettre à couvert de la vengeance du ciel : *Tactus dolore cordis,* être vivement touché de douleur, douleur qui provienne de l'intérieur : *Intrinsecus.* Quand vous vous repentez d'avoir commis le péché, parce qu'il vous a ruiné de bien, de santé, de réputation; parce que ce méchant homme, après vous avoir entretenue impudiquement s'est moqué de vous, et vous a faussé sa promesse, ou vous a chassée de la maison où vous eussiez fait fortune; cette douleur vient de l'extérieur, il faut qu'elle vienne du dedans, que Dieu en soit le motif; qui nous est plus intime que le fond et le centre de notre âme : *Intimo nostro intimior*, comme dit saint Denys : *Judas indignus fuit remedio, quia non doluit ex cordis intimo*, dit saint Ambroise (*ad Simplicium*). Il faut que le cœur nous saigne d'avoir offensé notre Dieu, une si haute majesté, une bonté infinie, qui nous a tant obligés, qui a fait plus d'état de nous que de sa propre vie; et nous avons fait plus d'état d'une ordure, d'une folle passion que de sa sainte volonté.

Pœnitet me fecisse hominem. Il n'y avait point de mal d'avoir fait l'homme; mais parce que l'homme a commencé le péché, Dieu se repent d'avoir fait l'homme en la manière que nous avons dit. Ainsi le vrai pénitent a en horreur tout ce qui a servi d'objet, d'amorce, de piége ou occasion à son péché : *Omnem viam iniquam odio habui.* Il n'y avait point de mal d'acheter cet office, de plaider pour se défendre en justice, d'aller en cette maison; mais parce que cet office lui a donné sujet de commettre une injustice, ce procès de se parjurer, cette maison de faire une impureté, il voudrait pour beaucoup n'avoir jamais pensé à cet office, à ce procès, à cette maison : *Pœnitet me fecisse hominem;* il désirerait, s'il lui était permis, de n'avoir jamais été, de n'avoir point eu de franc arbitre : il porte envie à ces petits moineaux, à ces petites fourmis; il estime heureuses ces innocentes bestioles de n'avoir jamais offensé Dieu, de n'être pas en danger de l'offenser.

Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est. Le vrai pénitent néglige sa chair, qui l'a sollicité à mal faire. Si vous avez tant de soin de la santé et des aises de votre corps, de le bien traiter, de le caresser, de l'ajuster, votre esprit est en votre chair, votre pénitence n'est pas bien vive : *An illa ingemiscit et plangit, cui vacat cultum pretiosæ vestis assumere, nec indumentum Christi quod perdidit cogitare?* Pensez-vous que celle-là ait une

véritable pénitence, qui s'amuse à se parer de robes précieuses, ne se ressouvenant pas qu'elle a perdu par le péché les beaux ornements de la grâce que Jésus lui avait donnés au baptême : *Delebo hominem quem creavi :* Le vrai pénitent ne se contente pas de négliger sa chair, il l'afflige et maltraite par jeûnes, austérités, mortifications; il la voudrait défaire s'il lui était licite : *Destruatur corpus peccati.* Et comme Dieu défit les animaux qui avaient rendu service à l'homme, le vrai pénitent déteste et abhorre tout ce qui a servi à son péché : il rompt les mauvaises amitiés, il déchire les lettres qu'on lui a écrites, il jette au feu les présents qu'on lui a faits, les livres défendus, les cartes, les tableaux où il y a des nudités.

Voilà les sages avertissements que nous donne le vrai Noé, Jésus, Notre Seigneur; c'est le sujet ordinaire qu'il prenait en ses prédications : *Pœnitentiam agite.* Si nous suivons son conseil, si nous nous réfugions en l'arche de la vraie pénitence, quand le déluge de feu consumera tout le monde, nous serons en assurance, nous nous trouverons après le jugement, non sur les montagnes d'Arménie comme Noé après le déluge, mais sur la montagne du ciel empyrée. *Amen.*

SERMON XII.

QU'IL Y A FORT PEU DE CHRÉTIENS QUI VIVENT SELON LA FOI.

Sine fide impossibile est placere Deo.
Il est impossible de plaire à Dieu sans la foi. (Hebr. 11, 6.)

Si vous demandez à un enfant qui est tant soit peu instruit aux rudiments du christianisme : Qui appelle-t-on chrétien? il répondra aussitôt : C'est celui qui, étant baptisé, fait profession de la foi et de la loi de Jésus-Christ. Cette réponse nous donne sujet de conclure que, comme saint Augustin, parlant des anciens patriarches et prophètes, a dit qu'ils n'étaient pas chrétiens de nom, mais d'effet et d'action : *Re non nomine Christiani*, ainsi on peut assurer que plusieurs de ceux qui se disent chrétiens ne le sont pas d'effet et d'action, mais seulement de baptême et de nom. Pour vous faire voir cette vérité, après que je vous aurai montré que fort peu de gens vivent selon la foi, je vous dois enseigner ce qu'il faut faire pour vivre selon la foi et être vrai chrétien. Nous le devons apprendre de vous, ô sainte et bienheureuse Vierge! Vous pouvez vous glorifier d'avoir été, entre toutes les créatures, la première et la plus excellente chrétienne de nom et d'effet; vous êtes la première qui avez eu l'honneur et le bonheur d'être en l'école de Jésus, d'entendre ses divines paroles, d'admirer les exemples de ses vertus; vous les avez imprimées si avant dans votre cœur, vous les avez exprimées si parfaitement dans vos actions, que nous vous pouvons regarder comme une copie très-authentique et très-bien collationnée de ce divin original. C'est ce que nous désirons faire

par la grâce de votre Fils que nous implorons en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — I. Vivere est habere principium sui motus in se ipso, unde multi ducunt vitam plantarum. — II Alii vitam animalium. — III. Alii vitam hominum, pauci vitam fidelium.

II. Punctum. — Esse fidelem seu Christianum est vivere secundùm fidem, et agere per motiva fidei : 1° Scripturæ locis, 2° Patribus, 3° Ratione, 4° Etymologiâ nominis Christiani, 5° Exemplis.

Conclusio moralis.

Veniens Filius hominis, putas, inveniet fidem in terrâ (Luc. 18, 8)? Quand le Fils de Dieu viendra pour juger le monde, pensez-vous qu'il y trouvera de la foi? Ces paroles que notre Sauveur dit en l'Evangile nous donnent occasion de conjecturer que le dernier jugement n'est pas bien loin, puisqu'à présent il y a si peu de foi, si peu de vrais fidèles au monde, non-seulement aux provinces des mahométans, des juifs, des payens et autres infidèles, mais encore aux provinces et villes catholiques. Vous avouerez sans contredit cette vérité, si vous considérez que nous sommes tels que la vie que nous menons; bons si elle est bonne, mauvais si elle est mauvaise, brutaux si elle est brutale, chrétiens si elle est chrétienne.

Premier point. — Mais qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que vous appelez vivre? Tertullien dit avec raison : *Fides nominum salus est proprietatum;* quand on est bien d'accord sur les termes, on avoue plus facilement les vérités.

Avoir la vie, dit saint Thomas (1. p., q. 18, art. 1, 2), c'est avoir le principe de son mouvement : prenant ce mot *mouvement,* non pas comme on le prend en philosophie, en un sens étroit et resserré, autrement Dieu n'aurait pas la vie, vu qu'il n'est sujet à aucun mouvement; mais le prenant en une signification plus large et étendue : *Pro actu perfecti*, pour toute action d'une substance qui est en son centre et qui a déjà acquis la dernière perfection. Quand une femme enceinte sent que le fruit qu'elle porte en son sein commence à se mouvoir, elle dit : Je sens bien que mon fruit est déjà vivant. Quand elle est auprès de son père qui est au lit de la mort et qu'elle voit qu'il ne fait plus aucun mouvement ni des mains ni des yeux, ni des lèvres ni du pouls : C'en est fait, dit-elle, il n'a plus de vie, de là vient qu'on appelle par métaphore une eau vive, une vive flamme, quand l'eau coule et que la flamme voltige en l'air, non que la flamme et l'eau aient proprement la vie; car si elles se meuvent, ce n'est pas en leur centre mais pour s'y acheminer et le chercher.

Il y a donc en ce monde quatre sortes de vie selon les quatre divers principes qui donnent le branle et le mouvement à toutes les actions des créatures vivantes et animées : la vie végétante, la vie sensitive, la vie raisonnable, la vie chrétienne. La vie végétante, c'est la vie des plantes qui ne s'emploient qu'à se nourrir et accroître; la vie sensitive, c'est la vie des animaux qui se conduisent par les sens; la vie raisonnable, c'est la vie des hommes

qui se conduisent par la raison; la vie chrétienne, c'est la vie des fidèles qui se conduisent par la foi. D'où il appert que, même parmi les familles chrétiennes et catholiques, il y a beaucoup de belles plantes, de bonnes bêtes, d'honnêtes hommes, mais fort peu de vrais chrétiens.

Si Jésus nous désillait les yeux de l'esprit et de la foi, comme il ouvrit les yeux du corps de cet aveugle de Bethsaïda, nous dirions comme lui : *Video homines sicut arbores ambulantes* (Marc. 8, 24); nous verrions que plusieurs personnes qui sont fort estimées et louées du monde n'ont point d'autre vie que celle des plantes, point d'autres ressorts et principes de leurs actions que celui des arbres. Voilà un marchand fort soigneux et diligent, qui travaille nuit et jour, voyage par mer et par terre, se couche tard et se lève de bon matin; quel est le principe de tous ses mouvements? pourquoi fait-il tout cela? c'est pour acheter ici une maison, là une métairie, c'est-à-dire pour s'établir en la terre, comme ce noyer ou cet ormeau qui jette des racines çà et là pour s'agrafer et affermir en la terre. Cet homme n'était autrefois qu'un petit mercerot et c'est maintenant un riche marchand : comme cette plante n'était autrefois qu'un petit arbrisseau, c'est maintenant un grand arbre.

On dit dans le monde : Voilà une brave femme! elle était de petite étoffe, elle n'avait pas grand revenu, elle a tenu hôtellerie; elle a été si bonne ménagère, si active et si vigilante, qu'elle a fait une grande famille; elle a très-bien pourvu tous ses enfants et les enfants de ses enfants. Ainsi un cep de vigne jette des racines, suce l'humeur de la terre pour s'élever, étendre, provigner et jeter des branches et des sarments de tous côtés : *Uxor tua sicut vitis abundans*. On dit : Voilà une habile femme; elle a marié sa fille aînée à un maître de requêtes; sa puînée à un trésorier de France. Ainsi on peut dire : Voilà un excellent arbre, on en a tiré tant de greffes pour enter et peupler un verger.

Vie d'arbre! vie de plante! vous ne vous occupez qu'à vous établir et vous affermir en la terre, à vous étendre, accroître, élever, et encore vous n'avez pas tant d'esprit qu'une plante. Voilà un arbre qui est auprès d'une muraille, n'attendez pas qu'il étende ses branches de ce côté-là où la muraille lui fait ombre; mais du côté qui est plus envisagé du soleil. Vous portez vos enfants qui sont vos rameaux du côté des grandeurs du monde, qui est moins regardé du Soleil de justice, non du côté de la bassesse, humilité et pauvreté, que Dieu regarde plus volontiers : *Humilia respicit, parcit pauperi, exiguo conceditur misericordia.*

II. Quelques autres mènent une vie sensitive, et au jugement de Dieu ils ne sont pas plus estimés que des brutes; ils ne se conduisent que par les sens : *Comparatus est jumentis insipientibus.* Cet ouvrier travaille courageusement parce qu'on lui a donné un bon repas; il ne fait rien plus qu'un cheval qui tire bien la charrette, parce qu'on lui a donné bonne avoine, on l'a bien abreuvé. Ce serviteur vous est fidèle, parce que vous le nourrissez bien; votre chien en fait bien autant pour quelque pièce de pain qu'on lui donne. Ce jeune homme emploie sa matinée à se friser, ajuster, agencer, et on le loue : Voilà un corps bien fait, de beaux

cheveux ; on en fait autant à un cheval et on lui donne les mêmes louanges : Voilà un beau cheval, d'un beau poil, qui a un beau poitrail, les jambes bien faites !

. . . .

Quel reproche vous sera-ce au jugement de Dieu, quelle honte et confusion ? quand on vous fera voir qu'étant doué d'entendement et de raison, et ce qui est bien plus, étant chrétien et catholique, vous n'avez suivi que la conduite de vos sens ; quel est le ressort de vos pensées ? le motif de toutes vos actions ? c'est le contentement de vos sens, les aises de votre corps ; vous ne travaillez que pour cela, vous ne songez qu'à cela, à boire, manger, dormir, folâtrer, à vous vautrer dans les voluptés sensuelles. Que font autre chose les sangliers, les étalons et autres brutes ? Vous vous couchez le soir parce que vous êtes las, pour donner les aises à votre corps. Ainsi fait bien un cheval quand il est harassé et qu'il trouve bonne litière. Vous mangez parce que vous avez faim et que vous trouvez de bonnes viandes ; ainsi fait bien un mulet quand il a faim et qu'on lui donne de bonne avoine : *Sicut equus et mulus.* Vous nourrissez vos enfants, parce que ce sont vos créatures ; ainsi fait bien une hirondelle, une poule, un moineau : ils prennent grand soin de nourrir leurs petits, parce que ce sont leurs poussins ; donc, nous sommes tels que la vie que nous menons ; si le principe de nos actions est proprement notre vie ; si le motif par lequel nous agissons est le principe de nos actions, si vous ne faites vos actions par autre motif que celui des bêtes, sans doute qu'au jugement de Dieu et de tout homme de bons sens, vous n'êtes pas plus que les bêtes.

III. Il y en a d'autres qui ne sont pas si brutaux, mais néanmoins ils ne sont pas plus chrétiens ; ils pensent être bien parfaits, parce qu'ils sont bien raisonnables ; la raison, la prudence humaine, la vertu naturelle ou morale est le principe de leurs actions. Vous tenez bien droite la balance de la justice ; vous aimeriez mieux mourir que de gauchir tant soit peu de votre devoir ; parce que vous aimez naturellement la droiture, vous êtes ennemi de toute injustice ; vous assistez les affligés, parce que c'est la raison d'avoir pitié de son semblable et que vous serez bien aise d'être assisté si vous êtes jamais affligé. Vous vous abstenez des plaisirs sensuels et des voluptés charnelles, parce que vous êtes trop noble, né à des choses plus hautes que pour vous rendre esclave de votre corps : *Major sum, et ad majora natus, quàm ut corpori meo servitutem exhibeam.* Vous endurez les injures et les supercheries qu'on vous fait, parce que c'est le propre d'un grand courage de mépriser ces faibles esprits ; vous les estimez indignes de votre colère, comme un lion ou un éléphant méprise les cris des petits chiens qui aboient contre lui : *Magnus animus est qui more magnæ feræ labratus minutorum canum securus exaudit.* Tout cela c'est être honnête homme, c'est être homme d'honneur, sage philosophe, bon politique, partisan de la raison et de la nature. Mais s'il n'y a autre chose, ce n'est pas être chrétien, disciple de Jésus, partisan de la foi et de la grâce. Saint Dorothée dit que visitant un jour les malades du monastère dont il était abbé,

l'infirmier s'adressa à lui, et lui dit : Mon Père, je m'accuse que j'ai eu une grande tentation de vaine gloire, pensant que vous admireriez ma diligence, quand vous verriez toutes ces chambres si nettes, ces lits si bien faits, toute cette infirmerie en si bel ordre. Le saint lui repartit : Mon frère, on peut avouer que vous êtes bon valet de chambre, mais on ne peut pas dire pourtant que vous soyez bon religieux. Ainsi, si vous n'êtes homme de bien, juste, équitable, zélé pour le bien public, que par l'inclination naturelle, probité morale, lumière de raison; on peut bien dire que vous êtes bon justicier, grand homme d'Etat, sage, politique, mais non pas que vous êtes vrai chrétien.

SECOND POINT. — 1° *Justus autem meus ex fide vivit*: Mon juste vit de la foi, dit le prophète cité par saint Paul (Hebr. 10, 38). Voyez : *Justus meus.* Il y a des justes selon le monde et des justes selon Dieu : les justes selon le monde sont ceux qui sont gens de bien par raison humaine, maxime d'état, intérêt temporel; les justes selon Dieu sont ceux qui ont la foi pour principe de leurs actions et pour règle de leur vie : un juste selon le monde ne fait tort à personne, parce que la lumière de nature lui dicte : *Quod tibi non vis fieri alteri ne feceris* : Ne faites point à un autre ce que vous ne voudriez pas être fait à vous-même; un juste selon Dieu ne fait tort à personne, parce que Jésus a dit la même maxime; un juste selon le monde fait l'aumône à un pauvre par tendresse de cœur, un juste selon Dieu fait l'aumône parce que Jésus a dit : Ce que vous ferez au moindre des miens me sera fait : *Multi homines misericordes vocantur, virum autem fidelem quis inveniet* (Prov. 20, 6). Plusieurs sont appelés miséricordieux; mais où trouvera-t-on un homme fidèle qui soit charitable par principe de foi? *Qui dederit calicem aquæ frigidæ non perdet mercedem* : Quiconque donnera un verre d'eau froide, en recevra récompense, dit le Fils de Dieu. Quelle proportion entre un verre d'eau et le torrent de volupté, il ne le mérite qu'en suite de la promesse. Or, il ne vous promet rien si vous donnez l'aumône au pauvre, parce qu'il est de même pays, de même condition, de même nature que vous; mais si vous la donnez au prochain, parce qu'il est chrétien et disciple du Fils de Dieu : *In nomine discipuli.* Un bon serviteur selon le monde sert fidèlement son maître parce qu'il le nourrit bien; un bon serviteur selon Dieu, sert fidèlement son maître parce que saint Paul a dit : Serviteurs obéissez à vos maîtres comme à Jésus-Christ; un juste selon le monde, nourrit et entretient honorablement ses enfants, parce qu'ils sont ses créatures; un juste selon Dieu le fait, parce qu'ils sont créatures de Dieu et membres de Jésus-Christ. Saint Jean l'Evangéliste, parlant des enfants de Dieu, qui sont les vrais chrétiens, dit que non-seulement ils ne suivent pas la volonté et les inclinations de la chair, mais pas même la volonté de l'homme, c'est-à-dire les inclinations de l'esprit humain.

C'est le premier pas qu'il faut faire pour être à la suite de Jésus : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum* (Matth. 17, 24; Luc. 9, 23). Il faut renoncer non-seulement à Satan, au monde, à l'affection des biens temporels, mais aussi à soi-même. Votre chair,

ce n'est pas vous; votre sensualité, ce n'est pas vous, car vous êtes homme, et ce qui fait l'homme ce n'est pas la chair ni la sensualité, car un cheval a une chair et une sensualité.

2° Ce qui fait l'homme, c'est l'esprit, la raison, le jugement; vous devez donc renoncer à tout cela puisque vous devez renoncer à vous-même pour être à la suite de Jésus, c'est-à-dire pour être chrétien : *Abneget semetipsum, minus quippe est hominem abnegare quod habet, valdè autem multum est abnegare quod est.* Car c'est peu de chose à l'homme, de renoncer à ce qu'il a, mais c'est beaucoup de renoncer à ce qu'il est, dit saint Grégoire (Homil. 32). Et notre Sauveur, en saint Marc (10, 15) : Je vous dis en vérité que celui qui ne recevra le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera pas : *Amen dico vobis, quisquis non receperit regnum Dei sicut parvulus non intrabit in illud.* L'enfant n'a point de raison de tout ce qu'il fait, que la foi qu'il ajoute aux paroles de ses père et mère, et il ne leur demande point de pourquoi, il fait tout par soumission à ceux qui ont charge de lui : Comme savez-vous qu'il y a un roi? Une ville de Paris? Ma mère me l'a dit. Pourquoi allez-vous à l'école? Pourquoi apprenez-vous? *Musa, Musæ, Musam.* Mon père m'y envoie, mon maître me le commande. Il ne sait à quoi tend cette étude , il ne s'en informe point, il s'en rapporte à son père et à son maître. Nous devons être comme cet enfant, au regard de Dieu et de l'Eglise notre mère, pour avoir le royaume des cieux. Notre vocation dans le christianisme est de n'être plus homme, dit saint Augustin[1]. Et saint Grégoire, l'homme ne saurait obtenir ce qui est au-dessus de lui, s'il ne sacrifie ce qu'il est[2].

3° La raison en est évidente : la vie du chrétien est une vie surnaturelle, c'est-à-dire, qui est par-dessus la nature, qui est au delà de l'esprit humain autant et plus que l'esprit humain est au delà des bêtes brutes. La foi est par-dessus la raison, autant et plus que la raison est par-dessus le corps et les sens, et ni plus ni moins que l'homme qui vit en tant qu'homme ne se conduit par les sens comme font les animaux, mais par la raison. Ainsi, celui qui vit en tant que chrétien, ne se conduit pas par la raison, comme font les hommes, mais il se conduit par la foi et par les maximes de l'Evangile. Cela vous semble étrange qu'il faille renoncer à votre raison; je crois bien; il semble aussi étrange à votre cheval, quand il faut qu'il renonce à ses sens et à ses inclinations. Quand vous courez un office ou un bénéfice, et que vous faites galoper votre cheval un jour tout entier sans repaître, il trouve cela bien austère; et si vous lui disiez qu'il est nécessaire, que c'est pour obtenir un bénéfice, il ne vous entendrait pas; aussi vous ne vous amusez pas à le lui dire, mais vous le contraignez de passer outre. La foi est par-dessus la raison, beaucoup plus que la raison n'est par-dessus le sentiment et inclination du cheval. La foi vous dicte que pour aller au ciel, pour obtenir des bénéfices et offices dans le paradis, il faut être simple comme un enfant, il faut traiter avec tous vos pro-

[1] Ad hoc vocati sumus ne homines simus (S. Aug., tr. 1, in *Joan.*).

[2] Non valet homo apprehendere quod ultra ipsum est, si nescierit mactare quod est (Greg., homil. 32, *in evangelia*).

chains sans dissimulation, sans arrière-boutique, avec grande candeur et sincérité, endurer les injures, dire du bien de ceux qui nous persécutent et leur faire du bien. La raison naturelle ne comprend point cette doctrine, elle est au delà de sa portée; il ne s'y faut pas arrêter, mais passer outre.

4° Le très-honorable et très-glorieux nom que nous portons, nous y doit obliger. Le nom de chrétien vient de Christ, et il nous exprime que nous faisons profession d'être disciples, imitateurs, soldats de Jésus. On appelle platoniciens, épicuriens, ceux qui sont disciples de Platon, qui sont en l'école d'Epicure; on dit qu'un homme est cicéronien, quand il tâche d'imiter Cicéron en écrivant ou haranguant. Saint Matthieu (22, 16) appelle hérodiens les soldats qui suivaient Hérode. Nous sommes appelés chrétiens et nous le devons être en effet, si nous voulons être sauvés; donc nous devons être disciples de Jésus, entrer en son école, adhérer à ses maximes, apprendre sa doctrine, écouter ses paroles, pratiquer ses enseignements, son Père nous le commande : *Ipsum audite.* Celui qui veut devenir bon théologien, jurisconsulte, médecin, lit assidûment ou très-souvent saint Thomas, Justinien, Hippocrate et les Commentaires qui les expliquent : ainsi celui qui désire être bon chrétien, lit souvent le saint Evangile et les livres qui en traitent, comme les *Méditations* de Dupont, les Œuvres de Grenade, l'*Imitation de Jésus-Christ :* car nous devons, en second lieu, imiter ses vertus, suivre les exemples de sa vie, comme il nous l'a commandé sur la fin de ses jours, disant : *Je vous ai donné exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait.* Nous devons nous enrôler sous ses drapeaux, combattre pour sa querelle, faire la guerre à ses ennemis; saint Paul nous le commande : *Hoc præceptum commendo tibi, ut milites bonam militiam habentes fidem* (I. Tim. 1, 18).

C'est à mon avis la meilleure raison, la plus droite intention, la plus sainte disposition que nous puissions avoir en nos actions, pratiquer telle vertu, parce que Jésus l'a enseignée, recommandée et pratiquée. Quand les disciples de Pythagore avançaient quelque vérité, ils n'en portaient point de preuve, point d'autre raison que ce mot, Αυτός ἔφη : Notre maître l'a dit. Quand un apprenti en peinture, en écriture ou en autre ouvrage a un modèle devant les yeux, si vous lui demandez pourquoi il peint ainsi ce visage, pourquoi il forme ainsi cette lettre : C'est, dit-il, que le modèle est ainsi fait. Si vous demandez à un soldat pourquoi il va d'un côté et d'autre, tantôt aux ailes de l'armée, tantôt à l'arrière-garde, c'est que mon enseigne fait toutes ces démarches. Ainsi celui qui est vrai chrétien, vrai disciple, imitateur et soldat de Jésus, pratique telle vertu, non pas comme les philosophes, parce qu'elle est plus excellente, héroïque et digne d'un grand courage, mais parce que Jésus l'a enseignée et pratiquée.

Nous sommes quelquefois en peine de connaître quelle est la volonté de Dieu, ce qui lui est plus agréable, ce qui fait plus à sa gloire; personne n'a jamais mieux connu la volonté de Dieu que Jésus : *In capite libri scriptum est de me, ut faciam voluntatem tuam;* personne n'a jamais mieux fait ce qui est agréable à Dieu

que Jésus : *Quæ placita sunt ei facio semper.* Personne n'a jamais mieux cherché la plus grande gloire de Dieu que Jésus, dit saint Jean (8, 50) : *Non quæro gloriam meam, sed honorifico patrem meum;* donc, pour faire la volonté de Dieu, ce qui lui est plus agréable, ce qui est plus à sa gloire, ce qui est plus parfait, il ne faudrait que voir ce que Jésus a fait, enseigné, commandé et le pratiquer au pied de la lettre, par cette seule raison, par ce seul principe et motif que Jésus l'a ainsi pratiqué et enseigné.

5° Si vous êtes jeune homme, souvenez-vous de ce que saint Jean Climaque (*Gradu.* 4) rapporte. Il dit que visitant les saints anachorètes du désert, pour profiter de leur exemple, il trouva en un monastère un frère lai qui était un grand saint; car quoiqu'il fût fort occupé, ayant lui seul à faire la cuisine pour plus de deux cents religieux, sans les survenants, il était toujours recueilli, uni à Dieu. Saint Jean Climaque l'ayant pressé de lui dire ses dispositions, il lui dit : Je me suis persuadé que je suis indigne de repos et ce m'est beaucoup d'honneur de pouvoir servir ces bons Pères et tous ceux de cette maison comme les membres du Fils de Dieu. Qui nous empêchera de faire de même?

Si vous êtes fille, souvenez-vous de sainte Catherine de Sienne. Ses père et mère la voulaient marier; elle n'y voulait entendre, parce qu'elle s'était vouée et livrée à Jésus. Pour la détourner de son dessein, ils ne lui laissèrent un seul petit recoin en la maison, où elle se pût retirer pour faire ses dévotions; ils ôtèrent même de la cuisine une servante qui y était et mirent Catherine en sa place. Elle dressa en son cœur une petite cellule, un dévot oratoire où elle se retirait de temps en temps et se tenait occupée en Dieu; elle considérait la personne de Jésus en son père, celle de la Vierge en sa mère, des apôtres et disciples en ses frères et domestiques, et elle leur rendait service avec même respect, révérence, tendresse, cordialité, qu'elle eût voulu faire à Jésus, à Marie, aux Apôtres. Quel danger y aurait-il de faire ainsi? vous auriez bien moins de peine et beaucoup plus de mérite?

Conclusion morale. — Finissons ce discours comme on commence la doctrine chrétienne. Etes-vous chrétien? Oui, par la grâce de Dieu. Cela est bien dit : nous ne sommes pas chrétiens par naissance, mais par renaissance : *Non nascuntur Christiani, sed fiunt.* La nature avec toute sa puissance et tous ses efforts ne saurait faire le moindre chrétien; il n'appartient qu'à la grâce de pouvoir faire cet ouvrage; nous ne devons pas passer un seul jour sans en remercier Dieu : il faut une grâce, non telle quelle, une grâce non commune et ordinaire, mais puissante et efficace pour faire un vrai chrétien; il la lui faut demander souvent, humblement, ardemment : c'est la grâce des grâces et la plus grande de toutes, sans laquelle on ne peut obtenir les autres, ou elles sont inutiles. Si nous ne sommes bons chrétiens, les bénéfices de la création, de la conservation, de la rédemption, des sacrements, ne nous servent de rien. Si nous ne sommes bons chrétiens, les bénéfices de la justification et de la glorification ne seront pas notre partage. C'est donc la grâce des grâces et la plus grande de toutes.

Nous vous la demandons en toute humilité et de tout notre cœur, ô Jésus! source et origine de toute grâce. Moïse pouvait bien donner la loi, les prophètes nous pouvaient bien faire des menaces, les apôtres faire des promesses, les anges nous donner des instructions; mais la grâce de garder cette loi, craindre ces menaces, aspirer à ces promesses, profiter de ces instructions, vous seul la pouvez donner : *Gratia Dei, per jesum Christum.* Faites-nous, s'il vous plaît, cette faveur par les mérites de votre sainte mort et passion, et par les prières de votre mère, afin que nous ayant donné la grâce qui est le mérite et la semence, vous nous donniez quelque jour la gloire qui en est le fruit et la récompense : *Gratiam et gloriam dabit Dominus. Amen.*

SERMON XIII.

DE LA GRANDEUR DE DIEU.

Accedentem ad Deum credere oportet quia est.
Celui qui s'approche de Dieu doit premièrement croire en lui. (Hebr. 11, 6.)

Après que nous avons vu comme la foi a été publiée par les Apôtres, comme elle a été témoignée et défendue par les martyrs, les admirables effets qu'elle a produits, ses excellentes propriétés, combien elle est nécessaire à salut, il est temps de contempler son objet qui est la divinité, et ses perfections infinies, considérées en elles-mêmes ou en leurs œuvres, et au regard des créatures. La première perfection de Dieu qui se présente à notre esprit, c'est sa grandeur adorable, que nous pouvons appeler *transcendante*, selon notre petite façon d'entendre et de parler, parce qu'elle se retrouve, et est très-remarquable en tous les attributs divins : car la puissance de Dieu est très-grande, sa sagesse, sa bonté, sa justice, sa miséricorde sont très-grandes, c'est ce qui doit être le sujet de cette prédication : *Magnus Dominus, et laudabilis nimis*, dit saint Bernard; Dieu est admirable, et au delà de toute louange, parce qu'il est si grand; mais il est très-aimable et au delà de toute affection, parce qu'il a daigné se faire si petit en vous et par vous, ô sainte et bienheureuse Vierge! et ce qui est merveilleux, c'est votre petitesse, votre humilité incomparable, qu'il l'a obligé à vous choisir, pour se rendre ainsi petit en votre sein immaculé. C'est vous-même qui nous enseignez cette belle vérité, par la bouche de l'Eglise : *Congratulamini mihi quia cùm essem parvula placui altissimo.* Pour obéir à cet avertissement et vous congratuler d'un si grand bonheur, nous nous prosternons humblement à vos pieds et vous saluons avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Non potest dici quid sit Deus.

I. Punctum. — Ejus magnitudo consistit in perfectionibus : nempè : 1° In nobilitate, 2° In potentiâ, 3° In sapientiâ, 4° In independentiâ, 5° In bonitate, 6° In justitia, 7° In infinitate.

II. Punctum. — Offensa Dei ex peccato est : 1° Magna, 2° Multa, 3° Inevitabilis.

III. Punctum. — Unde peccati etiam umbra fugienda.

Conclusio. — Exhortatio ad fugam peccati per recapitulationem.

Exorde. — La réponse de Simonide est commune et triviale, mais elle n'en est pas moins belle; au contraire, c'est sa beauté et la vérité de ce qu'il a dit, qui l'ont fait passer et repasser par la bouche des sages. Ce docte philosophe reçut un jour commandement de son roi de lui dire ce que c'est que Dieu; il demanda trois jours de délai pour y penser, et après ces trois jours, il en demanda trois autres, et encore trois autres, et enfin il avoua que plus il y pensait, plus il se trouvait dans l'impossibilité de répondre à la question et dire ce que c'est que Dieu. Il disait vrai, mais il demandait trop peu de temps : les plus hauts séraphins eussent demandé trois cents ans, et après trois cents mille ans, et puis trois cent mille siècles, et enfin ils avoueraient que plus on y pense plus on voit qu'on n'y peut atteindre; plus on tâche de reconnaître, plus on connaît qu'on ne le peut comprendre. L'Ecriture dit qu'il est grand et au delà de toute louange : *Magnus Dominus et laudabilis nimis.* Mais il ne faut pas être si grossiers, mes Frères, que de vous imaginer que cela s'entende d'une grandeur massive et corporelle. Quand on dit que le roi de France est un plus grand roi que celui d'Angleterre, ce n'est pas à dire qu'il soit de plus haute taille, mais c'est-à-dire qu'il est plus grand en son pouvoir, en son empire et en l'étendue de son royaume. Ainsi, quand on dit que Dieu est grand, ce n'est pas à dire qu'il soit grand en quantité matérielle, en longueur, largeur et autres dimensions corporelles, car il est un esprit; mais il est grand en noblesse, en puissance, en sagesse, en bonté et autres perfections divines.

Premier point. — 1° Il est grand en noblesse : il est si noble que tous les rois sont ses vassaux, les empereurs sont ses sujets, toutes les couronnes du monde relèvent de la sienne; elles sont un fief et une mouvance de son empire : *Princeps regum terræ : Rex regum, Dominus dominantium;* et en cette qualité il dispose de leur vie comme bon lui semble : *Terribili et ei qui aufert scriptum.* Combien grand pensez-vous que soit ce roi qui condamne ainsi à la mort les grands rois quand il lui plaît, disait le roi Dagobert étant au lit de la mort?

Il est si noble, que les rois, en comparaison de lui, ne sont pas nobles, ils ne sont que roturiers et ses esclaves: pour ce s'ils sont si téméraires que de l'offenser mortellement, il ne les condamne pas à être décapités comme gentilshommes, mais à être brisés sur la roue comme des roturiers : *Confregit in die iræ suæ reges* (Ps. 109, 5).

Il est si noble, que les rois sont ses mendiants; cela est vrai : notre roi, qui est si grand, si riche, si puissant, est un pauvre qui est tous les jours à la porte de Dieu, qui mendie son pain, qui demande l'aumône, qui attend de lui sa nourriture et son entretien, lui disant tous les jours à deux genoux et tête nue : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie;* et si Dieu ne lui en donnait, il n'en aurait point.

Il est si noble, que les rois, en comparaison de lui, ne sont que de petits vers qui peuvent beaucoup moins contre lui que les vers de votre jardin ne peuvent contre vous; *Ego vermis*, lui disait un grand roi en la lumière de son oraison mentale.

2° Il est grand en puissance : *Potens et metuendus nimis.* La puissance des grands du monde ne consiste ordinairement qu'à détruire, non à produire.

On dit Alexandre-le-Grand, Pompée-le-Grand, parce qu'ils ont défait des millions d'hommes, ruiné des villes, désolé des provinces. Et quelle puissance est-ce qui ne s'exerce qu'à détruire? Quelle est la chétive créature qui ne soit capable de détruire? Un scorpion, une araignée, un potiron peuvent faire mourir un homme; un peu d'air contagieux peut défaire une armée, et la puissance des grands est si vaine et si faible, même à défaire, qu'ils ne sauraient anéantir, c'est-à-dire réduire à rien un moucheron, car il en reste toujours quelque chose; au lieu que Dieu est si puissant, qu'il a pu, non pas pour réduire à néant, mais tirer du néant, faire et façonner de rien tant de belles créatures animées, inanimées, célestes, terrestres, spirituelles, corporelles.

Si les grands et puissants du monde font quelquefois des choses grandes, ils ne les font pas par eux-mêmes immédiatement; mais par l'entremise de leurs sujets et officiers. Un des plus grands rois du monde a été Salomon; le chef-d'œuvre de sa puissance et de sa grandeur qui l'a rendu célèbre en tous les siècles suivants a été le temple de Jérusalem, estimé la huitième merveille du monde. Il a bâti ce temple; mais comment? Il y a employé cent quatre-vingt-trois mille bûcherons, maçons, architectes et surintendants des ouvrages; il n'y pas mis la main, il n'en a pas même fait le dessin : le dessin en fut fait sur le tabernacle, et le tabernacle se fit sur le modèle et idée que Dieu en montra à Moïse en la montagne. Et qu'était ce temple, en comparaison de tout l'univers, sinon un nid d'hirondelle en comparaison d'un grand palais? Au lieu que le bon Dieu, sans aide, sans ministres, sans serviteurs, sans instruments, sans matériaux, a fait la mer, la terre, les éléments, les planètes, le firmament orné de tant de belles étoiles que vous y voyez, dont la moindre est beaucoup plus grande que toute la terre.

Si les grands et puissants du monde font des choses grandes par eux-mêmes, c'est avec peine; ils travaillent, ils suent, se lassent, s'épuisent; témoins les douze travaux d'Hercule. Dieu a fait le ciel et la terre et toutes les créatures qui y sont contenues, sans peine, sans travail, sans lassitude, plus aisément que vous vous lassez de me regarder; on vous peut fermer les yeux et vous empêcher de me voir, et Dieu ne se peut lasser, rien ne le peut empêcher d'agir et de faire ce qui lui plaît.

Les ouvriers parmi les hommes, pour bons maîtres et excellents qu'ils soient, ne sauraient faire plusieurs choses à la fois; un menuisier ne pourrait faire un banc, une table, un châlit tout à la fois, au lieu que le Créateur, par une simple parole, disant seulement que la terre produise de l'herbe verdoyante et des arbres fruitiers, a fait en un moment sortir de la terre des roses, œillets, tulipes, laitues, bluettes, pommiers, poiriers, cerisiers et mille autres plantes; disant que les eaux produisent des poissons et volailles, a fait éclore de la mer des baleines, dauphins, saumons, soles, des poules, perdrix, faisans, linottes, alouettes et rossignols.

3° Il est grand en sagesse; il est si sage, si adroit, si industrieux,

qu'il fait concourir à ses intentions toutes les actions de ses créatures, même celles qui se font contre ses intentions ; il laisse agir les causes secondes comme si la première n'agissait point ; il les laisse agir chacune selon son génie et inclination particulière ; les naturelles nécessairement, les libres volontairement, les contingentes fortuitement, et il fait servir à ses desseins toutes les actions, aussi infailliblement, efficacement, heureusement, que si lui seul faisait tout exprès leurs opérations ; même il fait réussir à l'exécution de sa volonté, à l'accomplissement de ses intentions tout ce qu'on fait contre sa volonté, tout ce qui combat et choque ses intentions. Les impies font tout ce qu'ils peuvent pour le déshonorer, les infidèles pour ruiner son Eglise, les réprouvés pour affliger et perdre ses prédestinés, et il fait réussir à sa gloire les attentats des impies ; au bien de son Eglise, les hostilités des infidèles ; au salut des prédestinés, les persécutions des réprouvés : *Ejus voluntati serviunt etiam qui resistunt, ejus consilio militant etiam qui repugnant* (Greg.). Quelle ineffable sagesse !

4° Il est grand et admirable en son indépendance et en la plénitude de son être : il est naturellement suffisant à soi-même, il n'a besoin de personne, il contient en soi les perfections de ses œuvres, mais sans dépendance, sans adhérence, sans rapport à aucune de ses œuvres : *Omnia præhabet;* Ηνομένως, ἀσκεθως, ἐξηστημένως, *unitè*, *incircumscriptè*, *separatè*, dit saint Denys (c. 1 *de Divin. Nomin.*). Quand tous les hommes et tous les anges périraient, quand le ciel et la terre et tout ce qui est enclos seraient anéantis, Dieu n'y perdrait rien, il y aurait moins d'intérêt et de dommage que vous n'en pensez avoir quand une fourmi qui est au fond du Canada vient à mourir ; et toutefois, ô merveille ! ô prodige !

5° Il est si grand et si incompréhensible en sa bonté et en l'excès de sa miséricorde, qu'étant ainsi indépendant, suffisant à soi, heureux en soi, content de soi-même, il a voulu mourir pour l'homme sans rien prétendre de lui, sans espérance de retour, sans autre motif que de pure compassion, par sa piété gratuite, par sa charité excessive : *Propter nimiam charitatem suam :* Charité trop grande, trop grande, disons trop grande, d'ici à demain, disons-le toute notre vie, disons-le en toute l'étendue des siècles, nous ne le dirons pas assez pour l'exprimer et reconnaître dignement. O mon Dieu ! que vous avez bien fait, vous avez sagement avisé, de faire que les anges soient immortels et incorruptibles : car si, avec la lumière qu'ils ont de cette merveille, ils avaient une vie mortelle et un être corruptible, ils se pâmeraient, ils se dissoudraient, ils mourraient d'admiration à la vue de cet excès ! Dieu mourir pour les hommes ! Dieu mourir pour les hommes !

On dit que saint Bernard était si miséricordieux et compatissant aux disgrâces d'autrui, que s'il rencontrait un lièvre poursuivi par les chasseurs, il lui donnait sa bénédiction, afin qu'il échappât à leur prise ; c'était une grande tendresse et une simplicité selon le monde : mais si ce grand saint se fût présenté aux armes des chasseurs, s'il se fût exposé à la mort pour délivrer ce pauvre lièvre, qu'en eût-on dit ? qu'en eût-on pensé ? cela ne serait rien en comparaison de ce que je dis. Si le plus grand roi, le plus

grand saint du monde se livrait à la mort pour empêcher qu'on ne tuât un moineau, il ne ferait pas tant pour lui que ce que Dieu a fait pour les hommes quand il a voulu mourir pour eux. Quand vous êtes sur le point d'écraser une araignée, si le roi en avait pitié, s'il se présentait à la mort, s'il mourait actuellement pour vous empêcher d'écraser cette bestiole, il ne ferait point tant pour elle comme Dieu a fait pour vous : car nous étions tous pécheurs quand il nous a rachetés par sa mort, et il a plus d'aversion, antipathie, opposition, horreur et abomination du pécheur que vous ne sauriez avoir d'une araignée. Quel effort il a fait sur soi, quel tranport, quelle saillie, piété, charité, bonté, miséricorde excessive! *Magnus Dominus et laudabilis nimis.*

6° Il est si grand et si effroyable en sa justice, qu'encore que sa mort et passion soient capables de racheter cent mille mondes, il voit néanmoins une infinité de juifs, de payens, mahométans, hérétiques, mauvais catholiques, dans la masse de corruption; il ne les en tire pas par un très-profond et incompréhensible, mais très-juste et adorable jugement; il les laisse en la faiblesse et en la misère de leur nature, il les livre à la tyrannie de leurs passions effrénées, ne leur donne pas grâce efficace pour y résister et il accomplit la vérité de cette parole, qui n'est pas une parole, mais un éclat de tonnerre : *Il y en a beaucoup d'appelés, et peu d'élus.*

7° Toutes ces perfections et autres semblables que nous adorons en Dieu, ne se connaissent naturellement que par rapport et réflexion de celles qu'il a données aux créatures, et en suite de l'axiome qui dit que *personne ne donne ce qu'il n'a pas.*

Or, il pourrait produire une infinité d'autres saintes créatures et il a en soi toutes les perfections qu'il leur pourrait communiquer. Il est à propos de bien étaler cette considération. Le créateur a fait cet univers à cinq étages supérieurs les uns aux autres ; les éléments, les plantes, les animaux, les hommes, les anges; et d'autant qu'un étage est plus haut, les créatures y sont plus nobles et douées de qualités plus relevées. L'eau, par exemple, qui n'est qu'un élément, n'a pour qualité que la fraîcheur, l'humidité, la mollesse; les fleurs, les arbres, les herbes, les fruits qui sont au second étage, ont la beauté, les couleurs, les odeurs, les saveurs, les vertus occultes. Les animaux, qui sont au troisième étage, ont la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, l'attouchement, le mouvement, la vitesse, l'imagination, la mémoire sensitive, les industries. Les hommes, au quatrième étage, outre toutes ces choses, ont l'esprit, la raison, le jugement et le franc arbitre. Les anges ont au-dessus de nous plusieurs rares propriétés que nous ne connaissons pas; mais Dieu pourrait faire en un moment un autre monde mille fois plus grand, plus spacieux, plus peuplé, plus admirable, que celui-ci : un monde plus diversifié, que les hiérarchies des anges, où il y ait autant d'espèces que d'individus, et des individus non à miliers, mais à millions de millions; un monde, non à cinq, mais à dix mille étages supérieurs les uns aux autres : un monde dont les moindres créatures du plus bas étage seraient plus nobles et auraient des qualités plus excellentes que le plus haut séraphin : Pensez quelles perfections aurait celle qui serait au plus haut de ces dix

mille étages; et ayant fait ce monde, il en pourrait faire un moment après un troisième qui surmonterait le second en grandeur, en noblesse, en grand nombre d'excellentes créatures, autant que le second aurait surpassé le premier et ainsi à chaque moment d'ici à cent mille ans, il pourrait créer des mondes qui se surmonteraient l'un l'autre en noblesse, en excellence, en perfection; et il a en soi les perfections de tous ces mondes possibles et imaginables, et il les a avec tant de surcroît et d'éminence, que s'il les avait produits, tous ces mondes seraient moins en comparaison de lui qu'un grain de poussière en comparaison de tous ces mondes; car, comme a dit très-chrétiennement et très-doctement le cardinal Cajétan : Dieu est une infinité de fois infiniment infini en perfections infinies : *Infinitis modis infinities infinitus, in perfectionibus infinitis;* c'est-à-dire qu'il n'a pas seulement un nombre infini de perfections, et que ses perfections ne sont pas seulement infiniment relevées, mais que chacune de ses perfections contient en soi un nombre infini de grandeurs, d'excellences, de raretés et de merveilles. Pour ce, quand l'Ecriture traite de chacune de ces perfections en particulier, elle en parle au nombre pluriel et même au nombre infini. Louez Dieu, dit-elle, selon la multitude de sa grandeur : *Laudate eum secundùm multitudinem magnitudinis ejus* (Psal. 150, 2); sa sagesse est innombrable : *Sapientiæ ejus non est numerus* (Psal. 146, 5), et n'a point de fin : *Sapientiæ ejus non est finis* (Psal. 144, 3) : Vos miséricordes sont en grand nombre : *Misericordiæ tuæ multæ, Domine* (Psal. 118, 156) : Qui est-ce qui pourrait compter votre colère ? *Quis novit iram tuam dinumerare* (Psal. 89, 11) ?

Il vous semble que c'est beaucoup dire; ce n'est rien dire, c'est bégayer comme les enfants, c'est ravaler et obscurcir ses perfections d'en parler si imparfaitement; et s'il n'était infiniment miséricordieux, ce serait une témérité punissable de parler si bassement, si grossièrement et si indignement de lui. Voilà celui que vous offensez et que vous vous faites ennemi quand vous commettez un péché mortel : voilà la haute majesté dont vous vous rendez criminel par vos blasphêmes, adultères, sacriléges; et après cela nous ne tâcherons pas de concevoir une vive repentance de nos péchés, nous nous contenterons d'une faible douleur qui effleure notre cœur et ne regarde que nos intérêts! Vous détestez votre péché parce qu'il vous dépouille de vos mérites, vous asservit à la tyrannie du diable, vous engage à la damnation éternelle : si vous n'avez point d'autre motif, c'est ressentir une égratignure que vous avez reçue, non un grand coup d'épée que vous avez donné. Les injures que le péché fait au Créateur sont sans comparaison plus grandes, en plus grand nombre, plus inévitables que celles qu'il fait à la créature.

Deuxième point. — 1° Grande fut l'injustice de l'empereur Domitien. Son frère Tite était un prince des plus courtois, débonnaires, obligeants qui aient été au monde, Domitien le fit mourir sans autre sujet que de son caprice et ambition. Grande fut la cruauté de Bertulphe. Sa femme, sainte Godolène, était une demoiselle des

plus belles, sages, accortes, vertueuses, que le soleil ait jamais éclairées; il la prit en haine le lendemain de ses noces, la mit en prison, la donna en garde à un rusteau, qui ne la nourrissait que d'un peu de pain et d'eau, et enfin la fit étrangler. Grande fut l'ingratitude de Néron. Sa mère Agrippine l'avait nourri et élevé avec tant de tendresse et affection incroyable, elle ne se souciait pas de mourir, pourvu qu'il fût grand : *Occidat modo imperet;* et ce fils dénaturé fit mourir cette mère. Qu'en dites-vous? Oh! les cruels, les barbares, les tigres, les monstres de nature! Quand vous dites ainsi, et que vous ne le dites pas contre vous, après que vous avez commis un péché, vous voyez un fétu en la prunelle des autres, non une poutre en la vôtre; c'est comme si Domitien, Bertulphe, Néron, se fussent fâchés contre un homme qui aurait écrasé une chenille. Cela est vrai, il n'en faut pas douter, l'injure que Domitien a faite à son frère, Bertulphe à sa femme, Néron à sa mère, n'était point si grande en comparaison de celle qu'on fait à une chenille en l'écrasant; comme l'injure que vous faites à Dieu par un péché mortel est plus grande que celle de Domitien, Bertulphe et Néron envers Tite, Godolène et Agrippine, parce que du fini à l'infini il n'y a point de proportion, et toute créature étant bornée, l'injure qui lui est faite est toujours finie; au lieu que le Créateur étant infini, l'injure qu'on lui fait ne peut manquer d'être très-grande et très-infinie.

2° Et comme il n'est pas seulement infini en son essence, mais qu'il a un nombre infini de perfections, et que chacune de ses perfections a une infinité d'excellences, le péché n'est pas seulement un mal infini, mais il contient un nombre infini de malices, et chacune de ses malices est infiniment injuste et odieuse : *Infinitis modis infinities infinitum in malitiis infinitis.* Si le temps le permettait, je vous pourrais montrer comme le péché mortel choque tous les attributs divins, et est opposé à chacune de ses perfections en détail et en particulier. Mais encore que cela ne serait pas, quand il en choque une seule, comme la bonté ou la souveraineté, il les offense et désoblige toutes.

David demandant pardon de son péché, ne réclamait pas seulement la grande miséricorde de Dieu, mais la multitude de ses misérations : *Miserere meî Deus*, *etc.*, *dele iniquitatem* (Ps. 50, 3), non pas, *iniquitates. Qui magnam deprecatur misericordiam*, *magnam fatetur miseriam.* Ainsi nous devons dire : *Qui multas deprecatur miserationes*, *multas fatetur iniquitates.* La miséricorde de Dieu est infinie, et il l'a demandée selon toute son étendue, *secundùm magnam ;* il reconnaît donc que son péché est une misère infinie; pour effacer un seul péché, il demande la multitude, c'est-à-dire le nombre infini des misérations divines; il reconnaît donc qu'un seul péché contient en soi une multitude et un nombre infini de malices, parce qu'il offense Dieu, qui a un nombre infini de perfections infinies.

3° Ce mal est si attaché et essentiel au péché, qu'il n'en peut point être séparé. Le péché a deux principales propriétés, maudites et détestables propriétés! il offense le Créateur, il engage la créature à la damnation éternelle. Dieu peut bien empêcher l'effet de la

seconde propriété, mais il ne peut empêcher l'effet de la première; il peut bien faire que je ne sois pas damné pour mon iniquité, mais il ne peut pas faire qu'il ne soit offensé par mon iniquité. C'est ce qui me doit percer le cœur, c'est ce qui me doit faire mourir de regret quand je vous offense, ô mon Dieu ! ou pour mieux dire, c'est ce qui me devrait servir de bride dans l'occasion du péché. Quand la tentation sollicite mon cœur, je me flatte sur l'espérance que j'ai d'éviter la damnation par votre miséricorde et par les mérites de votre Fils. Supposons que cela arrive, que j'évite la damnation et les autres peines de mon péché, il m'est impossible de faire que vous en évitiez les atteintes, vous-même ne les pouvez pas faire; non, par votre miséricorde infinie, par les mérites de votre Fils, par votre toute-puissance divine, vous ne sauriez faire que vous ne soyez offensé quand je commets le péché. Vous n'êtes pas indifférent en l'opposition et antipathie que vous avez au péché.

A la vue de ces vérités, si peu appréhendées dans le monde et si dignes d'appréhension : je ne trouve plus étrange, mais très-solide et très-véritable le dire de la bienheureuse Catherine de Gênes, que si un homme avait la lumière pour connaître l'importance du péché, quand il serait plongé dans un étang de plomb fondu, il ne voudrait s'en retirer s'il savait qu'au sortir de là il dût rencontrer le péché, c'est-à-dire, pour parler clairement, que si vous aviez la lumière des saints et des gens de bien, vous aimeriez mieux demeurer éternellement dans un étang de plomb fondu que de commettre un seul péché mortel, tant il est horrible et effroyable! Que dis-je, le péché!

Troisième point. — La seule pensée, le songe, l'ombre même et la moindre apparence de péché est à craindre et éviter. Quand vous honorez ou chérissez quelqu'un extraordinairement, si on vous dit que vous avez fait quelque chose contre lui, vous répondez : Il est très-faux, je n'y ai pas seulement pensé, je serais bien marri d'en avoir la moindre pensée. Vous seriez marri d'avoir seulement la pensée de désobliger cette créature, comment avez-vous la hardiesse de désobliger le Créateur? d'en avoir la moindre pensée, ce serait un crime punissable, s'il n'était plein de miséricorde. Je sais des gens qui ont été condamnés à prison perpétuelle pour avoir dit une simple pensée qu'ils avaient eue d'attenter à leur prince. J'en ai vu un qui a demeuré plus de vingt ans en prison, pour avoir dit qu'il l'avait songé en dormant.

Si nous savions ce que c'est que Dieu, le songe même d'un péché nous réveillerait et nous ferait trembler. Saint François Xavier songeant un jour qu'il était tenté d'une déshonnêteté, il y résista si violemment, même en rêvant, que par l'effort de la résistance il se réveilla et se trouva tout en sang.

Le semblant aussi, la moindre apparence du péché est à craindre à ceux qui le connaissent : témoin ce saint vieillard Eléazar, qui aima mieux endurer le martyre que de faire semblant de commettre un péché en matière fort légère. Nous devrions frissonner de crainte de l'entendre seulement nommer. Le dévot compagnon de saint François, frère Gilles, se pâmait d'admiration et était ravi

hors de soi quand on nommait le paradis; et quand il allait par la rue, les enfants qui savaient sa coutume, pour avoir le plaisir de le voir en extase, lui criaient : Paradis, frère Gilles ! Il avait raison ! être uni à Dieu, le voir face à face, le posséder, jouir de lui, être tout abîmé et transformé en lui, quel prodige ! quelle merveille ! quelle extrême faveur !

De même, si nous avions la lumière des saints pour connaître ce que c'est que Dieu, quand on nomme le péché nous nous pâmerions d'étonnement, d'horreur, de tristesse et de frayeur; d'étonnement, est-il bien possible qu'une créature ait la malice et la témérité d'offenser une bonté et une majesté infinie? d'horreur, voyant que plusieurs l'offensent; de tristesse, nous souvenant de l'avoir offensé; de frayeur, considérant que nous sommes toujours en danger de l'offenser.

Et si la moindre pensée, si le songe, si l'ombre et la seule apparence du péché est à redouter, que sera-ce de le commettre de propos délibéré? d'en commettre de plus grands et plus énormes, de les commettre à dizaines, vingtaines, centaines? de les avaler comme l'eau? Hé, mon Dieu ! Hé, mon Dieu ! quelle misère d'être en danger de les commettre; quand il vous plaira, vous me retirerez de cette vie, où l'on est toujours en ce danger : *Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam.* N'ai-je pas assez vécu ? trop, trop, je n'ai que trop vécu, puisqu'en toute ma chétive vie, je n'ai fait que vous offenser. Ne vaudrait-il pas mieux vous honorer en souffrant dans le purgatoire, que d'être ici toujours en danger de tomber en un si grand et si effroyable mal ?

Conclusion. — Je vous dirai donc comme Jonathas à Saül : *Ne pecces, Rex, in servum tuum David, quia non peccavit tibi, et opera ejus bona tibi sunt valde, et posuit animam suam in manu suâ, et percussit Philisthæum* (1. Reg., 19, 4). Il parlait à un roi qui persécutait son sujet; je parle à un sujet qui persécute son Roi et son Dieu.

Ne pecces in Deum tuum. Gardez-vous bien d'offenser votre Dieu : souvenez-vous qu'il est infiniment noble. Si un roi étranger, qui ne vous appartînt en rien, était en ce pays banni de son royaume, dépouillé de ses états, captif et prisonnier, encore que vous soyez son ennemi, vous ne l'outrageriez pas, vous l'honoreriez, le traiteriez avec respect, vous vous souviendriez de son sacre. Oserez-vous offenser le Roi des rois, votre Dieu, votre Souverain, sur ses terres, dans son domaine, en la présence de ses archers et de ses régiments des gardes? Ce roi qui est si grand, qu'à comparaison de lui, tous les rois du monde ne sont que roturiers, esclaves, mendiants, petits vers de terre ?

Ne pecces in Deum tuum. Gardez-vous bien d'offenser votre Dieu. Considérez qu'il est infiniment puissant. Voyez comme vous redoutez les hommes puissants dans le monde. Si vous êtes capitaine d'une compagnie de gens d'armes, pour fatiguée et affamée qu'elle soit, vous vous gardez bien de loger sur les terres d'un prince, parce qu'il est puissant. Si vous êtes homme de justice, vous vous gardez bien d'attaquer injustement les parents d'un président de la

cour, quelque belle prise qu'il y ait. Et le Dieu Tout-Puissant qui, par une parole, par un souffle, par un acte de volonté vous peut réduire en poussière, qui, après avoir fait mourir le corps, jettera l'âme aux flammes éternelles, l'oserez-vous offenser?

Considérez qu'il est infiniment savant. Toutes choses sont nues et découvertes en sa présence : on ne peut rien dérober à sa vue, il ne saurait rien oublier, il est tout œil, tout esprit, tout lumière. Quelque prétexte d'excuse que vous forgiez en votre esprit pour flatter votre conscience et diminuer en votre opinion la grandeur de vos offenses, il en voit bien la grièveté, il en connaît toutes les circonstances, il perce à jour le fond de votre cœur : *Quantascumque tenebras superstruxeris, Deus lumen est.* Il sait que ce n'est ni la force, ni la pauvreté, ni la nécessité qui vous fait commettre le péché, mais que vous n'avez point de crainte de Dieu, point d'amour pour lui.

Considérez qu'il est indépendant, qu'il ne relève de personne en son être ni en ses desseins, ni en ses opérations; qu'il a retiré de ce monde la meilleure partie des plus grands personnages au milieu de quelque ouvrage d'importance qu'ils avaient commencé pour sa gloire, pour montrer qu'il n'a besoin de ses créatures; que s'il les associe quelquefois à l'exécution de ses desseins, c'est par affluence de bonté, non par indigence de secours. S'il pouvait avoir besoin de vous, vous pourriez penser qu'il serait obligé de vous pardonner et vous rechercher d'amitié ; mais vous lui êtes tout à fait inutile, et il ne peut jamais rien prétendre de vous. Il a été sans vous de toute éternité, il sera bien sans vous en toute éternité. Si vous ne rendez honneur à sa miséricorde dans le ciel, vous honorerez sa justice par vos souffrances en enfer.

Considérez qu'il est bon et qu'il l'a toujours été envers vous : *Non peccavit in te, et opera ejus bona sunt tibi valdè.* C'est une grande injustice, une malice bien dénaturée de vouloir offenser une personne qui ne vous en donne point de sujet, qui ne vous a jamais désobligé, qui vous a obligé toute votre vie. Vous savez que c'est Dieu qui vous a créé, conservé jusqu'à présent et préservé de mille dangers, comblé de prospérités, accompli souvent vos souhaits ; il vous a souvent accordé plus que vous ne lui demandiez, plus que vous ne souhaitiez, plus que vous n'eussiez osé souhaiter; et ce qui est au delà de toute estime, il a fait pour vous ce que jamais personne n'a fait pour le plus grand ami qu'il eût au monde : il a donné sa propre vie, il est mort en un gibet avec une horrible détresse, par pure charité envers vous. Après tant de grâces, aurez-vous bien la malice de commettre le péché qui lui déplaît infiniment, qui le persécute à feu et à sang comme son unique ennemi? *Ne pecces.* Gardez-vous bien d'offenser Dieu, souvenez-vous qu'il est infiniment juste; sa justice doit avoir son cours. Son prophète (Job. 9, 28) a dit : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti. Delinquenti Deus nequaquam parcis, quia delictum absque ultione non deserit.* Notez *delictum*, non pas *peccatum*, non pas *crimen.* Il ne laisse pas sans punition les moindres manquements. Que fera-t-il donc aux péchés mortels,

aux grands crimes, aux forfaits énormes? Tenez-vous donc tout assuré, et n'en doutez aucunement, que si vous commettez ce péché, vous en souffrirez tôt ou tard de très-cuisantes et très-griêves peines, ou en ce monde ou en l'autre.

Ne pecces in Deum tuum. Considérez qu'il est tout parfait, doué d'un nombre infini de perfections infinies. Le péché mortel les offense toutes; si vous en commettez un seul, vous vous les rendez toutes ennemies; vous vous exposez aux hostilités d'un nombre infini de très-puissants et très-redoutables adversaires. On vous peut dire comme à ce jeune homme qui faussait la foi qu'il avait jurée par mille sortes de divinités : *Si de tot læsis sua numina quisque Deorum vindicet, in pœnas vix satis unus eris.* Quand toutes les perfections divines demanderont réparation de vos atteintes, il n'y aura pas assez de parties ni de parcelles en tout votre corps, pour être réduits en poussière et satisfaire tant soit peu à tant de grandeurs lésées. Je prie Dieu qu'il nous en garde par sa miséricorde. *Amen.*

SERMON XIV.

DE L'ÉTERNITÉ DE DIEU.

Accedentem ad Deum credere oportet quia est.
Celui qui s'approche de Dieu doit premièrement croire en lui. (Hebr. 11, 6.)

L'apôtre saint Paul, en ces deux dernières paroles, fait entendre aux hommes savants un précis et abrégé de toutes les perfections infinies que la théologie reconnaît, et que la foi catholique adore en la Majesté divine, mais principalement de trois qui sont des plus signalées : l'éternité de Dieu, l'immensité de Dieu et la pureté de Dieu.

L'offense que le péché commet contre ces trois divines perfections est une si grande injure que, pour y satisfaire pleinement, il a été besoin que le Fils de Dieu les ait intéressées au mystère de l'Incarnation opéré en vous et par vous, ô sainte et bienheureuse Vierge! Celui qui est éternel s'est assujetti au temps, aux jours, aux mois, aux années : *Impleti sunt dies ut pareret, puer crescebat ætate, factus annorum duodecim, tempus meum mundum advenit;* celui qui était immense s'est raccourci et retranché en votre sein virginal : *Quem totus non capit orbis, in tua se clausit viscera factus homo;* le Verbe qui, par sa nature et par la propriété de sa personne, est très-éloigné de toute matière, a daigné s'incorporer, s'incarner, se faire chair de votre chair, comme son ambassadeur vous prédit quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Ego sum qui sum : hoc nomen Dei exprimit omnes perfectiones ejus, sed præcipuè æternitatem.

I. Punctum. — Æternitatis Dei tres proprietates : 1° Quod sit vitæ jucundæ possessio; 2° Interminabilis, id est (a) sine initio, (b) Sine fine; 3° Tota simul.

II. Punctum. — Gravitas peccati pensatur ex tribus dictis proprietatibus : Ex primâ, ex secundâ, ex tertiâ.

Exorde. — Le docte prélat de Poitiers, saint Hilaire, racontant sa conversion, au commencement de ces beaux livres qu'il a faits de la sainte Trinité, dit qu'étant encore dans le paganisme, il connut bien, par la lumière de nature, que l'homme n'est pas en cette vie pour jouir des plaisirs du corps, autrement il n'y aurait point de différence entre lui et les bêtes; mais qu'il est créé pour une plus haute fin, et celui pour qui tout le monde a été fait doit être fait pour autre chose que pour le monde; que c'est pour connaître Dieu, l'auteur, le conservateur, le gouverneur du monde, et que cherchant quel est ce Dieu, la Bible lui tomba entre les mains, à l'ouverture de laquelle il trouva ces paroles : *Ego sum qui sum, qui est, misit me ad vos ;* c'est la qualité que Dieu prend en la première patente qu'il donne pour parler de sa part aux hommes et pour assembler un peuple.

C'est ce que saint Paul exprime en ces paroles : *Accedentem ad Deum credere oportet quia est ;* c'est ce que saint Hilaire admirait, ajoutant à ce que dessus : *Admiratus sum plane absolutam Dei significationem, quæ naturæ divinæ incomprehensibilem cognitionem aptissimo ad humanam intelligentiam sermone loqueretur...* Le nom signifie l'essence et nature de chaque chose. Le nom de Dieu, c'est qui est; l'essence de Dieu, c'est d'être, c'est-à-dire d'exister; ce qui ne convient qu'à lui seul privativement à tout autre. Ce nom est un premier principe, d'où nous devons tirer la connaissance de toutes les perfections de Dieu et particulièrement des trois plus signalées : son éternité, son immensité, sa pureté. Premièrement, l'essence de Dieu c'est d'exister, donc il existe et a l'être de toute éternité et en toute éternité, car les essences sont éternelles. En second lieu, l'essence de Dieu c'est d'être, donc il se trouve en tout ce qui a l'être, comme la blancheur se trouve en tout ce qui est blanc, parce que la forme et l'essence de ce qui est blanc c'est la blancheur. En troisième lieu, il a l'être par essence, donc il a toute sorte d'êtres : il a un être infini, il a en éminence tous les êtres possibles et concevables, comme ce mot de blancheur étant un nom de forme et d'essence exprime tous les degrés imaginables de cette qualité. Aujourd'hui nous traiterons premièrement des propriétés de son éternité, puis nous en tirerons la connaissance de la gravité du péché qui les offense.

Premier point. — 1° L'éternité de Dieu, dit Boèce[1], c'est la possession et jouissance d'une vie heureuse, interminable, non successive : *Jucundæ et interminabilis vitæ tota simul et perfecta possessio.* Pour bien entendre cette définition, il faut considérer les trois principales qualités et propriétés de la vie de Dieu. Premièrement, elle est très-heureuse, très-contente et délicieuse : car, pour avoir un grand plaisir, trois choses sont nécessaires, dit

[1] Lib. 5, *de Consolatione*, prosa 6. *Sub initium.*

Aristote : un excellent objet, une puissance active et bien épurée, une étroite liaison entre l'objet et la puissance. Dieu a pour objet de sa félicité sa divine essence, qui est l'assemblage, l'océan et l'abîme de toutes les grandeurs, de toutes les beautés, de toutes les raretés, de toutes les excellences et perfections possibles et concevables.

Son entendement divin et sa volonté adorable qui jouissent de cet objet en le connaissant et l'aimant, sont des puissances très-pures, très-vives, très-actives; la liaison qui est entre les puissances et leur objet est si étroite, que ce n'est pas seulement une très-intime union, mais une parfaite unité. N'est-ce pas être bien heureux de faire ce que l'on veut, et Dieu fait tout ce qu'il lui plaît au ciel, en terre et aux abîmes : *Omnia quæcumque voluit Dominus fecit in cœlo et in terrâ, et in omnibus abyssis,* dit le Psalmiste (134, 6), et lui-même par Isaïe : *Omnis voluntas mea fiet :* Toute ma volonté sera faite. Il est vrai que les pécheurs font plusieurs choses contre les commandements de Dieu et contre la volonté qui est appelée par saint Thomas : *Voluntas signi,* mais Dieu ne laisse pas d'être parfaitement heureux, parce que son bon plaisir est toujours accompli : car sa volonté absolue est d'amplifier sa gloire, qui mérite d'être procurée et infiniment aimée. Et si la miséricorde de Dieu n'est glorifiée aux âmes pécheresses par l'obéissance à ses ordres, sa justice sera glorifiée en elles par la punition de leurs désordres, comme il est impossible de s'éloigner du ciel sans s'en approcher en même temps : car, si vous descendiez jusqu'au centre de la terre; en vous éloignant de la partie du ciel qui est sur nos têtes, vous vous approcheriez de celle qui est sur les antipodes.

Cette vie de Dieu est si délicieuse, que c'est un plaisir incomparable, une souveraine béatitude de la voir dans le ciel. J'ai désiré de demeurer à jamais en la maison du Seigneur, disait David, et à quelle intention? quel bien y prétendez-vous : *Ut videam voluptatem Domini* (Psal. 26, 4), c'est de voir le plaisir et la joie que Dieu reçoit de sa béatitude; quand je verrai la volupté et le contentement qu'il en a, je serai heureux et content : *Satiabor cùm apparuit gloria tua* (Psal. 16, 15), et derechef : *Credo videre bona Domini in terrâ viventium* (Psal. 26, 13) : j'espère de voir les grands biens que Dieu possède en la terre des vivants.

(A) 2° Les saints aiment Dieu si ardemment, que le voyant heureux et content de tout point, voyant qu'il a autant de délices et de satisfaction qu'ils lui en désirent et autant qu'il en mérite, ils en reçoivent une joie qui ne se peut exprimer, vu même qu'ils savent assurément qu'il ne perdra jamais sa félicité et qu'il ne la saurait perdre; car sa vie est en second lieu interminable, c'est-à-dire, sans commencement et sans fin ; et cette propriété est si essentielle à la divinité, qu'encore qu'il y ait en Dieu deux personnes produites, elles sont sans commencement, comme le principe d'où elles procèdent; le Fils est coéternel au Père, le Saint-Esprit au Père et au Fils : *Æternus Pater, æternus Filis, æternus Spiritus sanctus,* dit le Symbole; car nous adorons en ces personnes divines l'essence et la subsistance ; l'essence du Fils et du Saint-Esprit

est coéternelle à celle du Père, puisque c'est la même essence individuelle et indivise; leurs subsistances aussi sont coéternelles à celle du Père, puisqu'elles sont relatives, et chacun sait que les corrélatifs sont toujours de même durée.

Et ce qui est encore, à mon avis, plus merveilleux, c'est que même les actes libres, les actes qui pourraient être et n'être pas, sont en Dieu sans commencement, comme l'amour envers les prédestinés : *Charitate perpetuâ dilexi te.*

(B) Et de là vient en autres raisons, et pour bégayer selon notre coutume en parlant de Dieu, de là vient, dis-je, que ses entreprises étant projetées de si longue main, ne peuvent manquer d'être très-sages, irréprochables, très-bien concertées.

Une grande partie de nos desseins n'ont pas bonne issue, ou ne sont pas de durée, parce qu'ils sont faits inconsidérément et avec précipitation ; l'établissement de l'Eglise, le salut des prédestinés et les autres entreprises de Dieu réussissent infailliblement et sont fermes, inviolables, inébranlables, d'éternelle durée, parce qu'elles sont faites avec grande maturité, de longtemps, de tout temps, de toute éternité : *A sæculo in sæculum tu es ;* il dit, *Usque in sæculum*, parce que Dieu n'ayant point de commencement n'a point de fin ; son être, son règne, repos, tout ce qui est en lui est immormortel, immuable, invariable : *Regni ejus non erit finis.*

C'est ce qui nous doit obliger à faire nos bonnes œuvres le plus excellemment qu'il est possible.

Les ambitieux du monde, pour éterniser leur mémoire, font buriner leur épitaphe et le narré de leurs braves exploits sur une lame d'airain. Le saint homme Job (19, 24) disait des paroles si importantes, qu'il désirait qu'elles fussent gravées sur la pierre. Les anciens voulant exprimer l'excellence d'un orateur, disaient que ses discours méritaient d'être écrits sur le cèdre, bois incorruptible : *Cedro digna loqui.* Voyez si vos vertus ne doivent pas être bien parfaites : toutes les pensées que vous avez, toutes les paroles charitables que vous dites, toutes les actions méritoires que vous faites sont écrites et gravées, non sur l'airain, non sur du marbre, non sur du cèdre; mais en l'être de Dieu, être incorruptible, immortel et d'éternelle durée; comme les hommes sont caducs et mortels, toutes leurs œuvres sont aussi mortelles et périssables, dit Sénèque (Epist. 91) : *Hoc unum scio omnia mortalium opera mortalitate damnata sunt.* Que sont devenus les ouvrages de ces anciens qu'on appelait les miracles du monde? les pyramides d'Egypte, ces mausolées de marbre et d'airain? ces villes dont les murailles semblaient menacer le ciel et démentir ce proverbe : *Tempus edax rerum?* Oui, les œuvres que les hommes font par eux-mêmes et pour eux sont toutes mortelles; mais celles qu'ils font pour l'amour de Dieu et par le mouvement de sa grâce sont immortelles, parce que ce sont des œuvres de Dieu, et il est immortel en son être, en ses pensées, en ses paroles, en ses desseins, en ses œuvres, en son être : *Solus habet immortalitatem* (1. Tim. 6, 16); en ses pensées : *Cogitationes cordis ejus in generationem et generationem* (Psalm. 32, 11); en ses desseins : *Omne consilium meum stabit, consilium Domini in æternum manet;*

en ses paroles : *In æternum, Domine, permanet verbum tuum* (Ps. 118, 89); en ses œuvres, nous voyons que toutes celles qui sont émanées immédiatement de lui sont d'éternelle durée comme la matière première, les cieux, les anges, les âmes raisonnables.

3o Mais ce qui est plus admirable, et où notre esprit, qui est sujet au temps, perd sa tramontane, c'est que l'éternité de Dieu n'est pas successive; toutes ses parties sont ensemble, ou, pour mieux dire, elle n'a point de parties : *Tota simul ac perfecta vitæ possessio;* le Psalmiste (89, 2) lui dit : *A sæculo et usque in sæculum tu es;* il ne dit pas, comme a remarqué saint Augustin (*in Ps.* 89) : Mon Dieu, vous avez été de toute éternité et vous serez en toute éternité ; mais il dit : Vous êtes de toute éternité, vous êtes en toute éternité; parce qu'en l'éternité de Dieu il n'y a rien de passé, rien de futur, tout y est présent : *Optimè non ait à sæculo tu fuisti, et usque in sæculum tu eris : sed præsentis significationis verbum posuit, insinuans Dei substantiam omni modo incommutabilem, ubi non est fuit, et erit, sed tantummodo est, unde dictum est, ego sum qui sum.* Saint Pierre (3. Petr. 3, 8) ne dit pas seulement que mille ans ne sont que comme un jour en la présence de Dieu; mais il dit qu'un jour est autant que mille ans au calendrier de son éternité.

Les Egyptiens, qui avaient appris leur théologie du patriarche Joseph, représentaient l'éternité de Dieu, non-seulement par un cercle qui n'a ni premier ni dernier point, mais par un serpent qui se mordait la queue, pour donner à entendre qu'en l'éternité de Dieu, ce qui précède et ce qui suit, ce qui est écoulé et ce qui est à venir, le commencement et la fin, sont ensemble; ou, pour parler plus proprement, il n'y a ni commencement ni fin, rien n'y précède, rien n'y succède, rien n'y est écoulé, rien n'y est à venir.

Ce qui fait dire à saint Paul que Dieu seul a l'immortalité : *Solus habet immortalitatem.* Sur quoi saint Augustin dit : *Non invenies in Deo aliquid mutabilitatis, non aliquid, quod aliter nunc est, aliter paulo ante fuerit : nam ubi invenitur, aliter, et aliter, facta est ibi quædam mors, mors enim est, non esse quod fuit.* Et de là vient, qu'à bien raisonner, il n'y a point de longue durée que l'éternité.

Il est vrai que le divin Législateur, pour émouvoir le peuple juif, qui était grossier à garder ses commandements, lui promet qu'en ce faisant il vivra longtemps : *Ut longo vivas tempore.* Mais il use de ces termes pour bégayer avec nous, et s'accommoder à notre faible façon d'entendre : car, à parler bien proprement, il n'y a point de *long temps* quand il serait de cent mille ans, comme saint Augustin prouve subtilement, mais solidement. Chacun sait qu'il y a trois temps, le présent, le passé, l'avenir : le présent ne peut pas être long, ce n'est qu'un moment passager qui s'échappe en un clin d'œil; le temps passé n'est pas long, car il n'est plus; l'avenir n'est pas long, car il n'est pas encore : les qualités d'une chose supposent son existence; ce qui n'est pas ne peut être long; être tel ou tel suppose l'être. La robe que vous portiez il y a trente ans, et qui est tout usée, n'est maintenant ni longue ni large, parce

qu'elle n'est plus ; celle que vous porterez d'ici à trente ans et qui n'est pas encore faite, n'est maintenant ni longue ni large, parce qu'elle n'est pas encore ; ainsi le temps passé n'est pas long, parce qu'il n'est plus; le futur n'est pas long, puisqu'il n'est pas encore; le présent n'est pas long, car ce n'est qu'un point indivisible. Vous me direz peut-être qu'à la vérité le temps passé n'est pas long, mais qu'il a été long; que l'avenir n'est pas long, mais qu'il sera long. Cette réponse contente l'imagination, mais ne satisfait pas au jugement et à la raison. Et saint Augustin dit là-dessus : *Domine Deus meus, lux mea, nonne et hic veritas tua deridebit hominem ?* car le temps passé que vous dites avoir été long, ou il était long quand il était passé, ou il était long quand il était présent; il n'était pas long quand il était passé : car étant passé il n'était plus, et ce qui n'est plus ne peut être long; il ne pouvait donc être long, sinon quand il était présent, et il ne faut pas dire que le temps passé était long, mais il faut seulement dire qu'un tel temps qui est passé était long quand il était présent. Or, voyons donc si le jour présent, ou l'année présente, ou le siècle présent auquel nous sommes, peut être long; mais voyons plutôt, et confessons que le siècle, l'année, le jour, l'heure où nous sommes, ne peut être présente : car si la première année d'un siècle est présente, les autres quatre-vingt-dix-neuf ans sont futurs, et par conséquent ne sont pas encore; si la centième année est présente, les quatre-vingt-dix-neuf premières sont passées, et par conséquent ne sont plus; si la seconde ou troisième année ou quelque autre moyenne est présente, les précédentes sont passées et ne sont plus, les suivantes sont futures et ne sont pas encore; ainsi un siècle ne peut être présent : car un siècle n'est pas une année, et ce que je vous montre d'un siècle, il en est de même d'une année, d'un mois, d'une semaine, d'un jour, d'une heure; un jour ne peut être présent, une heure ne peut être présente : car quand le premier moment de l'heure de ma prédication était présent, les autres n'étaient que futurs; quand le dernier sera présent, les précédents seront passés; quand celui auquel je parle, ou quelqu'un de ceux qui sont entre deux est présent, les précédents sont passés, les subséquents sont à venir; ainsi il ne faut pas dire : L'heure, le jour, l'année, mais le moment présent : et un moment ne pouvant être long, il n'y a point de long temps. Mais l'éternité de Dieu est très-longue, parce qu'elle comprend tous les ans, tous les siècles, sans vicissitude, car quand le Psalmiste lui dit : *Anni tui non deficient :* Vos années ne failliront point.

Il ne faut entendre cela de toutes les années ensemble, mais de chaque année en particulier, de chaque mois, de chaque jour, de chaque heure de l'éternité de Dieu, c'est-à-dire qu'il ne faut pas seulement s'imaginer que les années de Dieu ne finiront point, parce qu'il en a une infinité, et qu'à celles qui s'écouleront, d'autres nouvelles succéderont toujours, comme on dit que les eaux d'une vive source ne tarissent jamais, parce qu'elle en fournit de nouvelles; mais il faut croire, car il est véritable, que chaque année de Dieu ne finit point, chaque semaine, chaque jour, chaque

heure ne s'écoulent point. La vie de Dieu n'est pas comme la nôtre, la nôtre se règle par le temps : le temps est la mesure du mouvement, le mouvement est d'une nature successive, qui n'a son être que par pièce, parce que *est actus entis in potentiâ*, le temps coule et roule incessamment; il est en un flux perpétuel: ses parties s'échappent continuellement pour faire place aux autres qui viennent après. Un jour succède à un autre jour, une semaine à une autre semaine, une année à une autre année. Deux années ne peuvent être ensemble, ni deux mois, ni deux jours : non pas même deux moments; nos années ne sont jamais que lorsqu'elles ne sont plus. Quand je dis que j'ai quarante ans, je donne à entendre que quarante ans de ma vie sont écoulés; je ne les ai plus quand ils sont passés : je ne les avais pas encore quand ils étaient à venir; je ne les ai eus que par parcelles, de moment en moment et comme à la dérobée : *Undè teneri cernuntur; inde agitur ut teneatur*, dit saint Grégoire. La vie et la durée de Dieu n'est pas de même : ses années sont toujours toutes ensemble, une ne chasse pas l'autre, une ne s'en va pas pour faire succéder les autres; elles ne sont pas successives, mais permanentes; elles ne se règlent pas par le temps, elles ne sont pas la mesure du mouvement.

Dites que la vie de Dieu c'est un siècle, dites que ce n'est qu'une année, dites que ce n'est qu'un jour, une heure, un moment, vous direz vrai. Ce n'est qu'un moment qui dure toujours, qui ne s'écoule point; c'est un moment qui recueille et réunit le passé, le présent, l'avenir; c'est un moment qui coexiste à tous les jours, à tous les ans, à tous les siècles concevables; aussi il dit de soi, comme a remarqué saint Augustin : *Antequam Abraham fieret ego sum*, non pas *fui;* et le même Dieu qui dit à son Fils au psaume 109 : *Ante Luciferum genui te*, dit à son même Fils au psaume 9 : *Ego hodie genui te*, pour montrer que cette génération divine étant éternelle, n'est pas successive ni avec vicissitude, mais fixe, permanente et perdurable : *Anni tui nec eunt, nec veniunt; isti enim nostri et eunt et veniunt ut omnes veniant; anni tui omnes simul stant, quoniam stant, nec euntes à venientibus excluduntur, quia non transeunt : isti autem nostri omnes erunt, cùm omnes non erunt, anni tui dies unus, et dies tuus non quotidie, sed hodie, quia hodiernus tuus neque cedit crastino, neque succedit hesterno. Hodiernus tuus æternitas, ideo coeternum genuisti, qui dixisti : Ego hodie genui te.* Vos années ne vont ni ne viennent : ainsi que les nôtres vont et viennent, afin de se pouvoir toutes accomplir; vos années demeureront toutes ensemble dans une stabilité immuable, parce qu'elles sont stables et permanentes, sans que celles qui passent soient chassées par celles qui leur succèdent, parce qu'elles ne passent point; mais les nôtres ne seront toutes entièrement accomplies que lorsqu'elles se seront toutes écoulées. Vos années ne sont qu'un jour, et votre jour n'est pas tous les jours, mais aujourd'hui, parce que votre jour présent ne fait point de place à celui du lendemain et ne succède point à celui d'hier, et ce jour présent dont je parle est l'éternité. Ainsi vous avez engendré dans une éternité égale à la vôtre celui auquel vous avez dit : Je vous ai engendré aujourd'hui.

Ces considérations nous font connaître et nous doivent faire avoir en horreur la grande et énorme malignité du péché, qui offense très-insolemment trois propriétés de l'éternité de Dieu.

Second point. — 1° Nous avons vu quelle est la jouissance d'une vie heureuse et délicieuse; mais les pécheurs tendent à le rendre très-malheureux et mécontent : *Ils ont aigri son Esprit divin*, dit le Psalmiste (105, 33); et le prophète Osée (14, 1) : *L'âme pécheresse a donné des amertumes à son Dieu;* et Isaïe, parlant aux Juifs : *Vous êtes ennuyeux à mon Dieu.* Si on faisait aujourd'hui cent fois en votre maison et en votre présence quelque chose qui vous déplût, et demain autant, et encore après-demain et ainsi tous les jours, y aurait-il homme sur terre plus misérable et plus à plaindre que vous? Tous les jours, dirait-on, tous les jours sans faillir, non deux ou trois fois, mais cent fois chaque jour lui déplaire et le désobliger, que cela doit être sensible ! On commet tous les jours dans le monde, non cent fois, non dix mille fois, mais cent mille fois des péchés mortels qui lui déplaisent au dernier point, qui le désobligent et offensent infiniment : celui-ci un blasphème, celui-là un adultère, cet autre un sacrilége. Si Dieu était capable de douleur, susceptible de tristesse, y aurait-il au monde un esprit plus désolé, plus affligé, plus ennuyé, plus à plaindre que lui?

2° L'étérnité de Dieu est interminable : *Æternitas quasi extra terminos;* elle n'a ni commencement ni fin, mais il ne tient pas au pécheur qu'elle ne finisse; quand il tend à rendre Dieu mal content, faisant ce qui lui déplaît infiniment, il tend à faire qu'il ne soit pas Dieu; car celui qui n'est pas en une béatitude et félicité accomplie, celui qui n'est pas content et parfaitement heureux, n'est pas Dieu : *Dixit insipiens in corde suo non est Deus.* En hébreu : *Lo eloim : Non Deus*, *non sit Deus*, *cordis locutio est affectio; nunc autem quantum in se est Deum perimit propria voluntas*, dit saint Bernard (Serm. 3 *in Festo Paschæ*). Ne sommes-nous pas bien misérables et cruels envers Dieu, dit le bon Père Avila (Epist. 9, *sub initium*), de ne vouloir pas condescendre au désir qu'il a de nous faire beaucoup de grâces. Ce désir est si grand en lui, que s'il était capable de souffrir, je pense qu'il se ferait mourir, tant il nous aime; à plus forte raison quand nous commettons le péché mortel qui le déshonore au dernier point. Il est vrai qu'il ne laisse pas d'être parfaitement heureux et content, d'autant que, par sa bonté et sagesse incompréhensible, il sait tirer du bien de notre péché et le faire réussir à sa gloire; mais tant y a qu'il ne tient pas à nous que nous ne le rendions malheureux et qu'il ne cesse d'être Dieu, et de là vient que par le péché nous méritons la mort éternelle, ayant voulu étouffer et anéantir une vie immortelle; et un Dieu a perdu la vie, afin de satisfaire en rigueur de justice pour cet horrible attentat par lequel nous avons voulu éteindre la vie de Dieu.

On vous a souvent prêché qu'il ne faudrait pas commettre un péché mortel pour conserver tous vos biens, votre honneur, votre vie, quand vous seriez aussi riche que Crésus, aussi honoré qu'Auguste-César, d'aussi longue vie que Mathusalem, parce que, commettant le péché, vous perdez Dieu qui est votre vrai trésor, votre gloire,

votre vie ! Je dis bien davantage aujourd'hui : qu'il ne faudrait pas commettre un peché pour retirer d'enfer tous les damnés, pour conserver la vie et la béatitude à tous les anges, à tous les saints et à la Sainte des saints, parce que la vie de Dieu, que le pécheur attente d'anéantir est plus précieuse et plus importante que la vie et le salut de tout ce qui est au ciel et en la terre.

3° Si nous nous souvenons en troisième lieu que l'éternité de Dieu n'étant pas successive, ramasse et réunit en soi tous les temps, nous verrons, qu'eu égard au passé, au présent et à l'avenir, nous faisons de grands torts au bon Dieu quand nous le déshonorons par le péché, au lieu de l'aimer et honorer de tout notre cœur.

4° La différence des temps est en telle considération parmi les hommes, qu'en la naissance de deux princes jumeaux, deux ou trois moments d'avance donnent la couronne à l'aîné et font le puîné vassal de son propre frère : *Qui prior est tempore potior est jure.* Le temps donne un si grand avantage et tant de prérogatives aux vieillards, que si leur vieillesse n'est souillée de quelque vice bien notable, elle les rend dignes de vénération, même sans aucun autre mérite ; car nous disons : J'ai vu un vénérable vieillard. Et le Saint-Esprit veut qu'on ait tant de respect pour eux, qu'il défend aux jeunes gens de beaucoup parler en leur présence, combien plus de les désobliger, offenser, outrager ! Et que sera-ce donc d'offenser celui qui est l'Ancien des jours? Vous avez 50 ou 60 ans, et vous offensez Dieu ! considérez votre injustice, votre procédé déraisonnable. Voyez comme vous trouvez mauvais quand un jeune homme vous afflige, combien cela vous est sensible : Il n'y a que deux jours que tu es au monde, je t'ai vu si petit et si faible, qui eût dit autrefois que tu me maltraiterais? Et votre Dieu n'est-il pas plus ancien que vous? plus ancien, non de 50 ans seulement, mais de 50 siècles, mais de tout temps, de toute éternité? il a été une éternité tout entière que vous étiez moins qu'un moucheron, qu'un grain de sable, moins qu'un atome; vous n'étiez rien du tout; il vous a retiré de ce néant, et vous lui rendez de mauvais offices.

L'action par laquelle vous commettez le péché, en tant qu'elle procède de vous, n'est que temporelle et au temps présent, parce que vous êtes mesuré par le temps, et le temps passé n'est plus, le temps futur n'est pas encore ; mais la haine que Dieu porte à votre péché, l'antipathie et aversion qu'il en a, l'offense qu'il en reçoit, est au passé, au présent, à l'avenir, parce qu'elle est en l'éternité, et l'éternité correspond à toutes les différences du temps; l'éternité recueille en un point tous les moments, tous les ans, les siècles, les temps qui sont, qui seront et qui ont été.

Ainsi, encore que vos péchés passent au regard de vous et de votre temps, ils ne passent pas, mais ils sont fixes au regard de Dieu et de son éternité; ils lui déplaisent éternellement. Saint Bernard (lib. 5 *de Consideratione*, cap. 12) le dit en beaux termes : *Transierunt et non transierunt*, *transierunt à manu*, *sed non à mente ; quod factum est, factum non esse*, *non potest; proinde et si facere in tempore fuit*, *sed fecisse in sempiternum manet*, *non*

transit cum tempore, quod tempora transit. Ce qui est un point qui mérite une réflexion toute particulière, et qui est capable de faire pleurer inconsolablement une âme pénitente qui a tant soit peu d'amour et de tendresse pour Dieu. Premièrement, quand vous avez reçu une injure, le temps qui consume tout l'efface souvent de votre mémoire. Vous ne vous souvenez plus de plusieurs injures qu'on vous a faites quand vous étiez jeune; mais quelque repentance que nous ayons de nos péchés, quelque confession et satisfaction que nous en fassions, Dieu ne les saurait mettre en oubli, parce que sa connaissance est aussi invariable et immuable que son essence : *Nonne hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis* (Deuter. 32, 34)? En second lieu, encore que vous n'ayez pas perdu la mémoire d'une injure, vous n'en avez pas toujours la souvenance, c'est-à-dire que vous n'y pensez pas toujours actuellement, vous passez des jours et des semaines entières sans vous en souvenir. Dieu a toujours devant les yeux l'injure que vous lui avez faite, l'action infâme et honteuse que vous avez commise il y a environ vingt ans, il y pense toujours actuellement, il la regarde incessamment avec attention et application d'esprit.

Troisièmement enfin, le temps auquel vous reçûtes une injure est maintenant écoulé; pour cela le sentiment en est beaucoup émoussé et possible étouffé tout à fait : mais le moment auquel vous commîtes ce péché n'est pas écoulé au regard de Dieu, il est fixe et permanent, et il est toujours présent à Dieu, parce qu'en l'éternité il n'y a rien de passé, rien de passager, rien de sujet à changement, tout y est présent, tout y est ferme, fixe, immuable, invariable; et le péché qui fut commis contre Dieu il y a 50 ans lui est aussi déplaisant, aussi odieux et injurieux qu'il était lorsqu'il fut commis. O mon Dieu! que votre Esprit divin a eu grand sujet de dire : *Quasi romphæa bis acuta omnis iniquitas, plagæ illius non est sanitas* (Eccli. 21, 4). Tout péché mortel est un glaive à double tranchant, il fait toujours infailliblement deux plaies, dont l'une est tout à fait incurable; il déplaît à Dieu et il engage l'âme à la damnation éternelle. On peut bien guérir la seconde, on peut bien faire, par la pénitence, que l'âme ne soit pas damnée; mais on ne peut pas faire que Dieu n'en soit offensé Mon Dieu! mon Dieu! sur toutes les faveurs que je vous puis demander, faites-moi la grâce de ne le jamais plus commettre, envoyez-moi plutôt dix mille morts : *Deus, canticum novum cantabo tibi, de gladio maligno eripe me!* Délivrez-moi de ce glaive funeste; j'entonnerai en votre honneur un cantique d'actions de grâces, je vous en louerai, bénirai, aimerai et glorifierai en tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XV.

DE L'IMMENSITÉ DE DIEU.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est, et inquirentibus se remunerator
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il récompense ceux qui le cherchent.
(Hebr. 11, 6.)

Puisque, selon ces paroles de saint Paul, le Fils de Dieu est un juge très-libéral et très-juste, qui récompense infailliblement toutes les bonnes pensées, les paroles pieuses et charitables, les actions vertueuses des chrétiens, qui châtie infailliblement les mauvaises, nous devons conclure qu'il découvre nos pensées, entend toutes nos paroles et qu'il est témoin de toutes nos actions, et par conséquent qu'il est en tous lieux et présent à toutes ses créatures. C'est la troisième perfection que nous devons reconnaître et honorer en l'Etre divin, son immensité très-adorable, sur laquelle nous pouvons faire trois considérations. Premièrement, que le vrai séjour et la propre demeure de Dieu est lui-même et sa divine essence; secondement, qu'il est néanmoins en tous lieux et en toutes ses créatures; troisièmement, qu'il est en nos églises d'une manière toute spéciale et digne de vénération particulière. Cette immensité divine a rendu merveilleux et ineffable le mystère de l'Incarnation opéré en vous et par vous, ô sainte Vierge! car en cette œuvre incompréhensible, le Verbe s'est comme raccourci : *Verbum abbreviatum fecit Dominus*, dit saint Bernard; et l'Eglise : *Mundum pugillo continens, ventris sub arcâ clausus est.* Celui qui remplit le ciel et la terre s'est vu retranché dans une étable en une crèche, au sein d'une Vierge : *Invenietis Infantem positum in præsepio;* c'est ce que l'ange disait aux pasteurs : *Concipies in utero, et paries Filium;* c'est ce que le même ange vous disait quand il se prosterna à vos pieds, vous saluant par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Dei propria habitatio est ejus divinitas : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Ratione.

II. Punctum. — Deus tamen est ubique : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Philosophis, 4° Experientiâ, 5° Ratione, 6° Comparatione, 7° Responsione ad objectionem, 8° Documentis moralibus sumptis ex eo quod sumus semper coram Deo, (a) In eo, (b) Ipse intra nos.

III. Punctum. — Deus est speciali modo in templis : 1° Scripturâ, 2° Sensu Ecclesiæ, 3° Rationibus, 4° Documentis moralibus pro devotis, 5° Documentis pro indevotis et profanatoribus templi.

Premier point. — 1° Le doyen des cardinaux du ciel, coryphée et porte-enseigne des martyrs de Jésus-Christ, au chapitre 7 des Actes, et l'apôtre saint Paul, au chapitre 17, parlant de la Majesté divine, l'un dans le consistoire des juges ecclésiastiques, l'autre dans une cour souveraine des juges séculiers; l'un dans le temple de Jérusalem, l'autre dans l'aréopage d'Athènes, tous deux animés d'un même esprit, tous deux en mêmes termes, disent avec vérité

que Dieu n'habite en aucun temple fait par œuvres de mains : *Deus non in manufactis templis habitat.* Ils parlent fort savamment et en vrais théologiens; ils ne disent pas simplement que Dieu n'habite en aucun temple, mais qu'il n'habite dans aucun temple fait par œuvres de mains : *In manu factis templis;* car il est vrai que Dieu habite dans un temple, mais non dans aucun temple qui soit fait par œuvres de mains. Comme à ceux qui demandent ce que Dieu faisait avant de créer le monde : pour parler en vrai théologien, on répond qu'il s'occupait en soi-même, qu'il s'exerçait en la contemplation de son essence infinie, en la production de deux personnes divines, en l'amour et jouissance de ses perfections très-adorables ; ainsi à ceux qui demandent où Dieu était il y a sept mille ans, on ne peut répondre qu'il était dans le monde, puisque le monde n'était pas; on ne peut pas dire qu'il était dans les espaces imaginaires, ce serait pure imagination ; mais il faut répondre qu'il était dans lui-même, son vrai séjour, son propre temple, sa demeure éternelle, c'est son essence infinie et ses divines personnes, le Verbe divin pouvait dire de toute éternité : *Ego in Patre et Pater in me.*

Le temple et la demeure du Père éternel, c'est son Fils bien-aimé; le temple et la demeure du Fils, c'est le sein de son Père; le temple et la demeure du Saint-Esprit, c'est le Père et le Fils : *Spiritus Dei qui est in illo.* Ces trois divines personnes étaient l'une dans l'autre par l'identité de leur essence très-une, par la propriété de leurs substances relatives, par la condition de leurs émanations qui sont immanentes non transitives. Cette majesté divine était toute en elle-même par l'infinité de son être, par la plénitude de sa divinité, par l'abondance de ses perfections. Elle était en soi par la singularité de son essence, chez soi par la pluralité de ses personnes.

2° Ce qui fait que Tertullien a dit : *Ante omnia, Deus erat solus ipse sibi, et mundus, et locus, et omnia;* et saint Augustin : *Antequam Deus faceret Cœlum et terram, in se habitabat Deus, apud se habitabat, et apud se est Deus;* et le poète théologien :

> *Dic ubi tunc esset? cum præter eum nihil esset;*
> *Tunc, ubi nunc, in se, quoniam sibi sufficit ipse.*

3° Il dit fort judicieusement : *Tunc ubi nunc;* car si Dieu a créé le monde, il ne l'a pas bâti comme un architecte sa maison, pour s'y retirer, pour y habiter, pour y loger et se mettre à couvert; il l'a créé sans indigence, sans dépendance, sans adhérence, par pure affluence de bonté; et les anciens ont dit avec beaucoup de raison que Dieu est dans le monde et n'y est pas enclos, qu'il est hors du monde et n'en est pas forclos; qu'il est au-dessus du monde, et n'est pas élevé, qu'il est au-dessous du monde, et n'est pas abaissé. Il est au-dessus du monde, car il le régit par sa providence; il est au-dessous du monde, il le soutient par sa puissance; il est dans le monde, le conservant par sa présence; il est hors du monde, le contenant par sa divine essence; il est au-dessus du monde, le gouvernant sans inquiétude ; il est au-dessous, le soutenant sans travail ; il est dedans, le remplissant sans l'occuper;

il est hors du monde, le contenant sans en être occupé ; il est tout en tout le monde, tout en toutes les parties du monde, en tous les atomes de l'air, en tous les brins d'herbe qui sont sur la terre, en chaque grain de sable qui fait le rivage de la mer ; il n'y a aucun recoin, si écarté dans la plus vaste solitude où vous puissiez marquer le plus petit endroit avec la pointe d'une épingle où toute l'essence de Dieu ne soit réellement, actuellement, véritablement, et tout entière.

Saint Grégoire dit : *Deus ubique est et ubique totus est, ait enim : cœlum mihi sedes est, terra autem scabellum pedum meorum, et de ipso scriptum est : qui cœlum metitur palmo ; et terram pugillo concludit. Ex qua re considerare necesse est, quia is, qui cœlum velut sedem præsidet, super et intus est, et qui cœlum palmo et terram pugillo concludit, exterius, superius et inferius est. Ut ergo judicaret Deus inferiorem se esse, et superiorem omnibus, cœlum sibi sedem esse perhibuit, ut vero se ostenderet omnia circumdare, cœlum metiri palmo, et terram se asserit pugillo concludere, ipse est interior et exterior, ipse inferior et superior : regendo superior, portando inferior, replendo interior, circumdando exterior*[1].

Deuxième point. — 1° Il dit par Jérémie : Je ne suis pas loin de vous, mais très-proche : *Dominus appropinquans ego sum, et non de longinquo* (Jerem. 23, 23) ; et par Isaïe : *Je remplis le ciel et la terre;* et par le Sage : *L'Esprit du Seigneur a rempli tout ce monde.*

2° Saint Hilaire, et après lui saint Grégoire, ont remarqué que le Créateur qui dit par son Prophète : *Le ciel est mon trône et la terre est l'escabeau de mes pieds*, pour montrer que cela ne s'entend d'une situation corporelle, dit par le même Isaïe, qu'il tient en son poing le ciel et la terre, et par la bouche de l'Eglise : *Mundum pugillo continens.*

3° Cette vérité est si éclatante et visible, que les payens mêmes l'ont entrevue à travers les ténèbres de l'infidélité. Sénèque dit (Epist. 41) : *Non sunt ad cœlum elevandæ manus, nec exorandus æditiuus, ut nos ad aures simulacri, quasi magis exaudiri possimus, admittat ; prope est à te Deus, tecum est, intus est. Ita dico Lucili, sacer intra spiritus, sedet bonorum malorumque nostrorum observator, et custos :* Pour être exaucé en nos prières, il n'est pas besoin d'élever nos mains au ciel, comme si Dieu n'était qu'en ce lieu-là. Il n'est pas besoin de prier le sacristain du temple de nous mettre auprès de l'idole pour être mieux entendus ; Dieu est auprès de vous, il est avec vous, il est dedans vous. Oui, mon cher Lucile, un Saint-Esprit est dedans nous, qui tient en dépôt nos bonnes œuvres, et remarque les mauvaises. Sénèque avait emprunté ces paroles de Platon, au livre 11e des Lois, où il ajoute : *Quid agis? quid machinaris? quid abscondis? custos te tuus sequitur.* Et le poète :

[1] Tom. 2, lib. 2, *Ezech.*, homil. 17, *circa medium.*

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus.
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.

4° Et l'expérience nous montre qu'aussitôt que les hommes se trouvent en danger de mort, ou d'autre accident funeste, d'un premier mouvement et sans délibération ils recourent à Dieu en leur cœur, se recommandent à lui et implorent son secours; donc, la nature leur enseigne que Dieu est en ce monde, qu'il voit tout ce qui s'y passe, qu'il est au fond de notre âme, et qu'il entend les prières que nous lui faisons en nous.

5° Saint Thomas apporte une autre preuve de cette immensité de Dieu par un argument qu'on appelle *à posteriori* : La conservation, dit-il, est une continuelle création. Comme Dieu a créé toutes choses par soi-même, sans l'entre-deux d'aucun instrument, ainsi il les conserve par soi-même immédiatement et sans l'entremise de qui que ce soit; il est donc au fond et au centre au plus profond et intime de leur être, puisqu'il le conserve. Il est en tout lieu par essence, par présence, par puissance ; *Quo ibo à spiritu tuo?* voilà comme il est en tout lieu par essence ; *Et quò à facie tua fugiam?* voilà la présence ; *Si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris, illuc manus tua deducet me?* voilà comme il est en tout lieu par puissance.

6° Il est en tout lieu par essence, comme le roi est en son trône; il y est par présence, comme le roi est en sa chambre; il y est par puissance, comme le roi est en son royaume.

7° Si ainsi est, me dira quelqu'un, d'où vient que le Psalmiste (50, 13) prie Dieu de ne le pas rejeter de sa présence, de ne le pas abandonner, de ne se pas éloigner de lui? d'où vient que Dieu nous menace quelquefois de se retirer de nous? Si l'esprit de Dieu remplit toutes choses, d'où vient que quelques-uns ne l'ont pas, comme l'Apôtre (Rom. 8) l'enseigne : *Ne projicias me à facie tua, ne derelinquas me, neque despicias me; Deus meus ne elongeris à me; væ cùm recessero ab eis qui Spiritum Christi non habent, hic non est ejus.* Saint Augustin (ep. 57 *ad Dardan. ante medium*) dit : *Quid tam longe est à luce quam cæcitas, etiam si lux præsto sit, atque oculos perfundat extinctos? propinquare autem luci merito perhibentur oculi, qui sanitatis accessu aciem recipiendo, lucem recipiunt.* La clarté du soleil est sur les yeux d'un aveugle aussi bien que sur les yeux du plus clairvoyant, et néanmoins on dit que l'aveugle a perdu la clarté, parce qu'il n'en jouit pas, et si on guérit les yeux de l'aveugle, on dit qu'il recouvre la lumière, encore qu'elle ne soit pas plus proche de lui qu'elle était auparavant.

8° Cette vérité nous doit obliger à lui porter du respect en quelque lieu que nous soyons, puisque nous sommes toujours devant lui, dedans lui et lui dans nous. L'Ecriture voulant exprimer en peu de paroles un homme parfait, dit que c'est un homme qui marche devant Dieu et qui est toujours en sa présence : *Ambulavit Enoch cum Deo* (Genes. 5, 22), *ambulavit Noé cum Deo* (Ibid. 6, 9), et Abraham : *Ambulac oram me, et esto perfectus* (Ibid. 17, 1); parce

que celui qui est dans les vrais sentiments de Dieu et solidement vertueux, se souvient toujours que Dieu lui est présent en tout lieu, et tâche de lui agréer par toutes ses actions.

Madame de Chantal, avant que de commencer l'Ordre des filles de Sainte-Marie, était mariée à un cavalier qui allait souvent en cour ou à l'armée; alors elle s'habillait à la négligence, n'avait aucun soin de s'accommoder et en étant reprise par ses voisines : Pourquoi m'ajusterais-je, puisque les yeux à qui je dois plaire sont à soixante lieues d'ici? L'âme choisie doit faire tout au contraire, elle en a un sujet tout différent; elle doit être parée des vertus en tout temps et en tout lieu, toujours bien propre et bien agencée, parce que les yeux à qui elle doit plaire ne sont jamais éloignés, sont toujours à deux pas, à deux doigts tout auprès d'elle : *Modestia vestra nota sit omnibus : Deus enim prope est, quæcumque sunt vera, quæcumque sancta, quæcumque amabilia; hæc cogitate, Dominus enim prope est* (Philipp. 4, 5) : Gardez une grande modestie en toutes vos actions, non une modestie dissimulée, hypocrite, qui n'est respect qu'aux hommes, mais qui procède de l'intérieur; que toutes vos pensées soient justes, droites, pures, innocentes, débonnaires, et pour vous inciter à cela, souvenez-vous que Dieu est toujours auprès de vous, et encore que vous ne le voyiez pas, il ne laisse pas d'y être. Si je faisais volontairement quelque contenance incivile, ou si je disais quelque parole impertinente sous prétexte que je ne vous vois pas, je serais bien digne de blâme. Encore que je ne voie ici personne, je ne laisse pas d'être aussi soigneux de ne rien dire d'indécent, ne rien faire contre la bienséance, que si je voyais ce bel auditoire. Je ne suis pas si assuré qu'il y a ici du monde comme vous êtes assuré que Dieu est toujours auprès de vous. Quoique vous ne le voyiez pas, il ne laisse pas de vous voir? osez-vous bien faire des actions honteuses et abominables? l'osez-vous bien offenser à sa vue, en sa présence, tout auprès de lui? Ne craignez-vous point qu'il ne vous dise comme à David par Nathan : Vous m'avez méprisé jusqu'à ce point que de commettre le péché en ma présence : *Despexisti me ut faceres malum in conspectu meo* (2. Reg. 12, 9).

Quand vous offensez un homme, vous moquant de lui en son absence, vous ne faites pas bien, car il ne faut offenser personne, pas même le plus chétif et indigne de tous les hommes; mais si vous l'offensez en sa présence, vous avez bien plus grand tort, et encore plus si c'est une personne honorable, et encore plus si c'est un homme qui ne vous dit rien, qui ne vous fait point de mal; mais quand vous l'offensez, s'il endurait tout patiemment, sans récriminer et sans dire mot, et si nonobstant vous continuiez à le picoter, on admirerait votre insolence, on dirait que vous êtes un barbare. Vous commettez le péché, qui déplaît à Dieu infiniment, qui le désoblige au dernier point; vous le commettez en sa présence, vous lui portez moins de respect qu'à votre laquais, vous ne voudriez faire devant votre laquais les actions dénaturées que vous faites en la présence de Dieu. Et la présence d'une si haute, si pure, si sainte, si redoutable et si adorable majesté d'un Dieu, qui mériterait que tous les hommes se missent en pièces plutôt que

de lui donner le moindre mécontentement; en la présence d'un Dieu qui ne vous dit mot, qui endure tout, qui vous oblige infiniment, qui vous soutient, conserve, caresse, comble de biens infinis.

Si vous dites du mal de quelqu'un qui est en votre compagnie, peut-être qu'il ne vous entend pas, il n'y prend pas garde, il pense à autre chose; ou s'il vous entend, il ne voit pas vos intentions ni la disposition de votre cœur, il peut penser que vous dites cela à la volée et inconsidérément; ou s'il connaît votre intention, peut-être qu'il ne découvre pas toutes les circonstances, tous les tenants et aboutissants de l'injure que vous lui faites; ou s'il les découvre, il peut détourner sa pensée, il peut rompre compagnie, vous quitter et éviter vos attaques. Mais quand vous offensez Dieu, il vous voit très-clairement, il vous regarde fixement, il vous considère aussi attentivement, aussi particulièrement, aussi distinctement que s'il n'y avait que lui et vous en ce monde et qu'il n'eût autre chose à faire : *Respicit Dominus vias hominis, et omnes gressus ejus considerat* (Prov. 5, 21). Il voit l'aversion de votre cœur et le mépris que vous faites de lui : *Oculi Domini multò plus lucidiores sunt super solem, hominum corda intuentes in absconditas partes.* Il voit très-particulièrement toutes les circonstances qui aggravent l'injure que vous lui faites et qui la lui rendent très-cuisante : *Circumspicientes omnes vias hominum*, et il ne peut en éviter la vue; il ne saurait s'absenter, ni s'éloigner tant soit peu; il est nécessairement présent à toutes vos actions par la condition de son immensité. Quel mépris! quelle arrogance! quelle impudence de l'offenser à sa vue, en sa présence, si près de lui : *Despexisti me ut faceres malum in conspectu meo.*

Si vous saviez ce que c'est que Dieu, ce que c'est que le péché, quelle bonté, beauté, pureté, sainteté il y a en Dieu! quelle malice, laideur, impureté, iniquité il y a au péché! quelle opposition, contrariété, antipathie, il y a entre Dieu et le péché! vous n'auriez besoin de jugement, ni d'enfer pour vous damner; la seule présence de Dieu vous serait une gêne insupportable : ce qui afflige plus les damnés, ce n'est pas le feu ni les bourreaux, c'est la présence de Dieu : *Pœnas dabunt in interitu æternas à facie Domini* (2. Thessal. 1, 9), tant c'est chose horrible, violente, contre nature d'être en état de péché auprès de Dieu.

(A) Et toutefois vous n'êtes pas seulement auprès de lui, mais vous êtes dans lui comme l'oiseau au milieu de l'air, comme le poisson au milieu de l'eau, comme l'enfant ès entrailles de sa mère : *Qui portamini à meo utero, qui gestamini à meâ vulvâ* (Isai. 46, 3), *in ipso vivimus, movemur et sumus* (Act. 17, 28). Quand donc vous l'offensez, vous commettez une ingratitude monstrueuse d'offenser celui qui vous porte comme en son sein et dans ses entrailles; vous faites comme ce maudit empereur nommé Caracalla, qui tua son frère sur le giron et au sein de sa mère Julia. Vous opprimez ce pauvre homme, vous le ruinez de biens ou de réputation, vous le faites mourir de disette dans le sein de Dieu qui est votre Père. L'Ecriture compare les pécheurs à des serpents, à de la boue, à de l'ordure, à du fumier, à tout ce qu'il

y a de plus sale, horrible, abominable en la nature : *Genimina viperarum ut lutum delebis eos. Projiciam stercus solemnitatum vestrarum.* Pour cela un certain pécheur qui, étant éclairé de Dieu, commençait d'avoir horreur de soi-même et de son mauvais état, imaginait la Divinité comme une mer vaste et spacieuse, un océan de miel très-doux ou de baume très-précieux, et soi-même comme un vilain crapaud enflé de venin au milieu de cette mer; la Divinité comme un océan de lait très-pur et très-net, et le pécheur comme une bouteille d'encre au milieu de cette mer; la Divinité comme un océan d'eau de rose, ou d'eau de senteur très-suave, et le pécheur comme un tas d'ordures très-puantes au milieu de cette mer. Ce n'est pas que la Divinité soit aucunement souillée par la présence du pécheur, non plus que par le rayon du soleil quand il est dardé sur de la fange, mais tant y a que c'est une si grande indécence, qu'il s'en plaint comme s'il en était souillé : *Coinquinabar in medio eorum* (Ezech. 22, 26).

(B) Il dit : *In medio eorum*, pour nous faire faire une autre réflexion, à savoir qu'il n'est pas seulement auprès de nous, que nous ne sommes pas seulement dans lui, mais qu'il est dans nous, en notre intérieur, au fond de notre âme, au centre de notre être : *Intimo nostro intimior*, dit saint Denys; et il y est très-indignement logé quand nous sommes en état de péché; car au lieu que le cœur de l'âme choisie est un trône royal et magnifique où Jésus est assis et honoré, où il règne et commande à la baguette; quand nous consentons au péché, notre cœur est un prétoire de Pilate, ou un calvaire auquel Jésus est très-maltraité, méprisé, bafoué, foulé aux pieds, postposé non à un Barabbas, mais à une chétive créature, et derechef crucifié : *Rursum crucifigentes in semetipsis filium Dei.* Ne sortons pas de ce second point sans faire encore une petite réflexion de piété envers Dieu. Tant que le poisson est en l'eau, de quelque côté qu'il se tourne et en quelque état qu'il se trouve, sain, malade, en repos, en mouvement, vivant, mort, l'eau le mouille continuellement, parce que la nature de l'eau est de mouiller. Nous sommes en Dieu comme le poisson en la mer; saint Paul dit que nous vivons en lui, nous nous mouvons en lui, nous existons en lui, sa nature est de bien faire beaucoup plus que le propre de l'eau n'est de mouiller ; il nous fait donc quelque bien sans cesse, sans interruption, en quelque état que nous soyons de pauvreté, d'abondance, de santé, de maladie, de vie ou de mort; quelles tendresses d'amour, de respect, de reconnaissance ne devrions-nous pas avoir envers lui!

Troisième point. — 1° Or, encore que Dieu soit ainsi en tout lieu par essence, par présence, par puissance, il a néanmoins voulu en la loi ancienne, et encore plus en la loi de grâce, qu'il y eût des lieux particuliers où il daigne habiter, être reconnu, servi, honoré et glorifié d'une manière spéciale; ses Louvres sont les temples, les églises, les chapelles et autres saints lieux, qui sont particulièrement dédiés et consacrés à son service : c'est ce qui fait qu'en l'Ecriture sainte le temple est très-souvent appelé la maison de Dieu. Il dit en Isaïe : *Ma maison sera une maison d'o-*

raison; et le Psalmiste : *J'entrerai en votre maison, je vous adorerai en votre saint temple; j'ai aimé la beauté et ornement de votre maion;* et le Sauveur, en l'Evangile : *Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.*

2° De là vient qu'en plusieurs paroisses on met un étendard sur la tour de l'église au jour anniversaire de la dédicace : vous savez que d'arborer un drapeau sur le rempart d'une ville ou citadelle, c'est une marque de conquête : quand un lieu est consacré et changé en église, il est tiré de l'usage commun et profane, pour être tout dédié à Dieu seul et acquis à son domaine : pour cela les églises étaient anciennement appelées *tituli,* par métaphore empruntée de la coutume des payens : car, quand une maison était confisquée, acquise et adjointe à la couronne du souverain, on y posait un titre, comme il se voit en la loi *Si quando* (Codice *de Bonis vacantibus*) *: Tituli verò quorum adjectione prædia sunt nostris consecranda substantiis, non nisi publica testificatione proponantur.* Ces titres étaient certains voiles ou drapeaux, où était imprimée l'image, ou au moins le nom de l'empereur, comme il appert en saint Ambroise qui, écrivant à Marcelline, dit que l'empereur Valentinien entreprit d'acquérir une maison à son domaine, y faisant arborer des courtines royales. Et saint Augustin (*Concione* 2. *in Psal.* 21) dit : *Ne domum ipsius invadat aliquis potens ponit ibi titulos potentis, ut cum titulus fuerit lectus, conterritus quis potentiâ nominis abstineat ab invasione.* Mais le seul titre et enseigne par lequel les fidèles avaient coutume de consacrer quelque lieu et le joindre au domaine de Jésus, c'était l'étendard de la Croix, comme il se voit en la loi *Decernimus* (Cod. *de Episcopis et Clericis*)*;* et au Code Théodosien (*Lege ultimâ de Paganis*)*: Ut delubra Gentilium Christiano cultui manciparentur collocato in eis venerandæ Religionis signo.* Aussi nous voyons que toutes nos églises sont ornées de ce très-saint et très-adorable signe, parce qu'elles sont appropriées à Jésus, réunies à sa couronne, changées en maison royale où il fait sa résidence d'une façon toute particulière.

3° Car Dieu daignant avoir commerce avec les hommes, et le commerce ne pouvant s'exercer que par action et réaction mutuelle, en donnant et recevant, il a été à propos de destiner quelque lieu particulier auquel les hommes rendissent à Dieu leurs devoirs et reçussent de lui ses largesses. L'homme est composé de corps et d'âme, il les a reçus tous deux de Dieu : c'est la raison qu'il honore son Dieu et par son corps et par son âme. Il est vrai qu'il doit l'honorer en tout lieu : *In omni loco dominationis ejus benedic anima mea Domino;* mais le culte extérieur de latrie, qui ne se fait que par le sacrifice, et qui rend hommage à notre Dieu comme au souverain de toutes les créatures, cet hommage, dis-je, se doit rendre en l'église, qui s'appelle *basilique*, c'est-à-dire maison royale, Louvre de Jésus, palais de Dieu, où il reçoit les devoirs et hommages de ses sujets; car, comme dit saint Denys, le temple est pour l'autel, l'autel pour le prêtre, le prêtre pour le sacrifice, le sacrifice pour Dieu.

De plus, l'homme est une créature civile, politique, qui vit en

société avec ses semblables; il est donc plus que de raison qu'il fasse profession publique de sa foi, témoigne sa crainte et dévotion extérieure en présence de ses concitoyens, et cela ne se peut mieux faire que dans le temple où ceux qui sont de même communion sont assemblés : *In medio Ecclesiæ laudabo te*, *vota mea Domino reddam coram omni populo ejus.*

Nous sommes créatures sensitives; il n'y a rien en notre esprit qui n'ait passé par les sens : nous ne pouvons recevoir la connaissance de Dieu que par la prédication de sa parole; ses ordres et commandements que par la bouche de ses lieutenants; ses grâces, faveurs et bénédictions que par les canaux des sacrements. Saint Chrysostome (Homil. 83 *in Matth.*) dit fort bien : *Si incorporeus esses*, *nuda et incorporea tibi dedisset ipse dona*, *sed quoniam anima corpori conserta est in sensibilibus*, *intelligibilia tibi præbet* : Si nous n'avions point de corps non plus que les anges, il nous ferait des dons purement spirituels; mais parce que notre âme est revêtue de notre corps, il nous donne des grâces par des signes sensibles et corporels; tout cela ne se peut bien faire qu'en un lieu certain, déterminé, ouvert et exposé à tout le monde. Ainsi le temple est un lieu de commerce et d'alliance des hommes avec Dieu, lieu auquel les hommes rendent à Dieu leurs devoirs et hommages par cérémonies extérieures et publiques. Dieu communique aux hommes ses grâces et largesses par des signes corporels et sensibles, et nous pouvons dire que le temple est proprement le ciel de la terre, comme l'empyrée est le ciel du ciel : *Cœlum cœli Domino.* Le ciel empyrée est le Louvre de Dieu, où il tient sa cour, découvre sa gloire et est adoré de ses anges. Ce temple est le palais de Jésus, lieu de son séjour et habitation parmi nous, où il donne audience, exauce nos prières, appointe nos requêtes, fait ses magnificences, publie ses édits, dispose de ses biens, reçoit honneur et hommage des hommes.

4° Nous avons autrefois considéré que les anciens Israélites donnaient au temple de Salomon des épithètes très-glorieuses pour exprimer combien il leur était cher et précieux, le respect et honneur qu'ils lui portaient, les usages qu'ils en faisaient, ainsi que nous apprenons d'Ezéchiel (24, 21), d'Isaïe (64, 11) et des autres écrivains; ils l'appelaient *Maison de crainte*, *maison de sanctification*, *de gloire*, *de splendeur*, *de refuge*, *de délices*, *d'espérance.* Mais ces titres d'honneur conviennent plus proprement, sans comparaison, et plus avantageusement, à nos églises qu'au temple de Salomon, et même ne convenaient à ce temple ancien qu'en tant qu'il était la figure, l'ombre et la représentation de nos églises.

C'est proprement notre église qui est maison de crainte, elle est le Louvre et le trône de Dieu, où il habite réellement, substantiellement, corporellement; une partie de ses anges lui fait un corps-de-garde tout autour : *Circumdabo domum meam*, *ex his qui militant mihi* (Zachar. 9, 8); l'autre partie se tient dedans pour faire escorte à sa divine majesté. Saint Basile et saint Chrysostome ont vu souvent ces esprits célestes autour de l'autel pendant le service divin, se tenant courbés comme les soldats en présence du

roi. Leur exercice est de louer Dieu, le bénir, adorer et trembler en sa présence : *Laudant angeli, tremunt potestates.* Et nous, petits vers de terre, ne tremblerons-nous pas? serons-nous sans crainte et frayeur? Saint Jérôme appréhendait tant l'entrée des lieux sacrés, que s'il avait eu quelque songe déshonnête en dormant, ou s'il s'était mis en colère, il n'osait entrer aux oratoires où reposaient les reliques des saints martyrs : *Si iratus fuero, aut me nocturnum phantasma deluserit, basilicas martyrum intrare non audeo.*

L'église est le vrai lieu de notre sanctification où nous pouvons acquérir, non une sainteté légale, imparfaite, extérieure, comme les anciens dans le temple de Salomon, mais, une sainteté réelle, véritable, intérieure, divine. Si la sainteté consiste à être exempte de tout péché : ἅγίος *quasi* αγνος, si elle consiste à être référée et consacrée à Dieu, c'est dans l'église où nous pouvons nous affranchir de la coulpe du péché par les sacrements en les recevant avec disposition. C'est dans l'église où nous pouvons nous rendre quittes de la peine due au péché par le sacrifice de la messe, y assistant avec dévotion ; c'est là où se distribuent les mérites de Jésus à tous ceux qui sont présents ; c'est là et pendant la messe qu'on arrose les âmes chrétiennes avec le précieux sang de Jésus, pour les nettoyer de leurs souillures. C'est en l'église que nous devons épandre notre cœur devant Dieu, lui ouvrir notre sein, lui offrir et consacrer notre âme, notre corps, nos pensées, nos paroles, nos actions, notre vie et notre être, puisque nous sommes assurés qu'il est ici présent, nous voit, nous écoute, agrée nos dévotions, accepte nos oblations.

C'est ce qui fait que l'église est pour nous une maison de gloire et d'honneur; car le prophète Aggée, exhortant Zorobabel et le peuple de Dieu à rebâtir le temple, pour les émouvoir à une si sainte entreprise, leur promettait que ce second temple serait plus glorieux que le premier bâti par Salomon, non en grandeur, en splendeur et magnificence corporelle, mais en ce que le Messie l'honorerait de sa présence, y prêchant et faisant miracle pendant sa vie voyagère et mortelle : *Magna erit gloria domus istius novissima plus quàm primæ, et veniet desideratus cunctis gentibus, et implebo domum istam gloriâ* (Agg. 2, 8, 10). A plus forte raison nos églises sont plus que très-glorieuses, puisque le Fils de Dieu les honore de sa présence, non en passant, mais y résidant jour et nuit réellement, véritablement, en état de sa vie glorieuse et immortelle.

Maison de splendeur et de clarté; c'est là où nous devons prendre lumière pour nous bien conduire en toutes nos affaires. Voulez-vous savoir pourquoi vous réussissez si mal en vos entreprises, vous bronchez à chaque pas en vos actions et tombez en tant de précipices? C'est que vous marchez en ténèbres : *Nescierunt neque intellexerunt, in tenebris ambulant.* Vous marchez en ténèbres, parce que vous ne cherchez pas ici la lumière où elle est. Expérimentez-le et vous le trouverez vrai. Quand vous aurez été à la messe le matin, prié Dieu dévotement, offert votre âme et vos actions, vous vous comporterez ce jour-là plus sagement ; quand vous aurez as-

sisté à la grand'messe, au sermon et à vêpres du dimanche, et demandé à Dieu grâce et lumière pour vous bien conduire, vous ne tomberez pas en tant de péchés cette semaine; quand vous voulez vous marier, commencer un bâtiment, entreprendre un procès, vous enrôler pour aller en guerre, vous embarquer en quelque autre dessein d'importance, si vous venez en l'église consulter Jésus, lui demander avis, le prier de vous inspirer, et diriger pour sa gloire et votre salut, vos entreprises vous réussiront plus heureusement, vous ne recevrez pas seulement lumière et sagesse, mais secours et assistance.

L'église est une maison de refuge, un asile très-assuré, un arsenal et citadelle bien munie, où nous devons recourir au temps de la tentation, y prendre des armes et des forces contre nos ennemis. C'est un lieu de délices et de consolation, c'est où Jésus prend ses délices de converser avec les bonnes âmes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* C'est là où les bonnes âmes trouvent leur repos et contentement; elles sont persécutées en leurs maisons, moquées par les rues, raillées aux compagnies; en la maison de Dieu elles sont consolées. Il est assuré que l'âme raisonnable ne peut persévérer longtemps en quelque état ou occupation, si elle n'y a du plaisir : *Anima enim aut infimis delectatur aut summis* (S. Grég). Et puisque nous voyons que les bonnes âmes demeurent si longtemps en l'église les deux et les trois heures de suite, les matinées entières et ce tous les jours, ou quasi tous les jours sans se dégoûter, sans doute qu'il faut conclure qu'elles y sont charmées de quelques délices bien attrayantes, et que, comme a dit le Sage, la conversation de Dieu n'apporte point de dégoût, mais des consolations ineffables.

L'église est toute l'espérance des chrétiens, parce qu'ils n'ont confiance qu'en Dieu, et c'est proprement en l'église que Dieu fait ses caresses, exerce ses libéralités, donne grâce aux hommes, appointe les requêtes de ceux qui le prient : *Exaudivit me de templo sancto suo.* Le Père éternel exauce plus volontiers les prières qu'on lui fait dans le temple, à cause de la présence réelle de son Fils qui y habite; le Fils à cause des reliques de ses saints qui y sont conservées; le Saint-Esprit à cause des prières que l'Eglise son épouse lui en fait au jour anniversaire de la dédicace : *Ut quisquis hoc templum beneficia petiturus ingreditur, cuncta se impetrasse lætatur.* Oui, mais d'où vient donc que nous faisons tant de prières en l'église, et nous sommes si peu exaucés? On travaille tant à apaiser la colère de Dieu, et il se montre toujours si irrité contre nous? nous lui offrons tant de sacrifices, et il nous donne si peu de grâces?

5° C'est que l'église n'est plus maison de Dieu : c'est une halle, un lieu de négociation, une caverne de larrons, un rendez-vous de maquignons; on y vient pour épier les colombes, les colombes viennent pour être exposées à l'encan.

Il n'y a rien qui attire plus la vengeance du ciel sur nous et même sur toute la république, que les péchés qui se commettent dans l'église : *Quanta malignatus est inimicus in sancto* (Ps. 73, 3), ou selon S. Jérôme : *Omnia mala egit inimicus in Sanctuario, in*

medio solemnitatis tuæ. Une autre version porte : *In medio templi in quo agitur solemnitas :* Vos ennemis ont profané votre sanctuaire, commis des insolences, des sacriléges et impiétés en votre temple : *Leva manus tuas in superbias eorum in finem. Leva.* Quand on ne veut donner qu'un petit soufflet, on ne hausse pas la main; quand on veut décharger un grand coup de toute sa force, on lève la main et le bras : *Leva manus tuas :* vous leur enverrez de grands châtiments, vous appesantirez sur eux votre bras tout-puissant : *Manus tuas :* vos deux mains. Quand l'Ecriture veut exprimer la justice de Dieu, elle l'appelle la main de Dieu, mais c'est toujours au singulier : *Manus Domini tetigit me, extendit manum suam in retribuendo,* parce que l'autre main exprime la miséricorde. Ici il emploie les deux mains; la justice et la miséricorde conspirent à punir les profanateurs du temple. Oui, la miséricorde de même change son naturel contre eux et devient sévère pour les punir, comme nous verrons tantôt : *In superbias eorum in finem.*

Ad ruinas eorum in æternum, vous les désolerez, détruirez, ruinerez pour jamais et sans ressource. Il a dit avec raison : *Quanta malignatus est!* C'est une méchanceté bien noire, impiété malicieuse, insolence effrontée d'offenser Dieu en sa présence, à ses yeux, tout devant lui, sachant assurément qu'il est là, qu'il vous voit, vous considère, vous entend : *Fecerunt malum in oculis meis* (Isai. 66, 4). Assuérus exagérait le crime d'Aman sur ce qu'il voulut offenser la reine en présence du roi, en sa maison : *Me præsente, in domo meâ* (Esther. 7, 8). Les rues, les villes, les palais ne vous suffisent-ils pas pour vos cajoleries, médisances, paroles déshonnêtes? N'est-ce pas assez d'offenser Dieu aux brelans, tavernes et lieux infâmes, que vous le poursuivez en sa maison qui est l'église! C'est ce qu'il trouve de plus mauvais, de quoi il se plaint comme lui étant plus sensible : *Vides abominationes quas faciunt hic* (Ezech. 8, 6). Les fautes qui ne seraient ailleurs que simples péchés, sont abominations au temple : c'est ce qu'il punit plus sévèrement et par soi-même, pour ne s'en fier à personne.

Si pour punir un criminel le roi ne se contentait d'envoyer le prévôt des maréchaux, ou un exempt des gardes, ou autre commissaire, mais lui-même sortait de la cour, allait jusques au bout du royaume, et voulait en personne faire l'exécution, ce serait signe évident que le crime serait atroce et le roi bien enflammé de colère. Pour punir l'ambition de Lucifer et le bannir du ciel, Dieu se servit de saint Michel; pour abîmer Sodôme et Gomorrhe, et consumer par le feu du ciel, il emploie deux exempts des gardes: deux esprits célestes, qui viennent en la maison de Loth. Pour précipiter les réprouvés aux flammes éternelles, au jour du jugement, il enverra ses anges · *Exibunt angeli, et mittent eos in caminum egnis.* Pour punir les profanateurs du temple, il n'emploie ni ange, ni archange, ni séraphin, mais lui-même. Le Fils de Dieu descendu du ciel entre au temple, et fait l'exécution en propre personne. Saint Grégoire (homil. 39 *in Evangelia*) a remarqué sagement que Jésus entra au temple et exerça cet acte rigoureux de justice incontinent après avoir pleuré sur la ville de Jérusalem

et prédit sa destruction, comme pour enseigner que la cause des calamités qu'il lui prophétisait n'était principalement les autres péchés qui se commettaient en la ville, mais ceux qu'on commettait au temple. Il fut attendri de compassion vers cette cité infortunée, prévoyant les désastres qui lui devaient arriver, et cette tendresse le piqua de colère et d'indignation contre ces profanateurs qui étaient cause de ces désastres. Quand je te considère attentivement en la présence de Dieu, chère ville de N., je suis touché au plus sensible de mon cœur; j'ai sujet de soupirer, gémir, sangloter, répandre des larmes de sang et renouveler les lamentations de Jérémie, prévoyant les extrêmes afflictions qui pendent sur ta tête et qui fondront sur toi plutôt que tu ne penses; et sachant ce qui se fait en tes églises, cela me transporte de si grand zèle, que si j'avais la vue et la force, je chasserais comme des chiens ces profanateurs impies qui attirent sur leur patrie la justice vengeresse du ciel. Faites cela, vous qui le pouvez, vous, messieurs du parlement, les magistrats, les gens du roi, faites punir ces sacriléges plus irrémissiblement qu'aucun autre crime. Le sacrilége est un crime public, qui offense toute la communauté, chacun a intérêt de le faire punir : *Publicum crimen est, quia quod in religionem divinam committitur in omnium fertur injuriam*, disent les empereurs Arcade, Honoré et Théodose[1]. Ce crime est tant injurieux à la république, que sans autre punition il est estimé en l'Écriture grand châtiment de Dieu.

Héliodore, grand trésorier de Séleucus, roi d'Asie, vint en Jérusalem avec main forte, entre au temple, prétend piller les trésors (2. Machab. 3, 14) : mais comme il entreprend ce sacrilége, la vengeance du ciel l'en empêche; un brave cavalier de la gendarmerie du ciel apparaît, qui le renverse par terre, commande à deux anges de sa suite de le fouetter selon ses mérites, pour lui apprendre à qui on se joue quand on viole le temple ou quelque chose qui lui appartient. Au même lieu, chapitre 5e, le roi impie Antiochus entre en la même ville, y fait une horrible boucherie, il passe par le fil de l'épée quatre-vingt mille personnes en trois jours, butine et saccage le temple, ne s'en prend pas seulement au trésor, mais enlève les vases sacrés, et Dieu ne dit mot : on n'en voit point de punition sur-le-champ. Le Saint-Esprit rend la raison de cette différence : *Propter peccata inhabitantium civitatem Deus fuerat iratus, propter quod et accidit circa locum despectio, alioqui nisi contigisset eos multis peccatis esse involutos, sicut Heliodorus etiam et hic adveniens statim flagellatus et repulsus fuisset;* A cause des péchés des habitants de la ville, Dieu était en colère, et permit cette profanation de son temple; car s'ils n'eussent été atteints de plusieurs grands crimes, ce roi impie eût été répoussé et châtié comme Héliodore.

C'est signe que Dieu est en grande colère contre votre ville, qu'on y a commis de grands péchés, puisqu'il permet que les églises y soient si mal ornées, entretenues et servies, qu'on en fasse des cavernes de larrons et des halles de trafic infâme; c'est

[1] L. Manichæi, Cod. *de hæreticis et Manichæis.*

signe que vous êtes en mauvais prédicament devant Dieu, qu'il vous réserve à des supplices extrêmes, puisqu'il tolère vos irrévérences, insolences et sacriléges : *Misereamur impio et non discet justitiam, non videbit gloriam Domini, in terram sanctorum iniqua gessit* (Isa. 26, 10). Voyez que la miséricorde de Dieu s'emploie à vous punir aussi bien que sa justice ; il vous semble être roi de la fève, parce que vous n'expérimentez point présentement de punition ; c'est la plus grande de toutes qu'il ne vous punit pas ; cette miséricorde est un effet de sa grande colère, une marque de réprobation, la veille de damnation : *Iniqua gessit.*

De l'église, qui était maison de crainte, vous faites une maison d'impudence, témérité, effronterie. Vous n'oseriez, dit saint Chrysostome, suivre une fille de joie jusques dans la maison d'un petit artisan ; si vous l'aviez fait, il tiendrait cela à grand affront, il vous chasserait à coups de bâton ; vous la suivez jusques à la maison de Dieu. De la maison de sanctification, vous faites une maison de souillure et d'ordure ; où vous devriez être sanctifié, apaiser Dieu, attirer sa miséricorde, vous vous salissez, l'irritez et provoquez sa justice : *Quid est quod dilectus meus in domo mea, fecit scelera multa* (Jerem. 11, 15).

D'une maison d'honneur et de gloire, vous faites une maison d'opprobre et d'infamie ; c'est le déshonneur de la chrétienté, c'est ce que nous reprochent les infidèles, les irrévérences en nos églises. Un Turc nous disait il n'y a pas longtemps : Vos églises semblent des marchés, ce n'est que bruit, désordre, tintamarre, cajolerie, tournement de tête. Quand nous faisons nos prières, nous sommes si modestes, immobiles, attentifs, qu'il semble que nous parlons à Dieu bouche à bouche : *Propter vos blasphematur nomen meum in gentibus.* Vous tombez en d'horribles précipices : *Erit via eorum lubricum in tenebris.*

L'église est un asile et une cité de refuge où les fidèles recourent en toutes leurs nécessités ; c'est le rendez-vous des anges, où ils viennent en troupe pour offrir à Dieu nos dévotions et nous rapporter ses bénédictions, vous en faites un désert ; vous êtes cause que les bonnes âmes s'en absentent, pour n'être pas l'objet de vos regards et désirs impudiques, pour n'être interrompues par vos cajoleries et insolences ; vous êtes cause que les anges quittent ce lieu saint à cause de vos impuretés.

Ce lieu de consolation et de joie sera quelque jour l'objet de votre plus grande tristesse. Vous ferez comme Antiochus : ce qui l'affligea davantage étant au lit de la mort fut la souvenance des outrages qu'il avait faits au temple de Dieu : *Recordor malorum quæ feci in Jerusalem.* Ce qui vous sera cuisant, vous attristera plus sensiblement en la mort, sera la commodité que vous perdez de négocier votre salut dans l'église, et les péchés que vous y commettez : Je pouvais si aisément obtenir pardon, être absous, acquitter mes dettes par les mérites de Jésus en la messe.

Enfin, l'église, qui est un lieu d'espérance pour les autres, c'est pour vous un lieu de désespoir et de réprobation. Comment peut-on espérer votre salut, quand on voit que du remède vous faites le poison ? que recevant les sacrements, vous faites des sacriléges ?

qu'assistant au saint sacrifice de la messe, vous immolez votre âme et votre cœur au démon : *Non videbit gloriam Domini.* Souvenez-vous que le temple de Salomon fut bâti au mont Moria, qui signifie : *Dominus videt.* Il voit les distractions volontaires, tiédeurs, négligences, immodesties, irrévérences qu'on commet en l'église pour les punir très-rigoureusement ; il voit les adorations, affections, tendresses, dévotions des bonnes âmes pour les récompenser en la gloire du ciel. *Amen.*

SERMON XVI.

DE LA PURETÉ DE DIEU.

Accedentem ad Deum credere oportet quia est.
Celui qui s'approche de Dieu doit croire qu'il est pur. (Hebr. 11, 6.)

Non *parum profeceris, si aliud de Deo quam quod est non senseris*, dit saint Augustin : vous n'avez pas fait un petit profit en la connaissance de Dieu, si vous n'avez point d'autres sentiments de lui que ceux que vous en devez avoir ; si, pensant à lui, vous ne concevez rien de bas, de défectueux, d'imparfait et d'indigne de lui. Pour prévenir ce danger, il est à propos de considérer aujourd'hui une de ses divines perfections dont on traite peu souvent en chaire, et qui est néanmoins un principe de plusieurs vérités morales, très-utiles et nécessaires à la conduite de notre vie ; c'est son admirable pureté qui le dégage de toutes les imperfections qu'on peut remarquer ès créatures, et même de leurs perfections en la manière qu'elles sont en elles. Si vous avez honoré par estime et imitation quelque perfection de Dieu, ô sainte Vierge ! ç'a été principalement et particulièrement celle-ci ; elle vous était si chère et en si grande recommandation, que vous ne voulûtes consentir au mystère de l'incarnation et recevoir l'honneur de la divine maternité, jusques à ce que vous eûtes appris que cette grande œuvre s'accomplirait sans préjudice de votre pureté et intégrité virginale, par une très-pure et très-admirable opération du Saint-Esprit. C'est ce que votre ange vous promit quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Exemplo Gregorii Nazianzeni, tremere debemus cùm de Deo loquimur.

I. Punctum. — Deus puritate suâ est immunis ab imperfectionibus hominum : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Comparatione, 4° Rationibus, ob quas Scriptura hoc docet.

II. Punctum. — I. Deus est immunis ab imperfectionibus angelorum, quia habet esse essentiale, universale, originale. — II. Unde peccatum est malum essentiale, universale, originale. — III. Et ideò peccator punietur pœnâ parricidarum.

III. Punctum. — Deus est immunis à perfectionibus creaturarum, quia eis supereminet : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Consideratione, 4° Moralitate.

Conclusio moralis. — 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Comparatione, 4° Ratione, 5° Exemplo.

Exorde. — Le très-humble, très-pieux, très-savant et très-éloquent docteur de l'Eglise, saint Grégoire de Nazianze, avant que

de s'appliquer à la prédication de l'Evangile, à laquelle il était appelé et prédestiné de Dieu, pour se disposer à une fonction si importante, se retira plusieurs années, comme un autre saint Jean-Baptiste, en la solitude du désert, où il ne vaquait qu'à l'oraison, à la mortification et à la lecture de l'Ecriture sainte ; en cette école du Saint-Esprit, où s'enseigne la science des saints, il apprit à parler de Dieu si hautement et si doctement, si dignement, que tous les Pères qui sont venus après lui, admirant sa profonde science, l'ont surnommé *le Théologien,* c'est-à-dire l'homme qui parle de Dieu avec excellence, éloge d'honneur qu'ils n'ont attribué qu'à saint Jean l'Evangéliste et à lui ; et toutefois ce grand théologien, en l'oraison qu'il a faite du sacrement de baptême intitulée : *In sancta lumina,* dit en grande humilité, mais avec vérité : Toutes les fois que je parle de Dieu, je tremble et frissonne d'horreur, mon esprit, ma pensée et ma langue trémoussent d'une sainte frayeur : *Linguâ et mente et cogitatione horresco quoties de Deo sermonem habeo.*

Quoties de Deo sermonem habeo. Si ce grand docteur était ainsi disposé, que devrait faire un pauvre pécheur, un chétif orateur, un atome de néant ? de quelle crainte et appréhension devrait-il être saisi, ayant à discourir en présence d'un si noble auditoire, d'une des plus hautes, des plus inconnues et des plus pures et admirables perfections de Dieu, qui est sa pureté même ? *Linguâ et mente, et cogitatione horresco;* ce mot *horresco* me surprend et arrête mon esprit, pour considérer qu'il ne dit pas seulement : Je tremble, je frissonne de crainte quand je parle de Dieu, mais *horresco*, j'ai horreur de ce que je dis, parce que nous en parlons si grossièrement, si imparfaitement, si indignement, ses divines perfections sont tant au delà de nos plus hautes, plus sublimes et plus épurées conceptions ; il y a tant de différence entre ce que nous en pensons et ce qui en est, que s'il n'était infiniment débonnaire et miséricordieux, il prendrait pour injures et blasphèmes les louanges que nous lui donnons, parce qu'il est, comme les anciens ont dit : Ανέκλαλήτος ἄῤῥητος σιωπῇ φονουμενος.

Ce qui est si véritable, qu'à proprement parler il ne faut pas dire qu'il a l'être, il ne faut pas dire qu'il est ineffable, il ne faut pas dire qu'il est parfait, comme trois grands docteurs nous en avertissent. Il ne faut pas dire qu'il a l'être, car ce mot *avoir* exprime je ne sais quelle composition de celui qui a et de ce qu'il a ; et Dieu est un être très-simple, très-pur, très-un, très-incomposé ; son essence et son être ou existence sont une même chose : *Essentia Dei est suum esse,* dit saint Thomas. Si vous dites qu'il est ineffable, c'est vous démentir vous-même, c'est dire et dédire tout ensemble : car dire qu'il est ineffable, c'est déclarer qu'on ne peut rien dire de lui, et dire qu'il est ineffable, c'est dire quelque chose de lui, dit saint Augustin. Si vous dites qu'il est parfait, vous dites qu'il est imparfait ; car ce qui est parfait a été fait, il est achevé et accompli, et c'est une imperfection d'avoir été fait : *Qui ergo factus non est, perfectus dici non potest*, dit saint Grégoire ; et toutefois le Fils de Dieu parle ainsi en l'Evangile : *Pater vester cœlestis perfectus est ;* il daigne parler en ces termes, pour bégayer avec

nous, pour condescendre à notre bassesse et s'accommoder à notre petite façon d'entendre et de parler; il dit que Dieu est parfait, c'est-à-dire épuré de toutes les imperfections que nous voyons ès créatures.

Premier point. — 1° Et premièrement de celles qu'on peut remarquer ès hommes et autres créatures de ce monde; car elles sont muables, et il dit en son Ecriture : *Ego Deus et non mutor*; elles sont finies, et il est dit de lui : *Magnitudinis ejus non est finis;* elles sont caduques et périssables, et son Apôtre dit de lui : *Solus habet immortalitatem.*

2° Et les saints docteurs ont dit avec vérité qu'il est grand sans quantité, bon sans qualité, beau sans diversité, immense sans étendue, très-haut sans en être élevé, très-profond sans en être abaissé, en tout temps sans y être sujet, en tout lieu sans y être contenu, en toutes choses sans y être attaché.

3° Supposons qu'il y ait un enfant de dix ans qui n'ait jamais vu de lumière, parce qu'il a été enfanté, nourri et élevé au fond d'un cachot; quand on y apporterait une lampe allumée, il serait ravi à la vue de cette lumière, il en admirerait la beauté et l'éclat, il la voudrait entretenir aux dépens d'une partie de ce qu'on lui fournirait pour sa nourriture; et si on lui disait : Il y a hors de ce cachot une lampe cent mille fois plus grande et plus brillante que celle-ci, qui ne rend point de fumée, qui s'entretient d'elle-même sans huile, qui n'a jamais besoin d'être mouchée, qui ne se peut jamais éteindre, il aurait peine de le croire, et s'il le croyait, il désirerait ardemment et de tout son cœur de voir cette lampe. Vous voyez ès créatures quelque beauté, quelque bonté, quelque fidélité, quelque libéralité ou quelques autres vertus, et vous en êtes ravi. La foi vous dit : Toutes les créatures, pour nobles et excellentes qu'elles soient, en comparaison de Dieu, sont moins qu'une petite lampe en comparaison du soleil, toutes leurs perfections enveloppées de mille imperfections, sont bornées, mortelles et sujettes au changement : les perfections de Dieu sont immenses et infinies, sans mélange d'aucune imperfection, et encore qu'il semble que personne n'en doute, et que c'est chose superflue de le dire, le Saint-Esprit néanmoins nous l'enseigne bien expressément en l'Ecriture pour deux raisons.

4° Premièrement, pour nous faire connaître et avouer notre ignorance, notre faiblesse d'esprit, notre incapacité à connaître Dieu; pour nous faire toucher au doigt la solidité de ce conseil qu'il nous voulait donner par saint Augustin (*Tract.* 2, *Joan.*) : *Nondum potes pervenire ad quid sit Deus, perveni ad quid non sit :* Vous ne pouvez encore atteindre à la connaissance de ce que Dieu est, tâchez au moins de connaître ce qu'il n'est pas; mais avouez par ce moyen qu'il est infiniment au-dessus de la portée de notre esprit, et que tout ce que vous en savez n'est que bassesse, grossièreté et ignorance. Et est-ce connaître une chose de savoir seulement ce qu'elle n'est pas? Si vons n'aviez jamais vu d'aigle, de lion, d'éléphant, et si je vous disais : L'aigle, c'est un moucheron; le lion, c'est un animal qui n'est pas si timide qu'un lièvre; l'éléphant,

c'est une bête sauvage, qui n'est pas si petite qu'une fourmi, vous ferais-je connaître par ces paroles ce que c'est qu'un aigle, un lion, un éléphant? La connaissance que je vous donnerais ainsi de ces créatures serait plus grande que celle que tous les docteurs du monde vous peuvent donner de Dieu par tout leur esprit et science naturelle.

L'Ecriture nous représente ceci, en second lieu, pour nous détacher et dégoûter des créatures qui sont sujettes à ces imperfections, nous attacher et affectionner au Créateur qui en est exempt.

Ainsi saint Paul dit à son disciple : Honneur et gloire soit à notre Dieu qui n'est pas sujet à mourir : *Regi sæculorum immortali, invisibili, soli Deo honor et gloria.* Vous courtisez, vous servez, vous idolâtrez longtemps et avec beaucoup de travail un grand et puissant du monde pour une petite récompense que vous en espérez, et vous ne servez pas Dieu qui vous en a promis de si grandes : ce grand est caduc et mortel, il mourra peut-être l'un de ces jours, et avec lui toutes vos espérances. N'a-t-on pas vu ces jours passés, en quelque lieu que je vous pourrais nommer, une dame riche de plus de cent mille francs, mourir sans avoir payé un seul de ses serviteurs qui criaient en désespérés : *Tolle! tolle!* en dépit de la double affronteuse : Elle nous emporte toutes nos sueurs, ses héritiers se moqueront de nous, irons-nous plaider contre eux, n'ayant rien pour fournir aux frais? Ainsi il est dit au livre des Nombres : *Non est Deus sicut homo ut mutetur :* Dieu n'est pas changeant comme les hommes. Vous êtes fier et arrogant, vous gourmandez tout le monde, vous voulez que chacun plie sous votre joug, parce que vous avez l'appui d'un de vos amis ou parents qui est en crédit à Paris. Pauvre homme! ce favori n'est pas immuable, il est sujet au changement, il peut vous disgracier ou être disgracié lui-même. Si vous étiez humble, vous seriez ès bonnes grâces de Dieu : *Humilibus dat gratiam,* et le bon Dieu ne se change point : *Ego Deus et non mutor.* Ainsi l'Ecriture dit que Dieu ne peut mentir, ce que les hommes ne font que trop souvent : *Impossibile est mentiri Deum, omnis homo mendax.* Ce méchant homme qui vous veut induire à faire une fausseté, une antidate ou quelque autre action noire, vous promet de vous indemniser en cas qu'il vous en arrive du mal; ce fripon vous jure tous ses grands serments qu'il ne vous abandonnera jamais, qu'il vous épousera, qu'il vous mariera richement, si vous consentez à sa passion brutale, si vous vous abandonnez à lui : pauvre femme! ne savez-vous pas que les hommes sont menteurs? ne serez-vous pas bien malavisée, si vous ne prenez exemple à tant d'autres malheureuses qui ont été séduites par de semblables piperies? fiez-vous au bon Dieu, il ne peut mentir : si vous aimez mieux être pauvre que de vous mettre à votre aise en faisant ce qui lui déplaît, il ne vous manquera pas de parole. Il vous a dit par saint Paul : Je ne vous délaisserai pas, je ne vous abandonnerai point : *Non ego te deseram neque derelinquam.*

Ainsi le Sage vous dit : *Fiduciam habe in Domino, et ne innitaris prudentiæ tuæ;* Ne vous fiez pas en votre prudence, elle est courte et fautive tout ce qui se peut; fiez-vous à celle de Dieu, qui est sans mesure et sans nombre : *Sapientiæ ejus non est finis, sa-*

pientiæ ejus non est numerus. Vous voulez vous défendre d'une fausseté qu'on a faite contre vous et la combattre par une autre fausseté, vous vous fiez à votre esprit, vous pensez qu'il vous fournira assez d'invention pour la pallier, pour contrefaire la vérité, pour trouver des échappatoires quand on se voudra inscrire en faux; votre prudence n'est qu'une folie, vous vous y trouverez trompé, vous dépenserez plus en ces bricoles et supercheries de palais que vous ne perdriez en souffrant l'injustice; fiez-vous à Dieu, et ne l'offensez pas, il a une sagesse infinie, il saura bien vous récompenser et vous bénir par mille autres moyens.

Deuxième point. — I. Si la pureté de Dieu ne l'exemptait que des imperfections qui sont ès créatures de ce monde, il ne serait pas bien pur; elle l'affranchit encore des imperfections qui sont ès créatures du ciel. Nous ne pouvons parler des choses divines que par rapport et analogie de ce que nous voyons ès choses humaines. On dit qu'une chose est pure quand elle est exempte et affranchie de tout ce qui est contraire ou étrange à sa nature; on dit que du vin est pur, quand il n'est point mélangé d'eau ni d'autre liqueur qui affaiblisse sa générosité; on dit que de l'or est pur quand il est dégagé et déchargé de toute rouillure, écume, métal de bas aloi. Toutes les créatures, quelles qu'elles soient, sont extrêmement impures, même les plus hauts séraphins : *Cœli non sunt mundi in conspectu ejus*, parce que toute créature a beaucoup de mélange de ce qui est opposé à son être. Qu'est-ce qui est opposé à l'être? n'est-ce pas le néant et le non-être? Or, toute créature a beaucoup plus de non-être que d'être; car donnez-moi par exemple le premier et plus haut séraphin, il n'y a point de doute que Dieu peut créer un ange ou une créature qui sera sans comparaison plus noble et excellente que ce séraphin, et après celle-là il en peut créer une autre encore plus noble, et après cette seconde une troisième, et ainsi jusqu'à l'infini. Or, ce plus haut séraphin n'a pas l'être ni les perfections de toutes les créatures qui sont dans les magasins de la toute-puissance de Dieu; il a donc plus de non-être que d'être, il est donc fort impur, mélangé, composé de l'être et du néant, d'acte et de puissance passive. En Job, chapitre 4, où nous avons : *In angelis suis reperit pravitatem*; Vatable tourne : *Nec in angelis suit posuit lucem exactissimam*; mais Dieu est un acte pur, il a toute sorte d'être, il a tous les êtres possibles et imaginables, il a l'être et les perfections de toutes les créatures concevables, il les a en valeur, en vertu et en éminence; il les a sans restriction, sans modification, sans imperfection, parce qu'il est un bien essentiel et infini; il n'a pas un être casuel, emprunté, accidentel comme les créatures, il a l'être de lui-même, il ne le mendie de personne, il en a autant qu'on en peut avoir, autant qu'on en peut concevoir. Dieu est un bien universel, qui embrasse et contient en soi avec beaucoup de surcroît tous les êtres qui sont, qui seront, qui ont été et qui peuvent être.

II. Dieu est un bien originel et primitif, qui est le principe, la source et l'origine de tout être : *Ostendam tibi omne bonum;* et par conséquent on peut dire du péché mortel : *Ostendam tibi*

omne malum; c'est un mal essentiel, qui ne se peut rectifier, qui ne peut être rendu bon par la prétention d'aucun bien, pour grand et souhaitable qu'il puisse être ; c'est un mal universel, les autres maux sont particuliers, contraires à des biens finis et particuliers, la maladie à la santé, l'infamie à la réputation, la mort à la vie, le péché est opposé à Dieu, qui est un bien infini et universel; le péché est un mal originel, la source et la cause de tous les maux, parce qu'il tend à la destruction de celui qui est le principe et l'origine de tout bien. Si une bête sauvage avait tué tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants et tous les animaux qui sont au monde, quel étrange carnage serait-ce! Vous ne le croiriez pas, mais il est vrai. Si un lion avait étouffé toutes les créatures vivantes qui sont sur terre et qui y seront jusqu'à la fin des siècles, ce mal ne serait point si grand que celui que vous faites quand vous commettez un péché mortel : *Quantum in se est Deum perimit propria voluntas*, dit saint Bernard (Serm. 3 *in Pascha*) : Quand vous consentez à un péché mortel par l'inclination de votre cœur, par l'affection de votre volonté, par la condition de votre action, vous tendez à anéantir l'être de Dieu; vous faites donc un plus grand mal, vous tendez à faire un plus grand ravage que si une bête farouche faisait mourir tous les animaux, tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants et tous les anges; comme celui qui éteindrait le soleil causerait de plus grandes ténèbres que si on éteignait toutes les chandelles et toutes les lampes qui sont à jamais en notre hémisphère et aux antipodes. Celui qui dessèche la racine d'un arbre fait un plus grand dégât que si un ver gâtait tous les fruits qui en sortiront d'ici à dix ans; pour cela, quand Dieu donna ses commandements aux hommes, il y mit cette préface : *Ego sum Dominus Deus tuus;* en hébreu il y a : *anoki*, *Jehova*, *eloëka*. Les Hébreux disent que *Jehova* signifie proprement *fons essendi*, parce qu'il vient du verbe substantif *hava*, comme s'il disait : Si vous transgressez mes commandements, vous tendez à tarir et dessécher la source de tout être; un tel attentat ne doit pas demeurer impuni : *Anoki*, *eloëka;* Je suis votre juge, je vous condamnerai à la peine que vous méritez.

III. Les anciens législateurs [1] avaient sagement ordonné qu'un criminel atteint et convaincu de parricide serait cousu dans un sac de cuir ou de toile cirée, et ainsi jeté en la mer, ou en une profonde rivière. Cicéron en rend la raison en beaux termes. *O! singularem sapientiam! Judices, nonne videntur hunc hominem, è rerum natura sustulisse, cui repentè solem, cœlum, terram, aërem ademerunt, ut qui eum necasset, unde ipse natus esset, careret iis rebus omnibus, ex quibus cætera nata esse dicuntur : denique nihil tam vile, nihil tam commune est cujus partem ullam reliquerint, quid enim tam commune est quàm spiritus vivis, terra mortuis, mare fluctuantibus, littus ejectis! hi miseri ità vivunt dùm possunt, ut animam è cœlo ducere non queant, ita moriuntur, ut eorum ossa terra non tangat, ita jactantur*

[1] *Alia deinde lex instit. de publicis Judiciis et* l. v. unica Cod. *de iis, qui liberos, vel parentes occiderunt.*

fluctibus, ut nunquam abluantur : ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui conquiescant. « Ils n'ont pas seulement voulu faire mourir ce monstre de nature, mais ils se sont efforcés de le bannir du monde; et parce qu'il avait tué celui qui l'avait engendré, ils l'ont privé des éléments qui engendrent et composent toutes choses, ils l'ont voulu exterminer de la nature, le priver de tout ce qui nous donne et conserve l'être, parce qu'il a été si dénaturé d'ôter la vie à celui qui lui avait donné l'être; ils lui ont refusé tout ce qui est de plus commun et accordé à tous les autres; qu'y-t-il de plus commun que l'air à ceux qui sont en vie, la terre à ceux qui sont morts, la mer à ceux qui sont parmi les vagues, le bord de l'eau à ceux qui ont fait naufrage? Ce malheureux, le peu de temps qu'il vit dans son sac funeste, n'a point d'air pour respirer; étant mort, la terre ne touche point ses os; étant au milieu de l'eau, il n'en est point lavé; étant jeté au rivage, il est privé de sépulture. » Vous serez puni de même peine dans les enfers, parce que vous êtes parricide; vous serez privé de l'usage de toutes les créatures; la terre ne vous portera plus, mais vous engloutira; le feu vous brûlera sans vous éclairer, vous n'aurez point d'air pour respirer, vous n'aurez pas une petite gouttelette d'eau, non plus que le mauvais riche; toutes les créatures ne voudront jamais rendre aucun service à celui qui a voulu détruire et anéantir le Créateur : *Pugnabit pro eo orbis terrarum contra insensatos.*

TROISIÈME POINT. — 1° Il y a bien plus, un esprit bien éclairé de Dieu, ne le reconnaît pas seulement exempt et affranchi de toutes les imperfections des créatures qui sont et qui peuvent être; mais il retranche de lui, même leurs perfections, comme trop basses et trop indignes d'un être si éminent et si relevé; c'est ce que les séraphins confessent et donnent à entendre; ils sont les plus hauts de tous les anges, les plus proches de Dieu, les plus éclairés de ses lumières, et néanmoins ils voilent leur face en sa présence, et crient incessamment par admiration : *Saint, Saint, Saint, est le Seigneur Dieu des armées!* protestant qu'il les éblouit par l'éclat de sa grandeur, qu'ils n'y peuvent atteindre tant soit peu, qu'il est infiniment éloigné de leur connaissance, infiniment séparé de tout être créé.

Un ancien a dit avec vérité que Dieu est πανόνυμος καὶ ἀνόνυμος, qu'il a toute sorte de noms, et qu'il n'a point de nom; il a tous les noms, parce qu'il a en soi l'être de toutes les créatures; il n'a point de nom, parce qu'il n'a en soi l'être d'aucune créature en la manière qu'elles l'ont ou qu'elles le peuvent avoir; et par conséquent quand on dit que Dieu est loué plus avantageusement par négation que par affirmation, il ne le faut pas entendre seulement ni principalement des éloges qui retranchent de lui les imperfections des créatures, comme quand on dit qu'il n'est pas muable, mortel, sujet au temps; car ce serait peu de chose, et en ce sens les louanges affirmatives lui seraient plus avantageuses; comme quand on dit d'un prince qu'il est sage, généreux et magnifique, on le loue mieux que si on disait qu'il n'est pas imprudent, lâche et avaricieux; c'est donc proprement louer Dieu par négation quand on

éloigne et retranche de lui les perfections des créatures, non-seulement visibles et corporelles, mais invisibles et spirituelles; et de deux hommes qui voudront louer le Créateur, si l'un dit : Il est puissant, sage, bon, il dira vrai; mais l'autre parlera encore plus proprement, et louera le Créateur plus excellemment, s'il dit : Il n'est pas puissant, ni sage, ni bon; c'est la doctrine formelle et expresse du grand saint Denys[1] : *Et ut causæ omnium, ea etiam omnia, quæ in naturis dicuntur, tribuenda sunt, eademque omnia magis propriè ac veriùs, non tribuenda sunt.*

2° Et au chapitre cinquième du même livre : *Rursum ascendentes profitemur eumdem, nec animum esse, nec mentem, nec visionem, aut opinionem, vel rationem, vel mentis notionem habere, nec rationem esse, nec stare, nec moveri, nec quiescere, nec vim habere, nec vim esse, nec lucem esse, nec vitam, nec essentiam esse, nec æternitatem, nec tempus, nec ejus esse actionem quæ mente fiat, aut scientiam, aut veritatem esse, nec sapientiam, neque unum, neque unitatem, neque divinitatem aut bonitatem, nec aliquid eorum quæ nobis aut cuiquam naturæ sunt cognita.* Sur quoi saint Maxime, au commentaire qu'il a fait sur ce lieu, dit : Il ne faut pas penser que cet homme apostolique parlant de la sorte, prononce des blasphèmes; ce qu'il dit est la pure vérité, parce que Dieu n'est point toutes ces choses à notre mode, selon notre façon d'entendre, ni comme les anges l'entendent, mais d'une manière transcendante, suressentielle, surexcellente, suréminente, qui est au delà de toute pensée, de toute conception, de toute idée naturelle, non-seulement des hommes et des anges, mais de toutes les créatures possibles et concevables.

3° Ce que saint Augustin[2] confirme par une belle considération : *Dico justum Deum, quia in verbis humanis, nihil melius quod dicamus invenio, nam est ille ultra justitiam. Dicimus Psalmo decimo : justus Dominus : sed ibi dicitur pœnitere Deum* (Gen. 6, 6), *et nescire, quis hoc non exhorreat? ideò, et ad ista verba salubriter scriptura descendit, quæ et tu exhorres, ne illa quæ magna putas, dignè dicta arbitreris. Si ergo quæras, quid ergo digne de Deo dicitur : aliquis fortè dicat, quia justus est : alius autem isto melius intelligens, etiam hoc verbum dicat superari ab illius excellentiâ, et indignè etiam hoc de illo dic.* Je dis que Dieu est grand, juste, miséricordieux; mais je parle ainsi faute d'autre terme : car il est au-dessus de toute grandeur, de toute justice, de toute miséricorde; et l'Ecriture s'étant servie de ces expressions pour condescendre à notre faiblesse, elle dit aussi qu'il s'est repenti d'avoir fait l'homme, qu'il s'est mis en colère, qu'il est jaloux ; afin que quand vous verrez que ces termes sont indignes de lui, et qu'on ne s'en sert que pour s'accommoder à notre esprit grossier, vous connaissiez que lorsqu'elle dit qu'il est grand, juste et miséricordieux, ces expressions ne sont pas dignes de lui; et par conséquent quand vous dites que Dieu est juste, si quelqu'un

[1] Lib. *de Mysticâ Theologiâ,* c. 1, *post medium.*
[2] Serm. 40 *de Tempore, qui est secundus in Dominica* 1. *post octavam Epiphaniæ duabus columnis ante finem* (l. 15, *de Civit.*, cap. 25).

vous dit que c'est parler improprement et indignement de Dieu, et qu'il est au delà de toute justice, il dit vrai et il l'entend mieux que vous.

4° Ce qui vous doit apprendre à vous défier beaucoup de toutes les comparaisons que vous entendez, ou qui vous viennent en l'esprit des choses divines aux humaines, quand, par ces comparaisons, vous vous flattez en vos dérèglements, et vous vous promettez vainement l'impunité de vos crimes; car Dieu est tout autre que vous ne pensez ni ne pouvez penser; et tout ce que vous pensez de lui, de sa conduite et de sa justice, n'est que grotesque, chimère, extravagance et illusion, s'il n'est tiré de son Ecriture. Il dit par son Prophète : *Cui comparastis me?* A qui m'avez-vous comparé? Le Psalmiste lui dit : *Domine, quis similis tibi?* et même la philosophie dit que du fini à l'infini il n'y a point de comparaison, d'analogie et de proportion.

Conclusion — 1° Le même saint Augustin (*in Psal.* 9) fait réflexion sur ces paroles du Psalmiste : *Sperent in te qui noverunt nomen tuum.* Ceux qui savent le nom de Dieu, ceux qui connaissent l'étymologie du nom qu'il se donne en son Ecriture, *Jéhova*, qui est; ceux qui appréhendent qu'il est la source de tout être, l'être essentiel et infini, mettent toute leur espérance en lui, ils ne désirent autre chose, ils ne craignent point d'avoir faute quand ils le possèdent; ils disent, avec le même Psalmiste : *Quid mihi est in cœlo? et à te, quid volui super terram.*

2° Ils disent avec saint François : *Deus meus et omnia* : Mon Dieu et mon tout; c'est ce que vous ne dites pas, c'est ce qui est bien éloigné de votre compte; vous dites tout le contraire, vous dites par vos actions : *Deus meus et nihil :* Votre Dieu ne vous est rien, vous le comptez pour rien. Quand vous vous embarquez en une affaire dangereuse, en un mauvais procès, en un rapt pour enlever une fille, en un duel, en une autre action de vengeance, vous jetez les yeux sur un de vos parents ou sur un de vos amis qui est en crédit, vous espérez qu'il vous protégera, qu'il vous fera avoir grâce, qu'il vous défendra contre vos adverses parties, et cette espérance vous donne l'audace et la témérité pour cette action noire; et s'il est question de faire une bonne œuvre pour la gloire de Dieu et pour le salut de votre âme, de départir les tailles ou les soldats équitablement et sans exception de personne, de faire bonne et briève justice à un pauvre contre un gentilhomme, de quitter un procès injuste, de restituer une succession qui ne vous appartient pas. S'il y a le moindre danger de déplaire à un grand, d'abaisser votre état, de diminuer votre revenu, d'encourir quelque autre disgrâce, vous vous découragez, vous comptez Dieu pour rien, vous ne dites pas : Dieu me tiendra en sa sauvegarde, il me défendra contre ce grand. Si je rends ce bien pour l'amour de lui, il me bénira par une autre voie, il aura soin de mes enfants; vous ne vous fiez en lui non plus que s'il n'était qu'un zéro en ce monde. Votre Dieu ne vous est rien : *Deus meus et nihil*, et même (j'ai horreur de le dire), il vous est moins que rien.

Quand on vous dit d'une femme qu'elle a commis un adultère;

vous dites : Elle ne vaut rien ! Quand on vous parle d'un homme qui a fait faire un faux contrat, un faux testament, vous dites : Cet homme ne vaut rien ! et vous en faites plus d'état que de Dieu; car pour complaire à une femme qui commet un adultère avec vous, vous trahissez votre devoir, vous condamnez injustement sa partie adverse; pour complaire à ce méchant homme, vous soussignez l'antidate ou le faux contrat qu'il a fait faire; vous préférez leur contentement à la volonté de Dieu, et par conséquent Dieu vous est moins que rien : *Deus meus et nihil, væ animæ audaci, quæ speravit si recessisset à te, se aliquid melius habituram*, dit saint Augustin; Malheur à l'âme pécheresse qui a été si malavisée que de vous abandonner, ô mon Dieu ! par espérance de trouver hors de vous quelque chose meilleure que vous !

3° Elle commet une si grande folie, que si elle préférait la lumière d'une chandelle à la splendeur du soleil, l'eau fangeuse d'un marais à une source d'eau vive, une petite pièce de cuivre à une mine d'or ou d'argent.

4° Car puisqu'il est le trésor, la source, l'océan, l'abîme de tout bien et de tout être, saint Augustin (*de Spectac.*, c. 33) a dit avec vérité : Que se retirer de lui, c'est tomber ; se convertir à lui, c'est se relever; demeurer en lui, c'est subsister; le craindre, c'est être assuré ; le connaître, c'est vivre; le méconnaître, c'est mourir; l'offenser, c'est périr; le servir, c'est régner; l'aimer, c'est être parfait ; le voir à découvert, c'est être bienheureux.

5° Disons donc : O âme pécheresse ! disons comme la femme du vénérable Tobie (10, 4). Elle avait envoyé aux champs un fils unique qu'elle avait pour recouvrer quelque argent qui lui était dû ; et comme ce jeune homme tardait à retourner, elle pleurait amèrement, pensant qu'il était mort en chemin; elle disait en se lamentant : Hé ! misérable que je suis, que j'ai été malavisée de vous éloigner de moi, mon cher enfant, puisque j'avais toute chose en vous ! et elle regardait tous les jours de tous les côtés par où il pouvait retourner, si elle ne le verrait point : *Flebat irremediabilibus lacrymis, et dicebat. Heu ! heu ! fili mi ; non debuimus te dimittere à nobis, et quotidie circumspiciebat, et circuibat vias omnes, per quas spes remeandi videbatur.* Pleurons comme elle, disons ce qu'elle disait, faisons ce qu'elle faisait, nous en avons grand sujet; n'avons-nous pas sujet de pleurer amèrement, et dire : *Heu ! heu ! heu me !* Malheur à moi, je suis criminel de lèse-majesté divine, je suis atteint et convaincu de parricide, j'ai attenté à la vie du Père commun de tous les hommes, j'ai voulu éteindre le soleil de justice, j'ai voulu tarir la source de tout bien, j'ai voulu anéantir l'être incréé, le conservateur, la béatitude, la dernière fin de toutes les créatures. N'avons-nous pas sujet de dire : *In te unum omnia habentes, te non debuimus dimittere à nobis?* J'ai été bien malavisé de vous quitter, ô mon Dieu ! puisque vous m'étiez toutes choses. Vous étiez ma joie, ma consolation, mes délices, mon trésor, ma gloire, mon bonheur et ma félicité. En vous j'avais un roi très-magnifique, un père très-débonnaire, un époux très-aimable, un ami très-fidèle, un nourricier très-provident, un protecteur très-vigilant, un conseiller très-sage,, un refuge très-

assuré; j'ai perdu tout cela en vous perdant par le péché mortel; mais par bonheur pour moi que ce n'est pas sans ressource, vous en soyez béni et loué à jamais. Je puis faire comme la femme de Tobie, et je le dois faire si je suis sage : *Circuibat omnes vias per quas spes remeandi videbatur;* nous devons regarder attentivement par quelle voie Dieu peut retourner à nous, par quel moyen nous pouvons rentrer en sa grâce et nous en servir à bon escient : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi.* Il vient à nous par la pénitence, son précurseur nous l'a dit : *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum : facite fructus dignos pœnitentiæ* : Il retourne à nous quand nous sommes bien humbles, ses prophètes l'ont dit : *Humiles spiritu salvabit.* Il revient à nous quand nous l'aimons de tout notre cœur, il le dit en l'Evangile : *Si quis me diliget, ad eum veniemus.* Suivons ces sages avertissements, faisons des fruits dignes de pénitence, des bonnes œuvres qui aient quelque correspondance à la grandeur, au grand nombre, à la diversité de nos péchés; humilions-nous beaucoup devant Dieu et devant les hommes par la souvenance des peines, des opprobres, de la confusion et humiliation éternelle que nous avons méritée, échauffons notre cœur en l'amour du Fils de Dieu qui nous en a rachetés; que cet amour nous porte à garder ses commandements et même ses conseils et ses inspirations : car il dit : *Si quis diligit me, sermonem meum,* non pas seulement *præcepta,* mais *sermonem meum servabit.* Si nous le faisons ainsi, si nous pratiquons la pénitence, l'humilité, l'amour de Dieu, il retournera à nous, il s'y agréera, il y établira son trône et son sanctuaire, il y fera sa demeure en cette vie par sa grâce, et en l'autre par sa gloire. *Amen.*

SERMON XVII.

DE L'INDÉPENDANCE DE DIEU.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu doit croire qu'il est indépendant. (Hebr. 11, 6.)

Quand *vous avez accompli tout ce qui vous est commandé, avouez que vous êtes serviteurs inutiles*, disait Jésus à ses disciples (Luc. 17, 10), et cela avec raison; car la majesté de Dieu étant infiniment éloignée et séparée de tout être créé par l'éminence de son être, par la pureté et la sainteté de son essence, elle n'a aucun besoin de ses créatures, elle en est entièrement et parfaitement indépendante. C'est ce que nous devons considérer au premier point de ce discours, et puis au second nous verrons les instructions morales que nous en devons tirer pour la conduite de nos actions et pour la réforme de notre vie.

La créature n'est pas capable de recevoir une communication de cette perfection divine, parce qu'elle est essentiellement dépendante; mais comme si le bon Dieu ne voulait rien avoir qu'il ne pût communiquer à sa créature, il s'est dépouillé en quelque façon de cette indépendance au mystère de l'incarnation, et a voulu dé-

pendre de vous, ô sainte Vierge ! pour être conçu de votre substance virginale, pour être porté entre vos bras, pour être allaité de vos mamelles sacrées, et même il n'a pas voulu accomplir ce mystère ineffable sans le consentement de votre volonté, que son ange vous demandait quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Deus probavit suam independentiam : 1° Ante creationem, 2° In creatione, 3° Lege mosaïcâ, 4° In Incarnatione, 5° In sacrificio legis novæ.

II. Punctum. — Ex dictis colligimus quomodo agendum : 1° Erga Deum, 2° Erga proximum, 3° Erga nos.

Conclusio. — Paraphrasis illorum verborum : conserva me Domine, bonorum meorum non eges.

Premier point. — 1° S'il était permis à notre bassesse d'entrer en esprit d'humilité dans le très-auguste sanctuaire des desseins incompréhensibles et de la conduite de Dieu, nous pourrions dire avec vérité qu'entre tous les attributs divins, il n'en est point qu'il ait témoigné avec plus d'affection et à plus grands frais, s'il faut ainsi parler, comme cette perfection que les Grecs appellent *autarcie* αὐτάρχεια, et qui lui donnent dans le texte hébreu le nom de *sadai*, c'est-à-dire suffisant à soi-même et qui n'a besoin de personne.

L'école de théologie reconnaît et adore en Dieu deux sortes d'opérations : opérations intérieures, opérations extérieures : *Ad intra et ad extra.* Par les actions intérieures, le Père communique dans soi-même et de toute éternité les perfections infinies aux deux Personnes adorables qui procèdent éternellement de sa fécondité divine; il répand sa toute-puissance, sagesse, bonté, toutes ses grandeurs et excellences absolues dans les personnes du Fils et du Saint-Esprit. Par les actions extérieures, il fait voir dans le temps et hors de son essence les mêmes perfections et les excellences envers les créatures en détail et en particulier par divers actes et bénéfices : sa toute-puissance en la création, sa sagesse en la conduite, sa bonté en la rédemption du monde. Mais comme, selon la doctrine de saint Denys, on parle plus proprement de Dieu par négation que par affirmation, c'est-à-dire qu'on le loue plus dignement quand on dit ce qu'il n'est pas, que quand on exprime ce qu'il est; ainsi, nous ne devons pas seulement reconnaître et adorer en lui ses opérations, mais la non-opération, non-seulement les actions, mais la non-action, s'il est permis d'user de ce terme, c'est-à-dire la volonté qu'il a eue de ne pas agir. Par la non-opération, il a exercé de toute éternité, notez *de toute éternité*, son indépendance et son *autarcie* divine; par ses opérations *ad extra*, il n'a exercé que dans le temps ses autres perfections, et même, ce qui est admirable, il a arrêté le cours et l'exercice de toutes ses autres perfections une éternité tout entière, pour donner des preuves de son indépendance et plénitude de son être. Je ne suis pas le premier qui aie fait cette remarque, elle est de saint Augustin[1] et de son disciple saint Thomas[2] : *Unâ eâdemque, sem-*

[1] 12. *De Civit. Dei,* c. 17, *sub fine.*
[2] 2. *Contra gentes,* c. 48 et 1. parte, qu. 46, art. 1, ad 6.

piternâ et immutabili voluntate, res quas condidit, et ut prius non essent, fecit, quamdiù non fuerunt, et ut posterius essent quando esse cœperunt, hinc nobis mirabiliter ostendens, quòd eis non indiguerit, sed eas gratuitâ bonitate condiderit, cum sine eis ex æternitate initio carente in non minore felicitate permansit. « Le Créateur a eu de toute éternité le pouvoir de produire les créatures, et il ne les a créées que dans le temps, pour montrer qu'il n'en avait pas besoin, pour faire voir que puisqu'il a été sans elles parfaitement heureux et content, une éternité tout entière, il les a créées non par nécessité et besoin qu'il en eût, mais par une bonté gratuite, par une charité pure et désintéressée. »

2° C'est encore pour cette raison qu'entre une infinité de créatures qu'il voit dans les magasins de ses idées éternelles, et dans les trésors inépuisables de sa toute-puissance infinie, il n'a voulu créer qu'un monde, et le pouvant créer beaucoup plus grand, plus spacieux et plus peuplé qu'il n'est, il l'a fait tel que nous le voyons. Ne pouvait-il pas faire des escadrons de séraphins en aussi grand nombre qu'il y a d'atomes en l'air et de bestioles sur terre? Qui en doute? Ne pouvait-il pas loger en chacun de ses séraphins autant de grâces et de flammes d'amour qu'il y en a au cœur virginal de Marie? Fort bien. Ne pouvait-il pas faire des millions de mondes ainsi peuplés de séraphins, encore plus ardents et plus enflammés que je n'ai dit? Fort aisément. Oh! que de gloire, que d'honneur, que de service il en eût reçu! Oui, mais il n'en a pas besoin. Il a voulu créer un monde, pour montrer qu'il en avait le pouvoir; il n'en a voulu produire qu'un, non immense et infini, mais borné et limité, pour montrer qu'il n'en avait pas besoin.

3° Dans le monde il doit être honoré, il n'est rien de si juste et raisonnable; honoré, dis-je, d'un honneur souverain, d'un culte de latrie conforme à la souveraineté et excellence de son être. Ce culte de latrie se rend en l'extérieur, principalement par les sacrifices; et en l'institution du sacrifice il a montré bien authentiquement qu'il n'a pas besoin de nos biens. N'est-ce pas une chose étrange et merveilleuse, digne d'admiration, qu'au sacrifice, qui est la plus noble de toutes les actions, et qui, par conséquent, devrait avoir un terme et un effet très-excellent; au sacrifice qu'on offre à Dieu seul pour reconnaître l'empire souverain qu'il a sur toutes les créatures, au sacrifice qui est un tribut que le prêtre paie au nom de toute la république à la divine Majesté, Dieu veut que la chose qui lui est offerte soit détruite et anéantie. Que dirait-on d'un gentilhomme qui offrirait au roi deux beaux genets d'Espagne, si en les lui présentant il leur passait son épée à travers le corps? Que dirait-on d'un receveur de tailles, si portant les tailles au roi, il les jetait en la Seine au lieu de les mettre dans les coffres du roi? Ne serait-ce pas se moquer de lui, l'offenser et attirer sa juste colère? Non, les rois de la terre ne souffriront pas cela; ils ont besoin de leurs sujets, nos tailles leur sont nécessaires; mais le Roi du ciel n'a besoin de personne : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Les princes de la terre sont nos rois, mais ils ne sont pas nos dieux : ils ont besoin de nos biens;

s'ils veulent faire la guerre, ils ont besoin de soldats; s'ils veulent administrer la justice, ils ont besoin d'officiers; pour entretenir la splendeur de leur cour et les gages de leurs courtisans, ils ont besoin de nos gabelles; mais le Roi du ciel, c'est notre Dieu, il n'a besoin d'aucun de nos biens; il fait la guerre par des moucherons au plus florissant royaume, à la monarchie d'Egypte; il administre la justice et fait le procès aux juges, même par l'entremise d'un enfant : il suscite le petit Daniel pour convaincre et condamner les faux accusateurs de Suzanne; il veut que les tailles qu'on lui offre par les holocaustes et sacrifices, on les détruise en les lui offrant; si on lui offre du vin, ou quelque autre liqueur, il veut qu'on la répande; si c'est un animal, il veut qu'on le tue; si c'est d'autres créatures, il veut qu'on les brûle et qu'on les réduise en cendres; pour nous faire toucher au doigt que tous nos dons lui sont inutiles, que nos présents ne lui servent de rien, et que s'il veut avoir des temples, des autels et des sacrifices, c'est par une affluence de bonté et non qu'il ait besoin d'aucune chose : *Non in manufactis templis habitat indigens aliquo* (Act. 17, 24).

4° Dirai-je plus? Irai-je plus avant en la sublimité de cette belle et solide pensée? Ce sera avec un peu de hardiesse, mais avec beaucoup de vérité : *Mira loquor, sed vera tamen.* La vie de son Fils, Homme-Dieu, ses actions théandriques, divinement humaines, les grands services qu'il lui a rendus, n'ajoutent pas un petit grain de surcroît à sa béatitude essentielle et félicité très-accomplie; c'est lui qui dit à son Père : *Bonorum meorum non eges;* car ces paroles sont au psaume 15, et saint Pierre aux Actes (2, 25) dit que c'est Jésus qui parle en ce psaume. Et pour connaître évidemment ceci, il faut seulement considérer que le Verbe divin se pouvait faire ange aussi bien qu'il s'est fait homme; il pouvait s'unir hypostatiquement à la nature individuelle des saints Michel, Gabriel, Raphaël et tous les autres anges et archanges; il pouvait faire que saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Laurent fût Dieu aussi bien qu'il a fait que l'homme qui s'appelle Jésus soit Dieu; il pouvait épouser en unité de personnes toutes les natures individuelles de tous les anges, hommes, femmes et enfants qui ont été et qui seront. S'il eût fait ainsi, ô que de gloire il en eût reçue! que d'honneur il eût reçu de la vie austère de saint Jean, du crucifiement de saint Pierre, des ardeurs de saint Laurent, des souffrances de saint Clément et autres martyrs? la moindre action ou souffrance d'un seul de ces anges ou de ces hommes, qui eût été Dieu, l'eût honoré infiniment; pensez quel honneur, quelle gloire, quel hommage et quels services il eût reçu en toute l'éternité, de tous ces anges, archanges, séraphins, hommes, femmes, qui eussent été déifiés? Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait? C'est qu'il n'a pas besoin de gloire, honneur, service, ni d'aucune chose hors de soi.

5° Pour preuve de ceci, il a voulu que son Fils s'offrît à lui en la croix par effusion de sang, et qu'il livrât à la mort, la plus sainte, excellente, précieuse de toutes les vies; et pour cette même raison Jésus a voulu offrir son corps au sacrifice de la messe par la transsubstantiation, non par aucune autre action. En quoi pensez-vous que consiste précisément l'essence du sacrifice de la messe? Est-ce

en l'oblation ou offrande qui se fait incontinent après l'Evangile? Non; notre sacrifice n'est pas de pain et de vin, mais du corps de Jésus. Est-ce en la production de ce précieux corps? Non précisément; il fut produit en l'incarnation dans les chastes entrailles de Marie, et ce ne fut pas proprement un sacrifice. Est-ce en ce qu'il est mis sur l'autel en l'honneur de Dieu? Non; autrement ce serait un sacrifice toutes les fois qu'on le tire du tabernacle pour le poser sur l'autel. Est-ce en ce que *vi verborum*, le corps est séparé du sang, c'est-à-dire consacré séparément sous les espèces du pain, le sang, sous les espèces du vin? Non, cette séparation ne se fait que mystiquement et par représentation, et notre sacrifice est un sacrifice vrai, réel et physique, non pas métaphysique. En quoi donc? En la transsubstantiation, disent les Pères, en la conversion du pain et du vin au corps et sang de Jésus, en ce que Jésus étant substitué sous les accidents, au lieu de la substance du pain, et y tenant sa place, il est obligé, par la condition de cet état, par la propriété de l'existence qu'il y a, à perdre l'être sacramentel quand les accidents seront corrompus, comme la substance du pain le perdrait si elle y était; de sorte qu'en la destruction des espèces, il perd tellement l'être, que s'il n'était ailleurs, il cesserait tout à fait d'être et ne serait plus du tout, et il a voulu être ainsi offert à son Père, par cet holocauste très-parfait et plus anéantissant que celui de la croix, pour montrer combien est véritable ce qu'il a dit par son Apôtre, que son Père n'a besoin de personne : *Non indigens aliquo;* pour protester par cette action ce qu'il proteste de parole par son Prophète : *Deus meus es tu, quoniam bonorum non eges.*

Second point. — 1° Ces considérations doivent éclairer nos esprits, et nous servir de lumière pour la conduite de notre vie et pour régler nos actions envers Dieu, nos prochains, nous-mêmes. Envers Dieu, apprenons qu'il ne faut pas toujours chercher ni procurer indiscrètement ce qui nous semble être pour la plus grande gloire de Dieu, mais il faut chercher et procurer ce qu'il désire et demande de nous. Nous ne sommes pas plus sages, ni plus zélés pour la gloire de Dieu que les saints, les anges et Dieu même. Le pape saint Léon III disait souvent neuf messes par jour, au rapport de Baronius (ann. 816). Pourquoi est-ce que le grand saint Grégoire et tous les autres papes n'en faisaient de même; ils eussent rendu beaucoup de gloire à Dieu. C'est que Dieu ne le demandait pas d'eux. Pourquoi est-ce que l'Eglise n'a pas permis aux Chartreux de dire tant de messes qu'ils voudraient, à tant de bons prêtres qui en avaient bien loisir et la dévotion? C'est que Dieu ne désire pas de nous tout ce qui nous semblerait être pour sa gloire. Ou le moindre de tous les anges désire avoir autant d'amour et de charité pour Dieu que le plus haut séraphin, ou non. S'il ne le désire pas, il semble manquer de zèle et de bonne volonté pour Dieu; si vous dites qu'il le désire, il semble être malheureux de désirer ce qu'il n'a pas. On répond qu'il ne désire avoir d'amour de Dieu qu'autant que Dieu lui en donne, et Dieu lui en donne autant qu'il en a et pas davantage.

Ainsi qu'on pourrait demander : D'où vient que Jésus n'a pas institué que tous les hommes fussent prêtres, même les gens mariés? il le pouvait faire aisément? Pourquoi n'a-t-il pas ordonné ou permis que chaque prêtre célébrât plusieurs messes par jour? Une messe lui rend un honneur infini, eu égard à la dignité de la victime qui lui est offerte et du principal offrant dont l'excellence est infinie; oh! que d'honneurs infinis il eût reçus de ce nombre innombrable de messes! C'est qu'il n'a pas besoin de ces honneurs; et s'il a accepté et agréé nos services, c'est par un excès de bonté, par une affluence de miséricorde pour nos intérêts, non pour les siens, parce que notre perfection, notre honneur, notre bonheur, c'est de nous approcher de lui, l'honorer et lui rendre service.

Vous êtes donc bien trompé si vous entrez en vanité pour les dévotions un peu longues et un peu fréquentes que vous faites quelquefois. Il y a en ce temps des philosophes si plaisants qu'ils reconnaissent au continu des points qu'ils appellent *enflés;* c'est une agréable chimère, mais en voici la vérité. Ces points enflés sont les dévotions de plusieurs chrétiens : elles sont si minces et si chétives, que ce n'est quasi que des points, ou elles ne sont quasi point, et ainsi elles sont enflées, pleines d'orgueil et de vanité. Vous venez à l'église et à la prière comme pour rendre grand service à Dieu comme si vous lui étiez bien nécessaire, ou au moins utile et profitable, et quand vous l'avez prié un peu plus longtemps ou un peu fervemment, il vous semble qu'il vous en doit de reste, que vous avez grande corvée pour lui et qu'il vous est bien obligé. Il a bien affaire de vos prières, de vos ferveurs, de vos vertus, de vos dévotions! il est vrai qu'il les exauce, qu'il les accepte, les agrée, les regarde d'un œil de complaisance, les récompense, mais c'est par sa pure bonté, non qu'il en est besoin; il faut venir à lui avec un vif sentiment de votre indigence et de sa plénitude, avec cette disposition de saint Augustin : *Tu misericors, ego miser, tu medicus ego æger, tu ditissimus ego pauper :* Vous êtes miséricordieux, je suis très-misérable; vous êtes le vrai médecin, et je suis extrêmement malade; vous êtes très-riche, et je suis pauvre au dernier point. Le même saint Augustin (lib. 10 *de Civit.*, cap. 5) disait sagement : *Non solum pecore vel qualibet alia re corruptibili, et terrenca, sed ne ipsa quidem hominum justitia Deum egere credendum est, et id totum quo devote colitur; homini prodesse non Deo, neque enim, fonti se quisquam dicat profuisse, si biberit, aut luci si viderit :* Il faut croire que non-seulement Dieu n'a pas besoin des victimes, ni d'aucune autre chose terrestre et corruptible; mais pas même de la vertu des hommes, et que l'honneur que nous lui rendons profite aux hommes, non à Dieu; car un homme de bon sens ne dira jamais qu'il ait été profitable à la fontaine parce qu'il y a bu, ou à la lumière parce qu'il s'en est servi pour voir : *Neque enim fonti se quisquam dicat profuisse si biberit, aut luci si viderit.* Et ailleurs : *Deum egere bono nostro nemo sanus dixerit : omne enim bonum nostrum, vel ipse est, vel ab ipso est*[1]. Et un homme sage se gardera bien de dire que Dieu ait besoin de

[1] S. August., lib. *de Doct. Christiana*, c. 31.

nos biens; car il est tout notre bien ou la source de tous les biens. Et quand vous avez commis un péché, vous ne devez pas vous flatter sur ce que d'autre côté vous avez procuré quelque grand bien pour la gloire de Dieu, comme la conversion des âmes, l'établissement d'un monastère, d'une confrérie ou autre bien public : car si vous n'aviez fait le mal que vous avez fait, il ne serait pas fait, mais si vous n'eussiez fait le bien, il ne laisserait pas d'être fait, Dieu n'aurait pas besoin de vous pour cela, et il vous a fait plus d'honneur que vous ne méritez de se servir de vous pour l'exécution d'une œuvre qu'il pouvait aisément accomplir sans vous.

2° Ceci vous donnera encore intelligence pour entendre ces paroles de Jésus : *Misericordiam volo et non sacrificium.* Ceci vous fera connaître la différence qui est entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain, entre l'amour affectif et l'amour effectif. L'amour affectif c'est l'ardeur et affection du cœur; l'amour effectif c'est l'amour qui se produit à l'extérieur et se témoigne par les œuvres. En ce qui est de l'amour effectif, il faut faire à votre cœur comme vous faites à votre monture allant par les champs : quand vous êtes à la montée, vous lâchez la bride tant que vous pouvez, mais quand vous êtes à la descente, vous la serrez et tirez en arrière. Quand vous vous portez d'affection envers Dieu, qui est sublime, allez-y à bride abattue, donnez carrière à votre cœur tant que vous pourrez, voguez devers ce promontoire à toutes rames et à voile déployée : *Quantum potes tantum aude.* Quand c'est en bas et envers le prochain, il faut être plus réservé, il ne faut pas donner tant de liberté ni de licence à votre volonté et aux tendresses de votre cœur, parce que, comme dit saint Bonaventure, et après lui le dévot Gerson, l'amour spirituel dégénère quelquefois et devient sensuel, principalement si c'est envers quelqu'un qui n'est pas de votre sexe : *Omnis homo primum bonum vinum ponit, deinde quod deterius est;* c'est ainsi que saint Bonaventure moralise ses paroles. Mais en ce qui est de l'amour effectif, Dieu veut bien que vous commenciez par le prochain, et même que vous l'exerciez plus souvent et plus longtemps envers la créature qu'envers le Créateur; il veut que vous quittiez quelquefois le service de Dieu pour servir et assister le prochain. Si vous ne pouvez entendre la messe en un jour de fête sans laisser tout seul un malade qui a besoin de votre service, Dieu veut que vous perdiez la messe pour assister le malade : *Misericordiam volo, non sacrificium, id est magis quam sacrificium;* et la raison est prise de ce que nous avons dit, c'est que nos dévotions ne sont pas nécessaires à Dieu, nos sacrifices lui sont inutiles, mais nos œuvres de miséricorde, nos services et nos actions de charité sont très-souvent nécessaires ou utiles au prochain.

3° Et cette même vérité vous déclare que Dieu demande plus de vous votre salut et votre perfection que tous les autres services que vous lui pouvez rendre; en quoi il montre qu'il ne cherche pas ses intérêts, mais les vôtres. Si vous avez un emploi, une charge, un métier où vous ne faites pas votre salut, il le faut quitter, pour grand et signalé que soit le profit, même spirituel, que vous y faites. Quand vous prêcheriez aussi élégamment que saint Chrysos-

tome, aussi utilement que saint Paul, quand vous entendriez les confessions aussi assidûment, avec autant de profit que saint Philippe de Néri et saint Vincent Ferrier, si cette fonction vous est occasion de commettre quelque péché de temps en temps, quittez-la, faites-vous chartreux ou bénédictin réformé, retirez-vous en ces monastères qui sont écartés du monde et de la conversation des femmes. Quand vous auriez converti tous les hérétiques, juifs, payens, mahométans, si en ce faisant vous perdez votre âme, Dieu le trouve mauvais et ne vous en saura point de gré.

Craignez Dieu et gardez ses commandements; si vous êtes si hardi que de l'offenser, ne pensez pas qu'il vous exauce et épargne; il n'a rien à gagner, il n'a rien à perdre, il n'a rien à craindre en vous ni des vôtres. Quand vous désobligez un grand du monde, votre maître ou votre seigneur, il dissimule quelquefois cette injure, il n'ose s'en ressentir, parce que vous lui êtes nécessaire, il a besoin de votre service ou de quelqu'un de vos gens, ou amis ou parents; ou si vous êtes petit compagnon, sans moyens, sans parents, sans amis, sans appui ou crainte de vous mettre au désespoir, on redoute toujours un homme qui n'a rien à perdre; quand il aura pris vengeance, qu'en sera-t-il? il s'en ira à cent lieues d'ici, il sera aussi bien qu'ici, et toutefois il peut perdre quelque chose vous faisant du mal : il peut craindre de perdre son salut, sa réputation, le repos et sa conscience. Deux montagnes ne se rencontrent jamais, mais deux hommes se peuvent rencontrer; il peut vous rencontrer, et il peut appréhender votre rencontre; et quand ce serait le plus grand roi du monde, il n'ose pas venger toutes les injures qu'on lui fait, il craint la rébellion, il a sujet de redouter ceux à qui il est redoutable : *Timet timentes, metus in auctorem redit, multis terribilis caveto multos.* Mais Dieu ne peut rien espérer de vous ni des vôtres, votre personne, vos hommages, dévotions, services lui sont inutiles; il n'a pas même besoin de vous pour l'accomplissement de ses desseins; s'il daigne vous y employer, c'est pour une affluence de bonté; si vous ne les exécutez, il a mille créatures à ses gages qui le feront mieux que vous : il nourrissait son prophète Élie par les charités d'une veuve; mais pour montrer qu'il n'en avait pas besoin, il le nourrit d'autres fois par l'entremise d'un corbeau.

Tanquam vas figuli confringes eos : Vous le briserez comme le vase d'un potier; il ne dit pas *tanquam vas fictile*, comme un pot de terre, mais comme le vaisseau du potier. Quand vous avez un pot de terre ou d'argile, vous ne le brisez pas à plaisir, il vous coûterait trop d'en avoir un autre; mais un potier ne se soucie pas si un de ses pots se brise, il en fait un autre sur-le-champ : *Uno effracto non deficit alter.* Quand vous offensez Dieu, vous êtes bien trompé si vous vous imaginez que Dieu vous épargnera pour quelque chapelet que vous dites, pour quelque dévotion ou autre bonne œuvre que vous faites; c'est comme si, portant les armes pour l'Espagnol contre le roi, vous pensez qu'il vous pardonnerait, parce que vous lui présenteriez un grain de sable ou une feuille d'arbre pour ajouter à son domaine. Toutes vos dévotions et tous les services que vous rendez à Dieu ajoutent moins à sa félicité et béatitude

essentielle qu'un grain de sable au domaine du roi. Et s'il vous perd en sa fureur, il aura moins d'intérêt qu'un potier n'en a en brisant son vaisseau, il ne perdra pas son repos : *Tu autem cum tranquillitate judicas;* il ne perdra pas son honneur, au contraire, les saints le glorifieront : *Alleluia, alleluia, salus Deo nostro qui judicavit de meretrice :* il ne perdra pas l'assurance et la stabilité de son règne.

Il est si indépendant et en un repos si profond et si tranquille, que même, pour vous punir, il n'a pas besoin d'agir. Si pour se venger de vos attentats, Dieu avait besoin de prendre les armes, se mettre en action, vous frapper, ou se mouvoir tant soit peu, vous pourriez dire, vous pourriez penser qu'il ne le fera pas, que vous êtes trop peu de chose, qu'il ne daignera pas exercer sa puissance contre une si chétive créature, contre un ver de terre, un peu de poussière, une paille sèche, que vous êtes indigne de sa colère : *Indignus numinis irâ : contra folium quod vento rapitur, non ostendet potentiam suam : stipulam siccam non persequetur.* Pour vous punir bien sévèrement, pour vous rendre misérable, pauvre, malheureux, il n'a pas besoin d'agir, de se mouvoir, de rien faire, il n'a qu'à vous abandonner, cesser d'agir, vous laisser à votre misère, vous donner en proie à vos passions, suspendre le secours qu'il vous donne et l'influence des grâces qu'il vous fait : *Neque enim Deus humanam mentem debellando destruit, sed recedendo : quia ad perditionem sufficit sibi dimissa*, dit saint Grégoire (lib. 11, *Moral.*, c. 5); et derechef : *Quem liberare noluit deserendo percussit* (lib. 25, *Moral.*, c. 12). Comme si un pauvre aveugle, au milieu d'une forêt peuplée de bêtes sauvages et environnée de précipices, offensait son conducteur, le frappant ou lui disant des injures, le conducteur, pour le bien punir, n'aurait pas besoin de prendre un couteau et le lui mettre dans le sein, il n'aurait qu'à se retirer, le laisser à la merci des bêtes farouches et au danger évident de tomber dans des précipices.

Conclusion. — Disons donc avec le Prophète : *Conserva me, Domine, quoniam speravi in te; dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Comment s'accordent ces deux paroles, le commencement et la fin de ce verset : *Seigneur, conservez-moi, vous n'avez pas besoin de mes biens?* c'est comme qui dirait à un maître : Gardez ce serviteur en votre maison, car il ne vous fait pas besoin? Non, les hommes ne gardent point de serviteurs inutiles, parce qu'ils n'ont pas besoin de leur service; mais Dieu conserve longtemps en vie plusieurs hommes qui ne servent de rien, et même ordinairement il les conserve plus longtemps que ceux qui le servent bien, pour montrer qu'il n'a pas besoin de nos services. Voilà donc de quoi je sers au monde : je sers à Dieu pour lui faire exercer et montrer son indépendance, conservant un homme inutile, et retirant du monde tant d'autres qui le servaient bien, il montre qu'il n'a besoin de personne; il montre que les biens qu'il nous fait, il les fait par une bonté gratuite, par un amour désintéressé, sans espérance de retour, sans prétention de récompense.

Speravit in te : Vous êtes toute mon espérance, mon trésor, mon bien souverain, ma béatitude ; vous devez être l'unique objet de mes désirs, affections, prétentions ; vous êtes suffisant à vous-même, ne le serez-vous pas à vos créatures ? Notre capacité est-elle plus grande et plus vaste que votre plénitude ? vos divines perfections sont plus que très-suffisantes pour vous rendre heureux et content, ne le seront-elles pas pour me rendre content et satisfait ? Irai-je chercher hors de vous quelque autre objet de ma félicité ? Ne dirai-je pas comme saint François : *Deus meus et omnia ;* comme David : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram ;* et saint Augustin : *Noli extra Deum aliquid ab eo quærere, ipse tibi sufficit quantumlibet sis avarus, sufficiat tibi Deus : avaritia terram quærebat possidere totam, adde et cœlum, plus est qui fecit cœlum et terram :* Ne cherchez rien hors de Dieu, il vous est plus que très-suffisant pour grande que soit votre avarice ; elle voudrait posséder toute la terre, quand même elle voudrait conquérir le ciel ; celui qui a fait le ciel et la terre est plus que tout cela, contentez-vous de le posséder.

Dixi Domino : Vous êtes mon Seigneur et mon Souverain ; je suis donc obligé de vous rendre mes devoirs, les tributs de respects, hommages et services que vous méritez, mais vous n'en avez pas besoin ; si vous daignez les accepter et agréer, c'est par un excès de bonté, par une influence de miséricorde : *Bonorum meorum non eges.* Vous n'avez pas besoin de mes biens, mais vous avez besoin de mes misères pour exercer vos miséricordes ; il y a beaucoup de rapport, d'analogie et de convenance entre ces deux relatifs. Mes misères sont très-grandes, votre miséricorde est infinie ; mes misères sont en grand nombre, vos miséricordes sont innombrables : *Misericordiæ tuæ multæ, Domine.* Si vous les daignez exercer en mon endroit, vous me donnerez sujet de prendre pour devise, comme sainte Thérèse, cette parole du Prophète : *Misericordias Domini in æternum cantabo. Amen.*

SERMON XVIII.

DE LA SOUVERAINETÉ DE DIEU.

Accedentem ad Deum credere oportet quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est souverain. (HEBR. 11, 6.)

Le sacré nom de *Jehova* que Dieu prend en son Ecriture, exprime, comme nous avons vu, son éternité, son immensité et sa pureté divine ; mais il est si auguste et digne d'un si grand respect, que les Hébreux ne l'osent prononcer ; ils disent qu'il est ineffable. Quand ils le trouvent en la Bible, au lieu de cet adorable nom, ils lisent *Adonaï*, c'est-à-dire Seigneur : ce qui exprime la souveraineté et le domaine absolu que le Créateur a sur toutes les créatures. C'est la sixième perfection de Dieu, qui doit être l'objet de notre foi, et qui sera le sujet de ce discours, discours divisé en

trois points. Au premier point, nous verrons les droits que Dieu a d'être notre souverain ; au second, les devoirs que nous sommes obligés de rendre à ses divines lois ; au troisième, les motifs qui nous y doivent émouvoir.

Cette souveraineté divine est le premier attribut de Dieu que vous avez reconnu et publié hautement en votre cantique de louanges, ô sainte et bienheureuse Vierge! *Magnificat anima mea Dominum.* Vous lui avez rendu vos très-humbles adorations, vous appelant sa servante, en même temps que vous étiez choisie pour avoir l'honneur d'être sa mère; et pour vous en récompenser, il vous a communiqué cette souveraineté si avantageusement et si admirablement, que lui-même a voulu être le plus noble fleuron de votre couronne. Il a été votre sujet : *Erat subditus illi.* Pour nous conformer à son exemple et protester de notre servitude envers vous, nous nous prosternons humblement à vos pieds, et vous disons avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

I. Punctum. — Deus habet dominium in nos : 1° Jure naturæ, ob suam excellentiam; 2° Jure creationis; 3° Conservationis, 4° Electionis.

II. Punctum. — Ut honoremus ejus Dominium præcepta illius sunt à nobis ; 1° Addiscenda, 2° Servanda, 3° Amanda.

III. Punctum. — Motiva ad supra dicta : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus. 4° Exemplo aliarum creaturarum, 5° Exemplo Christi.

Dicite in gentibus quia Dominus regnavit : Faites savoir aux payens que Dieu est un Roi souverain. Le Psalmiste commande particulièrement qu'on le dise aux payens, supposant que les fidèles le doivent savoir et qu'il n'est pas besoin de le leur apprendre. Le Fils de Dieu, apparaissant un jour à son disciple bien-aimé en l'île de Pathmos, avait plusieurs couronnes sur sa tête : *In capite ejus diademata multa*, non-seulement pour lui apprendre qu'il est Roi de tous les royaumes, de tous les empires, de tous les rois et empereurs du monde, Roi du ciel et de la terre, Roi des hommes et des anges, Roi des siècles et de l'éternité, mais encore pour nous faire savoir qu'il possède la royauté par plusieurs titres plus que très-justes.

Premier point. — 1° Premièrement par droit de nature, par la noblesse et excellence de son être. Nous voyons même parmi les créatures, que les petites servent aux grandes, les viles aux plus nobles, les moins parfaites aux plus excellentes, les inférieures aux supérieures, les éléments aux plantes, les plantes aux animaux, les animaux aux hommes. Vous prenez un oiseau, ou autre animal, vous le plumez ou écorchez, le faites mourir, le brûlez, le consumez : quel droit avez-vous de ce faire? C'est que votre nature est au-dessus de la sienne, et néanmoins vous n'êtes que d'un degré plus haut; pensez quel ascendant et quel pouvoir le Créateur a sur nous, qui est de cent millions, et d'une infinité de degrés plus haut que nous.

N'est-il pas vrai que quand la nature ou la fortune vous a donné quelque avantage de science, dextérité, beauté, force, richesse,

noblesse, il vous semble que toutes ces qualités vous donnent quelque ascendant et comme un droit d'empire naturel sur ceux qui en sont dépourvus? Quand vous reconnaissez que votre voisin est plus noble ou plus savant, ou plus adroit, ou plus riche, ou plus fort, ou plus ancien, ou plus vertueux que vous, vous vous sentez porté naturellement à lui céder le dessus, à le respecter, servir et obéir. Aristote (1. *Polit.*, cap. 5) a dit que ceux qui ont l'esprit massif et matériel, la nature les destine au service de ceux qui ont l'esprit plus subtil et brillant. Platon a dit : καλλίστον το εἶδος ἄξιον τυραννίδος; et un orateur ancien, louant la beauté de Constantin, lui disait : *Te, cum milites vident, admirantur, diligunt, sequuntur oculis, animo tenent, Deo se obsequi putant.* A combien plus forte raison sommes-nous naturellement obligés de nous soumettre à ce grand Roi des rois, qui est de toute éternité, qui est infiniment noble, infiniment puissant, sage, bon, riche et qui est par essence la bonté, la beauté, la sagesse, la noblesse, la puissance iufinie?

Vous ayant fait à son image et ressemblance, il a obligé les oiseaux de l'air, les animaux de la terre, les poissons de la mer, à reconnaître en vous l'empire que cette dignité vous donne sur eux, à vous servir et obéir, et ils le font : car nous voyons qu'un petit garçon commande à un troupeau de bœufs ou de moutons : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, ut præsit volatilibus cœli, et bestiis terræ, et piscibus maris;* à plus forte raison nous devons reconnaître le domaine et la souveraineté que Dieu a sur l'homme qui est son image, et nous y soumettre : *Domuisti equum quem non fecisti et non domas te, qui fecit te: unde bestias tam immanes domare potuisti, numquid eis æquaris viribus corporis? unde te intelligis fortiorem? non corporis virtute sed mentis ratione, imago Dei domat feram, et non domat Deus imaginem suam*, dit saint Augustin (Serm. 4, *de Verbis Ap.*).

2° Quand il dit : *Non domat te, qui fecit te,* il marque le second titre par lequel Dieu est notre souverain, savoir par droit de création. L'ouvrier est naturellement maître de son ouvrage, le père de son enfant, la cause de son effet, le potier de son pot de terre; il n'a pas fait la terre dont il le pétrit, ni l'eau qui l'a détrempée, ni les outils dont il se sert pour le faire : il l'a seulement façonné, et il en peut faire ce qu'il veut, dit saint Paul (Rom. 9, 21). Dieu nous a créés de rien, il nous a donné notre âme, notre corps, tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes.

3° Il nous conserve, nous nourrit, nous soutient, nous empêche de retomber au néant d'où il nous a tirés; nous sommes donc obligés d'être ses serviteurs : *Servus à servando.*

4° Ajoutez à tout ceci qu'il nous a choisis entre toutes les créatures de ce monde pour être son domaine, qu'il veut lui être approprié et référé immédiatement, et sur lequel il désire avoir un empire particulier et en recevoir des hommages volontaires, des soumissions libres et filiales.

Deuxième point. — 1° C'est donc avec beaucoup de raison que Dieu, donnant la loi à son peuple, usait de cette préface : *Ego sum Dominus Deus tuus* : Je suis le Seigneur, j'ai droit de commander.

C'est par plusieurs titres très-justes et très-légitimes qu'il nous peut obliger de rendre nos devoirs à ses commandements, et principalement trois. En premier lieu, il les faut étudier, les apprendre et ruminer. Vous me direz : Qui est-ce qui les ignore? quel est le petit écolier parmi nous qui ne sache : *Un seul Dieu tu adoreras.* Quel est le petit enfant parmi les Israélites qui ne sache ce décalogue : *Je suis le Seigneur ton Dieu?* Oui, il les faut étudier et les apprendre. David était un grand prophète, et il les étudiait, les recherchait, les méditait, il priait Dieu de les lui enseigner.

Vous direz que priant Dieu de les lui enseigner, c'était demander sa grâce pour les garder; il est vrai, mais il demandait encore l'esprit et l'intelligence pour les apprendre : *Da mihi intellectum, et discam justificationes tuas;* il les contemplait attentivement. *Celui qui le fait ainsi est bienheureux*, dit le même Psalmiste; il cherche Dieu de tout son cœur, il est semblable à un arbre fertile, qui porte des fruits en temps et saison, et il aura bénédiction et prospérité en toutes ses œuvres; comme au contraire les pécheurs s'égarent de leur salut, parce qu'ils ne recherchent pas la loi de Dieu qui les peut justifier. S'il est besoin d'étudier les règles de grammaire et de rhétorique pour apprendre à bien parler, n'est-il pas besoin d'étudier la loi de Dieu et son Evangile pour apprendre à bien vivre, dit saint Augustin? Et saint Ambroise nous fait considérer qu'au livre de l'*Ecclésiaste*, le Saint-Esprit ne dit pas seulement : *Mandata ejus serva*, mais *observa*, qu'il les faut remarquer et éplucher.

Car le décalogue donné à Moïse ne défend pas bien expressément plusieurs péchés qui nous rendent très-criminels et punissables devant Dieu. Vous ne trouvez pas que la superbe, l'avarice, la fornication, la gourmandise, l'ivrognerie y soient défendues explicitement; il en faut donc peser, examiner, considérer toutes les paroles, demander au Saint-Esprit la lumière pour en trouver le sens, l'intelligence et l'intention de Dieu.

Et puis, ces commandements du décalogue sont donnés aux hommes en tant qu'hommes, et comme tels imprimés naturellement en l'esprit des plus grossiers; mais Dieu donna plusieurs autres commandements aux juifs, en tant que juifs; ce qui fait dire à saint Paul (Galat. 5, 3), que *celui qui se faisait juif, recevant la circoncision, s'obligeait à garder toute la loi de Moïse;* et pour la bien apprendre, les Israélites, au temps du prophète Esdras (Esdr. 9, 3), en faisaient la lecture quatre fois par jour; et du temps de saint Paul chaque samedi. Ainsi le Fils de Dieu a donné des commandements aux chrétiens, en tant que chrétiens; ce qui fait que le même Apôtre dit aux fidèles : *Ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile, auront des peines éternelles.* Les chrétiens sont obligés de tendre à la perfection, puisque le Sauveur leur dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste;* et saint Paul dit : *Nihil ad perfectum adducit lex.* Il faut être curieux d'apprendre ces commandements évangéliques, lire les livres qui en traitent, assister aux prédications qui les enseignent, demander à Dieu la grâce de les entendre. Or, on ne les apprend pas seulement, ni

principalement pour les savoir, mais pour les garder et mettre en pratique : *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis;* notez, *nimis, nimis.*

2° C'est une merveille de voir l'affection que Dieu a toujours eue pour ses divins commandements, avec quelle ardeur et instance il en a recommandé la mémoire et l'observance à son peuple. Lui-même les écrivit de son doigt sur deux tables de pierre : ce que nous ne lisons point qu'il ait fait d'aucune autre chose, afin que nous ne dédaignions pas de graver en notre cœur ce qu'il a daigné écrire de sa propre main. Secondement, il fait faire un tabernacle, et là dedans une arche de bois incorruptible, toute couverte de fin or, pour y loger ces tables. En troisième lieu, il commande que le roi de son peuple écrive lui-même et de sa propre main ces cinq commandements. En quatrième lieu, il commande au peuple, qu'ayant passé le Jourdain et entrant en la terre de promesse, on mît de grosses pierres au rivage, sur lesquelles seraient écrits ces commandements (Deut. 27, 2), afin que tous fussent assurés que s'ils ne les gardaient, ils ne jouiraient pas longtemps de cette heureuse terre qu'ils avaient conquises par la conduite et bénédiction de Dieu ; et parce qu'ils ne pouvaient pas être toujours là pour les lire en tout temps, il leur commande de les écrire à l'entrée et sur toutes les portes des maisons, de les imprimer bien avant en leur esprit et au cœur de leurs enfants. Voici ses paroles : *Erunt verba hæc quæ ego præcipio tibi, in corde tuo, narrabis ea filiis tuis, meditaberis sedens in domo tua, et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens, scribesque ea in limine et ostii et domus tuæ* (Deut. 6, 6, 7, 9). Ces commandements que je vous fais seront en votre cœur : vous les enseignerez à vos enfants, vous les méditerez en la ville et aux champs, le jour et la nuit, vous les écrirez sur les portes de votre maison.

Et parce que l'amorce du cœur humain est le profit et la récompense, il fait des promesses si avantageuses à ceux qui les garderont qu'elles seraient incroyables si un autre que lui les faisait. *Si vous gardez mes commandements*, dit-il (Levit. 26, 5), *je vous enverrai la pluie en temps et saison, la terre sera très-fertile et les arbres chargés de fruits. Il y aura si grande abondance de biens, qu'à peine aurez-vous le temps de les recueillir. Les moissons seront si longues, qu'elles ne seront pas si tôt achevées qu'il faudra commencer les vendanges, et les vendanges dureront si longtemps, qu'elles occuperont le temps des semences.*

Notez que c'était aux juifs qu'il faisait ces grandes promesses, aux juifs, qu'il avait coutume de récompenser par des biens terrestres, quand ils gardaient ses commandements, et de châtier par des punitions temporelles quand ils les transgressaient, parce qu'ils étaient matériels, grossiers et terrestres; mais aux chrétiens, il promet les biens spirituels et célestes, des récompenses éternelles si grandes, si charmantes, si excellentes, que ces félicités qu'il promettait aux juifs, et qui nous semblent si admirables, n'en sont que des ombres et figures, c'est-à-dire que, comme votre corps est incomparablement plus que votre ombre, ainsi les biens

que vous devez espérer, si vous gardez les commandements de Dieu, sont plus grands sans comparaison et plus souhaitables que toutes ces prospérités qu'il envoyait aux juifs vertueux.

3° Aussi nous devons garder ses divins commandements, non par un esprit mercenaire, mais par un amour filial : *Non timore pœnæ sed amore justitiæ;* comme saint Augustin dit si souvent : Non comme des esclaves et forçats de galère, mais comme des enfants.

Quand les Israélites allaient tous les ans au temple, ils chantaient par les chemins le psaume cent dix-huit, qui ne parle que des commandements de Dieu, afin de nous faire savoir que, pour nous acheminer au ciel, il les faut nécessairement garder ; et ils le disaient en chantant, pour montrer qu'il les faut garder joyeusement, de bon cœur et de grande affection[1]. C'est ce que faisait David, disant si souvent : *J'ai aimé votre loi, j'ai chéri vos commandements; ils font le tressaillement de mon cœur ; je les ai aimés plus que des millions d'or et d'argent, plus que les topazes et autres pierres précieuses, plus que toutes les richesses du monde; ils me sont plus doux que le miel : je prends plus de plaisir à les garder qu'un conquérant à se charger de dépouilles.*

Pour connaître évidemment comme ces divins commandements sont plus que très-raisonnables, très-justes et très-aimables, faisons deux suppositions. Supposons qu'étant ici tous assemblés comme nous sommes, le bon Dieu nous dise : Quelques-uns trouvent que j'ai fait trop de commandements, et qu'il y en a qui sont trop rudes et incommodes; je permets à chacun de vous d'en abroger un ou deux, tels que vous voudrez : personne n'en pourrait abroger un seul, sans avoir contre soi dix mille bons esprits qui le contrediraient.

Par exemple, lequel voudriez-vous abroger? le premier? je m'y opposerais et tous ceux qui ont quelque goutte de bon sang dans les veines. Voudriez-vous que je fusse dispensé d'aimer Dieu? Certes, voilà une belle dispense : le plus grand honneur, le plus grand bonheur qui me puisse arriver, c'est de l'aimer, et je me sens obligé de lui dire avec saint Augustin sur ce premier commandement : *Quid mihi es, quid tibi sum ego, ut amari te jubeas à me et nisi faciam mineris ingentes miserias, parvane est ipsa miseria, si non amem te?* Hé! mon Dieu, ne m'êtes-vous pas plus que très-nécessaire? ne vous suis-je pas plus que très-inutile? comment daignez-vous me commander de vous aimer et me menacer de grandes misères si je ne le fais? est-ce une petite misère de ne vous pas aimer?

Voudriez-vous ôter le second et le huitième commandements, permettre les parjures et les faux témoignages? Tous les gens de palais s'y opposeraient ; on ne pourrait exercer la justice, les juges ne pourraient savoir la vérité pour donner le droit à qui il appartient. Voudriez-vous abolir les dimanches? les serviteurs et servantes, les garçons de boutique, les valets des laboureurs, qui sont ravis d'avoir ce pauvre jour de repos, crieraient contre vous comme contre un Arabe et Iroquois. Quant au quatrième comman-

[1] Cantabiles mihi erant justificationes tuæ (Ps. 118, 54).

dement, tous les pères et mères de famille ont beaucoup d'intérêt et de jalousie à ce qu'il soit bien recommandé et soigneusement gardé. Si le cinquième était abrogé, s'il était permis à chacun de tuer, quel est l'homme qui ne serait toujours en crainte et qui pourrait s'assurer de sa vie? Si l'adultère n'était défendu, que deviendraient l'affection et la fidélité conjugale? quel soin aurait-on d'élever des enfants, qu'on ne saurait à qui ils seraient? quelle jalousie, quelle querelle, quels assassinats n'y aurait-il pas dans le monde? Si les septième et dixième commandements ne défendaient le larcin, les paresseux, comme des guêpes, consommeraient le travail des autres; les laborieux perdraient l'affection de travailler pour acquérir des biens qui pourraient être usurpés par des fainéants et voluptueux.

Ou si vous voulez que nous prenions la chose d'un autre biais, supposons qu'il n'y ait en ce monde que deux villes, pas davantage, mais villes peuplées de tous les hommes qui sont sur terre, et qu'en une tous les habitants, tant grands que petits, gardent entièrement et très-exactement tous les commandements de Dieu, et qu'en l'autre, Dieu n'ait point fait de commandements, mais permette à tous de faire impunément tout ce que bon leur semblerait; n'est-il pas vrai que la première ville serait un paradis terrestre, un jardin de délices, un lieu de paix et de tranquillité, une image de l'état d'innocence, un faubourg du ciel empyrée, un avant-goût de la béatitude? il n'y aurait point d'envie, point de médisance, point de querelle, point d'inimitié, point d'injustice, point de crainte, ni de défiance; on ne craindrait point d'être trompé, ni trahi, ni volé; une mère ne se défierait point de la pudicité de ses filles, ni un mari de la fidélité de sa femme, ni un maître de la probité de ses serviteurs, ni un marchand de la bonne foi de son associé. Il ne faudrait point de verroux aux portes, point de serrures aux coffres, point de gardes aux vignes, point de sentinelles que sur les frontières. Comme au contraire, la seconde ville, où personne ne serait obligé de garder les commandements de Dieu, serait une forêt peuplée de voleurs qui s'entrebrigande-raient, un théâtre d'Andabates qui s'entre-égorgeraient, une étable à pourceaux qui se vautreraient dans le bourbier de toute sorte d'ordures.

Troisième point. — 1° N'avons-nous donc pas sujet de remercier Dieu de nous avoir donné des commandements si saints, si justes, si salutaires et si aimables? Ne devons-nous pas nous soumettre avec beaucoup de respect aux ordres de sa souveraineté? les épithètes que son Ecriture leur donne nous le doivent persuader; elle dit que ce sont les paroles de Dieu, et ce nous est une faveur et honneur incomparable, qu'il ait daigné nous parler, nous découvrir ses desseins, nous faire savoir ses volontés, et nous dire: *In vobis proferam spiritum meum.* Il n'a pas fait le même à toute nation. Ces divins commandements sont appelés *justification*, parce qu'ils nous justifient, nous rendent justes devant Dieu quand nous les gardons; ils sont appelés *voies* et *sentiers*, parce qu'il n'est point d'autre chemin pour arriver au ciel que l'observance de

ces commandements; ils sont appelés *jugement*, parce qu'ils nous feront notre procès et nous condamneront si nous les transgressons; ils sont appelés *témoignages*, parce qu'ils nous témoignent et certifient ce que Dieu désire de nous.

2° *Quid tam superbum, quid tam ingratum quàm adversus illius vivere voluntatem à quo ipsum vivere acceperis, ejus præcepta despicere, qui ideo præcipit ut causam habeat remunerandi.* Y a-t-il rien de plus arrogant et de plus ingrat que de vivre contre la volonté de celui qui nous a donné la vie? refuser d'obéir à celui qui ne commande à autre fin que pour avoir sujet de récomperser notre obéissance, disent saint Jérôme et saint Chrysostome.

3° Quand le roi de la terre publie des édits et commande quelque chose, vous ne résistez point, vous ne dites pas : Il m'est impossible d'y obéir; et quand le Roi du ciel publie des ordonnances, vous faites litière de ses divines lois, et néanmoins les empereurs de la terre commandent impérieusement, fièrement, en menaçant : *Tel est notre bon plaisir, sous peine de telle amende.* L'Empereur du ciel commande doucement, débonnairement et comme en flattant : *Audi, populus meus : si audieris me non erit in te Deus recens* : Ecoutez, mon cher peuple, croyez-moi, ne reconnaissez point un Dieu étranger.

Les rois de la terre font souvent des ordonnances difficiles pour leur propre intérêt et avec grande incommodité de leurs sujets, des tailles, des subsides, des gabelles, des quartiers d'hiver, des arrière-bancs; ils punissent ceux qui les transgressent, mais ils ne récompensent pas ceux qui les gardent. Les commandements du Roi des rois sont très-faciles : *Mandata ejus gravia non sunt;* la plupart consistent à ne rien faire, à ne point jurer, ne point dérober, ne point tuer; il n'est rien de si aisé, ils sont à la décharge et utilité de ses sujets, non pour ses intérêts; quel intérêt a-t-il que vous dérobiez ou non? que vous honoriez votre père ou non? mais il y va de votre bien, comme il dit : *Ut benè sit tibi;* car quand vous ne les gardez pas, vous êtes tenaillés des remords de conscience, tourmentés de vos passions, en impatience contre vos gens, en dissension avec vos voisins, en crainte et appréhension des châtiments qui vous sont préparés; et si vous les gardez, Dieu vous promet des récompenses qui sont au delà de toute expression, de toute estime et de toute espérance.

4° Dieu n'en a point promis aux autres créatures, et elles lui obéissent ponctuellement. Il ne dit qu'une fois : *Que la terre produise de l'herbe verdoyante,* et depuis qu'il l'a dit, elle en produit continuellement; il a dit : *Que la lumière se fasse*, elle se fait incessamment, ou en cet hémisphère ou en l'autre; il a mis des bornes à la mer, le sable qui est au rivage, lui défendant de passer outre, elle obéit : *Huc usque venies, et hic confringes fluctus tuos.* L'homme seul, qui a plus d'intérêt et d'obligation d'obéir à Dieu, transgresse ses divines lois. Le bienheureux Louis de Gonzague, avant que d'être religieux, était en la cour du roi d'Espagne. Il entendit un jour le jeune prince qui, étant importuné du vent, lui disait : Tais-toi ! il lui dit fort judicieusement : Monsei-

gneur, Votre Altesse peut bien commander aux hommes, mais non pas aux vents. On peut dire le contraire du bon Dieu à notre grande confusion. Il commande aux vents, aux marées, aux éléments et autres créatures insensibles, et elles lui obéissent : *Venti et mare obediunt ei, præceptum posuit et non præteribit.* Il commande aux hommes qui ont de l'esprit et du jugement, et il n'est pas obéi.

5° Mais ce qui nous doit plus émouvoir, c'est l'exemple admirable de la très parfaite obéissance que notre Sauveur a rendue à la souveraineté de Dieu. Au premier instant de sa conception, son Père éternel lui montra le profond abîme de péché, de misère, de damnation où les hommes étaient tombés par la faute du premier homme ; il lui fit connaître le désir qu'il avait qu'il les en retirât : qu'il les en retirât, dis-je, non de pure autorité, non de puissance absolue, non par un simple commandement, comme quand le roi fait sa première entrée en une de ses villes, à la première requête qu'on lui présente, il ne fait que dire à un de ses gens : Allez dire au geôlier qu'il ouvre les cachots et qu'il congédie tous les prisonniers; qu'il les en retirât, non par des actions honorables, éclatantes et glorieuses, comme Samson et David exterminèrent les géants et autres monstres qui incommodaient le monde, mais en renonçant aux honneurs, plaisirs et contentements qu'il pouvait très-justement et légitimement prétendre par la noblesse de sa personne; qu'il les délivrât par l'effusion de son sang, par une mort très-cruelle, par des souffrances très-ignominieuses et sensibles. Il lui en fait une description et peinture très-naïve, il les lui déchiffre dans son esprit en détail, en particulier et l'une après l'autre; il lui montre tous les soufflets, crachats, coups de poing qu'il recevra chez Anne et chez Caïphe, les coups de fouet, les piqûres d'épines, les coups de marteau qu'il endurera en la flagellation, au couronnement, au crucifiement; les affronts, moqueries, huées, risées et ignominies chez Hérode et chez Pilate, par les rues de Jérusalem et sur le calvaire. Elles sont toutes représentées très-vivement et distinctement en son imagination avec toute leur horreur, amertume, atrocité et circonstances. Voilà une proposition bien étrange et rigoureuse, capable de surprendre une âme toute fraîchement tirée du néant et élevée au trône de la Divinité. Que fait mon adorable Sauveur en cette conjoncture? comment reçoit-il un tel commandement de son Père? quelle réplique lui fait-il, quelle délibération, quelle résolution, quelle disposition prend-il? Qui est-ce qui nous fera l'honneur de nous faire entrer en ce sanctuaire pour y apprendre ce grand secret? A votre avis, quel a été ce grand acte, cet acte héroïque par lequel l'Homme-Dieu a commencé sa vie si sainte et si divine? *Ingrediens mundum;* non après quelque temps qu'il est entré au monde, mais en ce même instant qu'il y entre, quel est le premier usage qu'il a fait de soi, de son être, de ses puissances, de ses lumières, de ses grâces et vertus infuses? Quel a été le premier battement de son cœur, la première production de son esprit, le premier mouvement de sa volonté, la première élévation à Dieu son Père, le premier entretien qu'il a eu avec lui, le premier honneur qu'il lui a rendu, le

premier fruit de cet arbre de vie? Quel a été le premier acte de son obéissance à la volonté de Dieu, acte qui a été le principe, la règle et le premier mobile de toutes ses actions, l'origine de notre bonheur, la ressource de notre salut, la source de notre justice et sainteté originelle, non plus en Adam, mais en Jésus-Christ? Elevons nos esprits et nos pensées pour le bien considérer; mais qui est-ce qui nous le dira? c'est chose trop sérieuse et importante pour nous arrêter à des imaginations ou à des idées et conceptions humaines.

Les sacrés historiens n'en disent rien; mais saint Paul, ce cinquième évangéliste, qui a été enseigné au troisième ciel, parmi les archanges, de la bouche de Jésus même, a écrit la plus docte, la plus belle et la plus longue de ses Epîtres aux Hébreux ses compatriotes; là, après les avoir instruits des excellences et grandeurs de Jésus, de sa filiation naturelle, de son sacerdoce, de son sacrifice, il leur découvre les pensées de cette âme sainte et déifiée à l'entrée en ce monde; il leur déclare le secret de ce cœur divin, disant au chapitre dixième que Jésus entrant au monde s'éleva à Dieu son Père, et lui dit : *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi, etc. :* Mon Père, vous désirez que je serve de victime à votre justice pour les hommes, que je sois sacrifié pour l'expiation de leurs fautes, que je me rende caution et responsable de leurs crimes, que je sois pour eux l'objet de votre indignation et vengeance; tous les autres sacrifices qu'on vous a offerts jusqu'à présent, et qu'on pourrait vous persuader, sont trop indignes de vous; tous les autres remèdes, quoique très-puissants, sont très-faibles et inefficaces pour surmonter un si grand mal. Je le veux, mon Père, j'en suis très-content, j'acquiesce et me soumets de bon cœur à votre sainte volonté; j'adore et accepte très-volontiers les ordres de votre souveraineté et les arrêts de votre justice. C'est trop peu, c'est trop peu ce que vous demandez : joignez, si vous le trouvez bon, une infinité d'autres tourments à ceux que vous me représentez, je les embrasserai, je les subirai, je les dévorerai de grande affection, pourvu que j'aie le bonheur de vous contenter et de remettre en vos bonnes grâces ces pauvres disgraciés. Quelle admirable obéissance!

Il renonce volontairement à la gloire, aux honneurs, grandeurs, délices, repos, contentements, richesses et splendeur qui étaient convenables à l'excellence de sa majesté, à la dignité de son état, à la sainteté de sa vie, à la divinité de sa personne. Quel renoncement! quel dénûment! quel abaissement, de fouler aux pieds, s'il faut ainsi dire, une naissance et une extraction divine! de Dieu devenir rien, ou au moins, d'un état auquel on devrait rendre des honneurs infinis, tomber au centre de l'humiliation, de la bassesse et du néant; du plus honoré des hommes qu'il devait être, se rendre le plus vil et abject, être exposé trente-trois ans à toutes les afflictions, disgrâces, misères, incommodités et persécutions dont notre vie est tributaire? être substitué à la place des animaux! Nous tenons à déshonneur d'être employés à une charge qu'un homme de néant a exercée devant nous, et Jésus est bien content d'être subrogé à la place des moutons, boucs et taureaux,

pour être immolé comme eux d'une façon très-cruelle et sanglante. Il prend cette résolution au même instant qu'il entre au monde : *Ingrediens mundum;* avant qu'il ait tant soit peu goûté les douceurs de cette vie, non-seulement de la vie humaine, mais encore de la vie divine, c'est-à-dire de la gloire de son corps et des délices, contentements et autres apanages qui en dérivent; au moins ils en ont joui quelques années, quelques mois et quelques jours avant que s'en priver!

Mais avec quelle disposition accepte-t-il ce décret de la souveraineté divine! avec quelle tendresse, ardeur, vigueur, force d'esprit! vous diriez que son cœur saute d'aise : *Deus meus volui, Deus meus volui.* Il est au premier moment de sa vie, il commence seulement de le vouloir, et il dit : *Volui;* si je l'avais voulu cinquante ans, je ne le voudrais pas davantage. Commençons vite, je le désire aussi ardemment, j'en suis aussi pressé que si je le désirais de longtemps : *Deus meus volui, et legem tuam in medio cordis mei;* ce désir que j'ai d'obéir à votre commandement est au milieu de mes entrailles, il me le faudrait arracher qui me le voudrait ôter. Il ne dit pas *posui,* ni un autre verbe, pour en comprendre plusieurs; comme s'il disait : Je l'ai imprimé, gravé, buriné et incorporé au centre, au plus profond, au plus vif, tendre et sensible de mon cœur. C'est signe que la souveraineté de Dieu mérite d'être bien honorée, puisque son Fils l'a voulu honorer à si grands frais par un acte d'obéissance si excellente et héroïque, par l'effusion de son sang et par une mort très-cruelle et ignominieuse. *Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix*, dit saint Paul : il a mieux aimé perdre la vie, que de manquer à l'obéissance : *Ne perderet obedientiam perdidit vitam,* dit saint Bernard; et comme il nous a rachetés par son obéissance aux commandements de son Père, il nous veut appliquer les fruits de la rédemption par notre obéissance à ses commandements : *Factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ.*

Disons-lui donc avec saint Augustin : *Jube quod vis, da quod jubes :* Vous pouvez commander tout ce que bon vous semble : *Dominus es, quod bonum est in oculis tuis faciam :* Vous ne pouvez rien commander qui ne soit plus que très-juste : car vous êtes un juge très-équitable : *Elohim;* vous ne commandez rien qui ne soit doux, utile et facile, car vous êtes Père; votre joug est suave et votre charge légère : *Da quod jubes.* Il y a beaucoup de répugnance en notre nature corrompue, beaucoup d'opposition à l'observance de vos divines lois, mais vous êtes tout-puissant pour la vaincre par votre grâce : le cœur du roi est en votre main pour en faire tout ce qu'il vous plaît, à plus forte raison le cœur du peuple. Vous promettiez par vos prophètes que vous écririez vos commandements en nos cœurs; ils sont aussi durs que des pierres, mais vous les écrivîtes en des tables de pierre; gravez-les, s'il vous plaît, au centre de notre cœur, afin que vous soyez un juge qui, ne trouvant aucune transgression en nous pour la punir, vous ayez sujet de couronner nos mérites, qui sont vos dons, en l'éternité bienheureuse. *Amen.*

SERMON XIX.

DE LA TOUTE-PUISSANCE DE DIEU.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est tout-puissant. (HEBR. 11, 6.)

La souveraineté que Dieu a sur nous par tant de titres très-légitimes et irréprochables, est un puissant motif qui nous oblige à lui rendre nos hommages par nos humbles soumissions et par une parfaite obéissance à ses commandements; mais ce motif se rend bien plus pressant si nous ajoutons la considération de sa puissance infinie, qui peut faire de grands biens à ceux qui gardent ses commandements, et de grands maux à ceux qui les méprisent et transgressent. Nous pouvons faire trois réflexions sur cette puissance divine : 1° considérer ses qualités, 2° ses effets envers nous, 3° nos devoirs envers elle. C'est à cette perfection divine que vous attribuez les grandes merveilles qui ont été opérées en vous, ô sainte Vierge ! *Fecit mihi magna qui potens est*, et cela avec beaucoup de raison. Il ne fallait rien moins qu'une puissance infinie pour vous faire mère de Dieu , pour joindre la fécondité à la virginité , et pour vous combler des autres grandeurs que nous honorons tous les jours , nous prosternant à vos pieds et vous saluant avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Sermo complectitur tres proprietates potentiæ divinæ, tres effectus, tria jura in nobis.

I. PUNCTUM. — Potentia divina est : 1° Independens , 2° Infatigabilis , 3° Invincibilis.

II. PUNCTUM. — Ejus effectus pro nobis : 1° Creatio , 2° Conservatio , 3° Incarnatio.

III. PUNCTUM. — Tria debita à nobis : 1° Timorem , 2° Confidentiam , 3° Submissionem.

PREMIER POINT. — 1° La première perfection absolue que les saints Apôtres reconnaissent et adorent en l'être de Dieu et qu'ils nous font protester en leur Symbole , c'est la toute-puissance infinie : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant.* Cette divine perfection , selon notre petite façon d'entendre , est douée d'un nombre infini de très-rares et très-admirables propriétés ; mais pour ne pas entreprendre l'impossible , je me contenterai d'en considérer trois : savoir : qu'elle est indépendante, infatigable et invincible , dit saint Paul à Timothée. (1. Tim. 6. 15).

Solus potens. Cet éloge ne se peut donner qu'à Dieu seul, privativement à tout autre ; quand la créature est toute seule il n'est rien de si faible. Les plus grands et puissants monarques ne peuvent rien sans assistance. Si le roi veut faire la guerre et vaincre ses ennemis, il a besoin de soldats; s'il veut administrer la justice, il a besoin d'officiers; s'il veut entretenir le lustre et l'éclat de sa cour, il a besoin de nos tailles ; et le Fils de Dieu dit à chacun de nous : Vous ne pouvez rien faire sans moi ; il ne dit pas : Vous pouvez fort peu, mais vous ne pouvez rien du tout sans moi ; au lieu

que lui peut tout sans assistance, il ne relève de personne, il n'emprunte rien hors de soi, il n'a pas besoin de ses créatures, il peut faire par lui-même tout ce qu'il fait par les causes secondes, et il le pourrait faire lui seul aussi aisément que par leur entremise. Le saint prophète Moïse, décrivant la création du monde, n'a point fait mention de la production des anges; de peur qu'on ne pensât, dit saint Augustin, que les esprits angéliques avaient aidé le Créateur à faire éclore du néant quelque créature que ce soit; que s'il se sert quelquefois d'instruments ou de serviteurs pour l'accomplissement de ses desseins, c'est par affluence de bonté, non par indigence de secours.

De là vient que, ordinairement, pour l'exécution de ses grandes œuvres, il se sert d'instruments faibles, inhabiles, disproportionnés à l'effet; il défit Holopherne et son armée par la main et par les avis d'une femme : *Erit memoriale nominis tui cùm manus fœminæ dejecerit eum* (Judith. 9, 15). Il dompta par des moucherons un des plus grands rois et des plus florissants royaumes qui aient jamais été : Pharaon et l'Egypte; et les Egyptiens qui n'avaient pas reconnu la toute-puissance de Dieu ès grands fléaux qu'ils avaient ressentis, la reconnurent en celui-ci : *Digitus Dei hîc est.* Il guérit le peuple d'Israël de la morsure des serpents par la vue du serpent d'airain : la vue d'un serpent leur devait faire horreur, et on dit que la vue de l'airain est mortelle naturellement à ceux qui ont été mordus du serpent. Il rendit la vue à un aveugle-né par un collyre qui serait capable d'aveugler le plus clairvoyant, c'est-à-dire par un peu de boue. Quand il veut donner la victoire à un conquérant sur ses ennemis, ce lui est tout un, qu'il n'ait qu'une petite poignée de gens ou qu'il ait une armée de cent mille soldats : *Non est ulla distantia apud te utrum in pluribus, an in paucis auxilieris*, disait le roi de Judée, Asa (Paralip. 14, 11), voulant donner la bataille à Zara, roi d'Ethiopie, qui avait quatre cent mille soldats de plus que lui en son armée.

Ceci nous doit tenir dans le rabais. Gardez-vous bien de vous enfler pour quelque vertu que vous pratiquez; gardez-vous de croire, qu'eu égard à vos bonnes œuvres, Dieu vous épargnera et vous laissera impuni, si vous êtes si hardi que de l'offenser mortellement; il n'a pas besoin de vous ni de votre service. Il vous commande de penser et de dire que vous êtes serviteur inutile; il vous fait plus d'honneur qu'il ne vous appartient, de vous prendre pour coadjuteur ès œuvres qu'il pourrait faire tout seul ou par l'entremise de plusieurs autres : *Christi adjutores sumus.* Si vous ne gagniez les âmes des pécheurs qui se convertissent, il les convertirait par d'autres voies; mais si vous ne commettiez pas les péchés que vous commettez, il ne les commettrait pas par d'autres,

2° La seconde propriété de la puissance de Dieu, c'est qu'elle est infatigable, inépuisable, infinie. Au langage de son Ecriture, dire et faire sont une même chose quant à lui, une parole et une œuvre sont synonymes : *Verbum hoc dabar pro hac re*, parce qu'il lui est aussi aisé de faire qu'il nous est facile de parler et beaucoup plus. Il fait tout par sa volonté : *Omnia quæcumque voluit fecit, Deus cujus natura bonitas*, *cujus voluntas potentia* (S. Léon); il n'est

rien de si incapable de lassitude que la volonté. Notre langue se peut lasser de parler, nos yeux de regarder, notre entendement de contempler, la volonté ne se peut lasser de vouloir, elle peut vouloir cent mille choses en un moment, mais la nôtre n'est pas puissante ; celle de Dieu fait tout ce qu'elle veut, et pour faire elle n'a qu'à vouloir ; Dieu pourrait faire en un moment, par un seul acte de sa volonté, cent mille mondes beaucoup plus grands, plus spacieux, plus peuplés que celui-ci ; il en pourrait faire autant de millions qu'il y a d'atomes en l'air, de feuilles d'arbre ès forêts, de brins d'herbe et de bestioles sur la terre ; et après qu'il les aurait créés, son pouvoir n'en serait pas diminué, ni ses forces épuisées, non plus que les eaux de la mer, et beaucoup moins quand vous en ôteriez une goutte d'eau : *Multum enim valere tibi soli superest semper*, lui dit le Sage (Sap. 11, 22), puis il ajoute : *Et virtuti brachii tui quis resistet?* Qui est-ce qui résistera à la force de votre bras? parce que cette puissance divine n'est pas seulement invincible, mais toujours victorieuse; elle dompte glorieusement tout ce qui s'y oppose à ses desseins, elle se joue de ce qui semble plus terrible et redoutable en ce monde.

3° Comment est-ce que cette puissance de Dieu pourrait être vaincue, vu qu'elle rend invincibles tous ceux qui s'approchent de lui? *Mon Dieu*, disait le saint homme Job, *mettez-moi auprès de vous, et vienne combattre contre moi qui pourra!* Et le Prophète-Roi : *Je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi. Le Seigneur est protecteur de ma vie, qu'est-ce qui me fera trembler? Quand j'aurais des armées entières contre moi, mon cœur ne craindra point;* pourtant que peut craindre celui qui met son espérance en Dieu? et il ajoute : *Si exurgat adversum me prælium, in hoc sperabo?* Que peut redouter celui qui ne craint pas même sa faiblesse, celui qui est d'autant plus fort qu'il est plus faible, qui se glorifie en ses infirmités, parce que la puissance de Dieu s'y augmente et se fait paraître avec plus d'éclat? C'est saint Paul qui parle ainsi de la faiblesse et de la puissance de Dieu : *Cùm infirmor tunc potens sum, dixit mihi : sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur, græcè* δύναμίς μου, *potentia mea per infirmitatem perficitur. Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, inhabitet in me virtus Christi* (2. Cor. 12, 9).

Deuxième point. — 1° Voyons maintenant les effets de cette divine puissance ; elle nous a créés et donné l'être, c'est-à-dire que Dieu a daigné, si on peut ainsi parler, enfoncer son bras tout-puissant jusqu'au profond abîme du néant pour nous en retirer. Ce qui est un effet de plus grande puissance, que si d'un ciron on faisait un monarque, ou d'un moucheron un archange; car, entre un ciron et un monarque, entre un moucheron et un archange il y a quelque proportion, ils sont en même catégorie, sous un même genre, ils ont des qualités communes et univoques. Entre le néant et la plus chétive créature il n'y a point de rapport, ni d'analogie, ni de ressemblance, il y a une distance infinie, et la puissance de Dieu a traité cette distance pour nous relever de ce gouffre et nous

donner l'être, non un être tel quel, mais très-noble et très-excellent. Qu'avions-nous plus mérité devant Dieu, plus qu'un ver de terre, une chenille, une araignée, qu'il a daigné nous donner un être plus excellent qu'à ces bestioles, et il nous le conserve par sa puissance.

2° Quand un peintre a fait une image, un tailleur une robe, un architecte une maison, après que ces ouvrages sont achevés ils n'ont plus besoin de leur ouvrier; ils durent des années entières, encore que l'ouvrier soit mort ou fort éloigné. Mais la créature dépend si nécessairement de la continuelle et actuelle causalité du Créateur, que s'il suspendait tant soit peu son influence, elle retomberait sur-le-champ au néant d'où elle a été tirée : *Portans omnia verbo virtutis suæ.* Elle ne relève pas seulement du Créateur, en la production et conservation de son être, mais en ses opérations pour bons yeux ou bonne ouïe, bonne santé que vous ayez; si Dieu ne concourait à vos actions, vous ne verriez rien, non plus qu'un aveugle; vous n'entendriez non plus qu'un sourd; vous ne parleriez non plus qu'un muet; vous seriez paralytique de tous vos membres, vous ne pourriez porter les morceaux en votre bouche, ni mouvoir tant soit peu le petit doigt; et si les créatures vous rendent quelque service, c'est Dieu qui les conserve par sa puissance et les applique à leurs actions pour l'amour de vous. Que feriez-vous, que deviendriez-vous, si vous n'aviez point d'air pour respirer, point d'eau ni autre liqueur pour boire, point de pain ni autre viande pour manger? c'est Dieu qui les produit continuellement pour votre usage : car la conservation est une continuelle production.

3° Mais ce en quoi Dieu a exercé et témoigné plus admirablement sa toute-puissance, ç'a été en l'incarnation : *Fecit potentiam in brachio suo.* Supposons qu'il y ait un trône infiniment élevé de la terre au ciel et au delà, et un roi assis en ce trône : il faudrait un nombre infini de degrés pour y monter, et par conséquent on n'y pourrait jamais arriver : car il faudrait un temps infini pour trajeter ce nombre infini de degrés, et un temps infini ne finit jamais. Mais si quelqu'un portait un homme en fort peu de temps jusques à ce trône et auprès du roi, on dirait qu'il a un bras tout-puissant et une force infinie; c'est ce que Dieu a fait au mystère de l'incarnation. Il est une infinité de fois infiniment élevé au-dessus de tout être créé, et il a élevé en un moment la sainte humanité de Jésus jusqu'à son trône et à sa dextre. Saint Léon, parlant de cette sainte humanité, dit : *Æterni Patris recepta consessu, illius gloriæ sociatur in throno cujus naturæ copulatur in filio.* Et derechef : *Ut non dubiâ fide, sed certissimâ scientiâ teneatur illam naturam in Patris consedere throno quæ jacuerat in sepulcro :* La sainte humanité étant assise à la dextre du Père, est associée au trône de sa gloire comme elle est unie à sa nature par l'entremise du Verbe, et il ne faut point douter, mais être assuré de science certaine que le corps déifié de Jésus, qui a été dans le sépulcre, est assis au trône du Père. Et saint Bernard dit : *Quo descendit quò inferius non decuit, ascendit quò excelsius non potuit;* et derechef : *Ipsam carnem in quâ passus et mortuus est ressus-*

citatam erexit usque ad dexteram Patris (Serm. 18 *ex parvis et variis*).

L'Ecriture sainte nous enseigne que si nous avons tant soit peu de jugement et de prudence chrétienne, nous devons avoir trois dispositions envers cette puissance divine : crainte, confiance, soumission; nous la devons craindre souverainement, uniquement, filialement : *Potens et metuendus nimis :* Dieu est puissant et terrible au dernier point. *Si le lion rugit, qui ne tremblera*, dit le Prophète? Et le Sage nous avertit que la colère d'un roi justement irrité est pour le moins autant à craindre que le rugissement du lion; combien plus la colère du Roi des rois, la colère du Roi tout-puissant, auquel personne ne peut résister.

Troisième point. — 1° Le roi ne peut pas toujours se venger de tous ceux qui l'ont offensé, ou parce qu'ils sont en trop grand nombre, et il craint la rébellion : *Timet timentes, metus in auctorem redit, multis terribilis caveto multos*, ou parce qu'il perdrait un trop grand nombre de ses sujets, ou parce qu'il ne peut faire cette exécution par lui-même, elle lui serait trop laborieuse; et s'il en donne la commission à quelqu'un, il n'est pas toujours obéi. S'il mande à un gouverneur de province : Faites prisonnier un tel; on l'avertit secrètement de gagner au pied, et on dit au roi qu'on ne l'a pas trouvé. Mais Dieu peut aisément punir tous ses ennemis, et il le fera infailliblement : *Omnes peccatores disperdet : inimici tui peribunt;* il ne redoute la révolte, ni la perte d'aucune de ses créatures, parce qu'il n'a besoin de personne pour exercer une effroyable vengeance, et rendre une créature très-misérable, il n'a pas besoin d'agir, mais il suffit qu'il cesse d'agir.

Le roi de la terre n'a pouvoir que sur le corps, le Roi du ciel exerce sa puissance et sur l'âme et sur le corps; c'est ce que le Sauveur nous fait considérer : *Ne craignez pas*, dit-il, *ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme, craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps en la gehenne de l'enfer* (Matth. 10, 28). *Nolite timere;* non, ne craignez point la créature quelle qu'elle soit; pour ardente et enragée que soit la mauvaise volonté qu'elle a contre vous, elle ne vous fera point de mal, si elle n'en a le pouvoir, et elle n'en peut avoir si Dieu ne le lui donne : *Il n'est point de puissance qui ne vienne de Dieu,* dit saint Paul; et nous pouvons dire à toutes les créatures, ce que notre Sauveur disait à Pilate : *Vous n'auriez point de puissance en moi, si elle ne vous était donnée d'en haut.* Ecoutez saint Augustin[1] : *Fera sævit, Deum time. Serpens insidiatur, Deum time, homo te odit, Deum time; diabolus te impugnat, Deum time : tota enim creatura sub illo est, quem juberis timere, cupiditatem nocendi potest homo habere propriam : potestatem autem si ille non dat, non habet;* Une bête sauvage vous rencontre-t-elle? craignez Dieu; un serpent est-il sur le point de vous piquer? craignez Dieu; un homme vous porte-t-il haine? craignez Dieu; le diable vous déclare-t-il la guerre? craignez Dieu : toutes les créatures sont sous la conduite de celui

[1] S. Aug., *Concione 2, in Psal. 32, quarta columna post initium.*

que vous devez craindre; l'homme peut bien avoir de lui-même la volonté de vous nuire, mais il ne le fera jamais s'il n'en a le pouvoir, et c'est à Dieu de le lui donner.

2° Craignez-le, non comme les forçats craignent leur comite, non comme les esclaves craignent leur maître, mais comme les bons enfants craignent leurs pères; ils craignent de se débaucher, de peur de lui déplaire; ils craignent de lui déplaire, parce qu'ils l'aiment et honorent; ils sont ravis quand il a grand pouvoir, parce qu'ils en sont redoutés et vivent en plus grande assurance; ils ont envers lui une crainte respectueuse et pleine de confiance. Si vous êtes en état de grâce, n'avez-vous pas grand sujet de joie et de consolation quand vous dites le commencement de vos prières : *Notre Père, qui êtes ès cieux; Je crois en Dieu le Père tout-puissant;* il a le vouloir et le pouvoir de vous faire du bien, il le fera donc infailliblement : il en a le vouloir puisqu'il est votre Père, il en a le pouvoir puisqu'il est tout-puissant.

Un grand théologien [1], qui brillait au douzième siècle, dit avec raison : Si Dieu nous avait donné une grande force naturelle comme aux anges, il ne nous aurait pas pour cela créés tout-puissants; mais quand il devient notre force par la grâce, nous devenons tout-puissants; car il dit que toutes choses sont possibles à celui qui croit en lui; et saint Paul ose dire qu'il peut tout en celui qui le fortifie. Si le roi prenait en sa protection et sauvegarde particulière tous les villageois ou roturiers, faibles et oppressés, non les nobles et gentilshommes, ce serait un bonheur à un homme faible et oppressé d'être villageois ou roturier, puisque le roi prendrait en main la défense de sa cause et le protégerait par la souveraineté de son pouvoir. Tant s'en faut que notre faiblesse nous doive décourager et nous soit nuisible et dommageable, si nous la reconnaissons avec humilité, et la remontrons à Dieu avec confiance, qu'au contraire elle nous est avantageuse, nous donnant sujet de mériter par l'humble sentiment que nous avons de nous, et donnant sujet au bon Dieu de nous armer de sa puissance, qui se plaît à secourir les humbles.

Les rois de la terre ne protégent pas tous les oppressés, parce que cette œuvre de charité royale leur coûte; il faut envoyer des archers, des soldats et quelquefois des armées pour dompter un grand qui opprime les faibles; mais Dieu n'a besoin de personne pour l'exécution de ses volontés. Pendant les dernières guerres des années passées, un général de l'empereur, nommé Galas, vint en Bourgogne avec une grosse armée qui semblait devoir inonder la France : le roi étant occupé en Picardie, ceux de Beaune se voyant à la veille d'être assiégés et ravagés, tremblaient; une dévote carmélite, nommée sœur Marguerite du Saint-Sacrement, leur disait toujours : *Ne craignez point, vous n'aurez point de mal,* parce que le Fils de Dieu qui lui apparaissait souvent en forme d'enfant, lui avait fait voir qu'il défaisait cette armée avec une paille de sa crèche. En effet, on ne saurait dire ce que devint cette grosse armée, elle ne put prendre pas même une petite villette nommée Saint-Jean-de-Losne : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

[1] Alger. de Sacramen., lib. 1, c. 2.

3° Le troisième devoir que nous sommes obligés de rendre à la puissance de Dieu, c'est une grande soumission; saint Pierre nous l'enseigne, disant : *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu.* Les théologiens reconnaissent en toutes les créatures une heureuse disposition qui a quelque rapport et convenance à la toute-puissance du Créateur, ils l'appellent *puissance obédientielle*, qui n'est autre chose qu'une souplesse et soumission en la créature, une capacité de recevoir toutes les opérations du Créateur qui y peut faire, défaire, ôter, ajouter, changer, altérer tout ce que bon lui semble; cette soumission est naturelle à toutes les créatures, mais elle nous doit être volontaire, pour accepter et agréer tout ce que la puissance de Dieu voudra faire en nous et de nous. C'est en cette disposition qu'était le saint homme Job, en la perte de tous ses biens, quand il disait : *Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ôtés, il en est arrivé comme il lui a plu, son saint Nom soit béni.* C'est en cette disposition qu'était le pauvre Hélie : quand on lui dit, de la part de Dieu, que ses deux enfants seraient tués en l'armée, que la plus grande partie de ses parents ne vivraient pas longtemps, qu'il tomberait en d'autres grandes afflictions, il répondit : *Le bon Dieu est maître, qu'il fasse ce que bon lui semble* (1. Reg. 3, 18).

En cette disposition était notre Sauveur au jardin, quand il dit à son Père : *Que votre volonté soit faite et non la mienne.* C'est en cette disposition que nous devons être quand nous faisons cette prière par son commandement : *Votre volonté soit faite en la terre comme au ciel;* c'est en cette disposition que doivent être ceux qui désirent que Dieu les élève quelque jour à la compagnie des âmes bienheureuses, car saint Pierre nous a dit : *Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, et il vous exaltera. Amen.*

SERMON XX.

DE LA PROVIDENCE DE DIEU.

Fide intelligimus aptata esse sæcula verbo Dei.

Par la foi nous savons que les siècles ont été faits par la parole de Dieu. (HEBR. 11, 3.)

L'APÔTRE saint Paul, en ce texte sacré, ne dit pas simplement que Dieu a produit les créatures par sa parole, qu'il les a façonnées et rangées en bon ordre, c'est-à-dire qu'il ne s'est pas contenté de tirer ce monde du néant par sa puissance infinie, mais qu'il se conduit et gouverne par une sagesse admirable et providence incompréhensible. C'est la perfection que nous devons considérer et adorer en la majesté divine; pour en traiter fructueusement, je divise ce discours en trois points. Premièrement, nous apprendrons ce que la foi nous enseigne de la providence de Dieu; secondement, nous répondrons aux objections que les impies proposent quelquefois contre cette providence divine; en troisième lieu, nous verrons les devoirs que nous sommes obligés de lui

rendre. S'il est vrai ce que dit l'Eglise, comme il est plus que très-assuré, que Dieu ne se trompe jamais en sa providence, nous devons conclure qu'il vous a reconnue adroite, prudente, intelligente au dernier point, ô sainte et bienheureuse Vierge! puisqu'il vous a choisie pour vous associer à sa providence surnaturelle. En la providence naturelle les anges sont gardiens des hommes, en la surnaturelle, vous avez été gardienne du Roi des anges; en celle-là le Créateur conduit et gouverne les créatures; en celle-ci, vous avez eu la conduite du Créateur, même vous l'avez porté, nourri et élevé en votre sein virginal, que nous bénissons en vous saluant: *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Absurditas negantium Providentiam. Sermo complectitur tres veritates de Providentiâ : tres objectiones contra eam, tria debita erga illam.

I. Punctum. — Tres veritates de providentiâ Dei : 1º Omnis creatura in suo esse et operatione pendet à Deo ; 2º Quidquid fit in hoc mundo præter peccatum, est ex voluntate Dei; 3º Deus sapienter permittit peccatum.

II. Punctum. — Tres objectiones impiorum contra Providentiam refutantur : 1º Videtur indignum Deo providere vilibus creaturis : 2º Multæ creaturæ videntur inutiles et nocivæ; 3º Cur Providentia permittit bonos affligi.

III. Punctum. — Providentiæ divinæ debemus : 1º Honorem, 2º Timorem, 3º Confidentiam.

Exorde. — Celui qui reconnaît en ce monde une divinité, et qui, en la divinité, ne reconnaît point de providence, ou qui, en la providence, pense connaître quelque manquement, commet une erreur, erreur extrêmement grossière, impertinente, impie, injurieuse à Dieu, et pour dire tout, en un mot, il est pire qu'un athée. Si vous dites que je n'ai jamais été au monde, dit Plutarque, vous prononcez un mensonge, vous me faites tort; mais vous me faites bien plus de tort et un déplaisir incomparablement plus grand, si vous dites que j'ai été au monde et que j'ai été méchant, cruel, vicieux, négligent de ma famille. Ainsi si vous dites qu'il n'y a point de Dieu, vous prononcez un horrible blasphème; mais vous lui êtes bien plus injurieux et impie si, confessant qu'il y a un Dieu, vous osez dire qu'il est négligent de son ouvrage, cruel vers sa créature, et qu'ayant fait le monde, il l'a abandonné, et en a fait un jouet de la fortune.

On dit que le grand Alexandre, étant arrivé à l'âge de trente-deux ans, et ayant acquis à sa couronne grande quantité de provinces, se mettait en peine, et disait : En quoi est-ce que j'emploierai le temps quand j'aurai conquis tout le monde? Cela ayant été raconté longtemps après à Auguste César, il repartit judicieusement : Je m'étonne qu'Alexandre ne considérait pas qu'il y a pour le moins autant d'affaire et d'honneur à bien régir et conduire un état, qu'à le conquérir ou établir. Il en faut dire de même de la création du monde; ce n'est pas un effet moins glorieux, admirable, digne de Dieu, de gouverner l'univers par une sage providence, que de l'avoir tiré du néant par une puissance infinie. L'erreur contraire est si grossière, qu'Aristote la met au nombre des erreurs qui combattent le sens commun et démentent la nature. Quelques-uns demandent si le feu est chaud, il le leur faut faire

toucher, leur sens est bon pour en répondre; d'autres demandent s'il faut honorer ses père et mère, ils ne méritent pas qu'on dispute contre eux, mais qu'on les tance bien âprement; d'autres demandent qu'on leur prouve, par vives raisons, qu'il y a une Providence qui gouverne le monde : Telles gens, dit-il, méritent le fouet, et qu'un bourreau, non un philosophe, leur réponde. C'est dire, en un mot, que nous devons être plus assurés de la providence de Dieu que de ce que nous touchons en la main et de ce dont notre conscience nous convainc.

Et néanmoins il y a eu autrefois, et Dieu veuille qu'il n'y en ait point maintenant, des opinions extrêmement fausses, erronées, impies; car, pour ne rien dire de l'hérésie des manichéens, qui enseignaient qu'il y a deux principes : un bon, qui avait fait les choses spirituelles et invisibles; l'autre mauvais, qui avait fait les choses corporelles et visibles, contre lesquels on ajoute au Symbole de Nicée : *Visibilium omnium, et invisibilium ;* quelques-uns, comme les épicuriens ont dit que Dieu a créé tout le monde; mais qu'il ne le conserve pas, qu'il n'en tient compte et n'a point de providence sur lui. D'autres ont cru que Dieu gouverne bien les cieux, les éléments et les créatures plus nobles, mais que c'est avoir un trop bas sentiment de sa grandeur et excellence de croire qu'il ait du soin et providence particulière des créatures viles et abjectes; Euripide était de cette secte, ou parlait en la personne de ceux qui le tenaient, quand il disait :

> Dieu met la main ès choses seulement
> Qui sont de poids et de grand mouvement;
> De ce qui est de peu de conséquence,
> A la fortune il laisse la régence.

D'autres, encore plus impies, ont osé dire impudemment que Dieu conserve et conduit toutes choses, mais qu'en la conduite et providence, il y avait plusieurs manquements.

Premier point. — 1° Contre toutes ces erreurs, l'Ecriture sainte et l'Eglise prononcent trois articles de foi, trois arrêts inviolables qu'il faut croire fermement, ou n'être pas catholique. Premièrement, que comme le rayon du soleil est tellement attaché à son astre, et dépendant de lui, qu'aussitôt que le soleil se couche et s'en va, le rayon s'évanouit; comme l'image que je produis en me présentant au miroir, relève tellement de moi, qu'elle ne tourne pas la tête n'ouvre point les yeux, ne remue pas la main si je ne donne le branle à ces mouvements, et est tant indigente en mon secours, qu'aussitôt que je me retire elle disparaît et se perd ; ainsi toutes les créatures en leur être, en leur conservation, dépendent tellement de la première cause qui est Dieu, que s'il retirait tant soit peu son concours, non-seulement elles ne pourraient remuer le petit doigt, ni faire la moindre action, mais elles se dissoudraient, se fondraient et retourneraient à leur premier néant : *In ipso vivimus, movemur et sumus :* Nous nous mouvons en Dieu, nous vivons en lui, nous subsistons en lui plus que le rayon en son soleil, plus que la branche en sa racine, plus que le sarment en son cep, plus que les ac-

cidents en la substance qui les appuie : *Portans omnia verbo virtutis suæ;* comme la mère nourrice qui porte son petit enfant entre ses bras, pour le faire tomber en terre, n'a autre chose à faire que d'ouvrir les bras et suspendre le secours qu'elle lui donne, ainsi Dieu nous soutient si actuellement, nous avons tant besoin de sa continuelle influence et causalité, que pour nous anéantir il n'a point d'action à faire, mais seulement cesser l'action et suspendre le concours par lequel il nous conserve.

2° Et parce que l'opération est un apanage de l'être : *Operari sequitur esse*, la foi nous enseigne, en second lieu, que tout ce qui se fait en ce monde, soit au ciel, soit sur la terre, soit par les hommes, soit par les animaux, soit par les créatures nobles, soit par les chétives, soit en chose de peu d'importance, soit en chose de conséquence, tout, tout ce qui se fait, hormis le péché, se fait non-seulement par la permission de Dieu, mais par sa volonté, par son ordonnance, par sa conduite et direction, et par conséquent, qu'au regard de Dieu il n'y a point de hasard, point de destin, point de fortune ou de cas fortuit, mais qu'il dispose et ordonne de tout par une providence adorable, qu'il ne fait rien que très-justement, très-sagement, très-saintement et pour quelque bon sujet : *Illi est cura de omnibus*, dit le Sage (Sap. 6, 8); notez, hérétiques : *De omnibus.* Vous chantez en votre psaume[1], qu'il n'a ni soin ni cure des mal-vivants, et le Saint-Esprit dit qu'il a soin et cure de tous : *Qui omnes dicit, nullum excipit.* Jésus nous invite à faire du bien à nos ennemis, à l'exemple de notre Père céleste, qui en fait aux mal-vivants (Matth. 5, 45); il en a donc du soin : *Omnia in sapientiâ fecisti.* Au psaume 144, 15, on dit : *Oculi omnium in te sperant, Domine, et tu das escam illorum in tempore opportuno, aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione :* Grand Dieu, toutes les créatures qui ont vie vous regardent comme leur père nourricier, et vous leur donnez la nourriture en temps convenable; vous ouvrez votre main magnifique et vous comblez de bénédiction tous les animaux; et le Sauveur nous dit en l'Evangile (Luc, 12, 6) : *Deux moineaux ne coûtent qu'un sou, et pas un ne tombe en terre sans la volonté de votre Père, pas un n'est oublié de Dieu ;* et en saint Matthieu (10, 30) il nous dit : *Capilli capitis vestri omnes numerati sunt* : Dieu sait le compte des cheveux de notre tête, il en tient le registre, il ne s'en peut perdre un seul sans sa volonté et permission.

Même je l'oserai dire, dit Tertullien, que non-seulement les cheveux des saints, mais les poils des bêtes immondes sont comptés et enregistrés devant Dieu : *Audeo dicere setas porcorum nedum capillos sanctorum numeratos esse apud Deum;* car nous voyons en l'Evangile que les esprits malins ne peuvent endommager un troupeau de ces animaux, ni toucher à pas un d'eux sans un mandement de prise de corps, sans le congé et permissiou du Fils de Dieu. Et le Psalmiste, parlant des créatures inanimées, dit qu'elles sont à la solde de Dieu *: Ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum quæ faciunt verbum ejus;* les neiges, pluies, grêles,

[1] Psaume 1, en leur ancienne traduction.

tonnerres, tempêtes sont les valets de Dieu, ils sont aux gages de sa toute-puissance, ils ne vont ni ne viennent que comme il lui plaît, quand il lui plaît, où il lui plaît; c'est lui qui a la clé de la caverne d'Éole, c'est lui qui lâche et serre la bride au vent et à la bise : *Qui producit ventos de thesauris suis;* c'est lui qui retient les eaux suspendues en l'air dans les nuées comme dans un vêtement; c'est lui qui envoie la pluie et la disperse goutte à goutte, comme si elle passait par un crible; c'est lui qui lance de là-haut les petits flocons de neige, avec aussi peu de bruit que si c'était de la laine, et qui fait que la neige froide sert à échauffer la terre, comme si c'était un habit de laine : *Qui dat nivem sicut lanam;* enfin, dit saint Augustin, que les nuées aillent en l'orient ou en l'occident, qu'elles aillent au midi ou au septentrion, qu'elles portent la rosée ou la grêle, elles sont le commandement de Dieu : *Faciunt verbum ejus;* que les foudres et le feu du ciel tombent sur un arbre stérile ou sur une église sacrée, sur un roi ou sur un roturier, ils sont le commandement de Dieu : *Faciunt verbum ejus.*

3° Et enfin que, comme dit Boëce, au royaume de la Providence, la fortune n'ait point d'accès : *Ne quid fortunæ liceat in regno Providentiæ*, afin que cette volage et inconstante n'ait aucune part au règne et gouvernement du Dieu tout sage; la foi nous enseigne en troisième lieu, qu'encore que le péché n'arrive pas par la volonté et ordonnance de Dieu, encore qu'il le déteste, abhorre et punisse; c'est néanmoins très-justement qu'il le souffre et ne l'empêche pas, parce qu'il ne veut pas être inconstant en ses desseins, défaire ce qu'il a fait, nous ôter ce qu'il nous a donné, forcer notre franc arbitre; il ne veut pas violer la liberté de notre volonté, qui est un don de sa magnificence et un apanage de notre nature; et d'ailleurs sa providence éclate admirablement en ce qu'il fait réussir à ses desseins ce qui est entrepris contre ses desseins, il fait servir à sa volonté le péché qui est contre sa volonté, et comme un divin alchimiste, il sait tirer le bien du mal, la lumière des ténèbres, l'eau de la roche, l'huile d'une pierre-ponce, la thériaque du poison, le contraire de son contraire, une quintessence de ce qui n'a point d'essence, à savoir du péché : *Omnia serviunt tibi;* il n'est rien de si petit qu'il ne fasse servir à chose grande, rien de si vil qu'il ne mette à profit pour sa gloire, rien de si ennemi qui ne combatte pour sa victoire, rien de si contraire qui ne frappe à son but, rien de si injuste qui n'exécute les arrêts de sa justice, rien de si méchant qu'il n'en tire bon usage, rien de si désordonné qu'il ne redresse et adresse à sa fin.

Anne, mère de Samuel, disait : *Deus scientiarum Dominus est, et ipsi præparantur cogitationes;* toutes les pensées des hommes, toutes les actions et entreprises, même celles qui, par leur malignité, tendent à l'offense de Dieu, Dieu par sa bonté ineffable et par sa sagesse incompréhensible les fait réussir à sa gloire et à quelque bien : *Metis ubi non seminasti* (Luc. 19. 21). Il n'a point semé le péché, il n'y a aucune part, il n'y a point contribué, et néanmoins il trouve l'invention d'en moissonner de très-grands biens. Saint Augustin dit : *Melius judicavit de malis bona facere*,

quam mala nulla permittere; et saint Grégoire (lib. 6 *Moral.*, cap. 11) : *Miro sanè modo fit ut quod contra voluntatem Dei agitur, voluntati Dei contrarium non sit, qui dum in bonum usum mala facta vertuntur, ejus consilio militant etiam qui repugnant.* L'industrie d'un pilote se montre quand il sait si bien ménager le vent, même celui qui lui est contraire, qu'il lui serve à empouper ses voiles et le faire voguer où il veut. La dextérité du père de famille se fait voir en ce qu'il ne perd pas même les épines qui croissent en son héritage, il en fait une haie qui le défend des larrons et des bêtes. Un chef d'armée se fait admirer quand il fait servir à sa victoire le vent au visage et la poussière aux yeux de son ennemi par le poste qu'il donne à son armée. Dieu, qui a donné toutes ces industries, et mille autres à ses créatures, n'en doit-il pas avoir beaucoup plus et de plus admirables sans comparaison? Il a tant de secrets, tant de ressorts, tant d'intelligence, tant de contre-batteries, qu'il fait réussir à l'accomplissement de ses désirs, tout ce qui est fait contre sa volonté pour l'exécution de ses divines volontés. Les frères de Joseph, pour empêcher qu'il ne les gouvernât, le vendent à des étrangers et en font un esclave : Dieu se sert de cet esclavage pour le faire vice-roi d'Egypte et gouverneur de ses frères.

Deuxième point. — 1° Contre ces vérités si authentiques, l'esprit humain qui n'est pas soumis à la foi, a coutume de former trois objections. Notez que j'emprunte de saint Augustin[1] et de saint Thomas[2] tout ce que je dirai en ce sujet. On objecte premièrement que c'est avoir un trop bas sentiment de la grandeur de Dieu, de penser qu'il ait soin des petites fourmis, des vers et autres bestioles qui rampent sur terre, qu'il se dégraderait trop et ferait tort à l'excellence et suprême dignité de sa majesté infinie; car, si David était transporté d'admiration en considérant que Dieu daigne avoir souvenance de l'homme qui est à son image et ressemblance et le chef-d'œuvre de ses mains : *Quid est homo quod memor es ejus?* combien plus se faudrait-il étonner s'il se souvenait des vers de terre et s'il exerçait sa providence sur eux. Et puis, en second lieu, quel embarras serait-ce à cet esprit divin essentiellement heureux, s'il devait pourvoir de nourriture et d'entretien à ce nombre innombrable de moucherons qui volent en l'air, de petits poissons qui nagent dans les eaux, de fourmis qui marchent sur terre, et à chacun d'eux en particulier; s'il était obligé de faire tomber ici les neiges, là les rosées, d'envoyer le vent et la pluie en cette contrée, le beau temps et la sécheresse en une autre? Aristote n'a-t-il pas dit qu'il y a certaines choses que le sage doit plutôt ignorer que savoir? Si c'est Dieu qui gouverne le monde, et si rien n'y arrive sans sa volonté, d'où vient qu'il y a tant de désordres, dérèglements de saisons, renversements de fortune, maladies et autres afflictions.

Saint Thomas répond angéliquement qu'il y a grande différence

[1] Lib. *de Ordine*, et *in Ps.* 148.

[2] 1. p., q. 22. et *in resent.* dist. 39, q. 2, et *Contra gentes*, q. 19, a. 4.

entre les pensées, actions, occupations des hommes et celles de Dieu : car, premièrement, les hommes pensent aux choses viles et abjectes, se mettent en danger de s'y affectionner désordonnément, de contracter quelque imperfection par le commerce et contagion des choses terrestres, d'incliner leur volonté à aimer les choses viles et indignes plus que les nobles et excellentes; secondement, les hommes ont un entendement fini, borné, limité, qui ne peut être rempli et parfaitement occupé de plusieurs choses ensemble : *Pluribus intentus minor est ad singula sensus;* d'où il arrive que s'ils pensent et pourvoient aux choses basses, cela les empêche de penser et pourvoir aux choses de plus grande importance. Mais si on pouvait trouver un grand esprit, par exemple, un général d'armée qui eût soin de pourvoir jusqu'aux moindres goujats, et ne laissât pourtant de venir à chef de grandes entreprises aussi bien que s'il n'avait souci que d'elles, on l'admirerait, on le prêcherait partout. Ne loue-t-on pas Philippe de Macédoine de ce qu'il avait soin de pourvoir jusqu'aux montures de ses gens; Mithritade, de ce qu'il parlait aux soldats de vingt-deux nations diverses et à chacun en sa propre langue; César, de ce qu'il pouvait dicter en un même temps des lettres diverses à sept ou huit secrétaires? Quand Dieu pourvoit à tant de fourmis et moucherons, c'est sans souci, sans embarras, sans empressement, sans engagement, sans occupation; il est aussi calme, tranquille, en repos que s'il ne faisait rien du tout.

Votre âme qui est, dit Sénèque, comme un petit Dieu en votre corps, disons plus chrétiennement : votre âme qui est à l'image de Dieu, l'imite en ce que nous expliquons, elle change votre aliment en chyle dans l'estomac, en sang dans le foie, en mélancolie dans la rate; elle le purifie dans le cœur, elle en forme les esprits vitaux, elle en extrait les esprits sensitifs dans le cerveau, elle forme de ce sang ici de la chair, là des os, en cet endroit des nerfs et des muscles, en un autre des cartilages; elle va distribuant avec une justice et proportion admirable la nourriture à tous vos membres, elle pourvoit même jusqu'à vos ongles, et cela avec tant d'adresse et d'égalité, que l'ongle du pouce droit ne croit pas plus que celui du gauche; votre âme ne s'empresse pas faisant toutes ces actions; car elle les fait sans y penser, et en les faisant, elle ne laisse pas de prendre essor jusque dans le ciel et se promène par toute la terre, d'étudier et penser au temps à venir, même elle les fait beaucoup mieux quand vous êtes en repos et endormi. Ce que votre âme fait en ce petit monde de votre corps sans attention, Dieu le fait en ce grand monde avec attention, mais sans occupation; et cela n'est pas indigne de la noblesse et excellence de son être; car il le fait par un acte très-pur et très-simple. Sa volonté est immuable, qui ne se peut porter à aimer désordonnément, ce qui est indigne de son amour. Son essence et son opération sont spirituelles, qui ne souillent point et ne reçoivent aucune contagion par le commerce des choses terrestres. Le soleil avec sa lumière va argentant la belle face de la lune et dorant celle des étoiles; avec cette même lumière, il perce les nuages obscurs pour nous éclairer et nous donner le jour. Quand le temps est couvert, et que le jour

nous vient nonobstant les nuages, vous ne vous en plaignez pas, vous ne dites pas : Il est dommage que cette belle lumière qui était la nuit employée à argenter la face de la nuit, soit maintenant employée à percer ces brouillards. Vous avez sur votre buffet de la vaisselle d'or et d'argent; et un égoût plein de boue en la basse-cour de votre maison, votre vaisselle ne brille non plus que du bois sans la lumière du soleil, il se lève le matin et la fait éclater, vous en êtes bien aise; mais aussi vous êtes bien aise que cette même lumière sèche et nettoie l'égoût de votre cour; vous ne vous en plaignez pas, parce que cela vous est commode, et la lumière n'est point souillée; la lumière n'est pas moins lumière, moins fille du soleil, moins admirable quand elle sèche la boue que quand elle donne l'éclat à votre vaisselle, quand elle perce les brouillards, que quand elle donne le brillant à la lune et aux étoiles. Ainsi Dieu n'est pas moins grand, moins adorable, quand il nourrit un ver de terre que quand il béatifie un ange du ciel : l'un ne le rabaisse, ne l'occupe, ne l'empresse non plus que l'autre; on admirait plus à Rome le chariot de Mirmécides, qui pouvait être couvert avec l'aile d'une mouche, que le carrosse de César attelé de quatre lions.

2° Mais, disent les impies, si c'est Dieu qui a fait toutes choses et qui les conduit et gouverne, pourquoi tant de créatures inutiles au monde? Si c'est Dieu qui envoie la pluie, quand et comment il lui plaît, pourquoi pleut-il sur la mer et non pas sur une telle terre qui demande tant la pluie! n'est-ce pas porter l'eau à la fontaine que de faire pleuvoir sur les rivières? Pourquoi tant de créatures nuisibles, des loups, des lions, des vipères, chenilles, hannetons? Pourquoi tant de maladies, pauvretés, famines, afflictions? De plus, s'il veut qu'il y ait des adversités en ce monde, par hommage à sa justice et pour punition du péché originel, pourquoi si grande inégalité et disproportion en la distribution des biens et des maux? Pourquoi est-ce que les uns sont si élevés et si hauts, les autres si bas et si ravalés; les uns regorgent de richesses, les autres meurent de famine; les uns nagent dans les délices, les autres gémissent sous les tortures; ne semble-t-il pas, voyant cela, qu'il y a en Dieu acception de personnes, injustice et iniquité : *Justa Dei judicia nemo plenè comprehendit, nemo benè reprehendit :* Tous les jugements de Dieu sont très-justes et très-adorables, personne ne les comprend parfaitement, personne ne les prend justement, dit saint Augustin. La raison pourquoi nous murmurons quelquefois contre les ordres et la disposition de Dieu, c'est que nous ne regardons les choses qu'en détail et en particulier, et nous ne prenons pas garde que ces inégalités et diversités que nous censurons servent beaucoup à la beauté et commodité de l'univers. Belle comparaison de saint Augustin : Supposons qu'il y ait une fourmi qui ait l'usage de raison et le jugement, ou qu'il y ait un homme qui ne soit pas plus grand qu'une fourmi, car c'est tout le même. Quand cette fourmi marcherait sur votre visage, elle murmurerait contre celui qui l'a fait, et dirait : Pourquoi est-ce que le nez est si élevé et les joues si abaissées, le front si haut et les yeux si enfoncés? ne vaudrait-il pas mieux que tout fût plein et uni? je n'aurais pas la peine

de monter sur le front, et puis de descendre sur les joues; et toutefois vous voyez bien que le murmure de cette fourmi serait déraisonnable et impertinent, vous voyez bien que c'est pour le mieux, pour la beauté et commodité de votre visage qu'une partie soit élevée et l'autre abaissée; et vous admirez tant la diversité de ces parties en celle que vous aimez, et la belle symétrie et proportion qui y est gardée, que peut-être vous vous damnez et vous vous brûlez à petit feu pour trop regarder cet objet.

Ou bien supposons, dit saint Augustin, que cette fourmi qui aurait du jugement vienne à se promener sur une belle image : après qu'elle aurait marché sur une couleur rouge, quand elle trouverait une couleur noire, et puis une verte, et puis une bleue, elle murmurerait en soi-même contre celui qui a fait ce tableau, et dirait : Ce peintre était-il hors de soi, de mettre ici tant de couleurs, à quel propos du blanc, du bleu, du vert, du noir, puisque la couleur rouge est si belle et si éclatante; n'eût-il pas mieux valu la mettre par tout le tableau? et toutefois cette fourmi aurait tort, car vous admirez la variété de ces couleurs, leur agencement et belles dispositions, et on paie chèrement le peintre qui les y a mises; c'est à faire aux apprentis de ne pouvoir associer qu'une couleur ou deux, c'est au maître de bien placer cette bigarrure qui vous délecte; et si en l'image il n'y avait qu'une couleur, ce ne serait pas une image : et si en votre face il n'y avait qu'une partie, ce ne serait pas une face d'homme. La raison pourquoi cette fourmi murmurerait et trouverait à redire à votre visage et à cette image, c'est qu'elle a les yeux si petits, qu'elle ne peut voir qu'une partie de votre visage à la fois, et une couleur de l'image; elle les regarde chacune en particulier et en détail, elle ne les voit jamais toutes ensemble, et elle ne peut voir la beauté et bonne grâce qui provient de l'assemblage de plusieurs parties et de la diversité des couleurs. Vous êtes plus petit au regard du monde qu'une fourmi au regard de vous.

Vous murmurez contre Dieu de ce que votre compagne est belle, pompeuse, chargée de brillants, et vous êtes laide, brune, mal vêtue; de ce que l'un porte l'écarlate pour un état de conseiller qu'il a acheté, l'autre porte le deuil pour la mort de son père ou de sa mère : voilà deux couleurs différentes dans le tableau de ce monde; vous murmurez de ce que l'un est élevé en honneur, et vous êtes abaissé et disgracié : voilà deux parties bien diverses au corps mystique de l'Eglise; c'est que vous avez les yeux du corps et ceux de l'entendement si petits, que vous ne regardez les créatures qu'en détail et en particulier. Vous jugez d'une musique par une voix, d'une harangue par une période, d'une année par une semaine, d'un corps par une partie, d'une image par une couleur; vous ne considérez pas la beauté, l'utilité, la commodité qui procèdent de cette inégalité de richesses, honneurs, fortune, dignités. Mais les anges et les hommes d'entendement, qui ne jugent jamais de la loi sans l'avoir toute lue, qui s'occupent à contempler l'admirable entendement, accord, harmonie de tant de diverses choses, adorent la sage conduite de Dieu et admirent l'excellence de sa procédure : *Nunc autem pulchrius non collocatur angelus in cœlo*

quam dæmon in inferno, dit le dévot chancelier de Paris (Gerson, *Tract.* 3 *in Magnificat*). Il n'est rien de si beau qu'un ange dans le ciel, et rien de si laid qu'un démon en enfer. Et toutefois le démon qui est en enfer ne sert pas moins à la beauté et ornement de l'univers qu'un ange qui est dans le ciel, comme les ombres ne servent pas moins à la beauté d'une peinture que les vives couleurs, les notes noires et crochues à la musique, que les blanches et demi-mesures; les drogues amères à la médecine, que les douces et savoureuses; les étoiles errantes au firmament que les fixes.

Et puis quand nous aurions les yeux du corps assez grands, et ceux de l'esprit assez clairvoyants pour voir tout ce qui se fait dans le monde en notre temps, notre vie est trop courte pour voir toute la suite de la conduite de Dieu sur les affaires. Et si nous en voulions juger sur le peu que nous en voyons, c'est comme si un jeune homme qui serait reçu au conseil d'État depuis deux jours voulait censurer la conduite du roi: Allez, lui dirait-on, vous êtes un jeune étourdi, qui êtes ici depuis deux jours, comment pouvez-vous parler judicieusement des affaires du roi? Pour en juger sainement, il en faut savoir tous les tenants et aboutissants, le fond et les circonstances, le commencement, le progrès et les prétentions. Ou, si vous voulez, faisons qu'un bourgeois de Paris allant à Rome, passe par la Champagne, loge chez un laboureur, se mette à discourir le soir avec lui, le reprenne de son labourage: Pourquoi laissez-vous ici reposer quelques terres? En notre pays on les laboure et ensemence tous les ans; et pourquoi laisser reposer plutôt celle-ci que celle-là, vu que l'une est aussi fertile que l'autre. Le laboureur sourirait et se moquerait de ce discoureur. Pour en parler savamment, il faut connaître le naturel de la terre et de l'air, avoir demeuré plusieurs années et avoir vu l'expérience. Il n'y a quasi rien que vous êtes au monde, et vous voulez syndiquer la conduite de celui qui a fait le monde et qui le gouverne. Pourquoi est-ce que Dieu afflige la Picardie, laisse reposer la Normandie? Savez-vous quels péchés une telle province a commis, quel châtiment Dieu réserve à cette autre? Nous sommes trop peu de temps au monde pour voir les tenants et les aboutissants, les préludes et catastrophes, les commencements et acheminements des œuvres de Dieu.

Qu'ainsi ne soit, puisque le Saint-Esprit dit: *Responde stulto secundum stultitiam ejus ne sapiens sibi videatur.* Ecoutons un peu nos petits raisonnements, afin que vous appreniez à répondre à vos murmures. Si Dieu a créé ce monde et s'il le gouverne, pourquoi y a-t-il tant de créatures inutiles? Qui vous l'a dit, qu'il y en a d'inutiles? Si vous aviez la connaissance qu'eut le premier homme en l'état d'innocence, et Salomon avant son péché, vous verriez qu'il n'y a pas une seule créature qui ne serve de quelque chose, ou à vous, ou à un autre, ou à quelqu'un qui vous sert. Vous ne dites pas que l'herbe qui croît en votre prairie ou les orties de votre jardin soient inutiles, parce que, encore que vous ne les mangiez pas, elles servent d'aliment à l'animal qui vous nourrit. Vous ne mangez pas le moucheron, mais il sert de curée au petit oiseau qui vous réjouit par son chant: et les autres créatures qui

vous semblent inutiles servent de viande ou de médecine, ou de passe-temps, ou d'autres commodités à quelqu'un qui vous est nécessaire. Combien de gens ont murmuré contre Dieu de ce qu'il avait fait les vipères, et après l'ont remercié quand ils ont mangé la thériaque, qui est composée de chair de vipère : *Quare percutiunt fulmina montem, et non percutiunt latronem*, dit saint Augustin. *Quia fortè adhuc latronis conversio quæritur et ideo percutitur mons qui non timet, ut mutetur latro qui aliquando timet.* D'où vient que le carreau tombe sur une montagne qui ne fait point de mal, et ne tombe pas sur un voleur qui dépouille les passants? Parce que, peut être, Dieu veut quelque jour convertir le larron en frappant la montagne qui ne craint rien, afin que le brigand qui craint, quelquefois change de vie.

Quand votre enfant a fait faute, et que vous êtes en colère contre lui, vous frappez du bâton la terre qui est innocente, pour faire peur à l'enfant qui est coupable. La pluie est inutile aux rivières et à la mer, dites-vous, qui vous l'a dit? Si les rivières ne grossissaient jamais par les eaux de la pluie, par où vous amènerait-on les marchandises des provinces éloignées. Ne mange-t-on pas plusieurs poissons qui, dans la mer, se plaisent à la rosée, et qui, faute de pluie cherchent les rivières pour avoir de l'eau douce. Vous vous plaignez, dit saint Augustin, de ce qu'à votre avis il ne tombe pas assez de pluie en Gétulie, qui est le grenier des provinces voisines, et que s'il pleuvait davantage il y aurait plus grande abondance de blé. Oui, mais vous ne considérez pas que s'il y avait plus de pluie et plus de blé, tant de blé nourri à la pluie ne se garderait pas et ne serait pas si profitable.

Quand vous allez par les champs et que la pluie vous incommode, vous murmurez contre Dieu, comme s'il n'avait personne à contenter que vous; pauvre homme que vous êtes! vous ne considérez pas que pour vous seul qui en êtes fâché, il y en a plus de cinq cents qui en sont bien aises et la désirent.

Pourquoi y a-t-il tant de créatures nuisibles, des loups, des lions, des chenilles, des serpents? Si votre enfant vous disait : Pourquoi pendez-vous ces verges à la cheminée? je vous réponds ce que vous lui répondriez : C'est pour vous faire sage par crainte d'avoir le fouet. Dieu a voulu avoir en réserve des créatures qui vous puissent nuire, comme des verges pour vous châtier, afin de vous tenir en votre devoir et de vous faire obéir à ses commandements, sinon par amour de la vertu, au moins par crainte du supplice ; et au reste il a pourvu que les lions, les ours, les loups et autres bêtes farouches ne multiplient pas tant que les domestiques, et ne se prennent pas à l'homme, si elles ne sont bien irritées ou en très-grande famine. Pourquoi est-ce que les uns sont si riches, les autres si pauvres? Afin que les pauvres gagnent le paradis par la patience, les riches, par les œuvres de miséricorde; si tout le monde était pauvre, qui est-ce qui ferait l'aumône? si tout le monde était riche, à qui la ferait-on? Vous vous plaignez de la providence de Dieu, de ce que votre oncle a perdu son bénéfice par sa mort, et vous ne vous plaigniez pas de la même providence quand son prédécesseur mourut. Ne savez-vous pas bien,

que : *Generatio unius est corruptio alterius?* La perte de l'un fait le gain de l'autre.

3° Oui, mais s'il est expédient pour la beauté et commodité de l'univers, qu'il y ait tant de diversités de fortunes, pourquoi est-ce que les bonnes n'arrivent pas aux bons et les mauvaises aux mauvais? Pourquoi est-ce que cet homme de bien, qui aimerait mieux mourir que de commettre un péché mortel, est toujours dans les maladies, dans la pauvreté, dans les souffrances et afflictions? Si votre enfant n'avait jamais vu du vin ni des confitures, il murmurerait contre vous quand vous mettriez votre vendange sous le pressoir ou des cerises sur le feu pour les confire ; il dirait en soi-même : A quoi pense mon père? est-il endormi ou est-il hors de son bon jugement? voilà de si beaux raisins, il a eu tant de peine à travailler toute l'année pour les faire croître en la vigne ; voilà de si belles cerises, si fraîches, si bonnes, si douces, si vermeilles, si agréables à la vue et au goût, et il écrase ces beaux raisins sous le pressoir, et il met flétrir ces belles cerises sur le feu, sur une chaudière ; ne vaudrait-il pas mieux pendre ces beaux fruits au plancher, nous en mangerions toute l'année? et néanmoins cet enfant aurait tort, ce seraient des pensées enfantines ; car il ne considérerait pas que ces fruits se pourriraient au plancher, au lieu que des raisins écrasés sous le pressoir, on fait du vin pour la boisson de toute la famille, et que de ces cerises mises sur le feu on fait des confitures pour lui réjouir le cœur et lui rafraîchir la bouche quand il sera malade ; ainsi vous êtes un enfant.

Quand vous dites : O qu'il est grand dommage qu'un tel homme de bien soit si longtemps dans les afflictions, qu'il meure de si bonne heure ! ceux qui ne servent de rien au monde ne peuvent mourir, et ceux qui en valent dix mille, meurent presque tous en leur jeunesse. Ainsi les payens disaient autrefois : Oh ! c'est grand dommage qu'une si belle fille, une Agnès, une Agathe, une Cécile, une Marguerite, une Suzanne, soient décapitées et meurent à la fleur de leur âge : la religion chrétienne est bien impertinente de leur enseigner de livrer aux tourments un si beau corps et à la mort une si chère vie. Ces payens étaient des enfants, ils ne considéraient pas que Dieu mettait ces saintes vierges sous le pressoir des tourments afin de faire de leur sang un vin pour abreuver les fidèles et pour cimenter l'Eglise. Combien y a-t-il de gens qui ne croiraient pas la religion catholique, si elle n'était scellée par le sang et le témoignage de tant de généreux martyrs? Vous murmurez de ce que cet homme de bien est mis dans le feu d'une cuisante maladie, au lieu qu'il mériterait d'être élevé dans les honneurs et aux plus hautes charges de la république : vous êtes un enfant ; vous ne considérez pas que s'il était en santé et dans les dignités, peut-être il se pourrirait et perdrait sa probité, comme les raisins au plancher se pourrissent, au lieu que dans l'affliction, il est tout confit au sucre ; vous ne voyez que le dehors, vous ne voyez pas au dedans les consolations divines qui adoucissent ses amertumes : *Vident cruces nostras, non vident consolationes nostras*, dit saint Bernard.

Et, au reste, de cet homme de bien mis sur le feu de l'affliction,

Dieu en compose des confitures pour vous conforter le cœur, quand vous serez affligé ou malade : car, comme dit fort bien saint Chrysostome, quand vous êtes malade ou dans quelque autre affliction, et qu'un bon père vous va consoler, il ne vous dit pas : Pensez aux victoires d'Alexandre-le-Grand, à la pourpre d'Auguste César, aux délices d'Héliogabale; mais il vous dit : Pensez à la mort et passion du Fils de Dieu; souvenez-vous de la patience du saint homme Job, qui était réduit sur un fumier; pensez aux souffrances et à la patience et longanimité de sainte Liduvine, qui fut malade 38 ans : cela vous sert de confitures spirituelles, pour vous rafraîchir, récréer, conforter le cœur en vos plus sensibles afflictions. Si quand un chétif prédicateur vous discourt grossièrement de la sagesse de Dieu en la conduite du monde, vous vous sentez en quelque façon satisfait et éclairci, vous connaissez l'injustice de vos murmures, et vous admirez la providence de Dieu; qu'est-ce que vous feriez si un ange, la Vierge, ou le Fils de Dieu vous en discourait? comme vous adoreriez et aimeriez cette sagesse? Encore que vous n'en voyiez les raisons, faut-il laisser de l'adorer? Un aveugle qui est auprès du roi, laisse-t-il de l'honorer, quoiqu'il ne le voie pas?

Troisième point. — 1° J'ai voulu tout exprès répondre avec saint Augustin à vos faibles objections, afin que vous appreniez à ne plus murmurer contre la providence de Dieu, encore que vous ne voyiez pas les raisons de ce qu'elle fait. Et si vous êtes chrétiens, que dis-je? mais si vous êtes hommes tant soit peu raisonnables, vous devez rendre à cette Providence divine trois sortes de tributs, trois devoirs et affections : l'honneur, la crainte et la confiance. Premièrement, l'*honneur;* c'est-à-dire que vous devez beaucoup estimer, chérir, révérer, adorer le style et la providence de Dieu en toutes ses œuvres, quand bien elles vous sembleraient hors de raison; éviter de cent lieues de loin toutes les pensées de murmures et de blasphêmes qui vous arriveront contre la sagesse de sa providence, principalement en vos afflictions; croire fermement qu'il n'ordonne rien, qu'il ne permet rien que très-justement, très-sagement, pour de très-bonnes raisons et même pour votre profit, s'il ne tient à vous; car Dieu n'est autre chose qu'une raison essentielle, infinie et éternelle, et encore que vous ne voyiez pas la raison de ce qu'il fait, ce n'est pas à dire qu'il n'en ait point; vous n'êtes pas obligé de rendre raison à votre enfant de tout ce que vous faites en votre ménage; s'il vous importunait à faire ces questions : Mais pourquoi entreprenez-vous ce procès? pourquoi vendez-vous cet héritage? pour toute réponse, vous lui donneriez un soufflet, et vous lui diriez que c'est assez qu'il sache que vous êtes son père et que vous avez plus d'esprit et d'expérience que lui. Si vous êtes en la forge d'un maréchal, encore que vous ne sauriez pas à quelle fin sert cette enclume, ce marteau, ces soufflets, cette fournaise, tout cet attirail d'outils, néanmoins si vous avez tant soit peu d'esprit, vous ne le reprenez pas, vous ne croyez pas qu'il y ait là aucun instrument inutile, et si vous osiez en parler, les garçons de boutique se moqueraient de vous, comme les valets d'Appelles se moquèrent d'Alexandre quand il voulut se

mêler de parler impertinemment des couleurs et de la peinture.

2° *Non audes in officinâ reprehendere fabrum, et audes in hoc mundo vituperare Deum*, dit saint Augustin. Vous ne savez pourquoi ce beau temps, cette pluie, ce vent, cette cherté, guerre, maladie, et pourtant faut-il reprendre Dieu? Vous n'osez reprendre un maréchal en sa boutique, et vous oserez censurer ce grand Dieu en sa maison qui est ce monde. Adorez sa providence et redoutez sa justice; il vous conserve, il vous nourrit, il vous entretient, et vous osez l'offenser, et vous le blasphémez? Si je vous tenais au-dessus d'une tour pendu en un petit filet ou à un crin de cheval, et que vous fussiez si téméraire que de m'injurier, quelle impudence, quelle stupidité, quelle folie serait-ce? Je n'aurais qu'à ouvrir la main, je n'aurais qu'à lâcher le filet pour vous faire tomber et mettre en pièces. Dieu vous peut anéantir plus facilement que cela, plus aisément que vous n'écrasez ces petits vers ou les fourmis en vous promenant par votre jardin; pour vous anéantir, il n'a pas besoin d'opérer ni d'agir, il faudrait seulement qu'il cessât son action. Quelle patience! quelle mansuétude de Dieu d'endurer vos indignités, vous pouvant si aisément exterminer!

On dit que le premier qui fut converti au Japon le fut ayant vu un acte héroïque de patience : car un dévot prédicateur, prêchant à ce peuple infidèle, un payen, fâché de l'entendre mal parler de ses dieux, lui cracha au visage; le prédicateur, sans s'émouvoir et sans faire aucun semblant, essuya tout doucement le crachat et continua son discours. Un Japonais qui vit cette action, crut que le Dieu qui était annoncé par un homme si débonnaire devait être le vrai Dieu et se convertit à la foi. Comment ne vous convertissez-vous donc, voyant la longanimité de Dieu? Il y a si longtemps que vous lui crachez au visage, que vous l'offensez en sa présence, que vous blasphémez son saint nom, que vous outragez ses serviteurs, et il ne dit mot, et il patiente, il dissimule, il vous conserve et nourrit, il vous caresse et comble de prospérité. Quand vous auriez un cœur de marbre ou de diamant, ne faudrait-il pas qu'il s'amollît par une si grande douceur.

3° Vous devez aussi à cette Providence divine une grande confiance, fondée sur ces deux maximes : *Rien n'arrive que par la volonté de Dieu. Rien ne peut venir d'une si bonne part qui ne soit très-bon*, c'est Dieu qui donne les charges, qui distribue les offices, qui envoie les prospérités, qui détourne les adversités, qui fait gagner les procès, qui pourvoit de partis avantageux, qui fait naître les occasions de votre avancement, qui a le gouvernement de tout : si vous l'aimez, tout réussira à votre profit, puisqu'il sera votre ami; si votre vie est un pèlerinage, sa providence en sera le bâton; si c'est une guerre, elle en sera le bouclier; si c'est une navigation, elle en sera le pilote : *Nolite timere; vestri capilli capitis omnes numerati sunt. Custodit Dominus omnia ossa eorum unum ex hic, non conteretur.* Il tient registre de tous vos os, comment ne saurait-il pas le nombre de vos enfants? Il compte les cheveux de votre tête, et il ne comptera pas les jours de votre vie? Il a soin de vos cheveux qui n'ont point de sentiment, et il n'aura pas soin de votre vie qui vous donne le sentiment?

Non perit capillus quem, cùm tundetur, non sentis, et peribit anima per quam sentis? dit saint Augustin. *Si sic tua custodiuntur superflua in quantâ securitate est anima tua?* O mon Dieu! quand je vois que vous épuisez vos veines pour vos ennemis, refuserez-vous des biens temporels à vos amis quand ils leur seront nécessaires. Celui qui donne un verre de son sang, refusera-t-il un verre de vin? celui qui a soin de ses chiens, n'aura-t-il pas soin de ses propres enfants? Vous avez soin des animaux, comment n'aurez-vous pas soin de l'homme pour lequel vous avez créé les animaux. Vous nous préparez des biens éternels, comment refuseriez-vous les temporels quand ils nous seront nécessaires? *Non eripit mortalia, qui bona dat cœlestia.* Fiez-vous donc en lui, mon cher auditeur, ayez sa gloire devant les yeux, et puis laissez-le faire, résolvez-vous de ne vous point parjurer, quand vous seriez assuré de gagner votre procès; et quand bien il s'agirait de tous vos moyens, résolvez-vous de plutôt réduire vos enfants à la besace, que de faire le moindre tort à votre prochain contre les commandements de Dieu, de plutôt perdre même la vie et l'honneur, que de l'offenser mortellement : *Jacta te in Deum, optime te habebis in optimo*, dit saint Augustin.

Lampridius, en la vie d'Héliogabale, dit que cet empereur ayant appris des augures qu'il devait mourir de mort violente, se retira en une forteresse et y fit faire tout autour un pavé de carreaux d'or, enrichi de pierreries, afin que s'il était précipité du haut en bas, il fût reçu richement et précieusement. Celui qui se jetterait sur un bon lit de plume, serait reçu bien mollement; qui se jetterait dans un étang de miel serait reçu bien doucement. Dieu est un étang de douceur, un océan de bonheur, l'abîme de tout bien; il est amour et charité. Si vous vous aimez en lui, ô que vous serez bien reçu, que vous serez reçu doucement, heureusement, amoureusement! *Jacta te in eum non se subtrahet, ut cadas :* Jetez-vous entre ses bras avec grande confiance, ne craignez pas qu'il se retire pour vous laisser tomber, il vous recevra amiablement, il vous mettra au chemin de votre salut, il vous y conduira sagement, il exaucera cette prière que l'Eglise lui fait : *Te rectore, te duce, sic transeamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna. Amen.*

SERMON XXI.

DE LA BONTÉ DE DIEU.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est bon. (HEBR. 11, 6.)

Un ancien philosophe, nommé Phérécide, avait coutume de dire que Dieu, produisant ce monde, s'était tout transformé en amour; il eût mieux parlé s'il eût dit que Dieu est tout amour et bonté en tout ce qu'il fait, en tout ce qu'il veut, en tout ce qu'il est. Pour être instruit et incité à bien rendre vos de-

voirs à une perfection de Dieu si aimable, il vous faut premièrement tâcher de connaître par quelque conjecture la grandeur de cette bonté divine ; et, en second lieu, nous verrons les qualités de l'amour que nous lui devons. Il n'est point de pure créature qui la connaisse mieux, ni qui l'ait si bien expérimenté que vous, ô sainte et bienheureuse Vierge ! pour cela les anges mêmes qui la contemplent face à face vous en demandent des nouvelles en votre cantique d'amour : *Qualis est dilectus tuus, ô pulcherrima mulierum?* Vous lui répondez avec vérité : *Totus desiderabilis.* Il était tout bon, tout aimable, tout désirable, digne d'être loué, béni, glorifié de toutes les créatures, non-seulement en sa divinité et au sein adorable de son Père, mais encore en son humanité et au sein virginal de sa Mère, que nous bénissons en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Duplex est bonitas : nempè absoluta et relativa, de hâc agimus in hoc sermone.

I. Punctum. — Docet : 1° Quomodo bonitas Dei faciat bonum, nempè gratuito, (a) Libenter, (b) Affluenter; 2° Quibus faciat bonum nempè sanctis, nescientibus, animalibus, peccatoribus, reprobis, invitis ; 3° Quale bonum faciat? nempè maximum secundum regulas suæ sapientiæ, (c) Morale contra eos qui sunt mali quia Deus bonus est.

II. Punctum. — Bonitati Dei debemus amorem : 1° Concupiscentiæ, 2° Benevolentiæ, 3° Complacentiæ, 4° Intensivum, 5° Extensivum, 6° Appretiativum.

Exorde. — *Confitemini Domino, quoniam bonus.* Celui qui refuserait d'obéir à ce commandement, et qui oserait douter si un Dieu est infiniment bon, commettrait une erreur aussi grossière et ridicule que celui qui révoquerait en doute si le soleil est lumineux, si la neige est blanche, si le feu est chaud, si l'eau est humide, si le miel est doux, si le baume est odoriférant; ou, pour mieux dire, c'est comme qui douterait si la splendeur est splendeur, si la blancheur est blancheur, si la chaleur est chaleur, si l'essence d'une chose lui est essentielle et naturelle; car, comme l'entendement de Dieu n'est que lumière, comme sa volonté n'est que droiture, comme sa parole n'est que vérité, ainsi que sa nature n'est que bonté : *Deus cujus natura bonitas, cujus opus misericordia*, dit saint Léon. Mais saint Thomas nous avertit sagement qu'une chose peut être bonne en deux manières, ou absolument et en elle-même, ou relativement et par rapport à autrui. Une chose est bonne absolument quand elle est assortie de toutes les pièces nécessaires à l'accomplissement de son être : ainsi il est dit que Dieu vit toutes les œuvres qu'il avait faites et qu'elles étaient très-bonnes (Genes. 1, 31), c'est-à-dire achevées, parfaites, accomplies. Une chose est bonne relativement quand elle est convenable, utile, commode, profitable à un autre, quand elle se communique et fait du bien : *Bonum suî diffusivum.* Ainsi il est dit que Tobie était un très-bon homme, parce qu'il faisait volontiers du bien à tout le monde. Il prêtait sans intérêt, il consolait les affligés, il ensevelissait les morts. La foi nous oblige à reconnaître et adorer en Dieu ces deux sortes de bonté. Il est bon absolument et en lui-même, parce qu'il est doué de toutes les perfections possibles et convenables, et cela en un degré souverain et

plus que très-éminent : ce n'est pas de cette bonté que je parle aujourd'hui. Il est bon relativement, parce qu'il a une inclination naturelle, très-grande, très-puissante, très-ardente de se communiquer et de faire du bien. Pour en avoir quelque connaissance, il en faut peser trois circonstances : comme il fait du bien, à qui il fait du bien, et quel bien il fait.

Premier point. — 1° Il fait du bien gratuitement, il le fait avec grand plaisir, il le fait très-abondamment. Le Fils de Dieu nous dit en l'Evangile (Luc. 14, 12) : *Cùm facis prandium aut cœnam, noli vocare amicos tuos, neque fratres tuos neque cognatos, neque vicinos divites, ne fortè te et ipsi reinvitent, et fiat tibi retributio?* Quand vous faites un festin, n'y appelez pas vos amis, ni vos parents ou voisins qui sont riches, de peur qu'ils ne vous rendent la pareille et que ce ne soit votre récompense; car, comme dit saint Ambroise : *Hospitalem esse remunaturis, affectus avaritiæ est :* recevoir en votre maison et caresser un de vos parents qui vient de Bordeaux, afin qu'il vous en fasse autant quand vous irez chez lui, ce n'est pas bonté, c'est avarice, ou au plus c'est un commerce et trafic de service, c'est un contrat qu'on appelle : *Do ut des, facio ut facias.* Mais le Sauveur ajoute : *Quand vous faites un banquet, invitez-y les pauvres, les faibles, les boiteux et les aveugles, vous serez bienheureux, parce qu'ils n'ont pas de quoi vous réciproquer.* Quelle honte est-ce? quel opprobre pour la religion chrétienne, que de cent personnes qui font profession de l'Evangile, à peine en trouvera-t-on deux qui aient pratiqué cet avertissement de Jésus une seule fois en leur vie? Je veux que ce ne soit pas un commandement, tant y a c'est un conseil : les conseils de la Sagesse éternelle sont-ils à mépriser ou à négliger? Jésus, qui nous donne cet avis, le met en pratique lui-même : il nous fait du bien continuellement, sans espérance de retour, sans prétention de réciproque, d'un amour gratuit et désintéressé; il est plus que très-suffisant à soi, très-riche, content, heureux de soi-même; il n'a pas besoin de nos biens, il ne peut rien recevoir de nous, il n'emprunte rien hors de soi. Comment aurait-il besoin de nos biens, vu que tous les biens qui sont en nous viennent de lui et sont en lui? ils sont en lui plus noblement et plus excellemment qu'en nous : *Illum egere bono nostro nemo sanus dixerit, omne enim bonum nostrum, vel ipse est, vel ab ipso est*[1]. S'il réfère les biens qu'il nous fait à son amour et à sa gloire, ce n'est pas pour ses intérêts, mais pour les nôtres : c'est que tout notre bonheur, notre félicité consistent à honorer Dieu, à l'aimer, à le glorifier. Pour cela, comme a remarqué saint Hilaire (*in Psalm.* 2), quand Dieu nous commande son amour et sa crainte, il ajoute : *Ut bene sit tibi.*

C'est comme si un père de famille, après avoir obligé son fils au dernier point, après l'avoir nourri, élevé, caressé avec des tendresses incroyables, pourvu d'offices, marié richement, il lui disait : Mon fils, pour tous les biens que je vous ai faits, je ne vous

[1] Aug., lib. *de Doctrinâ christianâ*, cap. 5.

demande qu'une récompense, portez-vous bien, ayez grand soin de votre santé, réjouissez-vous. Ainsi Dieu nous dit : Ce que je désire de vous, c'est que vous soyez heureux en ce monde et en l'autre; et vous ne sauriez l'être sans garder mes commandements, sans refréner vos passions, éviter le péché, quitter cette haine, cette envie, cette rancune, c'est une vipère qui vous ronge le cœur, qui déchire vos entrailles; quittez cette avarice qui ne vous donne point de repos, qui vous fait travailler nuit et jour, tuer le corps et l'âme, être en dissension avec vos plus proches; cette ivrognerie, cette saleté qui vous ruine de biens, d'honneur, de santé. Il n'est rien de si joyeux, rien de si content et heureux qu'un homme qui n'a point de passion désordonnée.

(A) Il est vrai qu'en faisant du bien, Dieu y a grand contentement, car David dit : *Lætabitur Dominus in operibus suis*; mais la cause et le sujet de ce contentement est en lui et en sa bonté, non en nous, ni en notre reconnaisance. C'est qu'il y a toujours du plaisir à faire des actions naturelles, comme à boire, manger, dormir, s'égayer. Si le soleil, le feu, les plantes, avaient du sentiment, ils auraient grand plaisir à nous éclairer, nous échauffer, à produire des fleurs et des fruits, parce que c'est leur naturel. Synésius dit : Θεοῦ φύσις ἀγαθόν ποιεῖν; La nature de Dieu est de faire du bien, plus que ce n'est la nature du soleil d'éclairer, du feu d'échauffer. De là vient qu'il se fâche quand nous l'empêchons de nous faire du bien, encore plus quand nous l'obligeons à nous faire du mal, à nous châtier de nos dérèglements : *Aporiatus est*, *quia non est qui occurrat* (Isai. 59, 16). Il semble qu'il se fâche, qu'il s'ennuie, qu'il se met en peine, qu'il est en inquiétude, parce que personne ne se présente pour recevoir l'affluence des grâces qu'il désire communiquer avec profusion.

Saint Jean en l'Apocalypse vit Jésus qui avait une ceinture sur ses mamelles : *Præcinctum ad mamillas.* Qu'est-ce à dire ceci? On porte la ceinture sur les reins, non sur les mamelles. Comme une mère qui nourrit son enfant, et qui a beaucoup de lait; si l'enfant par maladie, par mauvaise humeur ou par autre disposition fâcheuse refuse la mamelle, elle s'attriste, se désole, elle met un bandage à sa poitrine pour soutenir cette douce charge et ce sucre liquide dont elle est trop féconde. Ainsi le bon Dieu se fâche et se plaint quand nous refusons les effets de sa piété : nous mettons opposition aux grâces qu'il nous veut faire, nous lions et arrêtons comme avec un bandage les effusions de sa bonté et fécondité divine.

Le Père maître Avila (Epist. 9 *sub initium*), dit que nous sommes misérables et cruels envers Dieu de ne vouloir condescendre au désir qu'il a de nous faire beaucoup de grâces. Ce désir est si grand en lui, que s'il pouvait souffrir, je pense qu'il le ferait mourir ou le ferait tomber malade tant il nous aime; et il est encore plus fâché quand nous le contraignons encore davantage, quand nous le contraignons de prendre les verges en main contre son inclination naturelle. En Isaïe (28, 21) : *Alienum opus ab eo*; et au chapitre premier : *Heu vindicabor de inimicis meis. Heu*, est une voix de plainte et de gémissement : *Vim Deo facimus iniquitatibus nostris*,

cogimus nolentem Deum ad ulciscendas scelerum nostrorum immanitates.

Il me semble voir un père de famille qui aime son fils avec passion; s'il est obligé de le battre, il est doublement affligé, il est affligé de voir les débauches et friponneries de ce jeune homme; il s'afflige encore de se voir obligé de faire du mal à celui à qui il veut tant de bien, et même il ne lui fait du mal que parce qu'il se rend indigne du bien qu'il lui voudrait faire. Ainsi quand nous commettons le péché, Dieu a deux sujets de se mécontenter; il se fâche du péché que nous avons commis, qui est le plus grand mal qui nous pourrait arriver; il se fâche de se voir contraint de nous en punir et de se rendre ennemi de ceux à qui il voulait tant de bien : *Plagâ inimici percussi te castigatione crudeli* (Jerem. 30, 14). Il appelle ce châtiment cruel, à cause de l'amour qu'il a pour nous, qui fait qu'il estime très-rude tout ce qui nous afflige tant soit peu, comme si on donnait à l'école deux ou trois coups de fouet à un enfant; son père, qui l'aime avec excès, dit en se plaignant : Ils ont tout écorché mon enfant : *Castigatione crudeli;* châtiment cruel à lui, non à nous. Comme ce père, parlant des rébellions de son fils : N'est-ce pas une grande cruauté que je sois contraint de déshériter et de chasser hors de ma maison celui pour qui j'avais tant travaillé, et que je désirais avancer avec tant d'affection! De même, Dieu appelle *cruels* les châtiments qu'il nous envoie; cruels à lui beaucoup plus qu'à nous, parce qu'ils font violence à sa bonté naturelle qui ne punit qu'à regret, et fait du bien avec grand plaisir et avec passion : *Dat omnibus affluenter* (Jac. 1, 5).

(B) N'avez-vous jamais fait la réflexion que faisait autrefois un bonhomme sur une chose que nous voyons tous les jours, sans l'admirer comme elle mérite? Voyant une grosse fontaine, une vive source d'eau qui sortait d'un rocher sans jamais se tarir, il disait : Toujours couler! toujours couler! certes, c'est une merveille plus digne d'admiration qu'il ne semble, de voir que depuis vingt ans, depuis trente, quarante, cent, deux cents, trois cents ans, cette eau coule incessamment, de jour, de nuit, en hiver, en été, en temps de pluie, en temps de sécheresse, sans s'être jamais épuisée; il faut qu'il y ait un étrange trésor, un grand amas et magasin d'eaux; c'est une expression grossière, ou, pour mieux dire, une petite ombre de la bonté et fécondité de Dieu. Il est une mer infinie, un abîme de bonté, qui fait continuellement et très-abondamment couler, sans que la source s'en puisse jamais épuiser ni diminuer tant soit peu. En l'ordre de la nature, que de fleurs, que de fruits, que de plantes, que d'animaux, que de voix, que de parfums, que de couleurs, que de drogues, que de viandes, pour notre nourriture, pour notre entretien, service, remède, délices, divertissements! *Non necessitatibus tantum nostris provisum est, usque ad delicias amamur.*

En l'ordre surnaturel, il donne des grâces par les sacrements avec tant de largesse, libéralité, affluence, que saint Paul les appelle des trésors, des finances, des richesses surabondantes de la bonté de Dieu : *Divinitas gratiæ ejus quæ superabundavit in nobis, divitias bonitatis ejus contemnis* (Ephes. 1, 8; Rom. 8, 4)? Il

dit *contemnis*, pour nous apprendre que si nous en sommes privés, ou si nous n'en recevons que petitement, ce n'est pas la faute de la source, mais la nôtre. Saint Augustin dit : Si vous étiez auprès d'un coffre plein de pistoles, avec la permission d'en prendre une bonne poignée, et que ayant la main pleine de terre ou d'autre chose, au lieu d'en prendre quarante ou cinquante, vous n'en preniez que sept ou huit du bout des doigts, n'y aurait-il pas de votre faute? Vous venez à confesse ou à la sainte communion ; ces sacrements sont les coffres, les magasins, des grâces de Dieu ; vous y venez avec un esprit occupé des affaires de votre ménage, avec un cœur rempli d'affections basses et terrestres, plein de vanité, de mondanité, d'avarice; vous ne pensez à Dieu qu'à demi, vous ne lui donnez votre cœur que de biais et en profil, il ne se faut pas étonner si vous en recevez peu de grâces; si vous vous approchiez de lui avec un cœur vide de toute passion ; si vous lui ouvriez tous les recoins et toutes les capacités de votre âme, il accomplirait en vous ce qu'il a dit : *Mensuram bonam et confertam, et coagitatam, et superfluentem dabunt in sinum vestrum.* On vous donnerait des biens à mesure toute pleine, entassée, pressée comblée et regorgeante, c'est ce qu'il fait aux âmes bienheureuses dans le ciel : c'est la seconde preuve qui montre évidemment sa bonté.

2° Le semblable aime son semblable. Comme Dieu est infiniment bon, aussi il aime infiniment le bien et les bons. Vous donnâtes il y a trente ans une bouchée de pain à un pauvre, ou un mot d'instruction pour son salut ; cette action fut si courte, cette parole sitôt passée, que vous ne vous en souvenez plus; mais Dieu aime tant ce qui est bon, que parce que cette action fut bonne, il ne l'a pas mise en oubli, il ne l'oubliera jamais; il la regardera avec complaisance en toute l'étendue des siècles, d'ici à cent, deux cents, trois cents mille, dix mille ans ; il agréera, il louera, il récompensera cette bonne action, cette bonne parole, tant il est bon, tant il est ardemment amoureux de la bonté.

Disons encore : N'est-ce pas avoir une grande bonté? n'est-ce pas aimer les bons avec passion, de faire honorer leurs cendres, leurs vêtements, leurs mouchoirs, la paille de leur lit, tout ce qui leur a appartenu, tout ce qui les a touchés, comme nous en voyons des exemples sans nombre aux Actes des Apôtres, en l'Histoire ecclésiastique? Ne connaît-on pas évidemment la bonté de Dieu et l'amour qu'il a pour les bons, quand on voit que pour faire honorer saint Paul, saint Etienne, un autre saint, deux cents, trois cents, quatre cents ans après leur mort, il rompt les lois de la nature, il fait des miracles signalés, il rend la santé à des malades désespérés, le mouvement aux paralytiques, la vue aux aveugles par les cendres d'un saint, par des pièces de sa robe, par des fleurs qui auront touché son cercueil?

Pour montrer que son amour est gratuit et sa bonté désintéressée, il nous fait souvent du bien sans que nous en sachions rien. Combien de fois nous a-t-il garantis des sinistres accidents qui nous pouvaient arriver, des précipices effroyables où nous serions tombés, des embûches et hostilités de nos ennemis? et nous n'en avons

rien su, nous ne pensions pas à lui, nous étions endormis, nous l'avions mis en oubli ; comme une mère charitable qui se tiendrait jour et nuit auprès du lit de son fils malade pour le recouvrir quand il se découvre, pour chasser les mouches qui l'importunent, empêcher qu'on ne fasse du bruit qui interrompe son sommeil.

Vous me direz qu'il prévoyait que nous les saurions quelque jour, qu'il nous fera connaître dans le ciel les ressorts de sa providence et les effets de sa miséricorde sur nous, et que nous l'en remercierons ; il est vrai : mais quelles actions de graces peut-il espérer des brutes à qui il fait tant de bien ? c'est David qui fait cette considération : *Oculi omnium in te sperant Domine, et tu das escam illorum in tempore opportuno, aperis tu manum tuam et imples omne animal benedictione, qui dat jumentis escam ipsorum, et pullis corvorum invocantibus eum, catuli leonum rugientes ut quærant à Deo escam sibi.* Il prend soin des petits corbeaux quand ils sont abandonnés de leurs pères, et des lionceaux quand ils sont devenus orphelins. Il n'y a pas une seule petite bestiole qu'il ne pourvoie d'aliments nécessaires, non-seulement de nourriture, mais de passe-temps et de récréation ; car, quand on voit que les hirondelles font tant de tours et de bricoles en l'air, les rossignols et les alouettes dégoisent tant de fredons mélodieux, les petits chiens s'entre-mordent doucement en se jouant, on ne peut douter qu'ils n'y prennent grand contentement ; c'est le bon Dieu qui leur a donné ces inclinations, c'est lui qui fait toutes les actions par leur entremise, pour cela elles sont faites avec plus de perfection que celles de plusieurs hommes : *Opus naturæ, opus intelligentiæ errantis.* Qui n'admirera donc cette merveille, qui ne s'étonnera de voir que cette très-haute et incompréhensible majesté, au regard de laquelle les plus hauts séraphins sont moins que des moucherons, et tout l'univers moins qu'un grain de poussière, s'abaisse jusque-là, d'avoir soin d'un moucheron, d'une fourmi, d'un ver de terre qui est au fond du Sénégal ? Il daigne leur servir de nourricier, de vivandier, de pourvoyeur d'aliments et de récréations : qui est celui d'entre nous qui se soucie si les hirondelles, les alouettes et autres bestioles sont contentes ou non ?

Qui n'admirera la noblesse de ce cœur royal et divin, qui daigne faire tous ces biens, non-seulement aux animaux qui ne le connaissent pas, mais encore à tous ses ennemis qui le méconnaissent, le blasphèment et le persécutent ? Il y a des hommes au monde qui sont de vrais démons incarnés, qui ne se contentent pas d'offenser Dieu par fragilité humaine, ils le font encore à dessein, de propos délibéré, d'une malice noire et projetée ; ils le méprisent, ils le renient, ils le haïssent, ils enragent de dépit contre lui ; Dieu les souffre, les pouvant perdre par un clin d'œil, il les supporte, il les conserve en santé, il les comble d'honneurs, de richesses, de divertissements, de prospérités et de postérité heureuse ; il les invite à pénitence par des semonces et inspirations qui apprivoiseraient des tigres, et s'ils retournent à lui, il les reçoit, il leur pardonne, il les embrasse avec une douceur et une clémence inconcevables.

Ce qui est encore à remarquer, c'est qu'il exerce ainsi sa pa-

tience et les effets de sa bonté envers des réprouvés qui ne lui en sauront jamais gré ; au lieu de l'en remercier, ils le blasphêmeront, le maudiront, l'auront en horreur pour jamais; même il arrive quelquefois qu'il leur fait du bien malgré eux : car il y a des âmes si obstinées et endurcies, qu'elles se fâchent et se dépitent contre les remords de conscience, contre les lumières, les grâces, les inspirations et les mouvements que Dieu leur envoie.

3° La troisième considération que nous pouvons faire sur la bonté de Dieu, c'est du bien qu'elle fait à toutes ses créatures ; elle leur fait tout le bien dont elles sont capables et susceptibles, selon la condition de leur nature, selon les règles de sa providence, selon le bien de l'univers. Aux créatures douées de sentiment, Dieu donne, comme nous avons vu, une félicité sensible et une béatitude naturelle : *Implet omne animal benedictione.* Les créatures capables d'une félicité surnaturelle, comme la nature angélique et la nature humaine, il les y a destinées et appelées, il leur a donné toutes les grâces, les aides, les secours, les instruments nécessaires pour y parvenir. S'il n'a donné aux créatures inférieures autant de bien qu'aux supérieures, c'est que la condition de leur nature, ni le bien de l'univers ne le permettaient pas. Par exemple, si les cerises ne sont pas aussi grosses que les pommes, ni les pommes que les melons, ni les œillets que les roses, c'est que cette diversité était nécessaire à l'ornement, à la beauté, à l'harmonie et commodité du monde. Mais au reste, en l'incarnation, il a fait à toutes les créatures autant de bien et d'honneur qu'il leur en pouvait faire; il leur a communiqué le plus grand, le plus riche, le plus précieux et le plus inestimable trésor qu'il leur pouvait donner, à savoir sa divinité ; car toutes les créatures étant récapitulées en l'homme, l'homme ayant l'être des éléments, la vie des plantes, le sentiment des animaux et l'intelligence des anges, tout le bien et l'honneur qui lui est fait est estimé être fait à toutes les créatures.

Il n'y a rien que les hommes communiquent plus à regret que leur autorité, rien dont les rois soient plus jaloux que de leur couronne et puissance suprême : *Nec regna socium ferre, nec tædæ queunt, omnisque potestas impatiens consortis erit.* Dieu a été si bon qu'il a communiqué son autorité suprême à la sainte humanité; il l'a élevée à son trône, fait asseoir à sa dextre, associée à sa souveraineté et au gouvernement de toutes les créatures. Saint Léon (Serm. *de Asc.*) parlant de la sainte humanité : *Æterni Patris recepta concessu illius gloriæ sociatur in throno, cujus naturæ copulatur in Filio*; et saint Bernard (Serm. *in Cant.*), *contemplationum*, après le docte Idiot (*Idiota*, c. 15). *Plenitudo effusa est, altitudo adæquata est, singularitas associata est;* et saint Athanase : καθ'ὅλον πλήρωμα θεότητος ἐσσαρκώθη καὶ ἐνανθρώπησε. Il s'est incarné, il s'est humanisé, il s'est uni à la sainte humanité selon toute l'étendue et plénitude de sa divinité. Et saint Léon : *Utriusque naturæ tanta est unitatis facta communio, ut quidquid ibi est Dei, non sit ab humanitate disjunctum, quidquid est hominis, non sit à deitate divisum.* Si donc c'est le propre du bien de se communiquer, ne faut-il pas conclure que Dieu est un bien infini, souverain

et essentiel, puisqu'il se communique infiniment, souverainement et essentiellement en l'homme à toutes ses créatures?

(c) Mais n'est-ce pas une chose bien déplorable et digne d'être pleurée avec des larmes de sang, de voir que cette perfection divine, qui mériterait d'être aimée des hommes d'un amour infini, s'il était possible, est traitée si indignement, outrageusement et injurieusement dans le monde? On en juge comme si c'était la plus déraisonnable, injuste et dénaturée disposition qu'on puisse imaginer; on la traite comme si c'était une lâche, stupide, insensible et niaise ; car supposons qu'il y ait ici un roi qui nous dise (c'est le sentiment de tous les gens d'esprit), qu'un prince, pour gagner le cœur du peuple, doit être bon; je le veux être au dernier point. Que dois-je faire à cet effet? dites-moi votre avis là-dessus ; et que je lui dise : Quand vous commanderez à vos archers ou à vos valets d'aller en quelque lieu pour affaire d'importance, s'ils n'en font rien, mais vont d'autre côté, n'en dites mot; quand vous publierez des ordonnances pour le bien public, si des crocheteurs les déchirent et foulent aux pieds, n'en dites rien; quand vous irez par la rue, si les valets de boutique et les revendeuses vous chantent des injures, endurez tout quoi qu'on vous dise, quoi qu'on vous fasse, n'en faites point de justice. Si je parlais ainsi à ce roi, qu'en penseriez-vous? Certes, vous êtes un beau conseiller, me diriez-vous; il vous appartient bien de donner des avis; et quel roi serait-ce? Un fantôme et idole de royauté, qui serait traité comme un faquin, le jouet de ses sujets, la risée de ses voisins. Qu'en dirait-on par toute l'Europe? Un tel prince est un bon niais et un bon idiot : il endure tout, il se laisse mettre le pied sur la gorge, il est stupide et insensible : cela serait-ce être bon? bon à des valets, à des crocheteurs, mais cruel à soi-même, traître à son devoir et à sa dignité, inhumain à la république. Vous foulez aux pieds les édits de Dieu, vous faites tout le contraire de ce qu'il vous commande, vous blasphêmez son saint nom, et vous dites : Dieu est bon, il endurera tout, il ne me damnera pas : *An oculus tuus nequam est, quia ille bonus.* Quelle conséquence! Dieu est bon, donc il lui faut être mauvais. Oui, il est bon; mais à qui? Aux gens de bien, aux pécheurs repentants, non aux impertinents et obstinés, à ceux qui abusent de sa bonté : *Quam bonus Israël Deus his qui recto sunt corde!* Sa bonté n'est pas une bonté lâche, niaise, stupide, qui n'a point de sentiment ni de rigueur contre le vice. Ne dites donc plus : Dieu est bon, donc je le veux offenser; dites plutôt : *Bonus es tu, et in bonitate tuâ doce me justificationes tuas.*

Deuxième point. — 1° Comme le tribut de la grandeur c'est l'honneur et la gloire, ainsi le tribut de la bonté c'est l'amour et l'affection, nous devons donc à la bonté divine un amour de concupiscence, un amour intensif, un amour extensif, un amour appréciatif. Si vous êtes si mercenaire, que vous ne vouliez rien faire que par amour-propre, écoutez saint Augustin[1] : *Nescio quo inexplica-*

[1] 2. Tract. in Joan. : *In illud : Petre amas me?*

bili modo, qui seipsum, non Deum amat, non se amat : et qui Deum non seipsum amat, ipse se amat qui enim non potest vivere de se, moritur utique amando se : C'est une chose admirable, mais véritable, que celui qui s'aime sans aimer Dieu, ne s'aime pas; et celui qui aime Dieu et ne s'aime pas soi-même, il s'aime véritablement. Ce n'est pas s'aimer que de se faire mourir, et c'est être privé de la vie que d'être privé de l'amour de Dieu; car, comme la vie corporelle c'est l'union de l'âme avec le corps, ainsi la vie spirituelle c'est l'union de Dieu avec l'âme et Dieu n'est en l'âme que par amour : *Si quis diligit me, ad eum veniemus.* Il faut donc nécessairement de deux choses l'une, ou l'amour ou la mort, ou l'amour éternel ou la mort éternelle, ou le feu de l'amour de Dieu en ce monde ou le feu d'enfer en l'autre : *Qui non diligit, manet in morte.* Vous ne pouvez avoir cet amour de vous-même en Dieu, et il vous est absolument nécessaire; demandez-le donc si vous êtes sage, demandez-le humblement, fervemment et assidûment.

2° Mais cet amour mercenaire est trop imparfait pour les âmes bien nées et de bonne trempe; il le faut aimer d'un amour de bienveillance. Quand on vous parle d'un prince bien éloigné, d'un roi de Pologne, de la Chine ou autre, si on vous le dépeint d'un grand esprit, adroit, accort, civil, courtois, affable et judicieux, vous avez des inclinations et des sentiments d'amour pour lui, et il ne vous est rien, il vous est étranger, il ne vous a jamais fait de bien; et votre Dieu infiniment puissant, sage, débonnaire, obligeant, libéral, magnifique et parfait; votre Dieu, à qui vous avez tant de rapports, appartenances, liaisons et obligations, qui vous a fait tant de biens, ne l'aimerez-vous pas? Aimer, c'est vouloir du bien; quel bien pouvons-nous faire à celui qui est la source, le trésor, l'abîme et l'océan de tous biens? Nous ne pouvons rien ajouter à sa béatitude essentielle, à sa félicité très-parfaite et très-accomplie de tout point; tout ce que nous pouvons faire pour lui par sa grâce, c'est de procurer sa gloire, le faire connaître et l'aimer. Si vous l'aimez, vous le devez faire connaître à vos enfants, domestiques, métayers, voisins, à tous ceux que vous hantez; faire connaître sa grandeur, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa providence et ses autres perfections, les bienfaits que nous avons reçus de lui; apprendre à ceux qui ne le savent pas qu'il est un esprit immense, infini, tout-puissant et incompréhensible, qui a fait de rien toutes choses, qui a daigné se faire homme, faire remarquer et admirer en ses œuvres les traits de sa toute-puissance, sagesse et bonté.

Qui diligitis Dominum, odite malum. Si vous l'aimez d'un vrai amour de bienveillance, vous aurez en horreur le péché qui lui déplaît infiniment, qui le désoblige et offense au dernier point; vous éviterez les jurements, les malédictions, les médisances, impuretés et autres péchés qui lui déplaisent : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.* Si vous aimez bien Dieu, vous garderez les commandements, les conseils qu'il vous a donnés; vous serez humble et obéissant à vos supérieurs, débonnaire et patient envers vos égaux, charitable et miséricordieux envers les inférieurs.

3° Et parce que tout cela est fort peu en comparaison de ce que Dieu mérite, il se faut réjouir, se plaire et délecter du grand amour que les saints lui portent, de l'amour ardent et excellent que la sainte Vierge a pour lui, de l'amour souverain et parfait que la sainte humanité exerce envers Dieu, de l'amour essentiel, infini et immense que les adorables personnes de la sainte Trinité ont l'une envers l'autre.

4° Tout amour de Dieu, excepté celui-là, pour grand et ardent qu'il soit, est une infinité de fois infiniment au-dessous de ce que la bonté de Dieu mérite. Faites que toutes les créatures aient autant de cœur qu'il y a d'étoiles au ciel, d'atomes en l'air et que tous ces cœurs soient aussi ardents en l'amour de Dieu que les plus hauts séraphins, toutes ces flammes, ardeurs et brasiers ne seraient que glace et froideur, eu égard à ce que Dieu mérite; et puis nous refuserons de lui donner notre cœur, si pauvre, si petit, si étroit et si imparfait.

5° Or, puisque notre cœur est si petit, si borné et si limité pour aimer une bonté si grande et infinie, aimons Dieu par toutes ses créatures et en toutes ses créatures : *Rape ad Deum animas quas potes, et dic ad eas : Amemus eum*. Gagnez à Dieu toutes les âmes que vous pouvez; exhortez-les à l'honorer, à le servir, à l'aimer de toutes leurs affections. Invitez toutes ces œuvres à le bénir, à le louer, comme les trois jeunes hommes : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino, etc.;* comme David : *Laudate, Dominum, omnes gentes*. Ne vous servez de ses créatures que par rapport et relation à lui pour vous échauffer en son amour, pour avancer sa gloire, pour vous aider à le bien servir; n'aimez en elle que le rapport et l'apparence qu'elles ont en lui : *Si terrena diligitis, illa diligite ut munera amici, ut beneficio Domini, ut arrhas sponsi.* Quand vous vous servez des créatures, aimez-les et recevez-les de la main de Dieu comme des présents que vous envoie ce grand ami, comme des largesses et libéralités que vous fait ce seigneur magnifique, comme des arrhes et témoignages d'amour que cet époux céleste vous donne. C'est ce que l'Eglise demande : *Ut te in omnibus, et super omnia diligentes*. Elle dit *super omnia*, parce que le principal amour que la bonté de Dieu mérite et demande de nous, c'est l'amour appréciatif, amour de préférence et de prééminence.

6° Puisque cette bonté divine est infinie, le trésor, l'océan et l'abîme de tous biens, ce serait un effroyable aveuglement de lui préférer quelque bien particulier; ce serait une étrange folie d'offenser Dieu, désobliger sa bonté, perdre son amitié et sa grâce pour une chétive créature, pour une pièce d'argent, etc.; ce serait une aussi grande folie et bien plus grande, que si on vendait une riche métairie pour une feuille d'arbre, le domaine d'un étang ou d'une mer pour une goutte d'eau, un grand royaume pour un grain de poussière. Ne le faites pas si vous êtes sage; dites plutôt comme saint Augustin : *Non est mihi bene sine te, et omnis copia, quæ Deus meus non est, egestas est :* Je n'ai point de bien sans la bonté de mon Dieu, et toute abondance, honneur et bonheur qui n'est pas selon lui, n'est que pauvreté, vanité et misère. Dites comme saint François : *Deus meus et omnia;* dites comme David : *Confitemini*

Domino, quoniam bonus; louez le Seigneur, parce qu'il est bon; aimez-le de tout votre cœur, puisqu'il est tout votre bien; aimez-le d'un amour souverain, puisqu'il est souverainement bon; aimez-le, louez-le, adorez-le, bénissez-le, glorifiez-le, maintenant et toujours, et en tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XXII.

DE LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Fides est substantia rerum sperandarum.
La foi est l'appui de notre espérance. (HEBR. 11, 1.)

Le docte Tertullien, ayant autrefois la pensée de faire un traité de la Pénitence, fut combattu en son esprit s'il le devait faire ou non, parce que d'un côté il savait que les fidèles ont besoin d'être bien instruits en un article de si grande importance, et d'autre part, il craignait que les âmes mondaines n'en prissent sujet de commettre plus hardiment le péché par une vaine présomption d'en obtenir aisément pardon, se réfugiant à la pénitence. Ayant aujourd'hui à parler de la miséricorde de Dieu, je suis en même perplexité par une même réflexion; mais parce que ces prédications ne se font pas seulement, ni principalement pour profiter aux hommes, mais pour louer et glorifier les perfections de Dieu, et que je ne dois pas tant redouter le préjudice des âmes réprouvées, comme je dois procurer le salut et l'avancement des âmes choisies, je veux faire voir à celles-ci qu'encore que par fragilité humaine elles soient tombées en quelques péchés, elles doivent avoir grande confiance en la miséricorde de Dieu, et particulièrement si elles sont avantagées de vos faveurs maternelles, ô sainte Vierge!

Quand le prophète royal David, justement irrité contre Nabal, allait à lui pour le faire mourir, et pour ravager sa famille, la belle Abigaïl lui alla au devant, et par les charmes de son éloquence, jointes aux larmes qu'elle fit couler de ses yeux, elle lui fit tomber les armes des mains. Vous étiez figurée par cette sage et accorte femme, ô sainte Vierge! quand nous avons donné sujet à votre Fils de lancer sur nos têtes criminelles les carreaux d'une juste vengeance, vous apaisez sa colère, vous mettez la main sur la garde de son épée, vous calmez son esprit irrité, et pour toute rhétorique vous lui montrez votre sein virginal, que nous bénissons : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Peccator qui vendidit animam suam potest restitui in integrum ob quatuor : 1° Quia erat minor, 2° Quia fraudem passus est, 3° Ob defectum justi pretii, 4° Per favorem et misericordiam Dei.

I. PUNCTUM. — Misericordia Dei in pœnitentes probatur ex iis quæ dixit : 1° Scripturâ; 2° Patribus, 3° Comparationibus ex Evangelio nempè ovis errantis, filii prodigi, drachmæ perditæ; 4° Comparationibus ex Augustino.

II. PUNCTUM. — Eadem misericordia probatur ex his quæ Christus dedit nempè suum sanguinem et merita : 1° Scripturâ, 2° Comparatione.

III. Punctum. — Misericordia Dei probatur ex his quæ fecit pœnitentibus nempè Thaïdi, Moysi eremitæ, Theophilo.

Conclusio. — 1° Exhortatio ad imitandam misericordiam Dei, 2° Ad pœnitentiam per recapitulationem sermonis.

Exorde. — Entre une infinité de malheurs que le péché mortel nous apporte, celui que le prophète Elie remontrait au roi Achab est un des moins appréhendés, des plus funestes et déplorables : *Venumdatus es ut faceres malum* (3. Reg. 21, 25). Quand vous commettez un péché mortel, il se passe une transaction non formelle et expresse, mais tacite, interprétative et réelle entre vous et Satan : C'est comme si vous lui disiez : Donnez-moi cette pièce d'argent, cette volupté brutale, le gain de ce procès injuste, et je vous livre mon âme, je me rends à vous, je renonce à la grâce de Dieu, à l'amitié de la Vierge et des saints, à ma part de paradis : *Venumdatus sub peccato*, dit saint Paul (Rom. 7, 14), parlant de l'homme charnel ; et le Sage parlant de l'avaricieux : *Hic enim animam suam venalem habet* (Eccli. 10, 10). Mais j'apprends des jurisconsultes qu'il y a quatre principales raisons pour lesquelles celui qui a aliéné un héritage peut faire rescinder le contrat, et rentrer en possession de ce qu'il avait vendu : la minorité du vendeur, la tromperie de l'acheteur, le manquement du juste prix, la grâce et faveur du souverain.

Premièrement, la minorité du vendeur quand il est en bas âge ; on a égard qu'il est sous l'autorité de son père, sans lequel il ne peut rien faire de valide, ou qu'il n'a pas encore l'esprit et le jugement assez fort pour bien connaître ce qu'il fait, dit la loi *Hoc edictum* (lib. 4, tit. 4), et les suivantes, *ff. de minoribus* 25 *annis;* secondement, si l'acheteur a usé de fraude, s'il a donné de l'argent faux, ou de mauvaises denrées en paiement (*Lege si dolo*, Cod. *de rescindendâ venditione, Lege* 1. *ff. de in integrum restitutione*). En troisième lieu, s'il n'a pas donné ce que la chose valait ; si le vendeur a été lesé de la moitié du juste prix, il demande à être relevé par le bénéfice de la loi seconde, tant célébrée en la jurisprudence (Cod. *de rescindendâ venditione*). En quatrième lieu, si on a du crédit en la cour, on implore la clémence du prince, on obtient des lettres royales, et rendant ce qu'on a reçu, on reprend ce qu'on a vendu.

Pour ces mêmes raisons et autres semblables, le chrétien qui a été si malavisé que de vendre son âme au démon pour un petit plaisir ou profit, peut obtenir un relief et faire casser et mettre à néant un contrat qui lui est désavantageux. Premièrement, par minorité : l'Eglise est toujours mineure en la justice des hommes, et les enfants de l'Eglise le sont aussi toute leur vie en la justice de Dieu, ils ne sont jamais émancipés de sa puissance paternelle ; s'ils font quelque transaction au préjudice de leur salut, ils manquent en cela de jugement, ils sont réputés pupilles, ils ne sont pas autorisés de leur Père céleste : *Nunc cognosco ex parte, usquequo parvuli diligitis infantiam?* N'est-ce pas être bien enfant, dépourvu de sens et de raison, de faire cession de la grâce de Dieu, de la filiation adoptive, des dons et fruits du Saint-Esprit, du droit à l'héritage du ciel, et cela pour des babioles, pour de fausses

richesses, pour des voluptés trompeuses? Oui, fausses richesses, voluptés imaginaires, c'est ainsi que Jésus les appelle (Matth. 13, 22); pour ce il y a du dol et de la fraude en ce contrat. On dit qu'au festin des sorciers, Satan ne leur donne que des viandes creuses, et pour paiement de quelque service qu'ils lui ont rendu, des pièces d'argent en apparence, et des feuilles d'arbre en effet. Si vous voulez avouer la vérité, vous direz qu'il vous a fait le même plusieurs fois : car il est toujours démon, c'est-à-dire fourbe et imposteur. Il vous a souvent fait croire que si pouviez jouir de ce plaisir, obtenir cet office, acquérir cet héritage, vous seriez heureux et content, et vous avez connu par expérience que ce n'a été que vent et fumée, fantôme et apparence de félicité.

Et quand il vous aurait donné de solides contentements, de véritables richesses, tous les royaumes du monde, vous êtes lésé de plus de la moitié, de plus des deux tiers, de plus des trois quarts du juste prix : y a-t-il rien au monde qui mérite être comparé, ou qui approche tant soit peu de l'excellence et noblesse de votre âme? *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur?* Si l'homme vient à perdre son âme, quand il acquerrait tous les trésors et tous les empires du monde, l'échange serait trop inégal. Enfin, quand il n'y aurait point eu de surprise, ni fraude, ni lésion en votre transaction, vous pouvez présenter requête pour être reçu à un dédit, supplier le roi souverain d'interposer son autorité pour casser et mettre à néant un traité si pernicieux, qu'un pauvre malavisé a fait en l'ardeur de sa passion : *Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet, ex usuris et iniquitate animas eorum redimet.*

Mais afin que personne ne se trompe, quand je parlerai de la miséricorde que Dieu exerce envers les pénitents, vous vous souviendrez qu'au jugement de Dieu ceux-là ne sont pas appelés pénitents qui, ayant péché toute l'année et tout le carême, font une pause à leurs déréglements en la grande semaine, se confessent et communient à Pâques, sans démordre du seul point de la pompe et du luxe en leurs habits, de la bonne chère en leurs repas, des pointilles d'honneur et de préséance, des passe-temps et divertissements du monde : telles gens ne sont pas appelés pénitents, mais des moqueurs de Dieu, sacriléges et profanateurs des sacrements; telles gens ne doivent espérer miséricorde, ils ne doivent attendre que vengeance et damnation éternelle. Je ne parle point à eux, je parle aujourd'hui à un homme qui dit à son confesseur : Mon Père, il est vrai que j'ai été grand pécheur, mais il y a un mois, six semaines, deux mois que je me prépare à cette confession; je suis sorti de l'occasion du péché, j'ai rendu tout ce que j'avais d'autrui, je suis remis en parfaite amitié avec tout le monde, je me tiens au bas de l'église, m'estimant indigne de m'approcher de l'autel; ordonnez-moi tout ce qu'il vous plaira, que je m'abstienne de la communion jusqu'à ce qu'on voie un peu d'amendement en moi; que je m'absente des compagnies et récréations du monde, que je m'habille simplement et comme le plus pauvre de ma qualité. C'est à telle âme que je parle aujourd'hui, et je lui montre qu'elle doit avoir très-grande confiance en la miséricorde de Dieu. Je le lui

montre, dis-je, lui faisant voir ce que Jésus a dit, ce qu'il a donné et ce qu'il a fait pour les âmes pénitentes.

Premier point. — 1° Jésus a dit en saint Matthieu, chapitre 11e : *Venite ad me, omnes qui laboratis* : Venez à moi, vous tous qui travaillez et êtes chargés, et je vous soulagerai. Pour grands et en grand nombre que soient vos crimes, vous avez droit de vous adresser à Jésus, de lui dire : Je viens à votre semonce, je prends la liberté que vous me donnez, j'obéis au commandement que vous me faites : je suis travaillé de mes passions, accablé du fardeau de mes péchés, je viens à vous pour être soulagé; vous le serez infailliblement, si, d'un cœur contrit et humilié, vous recourez à Jésus. Et parce qu'il n'est pas visible en ce monde, et qu'il ne répond pas à vos prières d'une voix qui frappe vos oreilles, et vous mette hors de doute, afin que vous soyez très-assuré du pardon de vos péchés, il a établi des prêtres en son Eglise, et leur a donné pouvoir de vous absoudre d'une autorité si authentique, certaine et infaillible, que le ciel et la terre faudront plutôt que vous manquiez d'être absous, s'ils vous absolvent validement et en bonne forme : *Quorum remiseritis peccata, remittentur eis* (Joan. 20, 23) : A quiconque vous remettrez les péchés, ils leur seront remis. Il ne dit pas : S'ils ne sont trop énormes, en trop grand nombre, trop souvent réitérés; mais absolument, sans restriction, sans modification, sans limitation, quelques péchés que ce soient. A quiconque vous les remettrez, pourvu que vous ayez juridiction et pouvoir de l'Eglise, parce que les mérites de sa sainte passion sont inépuisables, et la miséricorde de Dieu infinie.

2° Ce qui fait dire à saint Augustin : *Una spes, una fiducia, una firma promissio misericordia tua.* Mon Dieu, l'unique espérance, l'unique confiance, l'unique promesse bien assurée de mon salut, c'est votre miséricorde si grande, que le dévot abbé Blosius [1] ose avancer cette proposition après Taulère et Henri Suso : Quand vous auriez commis tous les brigandages, tous les meurtres, tous les sacriléges, toutes les brutalités qui ont jamais été commis, si vous vous en repentez de bon cœur pour l'amour de Dieu, et si vous êtes vraiment converti, Dieu vous tendra la main pour vous en relever, beaucoup plus volontiers qu'une mère pieuse ne retirerait du feu son enfant qu'elle aime avec passion. Et tant s'en faut qu'il vous rebute; qu'au contraire, le plus grand plaisir que vous lui puissiez faire, le plus grand contentement que vous lui puissiez donner, c'est de vous repentir et lui demander pardon.

3° Il se compare à un pasteur qui a cent brebis (Luc. 15, 4), une se sépare du troupeau, s'égare, se met en danger de tomber en la gueule du loup; il laisse les nonante-neuf brebis sur les montagnes, il bondit par monts et vallées, court par la boue, par les buissons, par les fossés, pour chercher cette ouaille perdue; l'ayant trouvée, il ne lui donne pas un coup de pied, ne la frappe pas de sa houlette, ne la rudoie, ne la maudit, ne la maltraite, ne la tance de ce qu'elle s'est séparée, de ce qu'elle l'a mis en si grande

[1] In consolatione pusillanimorum, et in canone vitæ spiritualis, c. 1.

peine, l'a fait courir et suer; il la charge doucement sur ses épaules, la rapporte joyeusement à sa bergerie; les autres y vont à pied, celle-ci y est portée à son aise : *Multum enim errando laboraverat* (Tertul. *de Pœnit.*, c. 8); elle va continuellement baisant le col et les joues de ce pasteur débonnaire, il assemble ses voisins, il ne leur dit pas : *Congratulamini ovi perditæ;* Congratulez à ma brebis, mais *congratulamini mihi,* réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue.

Et d'autant que l'amour d'un père est ordinairement plus ardent et plus affectueux, il se compare à un père de famille qui avait deux enfants : le cadet sort de la maison paternelle par folie de jeunesse, se débauche avec les femmes, mène une vie licencieuse et dissolue, dissipe tous ses moyens, tombe en si extrême pauvreté, qu'il désire avoir son saoûl de la mangeaille des pourceaux, et personne ne lui en donne. L'affliction, qui fait retourner l'entendement aux fous, le fait rentrer en soi-même; il se résout de retourner à son père. Son père n'a point égard qu'il est tout déchiré, crasseux, souillé, décontenancé, puant, horrible; il va au devant, lui saute au cou, l'embrasse tendrement, le baise amoureusement, le baigne de ses larmes, l'étouffe quasi à force de le serrer et accoler étroitement, le fait revêtir tout à neuf, le reçoit en son premier état : *Quis ille nobis intelligendus pater? Deus scilicet, tam pater nemo, tam pius nemo,* dit Tertullien (*Ibidem*).

Et parce que l'amour du sexe féminin est ordinairement plus tendre et sensible, il se compare à une dame qui, ayant perdu une pièce d'argent, allume une chandelle, balaie la chambre, renverse tous les meubles, et, l'ayant trouvée, elle assemble ses voisins, disant : Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai trouvé ma drachme.

4° Mais comment est-ce que cela s'entend, que Jésus se réjouit ainsi de notre pénitence? comme s'entend ce qu'il ajoute après ces paraboles, qu'*on fait plus de fête au ciel de la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de nonante-neuf justes.* Saint Augustin répond et explique ceci par de belles comparaisons : Le roi a mis le siége devant une ville, devant La Rochelle, ou quelque autre place forte; il y a été en personne, il y a fait de grands frais, il y a perdu beaucoup de noblesse et fait jouer souvent le canon, enfin on la prend par assaut ou elle se rend par composition; on se réjouit plus de cette victoire que de la fidélité de toutes les autres villes qui sont demeurées en l'obéissance du roi : *Quanto majus fuit periculum in prælio, tanto majus est gaudium in triumpho.* Plusieurs nautonniers retournant du Sénégal, sont accueillis d'un orage, tantôt suspendus en l'air sur l'écume d'une montagne d'eau, tantôt enfoncés jusqu'aux abîmes entre deux montagnes flottantes, prêts à être échoués au rivage, ou brisés contre quelque rocher.

Et nihil ante oculos gelidæ nisi mortis imago.

Faites que par un bonheur inopiné la tourmente s'apaise, les rides de la mer s'aplanissent, que le calme revienne et qu'ils arrivent enfin au port tant désiré; ils se réjouissent plus, parce qu'ils ont eu plus de crainte : *Et exultant nimis, quia timuerunt nimis.* Votre

femme tombe en maladie, vous en mourez de tristesse et de crainte; il lui arrive une crise favorable qui la met hors de péril, mais elle n'est pas tout à fait remise : on se réjouit plus de cette convalescence que quand elle était en parfaite santé : c'est que la victoire est plus douce, après une rude bataille, la bonace après une furieuse tempête, la santé après une dangereuse maladie, le repos après le travail. Ainsi une chrétienne est en état de péché, sur le bord de la damnation, son procès est déjà tout fait, il ne lui reste plus qu'à mourir pour être précipitée dans les enfers; elle entend une bonne prédication, elle se convertit, fait une bonne confession générale, on en rit d'aise dans le ciel, on en fait fête solennelle; Jésus dit qu'il s'en réjouit plus que de nonante-neuf ouailles qui ne se sont pas égarées. Les saints sont cause qu'on fait des fêtes sur la terre : mais (je l'oserai dire, puisqu'il est véritable) il est en votre pouvoir, avec la grâce de Dieu, d'être cause qu'on en fasse une dans le ciel. Oui, vous qui avez déjà un pied dans les enfers, si vous vous convertissez d'une vraie et sincère conversion, le jour où vous ferez votre confession générale on fera une fête dans le ciel.

Deuxième point. — 1° C'est pour les pécheurs que Jésus a donné son sang précieux, ses souffrances, mérites, satisfactions et sa vie très-adorable : *Pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum* (Marc. 14, 24) : *Venit filius hominis dare animam suam redemptionem pro multis* (Matth. 20, 28). Cette rançon est un trésor qui ne se peut épuiser, ce sang adorable est d'un prix infini, est un remède tout-puissant : *Nihil tam ad mortem, quod Christi morte non sanetur*, dit saint Bernard : Il n'y a péché si mortel qui ne puisse être guéri par les plaies mortelles de Jésus. L'Ecriture dit bien quelquefois que Dieu s'est repenti d'avoir fait l'homme; mais elle ne dit jamais qu'il se soit repenti de l'avoir racheté; ses iniquités ne peuvent monter à un si haut degré de malice, qu'elles épuisent ou éteignent les mérites de Jésus.

2° Faisons que le roi ait fondé et richement doté un hôpital pour les pauvres, pour les soldats qui deviendraient malades ou qui seront blessés ou estropiés en l'armée, pour les y recueillir, panser, médeciner, remettre en santé, je vous demande, Messieurs, qui aurait plus de droit d'être reçu en cet Hôtel-Dieu? ne seraient-ce pas les plus pauvres malades, couverts de plaies; et si quelqu'un disait : Je n'oserais demander d'entrer en cet hôpital, parce que je suis trop pauvre, couvert de haillons, navré de tous côtés, en danger de mourir, n'aurait-il pas bonne grâce? Jésus a institué le sacrement de pénitence comme une maison-Dieu, boutique de pharmacie, pour la guérison des âmes chrétiennes qui sont blessées de quelque péché en la guerre spirituelle contre les ennemis de la majesté divine : *Non veni vocare justos, sed peccatores, ad pœnitentiam* (Matth. 9, 13) : *Venit Jesus peccatores salvos facere* (1. Tim. 15). Il a doté et enrichi cet hôpital du trésor de ses grâces, il y a fait un fonds de ses mérites et finances, et vous dites : Je suis trop grand pécheur et trop pauvre de biens spirituels, j'ai trop de blessures en l'âme, je ne veux pas aller à confesse, je n'oserais espérer

en la miséricorde de Dieu; et c'est pour cela qu'il faut aller à confesse, parce que vous êtes grand pécheur; c'est pour cela que vous devez avoir plus d'espérance ès mérites de Jésus.

Si le salut de votre âme et le pardon de vos péchés ne dépendait que de moi et de ma bonne volonté envers vous, n'auriez-vous pas grande espérance et quasi assurance certaine de la rémission de vos crimes? Plût à Dieu qu'il ne tînt qu'à moi; certes, ce serait bientôt fait. Si vous n'aviez un cœur de Pharaon, pauvre homme! s'il ne tenait qu'à moi d'effacer tous vos péchés, vous vous en tiendriez très-assuré; il ne dépend que de Jésus, et vous vous en défiez? Ai-je un brin d'affection pour vous qui soit tant soit peu comparable à celle que Jésus vous porte? Ai-je jamais répandu une goutte de mon sang pour le salut de votre âme? Jésus a répandu tout le sien, il a langui trois heures, il a rendu son esprit avec une horrible détresse pour vous acquérir le pardon, sans doute qu'il vous le donnera s'il ne tient à vous, si vous ne l'obligez à vous réprouver par une effroyable obstination et impénitence finale. Ou, si vous voulez, je vous prendrai d'un autre biais. Donnez-moi le plus grand pécheur qui soit au monde, si vous le connaissez, quoique vous sussiez assurément que ses péchés seraient plus grands et en plus grand nombre que les vôtres, vous ne diriez pas pourtant: Voilà un réprouvé; certainement il sera damné, Dieu ne lui fera jamais miséricorde; au contraire, vous l'exhorteriez à récipiscence, vous l'assureriez de son salut, en cas qu'il fît pénitence. Pesez encore cette raison: quand vos péchés seraient en même nombre que le sable de la mer, et aussi noirs que ceux de l'antechrist, si vous vous en repentez, et si vous persévérez jusques à la fin de votre vie dans un esprit de vraie contrition et de parfaite pénitence, Dieu promet de vous pardonner et il vous commande, sous peine de damnation, d'espérer en sa miséricorde; donc, en ce cas, il veut vous pardonner et vous faire miséricorde, autrement sa promesse serait fausse et il vous obligerait à une vaine espérance. Or, son Apôtre dit qu'il est impossible que Dieu mente, et son Prophète appelle *bienheureux tous ceux qui espèrent en lui.*

Troisième point. — Voyez ce qu'il a fait à des pécheurs qui étaient tout remplis de malice, et qui avaient déjà plus d'un pied dans les enfers; ils ont appris par une heureuse expérience qu'il est débonnaire et humble de cœur, qu'il ne rejette jamais ceux qui recourent à lui, qu'il ne peut mépriser un cœur contrit et humilié, qu'il relève souvent de la fange le faible qui y était enfoncé, que la grâce surabonde souvent où le péché avait été abondant. *Tout ce qui est au monde*, dit saint Jean, *n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie;* c'est-à-dire que, pour l'ordinaire, nous offensons Dieu par prétention des plaisirs de la chair, ou des richesses de la terre, ou des grandeurs et vanités du monde. Des histoires très-authentiques nous font foi que des âmes noircies au dernier point de quelqu'un de ces vices, et presque réduites au désespoir, ont obtenu miséricorde et sont devenues très-saintes.

Quelle âme fût jamais plus sensuelle, plus charnelle et plus vo-

luptueuse que la courtisane Thaïs[1]? Elle était si effrontée qu'elle ne se contentait pas de s'abandonner à tout venant, mais elle provoquait à la lubricité ceux qu'elle rencontrait en chemin. Un jour de bonne fortune pour elle, elle s'adressa à saint Paphnuce; ce saint abbé fut content d'être impudique en apparence, pour la rendre chaste en effet, il la suivit en sa maison, et entra en ce lieu infâme comme les anges entrèrent en Sodome, les rayons du soleil en un bourbier, non pour le souiller, mais pour le dessécher. Etant là, il feignit de craindre qu'on ne les surprît : Mais, lui dit-il, sommes-nous bien cachés? ne pouvons-nous être aperçus de personne? Je vous assure, dit-elle, il n'y a ici personne qui nous puisse voir que Dieu. Personne ne vous peut voir que Dieu, repartit le saint, tellement que Dieu nous peut voir, serons-nous bien si impudents de faire devant lui ce que nous n'oserions faire devant le moindre laquais? Menez-moi, si vous pouvez, en quelque lieu où Dieu ne soit pas, et alors je consulterai ce que j'aurai à faire; mais, de l'offenser en sa présence, à sa vue, tout auprès de lui, il n'y a point d'apparence. Ce petit rayon de lumière écarta les ténèbres qui offusquaient l'esprit de cette pauvre malheureuse, et fondit la glace de son cœur, qu'elle répandit par ses yeux; elle ne marchande pas avec Dieu, elle quitte sur-le-champ sa mauvaise vie, elle brûle en plein marché tout ce qu'elle avait acquis par ce maudit métier, et, par le conseil du saint, elle entre en un monastère de filles; là elle demeure toute seule enfermée en une cellule le reste de sa vie, jeûnant tous les jours au pain et à l'eau, et estimant sa bouche trop infâme pour prononcer le saint nom de Dieu, même en le priant, parce qu'elle avait trop souvent proféré des paroles et chansons déshonnêtes; elle prenait seulement la hardiesse de dire : O vous! qui m'avez créée, ayez pitié de moi! Ce sont toutes les prières qu'elle faisait, les réitérant sans cesse, et ses larmes, soupirs et sanglots retentissaient continuellement aux oreilles du bon Dieu. Au bout de trois ans, un des disciples de saint Antoine, nommé Paul le simple, vit dans le ciel un trône magnifique environné de lumière, enrichi d'or et de pierreries; il demanda à l'ange qui le lui montrait : N'est-ce point là la place qui est préparée à mon père saint Antoine? Non, lui dit l'ange, c'est pour la pénitente Thaïs, qui y doit être bientôt reçue.

Si votre vice n'est l'impureté, mais le larcin ou l'avarice, considérez l'exemple de Moïse, non ce saint prophète dont l'Écriture parle si souvent, mais d'un autre dont Palladius fait mention[2]. Il était Ethiopien de naissance, serviteur d'un gouverneur de ville; son maître le chassa hors de sa maison pour les larcins et autres malversations. Il se fait chef de bandouliers, capitaine d'une troupe de brigands, qui volaient sur les grands chemins, si méchant et déterminé, qu'ayant conçu un esprit de vengeance contre un pauvre berger, parce que ses chiens l'avaient empêché d'une action noire qu'il voulait faire, il se résout de le faire mourir, et l'ayant cher-

[1] Thaidi, *Ex Sabellic.*, l. 5, Exemp. c. 2; et Marul., l. 4, c. 10.
[2] In historia Lausiaca, cap. seu, sectione 22, tom. II. *Bibliot. Patrum novæ editionis.*

ché, comme on lui dit qu'il s'était retiré au delà du Nil, il prend son épée à sa bouche, ses habits sur sa tête, et passe ainsi à la nage la rivière qui était large de mille pas, à dessein de tuer ce berger. Il est converti par un accident inopiné; il entre en un monastère du désert pour y faire pénitence, mais quelle pénitence! si austère et si rigoureuse, qu'elle serait incroyable si des témoins très-authentiques n'en faisaient foi. Il avait un corps si grand et si robuste, qu'il portait quatre hommes sur ses épaules aussi aisément que nous portons un sac plein de paille, ce sont les propres mots de Palladius; et néanmoins il ne mangeait rien du tout que douze onzes de pain sec par jour. Il passa six ans sans dormir, se tenant toute la nuit sur pied en sa cellule à prier Dieu. Depuis il employait la plus grande partie de la nuit à puiser et porter de l'eau pour le service des anciens anachorètes qui étaient cassés de vieillesse; enfin, il vécut si saintement, qu'il laissa plusieurs disciples héritiers de ses vertus, et a mérité d'être au nombre des saints et au Martyrologe romain.

La conversion de Théophile était encore plus désespérée, et ses chaînes plus difficiles à rompre [1]. Il était trésorier, ou, selon d'autres, le grand archidiacre de la ville d'Adana en Cilicie, si vertueux et humble, qu'il avait refusé un évêché qu'on lui présentait. Mais comme du meilleur vin se fait le plus fort vinaigre, et que les anges deviennent des démons quand ils se pervertissent, ainsi les plus gens de bien sont les plus scélérats quand une fois ils quittent le bon chemin pour se prostituer au mal. Cet infortuné ayant été calomnié par des envieux d'avoir mal employé les biens de son Eglise, et pour ce, étant injustement privé de son bénéfice, il en conçut un déplaisir si grand et une mélancolie si noire, que pour avoir moyen de se rétablir en sa charge et triompher de ses malveillants, il se livra à son vrai ennemi à la sollicitation d'un juif magicien; il donna au démon un papier écrit de sa main et signé de son sang, par lequel il se donnait à lui irrévocablement, corps et âme, et renonçait formellement à Jésus et à la Vierge; mais comme le péché porte toujours en croupe le repentir, il n'eût pas plus tôt fait cette donation, qu'il eût envie de la faire casser, ayant l'esprit tout troublé, parce qu'il se voyait ennemi de Dieu et engagé au diable; il ne savait à qui avoir recours; enfin il prit la hardiesse de s'adresser à la Vierge; il va à l'église de Notre-Dame, où il passa quarante jours et quarante nuits en prières; jeûnant, pleurant, frappant sa poitrine et sa tête, faisant retentir ce saint lieu de sanglots et rugissements, confessant tout haut son sacrilége. « Hélas! disait-il, comment oserai-je demander pardon? je ne suis pas digne d'ouvrir ma bouche qui est toute souillée, ni de m'en servir pour parler à Dieu, je ne suis pas digne de lever les yeux au ciel que j'ai armé de foudres et de carreaux contre moi; mais vous êtes Mère de miséricorde, ô très-sainte et bénie Vierge! vous êtes la Source de vie et de grâce, Refuge des pécheurs, unique Asile des désespérés, Port assuré de ceux qui ont fait naufrage de

[1] Ex Eutyciano Patriarcha Constantinopol. teste oculato refert Metaphrastes et Petr. Damianus, serm. 1. *de Nativit. B. Virgin.*

leur salut et la Protection du genre humain. On n'a jamais ouï dire depuis que le monde est monde, que vous ayez rebuté aucun de ceux qui ont recouru à vous d'un cœur contrit et humilié ; ne faites pas que je sois le premier qui ait cette disgrâce, jetez vos yeux de miséricorde sur moi, ne dédaignez pas les humbles requêtes d'un misérable qui espère en vous, faites mes excuses vers votre Fils. » Il pria, il pleura, il sollicita si humblement et ardemment, il frappa à la porte de la miséricorde de Dieu si heureusement, qu'elle lui fut ouverte. Satan, par le commandement de la Vierge, lui apporta sa cédule. Le bonhomme en fut si reconnaissant à Jésus et à sa Mère, et il vécut si saintement jusques à la mort, qu'il est au Ménologue des Grecs, qui en font mémoire au quatrième de février.

Conclusion. — 1° *Qui secutus es errantes, sequere pœnitentes.* Vous avez imité ces grands pécheurs en leur égarement, imitez-les en leur résipiscence ; avant que de vous y exhorter, faisons une considération. N'est-ce pas une chose étrange, de voir que vous vous flattez tant par l'espérance de cette miséricorde, et que vous faites tout ce que vous pouvez pour la divertir et aliéner de vous, pour vous la rendre contraire et ennemie. Vous dites : Un tel m'a dérobé ou endommagé mon bien, c'est raison qu'il me satisfasse ; il m'a grièvement offensé, je ne m'en veux pas venger par moi-même, je ne veux pas user de violence, je le veux avoir par justice ; la justice n'est pas défendue, elle est permise et établie de Dieu. Si je souffre cette injure, si j'endure cet affront, si je n'en tire raison, que dira-t-on ? on dira que je n'ai point de cœur, c'est une lâcheté, bassesse d'esprit, manquement de courage de se laisser ainsi mépriser. Je veux que tout ce que vous dites soit vrai ; il est donc vrai en la cause de Dieu aussi bien qu'en la vôtre, et beaucoup plus : vous voulez la raison, parce que vous êtes raisonnable et Dieu n'est pas déraisonnable ; il faut donc qu'il veuille la raison. C'est la raison que vous soyez satisfait, et c'est donc aussi la raison que le bon Dieu soit satisfait ; c'est la raison que celui qui a offensé soit puni, c'est aussi la raison que celui qui a offensé Dieu comme vous, soit damné. La justice n'est pas défendue pour vous, elle n'est pas aussi défendue contre vous. La justice des hommes est permise, parce qu'elle est établie de Dieu, et la justice de Dieu (qui est le modèle et l'origine de celle des hommes) est beaucoup plus louable et digne d'être exercée. Non, mon Dieu, ne l'exercez pas sur nous ; je ne demande pas la justice, mais la miséricorde ; je ne veux pas la raison, mais la piété et compassion ; si vous n'êtes que juste envers moi, si vous voulez tirer raison, si vous voulez être satisfait, c'est fait de moi, je suis perdu sans ressource, c'est la raison que je sois damné, je l'ai mérité cent et cent fois. En la pratique des autres vertus, Jésus veut être notre propriété, il veut que nous prenions exemple à lui, il nous dit : *Discite à me.* En la pratique de la miséricorde, il veut que nous soyons son modèle, il nous veut suivre et imiter : *Quâ mensurâ mensi fueristis, remetietur vobis* : On vous mesurera de la même mesure dont vous aurez mesuré les autres. Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ! jugement sans miséricorde sera fait à celui qui n'aura pas

exercé la miséricorde : *Noli nimium esse justus* (Eccle. 7, 17). Gardez-vous bien d'être trop juste, vous dit le Saint-Esprit.

2° Vous avez engagé votre âme à Satan, sinon expressément et en paroles formelles, au moins implicitement et par un contrat interprétatif, comme nous avons vu au commencement; reconnaissez le désavantage et préjudice que vous avez en cette transaction, avouez que vous avez été comme cet enfant prodigue, vrai enfant : *Dixit adolescentior ex illis*, un vrai prodigue. N'est-ce pas être bien enfant? n'est-ce pas être bien prodigue, de perdre si aisément, par un péché mortel, la grâce de Dieu, les dons du Saint-Esprit, les vertus infuses, les habitudes surnaturelles, la filiation adoptive, les mérites de vos bonnes œuvres, le droit à la gloire du ciel, tant de richesses spirituelles que Dieu avait mises en votre cœur par le baptême, par l'eucharistie et par les autres sacrements, tant de trésors que Jésus avait achetés si chèrement au prix de sa vie et de son sang? Reconnaissez que vous avez été un enfant privé d'esprit et de jugement, de perdre si follement des grâces si précieuses : *Adolescentulus sum ego, et contemptus.* Dites comme la première femme, non pour vous excuser comme elle, mais pour vous humilier et pour accuser votre faute : *Serpens decepit me :* Le démon m'a été un fourbe, il m'a livré de fausses denrées ; les biens de la terre qu'il m'a donnés ne sont pas vrais biens, puisqu'ils ne rendent pas bons ceux qui les possèdent. J'ai été lésé plus que de la valeur de tous les empires du monde; car le Fils de Dieu a dit que *quand je gagnerais tout l'univers par la perte ou dommage de mon âme, l'échange serait trop inégal.*

Recourez à la grâce, implorez la clémence du prince pour être relevé d'un contrat si désavantageux, comme ces saints pénitents Théophile, Moïse et Thaïs ; je ne vous dirai pas comme saint Augustin disait à soi-même : *Non poteris quod illi et illa?* mais je vous dirai : Ne pouvez-vous pas faire, avec la grâce de Dieu, une petite partie de ce qu'ils ont pu faire? Thaïs demeurait recluse toute seule, sans parler à âme vivante; évitez au moins les mauvaises compagnies, les visites superflues, les maisons et personnes qui vous sont occasion de péché. Elle n'osait prononcer le saint nom de Dieu, pas même en le priant; ne le nommez pas en jurant, en blasphêmant et en badinant; encore qu'elle ne fût qu'une pauvre fille idiote, elle trouvait bien des paroles pour prier Dieu tout le jour; pourquoi n'en trouveriez-vous pas pour le prier une heure ou deux? Elle disait toujours la même prière, il est vrai, mais c'était avec grande ferveur ; faites comme elle et vous ferez une bonne oraison. Quand vous ne feriez d'autre prière après le *Pater* et l'*Ave,* que celle qu'elle faisait : *O vous qui m'avez créée*, *ayez pitié de moi!* si vous la dites souvent avec grande affection et componction de cœur, vous serez exaucé de Dieu.

Le saint pénitent Moïse jeûnait au pain et à l'eau, et ne mangeait pas la dixième partie de ce dont il avait besoin, selon la complexion de son corps ; abstenez-vous tous les jours au moins de quelque morceau par pénitence de vos péchés, et pour honorer la passion de Jésus. Il passait les nuits entières à prier Dieu, sans dormir ; retranchez tous les matins une petite partie de votre sommeil, afin de

demander pardon à Dieu pendant que les autres dorment, qui n'ont pas tant offensé Dieu que vous. Il employait une bonne partie de la nuit à travailler pour le service des vieillards et caducs, employez quelquefois une partie du jour à visiter, consoler et instruire les malades.

Théophile eut confiance à la Vierge, et son espérance ne fut pas vaine; recourez à elle comme lui, faites-vous inscrire au Rosaire, au Mont-Carmel; vous ne pouvez jeûner et demeurer en son église quarante jours continuels, mais vous pouvez jeûner tous les samedis, aller à sa chapelle à certains jours de la semaine. Elle ne demande pas mieux que de vous tendre la main, elle désire avec passion exercer et montrer en vous la qualité de Mère de miséricorde. Vous êtes cette pièce d'argent, cette pierre précieuse que cette pieuse dame a recherchée avec tant de soin.

Aimeriez-vous mieux demeurer en la poussière et balayure de la terre, que d'être mis honorablement dans les trésors des finances célestes? Vous êtes cette brebis égarée, qui avez mis en grande peine le Fils de Dieu; ce Pasteur vigilant, pour vous retrouver, a laissé les anges sur la montagne des cieux, il est descendu dans cette vallée de misère, il a voyagé trente-trois ans, il a enduré la piqûre des épines et aux pieds et en la tête. Aimeriez-vous mieux tomber entre les pattes du loup infernal que d'être porté sur les épaules et au sein de ce bon Pasteur en la bergerie du paradis?

Vous êtes cette ville rebelle, cette Rochelle plus dure que roche, devant laquelle Jésus a tenu le siége, il y a peut-être plus de dix ans; il l'a battue non en ruines, mais à salut par ses inpirations, lumières, bénéfices, promesses, menaces et afflictions; ne lui permettrez-vous pas d'entrer glorieusement en votre cœur et y régner paisiblement? Vous êtes ce hâvre de grâce, ce cap de bonne espérance où Jésus a tant aspiré; il a enduré à cet effet la tourmente des tourments d'une passion rigoureuse : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me.* Ne lui permettrez-vous pas de jeter l'ancre une bonne fois, et d'y apporter ses riches denrées? Vous êtes cette épouse malade, l'infirmité de laquelle met en peine votre époux; si vous vous guérissez par la pénitence, vous le remplirez d'allégresse.

Vous êtes cet enfant débauché qui, ayant quitté la maison de son père, n'a pas à demi sa faim de la mangeaille des bêtes immondes; vous le savez bien, votre conscience l'avoue, que depuis que vous avez quitté le service de Dieu, vous n'avez pas un bon jour, vous êtes asservi à la plus dure, infâme, honteuse et cruelle servitude qu'on puisse imaginer. Vous convoitez mille objets que vous ne posséderez jamais, vous courtisez mille affétées qui se moquent de vous; vous cultivez mille amitiés qui ne vous produisent que malheurs : *Quanti mercenarii in domo patris tui abundant panibus.* Rentrez, si vous êtes sage, rentrez en vous-même, et voyez votre misère; retournez à votre père avec confiance, il vous recevra débonnairement; les anges s'en réjouiront et en feront fête là-haut; ils chanteront un *Te Deum*, un cantique de louange en action de grâces d'un si grand bénéfice, ils entonneront un *epinixion* pour le triomphe de cette victoire; ils compose-

ront un *sotériaque*, pour la santé spirituelle que vous aurez recouvrée ; ils concerteront un épithalame comme au jour de vos noces et de votre alliance qui se commence en cette vie pour ne finir jamais, mais pour être continuée, consommée et perfectionnée en l'éternité bienheureuse. *Amen.*

SERMON XXIII.

DE LA PATIENCE DE DIEU.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est patient. (Hebr. 11, 6.)

Sustinuit in multa Patientia vasa iræ.
Dieu a souffert avec beaucoup de patience ceux qui étaient dignes de sa colère. (Rom. 9, 22.)

La puissance que Dieu a montrée en la création du monde est à la vérité très-grande et très-admirable ; mais celle qu'il témoigne, endurant patiemment les affronts de ses créatures est encore plus grande et plus merveilleuse ; car en l'œuvre de la création il n'exerce son pouvoir que sur le néant pour en faire éclore le ciel et la terre ; mais en souffrant les injures que les hommes lui font, il fait en quelque façon un effort sur soi-même, sur sa grandeur qui est offensée, sur sa justice qui demande vengeance, et sur ses autres perfections dont les intérêts lui sont chers et précieux. C'est cette patience divine que nous devons aujourd'hui considérer et en tirer des instructions morales pour la conduite de notre vie. Vous contribuez beaucoup, ô sainte et bienheureuse Vierge ! à la lui faire exercer envers nous. Quand il était au berceau, vos mamelles virginales essuyaient les larmes qui coulaient de ses yeux ; à présent, qu'il est au trône de gloire, elles font tomber les armes de ses mains ; vos prières ont souvent plus de charmes pour apaiser sa colère que nos péchés n'ont d'amertume pour l'irriter ; vos paroles sont si gracieuses, qu'elles n'ont point de repartie que cette heureuse réponse : *Invenisti gratiam ;* c'est ce que votre ange vous dit quand il vous fit cette ambassade : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Ex Cypriano.

I. Punctum. — Pensantur octo circumstantiæ patientiæ Dei. Nempè quis, quid, ubi, per quos, quoties, cur, quomodo, quando patiatur : 1° Quis? Deus immensæ majestatis ; 2° Quid ? offensas magnas multas ; 3° Ubi ? coram se ; 4° per quos, seu à quibus ? à vilissimis, ab inimicis, à reprobis, ab ingratis ; 5° Quoties? 6° Cur ? ut misereatur et parcat ; 7° Quomodo ? cum magnâ mansuetudine ; 8° Quando ? cum potest facilè ulcisci.

II. Punctum. — Huic Dei patientiæ debemus : 1° Admirationem, 2° Imitationem, 3° Consolationem.

Exorde. — Le docte évêque de Carthage et invincible martyr de Jésus-Christ, saint Cyprien, faisant à son peuple un beau traité de la Pénitence, commence ainsi son discours : *De patientiâ locutu*

rus fratres dilectissimi, unde potiùs incipiam, quàm quod nunc quoque ad audientiam vestram patientiam video esse necessariam, ut nec hoc ipsum quod auditis et discitis sine patientiâ facere possitis. « Ayant à traiter de la patience, mes très-chers frères, je ne saurais mieux commencer cette harangue, qu'en vous disant que la patience vous est nécessaire pour me donner audience : car vous ne sauriez m'entendre et retenir ce que je dirai sans exercer la patience. »

Cet exorde était fort à propos pour parler de la patience qui est nécessaire aux hommes ; mais ayant à traiter de la patience de Dieu, je n'ai pas besoin de me servir d'un semblable prélude, car je crois que vous avez tant de tendresse et d'affection pour cette très-aimable Majesté, que non-seulement vous ne vous ennuyez point, mais que vous prenez très-grand plaisir d'entendre parler de ses divines perfections. Pour vous faire admirer la grandeur de sa patience, je me contenterai de vous en faire brièvement considérer les circonstances, qui sont huit principales.

Premier point. — 1° La première est la hautesse infinie et l'excellence incompréhensible de sa Majesté. Les personnes de petite étoffe endurent quelquefois patiemment une injure ; il semble que leur condition les y fait résoudre et qu'ils voient bien que c'est du corps de la république comme du corps humain, où toutes les humeurs tombent sur la partie lésée et plus faible. Les rois pensent que leur grandeur les doit tellement exempter de toute offense, que c'est à quoi on ne doit pas seulement penser, et ils sont si éloignés d'en souffrir, qu'ils déclarent infâmes en leurs constitutions quiconque osera demander grâce pour un criminel de lèse-majesté [1].

On dit qu'Alexandre-le-Grand, passant autrefois sur un pont, laissa tomber en l'eau sa couronne ; un de ses gens s'y jeta promptement pour la lui rapporter, et la mit sur sa tête pour mieux nager ; au lieu de l'en récompenser, il lui fit couper la tête, disant qu'il ne se faut pas prendre à la couronne, pas même en se jouant ; et Dieu qui est le Grand des grands, le Roi des rois, si haut élevé au-dessus de tout être créé, que quand il y aurait des millions de mondes mille fois plus grands et plus excellents que celui-ci, tous ces mondes, avec tous les rois, seraient beaucoup moins en comparaison de Dieu qu'un petit ciron en comparaison de ces mondes ; et il souffre patiemment de nous, non de petites injures, mais de très-grandes.

2° Si on plaçait en bonne compagnie un président au-dessous d'un laquais, un prince du sang au-dessous d'un palefrenier, un grand monarque au-dessous d'un marmiton, l'injure qu'on leur ferait ne serait point si grande que celle que nous faisons à Dieu par un péché mortel. Si vous disiez d'un Hercule qu'il est plus lâche qu'un Thersite, d'un Aristote qu'il a moins d'esprit qu'un villageois grossier, d'un Caton qu'il a moins de prudence qu'un enfant de six ans, d'une Hélène qu'elle est plus laide qu'une guenon, et

[1] Lib. 1 *quisquis*, Cod. *ad legem Juliam majestatis.*

si vous le croyiez fermement, le mépris que vous feriez de ces personnes ne serait point si grand que celui que nous faisons de Dieu par un péché mortel; et pour dire beaucoup en peu de paroles, si on faisait à un seul roi tous les torts, tous les affronts, déshonneurs, calomnies, injures et ingratitudes qu'on a jamais faits à tous les hommes, et qu'il les endurât patiemment, qui ne l'admirerait? Sa patience ne serait point si grande que celle de Dieu quand il endure de nous un seul péché; car toutes les offenses qu'on a jamais faites et qu'on peut faire à toutes les créatures sont infinies et bornées, au lieu que l'offense qui est faite à Dieu par un seul péché mortel, et des moindres, est une injure infinie. Pensez quel mépris et déshonneur il reçoit d'un si grand nombre de péchés énormes que les juifs, Turcs, payens, hérétiques et mauvais catholiques commettent tous les jours, et presque incessamment par tout le monde.

3° Et il souffre d'être ainsi méprisé sur ses terres, en son royaume, dans son domaine, en sa présence et à sa vue; c'est ce que l'enfant prodigue, étant éclairé de Dieu, regrettait en ses débauches : *Pater peccavi in cœlum et coram te;* et le saint pénitent David : *Malum coram te feci :* J'ai été si impudent que de mépriser vos lois et faire des actions infâmes en votre présence. Cette circonstance, qui donne beaucoup de surcroît à la grièveté de l'offense, doit augmenter notre admiration à la vue de la patience de Dieu, qui l'endure d'un atome, d'un néant.

4° Nous souffrons aisément de ceux qui nous sont supérieurs ou même de nos égaux; Dieu souffre de ses propres créatures, qui sont infiniment et une infinité de fois infiniment au-dessous de lui : il souffre de plusieurs personnes qui ne l'ont jamais aimé et ne l'aimeront jamais. On endure quelquefois une incivilité ou quelque autre offense d'un ami; mais vous êtes depuis fort longtemps l'ennemi capital de Dieu, peut-être depuis que vous avez commencé d'avoir l'usage de raison, vous vous êtes détourné de lui pour vous tourner devers vous, ou devers quelque créature par une affection criminelle, et depuis ce temps-là vous avez toujours été en la disgrâce de Dieu; et, ce qui est encore bien à remarquer, peut-être que Dieu prévoit que vous ne rentrerez jamais en grâce. On dissimule quelquefois les injures d'un ennemi, par espérance d'en faire un ami et d'en tirer quelque bon service. Il y a au monde des millions de millions d'hommes qui ne seront jamais agréables à Dieu, qui ne lui rendront jamais aucun service, ils seront ses ennemis jurés le reste de leur vie et en toute l'éternité; Dieu le sait assurément et il les souffre. Je veux croire que vous n'êtes pas de ce nombre et que vous quitterez quelque jour votre mauvaise vie pour vous convertir à Dieu; mais si vous différez de le faire, considérez qu'il vous a fait mille grâces, qu'il vous a obligé par mille bénéfices naturels et spirituels, en l'âme et au corps, généraux et particuliers; il vous a recherché et convié par mille semonces et il vous souffre nonobstant vos ingratitudes; il vous souffre depuis si longtemps, et après tant de rechutes.

5° Quand vous ne l'auriez jamais offensé qu'une seule fois, on devrait admirer sa patience, qu'il vous daigne conserver en vie :

vous l'avez offensé dix fois, vingt, trente, quarante, cent fois très-grièvement, vous lui avez promis cent et cent fois, en vos afflictions, en vos prières, en vos confessions, que vous vous amenderiez, et vous vous êtes toujours moqué de lui. Combien de fois aurait-on cru que si vous retombiez après de si grandes protestations de bien faire, vous l'obligeriez à vous retirer du monde, et vous y voilà encore?

6° Et il ne fait pas comme quelques-uns qui dissimulent pour un temps, mais c'est afin de trouver une autre fois quelque bonne occasion de se venger. Ces années passées un conseiller au parlement étant en un bateau sur la Garonne, fut bafoué outrageusement par un des bateliers (qui sont ordinairement très-insolents) : tant qu'il fut en chemin il ne récrimina point, mais étant arrivé à la ville, il le fit jeter en prison, eut des témoins de la vérité, le fit condamner à être fouetté par la ville. Le bon Dieu ne fait pas ainsi, il supporte nos insolences pour nous donner sujet et loisir de faire pénitence, et afin qu'il ait occasion d'exercer sa miséricorde envers nous : *Propterea expectat Dominus ut misereatur vestrî, et exaltabitur parcens vobis*, dit Isaïe (30, 18); et saint Pierre : *Patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti* (2. Petr. 3, 9); et saint Paul aux Romains (9, 22) : *Sustinuit in multa patientia, ut ostenderet divitias gloriæ suæ in vasa misericordiæ;* et il n'attend pas de nous faire miséricorde au temps à venir quand nous ferons pénitence, mais dès à présent, lors même que nous sommes en mauvais état, il montre les richesses de sa bonté, en ce qu'il ne laisse pas de nous conserver en vie, féconder nos héritages, nous combler de prospérités nonobstant les grands déplaisirs que nous lui faisons.

7° Parlant de ceux qui le persécutent, il dit par le Psalmiste : *Circumdederunt me sicut apes;* il y a au grec : *Sicut apes favum.* Quand les abeilles nous appliquent leur aiguillon, elles font une enflure et donnent une demangeaison douloureuse; quand elles l'appliquent au gâteau de cire, elles y font du miel. Quand un méchant homme nous persécute, il se fait ordinairement une tumeur en notre cœur, un esprit de vengeance et un désir de rendre la pareille. Quand le bon Dieu reçoit des offenses de nous, c'est sans altération, sans émotion, et sans aigreur intérieure, c'est avec une tranquillité, une douceur et débonnaireté admirable, et c'est ce qui nous devrait amollir le cœur et nous faire avoir en horreur notre cruauté envers lui. Saint Chrysostome dit fort bien : Voyez une mère qui tient sur son giron son enfant chagrin et de mauvaise humeur, il lui donne sujet de mille déplaisirs, il lui défile son chapelet, il lui plante les doigts dans la bouche, lui donne des soufflets, lui égratigne le visage, la tire par les cheveux, lui donne des coups de pieds contre le sein, la souille de ses ordures, l'étourdit de ses crieries. Une fille qui est là auprès, dit à cette femme : Je m'étonne comme vous pouvez endurer ces importunités ; il me semble que si j'étais en votre place je jetterais là cet enfant, et ne le reprendrais de trois heures. — Attendez que vous soyez mère pour savoir ce que vous feriez. — La mère, pour toute vengeance, tire de son sein sa mamelle, la lui place entre les

lèvres, fait couler en sa bouche ce sucre liquide avec un amour incroyable : Tenez, petit importun, voilà ce qu'il vous faut pour vous apaiser. Ce petit mignard tire le lait, le sang et l'âme de cette pauvre mère ; la paix est faite, les voilà amis. Si cet enfant avait l'usage de raison, et tant soit peu d'esprit, n'est-il pas vrai qu'il aurait beaucoup d'affection pour sa mère, et userait de grande reconnaissance envers elle? et s'il faisait autrement, on dirait que c'est un avorton de nature et un monstre d'ingratitude. Vous offensez Dieu toute l'année, vous blasphêmez son saint Nom, vous foulez aux pieds ses saints commandements, vous profanez sa maison, vous dépouillez ses enfants, et il vous conserve la vie et la santé ; il vous donne du pain, du vin, de la viande, des fruits et de l'argent; il fait pleuvoir sur vous un déluge de bénédictions ; ne faut-il pas dire que vous êtes bien dur de n'être point amolli par tant de tendresses?

8° Non par impuissance de se venger, mais lorsqu'il a le pouvoir en main, lorsqu'il pourrait vous exterminer plus aisément que vous ne parlez, plus aisément que vous ne mouvez le doigt, plus aisément que vous n'ouvrez les yeux ; car, pour parler, pour mouvoir le doigt, pour ouvrir les yeux, vous devez agir; mais Dieu, pour se venger très-sévèrement, n'a pas besoin d'agir, il faut seulement qu'il cesse d'agir ; car s'il retirait tant soit peu le secours de sa providence, qui veille à votre sauvegarde, vous tomberiez infailliblement en des accidents très-funestes, en des abîmes très-épouvantables, où vous vous perdriez sans ressource ; s'il suspendait un seul moment l'influence par laquelle il vous conserve, vous seriez réduit au néant. Le Psalmiste pèse cette circonstance, qu'étant très-puissant, il est si patient : *Deus Judex justus, fortis et patiens.*

Valère Maxime nous apprend (lib. 5, cap. 9) qu'un ancien fut si malheureux en enfant, que n'en ayant qu'un, ce méchant garçon se résolut d'assassiner son propre père, et en cherchait l'occasion. Le bonhomme ayant découvert ce mauvais dessein, prend un poignard sous sa robe, commande à son fils de le suivre, le mène au fond d'une vaste forêt. Etant là, sans autre témoin que Dieu et les anges, il met brusquement la main au poignard. Ce pauvre garçon pense qu'il va mourir, se sentant condamné par les arrêts de sa conscience. Mon fils, dit le père, prenez ce poignard, et puisque vous avez tant d'envie de manger le cœur de votre pauvre père, voilà mon sein découvert, plongez-y bien avant ce fer et votre main parricide, ou si vous l'aimez mieux, voilà mon col tout nu, donnez là dedans à votre aise et contentez votre désir ; je vous ai amené en cette solitude afin de sauver votre honneur et votre vie en perdant la mienne ; vous n'avez pas besoin d'employer des assassins, ni de détremper des poisons, vous auriez trop de peine ; tenez, vous pouvez tout d'un coup couper ce qui vous ennuie en ce monde : cette cruelle pensée qui a ensorcelé votre cœur n'enchantera point tant le mien, que je mette en oubli que je suis votre bon père, quoique vous ne vous souveniez pas que vous êtes mon fils, que j'ai toujours chéri comme la prunelle de mes yeux. Ces paroles charmantes donnèrent bien avant dans l'esprit de ce jeune homme, et ces flammes d'amour

firent fondre la glace qui s'était attachée à son cœur; il soupira trois fois, se mit à genoux, et pleurant à chaudes larmes, cria merci à son père : Vivez, mon cher père; ha! vivez éternellement et que je meure, car je l'ai bien mérité; faites, mon père, faites à votre fils ce que ce détestable fils avait résolu de faire à un père si excessivement bon, que ce désert ensevelisse ma honte et ma vie, et que la postérité ne soit point souillée par le récit d'un si exécrable parricide. Ils fondaient tous deux en larmes en s'entr'embrassant de tendresse, ils pensèrent expirer sur la place; l'amour pensa faire l'office de la mort, et la douceur exécuter le dessein de la perfidie.

La débonnaireté de ce père n'est rien en comparaison de celle de Dieu, la malice de ce fils n'est rien en comparaison de la nôtre. Nous n'avons pas seulement dessein de mettre à mort le Fils de Dieu, mais nous l'avons fait actuellement : car autant de péchés mortels que nous avons commis, sont autant de coups de lance et de poignard que nous avons donnés au cœur de notre Père céleste. Il voyait notre intention, il savait notre mauvais dessein, il pouvait nous réduire en poussière, et nous envoyer en enfer; et au lieu de ce faire, il nous a soufferts patiemment, il a dissimulé nos fautes, et nous a rendu le bien pour le mal. Ne serons-nous pas plus barbares que les barbares, si nous ne l'aimons de tout notre cœur, et si nous ne lui rendons les devoirs que sa patience invincible mérite et demande de notre admiration, imitation et consolation.

Second point. — 1° Le saint prophète Moïse (Exod. 34, 6) nous donne exemple de la première, lorsque voyant la majesté de Dieu qui lui apparut sur la montagne, il s'écria tout transporté d'étonnement : O grand Dieu! que vous êtes miséricordieux et patient.

On admire la patience de cet ancien qui, ayant reçu d'un impudent un crachat sur la face, ne dit autre chose que ces paroles : *Si quis dixerit te os non habere affirmabo :* Si quelqu'un disait que tu n'as point de bouche, je pourrais déposer du contraire. Il y a si longtemps que vous crachez contre le Fils de Dieu par vos blasphèmes, reniements, sacriléges, impiétés, et il ne dit mot; n'admirez-vous pas sa patience?

On admire celle de Philippe II, roi d'Espagne. Il avait veillé jusqu'à minuit à écrire de sa main une lettre d'importance au Saint-Père le Pape; la voulant fermer, il dit à son secrétaire d'y mettre de la poudre. Le secrétaire, demi-endormi, prit le cornet d'encre et le versa sur la lettre. Le roi ne fit autre chose que dire : Il faut recommencer, et le fit sur-le-champ. Saint Paul dit que l'âme fidèle est l'épître de Jésus-Christ, écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit de Dieu : *Epistola Christi estis scripta non atramento, sed Spiritu Dei vivi* (2. Cor. 3, 3). Il avait travaillé trente-trois ans, il avait employé son sang, ses mérites, les sacrements, les grâces du Saint-Esprit à composer cette lettre, à sanctifier cette âme, et vous l'avez souillée, vous y avez versé l'encre du péché, vous l'avez rendue plus noire qu'un charbon par l'impureté, les faux témoignages ou autres crimes que vous lui avez fait com-

mettre; le Fils de Dieu dit : Il faut recommencer, qu'elle vienne à confesse, je la réformerai ; n'admirez-vous pas sa patience?

On admire celle de sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie. Après la mort de son mari, étant disgraciée et affligée de ses parents, elle se trouva un jour en une rue étroite, à la rencontre d'une vieille femme qu'elle avait autrefois beaucoup obligée; cette ingrate ne lui voulant pas céder, la poussa rudement et la fit tomber et se souiller en la boue; la sainte ne fit autre chose que de sourire en se relevant : *Non est minus malum in os pollutum, quàm in lutum mittere virginis filium.* Quand vous communiez indignement, mettant le Fils de Dieu en votre bouche et en votre conscience toute pleine de péchés, ce lui est une chose plus désagréable que si la sainte hostie tombait en un bourbier.

La patience de notre Sauveur a été au delà de toute admiration d'avoir enduré sans résistance les tourments de la flagellation, du couronnement d'épines, du crucifiement; máis la patience qu'il exerce en nous supportant quand nous péchons, est incomparablement plus grande : il aime beaucoup plus son Père que son corps, il a beaucoup plus d'horreur et de répugnance de l'offense de Dieu que du supplice de la croix. Il dit, parlant des pécheurs : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt ;* et un dévot Père vous dit : *Noli dare afflicto, afflictionem novam, magis illum gravant vulnera peccati tui, quam vulnera corporis sui.*

2° Saint Pierre dit aux fidèles : *Christus passus est pro nobis vobis relinquens exemplum.* Nous devons dire avec plus de raison : *Christus passus est à nobis, nobis relinquens exemplum.* Le Fils de Dieu a souffert tant pour nous, et sóuffre tous les jours de nous tant d'ingratitudes, tant d'infidélités et tant d'offenses. Si nous ne voulons rien endurer pour lui, il aura sujet de nous dire ce qu'il disait à saint Pierre de Vérone. Ce saint martyr de l'ordre de Saint-Dominique, étant un jour en sa cellule, fut visité par sainte Agnès, sainte Cécile et sainte Catherine, qui vinrent du ciel pour le consoler et l'instruire; elles parlaient si haut avec lui, qu'un religieux passant par là s'imagina que c'étaient des filles de ce monde, et l'en accusa en plein chapitre. Le saint, pour ne découvrir les dons de Dieu et pour avoir sujet d'endurer quelque chose pour l'amour de lui, ne voulut s'excuser, mais se prosterna en terre, et confessa qu'il était grand pécheur. Le prieur, qui avait bonne opinion de lui, pensa qu'il n'y avait autre faute qu'une grande indiscrétion d'avoir laissé entrer ces filles au couvent, et se contenta de le mettre en prison; mais comme nous sommes tous hommes, et que notre patience se morfond ou ralentit avec le temps, après plusieurs mois de prison, le saint s'ennuya, et priant devant un crucifix, se plaignit à lui amoureusement comme un doux enfant à son bon père : Eh quoi, disait-il, n'ai-je pas assez souffert, mon Dieu! vous savez mon innocence; comment permettez-vous que je sois si longtemps déshonoré et affligé. Le crucifix répondit : Et moi, Pierre, quelle faute avais-je fait pour être ainsi attaché à la croix?

3° L'Ecriture exagère la patience de Job, et la peine qu'il devait avoir à supporter ses afflictions en ce qu'elles n'arrivaient pas suc-

cessivement l'une après l'autre, pour lui donner un peu de loisir de respirer après une triste nouvelle; mais on les lui racontait toutes en même temps; on lui venait dire : Les voleurs ont emmené vos troupeaux, le vent a renversé votre maison, tous vos enfants ont été accablés sous les ruines : *Cùmque adhùc ille loqueretur venit alius, etc.*, *adhùc illo loquente venit alius* (Job. 1, 17). Supposons qu'un homme ait cinquante enfants mâles et autant de filles, et qu'il ait pour chacun d'eux des tendresses et affections incroyables, et qu'on lui vienne dire en même jour : Votre aîné a été tué en duel; le second, prenant querelle dans un cabaret, a reçu un coup de couteau; le troisième s'étant trouvé en mauvaise compagnie, a été pendu avec d'autres voleurs; la plus jeune de vos filles a été déshonorée par un fripon, et ainsi de tous les autres; y aurait-il au monde un homme plus digne de compassion que ce pauvre père? C'est ce qui arrive tous les jours à notre Sauveur, et nous n'y faisons pas réflexion; il a en l'Eglise des millions d'enfants pour qui il a des inclinations et tendresses inconcevables; il voit en même temps mille blasphêmes, parjures, homicides, brigandages, adultères, sacriléges qui se commettent, et qui lui déplaisent infiniment; il voit en même jour qu'une telle fille qui avait vécu chastement, a été séduite et déshonorée par un détestable; qu'un tel gentilhomme qui avait été vertueux jusqu'à présent, a été appelé et tué en duel; qu'un tel innocent a été condamné à mort très-injustement par la malice de quelques faux témoins. Notre bon Dieu, qui voit toutes ces choses, qui voit un nombre innombrable de crimes qui lui déplaisent au dernier point, n'est-il pas digne de compassion?

S'il est arrivé une disgrâce à un grand, à un de nos amis ou parents, si un de ses enfants est mort, s'il a perdu un procès ou un office, nous ne manquons pas de le visiter, le consoler, lui témoigner la part que nous prenons à son affliction, lui offrir notre service. Il arrive tant de malheurs contre la volonté de Dieu, qui est le Grand des grands, le meilleur ami que nous ayons, et nous n'avons pas l'esprit de lui en témoigner du ressentiment, le consoler, nous offrir à lui pour être employés à son service. N'a-t-il pas sujet de faire cette plainte : *Sustinui qui simul contristaretur et non fuit : et qui consolaretur et non inveni* (Psal. 68, 21). J'ai cherché quelqu'un pour s'attrister avec moi et pour me consoler, et je n'ai trouvé personne; mais n'est-ce pas une chose déplorable qu'on ne se contente pas de ne point consoler le bon Dieu, on lui ajoute affliction sur affliction, on se sert de sa patience pour persévérer plus longtemps et plus hardiment dans le péché : *Quia non profertur citò contra impios sententia, filii hominum absque timore perpetrant mala.* Cet abus que nous faisons de la longanimité de Dieu, est une si grande folie, que pour l'exagérer dignement, un quart d'heure ne suffit pas; je le remettrai à demain, et en attendant je prierai Dieu, avec saint Paul, d'adresser et conduire nos cœurs et nos corps en la charité de Dieu, et en la patience de Jésus-Christ notre Sauveur, auquel soit honneur, gloire, louange et bénédiction en tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XXIV.

QUE LA PATIENCE DE DIEU ENVERS LES RÉPROUVÉS EST SOUVENT UN EFFET DE SA COLÈRE.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste et patient. (HEBR. II, 6.)

Quia non fertur citò in impios sententia absque ullo timore filii hominum perpetrant mala.
Les hommes commettent le péché hardiment, parce que Dieu ne les punit pas sur-le-champ. (ECCL. 8, 11.)

COMME il n'est point de si grand mal d'où le bon Dieu ne tire quelque bien, de même il n'y a si grand bien d'où l'âme pécheresse ne prenne sujet de commettre quelque mal. Quel bien plus digne d'être respecté que la patience de Dieu envers les pécheurs, et néanmoins l'âme réprouvée abuse d'un si grand bénéfice pour persévérer plus hardiment, et, à son avis, plus impunément dans les désordres de sa mauvaise vie. Je la dois combattre aujourd'hui, et lui faire voir qu'elle se flatte vainement, et que cette patience que Dieu exerce envers elle et envers ses semblables est souvent une marque de sa colère très-effroyable et un effet de sa juste vengeance; cette âme malavisée abusant ainsi de la patience de Dieu, abuse aussi de vos grâces, ô sainte et bienheureuse Vierge! c'est vous proprement qui, par vos faveurs et intercessions maternelles, conservez l'arbre stérile qui mérite d'être coupé; c'est vous qui dites au père de famille : *Dimitte illam et hoc anno usque dùm fodiam, circa illam, et si quidem fecerit fructum.* Faites nous la grâce de nous convertir, pour correspondre à vos espérances et accomplir vos promesses en l'honneur de ce que le Fils de Dieu a effectué en vous les promesses que son ange vous fit de sa part, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Sermo continet duo puncta : 1° Tollitur error intellectûs; 2° Duritia cordis.

EXORDIUM. — Bona temporalia non cadunt sub meritum.

I. PUNCTUM. — Patientia Dei in reprobos et eorum prosperitas sæpè est effectus iræ Dei : 1° Scripturâ veteri, 2° Novâ, 3° Patribus Græcis, 4° Latinis, 5° Auctoribus profanis.

II. PUNCTUM. — Duritia cordis.

Hæc est vera pietas gratias amare Deum. La véritable dévotion consiste à aimer Dieu d'un amour gratuit et désintéressé, dit fort souvent saint Augustin. Une grande partie des chrétiens sont bien éloignés de cet esprit de piété; ils sont si mercenaires et terrestres, qu'ils ne veulent point faire de bien sans récompense temporelle; si défiants de la bonté et fidélité de Dieu, qu'ils ne lui veulent rien vendre à crédit, ils veulent toujours être payés sur-le-champ; sitôt qu'ils ont fait quelque aumône, quelque œuvre de charité ou autre action vertueuse, ils en veulent recevoir le salaire. Si Dieu les laisse dans le rabais, dans la pauvreté ou en l'affliction, ils mur-

murent contre lui, il semble qu'il leur fait grand tort, qu'il leur est injuste ou ingrat; ils disent en se plaignant : *Ergo sine causâ justificavi cor meum.* Contre une erreur si pernicieuse, saint Thomas (1.2. q. 114, art. 2, ad 10) avance cette proposition : *Simpliciter loquendo bona temporalia non cadunt sub meritum.* Parlant simplement et absolument, les biens temporels ne sont pas le mérite ni la récompense de la vertu et des bonnes œuvres; les preuves en sont faciles et évidentes.

Exorde. — Premièrement, ce qui est commun aux gens de bien et aux âmes pécheresses, ne peut être le loyer ni le salaire de la vertu. Or, nous voyons que les vicieux jouissent de la santé, d'une longue vie, des richesses et grandeurs du monde, aussi bien que les vertueux et encore plus. *Universa æquè eveniunt justo et impio, bono et malo, mundo et immundo* (Eccl. 9, 2). En second lieu, toutes les récompenses que nos bonnes œuvres méritent, ne sont fondées que sur les promesses que Dieu a faites de sa pure grâce. Les théologiens l'enseignent, même des mérites de Jésus, en la troisième partie de saint Thomas; car Dieu ne peut rien devoir à personne, il n'y a point de commerce, point de vraie justice commutative entre lui et sa créature. S'il nous est redevable de quelque récompense, c'est parce qu'il l'a promise, et il ne peut manquer de parole; mais il n'a jamais promis aux chrétiens aucune prospérité ni grandeur temporelle, pour récompense de leurs bonnes œuvres. Il promettait bien anciennement des richesses et des biens de la terre à ceux qui garderaient ses commandements, mais c'était aux juifs qui n'étaient que juifs, non pas aux juifs qui étaient chrétiens par avance et anticipation de foi et de piété : *Re non nomine Christiani*, dit saint Augustin : car s'il avait promis aux âmes choisies des biens temporels pour couronne de leurs mérites, cette promesse se trouverait fausse en une infinité de saints qui ont été accablés de maladies, de pauvreté et autres afflictions jusques à la mort inclusivement, comme saint Servule, sainte Liduvine, sainte Godolène, et parmi les juifs, avant l'incarnation, le pauvre Lazare. Or si la vertu méritait par elle-même et de son chef les biens temporels d'un mérite de dignité ou de bienséance : *De condigno aut de congruo*, Dieu ferait une injustice ou une incongruité de les refuser à une seule âme vertueuse; il est vrai qu'il les donne quelquefois aux gens de bien, comme des essais et avant-goûts de ce qu'ils recevront dans le ciel, pour montrer qu'il en est le maître, qu'il les distribue à qui bon lui semble; mais ce n'est pas pour l'ordinaire qu'il les donne à ses serviteurs, de peur qu'ils ne le servent par intérêt, et qu'ils ne soient sujets au reproche que Satan faisait faussement à Job, qu'il servait Dieu par un esprit mercenaire : *Numquid Job frustra colit Deum?*

C'est donc une erreur grossière de penser que la patience que Dieu exerce envers les pécheurs, la longue vie qu'il leur donne, les prospérités temporelles qu'il leur envoie, soient toujours des effets de sa bienveillance particulière envers eux, et des augures de leur salut; car, au contraire, je vous veux faire voir que ce sont bien souvent des effets de sa colère contre eux et des préjugés de leur

damnation, et que les afflictions temporelles qu'il envoie aux âmes dévotes sont des effets de sa miséricorde et des marques de leur prédestination. Je le montre, dis-je, par des textes formels de l'Ancien et du Nouveau Testament, des Pères de l'Eglise grecque, de l'Eglise latine, des auteurs profanes en l'Orient et en l'Occident.

Premier point. — 1° Au chapitre 5e de l'Ecclésiastique, le Saint-Esprit nous dit : *Ne dixeris : peccavi et quid mihi accidit triste, altissimus enim est patiens redditor?* Gardez-vous bien de dire : Dieu n'est pas si sévère qu'on le crie, si grand ennemi du péché qu'on prêche; il y a dix ans que j'en commets de plus grands et en grand nombre et il ne m'en est arrivé aucun mal; je me porte bien, ma femme et mes enfants sont en bonne santé, mes caves et mes greniers sont toujours bien garnis; je gagne tous mes procès, je réussis en toutes mes affaires : *Altissimus est patiens redditor.* Dieu est patient, mais il est juste, et il est d'autant plus juste qu'il a été patient; il a des pieds de laine quand il vient à la vengeance, mais il a des bras de fer quand il l'exerce; et s'il vient à pas de tortue, il frappe à coups de géant. Il ne dit pas *: Patiens et redditor*, mais *patiens redditor;* il n'est pas seulement patient et sévère, mais il est sévère patient, c'est-à-dire que sa longanimité est souvent une grande sévérité; en exerçant la patience il exerce souvent une redoutable vengeance.

C'est de ce châtiment qu'il menace les âmes pécheresses de son peuple, après leur avoir reproché leurs impuretés, homicides, idolâtries : *Non visitabo super filias vestras cùm fuerint fornicatæ, et super sponsas vestras cùm adulteraverint, et populus non intelligens vapulabit* (Osée. 4, 14). C'est la différence que le Saint-Esprit reconnaît entre le peuple chéri de Dieu, et les nations infidèles : car le sacré historien, traitant de la sanglante persécution que le roi Antiochus éleva contre le peuple de Dieu, du temps des saints Machabées, martyrs, dit ces belles paroles : *Etenim nullo tempore non sinere peccatoribus ex sententiâ agere, sed statim ultiones adhibere, magni beneficii est indicium. Non enim sicut in aliis nationibus Dominus patienter expectat, ut eas cum judicii dies advenerit, in plenitudine peccatorum puniat : ita et in nobis statuit ut peccatis nostris in finem devolutis, ita demum in nos vindicet : propter quod nunquam quidem à nobis misericordiam suam amovet corripiens vero in adversis populum suum, non derelinquit* (Machab. 6, 13). C'est une faveur de Dieu quand il ne permet pas que les pécheurs aient tout à souhait, mais qu'il les châtie sur-le-champ; car Dieu ne nous traite pas comme les infidèles qu'il attend patiemment pour les punir en son jugement, quand leurs crimes seront en leur comble; mais il ne retire pas de nous sa miséricorde, et il n'abandonne pas son peuple, le corrigeant par des adversités temporelles.

2° Nous voyons en l'Evangile que le père de famille défend à ses serviteurs d'arracher l'ivraie que son ennemi avait semée en son héritage, il veut qu'on la fasse croître parce qu'il la destine à être jetée au feu : *Sinite crescere et in tempore messis dicam messoribus, colligite primum zizania, et colligate ea in fasciculos ad*

comburendum. Il ne faut point d'autre interprète de cette parabole que Jésus même; vous êtes cette zizanie, vous êtes un débauché, injuste, impie : *Zizania sunt filii nequam;* vous croissez beaucoup en richesses, en honneur, en crédit, en puissance mondaine ; vous étouffez le bon grain, vous oppressez les gens de bien : la moisson viendra quelque jour : *Messis est consummatio sæculi, messores angeli, colligent angeli eos qui faciunt iniquitatem, et mittent eos in caminum ignis, ibi erit fletus et stridor dentium.* « La moisson, dit notre Sauveur, c'est la fin des siècles; et le jour du jugement les anges y prendront ceux qui font l'iniquité et les enverront en une fournaise ardente, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Saint Paul était si convaincu de cette vérité, qu'il tenait pour tout assuré, et il ne craignait pas de le prêcher, que ceux qui offensent Dieu, et ne sont point châtiés en cette vie, doivent être damnés en l'autre monde. Ecrivant aux Corinthiens (1. Cor. 11, 30), il parle de quelques chrétiens qui étaient malades, et d'autres qui mouraient, parce qu'ils avaient reçu la communion indignement; et il ajoute que ces morts temporelles étaient des châtiments paternels que Dieu leur envoyait pour ne les pas damner avec le monde : *Dum judicamur, à Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* Notez, *avec le monde;* le monde donc et tous ses partisans, tous ses adhérents, sont damnés selon saint Paul. Il y a dix ans que vous communiez en mauvais état, sans rendre le bien d'autrui, sans vous réconcilier à votre ennemi, sans quitter l'occasion du péché, et vous n'êtes ni mort ni malade, c'est que vous êtes du monde, vous devez être damné avec le monde.

3° C'est que Dieu n'a point acception de personne, dit saint Chrysostome (Homil. 27 *ad pop.*), il faut que sa justice ait son cours tôt ou tard, et on ne gagne rien au délai ; mais il y a un grand désavantage en ce que les punitions qui se font dans le temps sont temporelles, celles qui se font en l'éternité sont éternelles. Plusieurs commettent les péchés de Sodôme et de Gomorrhe, et le feu du ciel ne tombe pas sur eux ; c'est que les étangs de feu et de soufre ardent leur sont préparés. Plusieurs murmurent contre leurs supérieurs, et ils ne sont pas piqués de serpents comme ces anciens Israélites, c'est qu'ils sont réservés aux morsures et hostilités du ver qui ronge toujours et ne meurt jamais : *Vermis eorum non moritur.* Plusieurs commettent les péchés de Pharaon, et ils ne sont pas abîmés en la mer, parce qu'ils doivent être plongés en l'abîme des flammes infernales, où on n'est jamais étouffé, afin d'être tourmenté à jamais.

4° C'est encore de ce principe que saint Jérôme prend sujet d'accorder deux passages d'un même psaume, qui, d'ailleurs, sembleraient fort obscurs et diamétralement contraires : *Judiciis enim tuis timui, in judiciis tuis supersperavi* (Ps. 118, 120, 43). Comment entendez-vous ces deux paroles : J'ai redouté vos jugements, j'ai espéré en vos jugements? L'espérance et la crainte sont opposées : on ne redoute pas ce qu'on espère, on n'espère pas ce qu'on redoute; l'objet de la crainte c'est le mal, l'objet de l'espérance c'est le bien. Saint Jérôme dit : J'ai redouté les jugements

que vous exercez sur les réprouvés, les livrant à leurs passions et à la tyrannie de leurs appétits déréglés; j'ai espéré en vos jugements que vous exercez sur les âmes choisies, les châtiant paternellement des moindres fautes qu'elles commettent.

Saint Augustin écrivant à Marcellin (Epist. 5) dit : *Peccata si Deus permittat, tunc indignatur gravus, si impunitas relinquat, tunc punit infestius, cùm vero evertit subsidia vitiorum, et copiosas libidines inopes reddit, tunc misericorditer adversatur* ; et ailleurs : *Irascitur Dominus in hoc sæculo, ne irascatur in futuro, et misericorditer hic adhibet temporalem severitatem ne æternam post ea justè inferat ultionem.* Et de là vient que les saints, comme a remarqué saint Grégoire, sachant que les blessures de leurs péchés ne sont jamais sans quelque corruption, souffrent avec patience et même avec joie intérieure, la main du médecin céleste qui leur applique le fer et le feu pour guérir et fermer leurs plaies; témoin le saint homme Job : *Hæc mihi sit consolatio : ut affligens me dolore non parcat :* La consolation que je demande au bon Dieu comme une singulière faveur, c'est qu'il ne m'épargne pas, qu'il coupe, qu'il brûle rudement en ce monde, afin de me pardonner en l'autre. Saint Bernard dit : *Ecce nos reliquimus omnia*, expliquant ces mots d'Isaïe (cap. 26) : *Misereamur impio, et non discet facere justitiam, non videbit gloriam Domini. Durus est hic sermo et comminatio valde terribilis, non videbit gloriam Domini, quid igitur cætera vidisse præstat : hiccine totus misericordiæ finis? hanc ego misericordiam nolo, procul fiat miseratio tam crudelis, ne veniat in consortium eorum anima mea.*

5° Cette vérité est si éclatante, qu'elle a été aperçue à travers les ténèbres de la gentilité. Homère (*Iliad.*), ον καὶ δὴ θεός τιμᾶ τᾶγα οἵ μέγα πῆμα καλίστα : Celui que Dieu honore est soudain accueilli de quelque grande adversité; et le poète tragique (lib. *de Potentia*, cap. 1) : ὃν γὰρ θεοὶ φιλουσιν ἀποθνησκει νέος : Celui que Dieu aime meurt en sa jeunesse : *Cogita filiorum nos modestiâ delectari, vernularum licentia : illos disciplina tristiori contineri, horum ali audaciam, idem tibi de Deo liqueat, bonum virum in deliciis non habet, experitur, indurat, sibi illum præparat :* « Souvenez-vous que vous désirez d'avoir des enfants modestes, vous les reprenez et corrigez rudement quand ils se débauchent, vous ne vous souciez pas si vos valets sont incivils et vicieux. Dieu en fait de même; il ne traite pas délicatement l'homme de bien, il l'éprouve, l'endurcit aux travaux, le prépare pour soi. » Plutarque en a fait un traité tout entier, qui est fort beau pour un payen : *De serâ numinis vindictâ.*

Mais je veux croire, comme il est très-probable, que c'est par miséricorde, non par jugement et réprobation, que Dieu vous attend depuis si longtemps et vous comble de tant de bénéfices; je veux croire que sa patience ne réussira pas à votre damnation si vous n'en abusez opiniâtrément : *Expectat Dominus ut misereatur, et exaltabitur parcens.* N'entendez-vous pas saint Paul (Rom. 2, 4) qui vous crie : *Patientia Dei ad pœnitentiam te adducit?* Cette admirable longanimité que Dieu exerce en votre endroit vous invite à vous convertir; elle vous doit amollir le cœur, elle vous doit faire

entrer en vous-même, avoir en horreur votre ingratitude et votre barbarie, d'offenser avec tant d'opiniâtreté celui qui vous supporte avec tant de patience. Son Apôtre vous déclare que l'endurcissement de votre cœur, votre opiniâtreté à résister aux inspirations de Dieu, provoquent effroyablement sa juste colère contre vous : *Tu autem secundùm duritiam cordis tui, thesaurisas tibi iram.* Ne craignez-vous point qu'on ne vous dise comme Jérémie (44, 22) aux Juifs : *Non poterat Dominus ultra portare, propter malitiam studiorum vestrorum, et propter abominationes quas fecistis?* Ne croyez-vous pas que, comme dit saint Bernard, l'ingratitude que vous commettez, abusant de la patience de Dieu, dessèche la rosée de ses grâces, tarit la source de ses libéralités et vous ferme la porte de ses miséricordes.

Second point. — Ce qui diminue en vous le sentiment et l'horreur de vos crimes, c'est ce qui en augmente la haine et l'abomination en l'esprit de Dieu, l'assiduité et persévérance au péché. La première fois que vous tombâtes en cette faute, vous en étiez tant en peine, qu'il vous semblait être perdu, que tout le monde vous montrait au doigt, vous vous réveilliez en sursaut, vous n'aviez pas une bonne heure au jour; la seconde fois vous en eûtes un peu moins de remords; la troisième encore moins; enfin vous n'en avez quasi plus de sentiment. C'est le contraire en Dieu. Votre second péché lui est plus sensible que le premier, le troisième plus que le second, ainsi consécutivement, parce qu'à mesure qu'ils croissent en nombre, ils croissent aussi en malice, en difformité et injustice : car supposons que vous donniez un soufflet à un honnête homme, et que pouvant aisément s'en venger, il ne le fasse pas, mais l'endure patiemment sans dire mot, il n'y a point de doute que si vous redoubliez, si vous lui en donniez encore un autre, ce second soufflet ne fût plus injurieux, sensible, difficile à supporter que le précédent; encore plus si vous en ajoutiez un troisième, un quatrième. La première fois que vous commîtes un péché mortel, Dieu pouvait très-facilement et très-justement vous damner; il ne l'a pas fait, mais il a souffert votre arrogance, même il vous a rendu le bien pour le mal : au lieu d'admirer sa bonté et d'en être touché, vous avez recommencé. Qui ne voit que la seconde offense est plus dénaturée, plus outrageuse, noire, monstrueuse que la première, la troisième plus que la seconde, et ainsi des autres? Comptez, si vous pouvez, combien de péchés vous avez commis en votre vie! le second eut un degré de malice et d'injustice par-dessus le premier; par cette seule circonstance d'ingratitude et d'impudence, ce second péché étant plus énorme que le premier, a été plus difficile à supporter, par conséquent la patience de Dieu envers vous est plus grande et plus admirable; donc, votre troisième péché n'a pas seulement ajouté un degré de malice sur le second, comme le second avait fait sur le premier, mais quelque chose davantage; ainsi du quatrième, cinquième, sixième; et peut-être que le péché que vous commettez aujourd'hui aura douze cents, quinze cents, deux mille, trois mille degrés de malice et de monstruosité par-dessus le premier. Ne craignez-vous point que

Dieu ne perde patience! *Fit læsa furor patientia divum.* La patience de Dieu est comparée au diamant : on le brise difficilement; mais quand il se rompt une fois, il se met en tant de pièces qu'il est entièrement perdu : *Accendetur velut ignis zelus tuus;* rien n'allume tant la flamme que l'huile, rien ne nourrit tant la bile que les choses douces : *Dulcia bilescunt, suavis est misericordia tua, fugite à facie iræ columbæ.*

Saint Jean l'Evangéliste étant à Éphèse[1], et visitant les villes d'Asie, un jeune homme s'adressa à lui et lui demanda le baptême. Le saint le voyant d'une belle prestance et d'un naturel vif et ardent, le donna à l'évêque de la ville pour le catéchiser, instruire à la vie spirituelle et pour le baptiser, lui recommandant avec beaucoup d'affection, en la présence de tous les fidèles d'en avoir un soin tout particulier. L'évêque le reçut comme un gage précieux d'une si bonne main; il le logea en l'évêché, il lui enseigna les mystères de la foi et les maximes de l'Evangile; mais ne considérant pas que Satan a plus de rage, et exerce plus d'hostilités contre les nouveaux convertis, après l'avoir baptisé, il ne fut pas assez soigneux de veiller sur ses comportements; ce qui fut cause que s'étant joint à quelques jeunes gens débauchés, il se licencia, il s'adonna premièrement à l'intempérance, puis à dérober la nuit des manteaux; enfin, tombant de précipice en précipice, il prit avec soi ses compagnons, et en forma une troupe de voleurs dont il se fit le capitaine, comme étant le plus déterminé de tous. Quelque temps après, le saint Evangéliste retournant à la même ville, dit à l'évêque : Rendez-moi le dépôt que Jésus vous a confié par mon entremise. L'évêque lui dit en soupirant que ce jeune homme était mort : De quelle mort? dit l'Evangéliste. Il est mort à Dieu, il est devenu un méchant, un perdu, un voleur; au lieu de venir à l'église, il s'est emparé d'une montagne où il brigande avec une troupe de bandouliers semblables à lui. Le saint Apôtre entendant ces paroles, déchira ses vêtements, se frappa la tête (ce sont les propres termes d'Eusèbe), il dit en sanglotant : Certes, vous êtes un beau gardien de l'âme de votre frère! qu'on me mène présentement à lui. Il se rend au lieu qu'on lui avait dit : étant pris par les sentinelles des voleurs, il ne tâche pas de s'échapper, il ne demande pas la vie, mais il crie à haute voix : C'est pour être pris que je suis venu; menez-moi à votre capitaine. Le jeune homme ayant reconnu son maître, fut saisi de confusion et s'enfuit pour éviter sa rencontre; le saint court de toutes ses forces après, et oubliant la faiblesse de son âge, le poursuit à bride abattue, l'appelant et lui criant : Mon fils, pourquoi vous enfuyez-vous? vous, un jeune homme, devant un vieillard? vous, armé de pied en cap, devant un homme qui n'a ni verge ni bâton? Mon fils, pourquoi fuyez-vous votre père? ayez pitié de moi? ne craignez point, il y a encore espérance pour votre salut, je répondrai pour vous à Jésus; je souffrirai très-volontiers la mort pour vous, comme Jésus l'a soufferte pour nous tous ensemble; je donnerai mon âme pour la vôtre; demeurez, croyez-moi, c'est que Jésus m'a envoyé vers vous! Ce

[1] Euseb., lib. 2 *Histor. eccles.*, c. 17.

pauvre garçon est charmé de ces douces semonces, il s'arrête tout court, les yeux baissés et collés en terre par honte de ses forfaits, il jette là ses armes, il s'approche du saint Apôtre, il se prosterne à ses pieds, le cœur tout froissé de contrition et les yeux tout baignés de larmes. Le saint le prend par la main, le ramène à l'église comme une glorieuse conquête de sa charité, lui fait faire pénitence et la fait avec lui, il ne le quitte point qu'il ne l'ait établi en sa première innocence par le second baptême de ses larmes et par les dignes fruits d'une vraie résipiscence.

Cette charité du saint Apôtre envers ce jeune homme n'est qu'un petit rayon et quasi rien à comparaison de celle de Jésus envers vous. Il est allé à la montagne du calvaire, non à cheval comme saint Jean pour ce jeune homme, mais à pied, portant sa croix; il s'est rencontré parmi les voleurs, non-seulement en danger d'être mis à mort, mais où, en effet, il a été assassiné et crucifié; il vous a attendu avec une patience invincible; il vous a poursuivi avec une charité inconcevable, appelé avec des sermons qui eussent charmé un léopard et amolli un rocher.

Suivez donc le conseil que le Saint-Esprit vous a donné au commencement de ce discours, et pesez toutes ses paroles: *Ne dixeris: peccavi, et quid mihi accidit triste* (Eccl. 5, 4). Quel mal vous en est-il arrivé; n'est-ce pas un grand mal d'avoir péché, quand il n'y aurait d'autre peine? *Maxima peccati pœna est peccasse?* N'est-ce pas un très-grand mal d'avoir perdu la grâce de Dieu? d'avoir fait naufrage des mérites de vos bonnes œuvres? N'est-ce pas un grand mal, et le plus grand de tous, d'avoir offensé cette très-haute, excellente et infinie Majesté, cette Majesté qui use d'une si grande patience envers vous? *Altissimus est patiens, patienta Dei ad pœnitentiam te adducit.* Saint Paul ne dit pas: La patience de Dieu *vous convie,* mais *elle vous amène*, parce que, admirant la patience de Dieu envers les pécheurs, il s'imagine que personne ne serait si endurci que de n'en pas être ramené à pénitence.

L'Ecriture ne peut mentir: si la patience de Dieu ne vous amène en ce monde à une pénitence salutaire, elle vous amènera après votre mort à une pénitence très-douloureuse, mais inutile et infructueuse: *Pœnitentiam agentes et præ angustiâ spiritus gementes*, *altissimus est patiens redditor.* La patience que Dieu exerce envers les obstinés comme vous, est une espèce de vengeance, et vous n'y pensez pas. Sa justice est comparée à un arc: *Arcum suum tetendit.* Tant plus l'archet retire la flèche en arrière, tant plus il la décoche puissamment et avec plus de violence. Elle est comparée à un torrent: *Sicut torrens inundans;* plus un torrent est arrêté par les barrières d'une chaussée, plus de dégâts et de ravages il fait aux lieux où il se déborde. Elle est comparée à une épée qui s'affile: *Gladius, gladius exacutus est, et limatus;* tant plus longtemps ce glaive s'affile et s'aiguise à la pierre de votre endurcissement, plus il aura de pointe pour pénétrer bien avant.

Dites-lui donc comme saint Augustin: *Hic ure, hic seca modo in æternum parcas:* Coupez, taillez, brûlez en cette vie, pourvu que vous me pardonniez en l'éternité. Dites comme Job (6, 8): *Quis mihi det ut veniat petitio mea, et affligens me dolore non*

parcat : Je désire que Dieu ne m'épargne point en ce monde, mais qu'il m'afflige bien sensiblement. Comme saint Bernard : *Volo irascaris mihi pater misericordiarum , quia cùm iratus fueris misericordiæ recordaberis.* Après que vous vous serez mis en colère, vous vous souviendrez de votre miséricorde; après l'orage et la pluie, vous enverrez le beau temps, après que vous aurez puni tous vos crimes en ce monde, vous n'aurez plus qu'à récompenser mes bonnes œuvres, ou, pour mieux dire, qu'à couronner vos dons et vos grâces en la gloire du ciel, ès siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XXV.

DE LA JUSTICE DE DIEU : QU'ELLE EST CLAIRVOYANTE, ÉQUITABLE, INFLEXIBLE EN L'AUTRE MONDE.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu , doit croire qu'il est juste. (Hebr. 11, 6.)

La méditation de la grandeur de Dieu, de sa puissance, de sa providence, de sa bonté et de ses autres perfections dont nous avons traité jusqu'à présent, est un motif plus que très-suffisant qui nous doit obliger à l'honorer, admirer, aimer et servir de tout notre possible. Mais parce que le cœur humain est si mercenaire, qu'il ne veut et ne fait presque rien s'il n'y va de ses intérêts, et que la crainte des châtiments a plus de pouvoir sur lui que la beauté de la vertu, il est nécessaire de nous remettre souvent devant les yeux la très-redoutable, mais très-aimable et très-adorable justice de Dieu. Pour en avoir quelque conjoncture, nous en devons aujourd'hui considérer les qualités, à savoir qu'elle est très-clairvoyante : *Virgam vigilantem ego video* (Jerem. 1 , 11); très-équitable : *Virga æquitatis, virga regni tui* (Heb. 1, 8) ; très-inflexible en l'autre vie : *Reges eos in virgâ ferre* (Ps. 2, 9).

Elle sera si inflexible , que lorsque votre Fils tiendra les grandes assises au dernier jugement, vous-même ne le fléchirez pas par vos faveurs maternelles, ô sainte et bienheureuse Vierge ! Il dit par le prophète Isaïe : *Ultionem capiam et non resistet mihi homo.* Pour cela l'Eglise, son épouse , nous met souvent ces paroles à la bouche : *Ad te clamamus, ad te suspiramus gementes et flentes in hâc lacrymarum valle!* C'est pour nous avertir que , pendant que nous sommes en cette vallée de larmes, pendant que nous avons le temps de pleurer et faire pénitence , nous devons réclamer vos intercessions, gémir et soupirer après vous, nous prosterner aux pieds de votre miséricorde, et vous dire en toute humilité : *Ave, Maria*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Deus est incomprehensibibis in suis perfectionibus præcipue in justitiâ.

I. Punctum. — Justitia Dei est virga vigilans , quod probatur paraphrasi illorum verborum. *Oculi Domini multò plus lucidiores sunt super solem.*

II. Punctum. — I. Est virga æquitatis unde ejus judicia approbantur à sanctis. — II. Imo et à reprobis.

III. Punctum. — Justitia Dei, est virga ferrea in futuro sæculo, et ejus judicia irrevocabilia, quod probatur : 1° Scripturâ, 2° Ratione, 3° Experientiâ.

Conclusio. — Paraphrasis verborum Job : *Semper timui Deum quasi tumentes fluctus*, argumenta ex 1 puncto, ex 2, ex 3.

Exorde. — Entre une infinité de perfections que la foi catholique reconnaît et adore en l'être de Dieu, une des plus considérables et des moins considérées dans le monde, c'est qu'il est incompréhensible : *Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus!* La preuve de cette vérité se peut prendre, ou de la part de l'homme et de la petitesse de son esprit, ou de la part de Dieu et de la grandeur de son être : *Sedet super cherubim.*

Les anges ne sont qu'esprit, que lumière, que science, je dis même les moindres de tous, et qui sont au dernier ordre de la plus basse hiérarchie ; à plus forte raison les chérubins dont le propre caractère et différence spécifique est d'être remplis de science : *Cherubim plenitudo scientiæ.* Et toutefois Dieu est assis sur ces chérubins, c'est-à-dire qu'il est au delà de leur portée ; ils ne peuvent atteindre à sa connaissance parfaite, ils ne sauraient le comprendre, non plus que nous ne pourrions voir en face un homme qui serait assis sur nous : *Sub quo curvantur qui portant orbem*, dit le saint homme Job (9, 13). *Quoniam cùm curvamur superiora non cernimus, erecti essent illi subtilissimi spiritus si plene potentiam ejus majestatis attingerent*[1]. Les anges se courbent sous la majesté de Dieu, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent comprendre sa grandeur infinie, comme celui qui est courbé devers la terre ne peut voir le ciel, dit saint Grégoire. Les esprits célestes et bienheureux se baissent, se plient, se confessent indignes de lever les yeux, pour envisager une si haute majesté. Si des esprits angéliques, des esprits célestes, des esprits bienheureux ne sont pas capables de le comprendre, combien moins l'entendement de l'homme qui est si grossier, si ténébreux, si étroit, petit et borné, qui même ne peut comprendre la nature de mille choses qu'il a à ses pieds, devant ses yeux et à sa conduite, qui est au regard des choses divines, comme les yeux du hibou au regard du soleil et de la lumière, ainsi que le dit Aristote? D'autre côté, l'essence de Dieu et ses divines perfections sont si immenses, infinies, inaccessibles, qu'il est plus malaisé à notre entendement de les concevoir ou comprendre, qu'il ne serait difficile de faire entrer toute l'eau de la mer dans le creux d'une petite fosse, comme un ange disait à saint Augustin. Encore que ceci soit véritable de tous les attributs de Dieu, le texte sacré le dit particulièrement de sa justice. Je ne lis point en l'Ecriture que la puissance, sagesse, bonté de Dieu soient incompréhensibles ; mais je lis dans saint Paul : *Quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus* (Rom. 11, 33). Jésus ne dit point en l'Evangile : *Pater sancte, pater misericors, mundus non te cognovit ;* mais il dit : *Pater juste, mundus te non cognovit.*

Cette incompréhensibilité des perfections de Dieu consiste prin-

[1] S. Greg., 12, lib. 9, *Moral.*, cap. 10.

cipalement en deux points. Premièrement, en tout ce que nous en connaissons, tout ce que nous en pouvons connaître, n'est pas la moindre partie de ce qui en est; et secondement, en ce qu'elles ont des conditions, des qualités et propriétés tout autres que nous ne pensons. Tout ce que nous en connaissons n'est que bassesse, grossièreté, ignorance, ténèbres, en comparaison de ce qui en est. Par exemple, l'éternité de Dieu est incompréhensible; pourquoi? En premier lieu, parce que, quand vous avez conçu un million, dix millions, cent millions d'années, vous êtes assuré que toutes ces années, et cent mille fois autant, ne sont pas une petite, mais une bien petite partie de l'éternité; en second lieu, parce que l'éternité n'est point telle que vous vous imaginez; vous vous figurez un nombre infini d'années qui se sont écoulées, un nombre infini d'autres qui arriveront; l'éternité est tout autre chose : en elle rien n'est écoulé, rien ne doit arriver, rien n'est passé ni futur, rien ne précède ni ne succède, tout y est présent, c'est une durée infinie qui est tout ensemble, ce n'est qu'un moment, mais qui est fixe, arrêté, immobile, permanent, et qui dure toujours, qui coexiste à tous les temps, passé, présent et à venir que vous pourrez vous imaginer. Dites-en de même de la justice de Dieu, et de tous ses autres attributs.

Souvenez-vous pendant tout mon discours de ce que dit saint Augustin, que les idoles sont bannies de nos églises, grâce à Dieu; mais elles ne sont pas bannies des cœurs de plusieurs chrétiens. Si quelqu'un fait une image de bois, de pierre ou d'autre étoffe, et dit en soi-même : Dieu le Père est fait ainsi, la divinité est semblable à cette image; il fait une idole, il est idolâtre; de même, si, par votre esprit particulier et en votre petit raisonnement, vous vous formez une idée de la miséricorde, de la justice, de la grandeur de Dieu, et si vous pensez qu'elles sont comme vous les avez conçues, vous faites une idole en votre cœur, vous êtes idolâtre sans y penser : *Non debemus æstimare auro aut argento, aut sculptura artis, aut cogitationis hominis divinum esse simile* (Act. 17, 29); notez *cogitationis hominis.* Il ne dit pas seulement que Dieu n'est point semblable aux statues d'or et d'argent; mais il ajoute que les choses divines ne sont pas comme nous les pensons. Vous dites : Dieu est bon, Dieu est miséricordieux. Il ne faut qu'un *peccavi* pour apaiser sa justice. Qui vous l'a dit? La justice de Dieu n'est pas telle que vous vous la figurez en votre esprit; vous vous forgez un Dieu à votre mode; elle est telle que sa parole nous la dépeint, et l'Ecriture nous apprend qu'elle a trois propriétés très-effroyables : elle est très-clairvoyante, équitable, inflexible : *Virgam vigilantem ego video* (Jerem. 1, 11). *Virga æquitatis* (Heb. 1, 8). *Virga regni tui* (*Ibid*). *Reget gentes in virgâ ferrea* (Apoc. 2, 37).

Premier point. — *Oculi Domini multò plus lucidiores sunt super solem circumspicientes omnes vias hominum, et hominum corda intuentes in absconditas partes.* Ce texte sacré, étant bien pesé, comprend en peu de paroles le premier point : *Multò plus lucidiores.* L'air qui est en cette église nous paraît bien pur, bien net; mais si la splendeur du soleil et sa lumière directe éclataient

ici par une fenêtre, vous y verriez mille atomes, mille petits brins que vous ne voyez pas. Il nous semble quelquefois que notre conscience est bien pure, sainte, innocente, et ce grand Juge y voit mille imperfections, mille tiédeurs en son amour, négligences en notre devoir, recherches de nous-mêmes en nos actions, irrévérences en nos prières, autres manquements pour lesquels il aurait sujet de nous abandonner, dit saint Ignace, martyr (*Epist. ad Trall.*). Et saint Augustin (*Confess.*) dit : *Væ etiam laudabili vitæ, si eam absque misericordiâ discusseris :* Malheur à la vie la plus louable, vertueuse, irrépréhensible devant les hommes, si vous l'examinez sans miséricorde, ô mon Dieu ! Et saint Grégoire (lib. 9 *Moral.*, cap. 2) : *Omne virtutis nostræ meritum esse vitium conspicitur, si ab interno arbitro, districte judicetur;* Nos actions les plus méritoires se trouveront vicieuses et coupables si Dieu les examine à la pierre de touche de la vérité et sévérité de son jugement; et derechef le même saint dit : *Hoc ipsum quoque quòd justè videmur vivere culpa est, si vitam nostram cùm judicat hanc apud se divina misericordia non excusat;* Les œuvres qui éclatent devant les hommes, et qui leur semblent justes et innocentes, sont bien souvent criminelles devant Dieu, s'il n'en excuse les tares par sa miséricorde infinie.

Circumspicientes, non pas *circumvidentes;* il ne nous voit pas en passant, il nous regarde fixement, il a les yeux collés sur nous: il nous remarque, considère attentivement et avec réflexion : *Aspicientes, intuentes, observasti omnes semitas meas* (Job. 13, 27).

Omnes vias hominum, toutes nos voies, entreprises, actions, dérèglements, il ne les voit pas tellement quellement, il en voit toutes les circonstances, tout ce qui en augmente et aggrave la malice; il les voit de tous côtés, *circumspicientes;* il voit ce qui est à droite, à gauche, devant, derrière, en bas, en haut; à droite, il voit que vous péchez nonobstant une infinité de grâces qu'il vous a faites, nonobstant un grand nombre de bienfaits que vous avez reçus de lui, nonobstant de grandes lumières, remords, mouvements, inspirations qu'il vous donne, au contraire, *Aversus es adversione contentiosâ;* à gauche, il voit que vous péchez avec des intentions sinistres tout ce qui se peut, avec des inclinations et affections plus noires, vicieuses, coupables que l'action même. Vous ne trompez votre prochain que de cinq sous, mais si vous osiez ou si vous pouviez, vous le tromperiez de cent sous ; vous ne dérobez que des fruits, mais si vous aviez occasion ou si vous ne craigniez la justice, vous déroberiez des poules, des moutons, des chevaux.

Devant vous, il voit que vous péchez, nonobstant le bon exemple de tant d'âmes vertueuses que vous avez devant les yeux, en la ville, en la rue, en la maison où vous êtes. Vous ne dites jamais : *Non poteris quod isti et istæ;* vous ne vous faites pas sage par l'exemple de ceux qui, ayant péché comme vous, en ont été châtiés très-rigoureusement. Vous voyez tous les jours que les biens d'Eglise étant incorporés aux biens séculiers les fondent et les anéantissent, et y apportent la malédiction de Dieu, et vous faites tout ce que vous pouvez pour en faire entrer en votre maison. Der-

rière vous, il voit une longue fusée de crimes, de malheurs, de mauvais effets, de conséquences funestes que votre péché traîne après soi, et il vous juge selon toutes ces suites qui en arriveront d'ici à douze, vingt, trente ans, parce que vous en êtes cause : *Vestigia pedum meorum considerasti:* Mon Dieu, vous considérez les traces que j'ai laissées après moi. Vous déshonorez une fille par vos médisances ou par autres voies, vous ruinez de bien ou de réputation un homme innocent; que de mauvaises nuits au père ou à la mère de cette fille! que d'amertume à ce pauvre homme qui vous voit tous les jours jouir de son bien! que de peines d'esprit, distractions en ses prières, interruptions en ses dévotions, pensées de vengeance! Vous apprenez des saletés à un jeune homme qui en était saintement innocent, il les apprend à son frère, son frère à son caramade, et ainsi de main en main; Dieu voit que d'ici à vingt ans, d'ici à trente ans, on commettra des impuretés dont vous serez cause.

En haut, il voit la hautesse, noblesse, éminence, excellence incompréhensible de la majesté que vous offensez. En bas, il voit l'extrême bassesse, petitesse, chétiveté, indignité de la créature qui offense; l'infinie distance, disproportion, disconvenance qui est entre la personne offensée et la personne qui offense, et par conséquent il y a une injustice inconcevable, incompréhensible, infinie en votre péché. Comme si son immensité ne le rendait assez présent à nos actions : pour les voir bien distinctement il dit qu'il met nos péchés devant ses yeux et en sa présence, comme pour les regarder de bien près : *Posuisti iniquitates nostras in conspectu tuo, sæculum nostrum in illuminatione vultus tui* (Ps. 89, 8). Par la même lumière dont il se connaît, dont il voit la grandeur de sa bonté, et de sa majesté souveraine, il voit nos crimes, nos malices, notre témérité. Oh! que Jésus avait grand sujet de dire des juifs, et qu'on le peut bien dire de tous les pécheurs : *Nesciunt quid faciunt.* Vous ne connaissez pas la centième, pas la millième, pas la cent millième partie du mal que vous faites quand vous offensez Dieu; mais Dieu la connaît très-parfaitement selon toute son étendue et grièveté, et il vous juge, et selon la connaissance qu'il en a : *Omnes vias.* Vous ne voyez vos péchés qu'en détail, en particulier, l'un après l'autre; à Noël, ceux que vous avez faits depuis Pâques; à Pâques, ceux que vous avez faits depuis Noël : Dieu les voit tous ensemble, il en voit le tas, le monceau, le magasin; il voit que le péché que vous commettez aujourd'hui, fait le comble de plus de cinq cents péchés : vous recommencez toujours, nonobstant mille promesses que vous avez faites; il voit la grièveté de vos péchés, par rapport et comparaison de l'un à l'autre, ce qui les aggrave et envenime notablement. Vous avez été luxurieux; au lieu de vous en humilier, vous êtes arrogant : votre luxure passée, rend votre arrogance plus criminelle. Vous êtes sensuel et indulgent à vous-même, avaricieux et sévère pour les autres; le premier de ces vices aggrave le second.

Hominum corda intuentes. Il ne voit pas seulement notre action extérieure et les circonstances qui l'accompagnent, il regarde le cœur, non à fleur de peau et superficiellement, mais au fond, au

centre, au plus profond et dans le creux; il sonde, il pénètre, il perce à jour avec des yeux de lynx les plus obscures cachettes, *in absconditas partes;* toutes les parties de notre cœur sont couvertes et cachées au monde, et il dit que Dieu éclaire et découvre les parties les plus cachées, sans doute c'est à nous-mêmes qu'elles sont cachées. C'est ce que j'appréhende, ce que je redoute, surtout avec saint Augustin : le fond de mon cœur, le dernier retranchement, dernière cachette de mon âme. C'est aux arrière-chambres, où il y a ordinairement moins de clarté et plus de poussière; c'est en l'arrière-cachot de notre cœur, où il y a moins de lumière et plus d'immondices! *Multum itaque vereor occulta mea quæ norunt oculi tui, mei autem non.*

On voit quelquefois sur un arbre une pomme plus mûre que les autres, belle, vermeille, qui irrite l'appétit; mais quand on vient à la cueillir et regarder au dedans, on y trouve un petit ver qui l'a toute gâtée. Il y a des actions qui paraissent aux yeux des hommes, belles, héroïques, excellentes, mais aux yeux de Dieu, qui voit l'intérieur et le fond de l'intention, elles sont toutes gâtées, pourries, vermoulues; il nous faut toujours défier de nous-mêmes, de nos dispositions, de nos bonnes œuvres, principalement de celles qui éclatent et qui ont du lustre devant le monde : *Hominum corda intuentes in absconditas partes.* Vous ne faites point au dehors d'actions mauvaises ou répréhensibles, vous ne blasphêmez, ni jurez, ni dérobez; mais Dieu voit en votre cœur que vous êtes idolâtre de vous-même, de votre esprit, de vos sentiments, de votre beauté, de votre enfant, des grandeurs du monde, des biens de la terre; il voit que le but et la visée de tous vos desseins, entreprises, actions, n'est autre que votre avancement, l'établissement de votre fortune et de celle de vos enfants; si ainsi est, vous n'êtes qu'ordure devant Dieu, vous ne devez attendre de lui que des châtiments très-rigoureux, très-rudes, très-effroyables.

Deuxième point. — I. Je dis très-rudes et très-effroyables; car la justice de Dieu est très-sévère en ses jugements, mais très-juste et très-équitable en sa sévérité. Demeurons fermes ès fondements que nous avons établis; car j'insiste toujours en mes principes. Quand on vous prêche de la part de Dieu, la rigueur de ses jugements, quand on vous dit qu'il vous demandra compte du temps perdu, du luxe et superfluité en vos habits, en vos meubles, en vos festins, vous dites : C'est être trop scrupuleux, Dieu n'est pas si sévère que vous le dites. Pauvre homme! vous ne vous souvenez pas de ce qu'on vous a fait voir? n'avez-vous pas avoué que toutes les perfections de Dieu sont infinies et incompréhensibles? sa vérité est une de ses perfections, elle est donc incompréhensible? Qu'est-ce à dire *incompréhensible?* C'est-à-dire que tout ce qu'on en dit n'est pas la centième, la millième, la cent millième partie de ce qui en est. Incompréhensible! c'est-à-dire qu'il est infiniment plus sévère qu'on ne dit, qu'on ne pense, infiniment plus qu'on ne peut dire, infiniment plus qu'on ne peut penser.

Si nous eussions été dans le paradis terrestre, en l'état d'innocence avant le péché, et que sachant ce qui devait arriver, je vous

eusse dit : Celui qui a fait le soleil, la lune, la mer, les éléments, sera quelque jour emmailloté dans un berceau, il sera fouetté, couvert de crachats, pendu en croix pour effacer un péché. Quel péché? Le péché qu'un homme commettra mordant dans une pomme; et en punition de ce péché, nonobstant une si grande satisfaction, des millions de millions de petits enfants seront privés de la béatitude et de leur dernière fin; vous m'eussiez dit : A quoi pensez-vous de parler ainsi? Ce sont des blasphêmes que vous prononcez : où serait la bonté de Dieu? vous en avez trop peu d'estime; quelque humeur noire qui prédomine en vous, vous donne ces terreurs paniques, et cette mauvaise opinion de la miséricorde de Dieu! et néanmoins vous voyez bien que vous seriez trompés, et que je vous aurais dit vrai.

Ainsi, quand on vous prêche, que si vous ne faites pénitence, si vous ne satisfaites à la justice de Dieu par des jeûnes, aumônes, autres œuvres pieuses pour les péchés de votre vie passée; si vous mourez après avoir juré une seule fois pour un mensonge, après avoir pris un plaisir charnel, vous serez perdu pour une éternité; vous dites : Ce sont des hyperboles, des paradoxes, exagérations : où serait la miséricorde de Dieu? Eh bien! quand vous serez en son jugement, vous verrez que sa miséricorde n'empêche pas le cours de sa justice, et que sa justice, pour être très-sévère, ne laisse pas d'être très-équitable; si juste et si équitable, que les saints en approuvent tous les arrêts, ils l'en louent, l'en remercient, glorifient, célèbrent ses éloges : *Audivi vocem multarum turbarum in cœlo dicentium, Alleluia, salus et gloria, et virtus Deo nostro est : quia vera et justa judicia sunt ejus, qui judicavit de meretrice magna, quæ corrupit terram in prostitutione suâ, et vindicavit sanguinem servorum suorum de manibus suis* (Apoc. 19, 1).

II. Non-seulement les saints, mais aussi les plus vicieux connaissent évidemment l'équité et la droiture de cette justice divine; ceux à qui elle a fait le procès, sont toujours demeurés la bouche fermée, sans avoir la moindre repartie pour condamner ou réprouver l'arrêt de leur condamnation : *Omnis iniquitas oppilabit os suum.* J'ai remarqué dans l'Ecriture, que tous ceux qui ont été condamnés sont toujours demeurés muets, encore que, selon notre petit raisonnement, ils eussent pu alléguer des excuses très-recevables et légitimes en apparence. De plusieurs exemples que j'en pourrais proposer, j'en choisis deux ou trois du Vieux et du Nouveau Testament.

1° Au premier livre des Rois, un pauvre bon vieillard fort dévot et fort homme de bien, nommé Héli, avait deux enfants qui ne lui ressemblaient pas, Ophni et Phinées; c'étaient deux maîtres fripons, indévots, lascifs, ivrognes, débauchés, scandaleux; il les reprit et avertit paternellement : Mes enfants, vous vous ruinez de réputation, tout le monde se plaint de vos mauvais comportements, vous attirerez sur vous la vengeance du ciel. Il semble qu'il ne pouvait faire autre chose, il était âgé de 98 ans, comme il est dit au chapitre quatrième. Il était aveugle : *caligaverant oculi ejus*, goutteux, ou du moins si usé de vieillesse et incommodé de sa personne, qu'il demeurait tout le jour assis en une chaise. Tou-

tefois, parce qu'il ne corrigea pas ses enfants, Dieu lui envoya un prophète, qui lui dit : Pourquoi avez-vous fait plus d'état de vos enfants que de mon honneur? je vous montrerai que ce n'est pas à moi qu'il se faut jouer; puis il se met à décrire les châtiments qu'il lui enverrait et à toute sa famille, et même à tout le peuple, en punition de cette négligence : châtiments si horribles et si effroyables, que comme s'il ne les pouvait exprimer, il dit : *Faciam verbum quod quicumque audierit, tinnient ambæ aures ejus.* Il semble que ce bon homme pouvait dire : J'ai averti mes enfants, je leur ai remontré leur devoir, je les ai tancés : que pouvais-je faire davantage? je suis nonagénaire et au delà, je suis aveugle, pesant, incapable de remuer mes membres : ils sont jeunes et dispos, je n'eusse pas su prendre un bâton, ni courir après eux pour les battre; il n'allègue point ces excuses, mais il dit : *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat.*

Et en l'Evangile (Matth. 22, 9; Luc. 14, 21), Jésus se compare à un roi qui, ayant dressé un festin de noces, envoie ses serviteurs par toutes les rues, carrefours, grands chemins, pour y faire venir le monde; il leur commande d'y amener les pauvres, les aveugles, les boiteux, les impotents, et même de les contraindre d'y venir. Eux, étant sur le point de se mettre à table, il en aperçut un qui n'avait pas la robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comme avez-vous été si hardi que d'entrer ici sans avoir la robe nuptiale? Prenez-moi ce compagnon, jetez-le au fond d'une basse-fosse, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Ne semble-t-il pas qu'il avait grand sujet de se justifier, et de dire : Vous avez commandé qu'on amenât les pauvres; les pauvres ont-ils des robes nuptiales? et quand j'en aurais eu, on ne m'a pas donné loisir d'aller en ma maison pour la prendre, on m'a contraint d'entrer ici par votre commandement : *Compelle intrare;* quand il y aurait de ma faute, toute la peine que je mériterais serait d'être chassé hors du banquet, non pas d'être jeté en prison; il ne dit rien de tout cela, ni même un seul mot pour sa défense : *At ille obmutuit.* Si vous communiez en mauvais état, sans payer vos dettes, sans vous être parfaitement réconcilié avec vos ennemis, sans avoir une vraie volonté de vous corriger de vos mauvaises habitudes, pensez-vous que lorsqu'on vous condamnera, vous oserez dire : Toute la maison communiait, on m'eût remarqué; c'est mon père, ma mère, mon maître, mon confesseur qui m'ont obligé de communier.

Sans aller si loin, sans parler d'autres que de nous, il nous dira au jugement : *Esurivi;* J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai été malade et prisonnier, et vous n'avez pas daigné me visiter : *Quod uni ex minimis meis non fecistis; mihi non fecistis.* Ce que vous avez refusé au moindre des miens, vous me l'avez refusé. Pensez-vous que vous oserez proposer une seule des excuses dont vous avez coutume de vous défendre. J'avais quantité d'enfants, j'appréhendais d'avoir faute, je craignais le mauvais air de l'hôpital, la puanteur de la prison; si j'eusse logé ce pauvre, il m'eût apporté quelque maladie; j'étais occupé à écrire l'histoire de ce temps, je n'avais pas loisir de visiter les malades. Les réprouvés n'allègueront pas une seule de ces excuses, ni aucune autre; c'est

que quand Dieu justifie, personne ne condamne; quand il condamne, personne ne se justifie. Ses jugements sont si justes, si équitables, bien fondés en raison, et il en fera voir si clairement l'équité et la justice, qu'il n'y aura rien à redire, et les réprouvés la connaîtront avec tant d'évidence, qu'ils en accepteront les décrets, sans aucune contradiction, sans réplique, sans repartie : ils iront d'eux-mêmes au lieu du supplice, ils n'y seront point jetés, traînés, ils iront : *Ibunt hi in supplicium æternum.*

Troisième point. — Ce mot *éternel* exprime la troisième propriété de la justice divine, savoir, qu'elle est inflexible, inébranlable. Les arrêts qu'elle prononce sont immuables, invariables, d'éternelle durée : *Justitia tua sicut montes Dei.* La raison en est claire; la justice en Dieu n'est pas une colère qui se refroidisse et apaise, ce n'est pas une passion qui passe, ce n'est pas une opinion qui se change, c'est un acte de son entendement, par lequel il juge digne de peine celui qui a commis le péché, digne de telle peine celui qui a commis tel péché. Et comme sa connaissance ne dément jamais son objet, ses arrêts s'ajustent ordinairement et se conforment à sa connaissance; et comme sa connaissance est immuable, toujours la même, aussi il ne change jamais la volonté qu'il a de punir le péché en quelque lieu qu'il se trouve, sans acception de personne : *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum* (Rom. 2, 9).

Il n'a point d'égard à la qualité de la personne qui l'offense, témoin Lucifer qui était la première, la plus noble, la plus rare, la plus excellente de ses créatures; il n'a point égard à la familiarité qu'on a eue avec lui, témoin Judas : *Homo unanimis, dux meus, et notus meus.* Il n'a point égard aux services qu'on lui a rendus, témoin Origène, qui était fils d'un martyr : il avait converti à la foi, et instruit un très-grand nombre de martyrs, de docteurs, de vierges; il avait lui-même enduré des tourments pour la foi, sous les empereurs Sévère et Dèce, dit Vincent de Lérins. Il n'a point égard aux grands services qu'on lui pourrait rendre, témoins les anges réprouvés; quels services ne lui eussent-ils pas rendus, quelle affection ne lui eussent-ils pas portée s'il leur eut pardonné? Il n'a point égard au long espace du temps qu'il y a qu'on endure, après des millions de millions d'années, l'arrêt de condamnation qu'il aura une fois prononcé subsistera, et demeurera toujours en son entier : *In æternum Domine permanet verbum tuum, in sæculum sæculi veritas tua.* Je frémis quand on chante ces paroles en l'église, après des millions et des millions de millions d'années, cette parole aura toujours son effet : *Ite maledicti. Tribulatio et angustia in omnem animam operantis malum.*

Conclusion. — Faisons donc comme Job, nous en avons beaucoup plus de sujet que lui : *Semper enim quasi tumentes fluctus super me, timui Deum. Semper timui* (Job. 31, 23) : Craignez en tout temps. Bienheureux l'homme qui est toujours craintif, dit le Sage. Craignez en tous lieux et en toute rencontre, craignez quand vous êtes en l'occasion du péché; si vous le commettez, vous vous

rendez ennemi d'une majesté très-haute, très-noble, très-puissante, très-aimable, très-redoutable; craignez quand vous êtes en état de péché : vous pouvez dire tous les matins : Peut-être qu'à ce soir j'irai coucher en enfer, en un lit de charbons ardents, pour ne m'en relever jamais.

Argument du premier point. — Craignez quoique vous ne commettiez point de péchés grossiers et palpables : Dieu ne demande pas seulement, pour vous sauver, que vous ayez les mains innocentes, mais aussi que vous ayez le cœur pur et net : *Quis ascendet in montem Domini, innocens manibus et mundo corde.* Si en vos desseins, paroles, actions, bonnes œuvres, vous ne cherchez que vous-même, votre profit et contentement, les intérêts de votre communauté; si vous êtes piqué d'envie quand les autres font bien, si vous ne cherchez la gloire de Dieu, que par retour à vous-même, non pour l'amour de lui, quelque belle apparence que vous ayez devant les hommes, votre cœur n'est qu'une étable d'Augée, vous n'êtes qu'une voirie et puanteur devant Dieu. Défiez-vous de vous-même et de votre intérieur; craignez qu'en l'arrière-boutique et au plus secret de votre cœur, il n'y ait beaucoup d'intentions terrestres, amour-propre et affection à vous-même; dites souvent avec humilité : *Cor mundum crea in me Deus.*

Argument du deuxième point. — Craignez la justice de Dieu, qui est très-équitable : *Virga æquitatis*, *Virga regni tui.* Equitable, c'est-à-dire qu'elle juge toujours selon la vérité de la chose; elle proportionne la peine à la faute, elle mesure la qualité et le nombre des punitions à la qualité et au nombre des crimes sans acception de personne[1]. Le juge qui a condamné un homme à l'amende d'un écu, pour une faute qu'il a commise, condamnera à vingt écus un autre homme qui aura fait vingt fois la même faute, autrement il ne serait pas bien juste, la balance de sa justice ne serait pas bien droite et équitable. Voyez si vous n'avez pas sujet de grande appréhension. Le feu de l'autre vie a plusieurs degrés de chaleur, selon que la justice de Dieu l'emploie, autrement Isaïe ne dirait pas : *Cum ardoribus sempiternis*, mais, *cum ardore.*

Donnez-moi un homme qui n'ait jamais commis qu'un seul péché mortel, et le plus petit qu'on puisse commettre, et qu'il soit mort là-dessus, c'est un article de foi qu'il est damné, il sera à jamais dans le feu d'enfer, qui a pour le moins autant de chaleur que le feu de cette vie, c'est-à-dire huit degrés; il endurera donc à jamais huit degrés de chaleur. Si vous mourez avec deux péchés mortels, vous souffrirez seize degrés de chaleur; si après cent péchés mortels, vous serez obligés d'en souffrir huit cents degrés; pensez ce que vous deviendrez en ayant commis mille, deux mille, trois mille! Dieu, qui est tout-puissant, peut donner à sa créature telle activité qu'il veut, et au feu de l'autre vie tel degré de chaleur qu'il lui plaît, et je vous ai fait voir que l'équité de sa justice demande qu'il augmente ainsi l'activité du feu, à proportion des péchés que les réprouvés auront commis.

[1] Pro mensurâ peccati erit et plagarum modus (Deut. 25, 2). Quantum se glorificavit et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum (Apoc. 18, 7).

Argument du troisième point. — Quasi tumentes fluctus. La justice de Dieu est inflexible en l'autre monde, parce que nous y sommes hors de la voie et incorrigibles; nous la pouvons apaiser et fléchir pendant cette vie, qui est le temps d'amendement, de pénitence et de grâce : *Novit Dominus mutare sententiam, si tu noveris emendare delictum*, dit saint Ambroise. Et saint Grégoire (lib. 21 *Moral.*, c. 8) a remarqué qu'il ne dit pas : J'ai toujours redouté les jugements de Dieu non comme un éclat de tonnerre, mais comme un orage, comme une mer courroucée. Quand nous entendons un coup de tonnerre, nous frémissons, et voilà tout; il ne produit rien en nous, nous ne faisons rien en suite de cette crainte. Quand les mariniers sont au milieu de l'orage, et qu'ils voient les vagues comme des montagnes d'eau, prêtes de couvrir leur vaisseau, ils ne craignent pas seulement, mais mettent la main à l'œuvre, ils font tout ce qu'ils peuvent pour éviter le danger, ils oublient le boire et le manger, ils jettent leurs précieuses denrées dans la mer; ils ne disent point de sornettes, ils ne s'amusent point à parler d'autrui, ni des affaires du monde; ils ne pensent qu'à sauver leur propre vie : faites-en de même. La vengeance est prête à fondre sur vous. Faut-il jeûner pour apaiser Dieu? faites-le. Faut-il s'écarter des compagnies pour éviter les mauvaises paroles? faites-le. Faut-il décharger le vaisseau, déchoir un peu de votre condition, de vos richesses, de vos commodités, pour restituer le bien mal acquis, quitter la maison où vous êtes, pour sortir de l'occasion ! Faut-il sortir du monde, entrer en religion? faites-le : *Salva animam tuam. Quasi tumentes fluctus.* Les nautonniers, en temps d'orage, réclament le ciel de bon cœur : *Qui nescit orare conscendat mare.* Job ajoute (9, 15) : *Judicem meum deprecabor, etiam si habuero aliquid justum;* Quand même je penserais être juste ! A plus forte raison des pauvres pécheurs comme nous : nous avons mauvais droit, notre cause ne vaut rien, nous sommes atteints et convaincus d'une infinité de crimes : que pouvons-nous devenir si notre juge n'a pitié de nous? il nous le faut courtiser, fléchir par prières, gagner par la faveur de sa Mère et des saints ses amis; dire souvent : *Non intres in judicium cum servo tuo Domine, non secundum peccata nostra facias nobis.* Ne daignez pas entrer en jugement avec vos pauvres serviteurs, ne nous faites pas selon nos péchés, mais selon votre miséricorde, pour l'amour de votre Fils bien-aimé, de sa sainte Mère et de vos saints. Et comme Job disait : *Ipse me reprehendo et ago pœnitentiam;* Châtions-nous, afin que Dieu ne nous châtie pas; au moins privons-nous par esprit de pénitence de plusieurs divertissements, qui de soi seraient licites et innocents : des jeux, des promenades, des festins et bonnes chères; si nous faisons ainsi, la justice de Dieu qui a deux mains, une pour récompenser, l'autre pour punir, ne trouvant rien en nous à punir, n'aura que des palmes et des couronnes pour nous en l'éternité bienheureuse. *Amen.*

SERMON XXVI.

QUE DIEU NOUS JUGE PRÉSENTEMENT, EXACTEMENT, SÉVÈREMENT, EXERÇANT SA JUSTICE VINDICATIVE.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (HEBR. 11, 6.)

Si vous demandez au Prophète royal d'où vient que l'âme réprouvée s'abandonne si hardiment, et à son avis, impunément au péché, il vous répondra : C'est qu'elle bannit de son esprit la pensée des jugements de Dieu : *Inquitatæ sunt viæ illius in omni tempore, auferuntur judicia tua à facie ejus* : il dit *judicia*, non pas *judicium*, parce que Dieu nous juge en trois temps : il nous juge présentement, quand nous commettons le péché ; il nous juge à l'heure de notre mort, il nous jugera à la fin des siècles, mais toujours très-exactement et très-sévèrement. C'est ce que nous avons à considérer aujourd'hui, afin de connaître de plus en plus les effroyables qualités de la justice de Dieu, pour nous préserver et garantir de la sévérité de votre Fils, ô sainte et bienheureuse Vierge! Nous vous disons tous les jours, par les instructions de l'Eglise : *Turris Davidica, ora pro nobis.* L'Ecriture parlant de la tour de David, dit qu'elle était pourvue de mille boucliers : *Mille clypei pendent ex eâ.* Si votre Fils entre en jugement avec nous, nous ne lui pourrons faire une seule réponse à mille objections qu'il nous fera, dit le saint homme Job (9, 3) : *Non respondebit ei unum pro mille* ; mais vous lui en pouvez faire dix mille : vous lui pouvez offrir pour nous mille bons services que vous lui avez rendus sur la terre, dix mille hommages et adorations que vous lui rendez dans le ciel. A cet effet, l'Eglise vous présente mille et mille fois par jour ces saintes et agréables paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Primum nomen quo Deus appellatur in Scripturâ est nomen judicis.

I. PUNCTUM. — Deus nos judicat nunc cùm peccamus : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Exemplis.

II. PUNCTUM. — Judicat exactè : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Inductione circumstantiarum quæ inficiunt bonas actiones.

III. PUNCTUM. — Deus judicat severè : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Exemplis.

CONCLUSIO. — Exhortatio ad timorem præteriti, præsentis, futuri.

EXORDE. — *In principio creavit Deus cœlum et terram.* Au lieu de ces paroles, qui sont au texte latin du chapitre premier de la Genèse, il y a au texte hébraïque : *Berechit Bara Eloim.* L'Ecriture sacrée et les docteurs hébreux ont coutume d'attribuer divers noms à la majesté de Dieu pour exprimer sa nature, son être divin, les excellences et les propriétés de ses perfections adorables ; ils lui donnent le nom *Ineffable*, composé de quatre lettres ; *Jehova*, qui exprime que Dieu est l'être souverain, l'être des êtres, le prin-

cipe, la source, l'origine de tout être. Ils le nomment *Ja*, qui est une abréviation et un raccourci du nom ineffable : *Alleluia, laudate Deum.* En l'Exode (3, 14), il s'appelle *Eie*, ὁ ὢν, Celui qui est : *Qui est misit me ad vos*, nom qui lui est si propre et si convenable, que saint Jean en l'Apocalypse (1, 4) a mieux aimé faire violence à la phrase grecque que de le changer tant soit peu, pas même en le déclinant : *Gratia vobis ab eo qui est*, ἀπὸ τοῦ ὄ ὢν, au lieu de dire ἀπὸ τοῦ οντὸς, ou bien ἀπὸ τοῦ ὅς ὢν, qui est, c'est-à-dire, dit saint Denys (*de Divin. nomine*, cap. 5), celui qui a l'être par essence, non par emprunt, un être nécessaire, universel, indépendant, immuable, éternel; autres fois il s'appelle *Adonai*, c'est-à-dire Seigneur. En cinquième lieu, il se nomme *El* (Genes. 14, 12), c'est-à-dire fort, puissant, d'où sont dérivés les noms de Raphaël, de Gabriel. Il s'appelle encore *Elion*, c'est-à-dire très-haut; *Sadai*, suffisant à soi-même. De la particule *Sche*, et du mot : *Dai sibi abundans*. Enfin, il se nomme *Eloha*, qui signifie juge et gouverneur.

Mais c'est une merveille digne de grande admiration, de voir premièrement que Moïse parlant de la création, entre tant d'épithètes qu'il pouvait attribuer à notre Dieu, semble avoir choisi la moins propre, et celle qui est plus éloignée du sujet qu'il traite; il semble qu'il devait dire : *Bereschit*, *Bara*, *Jehova*, ou *Ja*, ou *Je*, ou *Adonai*, ou *Sadai*; ce serait parler fort à propos de dire : Celui qui est la source et le principe de tout être, celui qui a l'être par essence, l'a communiqué aux créatures, celui qui est haut et puissant Seigneur, qui n'a besoin de personne, qui est suffisant à soi-même, a créé le monde par sa pure bonté; au lieu de parler ainsi, il dit : le Juge, le Gouverneur souverain a créé le ciel et la terre, chose admirable et digne de réflexion toute particulière. Le premier nom, la première épithète, le premier éloge que l'Ecriture sacrée donne à notre Dieu, c'est le non de Juge, tant elle a en affection d'imprimer en notre cœur la crainte de sa justice; elle l'appelle Juge et Gouverneur quand elle traite de la création, pour nous apprendre que, comme dit saint Augustin : *Non fecit et abiit*, ayant créé le monde, il n'a pas laissé son ouvrage à l'abandon de la fortune, il le conduit, régit, gouverne; il juge et punit sans aucun doute ceux qui troublent son gouvernement : rien ne le trouble que le péché.

Il y a encore une autre merveille en ces paroles de Moïse, c'est qu'il joint un nom pluriel à un verbe singulier, au lieu de dire : *Bara Eloha*, le juge a créé, ou *Barou Elohim*, les juges ont créé, il dit : *Bara Elohim*, les juges a créé. Le maître des *Sentences*, Liranus Galatin, et autres, disent que par le verbe du nombre singulier, Moïse a exprimé l'unité d'essence; par le nom pluriel *Elohim*, il a marqué la pluralité des personnes qui sont en Dieu; mais je remarque qu'il a encore exprimé cette adorable Trinité par le verbe singulier, par conséquent qu'il est joint très-proprement au nominatif pluriel; car ce mot hébreu *Bara*, est composé de trois lettres, *Aleph*, *Beth*, *Resch*, et ces trois lettres sont les premières des noms de la très-sainte Trinité, *Au* ou *Ab*, le Père; *Ben* ou *Bar*, le Fils; *Rouach*, le Saint-Esprit; *Bara Elohim*, donc, nous ap-

prend que le Père, le Fils, le Saint-Esprit nous jugent; et la puissance qui est attribuée au Père, nous fait connaître que Dieu nous juge présentement; car si les juges parmi les hommes retardent de faire le procès à un criminel, c'est qu'ils manquent de puissance, ou ils ne peuvent avoir des preuves, ou ils redoutent quelque grand, ce qui ne peut arriver à un Dieu tout-puissant, la science et la sagesse appropriée au Fils, montre qu'il nous juge exactement; la bonté attribuée au Saint-Esprit, est cause qu'il nous juge sévèrement, comme vous verrez aux trois points de ce discours.

Premier point. — 1° Oui, le texte sacré nous apprend, les saints Pères l'enseignent, l'expérience le montre, qu'au même temps, en ce même moment que vous commettez le péché, le Fils de Dieu est là-haut en son lit de justice escorté de ses anges, accompagné des saints, et il vous voit, il vous contemple, il minute la sentence de réprobation que vous méritez; il la prononce, il la notifie à ses saints qui l'approuvent, et la soussignent : Mon Dieu, dit le Psalmiste, vous êtes assis au trône de votre gloire, et vous jugez très-justement les hommes : *Sedisti super thronum, qui judicas justitiam* (Ps. 9, 5); et ailleurs, parlant des gens de justice, il dit que Dieu se trouve en leur assemblée, au milieu d'eux, dans les siéges présidiaux et cours de parlement, et qu'il évoque toutes les causes à soi : *Deus stetit in Synagoga Deorum in medio autem Deos dijudicat* (Ps. 81, 1). Pendant que vous faites le procès aux autres, Dieu vous fait le vôtre, Messieurs; et si vous commettez quelque injustice, ou par ignorance, ou par passion, il vous condamne très-justement avec beaucoup de science et sans passion, et le prophète Amos (9, 6) dit : *Ædificat in cœlo ascensionem suam;* ou selon le texte chaldaïque : *Ponit in summo cœlo sedem suam; Oculi Domini super regnum peccans; morientur omnes peccatores populi mei;* et le saint homme Job (13, 26), parlant en la personne du pécheur : *Scribis contra me amaritudines, observasti omnes semitas meas.* Mon Dieu, vous remarquez curieusement toutes mes actions, et vous écrivez contre moi les amertumes et châtiments que je mérite; et l'apôtre saint Paul dit : Je ne me soucie guère de ce que les hommes peuvent dire ou penser de moi, je suis du ressort d'un parquet bien autre que le leur, c'est le Seigneur qui me juge; il ne dit pas qui me jugera, mais qui me juge à présent : *Qui autem judicat me, Dominus est.*

2° Saint Chrysostome (Homil. 22 *in 2 ad Corinth.*) : *Hujusmodi est peccatum, ut protinus ut perpetratum est, sententiam fert judex.* Possible que vous êtes venue ici tout exprès pour offenser Dieu, pour voir ou pour être vue, pour convoiter ou être convoitée, ou avec volonté actuelle de persévérer en votre péché d'injustice, de rancune, d'impureté. Pauvre homme que vous êtes! Dieu vous regarde attentivement; oui, vous, vous-même, maintenant à l'heure que je parle, Dieu a les yeux collés sur vous; il vous considère distinctement, il vous mesure depuis la tête jusqu'aux pieds; savez-vous ce qu'il pense de vous, ce qu'il dit de vous, ce qu'il délibère de vous? Il vous juge digne de la mort éternelle, et encore que la sentence qu'il en prononce ne soit pas exécutée sur-le-

champ, comme elle fut contre Onam, Her, Oza, Ananias[1] et autres semblables, il se peut faire que ce soit un arrêt arrêté et définitif; il peut arriver, et il arrive quelquefois, que l'offense que Dieu reçoit présentement du péché que vous commettez, et le jugement qu'il en fait, soient le principe, le premier ressort, le principal motif de votre réprobation, de la résolution irrévocable que Dieu prend de vous damner éternellement.

3° En Daniel, chap. 15, Balthasar, roi de Babylone, était assis à table, ne pensant qu'à se donner du bon temps et à faire bonne chère avec ses courtisanes; en cette même heure, il vit la main d'un greffier qui écrivait sur la paroi, vis-à-vis de lui, la sentence de mort minutée contre lui dans le ciel : *In illâ horâ apparuerunt digiti.* Il en fut averti par le prophète Daniel, il eut du loisir de se reconnaître, de se repentir, et il ne le fit pas : l'arrêt était définitif, il fut exécuté sans ressource. Vous pensez être plein de vie et de santé, vous êtes en un cabaret ou autre lieu de débauche, vous offensez Dieu hardiment, parce que vous n'en sentez pas la punition : *In illâ horâ*, *in illâ horâ.* Possible qu'à cette même heure on vous fait votre procès; l'arrêt ne vous est pas notifié comme à Balthasar, mais il ne laisse pas d'être prononcé : *Nondùm apparet judicium*, *sed jam factum est judicium*, dit saint Augustin. En saint Matthieu (26, 64), le Fils de Dieu, injustement condamné par Caïphe et les autres prêtres, leur dit : *Amodo videbitis filium hominis*, *sedentem à dextris virtutis Dei;* dès à présent vous me verrez assis à la dextre du Tout-Puissant pour vous juger; pourquoi, *amodo*, dès à présent, c'est-à-dire l'action que vous commettez maintenant donne le premier branle à votre réprobation, vous engage à la damnation que vous recevrez au dernier jugement.

Denys le Chartreux rapporte que deux jeunes hommes étaient camarades et grands amis, mais d'une amitié mondaine et sensuelle; ils mangeaient ensemble, jouaient, se promenaient, allaient aux danses, hantaient les filles et faisaient ensemble d'autres semblables exercices, qu'on appelle dans le monde divertissements innocents, parce, disent-ils, qu'on ne fait tort à personne, et saint Augustin les appelle *lugendas lætitias,* des joies déplorables. L'un d'eux vint à mourir, et apparaissant après sa mort à son compagnon, il lui dit : *Nemo credit*, *nemo credit*, *nemo credit;* Que voulez-vous dire? *Nemo credit*, *quàm exactè judicat*, *quàm severè castigat :* Personne ne croit, personne ne croit, personne ne croit combien exactement Dieu nous juge, combien rigoureusement il nous châtie.

Deuxième point. — 1° *Quàm exactè judicat.* Le saint homme Job l'appréhendait et disait : *Numquid oculi carnei tibi sunt, aut sicut videt homo et tu videbis;* Dieu n'a pas des yeux de chair comme nous, des yeux qui se peuvent aveugler ou fermer, ou éblouir, des yeux qui ne voient pas de bien loin, qui ne regardent que le dehors; il juge de vos péchés, tout autrement que les hommes, il en juge autrement que vous; il dit par son Prophète : *Scrutabor*

[1] G nes. 38, 7; 2 Reg. 6, 7; Act. 5, 6.

Hierusalem in lucernis; il ne dit pas : *In luce solis*, mais : *In lucernis :* J'éclairerai l'âme fidèle à la lueur d'une lampe, le soleil ne fait voir que ce qui est en évidence et exposé à sa lumière, il ne fait pas voir ce qui en est la cave et autres lieux obscurs : on recherche et on voit avec une lampe ce qui est aux recoins, sous les lits, aux arrière-chambres, cachots et autres lieux obscurs.

2° Saint Anselme dit : *O lignum aridum et inutile, æternis ignibus dignum! quid respondebis in illa die cum exigetur à te, usque ad ictum oculi? omne tempus vivendi tibi impensum, qualiter fuerit a te expensum, tunc quippè condemnabitur; quidquid fuerit inventum in te operis, vel otiosi sermonis, et silentii usque ad minimam cogitationem : væ, quot peccata tibi proveniunt ex improviso, quasi ex insidiis, quæ modò non vides? Certè plura et forte terribiliora, his quæ nunc non vides, et quæ non esse mala putas, et quæ nunc bona esse credis, nudatâ facie apparebunt tibi nigerrima peccata;* Pauvre pécheur que je suis, arbre stérile et infructueux, digne des flammes éternelles! que répondrai-je en ce jour quand on me demandera compte jusqu'à un clin d'œil, et de tout le temps mal employé? lors on condamnera tout ce qu'on trouvera avoir été inutile en mes pensées, en mes paroles, en mes œuvres, en mon silence, malheureux que je suis, mes péchés se présenteront à moi à foule; bien plus grands et en plus grand nombre que je ne pense, et peut-être que les actions qui me semblent bonnes, étant bien examinées, se trouveront vicieuses et dignes de punition.

3° *Oculi Domini multò plus lucidiores sunt super solem, circumspicientes omnes vias hominum.* Dieu ne juge pas seulement d'une action selon la substance de l'œuvre, ni selon l'objet qui la met sous un genre et dans une certaine espèce de vertu, mais selon toutes les circonstances qui la doivent accompagner, et si une seule y manque, il réprouve et condamne l'action. Nous le pouvons montrer par des exemples tirés de l'Ecriture sainte, et par induction de sept circonstances, dont une bonne œuvre doit être assaisonnée. Elles sont comprises en ce vers :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodò, quando.

La première, c'est la circonstance de la personne qui agit. C'est un acte de générosité de déclarer et de faire la guerre aux ennemis de Dieu, et néanmoins Joseph et Azarias sont repris en l'Ecriture de l'avoir fait, et n'y réussirent pas, parce qu'ils la firent sans vocation; ils n'étaient pas de la race de ceux que Dieu voulait employer pour délivrer son peuple de ses ennemis : *Quia non erant de semine virorum illorum per quos salus facta es in Israel.* C'est une sainte profession d'être prêtre, confesseur, prédicateur; mais Dieu trouve fort mauvais que vous le soyez, si vous n'y êtes pas appelés, si vous n'avez l'esprit de jugement, la science, la piété, le don de continence et les autres vertus et talents qui y sont nécessaires.

Quid. C'est le sujet ou la matière de l'action ; c'est un acte de la première et plus noble des vertus morales, une œuvre de religion qui appartient au culte divin, d'offrir à Dieu des sacrifices; et toutefois, en Isaïe, Dieu répudie avec horreur et abomination les sa-

crifices et encensements que certains Israélites lui offraient. Il en rend la raison, à savoir que leurs victimes étaient souillées du sang des pauvres gens oppressés : ils les achetaient de l'argent qu'ils avaient amassé par rapine et concussion. C'est bien fait de donner l'aumône, faire des legs pieux, fonder des obits et anniversaires; mais de le faire du bien mal acquis, donner aux pauvres ou à l'Eglise au lieu de payer vos dettes, et restituer à celui à qui vous avez fait tort quand vous le connaissez, ce n'est pas un sacrifice, mais continuation de larcin.

Ubi. Acheter des colombes, des agneaux et autres victimes pour les offrir à Dieu, c'était une action de piété émanée de la vertu de religion; mais le Fils de Dieu se mit en colère, non-seulement contre ceux qui vendaient, mais contre ceux qui achetaient tels animaux dans le temple; il les reprit aigrement et les chassa honteusement; ce ne fut pas principalement à cause de l'avarice, car il n'eût repris que les vendeurs, mais à cause de la profanation du temple, et qu'on faisait de la maison d'oraison une place de trafic et de négociation. Discourir, deviser avec quelqu'un de vos amis ou parents qui est venu de bien loin pour vous voir, c'est un acte de civilité qui, étant fait à bonne fin, peut être rendu méritoire, mais le faire en l'église, qui est consacrée pour prier Dieu et interrompre la dévotion de ceux qui y sont, c'est un péché devant Dieu qui ne peut être excusé, puisqu'il y a tant d'autres lieux où vous pouvez babiller.

Quibus auxiliis. C'est la circonstance des personnes que vous employez à vos desseins.

C'est un train de grande prudence d'avoir un bon économe, un sage intendant qui ait soin des affaires temporelles de votre maison; mais c'est une grande imprudence d'y employer votre aumônier, le curé ou le vicaire ou autre ecclésiastique qui ne doit s'adonner qu'aux œuvres spirituelles et au service de Dieu : si vous eussiez été au temps de saint Cyprien, on eût défendu aux prêtres de prier Dieu pour vous en la messe après votre mort.

Cur. C'est la fin qu'on prétend en son action : si elle est mauvaise et vicieuse, elle gâte et souille tout le dessein. Quelqu'un dit un jour au Fils de Dieu : Maître, je veux avoir l'honneur de vous suivre ; le Sauveur lui répondit : Les renards ont leurs tanières et les oiseaux font leurs nids où ils se retirent : *Vulpes foveas et volucres cœli nidos;* pour vous apprendre, dit saint Augustin, que si vous vous mettez à la suite du Fils de Dieu, si vous entrez en religion, si vous briguez cette cure ou autre bénéfice pour avoir un lieu de retraite, pour vivre en repos et à votre aise, pour élever et agrandir votre maison : *Ut sit in excelso nidus tuus*, c'est en apparence un zèle du service de Dieu, mais en effet c'est une avarice et ambition rusée.

Quomodo. Faire des oblations à Dieu, lui offrir des fruits de la terre, comme au créateur et souverain de toutes choses, c'est un culte de latrie; mais parce que Caïn ne le fit pas de bon cœur, parce qu'il fit ses offrandes à regret, chichement, et des fruits moins précieux, Dieu ne le regarda pas de bon œil, il le rejeta lui et ses parents. Dire votre chapelet ou faire d'autres prières tous les

jours sans faillir, c'est fort bien fait; mais attendre de le faire jusques au soir bien tard, quand vous êtes tout assoupi du sommeil, et que vous avez l'esprit rempli de distractions des affaires de la journée, c'est une indévotion et irrévérence répréhensible.

Quando. C'était une action louable de recourir à Dieu avant que de donner la bataille et demander son secours par l'oblation d'un holocauste, mais parce que Saül ne le fit pas au temps ordonné, parce qu'il le fit un peu plus tôt qu'on ne lui avait prescrit, Samuel lui dit : *Stultè egisti*, c'est une folie que vous avez faite, Dieu vous en punira.

C'est bien fait à un ecclésiastique de dire ses heures et payer à Dieu le tribut qu'il lui doit; mais saint Séverin fut en purgatoire pour les avoir dites hors du temps et de saison, pour avoir dit vêpres et complies le matin, afin qu'il eût plus de loisir de traiter après midi des affaires de son diocèse avec l'empereur. N'est-ce pas une faute bien plus légère d'avancer le paiement d'une dette que de le retarder? Si ce saint évêque fut en purgatoire pour avoir dit quelque office trop tôt, que deviendront ceux qui attendent à dire prime et le reste jusques à neuf ou dix heures du soir, quand ils sont à demi endormis?

Troisième point. — 1° *Nemo credit quam exactè judicat, quam severè castigat.* Non, personne ne croit, personne ne peut comprendre combien sévèrement il châtie. Imaginez-vous une personne bien sévère, Dieu l'est encore plus; imaginez-vous une personne beaucoup plus sévère que la première, Dieu l'est davantage. Quand d'ici à cent ans, vous vous imagineriez à chaque moment des personnes plus sévères l'une que l'autre, Dieu l'est au dela : *Magnus et terribilis super omnes, qui in circuitu ejus sunt.* Vous dites quelquefois : Dieu n'est pas si sévère qu'on le prêche; savez-vous bien ce que vous faites quand vous parlez ainsi? Vous prononcez un blasphème : il est mille fois plus sévère qu'on ne pense, mille fois plus qu'on ne le saurait prêcher ni penser. Si vous disiez que Dieu n'est pas si bon qu'on le prêche, ne serait-ce pas un blasphème? Oui, car il est cent mille fois meilleur qu'on ne le dit, meilleur qu'on ne le conçoit, meilleur qu'on ne le peut dire ni concevoir. Quand on loue la bonté de Dieu et sa miséricorde infinie, vous croyez aisément tout ce qu'on en dit, et vous pensez toujours qu'elle est incomparablement plus grande qu'on ne dit? Pourquoi le croyez-vous? ce n'est pas que l'Ecriture l'enseigne; mais parce que cette bonté divine revient mieux à votre humeur, elle flatte votre amour-propre, elle favorise vos espérances prétendues : *Nempè quod miseri volunt, hoc facilè credunt.* Si vous croyez la grandeur de cette bonté, parce que l'Ecriture l'enseigne, croyez aussi la grandeur de sa sévérité que la même Ecriture enseigne; ces deux perfections sont aussi grandes l'une que l'autre, saint Paul les joint et associe : *Vide ergo bonitatem et severitatem Dei* (Rom. 11, 12); la bonté de Dieu est infinie, parce que c'est une de ses perfections, et toutes ses perfections sont infinies; donc sa sévérité est infinie, puisqu'elle est aussi une de ses perfections, sa bonté et sa sévérité sont égales et vont de pair,

elles sont uniformes, et ce qui est admirable, elles sont une même chose ensemble, et une même chose avec sa divine essence; et comme vous croyez qu'on ne saurait trop exagérer la bonté, parce qu'elle est au delà de toute pensée : *Quantùm potes, tantùm aude, quia major omni laude;* ainsi vous devez croire qu'on ne saurait trop exagérer sa sévérité, parce qu'elle est au delà de toute expression et de toute conception : *Nemo credit quàm severè castigat.*

2° La raison de ceci se peut tirer de ce que dit saint Thomas (1. p, q. 21, art. 2). La justice et sévérité de Dieu, c'est proprement sa vérité; la vérité n'est autre chose que la conformité de la connaissance avec son objet; le jugement de Dieu c'est la connaissance qu'il a de votre péché : elle est conforme à son objet, il en connaît la malice aussi noire et aussi grande qu'elle est en effet : *Judicium Dei est secundùm veritatem,* dit saint Paul; et le Psalmiste : *Judicabit orbem terræ in æquitate, et populos in veritate suâ.* Vous ne jugez pas que votre péché mérite si grande peine, parce que vous n'en connaissez pas la malice : mais Dieu qui comprend parfaitement la grandeur infinie de sa bonté, connaît aussi parfaitement la grandeur infinie de l'injure qui lui est faite; et comme sa connaissance ne peut démentir son objet, ainsi ses justes arrêts ne démentent jamais sa connaissance; comme il vous juge digne de très-grande peine, à cause de la grande injure que vous avez faite à sa bonté, il vous adjuge telle peine : *Nemo credit quàm severe castigat.*

3° Qui eût cru qu'il ôterait la vie à la femme du juste Loth pour avoir tourné la tête vers l'incendie de Sodome, contre la défense qui lui était faite. Qui eût cru qu'il condamnerait à la mort un pauvre garçon, pour avoir cueilli un peu de bois en un jour de fête? Qui eût cru qu'il réprouverait Saül, pour avoir offert un sacrifice un peu plus tôt qu'il ne fallait, et pour avoir donné quartier à un roi prisonnier de guerre? Qui eût cru qu'il laisserait tomber en des principes effroyables Tertullien, Origène, Pélage et tant d'autres, en punition de quelque vanité et autre légère faute?

À la vue de ces vérités, un ancien anachorète du désert de la Thébaïde, voyant un jeune religieux, qui avait été vicieux dans le monde, et riait, lui dit gravement : *Deo reddituri sumus rationem, et tu rides* : Mon frère, ne savez-vous pas que nous devons rendre compte à Dieu, à un Dieu infiniment sévère? avez-vous bien la hardiesse de rire?

Saint Arsène ayant méprisé, pour l'amour de Dieu, les délices de la cour où il était adoré, étant gouverneur de l'empereur Arcade, après avoir passé la meilleure partie de sa vie dans un désert, en un profond silence, rudes austérités et larmes si continuelles, que le poil des paupières lui en était tombé, étant au lit de la mort, il tremblait; ses disciples lui dirent : Eh quoi, mon Père, craignez-vous? Oui, je crains, et cette crainte a toujours été en moi depuis que je suis religieux. Et le saint homme Job : *Verebar omnia opera mea* : Je craignais en toutes mes œuvres : notez *en toutes*; il offrait à Dieu des sacrifices chaque semaine, et il craignait en faisant cela, il ne mangeait pas une bouchée de pain sans en faire part à quelque pauvre, et il craignait; il était père des orphelins, le défenseur des veuves, le refuge des oppressés, la consolation des af-

fligés, et il craignait faisant ces bonnes œuvres : Parce, dit-il, que je savais que vous ne punissez pas seulement les grands crimes, mais les moindres manquements : *Sciens quod non parceres delinquenti.*

Conclusion. — Finissons cette prédication comme le sage Salomon finit ce beau livre qu'il nomme l'Ecclésiaste (12, 13), c'est-à-dire le Prédicateur : *Finem loquendi pariter omnes audiamur? Deum time, et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo;* Craignez Dieu, si vous êtes sage, craignez Dieu et gardez ses divines lois. *Si hoc est omnis homo, ergo sine hoc, nihil est omnis homo*, dit saint Bernard.

Omnes audiamus, Deum time. Pour grandes, austères et rigoureuses que soient vos pénitences, si vous avez offensé Dieu, craignez. Qui vous a dit que la repentance que vous en avez eue a été vraie, sincère, cordiale, surnaturelle et légitime? Qui vous a dit qu'elle a eu toutes les conditions que Dieu demande de vous? *De propitiato peccato noli esse sine metu.*

Omnes audiamus, Deum time. Encore que votre conscience ne vous reprenne d'aucun péché mortel et que vous pensiez être juste, craignez; personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, nous pensons quelquefois que Dieu nous en doit de reste, et il ne nous doit que des châtiments; nous ne pouvons savoir quelle disposition, quelle pureté d'amour et quelle droiture d'intention Dieu demande en nos actions, pour ne les pas réprouver : notre cœur est cauteleux et rusé tout ce qui se peut, il ne trompe pas seulement les autres, mais il nous trompe souvent nous-mêmes : *Pravum est cor hominis, et quis cognoscet illud? sæpè sibi de se mens ipsa mentitur, fitque ut aliud in intimis intentio supprimat, et aliud tractantis animo, superficies cogitationis ostendat, et fingit se de bono opere amare, quod non amat : de mundi autem gloria non amare quod amat*[1]. Nous nous imaginons souvent être pleins de bonnes intentions, et chargés de mérites, et ce n'est qu'amour-propre et retour à nous-mêmes. Je m'imagine que je cherche Dieu en vous prêchant, et possible que je ne le cherche pas; je m'imagine que je ne cherche pas la gloire du monde, et peut-être que je la cherche. Mon Dieu, faites-moi la grâce de ne la pas chercher. J'ai dévotion de recommander souvent à Jésus le dernier repli de mon cœur; c'est un labyrinthe, un abîme, un creux dont on ne voit point le fond.

Omnes audiamus, Deum time. Quand vous seriez très-assuré d'être juste, craignez : *Timete Dominum, omnes Sancti ejus.* Si un de vos enfants, ayant entendu une des prédications, allait continuellement tremblant, toujours trémoussant et frissonnant d'horreur, vous diriez : Ces prédications épouvantent trop le monde, je ne veux plus que mes enfants y aillent; et toutefois, quand nous irions toujours tremblant et frémissant de crainte, nous ne ferions rien que ce que saint Paul nous commande : *Cum metu et tremore operamini salutem;* notez *tremore*, avec tremblement. Il ne dit pas :

[1] Jerem. 17, 9; Greg. *in Pastorali*, 1. part., c. 9.

Tremblez quand vous offensez Dieu, car en ce même temps Dieu est là-haut qui vous voit, qui vous juge, qui minute la sentence de damnation que votre péché mérite, sentence qui est peut-être un arrêt arrêté et irrévocable; il ne dit pas seulement : Tremblez quand vous êtes en mauvais état, car entre vous et l'enfer il n'y a que le petit filet de votre vie, qui peut être rompu par mille accidents. Il ne dit pas : Tremblez quand vous commettez un péché véniel de propos délibéré; peut-être que Dieu y voit quelque circonstance qui vous rend bien criminel; mais il dit : Tremblez quand vous faites votre salut; quand vous venez au sermon, c'est pour faire votre salut, tremblez; quand vous êtes à confesse, c'est pour faire votre salut, tremblez; quand vous entendez la messe, quand vous allez à la communion, c'est pour faire votre salut, tremblez; craignez de ne pas bien faire des actions si saintes et si importantes, craignez de vous confesser et communier indignement.

Un bon Récollet de notre temps, qui avait vécu longtemps et saintement en religion, tremblait au lit de la mort, à l'exemple de saint Arsène et de saint Hilarion; et comme ses confrères lui dirent : Hé quoi! mon Père, craignez-vous encore après avoir fait tant de pénitence? Il fit une réponse qui m'a vivement touché quand on me l'a rapportée. Pendant que nous sommes en cette vie, nous nous formons un Dieu à notre mode; mais quand nous allons en l'autre monde, nous le trouverons tel qu'il est, non tel que nous l'avons forgé. Il dit par Isaïe (55, 9), que ses pensées sont plus éloignées des nôtres que le ciel ne l'est de la terre. Vous vous imaginez que pour vous pardonner il se contentera d'une faible douleur qui effleure votre cœur; peut-être que cette pensée est plus éloignée de la sienne, c'est-à-dire de la vérité, que le ciel ne l'est de la terre. L'Ecriture dit qu'il vous jugera, non selon vos sentiments, non selon votre opinion, non selon vos petites lumières, mais selon les siennes; selon sa vérité, non selon la vôtre : *Judicabit orbem terræ in æquitate, et populos in veritate sua*, non pas *nostra*. Le Psalmiste dit que ses jugements ne sont pas seulement un abîme, mais plusieurs abîmes : *Judicia tua abyssus multa*. Pour juste, saint, innocent et parfait que vous soyez, tremblez : *Omnis homo Deum time, timete Dominum omnes sancti ejus*. Vous ne savez ce que vous deviendrez; vous n'êtes pas plus saint ni plus assuré qu'étaient autrefois Lucifer, Origène, Tertullien, Pélage et tant d'autres qui sont tombés. David dit que Dieu est terrible en ses desseins sur les enfants des hommes : *Terribilis in consiliis super filios hominum* (Psalm. 65, 5); je suis un homme, Dieu est donc terrible aux desseins qu'il a sur moi.

Saint Paul dit que ses jugements sont incompréhensibles. Saint Pierre (1. Petr. 4, 18) dit qu'à grande peine le juste sera sauvé, et si les saints doivent craindre, que doivent faire les coupables? Si en punition de quelque vanité ou autre légère faute, Dieu a retiré ses grâces particulières de Salomon, Nicolas, Arius, Nestorius, et les a laissés tomber en des précipices effroyables, que fera-t-il à ceux qui commettent des méchancetés noires, dénaturées et diaboliques? Si à grande peine le juste sera sauvé, que deviendra le pécheur? En quelle appréhension, en quelle détresse et convul-

sion se trouvera-t-il? il séchera de frayeur à la seule vue des signes qui précéderont le jugement : *Arescentibus præ timore hominibus* (Luc. 21, 26); *ponet in pulvere os suum, si fortè, sit spes* (Thren. 3, 29). Il se collera la face contre terre, il criera en rugissant : N'y a-t-il plus d'espérance? Non, il n'y aura plus d'espérance pour vous quand vous serez présenté au jugement de Dieu en l'état de péché où vous êtes. Il y en a un peu à présent, puisque Dieu vous a attendu jusqu'à cette heure; il y a quelque apparence, il y a espérance de salut pour vous, servez-vous-en si vous êtes sage. Faites maintenant ce que vous souhaiterez alors avoir fait. Vous souhaiterez alors avoir vécu selon les maximes de l'Evangile, avoir eu la crainte de Dieu, avoir gardé ses commandements, faites-le maintenant : *Deum time, et mandata ejus observa.* Vous souhaiterez avoir eu du temps pour faire pénitence, vous prierez, vous pleurerez, vous gémirez, mais en vain et infructueusement, faites-le maintenant que vous pouvez le faire utilement : *Pone in pulvere os tuum.* Prosternez-vous souvent contre terre, criez, pleurez et soupirez devant Dieu, comme ces saints pénitents dans saint Jean Climaque : *Si fortè sit spes?* Mon Dieu, y a-t-il encore quelque espérance, quelque apparence de salut? Oserai-je bien espérer de pouvoir faire changer la sentence de condamnation que vous avez écrite contre moi? *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ.* N'ai-je point mis par mes péchés une nuée si épaisse entre votre Majesté et ma misère, que mon oraison ne puisse parvenir jusqu'à vous? et si elle y est parvenue, ne la rejetez-vous point, comme étant sortie d'une bouche toute souillée et immonde? J'ai souvent bouché mes oreilles pour ne pas ouïr vos commandements et vos inspirations, ne fermez point les vôtres pour ne pas ouïr les clameurs de ma pauvre et chétive prière : *Contra folium quod vento rapitur, ne ostendas potentiam tuam;* Ne vous en prenez pas à une feuille légère, vous n'aurez point d'honneur de poursuivre un peu de paille sèche, d'exercer votre puissance sur une poignée de cendre; je suis indigne de votre colère. Si vous craignez ainsi Dieu pendant votre vie, vous serez assuré en la mort : *Timenti Dominum benè erit in extremis.* Si vous craignez ainsi la justice de Dieu, vous obtiendrez sa miséricorde pour vous et pour votre postérité, pour le temps et pour l'éternité : *Misericordia ejus à progenie in progenies, timentibus eum. Amen.*

SERMON XXVII.

DES EFFETS DE LA JUSTICE DE DIEU, AU CIEL, EN TERRE ET EN ENFER.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (HEBR. 11, 6.)

Le prophète David, sachant bien que le commencement et la perfection de la vraie sagesse consistent en la crainte de Dieu : *Initium, ἀρχὴ, sapientiæ timor Domini*, disait, au psaume 17, que pour se préserver du péché et se conserver en l'état d'innocence, il avait toujours devant les yeux les jugements de Dieu, et jamais il n'écartait de sa pensée la sévérité de sa justice : *Ero immaculatus cum eo, et observabo me ab iniquitate mea, quoniam judicia ejus in conspectu meo, et justitias ejus non repuli à me;* il dit *justitias*, non pas *justitiam*, parce que la justice de Dieu ne pouvant être bien connue dans ce monde en elle-même, il en considérait les effets; il nous les faut aujourd'hui considérer au ciel, en la terre et aux enfers. Cette justice divine aurait perdu tout le monde sans le mystère ineffable qui a été opéré en vous, ô très-sainte Vierge! *Singulari tuo assensu mundo succurristi perdito.* La colère de votre Fils est comparée en l'Ecriture sainte à la furie de la licorne : *Cornua rhinocerotis cornua ejus.* Quand la licorne est en sa furie, le meilleur moyen de l'apaiser, c'est qu'une vierge se présente à elle, et lui ouvre son sein. Jésus a beaucoup adouci la rigueur dont il usait en l'ancienne loi depuis qu'il s'est incorporé en votre sein virginal, que nous bénissons en vous saluant humblement : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Justitia vindicativa est necessaria reipublicæ.

I. PUNCTUM. — Justitia Dei in cœlo, in decreto de morte Christi : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Consideratione.

II. PUNCTUM. — Justitia Dei in terrâ in permissione tam multorum peccatorum quæ fiunt.

III. PUNCTUM. — Justitia Dei in inferno, ubi in æternum non miserebitur damnatorum.

CONCLUSIO. — Pathetica per paraphrasim verborum S. Pauli : *Existimas, ô homo! quod effugies judicium Dei.*

EXORDE. — Ce fut à la vérité un sage conseil et un salutaire avertissement que donna autrefois à ses compatriotes un docte philosophe de la ville de Thèbes. Diogène Laertius rapporte au livre de la Vie des philosophes, que les magistrats de Thèbes ayant appris la belle police qui était parmi les Lacédémoniens, députèrent un d'entre eux nommé Philonius, avec commission d'aller en la ville de Sparte, y demeurer un an tout entier, y remarquer soigneusement toutes les lois, statuts, coutumes et usages de la ville, en faire le rapport à sa patrie, afin de réformer la république de Thèbes sur le modèle et parangon de celle de Sparte. Ce grand

personnage ayant fait sa commission, et étant de retour à son pays, assemble soudain ses concitoyens, il fait dresser un théâtre, il y fait apporter des roues, des gibets, des glaives, des tenailles et autres instruments de justice; il les présente à toute l'assistance, puis il s'en va sans dire mot. On court après lui, on le ramène, on le prie, on le presse, on l'oblige d'être l'Œdipe de son énigme, et d'expliquer ce qu'il voulait dire : Messieurs, dit-il, vous m'avez envoyé à Sparte pour y remarquer et vous faire savoir par quelle voie les éphores y savent si bien gouverner et policer toute la république; je vous déclare que les lois n'y sont pas meilleures que les nôtres, mais elles sont mieux gardées parce qu'on punit très-rigoureusement et sans rémission ceux qui sont si hardis de les enfreindre; c'est ce que je vous ai voulu apprendre par ces instruments de justice : c'est pour vous dire que si vous êtes curieux de bien régler et conduire votre ville, la rendre heureuse et florissante, il n'est pas besoin de faire de nouvelles lois, mais il faut avoir soin de faire bien observer celles qui sont bien établies par la terreur des supplices : *Oderunt peccare mali formidine pœnæ.*

Il faut avouer, Messieurs, puisqu'il est très-véritable que le Dieu que nous adorons est une majesté si haute, noble, excellente, grande, sainte, bonne, magnifique, obligeante et digne de nos hommages et respects, qu'il mérite d'être aimé, honoré, servi et obéi, quand bien il n'y aurait point de récompense promise à ceux qui le servent, quand il n'y aurait point de punition préparée à ceux qui l'offensent; mais d'autre côté il faut aussi avouer que supposé la corruption de notre nature, la dépravation et malignité du cœur humain, qui n'a point d'autre ressort de ses actions que ses propres intérêts, le meilleur moyen de bien policer la république chrétienne, et contenir en leur devoir les enfants de l'Eglise, c'est de leur remettre souvent devant les yeux la très-effroyable justice, qui sera infailliblement exercée contre tous ceux qui sont si osés de commettre le péché. Pour en avoir quelque conjecture, je tâche aujourd'hui de vous faire considérer la rigueur et la sévérité de la justice de Dieu par les exemples et par l'expérience que l'Ecriture nous en propose; nous les devons contempler au ciel, en la terre et aux enfers : ce sont les trois points de ce discours.

Premier point. — 1° Le saint prophète Moïse décrivant la création du monde au commencement de la Genèse, dit au chapitre premier, que le Dieu tout-puissant voulant tirer l'homme du néant, se retira comme au sacré conclave de ses divines personnes, et entra comme en consulte et délibération de la manière dont il le voulait former : *Faciamus hominem*, etc.; à plus forte raison pour refaire ce même ouvrage, pour racheter l'homme et le retirer de l'abîme du péché où il s'était malheureusement plongé, Dieu en fit un décret dans le ciel; il en projeta le dessein dans le très-auguste consistoire de son adorable Trinité.

Si vous eussiez été en ce temps-là, qu'eussiez-vous dit? qu'eussiez-vous pensé? Dieu veut faire miséricorde à l'homme : je m'assure qu'il ne la fera pas à demi, il la fera tout entière, sans réserve, restriction, modification. Comme voulant exercer sa justice envers

l'ange réprouvé, il a fait un jugement sans miséricorde; ainsi voulant exercer sa miséricorde envers l'homme perdu, il lui fera grâce sans rigueur, sans dépens, sans amende, il n'exigera aucune satisfaction, autrement ce ne serait pas miséricorde mais justice. Vous vous trompez : il est tellement résolu que sa justice ait son cours, et de ne laisser aucun péché impuni, que même faisant misécorde, il veut exercer la justice. Il demande satisfaction, et de qui?

Sans doute de l'homme criminel, de celui qui a fait la faute; en effet, il est chassé honteusement du paradis terrestre, dépouillé de la justice originelle, privé de toutes les grâces, délices et priviléges que cet état heureux apportait, condamné à gagner son pain à la sueur de son visage, asservi aux travaux, sueurs, fatigues, maladies et incommodités de cette vie, et même condamné à mort, lui et toute sa postérité. Oui, mais la justice de Dieu ne s'en contente pas, elle veut être satisfaite complètement, elle demande un jugement équivalent à la dette; et parce que toutes les maladies, peines d'esprit, affronts, pauvreté, misères et supplices que tous les hommes peuvent endurer sont finis, parce qu'il n'y a point de pure créature qui puisse satisfaire en rigueur de justice pour un seul péché, qui est une offense infinie, Dieu condamne son Fils à la mort, son Fils unique, très-innocent, très-aimable, le miroir de sa complaisance, la splendeur de sa gloire, l'objet de ses plus tendres amours, son Fils qui est Dieu; quand on dit Dieu, c'est tout dire, il n'est rien au monde si digne d'être considéré, respecté, exempt de peine; privilégié, traité avec honneur et retenue que Dieu, et le Père condamne à la mort son Fils unique, qui est Dieu : il l'oblige à cette peine, il lui commande de la subir : *Factus obediens usque ad mortem.*

Je vous prie de considérer quels seraient vos sentiments, si vous voyiez un de vos enfants attaché à un gibet, et principalement si c'était un fils unique, et encore plus si c'était un enfant qui ne vous aurait jamais fâché, qui vous aurait toujours servi et obéi avec des respects et des soumissions incroyables; si vous le voyiez attaché à un gibet, quels seraient vos pensées, vos sentiments et vos tendresses? Et si cet accident dépendait de vous, de votre volonté et consentement, pour vous y faire consentir, ne faudrait-il pas qu'il y eût un sujet bien grand, important, étrange, extraordinaire et de très-grande conséquence? Voilà que Dieu voit son Fils unique très-aimable, innocent et obéissant, languir trois heures en une potence avec une horrible détresse; il y consent, et non-seulement il y consent, il le veut, il l'ordonne, il lui commande de souffrir ce supplice, et ce pour un péché, pour satisfaction d'un seul péché : *Propter scelus populi mei, ecce qui tollit peccatum mundi.* Car encore qu'il ait enduré pour tous les hommes, quand il n'eût été caution que d'un péché, du péché du premier homme, Dieu l'aurait condamné à cette mort; ô c'est signe que le péché est une chose bien étrange, extraordinaire, effroyable, importante et de grande conséquence!

J'ai dit que son père le lui a commandé : car si le Fils de Dieu se fût premièrement offert à son Père pour endurer tout ce qu'il a

souffert, et que le Père eût accepté ses satisfactions, eu égard à ce que son Fils les offrait volontiers et de bon cœur, cela ne semblerait pas si étrange, on l'attribuerait à l'amour et libéralité du Sauveur, non à la sévérité de la justice de Dieu ; mais il n'en a pas été de la sorte; il est vrai que l'âme sainte de Jésus s'offrit volontairement au premier instant de sa conception, pour porter et acquitter nos dettes, mais ce fut après que son Père le lui eût ordonné. Le Père a désiré cela de son Fils, il l'a exigé, il le lui a commandé, il lui a déclaré qu'il ne pardonnerait jamais aux hommes s'il n'endurait la mort pour eux, et la mort honteuse de la croix : *Scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. 2, 8).

2° Encore que Dieu n'eût exigé de son Fils, pour satisfaction de nos péchés, qu'une petite larme, une goutte de sang, la souffrance de la piqûre d'une épine, il eût été en cela infiniment juste, sévère et redoutable; combien plus quand il demande qu'il meure; et meure d'une mort si cruelle : *Severior mihi Domine parcendo, quam ulciscendo videris, et me plus hominis pia redemptio terret quam Angelis dura perditio*, dit saint Thomas de Villeneuve (Serm. 3 *de Nativit.*).

Tous les ouvrages de Dieu sont marqués de son caractère; il exerce en toutes ses œuvres et fait paraître ses divins attributs; mais il y a toujours quelqu'une de ses perfections qui paraît et brille en particulier, avec plus de lustre et d'éclat en chacune de ses œuvres, la toute-puissance en la création, la sagesse en la conduite, la bonté en la réparation du monde; et nous voyons qu'en cette œuvre de la rédemption des hommes, qu'il a choisie pour exercer et montrer sa miséricorde, il est si admirablement rigoureux, qu'il condamne à la mort son propre Fils; que fera-t-il donc au jugement, en ce jour qu'il choisira exprès pour exercer et faire connaître la grandeur de sa justice? S'il est si rigoureux en l'œuvre de sa bonté, que sera-ce de sa sévérité ? S'il est si terrible quand il pardonne, quel sera-t-il quand il prendra vengeance? Si sa miséricorde est si effroyable, que sera-ce de sa colère?

3° *Et me plus hominis pia redemptio terret, quàm Angelis dura perditio.* Quand les prédicateurs nous veulent faire appréhender la justice de Dieu, ils nous proposent la damnation des anges apostats; sans doute c'est une punition bien exemplaire, de voir qu'un si grand nombre d'esprits angéliques, si nobles, si excellents, si puissants et si savants aient été précipités irréparablement aux enfers pour un seul péché, et un péché de pensée. Mais ce n'est rien en comparaison de ce qui se passe en la passion du Sauveur; là ce sont de chétives créatures qui souffrent, ici c'est un Dieu tout-puissant; là ce sont des criminels, qui sont punis pour leurs démérites, ici un homme très-innocent pour les offenses des autres, et la moindre souffrance de Jésus est une plus grande vengeance, et montre plus clairement la sévérité de la justice de Dieu, que la damnation éternelle de tous les esprits réprouvés; pesez, je vous prie, cette considération, elle est digne d'une attention et réflexion toute particulière. Vous savez que Dieu étouffa

autrefois tous les hommes dans les eaux vengeresses du déluge, la seule famille de Noé exceptée. Quand ce saint était en l'arche, et voyait par la fenêtre toute la terre couverte d'eau, les hommes, les femmes et les enfants surnager, et crier miséricorde, être enveloppés dans les flots, en quelle frayeur devait-il être? pouvait-il après cela avoir la moindre pensée de commettre le péché, en ayant vu devant ses yeux une punition si redoutable? et cela n'était pas grand'chose en comparaison de ce que nous disons. La justice de Dieu se montre plus rigoureuse au décret de la mort de son Fils, que s'il anéantissait tous les anges qui sont au ciel, et tous les hommes qui sont sur terre, en punition d'un seul péché que l'un d'eux aurait commis; comme la colère du roi se montrerait bien plus effroyable, s'il condamnait à la mort, ou même à un coup de verge son dauphin, que s'il faisait écraser tous les vers et toutes les fourmis qui sont à Fontainebleau. Que sont tous les anges du ciel, que de petits moucherons? que sont tous les hommes du monde, que de petits vers de terre, en comparaison du Sauveur? et son Père le condamne à la mort et à des souffrances si extrêmes pour un seul péché mortel! et après cela, vous ne craindrez pas la justice de Dieu, vous serez si hardi que de commettre un péché, vous serez si insensé que de penser être impuni, en cas que vous le commettiez : *Si in viridi hæc faciunt, quid fiet in arido?*

Deuxième point. — Non, ne montons pas si haut, n'allons pas au ciel pour contempler la sévérité de la justice de Dieu en ce décret épouvantable qu'il a fait sur la mort de son Fils; n'allons pas si loin pour considérer ce que nous pouvons voir à nos portes, devant nos yeux, tout autour de nous. Demeurons ici, ouvrons seulement les yeux, et si nous ne sommes infidèles et stupides tout à fait, nous verrons en ce monde des effets de la justice divine, très-grands et très-redoutables. Je vous assure qu'il n'y a rien qui me fasse plus admirer et appréhender cette sévérité divine, que ce point que je vous vais proposer, et je ne doute pas qu'il ne vous ravisse d'étonnement, si vous le pesez avec une vive foi et une mûre considération. C'est une vérité qui ne peut être révoquée en doute d'aucun bon catholique, que le plus grand châtiment que Dieu puisse envoyer à une âme pécheresse, c'est de la laisser tomber en de nouveaux péchés, de permettre qu'en punition de ses fautes précédentes, elle commette de nouveaux crimes; comme le plus riche salaire de la vertu, c'est la vertu même, ainsi le plus rude châtiment du péché, c'est le péché même : *Maxima peccati pœna, peccatum est. Iratus est, et peccavimus* (Is. 64, 5).

Quand l'Ecriture veut exprimer une grande montagne, un grand arbre, une grande rivière, elle dit que c'est une montagne de Dieu, un arbre de Dieu, un fleuve de Dieu : *Mons Dei, cedros Dei, flumen Dei.* Ainsi, pour nous apprendre que c'est une grande punition quand Dieu permet que nous tombions en péché, il dit particulièrement que c'est sa vengeance : *Mea est ultio, ut labatur pes eorum* (Deuter. 32, 35).

Etendez donc, s'il vous plaît, les yeux de votre considération sur toute la terre habitable, repassez en votre mémoire tous les

siècles écoulés dès la création du monde, vous vous écrierez, si vous avez la foi : *Justitia Domini plena est terrâ : quis novit potestatem iræ tuæ?* Tout le temps qui a précédé l'incarnation, c'est-à-dire l'espace de quatre mille ans, toutes les provinces du monde, excepté la Palestine, étaient adonnées au péché le plus détestable, dénaturé, injurieux à Dieu qui se puisse commettre, au péché d'idolâtrie, et par conséquent toutes en voie de damnation. C'est un article de foi : *Les idolâtres ne posséderont jamais le royaume de Dieu* (Galat. 5, 20). Le département des idolâtres, c'est un étang ardent de feu et de soufre (Apoc. 21, 8) ; et maintenant, depuis l'incarnation, ne pouvons-nous pas dire avec Jérémie (5, 1) : *Circuite vias Jerusalem, aspicite et considerate, et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium, et quærentem Fidem.* Allez-vous-en, je ne dirai pas en Canada, Turquie, Barbarie, où l'on n'adore pas Jésus-Christ ; je ne dirai pas à Genève, à Amsterdam et autres villes et provinces des calvinistes, luthériens, anabaptistes et autres hérétiques qui sont tous en état de damnation; car saint Paul qui dit (Galat. 5) que les idolâtres ne posséderont jamais le royaume de Dieu, dit le même des hérétiques au même lieu : *Sectæ*, *αἱρέσεις*. Saint Jean qui dit : *Idolatris pars illorum in stagno ardenti igne et sulfure;* il dit le même des incrédules ; mais sans sortir de l'Eglise catholique : *Circuite vias Jerusalem.* Allez-vous-en, je ne dirai pas ès cabarets, brelans, tanières de luxure, car ces lieux sont tous dédiés au service du démon; mais ès rues, carrefours et maisons bourgeoises des villes catholiques : considérez ce qu'on y fait, prêtez l'oreille pour écouter ce qu'on y dit, vous verrez qu'on n'y pense, on n'y parle, on n'y traite de rien moins que du service de Dieu; vous n'y verrez que débauches, blasphêmes, parjures, trahisons, adultères, larcins et abominations ; qu'à peine en chaque maison, pas même en chaque rue vous pourrez trouver une personne qui aime Dieu véritablement, qu'on ne sait plus à qui se fier; que si Dieu était visible au monde, il se trouverait encore mille Judas qui le vendraient à deniers comptants; que s'il n'y avait des croix ès clochers en vos villes, un étranger qui y arriverait aurait peine de connaître si on y est catholique ou payen. Et puis nous ne dirons pas avec Osée (4, 12) : *Judicium Domino cum habitatoribus terræ, quia non est veritas, nec misericordia : nec scientia Dei in terrâ : maledictum et mendacium, et homicidium et furtum, et adulterium inundaverunt, et sanguis sanguinem tetigit.* Quand la peste affligea le peuple de Dieu, et fit mourir soixante-dix mille hommes, David vit un ange du ciel qui tenait une épée nue, Dieu lui voulant témoigner que cette maladie était une vengeance céleste. Si une province était désolée par la pestilence, sans interruption depuis trente ou quarante ans, ne diriez-vous pas que Dieu est en grande colère contre une telle province? Il y a plus de neuf cents ans que la peste spirituelle du péché mortel ravage la chrétienté, sans épargner quasi une seule maison, et vous ne direz pas que Dieu, qui permet cela, est grandement irrité, et son indignation bien enflammée?

TROISIÈME POINT. — Mais les pécheurs ont une âme toute mas-

sive et matérielle, ils ne comprennent pas la pointe de cet argument, il est trop spirituel pour eux : faisons-les visiter l'enfer, qui est le propre séjour de la justice toute pure : *Descendant in infernum viventes, ne descendant morientes.* Imaginez-vous une âme qui soit sortie de ce monde en état de péché mortel : l'âme, par exemple, de votre voisin ou de votre compagnon, qui n'a jamais commis en sa vie qu'un blasphême ou adultère, et par malheur est mort soudain après cela sans confession ni contrition : c'est chose très-assurée et qui ne peut être mise en controverse, qu'il est damné éternellement. Qu'est-ce à dire damné? C'est-à-dire que d'ici à cent ans, d'ici à cent mille ans, en toute l'étendue de l'éternité interminable, Jésus, assis au trône de sa gloire, regardera cette âme malheureuse, cette âme que lui-même a créée, qu'il a faite à son image, qui est un chef-d'œuvre de ses mains, son portrait, l'abrégé de ses ouvrages, qu'il a faite chrétienne par les mérites de sa mort, qu'il a baignée en son sang au sacrement de baptême, marquée de son caractère, ointe de son Saint-Esprit en la confirmation, nourrie de sa chair adorable en l'eucharistie, lavée et nettoyée en la pénitence; il la verra dans les tourments sans jamais en avoir pitié : *Pœnas dabunt in interitu æternas, à facie Domini* (2. Thess. 1, 9). Quand cette âme est entrée en enfer, Jésus a dit à la Vierge : *Noli orare pro illâ.* Ma Mère, je ne désire pas que vous ouvriez jamais la bouche, que vous me disiez jamais une seule parole en faveur de cette infortunée; mes anges, je vous défends de la visiter, pas même une seule fois en toute l'étendue des siècles; peut-être que le père ou la mère, la femme et les enfants, le frère et la sœur de cette âme sont au ciel, Dieu leur défend de lui dire une seule parole de consolation, de jeter sur elle une œillade de compassion.

Peut-être qu'on fait l'anniversaire de son obit, parce qu'on ne sait en quel état elle est sortie de ce monde; Dieu n'a point d'égard aux aumônes que ses parents font pour elle, aux prières de l'Eglise, au sacrifice de son corps qui est immolé sur l'autel, aux regrets, gémissements, pleurs et lamentations de cette malheureuse, d'ici à cent ans elle aura souffert cent fois plus longtemps qu'elle n'a péché; d'ici à dix mille ans elle aura enduré dix mille fois plus longtemps qu'elle n'a péché, et Dieu ne sera pas content : *Non miserebor et non parcet oculus meus* (Ezech. 8, 18), et cela très-justement, raisonnablement et sagement; si justement, qu'il en est loué, béni et glorifié de tous les saints : *Alleluia, salus et gloria, et virtus Deo nostro est, quia vera et justa judicia sunt ejus qui judicavit de meretrice magnâ* (Apoc. 19, 2). Il faut bien qu'il y ait au péché quelque malignité bien grande et quelque qualité bien noire, odieuse et abominable que nous ne connaissons pas, quelque injustice dénaturée et monstrueuse.

Que dis-je, l'âme de votre voisin? il n'aurait pitié de sa mère; elle était confirmée en grâce, ne pouvait pas pécher; mais si, par imagination de chose impossible, elle eût commis le péché, elle eût encouru la vengeance divine aussi bien que les autres. Oui, Jésus l'a révélé à sainte Brigitte[1] : et il est vrai que si la sainte Vierge,

[1] Lib. 4 *Revel.*, c. 7, *et refertur à Blosio*, c. 1, *Monilis spiritualis in fine.*

oui, la sainte Vierge, sa propre mère, après l'avoir conçu avec tant de pureté, enfanté avec tant de merveilles, élevé avec tant de soin, caressé avec tant d'affection, suivi avec tant de travaux, servi avec tant de fidélité; si après tout cela elle eût commis un péché mortel et fût morte là-dessus, il l'eût damnée éternellement et n'en aurait jamais eu pitié.

Conclusion. — Saint Paul en rend la raison : *Scimus enim quoniam judicium Dei est, secundùm veritatem in eos qui talia agunt : existimas autem hoc, ô homo! qui facis ea, quia tu effugies judicium Dei* (Rom. 2, 2)? C'est que Dieu juge sans acception de personne, sans passion, selon la vérité de la chose; et parce que le péché mortel mérite la mort éternelle, il juge digne de mort éternelle tous ceux qui meurent en péché mortel, quels qu'ils soient, et il leur adjuge cette peine : *Digni sunt morte, qui talia agunt.*

Sur quoi donc vous appuyez-vous, malavisés et téméraires que vous êtes? Quel est le pilotis de cette grande assurance, insensibilité et stupidité en laquelle vous vivez : *Existimas hoc, ô homo!* Vous avez, dites-vous, espérance en la miséricorde de Dieu; vous vous trompez, votre amour-propre vous séduit : *Existimas*, dit-il, non pas *speras*. Cette disposition, c'est une vaine opinion, présomption téméraire, non espérance chrétienne, non confiance bien fondée. Espérer en Dieu, c'est vous retirer du péché, pratiquer la vertu et croire que Dieu vous pardonnera, quelque grand pécheur que vous ayez été : *Spera in Domino et fac bonitatem : sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino.* Mais vouloir persévérer en votre mauvaise vie et croire que vous êtes assuré de votre salut, ce n'est pas espérance, c'est présomption et témérité, c'est faire Dieu mensonger, qui a dit : *Reddet unicuique secundum opera sua*; il rendra à chacun selon ses œuvres (Psal. 61, 13; Matth. 16, 27; Galat. 6, 5).

Vous espérez, dites-vous, en la miséricorde de Dieu qui est grande. Oui, elle est bien grande, elle est plus grande que vous ne dites, plus grande que vous ne pensez et que vous ne sauriez penser; mais elle n'est pas pour vous, ni pour vos semblables qui persévèrent en leurs péchés. Ne vous trompez pas au partage, Dieu a une miséricorde infinie, mais il a aussi une justice infinie; il fait des promesses, et il fait des menaces; sa miséricorde est pour les pécheurs pénitents, sa justice pour les obstinés : Ses faveurs sont pour les justes auxquels il est père libéral, et ses rigueurs sont pour les vicieux auxquels il est ennemi; ses promesses se font à à ceux qui gardent ses commandements et ses menaces se font à ceux qui les transgressent. Pourquoi vous confiez-vous en la miséricorde, qui reçoit amiablement les vrais pénitents, et vous n'appréhendez pas la justice, qui punit infailliblement les impénitents? Pourquoi attendez-vous les faveurs qui sont le sort de Jacob, et ne redoutez-vous pas les rigueurs qui sont le partage d'Esaü et de vos semblables? Pourquoi espérez-vous l'effet des promesses qui ne sont pas faites pour vous, et ne craignez-vous pas les menaces qui vous sont faites?

La miséricorde de Dieu est grande, dites-vous? Oui, mais elle a bien laissé perdre la troisième partie des anges, et vous n'êtes qu'un homme : *Existimas ô homo!* elle a bien laissé perdre des villes, des provinces, des royaumes, des nations entières par l'idolâtrie avant l'incarnation; par les hérésies, depuis l'incarnation, et vous n'êtes qu'un particulier; tant y a que nonobstant cette miséricorde en la race d'Adam, de laquelle vous êtes issu, il y a plus de damnés que de sauvés, puisque le Fils de Dieu nous l'assure, disant que la voie de perdition est large, que plusieurs y entrent et la suivent : *Pauci electi.* Cette miséricorde de Dieu souffre bien que tant d'autres qui vivent comme vous soient damnés, pourquoi ne souffrira-t-elle pas que vous le soyez aussi, vous qui vivez comme eux? Dieu perdra-t-il sa béatitude si vous n'êtes sauvé? fera-t-il de nouvelles lois et un Evangile extraordinaire pour vous? avez-vous reçu de lui quelque bulle d'exemption, quelque privilége ou prérogative, qu'étant atteint du péché comme les autres, vous ne soyez pas enveloppé en la peine avec les autres, qu'étant embarqué en même vaisseau vous ne couriez pas mille risques.

Existimas, ô homo! quia effugies judicium Dei; il ne dit pas : *Quia non incides.* Vous vous flattez par la pensée de la miséricorde de Dieu, et vous ne voyez pas que vous êtes déjà entre les mains de sa justice épouvantable. N'est-ce pas une grande rigueur de sa vengeance sur vous, qu'il permette que vous tombiez en des péchés si grands et en si grand nombre comme vous faites? Ne devez-vous pas dire de l'état où vous êtes ce que saint Augustin disait de sa vie passée : J'étais enfoncé en l'abîme de mes péchés, votre ire avait prévalu contre moi, je n'en savais rien. Ne peut-on pas dire de vous qu'il a répandu son ire sur vous, puisqu'il permet que vous ajoutiez péché sur péché : *Effunde super eos iram tuam, appone iniquitatem super iniquitatem.* S'il accomplit en vous cette prophétie, pourquoi n'accomplira-t-il pas ce que le Prophète ajoute : *Deleantur de libro viventium?* Sa miséricorde ne l'empêche pas d'exercer envers vous sa plus grande rigueur, qui est de vous laisser tomber en la coulpe du péché; pourquoi l'empêchera-t-elle d'exercer envers vous la moindre rigueur qui est de vous laisser tomber en la peine du péché? Qu'un pécheur tombe en enfer, ce n'est pas merveille, c'est ce qui lui est dû, ce qu'il a mérité, ce à quoi il s'est disposé; mais qu'un juste tombe en péché, c'est ce qui est incroyable.

Il a bien permis que vous qui étiez juste auparavant, soyez tombé au péché en punition de quelque négligence, pourquoi ne permettra-t-il pas que vous tombiez en enfer par punition de votre péché? Enfin, si vous êtes en péché mortel, vous êtes obligé de croire fermement que, mourant en cet état, vous serez damné, et cela est si assuré, que si vous ne le croyez fermement, quand vous n'auriez point d'autre péché, le seul manquement de cette créance vous damnera éternellement; car voici ce que dit le Symbole de saint Athanase, que l'Eglise chante tous les dimanches, et que les hérétiques mêmes tiennent pour article de foi : *Qui bona egerunt, ibunt in vitam æternam, qui verò mala, in ignem æternum. Hæc est fides catholica, quam nisi quisque fideliter, firmiterque*

crediderit, salvus esse non poterit; Ceux qui auront fait le bien iront à la vie éternelle, ceux qui auront fait le mal iront au feu éternel : voilà ce que la foi catholique enseigne; quiconque ne le croit pas fidèlement et fermement, ne pourra être sauvé. Dieu nous fasse la grâce de le croire, de l'appréhender et d'en profiter. *Amen.*

SERMON XXVIII.

DES EFFETS DE LA JUSTICE DE DIEU DANS LE CIEL, EN LA RÉPROBATION DES ANGES APOSTATS.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (Hebr. 11, 6.)

Pour avoir quelque connaissance de la justice de Dieu, et en concevoir une sainte et salutaire appréhension, hier nous en considérions la sévérité dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, mais ce ne fut qu'en gros et en général. Il est bon d'en considérer les effets en détail et en particulier; et premièrement dans le ciel en la réprobation de Lucifer et des autres anges apostats, complices de la rébellion : ce sera le sujet de cette prédication. Le supplice de ces malheureux s'est notablement augmenté depuis que le Verbe divin a été incorporé en votre sein, ô sainte et bienheureuse Vierge! d'autant que par ce grand mystère leur empire a été ruiné, ou du moins beaucoup affaibli. C'est de vous qu'on disait au commencement du monde : *Ipsa conteret caput tuum.* Par la grâce de votre Fils vous avez écrasé la tête du serpent, dompté les forces du mauvais ange, depuis que vous avez consenti aux semonces du bon ange, quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Angeli magnis perfectionibus à Deo dotati sunt, sed multi ex ipsis peccaverunt. Cur illos Deus non redemit sicut homines.

I. Punctum. — Prima ratio, quia tota humana natura perierat, sed ex angelis aliqui individui tantùm.

II. Punctum. — Secunda ratio, quia humilibus Deus potius parcit, quàm magnis, quod probatur : 1° Scripturâ, 2° Exemplis, 3° Rationibus.

III. Punctum. — Tertia ratio, quia peccatum angeli fuit magis : 1° Voluntarium, 2° Ingratitudinis, 3° Scandali.

IV. Punctum. — Quarta ratio ad probandam severitatem justitiæ divinæ.

Conclusio. — Pathetica contra peccatores.

Exorde. — La foi nous enseigne que Dieu voulant avoir des courtisans qui peuplassent la cité royale où il fait sa principale résidence, créa au commencement des siècles un nombre presque incroyable d'esprits angéliques qu'il doua de tous les avantages, perfections et prérogatives qu'on peut désirer en une créature pour la rendre entièrement parfaite et accomplie; car ils sont immortels, immatériels, invisibles, très-forts, très-puissants, très-savants, très-intelligents, très-subtils et très-adroits, et d'autant qu'ils sont

en une hiérarchie plus haute, en un ordre plus relevé, ils sont plus parfaits et en plus grand nombre, c'est-à-dire que les archanges sont en plus grand nombre et doués de plus grandes perfections naturelles que les anges, les vertus plus que les archanges, les principautés plus que les vertus, les puissances plus que les principautés, les dominations plus que les puissances, les trônes plus que les dominations, les chérubins plus que les trônes, les séraphins plus que les chérubins.

La foi nous enseigne, en second lieu, que le premier et le plus noble de ces anges, un peu après sa création, commit un péché mortel d'orgueil et vaine complaisance en soi-même, et avec lui une grande partie des autres. Les théologiens, fondés sur un passage de l'Apocalypse, tiennent que ce fût la troisième partie, et voilà tout aussitôt que Dieu les dégrada de leur noblesse, les priva de son amitié, les dépouilla de tous ses dons surnaturels, les bannit pour jamais du ciel, les condamna aux flammes éternelles. Sur quoi nous pouvons, en adorant l'abîme de ses jugements, rechercher en toute humilité et soumission d'esprit, pour sa gloire et pour notre salut, les causes qui l'ont pu émouvoir, selon notre petite façon de parler, à ne point vouloir racheter les anges, et à faire plutôt cette faveur à la nature vile et chétive des hommes; j'en trouve quatre principales raisons dans les Pères.

Premier point. — Saint Augustin[1] apporte la première. C'est, dit-il, que par le péché du premier homme toute la nature humaine était perdue. Par la révolte de Lucifer et de ses partisans, toute la nature angélique n'était pas en perdition, il n'y avait que les particuliers et individus. Lisant les jurisconsultes, je trouve qu'on a jadis plaidé pour le moins deux fois au parlement de Paris une belle question, qui fait bien à mon propos. Je me plais à marier notre théologie à la jurisprudence, d'autant que par ce moyen on voit que les vérités de notre foi sont fondées en droit et équité. On disait, savoir, si la coupe d'un bois de haute futaie est sujet au droit de retrait lignager? La cour, premièrement, suivit l'affirmatif, et décida que si vous aviez vendu cent ou deux cents pieds de grands arbres, un de vos proches parents le pouvait retirer en remboursant le prix avant qu'ils soient coupés. Il fut ainsi résolu par arrêt l'an 1552, rapporté par Papon, liv. 11 *des Arrêts*, titre ou arrêt 18. Mais comme les secondes pensées sont toujours les meilleures, et les esprits s'éclaircissent de plus en plus par succession de temps, la même cour, une autre fois, suivit la négative, et donna un arrêt tout contraire[2] au précédent, l'an 1583, au rapport d'Annæus Robertus, chose étrange, et qu'on ne croirait pas, si on n'en savait pas bien la raison. Vous avez vendu ou autrement aliéné un méchant petit héritage qui ne vaut pas cent livres, un bois taillis qui n'a que deux ou trois arpents; un de vos parents le peut retirer sans aucune difficulté : en remboursant le prix à l'acheteur, l'héritage lui sera soudain adjugé. Au contraire, vous avez

[1] *In Enchirid. ad Laurentium,* cap. 28 et 29.
[2] Lib. 3 *rerum judicatarum,* capite 9.

vendu la coupe de cinq ou six cents pieds de grands arbres, qui vaut cinq ou six cents écus, elle n'est point sujette à ce droit, aucun de vos parents ne la pourra jamais racheter; car, disait fort bien l'avocat de l'acheteur intimé, pour voir si une chose est asservie à ce droit lignager plutôt qu'une autre, il ne faut pas regarder si elle est plus noble, plus chère, plus précieuse, non pas même si elle est censée en quelque façon immeuble, puisque les chaînes d'or, les joyaux et les choses semblables de grande valeur, ne peuvent être répétées par ce droit de rachat lignager, quoiqu'elles soient quelquefois en certaines occasions et considérations censées immeubles, comme au cas rapporté par la loi (*Lex quæ tutores,* Cod. *de administratione tutorum*). Mais il faut avoir égard à quelle fin l'action du rappel lignager a été introduite et reçue en la république, et pourquoi elle est raisonnable ? C'est afin que les fonds et les héritages soient conservés, qu'ils ne s'aliènent pas aisément, mais qu'ils soient maintenus dans les familles. Car quand vous ne vendez que la coupe d'un bois, quoiqu'elle vaille deux ou trois cents écus, vous n'aliénez point le fonds, il n'y a que les arbres qui soient distraits, l'héritage demeure en votre famille. Pour cela, on ne peut point racheter ladite coupe, pas même quand les arbres ne sont point encore actuellement coupés, néanmoins : *Cùm venditi sunt sperandi, jam censentur separati*, dit Tiraquellus au traité *De Retracto gentilitio.* Mais quand vous vendez un petit bois taillis, quoiqu'il ne vaille que deux ou trois cents livres, il est sujet à être répété, parce que le fonds et l'héritage sont aliénés. J'en dis de même en mon sujet. Tous les hommes et beaucoup d'anges étaient vendus par le péché : *Venumdati sub peccato ;* ils étaient soustraits et aliénés de la douce providence et puissance paternelle de Dieu. Il est vrai que la nature humaine, à comparaison de l'angélique, n'est que comme un petit bois taillis à comparaison d'un bois de haute futaie. Il est vrai que les hommes parangonnés aux anges sont comme de petits arbrisseaux comparés aux cèdres du Liban; mais si est-ce que le Fils de Dieu, le plus proche du Père éternel, voulant racheter comme par droit et action de retrait lignager une de ces deux natures, a trouvé plus à propos, plus raisonnable, plus conforme à la loi de racheter les hommes que les anges. Parce que, par le péché du premier homme, toute la nature était perdue, le fonds était vendu et aliéné, le premier homme était le chef, la source et le principe de toute la nature; la volonté de tous ses descendants était renfermée dans la sienne, comme tout l'arbre dans la semence; la source étant empoisonnée, la souche infectée, le chef et le principe envenimés, les ruisseaux, les branches et les membres l'ont aussi été. Mais par le péché du premier ange, toute la nature angélique n'a pas été perdue, le péché de l'ange n'était point contagieux, il ne se communiquait point à un autre sans sa propre volonté; ainsi le fonds et la nature angélique n'étaient point aliénés, mais seulement les individus et les particuliers.

Deuxième point. — 1° La seconde raison est que les anges étaient grands, ils avaient une nature noble et relevée l'homme

est plus petit, il a une nature plus chétive ; c'est le style ordinaire de la justice de Dieu d'être plus indulgent et plus miséricordieux envers les petits, plus sévère et plus rigoureux envers les grands. Si un prince, un vassal, un maître et un valet, un conseiller et un cocher, un prédicateur et un paysan commettent un même crime, *cæteris paribus,* Dieu pardonnera plus volontiers au vassal, au valet, au cocher, au paysan, que non pas au prince, au maître, au conseiller, au prédicateur. C'est un grand qui le dit, et il ne le dit pas adressant sa parole aux grands; il ne le dit pas légèrement et à la volée, il est Sage, il est Sage par excellence ; il le dit au livre de la Sagesse (6, 2) : *Audite Reges, et intelligite : discite judices finium terræ, præbete aures vos qui continetis multitudines, placetis vobis in turbis nationum : horrendè et citò apparebit vobis judicium durissimum his qui præsunt, fiet. Exiguo enim conceditur misericordia, potentes autem potenter tormenta patientur.*

Horrendè. S'il sera effroyable quand il se montrera à vous, combien plus quand il lancera sur vous les carreaux de sa vengeance? *Citò.* Il fait le procès aux autres comme à regret, à contre-cœur, le plus tard qu'il lui est possible : il traite doucement les petits : *Exiguo conceditur misericordia;* et le poète tragique dit : *Minus in parvis fortuna furit, leviusque ferit leviora Deus*, et tient à l'honneur de faire le procès aux grands ; il les châtie puissamment, parce qu'il y va de sa gloire : *Potentes potenter tormenta patiuntur.* Il dit comme Canut, roi de Danemarck; il avait condamné à mort douze bandouliers; on l'avertit qu'un d'eux était de sang royal. Eh bien! dit-il, c'est la raison qu'il ait quelque privilége, donnez-lui le plus haut gibet.

2° Entre plusieurs exemples que l'Ecriture nous en fournit, j'en choisis seulement deux : un de personnes séculières, l'autre de personnes sacrées. Au livre des Nombres (25, 1), il est dit que le peuple d'Israël s'étant débauché avec des filles moabites; et ayant adoré leurs idoles, Dieu dit à Moïse : *Prenez-moi tous les princes du peuple* (notez *tous*), *qu'on les pende à des gibets au soleil, afin que leur supplice soit visible et notoire à tout le monde.* Ce n'était que la populace qui avait péché, il fait punir les grands qui ne l'en ont pas empêché. Jugez ce qu'il aurait fait si les grands eussent sollicité, ou induit la populace à commettre le péché. Au chapitre 10 du Lévitique, Nadab et Abiu, lévites, manquent à une cérémonie du rituel mosaïque : au lieu de mettre du feu sacré dans l'encensoir, ils y mettent du feu commun ; la jutice de Dieu commande au feu de se lancer sur eux et les étouffer, sans avoir égard qu'ils étaient enfants d'Aaron et neveux de Moïse, qui avait coutume d'apaiser la colère de Dieu quand il était irrité contre le peuple : *Egressus ignis a Domino, devoravit eos.* Pensez quel feu vous dévorera, vous qui mettez dans l'encensoir de votre cœur le feu de l'amour sensuel, un esprit de vengeance, une ardente affection aux biens de la terre.

3° En ce même chapitre du Lévitique, Dieu rend les raisons de cette grande sévérité : *Sanctificabor in iis qui appropinquant mihi, et in conspectu populi glorificabor.* Quand il punit avec sévérité les petites fautes des ecclésiastiques, il montre qu'il est très-

saint, puisqu'il exige une si grande sainteté de ceux qui s'approchent de lui. Quand il punit si rigoureusement les fautes des grands, il montre qu'il est très-grand, puisque les grands sont très-petits devant lui : *Glorificabor.* Il montre qu'il n'a besoin de personne, puisqu'il fait si peu d'état de ceux que le monde estime tant.

Pour cela le Saint-Esprit nous donne en ce sujet deux avis très-salutaires. La providence de Dieu vous a-t-elle mis dans le rabais? la nature, ou la fortune, vous a-t-elle disgracié? êtes-vous pauvre, petit, humilié, inconnu? soyez-en bien aise, recevez cet état, non-seulement avec patience et résignation, mais encore avec agrément et action de grâces, ne souhaitez pas de vous élever, ne travaillez pas pour agrandir vos enfants; cet état vous rend plus capables et susceptibles de la miséricorde de Dieu : vous lui pourrez dire en lui demandant pardon : *Vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte universa delicta mea. Humiliatus sum usquaque, vivifica me secundum verbum tuum.*

Quanto magnus es, humilia te in omnibus. D'autant que vous êtes plus grand de naissance, d'esprit, de science, de richesses, d'autorité, humiliez-vous d'autant plus en tout. Si en offensant Dieu vous pensez qu'il vous épargnera, parce que vous êtes grand selon le monde, c'est une pensée aussi sotte, comme si une mouche en vous piquant s'imaginait que vous l'épargnerez, parce qu'elle est plus grosse qu'un moucheron.

Servite Domino in timore, erudimini qui judicatis terram. Si vous devez craindre quand vous servez Dieu, combien plus quand vous l'offensez. Si vous êtes si hardi de l'offenser, il ne vous épargnera pas; il châtie les petits avec une verge d'osier, les grands avec une verge de fer : *Reges eos in virgâ ferreâ;* c'est des rois et des grands qu'il parle; il juge les petits avec moins de sévérité, les grands avec beaucoup de rigueur : *Judicium durissimum his qui præsunt, fiet.* Il pardonne quelquefois au pauvre : *Parcet pauperi et inopi* : il n'a point pardonné Lucifer, parce qu'il était grand d'esprit et de science.

Troisième point. — 1° Outre que son péché, comme celui des grands, était infecté de trois circonstances qui le rendent très-odieux et indigne de pardon, c'était un péché de pleine connaissance; il avait été doué d'une science très-sublime, très-lumineuse; très-parfaite : *Plenus decore et sapientiâ* [1]. C'était un péché d'ingratitude contre une infinité de trésors de nature et de grâces qu'il avait reçus; un péché de scandale : il a donné mauvais exemple aux anges inférieurs, et aux hommes : *Servus qui cognovit voluntatem Domini sui, et non fecit, plagis vapulabit multis* (Luc. 12, 47).

En l'Ancien Testament, quand Dieu ordonne des sacrifices pour l'expiation des péchés, ou des villes de refuge, il ajoute toujours que c'est pour ceux qui l'auront fait par ignorance, par inadvertance, par inconsidération [2]. Pour nous apprendre que les péchés

[1] Ex Damasc., lib. 2 *de fide*, c. 3. — [2] Levit. 4, 5, 22 et 22, 14. Num. 15, 22.

qui se commettent à escient et de science certaine n'obtiennent point si aisément pardon; car comme raisonne fort bien saint Thomas [1], une action est d'autant plus criminelle qu'elle est plus volontaire, elle est d'autant plus volontaire qu'elle est faite avec plus de connaissance, parce qu'elle nous détourne plus de Dieu, et nous attache plus à la créature. Pour ce, saint Paul dit qu'ayant persécuté l'Eglise, Dieu lui avait fait miséricorde, parce qu'il l'avait fait par ignorance : pourrez-vous dire le même de vos jurements et débauches? Pourrez-vous dire au jugement de Dieu : *Ignorans feci?* Si vous le disiez, les prédicateurs, votre confesseur, votre mère, votre femme qui vous en ont si souvent repris déposeraient contre vous.

Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quàm post agnitionem retrorsum converti ab eo, quod illis traditum est sancto mandato, dit saint Pierre. Il vaudrait bien mieux pour eux qu'ils n'eussent jamais connu le chemin de la justice, qu'après l'avoir suivi quelque temps, s'en détourner et violer les saints commandements qu'ils ont promis de garder. Ce grand Apôtre vous déclare que votre condition est pire que celle des Turcs, des Iroquois et autres barbares. Vos crimes sont plus noirs et de plus mauvaise trempe; ce ne sont pas des péchés d'ignorance, mais de malice, de propos délibéré, de dessein projeté; on ne peut point dire : *Nesciunt quid faciunt;* Ils ne savent ce qu'ils font.

2° Ce sont des péchés d'ingratitude, dont Jésus se plaint : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique.* Si un Arabe, un juif, un payen, m'offense, l'injure ne lui est pas si sensible, on ne doit attendre d'un ennemi que des hostilités. Mais vous, un chrétien, un catholique, enfant de l'Eglise, qu'il a fait naître de parents honorables, qu'il a sanctifié au baptême, rempli de son Saint-Esprit en la confirmation, si souvent lavé de son sang en la pénitence, nourri de sa parole en sa prédication, engraissé de son corps en l'Eucharistie, comme dit Tertullien, éclairé de ses lumières, que vous l'offensiez! c'est ce qu'il trouve fort mauvais, disant : *Sustinuissem utique;* il montre qu'il ne souffrira pas de vous, et particulièrement si votre péché est scandaleux.

3° Ne vous y trompez pas, il est scandaleux s'il donne mauvais exemple à une seule personne : *Qui scandalizaverit unum de pusillis istis;* Celui qui aura scandalisé un seul de ces petits (voyez : un seul !), il vaudrait mieux pour lui qu'on le jetât au profond de la mer avec une meule de moulin au cou, dit le Fils de Dieu. Saint Salvien pèse judicieusement que cette circonstance aggrava notablement la chute de David; sitôt qu'il confessa son péché, et en exerça un acte de parfaite repentance, Nathan lui dit : Le Seigneur a remis votre péché : *Perumtamen quia blasphemare fecisti nomen Domini.* Mais parce que vous avez été cause que l'on a blasphémé le saint nom de Dieu, l'enfant que vous chérissez comme vos deux yeux perdra la vie. David dépose la pourpre, il endosse le cilice, il couche sur la terre, il jeûne austèrement, il prie, il pleure, il soupire, il gémit devant Dieu pour obtenir la vie

[1] 1. 2. q. 6, art. 1 et 8, et q. 76, art. 3 et 4.

de ce petit enfant, et il ne l'obtient pas! Hélas! qu'il y aurait pitié en vous, si on vous disait au jugement de Dieu : Vous vous êtes retiré de vos jurements : *Verumtamen;* mais vos enfants qui les ont appris de vous, blasphêment encore à présent! Vous vous êtes retiré de vos impuretés, mais on pèche pour vous par des regards, sur cette toile, sur cette statue, qui a des nudités, que vous avez laissées en votre chambre ou en votre jardin. Cette fille que vous avez portée au mal, persévère en son péché par la mauvaise pente que vous lui en avez donnée : *Væ homini illi per quem scandalum venit.*

Quatrième point. — Mais la principale raison pourquoi Dieu n'a pas fait miséricorde aux anges, c'est pour exercer et témoigner la sévérité de sa justice, pour faire voir qu'il n'a acception de personne, et que ses pensées sont plus éloignées des nôtres que le ciel ne l'est de la terre. Si un roi a sujet de faire grâce à quelque criminel, selon nos petits sentiments, c'est pour l'une de ces cinq raisons. Premièrement, eu égard à la qualité de celui qui a failli, quand c'est une personne noble, relevée, constituée en dignité, un prince du sang qu'on avait aimé et favorisé jusques alors. En second lieu, quand c'est la première faute, il avait été fidèle et bon serviteur du roi jusques à présent, et par malheur, par une mauvaise compagnie, par je ne sais quelle passion, il s'est oublié de son devoir et a péché. En troisième lieu, quand plusieurs sont complices du même crime, et que, pour les punir tous, il faudrait faire une étrange boucherie : *Delictorum patrocinium; delinquentium turba.* Si tout le peuple d'une grande ville s'est révolté contre le roi, ou un régiment entier contre le général d'armée, le roi se contente de faire pendre le chef de la rébellion, le général fait décimer les coupables et passer par les armes de dix l'un pour donner exemple aux autres. En quatrième lieu, quand le criminel peut rendre de grands services à l'Etat : c'est un homme vaillant, adroit, courageux, bon guerrier, judicieux; si on lui pardonne, cette grâce l'obligera à employer son esprit, son épée, son courage et sa vie au service de Sa Majesté. En cinquième lieu, quand il y a sujet de craindre que celui qui a fait faute, si on le disgracie, si on le bannit du royaume, comme il est valeureux et adroit, comme il est remuant et mutin, il pourra faire beaucoup de mal. Il se saisira de quelque ville frontière où il assemblera une armée, se mettra au service de l'ennemi, il ravagera la campagne, les sujets du roi en pâtiront; il vaut mieux lui pardonner et l'avoir pour ami que de le disgracier et l'avoir pour ennemi. Non-seulement une de ces circonstances se rencontrait au péché des anges, mais toutes ensemble s'y trouvaient en souverain degré. Il semble, selon nos petites pensées, que Dieu avait ces cinq raisons qui le pouvaient émouvoir à pardonner aux anges malheureux.

Premièrement, nous eussions pensé qu'il devait pardonner à Lucifer, eu égard à la noblesse de sa nature et à l'excellence de sa personne; il était la première créature de Dieu, le chef-d'œuvre de ses mains, le premier-né de ses enfants adoptifs et comme le dauphin du ciel; il semble que ce droit d'aînesse lui devait donner

quelque exemption et prérogative dans le cœur adorable de Dieu. Il était en la plus haute hiérarchie, au premier ordre de cette première hiérarchie, en l'ordre des séraphins, le premier, le plus noble, le plus relevé de cet ordre supérieur à tous les autres; il contenait donc en éminence les perfections de tous les séraphins, des chérubins, trônes et autres inférieurs : *Omnis lapis pretiosus operimentum tuum.* Que de beautés, raretés, lumières, sagesse, science étaient en lui! C'est grand dommage de laisser perdre une si noble créature, un ouvrage si rare, faire naufrage de tant de richesses!

Il avait été ami de Dieu, son intime, son favori, son mignon, le dépositaire de ses secrets, l'objet de sa complaisance et de ses caresses : *In deliciis paradisi fuisti;* tous les autres recevaient les ordres, les illustrations du Saint-Esprit, les inspirations de Dieu par son entremise : il les recevait du Créateur immédiatement, il entrait au cabinet de Dieu, il communiquait avec lui bouche à bouche; puisque Dieu lui avait donné des grâces à proportion de sa nature, et qu'il avait en soi les perfections naturelles de ce nombre innombrable d'anges de diverses espèces. Quelles richesses! quels trésors! quels magasins de grâces! et si elle s'appelle grâce, parce qu'elle nous rend agréables à Dieu, ne devait-il pas être bien avant dans ses bonnes grâces.

Les anciens peignant les Grâces ou Charités, les représentaient se tenant la main l'une l'autre : *Pinguntur geminæ Charites quarum altera dextram accipit alterius;* parce que les grâces et bénéfices sont enchaînés et s'entre-suivent. Il n'y a rien qui nous oblige plus à faire de nouveaux bienfaits à quelqu'un que les courtoisies précédentes que nous lui avons faites, d'autant que nous craignons de perdre les obligations que nous avons acquises sur lui. Si vous dites que les faveurs singulières et extraordinaires qu'il avait reçues de Dieu l'ont rendu indigne de pardon, ainsi soit. Il semble au moins que Dieu devait pardonner au dernier.

Cette faute qu'il fit était la première, il n'avait encore point commis de péchés, ni mortels, ni véniels; ce ne fut pas un péché d'œuvre et de paroles, ce fut seulement un péché de pensée, une pensée de vanité, avec le consentement de la volonté, et voilà tout; même avant ce malheur, au premier instant de leur création, ils avaient mérité devant Dieu, et fait une action bonne et vertueuse, dit saint Thomas[1] : *In veritate non stetit, quia fuit ibi, sed non permansit,* dit saint Augustin[2].

En troisième lieu, pour châtier tous ces esprits rebelles, il fallait faire une grande brèche au ciel, dépeupler les hiérarchies célestes, perdre beaucoup de courtisans; car, puisque les anges sont en si grand nombre, comme nous avons vu au commencement, et que la troisième partie tomba dans le péché, il fallait donner une très-grande quantité de nobles créatures pour les châtier tous; n'eût-il pas donc été plus à propos de les décimer, d'en choisir un de dix, ou de douze pour le punir, et pardonner aux autres?

[1] 1. p., q. 63, art. 5. *in corp. et ad tum.*
[2] *De correctione et gratiâ.*, cap. 6, *sub fine.*

En quatrième lieu, comme ils avaient un très-bel esprit, beaucoup de talents naturels, grande force, agilité, science, dextérité, si on leur eût pardonné, cela leur eût servi d'aiguillon et motif pour mieux aimer leur auteur, qui eût été leur bienfaiteur; ils auraient, en récompense de cette grâce, rendu de très-bons services à sa Majesté divine.

En cinquième lieu, Dieu prévoyait et savait très-assurément que s'il ne leur pardonnait pas ils enrageraient de dépit, et que, de rage et inimitié, ils se banderaient contre lui, lui feraient la guerre à feu et à sang, soulèveraient les hommes contre lui, lui feraient perdre une infinité d'âmes. N'importe, dit Dieu, je n'ai que faire d'âmes, ni d'anges, ni de courtisans, ni de chefs-d'œuvre de mes mains, ni de leur agilité, force, science, dextérité, ni de leur grand nombre, ni du service qu'ils me peuvent rendre, ni d'aucune de mes créatures, non plus que d'un petit ciron; il faut que ma justice ait son cours, que celui qui fait la faute en subisse la peine, que quiconque commet le péché en porte sur soi la vengeance.

Conclusion. — Qu'en dites-vous, Messieurs? n'est-il pas véritable ce qu'a dit le saint homme Job : *Sciens quod non parceres delinquentis?* Qu'il ne laisse aucun péché impuni, qu'il n'a acception de personne, qu'il n'a égard à aucune qualité ou éminence du pécheur, et que sa justice est extrêmement sévère et rigoureuse. Or, allez donc, allez, maintenant, et dites que Dieu est bon, que sa miséricorde est grande, qu'il ne vous a pas créés pour vous perdre; dites qu'il endurera vos injures, dites que sa bonté ne lui permet pas de damner ses créatures. Oui, Dieu est bon et miséricordieux, Dieu est meilleur et plus miséricordieux que vous ne dites, que vous ne pensez, que vous ne pouvez penser. Mais cependant voilà tout ce qu'il a fait avec toute sa miséricorde, voilà ce qu'il a fait sans que sa bonté l'en ait empêché; voilà comme ce Dieu, qui est si débonnaire que vous dites, voilà comme il s'est comporté envers sa plus noble créature, le premier ouvrage de ses mains, le chef-d'œuvre de sa toute-puissance, et non-seulement envers une, mais envers des milliers de millions. Avait-il fait des anges pour les perdre? ou si vous lui êtes plus cher que les anges, n'est-ce pas maintenant le même Dieu? a-t-il changé de naturel? n'a-t-il pas toujours le péché en si grande horreur qu'il avait? le péché n'est-il pas à présent aussi abominable qu'il était alors? *Nihil ille fecit, nihil operatus est, tantum cogitavit superbiam et in momento, in ictu oculi præcipitatus est, et irreparabiliter præcipitatus est. Quid tu igitur superbis terra et cinis, si superbientibus angelis Deus non pepercit quantò minùs tibi putredo et vermis!* dit saint Bernard. Lucifer ne fit rien contre Dieu, il ne prononça aucun blasphême, il eut seulement une pensée de superbe, à laquelle il consentit volontairement, et tout aussitôt, en un clin d'œil, en un moment, il fut précipité aux enfers, et précipité si irréparablement qu'il ne s'en relèvera jamais; sur quoi vous assurez-vous donc, ô poudre et cendre que vous êtes!

Si Dieu n'a pas pardonné à ses pages d'honneur, à ses courtisans célestes, à ses princes du sang, pourquoi vous pardonnera-t-il,

pauvre sac de pourriture? Pensez-vous qu'il ait besoin de vous, et qu'il ne puisse être bienheureux si vous n'êtes assis à sa table? Il a méprisé un diamant, comment ne méprisera-t-il celui qui n'est qu'un peu de paille? L'ange était comme un diamant : *Omnis lapis pretiosus operimentum tuum*; vous n'êtes que comme un peu de paille en comparaison de lui : *Omnis caro fœnum*; celui qui n'a pardonné à un prince, pardonnera-t-il à un esclave, l'ange était comme un prince : *Minuisti eum paulò minùs ab angelis? Elohim : à principibus*, dit l'hébreu; l'homme n'est en comparaison de lui que comme un esclave : *Formam servi accipiens*, c'est-à-dire, *formam hominis;* celui qui, en sa fureur, a brisé un vase d'or, ne brisera-t-il pas en sa colère un vaisseau d'argile? L'ange était comme un vase d'or : *Vas admirabile opus Excelsi.* Vous n'êtes que comme un pot de terre : *Tanquam vas figuli confringes eos.* Pensez-vous que Dieu vous veuille élever à tenir la place de l'ange, vous qui commettez le péché comme l'ange, et de plus grands péchés que l'ange.

Plusieurs circonstances aggravent vos crimes, et vous rendent plus coupable et plus punissable que Lucifer.

Il ne commit qu'un péché, vous en avez commis plus de dix, plus de vingt, plus de cent. Il ne commit qu'un péché de pensée, vous avez commis des péchés de pensée, de paroles, d'œuvres et d'omission. Lucifer était un grand prince, son orgueil était plus tolérable à cause de la noblesse et excellence de sa nature; vous n'êtes qu'un ver de terre, votre arrogance est insupportable d'oser attaquer le Roi du ciel. Il n'a point eu de loisir pour se reconnaître et faire pénitence, vous avez perdu inutilement une infinité de jours qui vous étaient octroyés pour vous convertir et amender. Il n'a point abusé du pardon et de la miséricorde de Dieu, car on ne lui en a jamais fait; vous êtes retombé cent et cent fois après avoir obtenu pardon, après avoir fait tant de promesses que vous vous corrigeriez; il n'avait point d'enfer devant les yeux, point de menaces de la part de Dieu, point d'exemples de punition, vous en avez tant et de si effroyables.

Dieu ne lui a point pardonné, et il vous pardonnera; pourquoi? Parce qu'autrement toute une espèce sera perdue? N'êtes-vous pas un particulier beaucoup moins considérable que cette multitude d'anges de diverses espèces qu'il a laissés perdre? Il vous pardonnera; pourquoi? Parce que vous êtes grand? c'est ce qui vous expose plus visiblement et plus inévitablement aux carreaux de sa justice : *Potentes potenter tormenta patientur, feriuntque celsos fulmina montes.* Il vous pardonnera, parce que vos péchés sont d'ignorance ou de fragilité? vous savez le contraire, vous savez que vous l'offensez souvent par pure malice, de propos délibéré, à votre escient et sans être beaucoup tenté. Il vous pardonnera à cause de l'excellence de votre personne? certes, vous êtes un bel homme, que Dieu se soucie plus de vous que de sa plus noble créature. Il vous pardonnera, parce que vous n'avez commis qu'un péché? votre conscience vous dicte le contraire, que vous en avez commis plus de cent, plus de deux cents, peut-être plus de mille. Il vous pardonnera, parce que si vous n'êtes sauvé il y

aura grande brèche au ciel? vraiment! on y a grand besoin d'un pourceau d'Epicure comme vous, qui empesterait par ses ordures cette sainte et heureuse demeure. Il vous pardonnera, parce qu'en cas qu'il le fasse vous lui rendrez de bons services? quel honneur lui pouvez-vous rendre qui puisse être comparé au service que lui eût rendu le moindre de ses anges! Il vous pardonnera, parce que, s'il ne le fait, il lui en arrivera grand dommage? quel dommage peut arriver à celui qui n'a besoin de personne, qui n'emprunte rien hors de soi, qui n'a pas redouté la colère enragée et la vengeance éternelle de ces esprits réprouvés? Ecoutez, qui que vous soyez, ce qu'il vous dit par son Prophète : *Si exaltatus fueris ut aquila, et si inter sidera posueris nidum tuum, inde detraham te, dicit Dominus* (Abdiæ, v. 4) : Quand vous auriez pris essor vers le ciel comme un aigle, quand vous vous seriez élevé jusques au firmament, je vous en chasserai, je vous bannirai de mon paradis, je vous priverai de ma grâce, je vous condamnerai aux flammes éternelles, si vous êtes si téméraire que de commettre le péché. Je prie Dieu qu'il vous en garde par sa miséricorde, et qu'il vous donne sa sainte bénédiction. *Amen.*

SERMON XXIX.

DES EFFETS DE LA JUSTICE DE DIEU DANS LE PARADIS TERRESTRE, EN LA PUNITION DU PREMIER HOMME.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (Hebr. 11, 6.)

La réprobation de Lucifer et des autres anges apostats est à la vérité un sujet de grande crainte, et une preuve bien puissante de la justice de Dieu; mais parce qu'elle n'est pas si sensible que les âmes incrédules et obstinées n'en puissent douter, il la leur faut faire toucher au doigt par une expérience visible et palpable, c'est la punition du péché du premier homme. Premièrement donc, nous avons à considérer les malheurs qui sont en ce monde; secondement, admirer la sévérité de la justice de Dieu qui les a ordonnés pour un seul péché. Ces malheurs seraient sans ressource si vous n'y aviez remédié par le béni fruit de votre ventre, ô sainte et bienheureuse Vierge! Quand le Créateur étant devenu Juge, mais ne laissant pas d'être Père, prononça la sentence de mort contre le prévaricateur, il le consola par l'espérance du très-adorable et très-aimable Sauveur que vous donneriez au monde. Ce fut pour vous disposer à l'accomplissement de cette promesse qu'un ange vous fût envoyé en la plénitude des temps, qui vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Bonitas Dei in creaturas, etiam irrationabiles.

I. Punctum. — Effectus peccati Adæ : 1° Corruptio naturæ humanæ, 2° Perditio infantium in peccato originali morientium, 3° Incommoda hujus vitæ.

II. Punctum. — In hâc punitione justitia Dei pensatur : 1° Comparatione, 2° Hypotyposi Adæ, et Evæ è paradiso ejectorum.

Conclusio. — Exhortatio ad fugam peccati, quod gravius puniretur, quàm culpa Adami.

Exorde. — *Oculi omnium in te sperant, Domine, et tu das escam illorum in tempore opportuno, aperistu manum tuam, et imples omne animal benedictione :* Grand Dieu! toute la nature vous regarde comme son père nourricier, toutes les créatures qui ont vie ont les yeux collés sur vous, attendant de votre main leur nourriture : il n'y en a pas une seule qui n'ait bouche en votre cœur, prébende de votre sommellerie, provision de votre providence : vous leur ouvrez votre main royale, vous les enrichissez, vous les comblez toutes de vos bénédictions. Ces paroles du Prophète nous montrent évidemment combien est véritable ce qu'a dit saint Denys, que comme le Créateur n'a pas une vie telle quelle, mais une vie heureuse et délicieuse, ainsi il ne s'est pas contenté de donner l'être aux créatures, il leur a aussi donné le bon être, un être heureux, content, délectable, selon la capacité et l'exigence de leur nature, car le Prophète ne dit pas seulement que Dieu donne à chacun sa nourriture convenable, mais qu'il remplit tous les animaux de bénédiction, c'est-à-dire de bonheur, de plaisir, de passe-temps, de contentement, de félicité, autant que la condition de leur être les en rend capables et susceptibles. Quand nous voyons que les chevreaux et les lièvres se plaisent à sauter çà et là, que les chiens se réjouissent quand ils sortent de la maison pour aller à la chasse, pouvons-nous penser qu'ils le fassent sans un grand contentement? dites-le même des autres animaux en leurs actions naturelles, puisque, selon la philosophie, le leurre et l'amorce de l'opération, c'est le plaisir et la délectation.

Si Dieu a été si bon, si libéral et magnifique envers des bestioles qui ne l'en peuvent remercier, qui ne lui en savent point de gré, qui ne sont pas capables de le connaître, quel aura-t-il été envers l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains, l'image de sa divinité, l'épitome de ses ouvrages, le souverain de ses créatures, le lieutenant de sa majesté, son substitut, son vice-roi, et si j'ose ainsi parler, son vice-dieu en ce monde; envers l'homme doué d'entendement et de volonté, capable de le connaître, de le reconnaître, de l'aimer, le louer, le bénir, le glorifier, le remercier de ses bénéfices. Il ne s'était pas contenté de créer pour son service le ciel, la terre, les éléments, les métaux, les minéraux, les plantes, les animaux et tant d'autres créatures comprises dans ce grand univers; mais pour montrer que son cœur divin ne respirait que mignardise, douceur et délicatesse pour cette chère créature, il avait dressé pour elle, dès le commencement du monde, une maison de plaisance, un Fontainebleau, un jardin de délices, un paradis terrestre : *Plantaverat Dominus ab initio paradisum voluptatis;* en ce séjour délicieux toutes choses contribuaient non-seulement à son entretien et conservation, mais encore à ses divertissements et récréations; le ciel n'avait pour lui que des influences bénignes et favorables, la terre était toute riante, toujours tapissée de verdure, émaillée de fleurs, chargée de fruits, enrichie de pierreries : *Omnia liberius nullo poscente ferebat.* Les autres éléments, quoi-

que contraires l'un à l'autre, se liguaient et monopolaient pour son contentement. Tous les animaux obéissaient à sa voix, les tigres, les lions et autres bêtes semblables n'étaient point sauvages, mais domestiques et familières : et ce qui est incomparablement plus, son corps était entièrement sujet et asservi à son âme, la partie inférieure à la supérieure, la sensualité à l'esprit, l'esprit à la raison, point de pauvreté, de maladie, de tristesse, point de mort, point d'incommodités, et pour dire tout, en un mot, il nageait dans les délices, les félicités lui pleuvaient de toutes parts, il avait toutes choses à souhait : *Tunc nihil deerat, quod recta voluntas desiderare posset,* non-seulement pour lui, mais aussi pour toute sa postérité. Les preuves de ces vérités se peuvent voir dans saint Thomas.

Mais voici un étrange changement, une effroyable métamorphose : l'homme n'est plus en un jardin de délices, il est en une vallée de larmes; il n'est plus en un paradis terrestre, mais en un séjour de misères; les créatures n'ont plus d'inclination pour son service, toutes se révoltent contre lui, toutes conjurent sa ruine, toutes s'unissent, se munissent d'armes offensives pour l'affliger, ou pour le tenter; les cieux distillent sur lui des influences malignes, les astres émeuvent en lui des catarrhes, témoin Manassès, mari de Judith. Le feu réduit en cendres ses maisons, l'air lui inspire la contagion, les nuées lui lancent des carreaux, les vents lui excitent des tempêtes, l'eau lui désole ses héritages, la terre lui produit des épines, la ciguë et les autres plantes l'empoisonnent, les bêtes sauvages l'étouffent, les domestiques ne le servent qu'à regret, par contrainte et à force de coups; les vers le rongent et lui font la guerre jusque dans ses propres entrailles; d'où viennent tous ces désastres? c'est que le premier homme a offensé Dieu, il a commis un péché, un seul péché, non un blasphème, non un sacrilége, non un sortilége ou autres grands crimes, mais une désobéissance en mangeant d'une pomme.

Premier point. — 1° Je pourrais ici ajouter deux autres effets du péché, plus déplorables mille fois que ceux que j'ai dits, plus funestes mille fois que tous ceux qu'on pourrait dire. Le premier est la corruption de la nature, c'est-à-dire l'aversion de Dieu, l'opposition à toute vertu, la pente et l'inclination à tout vice, qui parut à vue d'œil dès le commencement en la dépravation et malignité de Caïn. Il n'y a point d'esprit tant soit peu raisonnable, qui ne croie aisément qu'Adam eut grand soin d'élever ses enfants en la crainte de Dieu, et principalement son aîné : il fut toute sa vie dans un esprit de contrition et en état de pénitence; la plaie qu'il s'était faite par son péché lui cuisait bien sensiblement, il avait bien éprouvé et il éprouvait encore tous les jours la vengeance de Dieu, il est croyable qu'il la faisait appréhender à ses enfants, pour la leur faire éviter : il était logé auprès du paradis terrestre, il le voyait tous les jours, il le montrait à ses enfants, il le leur décrivait, et dépeignait avec de vives couleurs; s'il leur racontait les délices et les félicités qu'il y avait eues, comme il en était banni et condamné à tant de misères par sa désobéissance. Qui ne serait

touché d'une expérience si palpable? toutefois Caïn, le premier enfant de ce pénitent, élevé si soigneusement, averti si sérieusement, n'ayant point de mauvais exemples devant soi, voyant tous les jours les regrets, les sanglots, les larmes de ses père et mère, ne laisse pas d'être très-méchant; par le commandement de son père, il offre à Dieu des sacrifices; selon le devoir de la créature envers son Créateur, des fruits de la terre, mais il n'offrait que des plus chétifs, il gardait les meilleurs pour soi par une pure indévotion, par avarice et malignité : *Maligna erant ejus opera.* Voyant son frère Abel plus dévot que lui, il le tue; oui, Abel, son frère unique, son frère très-innocent, très-aimable, il l'assassine traîtreusement par pure envie, par rage de jalousie; sans avoir égard que Dieu en sera offensé que son père en séchera de déplaisir et que sa mère en mourra de douleur, et comme Dieu l'en reprend, il lui répond arrogamment, impudemment, comme s'il eût parlé à un valet. Il n'est pas mort sans successeur, il a laissé plusieurs héritiers de sa méchanceté, il s'est trouvé souvent au monde des brigands et des bandouliers qui ont fait plus de carnage que des bêtes farouches.

Gempertinga, natif de Corpen, à deux lieues de Cologne, insigne voleur du temps de la naissance du luthéranisme, confessa avoir fait mourir neuf cent soixante-quatre personnes, tant par meurtre que par poison. Les histoires profanes sont remplies et noircies du récit de la cruauté de Néron, de Phalaris, de Denys de Syracuse, qui ont fait mourir leur mère, qui enfermaient des hommes vivants dans un bœuf d'airain tout rouge de feu, qui promettaient des récompenses à ceux qui inventeraient de nouveaux supplices. Les historiens font rougir de honte l'encre et le papier, quand ils décrivent les lascivetés et brutalités effrénées de Sardanapale, d'Héliogabale, et d'autres monstres de nature; les registres de nos greffes font horreur à ceux qui y lisent les maléfices, les impiétés, les sacriléges que plusieurs sorciers ont confessé avoir commis au sabbat. Sans le dessein de l'incarnation, c'est-à-dire si le Fils de Dieu ne se fût résolu de racheter les hommes, je serais beaucoup plus vicieux, plus malin, plus détestable que tous ces gens-là, et vous aussi; oui, vous et moi, nous serions plus méchants que Caïn, plus traîtres que Judas, plus grands assassins que Gempertinga, plus parricides que Néron, plus cruels que Phalaris, plus brutaux que Sardanapale, plus grands sorciers qu'Appollonius de Thyane, plus athées que Lucilio; les raisons en sont évidentes.

En premier lieu, la maxime de saint Augustin reçue en la théologie dit : *Nullum peccatum facit homo, quod non possit facere alter homo, si desit rector à quo factus est homo;* Il ne se fait point de péché par aucun homme qu'un autre homme ne puisse commettre, s'il était privé de la protection et conduite de Dieu qui a fait l'homme ; or, par le péché d'Adam, tous les hommes ont mérité d'être délaissés de Dieu, d'être livrés à la tyrannie de toutes leurs passions, d'être entièrement abandonnés à l'empire du péché; ils le seraient actuellement si le Verbe divin n'eût fait dessein de s'incarner.

En second lieu, quelle méchanceté ne peut commettre celui qui

est en la puissance et en la main de Satan comme son organe et instrument? nous y serions tous sans le dessein de l'incarnation. Il faut que je vous raconte une chose lamentable, mais très-véritable qui est arrivée de notre temps, quelques années avant ces guerres passées. Un gentilhomme lorrain aimait avec passion et recherchait en mariage la fille d'un autre cavalier son voisin, il alla un jour en son château pour y conclure cette alliance par l'avis et consentement de tous les parents qui y étaient assemblés : les parties n'ayant pu s'accorder sur les conditions qu'elles se demandaient réciproquement, l'affaire fut rompue, et entièrement désespérée; comme il s'en retournait en sa maison, plein de colère et de rage, passant par une forêt, Satan se présenta à lui et lui dit que s'il se voulait donner à lui, il lui ferait épouser cette fille; il le refuse. Donne-moi donc le premier enfant qui viendra de ton mariage. Il est si malheureux, qu'il s'y accorde. Il retourne au château sur-le-champ, il y trouve encore les parents communs, il remet le traité sur le tapis, tous consentent d'un commun accord aux conditions qu'il demandait, et l'affaire se conclut comme il désirait. Le premier fruit qu'il eut de sa femme, ce fut une fille qui fut baptisée, et nonobstant, étant devenue grandelette, elle commettait mille méchancetés, elle mettait en dissension tous les domestiques, elle mordait les serviteurs, elle égratignait ses frères et sœurs, elle rompait les meubles de la maison, elle battait sa mère, elle menaçait de tuer son père, ce n'était pas une fille, c'était un monstre, un lutin, une furie, un démon incarné; on l'encoffre dans un monastère comme en une prison, elle y fait la bête sauvage, elle met tout en désarroi, les sœurs sont contraintes de la mettre dehors promptement; je ne sais pas ce qu'elle devint; on me dit, en ce pays-là, qu'on se doutait que ses parents l'avaient étouffée secrètement. Sans le mystère de l'incarnation, nous serions tous comme elle et encore pis; car nous serions possédés du diable en l'âme et au corps.

En saint Matthieu et saint Luc, Jésus rencontrant un pauvre homme qui était possédé d'une légion, c'est-à-dire de six mille six cent soixante-six démons, le voulut délivrer; les démons lui dirent: Si vous nous chassez de ce corps, permettez-nous d'entrer en ce troupeau de pourceaux que voilà ; il le leur permit; sitôt qu'ils y furent entrés ces pourceaux se précipitèrent en un lac proche et ils se noyèrent. On demande pourquoi Jésus donna cette permission aux démons ; les saints Pères répondent que ce fut pour marque du bénéfice, afin que chacun reconnût de quels hôtes ce pauvre homme était délivré , et que s'il ne s'était précipité cent et cent fois, c'était la providence de Dieu qui l'en avait empêché. Ainsi, si vous demandez pourquoi Dieu permit que cette fille lorraine fut si malheureuse , pourquoi il permet que tant de gens commettent des actions noires, monstrueuses, dénaturées, que plusieurs sont possédés du diable, même qui n'ont jamais offensé Dieu comme cet enfant de l'Evangile ; saint Augustin et saint Grégoire répondent que c'est afin que nous connaissions ce que nous méritons par le péché originel, ce que nous ferions, ce que nous serions, ce que nous souffririons, si la grâce de Jésus ne nous avait secourus : *Ut libe-*

ratus de non liberato discat, quale supplicium sibi conveniret, nisi gratia subveniret.

Hélas! mon Jésus, quelles obligations je vous ai! combien grandes, étroites, insolvables elles sont! Hélas! de quel abîme vous m'avez retiré! de quelles misères vous m'avez préservé? Sans vous, je serais captif et esclave du diable, aussi vicieux, aussi méchant, aussi malheureux que lui. Vous m'en avez garanti, vous m'avez acquis à votre Père, soyez-en béni à jamais, ô mon Sauveur! ô mon rédempteur! ô mon réconciliateur! ô mon libérateur, ô mon pacificateur! ô mon propitiateur! ô mon réparateur! ô mon affranchisseur! Aidez-moi à trouver des paroles, mes chères âmes, je n'en trouve point assez, ni d'assez significatives pour exprimer dignement la grandeur de cette miséricorde; aidez-moi à aimer Jésus, car mon cœur est trop court, trop petit, trop étroit et imparfait pour l'aimer convenablement d'un si grand bénéfice; donnez aujourd'hui, pour moi et pour vous, cinquante baisers aux pieds du crucifix, pour lui témoigner que nous désirerions les baisers sans fin et sans cesse en reconnaissance d'une telle grâce

2° En second lieu, je vous pourrais montrer qu'en punition du péché d'Adam, tous les enfants qui sont morts sans baptême, sans autre remède du péché originel, ont fait naufrage de leur salut. Si on consulte les archives des paroisses, on trouvera qu'il y meurt quasi autant d'enfants avant l'usage de raison, que d'autres personnes, et peut-être encore plus. Avant l'incarnation, la terre était toute couverte d'idolâtres, la seule Palestine exceptée, qui n'était que comme environ la troisième partie de la France; le monde était fort peuplé, car au rapport de Diodore de Sicile, Ninus mit en campagne contre les Bactriens un million de piétons et deux cent mille cavaliers, et il vivait en un temps auquel les hommes ne pouvaient être tant multipliés, ayant commencé à régner l'an deux cent cinquante après le déluge. Nous lisons en l'Ecriture sainte, que le roi de Judée, Asa, en la bataille qu'il eut contre Zara, roi d'Ethiopie, avait en son armée près de six cent mille soldats, et son ennemi en avait un million, sans les chariots et gens de bagage, de sorte qu'on voyait ensemble en champ clos seize cent mille hommes combattants; comptez donc, si vous pouvez, combien de mille millions d'enfants sont morts par tout le monde en quatre mille ans qui ont précédé l'incarnation; combien il en est mort depuis, en seize cents ans aux Indes, au Japon, en la Chine et même dans la chrétienté, sans baptême? combien il en mourra jusques à la fin des siècles? Tous ces enfants sont condamnés à être privés de l'héritage du ciel, de la jouissance de Dieu, de la lumière de la gloire, de la compagnie des saints, de leur dernière fin, de leur souveraine béatitude: *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare?* Oh! qu'une parole criminelle, qu'une action vicieuse, qui passe si vite et qui nous semble si légère, est en effet de grande importance! oh! que de suites fatales et funestes elle traîne après soi! Le péché du premier homme semble bien petit en apparence, il paraît fort léger en la fausse balance de notre petit jugement; mais en effet, au poids du sanctuaire, au tribunal de la vérité, il mérite que lui et tous ses descendants, soient disgraciés de Dieu,

dégradés de leur noblesse, asservis aux imperfections et incommodités d'une nature corrompue, livrés à la tyrannie de leurs passions, à l'empire du péché, à la possession et puissance de Satan; et tous ces funestes accidents arriveraient à tous les hommes sans le dessein de l'incarnation.

3° Mais parce que ces effets du péché sont spirituels et ne se connaissent que par la foi, et que les âmes mondaines ne sont touchées que de ce qui tombe sous les sens, je ne veux pas insister; j'aime mieux vous faire considérer ce que nous touchons au doigt, que notre nature est devenue tributaire de mille travaux, sueurs, fatigues, pauvretés, incommodités, famines, contagions, des faiblesses en l'appétit concupiscible, de la précipitation en l'irascible. Il n'y a partie en notre corps qui ne soit sujette à quelque maladie particulière, non à une ou deux, mais à plusieurs. En l'œil qui est une si petite partie, les médecins en comptent jusqu'à quarante : *Totus homo natura morbus est,* dit Hippocrate (*de locis in homine*), qui oserait dire, qui oserait seulement penser que Dieu, dont toutes les œuvres sont parfaites, ait créé l'homme, son chef-d'œuvre, avec tant d'imperfections? Aristote voyant tous ses défauts, et n'en sachant pas la cause, parce qu'il ignorait l'article de foi touchant le péché originel, n'ose imputer à la Divinité ces manquements de son ouvrage; mais admirant sagement ce qu'il ne connaît pas, soupçonnant ce qu'il ne peut découvrir, déniant ce qu'il ne peut trouver, il confesse qu'il y a quelque cause cachée qui a produit tous ces désordres.

Second point. — 1° Supposons qu'allant par le pays pour y remarquer ce qui se passe dans le monde, vous entriez au Louvre d'un roi, et qu'après avoir visité les chambres et salles, vous alliez en l'écurie, vous y voyez un jeune prince la couronne en tête, qui panse des chevaux ou des bœufs, vous êtes curieux de voir ce qu'il deviendra : vous voyez qu'il va bêcher la terre au jardin une grande partie du jour, qu'on ne lui apporte pour sa nourriture que de gros pains, du petit vin, un peu de potage et un morceau de lard; vous demandez à quelqu'un : Qui a condamné ce jeune prince à cette pénitence? C'est le roi son père. Est-ce pour longtemps? C'est pour 30, 40, 50 ans; l'arrêt porte qu'après ce temps il sera livré entre les mains de l'exécuteur de justice pour être mis à mort. Son père voit tous les jours les valets qui le maltraitent et le bafouent, il ne leur dit rien. A-t-il toujours été si sévère envers lui? Non, il l'a autrefois aimé comme la prunelle de ses yeux et comme le cœur de ses entrailles; il est d'un naturel si enclin à miséricorde, qu'il veut même que ses chiens, ses chevaux et autres bêtes soient à leur aise. Vous diriez : Il faut donc qu'il soit en grande colère, qu'on l'ait grièvement offensé, que ce fils ait commis quelque grande faute qui a ainsi irrité et altéré le cœur de son père. Pour trouver la vérité de cette supposition, je n'ai pas besoin d'aller à Paris ou à Madrid, je n'ai qu'à entrer au premier village ou à la première métairie que je rencontrerai : j'y vois un pauvre paysan qui est tous les jours obligé de se lever de grand matin et d'employer une heure ou deux à panser des chevaux ou

des bœufs, puis il va labourer la terre; sa nourriture est un peu de pain noir comme ma robe, de l'eau ou du petit vin, un morceau de lard ou de fromage, encore s'estime-t-il bienheureux d'en avoir; il fait ce métier 20, 30, 40 ans : les chevaux lui donnent souvent des coups de pieds, les mouches, la vermine et autres bestioles l'importunent; Dieu le souffre, et après tout il est livré entre les mains d'un bourreau, d'une cruelle maladie qui le fait languir et crier les jours et semaines entières, et puis il lui donne le coup de grâce, un coup qui le fait mourir; et si les riches n'ont toutes ces afflictions, ils en ont d'autres et de plus sensibles qu'on ne voit pas. Qui ne voit que parlant naturellement et selon la vie du corps, la plupart des bêtes sont plus heureuses; qui ne voit que la condition d'une hirondelle est beaucoup meilleure? Elle s'égaie tout le jour à fredonner et à se promener; elle n'a point de souci, point ou peu de maladies, elle trouve aisément la nourriture qui est à son appétit.

Est-il croyable que Dieu ait créé l'homme en première intention pour le rendre si misérable? Dieu, dis-je, qui a eu soin de donner aux animaux tout ce qui les peut rendre contents : *Imples omne animal benedictione.* L'homme, dis-je, qui est le roi, et qui porte la couronne en ce monde; car ce paysan, tout pauvre qu'il est, est doué d'entendement, il a l'esprit et la raison, c'est ce qui nous donne l'empire et nous fait porter le sceptre entre le reste des créatures; sans doute, il faut que Dieu soit bien offensé, il faut qu'il soit fort irrité contre le paysan et une infinité d'autres semblables; pourquoi non? Peut-être pour leurs propres péchés : car plusieurs d'entre eux n'en ont jamais peut-être commis de mortels, comme saint Isidore et saint Léobon, laboureurs, et autres; mais parce qu'ils sont descendus d'un père qui a mordu dans une pomme contre le commandement de Dieu, ils sont condamnés à toutes ces peines, et ce très-justement et beaucoup moins qu'ils ne méritent : *Citra condignum.* Si nous savions ce que c'est que Dieu, combien il est grand, combien il est bon, combien il mérite d'être aimé, ce que c'est que le péché, nous dirions que la miséricorde de Dieu est trop grande, sa justice trop douce, de venger si doucement l'offense d'une bonté et majesté infinie, ne faut-il pas avouer que nous sommes bien endurcis de ne pas mourir de regret à la vue de ces vérités? Oui, Messieurs, notre cœur est plus dur que le bois, que cette pierre, qu'une enclume, de considérer ainsi les effroyables effets qu'un seul péché a produits au monde, et ne pas mourir de regret d'en avoir commis un si grand nombre; nous n'en sommes point touchés, parce que nous sommes accoutumés de voir les misères dès notre enfance; mais Adam, qui avait éprouvé la félicité de l'état d'innocence, expérimentant depuis tous les jours l'infaillibilité de l'état du péché, ne pouvait manquer d'en avoir le cœur bien outré de douleur et de componction.

2° Représentez-vous ce pauvre homme et sa femme sortant du paradis terrestre, le bâton blanc à la main, sans en rien emporter que deux peaux d'animaux que le juge leur donna par compassion pour couvrir leur nudité; ils se trouvèrent au milieu des champs comme s'ils étaient tombés des nuées, exposés aux injures du

temps, aux hostilités des bêtes sauvages, aux infirmités de leur nature, sans maison, sans lit, sans linge, sans pain, sans chapeau, sans chausses ni souliers, sans fil ni aiguilles, sans couteau ni marteau, sans autres instruments que leurs pauvres bras; ils ramassent des pierres comme ils peuvent, ils en font une chambre basse qu'ils cimentent avec de la boue, ils la couvrent de quelques branches d'arbres qu'ils rompent avec leurs mains, car ils n'avaient ni scie ni cognée, ils recueillent des feuilles pour leur servir de couche, ils vivent des fruits et du blé qu'ils arrachent, mais si, aux années suivantes, ils en veulent avoir, il faut qu'ils labourent la terre, ou, pour mieux dire, qu'ils la déchirent avec quelque bâton, n'ayant d'autre bêche. Quelle incommodité, quand la femme accouchant de son premier enfant, commença à sentir les tranchées de l'enfantement qu'on n'avait jamais éprouvées; quand elle vit son fruit au monde souillé, gémissant, tremblant de froid et qu'elle se vit sans lange, sans berceau, sans chapeau, sans bandelettes et autres accommodements nécessaires aux femmes accouchées et aux nouveau-nés! Comment connut-elle sa faute?

Mais quand tous deux virent leur fils Abel, un jeune homme beau comme un astre, doux comme un agneau, dévot comme un ange, étendu raide mort sur la terre, tout souillé de son sang, horrible et affreux par ses blessures, la vive couleur de son visage effacée, ses joues pâles, ses lèvres livides, ses yeux qui brillaient comme deux escaboucles entièrement éteints et amortis; d'abord ils n'eurent pas la pensée qu'il fût mort, parce qu'ils n'en avaient jamais vu; mais s'approchant de lui, ils lui disent : Abel, que faites-vous là? qui vous a ainsi accommodé? Abel ne dit mot : Mon cher Abel, ne me dites-vous rien? mon fils, mon cœur, mon mignon, répondez! Mais Abel n'a plus de paroles, plus de voix, plus de vue, plus de mouvement! Abel, un peu après, commence à se corrompre; il devient puant et infect; il oblige son père et sa mère à le couvrir de terre. Quand ils virent que c'était leur péché qui avait ouvert la porte et donné entrée à la mort, quels regrets, quels déplaisirs, quelles larmes, sanglots, lamentations! quelle colère contre l'arbre funeste, contre le tentateur, contre eux-mêmes, contre tout ce qui avait coopéré à leur désobéissance! Que n'avez-vous arraché cet arbre? que ne l'avons-vous jeté en la voirie, pour n'être pas en danger d'en cueillir le fruit? Que ne sommes-nous allés au bout du monde, pour nous éloigner de l'occasion d'un mal si terrible et épouvantable? Que ne me suis-je crevé les yeux, plutôt que de regarder ce qu'il ne m'était pas permis de connaître? Malavisé que j'ai été? comment me suis-je amusé à parlementer avec le serpent? Menteur, tu me disais que nous serions comme de petits dieux, et nous sommes plus humiliés et plus misérables qu'une pauvre bête. Ainsi, quand vous serez en enfer, vous aurez des regrets, vous vous lamenterez, vous ferez des souhaits et il ne sera plus temps; vous enragerez de dépit, vous serez forcené de colère contre tout ce qui aura servi à votre damnation! Que n'ai-je coupé ma langue quand on me prêchait si souvent que mes jurements me damneraient, et que n'ai-je plombé et meurtri de coups ce sein scandaleux? Que n'ai-je dévisagé avec mes ongles ce jeune homme quand il me

parlait de mon déshonneur? Que n'ai-je jeté au feu les papiers de ce procès que je poursuivais injustement, la cédule et l'obligation de ce pauvre homme, qui me payait l'usure de l'argent prêté à intérêt? Que ne suis-je sorti de cette maison, de la ville, de la province? que ne suis-je allé au fond du Canada plutôt que de demeurer en l'occasion du péché?

Conclusion. — Je dis quand vous serez en enfer : car si Dieu punit si rigoureusement le péché du premier homme, ne pensez pas qu'il vous épargne; il est vrai qu'eu égard à certaines considérations, son péché était très-grand, très-digne de punition; mais il faut aussi avouer que le vôtre a des circonstances qui vous rendent plus coupable, plus punissable, plus indigne de pardon. Adam n'a commis qu'une désobéissance, vous en avez commis plus de dix; Adam a désobéi en chose qui semble fort légère, comme manger d'une pomme; vous en chose de très-grande importance, en adultères, sacriléges, oppressions des pauvres; Adam en un sujet qui de soi était indifférent et qui n'était mauvais qu'à cause de la défense; vous en des sujets très-mauvais par eux-mêmes et par les défenses qui sont contre le droit naturel et le droit positif. Adam ne s'en prit pas à Dieu directement et en droite ligne, mais seulement obliquement et par réflexion : vos blasphêmes, vos impiétés, vos communions indignes, sont des attentats sur la personne sacrée du Fils de Dieu, ce sont des crimes de lèse-majesté.

En premier chef, Adam n'avait pas encore éprouvé la sévérité de la justice divine, ni la haine que Dieu porte au péché; vous en avez vu des expériences très-remarquables en sa personne et en la punition de son péché, au déluge, en Sodôme, en la passion du Sauveur. Le Verbe divin ne s'était pas encore fait homme pour Adam, il ne l'avait pas racheté, il n'était pas encore mort pour détruire le péché; vous commettez le péché après l'Incarnation, après la Rédemption, après que Jésus vous a montré la grande aversion qu'il en a. Adam, mangeant du fruit défendu, ne souillait pas une bouche sanctifiée : vous profanez votre bouche, votre âme, votre corps, qui ont été sanctifiés par l'attouchement sacré et inhabitation du corps adorable de Jésus.

De plus, la circonstance qui a plus envenimé et aggravé le péché d'Adam, qui lui a donné un surcroît d'une malice infinie, au regard de laquelle toutes les autres ne sont presque rien; cette circonstance, dis-je, est en votre péché aussi bien qu'au sien, savoir qu'il est commis contre Dieu infiniment bon, il offense une majesté incompréhensible et infinie. Si quelqu'un vous disait : Un tel a commis un homicide de sang-froid, de propos délibéré; pour peu de chose, il a ôté la vie à celui qui l'avait extrêmement obligé, vous en auriez horreur, vous diriez : Voilà une action bien noire; mais si on ajoutait : Celui qu'il a tué, c'est le roi! ce qu'on aurait dit auparavant ne vous semblerait rien. Ainsi toutes les circonstances qu'on a coutume de peser en la désobéissance d'Adam sont fort peu légères et peu considérables en comparaison de celle-ci, que c'est un Dieu qu'il a offensé : c'est ce même Dieu que vous offensez par votre péché. Enfin, on n'avait pas averti Adam ni sa

femme qu'ils se gardassent du serpent : le Saint-Esprit nous a avertis si sérieusement : *Quasi à facie colubri fuge peccatum.*

Fuge peccatum, non-seulement *peccata*, mais même *peccatum*. Ne dites pas : Ce n'est que pour une fois que je veux pécher, pour éprouver la douceur de la volupté, pour savoir le bien et le mal. Adam n'a péché que cette première fois, et il n'a pas laissé de mourir et d'encourir les inconvénients que nous avons vus.

Fuge peccatum. Ne dites pas : Ce n'est pas à mauvaise fin que je consens à ce plaisir, ce n'est nullement à intention d'offenser Dieu, ce n'est que pour condescendre et acquiescer au désir de cette personne que j'aime et honore. Adam ne pécha que par complaisance à la volonté de sa femme : *Sociali necessitudine*, dit saint Augustin.

Fuge peccatum. Ne dites pas : J'ai été homme de bien jusqu'à présent; vertueux, fervent au service de Dieu, il y aura égard pour me pardonner si je l'offense. Adam avait été un grand saint bien avant dans les bonnes grâces de Dieu, son bien-aimé, son favori, son mignon et il n'a pas laissé de le châtier.

Fuge peccatum. Ne dites pas : Je me repentirai, je demanderai pardon, je ferai pénitence; le bon Jésus est mort pour moi, ses mérites me seront appliqués. Adam se repentit, il demanda pardon, il fit pénitence plus de neuf cents ans; Jésus est mort pour son péché. Cette plaie si souvent essuyée, cette plaie partagée entre tant de personnes, cette plaie à laquelle Jésus a appliqué le baume précieux de son sang, saigne encore et saignera jusqu'à la fin du monde.

Fuge peccatum. Ne dites pas : Dieu est bon, Dieu est miséricordieux, sa miséricorde ne lui permettra pas d'user de rigueur envers moi; Dieu n'est-il pas bon, n'est-il pas miséricordieux pour les autres aussi bien que pour vous? sa miséricorde ne l'empêche pas de punir si rigoureusement un seul péché en tant de petits enfants mort-nés et en tant d'autres personnes. Dites plutôt : Dieu est bon, il est miséricordieux, grand, puissant, juste, saint, donc il mérite d'être servi, obéi, aimé, respecté, redouté de vous, ô mon âme! de tous les hommes, de tous les anges, de toutes les créatures, maintenant et toujours, et en tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XXX.

DES EFFETS DE LA JUSTICE DE DIEU EN LA LOI DE NATURE, EN LA RUINE DE SODOME ET GOMORRHE.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (HEBR. 11, 6.)

HIER nous considérions la rigueur de la justice de Dieu dans le paradis terrestre en la punition du premier homme, aujourd'hui nous avons à considérer cette même sévérité en la loi de nature. L'Ecriture sainte nous en propose deux exemples plus

remarquables. Le premier est la ruine de tout l'univers, par les eaux vengeresses du déluge universel; le second, est l'incendie de Sodome et de Gomorrhe. Nous avons ci-dessus traité bien au long du premier, quand nous avons parlé de l'incrédulité. Aujourd'hui j'ai à vous traiter du second et à vous expliquer ce que le texte sacré nous en dit au chapitre dix-neuvième de la Genèse, afin d'engendrer en nos âmes la crainte des jugements de Dieu; cette crainte étant une vertu chrétienne et un commencement de la vie spirituelle, nous la devons recevoir de vous, ô sainte et bienheureuse Vierge! car vous dites en l'Ecclésiastique : *In me omnis spes vitæ et virtutis*, parce que vous la produisez aux cœurs de ceux qui recourent à vous, comme nous faisons dévotement, vous saluant avec l'ange : *Ave*, *Maria*.

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Peccatum sæpè punitur pœnis temporalibus et æternis.

I. Punctum. — Vitia quæ disposuerunt Sodomitas ad nefandum scelus : 1° Superbia, 2° Luxus, 3° Intemperantia, 4° Otiositas, 5° Crudelitas in pauperes, 6° Malum exemplum parentum.

II. Punctum. — Effectus peccati Sodomitarum : 1° Perseverantia in malo, 2° Cœcitas mentis, 3° Duritia cordis.

III. Punctum. — Puuitiones Sodomitarum : 1° In corpore, 2° In filiis et consanguineis, 3° In bonis temporalibus, 4° In famâ et animâ.

Conclusio. — I. Non imitandi Sodomitæ. — II. Nec generi Loth quibus visus est ludens loqui. — III. Nec Loth differens egressum e Sodomis. — IV. Nec ejus uxor respiciens incendium.

Exorde. — L'angélique saint Thomas (1. 2. q. 114, a. 10) parlant du mérite des bonnes œuvres, nous a autrefois enseigné une belle vérité qui est bien contraire au sentiment, ou, pour mieux dire, à l'erreur de la plus grande partie des chrétiens : *Simpliciter loquendo bona temporalia non cadunt sub meritum.* Parlant simplement et absolument, il faut dire que les richesses de la terre, la santé du corps, la longue vie et autres biens temporels sont trop peu de chose, pour être mérités par les bonnes œuvres des chrétiens, et pour en être le salaire et la récompense. Nous en avons vu ci-dessus les preuves, je ne veux pas user de redites; mais il n'en faut pas tirer une conséquence, *à contrario*, et dire : Les biens temporels ne sont pas proprement un sujet et une matière de mérites; donc ils ne le sont pas de démérites; donc cette conséquence n'est pas bonne : *Romphæa bis acuta omnis iniquitas :* Le péché est un glaive à double tranchant, il démérite les biens éternels et temporels, la jouissance de Dieu et l'usage des créatures. Vous vous plaignez que Dieu vous a ôté votre mari, votre enfant, d'autres créatures que vous aimiez. Ne l'avez-vous jamais offensé? Sachez que quand vous n'auriez jamais commis qu'un péché mortel, s'il vous ôtait tous vos gens, tous vos biens, votre honneur, votre santé, votre vie, il ne vous ferait point de tort, il ne vous ferait que ce que vous avez justement mérité pour quatre raisons, sans une infinité d'autres qu'on pourrait apporter. Parce que le péché est une persécution très-injuste contre Dieu, c'est une ingratitude monstrueuse, une félonie criminelle, une oppression inique et tyrannique.

La plus innocente et légitime vengeance que vous puissiez exercer sur un homme faible qui vous attaque injustement, c'est de lui ôter son épée et le dépouiller de ses armes.

Une donation pour bien conçue et faite en bonne forme qu'elle soit, stipulée, insinuée, contrôlée, peut être révoquée et mise à néant par le bienfaiteur, si le donataire commet contre lui une ingratitude énorme.

Le vassal qui commet une félonie ou une rébellion contre son prince, perd le domaine qu'il tenait à fief, et ses biens sont confisqués sans les autres peines qu'il mérite.

Un esclave qui est traité trop injustement et trop cruellement de son maître, peut présenter requête au juge, et demander d'être délivré de cette domination tyrannique et d'être donné à un maître plus raisonnable et modéré.

Quand vous consentez au péché mortel, vous déclarez la guerre à votre Dieu, vous vous servez de votre vie, de votre santé, des autres biens qu'il vous a donnés pour le combattre : vous commettez contre lui une ingratitude dénaturée, une atroce rébellion; vous opprimez injustement les créatures qui vous servent, les révoltant contre lui; vous vous servez du pain, du vin, de l'or, de l'argent, de la lumière pour l'offenser. S'il vous en prive pour les délivrer de cette oppression, s'il vous confisque ses biens, s'il révoque la donation qu'il vous en avait faite, s'il vous dépouille de ses armes, il ne vous fait point de tort, il use du droit d'une juste défense. Ainsi quand le prophète Nahum (1, 9) assure que Dieu ne prend jamais deux fois vengeance d'un même crime, qu'il ne punit point un même péché en ce monde et en l'autre : *Non consurget duplex tribulatio*, ou selon une autre version : *Non punit Deus bis in idipsum*, cela se doit entendre d'un péché qui est effacé par une vraie, légitime et parfaite pénitence; car il y a des âmes pécheresses qui sont si disgraciées de Dieu, en si mauvaise catégorie devant lui, que toutes les afflictions qui leur arrivent en ce monde ne sont que des avant-goûts, des essais, préludes, préjugés de ce qu'elles souffriront en l'autre; tels furent les habitants de Sodome et des autres villes pécheresses. Voici ce que Moïse en dit l'an du monde deux mille septante-sept.

Les péchés de ces malheureuses villes étant arrivés à leur comble, Dieu en voulut faire une punition exemplaire. A cet effet, il envoie deux anges à Sodome; le juste Loth pensant que c'étaient des pèlerins, leur va au devant, les invite, et les recevant charitablement en sa maison, il leur fait bonne chère; les Sodomites s'imaginant qu'il y avait chez lui quelques personnes qui pourraient servir d'objet et de proie à leur brutalité, y fondent tous à la foule, ils assiégent sa maison, à intention d'y entrer par force, et y assouvir leur passion effrénée. Le bonhomme sort en la rue, et leur dit : A quoi pensez-vous, Messieurs? ne voyez-vous pas que vous faites mal? vous offensez Dieu? vous attirez sur vous sa juste vengeance. Certes, il vous appartient bien de nous remontrer : il n'y a que deux jours que vous êtes en cette ville, et vous voulez déjà censurer nos actions; retirez-vous d'ici, autrement nous vous

ferons mal vos affaires. Les anges craignant qu'ils ne l'offensassent, le font rentrer au logis, et frappent d'aveuglement ces obstinés; en sorte qu'encore qu'ils fussent tout auprès de la maison de Loth, ils n'en purent jamais trouver la porte; alors les anges dirent à Loth. Pensez à faire sortir d'ici tous vos gens et vos parents, car nous sommes envoyés de Dieu en cette ville pour la ruiner de fond en comble. Il va trouver deux jeunes hommes qui devaient être ses gendres, ou qui l'étaient actuellement, selon le texte grec : Il y a bien des nouvelles, nouvelles bien étranges, il faut plier bagage et déloger promptement d'ici : la vengeance du ciel va abîmer cette ville. A d'autres, à d'autres! allez conter vos fables à des enfants, non à des hommes comme nous. Le lendemain les anges pressent Loth de sortir, et comme il retardait ils le prennent par la main, lui, sa femme et ses deux filles, ils les tirent hors de la ville; sitôt qu'ils furent en lieu d'assurance, un grand orage se lève, le temps se couvre en un moment d'une façon extraordinaire, une pluie de feu et de soufre ardent tombe du ciel, qui consume et réduit en cendres Sodome, Gomorrhe, Adamas, Seboin et tous les lieux circonvoisins. Pour tirer profit de cette histoire, et nous faire sages aux dépens de ces infortunés, il nous faut considérer leur péché en ses dispositions, en sa consommation, en ses punitions.

Premier point. — 1° Le prophète Ezéchiel nous en marque les principales dispositions, quand il dit : *Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ : Superbia, abundantia, saturitas panis, otium ipsius et filiarum ejus, et manum pauperi non porrigebant.*

Superbia. L'ambition, la vanité, le désir de la gloire mondaine. Vous voulez être brave, porter la piaffe, avoir des robes de soie et des rabats précieux; porter plus d'état qu'il ne vous appartient : votre revenu n'y peut suffire, vous vendez le vrai honneur pour avoir de quoi entretenir le faux honneur. Etant mondainement ajustée, vous voulez faire parade de votre luxe, que votre pompe soit vue et admirée de plusieurs : vous avez en horreur la retraite, vous vous jetez dans les compagnies, vous hantez les bals et les danses, vous perdez la chasteté ou de corps ou de cœur.

Superbia. La présomption. Vous présumez de vous et de vos forces, il vous semble qu'on vous arracherait plutôt le cœur que le consentement à une mauvaise action. Vous vous jetez dans les occasions, vous conversez souvent ou longtemps avec des personnes qui ne sont pas de votre sexe; vous donnez toute liberté à vos yeux et à vos autres sens, comme si vous étiez plus fort que Samson, plus saint que David, plus sage que Salomon. La parole du Saint-Esprit se vérifie en vous : *Celui qui aime le péril périra dans le péril.* Saint Bonaventure dit : *Episcopus sum, crede mihi quia non mentior, vidi cedros Libani, id est magna contemplationis viros, miserabiliter corruisse :* Je suis évêque, je ne voudrais pas mentir, croyez-moi, j'ai vu des cèdres du Liban, c'est-à-dire des hommes d'une grande contemplation, qui sont malheureusement tombés. Et derechef : Je n'en parle pas par cœur, mais par une expérience déplorable; j'ai vu tomber des personnes de la

chasteté desquelles je n'eusse non plus douté que de celle de saint Jérôme ou de saint Ambroise.

Superbia. L'orgueil, l'arrogance, la confiance en soi-même. Vous vous êtes enflé en votre cœur, vous vous êtes attribué la gloire de votre chasteté, l'honneur de vos victoires passées; vous n'avez pas reconnu que Dieu seul en était l'auteur; vous n'êtes que faiblesse et misère de vous-même, vous avez méprisé les âmes qui étaient tombées, vous vous en êtes moqué, vous en avez fait des contes et des railleries : pour abattre votre orgueil, Dieu vous a laissé succomber; il aime mieux vous voir un brutal qu'un démon, l'orgueil vous rend semblable aux démons, la luxure aux brutes. Quand l'Ecriture veut dire qu'une vierge a perdu la pureté, elle dit qu'elle a été humiliée.

2° *Abundantia.* Par le luxe, le trop d'aise, les grandes richesses, la fécondité et la beauté du terroir, le pays de Sodome semblait un paradis terrestre : *Sicut paradisus Domini.* Quand vous avez tout à souhait, vous vous méconnaissez, vous mettez en oubli le bon Dieu, il vous semble que vous n'avez besoin de personne, vous ne recourez pas à lui de bon cœur, vous ne le servez que par manière d'acquit. Vous êtes si curieux de laisser de grands biens à votre enfant, c'est lui donner des moyens et des instruments de mal faire, de corrompre les filles, d'acheter l'honneur des femmes, d'avoir des ajustements et des habits pompeux pour leur plaire, mener une vie toute détrempée en délices, ce qui nourrit et augmente la tentation de ce vice.

3° *Saturitas panis.* L'intempérance, le bon traitement du corps, les excès de bouche, les festins, les ragoûts, les épices, le vin qui n'est bien trempé, ne souffrir jamais la faim, se remplir de viandes, faire toujours bonne chère, c'est jeter de l'huile et du soufre dans le feu, au lieu de l'éteindre : *Luxuriosa res, vinum : venter cibis exæstuans, despumat in libidinem.*

4° *Otium ipsius et puellarum ejus.* L'oisiveté et trop de repos, l'inutilité d'esprit et de corps : *Corrupti sunt, et abominabiles facti sunt, simul inutiles facti sunt, non est, qui faciat bonum :* En ne rien faisant, on apprend à mal faire, on a loisir d'écouter les tentations, l'esprit est vide pour les recevoir.

Otium ipsius et filiarum ejus; il dit spécialement, *et filiarum ejus,* parce que quand les filles n'ont point d'occupation, elles cherchent des divertissements, elles sortent de la maison pour en trouver, elles vont aux compagnies, elles s'amusent à donner de l'amour, elles en prennent souvent autant et plus qu'elles n'en donnent.

5° *Manum pauperi non porrigebant.* Le manquement de charité; ils étaient chiches et impitoyables aux pauvres; s'ils eussent exercé la miséricorde envers les pauvres, Dieu l'eût exercée envers eux, il leur eût fait la grâce de se reconnaître, de se convertir, de quitter le péché, de faire pénitence et obtenir pardon.

6° Le texte sacré de la Genèse m'a appris une sixième cause qui les disposa à ce péché; tous ceux de la ville y étaient adonnés, tous, même les petits garçons : *A puero usque ad senem, omnis populus simul.* Les enfants, les petits garçons, comment l'avaient-ils

appris? Par l'exemple de leurs pères, de leurs mères, des serviteurs de la maison, des compagnons. Vous faites coucher vos enfants en des lieux où ils peuvent voir ou entendre des impuretés, vous mettez en un même lit les petits garçons et les filles, vous êtes négligents de les épier quand ils jouent ensemble, pour voir s'ils ne font point de saletés. Vous envoyez vos filles à l'école chez des hommes, vous jetez dans l'esprit de ces pauvres petits des imaginations lascives par vos paroles et actions immodestes. Il ne se faut pas étonner s'ils prennent de si bonne heure la teinture de ce vice, et s'ils la retiennent toute leur vie jusqu'à l'extrême vieillesse : *Adolescens juxta viam suam, etiam cùm senuerit, non recedet ab eâ* (Prov. 22, 6).

Deuxième point. — 1° *Usque ad senem.* Cela montre les effets qui font la consommation de ce vice. Le premier est l'accoutumance; les vieilles gens y étaient adonnées, parce qu'elles s'y étaient habituées. La nature est toute flétrie ès vieillards, non la coutume; au contraire, elle devient plus forte, plus vigoureuse, plus violente, plus effrénée à mesure qu'on avance en âge : *Vires acquirit eundo : ab infante usque ad senem, qui possibilitatem perpetrandi criminis non habuit, habuit affectum, effætæ vires senum, sed mens plena libidinis* (S. Ambr., lib. 2, c. 6 *de Abraham*). C'est un vice gluant tout ce qui se peut, qui attache et retient son homme, on y fait aisément un cal, on s'en dégage fort difficilement; les autres ennemis de l'homme se peuvent éloigner ou éviter : *Aut fugi, aut fugari possunt.* On chasse Satan par l'eau bénite et les signes de croix; on peut fuir le monde se retirant au désert, mais en quelque lieu qu'on aille, on porte toujours son corps avec soi; quand il est une fois amorcé au plaisir et accoutumé à l'impureté, il retourne toujours à son vomissement, si on ne se fait grande violence par les austérités et mortifications, et si on n'obtient de Dieu une puissante grâce par des prières humbles et ferventes : ce qu'on ne fait que fort rarement, parce qu'on est très-misérable, sans reconnaître ses misères.

2° On est frappé d'aveuglement comme les Sodomites : *Supercecidit ignis et non viderunt solem.* L'impureté est un feu infernal, semblable au feu d'enfer, qui brûle sans briller; il ravage tous vos biens, il vous aveugle tant l'esprit que vous ne voyez pas cette perte : *Ignis est usque ad perditionem devorans* (Job. 31, 12); et le poète dit : *Vulnus alit venis, et cæco carpitur igni.* Il consume vos biens, vous les employez à corrompre des femmes, à leur faire des présents, à leur entretenir la piaffe, à donner le bal, à leur apprêter des collations, à payer les messagers de vos amours. Vous êtes aveugle en cette perte, il désole votre maison depuis que vous êtes saisi de cette frénésie, adieu la boutique, les procès, le soin du ménage; vous laissez vos affaires en arrière, vos enfants sont négligés, vos serviteurs font ce qu'ils veulent, votre femme se dépite, se pique de jalousie, elle enrage contre vos vilaines, vous ne faites plus bon ménage ensemble, vous êtes toujours en dissension, votre revenu diminue, votre chalandise se perd, vous êtes aveugle à cette perte; il gâte votre corps, il in-

téresse votre santé, il abrége votre vie, il vous engendre des maladies infâmes, honteuses, contagieuses, qui ne se guérissent jamais parfaitement. Il vous ruine d'honneur et de réputation, vous êtes l'opprobre de votre parenté, la risée de vos voisins, la fable du peuple, l'objet de mille jugements, ou téméraires ou véritables, le sujet des entretiens et des railleries dans les compagnies; on ne parle que de vos mauvais comportements, on vous montre au doigt, on se moque de vous. Il vous fait perdre la grâce de Dieu qui, étant la pureté même, est ennemi mortel de ces ordures. Dieu voyant le péché d'Adam qui souilla toute sa postérité, le péché de Caïn qui assassina son frère, ne se repentit pas d'avoir fait l'homme; mais quand il vit que les hommes s'étaient adonnés au péché de la chair, il dit : *Pœnitet me fecisse hominem.* Il vous fait perdre votre âme, votre salut éternel, votre part de paradis; car de cet aveuglement d'esprit on tombe en l'impénitence et en obstination, endurcissement de cœur, au faubourg d'enfer, à la veille de la damnation.

3° Les Sodomites étant avertis par le juste Loth, au lieu d'en faire leur profit, ils le rebutent et le menacent; étant frappés d'aveuglement par les anges, au lieu de s'en effrayer et repentir, ils persistent en leur mauvaise volonté, ils cherchent la porte pour mal faire : *Non dabunt cogitationes suas, ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationum in medio eorum, et Dominum non cognoverunt* (Osee. 5, 4). *Dominum non cognoverunt :* Non, ils ne connaissent, ils ne croient, ils n'appréhendent pas la grandeur de Dieu, la rigueur de ses jugements, la sévérité de sa justice. Ecoutez ce qu'il a fait aux Sodomites, et vous tremblerez si vous n'avez perdu la foi; il les a punis en leurs personnes, en leurs parents et amis, en leurs biens temporels, en leur réputation, en leur salut.

Troisième point. — 1° Premièrement en leur personne : ils sont consumés par une pluie de feu et de soufre ardent : digne rétribution, dit saint Chrysostome (Hom. 42 *in Gen.*), punition qui a conformité et correspondance à la qualité de leur crime. Ils étaient adonnés au péché de la chair, cette passion est une ardeur, un feu infernal : *Est mollis flamma medullas;* ils sont consumés par le feu : le feu du soufre est puant, et le péché d'impureté est puant et abominable en la présence de Dieu, des anges et des saints. Saint Philippe de Néri sentait à l'odeur ceux qui étaient esclaves de ce vice. Le démon vous tente de ce péché pour faire dépit à Dieu, et pour vous perdre; mais au reste il en a aversion et antipathie naturelle, quand il vous a plongés dans ce bourbier, il se moque de vous. Un homme impudique commettant un jour ce péché, on entendit le démon qui criait : Fi ! fi ! Palladius en son histoire, Lausiaque, ch. 29, dit que l'abbé Pacôme lui rapporta que Satan le tenant en forme d'une fille qu'il avait vue en sa jeunesse, il lui donna un grand soufflet, dont sa main devint si puante l'espace de deux ans, qu'il n'en pouvait porter l'odeur. Les Sodomites sont punis par une pluie de feu; le naturel du feu c'est de monter, il descend ici

contre son naturel; la pluie est ordinairement fraîche et humide, Dieu fait celle-ci sèche et cuisante; je dis que c'est Dieu qui la fait, l'Ecriture le remarque expressément : *Pluit Dominus sulphur et ignem à Domino;* pour signifier que cette pluie ne venait pas de quelque influence maligne des astres, ni de cause naturelle; mais Dieu même y voulait mettre la main et y employer sa puissance sans se fier à personne, tant il a le péché en horreur.

2° Ils sont affligés en leurs parents, enfants, amis, qu'ils voient périr par le feu. Oui! leurs propres enfants, même ceux de la mamelle, même les innocents, même ceux qui étaient encore au sein de leur mère et qui n'avaient point de remède pour expier leur péché originel; ils sont brûlés tout vifs, ils font naufrage de leur salut, ils sont à jamais privés de l'entrée du paradis en punition du péché de leurs pères.

3° Ils sont punis en leurs biens, leurs maisons, leurs héritages, leur bétail; leurs métairies et villages circonvoisins sont ravagés par le feu, avec tant d'exécration de leur impiété et impureté, que le feu dévore et consume la terre sur laquelle ils marchaient, et le fond de leurs héritages, en une terre qui auparavant était si grasse, si fertile, si délicieuse, qu'elle semblait un paradis terrestre (Genes. 13, 10); car Josèphe et les autres auteurs qui ont été sur le lieu, disent qu'au milieu de cette contrée il y a un grand creux en la terre, large environ de dix lieues, long de trente-six lieues, dans lequel les eaux voisines s'étant écoulées et ramassées, font un grand lac qu'ils nomment *Asphaltite* ou Mer morte; lac qui exhale continuellement une puante fumée, une vapeur si pestilente, que les vallées et montagnes voisines de dix lieues à la ronde en sont brûlées et rendues stériles; en sorte que non-seulement ce lac abominable ne nourrit rien de vivant, mais encore les terres adjacentes ont reçu si grande malédiction de Dieu, qu'elles ne portent aucune plante, sinon quelques arbres chargés de pommes, lesquelles cueillies et maniées se réduisent en cendre et en poussière.

4° De là vient encore qu'ils sont punis en leur réputation : car ce lac infâme et puant est un mémorial éternel à la postérité, qui publie l'abomination de leur crime et la vengeance du ciel qui les a justement ruinés. Mais ce qui est plus épouvantable, c'est qu'après une perte si générale de tout le temporel, ils font naufrage du spirituel et du salut de leurs âmes, Dieu les surprend en mauvais état, en flagrant délit; il ne leur donne un seul moment de loisir pour se reconnaître et faire pénitence : *Peccato Sodomorum, quæ subversa est in momento* (Thren. 4, 6). Il avertit ceux du déluge cent ans auparavant; puis au bout de cent ans, puis sept jours avant le coup; le déluge tombe petit à petit pendant quarante jours, il leur donne loisir de se reconnaître. En effet, plusieurs se reconnurent : *Spiritibus qui in carcere erant prædicavit, qui increduli fuerant in diebus Noë;* mais les Sodomites passent de ce feu et soufre temporel aux étangs de feu et soufre éternel; ils commencent leur enfer en ce monde, et le vont continuer en l'autre, à tous les siècles : *Sodoma et Gomorrha, et finitimæ civitates factæ sunt exemplum, ignis æterni pœnam sustinentes.*

Conclusion. — Voyez qu'ils sont doublement punis; *Romphæa bis acuta*, punis en ce monde et en l'autre de punitions temporelles et éternelles. Est-ce en vain que Dieu a voulu faire de ces villes misérables, un châtiment si exemplaire? Est-ce en vain que l'Écriture le raconte? Est-ce en vain que Dieu en a laissé un monument et un mémorial à toute la postérité, en la désolation de cette terre? Saint Pierre et saint Thadée disent que c'est un exemple pour toutes les âmes pécheresses.

Dieu a-t-il acception de personnes? pensons-nous échapper au même orage étant embarqués dans le même vaisseau; n'être pas leurs compagnons en la peine étant coupables de mêmes crimes? Cette parole n'est-elle pas un oracle de la vie éternelle? *Nisi pœnitentiam egeritis*, *omnes similiter peribitis?* Que dis-je, semblablement? *Quicumque non receperit vos*, *neque audierit vocem vestram*, *amen dico vobis, tolerabilius erit terræ Sodomorum, in die judicii*, *quam illi civitati. Si in Sodomis factæ fuissent virtutes, quæ factæ sunt in te*, *forte mansissent usque in hanc diem. Remissius erit terræ Sodomorum*, *quàm tibi* (Matth. 11, 24).

Toutes ces circonstances bien considérées, nous sommes plus coupables qu'ils ne l'étaient : nos péchés en la balance de Dieu, sont plus grands, plus pesants, plus punissables que les leurs. *Vivo ego dicit Dominus Deus*, *quia non fecit Sodoma*, *soror tua ipsa*, *et filiæ ejus*, *sicut fecisti tu*, *et filiæ tuæ. Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ*, *sororis tuæ*, *superbia*, *saturitas panis*, *et abundantia*, *et otium ipsius*, *et filiarum ejus*, *et manum egeno et pauperi non porrigebant* (Ezech. 16, 48). Ils étaient arrogants envers leurs concitoyens, vous l'êtes contre vos prélats : *Saturitas panis;* ils mangeaient jusques à se soûler, vous vous gorgez de vin et de viande : *abundantia;* ils voulaient être dans l'abondance de toutes choses, vous en excès et superfluités : *otium;* ils vivaient en oisiveté, vous en actions noires et détestables; ils ne faisaient pas l'aumône aux pauvres, vous leur ôtez le pain de la main, vous volez les veuves et orphelins; ils n'étaient qu'en la loi de nature, vous êtes en la loi de grâce; ils n'avaient point de sacrements efficaces, point d'Évangile, point d'Écriture sainte, vous en avez; ils n'étaient point rachetés par le Fils de Dieu, vous l'avez été; ils ne péchaient point en une chair sanctifiée, vous souillez votre corps qui a été consacré par l'union et alliance avec le corps de Jésus-Christ en l'Eucharistie.

Vous êtes pécheur comme eux et plus qu'eux, dit saint Chrysostome (Hom. 42 *in Gen.*), et la vengeance du ciel ne vous accable point comme eux, parce qu'il y a plus de gens de bien parmi vous qui l'arrêtent; vous en abusez, et de la patience de Dieu qui vous attend. Pour cela : *Remissius erit illis; thesaurizas tibi iram;* pour cela, ils ne seront pas si grièvement punis que vous; vous amassez un trésor de colère contre vous. Ils sont punis plus rigoureusement que ceux du déluge, parce qu'ils ne se firent pas sages à leur exemple, comme Lamech fut plus puni que Caïn, Balthasar plus que Nabuchodonosor. Vous ne vous faites point sages à leur exemple, ni à l'exemple de tant d'autres; vous serez donc punis plus rigoureusement qu'eux; et s'ils sont punis en ce monde par le

feu et par la ruine de tous leurs biens, et de là passent au feu éternel : *Ignis æterni pœnam sustinentes*, je vous laisse à penser ce que vous devez attendre en ce monde ou en l'autre, ou en tous les deux ensemble. Et ne faites donc pas comme eux, ne cherchez pas d'être dans l'abondance et affluence des biens de la terre; ce sont les archers janissaires et instruments de la volupté : *Satellites voluptatis*, dit saint Augustin. Si vous êtes riche, ce sera grand hasard si vous n'êtes superbe, orgueilleux, arrogant, ambitieux, présomptueux; vous ne sauriez être content sans la grâce de Dieu, et les grâces de Dieu quittent les âmes orgueilleuses pour venir aux personnes humbles, comme les rosées du ciel quittent les montagnes sourcilleuses et descendent aux basses vallées : *Denatant de tumore collis, ad humilitatem vallis*, dit saint Augustin. Si vous êtes riche vous ferez bonne chère, vous aurez de quoi payer au cabaret, vous ne serez pas obligé de travailler pour gagner votre vie, vous serez paresseux, oisif, fainéant, intempérant, et tous ces vices sont des acheminements, des allumettes et des dispositions à la luxure.

II. Ne faites pas comme les gendres de Loth : quand on leur parla de la justice de Dieu, de la ruine de leur ville, ils prirent ces menaces pour des fables et railleries: *Visus est eis quasi ludens loqui*, ils furent bien étonnés quand ils en virent l'accomplissement. Quand on vous parle du jugement, de l'enfer, de la justice de Dieu, quand on vous dit que les flammes vengeresses brûlent et brûleront éternellement les blasphémateurs, vindicatifs, luxurieux, vous n'en faites point d'état, il vous semble que c'est un jeu d'enfant, vous en verrez quelque jour l'accomplissement, vous admirerez et contemplerez votre incrédulité, mais il ne sera plus temps.

III. Ne faites pas comme Loth : il ajoutait foi aux paroles de anges, mais il ne se hâtait pas de les effectuer, il usait de remèdes, il s'amusait à plier bagage, à recueillir ses hardes, il lui fâchait de laisser perdre les meubles qu'il pouvait emporter, et par ce moyen il retardait son départ; et si les anges ne l'eussent pris par la main et retiré de sa maison comme par force, tout juste qu'il était, il eût été enveloppé par son retardement dans les ruines de sa patrie. Ne faites pas comme lui quand il est question de sortir d'une maison, de quitter un office, bénéfice, genre de vie où vous ne faites pas votre salut : faites-le promptement, ne différez pas d'un jour, d'une heure, d'un moment, n'attendez pas que votre terme soit venu, qu'on vous ait payé vos gages, que votre procès soit fini; si le prédicateur et votre confesseur, comme deux anges, ne vous arrachent de l'occasion, vous courez risque d'être enveloppé dans les flammes éternelles.

IV. Ne faites pas comme la femme de Loth : touchée de curiosité contre la défense qu'on lui avait faite, elle tourna la tête et la vue vers l'incendie de Sodome, et elle fut punie de mort : elle mourut sur-le-champ. Vous ne dansez pas au bal, mais vous regardez ceux qui y dansent; vous convoitez les filles ou les garçons qui dansent avec bonne grâce, et vous pensez être innocent, comme si Jésus n'avait pas dit: *Celui qui voit une femme en la convoitant*,

il commet l'adultère en son cœur. Vous ne jouez pas au brelan, mais vous regardez ceux qui jouent, et vous ne leur dites rien quand ils blasphèment le saint Nom de Dieu : comme si saint Paul n'avait pas dit que non-seulement ceux qui commettent le péché, mais encore ceux qui y consentent sont dignes de mort.

Faites plutôt ce que les anges conseillèrent à Loth : *Salva animam tuam, ne stes in omni circa regione, sed in monte salvum te fac :* Retirez-vous du monde où il y a tant de risques, d'écueils et de pierres d'achoppement ; sauvez-vous en une montagne de perfection, en un cloître écarté du monde ; s'il vous est impossible, retirez-vous au moins des compagnies mondaines, des bals, danses, assemblées de garçons et de filles, autres divertissements où il y a tant d'occasions d'offenser Dieu ; tenez-vous retiré en votre maison, appliquez-vous au soin de votre famille, à quelque honnête travail, à quelque occupation louable qui vous divertisse des tentations et des occasions de mal faire : *Salva animam tuam :* Sauvez votre âme si vous êtes sage, je prie Dieu de vous en faire la grâce. *Amen.*

SERMON XXXI.

DES EFFETS DE LA JUSTICE DE DIEU EN LA LOI MOSAÏQUE.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (Hebr. 11, 6.)

Hier nous considérions les effets de la justice de Dieu en la loi de nature, aujourd'hui nous avons à les considérer en la loi mosaïque. Et entre plusieurs exemples que l'Ecriture nous apporte, j'en choisis seulement trois des plus signalés. Le premier sera d'un prêtre, le second sera d'un prophète, le troisième d'un peuple entier, aimé et chéri de Dieu. L'exemple du prêtre et du prophète vous montrera qu'elle n'épargne pas les saints, quand ils cessent d'être saints ; l'exemple du peuple entier vous fera connaître qu'elle n'épargne pas les favoris s'ils commettent le péché ; cette justice divine a plus de raison que jamais de s'exercer contre nous ; pour cela nous avons grand sujet de recourir à vous, ô sainte Vierge ! et de vous dire ce que Mardochée disait à la dévote Esther, qui était votre figure : Apaisez, s'il vous plaît, par vos intercessions la colère du Roi votre Fils, détournez les fléaux de sa vengeance de nos têtes criminelles, montrez-lui votre sein virginal qui l'a nourri et caressé ; remontrez-lui que si nous l'offensons quelquefois par surprise et fragilité humaine, nous le bénissons de bon cœur cent et cent fois par jour, quand nous vous saluons par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Justitia Dei sicut omnes ejus perfectiones, est incomprehensibilis.

Punctum unicum. — Justitiæ Dei effectus in lege mosaicâ considerantur in tribus exemplis : 1° Moysis, qui ob levem culpam, non est ingressus terram promissam ; 2° Prophetæ, Addo, qui ob leve peccatum, morte punitus est ; 3° Populi judaici, (a) in eo quod duo tantùm ingressi sunt terram promissionis, (b) Et in excidio Hierosolymitano.

Conclusio. — Exhortatio ad timorem Dei.

Exorde. — Il est vrai que l'apôtre saint Paul, prêchant en l'Aréopage d'Athènes, a dit (Act. 17, 27) que l'être de Dieu n'est pas loin de chacun de nous, puisque nous vivons en lui, nous nous mouvons en lui, nous sommes et subsistons en lui; et néanmoins nous pouvons dire avec vérité qu'il est infiniment distant et séparé de chacun de nous, non d'une distance locale, mais par l'éminence de son être, par la sainteté de son essence, par la sublimité de son trône, par l'excellence de ses perfections : ce que nous ne pouvons toucher de la main est éloigné de nous, et encore plus ce que nous ne pouvons atteindre de vue, et encore davantage ce que nous ne pouvons atteindre de la pensée. Encore que Dieu soit en tout lieu par puissance, par présence, par essence; encore que son essence perce et pénètre le fond et le centre de tout être créé; si est-ce que nous en sommes bien loin, puisque nous ne le pouvons atteindre de la main, ni de la vue, ni de la pensée. Saint Paul reprend les payens, qui s'imaginaient le pouvoir toucher de la main. Saint Jean l'Evangéliste dit que jamais personne ne l'a vu, que personne ne le peut voir des yeux du corps. Isaïe dit que ses pensées sont plus éloignées des nôtres que le ciel ne l'est de la terre.

Si vous n'aviez jamais vu de montagne, quand je vous dirais : Comme quoi pensez-vous qu'une montagne est grande? Si vous me répondiez : Je crois qu'elle est grande comme un grain de sable; je vous dirais : Vous en êtes loin de cent mille lieues; — Comme une cerise? vous n'y êtes pas; — Comme une prune? vous n'y êtes pas; — Comme une poire? comme un melon? comme un tonneau? vous en êtes encore bien loin; — vous m'avouerez que tout ce que vous pensez de Dieu est plus différent de ce qui est, qu'un grain de sable n'est différent d'une montagne; vous en êtes donc éloigné de plus de cinquante mille lieues.

Et comment pourrions-nous y atteindre? puisqu'on ne peut s'en approcher; que dis-je? qu'on ne peut s'approcher de Dieu. On ne peut s'approcher de sa demeure; il habite en une lumière inaccessible, dit saint Paul; il ne dit pas *inaccessible aux hommes*, mais absolument *inaccessible*, c'est-à-dire que son être, sa grandeur, ses perfections sont infiniment au-dessus de nos plus hautes pensées, de nos plus sublimes conceptions; sa puissance est infiniment plus grande, sa sagesse plus admirable, sa bonté plus aimable, sa justice plus rigoureuse et plus redoutable que vous ne pensez, et que les plus hauts séraphins ne sauraient penser. Si vous êtes bien convaincu de cette vérité, et si vous l'appréhendez vivement, vous ne trouverez plus étrange ce qu'on prêche de la rigueur et sévérité des jugements de Dieu. Hier nous en considérions les effets en la loi de nature, aujourd'hui nous les devons considérer en la loi mosaïque, sur un prêtre, sur un prophète, sur un peuple entier.

Point unique. — 1° Le prêtre, c'est Moïse, dont le Psalmiste a dit : *Moyses et Aaron in Sacerdotibus ejus.* Il fut si chéri de Dieu, qu'il est appelé en l'Ecriture : *Vir homo Dei* (1. Esdr. 3, 2; 1. Paralip. 23, 14) : L'homme de Dieu. Quand il était au berceau, la pro-

vidence particulière de Dieu l'empêcha d'être noyé au fleuve du Nil, comme les autres enfants des femmes israélites. Dieu lui apparut au désert, en une vision très-célèbre : *Videbo visionem grandem*. Il le fit le Dieu de Pharaon, lui mit en main une verge miraculeuse, par laquelle il opéra des prodiges admirables, et dompta le plus florissant royaume, qui fut alors sur la terre; il le fit gouverneur de son peuple, où il y avait six cent mille combattants; il lui donna la loi écrite de sa main divine en des tables de pierre; ce favori parlait à Dieu bouche à bouche, comme un ami à son ami, et avait tant de crédit envers lui qu'il apaisait sa colère, lui liait les mains, l'empêchait de faire justice quand le peuple l'avait offensé. Cet homme de Dieu, ce grand prophète, ce favori, commet une faute sur ses vieux jours, mais quelle faute? Si petite et si légère, que les saints docteurs ont peine de reconnaître en quoi elle consiste. Le peuple (Num. 20, 10) ayant faute d'eau dans le désert, et murmurant contre lui, Dieu lui commande de frapper un rocher avec sa verge pour en faire sortir une fontaine d'eau vive; Moïse doute tant soit peu, non de la puissance de Dieu, car il avait déjà fait le même miracle en Raphidim trente-huit ans auparavant (Exod. 17, 6), mais il doute si Dieu voudrait faire derechef ce miracle en faveur de ce peuple si rebelle, et qui murmurait si souvent contre lui, et en punition d'une faute si vénielle, il est privé de l'entrée en la terre de promission; il n'a pas l'honneur d'exécuter le dessein pour lequel il était sorti d'Egypte, et d'introduire le peuple en cette terre recherchée depuis si longtemps avec tant de passion; et ce qui devait mortifier bien sensiblement ce saint homme, fut que Dieu lui commanda de monter sur la cîme d'une montagne, et de là lui montra distinctement et en détail tous les endroits de cette terre promise, et lui dit : Vous l'avez vue, mais vous n'y entrerez pas; et puis lui commanda (Deuter. 34, 1) de mourir : *Vidisti eam, et non transibis ad illam; mortuus est ibi Moyses jubente Domino*. O que David avait grande raison de dire que les jugements de Dieu sont un abîme profond, et qu'il est terrible en ses desseins sur les enfants des hommes.

2° En voici une preuve aussi effroyable que la précédente, et encore plus à mon avis. Au troisième livre des Rois (13, 1) Dieu envoie un prophète en Béthel au roi Jéroboam pour le reprendre des impiétés et idolâtries exécrables qu'il commettait; l'Ecriture ne dit pas en ce lieu comment s'appelait ce prophète, mais Josèphe et les interprètes disent qu'il s'appelait Jaddo ou Addo, et le texte sacré le donne à entendre au second des Paralipomènes (9, 29). Hugues le cardinal dit que c'est celui qui s'appelait autrement Gad, et qui proposa à David les trois fléaux de la justice de Dieu. Dieu l'envoyant en Béthel, lui défend de manger et de boire, quoi que ce soit, pas même un peu de pain et d'eau ; il fait sa commission fort fidèlement, il va en Béthel, il parle hardiment au roi qui offrait actuellement de l'encens aux idoles, il le reprend de cette impiété, le menace de la part de Dieu, lui prédit les malheurs qui en arriveront. Le roi dit à ses gens : Prenez-moi ce coquin qui ose me parler ainsi, et étendant sa main pour le prendre elle devint sèche et paralytique; Addo prie Dieu pour lui,

et lui remet la main en son premier usage. Le roi l'invite à dîner, lui promettant de grands présents : Quand vous me donneriez la moitié de votre bien, je n'en ferai rien, Dieu m'a défendu de boire, ni de manger; il sort de la ville, il se met en chemin pour s'en retourner; un faux prophète que la paraphrase chaldaïque nomme Michal, court après lui, et le trouve se reposant sous un arbre tout las et épuisé du chemin : Vous venez de loin, lui dit-il, vous devez être épuisé et affamé, venez vous reposer un peu en mon logis, et prendre un peu de pain et d'eau. Je m'en empêcherai bien, Dieu me l'a défendu, Michal lui dit : Je suis prophète aussi bien que vous, un ange s'est apparu à moi, et m'a commandé de vous emmener en ma maison. Le pauvre Addo se laisse tromper : croyant trop légèrement, il va où il était invité et prend un peu de pain et d'eau. Ce même faux prophète est embouché de Dieu, et lui dit : Parce que vous n'avez pas obéi au commandement de Dieu, vous en serez puni de mort. Il semble qu'Addo avait grand sujet de se mettre en colère contre ce faux prophète, et lui dire : Allez, vous êtes un trompeur, vous êtes un méchant homme! pourquoi m'avez-vous séduit? pourquoi m'avez-vous dit qu'un ange s'était apparu à vous? Il ne le fait pas[1], il ne lui dit un seul mot d'impatience; mais se mettant doucement sur sa monture, il continue son chemin: ce qui montre qu'il était grand homme de bien, très-vertueux et repentant de sa faute : ce qu'on peut voir encore en ce que la main de Jéroboam qui le voulait prendre s'étant desséchée, ce prophète lui en rendit l'usage et le mouvement par ses prières : et toutefois la sentence fut exécutée; car ce pauvre homme continuant son chemin, fut rencontré par un lion qui l'étouffa, et afin que chacun connût que cette rencontre n'était pas arrivée par hasard, mais par punition divine, on trouva le lion auprès du prophète mort et de sa monture.

Et puis, dites que Dieu vous épargnera, qu'il excusera vos afféteries, votre luxe et vains ornements, votre sein et vos bras découverts, la perte que vous faites du temps, en bals, jeux, comédies; votre babil et immodestie dans les églises; dites qu'il ne vous en punira point, sur ce qu'un je ne sais qui, un flatteur intéressé, à qui vous faites des présents, vous dit : Hé! il ne faut pas être si scrupuleuse, ces missionnaires sont trop sévères, vous n'avez point de mauvaise intention, ces choses sont de peu d'importance, ces divertissements sont innocents, vous ne faites tort à personne, vous n'êtes ni ne voulez être religieuse; ne laissez pas de communier tous les mois, ou de quinze en quinze jours, encore que vous soyez une coquette, une affétée, une danseuse, joueuse, avaricieuse : Moïse et Addo avaient-ils mauvaise intention? faisaient-ils tort à quelqu'un? N'eussiez-vous pas dit que c'était chose de peu d'importance, de douter si Dieu voudrait favoriser un peuple acariâtre? Quand le prophète Addo se divertit un peu de son chemin pour prendre une pauvre réfection, n'était-ce pas un divertissement qui semblait bien innocent? n'avait-il pas plus de

[1] Bene autem ejus ore sententiam inobedientiæ accepit, cujus seductione à vitæ præceptis deviavit (S. Greg.).

sujet d'ajouter foi aux paroles de celui qu'il pensait être un prophète, que vous n'en avez de croire aux paroles d'un flatteur qui se rend complaisant à votre amour-propre? Et si Dieu s'est ainsi comporté envers le gouverneur de son peuple que lui-même avait choisi, que fera-t-il à un roturier qui s'est enrichi et agrandi par des voies obliques et injustes? S'il a été si sévère envers un pauvre prophète qui a fait faute par trop grande simplicité, quel sera-t-il envers un homme de néant qui commet des crimes de malice noire et de propos délibéré? S'il a puni Moïse et Aaron pour une petite incrédulité, nonobstant tant de sacrifices par lesquels ils apaisaient la colère de Dieu, que fera-t-il à ceux qui refusent d'ajouter foi aux avertissements qu'on leur donne de la part du Saint-Esprit pour les retirer de leurs vices? Que fera-t-il aux femmes mondaines, qui troublent le très-auguste sacrifice, s'approchant de l'autel toutes dévoilées et mondainement ajustées? Que fera-t-il à ceux qui offrent le sacrifice en état de péché mortel? S'il a puni de mort le prophète pour avoir pris un peu de pain et d'eau contre la défense qui lui en était faite, que fera-t-il à ceux qui se vautrent comme des pourceaux dans le bourbier de l'intempérance, de l'ivrognerie ou de l'impureté?

3° La sévérité que Dieu a exercée envers un peuple entier est encore plus admirable, et plus effroyable que ce que nous venons de dire. Supposons qu'un grand homme de bien, un homme fort saint et fort éclairé de Dieu, vous dise que vous serez sauvé, vous vous tiendriez assuré de votre salut; quand un ange du ciel vous l'aurait dit de la part de Dieu, je ne laisserais pas de vous dire : Si vous ne gardez les commandements de Dieu, vous ne serez pas sauvé; si vous mourez en état de péché mortel, vous serez damné.

(A) Vous parlez bien hardiment, me diriez-vous, faut-il démentir un ange? Je ne le démens point : il a dit vrai, et moi aussi. Ecoutez-en la preuve irréprochable. En l'Exode, chapitres second et troisième, le peuple de Dieu s'étant multiplié en Egypte, les Egyptiens l'affligent et le traitent tyranniquement. Dieu le veut délivrer de cette oppression; à cet effet, il procure, par sa providence, que Moïse est nourri et élevé en la cour de Pharaon, afin qu'il y apprenne la politique, la manière de bien gouverner un état : *Ut erudiret principes ejus et senes ejus prudentiam doceret*, le patriarche Joseph l'ayant enseigné aux princes de cette cour; Moïse donc étant devenu un grand homme d'Etat, sage, judicieux, courageux, zélé pour ses compatriotes, Dieu l'envoie à eux leur dire de sa part qu'il les veut retirer d'Egypte et les faire possesseurs d'une terre si féconde et délicieuse, qu'il semble que les ruisseaux ne coulent que du lait et du miel; il désole pour ce dessein la plus florissante monarchie qui fut alors, le royaume d'Egypte. Il envoie un escadron de grenouilles, qui entrent jusques dans le Louvre, jusques aux cabinets du roi et des princes : *Edidit terra eorum ranas in penetralibus regnum ipsorum*; il envoie une armée de moucherons qui, par leur petitesse, échappent au tranchant de l'épée, et par leur multitude sont aussi effectifs que des bataillons de soldats; il fait mourir en une nuit, par la main d'un ange, tous les premiers-nés du royaume; enfin, ces Israélites obtiennent per-

mission et congé de sortir ; ils s'en vont chargés de vaisselle d'or et d'argent et de vêtements précieux qu'ils avaient empruntés des Egyptiens par le commandement de Dieu. Ils rencontrent en leur chemin la mer Rouge, elle s'ouvre miraculeusement, et encristalle ses eaux de part et d'autre, pour les faire passer à pied sec ; et afin de tapisser les chemins par où ce peuple chéri doit passer, Dieu commande au fond de la mer de produire sur-le-champ un émail de fleurs et d'herbes verdoyantes : *Campus germinans de profundo maris* (Sap. 19, 7). Etant entrés dans le désert, Dieu les conduit par une colonne de nuée qui leur sert d'écran et de parasol contre les ardeurs du soleil pendant le jour, et la nuit elle se change toute en feu pour éclairer les ténèbres; elle leur sert de fourrier qui leur marque le logis, qui fait halte quand ils doivent s'arrêter et va devant quand ils doivent passer outre; les anges, se font les boulangers de ce peuple, lui pétrissant le pain céleste de la manne qui a tel goût que chacun désire : *Omne delectamentum in se habentem*. L'air devient son colombier, ou pour mieux dire sa volière, lui faisant pleuvoir des cailles à la porte de tous les logis, en si grand nombre, qu'on les pouvait comparer au sable de la mer : *Pluit illis sicut pulverem carnes, et sicut arenam maris volatilia pennata* (Psal. 77, 27). Moïse frappe avec sa verge un rocher d'où il fait sortir une fontaine d'eau cristalline, mais si douce et si savoureuse qu'on la pouvait comparer au miel : *De petrâ melle saturavit eos ;* fontaine si abondante qu'elle fait un torrent : *Percussit petram, et fluxerunt aquæ, et torrentes inundaverunt ;* torrent qui ne se tarit point, mais va serpentant par le désert, et suivant ce peuple comme s'il avait de l'esprit, ou du sens : *Consequente eos petrâ.*

Si nous eussions été en ce temps-là, et que je vous eusse dit : A votre avis combien y aura-t-il de personnes de tout ce peuple qui entreront en la terre de promission? Ils sont sortis d'Egypte six cent mille soldats, six cent mille hommes portant les armes, il y a pour le moins trois fois autant de vieillards, de femmes et de petits enfants, mais de peur de mentir disons seulement deux fois autant ; ce sont donc dix-huit cent mille personnes qui sont dans ce désert. Combien y en a-t-il qui en sortiront et qui entreront en la terre promise ? Vous eussiez dit : Il y en entrera pour le moins la moitié, neuf cent mille. — Vous en dites trop. — Au moins le tiers, six cent mille ? — C'est trop. — Au moins le tiers du tiers, deux cent mille? — Vous n'y êtes pas. — Cent mille? — Otez les mille. — Vous vous moquez! Il n'y en entrerait que cent? — Otez-en nonante-huit : il n'y en entrera pas plus de deux, tout le reste demeurera en chemin et servira de victime à la justice de Dieu : *Prostrati sunt in deserto*, tout le reste mourra au désert en punition de leurs péchés. Moïse même, et Aaron son frère, oui, Moïse et Aaron, qui conduisent les autres; Moïse qui parle à Dieu bouche à bouche, comme un ami à son ami ; Aaron qui apaise la colère de Dieu par ses encensements, n'entreront pas en cette terre tant souhaitée, mais mourront en chemin en punition de quelques petits péchés qu'ils ont commis. Vous m'eussiez dit : Vous vous moquez du monde! vous êtes un songe-creux, vous êtes un esprit noir et

mélancolique : où serait la miséricorde de Dieu ? où serait la vérité de ses paroles? l'accomplissement de ses promesses? Pensez-vous que Dieu soit si rigoureux? aurait-il retiré d'Egypte ce peuple avec main forte? l'aurait-il tant chéri et caressé, aurait-il fait tant de prodiges en sa faveur pour le faire mourir dans le désert? Et néanmoins je vous aurais dit vrai, et nous savons très-assurément qu'il en est ainsi, que de tous ceux qui sortirent d'Egypte, il n'y en eut que deux, Caleb et Josué qui entrèrent en la terre de promission. Vous avez coutume de dire : Si ce que le Père prêche était vrai, il y aurait bien des gens damnés, il n'y en aurait guère de sauvés. Vous dites vrai : vous ne sauriez mieux approuver et confirmer ce que je prêche, votre conséquence est très-bonne et bien tirée : mais puisqu'elle est très-bonne et bien tirée, et puisque ce qui suit de l'antécédent est vrai, l'antécédent est plus que très-véritable. Oui, oui, il y aura beaucoup de monde damné, il y aura peu de gens sauvés; cela est si vrai, que si vous ne le croyez point, quand vous n'auriez point d'autre péché, vous serez damné faute de le croire; car Jésus l'a dit plus d'une fois et plus de deux (Matth. 20, 16; et cap. 22, 14. *Pauci electi;* Matth. 7, 14 et Luc. 13, 23). Et saint Paul nous déclare deux fois pour le moins (1. Cor. 10, 6 et 11), que ce petit nombre de personnes qui entrèrent en la terre promise étaient une figure du petit nombre de ceux qui entreront au ciel de promission; d'où il prend sujet de nous avertir sérieusement, de nous faire sages à l'exemple de ces Israélites : *Non sitis concupiscentes malorum, non murmuraveritis;* de peur que péchant comme eux, nous ne soyons privés des effets de la promesse de Dieu comme eux.

Mais cette loi ancienne était une loi de rigueur, me direz-vous, et nous sommes en la loi de grâce : si Dieu était si rigoureux, où serait sa miséricorde? sa justice n'est pas si exacte, ni si sévère que vous dites. Pauvre homme! vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez avoué, que la justice de Dieu est si grande, qu'on ne saurait atteindre à la bien connaître, qu'elle est plus grande et plus redoutable que nous ne pensons et que nous ne pourrions penser? Ne savez-vous pas ce que le Psalmiste a dit que Dieu est toujours le même : *Tu autem idem ipse es* (Psalm. 101, 28)? Ne savez-vous pas ce qui est écrit au livre des Nombres, que Dieu ne se change point, qu'il n'est pas muable comme les hommes : *Non est Deus quasi homo ut mutetur* (Num. 23, 19)? il est donc aussi ennemi du péché qu'il l'a jamais été. Ne savez-vous pas ce que saint Pierre a dit : Dieu juge sans acception de personne : *Sine acceptione personarum judicat* (1. Petr. 1, 17)? Ce que saint Paul a dit : Que pour récompenser ou châtier les hommes, Dieu n'a point égard de quelle nation ils sont : *Non est distinctio Judæi et græci* (Rom. 10, 12)? Ne savez-vous pas que le Fils de Dieu nous a dit : Que si nous ne sommes plus parfaits que ces anciens, nous n'entrerons point au royaume des cieux : *Nisi abundaverit justitia vestra plusquam scribarum non intrabitis in regnum cœlorum* (Matt. 5, 20)? Qu'il a dit en saint Luc : qu'il demande plus que nous, parce qu'il nous a plus donné : *Omni cui multum datum est, multum quæretur ab eo* (Luc. 12, 48). Que saint Chrysostome a dit : Comme un père de famille demande plus de civilité et de

politesse de ses enfants que de ses serviteurs; ainsi Dieu demande plus de perfection des chrétiens que des Israliétes? Que saint Grégoire a dit qu'on nous demandera un compte plus étroit à proportion des plus grands biens qu'on nous a faits[1] ? Que saint Salvien a dit que les fautes des chrétiens sont incomparablement plus grandes, que celles des autres peuples[2].

(B) Mais ce n'est pas tout : il y a bien d'autres effets de la justice de Dieu sur ce peuple. Voyons-les pour nous faire sages à leurs dépens. Ces infortunés qui meurent en chemin, laissent des enfants et des neveux; ils sortent du désert pour se rendre au lieu destiné, ils rencontrent le fleuve Jourdain qu'il faut trajeter, ils le passent si heureusement, que les eaux de ce fleuve font halte et s'arrêtent comme si elles avaient des sentiments de respect pour ce peuple choisi. Etant entré en la terre promise, il a en tête les plus puissants et aguerris monarques du monde; les Chananéens, les Amorrhéens, les Jébuséens et tous autres; il les faut combattre, abattre, leur passer sur le ventre : quelle apparence d'en venir à bout; les parties étant si inégales? les Chananéens comparés aux Israélites, semblaient des géants; les Israélites comparés aux Chananéens semblaient des pygmées et des sauterelles. Ils les défont néanmoins, et ce, avec tant de merveille, que le soleil s'arrête au milieu de sa course, comme pour être spectateur d'une bataille si signalée et pour leur donner le jour et le loisir d'enfiler parfaitement la couronne de leur victoire : victoire si glorieuse, que les murailles des villes assiégées tombent par terre au son des trompettes; enfin, ils sont paisibles possesseurs de cette terre tant désirée, terre si fertile et abondante, qu'un seul raisin qu'on y cueille est la charge de deux hommes.

Nous n'admirons point tout ceci, parce que nous avons les oreilles rebattues du récit de ces merveilles, et nous les considérons comme arrivées depuis longtemps; mais si ces faveurs étaient faites à quelque nation de notre siècle, nous dirions, et il serait vrai, qu'elle serait bien avant dans les bonnes grâces de Dieu; car si l'empereur Théodose, pour avoir eu une fois ou deux les vents favorables en une bataille d'importance, fut estimé tant favorisé du ciel, qu'on disait que Dieu était partisan de ses desseins, qu'il avait les vents à sa solde et que les éléments se liguaient pour son service :

O nimium dilecte Deo, cui militat æther,
Et conjurati veniunt ad classica venti !

Si l'empereur Domitien, pour avoir échappé une fois aux embûches de ses ennemis, se fit peindre au sein de Jupiter pour dire qu'il était le mignon de Dieu et en sa sauvegarde, combien heureux et favorisé de Dieu devait être le peuple d'Israël, qui remportait des victoires si glorieuses sur les plus puissants et valeureux princes de

[1] Cum augentur dona, etiam rationes crescunt donorum (Greg., hom. 9 *in Evang.*).
[2] Omnis christianorum culpa divinitatis injuria est, atrocius sub sancti nominis professione peccamus (S. Salvian).

la terre? s'il a eu tant de faveurs temporelles, il en eut encore plus de spirituelles.

Les sujets ont coutume de prendre leurs titres et qualités honorables du rapport qu'ils ont à leur prince. On dit le lieutenant du roi, l'avocat du roi, le procureur du roi, et au contraire la qualité que Dieu épouse plus souvent dans le texte sacré, n'est pas de s'appeler le Dieu du ciel et de la terre, le Roi des anges et des hommes, mais de se nommer le *Dieu d'Abraham*, *d'Isaac et de Jacob;* c'est au milieu de ce peuple qu'il a sa cour et son lit de justice, c'est là où il édifie son palais et sa cité royale : *Civitas Dei;* c'est là où il fait son séjour particulier et plus ordinaire, c'est à ce seul peuple qu'il donne la foi et la connaissance des mystères surnaturels, c'est à ce seul peuple qu'il envoie des prophètes, qu'il donne des Ecritures, qu'il fait les promesses du Messie; le Messie auquel sont destinées et données toutes les créatures, est destiné et donné à ce peuple : *Non sum missus*, *nisi ad oves quæ perierunt domus Israel.* A cet effet, on bâtit le temple qu'on peut appeler, non le huitième miracle du monde, mais la boutique et l'arsenal des plus signalés miracles : temple si célèbre et si renommé, que même les princes payens y envoyaient de riches présents et y faisaient offrir des sacrifices pour leur prospérité. Je considère donc la Palestine au milieu du monde, comme le cœur et le centre de la terre habitable : *Umbilicus terræ*, la ville de Jérusalem au milieu de la Palestine, le temple au milieu de Jérusalem, le sanctuaire au milieu du temple, l'arche d'alliance au milieu du sanctuaire, le propitiatoire sur l'arche d'alliance, les yeux, le cœur et le bon plaisir de Dieu en ce propitiatoire : cette arche en ce sanctuaire, en ce temple, en cette Jérusalem, en cette Palestine : *Erunt oculi mei et cor meum ibi*, *in sempiternum.*

Mais voici un étrange changement que nous y voyons être arrivé depuis quelque temps. Dieu ne se rend plus propice aux hommes en ce propitiatoire, il ne rend plus ses oracles en cette arche, il n'est plus sanctifié en ce sanctuaire, il n'habite plus en ce temple, il ne favorise plus cette Jérusalem, il n'aime plus cette Palestine, il détourne tellement ses yeux, son cœur, son bon plaisir de tout cela, que la Palestine ne reconnaît pas le Messie; Jérusalem est ruinée, le temple est démoli, le sanctuaire profané, l'arche rompue, le propitiatoire perdu, le peuple d'Israël disgracié, abandonné, dédaigné et méprisé de Dieu. Grand Dieu! dirait ici quelqu'un, êtes-vous comme les hommes qui disent et ne font pas, qui promettent et ne tiennent point leurs promesses, qui sont muables et inconstants comme des girouettes : *Dicunt et non faciunt*, *nunquam in eodem statu permanent?* N'est-ce pas vous qui avez dit par Malachie : Je suis le Seigneur, et je ne me change point : *Ego Dominus et non mutor* (Malach. 3, 6)? N'est-ce pas vous qui avez dit par Isaïe et par le Psalmiste, que vos desseins sont fermes et inébranlables : *Consilium meum stabit* (Isai. 46, 10); *Consilium Domini manet in æternum* (Psal. 32, 11)? N'est-ce pas aux Hébreux qui étaient en Egypte que vous promîtes, par Moïse, que vous les feriez entrer en la terre de bénédiction? N'est-ce pas à ce peuple que vous disiez autrefois : Une mère peut-elle mettre en oubli l'enfant

qu'elle a mis au monde? quand elle le ferait, je ne vous oublirai point. N'est-ce pas de ce temple de Salomon et de cette ville de Jérusalem que vous disiez : *Erunt oculi mei, et cor meum ibi in sempiternum* (3. Reg. 9, 3). Mes yeux et mon cœur y seront attachés à jamais, et où est à présent la fermeté de vos desseins, où sont les effets de vos paroles, où est l'accomplissement de vos promesses? N'avez-vous pas forclos ces Hébreux de la terre de promesse? N'avez-vous pas changé votre conduite sur ce peuple? Ne l'avez-vous pas mis en oubli? N'avez-vous pas détourné vos yeux et votre cœur de ce temple et de cette ville de Jérusalem? C'est, dit saint Bernard[1], que toutes les promesses de grâces, de faveurs et de bénédictions que Dieu fait aux hommes se font toujours sous cette clause et condition expresse ou tacite, sans préjudice des droits de sa justice, pourvu qu'on ne l'offense point, pourvu qu'on garde ses commandements, pourvu qu'on ne commette point le péché mortel; comme les menaces de mort et de punition qu'il nous fait en ce monde, se font avec cette restriction : *Si on ne fait pénitence;* et comme saint Ambroise a dit : *Novit Dominus mutare sententiam, si tu noveris emendare delictum :* Que Dieu peut casser et casse souvent la sentence qu'il a minutée contre nous, quand nous corrigeons notre mauvaise vie; ainsi on vous peut dire : *Novit Dominus mutare promissum si ausus fueris perpetrare delictum.* C'est ce qu'il a fait aux juifs pour nous faire sages à leurs dépens et profiter de leur disgrâce. Considérons brièvement ce qui leur est arrivé avant le siége, pendant le siége et après le siége de Jérusalem.

Comme Dieu ne lance jamais le carreau sans faire briller l'éclair, comme il envoie souvent la mission ès lieux qu'il veut châtier de ses fléaux, il les avertit quelque temps auparavant des malheurs qui leur doivent arriver. On vit un an durant sur la ville, une étoile extraordinaire en forme d'épée, et une autre comète qui lançait des flammes; on vit en l'air dans les nuées, comme des bataillons de soldats qui s'entre-choquaient; on entendit au temple des voix lugubres, qui disaient : Retirons-nous d'ici! Quatre ans avant le siége, un jeune homme villageois nommé Jésus, fils d'Ananias, en la fête des Tabernacles, alla par toutes les rues, criant d'une voix effroyable : Malheur sur les prêtres! Malheur sur les magistrats! Malheur sur les gens de justice! Malheur sur le peuple! Malheur sur moi-même! L'événement montra que c'était une prophétie : tous les malheurs se liguèrent ensemble pour fondre sur cette ville infortunée; la famine y fut si extrême pendant le siége, qu'on vendait quatre écus une once de quelque ordure que ce fût pour la manger délicieusement : *Qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora;* et il se trouva de très-riches et nobles demoiselles qui, enrageant de faim, égorgèrent, mirent à la broche et mangèrent leurs propres enfants. Josèphe dit que, sans compter ceux qui furent tués par les Romains, aux villes et villages de la Palestine, en la seule ville de Jérusalem moururent de glaive ou de famine onze cent mille personnes : les descendants de ceux qui

[1] S Bern., lib. 2 *de Considerat.*, cap. 1, *circa medium.*

restèrent sont tellement humiliés et méprisés, qu'ils n'ont pas un pouce de terre, pas un seul lieu pour désert et stérile qu'il soit, dont ils puissent dire que c'est leur pays.

Conclusion. — Voyez donc ici la rigueur et la sévérité de la justice de Dieu, la folie et l'aveuglement de la politique des hommes. Dieu fait toujours plus qu'il ne dit, il donne plus qu'il ne promet, il châtie plus qu'il ne menace. Il avait menacé, au Deutéronome (28, 53), que si on ne gardait ses commandements, il enverrait une famine si extrême, que les pères mangeraient leurs propres enfants; il a fait davantage : les mères, qui ont plus de tendresse pour leurs enfants, qui sont plus pitoyables et enclines à miséricorde, qui ne sont pas si sujettes à être pressées de la faim, ont mangé leurs propres enfants. Il avait menacé qu'il punirait les péchés des pères en leurs propres enfants, jusqu'à la troisième et quatrième génération; il fait bien plus : les pauvres juifs qui sont à présent affligés pour le péché de leurs ancêtres sont pour le moins la vingtième ou la trentième génération, et qui ne voit donc ici la vérité de ce qu'a dit le Psalmiste : que si Dieu ne garde la cité, en vain fait la sentinelle celui qui est en la guérite; si la providence de Dieu ne veille sur une ville pour bien munie qu'elle soit, elle n'est pas imprenable; que sans la piété et religion, sans l'assistance et sauvegarde divine, toutes les grilles de fer, les portes d'airain, les murailles assises sur le roc, les fossés à fond de cuve, les forteresses à double contre-escarpe, sont des châteaux de carton, une chiquenaude les renverse. Si la dévotion et la crainte de Dieu ne fleurissent en une communauté, toutes les maximes d'état, les raisons de police, avis de Machiavel[1], sagesse de Charron[2], république de Bobin, sont des toiles d'araignées subtilement inventées et tissues, mais qui se rompent par un petit souffle.

Et ce que le prophète dit d'une république qui est une grande famille, il le dit aussi d'une famille qui est une petite république : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* Si vous n'avez la crainte de Dieu, si vous ne gardez ses divines lois, toute la peine que vous prenez, tout le trafic que vous faites, toute l'industrie et diligence que vous employez à bâtir votre maison et avancer votre fortune, ne sert pas d'un petit fétu; vous voyez que toutes les voies illégitimes dont les Juifs se sont servis pour conserver leur république, n'ont réussi qu'à la ruiner. Ils disaient : Si nous laissons cet homme en vie, les Romains vien-

[1] Machiavel (Nicolas), publiciste florentin né en 1649 d'une famille noble mais pauvre; il fut secrétaire de la république florentine, puis chargé de plusieurs missions en France, en Allemagne et à Rome. Aussi comme conspirateur, il fut exilé de sa patrie. C'est dans son exil qu'il composa la plupart de ses ouvrages : les principaux sont : le *Prince*, *Discours sur Tite-Live*, *Histoire de Florence*, *Traité de l'art de la guerre*, et quelques comédies, entre autres, *la Mandragore* et *Belphégor*. Il mourut en 1527.

[2] Charron (Pierre), né à Paris en 1541, quitta le barreau pour étudier la théologie et s'appliquer à l'éloquence de la chaire. Il est connu par son *Traité sur la sagesse*, un des meilleurs traités de morale que nous ayons encore aujourd'hui. Il mourut en 1603.

dront et nous perdront. Et parce qu'ils l'ont mis à mort, les Romains sont venus et les ont perdus. Ils disaient : Faisons mourir l'héritier et nous envahirons l'hérédité; ils ont perdu l'hérédité parce qu'ils ont fait mourir l'héritier. Le même vous arrivera, ces richesses mal acquises étant mêlées et incorporées à celles de vos ancêtres, les fondront et mettront à néant; et toutefois n'avez-vous jamais dit comme les Pharisiens : *Occidamus hæredem, ut nostra sit hæreditas?* N'avez-vous pas fait mourir d'ennui, de fâcherie, de disette le pauvre orphelin ou villageois, par vos contrats usuraires, par vos achats de décrets, par vos collusions et fourberies de justice? N'avez-vous jamais mis à mort l'héritier de Dieu par vos blasphêmes, sacriléges, communions indignes?

Saint Augustin (Epist. 80) écrivant à Hézéchius a remarqué que le Fils de Dieu, traitant de la ruine de Jérusalem, a toujours parlé quant et quant du dernier jugement, et a tellement mêlé ces deux discours, qu'il est malaisé de les bien distinguer, et ce, pour deux raisons. Premièrement, afin que quand nous voyons que ce qu'il a prédit de Jérusalem est arrivé de point en point, et même plus qu'il n'avait dit, nous nous assurions, si nous ne sommes stupides, que tout ce qu'il a prédit du dernier jugement arrivera infailliblement, et encore plus. En second lieu, parce que ce qui est arrivé au siége et ruine de Jérusalem, était l'ombre et la figure de ce qui arrivera à la fin du monde; le corps est beaucoup plus que son ombre, la chose figurée, que la figure, la vérité que le symbole. Si donc les calamités qui sont arrivées en Jérusalem, ont été si effroyables, pensez combien terribles seront celles qui arriveront au dernier jugement! et pensez-vous que Dieu vous y épargnera, pensez-vous échapper à sa justice vengeresse, vous, un homme particulier, plutôt qu'un peuple tout entier? vous, un homme de néant, plutôt que son peuple favori? vous, mille fois plus criminel que ces pauvres israélites? Ces infortunés juifs, qu'il afflige tant à présent, n'ont pas mis à mort le Fils de Dieu, ce sont leurs ancêtres : s'il punit ainsi en eux le péché d'autrui, que vous fera-t-il pour vos propres crimes? Leurs ancêtres ne l'ont crucifié qu'une fois, vous l'avez crucifié plus de cent fois; eux ne savaient ce qu'ils faisaient, vous savez bien le grand mal que vous faites : Je ne suis pas Jésus, je ne suis pas le fils d'Ananias, je ne suis pas prophète, mais je suis envoyé du même Dieu qui envoya le fils d'Ananias, et je dis comme lui : Malheur sur le clergé! malheur sur les gens de justice! malheur sur les magistrats! malheur sur le peuple! malheur sur moi-même! si nous sommes si malheureux que de commettre le péché mortel, et offenser le Dieu des vengeances : je prie Dieu qu'il nous en garde par sa miséricorde, et qu'il nous donne sa sainte bénédiction. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXXII.

DE LA JUSTICE DE DIEU EN LA LOI DE GRACE, EN LA MORT ET PASSION DU SAUVEUR.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (Hebr. 11, 6.)

Encore que le Dieu tout-puissant ait exercé une grande sévérité en la punition du péché dans le paradis terrestre, en la loi de nature, en la loi mosaïque, comme nous avons vu ces jours passés, si est-ce que l'apôtre saint Paul, parlant de la passion du Fils de Dieu, dit particulièrement qu'elle nous est proposée, pour preuve de la justice divine : *Proposuit Deus filium suum propitiationem in sanguine ipsius ad ostensionem justitiæ suæ* (Rom. 3, 25); ce qu'il ne dit pas des autres effets de cette même justice, parce que Dieu n'a jamais montré une si grande rigueur, que lorsqu'il a exigé de son Fils tant de souffrances et ignominies pour la satisfaction de nos péchés. C'est ce que j'ai à vous montrer en ce discours, vous faisant parcourir en esprit, les douleurs et opprobres de notre Sauveur en sa passion.

Si le Fils de Dieu, satisfaisant à la justice de son Père, était représenté par le propitiatoire, vous étiez figurée par l'arche, ô sainte et bienheureuse Vierge! le propitiatoire était tellement enchâssé et emboité dans l'arche d'alliance, qu'on ne pouvait porter en aucune part, ni mouvoir tant soit peu l'un sans l'autre. Jésus a eu vers vous tant de soumission, dépendance, obéissance, comme un bon Fils vers sa digne Mère, qu'il n'a pas entrepris de racheter les hommes sans votre consentement et votre approbation : *Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus.* Si la passion de votre Fils a réuni et mis en bon accord le ciel et la terre, les hommes et les anges, vous pouvez dire avec vérité : *Cum eo eram cuncta componens.* Faites, s'il vous plait, que nous soyons compris en ce traité d'alliance; nous vous saluons à cette intention : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Impropriè et balbutiendo loquimur de perfectionibus Dei.

I. Punctum. Justitiam Dei esse incorruptibilem, et sine acceptione personarum in passione Christi, probatur : 1° Ex eo quod proprio filio non pepercit; 2° Ex eo quod contra alias perfectiones militavit.

II. Punctum. — Justitia Dei inflexibilis in passione Christi.

III. Punctum. — Fuit severa.

Conclusio. — 1° Fuga peccati, 2° Timor justitiæ Dei, 3° Devotio erga passionem Christi.

Exorde. — A a a, *Domine Deus ecce nescio loqui, quia puer ego sum.* C'est la première parole que Jérémie proféra quand Dieu s'apparut à lui, comme il rapporte au premier chapitre de sa prophétie : Seigneur, mon Dieu, je ne suis qu'un enfant, je ne sais pas parler, je ne sais que bégayer comme les petits enfants, et dire : *a a a.* Autant en dit le saint prophète Moïse : *Ex quo locutus es ad*

servum tuum impeditioris linguæ sum (Exod. 4, 10) : Depuis que votre Majesté a daigné parler à son serviteur, il est devenu tout bègue. C'est que Dieu se découvrant aux saints, ils voient que ces attributs sont tant au delà de nos pensées et de nos plus hautes conceptions, que tout ce qu'on en peut dire n'est que grossièreté, bassesse, bégaiement, enfance et ignorance, à comparaison de ce qui en est, dit saint Grégoire : *Balbutiendo ut possumus excelsa Dei resonamus;* comme les enfants qui bégaient ne prononcent les paroles qu'à demi et fort imparfaitement, ainsi tout ce que nous disons des grandeurs et excellences du Créateur, est si différent et éloigné de ce qu'elles sont en effet, que s'il n'était infiniment miséricordieux, il prendrait ce que nous en disons, non pour des louanges et éloges d'honneur, mais pour des injures et blasphèmes; car, comme les noms que nous attribuons à ses divines perfections sont empruntés de celles que nous reconnaissons ès créatures, et comme les perfections des créatures sont toujours mélangées d'imperfections, de là vient que les noms que nous attribuons aux perfections de Dieu expriment aussi des imperfections, et par conséquent des mensonges. Par exemple, nous disons que Dieu est patient ; ce mot exprime qu'il pâtit, et néanmoins il est impassible ; Nous disons qu'il est en colère, ce mot signifie *trouble* et *altération*, néanmoins il est toujours tranquille ; nous disons : Il est jaloux de son honneur : ce mot donne à entendre qu'il est envieux, néanmoins il est très-charitable.

Pour ce, quand l'Ecriture et les Pères, s'accommodant à notre façon de parler, donnent aux perfections de Dieu ces épithètes et autres semblables, il faut avoir grand soin de les épurer, en notre esprit, des manquements qu'ils signifient, et dire avec saint Augustin (lib. *de Patientiâ*, c. 1) : *Zelat Dominus sine aliquo livore, irascitur sine perturbatione, miseretur sine dolore, pœnitet eum sine alicujus pravitatis correptione, patiens est sine ullâ passione.* On doit dire le même de la justice de Dieu ; nous en parlons en bégayant et selon notre petite façon d'entendre. Il y a trois principales raisons qui font qu'une cour de parlement, ou autre tribunal de justice est redoutable parmi les hommes : quand les juges sont désintéressés et incorruptibles, inflexibles, sévères; quand ils ont les yeux bandés à toute considération humaine, sans acception de personne, comme on disait de Périclès: *Personam amici exuit cùm induit judicis.* Inflexibles, quand ils ne se laissent pas émouvoir par prières, promesses, soumissions, ni autres considérations. Sévères, quand ils mesurent toujours et proportionnent la peine à la grièveté du crime. La justice de Dieu est douée de ces trois qualités, mais sans imperfection ; elle a les yeux bandés sans considération; elle est inflexible sans obstination, sévère sans cruauté : elle l'a montré en la passion du Sauveur, comme je vous ferai voir en la suite de ce discours.

Premier point. — 1° Si nous considérons attentivement les singulières faveurs que le Père éternel a faites à la sainte humanité, nous oserons dire, sans crainte de mentir, que l'amour qu'il lui a porté a été si grand, qu'il ne le pouvait être davantage ; son

saint précurseur nous en fait contempler l'excès quand il dit : *Pater diligit Filium et omnia dedit ei in manus* (Joan. 3, 35). Si l'amour se montre par des effets, quel plus grand amour que celui qui donne tout ? *Omnia*, *omnia*, tout, tout, sans réserve, sans exception, sans restriction, par une donation très-absolue, gratuite et affectueuse. Joseph, pour exagérer l'amour de son maître Putiphar envers lui, disait : *Ecce Dominus meus omnia mihi tradidit* (Genes. 39, 8). Il ne lui avait donné que la surintendance de sa maison, il ne pouvait donner ni aliéner les biens de Putiphar, que pour le profit de son maître ; mais le Père a donné toutes choses à l'Homme-Dieu pour en faire ce que bon lui semble : *Omnia dedit ei in manus*, en sa puissance et à sa dévotion, il en peut disposer à son bon plaisir.

Il les lui a données d'un amour gratuit autant qu'il les eût méritées. Pharaon donna bien au même Joseph plein pouvoir et autorité en sa maison et en son royaume, mais ce fut pour récompense de service et par reconnaissance du bon office qu'il avait rendu à la couronne, préservant l'Egypte de la famine qui affligeait le reste du monde ; mais le Père éternel a tant aimé l'Homme-Dieu, qu'il lui a donné toutes les créatures, avant qu'il eût rendu aucun service, il les lui a référées depuis le commencement des siècles, il les a créées pour lui avant que lui-même fût créé. Parlant de lui par son Prophète avant l'incarnation, il disait : *Dico ego opera regi* (Ps. 44, 2). *Religiosè dicendum, et reverenter audiendum quod propter hominem hunc gloria et honore coronandum Deus omnia fecit.* C'est une pensée religieuse et digne du chrétien, c'est une vérité qu'il faut recevoir avec grand respect et approbation, que le Créateur a fait toutes choses pour l'Homme-Dieu, qui devait être couronné d'honneur et de gloire, dit le dévot Rupert (lib. 13 *de Trinitate*).

Et il le prouve très-puissamment, ce me semble, par les paroles de saint Paul (Hebr. 2, 10) : *Decebat enim eum, et propter quem omnia, et per quem omnia auctorem salutis per passionem consummari ;* où vous voyez qu'il parle de Jésus, non-seulement en tant que Dieu, mais aussi en tant qu'homme consommé en sa passion ; il dit que toutes choses sont par lui et pour l'amour de lui : *Habemus redemptionem per sanguinem ejus, qui est primogenitus omnis craturæ, quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis, et in terrâ, visibilia et invisibilia, sive throni, sive dominationes, sive principatus, sive potestates, omnia per ipsum, et in ipso creata sunt, et ipse ante omnes, et omnia in ipso constant* (Colos. 1, 14, 17). L'Homme-Dieu est le premier de toutes les créatures, non quant à l'exécution, mais quant à l'intention, parce qu'il est la fin, à laquelle Dieu a référé toutes ses œuvres ; c'est pour lui que Dieu a créé les anges, archanges et toutes les autres créatures. Il lui a fait ce don avec tant d'affection, qu'il a mis en son pouvoir et à sa disposition, non-seulement ses ouvrages, mais aussi sa volonté divine et sa toute-puissance : *Voluntas Domini in manus ejus dirigetur* (Isai. 53, 10). Si Jésus eût désiré que son Père eût créé un autre monde que celui-ci, il l'eût fait ; s'il eût voulu qu'il en eût créé trois ou dix mille, il l'eût fait.

Et comment refuserait-il quelque chose à la sainte humanité, puisqu'il l'a tant chérie et honorée, qu'il lui a donné son Verbe, qui est un autre lui-même, qu'il l'a unie à sa nature, élevée à sa droite, fait asseoir en son trône, associée à son empire, et fait participante de sa gloire : *Æterni Patris recepta concessu, illius gloriæ sociatur in throno, cujus naturæ copulatur in filio* (S. Bern., Serm. 1 *de Ascensione*). Ne faut-il donc pas avouer que la justice de Dieu est bien absolue, qu'elle a les yeux bandés, je ne dirai pas seulement à tous respects humains, mais aussi à tous respects divins; qu'elle est bien éloignée de toute acception de personnes, puisqu'elle n'épargne pas même son propre Fils, son Fils unique, son Fils bien-aimé et plus que très-aimable, l'objet de sa compagnie, les délices de son cœur, l'astre mouvant de ses affections, son Fils, Dieu comme lui, coéternel et consubstantiel à sa personne, qui n'est que caution. On a toujours pitié d'un pauvre homme qui n'a pas profité de la dette, qui n'est obligé que parce qu'il a répondu pour un autre par un excès de charité et de courtoisie. Ne faut-il pas avouer que la justice de Dieu est bien inflexible, qu'il est bien entier, inébranlable et immuable en ses décrets, de n'être pas fléchi par des considérations, prières, promesses et soumissions qui le devraient émouvoir selon nos petits sentiments?

2° Si la justice le portait à être si sévère envers son Fils, il semble que toutes ses autres perfections l'en devaient divertir et dissuader; sa puissance l'en devait détourner, à cause des étranges efforts qu'il fallait nécessairement faire pour exiger de Jésus le sentiment de la moindre souffrance. Par la condition de sa nature, il était au delà des atteintes et de l'activité de toute douleur, immortel, impassible et inaltérable; pour le rendre capable de souffrir et tributaire de la mort, il fallait un très-grand miracle, il fallait mettre une digue à son âme, et empêcher qu'elle ne communiquât en son corps, comme elle devait, une participation et effusion de sa gloire : car le corps d'une âme bienheureuse, et encore plus un corps déifié comme était celui de Jésus, devait être immortel et glorieux; et après avoir fait un si grand effort pour se rendre mortel et passible, il fallait faire un autre miracle pour l'empêcher de mourir. Oui, ç'a été un très-grand miracle, miracle très-signalé et très-admirable, que Jésus ne soit pas mort dès le premier instant de sa conception ; qu'il ait pu être un seul moment compréhenseur et mortel tout ensemble : *Non videbit me homo*, comme disait Dieu à Moïse. Qu'un homme voie Dieu face à face, et connaisse clairement, entièrement les perfections de Dieu, qu'il sache qu'une si haute et si excellente Majesté soit offensée, et qu'étant mortel il ne meure pas d'étonnement, d'horreur et de tristesse, c'est ce qui est impossible de toute impossibilité naturellement parlant.

La bienheureuse Catherine de Gênes vit un jour en extase un petit échantillon de la malice du péché; ce ne fut qu'en passant et comme un éclair; néanmoins elle en fut réduite aux abois, et elle dit que, si cette vision eût encore duré tant soit peu, elle en serait tombée raide morte, quand elle aurait eu un corps de diamant; si les saints qui voient Dieu clairement et l'aiment très-ardemment,

sachant qu'il est offensé, ne meurent pas de fâcherie, c'est qu'ils sont immortels, impassibles et incapables de tristesse. Jésus voyait l'offense de Dieu beaucoup plus clairement; il l'aimait d'un amour plus tendre sans comparaison, et plus ardent que tous les autres saints ensemble, sans doute; il avait donc continuellement le cœur serré et oppressé d'une extrême tristesse, voyant les offenses de Dieu; c'est ce qui lui faisait dire : *Quomodo coarctor? Zelus comedit me; calicem quem ego bibo?* C'est ce qui fait dire à saint Laurent Justinien [1] : *Altissimo divinitatis consilio factum est, ut tota divinæ fructionis gloria, in eo militaret ad pœnam.* Et puisqu'il était mortel et passible, certes il devait mourir par l'excès de cette tristesse; et il a fallu un miracle continuel pour l'empêcher de mourir jusques au temps prescrit et prédestiné par les décrets adorables de la divine Providence. Il semble donc que la puissance de Dieu devait détourner sa justice de cette si rigoureuse poursuite, pour n'être pas obligé à ces efforts, violences et miracles continuels et extraordinaires.

Sa sagesse aussi l'en devait détourner : il semble qu'il devait dire en soi : Si je condamne mon Fils au supplice de la croix, je fais tort au dessein que j'ai de le faire reconnaître et adorer pour vrai Dieu. Je l'envoie au monde comme le Messie, le Héraut de mes intentions, le Docteur de justice et le Prédicateur de la vérité, pour retirer les hommes des erreurs où Satan les a plongés. Il n'y a rien de nécessaire à un prédicateur ou docteur, pour avoir autorité sur l'esprit de ses auditeurs, que la bonne renommée; il devait dire. Si mon Fils meurt en un gibet, en la compagnie des voleurs, il sera ruiné de réputation, on n'aura point de créance en lui : quand ses Apôtres prêcheront le culte d'un Dieu crucifié, ce sera un scandale aux juifs, une folie aux gentils, une pierre d'achoppement à tous les peuples.

La miséricorde de Dieu étant infinie, elle devait ce semble se mouvoir à avoir pitié de son Fils, principalement quand il le vit brisé par tant de soufflets, coups de poing, coups de pied, coups de bâton, qu'il reçut au jardin, quand il fut pris chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, par cinq mille coups de fouet en flagellation, si rudes et si atroces, que comme il est dit au Deutéronome, quand on en donnait plus de quarante, le pauvre patient était en danger de mort; par un chapeau d'épines très-aiguës et poignantes, dont on lui couvrait toute la tête. Il semble qu'après tant d'afflictions, la miséricorde de Dieu le devait exempter du cruel supplice de la croix et se contenter d'une mort plus douce et plus courte : comme le faire décapiter, ou saigner le pied en l'eau, ou l'étouffer au gibet. Mais comment la bonté de Dieu a-t-elle permis que cet Agneau si débonnaire, ce Fils si obéissant, ait été ainsi affligé?

J'ai eu autrefois le bonheur de voir de bien près l'image de sainte Véronique, qui se garde en l'église de Saint-Pierre à Rome, et se montre tous les ans le jour du vendredi-saint; nous avons sujet de parler en ce pays de ce saint et précieux gage, avec une dévotion et curiosité particulière, puisque celle qui en a été la pre-

[1] Cap. 1 *de triumphali Christi agone.*

mière dépositaire, a honoré de sa présence les provinces de Languedoc et de Guyenne. Sainte Bérénice, ou, selon la façon de parler des Gascons, Véronique, était une de ces saintes femmes qui suivaient le Fils de Dieu quand il porta sa croix au calvaire. Elle, le voyant tout en sueur et ensanglanté, lui présenta un linge blanc pour s'essuyer, et comme il le lui eût rendu, elle trouva que sa face divine y était parfaitement bien imprimée. Elle eut une très-grande familiarité et amitié avec la très-sainte Vierge. Quelque temps après, saint Martial venant en ce pays, comme il appert par la lettre qu'il écrivit à ceux de cette ville de Toulouse, sainte Véronique l'accompagna avec son mari saint Amate; lui, se retira en un ermitage où il mourut saintement. Elle, ayant demeuré quelques années au territoire de Bordeaux, retourna à Rome sur ses vieux jours, où elle laissa cette sacrée image, image qui représente un homme si pitoyable, défiguré de visage, qu'il faut avoir un cœur de bronze pour la regarder sans pleurer; et pour dire cela en passant, j'y ai remarqué trois particularités. Premièrement, que l'œil droit est extrêmement enflé et livide, ce qui me fait croire que le soufflet qu'on lui donna chez Anne était du revers de la main, et l'Evangile nous donne sujet de croire que cela était alors la coutume : *Si quis te percusserit in dextra maxilla* (Matth. 5, 39). Et cette circonstance nous fait voir que ce soufflet fut très-rude et pesant, car selon l'opinion de saint Vincent Ferrier et des autres docteurs, le soldat qui le donna avait en main un gantelet de fer : *Cum fustibus et armis*, et donnant un soufflet du revers de la main, il le donnait du côté qui était le plus garni de fer.

En second lieu, j'y ai remarqué qu'il a la blessure d'une grosse épine au front, sur le sourcil gauche; en troisième lieu, qu'il répandit grande abondance de sang en son couronnement : car ses cheveux étaient entre-annelés de sang caillé, et on les voit comme s'ils étaient deux cordes collées sur les tempes et en bas. N'est-ce donc pas une chose bien étrange de voir que Dieu, nonobstant sa bonté infinie, ait exigé de notre Sauveur une si grande satisfaction; je dis exigé, car il vous faut remettre en mémoire cette réflexion que nous avons faite autrefois, et qu'on ne saurait trop souvent répéter : si l'Homme-Dieu se fut premièrement offert à Dieu son Père pour endurer la mort de la croix, et nous racheter par cette voie, on attribuerait la rigueur de cette mort à la charité du Fils, non à la justice du Père; mais il n'en a pas été de la sorte : c'est le Père qui l'a exigé de lui, le Père le lui a commandé, le Père lui a façonné tout exprès un corps mortel et passible pour cet effet : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis : sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio; surgite, eamus, corpus aptasti mihi :* Voici donc comme se passa le traité de notre rédemption, entre le Père éternel et son Fils, au premier instant après l'incarnation.

Deuxième point. — L'Homme-Dieu voyant par la lumière de gloire l'abîme du péché et de la damnation éternelle où les hommes étaient engagés, par la faute du premier homme, en eut pitié; il désira les en retirer et pria son Père de leur pardonner

pour l'amour de lui. Quel est l'homme sur la terre, quel ange dans le ciel qui, sachant que le Fils unique de Dieu et un Fils tant chéri, aimé, aimable, demande pardon à son Père pour les hommes, auquel il est semblable en nature; quel est, dis-je, l'homme ou l'ange qui, sachant cela, n'eût dit : Assurément, assurément, le Père éternel pardonnera aux hommes pour l'amour de son Fils qui est homme, et ce gratuitement et sans aucune satisfaction? Non, le Père ne le fait pas; mais il dit : Il faut que ma justice ait son cours. Mon Fils, je pardonnerai aux hommes, si vous voulez répondre pour eux, si vous voulez être leur caution et endurer la mort de la croix pour eux. Le Fils a une grande aversion d'une mort si cruelle et si ignominieuse. Et qui ne l'aurait? il en a grande répugnance, horreur et appréhension : nous le voyons en la prière qu'il fit au jardin, qui n'était qu'une expression de celle qu'il fit au sein de sa Mère, dès le premier instant de sa conception; nous voyons dans les Psaumes (21, 68 et 108) où il fait à son Père des remontrances, prières, promesses et soumissions admirables, pour être dispensé de cette mort. Si vous regardez de bon œil les choses viles et abjectes, je ne suis qu'un petit ver de terre : *Ego vermis, et non homo.* Si vous êtes le refuge de ceux qui espèrent en vous, j'ai mis mon espérance en vous avec tant d'abandon, que mes ennemis me le reprochent : *Speravit in Domino eripiat eum.* Si vous me délivrez, j'annoncerai votre Nom et vos grandeurs aux hommes, je publierai vos louanges en l'assemblée des fidèles.

Je sais bien que cette crainte, répugnance et aversion de la mort n'étaient qu'en la volonté naturelle du Sauveur, non en sa volonté libre et délibérée, c'était le sens, non la raison, la nature et non le franc arbitre, qui avait horreur de la croix : *Voluntas ut natura, non voluntas ut voluntas;* mais je sais aussi que cette volonté naturelle de Jésus était très-digne d'être considérée, satisfaite et contente. Il n'y a rien en l'Homme-Dieu qui ne soit déifié, et par conséquent très-saint, juste et digne d'être respecté. Ses instincts et inclinations de sa volonté naturelle méritaient mieux d'être accomplis que les plus humbles et ferventes prières des plus grands saints; nonobstant cette répugnance, il accepta, non-seulement avec patience et résignation, mais aussi avec complaisance et agrément, les décrets de la justice de Dieu sur lui; il s'offrit très-volontiers, et d'un amour ineffable, non-seulement pour être attaché à la croix, mais aussi pour y demeurer et languir jusqu'à la fin du monde, si son Père le trouvait bon. Qui aurait vu cette soumission, n'aurait-il pas dit avec beaucoup de probabilité : Le Père éternel se contentera de sa bonne volonté, il ne voudra pas qu'on en vienne à l'effet, comme il se contenta de la bonne volonté d'Abraham et d'Isaac? La justice de Dieu se contentera qu'il souffre la piqûre d'une épine ou d'un coup de fouet, qu'il verse une gouttelette de son sang, qui est capable de sanctifier tout le monde. Non; mais elle le condamne à souffrir actuellement et effectivement toutes les épines, supplices et humiliations que le péché mérite, et cela selon toute leur étendue, tant elle est sévère et rigoureuse.

Troisième point. — Un criminel de lèse-majesté mérite d'être puni en ses biens, en son honneur, en sa personne : en ses biens, ils sont confisqués; en son honneur, il est déclaré infâme; en sa personne, il est condamné à mourir avec une horrible détresse. Ainsi le pécheur mérite d'être privé de l'usage de toutes les créatures, puisqu'il en a abusé; être humilié et couvert de honte, puisqu'il s'est élevé contre Dieu, et mourir d'une mort cruelle, puisqu'il a attenté à la très-haute majesté du Créateur. Jésus s'étant fait notre caution, est condamné à toutes les peines : quelle confiscation de biens plus rigoureuse, qu'être dépouillé de ses vêtements? être tout nu comme un ver de terre! n'avoir pas une pauvre chemise pour couvrir sa nudité! n'avoir pas une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue en l'agonie de la mort!

Quelle plus grande humiliation qu'à être montré et exposé à la risée d'une populace insolente; être fait le jouet d'une racaille de soldats et valets qui le traitent comme un faquin, le saluent par moquerie, lui bandent les yeux, lui donnent des soufflets, lui arrachent la barbe, lui mettent un roseau à la main, des épines sur la tête, comme un roi des buissons et des marais! être condamné et décrié comme un blasphêmateur, séducteur, ambitieux, séditieux, imposteur, contrefaiseur de miracles, traîné par les rues de Jérusalem avec des huées, comme un fou, insensé, bête sauvage; de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode au prétoire, recevoir des soufflets en bonne compagnie, en pleine audience, en la présence de ceux qui se mettent à rire et se moquent de lui; être comparé et postposé à un Barabbas, à un voleur, séditieux, meurtrier; être estimé plus scélérat, indigne de la vie, digne du gibet que lui? Qu'y a-t-il de plus bas et plus méprisé que des crachats que chacun foule aux pieds? Jésus est plus abaissé, il les a sur la face, endroit le plus vénérable! quel plus grand affront et ignominie que mourir en un gibet, non de la mort des nobles, non avec des personnes honorables, comme cet ancien avec Phocion, non en une bicoque, non secrètement et en prison comme saint Jean-Baptiste, non en la maison de ville ou en la cour du palais, non le soir aux flambeaux, mais de la mort des esclaves, avec des gens de sac et de corde, en une grande ville, en une place publique, en un lieu élevé et découvert, en un jour de fête, en plein midi, à la vue de plus de douze cent mille personnes!...

Quel supplice plus rigoureux, qu'être entièrement abandonné à la volonté des bourreaux, pour en faire à leur discrétion, livré à la furie de ses ennemis, qui enragent d'envie et de haine contre lui : *Tradidit voluntati eorum;* c'est comme s'il était exposé à des taureaux furieux, à des licornes qui sont en rut, à des chiens enragés, à des lions rugissants, c'est lui-même qui le dit, frissonnant de frayeur en leur présence : *Tauri pingues obsederunt me : libera me de ore leonis, et à cornibus unicornium humilitatem meam : apuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens.* Quelle douleur plus vive, sensible, aiguë, que d'avoir de gros clous à travers les pieds et les mains, étant suspendu en l'air, et la pesanteur du corps élargissant et renouvelant continuellement les plaies? Quels étaient l'admiration et l'étonnement des anges qui

assistaient à ce spectacle? Quels regards du Père éternel sur son Fils, quels étaient ses pensées et les sentiments de son cœur quand il le voyait languir en la croix, avec une horrible détresse, mais avec une patience et charité admirable? Qu'était devenu ce grand amour qu'il lui avait toujours porté? où était cette miséricorde, dont il est si souvent loué en son Ecriture sainte? Où était l'effet des promesses, qu'il a faites par ses prophètes? Celui qui espère en lui ne sera jamais confus : les âmes des justes sont en la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera pas.

Conclusion. — 1° C'est que l'amour que Dieu a pour quelqu'un, et les promesses qu'il fait à qui que ce soit, supposent toujours cette clause, sauf les droits et prétentions de sa justice, et pourvu qu'il n'y ait point de péché, c'est donc signe qu'il y a quelque grande malignité, qualité vénéneuse et injustice odieuse et monstrueuse, puisqu'il aigrit ainsi et irrite un Dieu si débonnaire : *Ad amaritudinem concitavit Deum suum* (Osee. 14, 1). Si la mer Océane, au lieu de l'eau salée qui y est, était pleine de miel, et qu'y jetant une goutte de fiel, ou pour mieux dire, lui montrant une goutte de fiel, elle devint tout amère, ne dirait-on pas que ce fiel serait bien amer? La nature de Dieu n'est que douceur et débonnaireté; ce n'est que bonté et miséricorde envers ses chères créatures, et néanmoins, à cause du péché, il devient sévère, rigoureux et impitoyable, non-seulement envers elles, mais encore envers son propre Fils, et ce très-justement; car nous avons, en la première Epître de saint Pierre (1. Petr. 2, 23) : *Tradebat se judicanti injustè;* il y a au grec δικαίως, *justè*; la sentence était injuste, en tant qu'elle était décrétée par Pilate, mais très-juste en tant qu'elle était émanée de la justice de Dieu.

Qui vous eût dit, avant l'incarnation, que Dieu condamnerait à la mort et à la mort de la croix, son Fils unique, vous eussiez dit : Où serait sa bonté? il s'en gardera bien, il est trop miséricordieux! comme vous dites en vous flattant : Dieu ne me perdra pas, quoique je commette ce péché, il est trop bon pour me damner. O que ses perfections ne sont pas telles que nous nous imaginons! ses divines voies sont bien autres que celles des hommes, ses pensées et conceptions sont bien plus éloignées des nôtres que le ciel ne l'est de la terre! Oh! s'il a été si sévère envers son Fils, que sera-t-il à son esclave? Si à son Fils, très-innocent, quel sera-t-il au serviteur très-criminel? Si à celui qui n'est que caution, que l'auditeur principal, si à celui dont la dignité infinie rendait la moindre de ses souffrances infiniment satisfactoire, quel sera-t-il à celui qui ne pourra jamais satisfaire par toutes les souffrances dont il est capable? Si pour un seul péché, quel sera-t-il pour des centaines que vous commettez? Oui, pour un seul péché; car quand il n'y en eût eu qu'un, quand il n'y eût eu que le péché d'Adam, la justice de Dieu eût exigé ces peines de son Fils; ce qu'il signifie quand il dit : *Propter scelus populi mei percussi eum;* et par saint Jean : *Ecce qui tollit peccatum mundi.*

S'il a été sévère envers celui qui n'avait que l'apparence du péché, quel sera-t-il envers ceux qui la relèvent? Et de fait,

quand on brûle quelqu'un en effigie, si le criminel a tant soit peu d'esprit, il tremble quand on le lui raconte, il pense : C'est ce qu'on me fera infailliblement si je suis arrêté; et si ses amis pleuraient en voyant brûler son image, on leur pourrait dire : Vous aurez bien plus de sujet de pleurer quand on le brûlera lui-même. Nous avons été crucifiés en effigie; Jésus n'était pas pécheur, il était seulement l'image du pécheur, il n'avait que la ressemblance et l'apparence du péché : *In similitudinem carnis peccati.* Et si Dieu nous a traités si rigoureusement en effigie, que fera-t-il à nos personnes quand nous serons entre les mains de sa justice? Jésus voyant les femmes dévotes qui pleuraient sa mort et passion, leur disait allant au Calvaire : *Nolite flere super me, etc.* Il ne dit pas seulement : Pleurez sur vous, mais ne pleurez pas sur moi. Est-il défendu de pleurer sa passion? C'est comme s'il disait : Mes douleurs sont si petites à comparaison de celles qui sont préparées aux réprouvés, qu'encore que ce soient les douleurs d'un Dieu, elles ne méritent pas d'être pleurées; ce ne sont que les ombres et figures de celles que vous devez attendre.

2° *Quem proposuit propitiationem ad ostensionem justitiæ suæ* (Rom. 3, 25). Le Sauveur en sa passion est une image, représentation, ombre et figure de ce qui arrivera à l'âme réprouvée en l'autre monde, et des punitions qu'elle aura en ses biens, en son honneur et en sa personne. Jésus est privé du secours et assistance de toutes les créatures, même de ses parents et amis. N'avez-vous jamais contemplé cette merveille? je l'ai souvent considérée et admirée. Il avait fait des miracles si visibles, palpables, éclatants et irréprochables, que le mensonge et l'impudence même ne pouvaient les obscurcir. Il avait obligé une infinité de gens, plusieurs personnes de tous âges, sexes et conditions avaient cru en lui; ils étaient alors tous (ou la plus grande part) en Jérusalem, parce qu'ils étaient obligés d'y venir à la fête de Pâques. Il avait nourri quatre mille hommes avec sept pains, et une autre fois cinq mille avec cinq pains; des malades sans nombre avaient été guéris, touchant la frange de sa robe : *Quotquot tangebant, salvi fiebant.* Il avait ressuscité le fils de la veuve en plein jour, à la vue de toute une ville; le Lazare demi-pourri en Béthanie, aux portes de Jérusalem, en la présence de plusieurs personnes de qualité qui crurent en lui. Comment est-ce que personne ne prit sa cause en main? S'il n'avait obligé que la simple populace, on dirait qu'elle est volage, inconstante, timide, elle n'ose s'opposer aux grands; mais il avait obligé quantité de personnes de condition. Comment est-ce que Joseph d'Arimathie, qui était un noble décurion, et Nicodème, docteur de la loi, n'allaient pas trouver Pilate et lui dire: Monsieur, regardez bien ce que vous ferez; cet homme, qui est entre vos mains, est autre qu'il ne paraît au dehors, ce n'est que par pure envie qu'on vous l'a présenté et qu'on le poursuit à mort! Comment est-ce que le centenier, qui avait eu si grande foi en lui, même avant qu'il guérit son serviteur; comment est-ce que le roitelet, qui crut en lui avec toute sa famille, ne dirent à Pilate ou à Hérode : Il a guéri mon valet paralytique, il a rendu la santé à mon fils qui se mourait, et cela par sa seule parole. Comment

est-ce que la veuve de Naïm, qui était demoiselle, et Jaïrus, prince de la Synagogue, ne dirent pas : Il a ressuscité mon fils, il a ressuscité ma fille, un tel et une telle en sont témoins oculaires! Comment le fils de la veuve, le Lazare et la fille de Jaïrus ne dirent-ils pas : Oui, j'étais mort, on me portait en terre, j'étais en terre depuis quatre jours, et il m'a ressuscité! Comment sainte Magdeleine, sainte Marthe, sainte Jeanne, femme du procureur d'Hérode, qui était riche, qui lui était si affectionnée et qui n'épargnait rien à son service, n'offrirent-elles pas de l'argent à Pilate pour le faire délivrer, ou aux bourreaux pour le faire traiter plus doucement! Comment, pas un de ses parents, amis, disciples, n'a-t-il daigné faire une démarche, dire une parole, ouvrir la bouche à sa faveur! Comment sa propre Mère ne lui a-t-elle pas dit un seul mot de consolation! C'est que Dieu ne leur en donna pas la pensée, il était abandonné de Dieu : *Deus dereliquisti me.* Et quand Dieu nous abandonne et condamne, tout est contre nous, personne ne nous recueille, personne ne nous justifie, personne n'est pour nous.

Vous offensez arrogamment la très-haute majesté de Dieu, vous dites : Les saints prieront pour moi, la Vierge sera mon avocate; oui, si Dieu leur en a donné la pensée, s'il leur en inspire la volonté; autrement, quand vous diriez tous les jours cinquante chapelets et cent litanies, ni la Vierge ni aucun saint n'ouvrira la bouche pour vous. Et quand Dieu vous condamnera en son jugement, quand il dira : *Discedite à me maledicti*, toutes les créatures seront autant d'échos qui diront la même parole. La Vierge vous dira : Retire-toi d'ici, maudit! Saint Joseph vous dira : Retire-toi d'ici, maudit! Ce vous est chose si sensible d'être méprisé d'une seule personne, que sera-ce donc d'être méprisé, dédaigné et rejeté de toutes les créatures? et vous serez l'objet, non-seulement de leur rebut, mais aussi de leur inimitié, hostilité et persécution, comme nous voyons que toutes ont été les instruments de la passion du Sauveur, toutes ont contribué à sa mort ou à ses supplices : les éléments, métaux, plantes, juifs, ecclésiastiques, séculiers, nobles, roturiers. Comme il fut humilié et ruiné de réputation, ainsi vous serez chargé d'affronts, de honte, d'ignominie, confusion insupportable. Comme Jésus a été le jouet des soldats, vous serez aussi le jouet des démons, le jouet de leur braverie, risée et moquerie éternelle. C'est ce que David craignait tant, disant si souvent : *Ne irrideant me inimici mei. Tunc incipient dicere montibus : cadite super nos, et collibus operite nos* (Luc. 23, 30). Et comme Jésus en sa passion, fut affligé en toutes les parties de son humanité, de même il n'y aura aucun membre en votre corps, ni puissance en votre âme, qui ne soit tourmentée de quelque supplice particulier, et vous serez entièrement livré à la puissance des ténèbres.

Pour cela, si vous êtes sage, puisqu'il faut nécessairement que la justice de Dieu ait son cours tôt ou tard, et que vous lui êtes si redevable, vous tâcherez de lui satisfaire en ce monde et de prévenir son jugement par prières, jeûnes, aumônes : *Si nos metipsos judicaremus, non utique judicaremur.* Vous avez mérité être privé de l'usage de toutes les créatures, privez-vous au moins des

superflues. Quel danger y aurait-il de retrancher un peu de ce luxe en vos habits, table, meubles et ajustements de vos enfants, pour faire plus d'aumônes et racheter vos péchés par œuvres de charité.

Vous avez mérité d'être humilié et couvert de confusion, refuserez-vous de vous prosterner devant Dieu? Vous avez mérité la mort, et ce qui est effroyable, la mort qui tue sans faire mourir : pour vous en racheter, ne refusez pas de vous mortifier? abstenez-vous de temps en temps de manger un morceau à quoi vous auriez grand appétit, de dire une parole dont vous avez grande démangeaison à la langue, d'aller en quelque divertissement quoique honnête et innocent : *Illicitorum veniam postulantem oportet à multis etiam licitis abstinere.*

3° Mais en tous ces exercices, faites comme saint Bernard en ce beau commentaire qu'il a fait sur ces paroles du Cantique : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi;* il disait : *Et ego fratres ab ineunte mea conversione pro acervo meritorum quæ mihi deesse sciebam, hunc mihi fasciculum ex omnibus amarititudinibus et anxietatibus Domini mei colligere, et inter ubera mea collocare curavi.* Depuis que Dieu m'a fait l'honneur de me retirer du monde, m'appeler à son service, connaissant que je n'avais point de propres mérites pour les présenter à Dieu, j'ai parcouru tous les mystères de la passion du Sauveur, ses douleurs, opprobres, amertumes, j'en ai fait un sacré bouquet que j'ai posé sur mon cœur, je les médite, rumine, contemple l'un après l'autre attentivement. Faites comme lui, il n'y a rien de si agréable à Dieu, rien de si utile et profitable à notre salut et si digne d'une âme chrétienne que méditer souvent, du moins tous les vendredis, avec esprit de piété et tendresse d'amour les mystères de la passion, les offrir au Père éternel, pour l'expiation de nos crimes, louer et remercier Jésus d'un bénéfice si inestimable, c'est à quoi l'Apôtre nous exhorte : *Recogitate eum, qui talem adversus se sustinuit contradictionem* (Heb. 12, 3).

Ayez donc grand soin de vous donner à Jésus, unir votre âme à la sienne, honorer sa mort et passion, le prier qu'il influe ses mérites à vos bonnes œuvres, qu'il joigne vos satisfactions aux siennes, que ses souffrances donnent prix et valeur à vos pénitences, et les rendent capables d'effacer vos péchés, essuyer vos dettes, mériter sa grâce en ce monde et obtenir quelque jour la gloire en l'autre. *Amen.*

SERMON XXXIII.

DE LA JUSTICE DE DIEU DANS LE PURGATOIRE.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (HEBR. 11, 6.)

Les peines que le Fils de Dieu a souffertes en sa sainte mort et passion, ont été très-grandes et très-sensibles; mais saint Thomas nous a enseigné que celles qu'on endure en l'autre vie dans le purgatoire et en enfer, sont beaucoup plus grandes et ef-

froyables. Pour traiter à fond du purgatoire, et afin que les vivants et les morts profitent de mon discours, je le diviserai en trois points. Au premier, je vous prouverai qu'il y a un purgatoire; au second, je vous ferai voir que les peines qu'on y endure montrent la sévérité de la justice de Dieu ; au troisième, nous verrons par quels moyens on peut soulager les pauvres âmes qui y sont. Un des principaux et plus efficaces, c'est votre intercession, ô sainte et bienheureuse Vierge ! pour cela l'Eglise, épouse de votre Fils, réclame votre miséricorde pour ces âmes infortunées, et vous dit en gémissant :

Languentibus in purgatorio,
Qui purgantur ardore nimio,
Et torquentur gravi supplicio,
Subveniat tua compassio.
O Maria!

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Caro Christi purgat nostra corpora, sanguis ejus nostras animas, purgatorio aquæ in hac vitâ, ignis in aliâ.

I. Punctum. — Purgatorium ignis probatur : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus, 4° Comparatione.

II. Punctum. — In purgatorio anima patitur : 1° Ignem spiritualem qui est amor Dei, 2° Materialem ardentissimum, (a) Ob parvas culpas.

III. Punctum. — Animæ juvantur : 1° Nostris precibus, 2° Sacrificio missæ, 3° Eleemosynis, 4° Bonis operibus.

Conclusio. — Motiva conglobata ad juvandas animas.

Exorde. — Le vrai purgatoire des fidèles, c'est Jésus-Christ Notre Seigneur, c'est cet Agneau immaculé qui, par son corps précieux, par les mérites de son sang, purge très-efficacement tout ce qui est souillé, impur, imparfait, défectueux, aux corps et aux âmes des fidèles. Ce qui est imparfait en nos corps, c'est qu'ils sont du fief de la mort, tributaires à la pourriture, sujets à être dissous, corrompus, réduits en poussière; Jésus corrige ce défaut par l'attouchement sacré de son corps divin et vivifique. Saint Cyrille d'Alexandrie, et les autres Pères anciens[1], nous disent qu'il introduit sa chair en nos corps, par la sainte Eucharistie, comme un germe d'immortalité, pour nous influer la vie et donner à notre chair un droit à l'incorruptibilité et à la résurrection glorieuse. Ce qui est d'impur en nos âmes, c'est le péché, et les funestes effets qu'il produit, et saint Jean nous enseigne que Jésus nous purge de tous péchés par les mérites de son sang : *Sanguis filii ejus emundat nos ab omni peccato* (1. Joan. 1, 7).

Si en cette belle assemblée il y a quelque partisan de Calvin, je me doute qu'il se réjouisse d'entendre ces paroles, et dise en soi-même : A la bonne heure, le prédicateur est de même avis que nous, c'est ce que nous disons tous les jours, c'est ce que nos ministres nous enseignent, que le sang de Jésus est notre vrai purgatoire. Vous dites vrai, mais la conséquence que vous en tirez est très-mauvaise. Le sang de Jésus-Christ nous nettoie de tous péchés, donc le pur-

[1] Vide Ambr., tom. 2, *in psal.* 118. *In octonario* 3, *sub finem.*

gatoire n'est pas nécessaire pour nous nettoyer; c'est comme si vous disiez : Donc la foi ne nous purifie pas, donc le baptême ne nous purge pas, donc la foi et le baptême ne sont pas nécessaires ; et, néanmoins saint Pierre a dit que Dieu purifie nos cœurs par la foi : *Fide purificans, corda eorum* (Act. 15, 9). Saint Paul a dit que Dieu nettoie son Eglise par le baptême d'eau, qu'il nous a sauvés par le baptême de régénération : *Mundans eam lavacro aquæ* (Ephes. 5, 26), *salvos nos fecit per lavacrum regenerationis* (Tit. 3, 5). Apprenez de saint Jean-Baptiste que le sang de Jésus-Christ nous nettoie par deux baptêmes, l'un d'eau en ce monde, l'autre de feu après cette vie. Ce précieux sang se sert de l'eau pour nous purifier par le Saint-Esprit qu'il nous donne ; si nous perdons cette grâce offensant Dieu après le baptême, il se sert d'un autre baptême, baptême de feu en purgatoire pour nettoyer nos souillures : *Ille nos baptizabit in Spiritu Sancto et igne.* L'Écriture, les Pères, la raison naturelle, font voir évidemment à tout esprit tant soit peu raisonnable qu'il y a un purgatoire.

Premier point. — 1° En saint Matthieu, chapitre 5, le Fils de Dieu nous assure que celui qui aura dit à son frère : *Vous êtes un fou, sera coupable de feu.* Donnez-moi un homme qui ait gardé les commandements de Dieu le mieux qu'il lui a été possible jusqu'au dernier jour de sa vie, comme firent saint Zacharie, sainte Elisabeth, au rapport de l'Evangéliste (Luc. 1, 6), et qu'un peu avant de mourir, il lui échappe de dire à son frère : *Vous êtes un fou*, direz-vous que pour ce péché il sera damné éternellement? Vous n'êtes pas si rigoureux que de le croire ; et c'est néanmoins un article de foi qu'il est coupable du feu ; il faut donc qu'il y ait un autre feu que le feu d'enfer, un feu temporel, le feu du purgatoire qui expie et efface cette faute ; et saint Paul aux Corinthiens (1. Cor. 3, 15) dit que celui qui, sur le fondement de la foi, fait un édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses, c'est-à-dire des vertus solides et parfaites en recevra la récompense ; mais celui qui y fait un bâtiment de bois, de paille et de chaume, c'est-à-dire des péchés véniels, ou des imperfections, sera sauvé, mais passant par le feu : *Uniuscujusque opus quale sit, ignis probabit, si cujus opus manserit quod superædificavit mercedem accipiet, si cujus opus arserit detrimentum patietur, ipse salvus erit, sic tamen quasi per ignem.* Ce mot *quasi* ne nuit pas à cette preuve ; car c'est une façon de parler des Hébreux qui ne diminue pas la signification de la réalité, mais plutôt la confirme, comme au psaume 125e : *In convertendo Dominus captivitatem Sion, facti sumus sicut consolati;* et en saint Jean (1, 14) : *Vidimus gloriam ejus quasi unigeniti.* Bèze tourne, *Ipse vero salvabitur ita tamen ut per ignem :* il sera sauvé, mais toutefois en telle sorte qu'il passera par le feu : *Ut per ignem* supple *transeat.*

2° Saint Augustin (in Psal. 37, *sub initium*) explique ainsi du purgatoire ce texte de saint Paul, et il cite encore à ce même propos ces paroles de David : *Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me;* Mon Dieu, ne me reprenez pas en votre fureur, ne me corrigez pas en votre colère ; la fureur qui est

de longue durée exprime la vengeance éternelle qui se fait en enfer, la colère qui est courte et passagère exprime la peine temporelle qu'on souffre en purgatoire. Mon Dieu, dit David, selon l'explication de saint Augustin, ne permettez pas que je sois au nombre de ceux auxquels vous direz : Allez, maudits, au feu éternel, et purifiez-moi pendant cette vie en telle façon que je n'aie pas besoin d'être purgé par le feu qui corrige ceux qui seront sauvés : *Domine, ne in indignatione tuâ arguas me, non sim inter illos quibus dicturus es : ite in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus, neque in irâ tuâ emendes me, ut in hâc vitâ purges me, et talem me reddas, cui jam emendatorio igne non opus sit.*

Tertullien (lib. *de Monogamia*, cap. 10), au second siècle de l'Eglise, parlant des dévotions que les veuves de son temps pratiquaient pour leurs maris défunts, dit que tous les ans, au jour anniversaire de leur mort, elles faisaient des offrandes pour eux, et priaient Dieu de leur donner du rafraîchissement; elles croyaient donc qu'ils étaient dans des ardeurs : *Vidua pro animâ viri orat et refrigerium adpostulat ei, et offert annuis diebus dormitionis ejus.* Nous alléguerons les autres Pères au troisième point; mais il ne serait pas besoin de les citer, puisque Calvin (lib. 3 *Instit.*, cap. 5, § 10) avoue qu'il y a treize cents ans, lorsque l'Eglise était encore en sa pureté, comme il dit, les saints Pères priaient Dieu pour les morts, et ce qu'il répond, c'est que ces Pères anciens étaient des hommes qui se trompaient, comme si lui, était un ange qui ne se pût tromper.

3° Mais quand l'Ecriture ni la tradition ne feraient pas foi de cette vérité, le sens commun l'enseigne à un chrétien qui ne se veut pas aveugler ; car supposons qu'il y ait un homme, comme il y en peut avoir, qui, ayant commis des blasphêmes, homicides, adultères, larcins et autres péchés en grand nombre, étant au lit de la mort, le reconnaisse, par une grâce particulière de Dieu se convertisse, demande pardon avec une parfaite contrition, et meure là-dessus, où ira son âme? Elle n'ira pas en enfer : Dieu ne rejette jamais un cœur contrit et humilié; il a promis miséricorde à quiconque se convertira d'une vraie et sincère repentance? Elle ira droit en paradis, et aussi droit qu'une âme qui a bien servi Dieu, et gardé ses commandements toute sa vie? Quelle apparence, et où serait la vérité de cette parole que saint Paul a dite, que *l'homme moissonnera ce qu'il aura semé* (Galat. 6, 7)? où serait la vérité de ce que le Prophète (Psalm. 61, 13), l'Apôtre (Rom. 2, 6), l'Evangéliste (Apoc. 2, 23), le Sauveur même (Matth. 16, 27), a dit de sa bouche, que *Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, que chacun remportera selon qu'il se sera comporté en son corps, soit bien, soit mal?* Il ne faudrait que savoir ce que c'est que Dieu, ce que c'est que péché pour avouer ce qu'a dit la bienheureuse Catherine de Gênes, que le purgatoire est un grand bénéfice de Dieu : car l'âme chrétienne, au sortir de cette vie, voit tant d'opposition et d'antipathie entre Dieu et le péché, que si elle a quelque péché véniel, ou si elle est reliquataire de quelque peine due au péché mortel, elle se lancerait plutôt en enfer que d'entrer en paradis,

quand on lui en ouvrirait la porte, sans avoir satisfait à la justice divine, et elle est ravie de trouver le feu du purgatoire pour s'y purifier, et se rendre quitte de toutes souillures, avant que de se présenter à Dieu qui est la pureté même.

4° Faites qu'une fille d'Espagne soit quelque jour envoyée en France pour épouser le dauphin, que ce soit la plus belle princesse qu'on puisse voir, mais que pendant son voyage il lui vienne une grosse verrue au milieu du front ou en la joue, quelle appréhension aurait-elle de paraître en la cour avec cette difformité, quel désir d'en être délivrée, que ne donnerait-elle volontiers à celui qui l'en affranchirait? et si un opérateur lui disait: Madame, je l'effacerai s'il vous plaît, en telle sorte qu'il n'en paraîtra pas le moindre vestige, mais il faut souffrir un moment ou deux le cautère actuel, le bouton de feu; si elle était assurée de se voir exempte de cette verrue et rétablie en une entière et parfaite beauté, elle l'endurerait volontiers, et donnerait récompense à celui qui lui ferait ce bon office. Quand l'âme choisie sort de ce monde, elle est douée d'une excellente beauté, puisqu'elle est en état de grâce; le Fils de Dieu charmé des attraits et des atours qu'il a mis en elle, l'appelle à soi pour l'épouser, et l'introduire en son Louvre céleste : *Veni sponsa mea, veni, coronaberis; quam pulcha es amica mea.* Mais malheur! souvent il ne peut ajouter : *Et macula non est in te.* Elle a la souillure de quelque péché véniel, ou de quelque dette à la justice de Dieu qu'elle n'a pas encore acquittée. Et quelle apparence de se présenter ainsi à Dieu, qui est la pureté même, quelle apparence de paraître en la cour céleste, en présence du Roi des rois et de ses courtisans, avec quelque difformité : elle est donc bien aise de trouver le purgatoire où elle s'affine et se purifie comme l'or en la fournaise. Là elle souffre très-volontiers : mais douloureusement deux sortes de feu : le feu spirituel de l'amour de Dieu, le feu matériel qui est auprès de l'enfer.

Deuxième point. — 1° L'âme raisonnable a un amour naturel envers son Créateur, comme envers son principe et dernière fin; elle tend nécessairement à lui comme à son centre et lieu de son repos: quand elle en est séparée, elle est en un état violent, comme un os qui est déboîté, comme le poisson hors de son élément, comme le feu hors de sa sphère. L'âme qui est en bon état a un autre ressort de son mouvement qui la fait aller à Dieu; c'est l'amour surnaturel dont elle est douée, parce qu'elle est en grâce, la charité qui la pousse, la presse, la sollicite à la jouissance de cet objet tant agréable, qu'elle aime plus que soi-même. Tandis que nous sommes en cette vie, nous ne sentons point l'intinct et l'effort de ces deux amours : l'amour naturel et l'amour surnaturel envers Dieu, parce que notre âme étant enveloppée dans ce corps, s'embarrasse dans les traces des affaires, elle s'amuse ès délectations sensuelles, elle est obscurcie par les nuages de mille passions; tout cela lui ôte le loisir, la force, la lumière de bien estimer comme il faut le bonheur et félicité qui est en la jouissance de Dieu; mais, au sortir de cette vie, étant dépouillée de ce corps, sevrée des délectations sensuelles, affranchie des occupations terrestres, dé-

livrée du voile de ses passions, éclairée de la lumière de la foi, sollicitée par les mouvements de la grâce, elle connaît clairement que son unique béatitude, c'est d'être jointe et unie à Dieu; elle en a un désir très-véhément, elle s'y porte d'une inclination très-puissante, et par conséquent n'y pouvant arriver à cause du péché, elle est en un état violent et extrêmement douloureux.

Imaginez-vous une flèche qui est fortement lancée par le bras puissant d'un homme robuste; si elle rencontre une pierre ou autre chose dure, elle n'arrive pas au but, mais par la force du mouvement elle se relance en arrière, elle s'émousse, elle se brise et se met en plusieurs pièces. L'âme raisonnable a reçu de Dieu en sa création une certaine impression et un mouvement naturel qui la lance vers Dieu, comme vers son but et dernière fin. La charité surnaturelle lui donne encore un nouveau branle, une puissante impression pour se porter à son Créateur. Quand elle va à Dieu au sortir de cette vie, si elle rencontre l'obstacle du péché qui retarde son mouvement, et empêche son voyage, elle se brise de douleur, elle tend son cœur de repentance, elle déplore son malheur, elle est en un état le plus violent, lamentable, douloureux, affligeant, qu'on puisse s'imaginer; c'est ce qu'on nomme la peine du dam, peine d'exil et de bannissement, peine qu'on souffre de l'absence et privation d'un objet qui est infiniment aimable et souverainement aimé.

2° Et outre ce feu spirituel, il y a un feu matériel qui afflige et tourmente grièvement la pauvre âme. Saint Augustin (Ps. 37, *sub initium*), au lieu sus-allégué, dit : Il y en a plusieurs qui disent : Je ne crains point le purgatoire, parce qu'il n'est pas éternel, je voudrais déjà y être, je serais assuré de mon salut. Ne vous y trompez pas, les peines du purgatoire ne sont pas si légères que vous pensez; elles sont plus dures et rigoureuses que tout ce que les hommes ont jamais souffert, ou peuvent souffrir en ce monde. Saint Grégoire dit : *Idem ignis aurum purificat et paleas comburit;* c'est le même feu qui est en enfer et qui est en purgatoire. Dans le même feu, ou au moins dans la même espèce de feu, l'âme choisie qui est comme l'or, se dégage et purifie de la rouille de ses imperfections, et l'âme réprouvée, qui, au sortir de cette vie, est comme la paille sans le bon grain, y est brûlée, et n'est pas consumée. Il y a cette différence, que le feu d'enfer est pour une éternité, celui du purgatoire pour quelque temps seulement. Saint Thomas (3. p., q. 46, art. 6, ad 3) parlant des tourments du Fils de Dieu en sa passion, dit qu'ils ont été les plus grands, les plus vifs et les plus sensibles que jamais homme ait endurés : mais il excepte les douleurs de l'enfer et du purgatoire; et ce qui me fait plus admirer la rigueur et sévérité de la justice de Dieu, et la malignité du péché, c'est qu'on souffre ces douleurs pour des fautes bien légères.

(A) Saint Séverin, archevêque de Cologne, demeura quelques jours en purgatoire, parce qu'étant occupé les après-dînées avec l'empereur, pour les affaires de son diocèse, il récitait le matin toutes ses heures canoniales. Une dévote vierge nommée Vitaline, au rapport de saint Grégoire de Tours, qui fut sainte, et qui fit des

miracles, apparut à saint Martin, et lui dit qu'elle était en purgatoire, parce qu'elle s'était amusée à se laver le visage le jour du vendredi-saint. Il ne faut pas pourtant censurer la justice de Dieu, et l'accuser de trop grande sévérité, mais il faut plutôt admirer en cela l'infinité de son être; cette Majesté divine est si grande, si bonne, si aimable et digne d'être servie, que la moindre faute que l'on commet contre elle est de très-grande importance, comme la moindre injure d'un vassal contre son prince est un crime de lèse-majesté. L'âme qui est dans le purgatoire ne murmure pas contre Dieu, ne le reprend pas de trop grande rigueur; au contraire, elle se condamne soi-même à ses tourments, elle les souhaite, les demande à Dieu, les embrasse et endure très-volontiers, elle voit qu'elle les mérite, elle veut que la justice de Dieu ait son cours; elle aime Dieu plus que soi-même, elle est bien aise que l'injure faite à sa Majesté soit vengée, même à ses propres dépens, elle veut demeurer dans cette prison, jusques à ce qu'elle se soit entièrement acquittée, ou par ses souffrances et satisfactions, comme parle l'école, ou par les satisfactions d'autrui.

Troisième point. — 1° Car nous ne pouvons aider ces pauvres prisonniers, ils sont en communion de biens spirituels avec nous, ils sont membres d'un même corps mystique, de la même Eglise, bourgeois de la même république; et il y a telle union, sympathie, correspondance entre les membres d'un même corps, les enfants d'une même famille, les bourgeois d'une même ville, qu'on applique le cautère à un membre qui se porte bien, pour guérir celui qui est malade, le travail d'un enfant de famille profite à son frère qui ne fait rien et qui est au berceau, et un bourgeois peut cautionner et acquitter les dettes de son voisin; nous pouvons donc aider ces âmes principalement en trois manières : premièrement par prières. L'Ecriture nous dit au premier livre des Rois, que le roi Saül était quelquefois obsédé et tourmenté du démon : David, pour lui donner quelque allégement, prenait en main son psaltérion à dix cordes, et mariant l'harmonie de sa voix aux doux accords de cet instrument, il chassait le démon, et calmait l'esprit agité du roi. Nous sommes représentés par David, car comme il succéda à la fortune et à la couronne de Saül, nous avons succédé aux richesses de nos parents et ancêtres; c'est une question qui est encore controversée parmi les docteurs de théologie, savoir si les âmes choisies sont tourmentées par les démons dans la prison du purgatoire; quoi qu'il en soit, il est assuré que pour les soulager et les délivrer de l'hostilité des démons, ou de la rigueur des tourments, la mélodie de l'oraison y a beaucoup d'efficace; prenez en main votre chapelet qui est le vrai psaltérion, faites-les enrôler en la confrérie du Rosaire s'ils n'y étaient pas de leur vivant, et sans vous obliger à rien, dites quelquefois pour eux la couronne ou le rosaire, vous leur appliquerez les indulgences : mais la plus fructueuse prière qu'on puisse adresser à Dieu pour le salut des défunts, c'est celle qui se présente dans le redoutable sacrifice, comme nous l'apprenons des Pères de la primitive Eglise.

2° Saint Cyrille de Jérusalem[1] faisant le catéchisme en la ville où le Fils de Dieu nous a rachetés, et expliquant ce qu'on faisait de son temps en la messe, ayant dit : Nous faisons mémoire des prophètes, apôtres, martyrs, afin que, par leurs prières, Dieu ait agréable notre sacrifice; il ajoute : Après, nous faisons mémoire des évêques, de nos pères, et de tous ceux qui sont morts ci-devant, croyant que c'est un grand soulagement aux âmes pour lesquelles on offre la prière de cette sainte et très-redoutable victime qui repose ici. Saint Chrysostome[2] dit que ce n'est pas en vain que les Apôtres ont ordonné que dans les redoutables mystères on fasse mémoire des trépassés, car ils savaient qu'il leur en arrive un grand profit et grande utilité.

Saint Augustin[3] rapporte les pensées que sa mère eut au lit de la mort : *Non cogitavit corpus suum sumptuosè contegi, aut condiri aromatibus, aut monumentum electum concupivit, non ista mandavit nobis, sed tantum memoriam suî fieri ad altare tuum, qui nullius diei prætermissione serviebat : unde sciret dispensari victimam sanctam, quâ deletum est chirographum quod erat contrarium nobis* : Elle n'eut point de soin que son corps fût embaumé après sa mort, ou couvert d'un drap mortuaire, riche et précieux, ni qu'on lui dressât un superbe tombeau; ce n'est pas ce qu'elle nous recommanda, mais seulement qu'on fît mémoire d'elle à l'autel, d'où elle savait qu'on distribue la sainte Victime qui a effacé la cédule par laquelle nous étions engagés au démon; car telle vie, telle mort : comme pendant sa vie, elle avait été si dévote au sacrifice de la messe, qu'elle ne passait pas un seul jour sans y assister, elle conserva cette dévotion jusqu'au lit de la mort. Et afin qu'on ne dise pas que saint Augustin rapporte ceci en récitant seulement l'affection frivole et féminine de sa mère, le même saint, un peu plus bas, au même chapitre, prie Dieu d'inspirer les évêques et les prêtres de sa connaissance, de se souvenir à l'autel, de son père Patrice et de sa mère Monique.

Nous voyons de ceci une belle figure en l'Ancien Testament. Dieu avait institué un sacrifice auquel on égorgeait un passereau, répandant son sang dans un vase, et on prenait un autre moineau vivant que l'on plongeait dans le sang de l'oiseau immolé, et puis on lui donnait la clé des champs. Le Fils de Dieu dit de soi : *Factus sum sicut passer solitarius in tecto*. Il est souvent laissé seul sans qu'on lui tienne compagnie aux églises de village, quand il est immolé mystiquement au redoutable sacrifice; l'âme pour qui on dit la messe est lavée dans son précieux sang, délivrée du purgatoire et mise en liberté; elle dit : *Anima nostra sicut passer erepta est*, et il est bon que le prêtre qui dit la messe, et celui qui l'entend pour une âme, dise dévotement en son cœur : Mon Dieu, ayez pitié d'une telle âme, délivrez-la des peines qu'elle souffre, plongez-la, s'il vous plaît, dans ce précieux sang, nettoyez ses souil-

[1] *Catec. mistagogica* 5. *Paulò ante medium.*
[2] Tom. 4, hom. 3 *in epist ad Philippens., sub finem, et* tom. 6, hom. 69 *ad populum.*
[3] Lib. 9 *Confess.*, cap. 13.

lures dans cette source de pureté, votre Fils vous a plus honoré par sa sainte mort et passion, qu'elle ne vous a déshonoré par ses crimes.

3° Le troisième moyen de soulager ces âmes, c'est l'aumône. Le vénérable Tobie disait à son fils : Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste ; c'est qu'en ce temps-là les pauvres s'assemblaient sur les cimetières, et on leur donnait du pain et du vin en aumône pour les âmes des trépassés. Il dit sur le tombeau du juste, parce que les aumônes qu'on fait pour les âmes qui sont en enfer ne leur servent de rien ; mais à celles qui sont sorties de ce monde en état de grâce, elles profitent beaucoup.

Saint Augustin (lib. *de decem cordis*, cap. 12) argumente puissamment contre les avaricieux : Vous vous excusez sur le grand nombre de vos enfants : quand on vous reprend de votre avarice, vous dites que si vous ne faites pas tant d'aumônes que vous désireriez, si vous êtes si ardent après votre ouvrage, que vous ne prenez pas le loisir d'entendre une petite messe, si vous vous parjurez pour mieux vendre votre marchandise, c'est que vous avez quantité d'enfants; mais c'est un faux prétexte dont vous masquez votre avarice. Qu'ainsi ne soit : quand un de vos enfants vient à mourir, êtes-vous plus charitable que vous n'étiez? si vous gardiez ces biens pour eux, envoyez-lui sa part où il est allé ; il n'est mort que selon le corps, il est vivant quant à l'âme, envoyez sa pension où il est ; s'il était encore dans ce monde, il aurait sa portion comme les autres, vous partageriez vos biens entre lui et vos autres enfants ; comment oserez-vous aller vers lui quand vous mourrez, l'ayant ainsi méprisé et laissé languir de pauvreté ? Supposez qu'il ne soit pas mort, et que vous l'entreteniez aux études à Paris ou ailleurs, vous trouveriez bien de l'argent pour lui envoyer, et vous seriez en peine d'avoir quelque voie pour lui faire tenir sûrement ; il en faudrait perdre une partie pour l'envoyer par lettre de change, au lieu que vous avez ici les banquiers de Dieu qui le recevront et rendront fidèlement au centuple à l'âme de votre fils. Si votre père et votre mère étaient encore en vie, incapables de travailler et usés de vieillesse, il les faudrait nourrir, entretenir, et vous vous excuseriez sur eux de ne pouvoir faire des aumônes. Supposez qu'ils ne soient pas morts, et envoyez-leur une partie de ce que vous leur donneriez, ils en ont plus besoin que jamais. Si vous n'avez pas le moyen de faire des aumônes pour eux, secourez-les par d'autres œuvres.

4° Toutes les actions vertueuses faites en état de grâce et principalement les pénales, offertes à Dieu pour les morts, leur donnent un grand soulagement. Ce que saint Athanase [1] explique par une belle comparaison : Vous voyez qu'au mois de juin, quand les vignes sont en fleur, et répandent en l'air une suave odeur, le vin qui est dans les caves s'en ressent et bouillonne comme s'il s'en réjouissait par je ne sais quelle sympathie. Les fidèles qui sont en purgatoire sont comme le vin en la cave, ils ont été tirés de la vigne de l'Eglise, ont passé par le pressoir de la mort : *Terribilis*

[1] *Vel author. quæstionum ad Anthiochum.*

et qui aufert spiritum principum, une autre lettre, *qui vindemiat spiritum principum.* Quand les fidèles qui sont en cette vie font épanouir les fleurs des vertus et pratiquent les bonnes œuvres pour une âme du purgatoire, elle s'en ressent et réjouit, et le Fils de Dieu lui dit : *Veni amica mea, vineæ florentes dederunt odorem suum.* Et entre les bonnes œuvres que nous pratiquons pour les trépassés, il n'en est point qui les soulagent tant que celles dont ils sont cause, ou par leurs instructions, ou par leurs bons et saints exemples : car la théologie nous apprend, que lorsque nous sommes cause de quelque bien, toutes les fois qu'il se fait après notre mort, notre gloire accidentelle s'augmente dans le ciel ; et si nous sommes en purgatoire notre peine diminue. Si vous êtes cause qu'on établisse le Rosaire en une paroisse ; si vous accoutumez vos enfants à prier Dieu soir et matin, à visiter les hôpitaux, à être charitables envers les pauvres, toutes les fois qu'on dira le chapelet ou rosaire, toutes les fois que vos enfants pratiqueront ces vertus, vos peines se diminueront.

Ecoutons donc les funestes accents, les lamentations de ces pauvres âmes qui réclament votre assistance : *Miseremini meî, Miseremini meî, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* Quand il n'y en aurait qu'une seule en ces extrêmes souffrances, elle vous devrait émouvoir à compassion, elle dit deux fois : *Miseremini meî,* ayez pitié de moi, pour ne pas connaître mes peines ; ayez pitié de moi, pour me soulager en mes souffrances. Vous augmentez ses peines quand vous commettez quelque péché dont elle vous a donné mauvais exemple ; quand vous faites ses obsèques avec une pompe mondaine ; quand vous lui faites une harangue funèbre pleine de mensonges et de vaine louange ; quand vous lui dressez un superbe tombeau qui embarrasse l'église.

Le grand saint Pacôme (Cap. 22 *vitæ ejus*), patriarche de plusieurs monastères de saints anachorètes, et qui avait reçu de Dieu, par l'entremise d'un ange, la règle qu'il devait observer, visitant un jour les monastères qui étaient sous sa conduite, vit qu'on portait en terre un frère qui avait été négligent ; ce convoi était de plusieurs anachorètes et des parents et alliés du défunt qui, voyant le saint, mirent le cercueil à terre, afin qu'il priât sur le mort ; le saint abbé leur défendit de chanter, fit ôter un drap mortuaire magnifique qui était sur le corps, le fit brûler devant tous ; les parents s'en scandalisant : Vous lui procurez, dit-il, par cet honneur que vous lui rendez, plus de douleur que vous ne pensez ; moi, au contraire, par cette humiliation que je lui fais, je lui procure quelque peu de repos et de satisfaction pour ses péchés.

Conclusion. — I. *Miseremini meî, saltem vos amici mei.* Autant de paroles, autant de vives pointes et des puissants arguments qui nous doivent émouvoir à les soulager. Motif de miséricorde, *miseremini ;* motif de charité, *meî ;* motif de justice, *saltem vos ;* motif d'amitié, *amici ;* motif de piété, *meî.*

Miseremini : soyez touchés de commisération à de si grandes misères. *Jugement sans miséricorde sera fait à celui qui n'aura pas fait miséricorde*, dit saint Jacques. Sur quoi voulez-vous

exercer la miséricorde, que sur la misère? Quelle plus grande misère que d'une pauvre créature, qui doit extrêmement, qui n'a de quoi payer, qui est poursuivie et pressée en une justice très-rigoureuse? quelle plus grande misère que d'une pauvre âme, sur laquelle la main du Tout-Puissant est déchargée et appesantie : *Manus Domini tetigit me?* d'une âme qui est en des gênes, et tortures si excessives, qu'un chien qui serait ainsi tourmenté vous attendrirait de compassion; ce n'est pas un chien, c'est une âme raisonnable.

Mei, une âme à l'image de Dieu, rachetée par le précieux sang du Sauveur, marquée de son caractère, embellie de sa grâce, destinée à sa gloire. Il dira au jugement : J'ai eu soif, vous m'avez donné à boire; j'ai été prisonnier, vous m'avez visité; j'ai été nu, vous m'avez revêtu; j'ai été étranger, vous m'avez donné le couvert; vous faites toutes ces œuvres de charité, quand vous délivrez une âme du purgatoire, vous êtes cause qu'elle boit le torrent de volupté, vous la rachetez d'une prison fort obscure et ennuyeuse, vous la revêtez de l'étole de gloire, vous faites qu'elle est reçue et logée au Louvre céleste.

Saltem vos. Au moins vous qui êtes cause ou occasion que cette âme est en peine, ayez-en pitié : vous l'avez fait offenser Dieu par vos suggestions ou mauvais exemples; votre père languit pour les blasphèmes que vous lui avez fait proférer par vos rébellions et débauches; votre mère pâtit pour les malédictions qu'elle vous a données pour vos désobéissances; cette pauvre fille brûle dans les flammes vengeresses, pour le feu que vous avez allumé en son cœur par vos paroles impudiques; vous avez tant de part à la dette, ne voulez-vous point contribuer à la satisfaction? *Saltem vos amici.* Qu'est devenue l'affection que vous témoignez à votre ami, où sont ces protestations que vous lui faisiez si souvent de ne le jamais abandonner, et vous le mettez en oubli, parce qu'il est éloigné de vous, et vous lui tournez le dos quand il a plus de besoin d'être secouru de vous? Il appert bien maintenant que vous êtes ami de fortune, l'affliction de vos amis est la pierre de touche qui fait connaître que votre amitié était de faux aloi. Si vous ne le voulez aider par motif d'amitié, faites-le au moins par motif de piété, par acquit d'obligation.

Mei. Vos ancêtres se sont engagés à la justice de Dieu, par les péchés qu'il ont commis, pour vous laisser des richesses; serez-vous si ingrat et cruel que de leur en refuser une petite partie? Vous nagez dans les délices, et ils sont dans les tortures; vous reposez en un lit mollet, et ils sont couchés dans les flammes; vous ne plaignez pas les bons repas que vous donnez à un je ne sais qui, et vous refusez à votre mère affligée un pauvre dîner que vous lui pourriez envoyer par la main du pauvre; enfin, si vous êtes si mercenaire, que vous vouliez chercher vos intérêts en toutes vos actions, souvenez-vous que ces pauvres âmes sont en la grâce de Dieu, qu'elles doivent aller au ciel ou sortir du purgatoire, que vous devez aller quelque jour où elles sont à présent, que si vous les délivrez elles n'en seront pas ingrates : *Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis!* Bienheureux sont les miséricordieux, car

ils obtiendront miséricorde! Quand vous faites une aumône pour une âme qui est en purgatoire, vous faites deux œuvres de miséricorde : miséricorde corporelle au pauvre qui en a besoin, et miséricorde spirituelle à l'âme qui est en peine; vous vous rendez ami du pauvre, vous obligez cette pauvre âme : quand vous sortirez de ce monde, ils se souviendront de votre courtoisie, ils vous rendront la pareille, ils vous recevront ès tabernacles éternels. *Amen.*

SERMON XXXIV.

DES EFFETS DE LA JUSTICE DE DIEU EN ENFER.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (Hebr. 11, 6.)

Encore que, comme nous avons vu, la justice de Dieu se soit exercée et s'exerce tous les jours très-rigoureusement en divers endroits du monde et dans le purgatoire, si est-ce que nous pouvons dire, après le texte sacré, que l'enfer est son propre lieu, le centre et le rendez-vous des supplices qu'elle ordonne contre les âmes réprouvées. La théologie en reconnaît deux principaux : la peine du dam et la peine du sens; c'est ce que nous devons considérer aujourd'hui pour nous retirer du péché, au moins par appréhension des punitions qu'il mérite. Saint Chrysostome nous assure que la vertu de miséricorde se tient à la porte d'enfer pour empêcher qu'aucun de ceux qui l'ont caressée entre en ce séjour de malheur; à plus forte raison vous avez ce pouvoir, ô sainte et bienheureuse Vierge! puisque vous êtes de nom et de fait la mère de miséricorde. Nous ne pouvons avoir cette vertu, si vous ne l'obtenez de Dieu pour nous : car pour la pratiquer méritoirement, nous ne la devons pas exercer envers les pauvres par compassion naturelle ou autre motif bas et imparfait; mais parce qu'ils sont les membres de votre Fils que nous bénissons en vous saluant : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Duplex pœna damnati, respondet duplici malitiæ peccati.

I. Punctum. — Pœna damni probatur : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Rationibus.

II. Punctum. — Pœna sensus : 1° Visus, 2° Auditus, 3° Odoratus, 4° Gustus, 5° Tactus, 6° Æternitas.

Conclusio. — Pathetica.

Exorde. — La sentence définitive de damnation éternelle que le Fils de Dieu prononcera contre les âmes réprouvées au jugement universel ne sera qu'une confirmation, une publication et approbation de celle qu'il aura prononcée au jugement particulier, et il nous apprend en l'Evangile qu'elle décréta deux peines : la peine du dam, la peine du sens : *Discedite à me*, voilà la peine du dam; *In ignem æternum*, voilà la peine du sens. Peines très-grandes et très-effroyables, mais très-justes et très-conformes à la qualité du crime : car, comme il est dit en Isaïe, l'âme qui consent au

péché mortel commet deux folies très-criminelles et très-punissables : elle se sépare de Dieu qui est son bien souverain : *Perversæ cogitationes separant à Deo;* elle s'attache à la créature qui n'est que vanité et néant.

Premier point. — 1° La peine du dam correspond à la première folie, la peine du sens à la seconde : *Discedite à me.* Il les rejette pour jamais de son amitié, de sa vue, de sa compagnie, de tout ce qui lui appartient : quelle disgrâce, quelle privation, quelle perte ! c'est ce que David appréhendait quand il disait si souvent : *Ne repellas me, ne projicias me, ne derelinquas, neque despicias me, Deus salutaris meus :* Mon Dieu ! mon Sauveur ! ne me repoussez pas, ne me rejetez pas, ne m'abandonnez pas, ne me méprisez pas.

2° Il avait raison, car comme dit saint Augustin (*de Verbis Apost.*, cap. 10), quand vous aimez avec passion une fille que vous recherchez en mariage, si vous l'allez voir au mois de décembre ou de janvier, et qu'elle vous dise : Ces deux gros habits ne vous vont pas bien, vous avez bien meilleure grâce avec un simple habit d'été, prenez-le une autre fois quand vous me viendrez voir, autrement je vous ferai dire que je ne suis pas à la maison. Vous obéissez, vous prenez votre habit d'été au cœur de l'hiver, vous aimez mieux être transi de froid que de lui déplaire : *Eligis tremere, quàm displicere;* Dieu vous dit : Ces jurements me déplaisent, ces paroles déshonnêtes, ces contenances affectées, ce sein découvert, cette avarice, cet esprit de vengeance m'offensent, et vous ne vous en abstenez pas; qu'est-ce qui est plus difficile, ou être gelé de froid, ou s'abstenir d'une parole ? Qu'est-ce que cette fille vous dit pour vous obliger à lui complaire? Si vous ne changez d'habit, vous ne me verrez plus, vous n'entrerez plus ici : *Hoc tantum contremiscitur, faciem meam non videbis si hoc ipsa dicat, dicit et terret. Deus dicit, et non terret.* Dieu vous dit : Si vous jurez, si vous retenez ce bien qui n'est pas à vous, si vous commettez cette impureté, vous ne me verrez jamais, vous n'entrerez jamais en mon paradis. Vous craignez d'être privé de la hantise passagère d'une fille, et vous ne craignez pas d'être privé de la possession et jouissance éternelle de Dieu ! C'est que votre aveuglement vous empêche de connaître l'importance de cette perte : *Plus cœlo torquentur, quam gehennâ*, dit saint Pierre Chrysologue. Vous ne le croiriez pas, mais il est vrai, le ciel afflige plus les damnés que l'enfer, la gloire du paradis les tourmente plus que la gehenne du feu.

3° Premièrement, c'est la perte d'un très-grand bien. Si vous perdez une pistole, vous en êtes fâché, et beaucoup plus si vous en perdez cent, et encore plus si vous en perdiez mille, dix mille, cent mille. Et que sera-ce donc de perdre un royaume, un royaume du ciel, de perdre la jouissance d'un Dieu, qui est l'abîme et l'océan de tout bien, de perdre un bien souverain, un bien immense et incompréhensible, un bien infini, un bien qui est notre dernière fin ; un bien auquel vous avez tant de pente et d'inclination. La flamme du feu n'a point tant d'inclination de se lancer en haut,

ni la pierre de se porter en bas, ni les rivières de se rendre à la mer, comme la créature raisonnable a d'inclination de s'unir à son Créateur qui est son premier principe, sa dernière fin, son centre, son élément et son unique béatitude : elle est donc en un état très-violent, en une horrible inquiétude et agitation quand elle est empêchée de se joindre à son Dieu au sortir de cette vie.

Quand vous êtes en état de péché mortel, vous ne ressentez pas cet éloignement, parce que vous n'en connaissez pas la misère. L'enfant qui est dans les entrailles de sa mère n'a point de répugnance à cette captivité, parce qu'il ne la connaît pas; mais si un homme qui a l'usage de raison était obligé de demeurer neuf mois en une prison aussi étroite et obscure, cette contrainte lui serait bien sensible. Et puis tant que nous sommes en cette vie, nous n'avons point de droit à la vision de Dieu pour le temps présent : *Non videbit me homo, et vivet.* Vous n'avez point de peine de ce que vous n'êtes pas roi, un villageois n'est point fâché de n'être pas évêque, parce qu'il n'a point de prétention à l'épiscopat, vous n'avez point de droit à la royauté; mais si un de ces abbés qui a le brevet du roi pour être évêque, n'en pouvait obtenir les bulles de Rome; si le roi d'Angleterre était encore en France, comme il y était ces années passées, ces refus leur seraient bien sensibles et fâcheux; de plus, pendant que notre âme est dans notre corps, elle se divertit aux délices de la chair, elle s'amuse aux ébats et passe-temps du monde, elle s'embarrasse et occupe aux affaires de la terre. Quand elle est dépouillée du corps, elle n'a rien qui l'amuse, elle n'a personne avec qui converser, elle ne trouve point d'objet qui l'entretienne et divertisse, elle connaît évidemment l'extrême besoin qu'elle a de Dieu, le droit et le pouvoir qu'elle a eu de le mériter, et de là vient que cette privation, c'est la plus fâcheuse et cuisante à ceux qui auront eu plus de commodités de se sauver, comme aux habitants des grandes villes, aux prêtres et aux religieux.

Deuxième point. — 1° Mais l'âme mondaine n'appréhende que ce qui tombe sous les sens, n'est point touchée par la crainte de cette peine du dam qui n'est pas sensible ; il lui faut donc remettre devant les yeux les peines qu'elle souffrira aux cinq sens de nature après la résurrection ; et notez que je ne dirai rien sans ajouter un texte de l'Ecriture, afin que vous ne pensiez pas que ce sont de vaines imaginations qu'on vous prêche.

La vue y sera affligée : car l'enfer est un lieu de ténèbres, d'horreur et ombre de mort : *Terra tenebrosa operta mortis caligine, ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.* Vous n'y verrez jamais rien qui vous puisse tant soit peu consoler. Si vous perdiez à présent la vue, sans espérance de la recouvrer, en quelle affliction seriez-vous? c'est ce qui vous arrivera pour une éternité: *In æternum non videbit lumen.* Le soleil, la lune, les étoiles, n'enverront jamais un seul rayon de lumière en ce cachot infortuné; le feu même qui leur servira de prison, leur sera bien très-cuisant, mais point du tout resplendissant. C'est la belle explication que saint Basile (*in Psalm.* 38) apporte à ces paroles du Psal-

miste : *Vox Domini intercidentis flammam ignis :* Dieu peut bien séparer les qualités qui sont naturellement conjointes. Le feu de ce monde brûle, mais il brille; il a de la chaleur qui tourmente, mais de la splendeur qui réjouit; Dieu peut bien faire un feu qui brille et qui ne brûle pas, il en peut faire un qui brûle et qui ne brille point. En la fournaise de Babylone, en faveur de ses amis, les trois jeunes hommes, il fit que le feu brillait et ne brûlait point : il ne brûla pas un cheveu de leur tête, ni un filet de leur robe. En la fournaise d'enfer, pour punir ses ennemis, il fera que le feu aura beaucoup de chaleur et point de lueurs; c'est comme du plomb fondu, qui brûle très-sensiblement et ne brille aucunement.

2° L'ouïe y sera tourmentée, car toutes les aubades, tous les violons et musiques que vous y entendez, ce sera le bruit et tintamarre de ces forçats de galère qui, enrageant de dépit, blasphêmeront incessamment. Ce qui nous peut donner sujet de reconnaître aisément les prédestinés et les distinguer des réprouvés. A quoi connaît-on de quel pays vous êtes? A votre langage : *Loquela tua te manifestum facit.* Quand vous entendez un pèlerin qui parle italien, vous dites : Il est d'Italie; s'il parle français, il est de France. Le langage du ciel, ce sont les bénédictions; le jargon d'enfer, sont les malédictions. Saint Jean dit en l'Apocalypse qu'il vit l'assemblée des saints, et que leur entretien, leur occupation, leur divertissement (heureuse et souhaitable occupation), c'est de bénir Dieu; il vit aussi la geôle d'enfer, et les prisonniers qui y sont, et il dit que leur métier, exercice continuel, c'est de ronger leur langue par l'excès et détresse des douleurs, et leur langue ainsi rongée, recroît incessamment; car ils ne laissent pas de blasphêmer continuellement. Le saint homme Job bénissait Dieu en toutes les afflictions qui lui arrivaient; on lui venait dire que les soldats avaient emmené une partie de ses troupeaux, que les voleurs lui avaient brigandé l'autre partie, que sa maison était tombée, et avait accablé tous ses enfants. A toutes ces nouvelles si tristes et si funestes, il ne répondait autre chose sinon : Le bon Dieu me les avait donnés, le bon Dieu me les a ôtés, son saint Nom soit béni et loué. Quand vous entendez une âme qui dit le même! si les sergents lui enlèvent ses meubles, si les soldats lui mangent ses provisions, si les chicaneurs la ruinent par procès, au lieu de maudire elle dit : Dieu soit béni et loué à jamais! vous pouvez dire qu'elle est prédestinée, elle est au faubourg du paradis, elle parle comme les saints; mais quand vous entendez un satrape du diable, un démon incarné qui a toujours les jurements, les blasphêmes, les malédictions et imprécations en la bouche, c'est une âme réprouvée; elle est du pays d'enfer, elle en tient le langage.

3° L'odorat sera tourmenté d'une puanteur insupportable : *Erit pro suavi odore fœtor.* Je ne veux pas dire ce qu'on dit en théologie, qu'au dernier jugement toutes les ordures du monde s'écouleront en enfer comme en un cloaque et sentine. J'ai promis l'Ecriture, la voici : Le prophète Isaïe dit que du corps de ces malheureux, après la résurrection, sortira une odeur puante : *De corporibus eorum ascendit fœtor.* Or, ne pensez pas qu'en enfer vous soyez affranchies, coudées comme en une salle où vous dansez. Voulez-

vous savoir comment vous y serez? Vous serez liés et enfagottés ensemble comme des cotrets; ce n'est pas moi qui le dis, c'est le Fils de Dieu qui, parlant des réprouvés sous la métaphore de la zizanie, assure qu'il dira à ses anges, au dernier jugement : *Colligate ea in fasciculos :* Liez-les comme des javelles, blasphémateurs avec blasphêmateurs, usuriers avec usuriers, vindicatifs avec vindicatifs, et par conséquent vous serez obligé de souffrir à jamais la puanteur qui sortira des corps de ceux avec qui vous serez attaché.

En la Vie des Pères du désert, il est dit que deux gentilshommes assistèrent un jour à une prédication semblable à celle que je vous fais, en laquelle on parlait des peines de l'enfer; au sortir du sermon l'un d'eux se moquant du prédicateur, disait : Il nous en conte de belles, cela est bon pour épouvanter les femmelettes; l'autre, vivement touché, appréhenda ces supplices, et pour les éviter se résolut de faire pénitence, et, à cet effet, alla se rendre religieux en un monastère du désert. Quelque temps après, on lui rapporta que son compagnon était mort, il se mit en prières pour lui; comme il était en la ferveur de son oraison, le défunt lui apparut et lui déclara qu'il était damné. Eh bien, lui dit le religieux, puisque vous êtes damné, vous savez s'il est vrai ce que les prédicateurs en disent? Il n'est que trop vrai! Il n'est que trop vrai! Mais ils font une grande faute quand ils en prêchent; c'est qu'ils ne disent pas la centième, pas la millième partie de ce qui en est. J'en voudrais volontiers quelque essai, mais le moindre que vous pourrez. De quel sens le voulez-vous? Il pensa en soi-même l'odorat est le sens qui souffre le moins de son objet. J'aurai volontiers, dit-il, une petite expérience de ce qu'on souffre en enfer par l'odorat. Le damné ne fit qu'entr'ouvrir un manteau dont il était couvert sur l'estomac, et de cette ouverture s'exhala une vapeur si puante, que les religieux ne la pouvant supporter, quittèrent le monastère pour quelque temps.

4° Le goût, qui est cause que tant de gens offensent Dieu, aura diverses punitions : la plus assurée et remarquable, c'est la soif. Le mauvais riche en est bon témoin. Quand on vous en raconte l'histoire, si vous pensez que c'est une fable, vous pensez que le Fils de Dieu est un conteur de fables, car c'est lui qui la rapporte. Cet infortuné n'était point blasphémateur, ni meurtrier, ni usurier, ni voleur, ni concussionnaire; s'il l'eût été, le Fils de Dieu l'aurait dit : *Si vis scire crimen divitis, noli aliud quærere, quàm quod audis à veritate,* dit saint Augustin. Nous ne pouvons mieux apprendre d'autre que du Sauveur les causes de sa damnation, et les voici : Il était riche (ne le soit qui voudra), il était vêtu trop pompeusement, couvert de lin et de pourpre; il faisait bonne chère tous les jours, il ne faisait pas l'aumône comme il devait. Etant enseveli en enfer après sa mort, et tourmenté de la soif dans les flammes, il crie qu'on lui envoie le pauvre Lazare, qu'il mouille le bout de son doigt dans un peu d'eau, pour lui rafraîchir la langue. Il ne demande pas qu'un échanson bien couvert lui apporte, comme on faisait autrefois, du vin délicieux dans un verre de cristal ou dans une tasse d'argent, il ne demande pas un verre d'eau froide, il ne demande pas que le Lazare lui apporte une

cuillerée d'eau dans le creux de sa main. Quand il était en ce monde, entrant en sa maison et trouvant à sa porte ce pauvre, tout couvert d'ulcères, il en détournait sa vue avec horreur et disait : Fi ! cela me pue; ôtez-moi cet homme de devant les yeux ; à présent il s'estimerait bienheureux de le voir, et qu'il lui apportât un peu d'eau dans le creux de sa main galeuse et ulcérée; mais il n'ose pas demander tant de faveur : il ne demande pas que le Lazare trempe tout son doigt, mais seulement le bout de son doigt dans un peu d'eau, pour lui rafraîchir la langue. Il y a seize cents ans qu'il demande cette grâce, et il ne l'obtient pas; d'ici à seize cents ans il demandera cette faveur ! et il ne l'obtiendra pas; d'ici à seize cent mille ans il la demandera, et ne l'obtiendra pas ; d'ici à seize mille millions d'années il la demandera, et ne l'obtiendra pas. Ah ! qu'une franche repue qu'on vous donne pour vous faire signer une fausseté vous coûtera cher, un peu de vin qui vous enivre est bientôt avalé, une parole déshonnête ou de blasphême est bientôt prononcée, mais la peine qu'il en faudra souffrir ne passera pas si tôt; car ces bouches intempérantes, ces langues impies et impudentes n'auront jamais le moindre rafraîchissement en une soif très-ardente qu'elles souffriront dans les flammes.

5° Le goût et les trois autres sens dont nous venons de parler, ne sont chacun qu'en une partie du corps; l'attouchement est en tous les membres tourmentés par le feu. Celui qui douterait s'il y a du feu en enfer, douterait de toute l'Ecriture qui l'enseigne, et de la foi de toute l'Eglise qui le tient pour indubitable. En Isaïe (33, 14) : *Qui est celui d'entre vous qui pourra habiter avec un feu dévorant, et des ardeurs éternelles.* En saint Marc (9, 43), Jésus répète par trois fois que *le feu des damnés ne s'éteint point.* Et en saint Matthieu (25, 41), *qu'il dira au jour du jugement : Allez, maudits, au feu éternel.* En l'Apocalypse (21, 8) : *Que leur partage sera un étang de feu et de soufre ardent.*

6° Ce mot *éternel* arrête mon esprit, parce qu'il exprime une durée fixe et arrêtée, une durée longue à perte de vue, une durée où Dieu ne voit point de fin, car il n'y en a point.

Supposons que Dieu dise à une âme damnée, à l'âme de quelqu'un de nos parents ou amis, de quelqu'un de ceux qui ont péché avec nous : Je te veux faire une grâce que tu ne mérites pas, je veux compter autant de millions d'années qu'il y a d'étoiles au ciel, car j'en sais le nombre; autant de millions d'années qu'il est tombé de gouttes de pluie et de rosée depuis le commencement des siècles, qu'il en tombera jusqu'à la fin; autant de millions d'années qu'il y a eu d'oiseaux, de mouches, de moucherons en l'air ; autant qu'il y a eu d'hommes, de femmes, d'enfants, d'animaux, de bestioles sur la terre, autant de pas qu'ils ont faits; autant de millions d'années qu'il y a eu de poissons, et qu'il y a eu de grains de sable, et qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer et en toutes les rivières; autant qu'il y a eu de brins d'herbe ou de fleurs en tous les champs et prairies, et des feuilles d'arbres en toutes les forêts du monde; quand tu auras demeuré en enfer pendant tous ces millions d'années, je te retirerai de peine, je te ferai mourir, je t'anéantirai. Ne semble-t-il pas que ce seroit se moquer de cette âme?

Et toutefois, tenez pour assuré, car il n'est rien de plus vrai, que si Dieu faisait cette grâce à une âme damnée, elle le tiendrait à très-grande faveur, elle s'en estimerait très-heureuse, elle en ferait fête, elle s'en réjouirait plus que vous ne vous réjouiriez si on vous faisait roi de France et monarque de tout le monde. O justice de Dieu! ô justice de Dieu! que vous êtes admirable, que vous êtes terrible, que vous êtes épouvantable, mais que vous êtes juste et équitable, que la malignité du péché est grande, qu'elle est odieuse et détestable, puisqu'elle mérite qu'un Dieu infiniment bon et miséricordieux inflige à sa pauvre créature une peine si effroyable et de si longue durée!

En bonne foi, mon cher Auditeur, croyez-vous toutes ces choses? Dites la vérité, n'est-il pas vrai que vous ne les croyez point? c'est ce que je plains en vous, c'est ce que je trouve de plus mauvais que vous ne les croyiez pas : quand vous seriez le plus innocent de tous les hommes, le plus vertueux pour tout le reste, cela seul vous damnera que vous ne croyez pas : *Qui non crediderit condemnabitur* (Marc. 16, 16); *qui non credit jam judicatus est* (Joan. 3, 18). Vous semble-t-il que ce soit un petit crime de penser que Dieu soit menteur? Voilà sa parole : *Allez, maudits, au feu éternel; le ver des damnés ne mourra point; leur feu ne s'éteindra point, il brûlera les pailles dans un feu qui ne se peut éteindre* (Matth. 25, 41). Vous ne le croyez pas, vous pensez donc que Dieu est menteur, il ne le sera pas, il ne le sera pas, et vous sentirez quelque jour, mais à votre grand regret, et trop tard, qu'il n'y a parole ni syllabe en tous ces textes que je vous ai cités qui ne porte coup, et qui ne soit effectué en vous et vos semblables, et ce pour jamais; peut-être que vous les croyez au moins à demi, et tellement quellement; mais vous considérez cela comme une chose qui ne vous concerne pas, et qui n'est que pour les autres, et c'est présomption, et tous les présomptueux sont abominables devant Dieu, en état de damnation. Il dit en son Ecriture (1. Cor. 6, 10; Ephes. 5; Galat. 5, 21; Apoc. 21, 8) que tous les luxurieux, avaricieux, ivrognes, larrons, faussaires, n'ont point de part en son royaume; que leur département sera un étang de feu et de soufre ardent : si cela ne s'accomplit en personne, ce sont paroles vaines et mensongères; si elle s'accomplit en quelqu'un, pourquoi non en vous aussi bien qu'ès autres, puisque vous êtes aussi criminel et punissable que les autres? Et il ne sert de rien de répondre que vous prétendez faire quelque jour pénitence, et que vous espérez en la miséricorde de Dieu : tous vos semblables y espèrent aussi, et ont autant de droit d'y espérer que vous, et ainsi les menaces de Dieu ne s'effectueront sur personne; ou vous prétendez qu'étant coupable de même forfait que les autres, vous ne serez pas puni comme les autres. Voyez, voyez votre présomption.

In sæculum sæculi veritas tua. Que feront ces infortunés un si long espace de temps? A quoi s'occuperont-ils en une si longue nuit, non d'hiver, mais d'éternité? Ils dévoreront la chair de leur bras par la rage d'une faim canine, ils mordront leur langue par détresse de la douleur, dit l'Apocalypse.

Conclusion. — Ils déchireront leurs complices, ils maudiront le père qui les a engendrés, la mère qui les a conçus, la nourrice qui les a allaités, le soleil qui les a éclairés, la terre qui les a portés, le cabaret, le brelan, le bal, le lieu infâme, tout ce qui a contribué à leur désastre. Maudit soit le père ambitieux qui m'a engendré! que ne m'a-t-il fait savetier, plutôt que de m'acheter cet office de juge dont j'étais incapable, ce bénéfice dont j'étais indigne? Maudite soit la mère qui m'a mis au monde! pourquoi s'est-elle mariée si elle ne voulait avoir soin du salut de ses filles, que ne m'a-t-elle mis une corde au cou plutôt que ces ajustements mondains qui me mettaient de la vanité en la tête? Maudit soit le confesseur complaisant qui ne m'a pas refusé l'absolution quand je retombais toujours au même péché! maudit soit l'avocat et le procureur qui m'ont conseillé des chicanes injustes pour gagner ou prolonger mon procès! Quoi de plus? Ils maudiront, j'ai horreur de le dire, âmes dévotes, sortez d'ici pour ne le pas entendre! non, n'en sortez pas; entendez-le, puisque l'Ecriture le dit, entendez-le pour bénir Dieu en la place de ces détestables; ils maudiront celui qui est digne de toute bénédiction. Hé! mon Dieu, quel emploi, quelle occupation, quel malheur! maudire Dieu en toute l'éternité, c'est l'enfer de l'enfer, c'est le comble, l'apogée, le plus haut point des plus excessives misères. Mon Dieu, vous savez que quand je médite le désastre de ces infortunés, je vous dis souvent avec frayeur : *Numquid ego sum*, Ne serai-je point de ce nombre? J'ai sujet de le craindre, si vous ne me faites miséricorde; si ce malheur m'arrivait, il me semble que je ne voudrais pas faire comme ces désespérés : il me semble que je ne laisserais pas de vous aimer, honorer, glorifier, puisque vous ne feriez rien en cela que très-justement et selon mes démérites, j'aurais sujet de vous dire : *Omnia quæ fecisti nobis, Domine, in vero judicio fecisti, quia peccavimus tibi;* mais parce que votre Ecriture m'apprend que personne ne vous bénira en ce lieu de malédictions : *Non mortui laudabunt te neque omnes qui descendunt in infernum* (Ps. 113, 17); je vous veux bénir dès à présent pour alors; autant de malédictions que ces enragés vomissent contre vous, autant de mille millions de louanges et de bénédictions vous puissent donner à chaque moment tous vos anges et tous vos saints, aux siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XXXV.

DES EFFETS DE LA JUSTICE DE DIEU, EN LA PUNITION DU PÉCHÉ PAR DES PEINES TEMPORELLES.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (Hebr. 11, 6.)

Les peines que les âmes damnées endurent dans le feu d'enfer, et celles que les âmes choisies souffrent dans le purgatoire, sont des effets de la justice de Dieu, qui nous les doivent bien faire connaître et appréhender; mais parce qu'on ne les connaît

que par la foi, et que les esprits incrédules sont bien aises d'en douter pour ne les pas redouter, je leur veux montrer aujourd'hui cette rigueur de la justice de Dieu, en des afflictions sensibles et temporelles qu'elle envoie quelquefois aux âmes réprouvées, et souvent aux prédestinées. Elles sont salutaires à celles-ci qui les savent bien ménager ; c'est ce que nous désirons faire par la grâce de votre Fils, ô sainte et bienheureuse Vierge! Quand un père de famille est en colère contre son enfant et prend des verges pour le châtier, le meilleur avis que l'enfant puisse suivre est de courir vers sa mère et se cacher sous ses bras, et quand notre Père céleste nous menace des fléaux de sa vengeance, nous n'avons point de meilleur asile que de recourir à vous, vous dire avec la sainte Eglise : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix*, et réitérer souvent, mais en grande dévotion, ces paroles angéliques : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

Exordium. — Cur Deus puniat aliqua peccata in hoc sæculo, et cur non omnia.

Punctum unicum. — Sermo continet tria exempla justitiæ divinæ : 1° Divitis epulonis in inferno, 2° Davidis in hoc sæculo, 3° Antiochi in hoc sæculo, et in inferno.

Conclusio. — Exhortatio ad timorem Dei exemplo (Eleazari, Machab.).

Exorde. — *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti, Deus nequaquam parcit, quia delictum absque ultione non deserit :* Je tremblais en toutes mes œuvres par la crainte de vous offenser, ô mon Dieu ! sachant que vous ne pardonnez point à celui qui pèche, disait le saint homme Job ; c'est-à-dire, dit saint Grégoire, que Dieu ne laisse aucun péché impuni. Saint Chrysostome et saint Augustin font une ravissante réflexion sur la très-sage conduite de la Providence de Dieu, et sur le style très-adorable de sa justice divine. Il donne des biens de la terre et de grandes richesses temporelles à quelques hommes vertueux, parce que s'il n'en donnait à pas un, on pourrait penser que ces biens appartiennent au démon, et qu'il en a la disposition, puisqu'il n'y aurait que ses serviteurs qui en seraient avantagés; mais Dieu ne donne pas ces biens temporels à plusieurs hommes justes, de peur qu'on ne le serve d'un amour mercenaire, par espérance et prétention de ces biens caducs et périssables. Ainsi il punit quelques crimes dès cette vie, parce que s'il n'en punissait point, les impies pourraient penser qu'il n'y a point de justice en lui : mais il n'en punit que quelques-uns, parce que s'il les punissait tous, on pourrait penser qu'il n'y aurait point de justice vindicative, que celle qui s'exercerait en ce monde. En suite de ces belles pensées, nous pouvons dire que, comme en la justice des hommes on punit diversement les malfaiteurs ; ceux qui ont mérité la mort par un crime capital, on les conduit au lieu du supplice, et là, ou ils sont décapités, ou attachés au gibet; ceux qui n'ont pas commis de si grands crimes, on les bat de verges par les rues. Ceux qui, étant morts en état de péché mortel, ont mérité la mort éternelle, sont condamnés par la justice de Dieu à subir cette peine en enfer, qui est le lieu de supplice ; ceux qui ne sont pas en si mauvaise catégorie devant Dieu sont punis en cette vie, et font leur purgatoire

en ce monde ; ceux qui ont commis des crimes énormes, dénaturés, monstrueux, des péchés qui crient vengeance devant Dieu, sont punis en cette vie et après la mort, et passent d'un enfer en l'autre. Nous avons de tout ceci des preuves authentiques en l'Ecriture sainte, j'en choisis trois exemples très-mémorables, qui feront les trois points de ce discours.

Point unique. — 1° Le premier est du mauvais riche. Il n'était pas des plus criminels : *Si vis scire crimen divitis*, *noli aliud quærere quàm quod audis à veritate*, dit saint Augustin. Si vous voulez savoir pourquoi cet infortuné a été damné, apprenez-le du Fils de Dieu (Luc. 16, 19), qui est la vérité même. Il était riche, il était vêtu trop pompeusement, il faisait bonne chère tous les jours, il ne faisait pas l'aumône selon ses moyens, et selon la nécessité des pauvres, et parce qu'il devait être damné, il reçut des biens temporels en récompense des petites bonnes œuvres qu'il avait faites. Car, comme saint Chrysostome a remarqué, Abraham ne lui dit pas ἔλαβες, *accepisti*, mais ἀπέλαβες, *Recepisti bona*, *græcè*, τὰ ἀγάθα σοῦ, *bona tua.*

Les biens de la terre sont comme le partage et apanage des réprouvés; Dieu les leur donne pour récompense de quelques petites bonnes œuvres qui ne méritent pas le salaire éternel. Comme Abraham faisant division de ses biens, donna seulement des meubles aux enfants des servantes, pour les exclure de la succession : au bien-aimé Isaac, les fonds, immeubles, hoiries. Ainsi Dieu donne aux réprouvés des honneurs, charges, dignités, richesses, commodités, plaisirs, et autres prospérités temporelles : *Dimisi eos secundùm desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis.*

Il estime ces biens terrestres trop peu de chose, pour les donner en partage aux âmes choisies; ce ne sont que des meubles, biens mobiles, caducs, périssables. Il leur réserve l'hérédité, la succession, les biens immeubles, immobiles, perdurables et éternels : *Venite, benedicti Patris*, il est leur Père; ils doivent être ses héritiers : *Possidete regnum* ; *græcè*, κληρονομήσατε, *hæreditate percipite regnum.* Si vous avez commis autrefois quelque grand péché, et n'avez pas reçu notable affliction, mais avez toujours eu presque tout à souhait, vous êtes riche, bien vêtu, à votre aise, honoré; c'est mauvais signe, il est à craindre que vous ne soyez de la catégorie du mauvais riche : *Recepisti bona tua.* Vous avez les meubles comme l'enfant de la servante.

2° En second lieu, la justice de Dieu décrète ordinairement aux âmes choisies des afflictions temporelles, des afflictions très-cuisantes et sensibles, pour les péchés qu'elles ont autrefois commis. Je dis même pour des péchés dont la coulpe est déjà remise, et entièrement effacée par une vraie pénitence. L'Ecriture en expose un exemple remarquable sur un théâtre royal et célèbre. David après avoir passé les premiers 48 ans de sa vie en innocence, et en si grande sainteté, qu'il était surnommé l'*homme selon le cœur de Dieu*, c'est la qualité que Dien même lui donnait; par le malheur d'une œillade inconsidérée, tombe en deux ou trois péchés, pas davantage. Il en est repris par un prédicateur; il ne se fait pas

tirer l'oreille: sitôt averti, aussitôt converti; sitôt touché, aussitôt percé; sitôt combattu, aussitôt abattu. Il fait pénitence, mais quelle pénitence! si rude, âpre, rigoureuse et humiliante pour un roi, qu'elle serait incroyable, si le Saint-Esprit ne nous obligeait à la croire.

La pénitence est composée de trois parties : contrition de cœur, confession de bouche, satisfaction d'œuvre. David eut une si grande contrition, si vive et si continue, qu'il pleurait son péché toutes les nuits, par des larmes si abondantes, que son lit en était tout arrosé: *Lavabo per singulas noctes lectum meum, lachrymis meis stratum meum rigabo.* En hébreu il y a : *Askeh berol laila, mittati, natare faciam.* Je ferai nager mon lit dans mes larmes. Heureux vaisseau qui vogue sur l'océan des larmes d'une vraie pénitence! heureuse navigation où on ne peut manquer d'arriver à bon port! Il ne se contentait pas de pleurer, gémir, soupirer; il rugissait : *Rugiebam à gemitu cordis mei.* Il faisait retentir sa chambre par ces cris lamentables : Hé! malavisé que j'ai été! malheureux! infortuné! insensé! A quoi ai-je pensé d'offenser mon bon Dieu? une majesté infinie! Où était ma foi, mon esprit, mon jugement? Mon Dieu! pardonnez-moi; mon Dieu! pardonnez-moi. Quel admirable exemple pour ses sujets! que cela était beau et de bonne édification, quand quelqu'un venait au Louvre pour affaires. Quel bruit est-ce que j'entends, quelles lamentations? C'est le roi qui fait pénitence, qui expie par ses larmes les fautes qu'il a pu faire; il y a six ans, dix ans, quinze ans qu'il fait ce métier. Il eut la confession de bouche : car encore qu'il eût commis son péché en secret, quand le prophète Nathan l'en reprit, il ne s'excusa point comme nous faisons, il ne dit pas : Qui vous l'a dit? comment le savez-vous? avez-vous bien la hardiesse de me reprendre, vous qui êtes mon sujet? mais il avoua ingénûment son crime tout sur-le-champ, sans excuse et sans aucune repartie : *Peccavi Domino.*

La satisfaction se fait par prières, par jeûnes et aumônes. Il ne se contentait pas de faire des prières au matin, à midi et le soir : *Vespere et mane et meridie narrabo* (Psal. 54, 18); de chanter les louanges de Dieu aux sept heures du soir : *Septies in die laudem dixi tibi* (Psal. 118, 164); il se levait à minuit pour confesser ses péchés devant Dieu et réclamer sa miséricorde : *Media nocte surgebam, ad confiten dum tibi* (Psal. 118, 62). Il faisait ordinairement ses prières non-seulement à genoux, mais prosterné et collé contre terre : *Adhæsit pavimento anima mea* (Psalm. 118, 25). Prières si ferventes, qu'il semblait détacher son âme pour la répandre toute en la présence de Dieu. Il devenait tout enroué à force de crier : *Laboravi clamans, raucæ factæ sunt fauces meæ* (Psal. 68, 4).

Il donnait à son oraison les deux ailes qui la font voler et prendre essor dans le ciel, le jeûne et l'aumône. Il jeûnait non par vanité, ni par disette et nécessité, car il pouvait vivre dans les délices de la cour, mais par humiliation et austérité : *Humiliavi in jejunio animam meam* (Psal. 34, 13; 108, 24). *Genua mea infirmita sunt à jejunio, et caro mea immutata est propter oleum.* Le Chaldaïque dit : *Genua mea collapsa sunt præ jejunio, et caro mea macilenta et absque pinguedine.*

La viande qu'il prenait quelquefois, plutôt pour s'empêcher de mourir que pour apaiser la faim, il la sucrait avec de la cendre et détrempait sa boisson avec l'amertume de ses larmes : *Cinerem tanquam panem manducabam* (Psal. 101, 10), comme le pain se mange avec toutes les viandes : *Et potum meum cum fletu miscebam; induebam me cilicio* (Psal. 34, 13). *Posui vestimentum meum cilicium* (Psal. 63. 12). Ses sujets se moquaient de lui et en faisaient des farces. Voilà un beau roi, qui pleure toujours comme un enfant, qui jeûne comme un ermite, qui s'habille comme un gueux : *Factus sum illis in parabolam; adversùm me loquebantur, qui sedebant in portâ.*

Il fermait les yeux à tous ces mépris et ne laissait pas de leur être débonnaire et charitable, d'exercer envers eux les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles : *Edent pauperes et saturabuntur* (Ps. 21, 27). Il prenait même la peine, tout roi qu'il était, de faire le catéchisme à ses sujets, leur enseigner les commandements de Dieu : *Docebo iniquos vias tuas.*

Il emploie l'espace de vingt ans en ces exercices de dévotion, de charité et de pénitence. Dieu voyait le fonds de son âme, que sa pénitence n'était pas feinte, mais sincère et légitime; que son cœur était tout noyé dans ses larmes, enflammé de l'amour de Dieu, pulvérisé de vraie contrition. En bonne foi, si vous eussiez vu ou su toutes ces choses, qu'eussiez-vous dit, qu'eussiez-vous pensé? N'eussiez-vous pas dit : Le voilà quitte, toutes ses dettes sont payées, ses fautes sont toutes effacées, et quant à la coulpe et quant à la peine? il ne demeure plus reliquataire à la justice de Dieu, pas même d'une petite maille? Que les jugements de Dieu sont bien plus austères que ceux des hommes! que ses divines pensées sont plus éloignées des nôtres que le ciel ne l'est de la terre! O que le péché mortel est incomparablement plus pesant en la balance de sa justice et au poids du sanctuaire qu'au trébuchet de la nôtre[1]! Ecoutons quelles afflictions elle a décrétées contre ce pécheur tout pénitent et prédestiné (2. Reg. 12, 15)! Un petit enfant qu'il aimait et qu'il chérissait comme la prunelle de ses yeux tombe malade par permission de Dieu : *Percussit Dominus parvulum.* David dépose la pourpre, se revêt d'un cilice, se couvre de cendre, couche sur la terre, jeûne fort austèrement, pleure amèrement, prie Dieu avec ferveur, demande humblement la vie des pauvres enfants. Néant à sa requête : nonobstant ses larmes, cilice, jeûnes, sanglots, prosternements, humiliations, l'enfant meurt et meurt avant que d'être circoncis, comme qui dirait avant que d'être baptisé. Quel est le bourreau qui fait mourir cet enfant? c'est le crime de David : *Deposito diademate, projectis gemmis, exutis purpuris, remotâ omnis splendoris regii dignitate, cum pro his omnibus solitarius, gemens, clausus, sacco squalidus, fletu madidus, cinere sordidatus, vitam parvuli sui tot lamentationum suffragiis peteret, et piissimum Deum tantâ precum ambitione pulsans, sic rogans et observans, obtinere non potuit.*

Un autre de ses enfants, nommé Amnon, est saisi d'une frénésie

[1] S. Salvian., *de Provid. Dei*, lib. 4, *sub finem.*

d'amour impudique vers sa propre sœur : il la ravit, la prend par force, la déshonore avec le scandale de tout le royaume; l'ayant ainsi déshonorée, il conçoit envers elle une horreur et aversion mortelle, une plus grande haine, que l'amour passionné qu'il lui avait porté : il la chasse honteusement de sa maison, il fait mettre à la rue cette pauvreté toute seule, éplorée, désolée, déshonorée qui ne savait où aller (Reg. 13, 15). Quel crève-cœur, quelle confusion, quel affront à ce pauvre père, à un prince si dévot, à un prophète si saint, de voir sa royale maison souillée et scandalisée, par un inceste si exécrable! Qui est le tison qui a allumé ce feu infernal et détestable dans le cœur d'Amnon son fils? c'est le péché de David.

Un autre de ses enfants, nommé Absalon, pour venger l'injure faite à sa sœur, assassine traîtreusement l'incestueux Amnon au milieu d'un banquet, auquel il l'avait finement invité.

Ce même Absalon se révolte contre son père, soulève tout le peuple contre lui; il souille la couche conjugale de son même père en plein midi, à la vue de tout le monde : *In conspectu solis hujus*, dit l'Ecriture (2. Reg. 16, 22), il tâche par tous moyens de lui arracher la couronne et la vie. Le pauvre David, pour éviter cette conjuration, est contraint de s'enfuir par les déserts, pieds nus, avec une petite poignée de gens, pleurant, gémissant, n'attendant à tout moment que la mort de la main de son enfant parricide (2. Reg. 15, 30). Il est rencontré par un de ses sujets qu'il n'a jamais désobligé qui lui jette des pierres, lui chante des injures, l'appelle meurtrier, usurpateur du bien d'autrui, tyran, mille autres calomnies; David ne répond un seul mot.

Enfin, cet enfant parricide que David aimait plus que soi-même, est tué malheureusement en état de péché mortel et de damnation éternelle; mort qui fait pleurer inconsolablement le triste père, et lui fait jeter cette voix entrecoupée de sanglots : *Absalon fili mi, fili mi Absalon, quis mihi det ut moriar pro te?*

Son péché ne dura que quelques jours, la punition dure toute sa vie et au delà; car après sa mort, sa maison royale se désole, et se dissipe par permission de Dieu : de douze tribus du peuple d'Israël que Dieu lui avait données pour son domaine, sa postérité n'en conserve qu'une seule; les autres dix sont données en proie à des capitaines révoltés et ligués. Si vous dites comme l'esprit malin : *Pellem pro pelle, et cuncta quæ habet homo, dabit pro anima sua* (Job. 2, 4); je vous dirai qu'il fut encore affligé en son corps : *Non est sanitas in carne mea, à facie iræ tuæ, non est pax ossibus meis, à facie peccatorum meorum* (Psal. 37, 4); Chaldaicè : *Non est pax in membris meis, propter peccatum meum.*

Au milieu de tant de croix et afflictions si sensibles, ce saint pénitent n'avait de pensées que pour adorer la justice de Dieu qui daignait le châtier : *Memorabor justitiæ tuæ solius;* point de cœur que pour aimer sa bonté divine, qui le corrigeait paternellement : *Bonum mihi, quia humiliasti me;* point de langue que pour louer sa miséricorde, qui ne le châtiait pas selon ses démérites : *Misericordias Domini in æternum cantabo;* point de corps que pour le présenter aux coups de verges, et s'offrir en sacrifice

propitiatoire pour expiation de ses péchés : *Ego autem in flagella paratus sum.* Coupez, taillez, tenaillez, brûlez dix ans, vingt ans, cinquante ans : *Modo in æternum parcas;* pensez quelle punition il eût reçue s'il eût murmuré contre la justice de Dieu, s'il n'eût fait pénitence, s'il eût passé ces vingt-deux ans en vanités, comédies, festins, passe-temps, voluptés sensuelles, danses ou autres délices de la cour, s'il n'eût eu aucun mérite précédent, s'il eût commencé à offenser Dieu dès sa jeunesse, s'il eût commis des péchés à centaines!

Agnoscit David culpam, humiliatur, compungitur, confitetur, luget, pœnitet, gemmas regias abdicat, purpurâ exuitur, diademate exoneratur, cultu et corde mutatur, totum Regem cum ornatibus suis abjicit, providum pœnitentem cum patrocinio ambitiosi squaloris assumit, jejunio exugitur, ariditate siccatur, fletu effunditur, solitudine carceratur, et tamen Rex tanti nominis sanctitate major, quam potestate, prærogativis meritorum antecedentium supereminens, cum tanto habitu supplex, non evadit, et hic tantus, tam grandis fructus pœnitentiæ est, quod æternis quidem piaculis non addicitur, sed in præsenti tamen veniam non meretur[1].

Vous me direz que je suis trop rigoureux, que j'épouvante trop le monde; est-ce un conte de vieille que je vous récite? est-ce un roman inventé à plaisir? n'est-ce pas la parole de Dieu? n'est-ce pas l'Ecriture sainte? est-ce en vain qu'elle le raconte? Le Prophète ne dit-il pas que la parole de Dieu nous doit servir de flambeau pour nous mettre au beau chemin : *Lucerna pedibus meis verbum tuum et lumen semitis meis;* l'Apôtre ne dit pas : *Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt. Si in viridi hæc faciunt.* Si Dieu a puni si sévèrement celui qui n'avait commis que deux ou trois péchés, que fera-t-il à celui qui en a commis des cinquantaines, centaines, millions?

3° Si vous voyez un de vos voisins affligé de cruelles maladies, pourrir en un lit des semaines et des mois entiers, vous diriez : C'est bon signe, c'est un second Job, il fait son purgatoire en ce monde, il porte sa croix, il fait sa pénitence. Oui, si cette pénitence le change, s'il se convertit, si cette croix le sanctifie, si ce purgatoire le purifie, s'il est patient et bénit Dieu comme Job; mais s'il garde la rancune, s'il retient sa coquine, s'il ne restitue, quelques belles paroles qu'il dise, ce n'est pas bon signe, sa pénitence est comme celle des damnés : *Pœnitentiam agentes*; il ne porte pas la croix de Jésus, mais du mauvais larron; il ne fait pas son purgatoire, mais il commence son enfer; il n'est pas comme Job, mais comme Antiochus. Ce roi impie avait reçu de Dieu mille prospérités et bénédictions temporelles. Il en avait abusé et s'en était servi pour en être plus orgueilleux, pour offenser Dieu, pour profaner le temple, pour oppresser le peuple. La justice de Dieu demande ses droits et le poursuit. Il assiége une ville nommée Persépolis, il est contraint d'en lever honteusement le siége; les assiégés, faisant une sortie, mettent en déroute ses gens; lui, prenant la fuite,

[1] Salvian. Lib. 2 *de Provid. Dei, post medium.*

tombe de son carrosse, se froisse tous les membres; la main de Dieu le frappe d'une plaie secrète et incurable : il est saisi d'une colique frénétique, d'une contorsion d'intestins qui le fait enrager; sa chair se pourrit et tombe en pièces, tout son corps fourmille de vers, il exhale une si horrible puanteur qu'elle se répand par toute son armée qui ne la peut supporter, lui-même ne la peut souffrir. Alors il ouvre les yeux, se reconnaît, s'humilie et dit de belles paroles ; il réclame la miséricorde de Dieu : *Justum est*, dit-il, *subjectum esse Deo, et mortalem non paria Deo sentire* (2. Mach. 7, 12).

Orabat hic scelestus Dominum à quo non erat misericordiam consequuturus. Ce scélérat priait Dieu qui ne lui devait point faire miséricorde. L'Ecriture l'appelle scélérat, nonobstant sa pénitence, parce que cette conversion ne procédait pas de l'amour de Dieu, mais d'amour-propre ; il ne fait pas son purgatoire en cette vie, mais il y commence son enfer qu'il va continuer en l'autre monde, où il le continuera en toute l'étendue des siècles.

Conclusion. — 1° Ne faites pas comme lui, mais plutôt comme Eléazar. C'était un vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans, qui avait blanchi au temple de la vertu, qui n'avait rien de caduc que le corps, il était entre les mains des bourreaux, condamné à mourir, s'il ne se résolvait de manger des viandes défendues par commandement de Dieu. Ses anciens amis, touchés de compassion injuste, s'approchant, lui disaient à l'oreille : Y a-t-il tant à faire à manger deux ou trois morceaux de viande, pour contenter le roi et sauver votre vie? Si vous êtes si scrupuleux, faites-en au moins le semblant, mettez-en un peu en votre bouche, et puis vous le cracherez. Vous n'êtes pas de vrais amis, dit-il; vous ne me conseillez pas bien. Quel scandale sera-ce pour notre religion, quel mauvais exemple donnerai-je aux jeunes gens, de quelle note d'infamie souillerai-je notre nation et ma réputation, si on disait qu'Eléazar, âgé de 90 ans, a transgressé la loi par crainte de mort; et puis quand j'éviterais par cette dissimulation la justice des hommes, je n'éviterais pas celle de Dieu, ni pendant ma vie, ni après ma mort : *Manum omnipotentis nec vivus, nec defunctus effugiam :* J'aime mieux une mort glorieuse qu'une méchante et détestable vie : *Gloriosissimam mortem magis quàm odibilem vitam complectens;* notez, *nec vivus, nec defunctus;* il reconnaissait et avouait par ces paroles que Dieu punit souvent le péché, et en ce monde et en l'autre.

2° Faites comme ce bon vieillard, quand on vous sollicite au péché. Si vous vous parjurez, vous gagnerez votre procès et vivrez en paix : *Iniquâ persuasione;* vous ne me conseillez pas bien, cette vie, cette paix seraient détestables, que j'aurais obtenues par un péché mortel : *Odibilem vitam.* Si vous voulez consentir à ce lâche trait, à cette trahison, à cet adultère, vous deviendrez fort riche, il y a grande somme à gagner. Cet homme qui est en crédit, vous mettra à votre aise, autrement vous serez toujours pauvre : *Iniqua miseratio*, votre compassion est injuste, ces richesses seraient détestables, que j'aurais gagnées par un péché mortel : *Odibilem vi-*

tam. Ce jeune homme vous aime cordialement, si vous consentez à sa passion, il vous épousera, il ne vous faussera pas sa promesse, vous vivrez en délices : *Iniquâ affectione;* votre affection est trompeuse, cette vie délicieuse que j'aurais acquise par un péché mortel serait détestable : *Gloriosissimam mortem magis quam odibilem vitam complectens*, j'aime mieux me mortifier de toutes ces choses, perdre mes procès, être pauvre toute ma vie, n'être jamais mariée, mourir plutôt que d'offenser Dieu; cette mortification me sera très-honorable, cette mort très-glorieuse, quand ce sera pour éviter le péché mortel, quand ce sera pour conserver la grâce de Dieu, pour me maintenir en l'amitié de mon Créateur; mort très-glorieuse, qui me servira de porte et de passage pour entrer en la vie éternelle. *Amen.*

SERMON XXXVI.

DE LA JUSTICE DE DIEU EN LA PERMISSION DU PÉCHÉ.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (HEBR. II, 6.)

Les effets de la justice de Dieu dont nous avons parlé jusqu'à présent, sont, à la vérité, des objets de grande frayeur à ceux qui les contemplent par la lumière de la foi et avec attention d'esprit. Mais il y en a encore deux autres qui sont beaucoup plus à craindre à ceux qui ont un peu de connaissance de la hautesse infinie de Dieu, et des grandes obligations que nous avons de l'aimer. Ces deux effets sont la permission du péché et l'endurcissement du cœur. Sur la permission du péché, j'ai premièrement à vous faire voir, que c'est une très-sévère et très-effroyable vengeance de Dieu, et en second lieu, nous verrons quels sont les sujets qui le portent à exercer envers nous une si redoutable justice : *Contrariorum contraria est ratio.* Comme c'est un effet de la grande colère de Dieu sur une âme, quand il permet qu'elle commette de grands crimes; ainsi ç'a été une marque de sa grande bienveillance envers vous, et que vous étiez bien avant en ses bonnes grâces, ô sainte et bienheureuse Vierge! qu'il n'ait pas permis que vous soyiez tombée en aucun péché, ni mortel, ni véniel, ni originel; c'est ce qui vous donne plus de pouvoir et d'affection d'exaucer les prières de ceux qui désirent en être préservés par vos intercessions, comme nous faisons de tout notre cœur, nous prosternant humblement à vos pieds, et vous disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Justitiam Dei mundus non cognoscit.

I. PUNCTUM. — Permissio peccati est maxima vindicta Dei : 1° Scripturâ, 2° Sensu sanctorum, 3° Explicatione.

II. PUNCTUM. — Causæ hujus vindictæ : 1° Peccatum mortale præcedens, 2° Peccata venialia, 3° Tepiditas in charitate.

CONCLUSIO. — Qui timet Deum, nihil negligit.

Exorde. — En cette belle oraison que Jésus adressa à son Père dans le cénacle de Jérusalem, sur la fin de sa vie, à l'entrée de sa passion, prière qui est la plus longue, sublime, profonde, de toutes celles que les Evangiles rapportent, l'âme sainte de Jésus, élevée en contemplation de la justice de Dieu, s'écrie par enthousiasme : *Pater juste, mundus te non cognovit.* Il ne dit pas : *Pater sancte, Pater omnipotens, misericors*, mais *Pater juste, mundus te non cognovit.* Cela est vrai, Messieurs, cela n'est que trop vrai. De toutes les perfections de Dieu, celle que le monde connaît moins, est sa justice divine; le monde n'en sait pas le secret, il n'en connaît pas le style, n'en considère point les diverses et différentes conduites. L'Ecriture nous enseigne qu'il exercera sa justice en ce monde envers les âmes pécheresses, en deux principales manières; quelquefois par des châtiments temporels, maladies, pauvreté, perte de procès, renversement de fortune. Autrefois par des châtiments spirituels, permettant qu'elles tombent en de nouveaux péchés.

Premier point. — 1° La première est appelée le zèle du Seigneur; la seconde est appelée sa vengeance. L'une est sa colère, l'autre sa fureur; l'une est la correction d'un père, l'autre la punition d'un juge, l'une est un petit coup d'ami, l'autre est une blessure d'ennemi : *Plaga inimici percussit te castigatione crudeli;* l'une est un remède doux et modique, l'autre est un châtiment cruel et redoutable, l'une est une justice de piété et de miséricorde, l'autre est une justice de rigueur et de sévérité : *Exacerbabit Dominum peccator secundum multitudinem iræ suæ non quæret, inquinatæ sunt viæ illius, in omni tempore auferuntur judicia tua à facie ejus*, dit le Psalmiste. Sur quoi saint Augustin ajoute (in Ps. 9) : *Multum irascitur Dominus, dùm non exquirit dùm quasi obliviscitur, et per fraudes et scelera ad divitias honoresque pervenitur, quod maximè in antichristo eventurum est:* Le pécheur a mis son Dieu en grande colère, il l'a aigri et irrité au dernier point; Dieu exercera contre lui une grande vengeance, n'usant d'aucune vengeance contre lui, mais le laissant se souiller de plus en plus sans crainte du jugement de Dieu.

2° Tous les saints ont eu ce même sentiment : le plus jeune des Machabées (2. Machab. 7, 33), étant entre les mains des bourreaux, par le commandement du roi Antiochus, lui disait : Encore que Dieu soit un peu fâché contre nous, et se serve de vous comme de verges pour nous châtier, ce n'est pas à dire que vous puissiez échapper des mains de sa justice; il s'apaisera quelque jour, et jettera les verges au feu : *Etsi nobis propter increpationem et correptionem Dominus Deus noster modicum iratus est, etc.* Saint Augustin fait sagement une réflexion sur cette parole *modicum.* Ce jeune homme avait vu son pays ravagé par des soldats infidèles, ses compatriotes menés en captivité, la maison de Dieu pillée, les vaisseaux du temple profanés, six de ses frères tenaillés, écorchés, démembrés, hachés en petits morceaux; il était sur le point d'en souffrir encore plus, et il dit : Dieu est un peu courroucé contre nous; et s'il était grandement courroucé contre vous, que pourrait-

il faire davantage? quelle affliction plus cuisante vous pourrait-il envoyer, si sa colère était bien enflammée? répond saint Augustin : *Cor eorum obdurasset,* il les aurait punis par un endurcissement de cœur.

Et Daniel (9, 11) faisant sa prière au nom de tout le peuple qui était banni en un pays étranger, et asservi à un esclavage très-cruel : *Stillavit super nos maledictio.* L'exil, la servitude, la pauvreté, la ruine de notre pays, la perte de tous nos biens, ne sont que des gouttes de la colère de Dieu, qui distille sur nous ; mais il y a une autre vengeance dont l'Ecriture parle bien autrement : *Effundes super eos iram tuam, et furor iræ tuæ comprehendat eos :* Vous répandez sur eux votre colère, votre fureur les saisira de toutes parts. Quel sera l'effet d'un si grand courroux? *Appone iniquitatem super iniquitatem eorum.* Quand Dieu permet que nous tombions en de nouveaux péchés, en punition des précédents, c'est l'effusion, le déluge, l'inondation de sa colère et l'ardeur de sa fureur. Cette effroyable vengeance a coutume de s'exercer en l'une de ces trois manières.

3° Premièrement, par la soustraction des lumières, grâces actuelles, secours, assistances particulières qu'il donne aux autres, d'où il arrive qu'étant privés de ces lumières, nous nous égarons du bon chemin; étant dépouillés de ces armes, nous sommes aisément surmontés ; étant dépourvus de ces aides et grâces spéciales, nous succombons à la première secousse.

Secondement, il ne divertit pas les occasions qui nous peuvent amorcer au péché, il nous laisse exposés aux tentations du monde, au danger de nous perdre, aux embûches qui nous sont dressées de toutes parts, et quasi en toutes sortes de conditions.

En troisième lieu, il nous livre à la tyrannie de Satan, il lui délie les mains et lui donne pouvoir de nous tenter furieusement, parce que nous l'avons mérité : *Diabolus stet à dextris ejus.*

Depuis la passion de Jésus, Satan est comme un dogue d'Angleterre, ou un lion à l'attache : il ne peut nuire, ni tenter personne, qu'autant que Dieu lui lâche la chaîne. Quand il a reçu le pouvoir sur une âme, il l'assiége plus assidûment, il la poursuit, persécute, presse et oppresse plus furieusement, il l'accable de suggestions malignes, émouvant les humeurs du corps, leur donnant des dispositions au péché, rappelant en l'imagination les mauvaises pensées, représentant à l'esprit les objets charmants et délicieux

Saint Cyprien (*De oratione dominicâ*) expliquant ces paroles : *Ne nos inducas in tentationem..... Hic ostenditur nil posse contra nos adversarium. Nisi Deus ante permiserit, ut omnis timor noster, et devotio, et observatio, ad Deum convertatur; datur autem potestas malo adversum nos, secundum peccata nostra.* Quand notre Sauveur nous met en la bouche cette prière de l'Oraison dominicale : *Ne nous induisez pas en tentation*, il nous montre que notre ennemi ne peut rien contre nous, si Dieu ne le lui permet : or, il donne du pouvoir à l'esprit malin contre nous, selon les péchés que nous avons commis.

Second point. — 1° Et voilà la première raison de cette redoutable permission, c'est en punition de nos péchés passés, ce que saint Cyprien prouve par Isaïe (41, 24) : *Quis dedit in direptionem Jacob, nonne Deus, cui peccaverunt?* Au troisième livre des Rois (11, 14), l'Ecriture, avant que de dire : *Suscitavit adversarium Salomoni*, dit : *Adamavit mulieres alienigenas multas. Igitur iratus est ei Dominus.* Salomon fit l'amour à plusieurs femmes étrangères contre la défense que Dieu en avait faite, et Dieu se mettant en colère, lui suscita un adversaire. Vous vous imaginez que vous ne consentirez à cette tentation que pour une fois, pas davantage, pour éprouver la douceur de la volupté, ou pour contenter un grand dont l'appui vous est nécessaire. Pauvre homme! ne voyez-vous pas qu'étant dépouillé de la grâce de Dieu qui est la meilleure défense que vous ayez, vous serez plus aisément surmonté? Ne voyez-vous pas que Dieu se retirant de vous, comme vous vous retirez de lui, et se mettant en colère, il aura sujet de vous livrer à la puissance de vos ennemis, qui, vous voyant désarmé et dépourvu de secours, vous attaqueront plus hardiment, vous combattront plus furieusement et vous feront retomber de plus en plus? *Et dicentes : Deus dereliquit eum, persequimini et comprehendite eum, quia non est qui eripiat.* Comme les Philistins garrottèrent aisément Samson, le mirent à l'attache, lui crevèrent les yeux, en firent leur jouet quand Dieu l'eût abandonné : *Quia Dominus recesserat ab eo.*

2° Le péché véniel aussi mérite quelquefois et attire sur nous cette punition : *Non enim qui operantur iniquitatem in viis ejus ambulaverunt*, mais *non ambulaverunt. Universæ viæ Domini misericordia et veritas.* Quand vous vous accoutumez à dire souvent de petits mensonges, quand vous manquez aux œuvres de miséricorde que vous pourriez faire selon votre condition, vous vous disposez à commettre des injustices. Et un peu plus bas le même Psalmiste dit : Mon Dieu, je vous ai cherché de tout mon cœur, ne me rejetez pas de vos commandements : *In toto corde meo exquisivi te, ne repellas me à mandatis tuis* (Ps. 118, 10). Nous cherchons Dieu de tout notre cœur, quand nous évitons tout ce qui lui peut déplaire et que nous faisons tout ce que nous savons lui être agréable; vous savez bien que les pertes de temps en jeux, en visites superflues, en paroles inutiles, les cajoleries dans l'église, les irrévérences envers votre mère, les vanités et autres fautes légères déplaisent à Dieu, et vous les faites; vous savez que la charité vous oblige à instruire des mystères de la foi vos domestiques, vos fermiers, les ouvriers qui travaillent pour vous, d'assembler tous vos gens le soir pour faire les prières ensemble, fréquenter les sacrements, faire la lecture spirituelle, retirer les pauvres filles du danger de se perdre, châtier vos enfants quand ils jurent, et vous ne le faites pas le pouvant faire; vous ne cherchez pas Dieu de tout votre cœur, peut-être qu'il vous rejettera de ses commandements, ne vous donnera pas une grâce efficace pour les garder, vous laissera exposé aux tentations de vos ennemis, et à la faiblesse de votre nature.

3° Et ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il exerce quelque-

fois cette effroyable vengeance contre nous, en punition des résistances à ses inspirations, des négligences en son service, des tiédeurs en son amour : *Refrigescet charitas et abundabit iniquitas :* Quand la charité se refroidit, les injustices se multiplient, dit notre Sauveur en saint Matthieu (24, 12), et en l'Apocalypse (2, 4), il dit à l'évêque d'Ephèse : *J'ai quelque chose à reprendre en vous, c'est que vous avez ralenti la ferveur de votre première charité ; faites-en pénitence et réchauffez en votre cœur vos premières ardeurs, autrement je vous ôterai le chandelier de la foi, je vous laisserai tomber en des ténèbres intérieures et funestes ;* et au chapitre suivant (3, 16), il dit à l'évêque de Laodicée : *Parce que vous n'êtes ni chaud ni froid, mais tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche.* Les âmes froides devant Dieu sont celles qui sont en état de péché, privées de la grâce de Dieu ; les chaudes sont celles qui sont ferventes en l'amour de Dieu et au zèle de sa gloire ; les tièdes, qui ne sont ni chaudes ni froides, sont ces âmes qui disent : Je ne désire pas être saint, je ne me soucie pas d'être si haut en paradis, je me contenterai d'être à la porte, je ne veux point commettre de grands crimes, mais je ne veux pas aussi faire beaucoup de bonnes œuvres ; je ne veux faire ni bien ni mal ; et le Fils de Dieu leur dit : *Parce que vous êtes tièdes, je commencerai de vous vomir.* Il parle fort proprement ; il ne dit pas : Je vous vomirai, mais *je commencerai à vous vomir.* Etre négligent en la pratique des vertus et des œuvres de surérogation que nous pouvons faire, ce n'est pas un péché mortel, nous ne méritons pas pour cela que Dieu nous rejette entièrement de sa grâce, mais nous lui donnons sujet de commencer à nous rejeter ; il commence à nous vomir, c'est-à-dire il retire de nous ses faveurs particulières, ses grâces puissantes et efficaces, et cette punition est un acheminement et disposition à de grandes chutes.

Conclusion. — C'est donc très-sagement que le Saint-Esprit nous dit par la bouche du Sage : *Qui timet Deum nihil negligit :* Celui qui craint Dieu ne néglige rien. Certes, vous avez grand sujet de le craindre ; il a permis que vous soyez tombé au plus grand de tous les maux qui vous pouvaient arriver, et que vous y soyez tombé plusieurs fois. Il y a grande apparence, que dis-je, grande apparence? mais il est très-assuré qu'il a été en grande colère contre vous, et vous ne savez si elle est apaisée. Tant de confessions que vous avez faites jusqu'à présent, très-probablement ne l'ont pas apaisé, puisqu'il a permis que vous soyez toujours tombé. Croyez-moi, faites-en une bonne, et priez votre confesseur de vous imposer des pénitences qui puissent arrêter la vengeance de Dieu ; si vous ne pouvez faire de grandes pénitences, faites-en plusieurs petites, privez-vous de tous les divertissements même innocents qui ne vous sont pas nécessaires pour votre santé, ou pour la charité envers le prochain ; entendez le plus grand nombre de messes que vous pourrez, selon votre commodité ; endurez avec patience et agrément pour l'amour de Dieu toutes les peines d'esprit, les maladies du corps, les pertes des biens et autres disgrâces qui vous arriveront. Si vous ne satisfaites à la

justice de Dieu, elle demandera ses droits et voudra avoir son cours, et peut-être qu'en punition de vos péchés passés, il permettra que vous en commettiez de nouveaux et que vous tombiez de précipice en précipice : *Apprehendite disciplinam nequandò irascatur Dominus, et percatis de viâ justâ.*

Qui timet Deum nihil negligit. Ne négligez pas de vous corriger des péchés véniels : Dieu les punit quelquefois par la soustraction des grâces particulières qui vous auraient empêché de tomber au mortel. Si vous êtes si malavisé que d'y retomber ou de commettre des péchés véniels volontairement et sans retenue, vous lui donnerez sujet de s'irriter et de vous abandonner. Il a bien réprouvé Origène, Pélage, Tertullien et tant d'autres grands personnages qui avaient été si dévots et si saints, qui lui avaient rendu de si grands services, qui avaient tant profité à l'Eglise, si bien instruit les fidèles, terrassé les monstres des hérésies, souhaité le martyre avec passion, vécu si austèrement. Ils se sont disposés à cette réprobation par quelque vanité et bonne estime d'eux-mêmes. N'a-t-il pas sujet de vous réprouver, vous qui n'avez point de mérites, qui commettez tant de péchés, et qui, avec tout cela, êtes superbe? S'il a rejeté ces âmes qui étaient précieuses comme l'or, à cause d'un peu de rouille qui s'y était attachée, que fera-t-il à votre âme qui n'est que rouille et mauvais aloi? S'il a disgracié ces grands hommes, qui avaient été si longtemps ses favoris et bien-aimés, pour quelques faux pas qu'ils ont faits, que fera-t-il à celui qui a toujours été son ennemi et qui commet tous les jours tant de perfidies contre lui? Si ces grands aigles qui prenaient l'essor vers le ciel avec les ailes du jeûne et de l'oraison, en ont été rejetés par un effroyable jugement de Dieu, pour quelque présomption, comment pourrez-vous y arriver, vous, qui êtes comme un corbeau, tout acharné à la voirie, et qui criez toujours comme lui : *Cras, cras !..... Qui timet Deum nihil negligit.*

Ne négligez pas la pratique des bonnes œuvres, de peur que le Fils de Dieu ne vous fasse comme à ce figuier de l'Evangile. Il lui donna sa malédiction parce qu'il ne trouva point de fruit en lui, et le lendemain les Apôtres virent qu'il était devenu sec et aride. Suivez l'avertissement que saint Pierre (2. Petr. 1, 10) vous donne : *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis, hæc enim facientes non peccabitis aliquandò : sic enim abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum Domini nostri.* Tâchez, non lâchement, négligemment et par manière d'acquit, mais avec soin et diligence : *Satagite;* tâchez d'assurer votre vocation par de bonnes œuvres; vous êtes appelé à l'état religieux ou ecclésiastique, c'est là où Dieu vous veut sanctifier et non ailleurs, c'est là où il veut exécuter le choix et l'élection qu'il a fait de vous pour le servir à de grands desseins; mais pour obtenir cette vocation et vous la rendre certaine, il vous y faut disposer par de bonnes œuvres; vous avez été appelé à la foi et au christianisme, mais vous n'y serez pas constant, vous n'y aurez pas la persévérance, si vous n'êtes assidu aux bonnes œuvres; car saint Jacques dit que la foi est morte sans les bonnes œuvres, et ce qui est mort se pourrit, se dissout et s'anéantit petit à petit. Si vous

pratiquez les bonnes œuvres avec ferveur, vous ne tomberez pas facilement au péché, dit l'Apôtre, parce que Dieu vous donnera plus abondamment des grâces efficaces qui vous en empêcheront, et vous feront mériter d'être reçu au royaume de Jésus-Christ Notre Seigneur, auquel soit honneur, gloire et bénédiction, en tous les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XXXVII.

DE LA JUSTICE DE DIEU EN L'ENDURCISSEMENT DU COEUR.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (HEBR. 11, 6.)

IL est vrai que, comme nous avons vu, un péché mortel, et des moindres, peut être cause que Dieu nous abandonne et nous livre à un sens réprouvé ; mais sa justice divine décrète plus ordinairement cette redoutable punition contre nous quand nous commettons des péchés énormes qui enflamment plus criminellement et plus effroyablement sa colère. Le meilleur et presque unique moyen d'éviter cette horrible vengeance, c'est d'avoir recours à vous, ô sainte et bienheureuse Vierge ! Comme le sage Salomon était la figure de votre Fils, ainsi vous étiez figurée par sa mère Bethsabée. Ce bon prince disait à sa mère : *Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam* (2. Reg. 2, 20). Demandez-moi ce qu'il vous plaira, car je ne vous puis rien refuser ; votre Fils vous dit le même. Il disait ès noces de Cana, que son heure de faire miracle n'était pas encore venue ; et toutefois il l'avança pour l'amour de vous. Ainsi il arrive quelquefois que l'heure de faire miséricorde étant écoulée, vous la faites retourner, et vous la prolongez par vos intercessions, en faveur de certaines âmes pour lesquelles vous avez des tendresses et inclinations particulières, faites-nous la grâce d'être de ce nombre, nous vous saluons à cette intention : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Reprobatio positiva fit ex prævisione peccatorum, unde magna peccata disponunt nos ad duritiam cordis et ad reprobationem.

I. PUNCTUM. — Unum peccatum est gravius aliis ex suâ naturâ : 1° Scripturâ, 2° Exemplis, 3° Ratione.

II. PUNCTUM. — Peccatum est gravius ob personam offensam : 1° Scripturâ, 2° Exemplis, 3° Ratione.

III. PUNCTUM. — Est gravius ob qualitatem peccantis : 1° Scripturâ, 2° Exemplis, 3° Ratione.

IV. PUNCTUM. — Est gravius ex modo quo committitur : 1° Scripturâ, 2° Exemplis, 3° Ratione.

CONCLUSIO. — 1° Pro devotis exhortatio ad humilitatem, 2° Pro vitiosis exhortatio ad timorem Dei.

EXORDE. — Encore que la prédestination et la réprobation soient deux branches de même tige, deux ruisseaux de même source,

deux rayons d'une même providence; si est-ce que la théologie reconnaît et distingue fort judicieusement plusieurs grandes différences entre ces deux actions, non-seulement en tant qu'elles aboutissent à la créature en la révolution des siècles, mais encore en tant qu'elles sont de toute éternité en l'abîme des desseins et prénotions divines. La plus signalée de ces différences, est qu'à parler proprement et précisément, la prédestination est en la volonté de Dieu, comme en sa source et origine; la réprobation au contraire est en l'entendement divin, primitivement, principalement et comme en première instance : c'est la conclusion expresse de saint Thomas (1. p., q. 23, art. 3 et 41).

Salvum me fecit, *quoniam voluit me* (Ps. 17, 20). *Prædestinavit nos in adoptionem secundum propositum* (S. Hyeron. *Secundum placitum*) *voluntatis suæ* (Ephes. 1, 15) : Il nous a prédestinés par la détermination de sa bonne volonté. Les prédestinés sont nommés en l'Ecriture les hommes de bonne volonté : *Pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc. 2, 14), en grec, εὐδοκίας, et *hebraicè : Ratson* , qui signifie proprement le bon plaisir et bienveillance de Dieu; et c'est encore pour cela que les bienheureux sont appelés en l'Ecriture, *electi*, les élus; les réprouvés sont appelés en la théologie *præsciti*, par antonomasie, parce que la prédestination se fait par la pure volonté de Dieu, qui choisit et sépare ceux que bon lui semble de la masse commune et du reste des hommes, et la réprobation se fait par la prescience qu'il a des péchés que nous commettons contre son adorable Majesté : *Non enim humiliavit ex corde suo, et abjecit filios hominum*, dit Jérémie; et Tertullien : *Quod sit misericors hoc habet de suo*, *quod sit justus hoc de nostro :* Si Dieu nous prédestine, c'est par sa pure grâce; s'il nous réprouve, c'est par nos démérites; s'il nous fait miséricorde, il en prend le motif en l'inclination naturelle de sa bonté infinie; s'il nous fait justice et nous damne, il en emprunte le sujet en nos dérèglements et désordres.

Ce mot de jugement, en l'Ecriture sainte, se prend plus souvent et plus proprement pour la sentence qui sera prononcée contre les réprouvés, que pour celle qui sera donnée en faveur des bons : *Procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitæ : qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii* (Joan. 5, 29); parce que la damnation est un acte de la justice de Dieu, qui ne nous adjuge point à telle peine, qu'en tant qu'il nous en juge dignes; ce qui est si véritable, qu'un grand théologien [1] de notre temps a dit avec raison que Dieu ne réprouve jamais personne, si sa volonté divine n'y est obligée par le jugement de son intellect : *Voluntatem divinam non habere absolutum decretum circa reprobationem*, *nisi quodammodo obligatam à judicio intellectûs.* Remarquez cette vérité, elle mérite qu'on y fasse réflexion plus de deux fois. Le décret de notre réprobation n'est pas seulement ni principalement et précisément un acte de la volonté de Dieu, qui peut vouloir tout ce qui lui plaît, c'est un acte de son jugement qui est toujours conforme à son objet, qui ne peut approuver ce qui mérite d'être ré-

[1] Suarez. *De Deo uno et trino* , tract. 2, lib. 5, cap. 2.

pudié, qui connaît les choses telles qu'elles sont. Il est vrai qu'un seul péché mortel, et des plus petits, nous peut mettre en cette catégorie; mais puisque le jugement de Dieu se conforme ordinairement à sa connaissance, et sa connaissance à la vérité de son objet, et qu'il a plus de sujet de réprouver ceux qui commettent de grands péchés, ou en grand nombre, il est évident qu'il les réprouve plutôt et plus irrévocablement que les autres.

Je vous ai autrefois montré que Dieu compte nos péchés, et qu'il est fort dangereux d'en multiplier le nombre; je désire aujourd'hui vous faire voir qu'il arrive bien souvent qu'un fort petit nombre de péchés, même un seul, quand il est grand et énorme, porte en croupe l'impénitence finale et fait éclore en l'esprit de Dieu le dessein terrible et épouvantable de notre réprobation. Nous pesons les péchés au poids du sanctuaire, c'est-à-dire en la balance du jugement de Dieu et de la pure vérité; nous verrons que l'un peut être plus grand et plus énorme que d'autres, principalement pour quatre chefs, ou premièrement en soi et en son essence, ou secondement eu égard à la personne contre qui il est commis, ou troisièmement par la qualité de la personne qui le commet, ou quatrièmement à cause de la manière dont on le commet.

Premier point. — 1° Un péché est énorme en soi et de son estoc, quand il est grand en sa propre nature, et par l'objet de l'action qui lui donne l'essence et le range dans certaine espèce, comme quand c'est une action contre nature, une cruauté barbare, une brutalité en matière de luxure, énorme rébelllion et offense contre votre mère, une trahison noire et malicieuse de votre client qui se fie en vous, une oppression tyrannique d'une veuve ou d'un pauvre qui ne se peut défendre. Ainsi, quand il est dit en la Genèse (37, 2); *Accusavit Joseph fratres suos crimine pessimo;* Joseph accusa ses frères d'un crime très-méchant; les docteurs disent que c'est le péché détestable pour lequel les Sodomites sont appelés *pessimi*, très-méchants.

2° Ceux qui vivaient du temps de Noé étaient adonnés au péché de la chair, pour cela Dieu les punit par le déluge, et parce qu'en leurs dissolutions, ils se contentaient du péché commun et ordinaire, et ne passaient pas les bornes de la nature, ils furent souvent avertis et eurent le loisir de se reconnaître. Plusieurs, voyant le déluge, se repentirent et obtinrent pardon, comme dit saint Pierre (1. Petr. 3, 20); mais parce que les Sodomites commettaient des actions et dérèglements dénaturés, des brutalités effrénées, au lieu d'être avertis, ils furent surpris en l'ardeur plus enflammée de leur concupiscence, n'eurent point loisir de se reconnaître, furent abîmés en un moment et condamnés au feu éternel : *Sodoma subversa est in momento* (Thren. 4, 6) : *ignis æterni pœnam sustinentes* (Jud. 7). C'est pour ce même péché que les anciens philosophes furent réprouvés : *Tradidit illos in reprobum suum* (Rom. 1, 28); ils ne se contentaient pas de simple fornication et adultère, ils commettaient des péchés contre nature. Les hommes faisaient des saletés avec les hommes, les filles avec les filles; c'est ainsi que saint Paul parle, pourquoi ne parlerons-nous point ainsi après lui? *Quæcumque*

scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt. C'est donc aussi pour notre instruction qu'il est écrit que Pharaon fut endurci et réprouvé, parce qu'il commandait d'étouffer les petits enfants des Israélites. Et Dieu dit en Amos (1, 13), qu'il ne fera pas la grâce aux Ammonites de se convertir, parce qu'ils étaient si cruels que de faire mourir les enfants dans le sein de leur mère enceinte. Ne craignez-vous point le même châtiment, vous qui, par crainte d'un peu de honte, prenez ou faites prendre les breuvages, pour faire mourir l'âme et le corps de ce pauvre petit infortuné que vous avez conçu en péché?

3° L'ordre de nature, de grâce et de gloire, sont comme les trois étages de l'univers, les trois états de la république, que Dieu a instituée au ciel et en la terre: celui qui est digne du plus bas, ne mérite pas d'être reçu au plus noble et plus relevé. Celui qui pervertit la nature se rend incapable de la grâce, encore plus de la gloire. Le pape ne voudrait pas faire évêque celui qui ne mérite pas d'être simple prêtre; le roi ne voudrait pas faire duc celui qui ne mérite pas d'être petit gentilhomme, ni général d'armée un qui ne mérite pas d'être sergent de bande. La cour ne voudrait pas recevoir pour conseiller ou président, un homme qui ne mérite pas d'être clerc de greffe. Vous vous ravalez au-dessous des animaux, comment voulez-vous qu'on vous reçoive au rang des archanges? Vous êtes un monstre de nature, comment pouvez-vous être un enfant de grâce et un roi de gloire? vous commettez en votre mariage des brutalités que les bêtes mêmes auraient en abomination; en vos contrats envers vos frères chrétiens, des tromperies, trahisons, cruautés dénaturées, que les tigres et lions ne commettraient pas contre leurs semblables : *Africa tigris agit rabida cum tygride pacis fœdera perpetuæ.....*

Deuxième point. — 1° La gravité d'un péché s'augmente, en second lieu, eu égard à la personne qui est offensée, quand ce sont des péchés qui se commettent contre Dieu, immédiatement et en droite ligne, des blasphêmes horribles, des sacriléges, des impiétés, des communions indignes, des profanations de choses saintes, des insolences et impuretés dans les églises, des athéismes: *Misereamur impio, et non discet justitiam in terrâ sanctorum, iniqua gessit, non videbit gloriam Domini* (Isai. 26, 10). *Si peccaverit vir in virum, placari ei potes Deus : si autem in Dominum peccaverit vir, quis orabit pro eo* (1. Reg 2, 25). Dieu dit par Isaïe : L'impie a commis des crimes en un lieu saint et digne de respect, il n'a pas redouté ma présence, il ne verra pas ma gloire. Et le pauvre Héli disait à ses enfants : Si un homme offense un autre homme, il en peut obtenir pardon; mais s'il offense Dieu directement et par un crime de lèse-majesté, qui est-ce qui obtiendra sa grâce?

2° Cela ne fut que trop véritable pour lui et pour sa famille infortunée. Ses deux enfants commettaient des sacriléges; l'Ecriture dit : *Erat peccatum puerorum grande nimis coram Domino*, (1. Peg. 2, 17) que leur péché était très-grand devant Dieu : *Juravi domui Heli, quod non expietur iniquitas domus ejus victimis, et*

muneribus usque in æternum. Dieu jura que le sacrilége de ces jeunes gens ne s'expierait jamais par aucun sacrifice. Ce jurement est une résolution ferme, arrêtée, constante et irrévocable que Dieu prit de ne s'apaiser par aucune victime. Et de fait, encore que ce pauvre homme se soit humilié devant Dieu, ait usé de soumission : *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat,* il ne laissa pas d'être puni, et ses deux enfants périrent misérablement. Ainsi Dieu ayant attendu patiemment et converti miséricordieusement le roi Nabuchodonosor, ne fit pas la même grâce à son petit-fils Balthasar, mais le prenant en flagrant délit, en l'ardeur de ses passions effrénées, il lui signifia l'arrêt de damnation qui avait été minuté contre lui au ciel, et le fit exécuter sur-le-champ : *Eâdem nocte interfectus est rex Balthasar.* Parce que Nabuchodonosor avait quelque res pect pour les choses saintes, même au plus fort de son ambition, il conservait avec révérence les vases sacrés de Jérusalem dans le temple de ses faux dieux, tandis que Balthasar les profanait : il les fit apporter et servir en son banquet, il y fit boire ses courtisanes, et se moqua du Dieu d'Israël.

Ainsi, encore que Sennachérib eût ravagé la Palestine et pris injustement les plus fortes villes de Judée, si est-ce que Dieu dissimula, le conserva en vie et en prospérité (4. Reg. 18, 13). Mais quand il fut si téméraire que de vouloir braver le Dieu d'Israël, vomir des blasphèmes contre lui, le mettre en parallèle avec les dieux des gentils, Dieu fit retentir ce tonnerre par la bouche d'Isaïe (37, 23): *Cui exprobrasti, quem blasphemasti, et super quem exaltasti vocem tuam?* Contre qui bourdonnez-vous, petit moucheron, contre qui levez-vous la tête, petit ver de terre? L'ange de Dieu défit cent quatre-vingt-cinq mille soldats en son armée en une seule nuit, et s'étant retiré avec honte, il fut traîtreusement assassiné par ses propres enfants : *Si peccaverit vir in virum placari ei potest Deus si autem in Dominum peccaverit vir, quis orabit pro eo?*

3° En la justice des hommes, on ne donne point de grâce pour les crimes de lèse-majesté : ils sont si odieux, exécrables, dignes de punition, que les plus favoris n'osent tant soit peu ouvrir la bouche en faveur de ceux qui en sont atteints. Si quelqu'un est si hardi que de demander grâce pour un criminel de lèse-majesté, qu'il soit infâme toute sa vie, disent les empereurs[1]. Les blasphêmes, sacriléges, impiétés, communions indignes, par lesquelles on profane le saint nom de Dieu, les églises, les sacrements et autres choses sacrées, sont crimes de lèse-majesté divine au premier chef et des attentats qui se commettent contre Dieu directement.

Troisième point. — 1° La qualité de celui qui offense donne aussi beaucoup de surcroît à la malice de son péché et le rend plus inexcusable au jugement de Dieu et des hommes quand c'est une personne qui est grandement redevable à Dieu, qui a reçu beaucoup de grâces de lui, et qui était obligée de lui rendre service avec plus ferveur et de fidélité que les autres : *Quoniam si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique : tu vero homo*

[1] *Lege quisquis.* Cod. *ad legem Juliam majestatis.*

unanimis, *dux meus et notus meus*, *qui dulces mecum capiebas cibos* (Psal. 54, 13, 14). Mais vous qui aviez eu de si bons commencements, qui aviez été éclairé de tant de lumières, qui aviez reçu tant de grâces, communié si souvent, fréquenté les sacrements, pratiqué l'oraison, conversé avec les gens de bien, que vous mettiez en oubli toutes ces grâces et m'offensiez pour une bagatelle après m'avoir connu et expérimenté si bon, c'est ce qui m'est bien sensible et me blesse vivement; il dit : *Sustinuissem utique*, pour vous faire savoir qu'il le souffrirait d'un autre, mais non pas de vous.

2° C'est ce qui aggrava le péché de Saül : il semblait d'abord fort léger, excusable, digne de pardon. Dieu lui avait commandé de ravager le pays des Amalécites, mettre tout à feu et à sang, n'épargner ni homme, ni bête; il eut pitié du roi, lui sauva la vie, permit qu'on réservât quelque bétail sous prétexte d'en offrir des sacrifices, et Dieu leur fit ce reproche : *Nonne cum parvulis esses in oculis tuis, caput in tribubus Israël factus es etc. Quare ergo non audisti vocem Domini, sed versus ad prædam es, et fecisti malum in oculis Domini* (1. Reg. 15, 17). Je vous ai relevé de la poussière, vous étiez si chétif, que vous-même vous reconnaissiez et avouiez votre petitesse; j'ai changé votre grosse bure en un manteau royal, je vous ai élevé jusque sur un trône, et vous n'avez pas daigné me contenter en si peu de chose? Possible il a sujet de vous dire le même, et de vous réprouver comme il a réprouvé Saül. Vous êtes un potiron de fortune, vous ou votre père étiez autrefois si petit compagnon, Dieu vous a comblé de prospérité, il vous a mis la pourpre sur les épaules, fait asseoir sur les fleurs de lis, donné autorité de judicature, ou ecclésiastique, ou séculière, ou souveraine, ou subalterne; et au lieu de vous en servir pour avancer sa gloire et assister les pauvres, vous vous en servez pour opprimer les faibles, flatter votre ambition et avarice insatiable, assouvir vos passions déréglées. Vous épargnez les grands comme Saül fit au roi des Amalécites, vous dédaignez les pauvres, vous n'aboyez qu'après la proie : *Versus ad prædam*, vous sollicitez au mal les femmes qui vont vous recommander leur procès, vous ne leur promettez justice que sous condition de commettre une détestable injustice. Et au Nouveau Testament, Jésus disait à Judas : *Amice ad quid venisti?* Si c'était un étranger, un scribe, un pharisien, un soldat du pontife qui me livrât à mes ennemis, ce ne me serait pas un si grand crève-cœur; mais vous, mon disciple, mon apôtre, mon économe, qui étiez assis à ma table, qui mettiez la main au plat avec moi, que vous me trahissiez ainsi lâchement, c'est ce qui m'est insupportable! Si un turc, si un juif, un hérétique, offense Dieu, ce n'est pas grande merveille, c'est ce qu'on attend de telles gens; mais vous, un chrétien, un prêtre, un religieux, qui êtes obligé par vos vœux et professions à une perfection toute particulière, vous êtes abominable devant Dieu, si vous êtes si malavisé que de l'offenser.

3° L'injure qui est commise par une personne particulièrement obligée à Dieu, est un péché d'ingratitude : il n'y a rien qui tarisse plus la source de la miséricorde de Dieu, qui lie davantage les

mains de la toute-puissance et libéralité divine, comme ce vice détestable que saint Bernard appelle très-méchant : *Pessimum vitium ingratitudinis, retribuebant mihi mala pro bonis, sterilitatem animæ meæ.*

Quatrième point. — 1° Enfin la manière avec laquelle nous offensons aggrave quelquefois fort notablement notre péché, et attire infailliblement sur nous les foudres de la vengeance céleste, quand ce n'est par surprise, par ignorance ou fragilité humaine, par la secousse de quelque violente passion, mais de propos délibéré, par malice noire et projetée, avec vue et connaissance du mal qu'on fait. C'est ce que saint Paul (1. Cor. 9, 27) appréhendait : *Castigo corpus meum, ne cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* Je suis prédicateur, cette charge m'oblige à connaître et faire connaître aux autres la grandeur de la majesté de Dieu et de ses divines perfections, les étroites obligations que nous lui avons, la malice infinie de l'injure qui lui est faite par le péché. Si je l'offense avec tant de lumières, mon péché n'aura point d'excuse, aucunes ténèbres ne le pourront couvrir, je mériterai d'être réprouvé : *Reprobus efficiar.*

2° Si Lucifer eût fait comme lui, il n'eût pas été réprouvé : *Nil ille fecit, nil operatus est, tantum cogitavit superbiam, et in momento, in ictu oculi, præcipitatus est*, dit saint Bernard; au commencement de sa chute il ne fit point de mauvaises actions, il eut seulement une pensée d'orgueil, à laquelle il consentit volontairement, et en un clin d'œil, en un moment, il fut précipité du ciel sans ressource. D'où vient cette grande rigueur qu'on a exercée contre lui? C'est qu'il pécha sans être incité de personne, sans être séduit ni trompé, avec pleine et parfaite connaissance du mal qu'il faisait; il n'avait point de sensualité, point de chair qui se révoltât contre son esprit; il avait un entendement doué de toute sorte de science, une volonté droite et naturellement encline au bien; son attentat fut un péché contre le Saint-Esprit.

3° Il est vrai que tout péché mortel, pour petit qu'il soit, offense les trois divines Personnes de la très-adorable Trinité; mais la théologie, fondée en l'Ecriture sainte, distingue trois sortes de péchés qui se commettent, particulièrement contre chaque personne de la sainte Trinité, eu égard aux attributs et perfections qui sont appropriées à chacune de ces hypostases divines; parce qu'à la personne du Père est attribuée la puissance, les péchés qui se commettent par fragilité sont commis contre le Père; parce qu'à la personne du Fils est attribuée la sagesse, en tant qu'il est produit par voie d'entendement et de connaissance, les péchés commis par ignorance sont commis contre le Fils; parce que la bonté et l'amour sont attribués au Saint-Esprit, en tant qu'il est produit et émané par voie d'amour et de volonté, les péchés de malice sont contre lui. Or, le Fils de Dieu dit en l'Evangile que les péchés de malice commis contre le Saint-Esprit sont bien plus énormes que les autres, plus irrémissibles et indignes de pardon.

Conclusion. — 1° Ces considérations nous doivent servir de

contrepoids et mouvements de vanité et d'arrogance, pour nous tenir dans le rabais, et nous humilier au-dessous de toutes les créatures. Nous nous enflons quelquefois en nous-mêmes, méprisons le prochain, le regardons dédaigneusement, parce qu'il commet grand nombre de péchés que nous ne commettons pas. Que savons-nous? peut-être qu'un seul péché que nous commettons, ou que nous avons commis, est plus pesant en la balance du jugement de Dieu, et nous rend plus coupables en sa présence que plusieurs péchés de nos prochains, eu égard aux grâces que Dieu nous a faites, aux bienfaits que nous avons reçus de lui, aux lumières qu'il nous a communiquées, aux obligations que nous lui avons, à la claire connaissance du mal, à sa pleine délibération, volonté libre et préméditée avec laquelle nous l'avons offensé. Saint Chrysostome n'a-t-il pas remarqué qu'anciennement pour un seul péché d'un prêtre, on offrait à Dieu le même sacrifice que pour les péchés de tout le peuple, parce qu'une personne qui est beaucoup obligée à Dieu, ou qui a beaucoup d'esprit et de science, ou qui n'a pas de vives passions, ni de fortes tentations, se rend quelquefois plus criminelle devant Dieu par un seul péché, que plusieurs autres de la lie du peuple par une grande multitude et diversité d'offenses.

2° *Considera opera Domini, quod nemo possit corrigere quem ille despexerit*, nous pouvons dire, *considera cogitationes, verba, opera Domini* (Eccl. 7, 14) : Considérez les pensées, les paroles, les œuvres de Dieu. Il dit par Isaïe que ses pensées ne sont pas les vôtres : elles ne sont pas telles que vous vous les imaginez. Considérez les paroles de Dieu, il dit en son Ecriture que pas une ne sera vaine et sans effet, qu'il les accomplira toutes infailliblement : *Quæ procedunt de labiis meis, non faciam irrita.* Et voici une de ses paroles : « Tribulation et angoisse sera à toute âme qui fait le mal. » Donc, si vous faites le mal en quelque façon que ce soit, vous aurez angoisse et tribulation, n'en doutez pas.

Considérez les œuvres de Dieu. Il a réprouvé les Sodomites, les Ammonites, les philosophes payens, pour avoir commis des impuretés et brutalités effrénées ; pourquoi ne vous réprouvera-t-il pas, vous qui en commettez de plus criminelles? Ils étaient payens, ils ne connaissaient pas le vrai Dieu, ils adoraient des dieux impudiques; vous êtes chrétiens, vous avez la lumière de la foi, vous adorez un Dieu qui est la pureté même.

Dieu a réprouvé Pharaon, Saül, Balthasar, qui étaient des rois, pourquoi ne vous réprouvera-t-il pas, vous qui n'êtes qu'un petit roturier, et qui commettez de plus grands péchés? Pharaon ne faisait mourir que les enfants des autres, vous faites mourir vos propres enfants. Il ne faisait mourir que leurs corps; vous faites mourir les âmes par les mauvais exemples de blasphèmes, d'avarice, d'ambition, d'ivrognerie, que vous leur donnez. Saül ne pécha que par excès de compassion envers un roi malheureux; vous péchez par excès de cruauté envers vos pauvres frères chrétiens, envers votre femme, envers votre mère. Balthasar ne profanait que des vases inanimés, qui n'avaient servi qu'au temple de Salomon en l'exercice extérieur d'une religion grossière et imparfaite; vous

profanez un vaisseau vivant et animé, votre corps, qui doit servir à Dieu en l'Eglise de Jésus, en une religion toute céleste et divine, un corps qui a été consacré par le baptême et les autres sacrements.

Craignez Dieu et appréhendez ses jugements, voyez qu'il commence à vous mépriser, il ne reçoit plus vos services : il permet que vous vous répandiez si avant dans l'embarras des affaires du monde, que vous n'avez pas le loisir de rien faire pour l'amour de lui; il ne reçoit pas vos présents, il permet que vous employiez vos biens en luxe, en festins, en dissolutions, ou que vous y soyez si attachés, que vous ne faites point ou fort peu d'aumônes; il ne reçoit pas vos prières, il permet que vous passiez les jours et les semaines entières sans faire aucune oraison qui vaille et qui mérite plus d'être punie que d'être exaucée. Vous êtes à la veille de tomber en un état auquel on dira de vous : Le bon Dieu l'a méprisé et rien ne le peut corriger; il est un cœur endurci, un esprit réprouvé, un enfant de perdition, une victime des flammes d'enfer. Je prie Dieu qu'il nous en préserve par sa miséricorde infinie. *Amen.*

SERMON XXXVIII.

SUITE DU MÊME SUJET, QUI EST DE LA JUSTICE DE DIEU EN L'ENDURCISSEMENT DU COEUR.

Accedentem ad Deum credere opportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (HEBR. 11, 6.)

HIER nous considérions par quelles voies nous nous disposons au plus effroyable effet de la justice de Dieu, qui est l'endurcissement du cœur. Aujourd'hui, nous avons à considérer par quelles voies la justice de Dieu exerce envers nous ce redoutable châtiment; c'est en retirant de nous premièrement ses corrections; en second lieu ses répréhensions, et en troisième lieu ses inspirations. Sainte et bienheureuse Vierge! vous êtes comparée à la lune en votre cantique d'amour : *Pulchra ut luna.* Quand l'astre du jour quitte notre horizon pour visiter les antipodes, la lune supplée à son absence et remonte ordinairement sur notre hémisphère. Si le malheur nous arrive que votre Fils, le Soleil de justice, se retire quelquefois de nous pour punir nos ingratitudes, hélas! ne nous abandonnez pas; recevez de la Miséricorde quelques rayons de sa grâce, pour nous les communiquer et dissiper nos ténèbres; nous vous saluons à cette intention : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — I. Rationes Calvini facientis Deum auctorem peccati. — II. Responsio ad eas. Tres effectus justitiæ Dei, quibus cor induratur.

I. PUNCTUM. — Subtractio correctionum : 1° Scripturâ, 2° Patribus, 3° Exemplis.

II. PUNCTUM. — Subtractio correptionum : 1° Scripturâ, 2° Comparationibus.

III. PUNCTUM. — Subtractio inspirationum : 1° Scripturâ, 2° Exemplis.

CONCLUSIO. — Paraphrasis illorum verborum : peccator, cùm in profundum venerit contemnit.

Exorde. — I. Entre les horribles blasphêmes dont l'exécrable Calvin[1] a noirci ses livres impies, le plus injurieux à Dieu, le plus indigne de la bouche d'un homme est celui par lequel il a voulu faire auteur du péché l'auteur et le principe de toute sainteté. Voici les petites raisons, ou pour mieux dire les illusions qui peuvent donner quelque apparence à cette impiété détestable : ou Dieu pouvait empêcher la désobéissance du premier homme, ou non; s'il ne la pouvait empêcher, où était sa toute-puissance? où était la vérité de cette parole du Psalmiste : *Le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu au ciel, en terre et aux abîmes?* s'il la pouvait empêcher, puisqu'il ne l'a pas fait, où étaient sa bonté et sa sainteté? n'est-ce pas consentir à un crime que de le voir commettre, le pouvoir empêcher et ne le pas empêcher? *Qui non vetat peccare cùm possit, jubet*, dit le poète tragique.

Non-seulement il ne l'a pas empêché, mais il y a coopéré, et il coopère tous les jours aux crimes que nous commettons. Le blasphémateur ne saurait mouvoir la langue, le larron ne saurait porter la main au larcin, le luxurieux ne saurait ouvrir les yeux pour des œillades impudiques si Dieu ne concourt et ne coopère à leurs actions. N'est-ce pas être complice et coupable du péché de contribuer à l'action par laquelle il se commet? Ne lui peut-on pas faire ce reproche : *Si videbas furem, currebas cum eo*?

Non-seulement il y contribue, mais il nous y induit, dit Calvin, il nous y pousse, il nous en donne le branle : car l'Ecriture nous apprend que c'est lui qui endurcit le cœur de Pharaon : *indurabo cor Pharaonis* (Exod. 7, 3); qui aveugla l'esprit du peuple juif : *Excœca cor populi hujus* (Joan. 12, 40); que c'est lui qui met des piéges devant le juste qui fait banqueroute à sa vertu : *Ponam offendiculum coram eo* (Ezech. 3, 20). Il ne faut qu'ouvrir la Bible pour trouver des arrêts de condamnation contre cette impiété détestable. Au psaume 5, David dit : *Vous n'êtes pas un Dieu qui veut l'iniquité*; et un peu plus bas : *Vous haïssez tous ceux qui font l'iniquité.* Au psaume 44 : *Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité.* Et saint Paul (Rom. 9, 14) : *Dirons-nous que Dieu fasse quelque injustice? la pensée en serait criminelle.* Et saint Jacques : *Que personne ne dise quand il est tenté, que c'est Dieu qui le tente.* Il ne faut que savoir que Dieu est le bien souverain, la sainteté et pureté même, pour savoir qu'il ne peut avoir aucune alliance ni commerce avec le péché, qui est un mal souverain et l'impureté même.

II. Il est vrai que Dieu fait le péché, qu'il le voit, qu'il le pourrait empêcher de puissance absolue; mais il n'est pas obligé de l'empêcher; au contraire, il est plus à propos qu'il ne l'empêche pas. Il ne veut pas être inconstant et muable en ses desseins : *Ego Deus et non mutor*. Il ne doit pas être dissemblable à soi-même, défaire ce qu'il a fait, ôter ce qu'il a donné. Or, il trouva bon de faire l'ange et l'homme à son image et semblance, et l'avantager sur les autres créatures de cette prérogative, qu'ils sont libres et doués de leur franc arbitre, peuvent vouloir le bien ou le mal,

[1] Lib. 1 *Institu.*, c. 18, et l. 63, c. 23.

mériter ou démériter, afin, dit saint Bernard, que celui qui ferait le bien eût plus d'honneur et de gloire, et qu'on pût dire de lui : *Potuit transgredi, et non est transgressus, facere mala et non fecit*; il a pu transgresser le commandement de Dieu, et il ne l'a pas transgressé, il a pu faire le mal et il ne l'a pas fait. *Tales servos suos meliores Deus judicavit si ei servirent liberaliter, quod nullo modo fieri posset, si non voluntate, sed necessitate servirent*, dit saint Augustin (*De vera Relig.* 14, ad. 2). Si Dieu eût usé de sa puissance absolue envers l'homme, et l'eût contraint de vive force de se contenir en son devoir, il eût défait ce qu'il avait fait, il lui eût ôté le franc arbitre qu'il lui avait donné, l'homme ne l'eût pas servi librement, ni libéralement, ni de si bonne grâce, et encore que Dieu coopère aux actions criminelles, il n'est pas pourtant complice du péché.

Car il faut soigneusement remarquer qu'en chaque péché mortel on doit distinguer deux choses : le matériel et le formel. Le matériel, c'est ce qui est physique, réel et positif, à savoir, l'action en tant qu'action; le formel, c'est ce qui est moral et positif, à savoir, la privation et absence de la droiture qui était due à l'action. Quant à ce qui est de physique et de réel, Dieu y contribue, il concourt et coopère à l'action en tant qu'action. Le moral et formel du péché n'est pas un effet, mais un défaut; ce n'est pas un être, c'est une privation d'être, et Dieu n'y trempe en aucune façon; il n'a point de part à la malice et injustice d'une action à laquelle il s'est obligé, par les règles de sa providence, de concourir et coopérer; ce que saint Thomas explique par cette comparaison : Allant par la rue en temps de verglas, vous êtes tombé et blessé en la jambe, cette blessure vous a fait boiteux : en ce cas, ces deux choses, marcher et boiter, sont tellement jointes ensemble, qu'on ne les saurait séparer, vous ne pouvez faire l'une sans l'autre, vous ne pouvez marcher sans boiter, vous ne pouvez boiter sans marcher, et toutefois votre âme est cause que vous marchez, et elle n'est pas cause que vous boitez ; elle est le principe du mouvement non du manquement; c'est à la blessure de la jambe non à l'âme qu'il faut attribuer ce défaut. Ainsi Dieu concourt à l'action par laquelle le péché se commet et ne coopère point au péché, c'est à la malice de la créature non à la coopération du Créateur qu'il faut attribuer cela.

Et quand l'Ecriture dit que Dieu endurcit le cœur de Pharaon, qu'il aveugla l'esprit des Juifs, qu'il met des piéges devant les pécheurs, il ne faut point penser qu'il le fasse positivement et directement, mais indirectement et par son absence, retirant ses grâces particulières de ceux qui s'en sont rendus indignes : *Non obdurat Deus impertiendo malitiam, sed obdurat non impertiendo misericordiam*, dit saint Augustin. *Ego Dominus formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem et creans malum* (Isa. 45, 7); disant *creans tenebras*, il explique ce qu'il entend quand il dit *creans malum*. Il fait le mal comme le soleil fait la nuit et les ténèbres, non par une action positive, mais quittant notre hémisphère et allant aux antipodes. Voilà un homme qui fait voyage d'ici à Paris, en un jour de beau temps; il s'arrête en un cabaret, à jouer, ivro-

gner ou dormir; sur le soir il sort du logis, continue son chemin, est surpris de la nuit au milieu d'une épaisse forêt : n'ayant point de lumière il s'égare, choppe à chaque pas, tombe en des précipices; n'aurait-il pas bonne grâce de se plaindre du soleil et l'accuser d'être la cause de son infortune? Le Fils de Dieu, vrai Soleil de justice, daigne vous envoyer les deux rayons de ses grâces, vous donne l'occasion d'être éclairé au chemin du ciel par les prédications, livres spirituels et exemples des bonnes âmes; vous méprisez d'en faire votre profit, vous vous adonnez aux débauches et dissolutions; ou à une vie fainéante et oisive; il permet que vous vous jetiez dans l'embarras d'un procès, d'une ferme, d'un trafic qui vous ôte la commodité d'entendre les prédications où vous eussiez reçu les doux rayons de sa lumière, vous ne fréquentez plus les sacrements, qui vous eussent donné des forces pour résister aux tentations, vous tombez en des abîmes effroyables de péchés, il envoie ses grâces à d'autres qui en feront bon usage.

Oui, l'Ecriture nous enseigne, et il est très-véritable, qu'il y a des pécheurs qui ont tant démérité devant Dieu, et qui sont en si mauvaise catégorie auprès de lui, qu'il ne leur donne plus de grâces efficaces pour se relever, qu'il retire d'eux ses faveurs et lumières particulières, les abandonne pour jamais, les laisse mourir en leur péché; c'est ce qu'on appelle un cœur endurci, un cœur obstiné, un cœur pharaonique. Si vous me demandez quel est le cœur endurci, dit saint Bernard au pape Eugène, le cœur endurci, c'est le vôtre, si vous n'avez tremblé de l'entendre seulement nommer, tant c'est un mal épouvantable. Dieu ne nous condamne pas ordinairement à ce malheur extrême tout à coup, mais petit à petit; à mesure que nous allons déméritants par nos rébellions et ingratitudes les faveurs de sa bienveillance. Je trouve donc en l'Ecriture trois principales marques du cœur endurci, ou, si vous voulez, trois effets de la colère de Dieu, par lesquels il se va retirant d'une âme, et elle se va disposant à l'endurcissement du cœur, qui est le faubourg de l'enfer, et la veille de la damnation éternelle, quand il retire ses corrections, ses répréhensions et ses inspirations.

Premier point. — 1° Le prophète Isaïe (12, 1) faisait une action de grâce, qui est bien opposée à l'opinion et au sentiment du monde : *Confitebor tibi Domine, quoniam iratus es mihi;* Mon Dieu, je vous loue et remercie de ce qu'il vous a plu vous mettre en colère contre moi : *Conversus est furor tuus.* C'est un échange très-heureux et avantageux pour nous, quand il change sa fureur en colère, et au lieu de nous châtier de punition spirituelle, il nous envoie des afflictions temporelles; car il dit en l'Apocalypse : Je corrige et châtie ceux que j'aime.

Au contraire, Dieu en Ezéchiel (16, 42), après avoir reproché à une âme ses impuretés, ses homicides et idolâtries, lui fait cette menace comme d'un grand châtiment : *Auferetur zelus meus à te, et quiescam, nec irascatur amplius;* Je n'aurai plus de zèle pour toi, je m'arrêterai et ne me mettrai plus en colère contre toi.

2° Ce qui fait dire à saint Bernard : *Volo irascaris mihi, Pater misericordiarum, sed illâ irâ quâ corrigis devium, non quâ*

extrudis de viâ, non enim cum nescio, sed cum sentio te iratum maximè confido propitium; nam cùm iratus fueris misericordiæ recordaberis. Je désire que vous vous fâchiez contre moi, ô Père de miséricorde! j'en suis très-content, je vous en prie que vous vous mettiez en colère contre moi : mais c'est la colère salutaire que je demande, c'est votre colère d'ami non d'ennemi, votre colère de père, non celle de juge, de douceur, non de rigueur, de miséricorde, non de justice. La douce colère de Dieu c'est quand il châtie en ce monde tous nos péchés, quand il ne nous laisse pas échapper la moindre faute sans nous faire sentir les verges de sa providence paternelle : *O beatum servum cujus emendationi Dominus instat, cui dignatur irasci, quem admonendi dissimulatione non decipit*, dit Tertullien. C'est un grand bonheur à un valet quand son maître ne le flatte point, ni ne dissimule ses fautes, mais daigne se fâcher à lui, et procurer son amendement : c'est ce que Dieu fit autrefois à Moïse, à son frère Aaron et à Samuël; il se montra propice et favorable envers eux, en ce qu'il vengea exactement toutes leurs imperfections : *Deus tu propitius fuisti eis, ulciscens in omnes adinventiones eorum.*

Mais la colère d'ennemi et la sévérité de juge, c'est quand Dieu ne dit mot, quand il nous laisse tout faire, et permet que nous ayons tout à souhait, que nous nagions dans les délices et que nous assouvissions toutes nos passions.

3° Nous récitons souvent les paroles du Saint-Esprit sans y faire réflexion. Au psaume 94 que nous disons tous les jours à matines, Dieu dit : *Quadraginta annis proximus fui generationi huic.* Notez que saint Paul (Heb. 3, 10) alléguant ce passage aux Hébreux, dit : *Quadraginta annis offensus fui generationi huic.* Quel interprète de l'Ecriture est-ce ici pour un apôtre? et un tel apôtre ne sait-il pas qu'il ne faut rien ôter, ajouter, ni changer au texte sacré? Pourquoi tourne-t-il tout au contraire; car au lieu que le Psalmiste dit : J'ai été proche de cette nation, l'Apôtre tourne : J'ai été irrité contre cette nation? Il tourne très-bien, car en effet le texte des Septante, au Psaume 94, dit : προσώχθισα, *prosoctisa*, et ce mot grec est ambigu, qui signifie être proche, ou être en colère. Mais pourquoi est-ce que le Saint-Esprit a voulu se servir ici d'une parole à double entente? c'est pour nous apprendre que lorsque le pécheur pense que Dieu lui est plus proche, parce qu'il le favorise et comble de prospérités temporelles, c'est lorsqu'il est plus en colère contre lui; Dieu favorisa ce peuple acariâtre des Juifs, l'espace de 40 ans, nonobstant ses rébellions, murmures et idolâtries; il leur envoya la manne, les cailles grasses, l'eau de la roche, la victoire de ses ennemis, tout ce qu'il désirait, tout ce qu'il demandait; il pensait être bienheureux à cause de ses faveurs, et il se trompait, c'était un insensé : *Dixi semper, hi errant corde.*

Vecordes sunt, insaniunt. Pourquoi? *non cognoverunt vias meas*, il ne savait pas le style de ma cour, la procédure de mes jugements; que lorsque je semble le moins courroucé, c'est lorsque je suis plus en colère. Il ne considère pas que j'ai juré en mon courroux qu'il n'entrera jamais en la terre de promission tant souhaitée. Le pécheur en est de même quand Dieu ne le châtie pas, quand il

est en santé et prospérité, que tout lui rit et réussit, qu'il gagne tous ses procès, que ses caves et ses greniers sont pleins, il se réjouit, il pense que Dieu le chérit et affectionne puisqu'il le favorise : *Et dico semper, hi errant corde ;* c'est un aveugle et insensé, il se trompe lourdement ; Dieu est de ce naturel, que quand il ne fait pas le fâché, c'est lorsqu'il est le plus fâché.

Deuxième point. — 1° Mais nous avons traité ce sujet plus au long ci-dessus, venons au second degré. C'est lorsque Dieu retire de vous ses répréhensions, il ne vous reprend plus par les reproches de votre conscience, et par ce moyen n'ayant plus les épines et remords de la syndérèse, vous vous prostituez licencieusement au péché et à plusieurs sortes de péchés; il y a même différence entre l'âme choisie et l'âme réprouvée, quand elles tombent au péché, comme entre l'apôtre saint Pierre et le traître Judas. Il est vrai que tous deux péchèrent; l'un renia, l'autre trahit son maître, mais bien diversement. Saint Pierre ne fit qu'une sorte de péché, qui fut reniement et parjure ; il pécha par suprise et fragilité, ne demeura pas longtemps en son mauvais état, se releva soudain, fut averti par le chant du coq, touché par une œillade que Jésus darda sur lui ; Judas pécha de diverses sortes de péché : d'avarice, étant affectionné désordonnément à ses trente deniers; sacrilége et simonie, vendant pour un prix temporel une chose si sacrée; il commit une trahison, un homicide, un déicide, un péché de désespoir, et persévéra longtemps en son péché, le commit de propos délibéré et de pure malice. Ainsi l'âme choisie pèche quelquefois, mais ce n'est que d'une sorte de péché, par fragilité ou par la secousse de quelque forte tentation, avec crainte, chagrin, scrupule et amertume; elle se relève incontinent, parce que Jésus la regarde de bon œil, la reprend intérieurement et procure que le prédicateur, comme le coq de saint Pierre la réveille par son chant ; elle sent en son cœur mille pointes et reproches de la syndérèse; mais Dieu ne regardant point d'un œil favorable l'âme obstinée, étant las de la reprendre, ayant retiré d'elle ses avertissements, ayant appelé à soi sa mère ou son confesseur qui la reprenait, elle pèche sans remords et épines de conscience, avale l'iniquité comme l'eau, commet les péchés à douzaines et contre divers commandements de Dieu ; se réjouit quand elle a mal fait, se glorifie des œuvres déréglées, croupit et persévère longtemps en son ordure : *Lætatur cùm malè fecerit, et exultat in rebus pessimis.*

2° Hippocrate (Sect. 2, aphor. 34) dit un mot qui joint bien ici : *In morbis minus periclitantur, quorum naturæ, aut habitui, aut ætati, aut tempori magis cognatus est morbus, quàm quibus nulli horum cognatus est ;* Quand le médecin voit que la maladie de son patient a quelque rapport à son âge, à sa complexion naturelle, à la saison de l'année; que s'il est jeune, il n'a qu'une maladie de jeunes gens; que s'il est vieux, il a celle des vieillards; s'il est au printemps, il a celle qui court en la primevère : c'est bon signe, c'est signe que la maladie ne vient pas seulement de la malignité et mauvaise disposition du corps, mais que le temps, l'âge, la sai-

son et autres circonstances aident beaucoup. Mais quand la maladie n'a aucune sympathie avec l'âge du malade, la condition de sa nature, la saison du temps ; quand un jeune homme a difficulté de respirer, des fluxions qui le font tousser, gouttes, apoplexies, veilles et autres semblables, qui, au dire du même Hippocrate, sont toutes maladies de vieilles gens; quand un vieillard a les maladies qui sont propres aux jeunes hommes, c'est mauvais symptôme : *Malum*, *malum*, θανάσιμον, *tanasimon*, c'est signe qu'il y a là-dedans des humeurs extrêmement malignes. Quand on ne fait que quelques péchés par surprise, par échappée, par faiblesse et infirmité humaine, à cause de quelque forte passion, suivant l'âge de la personne, la saison du temps, la condition du lieu où l'on est; quand les vieillards s'adonnent à la paresse, les jeunes aux passe-temps, les femmes au babil et les hommes à quelque colère, passe, le péché est plus excusable, c'est l'âge, la tentation, le temps, la compagnie et la complexion qui en est cause ; ce n'est pas un si mauvais symptôme. Mais quand la femme est cruelle, le vieillard impudique et indiscret, le jeune homme impudent et effronté: quand on commet plusieurs sortes de péchés à tort et à travers, sans syndérèse : *Malum, malum*, mauvais signe! Si cet homme qui a beaucoup d'enfants, et qui n'est pas des plus riches du monde, est un peu retenu, et ne fait pas tant d'aumônes, ce n'est pas si grand danger, son avarice est une maladie qui a quelque conformité à sa qualité et condition : mais celui qui n'a point, ou fort peu d'enfants, et qui a beaucoup de biens, si au lieu d'être charitable il en amasse de toute part et en toute façon : *Malum, malum!*

Tres species odivit anima mea, et valde aggravor animæ illorum; pauperem superbum, divitem mendacem, senem fatuum (Eccli. 25, 3, 4). Il y a trois sortes de personnes qui me déplaisent et que j'ai en horreur, dit le Saint-Esprit : un pauvre orgueilleux, un riche qui est menteur, et un vieux fou. Cette âme qui est si pauvre en mérites, qui a commis tant de péchés et qui est arrogante, qui ne veut rien endurer ayant mérité l'enfer si souvent; ce marchand qui a déjà de quoi vivre à son aise, et se parjure pour mieux vendre; ce vieillard qui a un pied dans la fosse, ne pense point à la mort, et qui ne se prépare point au jugement de Dieu et au compte rigoureux qu'il y doit rendre, c'est ce qui est odieux et abominable devant Dieu. Quand un catholique qui est au milieu de ceux de la fausse religion est indévot, ne dit point de chapelet, ne se fait pas enrôler au Rosaire, on ne s'en étonne pas, ce n'est pas merveille, son indévotion est une maladie qui a conformité au lieu où il est : mais lorsqu'en une ville si dévote que N... en laquelle n'est pas fils de bonne mère qui ne soit du Rosaire, qui ne se confesse aux fêtes de Notre-Dame et ne jeûne la veille, qui ne prie Dieu soir et matin; lors, dis-je, qu'en un tel lieu on voit un jeune homme qui méprise toutes ces dévotions, c'est mauvais augure.

Comme quand le pédagogue n'est pas après son disciple pour le reprendre s'il n'est pas sage, le disciple se donne carrière et se licencie à toutes débauches, ainsi l'âme endurcie et obstinée de laquelle Dieu a retiré sa vue, ses avertissements et répréhensions,

se déborde, se prostitue et se donne en proie à toutes sortes de dissolutions. Mais le troisième et dernier degré de cette descente malheureuse, c'est lorsque Dieu retire de l'âme ses saintes inspirations.

Troisième point. — 1° C'est de quoi le Fils de Dieu menaçait les Juifs : *Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta.* Quand un grand seigneur sort de son château pour venir demeurer à Toulouse l'espace de cinq ou six mois, y poursuivre quelque procès, à la vérité on vide la maison, on détache les tapisseries, on enlève la vaisselle d'argent, on emporte les riches meubles; mais parce qu'il y doit retourner, on ne la dégarnit pas tout à fait, on y laisse les buffets, les châlits, les tables, les escabeaux, et en l'extérieur on la conserve, on entretient la couverture, les parois, les portes, les planchers, etc. Que si le seigneur quitte sa maison tout à fait, sans prétention d'y jamais plus retourner, ni de s'en servir à aucun usage, lors on la démeuble entièrement, on n'y laisse pas un gond de porte, petit à petit elle se démolit, les tuiles du toit tombent, les planchers se pourrissent, les murailles se dissipent, les portes se renversent, le pavé se ruine, tout s'en va sans dessus dessous; elle devient la retraite des hiboux et autres oiseaux nocturnes qui y couvent leur nichée. L'âme raisonnable, principalement celle du chrétien, est le Louvre et Fontainebleau de Dieu : quand elle commet un péché mortel, Dieu sonne la retraite, il abandonne cette âme; si ce n'est que pour un peu de temps, si elle se doit reconnaître et recourir à pénitence, à la vérité elle se dégarnit intérieurement, la charité, la grâce de Dieu, les dons du Saint-Esprit, les vertus infuses et autres plus riches meubles sont enlevés; mais il y demeure beaucoup de meubles moins précieux en l'extérieur, le bon exemple et l'édification du prochain demeurent en leur entier; elle ne laisse pas de dire son chapelet tous les jours, l'*Ave, Maria* quand l'horloge sonne, ouïr la messe les jours ouvriers, faire des aumônes; que si c'est pour toujours, sans retour et sans ressource que Dieu abandonne cette âme, qu'il n'y veuille pas retourner, mais qu'elle soit endurcie et doive mourir en son péché, on ne la démeuble pas seulement des vertus principales, mais de toutes les autres : elle perd ses bonnes coutumes, ses pratiques et exercices de dévotion, non tout pour un coup, car une maison ne se ruine pas tout à fait en un jour, mais petit à petit; cette semaine on ne dit plus que quatre chapelets, la semaine qui vient on n'en dira plus que trois, enfin on n'en dira plus; aujourd'hui on ne fait plus qu'une demi-heure d'oraison, sous prétexte de je ne sais quelle occupation, demain qu'un quart d'heure, après-demain point du tout; on ne se confesse plus que les premiers dimanches du mois, puis de six en six semaines, puis seulement aux fêtes solennelles, enfin à Pâques par manière d'acquit.

2° En Daniel, chap. 5, Balthasar, roi de Babylone, étant assis à table, et ne pensant qu'à se donner du bon temps avec ses courtisans, vit une main miraculeuse qui écrivait sur la paroi vis-à-vis de lui la sentence de mort qui avait été minutée dans le ciel contre lui. Le saint prophète déchiffra cette écriture, et lui expliqua de

point en point les arrêts funestes et sanglants qu'elle contenait. Mais c'est une merveille digne de réflexion particulière de voir que Daniel ne lui dit pas un seul mot de son salut. Si en la maison d'un grand seigneur était logé un capucin ou autre religieux qui sût assurément par révélation divine, ou par science naturelle, que ce gentilhomme devait mourir dans vingt-quatre heures, que dirait-on de lui s'il ne l'en avertissait, s'il ne lui parlait de son salut, s'il ne le disposait à bien mourir et s'il ne l'excitait à des actes de contrition et d'amour de Dieu? C'est ce que fait Daniel, et plus négligemment en apparence; car encore on pourrait dire que ce religieux n'ose avertir ce gentilhomme, de peur de l'épouvanter : la nouvelle de la mort est si désagréable, que personne n'aime en être le messager. Mais il n'en est pas ainsi de notre sujet. Voilà le prophète qui est vassal et domestique du roi, Dieu lui révèle qu'il doit être assassiné, il en avertit ce prince, mais il ne lui dit pas que ce sera la même nuit, il sait qu'il est en mauvais état, dans une effroyable négligence et oubli de son salut, qu'il a encore un peu de temps pour se convertir à Dieu, lui demander pardon, se préparer à son jugement, faire quelques bonnes œuvres pour obtenir miséricorde, il ne lui en dit pas une seule parole : que ne lui dit-il comme autrefois à Nabuchodonosor : Sire, je vous conseille de racheter vos péchés par aumône, et gagner les bonnes grâces de Dieu par des œuvres de miséricorde? C'est que Dieu n'en donna pas la pensée ni la volonté au prophète, Dieu ne le voulait pas convertir, ses péchés étaient à leur comble.

Conclusion. — Le Saint-Esprit exprime en peu de paroles le mauvais état d'une âme qui est ainsi abandonnée de Dieu, et de laquelle il a retiré ses corrections, ses répréhensions et ses inspirations : *Peccator cùm in profundum venerit, contemnit.* Cette âme infortunée donne à ses péchés les quatre dimensions qui en comblent la mesure, et en interdisent les remèdes : la hauteur, la largeur, la longueur et la profondeur.

La hauteur, c'est la vanterie; l'âme n'étant pas châtiée de Dieu, ni humiliée devant les hommes, se flatte de cette impunité, s'élève, se réjouit et se glorifie de ses crimes; ayant acquis des biens et du pouvoir par ses injustices, elle se vante de sa malice : *Quid gloriaris in malitiâ qui potens es in iniquitate? Peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt ;* et de là vient que le péché par une maudite largeur se dilate, se provigne et se multiplie : *Dilatavit infernus animam suam et aperuit os suum absque termino* (Isa. 5, 14); n'ayant point de répréhension, ni de remords de conscience, et faisant gloire de vos dérèglements, vous élargissez les portes d'enfer, vous peuplez ce séjour de malheureux, vous êtes cause de la damnation de plusieurs par les mauvais exemples que vous donnez à vos domestiques et à vos voisins, par les paroles d'impureté et de distraction que vous dites en compagnie, par les pensées déshonnêtes que vos ajustements mondains, vos contenances affétées, votre bonne grâce à danser, votre sein et vos bras découverts donnent aux hommes.

Et comme en punition de tant de crimes dont vous êtes cause,

Dieu retire de vous ses inspirations, vous donnez à vos péchés une funeste longueur, remettant de jour à autre votre conversion, et enfin vous tombez au profond abîme de l'endurcissement du cœur et de l'impénitence finale. Il y a grande apparence que vous êtes à la veille de cet état déplorable, puisque cette parole du Saint-Esprit se vérifie en vous : *Peccator cùm in profundum venerit, contemnit.* Saint Paul (Rom. 2, 4) a sujet de vous dire : *Divitias bonitatis et patientiæ et longanimitatis Dei contemnis; tu autem secundum duritiam tuam et impœnitens cor thesaurisas tibi iram in die iræ et revelationis justi judicii Dei*, *qui reddet unicuique secundum opera ejus.*

Contemnis divitias. Quand un riche avaricieux a de grands trésors en ses coffres et des magasins d'or et d'argent, qu'il laisse inutiles sans les employer, on dit : O le grand dommage! que de pauvres gens se serviraient bien de ces pistoles, en trafiqueraient et s'en feraient riches en peu de temps. Que d'heures, que de jours, que de semaines, que de mois, que d'années vous perdez inutilement! Que de richesses spirituelles, que de mérites vous pourriez acquérir si vous vous serviez des trésors de la bonté de Dieu et de sa patience qui vous attend à pénitence; que de pauvres âmes en enfer et en purgatoire en désireraient quelques moments pour se convertir à Dieu et satisfaire à sa justice : *Divitias bonitatis!* Le Fils de Dieu par sa bonté ineffable est venu en ce monde, a sué, voyagé et travaillé trente-trois ans, a souffert la mort ignominieuse et inhumaine de la croix, afin que vous fassiez pénitence : *Oportuit Christum pati*, *et resurgere à mortuis*, *et prædicari in nomine ejus pœnitentiam*, et vous méprisez tous ces mystères, vous vous rendez inutiles son incarnation, sa naissance, sa circoncision, sa vie, sa sainte mort et passion, ses mérites et ses sacrements.

Patientia. Il use de patience envers vous, il vous attend depuis si longtemps, il dissimule vos fautes pour vous inviter à résipiscence : *Dissimulans peccata hominum propter pœnitentiam;* abuserez-vous toujours d'une si grande longanimité?

Longanimitatis, μακροθυμίας, *magnanimitatis.* Il fait effort sur soi-même pour endurer vos rébellions et pour fléchir sa miséricorde, sa justice vengeresse que vous irritez par vos offenses; il vous appelle, il vous invite, il crie à l'oreille de votre cœur par ses inspirations, par ses prédicateurs, par les afflictions qu'il vous envoie : *Expandi manus meas totâ die ad populum incredulum et contradicentem mihi.*

Tu autem secundùm duritiam tuam, *et impœnitens cor.* Vous avez un cœur de Pharaon, on ne peut offenser ce cœur acéré, vous ne vous émouvez ni par remontrances, ni par promesses, ni par menaces, ni par bienfaits, ni par châtiments, ni par autre voie; vous ne faites point de pénitence, vous ne donnez point d'aumônes, ou fort peu, vous vous endettez incessamment à la justice de Dieu; que deviendrez-vous à la fin?

Thesaurizas tibi iram. Si un homme avait un magasin où il mît tous les jours et plusieurs fois des pièces d'argent, sans jamais en ôter une seule, maintenant une grande et puis une petite, quel

amas, quel monceau, quel trésor y trouverait-on après trente ou quarante ans? Il y a si longtemps que tous les jours et presque à toute heure vous commettez quelque péché, ou mortel, ou véniel, ou en public, ou en secret, ou de pensée, ou de parole, ou d'œuvre, ou d'omission, ou de coopération, vous n'en faites point de satisfaction, vous n'avez point de soin d'effacer un seul de vos péchés; je vous laisse à penser quel amas de péchés, quel trésor de courroux et de vengeance vous amassez pour le jour du jugement, et néanmoins en ce jour épouvantable, comme saint Paul ajoute : Dieu rendra à chacun selon ses œuvres : des reproches, des humiliations, des punitions effroyables aux âmes réprouvées; aux dévotes et vertueuses des honneurs, des couronnes, des récompenses et des félicités éternelles. *Amen.*

SERMON XXXIX.

DE L'AMOUR QUE NOUS DEVONS A LA JUSTICE DE DIEU.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (HEBR. 11, 6.)

Ce que nous avons dit jusqu'à présent, montre évidemment, ce me semble, que nous avons grand sujet de redouter la justice de Dieu, et d'éviter le péché mortel qui nous engage aux arrêts sanglants et très-effroyables qu'elle décrète contre les pécheurs. Aujourd'hui je passe bien plus outre, et je désire vous faire voir que cette justice divine ne mérite pas seulement d'être l'objet de notre crainte, de nos hommages et adorations, mais de notre amour, de nos tendresses et affections.

Nous le devons apprendre de vous, ô sainte Vierge! en votre cantique d'amour, après avoir déchiffré en détail et en particulier toutes les perfections de votre bien-aimé, vous ajoutez qu'il est tout désirable; non-seulement sa bonté, sa douceur et sa miséricorde, mais encore sa justice, sa rigueur et sa sévérité méritent d'être louées, admirées, chéries et aimées infiniment : *Totus desiderabilis.* Lui aussi, pour vous donner le change, vous surnomme toute belle, toute pure, tout immaculée. Et en l'incarnation il vous appelait toute gracieuse, κεχαριτομένη, toujours très-agréable, toujours pleine de grâce. Ce sont les éloges que son ange vous donna quand il vous salua par ces paroles : *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — An Marcion negans justitiam in Deo, sit audiendus.

I. PUNCTUM. — Justitia distributiva in Deo, est amanda.

II. PUNCTUM. — Commutativa quoque.

III. PUNCTUM. — Vindicativa etiam est amanda : 1° Quia est tutrix, 2° Procuratrix, 3° Reparatrix gloriæ Dei; 4° Quia multum diligitur à Deo, 5° Quia necessaria reipublicæ.

CONCLUSIO. — Exhortatio ad honorandam justitiam Dei : 1° Distributivam, 2° Commutativam, 3° Vindicativam.

Exorde. — Celui qui ne considère les vérités catholiques que superficiellement et en la première apparence, pourra révoquer en doute, avec les disciples de Marcion[1], savoir si on peut reconnaître et adorer en Dieu la justice comme une de ses perfections, que la théologie appelle *Simpliciter simplices*, c'est-à-dire qui ne supposent ni n'enveloppent en leur être aucune imperfection. Car

1° Comment est-ce que la justice peut compatir avec la bonté, vu que le propre de la bonté est de faire du bien incessamment à toutes sortes de personnes? La justice s'exerce souvent à faire du mal aux criminels?

2° Dieu a toutes ses perfections par essence, il ne les mendie de personne, il les possède de lui-même et de toute éternité; mais il semble que la justice n'est en lui que par emprunt, qu'il n'a point de foudres ni de carreaux, si nous ne les lui mettons en la main: *Quod sit misericors, hoc habet de suo : quod sit justus, hoc de nostro*, dit Tertullien; et derechef : *Bonitas Deo ingenita, justitia adventitia.* Si Dieu est si miséricordieux, c'est son génie et sa bonté naturelle qui lui donne cette pente et cette inclination; s'il est sévère et rigoureux, c'est nous qui l'y contraignons.

3° De plus, toute justice suppose quelque obligation, et Dieu ne doit rien à personne, il n'est obligé à aucune de ses créatures, il est indépendant de tout point : *Quis prior dedit ei?*

Toutefois l'Ecriture dit que Dieu est juste, qu'il aime la justice, que toutes ses œuvres sont justes, ses actions sont la justice même: *Justus Dominus, et justitiam dilexit. Dilexisti justitiam. Dominus diligit justos. Justus Dominus in omnibus viis suis. Omnes viæ ejus judicia* (Ps. 10, 8, et 44, 8). Nous devons donc reconnaître et adorer en Dieu les trois genres de justice que la foi et la jurisprudence louent et veulent être pratiquées parmi les hommes; la distributive, la commutative et la vindicative.

Premier point. — Pour l'intelligence du premier point, il est à propos de vous souvenir que le vrai office de la justice, c'est de rendre à chacun ce qui lui appartient, c'est-à-dire ce qui lui est convenable, ce qui est nécessaire ou bienséant à la condition de son être, ou à l'exercice de ses fonctions.

La justice distributive donne à chacun les offices, charges, emplois et talents convenables à sa portée et à sa condition. Si on donnait un office de judicature à un villageois idiot, cela ne serait pas juste; on dirait : Il lui appartient bien d'être juge! si un roi donnait à ses pages des habits de toile, cela ne serait pas juste.

Or, nous pouvons considérer les créatures en deux manières, ou selon le rapport qu'elles ont au Créateur, ou selon les rapports qu'elles ont à elles-mêmes, l'une à l'autre; ce raisonnement est de

[1] Marcion, né à Sinople, en Paphlagonie, fut un des hérésiarques que produisit le deuxième siècle. Convaincu d'avoir séduit une vierge, il fut chassé de l'Eglise par son père qui en était évêque. S'étant rendu à Rome, il étudia la théologie et eut Cédron pour maître. Il admettait deux principes, soutenait que Jésus-Christ n'avait eu qu'une chair apparente, niait la résurrection des corps, condamnait le mariage, et ne baptisait que ceux qui ne faisaient pas profession de continence (Bescherelle, *Dict.*, t. II, p. 448).

saint Thomas(1. p., q. 21, art. 1, ad 3), de Tertullien (lib. 2 *contra Marcion*) et de saint Denys Aréopagite (*De divinis nominibus*, cap. 8).

Quant au premier rapport, ce qui est convenable aux créatures raisonnables et intellectuelles, aux hommes et aux anges, c'est d'être référé immédiatement à la gloire du Créateur; il leur a donné toutes les grâces et les secours nécessaires pour parvenir à une si haute fin; que si quelques-uns d'entre eux les ont perdus sans ressource comme les anges apostats et les hommes réprouvés, ne rendant pas honneur à la miséricorde de Dieu dans le ciel, ils honorent sa justice dans les enfers par la punition de leurs crimes. Ce qui fait dire à saint Anselme, cité par saint Thomas au même endroit : *Ad tertium, cùm punis malos, justum est, quia illorum meritis convenit : cùm parcis malis, justum est, quia bonitati tuæ condecens est.*

Les autres créatures sont référées l'une à l'autre, les inférieures aux supérieures, les moins nobles aux plus excellentes, les éléments aux plantes, les plantes aux animaux, les animaux aux hommes, les hommes aux secours et à l'assistance des autres hommes, et tous au service de Dieu. Dieu, par une admirable justice distributive, a donné à chacun les talents proportionnés et nécessaires à cette fin. Il a mis aux éléments un tempérament si juste et si bien concerté : *Temperamentum ad justitiam*, que, nonobstant leur inimitié naturelle, et leurs qualités antipathiques, ils ne se détruisent pas, mais ils entrent en composition et en bonne intelligence dans les corps mixtes. Il a donné aux herbes et aux autres plantes les propriétés nécessaires à la nourriture des animaux : il a donné aux animaux les instincts et habiletés nécessaires pour le service de l'homme, et ce avec tant de justice, ou si vous voulez de justesse, qu'il ne leur en fallait ni plus ni moins. Par exemple si un cheval avait moins d'esprit qu'il a, il ne pourrait nous rendre les grands services qu'il nous rend; s'il en avait davantage, il ne voudrait pas s'assujettir à nous comme il fait.

Enfin, la bonté de Dieu ayant fait dessein de créer les hommes, sa justice leur a donné des pieds, des mains et les autres membres du corps, les puissances et facultés de l'âme qui leur sont nécessaires pour se secourir les uns les autres en la vie civile, et pour servir le Créateur en la vie chrétienne. Ne dites donc plus que la justice de Dieu ne s'exerce qu'à faire du mal, dites plutôt qu'elle ne s'emploie qu'à faire du bien, ou à le disposer et ranger en bon ordre : *Bonitas Dei creaturas ad operata est, justitia modulata est*, dit Tertullien; par conséquent il doit être l'objet de notre amour, et d'un amour infini, si nous en étions capables. Dites que la justice n'est autre chose que sa volonté divine : *Operatur omnia secundùm concilium voluntatis suæ;* volonté très-sainte, très-juste et très-équitable, la règle de toute droiture, le niveau de toute justice; volonté qui rend, non ce que Dieu doit à ses créatures, car il ne leur doit rien, mais ce qu'il doit à soi-même, à sa bonté et à sa sagesse infinie : *Justitia Dei est condecentia bonitatis et sapientiæ illius.* En l'ordre surnaturel, cette justice donne aux anges et aux hommes les grâces bienséantes à sa bonté, pour les rendre

bienheureux. En l'ordre de nature, elle donne à toutes ses œuvres les qualités et les propriétés convenables à sa sagesse pour les acheminer à leur fin. Voilà le sentiment de saint Thomas.

DEUXIÈME POINT. — Si la justice distributive qui est en Dieu est si digne d'honneur et d'amour, la commutative ne l'est pas moins; il l'exerce admirablement ès récompenses qu'il donne aux créatures douées d'intelligence, c'est-à-dire aux anges et aux hommes, pour la pratique des bonnes œuvres. De là vient que saint Paul appelle la gloire du ciel une couronne de justice (2. Tim. 4, 8), et il dit que Dieu la lui donnera, non comme père miséricordieux, mais comme juste juge; et les anciens disaient : θεὸς ἀγαθὰ πὸνοις πολύνεται; ce n'est pas que Dieu soit chiche de ses grâces, dit saint Chrysostome; ce n'est pas qu'il soit réservé à faire du bien, mais c'est qu'il veut que la béatitude du ciel nous soit glorieuse et délicieuse. S'il nous donnait son paradis pour rien, ce nous serait un grand bonheur, mais nous n'y aurions point d'honneur. Un empereur de l'antiquité répondant à un jeune homme, qui lui demandait des Etats pour faveur, lui dit : Je puis bien vous donner des richesses, mais non pas de l'honneur, si vous ne le méritez : *Domine virtutum ipse est rex gloriæ.* On ne pouvait entrer anciennement au temple de l'Honneur sans passer par celui de la Vertu, et nous savons qu'Alexandre-le-Grand, quand il était encore jeune et petit de corps, mais déjà grand de cœur et de courage, entendant les conquêtes de son père, s'en plaignait à ses compagnons, et leur disait : Mon père ne nous laissera rien à conquérir! ce n'est pas qu'il ne sût que tout ce que son père acquérait était pour lui, mais il savait aussi que nous jouissons avec plus de gloire de ce que nous avons acquis à la pointe de l'épée et à la sueur de notre visage, que de ce que nous avons hérité ou reçu gratuitement par la libéralité d'un autre. Afin donc que nous ayons plus de gloire, plus de plaisir et de contentement à posséder les félicités du ciel, Dieu veut que nous les achetions par la pratique de la vertu, qui en est le prix et le mérite, et pour montrer que ce n'est que *pro formâ*, et qu'il ne cherche pas ses intérêts en ceci, et que sa justice commutative est très-aimable, et récompense nos moindres bonnes œuvres, nos bonnes volontés et nos bonnes pensées au delà de leur mérite.

Combien surprise, étonnée, ravie et extasiée sera l'âme bienheureuse dans le ciel! quand elle verra qu'on mettra sur son chef une couronne de pierres précieuses, pour des souliers demi-usés qu'elle a mis aux pieds du pauvre; qu'on lui donnera une robe de gloire, pour une vieille chemise; un torrent de volupté, pour une mortification d'un quart d'heure. Appelez-vous cela une couronne de justice, dira-t-elle? dites plutôt couronne de miséricorde, couronne de bonté, de libéralité et de magnificence : *Fingis laborem in præcepto.* Vous prétendez que j'ai eu beaucoup de peine à garder vos commandements; point du tout ou fort peu; et la peine que j'y avais était confite et détrempée par des consolations si charmantes, qu'elles en ôtaient toute l'amertume.

Malum, malum, dicit omnis emptor; cùm autem recesserit,

gloriatur (Proverb. 20, 14). Quand vous êtes au marché, ou à la boutique d'un marchand, et que vous marchandez quelque étoffe, vous dites : C'est trop cher, vous me survendez cette denrée; quand elle vous est livrée, et que vous pensez en avoir eu bon marché, vous vous réjouissez, et vous dites que c'est pour rien, *pro nihilo salvos facies*. Maintenant que vous achetez les biens célestes et la vie éternelle, il vous semble qu'on les vend bien cher, parce qu'il se faut mortifier, se lever matin pour prier Dieu, dompter vos passions, pardonner les injures. Quand vous serez dans le ciel, et qu'après cent ans, cinq cents ans, dix mille ans, vous jouirez des délices, des joies, des contentements et des félicités que vous avez achetées par ces travaux, vous vous réjouirez, vous direz avec étonnement : *Non sunt dignæ, non sunt condignæ passiones*. Vous admirerez, vous adorerez, vous vous écoulerez d'amour et d'affection envers cette très-adorable et très-aimable justice commutative de votre Dieu.

Troisième point. — 1° Je vois bien ce que vous pensez, il me semble lire en votre cœur, vous êtes plus que très-content d'aimer en Dieu ces deux justices : la distributive et la commutative; il ne faut point de rhétorique pour vous le persuader, mais c'est la justice vindicative, c'est la justice qui châtie que vous ne pouvez aimer; mais vous êtes bien trompé, elle est aussi aimable, aussi digne de nos affections que sa bonté infinie, et, si je l'ose dire, encore plus : les intérêts de notre Dieu nous doivent être plus chers et précieux que les nôtres; la gloire du Créateur est de plus grande importance que le profit des créatures; la bonté de Dieu nous est utile et salutaire, mais sa justice lui est favorable et avantageuse; elle est la tutrice, la curatrice et la réparatrice de sa gloire; sa bonté enhardit les marchands à l'offenser témérairement, sa justice en empêche plusieurs de le faire si hardiment; c'est un bouclier qui met à couvert sa bonté, sa grandeur, sa souveraineté et ses autres perfections, qu'on offenserait licencieusement et sans retenue, si on ne craignait les châtiments de la justice vengeresse; car si le Sage a dit avec vérité que les hommes commettent le péché sans aucune crainte, parce que Dieu ne les punit pas sur-le-champ, aussitôt qu'ils l'ont offensé, pensez quels péchés ils commettraient s'ils étaient assurés de n'en être jamais punis, s'ils n'avaient pour bride de leurs actions la crainte et appréhension des châtiments qui leur sont préparés.

2° Cette crainte est encore à plusieurs un motif et poignant aiguillon d'honorer Dieu et lui rendre service, pour ne pas encourir les punitions qui sont préparées à ceux qui y manquent. Et de là vient qu'au texte hébraïque, qui est la langue primitive de l'Ecriture sainte, craindre Dieu et l'honorer sont synonymes; ces deux actions sont exprimées par un même terme. Jonas disait au pilote du vaisseau : *Deum cœli ego timeo*, c'est-à-dire, *colo*. Et en saint Matthieu (4, 10), notre Sauveur citant le chapitre 6 du Deutéronome, dit au v. 13 : *Scriptum est : Dominum Deum tuum adorabis*, au lieu qu'au texte latin du Deutéronome il y a : *Dominum Deum tuum timebis*, en hébreu : *tira;* et même le poète a reconnu

cette vérité, disant : *Primus in orbe Deos fecit timor.* Ainsi la justice de Dieu procure sa gloire, étant cause qu'il est honoré, adoré, servi et obéi de plusieurs, au moins par crainte des supplices.

3° De plus, c'est celle qui restitue au bon Dieu l'honneur qu'on lui a ôté; elle répare les brèches que le péché a faites à sa gloire, et si une âme pénitente a quelques gouttes de bon sang dans les veines, elle doit aimer cette justice autant que tout ce qui est aimable, et dans le ciel et sur la terre : *Judicia Domini vera desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum.* Pour combien voudriez-vous n'avoir pas offensé Dieu ? Si vous êtes vrai pénitent, vous voudriez qu'il vous en eût coûté tout votre bien ; vous le voudriez pour tous les biens du monde, parce que les intérêts de la gloire de Dieu, qui a été lésée, sont plus estimables et précieux que toutes les richesses de la terre. Or, si la justice vengeresse de Dieu s'exerce parfaitement sur nous, et si elle est entièrement satisfaite, ou par les pénitences que nous embrassons volontairement, ou par les punitions qu'elle nous envoie et que nous agréons, la gloire de Dieu est réparée, et nous sommes remis en même état que si nous ne l'avions jamais offensé, n'est-ce pas une chose bien souhaitable? Comme au contraire si Dieu ne punissait les crimes des hommes ni en ce monde, ni en l'autre, sa gloire en serait notablement intéressée, et sa majesté divine en demeurerait à jamais déshonorée, méprisée et affrontée au dernier point. Quand vous êtes en contention, en procès, ou autre différend avec quelqu'un qui est moins que vous, vous ne voulez pas céder, vous voulez qu'il plie et se soumette; vous dites : Je ne veux pas que l'affront m'en demeure, je ne veux pas qu'il me gourmande et qu'il ait le dessus. Quand vous commettez un péché, vous êtes en différend avec Dieu; il veut une chose, et vous faites tout le contraire; si vous n'en souffriez point de peine ni en ce monde ni en l'autre, l'affront en demeurerait à Dieu, vous auriez eu le dessus et l'avantage sur lui, votre volonté aurait été faite contre la sienne, et la sienne ne serait point faite contre la vôtre : y aurait-il de la raison? seriez-vous bien si injuste que de le vouloir ainsi?

4° Mais pour connaître évidemment que nous avons grand sujet d'aimer la justice de Dieu et que c'est une chose plus que très-raisonnable, il faut seulement considérer que lui-même, dont l'entendement n'est que lumière, dont la volonté n'est que droiture et dont la nature n'est que bonté, lui qui ne peut aimer que ce qui est bon, parfait et digne d'être aimé; lui, dis-je, aime sa justice, et il l'aime avec tant d'excès, qu'il semble mettre en oubli les intérêts de toutes ses autres perfections, pour exercer et contenter celle-ci. Pour recevoir sans contredit, et voir clairement cette vérité, repassez en votre mémoire tous les siècles qui se sont écoulés depuis quatorze et quinze cents ans; portez la vue de votre esprit, je ne dirai pas en Amérique et aux antipodes, mais en Europe, en Asie, en Afrique; voyez en quel état étaient autrefois ces trois parties du monde, en quel état elles sont à présent depuis quelques siècles. Du temps de Palladius, contemporain de saint Jérôme, en une seule ville d'Egypte il y avait vingt mille vierges. Au désert de la Thébaïde, et ès autres solitudes d'Orient, il y

avait des millions de millions d'anachorètes, qui vivaient comme des anges; les villes d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople et autres semblables étaient peuplées de catholiques séculiers, qui vivaient comme des religieux; les religieux et religieuses qui, au rapport de saint Chrysostome, étaient en des monastères hors des villes en très-grande quantité, vivaient si austèrement, qu'ils semblaient n'avoir point de corps; et sans aller si loin, la foi catholique et la sainteté de vie a autrefois fleuri en Hollande, Suède, Danemarck et Angleterre. Nous avons encore en France plusieurs monuments de la piété des Anglais en tant de belles églises qu'ils ont bâties, tant de monastères qu'ils ont fondés ou dotés et enrichis, et à présent toutes ces villes, provinces, royaumes et contrées sont dans l'erreur et infidélité, en la secte et maudite religion de Calvin, de Luther ou de Mahomet; il n'y a point de doute que Dieu pouvait ne les pas abandonner jusques à ce point, qu'il pouvait par sa miséricorde conserver en eux la foi et la religion catholique. Le cœur du roi est en la main de Dieu, il le tourne comme bon lui semble, de quel côté qu'il lui plaît, à plus forte raison le cœur du peuple. Que de saints évêques et prêtres il y aurait en toutes ces provinces, si elles n'étaient perverties? que de bons religieux, que de monastères de vierges, que d'âmes dévotes et pieuses?

Que d'honneur ils eussent rendu à la souveraineté de Dieu par leur obéissance, à ses commandements par leurs respects, à sa grandeur par leur service, à sa bonté par leurs bonnes œuvres, à sa providence par leur soumission à ses ordres, à sa sainteté par la sainteté de leur vie, et à toutes ses perfections par des actes d'admiration, d'amour et d'adoration en l'oraison mentale!

Que d'offices divins, que de pèlerinages aux lieux saints, que de processions, prédications, visites des pauvres et sacrifices eussent honoré Dieu en tant de lieux et depuis un si long temps! Il reçoit un honneur infini d'une seule messe du moindre prêtre: que de millions de messes se diraient et se seraient dites en tant de villes et de royaumes, que de bénédictions, louanges et actions de grâces seraient rendues à la miséricorde de Dieu en toute l'éternité par les âmes qui se seraient sauvées, et Dieu est content d'être privé de tous ces honneurs, hommages, louanges et services pour exercer sa justice, abandonnant à l'infidélité et à la tyrannie de leurs passions tous les habitants de ces contrées; et ne devons-nous pas aimer de tout notre cœur une perfection de Dieu qui lui est si chère, si précieuse et en si grande recommandation? mais il y va encore de nos intérêts.

5° Il n'est rien de si utile, rien de si nécessaire à un Etat que la justice vindicative. Cicéron disait que d'en priver le monde, ce serait comme si on éteignait le soleil. Il disait vrai; car s'il n'y avait point de punition de crimes, la république ne serait autre chose qu'un amphithéâtre de gladiateurs qui s'entr'égorgeraient, une forêt peuplée de voleurs qui s'entre-briganderaient, une mer couverte de corsaires qui s'entre-ruineraient, et une caverne de lions qui s'entre-déchireraient et dévoreraient l'un l'autre, que feriez-vous, Messieurs, s'il n'y avait point de justice ni de punition de crimes?

Vous ne seriez pas plus qu'un marchand, qu'un artisan, qu'un villageois, le plus fort l'emporterait, et plusieurs marchands, artisans, villageois sont plus forts et plus robustes que vous : or, s'il n'y avait point de justice vengeresse en Dieu, il n'y en aurait point parmi les hommes; car celle des hommes n'est qu'une émanation, un écoulement et participation de celle de Dieu : *Per me potentes decernunt justitiam*. Et si le rayon a un éclat tant agréable, combien plus le soleil d'où il procède? si l'effet, l'extrait, le ruisseau et la branche est tant salutaire et profitable, combien plus la cause, l'original, la source et la racine?

Conclusion. — 1° Disons donc avec les saints en l'Apocalypse (19, 1) : *Alleluia, salus et gloria Deo nostro, quia vera et justa judicia sunt ejus*. Louez Dieu et le glorifiez de sa justice distributive, remerciez-le des biens qu'elle a distribués aux créatures pour l'amour de vous; voyez votre ingratitude et l'injustice de vos comportements. Si on fait du mal à votre serviteur, que dis-je? à votre serviteur, à votre cheval, à votre chien, vous vous en sentez offensé, et principalement si on l'a fait parce qu'ils vous appartiennent, vous vous piquez d'honneur, vous en prenez vengeance, vous appelez en duel. On vous désoblige quand on fait du mal à ceux qui vous appartiennent, donc si vous êtes tant soit peu raisonnable, on vous oblige quand on leur fait du bien pour l'amour de vous; d'où vient que vous êtes si prompt à vous venger du mal, et si paresseux à vous revenger du bien qu'on leur fait? avez-vous jamais remercié Dieu de tant de biens qu'il a faits aux créatures pour l'amour de vous? C'est pour vous et pour votre service qu'il a donné la lumière au soleil, l'éclat à la lune et aux étoiles, le mouvement aux cieux, la chaleur au feu, les météores à l'air, la fraîcheur à l'eau, la fécondité à la terre, la solidité aux métaux, la saveur aux viandes, les vertus occultes aux plantes et l'industrie aux animaux; l'en avez-vous jamais remercié?

Si le villageois qui laboure vos terres, si l'artisan qui vous fait des meubles, si le tailleur qui vous fait des robes, si l'apothicaire qui vous fait des drogues et si le valet qui vous rend service n'avaient des yeux, des pieds et des mains, de l'esprit et du jugement, de l'instinct et de l'inclination pour le faire, ils ne le feraient jamais, et c'est Dieu qui le leur a donné. Cicéron dit que nous ne sommes pas nés seulement pour nous, mais pour nos concitoyens. Quand un homme se tue soi-même, on le punit comme il en est capable, par la peine d'infamie, le traînant sur une claie ou l'attachant à une potence, parce qu'il a fait tort à la république pour laquelle il était au monde. L'Apôtre dit que tous les biens, tous les talents, toutes les grâces naturelles et surnaturelles que Dieu a donnés à vos prochains, ils ne les ont pas reçus seulement pour eux, mais pour vous, pour vous en faire part, pour les dispenser comme bons économes : *Hospitales invicem, unusquisque prout accepit gratiam in alterutrum, illam administrantes, sicut boni dispensatores multiformis gratiæ Dei* (1. Petr. 4, 9). S'ils y manquent, ils vous font tort et offensent la justice distributive de Dieu, et la vindicative venge cette injure; louez donc et glorifiez Dieu de

tant de biens que sa justice distributive a communiqués et distribués aux créatures.

2° Louez-le et le glorifiez de sa justice commutative, qui vous traite si libéralement, qui fait des commutations et des échanges si avantageux pour vous : elle fait comme le patriarche Joseph faisait à ses frères; il leur vendait du blé en Egypte, mais il faisait remettre en leur sac l'argent qu'ils avaient donné pour paiement. Dieu veut que vous achetiez sa grâce et son paradis par le prix des actions vertueuses, par les prières, aumônes et œuvres de charité, mais il vous en rend le centuple même dès cette vie : *Centuplum accipiet.* Ne voit-on pas tous les jours qu'aux maisons où l'on fait de grandes aumônes, tout abonde; les biens y croissent à vue d'œil à mesure qu'on en donne; et s'il ne rend pas le centuple en prospérités temporelles, il le rend plus avantageusement par des grâces spirituelles, mille fois plus précieuses et plus souhaitables que les temporelles.

3° Louez-le et le glorifiez de sa justice vengeresse, qui est l'objet de son amour, de sa complaisance, et, si je l'ose dire, l'objet de sa joie, c'est le saint prophète qui le dit : *Lætabitur Dominus disperdens vos atque subvertens* (Deut. 28, 63). Bénissez-le et le remerciez quand il daigne l'exercer envers vous, considérez ce qu'il dit : *Ego vos amo, arguo et castigo* (Apoc. 3, 19).

Considérez ce que son apôtre dit : *Si Dieu ne daigne vous châtier, si vous avez tout à souhait, les honneurs, plaisirs, biens de la terre, c'est qu'il vous traite comme des bâtards, qu'il ne veut pas faire ses héritiers* (ad Hebr. 12, 8).

Ce que saint Augustin dit : *Ideò irascitur Dominus in hoc sæculo, ne irascatur in futuro; et misericorditer hìc adhibet temporalem correctionem, ne in æternum aliquando justè inferat ultionem.*

Vous ne pensez pas être cruel quand vous condamnez un malfaiteur à des peines proportionnées et correspondantes à ses crimes, et Dieu ne le trouve pas mauvais, mais il l'approuve, il vous en loue, il vous en récompense, parce que vous exercez la justice; ne trouvez donc pas mauvais qu'il daigne l'exercer envers vous, louez-le, bénissez-le de ce qu'il ne vous condamne pas à des peines proportionnées et correspondantes à vos démérites.

Quand un pauvre criminel a les bras et les jambes brisés sur une roue, si le bourreau lui donne un coup mortel, un coup de barre sur l'estomac pour achever de le faire mourir, vous appelez ce coup le coup de grâce, parce qu'il l'empêche de languir plus longtemps en ce monde; et vous n'appelez pas un coup de grâce celui que le bon Dieu vous donne avec une verge douce et paternelle, non pour vous faire mourir, mais pour vous faire vivre, pour vous empêcher de languir éternellement en l'autre monde?

Dites comme les enfants de Jacob quand ils se trouvèrent en peine dans l'Egypte : *Meritò hæc patimur quia peccavimus.* Dites comme les trois jeunes hommes : *Omnia quæ fecisti nobis Domine, in vero judicio fecisti, quia peccavimus tibi.* Dites comme Isaïe (12, 1) : *Confitebor tibi Domine, quoniam iratus es mihi;* mon Dieu je vous remercie, je vous suis obligé au dernier point, de

ce qu'il vous plaît prendre les verges en main pour me châtier paternellement en cette vie, afin de me pardonner en l'autre. Je vous en louerai, bénirai, aimerai, glorifierai à jamais. *Amen.*

SERMON XL.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS DE L'ESPRIT HUMAIN CONTRE LA JUSTICE DE DIEU.

Accedentem ad Deum credere oportet, quia est.
Celui qui s'approche de Dieu, doit croire qu'il est juste. (HEBR. 11, 6).

HIER nous considérions que la justice de Dieu, qui ne semble avoir que des menaces et des terreurs pour les créatures, doit être l'objet de notre amour, de nos tendresses et affections cordiales. Pour être bien convaincu de cette vérité et pour la rendre sensible à tout le monde, il est à propos de répondre aux objections que l'esprit humain a coutume de proposer contre la justice distributive, commutative et vindicative, que la foi catholique reconnaît, adore et admire dans les œuvres de Dieu. Vous n'avez jamais été sujette à la justice vengeresse, ô sainte Vierge! Vous avez été l'objet et le sujet de la distributive par la profusion des grâces que le ciel a données à votre âme et à votre corps, et à une infinité de personnes par vos intercessions. Vous avez été le lieu sacré, où la justice commutative a exercé un heureux commerce, le Verbe divin prenant de vous notre nature et lui communiquant sa personne au mystère de l'incarnation, opéré par le Saint-Esprit dans votre sein virginal que nous bénissons en vous saluant: *Ave, Maria.*

IDEA SERMONIS.

EXORDIUM. — Rationes apparentes contra Dei: Justitiam, 1° Distributivam, 2° Commutativam, 3° Vindicativam, 4° Responsio generalis ad eas.

I. PUNCTUM. — Apologia justitiæ distributivæ: 1° Scripturâ, 2° Auctoritate sancti Thomæ, 3° Ratione, 4° Responsione ad objectiones.

II. PUNCTUM. — Apologia justitiæ commutativè ex sancto Bonaventurâ, cur Deus tantis præmiis virtutes nostras remuneret.

III. PUNCTUM. — Apologia justitiæ vindicis, 1° Scripturâ, 2° Authoritate sancti Augustini, 3° Ratione.

CONCLUSIO MORALIS. — Ex I. puncto. ex II. ex III.

EXORDE. — Au lieu d'écouter avec respect les esprits célestes qui, dans l'Apocalypse (19, 2), nous exhortent à louer Dieu, et à reconnaître que ses jugements sont équitables, les esprits faibles et mal instruits dans les vérités de notre religion murmurent contre la justice de Dieu, et cherchent des raisons apparentes pour censurer sa divine conduite, qui ne peut être que très-sage, très-juste et très-aimable.

1° N'est-ce pas, disent-ils, le devoir de la justice distributive de donner les charges, les faveurs, les offices et les dignités à chacun selon ses mérites? De donner les plus grands biens aux plus

dignes, les plus petits à ceux qui en sont moins dignes? De ne donner ni les uns ni les autres à ceux qui en sont tout à fait indignes? Et nous voyons tout le contraire : car au lieu que les biens temporels devraient être donnés aux gens de bien et refusés aux méchants, les méchants en sont ordinairement les mieux partagés, et les bons en sont dépourvus. Quant aux biens spirituels, saint Paul (1. ad Cor. 12, 11) dit que le Saint-Esprit distribue à chacun ses grâces comme il lui plaît : *Dividens singulis prout vult.* Et le Sauveur disait à Nicodème que l'Esprit de Dieu envoie ses inspirations où il veut : *Spiritus ubi vult spirat* (Joan. 3, 8). Enfin Dieu ne dit-il pas lui-même en Malachie : J'ai eu de l'affection pour Jacob, non pour Esaü : *Dilexi Jacob, Esaü autem odio habui.*

2° En la justice commutative, il doit y avoir quelque rapport, quelque proportion et égalité entre les choses qui se donnent en échange, entre le prix que l'acheteur présente et la marchandise que le vendeur lui livre : or, quelle proportion y a-t-il entre un verre d'eau froide qu'on aura donné à un pauvre, et le torrent de voluptés qu'on en recevra dans le ciel; entre un pauvre linge dont on aura revêtu un mendiant, et la robe de l'immortalité? entre un morceau de pain et le royaume des cieux? *Possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi; esurivi enim, et dedistis mihi manducare* (Matth. 25, 34, 35).

3° Si nous considérons, ajoutent-ils, la justice vengeresse, il semble qu'elle excède dans sa sévérité, et qu'elle aille même jusqu'à l'injustice; car y a-t-il de la raison et de l'équité de châtier une volupté passagère par un supplice éternel? de venger et punir une action criminelle qui n'aura duré qu'un moment, par une peine qui durera des millions de millions d'années?

4° On pourrait répondre à tous ces faibles raisonnements que les jugements de Dieu sont un profond abîme, comme dit le Prophète-roi (Ps. 35, 7; 118, 75 et 18, 10), qu'ils sont l'équité même, et que cela doit suffire à ceux qui ne peuvent pas les pénétrer; qu'ils sont justes par eux-mêmes et qu'ils n'ont pas besoin d'être justifiés par nous; qu'ils sont incompréhensibles, comme dit l'apôtre saint Paul, que personne ne les comprend avec perfection, personne ne les reprend avec justice, comme dit un grand saint : *Nemo planè comprehendit, nemo benè reprehendit.* Mais parce que le Saint-Esprit nous ordonne de répondre à ceux-là même qui font des demandes sans raison, de peur qu'ils ne tirent avantage de notre silence, et qu'ils ne s'imaginent être plus éclairés et mieux fondés qu'ils ne sont : *Responde stulto juxta stultitiam suam, ne sibi sapiens esse videatur* (Prov. 26, 5). Pour nous accommoder à eux, répondons à leurs difficultés et empruntons nos réponses de trois grands docteurs; d'un docteur angélique, d'un docteur qui est angélique et séraphique tout ensemble : le premier est saint Thomas, le second saint Bonaventure, le troisième sera saint Augustin.

Premier point. — 1° Ils trouvent à redire que Dieu donne des biens temporels à ceux qui en sont indignes, qu'il distribue les honneurs, les dignités et les richesses sans avoir égard aux mérites des personnes, et ils prétendent que c'est contre la justice distribu-

tive; qu'ils écoutent saint Thomas : Le vice contraire à la justice distributive, c'est l'acception de personnes, dit ce saint docteur. Et l'Ecriture nous enseigne qu'il n'y a point d'injustice en Dieu, ni d'acception de personnes. Pour entendre cette vérité, il faut savoir que la créature raisonnable étant devenue malheureuse par le péché, a perdu le droit qu'elle pouvait prétendre aux biens temporels, d'où vient que naissant tous pécheurs, nous n'avons droit à aucun bien.

2° C'est pourquoi Dieu fait justice à ceux qu'il laisse dans la misère, dans le mépris et dans la pauvreté; et quand il élève quelqu'un aux honneurs, aux dignités et aux richesses, les autres n'ont pas sujet de se plaindre : Dieu est le maître de ses biens, ne les devant à personne, il les donne à qui il lui plaît : Et *in hâc donatione non habet locum personarum acceptio,* dit le Docteur angélique; *quia cuilibet absque injustitiâ potest de suo dare quantum vult, et cui vult;* cela est vrai de tous les biens de cette vie; aussi le père de famille, dit dans l'Evangile : *Annon licet mihi quod volo facere?* La version grecque et syriaque ajoute, *in meis*, c'est-à-dire des choses qui sont à moi, ou comme dit saint Augustin, *de meo:* Ne m'est-il pas permis de faire de mon bien ce que je voudrai?

3° Je l'accorde, me direz-vous; mais pourquoi est-ce que Dieu fait du bien aux méchants? Et s'il ne leur en faisait, où seriez-vous il y a longtemps? Vous ne trouvez pas bon que Dieu envoie des prospérités aux personnes vicieuses, et vous trouveriez très-mauvais s'il ne vous en envoyait point, à vous, dis-je, qui êtes à présent, ou qui avez été autrefois vicieux. Est-il digne de répréhension s'il pratique cet avis qu'il nous donne par saint Paul : *Noli vinci à malo, sed vince in bono malum;* ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais surmontez le mal par le bien; et cet autre conseil : *Si votre ennemi a faim et soif, donnez-lui à manger et à boire, ce sont des charbons ardents qui l'échaufferont en votre amour.* Devons-nous le reprendre d'être non-seulement juste, mais libéral et magnifique? Qu'il envoie, me direz-vous encore, des prospérités aux méchants! Pourquoi envoie-t-il des afflictions aux innocents? A quels innocents, à un tel votre voisin? à tel, votre parent? Qui vous a dit qu'ils sont innocents et qu'ils l'ont toujours été? Quand ils n'auraient jamais commis un seul péché mortel, Dieu pourrait justement leur envoyer toutes les afflictions temporelles dont une créature est capable, et il les punirait encore moins qu'ils ne méritent : *Citra condignum.* Ne commettent-ils point de péchés véniels? et le moindre péché véniel mérite le purgatoire dont les douleurs surpassent de beaucoup les maux que nous souffrons en cette vie. Quand ils seraient innocents, qui vous a dit qu'ils ne devraient rien souffrir? Jésus-Christ était l'innocence même, et quelle pauvreté, quels mépris, quels tourments n'a-t-il pas soufferts? S'il n'est arrivé à la gloire que par le chemin de la croix, n'est-il pas juste que les membres suivent leur chef, et que s'ils veulent participer à sa couronne, ils participent à ses souffrances, quelque innocents qu'ils soient?

Dieu est donc également juste dans la distribution des maux et des biens temporels.

Et pour ce qui regarde les biens spirituels, il est aisé de montrer que la distribution inégale que Dieu en fait, n'est pas pour cela injuste. On allègue un passage tiré de la première épître aux Corinthiens, chapitre douzième, où il est dit que le Saint-Esprit distribue ses grâces comme il lui plaît.

4° Mais on répond que saint Paul en cet endroit, ne parle que des grâces qu'on appelle *gratuites*, c'est-à-dire qui sont données gratuitement, et qui, par elles-mêmes, ne rendent pas l'homme plus saint : comme le don de prophétie, la puissance de faire des miracles et autres semblables. Tout le monde demeure d'accord que ces grâces ne sont point nécessaires au salut, et par conséquent personne n'a droit de se plaindre s'il en est privé. Le Saint-Esprit ne les devant à aucun les distribue à qui il veut, pour l'utilité des autres, comme enseigne saint Thomas (1. 2. q. 3, a. 1). Et l'Apôtre fait assez voir dans ce chapitre, que le partage inégal de ces dons extraordinaires, n'est ni contre la raison, ni contre la justice, c'est pourquoi il exhorte les Corinthiens à se contenter des grâces qu'ils ont reçues, sans désirer celles qu'ils n'ont pas.

Ils allèguent un autre passage tiré de saint Jean, chapitre 3e, où Jésus-Christ dit que le Saint-Esprit souffle où il veut. J'en demeure d'accord; mais il ne veut rien qui ne soit juste, et nous avons trop de preuves de sa bonne volonté envers nous pour en douter : il nous donne trop de marques de sa miséricorde pour nous plaindre de sa justice : *Erubescat humana prigritia*, dit saint Augustin : *Plus vult ille dare, quàm nos accipere : plus vult ille misereri, quàm nos à miseriâ liberari.* Ne nous plaignons donc pas que ses inspirations nous manquent, mais rougissons de manquer si souvent à ses inspirations : *Vos semper Spiritui Sancto resistitis*, reprochait saint Etienne aux juifs; on peut encore faire le même reproche à la plupart du monde. Le Sauveur est venu porter un feu en terre, et que veut-il, sinon qu'il brûle? C'est un médecin charitable, et qui n'omet rien de sa part pour guérir nos blessures : *Quantum est in medico sanare venit ægrotum*, dit saint Augustin. Et saint Thomas ne craint point de dire que Jésus-Christ, autant qu'il est en lui, n'a pas même exclu Judas du royaume des cieux : *Christus quantum est in se, etiam cum Juda vinum in regno Dei bibit.* Qui est-ce qui osera murmurer; et accuser d'injustice un Dieu dont la miséricorde s'étend même sur ses plus grands ennemis? *Quid ultra debui facere vineæ meæ, et non feci*, dit-il par Isaïe : Dieu fait toujours ce qu'il doit, et au delà ; par conséquent il est bien éloigné d'être injuste dans la distribution de ses grâces et de ses faveurs.

Ils allèguent enfin un troisième passage tiré de Malachie, chap. 1, où Dieu dit qu'il a aimé Jacob, et qu'il a eu en haine Esaü; mais on n'a qu'à lire tout le chapitre, et on verra clairement que Dieu ne veut dire autre chose par cette façon de parler, sinon qu'encore qu'Esaü et Jacob fussent frères jumeaux, et dans leur conception, et dans leur naissance tout à fait semblables, si est-ce qu'Esaü étant le premier né, semblait devoir être préféré à Jacob : néanmoins Dieu a voulu faire plus de bien à Jacob dans sa postérité qu'à Esaü. C'est le sens littéral des paroles du prophète, comme

les plus savants interprètes le remarquent, et comme il paraît évidemment de ce qui suit : *Et posui montes ejus in solitudinem, et hæreditatem ejus in dracones deserti.* Dieu a donné une terre plus fertile et plus abondante à la postérité de Jacob qu'à celle d'Esaü. Or, comme nous avons déjà dit, Dieu est le maître de ses biens, et quand il en donne moins à l'un qu'à l'autre, il ne lui fait point d'injustice. Esaü et ses descendants en ont eu assez pour avoir de quoi louer la bonté de Dieu : je ne parle pas seulement des biens temporels, mais même des spirituels. Car ceux qui veulent inférer de ce qui est dit dans ce chapitre, et dans le neuvième de saint Paul aux Romains, que Dieu a réprouvé Esaü avant qu'il eût fait ni bien ni mal, et par conséquent qu'il est damné, sont blâmés des meilleurs interprètes, lesquels estiment qu'Esaü ayant déposé la haine qu'il avait contre son frère, mourut dans la véritable religion qu'il avait apprise de ses pères, et qu'ainsi, selon toutes les apparences, ayant fini ses jours dans la charité, il n'a point été exclu du salut. Dieu donc ne lui a point fait d'injustice, puisqu'au contraire il lui a fait ressentir les effets de sa miséricorde. Et ceci suffira pour la défense de la justice distributive.

Deuxième point. — Quant à la justice commutative, qui semble donner aux âmes choisies un paiement excessif et un salaire, de trop grand prix pour des bonnes œuvres de petite valeur, le docteur séraphique, saint Bonaventure (in 2, d. 27, a. 293), pour en faire connaître et admirer la droiture, fait un excellent discours. Il présuppose premièrement la distinction du mérite tant rebattue, en mérite de bienséance, de congruité, de convenance : *Meritum de congruo*; en mérite de dignité, de justice, d'équité et d'obligation : *Meritum de condigno.* Le premier c'est, par exemple, quand un enfant étudie diligemment, fait son devoir en classe et en la maison, il mérite que son père le caresse et le gratifie plus que ses autres frères, ce n'est pas que le père ait aucune obligation de justice à son enfant, mais c'est que cela est convenable à la qualité de père d'aimer et de favoriser plus ses enfants respectueux et obéissants. Le second mérite c'est, par exemple, quand un ouvrier a travaillé à votre héritage, il mérite le salaire dont vous êtes convenus ensemble. Le même saint nous avertit ensuite de cela qu'on peut considérer nos bonnes œuvres ou en la source et origine d'où elles procèdent, ou en la fin et prétention à laquelle elles visent, ou en l'état et condition en laquelle elles sont faites. La source de nos bonnes œuvres, c'est la grâce de Dieu et notre franc arbitre. Si on les considère en tant qu'elles procèdent de notre franc arbitre, elles n'obtiennent la vie éternelle que par un mérite de bienséance, en tant qu'il est bienséant à la bonté de Dieu de se donner à nous quand nous nous donnons à lui. Si on les considère comme procédant de la grâce de Dieu, elles valent la vie éternelle d'un mérite de dignité et de proportion, puisque la grâce et la gloire sont toutes deux d'un même ordre, d'un ordre surnaturel et divin : la grâce est une gloire commencée, la gloire est une grâce consommée. Une fontaine peut toujours monter aussi haut que la source d'où elle dérive : *Fiet ei fons aquæ salientis in vitam æternam;*

puisque nos bonnes œuvres ont un principe céleste et divin : pourquoi ne pourraient-elles pas obtenir un but céleste et divin?

Si nous considérons nos bonnes œuvres selon le rapport qu'elles ont vers Dieu qui est leur dernière fin, nous verrons qu'elles le regardent comme véritable en ses promesses, et comme libéral en ses largesses; par le rapport qu'elles ont à la libéralité de ses largesses, elles sont méritoires d'un mérite de bienséance, car il est décent et convenable à la magnificence d'un Dieu infiniment libéral de donner à nos petites vertus une récompense qui excède infiniment leur valeur; par le rapport qu'elles ont à la vérité de ses promesses, elles sont méritoires d'un mérite de justice, car Dieu est obligé de les récompenser, obligé, dis-je, non à nous, mais à soi; non à la dignité de nos actions, mais à la vérité de ses paroles; non à l'excellence de nos vertus, mais à la constance et fermeté de ses résolutions; c'est pourquoi encore qu'il semble être lésé de plus de la moitié, de plus de deux tiers, de plus de trois quarts du juste prix, il ne demande point de relief; sa justice ne réclame point le bénéfice de la loi seconde (Cod. *de rescindendâ venditione*), il se tient à la loi première, qui est sa vérité éternelle : *lex tua veritas.* C'est en ce sens que s'entendent toutes les Ecritures, qui crient que Dieu nous donne la gloire du ciel en qualité de juste juge, comme une couronne de justice, comme un salaire que nous méritons. L'état et condition de cette misérable vie en laquelle nous pratiquons la vertu, c'est la saison de travail et de semence pour l'autre vie : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.* Si on regarde nos bonnes œuvres comme semences et graines de la gloire, elles la produisent par un mérite de convenance : car cette semence étant jetée en si bonne terre, comme est le sein amoureux et fécond du Tout-Puissant, c'est chose conforme à la noblesse de son cœur royal et divin, qu'il paie cent pour un, qu'il donne les biens célestes et éternels à ceux qui méprisent pour l'amour de lui les terrestres et périssables : mais si on pèse le travail et la difficulté qui est en l'exercice de la vertu, il semble qu'elle est digne par un mérite de justice d'une couronne céleste, car puisque la volonté de l'homme en la pratique de la vertu s'élève par-dessus soi-même et au delà de ses propres forces, et s'évertue à faire des actions surnaturelles, elle mérite qu'on lui dresse un trophée, qu'on la charge de lauriers et de palmes surnaturelles.

Troisième point. — Vous n'avez pas grande peine à recevoir ces belles vérités, parce qu'elles reviennent à votre humeur, qu'elles flattent et favorisent l'amour-propre, mais ce qui choque votre esprit et blesse votre imagination, c'est la justice vindicative, qui condamne à des peines éternelles une action passagère.

1° Vous n'écoutez pas le Psalmiste, qui dit : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda* (Ps. 18, 9); il ne dit pas *justitia Domini*, mais *justitiæ;* ce n'est pas seulement sa justice commutative, qui est droite et équitable, la vindicative l'est aussi. Elle ne vous réjouit pas et vous ne la pouvez approuver, parce que vous n'avez pas le cœur droit; ce qui est courbé ne se peut joindre ni ajuster à ce qui est droit; il n'est rien de si droit, rien de si juste et équitable que la

justice de Dieu ; votre cœur, qui est tout courbé, ne lui peut adhérer et s'y accorder : *Quàm bonus Israël Deus his qui recto sunt corde!* Si vous aviez un cœur droit, un cœur qui ne fût point courbé et réfléchi devers vos intérêts, Dieu vous semblerait très-bon et très-aimable.

2º Vous êtes conseiller au présidial ou au parlement, si quelqu'un improuvait vos arrêts, vous le prendriez en mauvaise part : quand vous condamnez les malfaiteurs à quelque peine, il n'y en a point ou fort peu, qui ne soient de plus longue durée que le crime qui a été commis, dit saint Augustin (21, *de Civ. Dei*, c. 11). Les verges, les emprisonnements, les confiscations de biens sont souvent décrétés pour une parole injurieuse, ou une action criminelle qui n'aura duré qu'un moment; même il arrive quelquefois que la justice des hommes punit de peine éternelle une faute passagère : quand elle condamne un criminel à être mutilé de quelque membre, à un bannissement perpétuel, à être pendu, ou autre genre de mort, elle le prive à jamais de l'usage de ce membre, du retour à sa patrie, de la société humaine et de la vie; et encore qu'il recouvre toutes-ces choses à la fin des siècles, en la résurrection générale, c'est par accident à la sentence du juge et outre l'intention de la loi civile et politique, comme l'enseigne saint Augustin.

3º C'est qu'on ne doit pas mesurer la longueur ou briéveté de la peine à la durée de l'action par laquelle le crime a été commis, autrement un homme qui aurait tué son père ou son prince par un coup de pistolet ou de couteau devrait être condamné seulement à être décapité, et celui qui aurait employé une heure à couper l'arbre de son voisin pour le dérober, serait condamné au fouet ou à une autre peine d'une heure : il faut mesurer la durée de la peine, non à la durée du crime, mais à la grièveté. Pour juger sagement et judicieusement de la grièveté d'un crime, on fait diverses considérations : on considère premièrement la hautesse de la personne offensée, la bassesse de la personne qui a offensé, la distance et disproportion qui est entre les deux personnes; car d'autant que la personne offensée est plus grande et plus noble, et la personne qui offense plus petite et plus chétive, l'offense en est d'autant plus grande. L'on considère en second lieu les biens que vous aviez reçus de la personne offensée; car, votre ingratitude est d'autant plus grande que vous lui avez plus d'obligation, et par conséquent le crime est plus énorme. On regarde, en troisième lieu, toutes les circonstances et les motifs que vous deviez avoir pour ne pas commettre cette faute. Une contenance incivile que vous faites en présence du roi vous rendra plus ridicule que cinquante en présence d'un villageois; une œillade de travers donnée à votre père, un petit déplaisir fait à votre mari sans sujet, une légère trahison à votre ami, vous rendra plus coupable que d'autres injures plus grandes faites à des personnes communes et ordinaires. Or, est-il qu'il y a une distance infinie entre le Créateur et la créature; nous avons reçu du Fils de Dieu des bénéfices inestimables, nous lui avons des obligations infinies; il était notre ami, notre époux, notre père, notre roi très-aimable; donc, quand nous l'offensons par un péché mortel, c'est une offense infinie, qui

mérite très-justement une peine infinie et d'éternelle durée : *Quis sapiens et custodiet hæc?*

Conclusion. — I. Voyez donc votre folie et la sagesse des âmes vertueuses; nous ne pouvons avoir aucun bien, ni spirituel, ni temporel, qui ne vienne de Dieu : toute notre fortune dépend de lui et en ce monde et en l'autre; il donne donc ses biens à qui bon lui semble, il les distribue selon le bon plaisir de sa volonté, il les donne plus ou moins abondamment, selon la plus grande ou plus petite inclination qu'il a pour une âme. Cet homme de bien fait donc très-sagement de gagner son affection, et de se mettre bien avant dans ses bonnes grâces par l'assiduité dans les bonnes œuvres, et par la pratique des vertus excellentes, afin de recevoir de lui d'autant plus de grâces et de faveurs, qu'il se rend plus agréable à sa Majesté divine : *Quantò Majestati divinæ sit gratior, tantò donis potioribus augentur;* c'est l'Eglise qui parle ainsi. Vous faites tout le contraire ; au lieu de gagner les bonnes grâces de Dieu, au lieu d'apaiser sa colère et de satisfaire à sa justice pour les crimes de votre vie passée, vous ajoutez péchés sur péchés, vous en commettez de plus grands, et en plus grand nombre, vous enflammez horriblement son indignation, vous attirez sur vous sa vengeance, vous lui donnez sujet de dire par Ezéchiel (5, 11 et 9, 9) : *Vivo ego, dicit Dominus Deus, pro eo quod sanctum meum violasti in omnibus abominationibus tuis : non parcet oculus meus, et non miserebor;* et derechef : *Iniquitas domus Israël magna est nimis valde, et repleta est terra sanguinibus, igitur, et meus non parcet oculus, et non miserebor;* Parce que vous avez profané les choses saintes, et commis des abominations en grand nombre, je jure ma vie que je n'aurai pas pitié de vous encore que je voie vos misères devant mes yeux ; et en un autre chapitre, il dit : *L'iniquité de la maison d'Israël est plus que très-grande, c'est pourquoi je ne ferai plus de miséricorde.*

II. Les réflexions que nous avons faites sur la justice commutative de Dieu, nous donnent sujet de dire que l'homme de bien est un saint et louable simoniaque, un très-bon laboureur, un sage et vertueux usurier, un plaideur adroit et intelligent. N'est-ce pas une singulière faveur que Dieu vous fait de pouvoir acheter la grâce avec de l'argent? N'est-ce pas un échange bien admirable et avantageux pour nous, de donner des biens temporels et terrestres pour les éternels et célestes? Eussions-nous osé espérer ce bonheur? Eussions-nous osé seulement y penser, si Dieu ne nous y conviait? N'eussions-nous pas redouté qu'on ne nous eût dit comme à Simon le magicien : *Pecunia tua tecum sit in perditionem, quoniam donum Dei existimasti pecuniâ possideri.*

Quand un homme fait l'aumône pour l'amour de Dieu, vous pouvez dire : Voyez le simoniaque, il achète un bénéfice; que vaut ce bénéfice? des millions de rente, non annuelle, mais continuelle, perpétuelle, éternelle; il commet la simonie, non de Simon l'apôtre : *Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, quid ergo erit nobis?* Pour une barque et des filets on lui donne l'archevêché de Rome, et le patriarcat de toute l'Eglise; et on dira

aux âmes choisies pour un peu de pain qu'elles auront donné aux pauvres : Possédez le royaume des cieux : *Possidete regnum, esurivi enim.*

J'ai dit, en second lieu, que l'homme vertueux est un bon laboureur; il a bien lu le livre de la *Maison rustique*, ou pour mieux dire, de la maison céleste; il a appris de l'Evangile où il faut semer, comme il faut semer, en quel temps il faut semer : *Qui seminat in carne suâ, de carne et metet corruptionem;* le voluptueux sème en la chair, il n'en moissonnera que des ordures et de la corruption; l'avaricieux sème en la terre, il n'en recueillera que des moissons de terre et de boue, des biens caducs et périssables; le juste sème en très-bon fonds, en un fonds fertile et fécond, au sein adorable de Dieu, il épie sagement la saison propre à semer, qui est le temps de cette vie. Semez le bien pendant que vous en avez le temps, dit saint Paul. Après la mort ce n'est plus la saison de semer, mais de moissonner, c'est alors que les prédestinés recueillent les fruits de leurs travaux; ils ont semé en pleurs, en sueurs, en mortification, en pénitence, non en folies et divertissements, comme les gens du monde; ils moissonnent en joie et en délices, en contentements : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua, venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.* Disons encore que l'homme charitable est un vertueux et louable usurier : *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis :* Celui qui a pitié du pauvre donne à usure son bien au bon Dieu, dit le Saint-Esprit; il ne le donne pas à six ou à dix pour cent, mais à cent pour un; le Sauveur le lui promet : *Centuplum accipiet;* et tant s'en faut qu'il en soit repris de justice, qu'au contraire, il se dispose par ce moyen à plaider avantageusement au tribunal de la justice de Dieu. Les saints hommes, dit saint Grégoire, considérant avec attention combien juste et équitable est le juge devant lequel ils ont à rendre compte, se proposent tous les jours devant les yeux le dernier moment de leur vie : ils examinent avec soin ce qu'ils pourront répondre à leur juge sur chacun des chefs de leurs demandes; et le Prophète royal dit que celui qui pratique les bonnes œuvres, et qui fait beaucoup de charités aux pauvres, se prépare à rendre compte au jugement de Dieu avec honneur et approbation : *Jucandus homo qui miseretur et commodat, disponet sermones suos in judicio.* Quand on lui demandera : A quoi avez-vous employé l'argent que je vous avais donné? A faire l'aumône à un tel pauvre, à acheter les œuvres de Grenade et la Vie des Saints pour ma famille. Qu'avez-vous fait un tel jour? Le matin j'ai fait oraison, je suis allé à la messe, l'après-dînée j'ai visité un tel malade, j'ai travaillé à l'accommodement de deux familles qui étaient en procès.

III. C'est donc très-sagement que le Sage nous dit : *Est qui modico pretio multa redimat.* Que ne voudriez-vous faire, que ne voudriez-vous donner, que ne voudriez-vous endurer pour vous racheter d'être en l'huile tout vif un jour entier? et pour vous racheter d'être brûlé une infinité d'années, vous n'avez qu'à garder les commandements de Dieu, restituer un peu de bien que vous possédez injustement, embrasser les travaux de la pénitence.

Faites-le si vous êtes sage, et en tout ce qui vous arrivera en cette vie, même contre votre volonté, en tout ce que vous verrez arriver en ce monde, honorez-y la très-adorable et très-aimable justice de Dieu : dites toujours avec le Psalmiste : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum;* Mon Dieu, vous êtes juste, et votre jugement n'est que droiture et équité; dites avec les trois jeunes hommes de la fournaise : *Universa quæ fecisti nobis Domine, in vero judicio fecisti;* Tout ce que vous nous avez fait, vous l'avez fait avec grande justice. Dites avec les saints de l'Apocalypse : *Salus, et gloria, et virtus Deo nostro est, quia vera et justa judicia sunt ejus;* Les jugements de notre Dieu sont très-conformes à la vérité et à la justice; honneur, gloire, louange, bénédiction lui en soient rendues à présent et toujours, et en tous les siècles des siècles. *Amen.*

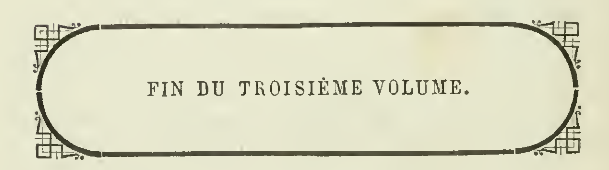


TABLE DES MATIÈRES.

LE MISSIONNAIRE DE L'ORATOIRE.

PANÉGYRIQUES DE QUELQUES SAINTS.

SERMONS DE LA FOI, SUR LE CHAPITRE ONZIÈME DE L'ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX HÉBREUX : DE CE QUE LA FOI NOUS ENSEIGNE DES PERFECTIONS DE DIEU.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Contant-Laguerre.

